This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 08246403 7

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

(Sabbatier)
BTS

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME QUATRIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de la Société Littéraire de la même Ville.

TOME QUATRIÉME.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK.

A CHÂLONS-SUR-MARNE,

Chez { SENEUZE, Imprimeur du Roi, dans la Grande Rue; *Et se trouve à PARIS,* DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques, à l'Image S. Jacques. BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins. HÉRISSANT, Fils, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

On trouve chez les mêmes Libraires un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé, *Eſſai Hiſtorique Critique, ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes*; Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie Royale de Pruſſe. Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée.

Ceux d'entre MM. les Souſcripteurs, qui n'ont pas encore envoyé leurs noms, ſont priés de le faire le plutôt poſſible.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

ON me permettra de répéter ici ce que j'ai dit dans le Diſcours préliminaire, qui eſt à la tête du premier Volume de cet Ouvrage. Pour compoſer mes Articles, je n'ai pas tellement recours aux anciens Écrivains, que je ne conſulte point les Modernes. Il en eſt quelques-uns, parmi ces derniers, où l'on trouve d'excellens matériaux; & je prends la liberté de m'en ſervir, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente. J'ai indiqué preſque toutes les ſources, où je puiſe. Je n'ai pas oublié ſur tout le Dictionnaire raiſonné des Arts, en tout ce qui regarde la Grammaire, la Poëſie & la Rhétorique; & les Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres, à l'égard de toutes les autres parties de mon Ouvrage. Ces Répertoires fourniſſent des morceaux admirables ſur les quatre principaux objets, que j'ai embraſſés. Sans des ſecours de cette eſpèce, le cours de ma vie, quelque long qu'il fût, ne le ſeroit pas aſſez, pour que je puſſe porter à ſa fin une ſi vaſte entrepriſe. Mais, graces aux ſources, que j'ai trouvées, encore quelques années de travail; & j'aurai la ſatisfaction d'avoir fourni une carrière, dans laquelle le Public judicieux, & particulièrement mon illuſtre Protecteur, ſemblent m'encourager de plus en plus par l'approbation, qu'ils continuent d'accorder à ma tâche.

Digitized by Google

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Tome quatrième d'un Manuſcrit intitulé : *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'y ai rien trouvé qui n'en doive faire deſirer la continuation. Donné à Paris, le dix-ſept de Février mil ſept cent ſoixante-huit.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

DICTIONNAIRE

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE

ET LES ANTIQUITÉS.

ARCHIMAGE, *Archimagus*, (*a*) nom que les Grecs ont donné au Chef de la religion parmi les Perſes. Archimage veut dire Chef des Mages; & on ſçait que les Mages étoient les prêtres de Perſe. Les Chébres, dans leurs livres, appellent l'Archimage *Deſtour-Deſtouri*, & *Moubad-Moubadan*.

ARCHIMAQUE, *Archimachus*. (*b*) Cet Archimaque attribue l'invention des vaiſſeaux longs à Égéon.

ARCHIMÉDE, *Archimedes*, Ἀρχιμήδης, (*c*) le plus fameux

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 45.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 240.

(*c*) Athen. pag. 206. *& ſeq.* Plut. T. I. pag. 305. 306. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XXIV. c. 34. L. XXV. c. 31. Strab. p. 54. 55. Cicer. in Verr. L. IV. c. 131. Orat. pro Cluent. c. 87. Acad. Quæſt. L. IV. c. 116. Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 63. L. V. c. 64. 65. de Finib. Bon. & Mal. L. V. c. 50. de Natur. Deor. L. II. c. 88. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 289. *& ſuiv.* T. VI. p. 606. 607. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſ. & Bel. Lett. T. I. p. 13, 14, 111. Tom. II. p. 301, 302. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 99. Tom. XIV. pag. 129. *& ſuiv.* Tom. XVI p. 16, 33.

Digitized by Google

Géométre, que l'Antiquité ait produit, naquit à Syracuſe, la troiſième année de la 123e Olympiade, environ 287 ans avant l'Ére Chrétienne. Il étoit parent & ami d'Hiéron II, roi de Syracuſe.

Archiméde fit, dans ſa jeuneſſe, un voyage en Égypte. Il y fut peut-être attiré par la réputation d'Euclide, qui enſeignoit alors à Alexandrie. Peut-être auſſi fut-il entraîné par l'opinion commune aux Sçavans de la bonne Antiquité, qui s'imaginoient que toutes les ſciences avoient choiſi ce petit coin du monde pour y prendre la naiſſance & l'accroiſſement, & que, ſans ce voyage & la Géométrie, on ne pouvoit jamais atteindre à la perfection.

Quoiqu'il en ſoit, on ne peut douter qu'Archiméde n'ait demeuré long-tems en Égypte; & ce long ſéjour fut auſſi utile aux Égyptiens, que glorieux au Syracuſain. Le Nil minoit inſenſiblement les levées ſur leſquelles, au rapport d'Hérodote & de Diodore de Sicile, les villes & les bourgs de l'Égypte avoient été bâtis. Il étoit aiſé d'en prévoir la ruine; mais, il n'étoit pas aiſé de la prévenir. Archiméde, cependant, ſi l'on en croit Abulpharage, cité par Fabricius, l'entreprit & l'exécuta. Il aſſura les terres par de nouvelles digues, dont la figure & la ſolidité laiſſoient peu de priſe à l'action de l'eau; & ſon génie, porté au grand & à l'utile en même-tems, lui fit imaginer cette multitude de ponts, dont il jetta les fondemens, & qui ſervirent dans la ſuite de communication entre les bourgs & les villes de l'Égypte, pendant les débordemens du Nil.

Diodore de Sicile s'eſt contenté de dire qu'Archiméde inventa alors cette fameuſe vis, qui porte encore aujourd'hui ſon nom. Si l'on en juge par l'uſage, qu'en faiſoient les Égyptiens, du tems de Diodore, qui le rapporte, elle fut inventée pour étendre & multiplier les arroſemens du Nil; & ſi nous en croyons le ſieur de Fleurances, Archiméde, pendant ſon ſéjour en Égypte, avoit remarqué que le Nil, en ſe retirant, laiſſoit toujours, dans les fonds & dans les endroits bas, une partie de ſes eaux limoneuſes, qui y croupiſſoient, & qui infectoient les lieux d'alentour; & pour épuiſer ces eaux avec facilité & promptitude, & ſans employer de grandes forces, il imagina la machine en queſtion, dont on peut voir la deſcription à l'article de Vis d'Archiméde.

Archiméde, de retour à Syracuſe, pouvoit jouir de la gloire, au ſein de la volupté. Son nom étoit connu dans le monde; & la cour d'Hiéron, ſon parent & ſon ami, lui offroit tous les plaiſirs. Mais, il avoit goûté la douceur de l'étude; il s'y livra entiérement, & rien ne fut capable de l'en diſtraire. Il démontra un jour au Roi cette propoſition, *qu'avec une force donnée, on pouvoit remuer quelque fardeau que ce fût.* Et s'applaudiſſant de la force de ſa démonſtration, il oſa ſe vanter que, s'il y avoit une autre terre,

Digitized by Google

que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie, en passant dans celle-là. Le Roi étonné & ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition, en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archiméde prend une des galéres du Roi, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y fait mettre la charge ordinaire, & par-dessus la charge, autant d'hommes qu'elle en peut tenir; & se mettant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies, il la ramena à lui par terre aussi doucement & aussi uniment, que si elle n'eût fait que fendre les flots. Le Roi, étonné du prodigieux effet de ces forces mouvantes, & jugeant par-là de la grande puissance de cet art, pria Archiméde de lui faire plusieurs sortes de machines & de batteries pour les siéges & les assauts, tant pour la défense que pour l'attaque des places. Il ne s'en servit pourtant point; car, il passa la plus grande partie de sa vie sans guerre & gouverna ses États en paix. Mais, ces grands préparatifs servirent depuis aux Syracusains à leur grand besoin, comme on le verra bientôt.

On dit du même Prince, que voulant laisser, avant que de mourir, un monument de sa reconnoissance envers les dieux, dont il croyoit tenir la couronne, en fit faire une d'un grand prix, & fournit pour cet effet l'or à l'ouvrier. Celui-ci rapporta, dans le tems marqué, une couronne d'or du poids de l'or qu'il avoit reçu. L'ouvrage fut approuvé, & la couronne placée dans un temple, dont Vitruve ne nous a pas conservé le nom, parce qu'en effet cette circonstance est ici peu importante. Bientôt après, sur quelques indices, la fidélité de l'ouvrier fut soupçonnée. Le Roi, offensé de l'insolence d'un artisan, qui l'avoit osé tromper, voulut découvrir la fraude, sans toutefois endommager l'ouvrage, dont il étoit content, & proposa ce problême à Archiméde.

Celui-ci, plein de cette pensée, alla par hazard au bain, & s'étant apperçu qu'à mesure qu'il s'enfonçoit dans la cuve, l'eau s'en alloit par-dessus les bords, il en sortit sur le champ; & transporté de joie, criant de toute sa force, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé*, il courut tout nu chez lui pour achever la démonstration de la découverte. Il prit donc deux lingots, l'un d'or pur, & l'autre d'argent, chacun du poids de la couronne. Il plongea d'abord le lingot d'argent dans un vaisseau plein d'eau, laquelle s'écoula par-dessus les bords, à proportion du volume du lingot d'argent, qu'on venoit d'y plonger. Archiméde ayant mesuré l'eau, qui étoit sortie du vaisseau, connut d'abord quelle quantité d'eau répond à une masse d'argent d'un certain poids. Après cette expérience, il remplit d'eau le même vaisseau jusqu'aux bords, comme la première fois; & y ayant plongé le lingot d'or,

Digitized by Google

il mesura encore l'eau, qui venoit de s'écouler, & trouva que le lingot d'or n'en avoit pas tant fait sortir que le lingot d'argent, & que cette quantité étoit d'autant moindre, que l'or a moins de volume, que l'argent qui est de même poids; c'est-à-dire, pour s'expliquer dans les termes de l'art, qui ont plus de précision, qu'il y avoit une proportion entre les quantités d'eau écoulées dans ces expériences, & les volumes des deux lingots de différens métaux & de même poids.

Enfin, Archiméde remplit une troisième fois le vase & y plongea la couronne, qui fit sortir plus d'eau, que le lingot d'or, qui étoit de même poids, n'en avoit fait sortir; & raisonnant, dit Vitruve, sur la quantité d'eau que la couronne avoit fait sortir, & qui étoit plus grande que celle que le lingot d'or avoit aussi fait sortir, il connut combien il y avoit d'argent mêlé parmi l'or, & fit voir clairement combien l'ouvrier en avoit dérobé.

Quelque-tems après la mort d'Hiéron II, les Romains vinrent faire le siége de Syracuse, ayant à leur tête Marcellus. Ce Général donna le commandement des troupes de terre à Appius Claudius. Et lui, avec soixante galéres à cinq rangs, pleines de toutes sortes d'armes & de traits, & une terrible machine, qu'il avoit fait chargér sur huit galéres, liées ensemble, il s'avança vers les murailles, plein de confiance dans le grand nombre de ses batteries, dans l'amas de tout ce qui étoit nécessaire pour le siége, & encore plus dans sa réputation. Mais, Archiméde ne faisoit pas grand cas de toutes ses machines & de tous ses préparatifs, qui n'étoient rien au prix des engins, qu'il inventoit tous les jours, & qu'il ne donnoit, ni comme des chefs-d'œuvre, ni comme des inventions, dignes d'une grande estime, mais comme des jeux de sa géométrie, auxquels il ne s'étoit même amusé qu'à la sollicitation & à la priere du roi Hiéron, qui le pressoit toujours de rappeller son art de son effort vers les choses intelligibles, de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par l'expérience, avec les choses d'usage.

Les Romains montant donc à l'assaut par deux endroits, la consternation & le silence regnoient dans Syracuse, par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien opposer à une si terribe puissance, & à de si grands efforts. Mais, dès qu'Archiméde eut commencé à faire jouer ses machines, elles décochérent contre l'infanterie toutes sortes de traits & des pierres d'une pesanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur & de rapidité, que rien ne pouvant soûtenir ce choc, elles renversoient & écrasoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un désordre horrible. Et du côté de la mer, on voyoit sur les murailles de grandes machines, qui, avan-

Digitized by Google

çant & abaiſſant, tout d'un coup, ſur les galéres, de groſſes poutres, d'où pendoient des antennes, armées de crocs, les cramponnoient; & les enlevant enſuite par la force du contre-poids, elles les lâchoient tout d'un coup & les abîmoient; où, après les avoir enlevées par la proue avec des mains de fer, ou des becs de grue, ou les avoir dreſſées par la pouppe, elles les plongeoient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs. Les ayant fait pirouetter long-tems, elles les briſoient & les fracaſſoient contre les pointes des rochers, qui s'avançoient de deſſous les murailles, & écraſoient ainſi tous ceux qui étoient deſſus. A tout moment, des galéres enlevées & ſuſpendues en l'air, tournoyant avec rapidité, préſentoient un ſpectacle affreux; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient diſperſés par la violence du mouvement & jettés fort loin comme avec des frondes, elles alloient ſe briſer contre les murailles, ou les engins venant à lâcher priſe, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.

Quant à la machine, que Marcellus faiſoit avancer ſur ces huit galéres liées, & qu'on appelloit Sambuque, à cauſe de la reſſemblance qu'elle avoit avec l'inſtrument de muſique, qui portoit ce nom, elle n'eut pas une meilleure deſtinée. Comme elle étoit encore aſſez loin des murailles, Archiméde lâcha contr'elle un gros rocher de dix quintaux; après celui-là un ſecond, & un moment après un troiſiéme, qui, tous, la heurtant avec ſifflement & un tonnerre épouvantables, renverſérent & briſérent ſes appuis, & donnérent une telle ſecouſſe aux galéres, qui la ſoûtenoient, qu'elles ſe lâchérent & ſe ſéparérent.

Marcellus, ne ſçachant donc plus que faire, ni que devenir, ſe retira avec ſes galéres le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, & envoya donner ordre à ſes troupes de terre d'en faire autant. En même-tems, il aſſembla un conſeil de guerre, où il fut réſolu que, dès le lendemain avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles; car, les machines, dont Archiméde ſe ſervoit, ayant beaucoup de force & de portée, enverroient les pierres & les traits fort loin par-deſſus leurs têtes; & s'il en ajuſtoit contre eux dans cette petite diſtance, elles lui deviendroient inutiles, parce que le peu d'eſpace ne laiſſeroit pas aſſez de force au coup. Mais, Archiméde avoit préparé à cet effet, de longue main, des machines qui portoient à toute ſorte de diſtance, quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres, qui, étant fort courts, demandoient moins de tems pour ajuſter, & on tiroit plus ſouvent. D'ailleurs, il avoit fait faire aux murailles des trous, où il avoit placé des ſcorpions, qui, n'ayant pas beaucoup de portée, bleſſoient ceux qui approchoient & n'en étoient point apperçus.

Quand les Romains eurent

Digitized by Google

donc gagné le pied des murailles, penſant y être bien à couvert, ils ſe trouvérent encore en bute à une infinité de traits, ou accablés de pierres, qui tomboient d'en haut ſur leurs têtes, n'y ayant d'endroit de la muraille, qui ne fît pleuvoir inceſſamment ſur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de ſe retirer en arrière; mais, ils ne furent pas plutôt éloignés, que voilà de nouveaux traits, qui viennent les aſſener dans leur retraite; de ſorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que preſque toutes leurs galéres furent froiſſées ou fracaſſées, ſans qu'ils puſſent rendre le moindre mal à leurs ennemis. Car, Archiméde avoit bâti la plûpart de ſes machines à couvert derrière ſes murailles; de manière que les Romains accueillis d'une infinité de maux, ſans voir, ni le lieu, ni la main d'où ils partoient, ſembloient proprement combattre contre les dieux.

Cependant, Marcellus échappa de ce danger; & ſe moquant de ſes ouvriers & de ſes ingénieurs: » Ne ceſſerons-nous pas, leur » dit-il, de faire la guerre à ce » Briarée de Géométre, qui, en » ſe jouant, enleve nos navires » & les plonge dans la mer, » comme des gobelets pour puiſer; qui donne de rudes » ſoufflets à ma Sambuque, & » qui ſurpaſſe infiniment les géans » à cent mains, dont nous parle » la Fable, tant il lance de traits » contre nous tout d'un coup? « Et à la vérité, tous les Syracuſains n'étoient que comme le corps de ces machines & de ces batteries d'Archiméde; & lui, il étoit ſeul l'ame, qui faiſoit mouvoir & agir tous ces reſſorts; car, les armes de tous les autres demeuroient oiſives. Il n'y avoit que celles d'Archiméde, dont ſa ville ſe ſervît alors & pour la défenſe & pour l'attaque

Enfin, Marcellus voyant les Romains ſi effrayés, que, s'ils appercevoient ſeulement ſur la muraille une petite corde, ou la moindre piéce de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archiméde alloit lâcher contr'eux une effroyable machine, renonça au deſſein de prendre la ville d'aſſaut, ceſſa toutes les attaques, & laiſſa achever ce ſiége au tems, en bloquant les Syracuſains, pour leur couper les vivres. Quand il ſe fut rendu maître de Syracuſe, vers l'an 212 avant J. C., un funeſte accident troubla ſa joie, & lui cauſa la plus vive & la plus ſenſible affliction. Ce fut le malheureux ſort d'Archiméde. Enfermé en ce moment dans ſon cabinet, il étoit appliqué à conſidérer quelque figure de Géométrie qu'il avoit tracée; & il donnoit à cette contemplation, non ſeulement tous ſes yeux, mais encore tout ſon eſprit; de maniére qu'il n'avoit entendu, ni le tumulte des Romains, qui couroient par tout, ni le bruit de la Ville priſe. Tout d'un coup, un ſoldat ſe préſente à lui & lui ordonne de le ſuivre, pour venir parler à Marcellus. Archiméde refuſe d'obéir, avant que d'avoir achevé

Digitized by Google

ſon problême, & d'en avoir donné la démonſtration. Le ſoldat irrité tire ſon épée & le tue. D'autres diſent que le ſoldat alla d'abord à lui, l'épée à la main, pour le tuer; qu'Archiméde le voyant, le pria & le conjura d'attendre un moment, afin qu'il n'eût pas le déplaiſir de laiſſer ſon problême imparfait, & ſans l'avoir démontré; & que le ſoldat ne ſe ſouciant, ni de ſon problême, ni de ſa démonſtration, le tua.

On conte encore la choſe d'une troiſième manière. On dit qu'Archiméde portant à Marcellus dans une caiſſe quelques inſtrumens de Mathématique, comme des cadrans au ſoleil, des ſphéres & des angles avec leſquels il meſuroit à l'œil la grandeur du ſoleil, il fut rencontré par des ſoldats, qui, penſant que ce fût de l'or, le tuérent; mais, ce qu'il y a de conſtant, & dont tous les Hiſtoriens conviennent, c'eſt que Marcellus eut une véritable douleur de ſa mort; qu'il détourna les yeux de ſon meurtrier, comme d'un impie & d'un excommunié, & qu'ayant fait chercher avec ſoin tous ſes parens, il leur fit toutes ſortes d'honneurs à cauſe de lui, & leur accorda ſa protection. Pour Archiméde, il fit célébrer ſes funérailles avec ſoin, & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes, qui s'étoient le plus diſtingués à Syracuſe.

Archiméde avoit une telle grandeur d'ame, un ſi grand fonds d'eſprit & une telle abondance, ou plutôt une telle richeſſe d'inventions Géométriques, qu'il ne daigna jamais laiſſer le moindre écrit de la manière de dreſſer ces machines, qu'il venoit d'employer ſi heureuſement, & qui lui avoient acquis tant de gloire & un ſi grand nom, qu'il paſſoit pour un homme doué, non de ſcience humaine, mais de ſageſſe toute divine. Car, regardant cette ſcience, qui concerne les méchaniques & en général tout art qui naît du beſoin, comme des arts ignobles & de vils métiers, il ne s'appliqua qu'aux ſciences, dont la beauté & l'excellence ne ſont point du tout mêlées avec la néceſſité, qui ne peuvent jamais être comparées avec toutes les autres, quelles qu'elles ſoient, & dans leſquelles la démonſtration diſpute le prix à la beauté de la matière, l'une fourniſſant la grandeur & la majeſté, & l'autre contribuant la conviction & une force invincible. Car, dans toute la Géométrie, on ne trouvera point de queſtions plus difficiles & plus profondes, traitées en termes plus ſimples, ni expliquées par des principes plus clairs & plus nets que dans les écrits d'Archiméde.

Les uns attribuent cette netteté à la facilité & à la clarté de ſon eſprit, & les autres à l'excès du travail, qui fait que les choſes qui ont le plus coûté, paroiſſent les plus aiſées. En effet, un homme peut bien ne pas trouver de lui-même la démonſtration d'une propoſition; mais, dès qu'il l'a lue dans ſes livres, il ſe perſuade aiſément qu'il l'auroit trouvée, s'il avoit voulu; tant le chemin par où Archiméde mene à ce qu'il veut

Digitized by Google

démontrer, eſt court & facile. Ainſi parle Plutarque.

Mais, tout le monde ne convient pas aujourd'hui de ce que dit ici Plutarque ſur les ouvrages d'Archiméde; car, à l'exception peut-être de Galilée, qui enchérit même ſur les expreſſions de Plutarque, les Commentateurs modernes d'Archiméde & les autres Géométres, qui ont voulu enrichir leurs ouvrages des découvertes, qu'il a faites, ont preſque tous changé quelque choſe à ſes démonſtrations; & quelquefois même ils en ont donné de nouvelles, parce que celles d'Archiméde, diſent-ils, leur ont paru difficiles & trop longues; mais, doit-on préférer le ſentiment d'un lecteur toujours embarraſſé par la langue, & ſouvent par les choſes mêmes, qui ne lui ſont pas aſſez connues, au jugement de Plutarque, qui étoit Grec & connoiſſeur, & que d'ailleurs ne fait que rapporter ici le ſentiment unanime de tous les Géométres de l'Antiquité?

Quoiqu'il en ſoit, Plutarque ne veut point que l'on rejette comme incroyables les contes que l'on fait d'Archiméde; ſçavoir, qu'inceſſamment enchanté par une ſirène domeſtique, qui étoit ſa Géométrie, il en oublioit le boire & le manger & tout le ſoin du corps; que, traîné ſouvent par force au bain & aux exercices, il traçoit ſur les cendres du foyer des figures de Géométrie; & enfin, que ſur ſon corps même frotté d'huile, il tiroit des lignes avec le doigt, tant il étoit tranſporté hors de lui-même par l'excès du plaiſir, & véritablement épris de la fureur des muſes. Mais, quoiqu'il eût trouvé beaucoup de belles & excellentes choſes, on dit qu'il pria ſes parens & ſes amis, de mettre, après ſa mort, ſur ſon tombeau, pour toute épitaphe un Cylindre circonſcrit à une ſphére, & de marquer au bas le rapport qu'ont entr'eux ces deux ſolides, le contenant & le contenu.

Un autre auroit rempli les baſes de la colomne de bas-reliefs, où toute l'hiſtoire du ſiége de Syracuſe auroit été ſculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroyant les Romains. Au lieu de cela, il voulut qu'on mît ſeulement ſur ſon tombeau une ſphére dans un cylindre, parce qu'il étoit le premier, qui eût démontré la proportion qu'il y a entre l'un & l'autre; proportion que de ſçavans Géométres modernes ont expliquée, ſelon la méthode d'Archiméde même, en montrant la différence qu'il y a entre ces deux figures.

Quelque ſoin qu'eût pris Archiméde, pour perpétuer ſon nom dans la mémoire des hommes, ſoit par la beauté de ſes démonſtrations, ſoit par l'excellence & l'utilité de ſes travaux, ſoit enfin par un monument remarquable, environ cent trente-huit ans après, à peine ſe reſſouvenoit-on de lui dans ſon propre païs; & ſon tombeau étoit ignoré de ceux, dont les ayeux l'avoient érigé. Le peuple de Syracuſe, ſi paſſionné autrefois pour les ſciences, & qui avoit fourni au monde des Hom-

Digitized by Google

mes illustres en toute espèce de littérature; ces hommes, si amoureux de la belle Poësie, que, dans la déroute des Athéniens, ils accordoient la vie à celui qui pouvoit leur réciter des vers d'Euripide; ces mêmes hommes étoient tombés dans une profonde ignorance, soit par une révolution, qui n'est que trop naturelle à toutes les choses du monde, soit que le changement arrivé plusieurs fois dans le gouvernement, en eût apporté dans l'éducation des hommes, & dans les manières de penser. La domination des Romains avoit porté le dernier coup, & abâtardi les esprits au point, qu'ils l'étoient, lorsque Cicéron alla être Questeur en Sicile. Pendant qu'il y exerça cette charge, la curiosité le porta à chercher le tombeau d'Archiméde; curiosité digne d'un homme d'esprit, comme Cicéron, & qui mérite d'être imitée par ceux qui voyagent. Les Syracusains lui soûtenoient que sa recherche seroit inutile, & qu'ils n'avoient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, & ne servit qu'à allumer encore davantage le desir qu'il avoit de faire cette découverte. Voici comme il raconte lui-même la chose.

» Dans le tems que j'étois » Questeur en Sicile, la curiosité » me porta à chercher le tombeau » d'Archiméde; je le démêlai, » malgré les ronces & les épines, » dont il étoit presqu'entièrement » couvert. Et malgré l'ignorance » des Syracusains, qui me soû» tenoient que ma recherche se» roit inutile, & qu'ils n'avoient » point chez eux ce monument; » cependant, je sçavois par cœur » certains vers senaires, que l'on » m'avoit donnés pour ceux qui » étoient gravés sur ce tombeau, » & où il étoit fait mention d'une » figure sphérique & d'un cylin» dre qui devoient y être. Etant » donc un jour hors de la porte, » qui regarde Agragas, & jettant » les yeux avec soin de tous côtés, j'apperçus parmi un grand » nombre de tombeaux, qui sont » en cet endroit-là, une colomne » un peu plus élevée que les ron» ces, qui l'environnoient, & j'y » remarquai la figure d'une sphére » & d'un cylindre. Aussi-tôt » adressant la parole aux princi» paux de la Ville, qui étoient » avec moi, je leur dis que je » croyois voir le tombeau d'Ar» chiméde. On envoya sur le » champ des hommes qui net» toyérent la place avec des faulx, » & nous firent un passage. Nous » approchâmes, & nous vîmes » l'inscription, qui paroissoit en» core, quoique la moitié des li» gnes fût effacée par le temps. » Ainsi, la plus grande ville de » Gréce, & qui, anciennement, » avoit été la plus florissante par » l'étude des lettres, n'eût pas » connu le trésor, qu'elle possé» doit, si un homme, né dans un » païs décrié pour la grossiéreté » de ses habitans, n'eût été dé» couvrir le tombeau d'un de » ses Citoyens, si distingué par » la justesse & par la pénétration » de son esprit. «

On est certainement obligé à

Digitized by Google

Cicéron de nous avoir laissé cet élégant & curieux récit ; mais, on ne lui pardonne pas aisément la manière mépriſante dont il y parle d'abord d'Archiméde. C'eſt au commencement, où, voulant oppoſer à la vie malheureuſe de Denys le tyran, le bonheur d'une vie modérée & pleine de ſageſſe, il dit : » Je ne comparerai point » la vie d'un Platon & d'un Ar- » chitas, perſonnages conſommés » en doctrine & en ſageſſe, avec » celle de Denys, la plus af- » freuſe, la plus remplie de mi- » ſéres, & la plus déteſtable que » l'on puiſſe imaginer. J'aurai re- » cours à un homme de la même » ville que lui, un homme obſ- » cur, qui a vécu pluſieurs an- » nées après lui. Je le tirerai de » ſa pouſſière, & le compas à la » main, je le ferai paroître ſur la » ſcéne. « Je ne parle point de la naiſſance d'Archiméde. Sa grandeur eſt d'un autre ordre. Mais, le plus grand Géométre de l'antiquité, dont les ſublimes découvertes ont été, dans tous les tems, l'objet de l'admiration des connoiſſeurs, devoit-il être traité par Cicéron, d'homme obſcur & de néant, comme ſi c'étoit un ſimple ouvrier, employé à fabriquer des machines ; ſi ce n'eſt peut-être que dans l'eſprit des Romains, chez qui l'eſtime & le goût de la Géométrie & de ces ſciences ſpéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'eſtimoit rien de grand, que ce qui a rapport au gouvernement des hommes & à la politique ? C'eſt même ſuivant cette penſée que Virgile paroît avoir compoſé ces beaux vers du VIe livre de l'Énéide :

Excudent alii ſpirantia mollius æra,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus ;
Orabunt cauſas melius, cœlique meatus
Deſcribent radio, & ſurgentia ſidera dicent.
Tu regere Imperio populos, Romane memento,
[*Hæ tibi erunt artes*], *paciſque indicere morem,*
Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Quant au fameux miroir d'Archiméde, Polybe, Tite-Live & Plutarque n'en ont rien dit. Galien & Lucien, qui écrivoient du tems de M. Auréle, ſont les premiers qui en aient fait mention. Après eux, Zonare & Euſtathe en ont parlé plus au long. Enfin, Jean Tzetzès, un peu poſtérieur à Euſtathe, nous a donné la deſcription de cette machine.

ARCHIMÉDE, *Archimedes*, Ἀρχιμήδης, (*a*) philoſophe Trallien. Ce Philoſophe avoit fait des Commentaires ſur Homère & un traité de Méchaniques.

Il y eut un autre Philoſophe du même nom de la ſecte des Stoïciens, qui s'exila volontairement chez les Parthes, & qui laiſſa des ſucceſſeurs à Babylone.

ARCHIMÉLE, *Archimelus*, Ἀρχίμηλος, (*b*) poëte Athénien, qui vivoit du tems d'Hiéron II,

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 452.
(*b*) Athen. pag. 209. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III pag. 292.

Digitized by Google

roi de Syracuſe. Ce Prince ayant fait conſtruire un ſuperbe vaiſſeau, ſous la direction d'Archiméde, notre poëte fit à cette occaſion une épigramme, qu'Athénée nous a conſervée. Il en fut bien payé; Hiéron lui envoya en récompenſe mille médimnes de bled, & les fit conduire juſqu'au port du Pirée. Le médimne, ſelon Dom Bern. de Montfaucon, eſt une meſure de ſix ſeptiers.

ARCHIMIME, *Archimimus*, terme qui vient du Grec ἀρχὴ, *principium*, *principatus*, commencement, principauté, & μίμος, *mimus*, vel *imitator*, celui qui imite, imitateur. Archimime eſt la même choſe qu'archibouffon, autrement maître bouffon.

Les Archimimes, chez les Romains, étoient des gens qui contrefaiſoient les manières, les geſtes, la parole des perſonnes mortes & vivantes. Ils ne furent d'abord employés que ſur le théatre. On les admit enſuite dans les feſtins, & enfin dans les funérailles, où ils marchoient après le cercueil, contrefaiſant celui, que l'on conduiſoit au bûcher.

Suétone rapporte qu'aux obſéques de Veſpaſien, l'Archimime Favon, qui le contrefaiſoit, ayant demandé à ceux, qui avoient ſoin de la cérémonie, combien elle coûteroit, & ceux-ci lui ayant répondu, cent mille ſeſterces: *donnez-moi*, dit-il, *cent ſeſterces, & jettez-moi dans le Tibre.* Favon vouloit marquer par-là l'avarice du Prince mort.

Caſaubon croit auſſi que ce fut un Archimime qui, ſous Tibère, voyant paſſer un mort, le chargea d'aller dire à Auguſte, qu'on ne donnoit point encore les legs, qu'il avoit fait au peuple. Tibère l'ayant fait venir, lui fit payer les legs d'Auguſte, & l'envoya au ſupplice, en lui ordonnant d'aller dire à Auguſte, qu'on payoit les legs.

Les Archimimes prenoient des maſques dans les funérailles.

(*a*) Un homme qui étoit du Synode d'Apollon à Rome, prenoit la qualité d'Archimime, ſelon D. Bern. de Montfaucon.

ARCHINUS, *Archinus*, (*b*) Ἀρχῖνος, pere de Myronides. Démoſthène parle de cet Archinus d'une manière avantageuſe dans ſa harangue contre Timocrate.

ARCHIPÉRACITE, *ou* ARCHIPHÉRACITE, *Archiperacita*, *Archipheracita*, *ſcripturæ explanator*; c'eſt-à-dire, celui qui interprête l'Écriture. C'eſt le nom d'un officier dans les Académies des Juifs.

L'Archiphéracite n'étoit pas le même que le chef de la Synagogue, appellé, *Archiſynagogus*, comme l'a écrit Grotius, & d'autres après lui. Il étoit le premier, ou le chef de ceux, qui avoient la charge de lire, d'expliquer & de profeſſer dans les écoles. C'eſt de-là que vient le nom d'Archiphéracite, compoſé du mot Grec, ἀρχὴ, qui marque le chef, & du

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 63.

(*b*) Demoſth. pag. 795.

Digitized by Google

mot Hébreu, ou Chaldéen *pherak*, qui, entr'autres significations, a celle de diviſer, partager; d'où ſe forme *pherek*, qui ſignifie une diviſion, un partage, un chapitre. Il a auſſi la ſignification de réſoudre, dans ce ſens: réſoudre une difficulté.

De ces ſignifications, le nom *pherek*, a pris celle de réſolution, dans le ſens que nous diſons, réſolution d'une difficulté, réſolution d'un cas de conſcience; celle de doctrine, l'action d'enſeigner, de profeſſer, ou, comme l'on dit en quelques corps, de lire dans une école publique.

ARCHIPPE, *Archippe*, (*a*) ville d'Italie, au païs des Marſes. On dit qu'elle avoit été bâtie par Marſyas, chef des Lydiens, & qu'elle fut dans la ſuite abſorbée par le lac Fucine. On prétend qu'on en voit encore des traces ſur le bord du lac, entre Tranſacco, qui eſt au midi, & Ortucchio, qui eſt au ſud-eſt. Ce lieu ſe nomme à préſent Marſiglia dans l'Abruzze ultérieure.

ARCHIPPE, *Archippus*, (*b*) nom d'un roi d'Italie, dont il eſt parlé dans Virgile. Ce Prince envoya, au ſecours de Turnus, le brave Umbron, grand-prêtre de Marrubium.

On ne ſçait ſi ce ſeroit la ville d'Archippe, qui auroit donné lieu au poëte de ſuppoſer ce roi, nommé Archippe, ou, ſi cette ville n'auroit pas pris elle-même le nom de ce Prince. Il y en a qui tiennent pour la première opinion, d'autres pour la ſeconde.

ARCHIPPE, *Archippus*, (*c*) Ἀρχίππος, poëte comique. Ce Poëte, en ſe moquant du fils d'Alcibiade, dit: » Il marche » comme un efféminé, le manteau traînant, pour mieux reſſembler à ſon pere; & afin que » la reſſemblance ſoit parfaite, » il allonge le cou & parle gras. « Cet Archippe eſt ſans doute le même qu'Archippe, condiſciple de Lyſis. *Voyez* Lyſis.

ARCHIPPE, *Archippus*, (*d*) Ἀρχίππος, général des Argiens. Ce fut ſous la conduite de ce général, que ces peuples, vers l'an 195 avant J. C., s'affranchirent de la domination de Nabis, tyran de Lacédémone, ayant chaſſé de leur ville la garniſon que le Tyran y avoit miſe pour la garder.

ARCHIPPE, *Archippus*, (*e*) Ἀρχίππος, nom d'un miniſtre des Autels, dont parle S. Paul, dans ſon épître aux Coloſſiens. Il recommande à ces peuples de dire à Archippe ce mot de ſa part: » Conſidérez bien le miniſtère, » que vous avez reçu du Seigneur, afin d'en remplir tous » les devoirs. «

Quelques-uns croyent qu'Archippe étoit évêque de Coloſſes. D'autres veulent qu'il ait été ſimple prêtre, ou ſeulement diacre de cette Égliſe. Suivant l'auteur des Conſtitutions apoſtoliques, il

(*a*) Plin. L. III. c. 12.
(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 752.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 192. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. 13. p. 235, 237.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 40.
(*e*) Ad Coloſſ. Epiſt. c. 4. v. 17.

Digitized by Google

fut évêque de Laodicée en Phrygie. Les Grecs font sa fête le 22 Novembre, & disent qu'il fut martyrisé à Colosses, sous le regne de Néron. Les Latins l'honorent le 20 Mars.

ARCHIPPE, *Archippa*, (*a*) Ἀρχίππα, fille de Lysandre, du bourg d'Aiopéce, fut mariée à Thémistocle, duquel elle eut cinq fils, Néoclès, Dioclès, Archeptolis, Polieucte & Cléophante.

ARCHIPRÊTRES, *ou* SOUVERAINS-PRÊTRES, Ἀρχιερεῖς. (*b*) On les trouve souvent exprimés ainsi en Grec sur les marbres & sur les médailles. Il y en avoit qui l'étoient d'une ville seulement. D'autres l'étoient de toute une Province. Des inscriptions font foi que certains d'entr'eux possédoient la même dignité en plusieurs villes à la fois. Parmi ces Souverains-Prêtres, les uns l'étoient à vie, les autres pendant cinq ans seulement. Du nombre de ceux-ci, étoient élus dans certaines villes de l'Asie, les Asiarques, dignité qui donne bien du pouvoir, & qui se trouve souvent dans les médailles & dans les inscriptions. On trouve aussi les Bithynarques, les Lyciarques & les Galatarques.

Il y avoit encore des Archiprêtresses, qui étoient constituées en dignité sur toutes les autres. On les prenoit ordinairement de la première qualité. Caracylée, Archiprêtresse d'Ancyre, sous l'empereur Antonin-Pie, descendoit des Rois, apparemment de Déjotare, ou d'Amyntas. Elle étoit femme de Caïus Jule Sévère, qui fut consul. Cela est tiré d'une belle inscription d'Ancyre, que D. Bern. de Montfaucon a publiée dans la Paléographie grecque. Les Prêtresses simples s'appelloient ἱερειαι, & en Latin *sacerdotes*.

On voit sur un monument de Rome, fait pour Démétrius, Souverain-Prêtre Grec, ἀρχιερεῖ, sa figure assise. Il a des habits, qui iroient jusqu'à terre, s'il étoit de bout. Sa tête est voilée d'une espèce de capuchon, dont les deux bouts de devant en deux pointes descendent sur la poitrine. A chaque pointe, il y a trois globules. Cela se comprend mieux sur la figure même.

ARCHIPRÊTRESSE, *ou* SOUVERAINE-PRÊTRESSE, Ἀρχιέρεια. *Voyez* Archiprêtres.

ARCHIROÉ, *Archiroe*, (*c*) Ἀρχιρόη, nom d'une nymphe, qui étoit représentée à Mégalopolis, ayant une cruche, dont elle versoit de l'eau.

ARCHISTRATE, *Archistratus*, Ἀρχίστρατος, est le même qu'Archestrate. *Voyez* Archestrate.

ARCHISYNAGOGUS, Ἀρχισυνάγωγος; c'est-à-dire, chef de la Synagogue. C'étoit un titre d'office chez les Juifs. Il y avoit pour l'ordinaire plusieurs Notables, qui présidoient aux Synagogues, aussi-bien qu'aux assemblées qui s'y tenoient. Leur nombre n'étoit pas fixe, ni égal dans

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 128.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 9, 10.
(*c*) Paus. pag. 506.

Digitized by Google

toutes les villes. Cela dépendoit de la grandeur des lieux, & du nombre plus ou moins grand de ceux qui venoient aux Synagogues. Il y avoit des Synagogues, où soixante-dix Anciens présidoient. D'autres en avoient beaucoup moins, puisque certaines n'en avoient que dix, d'autres neuf, d'autres seulement quatre ou cinq, ou même un seul chef, d'où vient *Archisynagogus*.

On donne quelquefois à ces chefs de Synagogue, le nom d'ange de la Synagogue, ou de prince de la Synagogue. Les Juifs leur donnent aussi le nom de *Chachamim*, ou sage. Ils présidoient aux assemblées de religion, invitoient à parler ceux, qui s'en trouvoient capables, jugeoient des affaires pécuniaires, des larcins, & autres choses de cette nature. Ils avoient droit de faire fouetter ceux, qui étoient convaincus de quelque contravention à la loi. Ils pouvoient aussi excommunier, & chasser de la Synagogue ceux qui avoient mérité cette peine.

Ce mot *Archisynagogus* est composé de ἀρχων, *principalis*, principal, & de συναγωγὴ, *Synagoga*, Synagogue, dont la racine est ἄγω, *duco*, je conduits.

ARCHITAS, *Architas*, (*a*) grammairien, dont il est fait mention dans Quintilien.

ARCHITECTE, *Architectus*, (*b*) du Grec ἀρχὴ, *ou* ρχὸς, *princeps*, principal, τέκτων, *faber*, ouvrier.

Un Architecte est un homme qui sçait l'art de bâtir, qui donne les plans & les desseins d'un bâtiment, qui en conduit l'ouvrage, & qui commande aux maçons & aux autres ouvriers, qui travaillent sous lui.

M. le comte de Caylus, dans un mémoire sur l'amour des beaux arts & de l'extrême considération, que les Grecs avoient pour ceux qui les cultivoient avec succès, après avoir parlé des peintres, s'exprime ainsi, au sujet des Architectes. » Je trouve peu de passages » en faveur de l'architecture, & » quoique le goût & la magnifi- » cence des bâtimens de la Gréce » ne puissent laisser aucun doute » sur le cas qu'on en faisoit, les » Historiens, du moins ceux qui » nous restent, n'ont presque fait » aucune mention des Architectes. » Je suis étonné de leur silence sur » une si belle partie des beaux » arts; & j'avoue que je ne puis » en deviner la raison. Mes re- » cherches sont bornées aux pas- » sages suivans. Ils sont en petit » nombre; & les deux derniers » en font un éloge assez simple. » Mais, le premier exprime, de » la part des Éphésiens, une pré- » caution fort sage, que nous ne » devrions pas négliger.

» Chez ce peuple, un Archi- » tecte, qui se chargeoit de cons- » truire un édifice public, devoit, » avant que de l'entreprendre, » marquer préciséement ce qu'il » en coûteroit pour l'achever, & » aussi-tôt ses biens étoient enga- » gés entre les mains du Magis-

(*a*) Quintil. L. I. c. 8.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 185, 186.

Digitized by Google

» trat. Si la dépenſe n'excédoit » point le prix, qu'il avoit avancé, » on l'honoroit par des décrets, » qui immortaliſoient ſon nom. » S'il n'en coûtoit qu'un quart au » de-là, le tréſor public ſuppor- » toit cette augmentation; mais, » s'il en coûtoit davantage, l'Ar- » chitecte étoit obligé de payer » l'excédent. Vitruve, qui nous » l'apprend dans la préface de ſon » Livre X^e, n'eſt pas connu pour » ſuſpect, & doit être cru ſur le » fait, dont il s'agit.

» Au reſte on donnoit à des » édifices publics le nom des Ar- » chitectes, qui les avoient conſ- » truits. C'eſt ainſi que, ſuivant » Pollux, il y avoit dans Athènes » une place publique, ou un » marché, qui portoit le nom de » l'Architecte Méthicus. C'eſt » ainſi que, ſuivant Pauſanias, » les Éléens avoient donné à un » portique le nom de l'Architecte » Agaptus.

» C'eſt avec regret que je ne » m'etends pas davantage ſur les » honneurs, qui ont certainement » été rendus aux grands Archi- » tectes. En effet, la conſtruction » des temples & des bâtimens » publics, dont les Athéniens » ont été encore plus jaloux, que » les autres peuples de la Gréce, » bâtimens dont la peinture & la » ſculpture ne ſont en un ſens que » les ornemens, permet du moins » que l'imagination & la conſé- » quence des idées leur accordent » ce que le défaut d'autorité em- » pêche de prouver. « *Voyez* l'ar- ticle qui ſuit.

ARCHITECTURE, *Architectura*, (*a*) terme dont l'étymologie eſt la même que celle d'Architecte. L'Architecture eſt l'art de bien bâtir.

I. Il eſt hors de doute que le ſoin de bâtir des maiſons a ſuivi de près celui de cultiver les terres, & que l'Architecture n'eſt pas de beaucoup poſtérieure à l'Agriculture, qui eſt le premier & le plus ancien de tous les arts. C'eſt pourquoi, Théodoret appelle celle-ci la ſœur aînée de l'Architecture. Les exceſſives chaleurs de l'été, les rigueurs de l'hiver, l'incommodité des pluies, la violence des vents durent bientôt avertir l'homme de chercher des abris, & de ſe procurer des retraites, qui lui ſerviſſent d'aſyle contre les injures de l'air.

Ce n'étoient d'abord que de ſimples cabanes, conſtruites fort groſſièrement de branchages d'arbres, & aſſez mal couvertes. Du tems de Vitruve, on montroit encore à Athènes, comme une choſe curieuſe pour ſon antiquité, les toits de l'Aréopage, faits de terre graſſe; & à Rome, dans le temple du Capitole, la cabane de Romulus, couverte de chaume.

Il y eut enſuite des bâtimens de bois, qui donnérent l'idée des colomnes & des architraves. Ces colomnes ont pris leur modele ſur les arbres qui ont d'abord été employés pour ſoûtenir le faîte;

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 543, 544. Tom. V. pag. 562. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 12, 13. Tom. XXI. pag. 209. Recueil d'Antiq. par M. le Comte De cayl. Tom. I. pag. 3, 4.

Digitized by Google

& l'architrave n'eſt autre choſe, qu'une groſſe poutre, comme ſon nom le porte, pour être miſe entre les colomnes & le comble.

De jour en jour, à force de travailler aux bâtimens, les ouvriers devinrent plus induſtrieux, & leurs mains plus habiles. Au lieu de ces frêles cabanes, dont on s'étoit contenté dans le commencement, ils élevérent ſur des fondemens ſolides des murailles de pierre & de brique, & les couvrirent de bois & de tuile. Dans la ſuite, leurs réflexions, fondées ſur l'expérience, les conduiſirent enfin à la connoiſſance des regles certaines de la proportion, dont le goût eſt naturel à l'homme, & dont l'auteur de ſon être a mis en lui des principes invariables, qui devroient lui faire connoître qu'en tout il eſt né pour l'ordre. De-là vient, ſelon la remarque d'un Pere de l'Égliſe, que dans un bâtiment, où toutes les parties ont un rapport mutuel entr'elles, & ſont rangées chacune à leur place, cette ſymmétrie frappe agréablement la vue, & fait plaiſir; au lieu que, ſi les fenêtres, par exemple, ſont mal diſpoſées, que les unes ſoient plus grandes, les autres plus petites, les autres placées plus haut, les autres plus bas; ce dérangement bleſſe les yeux, & ſemble leur faire une ſorte d'injure. C'eſt l'expreſſion de S. Auguſtin.

Ainſi, c'eſt par dégrés que l'Architecture eſt parvenue à ce point de perfection, où les maîtres de l'art l'ont conduite. D'abord, elle s'eſt renfermée dans ce qui étoit néceſſaire à l'homme pour l'uſage de la vie, ne cherchant dans les édifices que la ſolidité, la ſalubrité, la commodité. Il faut qu'une maiſon ſoit durable, qu'elle ſoit placée dans un endroit propre à conſerver la ſanté, & qu'elle ait toutes les commodités, qu'on peut deſirer. Enſuite l'Architecture a travaillé à l'ornement & à la décoration des édifices, & a appellé, pour cela, d'autres arts à ſon ſecours. Enfin ſont venues la pompe, la grandeur, la magnificence, fort louables en pluſieurs occaſions, mais dont le luxe a bientôt fait un étrange abus.

II. L'Écriture Sainte nous parle d'une ville, bâtie par Caïn, depuis que Dieu l'eut maudit, parce qu'il avoit tué ſon frere, & c'eſt la première fois qu'il ſoit fait mention d'édifices dans l'Hiſtoire. Par-là, nous apprenons le tems & le lieu, où l'Architecture a pris ſon origine. Les deſcendans de Caïn, à qui la même Écriture attribue l'invention de preſque tous les arts, portérent ſans doute celui-ci à une aſſez grande perfection. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'après le déluge, les hommes, avant que de ſe ſéparer les uns des autres, & de ſe diſperſer en différens païs de la terre, voulurent ſe ſignaler par un ſuperbe bâtiment, qui attira encore ſur eux la colére de Dieu. C'eſt donc l'Aſie, qui a été comme le berceau de l'Architecture; c'eſt-là qu'elle a pris naiſſance, qu'elle s'eſt beaucoup perfectionnée, & d'où enſuite elle s'eſt répandue dans les autres parties de l'univers.

Babylone

Digitized by Google

Babylone & Ninive, les plus vaſtes & les plus magnifiques villes, dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire, furent l'ouvrage de Nemrod, l'arrière petit-fils de Noë, & le plus ancien des conquérans. Je crois bien, dit M. Rollin, qu'elles ne furent pas portées d'abord à cette prodigieuſe magnificence, qui, depuis, fit l'étonnement de l'univers; mais certainement, elles étoient fort grandes & fort étendues dès-lors, comme les noms des autres villes, bâties en même-tems ſur le modele de la capitale, le témoignent.

La conſtruction des fameuſes Pyramides, du lac de Mœris, du Labyrinthe, de ce nombre conſidérable de Temples répandus dans l'Égypte, & de ces Obéliſques, qui ſont encore l'admiration & l'ornement de Rome, marque avec quelle ardeur & avec quel ſuccès les Égyptiens s'étoient appliqués à l'Architecture.

Cependant, ce n'eſt ni à l'Aſie ni à l'Égypte, que cet art eſt redevable de ce dégré de perfection, où il eſt parvenu; & il y a lieu de douter ſi les bâtimens, ſi vantés de l'une & de l'autre, étoient autant eſtimables par la juſteſſe & la régularité, que par l'énorme grandeur, qui en faiſoit peut-être le principal mérite. Les deſſeins que nous avons des ruines de Perſépolis, font voir que les rois de Perſe, dont l'Hiſtoire ancienne nous vante ſi fort l'opulence, n'avoient à leurs gages que des ouvriers médiocres. Quoiqu'il en ſoit, il paroît par les noms même des trois principaux ordres, qui compoſent l'Architecture, que c'eſt à la Gréce qu'on en attribue, ſinon l'invention, du moins la perfection, & que c'eſt elle, qui en a preſcrit les régles, & fourni les modeles.

III. Ce fut en effet de Gréce que le bon goût, en fait d'Architecture, paſſa à Rome. Auparavant les édifices des Romains n'avoient rien de recommandable, que leur ſolidité & leur grandeur, parce qu'ils ne connoiſſoient que l'ordre Toſcan; mais, la bonne Architecture ſe trouva dans un état floriſſant ſous Auguſte. La magnificence de ce Prince fit éclater tout ce que cet art a de plus excellent; car, il fit élever un grand nombre d'édifices ſuperbes dans tous les lieux de ſon empire. Tibère n'eut pas le même goût, & négligea fort la culture des beaux arts. Néron, parmi la foule effroyable de ſes vices, eut une grande paſſion pour les bâtimens; mais, le luxe & la diſſolution y eurent plus de part qu'une véritable magnificence.

Apollodore excella dans l'Architecture ſous Trajan, & mérita la faveur du prince. Ce fut lui qui éleva la fameuſe colomne de Trajan, qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Dans la ſuite, l'Architecture déchut beaucoup de la perfection, où on l'avoit vue. Les ſoins & la magnificence d'Alexandre Sévère la ſoûtinrent quelque-tems; mais, elle ſuivit la décadence de l'empire Romain, & retomba dans une corruption, d'où elle n'a été tirée que douze ſiécles après. Les ravages des Viſigoths,

Digitized by Google

dans le cinquième siécle, abolirent les plus beaux monumens de l'Antiquité. Dans les siécles suivans, l'Architecture devint si grossière, que l'on n'avoit aucune intelligence du dessein, qui en fait toute la beauté. On ne pensoit qu'à faire de solides bâtimens.

Charlemagne n'oublia rien pour relever l'Architecture. Les François s'employérent à cet art avec un succès extraordinaire, aussi-tôt que Hugues Capet fut monté sur le trône. Son fils Robert le cultiva de même. Enfin, autant que l'ancienne Architecture gothique fut pesante & grossière, autant la moderne passa dans un excès de délicatesse. Les Architectes du treizième ou quatorzième siécle, qui avoient quelque connoissance de la sculpture, sembloient ne faire consister la perfection que dans la délicatesse & dans la multitude des ornemens, qu'ils entassoient avec beaucoup d'art & de soin, quoique souvent d'une manière fort capricieuse.

IV. Il ne nous reste aucun écrit des Grecs sur l'Architecture. Les seuls livres, que nous ayons d'eux sur cette matière, ce sont les ouvrages de ces vieux maîtres, qu'on voit encore aujourd'hui en pied, dont la beauté, universellement reconnue, fait, depuis près de deux mille ans, l'admiration de tous les connoisseurs; ouvrages infiniment au-dessus de tous les préceptes, qu'ils auroient pu nous laisser, la pratique en tout étant préférable à la théorie.

Agatharéus Athénien est le premier qui ait écrit de l'Architecture; & après lui, Démocrite, Archiméde, Théophraste. Entre les Latins, Pline le jeune est l'Écrivain qui a le mieux parlé de l'Architecture; il a fait paroître assez de connoissance dans cet art. On n'a que le seul Vitruve qui soit entier, quoique Végece écrive que de son tems, on comptoit jusqu'à 700 Architectes à Rome. Vitruve, qui vivoit sous Auguste, a été commenté par Philander & Daniël Barbaro, & traduit en plusieurs langues, & sur tout en François par M. Perrault, médecin.

V. Les Anciens avoient, comme nous, trois sortes d'Architectures; la civile, la militaire, la navale. La première prescrit des régles pour tous les édifices publics & particuliers à l'usage des citoyens dans la paix. La seconde regarde la fortification des places, & tout ce qui a rapport à la guerre en ce genre. La troisième a pour objet la construction des vaisseaux, & tout ce qui en est la suite, & y est attaché.

VI. Les Maîtres de l'art ont composé divers ordres d'Architecture, dont les proportions & les ornemens conviennent aux édifices, selon la grandeur, la force, la délicatesse & la beauté, qu'on veut leur donner. Ces ordres sont le Toscan, le Dorique, l'Ionique, le Corinthien & le Composite. La différence de ces cinq ordres se prend de la colomne & de l'entablement, qui comprend l'architrave, la frise & la corniche.

1.° L'ordre Toscan est le plus simple & le plus dépourvu d'or-

Digitized by Google

nemens. Il eſt même ſi groſſier, qu'on le met rarement en uſage, ſi ce n'eſt pour quelque bâtiment ruſtique, ou pour quelque grand édifice, comme un amphithéatre, ou autres ouvrages, qui doivent être fort ſolides. On croit qu'il a pris ſon origine dans la Toſcane en Italie. Suivant M. de Chambrai, la colomne Toſcane ſeule, & ſans aucune architrave, eſt propre pour éterniſer la gloire des grands Hommes.

2.° L'ordre Dorique, qui eſt ſolide, quoique moins groſſier, a la friſe ornée de triglyphes & de métopes. Les triglyphes ſont des ornemens, compoſés de trois bandes ou régles, ſéparées par des canelures. Les métopes, ſont des têtes de bœuf, des baſſins, ou des vaſes, placés entre les triglyphes. Cet ordre a été inventé par les Doriens, peuples de Gréce.

3.° L'ordre Ionique, plus délié, a le chapiteau à volutes, qui ſont des ornemens recourbés en lignes ſpirales; & la corniche eſt ornée de modillons, ou piéces ſaillantes de figures quarrées. Il tire ſon nom de l'Ionie, province de l'Aſie mineure.

4.° L'ordre Corinthien, qui eſt beaucoup plus riche, que les précédens, a le chapiteau à feuilles ou panaches & des volutes autour. Il fut inventé à Corinthe, ville du Péloponnèſe.

5.° L'ordre Compoſite, participe de l'Ionique & du Corinthien; mais, il eſt encore plus orné que le Corinthien, n'ayant néanmoins que quatre volutes. Il fut ajoûté aux autres par les Romains, après qu'Auguſte eut donné la paix à l'univers. Lorſqu'on ſe ſert de pluſieurs ordres dans un édifice, ils ſont diſpoſés de telle manière, que le plus délicat eſt poſé ſur le plus fort & le plus ſolide. Ainſi, ſur le Dorique on met l'Ionique, ſur l'Ionique le Corinthien, & ſur le Corinthien le Compoſite.

Outre ces cinq ordres, il y a des Architectes, qui en mettent encore deux; ſçavoir, l'ordre des Caryatides, & l'ordre Perſique. Le premier n'eſt différent de l'Ionique, qu'en ce que l'on met des figures de femmes au lieu de colomnes. L'autre eſt l'ordre Dorique, avec des figures de Perſes, ayant les mains liées, comme des captifs, en place de colomnes. Vitruve attribue l'origine de l'ordre des Caryatides à la ruine des habitans de Caryes, ville du Péloponnèſe. Il dit que ces peuples s'étant unis avec les Perſes pour faire la guerre à leur propre nation, les Grecs, après avoir mis les Perſes en déroute, & remporté ſur eux une entière victoire, aſſiégérent ceux de Caryes; & qu'ayant pris leur Ville par la force des armes, ils la réduiſirent en cendres, & paſſérent tous les hommes au fil de l'épée. Quant aux femmes & aux filles, ils les emmenérent captives; mais, pour laiſſer des marques de leur crime à la poſtérité, ils repréſentérent dans les édifices publics, qu'ils bâtirent enſuite, la figure de ces miſérables captives, où, en ſervant de colomnes, elles pa-

Digitized by Google

roiſſoient chargées d'un peſant fardeau, qui étoit comme la punition, qu'elles avoient méritée pour le crime de leurs maris. Ainſi parle Vitruve.

L'ordre Perſique a eu ſon commencement par une pareille rencontre; car, Pauſanias ayant défait les Perſes, ceux de Lacédémone, pour marque de leur victoire, élevérent des trophées des armes de leurs ennemis, qu'ils repréſentérent enſuite ſous la figure d'eſclaves, portant les entablemens de leurs maiſons. C'eſt ſur ces deux exemples, qu'on a depuis employé diverſes ſortes de figures dans l'Architecture, pour porter des corniches, & pour ſoûtenir des conſoles & des mutules. On dit qu'on voit encore de vieux veſtiges auprès d'Athènes, où il y a des figures de femmes, qui portent des paniers ſur leurs têtes, & qui tiennent lieu de Caryatides.

On mettoit encore des figures humaines, qu'on appelloit Atlantes, ſelon Vitruve. Les Romains les nommoient Télamones. Les Grecs avoient quelque raiſon de les appeller du nom d'Atlas, que les Poëtes ont feint porter le ciel. Mais, on ne voit pas pourquoi les Romains les appelloient Télamones. Baldus, dans ſon dictionnaire ſur Vitruve, dit qu'il y a apparence que celui, qui, le premier, s'eſt ſervi de ce mot, pour exprimer des figures, qui portent quelque fardeau, n'a point écrit *Telamonas*, mais τλήμονας, ce mot Grec ſignifiant des miſérables & des gens, qui endurent le travail; ce qui convient parfaitement à ces ſortes de figures, qui portent des corniches ou des conſoles, & que l'on voit ſi ordinairement aux piliers de nos anciennes Égliſes, ſous les images de quelques Saints, ou de quelques grands perſonnages.

ARCHITÉLE, *Architeles*, Ἀρχιτέλης, fils d'Achéus, & frere d'Archandre. *Voyez* Archandre.

ARCHITÉLE, *Architeles*, Ἀρχιτέλης. (*a*) Athénien, qui étoit capitaine du vaiſſeau ſacré; c'eſt-à-dire, du vaiſſeau, qu'on envoyoit tous les ans à Délos, pour faire des ſacrifices à Apollon. Thémiſtocle ayant reçu un jour de l'argent des Eubéens, qui vouloient par-là l'engager à ne pas les abandonner, en s'en retournant avec ſa flotte, Architéle, qui n'avoit pas de quoi payer ſes matelots, s'oppoſoit aux deſſeins du général, & vouloit qu'on s'en retournât, ſans différer. C'eſt pourquoi, Thémiſtocle excita contre lui ſes Citoyens, déjà aſſez irrités; de ſorte que ſe jettant dans ſon vaiſſeau, ils lui enlevérent ſon ſouper; & pendant qu'Architéle, étonné de cette inſolence, & fort indigné de cet affront, ſe préparoit à en porter ſes plaintes, Thémiſtocle lui envoya ſur l'heure même du pain & de la viande dans un panier, au fond duquel il avoit mis un talent, & lui fit dire qu'il ſoupât ce ſoir à ſon aiſe, & que le lendemain il eût à contenter ſes

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 115.

Digitized by Google

matelots ; qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens, & le dénonceroit comme un traître, qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité eſt racontée par Plutarque d'après Phanias de Lesbos.

ARCHITELE, *Architeles*, Ἀρχιτέλης, (*a*) l'un des Juges de l'Aréopage à Athènes. Comme il il y avoit de ſon tems une grande contagion dans cette Ville, ſa femme vit en ſonge le Scythe Toxaris, qui lui commandoit de dire aux Athéniens, que, pour faire ceſſer la peſte, il falloit arroſer de vin l'entrée des maiſons, ce qu'on fit, & la peſte ceſſa ; ſoit que la vertu de cette divine liqueur eût la force de purifier l'air, ou que Toxaris, qui étoit ſçavant dans la médecine, eût quelque ſecret là-deſſus, qui ne fût pas connu de tout le monde. Par forme de reconnoiſſance, on immoloit depuis, tous les ans, un cheval blanc ſur ſon ſépulchre, d'où cette femme le vit monter. Elle s'appelloit au reſte Diménete.

ARCHITIS, *Architis*, (*b*) ſurnom de Vénus. On adoroit Vénus Architis ſur le mont Liban. Macrobe en fait ainſi la deſcription. Elle étoit, ſelon lui, en poſture d'une femme triſte & affligée, ayant la tête couverte & appuyée ſur ſa main gauche ; enſorte qu'on croyoit voir couler ſes larmes ; image vive & parlante de l'affliction, que fit paroître Aſtarte, à la première nouvelle de la bleſſure d'Adonis.

ARCHITRICLINUS, (*c*) Ἀρχιτρίκλινος ; c'eſt-à-dire, maître-d'hôtel, ſuivant la traduction ordinaire. Mais, ce mot ſignifie plutôt maître ou intendant du feſtin. C'eſt, ſelon un Auteur, l'un des amis de l'époux, lequel étoit chargé de l'ordre & de l'économie du feſtin. Il donnoit ſes ordres aux domeſtiques, veilloit à tout, faiſoit ſervir ou deſſervir, ſelon qu'il le jugeoit plus à propos. C'étoit lui qui goûtoit, & diſtribuoit le vin aux conviés. C'eſt ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſtique décrit l'office de ce maître du feſtin : » Vous a-t'on établi maître du » repas ? Ne vous en élevez point. » Soyez au milieu d'eux, comme » un d'entr'eux. Ayez l'œil à tout. » Après quoi, vous pourrez vous » aſſeoir à table, & recevoir la » couronne comme la récompen» ſe de votre ſervice. »

Le mot *Architriclinus*, eſt formé de ἄρχων, *princeps*, prince, chef, & τρίκλινον, *triclinium*, proprement un lieu, où il y a trois lits pour ſe coucher. La racine eſt τρεῖς, *tres*, trois, & κλίνω, *recli-no*, je me couche.

ARCHIVES, (*d*) tréſor, chambre, où l'on garde les titres & les papiers d'une maiſon, d'une communauté. A Rome, les Archives étoient au temple de Saturne. C'étoit-là qu'on conſervoit le régiſtre des loix, & tous les actes concernant les affaires de la république. Anciennement le dépôt

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 645, 646.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag 41.
(*c*) Eccleſ. c. 32. v. 1. *& ſeq.*
(*d*) Cout. des Rom. par M. Nieup. page 23.

Digitized by Google

public étoit dans le temple de Cérès ; & les Édiles en avoient la garde.

ARCHIVOLEUR, chef ou capitaine des filous. Selon Diodore de Sicile, les voleurs Égyptiens obſervoient cette coûtume: ils ſe faiſoient inſcrire par le chef de leur bande, en promettant de lui apporter ſur le champ & avec la plus grande fidélité, ce qu'ils auroient dérobé, afin que quiconque auroit perdu quelque choſe, pût en écrire à ce capitaine, en lui marquant le lieu, l'heure & le jour auquel il avoit perdu ce qu'il cherchoit. Et on le lui reſtituoit, à condition qu'il abandonneroit au voleur, pour ſa peine, la quatrième partie de la choſe redemandée.

ARCHOMÉNIDE, *Archomenides*, Ἀρχομένιδης, (*a*) pere de Philiſte, ſelon Pauſanias. Il s'appelloit Archondas, ſelon d'autres. *Voyez* Philiſte.

ARCHON, *Archon*, Ἄρχων, (*b*) l'un des capitaines d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce Prince, Archon eut pour ſon partage le gouvernement de la province de Babylonie. Selon Juſtin, ce fut le gouvernement des Pélaſges, qui lui échut.

ARCHON, *Archon*, Ἄρχων, (*c*) l'un des principaux d'entre les Achéens, vers l'an 170 avant l'Ére Chrétienne. Comme l'aſſemblée de cette nation étoit alors partagée en deux factions, l'une pour les Romains, l'autre pour les Macédoniens, la ſageſſe de ceux qui avoient le plus d'autorité, en arrêta les ſuites. Pour Archon, ſon avis fut que l'on devoit ſe conduire ſelon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie, d'irriter l'une ou l'autre puiſſance contre la république, & éviter les malheurs, où étoient tombés ceux qui n'avoient pas aſſez connu le pouvoir des Romains. Cet avis prévalut, & l'on convint de donner la première magiſtrature à Archon, & de faire Polybe capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites, Attale ayant quelque choſe à obtenir de la ligue Achéenne, fit ſonder le nouveau magiſtrat, qui, déterminé à favoriſer les Romains & leurs alliés, promit à ce Prince d'appuyer ſa demande de tout ſon pouvoir ; il s'agiſſoit de faire révoquer un décret, par lequel on avoit ordonné que toutes les ſtatues du roi Eumène ſeroient ôtées des lieux publics. Au premier conſeil qui ſe tint, on introduiſit dans l'aſſemblée les ambaſſadeurs d'Attale, qui demandérent qu'en conſidération du prince, qui les avoit envoyés, on rendit à Eumène, ſon frere, les honneurs que la république lui avoit autrefois décernés. Archon appuya ſa demande, mais d'une maniere modeſte. Polybe parla avec plus de force, fit valoir le mérite & les ſervices d'Eumè-

(*a*) Pauſ. pag. 334. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XIII. pag. 2.

(*b*) Juſt. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. pag. 629. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 287.

(*c*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 38, 40. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bel. Lettr. Tom. XII. pag. 275, 276.

Digitized by Google

ne, montra l'injuſtice du premier décret, & conclut à le caſſer. Toute l'aſſemblée applaudit à ſon diſcours; & il fut ordonné qu'Eumène ſeroit rétabli dans tous ſes honneurs.

L'année ſuivante, ſur le bruit que les armées Romaines étoient prêtes à ſe mettre en campagne. Archon, premier magiſtrat des Achéens, pour juſtifier par des faits ſa patrie des ſoupçons & des mauvais bruits qu'on avoit répandus contr'elle, conſeilla aux Achéens de dreſſer un décret, par lequel il ſeroit ordonné qu'on meneroit une armée dans la Theſſalie, & qu'on partageroit avec les Romains tous les périls de la guerre. Le décret ratifié, l'on donna ordre à Archon de lever des troupes, & de faire tous les préparatifs néceſſaires.

ARCHON, *Archon*, (*a*) fille d'Hérodique, prince des Theſſaliens. Cette Princeſſe, après que ſon premier mari eut été tué par Philippe de Macédoine, épouſa Poris, prince des Énéates. Elle mourut, lui ayant donné pluſieurs enfans qu'elle laiſſa tous fort jeunes. Alors Théoxène, ſa ſœur, pour élever ſous ſes yeux les enfans de ſa ſœur, conſentit à épouſer Poris. Et, en effet, prenant pour ſes neveux les ſentimens de la mere la plus tendre, elle ne leur témoignoit pas moins d'affection, qu'à ſon propre fils.

ARCHONDAS, *Archondas*, le même qu'Archoménide. *Voyez* Archoménide.

ARCHONIDE, *Archonides*, Ἀρχωνίδης, (*b*) fut député vers Dion avec Téléſide. *Voyez* Téléſide.

ARCHONIDES, *Archonides*, (*c*) perſonnage, dont Térence fait mention dans la comédie, qui a pour titre *Timorumenos*.

ARCHONTES, *Archontes*, (*d*) Ἄρχοντες, magiſtrats, qui furent créés à Athènes, après la mort du roi Codrus. Ils étoient tirés des plus illuſtres familles juſqu'au tems d'Ariſtide, fils de Lyſimaque, qui établit qu'on auroit, dans la ſuite, pour remplir ces places, moins d'égard à la naiſſance qu'au mérite.

I. Le tribunal des Archontes étoit compoſé de neuf officiers. Le premier étoit l'Archonte, qui donnoit ſon nom à l'année de ſon adminiſtration; le ſecond ſe nommoit le Roi; le troiſième le Polémarque, avec ſix Theſmothétes. Ces Magiſtrats, élus par le ſcrutin des feves, étoient obligés de faire preuve devant leur tribu, comme ils étoient iſſus du côté de leurs peres & de leurs meres de trois aſcendans citoyens d'Athènes. Ils devoient prouver de même leur attachement au culte d'Apollon, protecteur de la patrie, & qu'ils avoient dans leur maiſon, un autel conſacré à Jupiter, &

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 4.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 976.
(*c*) Terent. Tom. II. pag. 238.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 70. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 7, 8. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 554, Tom. VII. P. 55, 56, 73. Tom. XII. p. 73. Tom. XVIII. pag. 128, 152. Tom. XXI pag. 98.

Digitized by Google

par leur respect pour leurs parens, faire espérer qu'ils en auroient pour leur patrie. Il falloit aussi qu'ils eussent rempli le tems du service que chaque citoyen devoit à la République ; ce qui donnoit des officiers bien préparés, puisqu'on n'étoit licentié qu'à 40 ans. Leur fortune même, dont ils devoient instruire ceux, qui étoient prépofés à cette enquête, servoit de garant de leur fidélité.

Après que les commissaires, nommés pour l'examen de leurs preuves, en avoient fait le rapport, ils étoient obligés de jurer de maintenir les loix, & de s'engager, s'ils y manquoient, d'envoyer à Delphes une statue du poids de leur corps. Suivant une loi de Solon, si l'Archonte se trouvoit pris de vin, il étoit condamné à une forte amende, & même puni de mort. De tels officiers méritoient d'être respectés. Aussi étoit-ce une infamie éternelle que de les insulter ; ce qui fait dire à Démosthène que manquer de respect à un Thesmothéte, c'est en manquer pour la République même.

L'information pour le second officier de ce tribunal, qui étoit nommé le Roi, devoit porter qu'il étoit marié à la fille d'un citoyen, & qu'il l'avoit épousée vierge ; & cela, comme le dit Demosthène, parce que cet officier étoit obligé de faire des sacrifices conjointement avec son épouse, qui, au lieu d'appaiser les dieux, les auroient irrités, si l'épouse de ce magistrat n'y avoit porté la vérité de ces deux qualités.

L'examen de la vie privée des neuf Archontes étoit très-sévere : & cette attention étoit d'autant plus nécessaire, qu'au sortir de leur exercice, & après avoir rendu compte de leur administration, ils entroient de droit dans l'Aréopage.

Lorsqu'il se trouvoit de l'obscurité dans les loix, qui regardoient la religion & le culte des dieux, l'interprétation en étoit déférée au tribunal des Archontes.

Aristote observe que Solon, qui pensoit à rendre son peuple heureux, & qui trouva, de son tems, l'Aristocratie établie par l'élection des neuf Archontes, officiers annuels, dont le pouvoir étoit presque souverain, voulut adoucir cette charge & y apporter le tempérament de pouvoir appeller du jugement de ces Magistrats au peuple, appellé par le sort à porter son suffrage, après avoir prêté le serment des Héliastes dans un lieu d'Athènes, près du Panathénée, où Hissus avoit autrefois calmé le peuple, animé à la sédition, en l'engageant par serment à se réunir.

II. Les Archontes étoient les chefs non seulement dans les choses civiles, mais aussi dans les sacrées, & sur tout, dans les mystères de Bacchus. Les principales fonctions des Archontes, qu'on surnommoit Éponymes, regardoient pourtant la magistrature ; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne présidassent aux grandes fêtes, & n'y tinssent le premier rang. De-là vient qu'on les trouve quelque-fois honorés de la qualité de prêtres.

Digitized by Google

Les Hiſtoriens nous diſent qu'Adrien, &, depuis lui, Gallien ont été Archontes d'Athènes. Spon & Vandale mettent encore Druſus au nombre des Archontes, fondés ſur une inſcription mal lue. Comme cette inſcription, dit D Bern. de Montfaucon, eſt aujourd'hui en original à la bibliothéque de monſeigneur Colbert, nous l'avons repréſentée dans la Paléographie Grecque, telle qu'elle eſt. Selon Spon, Druſus étoit Archonte, prêtre & conſul en même-tems, & l'inſcription porte que ſous le conſulat de Druſus, Xénon étoit Archonte & prêtre.

Les Athéniens n'étoient pas les ſeuls, qui euſſent des Archontes. Pluſieurs autres villes avoient auſſi les leurs, comme on voit dans certains Auteurs, dans des inſcriptions & dans les médailles.

III. Ce furent principalement les villes d'Aſie, qui ſe gouvernérent par des Archontes. Les colonies Grecques y avoient porté le nom de ces magiſtrats. Le premier magiſtrat de Sardes étoit nommé Archonte, & quelquefois Préteur. Quoique l'Archontat fût une magiſtrature annuelle, l'Archonte étoit quelquefois continué, ou choiſi, deux, trois, ou quatre fois, comme il eſt conſtant par les médailles, Ἀρχων τὸ Β. τὸ Γ. τὸ Δ. Suivant le droit Romain, l'Archonte de la ville étoit le même que le Préteur.

Le mot *Archonte*, qui vient du Grec Ἄρχων, veut dire Chef, Prince, &c.

ARCHYTAS, *Archytas*, (*a*) Ἀρχύτας, géra la charge d'Éphore à Lacédémone, du tems de Lyſandre.

ARCHYTAS, *Archytas*, (*b*) Ἀρχύτας, étoit de Tarente, ville maritime du royaume de Naples, dans la terre d'Otrante. Les Auteurs varient ſur le nom de ſon pere, les uns l'appellant Mnéſarque, ou Mnaſagore, d'autres le nommant Heſtiée, comme fait Ariſtoxine dans la vie de notre philoſophe. Il embraſſa la ſecte de Pythagore, & fut ſon huitième ſucceſſeur dans la profeſſion de cette philoſophie, fort accréditée alors parmi les peuples de la grande Gréce. Il eut des diſciples illuſtres, entr'autres, le philoſophe Empédocle. Il ne ſe borna point à la ſimple théorie de la philoſophie. Il ſe rendit capable des plus grands emplois; & ſes concitoyens, ainſi que les nations voiſines, ſe ſervirent utilement de lui pour le gouvernement civil, & pour le commandement des armées. On dit qu'ils le créérent juſqu'à ſix à ſept fois de ſuite ſouverain magiſtrat, quoi qu'il fût défendu par les loix de reſter en charge plus d'un an. On ajoûte qu'il n'eut jamais de déſavantage à la tête des troupes; & qu'ayant abdiqué une fois le généralat, pour ſe ſouſtraire aux mauvaiſes intentions de ſes jaloux, les Tarentins furent battus. Il ſe

(*a*) Xenoph. pag. 454.

(*b*) Athen. p. 519. Cicer. de Tuſcul. Quæſt. L. V. c. 78, Suid. Tom. I. pag. 453. Mem. de l'Acad. des Inſcripſ. & Bell. Lettr. Tom. II. pag. 307. *& ſuiv.* Tom. 17. pag. 56. *& ſuiv.*

Digitized by Google

plaint, quelque part, à Platon, que les affaires publiques ne lui laiſſoient pas le loiſir de philoſopher.

Il s'étoit rendu très-conſidérable à la cour de Denys, tyran de Syracuſe; & par-là, il y devint très-utile à Platon, auquel il ſauva la vie, par une lettre qu'il écrivit au prince, qui avoit deſſein de faire mourir le philoſophe Athénien, dont il commençoit à ſe défier. Platon en fut donc quitte pour être vendu comme eſclave, par l'officier de marine, à qui Denys en avoit donné l'ordre; & cet officier, dit-on, le vendit au philoſophe Archytas. Ce fut dans le commerce de celui-ci, que Platon s'inſtruiſit à fond des dogmes du Pythagoriſme, qu'il lut les Mimes de Sophron & les ouvrages de Philolaüs, dont il ſçut faire ſon profit dans ſon Timée & ailleurs. Diogène Laërce nous a conſervé la lettre d'Archytas à Denys, au ſujet de Platon, qu'il juſtifie auprès du tyran, & celle d'Archytas à Platon, touchant quelques ouvrages philoſophiques, avec la réponſe de celui-ci.

Du reſte, Archytas étoit d'un caractère très-doux & très-humain dans ſon domeſtique. Les paroles obſcènes étoient abſolument bannies de ſes diſcours; & lorſque la néceſſité l'y contraignoit, il les écrivoit contre le mur, plutôt que de les prononcer. Il permettoit à ſes eſclaves & à leurs enfans de paroître familièrement devant lui aux heures de ſes repas, pour le divertir; & il s'abſtenoit de les châtier, lorſqu'il étoit en colére. Trouvant à ſon retour de l'armée les affaires de ſa maiſon fort en déſordre, par la négligence de ſon intendant, *ſi je n'étois en colére*, lui dit-il, *je te punirois comme tu le mérites.* Il diſoit, à propos de ce que le commerce de la vie offre de déſagréable & de fâcheux: » Que, » comme on ne ſçauroit trouver » un poiſſon ſans arête, de mê- » me il eſt impoſſible de trouver » un homme, qui ne ſoit épineux » par quelque endroit. «

Le ſyſtême philoſophique de Pythagore avoit conduit Archytas aux connoiſſances les plus ſublimes des Mathématiques. Il étoit grand Géométre, grand Méchanicien & grand Muſicien. On lui attribue 1.° la méthode de trouver entre deux lignes données, deux moyennes proportionnelles par la ſection du demi-cylindre; méthode déſapprouvée par Platon, qui vouloit que la démonſtration s'en fît géométriquement, au rapport de Plutarque; 2.° la duplication du cube; 3.° un chef-d'œuvre de Méchanique, qui étoit une colombe de bois, ſi artiſtement travaillée, qu'elle voloit pendant un tems limité, après quoi, elle perdoit ſon mouvement, juſqu'à ce que la machine fût remontée; 4.° une ſorte de creſſelle ou cliquette pour amuſer les enfans & les empêcher de faire pis en briſant les meubles. Cicéron parle d'un beau diſcours d'Archytas contre la volupté, dont il donne le précis, & auquel il aſſure que Platon fut préſent. Philoſtrate fait mention d'un traité du même philoſophe ſur l'éducation

Digitized by Google

des enfans. On cite encore de lui des Harmoniques, un traité sur les flûtes, un autre sur les méchaniques, pour ne rien dire de celui des préceptes de cuisine, mis par Athénée sur le compte d'un Archytas.

Mais, il est bon d'observer qu'il y a eu divers Archytas, qui ont illustré ce nom, quoique postérieurs à l'Archytas de Tarente; sçavoir, 1.° Archytas de Mitylène, fameux musicien; 2.° Archytas d'Amphisse, auteur d'épigrammes; 3.° Archytas le Géoponique, ou l'écrivain sur l'agriculture; 4.° Archytas, le compositeur de sausses & de ragoûts; 5.° Archytas l'architecte.

Le nôtre périt dans un naufrage sur la côte de l'Apulie, appellée *Litus Matinum*, & y fut enterré, comme le témoigne Horace par ces vers :

Te maris & terræ, numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope littus parva Matinum,
Munera, &c.

On peut consulter, sur les ouvrages d'Archytas de toute espèce, le catalogue détaillé qu'en donne M. Fabricius dans sa bibliothéque Grecque, avec son exactitude ordinaire.

ARCIES, (*a*) peuples inconnus, suivant M. l'abbe Banier. Ils habitoient sur les côtes du Pont-Euxin. Les Argonautes passérent le long de leurs terres, pendant une nuit obscure; car, ils ne sçavoient alors où ils alloient.

ARCISSUS, *Arcissus*, Ἄρκισσος, capitaine Spartiate. *Voyez* Harmostes.

ARCITÉNENS. *Voyez* Sagittaire.

ARCON, *Arco*, (*b*) frere de Xénarque, préteur des Achéens, l'an 174 avant J. C. Cette année, il se tint une assemblée, où Callicrates, fit un discours pour montrer que le salut de l'Achaïe dépendoit uniquement de l'exacte observation de l'alliance, que la nation avoit faite avec les Romains. Surquoi, Arcon prit la parole, & tâcha de prouver que ce même salut dépendoit bien plus de l'attachement, qu'on conserveroit pour le roi de Macédoine. Ceux, qui étoient du parti de ce dernier, ne manquérent pas d'applaudir au discours d'Arcon. Mais, les premiers de la nation, indignés de voir que Persée obtint, par un mot de lettre, un avantage qui méritoit bien qu'au moins il envoyât une ambassade, firent différer le décret. Ensuite, le Roi envoya des ambassadeurs à l'assemblée de Mégalopolis; mais, ceux, qui craignoient de choquer les Romains, firent si bien, qu'on ne les y admit pas.

ARCTIQUE, *Arcticus*, *Boreus*, *Septentrionalis*, épithéte, qu'on donne au pole, qui est élevé sur notre horison. Ce Pole est ainsi nommé à cause des étoiles de la petite Ourse, appellée en Grec ἀρκτος, parce que la der-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 124.

(*b*) Tit. Liv. c. 23, 24.

Digitized by Google

nière étoile de ſa queue marque le pole ſeptentrional, qui n'en eſt éloigné que de deux dégrés.

On appelle auſſi Arctique tout ce qui eſt du côté du pole Arctique, ou tout ce qui eſt ſeptentrional. L'hémiſphére Arctique eſt la moitié de la ſphére, qui a, pour pole ou pour centre, le pole Arctique. Le cercle Arctique eſt le cercle polaire ſeptentrional, éloigné de 23 dégrés 29 minutes du pole Arctique, & ſelon d'autres de 23 dégrés 30 minutes.

Les terres Arctiques ſont des terres ſituées au ſeptentrion de l'Europe & de l'Amérique, vers le pole Arctique. Elles comprennent la nouvelle Zemble, la nouvelle Iſlande, le Spitsberge, le vieux & le nouveau Grœland, les iſles de Cumberland & Raleg, le nouveau Nort-Wales, le nouveau Danemarc, & la terre de Jeſſo, au nord de l'Amérique.

ARCTOPHYLAX, *Arctophylax*, nom d'une conſtellation qu'on appelle autrement Bootès, ou Bouvier. Arctophylax ſignifie *gardien de l'Ourſe*. Il eſt dérivé de deux mots Grecs ἄρκτος, *urſa*, ourſe, & φυλάττω, *cuſtodio*, je garde. La conſtellation du Bouvier eſt ainſi appellée, parce qu'elle ſe trouve près de la grande & de la petite Ourſe.

ARCTOS, autrement ARCTUS. *Voyez* Arctus.

ARCTURE, *Arcturus*, (*a*) Ἀρκτοῦρος, qui vient d'ἄρκτος, *urſa*, ourſe, & d'οὐρὰ, *cauda*, queue. C'eſt le nom d'une étoile fixe de la première grandeur, ſituée dans la conſtellation du Bouvier très-voiſine de la queue de l'Ourſe.

Cette étoile a été fort connue des Anciens, comme on le voit par ce vers de Virgile:

Arcturum, pluviaſque Hyadas, geminoſque Triones.

Il en eſt auſſi parlé dans l'Écriture en pluſieurs endroits, comme on le voit par ces paſſages: *Qui fecit Arcturum & Oriona & Hyadas & interiora Auſtri. Numquid conjungere valebis micantes Stellas Pleiadas, aut Gyrum Arcturi poteris diſſipare?*

ARCTUS, *Arctus*, Ἄρκτος, nom que les Grecs ont donné à deux conſtellations de l'hémiſphére ſeptentrional, que les Latins appelloient *Urſa major* & *Urſa minor*. Nous les appellons la grande Ourſe & la petite Ourſe.

ARCULÆ AVES, nom que les Romains donnoient à certains oiſeaux, qui étoient de mauvais préſage, ſoit par leur vol, ſoit par la manière de prendre la mangeaille. Ils empêchoient, diſoit-on, qu'on ne formât aucune entrepriſe. *Arculæ aves, quia arcebant ne quid fieret.*

ARCULUS, *Arculus*, (*b*) dieu des Romains, qui préſidoit aux coffres & aux armoires, ſelon D. Bern. de Montfaucon, & aux citadelles, ainſi qu'aux fortifications, ſelon M. l'abbé Banier.

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 748. Job. c. 9. v. 9. c. 38. v. 31.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 407. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 336.

Digitized by Google

ARCUS, *Arcus*, (*a*) nom que Juſtin donne à une vallée de la Paleſtine. Voici ce que dit, à ce ſujet, un traducteur François de notre Hiſtorien : » Il y a, » dans l'édition ordinaire du Latin, *nomine Arcus dicitur*. On » pourroit ſoûtenir cette lecture » par un paſſage de Strabon, qui » dit que le lieu, dont il eſt ici » parlé, étoit fait en forme de » théatre, *in theatri ſpeciem alicubi recedit*, & dire que notre » Auteur entend, par *nomine Arcus*, ce que l'autre marque » par *in theatri ſpeciem*, à cauſe » que la figure d'un arc a quelque reſſemblance avec celle » d'un théatre. Cependant, je lis » *Jericus dicitur*, au lieu de *Arcus*, conformément à quelques » anciennes éditions, de l'avis » des plus habiles Commentateurs, & ſuivant la vérité de » l'Hiſtoire, par laquelle nous » apprenons que le lieu, dont il » s'agit ici, s'appelloit Jéricho, » lieu célebre par la Sainte Écriture. «

Juſtin donne une deſcription de l'Arcus. C'étoit une vallée qu'une ceinture de montagnes, ainſi qu'une muraille naturelle, fermoit de toutes parts, en forme d'un camp. Ce lieu pouvoit avoir deux cens arpens d'étendue. On y voyoit une forêt également fertile & agréable, dont une partie étoit plantée de palmiers, & l'autre l'étoit de ces arbriſſeaux, d'où ſort le beaume, leſquels, à la hauteur près, reſſemblent aux arbres, qui portent la poix. On les cultivoit comme des vignes, & en un certain tems de l'année, ils diſtilloient cette précieuſe liqueur. Mais, ce lieu n'étoit pas plus admirable par ſa fertilité, que par ſa charmante température. Car, malgré l'ardeur du ſoleil plus violente en ce païs-là, qu'en toute autre région du monde, on y reſpiroit toujours un air naturellement rafraîchi par l'ombrage que faiſoient les arbres, qui l'environnoient.

Non loin de-là étoit un lac, auquel la grandeur & l'immobilité de ſes eaux avoient fait donner le nom de Mer-morte. Les vents les plus impétueux ne pouvoient ſeulement troubler la ſurface des eaux, qui étoient comme endurcies par le bitume qui les lioit. Il n'étoit pas même au pouvoir humain d'y naviger, parce que tout ce qui n'avoit pas vie, y couloit à fond, & qu'il ne portoit rien qu'il n'eût été auparavant enduit d'alun.

ARDALE, *Ardalus*, Ἄρδαλος, (*b*) natif de Trœzène, étoit fils de Vulcain, au rapport de Pauſanias, qui le fait inventeur de la flûte. Il parle auſſi d'une chapelle, conſacrée aux muſes à Trœzène par ce muſicien, qui, non loin de cette chapelle, leur avoit encore dédié un autel. De-là, dit Étienne de Byzance, ces

(*a*) Juſt. L. XXXVI. c. 3. Traduc. de Juſt. par M. l'Abb. A. de Port-Royal. Tom. II. pag. 312.

(*b*) Pauſ. pag. 143, 144. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 110. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Belt. Lettr. Tom. X. pag. 225, 265, 266.

Digitized by Google

muſes étoient ſurnommées Ardalides & Ardaliotides. Pauſanias leur donne auſſi le premier de ces deux ſurnoms. Plutarque en parle ſous le nom de muſes Ardaliennes.

Ce dernier Auteur met, parmi les convives de ſon banquet des ſept Sages, un Ardale de Trœzène, joueur de flûte & prêtre des muſes, auxquelles un autre Ardale plus ancien, dit-il, avoit fait bâtir un temple; & ce ſecond Ardale interroge le Scythe Anacharſis, pour ſçavoir de lui ſi ſes compatriotes avoient parmi eux des joueurs de flûte. Pline attribue à un Trœzénien, qu'il nomme Dardanus, la manière d'accompagner le chant de la voix par le jeu des flûtes, *cum tibiis canere voce Trœzenius Dardanus inſtituit.* Mais, il faut lire dans ce paſſage *Ardalus*, au lieu de *Dardanus*, comme l'ont fort bien remarqué Méziriac & le P. Hardouin.

ARDALE, *Ardalus*, Ἄρδαλος, (*a*) fils d'Amyclas, & pere de Déritus. Le texte de Pauſanias porte *Arpalus*; mais, c'eſt une faute de copiſte. Il faut lire *Ardalus*, ſelon la remarque de Meurſius. Pauſanias nous l'apprend lui-même au chapitre premier de ſes Laconiques.

ARDALIDES, *Ardalides*, Ἀρδαλίδες, ſurnom qu'on a donné aux muſes. *Voyez* Ardale.

ARDÉATES, *Ardeates*, Ἀρδεᾶται, peuples d'Ardée. *Voyez* Ardée.

ARDÉE, *Ardea*, Ἄρδεα, (*b*) ville d'Italie dans le Latium. Elle étoit beaucoup plus ancienne que Rome, ayant été fondée par Danaé, mere de Perſée. D'autres veulent qu'elle ait été bâtie par un fils d'Ulyſſe & de Circé. Il s'en trouve même qui prétendent qu'elle porta d'abord le nom de Troye. Quoiqu'il en ſoit, on croit qu'Ardée fut ainſi appellée, à cauſe de ſa ſituation ſur un rocher eſcarpé. Ce fut anciennement la capitale des Rutules, contre leſquels Latinus implora le ſecours d'Énée, lorſqu'il eut abordé en Italie. Ardée n'étoit éloignée de Rome que de ſix ou ſept lieues, & de la mer d'environ une lieue.

Tarquin, roi des Romains, alla former le ſiége de cette Ville, ſous prétexte qu'elle avoit donné retraite aux Romains, qu'il avoit exilés, & qu'elle travailloit à leur rétabliſſement; mais, en effet, parce que c'étoit la ville la plus opulente du Latium, & qu'il vouloit en enlever les richeſſes, dont il avoit un extrême beſoin pour fournir aux dépenſes extraordinaires où ſes bâtimens l'avoient engagé. Le Roi trouva plus de réſiſtance qu'il n'avoit cru, & l'attaque, qui d'abord avoit été fort vive, ſe rallentit peu à peu. Enfin, on fut obligé de conclure une trève de

(*a*) Pauſ. pag. 432.

(*b*) Plin. L. III. c. 5. L. XXXV. c. 3, 10. Strab. pag. 228, 229, 231 232. Ptol. L. III. c. 1. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Tit. Liv. L. I. c. 57. L. III. c. 71, 72. L. IV. c. 9. *& ſeq.* L. V. c. 44, 45. Corn. Nep. in Pomp. Attic. c. 14. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. Page 175. 457. *& ſuiv.* T. 2. p. 47. 62. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Ab. Ban. T. VII. p. 419.

Digitized by Google

quinze ans avec les assiégés, & les troupes des assiégeans retournérent à Rome.

Vers l'an 443 avant J. C., les Ardéates & les Ariciens, qui se disputoient depuis assez long-tems un territoire, pour lequel il s'étoit livré plusieurs combats, lassés enfin de se faire la guerre, prirent le peuple Romain pour arbitre, & remirent à sa décision leur différend. La cause fut plaidée vivement de part & d'autre. On produisit des témoins; & comme on étoit près d'aller aux voix, un Romain de race Plébéienne, âgé de 83 ans, nommé Scaptius, se leva brusquement, & déclara en présence de l'assemblée, que ce territoire n'étoit, ni aux Ariciens, ni aux Ardéates, mais qu'il appartenoit aux Romains, comme une dépendance de Corioles; qu'il pouvoit en parler avec assurance, parce qu'il avoit assisté à la prise de cette ville, & que dans le tems qu'on s'en rendit maître, il avoit déjà vingt années de service; qu'il lui restoit peu de tems à vivre; mais, qu'il n'avoit pu gagner sur soi de ne pas revendiquer, par sa foible voix, la possession d'un territoire, à l'acquisition duquel ses mains armées avoient contribué; qu'il conseilloit fort au peuple de ne point se condamner lui-même par une honte mal entendue & mal placée, malgré la justice de sa cause.

C'étoit une injustice criante, à laquelle les Consuls & les Sénateurs s'opposérent de toutes leurs forces. Cependant, le territoire en question ne laissa pas d'être adjugé par les tribus au peuple Romain. On convint qu'il lui appartenoit, & auroit dû lui être adjugé, si l'affaire eût été portée devant d'autres juges, & que les Romains fussent intervenus comme parties. Mais, le bon droit du fond ne diminue en rien l'infamie de ce jugement. Elle causa plus de douleur au Sénat, & lui parut plus atroce, qu'aux Ariciens & aux Ardéates mêmes. Nous allons voir qu'il répara ce tort de la seule manière, qui lui étoit possible.

Trois ans après, des ambassadeurs des Ardéates vinrent demander du secours au Sénat pour leur république, qui étoit à la veille de périr. Il s'étoit allumé dans leur ville une guerre intestine, qui étoit entretenue par deux factions contraires. Une fille, dont la naissance étoit médiocre, mais dont la beauté étoit éclatante, étoit recherchée par deux jeunes hommes de la ville; l'un, Plébéien comme elle, étoit appuyé de ses tuteurs, qui étoient aussi du corps du peuple; l'autre, qui étoit noble, pour obtenir celle, dont la beauté l'avoit charmé, engagea les grands dans son parti. La brigue passa jusques dans la maison de la mere. Cette femme ambitieuse se déclara pour celui, dont l'alliance lui faisoit le plus d'honneur. Les tuteurs tinrent bon; ensorte que l'affaire n'ayant pu se terminer à l'amiable entre les parties, fut portée devant les Juges. Lorsqu'ils eurent entendu les raisons de la mere & celle des tuteurs, ils prononcérent en fa-

Digitized by Google

veur de la première. Mais, la force l'emporta sur l'autorité de leur jugement ; car, les tuteurs s'étant plaints, dans l'assemblée du peuple, de l'injustice de cette sentence, vinrent à la tête d'un gros parti, & enlevérent la fille de force de la maison de la mere.

Le noble, irrité de l'injure qu'on lui faisoit, assembla ceux de sa faction en plus grand nombre, & vint fondre avec eux sur ses ennemis. Après un combat très-sanglant, le peuple fut obligé de sortir de la Ville. Alors, bien différent de celui de Rome, il s'empara d'une éminence, & faisoit, de-là, des courses sur les terres des Nobles, où il mettoit tout à feu & à sang. Et après avoir épargné la Ville pendant quelques-tems, il vint l'assiéger, aidé d'une foule d'ouvriers & d'artisans, que l'espérance du butin en avoit fait sortir. La guerre n'a point de fléaux, qu'elle n'ait fait éprouver à cette malheureuse république. On eût dit que tous les habitans étoient transportés de la même rage que les deux rivaux, qui vouloient allumer le flambeau même d'un hyménée funeste dans l'embrasement de leur patrie. Ces deux factions ne se contentérent pas des secours, qu'elles trouvoient dans leurs concitoyens. Les grands eurent recours aux armes des Romains pour faire lever le siége de leur Ville, & le peuple employa celles des Volsques pour l'aider à s'en rendre maître. Les Volsques, commandés par Cluilius, se rendirent à Ardée les premiers, & firent des tranchées autour des murailles de la Ville.

Les Romains n'eurent pas plutôt appris le danger auquel elle étoit exposée, que le consul M. Géganius partit avec son armée. Et étant venu ce jour-là camper à trois milles d'Ardée, comme la nuit approchoit, il ordonna à ses soldats de prendre de la nourriture & de dormir. Mais, dès la quatrième veille, il les mena jusqu'à la Ville même, où ils travaillérent avec tant de diligence, qu'au point du jour les Volsques se virent renfermés par des retranchemens plus forts, que ceux dont ils avoient eux-mêmes enfermé la Ville ; & par un autre côté, il étendit ses ouvrages jusqu'aux murailles, pour avoir communication avec les habitans, & leur faire passer des vivres dans le besoin.

Après avoir vaincu & fait passer sous le joug les Volsques, le consul entra dans Ardée, qui le reçut comme son libérateur & son pere. Il fit couper la tête aux principaux auteurs de la sédition, confisqua leurs biens au profit du trésor public, & rétablit ainsi la paix & la tranquillité entre les citoyens. Ardée, par un service & un bienfait si importans, se trouva dédommagée bien avantageusement de la sentence, qui avoit été portée contre elle. Mais, le Sénat crut qu'il restoit encore quelque chose à faire, pour abolir le monument de cette honteuse avarice, qui avoit si fort deshonoré le peuple Romain, & dès l'année suivante, il répara pleinement l'injustice, commise à l'égard des Ardéates.

Sous

Digitized by Google

Sous prétexte que leur Ville avoit été réduite à un petit nombre d'habitans, il fut ordonné dans le Sénat, qu'on y enverroit une colonie pour servir de barrière contre les Volsques. Voilà ce que portoit le décret, afin que le peuple & les tribuns ne s'apperçussent pas qu'on avoit dessein de casser leur jugement. Mais, les Sénateurs étoient convenus qu'on inscriroit un plus grand nombre de Rutules, que de Romains, pour remplir la colonie; qu'on ne leur distribueroit d'autres terres que celles, qui avoient été enlevées aux Ardéates par cet infame jugement; enfin, qu'on n'assigneroit pas la moindre partie de ces terres à aucun des Romains, avant que tous les Rutules eussent été partagés. C'est ainsi que ce territoire retourna aux Ardéates. Les Triumvirs, nommés pour établir cette colonie, ne purent autrement se dérober à l'injuste vengeance du peuple, qu'en se faisant inscrire eux-mêmes dans cette colonie, & en y établissant leur demeure.

Ce fut à Ardée que Camille alla chercher une retraite, quand il fut obligé de quitter Rome pour une accusation injuste de la part d'un tribun. Il y étoit encore, lorsque les Gaulois vinrent faire le siége de Rome, sous la conduite de Brennus. Une partie des troupes s'étant détachée pour aller fourrager la campagne & piller les bourgs, le hazard conduisit ce détachement vers la ville d'Ardée, où Camille, depuis son exil, menoit la vie d'un simple particulier, plus affligé pour lors du malheur de Rome, que du sien propre. Il ne comprenoit rien à tout ce qui venoit d'arriver, & se demandoit à lui-même, plein de la dernière surprise: qu'étoient donc devenus ces Romains, qui avoient pris avec lui Veies & Faléries, & qui, dans toutes les guerres, avoient toujours montré plus de courage, qu'ils n'avoient eu de bonheur. Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes réflexions, il apprend que l'armée des Gaulois approchoit, & que les Ardéates, tremblans & désolés, délibéroient sur ce qu'ils devoient faire. Camille, poussé, dit Tite-Live, comme par une inspiration divine, se transporte sur le champ dans le lieu de l'assemblée, où il n'avoit jamais coûtume de paroître, & les voyant dans le trouble & le découragement, il leur fit un discours pour les rassurer, & il n'eut pas beaucoup de peine à y réussir.

Ainsi, les Ardéates n'eurent pas plutôt quitté l'assemblée, qu'ils allérent prendre de la nourriture, pour être en état de le suivre, dès qu'il l'ordonneroit. Aussi-tôt qu'il leur eut fait donner le signal, ils se rendirent auprès de lui aux portes de la Ville. Ils en sortirent ensuite, & allérent fondre, en poussant de grands cris, sur le camp des Gaulois, qu'ils trouvérent assez près de la Ville, ouvert de tous côtés, comme Camille les en avoit assurés. Ils n'eurent point de combat à soûtenir. Ils égorgérent tout à leur aise les ennemis nus & ensevelis dans le sommeil. Cependant, les plus éloignés ayant été réveil-

Digitized by Google

lés par les cris des mourans, se jettérent hors de leurs lits ; & sans s'informer, quel étoit l'ennemi qui étoit venu les surprendre, ils prirent la fuite avec tant de frayeur, que quelques-uns vinrent se jetter étourdiment entre les mains de ceux-là même, qu'ils vouloient éviter.

Il y avoit auprès d'Ardée, un temple consacré à Vénus, où les Latins, dès les premiers tems, tenoient des assemblées générales. Cependant, le païs étoit mal sain ; ce qui étoit apparemment un effet des marais dont il étoit rempli. Les temples y étoient décorés de tableaux de la plus grande antiquité, & toutefois ils conservoient encore, du vivant de Pline, un air de fraîcheur, qui faisoit l'admiration de ceux qui les voyoient.

La ville d'Ardée se voit aujourd'hui dans la campagne de Romé, où elle conserve son ancien nom ; car, on l'appelle encore à présent Ardéa, ou Ardia.

Ardée est connue dans la Fable, on dit qu'elle avoit été changée en oiseau. C'est que les troupes d'Énée ayant mis le feu à cette Ville, on publia qu'elle avoit été métamorphosée en cet oiseau, qui porte le nom d'Ardée.

ARDÉE, *Ardea*, Ἀρδέα, (*a*) ville d'Asie dans la Perse, selon Ptolémée. Elle étoit dans la partie méridionale de cette Province.

ARDELIO, (*b*) c'est le nom que Phédre donne à une espèce de gens empressés, qui sont toujours en mouvement, sans sçavoir pourquoi ; qui, sans avoir rien à faire, ne laissent pas d'être fort occupés ; qui se mettent hors d'haleine sans raison ; qui, faisant beaucoup, ne font rien ; qui se tourmentent eux-mêmes, & incommodent fort les autres. C'est pour corriger ces sortes de gens, que Phédre raconte l'histoire, qui est renfermée dans la cinquième fable du second Livre.

ARDENNE [la Forêt d'], *Sylva Arduenna*. (*c*) C'étoit la Forêt la plus vaste des Gaules, s'il faut ajoûter foi à ce que César en rapporte. Car, elle s'étendoit depuis les frontières des Rémois & des Nerviens jusqu'au Rhin, en traversant le païs de ceux de Tréves. Et ailleurs, il dit que la forêt d'Ardenne, qui est la plus grande de celles des Gaules, s'étend depuis les bords du Rhin & le païs de Tréves jusqu'aux Nerviens, dans un espace de plus de cinq cens milles.

Comme cette étendue de la forêt d'Ardenne paroit excessive, des Sçavans, croyant appercevoir une erreur dans le texte de notre Historien, ont prétendu le corriger en substituant à *IX.* ou cinq cens ans, *L*, ou cinquante, ainsi qu'on lit dans les anciennes éditions d'Orose. Mais, cette correction va trop au rabais, selon M. d'Anville, sur tout si l'on considére que, depuis les sources de la Sambre & la haie d'Avêne sur

(*a*) Ptolem. L. VI. c. 4.
(*b*) Phed. L. II. Fab. 5.
(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. pag. 159, 160. L. VI. pag. 249. Not. de la Gaul. par M. d'Anvil.

Digitized by Google

les confins des Nerviens, jusques vers le Rhin, en traversant le païs de Luxembourg, & les limites communes des diocèses de Tréves & de Liége, l'espace se trouve au moins de 160 milles. Il y a tout lieu de croire qu'on doit lire dans César *amplius millibus CL.* Il faut convenir qu'on ne lit *quinquaginta* dans quelques Auteurs, que d'après le dernier des deux chiffres Romains; & puisque ce nombre est évidemment insuffisant, c'est donc par l'omission du premier chiffre qu'on n'a point écrit *centum* avant *quinquaginta.*

La partie de cette immense Forêt, qui est en de-çà de la Meuse, a été distinguée par le nom de *Teoracia*, qui s'est communiqué au canton, nommé Tiérache. Du nom d'Ardenne s'est formé celui d'un *pagus*, ou d'un comté, dans le moyen âge, aux environs de la rivière d'Ourte, qui tombe à Liége dans la Meuse; & la partie du diocèse de Liége, qui confine à celui de Tréves, compose l'Archidiaconé des Ardennes. Au reste, le nom d'Ardenne paroît un terme générique. Car, on le trouve employé dans plusieurs Auteurs, pour marquer diverses forêts.

ARDETTE, *Ardettum*, (*a*) Ἀρδηττὸν, nom d'un lieu d'Athènes, où l'on alloit prêter les sermens.

ARDIBÉHIST, *Ardibehist*, (*b*) nom de l'un des mois de l'année Persanne. Il répondoit à peu près au mois Tybi de l'année Égyptienne.

ARDICE, *Ardices*, (*c*) Corinthien, fut l'un de ceux, qui commencérent à perfectionner le dessein.

ARDIENS, *Ardiæi*, (*d*) Ἀρδιαῖοι, peuples de l'Illyrie, qui étoient limitrophes des Autariates, & dans le voisinage de Pharos, qu'on appella d'abord Paros, parce que cette ville avoit été bâtie par les Pariens. Les Ardiens prenoient au commencement le nom de Varaliens.

Comme ces peuples avoient ravagé les terres de quelques alliés des Romains, & même la partie de l'Italie, qui étoit dans leur voisinage, le Sénat, leur ayant fait porter inutilement ses plaintes par des députés, envoya contre eux un corps de dix mille hommes de pied, & cinq cens chevaux. A la vue de cette armée, les Barbares se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. Ils oubliérent bientôt leurs promesses & recommencérent leurs ravages. On donna la commission de marcher contre eux, au consul Servius Fulvius Flaccus, qui les mit en peu de tems à la raison. Et pour couper à jamais la racine à leurs brigandages, il les transporta, du voisinage de la mer, dans le milieu des terres, vers l'an de Rome 617. Là, forcés de s'oc-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 13.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 259, 319, 320.
(*c*) *Ibid.* Tom. XIX. pag. 252.
(*d*) Strab. pag. 315, 316. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 179.

Digitized by Google

cuper de l'agriculture pour trouver leur subsistance, ils devinrent aussi pacifiques, qu'ils avoient été auparavant turbulens & inquiets.

Le païs qu'occupérent d'abord les Ardiens, & même celui, où ils furent ensuite transportés, sont aujourd'hui dans la Turquie d'Europe.

ARDIS, *Ardis*, pere de Chrysès & de Brisès.

ARDOATE, *Ardoates*, (*a*) roi d'Arménie, qui regna quelques années après la mort d'Alexandre le Grand. En effet, lors du rétablissement d'Ariarathe III dans la Cappadoce, vers l'an 300 avant J. C, on voit qu'Ardoate, roi d'Arménie, auprès de qui il avoit été chercher un asyle contre les Macédoniens, lui avoit fourni des troupes. Ardoate pouvoit avoir succédé à Oronte.

ARDON, *Ardon*, Ἄρδων, (*b*) fils de Caleb & d'Azuba, étoit frere de Jérioth, de Jaser & de Sobab.

ARDONÉES, *Ardoneæ*, (*c*) ville d'Italie, dont Tite-Live fait mention. Il nous apprend que le préteur Q. Fabius, sous l'an de Rome 538, alla camper auprès de cette Ville, & qu'il s'y fortifia. C'est peut-être la même que Tite-Live appelle ailleurs Herdonée, ou Herdonie. *Voyez* Herdonie.

ARDSCHIR DIRAZ DOST, surnom de Bahaman. *Voyez* Bahaman.

ARDSCHIR, *ou* ARTASIRAS, *Ardschir* vel *Artasiras*, (*d*) premier roi de la Dynastie des Sassanides. Ce fut lui qui, vers l'an de J. C. 226, chassa les Parthes, & rétablit l'ancienne puissance des Perses; après quoi, on tint une assemblée générale des Mages pour purger la religion d'une doctrine étrangére.

ARDUBE, *Arduba*, Ἄρδουβα, (*e*) ville de Dalmatie. Elle fut assiégée par Germanicus, l'an de J. C. 9; & ce furent les assiégés, qui en facilitérent la prise par la division qui se mit entr'eux.

Il y avoit dans cette place un grand nombre de transfuges, qui, sçachant qu'ils n'avoient aucune grace à attendre des Romains, vouloient résister jusqu'à la dernière extrêmité, & périr sur la breche. Au contraire, les naturels du païs inclinoient à se rendre. La contestation dégénéra en un combat en forme; mais, ce qui est bien singulier, c'est que les femmes, plus opiniâtres à défendre leur liberté que les hommes, se déclarérent pour le parti des transfuges contre leurs maris. Les habitans furent les plus forts & ouvrirent leurs portes aux Romains. Alors, les femmes désespérées préférérent, sans balancer, la mort à la servitude; & prenant

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. XIX. pag. 59. T. XXI. pag. 407.
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 18.
(*c*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 20.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIII. pag. 505. T. XVI. pag. 241, 263. Tom. XIX. pag. 104.
(*e*) Dio. Cass. pag. 581. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 224.

Digitized by Google

leurs enfans entre leurs bras, elles se jettérent avec eux, les unes dans des feux, qu'elles avoient allumés, les autres dans la rivière, qui couloit aux pieds des murailles de la Ville,

ARDUE, *Ardues*, (*a*) l'un des fils d'Antiochus le Grand, roi de Syrie. Ce Prince, vers l'an 197 avant J. C., se préparant à porter la guerre en Europe, ordonna à Ardue & à Mithridate, son frere, de prendre les devants par terre, à la tête d'une armée, & de l'attendre à Sardes.

ARDUINE, *Arduina*, (*b*) surnom de Diane. Cette Déesse étoit fort honorée par les Gaulois, surtout dans la forêt d'Ardenne, d'où lui étoit venu le nom d'Arduine, sous lequel ces peuples la connoissoient. Cette forêt, autrefois immense, lui étoit consacrée, & étoit proprement son temple. En effet, dit l'Auteur de l'histoire de la religion des Gaulois, on peut juger de l'antiquité du culte de Diane dans les Gaules, par l'ancienneté de son nom; car, on ne sçauroit douter que le nom de cette *Arduenna*, mot composé de *ar* & de *duen*, qui veut dire noir, sombre, & qui convient en cela aux forêts, ne soit tiré de la forêt que les Romains appelloient *Arduenna*. Or, il est constant qu'elle portoit ce nom long-tems avant que les Romains fussent maitres des Gaules. Quoiqu'après leur arrivée, les Gaulois eussent accommodé leurs idées, touchant leurs dieux, avec celles de leurs vainqueurs; le culte, qu'ils rendoient à cette Déesse, se soûtint encore long-tems, & elle ne changea pas pour cela de nom. Ceux mêmes, qui quittoient les Gaules pour aller s'établir ailleurs, le lui conservoient toujours. Ainsi fideles à leurs anciennes coûtumes, ils les observoient religieusement, au milieu des étrangers; & c'est de quoi sont foi quelques inscriptions, trouvées en Italie, où Diane est toujours nommée *Arduina*.

Au reste, les Gaulois pensoient pour le fond sur leur Diane, à peu près comme les Grecs & les Romains; & ils la regardoient comme une Déesse chaste & vierge, qui faisoit de la chasse son unique occupation. Comme rien n'est plus difficile à abolir que les anciennes coûtumes de religion, le culte d'Arduine dura dans les Ardennes & dans les païs voisins du Rhin jusques bien avant dans le Christianisme, où plusieurs saints, ou évêques, ou religieux, eurent toutes les peines à le détruire.

ARDYS, *Ardys*, Ἄρδυς, (*c*) fils de Gygès, premier roi de Lydie, après les Héraclides, succéda à son pere, vers l'an 676 avant J. C. Ce Prince, encore plus ambitieux que Gygès, résolut de conquérir la ville de Priéne. Le projet réussit au gré de ses souhaits; & les Priéniens firent dans

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 19.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 426, 488, 489. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 49.
(*c*) Herod. L. I. c. 15, 16. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 252, 263, 264. Tom. XIX. p. 598, 603.

Digitized by Google

la ſuite partie du royaume de Lydie. La même fortune ne l'accompagna pas dans ſon entrepriſe contre les Miléſiens. Il fit ſur leur territoire pluſieurs courſes, qui les incommodérent extrêmement. Mais, leur amour pour la liberté ne fut point rallenti par des attaques, ſi ſouvent réitérées. Peut-être néanmoins que Milet auroit ſuccombé, ſi les Cimmériens, après la défaite des Médes, n'euſſent forcé Ardys de courir à la défenſe de ſes propres États. Malgré tous les efforts de ce Prince, la ville de Sardes fut emportée par Lygdamis, dont cependant les progrès furent arrêtés par le ſiége de la citadelle, que les Barbares attaquérent inutilement.

C'eſt ainſi que le fait eſt raconté par Hérodote. On le trouvoit auſſi dans les écrits de Callinus & de Calliſthènes, ainſi que Strabon le paroît inſinuer. Malheureuſement, leurs écrits ne ſont pas venus juſqu'à nous; & le récit d'Hérodote eſt trop peu circonſtancié pour donner lieu à des conjectures ſolides & judicieuſes. Il y a bien de l'apparence pourtant, que les Cimmériens firent la paix avec Ardys. Peut-être qu'ils y furent contraints par la défaite de Lygdamis en Cilicie; défaite qui donna le tems aux Lydiens de ſe relever de leurs pertes paſſées. Car, il eſt conſtant que Sadyatte, fils d'Ardys, fut un des plus puiſſans princes de l'Aſie. Il monta ſur le trône après ſon pere, qui, ſuivant Hérodote, regna 49 ans, & 37 ſeulement, ſelon Euſébe.

ARÉA, *Area*, (*a*) place, dont parle D. Bern. de Montfaucon d'après Pline, & dans laquelle il ne pleuvoit jamais.

ARÉA, *Area*, Ἀρεία, (*b*) ſurnom de Minerve. Il y avoit, chez les Platéens, un temple de Minerve Aréa, qu'ils diſoient avoir été bâti des dépouilles, remportées au combat de Marathon, deſquelles les Athéniens leur firent part. La ſtatue de la Déeſſe étoit dorée, à la réſerve du viſage, des mains & des pieds, qui étoient du plus beau marbre. Elle étoit preſque auſſi grande que la Minerve de bronze, qui étoit dans la citadelle d'Athènes, & que les Athéniens conſacrérent, comme les prémices des mêmes dépouilles. Mais, la Minerve des Platéens étoit un ouvrage de Phidias.

On voyoit de fort belles peintures dans le temple; d'un côté, Ulyſſe maître chez lui, après avoir tiré vengeance de ces inſolens, qui aſpiroient à épouſer ſa femme; de l'autre, la première expédition des Argiens contre Thébes. Le premier tableau étoit de Polygnote, le ſecond d'Onatas. Ces peintures étoient ſur les murs du parvis. Aux pieds de la ſtatue de Minerve, on voyoit Arimneſte, qui commandoit les Platéens à la journée de Marathon, & depuis au combat, qui fut donné

(*a*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. II. pag. 89.

(*b*) Pauſ. pag. 548.

Digitized by Google

contre Mardonius.

ARÉA, *Area*, Ἄρης, (*a*) Juif, dont les descendans revinrent de Babylone au nombre de sept cens soixante-quinze.

AREBBA, *Arebba*, Σωθηβὼν, (*b*) ville, dont il est parlé dans Josué. Peut-être est-ce la même qu'Arbée, ou Hébron. Au lieu d'Arebba, on peut lire Rebba. Il est fait mention, dans S. Jérôme, d'une ville de Rebbo, sur les confins d'Éleuthéropolis, vers l'orient.

Quoiqu'il en soit, Arebba étoit dans la tribu de Juda. Elle lui fut donnée par le sort avec ses villages.

ARÉCOMIQUES, *Arecomici*, Ἀρικομίκοι, *vel* Ἀρικομίσκοι, peuples des Gaules, dont la capitale étoit Némause. On les connoit aussi sous le nom de Volces Arécomiques. *Voyez* Némause, & Volces.

ARÉCON, *Arecon*, (*c*) ville de la Terre-Sainte dans la tribu de Dan. Elle fut adjugée à cette tribu avec ses confins, qui regardoient Joppé.

ARED, *Ared*, Ἀρὰδ, (*d*) fils de Géra, selon les uns, & de Benjamin, selon d'autres. S'il n'étoit pas le propre fils de Benjamin, il étoit du moins son petit-fils, puisque Benjamin fut pere de Géra.

ARÉE, *Area*, Ἀρέα, province d'Asie, connue aussi sous le nom d'Arie. *Voyez* Arie.

ARÉE, *Area*, Ὀρὲχ, (*e*) étoit fils d'Olla de la race d'Aser. Il avoit pour freres Haniel & Résia.

ARÉE, *Areus*, Ἀρεὺς, (*f*) fils d'Ampyx, & petit-fils de Pélias, fut pere d'Agénor.

ARÉE I, *Areus*, Ἀρεὺς, (*g*) fils d'Acrotate, & pere d'un fils du nom d'Acrotate. Il avoit un oncle, nommé Cléonyme, qui lui disputa la couronne de Sparte, après la mort du Roi, son grand-pere; car, pour son pere, il étoit mort auparavant, sans être monté sur le trône. Le Sénat se fit juge de leur différend; & conservant à Arée son droit d'aînesse, il le reconnut pour Roi légitime. Cléonyme fut si picqué de cette préférence, que les Éphores ne purent jamais l'appaiser par quelque dédommagement que ce fût, pas même en lui donnant le commandement des armées, ni l'empêcher de faire éclater son ressentiment contre sa patrie. Il en rechercha toutes les occasions, mais surtout en attirant Pyrrhus, fils d'Éacidas dans le royaume, l'an 271 avant l'Ére Chrétienne. Arée étoit alors absent, étant allé en Créte au secours des Gortyniens. Cela n'empêcha pas les Lacédémoniens de se défendre avec beaucoup de courage. Les femmes mêmes montrérent une ardeur au-de-là de ce qu'on peut dire; mais,

(*a*) Esdr. L. I. c. 2. v. 5.
(*b*) Josu. c. 15. v. 60.
(*c*) Josu. c. 19. v. 46.
(*d*) Genes. c. 46. v. 21.
(*e*) Paral. L. I. c. 7. v. 39.
(*f*) Paus. pag. 432.
(*g*) Plut. Tom. I. pag. 400. *& seq.* Just. L. XXIV. c. 1. Paus. pag. 23, 168. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 233.

Digitized by Google

le jeune Acrotate ſurtout ſe diſtinguoit d'une manière particulière.

Enfin, arrive de Créte le roi Arée avec deux mille hommes de pied. En même-tems, toutes les les femmes ſe retirérent dans leurs maiſons, voyant qu'on n'avoit plus beſoin de leur ſecours, & qu'il n'étoit plus néceſſaire qu'elles ſe mêlaſſent de la guerre. Tous les vieillards, que la néceſſité avoit forcés, malgré leur âge, à prendre les armes, furent renvoyés, & on mit les nouveaux venus à leur place. Pyrrhus ſe vit obligé d'abandonner ſon entrepriſe; & ſur la nouvelle d'une ſédition, qui venoit d'arriver à Argos, ce Prince s'étant mis en marche vers cette Ville, Arée lui dreſſa pluſieurs embuſcades dans le chemin; & ayant occupé les paſſages les plus difficiles, il tailla en piéces les Gaulois & les Moloſſes, qui faiſoient ſon arrière-garde.

Pendant le regne d'Arée I, la plus grande partie des Grecs marcha, ſous ſa conduite contre les Étoliens, ſous prétexte qu'ils s'étoient emparés par force de la campagne de Cyrrhe, que toute la Gréce avoit ſolemnellement conſacrée à Appollon. On ravagea les villes, & tout ce qu'on avoit ſemé dans le champ du dieu; & ce qu'on ne pouvoit emporter, on le détruiſit par le feu. Des paſteurs du païs, voyant ce dégât du haut des montagnes, s'aſſemblérent juſqu'au nombre de cinq cens, fondirent ſur l'ennemi débandé, que l'effroi & la fumée de l'embraſement empêchoient de reconnoître le petit nombre de ceux, qui le pourſuivoient, & mirent en fuite ces incendiaires, dont ils tuérent près de neuf mille.

Ce fut auſſi pendant le regne d'Arée I, qu'Antigone, fils de Démétrius, aſſiégea Athènes par terre & par mer. Patrocle, parti d'Égypte, vint au ſecours des Athéniens avec une flotte; & les Lacédémoniens y volérent auſſi, ayant Arée à leur tête. Mais, Antigone avoit tellement bloqué la Ville, que nul ſecours ne pouvoit y entrer. Patrocle, qui avoit remarqué d'abord cette diſpoſition, dépêcha auſſi-tôt un courrier à Arée, pour lui dire qu'il livrât combat à Antigone; que, dès que le combat ſeroit engagé, il ne manqueroit pas de prendre en queue les Macédoniens; qu'autrement il ne s'expoſeroit pas à combattre contre l'infanterie Macédonienne, avec ſes ſoldats, qui étoient des Égyptiens, & gens de mer pour la plûpart. Les Lacédémoniens, brûlant du deſir de ſe ſignaler, & pleins auſſi de bonne volonté pour les Athéniens, ſouhaitoient paſſionnément d'en venir aux mains. Mais, Arée, voyant que les munitions & les vivres commençoient à lui manquer, s'en retourna, & ne jugea pas à propos de faire un coup de déſeſpéré, dans une occaſion, où il s'agiſſoit, non de ſauver l'État, mais de ſecourir ſes alliés. Quant aux Athéniens, ils firent une ſi belle défenſe, qu'Antigone fut obligé de traiter avec eux. Ce Prince ſe contenta de mettre gar-

Digitized by Google

nison dans le Musée. Encore la retira-t'il de lui-même quelque-tems après.

Pausanias nous apprend que l'on voyoit à Olympie la statue d'Arée I. Ce Prince y étoit représenté montant à cheval. C'étoient les Éléens, qui avoient fait les frais de cette statue.

ARÉE II, *Areus*, Ἄρευς, (*a*) fils d'Acrotate, & petit-fils d'Arée I. Ce Prince mourut de maladie, âgé de huit ans; de sorte qu'il ne restoit de la postérité masculine d'Eurysthène, que Léonidas, fils de Cléonyme, qui même étoit déjà dans un âge fort avancé; mais, les Lacédémoniens ne laissérent pas de lui déférer la couronne.

(*b*) Il est fait mention au premier livre des Maccabées d'un Arée, roi de Lacédémone, qui écrivit au grand-prêtre Onias une lettre, dont voici les termes :

ARÉE,

Roi des Lacédémoniens, au grand-prêtre ONIAS, *salut.*

» Il a été trouvé ici dans un » écrit, touchant les Lacédémo- » niens & les Juifs, qu'ils sont » freres, & qu'ils sont tous de la » race d'Abraham. Maintenant » donc que nous avons sçu ces » choses, vous ferez bien de nous » écrire, si tout est en paix parmi » vous. Et voici ce que nous » vous avons écrit nous autres: » Nos bestiaux & tous nos biens » sont à vous, & les vôtres sont » à nous. C'est ce que nous avons » ordonné qu'on vous déclarât de » notre part. «

Cette lettre étoit écrite sur un quarré, & le sceau étoit d'un aigle, tenant un dragon entre ses serres.

On ignore la datte de cette lettre, à quel Onias elle fut adressée, & par quel Arée elle fut écrite. Toutefois, comme Arée II mourut fort jeune, n'ayant encore que huit ans, il est probable qu'on doit rapporter la lettre dont il s'agit, à Arée I, qui, d'ailleurs, tient un rang assez distingué dans l'Histoire. On trouve, sous son regne, Onias I, auquel il dut l'écrire.

ARÉE, *Areus*, Ἄρευς, (*c*) l'un de ces bannis de Sparte, qui furent rétablis par les Achéens. Arée, malgré ce bienfait, ne laissa pas de servir, du mieux qu'il put, sa patrie; c'est-à-dire, contre les Achéens. En effet, ayant été député à Rome, avec un certain Alcibiade, il y exposa d'une manière touchante le triste état, où Sparte étoit réduite, ses murailles renversées, ses citoyens emmenés en Achaïe & réduits en servitude, les saintes loix de Lycurgue, qui l'avoient fait subsister si long-tems & avec tant d'honneur, entièrement abolies.

Ce discours d'Arée irrita beaucoup les Achéens; & dans la premiere assemblée, qui fut tenue, on prononça contre lui un arrêt

(*a*) Paus. pag. 432.
(*b*) Maccab. L. I. c. 12. v. 19. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 407.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 35. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 614, 617. *& suiv.*

Digitized by Google

de mort ; arrêt qui fut bientôt après abrogé par les Romains.

ARÉE, *Areus*, Ἀρεὺς, (*a*) philosophe ami & protégé de César Auguste. Lorsque ce Prince se fut rendu maître d'Alexandrie, il y entra, en s'entretenant avec Arée & s'appuyant sur lui, afin que ce Philosophe fût plus honoré & plus respecté de ses concitoyens, qui verroient la considération qu'il avoit pour lui & l'honneur, qu'il lui faisoit. Étant entré dans le parc des exercices, il monta sur un tribunal, qu'on lui avoit préparé. Là, tous les habitans d'Alexandrie, consternés de frayeur, se jettent à ses pieds. Il leur commande de se relever, & leur dit qu'il pardonne à tout le peuple, premièrement à cause d'Alexandre, leur fondateur, en second lieu à cause de la beauté & de la grandeur de leur Ville, qui lui donnoit de l'admiration, & enfin pour faire plaisir à son ami Arée. Voilà le grand honneur que ce Philosophe reçut d'Auguste.

Non content de cela, il lui demanda encore grace pour plusieurs particuliers, entr'autres, pour Philostrate, le plus disert & le plus éloquent des Philosophes de son tems, pour parler sur le champ & sans aucune préparation, mais qui se disoit faussement de la secte académique. C'est pourquoi, César Auguste, qui haïssoit ses mœurs, rejettoit les prieres qu'Arée faisoit en sa faveur. Mais, Philostrate, sans se rebuter, laissant croître sa barbe blanche, & couvert d'un manteau noir suivoit toujours Arée, lui répétant incessamment un vers Grec, qui dit : *les sages sauvent les sages, s'ils sont véritablement sages.* Auguste l'ayant entendu, & voulant bien plus mettre Arée à couvert de la haine, que délivrer Philostrate de sa peur, lui accorda son pardon.

Quelque tems après, comme Auguste délibéroit sur ce qu'il devoit faire de Césarion, fils de Cléopâtre, on rapporte qu'Arée lui dit : *pluralité des Césars n'est point bonne.* Et Auguste le fit mourir quelque-tems après la mort de Cléopâtre.

Il y a eu un poëte de Lacédémone du nom d'Arée, que l'antiquité a cité avec éloge.

ARÉENS, *Arei*, (*b*) peuples dont il est parlé dans Tite-Live. On croit qu'ils étoient Africains. Mais, comme ils ne sont pas connus d'ailleurs, on ne peut déterminer leur position. Peut-être étoient-ils voisins des Carthaginois, ainsi que les Nisnetes, avec lesquels ils sont nommés dans Tite-Live. Quoiqu'il en soit, ces Aréens, dont parle cet Historien, servoient sous Pausistrate, préteur des Rhodiens, en qualité de soldats mercénaires, vers l'an de Rome 555, & avant J. C. 197.

ARÉIENS, *Arei*, Ἄρειοι, peuples, autrement appellés Ariens. *Voyez* Ariens.

ARÉILYCUS, *Areilycus*,

(*a*) Plut. in Anton. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 456, 457. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 92. Tom. XIX. pag. 181.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 18.

Digitized by Google

Ἀρηΐλυκος, (a) capitaine Troyen. Patrocle, dans un combat, le voyant qui tournoit le dos, lui perça la cuisse d'un coup de pique, & lui fracassa l'os. Aréïlycus, ne pouvant se soûtenir, tomba sur le sable.

ARÉITHOUS, *Areithous*, Ἀρηΐθοος, (b) nom d'un Roi, dont parle Homere. Les hommes & les femmes l'appelloient communément le porte-massue, parce qu'il ne se servoit ni d'épée, ni de javelot, ni de pique dans les combats, & qu'avec sa massue armée de fer, il renversoit les phalanges. Lycurgue le tua, non en vaillant homme, mais en traître; car, l'ayant surpris dans un chemin étroit, il le perça de sa pique, avant qu'il fût en défense, & l'étendit mort à ses pieds. Il enleva ses armes, dont le dieu des batailles lui avoit fait présent, & qu'il avoit portées depuis dans toutes les guerres.

Homère, sur la fin du vingtième livre de l'Iliade, dit que l'écuyer d'Aréïthoüs, effrayé de la chûte d'un capitaine, qui venoit d'être précipité de son char, veut faire tourner ses chevaux; & dans ce moment Achille lui donne un coup de pique dans le dos, & le jette sur son maître.

Pausanias dit qu'Aréïthoüs étoit surnommé Corynéte, & cela à cause de la massue qu'il portoit. Son tombeau, selon cet Auteur, étoit en Arcadie vers Mantinée.

ARELATE, *Arelatum*, (c) Ἀρελᾶτον, *ou* ARELATÉS, *Arelatæ*, Ἀρελάται, ville des Gaules dans cette partie de la Celtique, qui prit dans la suite le nom de Narbonnoise. Ptolémée la donne au païs des Salyes, autrement Salices. Son nom se lit diversement. Les auteurs Latins écrivent pour l'ordinaire *Arelate*; on en trouve qui ont employé le mot *Arelatus*, ou *Arelatum*, & même cet autre *Arelas*. Dans Strabon on lit Ἀρελάται, *Arelatæ*, Arelates; & dans Ptolémée, Ἀρελᾶτον, *Arelatum*, Arelate. On voit que ces deux derniers sont ceux, que j'ai d'abord suivis.

Ceux, qui aiment les fables, donnent à la ville d'Arelate un fondateur illustre, sorti des débris de Troye. Selon eux, c'est *Aralus*, ou *Arulus*, neveu de Priam, qui l'avoit fait bâtir, & lui avoit donné son nom. D'autres prétendent, avec aussi peu de fondement, que ce fut Areli, fils de Gad, dont il est parlé dans l'Écriture. Strabon semble croire qu'Arelate étoit un ouvrage des Phocéens, qui bâtirent Marseille; mais, sans doute, dès ce tems-là cette Ville étoit bâtie. En effet, Trogue Pompée, qui étoit lui-même du païs des Voconces; c'est-à-dire, Provençal, & qui

(a) Homer. Iliad. L. XVI. v. 308. *& seq.*

(b) Homer. Iliad. Lib. VII. v. 8, 10, 37. *& seq.* L. XX. v. 487. *& seq.* Paus. pag. 471.

(c) Strab. pag. 181, Ptol. L. II. c. 10. Plin L III. c. 4. L. X. c. 42. Pomp. Mel. L. II. c. de Gall. Narbon. Cæs de Bell. Civil. L. I. pag. 477. Notice de la Gaul. par M. d'Anvil. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 286. Tom. VII. pag. 247. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 414. *& suiv.*

Digitized by Google

s'eſt tant plu à nous parler de l'arrivée de ces Phocéens en Provence, ne dit point qu'ils aient bâti Arelate. Quelques-uns même prétendent qu'ils y vinrent voir Sénatus, roi des Ségorégiens, qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire dans cette Ville. Mais, il eſt difficile de rien avancer de certain touchant les fondateurs de la ville d'Arelate.

Les Auteurs parlent encore diverſement de l'étymologie du nom d'Arelate. Quelques-uns la tirent de ces deux mots Grecs Ἀρέως λαὸς, qui ſignifient *peuple de Mars*, ou d'*Ara elata*, autel élevé, ſur lequel les anciens peuples de ce païs ſacrifioient toutes les années des victimes humaines à leurs fauſſes divinités. Mais, on eſt perſuadé aujourd'hui qu'en ancien langage Britannique, qui étoit preſque le même que le Celtique, Arelate veut dire, une ville bâtie dans un lieu marécageux; ce qui eſt peut-être la véritable origine de ce nom. Car, elle fut en effet bâtie ſur le Rhône dans un lieu environné de marais.

Cette Ville a eu encore le nom de Théline, comme nous le voyons dans Feſtus Aviénus, en ſes vers iambes des rivages maritimes :

Arelatum illic civitas attollitur,
Theline vocata ſub priore ſæculo,
Græjo incolente.

Ce Poëte vivoit ſur la fin du quatrième ſiécle de l'Ére Chrétienne. Son *priore ſæculo* doit donc s'entendre du troiſième ſiécle.

On prétend que ce nom de Théline eſt myſtérieux, qu'il eſt tiré du mot Grec θῦλη, qui veut dire mammelle; que le nom de *mamillaria*, qu'on trouve dans les anciennes inſcriptions, comme propre à Arelate, eſt encore conforme au premier; & que cette Ville étant ſituée dans un païs extrêmement fertile, étoit comme la nourrice de pluſieurs provinces de l'empire. Cela paroit peu naturel, & peut-être vaut-il mieux lire dans l'inſcription, qu'Auxiliaris, préfet du prétoire, fit élever, *mamilliaria*, que *mamillaria*, ou plutôt, *ma. milliaria*, pour exprimer que ce préfet des Gaules établit Arelate comme la cité, mere des milles ou des colomnes, qu'on mettoit ſur les grands chemins, pour en marquer la diſtance, à l'exemple de Rome, où Auguſte établit le millier d'or, auquel les grands chemins d'Italie venoient aboutir. La voie Aurélia, qui commençoit à Rome, venoit de même aboutir à Arelate; ce qui fortifie cette dernière conjecture, qui a été auſſi celle de Joſeph Scaliger & de pluſieurs autres. On peut encore conjecturer la même choſe de ce qui eſt marqué dans la table de Peutinger & dans les Itinéraires d'Antonin & de Jéruſalem.

La ville d'Arelate, à cauſe de ſa ſituation ſur le Rhône, formoit un entrepôt des plus conſidérables pour le commerce. Auſſi étoit-elle comptée au nombre des plus riches villes, qui fuſſent dans la Narbonnoiſe. Céſar eſt le premier, qui en ait fait mention.

Digitized by Google

Plusieurs de ceux, qui ont écrit après lui, la qualifient colonie. Ainsi, on lit dans Pline: *In Mediterraneo coloniæ, Arelate Sextanorum.* Il y en a qui croyent que ce dernier l'appelle *Arelate Sextanorum*, parce que c'étoit une colonie de soldats de la sixième légion. Les habitans d'Arelate se sont donné le nom de *Sextani Arelatenses* dans une inscription en l'honneur de Faustine, femme de Marc-Auréle; & c'est sans doute en conformité de cette qualification, dont parle Pline.

Arélate, étant devenue une ville très-puissante, Honorius y transféra le siége de la préfecture du prétoire des Gaules, qui, auparavant, étoit à Tréves. La Notice de l'Empire fait mention du tréſor déposé à Arelate, & de son hôtel des monnoies. Constantin voulut que la ville d'Arelate portât son nom; & elle est appellée *Constantina* dans un réglement émané de l'empereur Honorius. Il est très-probable que ce fut Constantin qui fit construire une seconde ville vis-à-vis la première, en joignant ces deux villes par un pont de bateaux. C'est ce qui a fait dire à Ausone *duplex Arelate*, ou double Arelate. Cette seconde ville sur la rive droite du Rhône, est ce qu'on nomme aujourd'hui Trinquetaille, dont le nom est *Trintatella*, dans des écrits d'environ 500 ans.

Arelate fournit presque autant de monumens antiques que Nîmes. On trouve beaucoup de ses inscriptions, répandues dans Gruter, dans Reinésius, dans Spon, dans l'histoire de Provence par Bouche, dans le *Pontificium Arelatense* de Saxi, & dans les antiquités de la même ville par Seguin, imprimées en 1687.

Le nom de la ville d'Arelate s'est conservé dans celui d'Arles, que prend aujourd'hui cette ville. Elle est Archiépiscopale dans la Provence.

ARELI, *Areli*, Ἀρηλίς, (*a*) fils de Gad. L'Écriture lui donne plusieurs freres, entr'autres, Suni & Éri.

ARELLIUS, *Arellius*, (*b*) peintre célebre, dont parle Pline le naturaliste. Tout enthousiasmé qu'est cet Auteur pour la beauté des ouvrages antiques, il traite d'action deshonorante & criminelle la liberté licentieuse, que s'étoit donné à Rome Arellius, de faire des peintures peu décentes.

ARELLIUS, *Arellius*, (*c*) nom d'un homme, qui possédoit de grandes richesses, selon Horace.

AREM, *Arem*, Ηεὲμ, (*d*) l'un des Juifs, dont les descendans revinrent de Babylone à Jérusalem au nombre de mille dix-sept.

ARENA, ARENES. *Voyez* Amphithéatre.

ARENAQUE, *Arenacum*, (*e*) ville dont il est parlé dans Tacite, comme d'un poste situé dans la partie supérieure de l'isle

(*a*) Genes. c. 46. v. 16.
(*b*) Plin. L. XXXV. c. 10.
(*c*) Horat L. II. Satyr. VI. v. 78.
(*d*) Esdr. L. II. c 7. v. 42.
(*e*) Tacit. Hist. L. V. c. 20. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil.

Digitized by Google

des Bataves. Cet Auteur nous apprend que la dixième légion étoit dans cette Ville, ſous l'an de Rome 821. Elle eſt nommée Arénatie ſur la table de Peutinger, & placée à dix mille pas de Nimégue, & à ſix mille de Burginatie. L'Itinéraire d'Antonin la met auſſi à ſix mille pas de cette dernière ville & à vingt-deux de Caruon.

Il y en a qui croyent que c'eſt aujourd'hui Arnheim; mais, Alting aſſure que l'une eſt diſtante de l'autre de dix mille pas au moins, & que le Rhin coule entre deux. D'ailleurs, la ſignification de leur nom eſt différente; car, *Arenacum* vient d'*Hare*, qui veut dire une terre, qui s'éleve plus haut que celle des environs, & d'*Ach*, qui ſignifie de l'eau. Ainſi *Arenacum* veut dire une éminence de terre entourée d'eau; au lieu qu'*Arnheim* veut dire en Latin *Arnoldi villa*, du nom propre *Arent*, qui eſt le même qu'Arnold, & du mot *Heim*, qui ſignifie une métairie.

Selon M. d'Anville, c'eſt actuellement Aert; & ce nom s'eſt formé de celui d'Arenaque, ou d'Arénatie.

ARENE, *Arene*, Ἀρήνη, (*a*) ville du Péloponnèſe dans la Meſſénie, dont elle fut la capitale pendant un certain tems. Ce fut Apharéus, roi du païs, qui bâtit cette Ville. Il l'appella Arene, du nom de la fille d'Œbalus, qu'il avoit épouſée, & qui étoit ſa ſœur utérine. Lycus, fils de Pandion, chaſſé d'Athènes par ſon frere Égée, vint à Arene, & apprit à Apharéus, à ſa femme & à ſes enfans les cérémonies des grandes déeſſes, comme Caucon avoit autrefois initié Meſſéne aux mêmes myſtères dans la ville d'Andanie.

Pauſanias rapporte que, lorſqu'il voyageoit dans le païs, aucun Éléen, ni Meſſénien ne ſçut lui dire où étoit Arene. Il y a, ajoûte cet Auteur, pluſieurs conjectures touchant la ſituation de cette Ville. Ceux, qui diſent que, dès avant les tems héroïques, le mont Samique s'appelloit Arene, me paroiſſent les mieux fondés. Auſſi, alléguent-ils le témoignage d'Homère, qui dit que le fleuve Minyéus ſe jettoit dans la mer auprès d'Arene. En effet, on voyoit encore, du tems de Pauſanias, des ruines, qui étoient fort près du fleuve Anigrus. Et les Arcadiens croyoient que l'Anigrus étoit le Minyéus des Anciens, quoiqu'ils ne convinſſent pas que le mont Samique fût Arene.

ARENE, *Arene*, Ἀρήνη, (*b*) fontaine du Péloponnèſe dans l'Élide, ſituée près de la ville de Lépréos. On dit que cette fontaine fut auſſi appellée Arene du nom de la femme d'Apharéus.

ARENE, *Arene*, Ἀρήνη, (*c*) fille d'Œbalus, fut mariée à Apharéus, qui étoit ſon frere utérin.

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 591. L. II. v. 722. Pauſ. pag. 218, 219, 221, 296. Strab. pag. 346. *& ſeq.*

(*b*) Pauſ. pag. 295.

(*c*) Pauſ. pag. 218. 219

Digitized by Google

ARENNIUS [C. & L.], (*a*) *C. & L. Arennius*, étoient tribuns du peuple l'an de Rome 542, & avant J. C. 210. Les jeunes gens de la tribu Galéria, à qui, par hazard, il appartenoit cette année de donner les premiers leurs ſuffrages, ayant nommé conſuls Q. Fulvius & Q. Fabius, & les autres tribus ayant confirmé ce choix, nos deux tribuns s'y oppoſérent, ſoûtenant qu'il étoit dangereux pour la liberté, de continuer à un citoyen, [c'eſt-à-dire, à Q. Fulvius, qui étoit Dictateur] l'autorité, dont il étoit actuellement revêtu, & encore plus dangereux d'élever au Conſulat celui-là même, qui préſidoit aux aſſemblées ; qu'ainſi ils s'oppoſoient à la concluſion de l'aſſemblée, ſi le Dictateur conſentoit à ſon élection ; mais, qu'ils étoient prêts à confirmer la nomination qu'on feroit de tout autre que lui. Ils ſe rendirent néanmoins quelque-tems après, ſur les repréſentations qu'on leur fit.

ARENNIUS [L.], *L. Arennius*, (*b*) préfet des alliés avec M. Aulius, l'an de Rome 544. ils ſervoient l'un & l'autre ſous les conſuls Marcellus & Criſpinus, lorſqu'ils donnérent dans une embuſcade, qu'Annibal leur avoit tendue. L. Arennius fut fait priſonnier, & M. Aulius tué.

ARÉOPAGE, *Areopagus*, (*c*) du Grec Ἄρης, *Mars*, Mars, & πάγος, *rupes*, roche, comme qui diroit la roche de Mars. L'Aréopage, tribunal célebre à Athènes, étoit placé au milieu de cette ville, ſur une roche, ou colline, ſituée à l'oppoſite de la citadelle.

I. L'origine du nom & du fondateur de l'Aréopage eſt une énigme, difficile à expliquer. Pauſanias nous dit, dans ſes Attiques, que ce tribunal s'appelle ainſi, parce que Mars eſt le premier qui y ait été jugé. Eſchyle, dans ſes Euménides, nous déclare qu'il doit ſon nom au ſacrifice, que les Amazones, qui aſſiégeoient Athènes, offrirent au dieu Mars, dans l'endroit même où les Juges s'aſſemblérent depuis. Ariſtide nous raconte que Neptune intenta un procès à Mars ſur la mort de ſon fils ; que ce pere infortuné réunit en ſa faveur les ſuffrages de tous les dieux, & que de ce fameux démêlé l'Aréopage tira ſon nom. Enfin, l'Auteur du grand Étymologétique nous aſſure que ce lieu s'appelle de la ſorte, parce que les Amazones, filles de Mars, y avoient campé.

Quant au fondateur de l'Aréopage, Cicéron & Plutarque veulent que ce ſoit Solon. Mais, il n'en doit être regardé que comme le reſtaurateur, puiſque l'Aréopage ſubſiſtoit long-tems avant lui. En effet, nous apprenons de Pauſanias, qu'après la mort de Codrus, qui, ſur la réponſe de

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 6.
(*b*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 26, 27.
(*c*) Pauſ. pag. 52, 224. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 38. *& ſuiv.* T. III. pag. 70. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 123. Tom. II. pag. 8. Tom. III. pag. 120. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 54, 55, 56, 174, 175. *& ſuiv.* Tom. XVIII. pag. 79, 80. *& ſuiv.*

Digitized by Google

l'Oracle, se dévoua généreusement pour sa patrie, le petit nombre de Lacédémoniens, qui étoient demeurés dans Athènes, après la retraite de l'armée du Péloponnèse, près d'être immolés à la cruauté du vainqueur, se réfugiérent dans l'Aréopage, comme dans un asyle sacré. Or, Codrus vivoit en 470 de l'Ére Attique; c'est-à-dire, 521 ans avant Solon.

Nous lisons dans Apollodore, que Dédale, condamné par l'Aréopage, s'enfuit chez Minos, qui vivoit selon les marbres d'Arondel en 288. Céphale, selon le même Auteur, fut condamné par l'Aréopage à un exil perpétuel, pour avoir, sans le vouloir, percé d'un javelot sa femme Procris. Le premier de ces deux faits précéde Solon de 698 ans, & le second de plus de 800, puisqu'on le suppose arrivé, selon Marsham dans sa chronique, sous Érechthée, sixième roi d'Athènes, qui vivoit en 155, ou 160 de l'Ére Attique.

Enfin, & c'est ce qui acheve la démonstration, nous trouvons, dans un des marbres d'Arondel, ces paroles précises: » Depuis le » démêlé de Mars & de Neptu-», ne; à l'occasion de la mort » d'Hallirrothius, fils de Neptu-» ne, & depuis que le lieu de la » contestation s'est appellé Aréo-» page, on compte 1268 ans, » Cranaüs regnant pour lors à » Athènes; « c'est-à-dire, que l'Aréopage subsistoit 941 ans avant Solon, puisque Cranaüs regnoit à Athènes la 50e année depuis l'arrivée de Cécrops, à laquelle commence l'Ére Attique; car, en ajoûtant 50 ans aux 1268 du marbre, on a 1318 ans; c'est-à-dire, toute l'Ére Attique.

II. L'Aréopage fut fort humilié par Dracon; mais, il reprit, sous Solon, toute son ancienne splendeur. Ce Prince lui rendit le premier rang, & pour le venger, ce semble, de l'injustice de Dracon, il lui confia l'inspection générale des loix. Solon avoit compris sans doute par les factions qui divisoient la République, quand il fut élu Archonte, combien d'inconvéniens entraîne après soi le partage de l'autorité. Athènes, jusqu'à lui gouvernée par des tribunaux particuliers, que les moindres circonstances multiplioient, changeoit tous les jours de forme, quelque réunis qu'ils fussent par les vues générales du bien public & l'amour commun de la patrie. Comme chacun d'eux n'avoit d'action réelle, qu'à proportion de son pouvoir particulier, il étoit bien difficile que tant d'impressions différentes & si inégales, donnassent à tout le corps de l'État ce mouvement uniforme & régulier, qui, par une impulsion toujours la même, conserve à chaque partie la situation dans laquelle elle doit être par rapport au tout.

Pour y parvenir, il falloit réunir toutes les portions d'une autorité, qui, trop distribuée, perdoit sa force. Solon le fit, & la plaça toute entière dans le corps de l'Aréopage, qui, par-là, devint

Digitized by Google

vint le grand reſſort du gouvernement. Ces Juges, qui, ſous Dracon, ne connoiſſoient que des meurtres, virent comparoître devant eux les crimes de toute eſpèce; & la même main, qui puniſſoit du dernier ſupplice le meurtre, le poiſon, l'incendie, le vol, alloit en arracher les racines dans le ſein du luxe, de l'oiſiveté & de la débauche. Également attentifs à corriger la pareſſe des jeunes gens & la langueur des vieillards, ils faiſoient naître, dans les premiers, le deſir de ſervir l'État, & rendoient aux autres leur première activité. Perſuadés que les extrêmes produiſent les mêmes effets, ils croyoient avoir autant à craindre d'une abondance exceſſive, que d'une extrême pauvreté. De-là, cette recherche ſi exacte des facultés de chaque particulier. De-là, cette ſévérité ſi grande à l'égard de ces Citoyens inutiles, qui, bien loin de ſoulager la ſociété, lui peſent & la deshonorent. Rien n'eſt plus beau, que le portrait, qu'Iſocrate nous a tracé de ces hommes merveilleux, & de l'ordre qu'ils établirent dans Athènes.

Les Juges de l'Aréopage, dit cet Auteur, n'étoient point occupés de la manière, dont ils puniroient les crimes, mais uniquement d'en inſpirer une telle horreur, que perſonne ne pût ſe réſoudre à en commettre aucun. Les ennemis, ſelon leur façon de penſer, étoient faits pour punir les crimes, mais eux pour corriger les mœurs. Ils donnoient à tous les Citoyens des ſoins généreux; mais, ils avoient une attention ſpéciale aux jeunes gens. Ils n'ignoroient pas que la fougue des paſſions naiſſantes donne à cet âge tendre les plus violentes ſecouſſes; qu'il faut à ces jeunes cœurs une éducation, dont l'âpreté ſoit adoucie par une certaine meſure de plaiſir; & qu'au fond il n'y a que les exercices, où ſe trouve cet heureux mêlange de travail & d'agrément, dont la pratique conſtante puiſſe plaire à ceux qui ont été bien élevés. Les fortunes étoient trop inégales pour qu'ils puſſent preſcrire à tous indifféremment les mêmes choſes, & au même degré. Ils en proportionnoient la qualité & l'uſage aux facultés de chaque famille. Les moins riches étoient appliqués à l'agriculture & au négoce; ſur ce principe, que la pareſſe produit l'indigence, & l'indigence les plus grands crimes. Ayant ainſi arraché les racines de tous les maux, ils croyoient n'en avoir plus rien à craindre.

Les exercices du corps, le cheval, la chaſſe, l'étude de la Philoſophie, étoient le partage de ceux, à qui une meilleure fortune donnoit de plus grands ſecours. Dans une diſtribution ſi ſage, leur but étoit de ſauver les grands crimes aux pauvres, & de faciliter aux riches l'acquiſition des vertus. Peu contens d'avoir établi des loix ſi utiles, ils étoient d'une attention extrême à les faire obſerver. Dans cet eſprit, ils avoient diſtribué la Ville en quartiers, & la campagne en cantons différens. Tout ſe paſſoit ainſi ſous

Digitized by Google

leurs yeux ; & rien ne leur échappoit, même de ce qui concernoit la conduite particulière de chaque Citoyen. Ceux, qui s'écartoient de la regle, étoient cités devant les Magistrats, qui assortissoient les avis ou les peines à la qualité des fautes, dont les coupables étoient convaincus. Ces mêmes Aréopagites engageoient les riches à soulager le pauvres. Ils réprimoient l'intempérance de la jeunesse par une discipline austère. L'avarice des Magistrats effrayée, par les supplices toujours prêts pour la punir, n'osoit paroître ; & les vieillards, à la vue des emplois des jeunes gens, se tiroient de la léthargie dans laquelle ce grand âge a coûtume de les plonger

La religion, ce grand mobile des actions humaines, étoit aussi du ressort des Aréopagites. Platon n'osa jamais, au rapport de Saint Justin, martyr, divulguer son opinion particulière sur la Divinité. Il avoit appris des Égyptiens celle de Moïse. Elle lui parut la meilleure, & il l'embrassa avec empressement. Mais, la crainte, que lui inspiroit l'attachement inviolable de l'Aréopage au systême dominant, ne lui permit pas de nommer seulement l'auteur d'un sentiment si opposé à la tradition commune. S. Paul fut interrogé sur les nouveaux dogmes, qu'il annonçoit. *Vous prêchez*, lui disoient-ils, *une doctrine à laquelle nos oreilles ne sont point accoûtumées.* Par une suite nécessaire, leur juridiction s'étendoit au détail du culte des dieux.

Les édifices publics, la propreté des rues, la paye des soldats, la distribution des deniers publics, en un mot, tout ce qui intéressoit la République dans quelque genre que ce fût, étoit réglé par la sagesse de l'Aréopage. Le peuple même, tout souverain qu'il étoit, ne faisoit jamais rien sans le consulter, & souffroit sans murmure qu'il réformât ses jugemens précipités. Cependant, ce pouvoir, sans bornes, étoit lui-même soumis aux loix. C'étoient elles qui déterminoient les récompenses & les peines ; & ces Juges si respectables rendoient compte de l'exercice de leur pouvoir à des Censeurs publics, qui, placés entr'eux & le peuple, empêchoient que l'Aristocratie ne devînt trop puissante.

Mais, que n'exigeoit-on pas de ceux, qui entroient dans l'Aréopage ? Sous Dracon, il falloit, pour être admis au nombre des Éphétes, de la naissance, une fortune au-dessus de la médiocre, mais sur tout beaucoup de vertu. Ces trois qualités, si rarement unies, ne parurent pas suffisantes à Solon. Il fit une loi, par laquelle il ordonna que l'entrée de l'Aréopage ne seroit désormais ouverte, qu'à ceux qui auroient été Archontes pendant l'année. Pour donner plus de poids à la régle, il s'y assujettit lui-même, & ne fut reçu qu'à ce titre. Ce n'étoit-là que le premier pas ; ces Magistrats annuels, qui venoient de donner la loi à la République, étoient interrogés sur leur administration. Quand leur conduite

Digitized by Google

ſe trouvoit irréprochable, on les admettoit avec éloge ; mais, le moindre écart les en excluoit ſans retour. Que ne devoit-on pas attendre d'un tribunal ſi bien compoſé, & quelle vénération ne méritoient pas des hommes ſi rares ? On les reſpectoit au point de n'oſer pas rire en leur préſence ; & leur réputation d'équité, étoit ſi bien établie, que ceux-mêmes qu'ils condamnoient, ou qu'ils renvoyoient de leurs demandes, ne ſe plaignoient jamais de l'avoir été injuſtement.

III. L'édifice de l'Aréopage n'avoit rien que de ſimple ; & le toit, qui, dans ſon origine, étoit de la plus vile matière, demeura en cet état juſqu'au tems d'Auguſte. C'eſt ce que nous apprend Vitruve. Oreſte fut le premier, qui s'aviſa de l'embellir. Il y éleva un autel à Minerve. L'on y voyoit auſſi deux eſpèces de maſſes d'argent, taillées en ſiéges, ſur leſquelles on faiſoit aſſeoir l'accuſateur & l'accuſé. L'une de ces deux maſſes étoit conſacrée à l'Injure, & l'autre à l'Impudence. Cette ébauche de culte fut perfectionnée par Épiménides, qui fit élever à ces divinités allégoriques des autels dans les formes, & bientôt après un temple, dont Cicéron parle dans ſon ſecond livre des loix. Ce temple répondoit à celui qu'Oreſte avoit bâti aux Furies, qui, en l'amenant à Athènes, lui avoient procuré la protection de Minerve. Épiménides en renouvella la dédicace, & le conſacra de nouveau aux Euménides, ou aux déeſſes Sévères, comme on les appelloit à Athènes. On ſe croyoit perdu ſans reſſource, & livré à tous les malheurs enſemble, quand on avoit eu la hardieſſe d'appuyer un parjure du nom ſacré de ces redoutables Déeſſes.

Les Myſtiques du paganiſme ſe figuroient que les Euménides n'avoient un temple ſi près de l'Aréopage, que pour inſpirer les Juges, & leur ſauver, par une aſſiſtance continuelle, les mépriſes, qui auroient pu échapper à leur fragilité. Pour intéreſſer davantage ces divinités terribles, à bien ſervir l'Aréopage, on avoit grand ſoin de leur culte, & le Sénat leur nommoit lui-même des ſacrificateurs. Démoſthène l'avoit été, & trouvoit fort extraordinaire qu'on oſât intenter une accuſation contre un homme, à qui la République avoit confié un emploi de cette importance.

Il étoit naturel d'aſſocier aux Euménides les divinités qui partageoient avec elles le ſouverain empire des morts. Épiménides fit placer dans leur temple les ſtatues de Pluton, de Mercure & de la Terre. Elles étoient toutes d'une forme agréable, ſelon Pauſanias. Chacune d'elles étoit placée ſur un autel, où ſacrifioient en actions de graces ceux des Citoyens, ou des étrangers, que l'Aréopage avoit renvoyés abſous.

Mais, ce n'étoit pas à la ſeule reconnoiſſance, que les déeſſes Sévères devoient tout l'encens, qui fumoit ſur leurs autels. L'incertitude ſuperſtitieuſe où l'on étoit du parti qu'elles pourroient

Digitized by Google

prendre sur le compte des accusés, leur faisoit prodiguer les offrandes; & on n'épargnoit rien pour leur inspirer la clémence, qu'on vouloit qu'elles fissent passer jusques dans l'esprit des Juges.

Le tombeau d'Œdipe faisoit encore un des ornemens de l'Aréopage. Il étoit placé dans l'enceinte extérieure de cet édifice, aussi-bien qu'un vaisseau, destiné à relever la pompe des jeux publics.

Quelque précieux que dût être à l'Aréopage tout cet appareil de religion, par l'impression de respect & d'effroi, qu'il devoit exciter dans la multitude, il ne craignit point de sacrifier à la commodité tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de ces autels & de ces temples, qui l'environnoient de toutes parts.

Le Sénat s'assembloit, comme je l'ai dit, dans une espèce de salle, bâtie sur le sommet d'une colline. Les vieillards, courbés sous le poids des années, ne la montoient qu'avec peine. Cependant, comme ils ne s'y rendoient d'abord que les trois derniers jours de chaque mois, ils supportoient avec patience ce que leur coûtoit une situation si incommode. Mais, les affaires se multiplièrent au point, qu'ils furent obligés d'ajoûter, aux trois premières séances, une quatrième, qu'ils placérent au septième jour du mois, & à laquelle succéda bientôt une assemblée de tous les jours. Ils étoient si réguliers à la tenir, que les fêtes les plus solemnelles ne purent l'interrompre, qne sous l'Archontat de Céphisodore, qui, la troisième année de la 105e. Olympiade, fit un décret, par lequel il étoit ordonné aux Aréopagites de célebrer, à l'exemple des autres tribunaux, les fêtes Apaturiennes, qui duroient cinq jours.

Un exercice, à la fois si assidu & si pénible, fit sentir aux Aréopagites toute l'incommodité de la situation de leur tribunal, & les détermina à le transporter dans un endroit de la Ville, qu'on appelloit le portique royal. C'étoit une place, exposée à toutes les injures de l'air. Quand les Juges, qui s'y rendoient en grand silence, étoient réunis, on les enfermoit dans une espèce d'enceinte, tracée par un fil, ou plutôt une corde, qu'on faisoit couler tout autour.

Pour que rien ne pût partager l'attention, qu'ils devoient aux affaires, ils ne jugeoient que pendant la nuit, dans la vue, dit Lucien, de n'être occupés que des raisons, & point du tour de la figure de ceux qui parloient. De-là, ce que nous lisons dans Athénée, que personne ne connoissoit, ni le nombre, ni le visage des Aréopagites. Au reste, l'usage, où ils étoient de juger en plein air, ne leur étoit pas particulier. Tous les tribunaux en usoient ainsi, quand il étoit question de meurtre; & cela, pour deux raisons, 1.° pour épargner aux Juges, protecteurs nés de l'innocence, le désagrément de se trouver dans l'endroit même, où les coupables apportoient des mains souillées de crimes; 2.° de peur

Digitized by Google

que l'accusateur & l'accusé ne fussent sous un même toit.

Quand l'assemblée étoit formée, un héraut faisoit faire silence, & ordonnoit au peuple de se retirer. Minerve, dans Eschyle, parlant à ce héraut, dit: » Que » la trompette, animée par ton » souffle, porte au peuple un son » éclatant; je veux qu'un pro- » fond silence regne dans ce tri- » bunal, & qu'on n'y entende » que mes loix. «

Dès que le peuple étoit écarté, on entammoit l'instruction des affaires; & comme la moindre préférence auroit paru, à ces Juges scrupuleux, une injustice criante, les causes sur lesquelles on devoit prononcer, se tiroient au sort. On en faisoit une espèce de lotterie; & le même hazard, qui les avoit amenées, les distribuoit encore à un certain nombre de Juges, plus ou moins grand, selon la qualité & l'importance de l'affaire, dont on leur confioit la décision.

Dans les premiers tems, les parties exposoient elles-mêmes, avec simplicité, le fait dont il étoit question. L'éloquence des avocats passoit pour un talent dangereux, qui n'étoit propre qu'à répandre sur le crime les couleurs de l'innocence. Cependant, la sévérité de l'Aréopage sur ce point s'adoucit dans la suite; & on laissa d'abord aux accusés, & bientôt aux accusateurs mêmes, la liberté d'attaquer & de se défendre, par la bouche de ceux, qui faisoient profession d'employer pour les autres, le talent de parler avec plus de précision.

Sextus Empyricus ne paroît pas avoir fait assez d'attention à la différence des tems, quand il dit qu'on ne souffroit point, dans l'Aréopage, que les cliens empruntassent la voix des patrons. Ce qui l'a trompé, sans doute sur cela, c'est l'usage inviolable, où ce tribunal fut toujours, de bannir des plaidoyers tout ce qui pouvoit exciter de trop grands mouvemens dans les Juges. Lucien, dans son Anacharsis, nous indique à la fois l'erreur de ce Philosophe, & la source de sa mépriſe. » Quand le Sénat, dit Lu- » cien, est assemblé, les Juges » s'asseyent pour connoître du » meurtre volontaire, ou de l'in- » cendie. Alors, on donne la li- » berté de parler aux parties, ou » aux avocats, qui plaident pour » elles. Quelque longs qu'ils » soient à déduire leurs raisons, » on les écoûte avec patience, à » moins qu'ils ne s'écartent du » fond de la question. Car, en » ce cas, on les fait taire par un » héraut, qui a ordre d'imposer » silence à tous ceux, dont il pa- » roît que le but est de surpren- » dre l'admiration ou la pitié des » Juges, par des figures tendres » ou brillantes. En effet, ajoûte- » t'il, ces graves Sénateurs re- » gardent tous les charmes de » l'éloquence, comme autant de » voiles imposteurs, qu'on jette » sur les choses mêmes, pour en » dérober la nature aux yeux trop » attentifs. «

IV. Quand on recueilloit les suffrages, chacun donnoit le sien en silence. C'étoit une espèce de

Digitized by Google

petit caillou, qu'on prenoit avec le pouce, l'index & le doigt du milieu, & qu'on alloit mettre dans l'une des deux urnes, qui étoient dans l'endroit de l'assemblée le plus retiré. Elles étoient l'une devant l'autre. La première s'appelloit l'urne de la mort; la seconde l'urne de la miséricorde. Celle de la mort étoit d'airain, & s'appelloit *propre*. Celle de la miséricorde étoit de bois, & se nommoit *impropre*. Les Juges portoient d'ordinaire leur calcul, & le jettoient dans l'urne; mais, pour s'assurer plus exactement que chacun avoit donné sa voix, le héraut prenoit les deux urnes, l'une après l'autre, & les présentoit successivement à tous les Sénateurs, en leur ordonnant, au nom de la République, de ne différer pas davantage d'absoudre ou de condamner.

A cette façon d'opiner, qu'on appelloit χρύβδην ψῆφος, parce qu'elle ne pouvoit décéler l'avis de personne, les trente tyrans, pour se rendre maîtres des décisions de l'Aréopage, en substituérent une autre, par le moyen de laquelle ils sçavoient précisément le parti, qu'avoit pris chacun des Juges. Car, ils les obligeoient d'apporter publiquement leurs calculs sur deux tables, qu'ils avoient fait placer devant eux, & dont la disposition étoit toute opposée à celle des urnes, puisque la première de ces tables étoit celle de la vie, & la seconde celle de la mort.

Les premiers calculs n'étoient point, comme le prétendent quelques Auteurs de petits os de porc, mais des coquilles de mer, remplacées depuis par des piéces d'airain de la même figure, appellées Spondyles. Deux choses distinguoient ces calculs, la forme & la couleur. Ceux, qui condamnoient, étoient noirs, & percés par le milieu; les autres étoient entiers & blancs. Je ne sçai si l'on ne pourroit pas regarder la précaution, qu'on prenoit de percer les noirs, comme une preuve de ce que nous avons dit d'abord, que les Aréopagites jugeoient pendant la nuit; car, à quoi bon percer les calculs noirs, si l'on eût pu voir les uns & les autres, & appercevoir, par le secours de la lumière, la différence de leur couleur? Mais, en jugeant pendant les ténébres, il est clair qu'on avoit besoin d'une différence, autre que celle de la couleur, pour démêler les uns d'avec les autres. Au reste, il étoit très-permis de multiplier les différences entre des signes, qui en mettoient une si grande dans la destinée des hommes.

Après que les suffrages avoient été recueillis, on les tiroit des deux urnes, & on les mettoit dans un troisième vase d'airain. On les comptoit ensuite; & selon que le nombre des noirs prévaloit, ou étoit inférieur à celui des blancs, les Juges traçoient, avec l'ongle, une ligne plus ou moins courte sur une espèce de tablette enduite de cire, sur laquelle on marquoit le résultat de chaque affaire. La plus courte signifioit que l'accusé étoit renvoyé absous; la plus longue exprimoit sa condamnation.

Digitized by Google

A l'égard des émolumens des Juges, ils étoient auſſi médiocres, que ceux des avocats. La longueur de la procédure n'y changeoit rien; & quand la déciſion d'une affaire étoit renvoyée au lendemain, les commiſſaires n'avoient ce jour-là qu'une obole. Auſſi, Mercure eſt-il étonné, dans Lucien, que des vieillards auſſi ſenſés que l'étoient les vieillards de l'Aréopage, vendent à ſi bon marché la peine qu'ils ont de monter ſi haut.

V. Pour ce qui eſt du nombre des Juges, dont l'Aréopage étoit compoſé, & des principales déciſions de ce tribunal, depuis ſa fondation, il faut d'abord remarquer qu'on a ſouvent confondu les Aréopagites avec les Éphétes & les Prytanes. C'eſt ce qui fait que nous liſons, dans certains Auteurs, que l'Aréopage étoit compoſé de cinquante-un Juges, ce qui n'eſt vrai que des Éphétes; & que nous trouvons, dans d'autres, que les Aréopagites étoient au nombre de trois cens, ce qui n'appartient qu'aux Prytanes. Quelques-uns ne faiſant attention qu'à une partie du réglement de Solon, par lequel il ordonna qu'on ne recevroit déſormais dans l'Aréopage, que les neuf Archontes qui ſortoient de charge, ſe ſont figurés que ce tribunal ſe renouvelloit tous les ans, & qu'il n'étoit jamais compoſé que de neuf Magiſtrats. Car, je ne parle point du Scholiaſte d'Eſchyle, qui a avancé, ſans aucun fondement, que les Aréopagites étoient au nombre de trente-un.

Mais, toutes ces opinions ſont ſolidement réfutées par le détail, que nous fait Diogène Laerce, de la condamnation de Socrate. Ce grand homme avoit voulu ſubſtituer au ſyſtême réligieux de ſon tems, plein d'extravagances & de fables, une hypothéſe plus ſupportable. Ce projet de faire une religion raiſonnable, parut impie. Socrate fut dénoncé à l'Aréopage, & eut autant d'accuſateurs que de Concitoyens. Après qu'on eut entendu les griefs & les réponſes, on alla aux ſuffrages; les avis ſe partagérent, non pas également, car le nombre de ceux, qui le condamnérent, ſurpaſſa de deux cens quatrevingt-une voix le nombre de ceux qui le déclarérent innocent. Et ſur ce qu'il s'aviſa de dire, en ſe moquant d'un jugement ſi inique, qu'il concluoit à ce qu'on lui aſſurât ſa ſubſiſtance dans le Prytanée, quatrevingts de ceux qui avoient été d'abord pour lui, ſe détachérent, revinrent à la déciſion des autres, & le condamnérent à mort. Voilà de bon compte trois cens ſoixante-un Juges, qui condamnent, auxquels il faut joindre ceux, qui perſiſtérent à abſoudre, ce qui fait conſtamment un nombre très-conſidérable.

Par rapport au jugement de l'Aréopage, le plus fameux ſans doute, après celui qui y fut rendu contre Mars, eſt celui d'Oreſte. Son aventure, arrivée ſous Démophon XIIe roi d'Athènes en 375 de l'Ére Attique, doit toute ſa réputation à une circonſtance, qui donna occaſion à un uſage,

Digitized by Google

qui s'obſerva toujours depuis lui. Oreſte avoit tué ſa mere. Cette action fut portée à l'Aréopage. Oreſte y fut cité, & l'égalité parfaite des ſuffrages oppoſés, alloit le faire périr, quand Minerve, touchée de ſes malheurs, ſe déclara pour ceux qui l'avoient abſous, & joignit ſon calcul à leurs ſuffrages. Oreſte fut ainſi ſauvé. En mémoire de ce miracle, toutes les fois que les voix étoient égales de part & d'autre, on décidoit en faveur de l'accuſé, en lui donnant ce qu'on appelloit le calcul de Minerve. Céphale & Dédale avoient été condamnés l'un & l'autre par l'Aréopage, long-tems avant Oreſte.

On trouve encore quelques déciſions de ce tribunal, toujours marquées au coin de la plus exacte juſtice, mais peu intéreſſantes par leur objet. Nous finirons par l'hiſtoire, que nous liſons dans Aulu-Gelle & Valère Maxime, d'une femme accuſée d'avoir empoiſonné ſon mari & ſon fils. Elle fut priſe & conduite à Dolabella, pour lors proconſul d'Aſie. A peine fut-elle en ſa préſence qu'elle avoua le fait, & ajoûta qu'elle avoit eu de très-bonnes raiſons pour ſe défaire de ſon mari & de ſon fils. » J'avois, dit-elle, d'un » premier lit, un fils que j'aimois » paſſionnément, & bien digne, » par ſes vertus, de toute ma » tendreſſe. Mon ſecond mari & » le fils qu'il m'avoit donné, l'ont » aſſaſſiné. Je n'ai pas cru devoir » laiſſer vivre ces deux monſtres » de cruauté. C'eſt à vous, Sei» gneur, de punir un crime, dont » je ne ſuis pas aſſez méchante » pour me repentir jamais. « L'affaire parut embarraſſante à Dolabella. Il la propoſa à ſon conſeil, qui n'oſa la décider. Elle fut portée enſuite à l'Aréopage, qui, après l'avoir examinée longtems, ordonna à la femme & à l'accuſateur de ſe repréſenter dans cent ans, à compter du jour que la cauſe avoit été miſe en délibération.

VI. Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que l'Aréopage ait toujours conſervé ſon premier éclat; car, telle eſt la fatalité attachée aux choſes humaines. La perfection à leur égard eſt un état violent, & par conſéquent de paſſage. Périclès, cent ans environ après Solon, pour flatter le peuple & le mettre dans ſon parti, fit tous ſes efforts pour affoiblir l'autorité de l'Aréopage, qui commençoit à peſer à la multitude. Il lui ôta la connoiſſance de beaucoup d'affaires, & fit ſervir, au deſſein qu'il avoit de l'humilier, l'éloquence d'Éphialtes, homme redoutable par ſes talens, & ennemi déclaré des grands d'Athènes.

L'Aréopage lui-même parut entrer dans les vues d'un homme, qui projettoit ſa ruine, & fit tout ce qu'il falloit pour hâter ſa propre décadence. Les précautions, qu'on prenoit d'abord pour ne recevoir dans cette compagnie que des gens, qui, par toute leur conduite, puſſent en ſoûtenir la majeſté, parurent outrées. On fut moins délicat ſur le choix; & dans la confiance préſomptueuſe, où

Digitized by Google

l'on étoit, que les défauts auxquels on faiſoit grace, ne tiendroient pas long-tems contre tant de bons exemples, on ne s'apperçut pas que le vice s'y gliſſoit. La corruption, cachée d'abord & timide, gagna inſenſiblement, & fit enfin de tels progrès, qu'on vit jouer ſur le théatre les crimes les plus honteux, pris, non de la multitude née, ce ſemble, pour le vice, mais du ſein même d'un tribunal, qui en avoit été juſques-là l'effroi. Démétrius le comique fit une piéce, qu'il intitula l'*Aréopagite*, dans laquelle il démaſque ces Sénateurs hypocrites, que les préſens & la beauté corrompoient également. Voilà la ſituation où étoient les choſes, du tems d'Iſocrate. La peinture qu'il en fait, dans ſon parallele de l'Aréopage dans ſa gloire, avec l'Aréopage tombé, eſt trop belle, pour ne pas en raſſembler ici les principaux traits, leſquels termineront cet article.

» Dans les beaux jours de l'Aréopage, dit cet Auteur, les jeunes gens fuyoient ces amuſemens, dans leſquels ils paſſent maintenant leur vie. Tout occupés de leurs devoirs, ils étoient uniquement touchés de la gloire ſolide de les bien remplir, & on n'accordoit ſon admiration qu'à ceux, qui ſe diſtinguoient dans ce genre par un ſuccès plus éclatant & plus ſoûtenu. Ils évitoient la place publique avec beaucoup de ſoin; & quand une néceſſité indiſpenſable les forçoit d'y paſſer, ils le faiſoient avec une modeſtie & une pudeur, qui montroit bien que le goût ne les y portoit pas. Le mépris injurieux pour les vieillards, la plus legére oppoſition même à leurs ſentimens, leur paroiſſoient un crime énorme. L'horreur pour le cabaret étoit ſi grande & ſi générale, qu'un eſclave qui avoit de l'honneur, avoit honte d'y boire, ou d'y manger. Le talent de la plaiſanterie n'avoit rien qui flattât leur goût. Ils n'en avoient que pour les choſes graves & ſérieuſes; & cette facilité dangereuſe pour les bons mots, qu'on regarde maintenant comme un préſent de la nature, digne d'envie, n'excitoit alors que la compaſſion. Et qu'on ne s'imagine pas que j'en veuille plus de mal à la jeuneſſe de nos jours. La corruption, où elle eſt plongée, n'eſt point ſon ouvrage; & j'en connois beaucoup pour qui cette licence effrénée n'a point d'attraits. A qui faut-il donc s'en prendre? A ceux, qui, avant nous, gouvernoient la République. Ce ſont eux qui ont ouvert la porte à tous ces déſordres, qui l'inondent, en dégradant le Sénat; ce Sénat, qui défendoit Athènes des maux, qui l'accablent aujourd'hui, des accuſations fauſſes, de l'indigence, des exactions de la guerre; ce Sénat, qui, la concorde au-dedans, & la paix au-dehors, avoit rendu les Athéniens également fideles au reſte de la Gréce, qu'ils avoient ſauvé, & redoutable aux Bar-

Digitized by Google

» bares, dont ils avoient telle-
» ment réprimé l'audace qu'ils se
» croyoient trop heureux, quand
» la main, qui leur avoit porté
» des coups si terribles, cessoit
» de frapper.

» C'étoit encore à ce Sénat,
» que l'on devoit cette sécurité
» si parfaite, dans laquelle on
» voyoit couler ses jours tran-
» quilles. On embellissoit, sans
» crainte des voleurs, les mai-
» sons de campagne les moins
» gardées, & la magnificence s'y
» déployoit aussi sûrement qu'à
» la ville. Dans ces jours heu-
» reux d'innocence & de can-
» deur, la plûpart des Citoyens,
» renfermés dans l'enceinte de
» leurs héritages, ne pouvoient
» se résoudre à les quitter. Les
» fêtes les plus solemnelles ne les
» rappelloient point à la ville;
» & la douceur du spectacle do-
» mestique l'emportoit, chez
» eux, sur la pompe des jeux pu-
» blics. Justes estimateurs des
» choses, ils ne mesuroient point
» leur bonheur sur la magnifican-
» ce des spectacles, ni sur la libé-
» ralité passagére & intéressée des
» Édiles, qui, dans les largesses
» qu'ils font au peuple, n'ont
» d'autre but que d'effacer leurs
» prédécesseurs ou leurs collé-
» gues. Mais, ils faisoient con-
» sister leur véritable félicité dans
» une vie simple & modeste, &
» dans une abondance générale,
» qui pût fournir, à chacun des
» Citoyens, toutes les choses né-
» cessaires à la vie. Quel bonheur
» en effet, & quelle sagesse dans
» ceux qui gouvernoient alors!
» Que ce sort étoit doux, & que
» le nôtre est déplorable! Peut-
» on voir en effet, sans être pé-
» nétré de la douleur la plus ame-
» re, ces Citoyens infortunés,
» qui, privés de tout secours,
» vont aux tribunaux publics,
» chercher dans les caprices du
» hazard, de quoi ne pas mourir
» de misére, pendant que l'État
» s'empresse de fournir au luxe
» & aux débauches des rameurs;
» excès sans doute inouïs à nos
» peres, & nécessairement ré-
» servés aux tems funestes, qui
» devoient suivre la ruine de l'A-
» réopage. «

ARÉOPAGITE, *Areopagita*, juge de l'Aréopage. *Voyez* Aréopage.

ARÉOSTYLE, terme qui signifie un édifice, dont les colomnes sont éloignées les unes des autres. Ce mot vient du Grec ἀραιὸς, *rarus*, *rare*, & στύλος, *columna*, colomne. Selon Vitruve, la plus grande distance, qui peut être entre les colomnes de cette sorte d'édifice, est de huit modules, ou quatre diamétres.

ARÉOSTYLES. *Voyez* Temples.

ARÉOTOPOTES, (*a*) ou le grand buveur de vin, étoit honoré, comme un héros à Munichia.

ARÈS, *Ares*, Ἄρης, autrement Mars. *Voyez* Mars.

ARÉSIAS, (*b*) *Aresias*, Ἀρεσ-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 159.

(*b*) Xenoph. pag. 461.

Digitized by Google

σίας, l'un des trente tyrans, que ceux de Lacédémone donnérent aux Athéniens, du tems de Lysandre.

ARESTHANAS, *Aresthanas*, Ἀρεσθάνας, (*a*) nom d'un Chévrier. *Voyez* Phlégyas.

ARESTOR, *Arestor*, Ἀρέστωρ, (*b*) avoit épousé Mycène, fille d'Inachus.

ARESTOR, *Arestor*, Ἀρέστωρ, (*c*) étoit pere de l'ancien Argus. Cet Arestor est peut-être le même que le précédent. Quoiqu'il en soit, il est appellé improprement Alector par Apollonius de Rhodes.

ARESTORIDÈS, *Arestorides*; c'est-à-dire, Argus, fils d'Arestor.

ARET, autrement Haret. *Voyez* Haret.

ARÉTAON, *Aretaon*, (*d*) Ἀρετάων, capitaine Grec, qui fut tué au siége de Troye par Teucer.

ARÉTAPHILE, *Aretaphile*, (*e*) fille d'Églaton, avoit épousé Nicocrate, souverain de Cyréne en Libye. Elle fut fort aimée de son mari, parce qu'elle étoit une des plus belles femmes de son tems. Mais, ce Prince exerçant des cruautés inouies sur son peuple, elle résolut d'exterminer ce Tyran, pour délivrer sa patrie d'une si violente oppression, & pour se venger du meurtre de Phédimus, son premier mari, que Nicocrate avoit tué pour la posséder.

Dans ce dessein, elle prépara du poison; mais, elle fut surprise. Et son mari, à l'instigation de sa mere, nommée Calbia, consentit à ce qu'on la mît à la torture. Cette courageuse Princesse avoua dans les tourmens, qu'elle avoit préparé un poison; mais, que c'étoit un poison propre à causer de l'amour, un philtre pour se faire aimer encore plus de son mari. Cette confession ingénieuse augmenta la tendresse de Nicocrate pour sa femme Arétaphile, qui, ne se fiant plus à lui, gagna par ses charmes Léandre, frere du Tyran, & le conjura de la délivrer de la compagnie d'un homme si barbare, lui promettant en mariage une fille qu'elle avoit.

Léandre fit assassiner Nicocrate & prit sa place; mais, Arétaphile, qui avoit dessein d'affranchir sa patrie, trouva le moyen de se défaire de ce second Tyran. Elle suscita contre lui Anabus, prince de Libye, qui surprit Léandre, & l'enferma dans un sac, que l'on jetta dans la mer. Les habitans de Cyréne voulurent se soumettre à leur Libératrice; mais, cette Princesse renonça à la souveraineté, & se retira avec ses parens. Arétaphile vivoit du tems de Mitridate Eupator, environ 100 ans avant J. C.

ARÉTAS, *Aretas*, Ἀρέτας, (*f*) roi d'Arabie, grand ami d'An-

(*a*) Paus. pag. 133.
(*b*) Paus. pag. 113.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 67.
(*d*) Homer. Iliad. L. VI. v. 31.
(*e*) Crév. Hist. Rom. Tom. V. p. 632.
(*f*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 469. *& seq.* De Bell. Judaïc. pag. 721. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 260, 261, 406.

Digitized by Google

tipater, pere d'Hérode le Grand. Arétas, ayant reçu chez lui Hircan, grand-prêtre & prince des Juifs, dépouillé de sa dignité par son frere Aristobule, entreprit de le rétablir, & marcha contre l'ennemi avec une armée de cinquante mille Arabes, le vainquit, & le contraignit de se sauver à Jérusalem, où Arétas l'assiégea.

La ville étoit déjà au pouvoir des Arabes, & Aristobule n'avoit plus que le temple, d'où il se défendoit avec les Prêtres, lorsque Scaurus, envoyé par Pompée, vint à Damas. Aristobule & Hircan lui envoyérent des Ambassadeurs, & lui promirent de grandes sommes, pour l'attirer dans leur parti. Scaurus préféra les offres d'Aristobule, dont il connoissoit les richesses & la libéralité, & obligea Arétas de quitter le siége du temple, le menaçant en cas de refus, de le faire déclarer ennemi du peuple Romain. Ainsi, Arétas s'en retourna dans son païs; mais, Aristobule ne le laissa pas retourner paisiblement chez soi. Il marcha contre lui & contre Hircan, avec une puissante armée, & lui ayant livré bataille dans un lieu, nommé Papyron, il lui tua environ sept mille hommes.

Trois ou quatre ans après, Scaurus, que Pompée avoit laissé pour gouverner la Judée, marcha contre Arétas. Mais, comme il ne pouvoit arriver avec son armée jusqu'à Pétra, qui étoit la capitale de l'Arabie déserte, à cause de la difficulté des chemins & de l'inégalité du païs, il se contenta de faire le dégat dans les lieux circonvoisins. Toutefois, son armée ne laissant pas de souffrir beaucoup de la faim, il députa Antipater vers Arétas, pour l'engager à faire la paix, & à racheter, par une somme d'argent, le pillage de ses États. Arétas délivra trois cens talens. Ainsi finit la guerre, autant à l'avantage de Scaurus que d'Arétas. On dit que Scaurus, étant Édile, fit frapper une piéce de monnoie, sur laquelle étoit représenté un Roi barbare à genoux à ses pieds, lui offrant une couronne qui étoit portée sur le dos d'un chameau avec cette inscription : *MARCUS SCAURUS A FAIT FRAPPER CETTE MONNOIE PAR ORDRE DU SÉNAT ;* & au bas : *LE ROI ARÉTAS.*

ARÉTAS, *Aretas*, Ἀρέτας, (*a*) autre roi d'Arabie, qui s'appella d'abord Énée, étoit fils ou petit-fils du précédent. Il succéda à Obodas dans le royaume d'Arabie. Un certain Sylléus ayant indisposé Auguste contre lui, en l'accusant d'avoir pris la couronne d'Arabie, sans attendre le consentement de l'Empereur, il fut quelque-tems dans un grand embarras, n'étant pas à portée de se faire entendre, ni de détruire les calomnies de son ennemi. Mais, Auguste, ayant enfin reconnu les impostures de Sylléus, confirma

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 572. & *seq.* De Bell. Judaïc. p. 716. Actu. Apost. c. 9. v. 22. & *seq.* Ad Corinth. Epist. II. c. 11. v. 31, 32.

Digitized by Google

le royaume au prince Arabe.

Arétas donna sa fille en mariage à Hérode Antipas. Celui-ci, quelque-tems après, la répudia, pour prendre Hérodiade, sa belle-sœur, femme de son frere Philippe. La Princesse, fille d'Arétas, s'étant retirée chez son pere, ce Prince déclara la guerre à Antipas, sous prétexte de quelques difficultés, sur les limites de Gamala. L'armée d'Arétas demeura victorieuse, & celle d'Antipas fut entièrement défaite. Tout le monde crut que c'étoit une juste punition du meurtre de Jean-Baptiste, qu'Antipas avoit fait décapiter, à cause de la liberté avec laquelle il le reprenoit de son inceste.

Antipas écrivit à Tibère ce qui étoit arrivé, & comment Arétas lui avoit fait la guerre. Cette nouvelle irrita tellement l'Empereur, qu'il donna ordre à Vitellius, qui étoit pour lors gouverneur de Syrie, de marcher contre Arétas, & de le lui envoyer, s'il pouvoit le prendre en vie; sinon, de lui envoyer du moins sa tête. Mais, comme on apprit en ce tems-là la mort de l'Empereur, Vitellius ne crut pas devoir commencer cette guerre, sans les ordres de son successeur.

L'année suivante, qui étoit la 41e de l'Ére Chrétienne, l'Apôtre Saint Paul étant à Damas, où il prêchoit l'Évangile avec beaucoup de zéle, les Juifs de cette ville, qui obéissoient alors à Arétas, gagnérent le gouverneur, qui fit garder les portes, jour & nuit, pour que S. Paul ne pût échapper. Mais, l'Apôtre, ayant été informé de leur dessein, se rendit à la priere des freres, qui le firent descendre dans une corbeille par les murs de la ville. C'est ainsi qu'il évita heureusement les embûches que ses ennemis lui avoient tendues.

ARÉTATA, *Aretata*, (*a*) nom d'un des mois de l'année Cappadocienne, selon Giraldi. On croit que c'est le même que le mois Aratata, ainsi nommé par Saint Épiphane.

ARÈTE, *Aretes*, (*b*) l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Arete étoit à la tête des piquiers, qu'on appelloit Sarissophores. Ayant été envoyé un jour par le Roi contre les Scythes, il se distingua beaucoup dans cette occasion. Il tua le général des ennemis, & pressa très-vivement tous ceux, qui restoient, & qui étoient fort étonnés de la perte de leur chef.

ARETÉ, *Arete*, Ἀρετὴ, (*c*) fille de Rhexénor de la race de Neptune, épousa Alcinoüs, son oncle, roi des Phéaciens. Jamais femme n'a été plus estimée ni plus honorée de son mari, qu'Areté le fut d'Alcinoüs. Ses fils avoient aussi pour elle tout le respect & toute la soumission, qu'ils lui devoient; & elle étoit adorée de ses peuples, qui la regardoient comme leur déesse tutélaire, & qui ne la voyoient jamais passer

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 41.
(*b*) Q. Curt. L. IV. c. 15.
(*c*) Homer. Odyss. L. VII. v. 54. & *seq.* L. VIII. v. 411. & *seq.*

Digitized by Google

dans les rues, ſans la combler de bénédictions. Auſſi, étoit-ce une femme d'une prudence conſommée & d'une rare vertu. Tous les différends, qui s'élevoient entre ſes ſujets, elle les terminoit par ſa ſageſſe.

Ulyſſe étant arrivé dans l'iſle des Phéaciens, vint ſe jetter aux pieds de la reine Areté ; & lui embraſſant les genoux, il lui dit: » Areté, fille de Rhexénor, qui » étoit égal aux dieux, après » avoir ſouffert des maux infinis, » je viens me jetter à vos pieds » & embraſſer vos genoux, ceux » du Roi & ceux de tous ces » Princes, qui ſont aſſis à votre » table. Veuillent les dieux faire » couler leurs jours dans une lon- » gue proſpérité, & leur faire la » grace de laiſſer à leurs enfans, » après eux, toutes leurs richeſ- » ſes & les honneurs, dont le » peuple les a revêtus. Mais, » donnez-moi les ſecours néceſ- » ſaires pour m'en retourner » promptement dans ma patrie ; » car, il y a long-tems qu'éloigné » de ma famille & de mes amis, » je ſuis en butte à tous les traits » de la fortune. «

En finiſſant ces mots, Ulyſſe s'aſſied ſur la cendre du foyer. Le Roi & les Princes de ſa cour demeurérent tout interdits. Et le ſoir, lorſqu'ils ſe furent tous retirés dans leur maiſon pour ſe coucher, Ulyſſe étant reſté ſeul dans la ſalle, Areté & Alcinoüs demeurérent près de lui ; & pendant qu'on deſſervoit & qu'on ôtoit les tables, la Reine reconnoiſſant le manteau & les habits, dont il étoit couvert, & qu'elle avoit faits elle-même, avec ſes femmes, prit la parole & dit: » Étranger, permettez-moi de » vous demander premièrement » qui vous êtes, d'où vous êtes, » & qui vous a donné ces habits ? » Ne nous avez-vous pas dit » qu'errant ſur la vaſte mer, » vous avez été jetté ſur nos côtes » par la tempête ? Grande Reine, » répond le prudent Ulyſſe, il » me ſeroit difficile de vous ra- » conter en détail tous les mal- » heurs, dont les dieux m'ont » accablé. Ils ſont en trop grand » nombre. Je ſatisferai ſeulement » à ce que vous me faites l'hon- » neur de me demander. « C'eſt ce qu'il fit dans un long diſcours, après lequel il s'entretint quelque-tems avec Alcinoüs.

Comme cette converſation alloit finir, Areté commanda à ſes femmes de dreſſer un lit à Ulyſſe ſous le portique, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre ſur ces étoffes de beaux tapis, & de mettre par-deſſus des couvertures très-fines. Ces femmes traverſent auſſi-tôt les appartemens, tenant dans leurs mains des flambeaux allumés. Quand elles eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulyſſe, que tout étoit prêt. Auſſi-tôt, il prend congé du Roi & de la Reine, & il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique, qui lui étoit deſtiné. Alcinoüs alla auſſi ſe coucher dans l'appartement le plus reculé de ſon palais ; & la Reine ſe coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi.

Digitized by Google

Le lendemain, Alcinoüs dit à Areté : » Ma femme, faites apporter ici le plus beau coffre » que vous ayez, après y avoir » mis un riche manteau & une » belle tunique ; & ordonnez à » vos femmes d'aller tout à l'heure faire chauffer de l'eau ; notre » hôte, après s'être baigné, & » après avoir vu ces préſens » bien rangés dans le coffre, » en ſoupera plus gayement, & » goûtera mieux le plaiſir de la » muſique. Je lui donnerai ma » belle coupe d'or, afin que, » quand il ſera de retour chez » lui, il s'en ſerve à faire des » libations à Jupiter & aux autres » dieux, en ſe ſouvenant tou- » jours de moi. « La Reine, en même-tems, donna ordre à ſes femmes d'aller promptement faire chauffer un bain. Elles obéiſſent, & mettent ſur le feu un grand vaiſſeau d'airain. Elles le rempliſſent d'eau, & elles mettent deſſus beaucoup de bois. Dans un moment, le vaiſſeau eſt environné de flammes, & l'eau commence à frémir.

Cependant, Areté, ayant fait tirer de ſon cabinet ſon plus beau coffre, le préſente à Ulyſſe, & devant lui, elle y met l'or, les manteaux & les tuniques, dont les Phéaciens lui avoient fait préſent, & elle y ajoûte un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé, elle lui dit : » Étranger, » voyez ce coffre, il ferme fort » bien ; vous n'avez qu'à y faire » votre nœud, de peur que, » dans votre voyage, quelqu'un » ne vous vole, pendant que » vous dormirez tranquillement » dans votre vaiſſeau. « Ulyſſe n'eut pas plutôt entendu la Reine parler ainſi, qu'il jetta les yeux ſur ces riches préſens, les enferma & les ſcella du nœud merveilleux, dont l'ingénieuſe Circé lui avoit donné le ſecret. Là finit l'hiſtoire d'Areté.

ARETÉ, *Arete*, Ἀρετὴ, (*a*) fille du vieux Denys & d'Ariſtomaque. Areté avoit une ſœur, nommée Sophroſyne & pluſieurs freres, dont la plûpart n'étoient pas nés de la même mere qu'elle. Sophroſyne fut mariée au jeune Denys, que le vieux Denys avoit eu de ſa femme Locrienne ; & Areté épouſa ſon frere Théoridès. Celui-ci étant venu à mourir, Areté ſe remaria à Dion, qui étoit ſon oncle, étant frere d'Ariſtomaque ſa mere. Elle en eut un fils, qu'on nomma Hipparinus, ou, ſelon d'autres Aretée, ou Arétéus du nom de ſa mere.

Dans la ſuite, Denys la maria, malgré toute ſa réſiſtance, à un de ſes favoris, nommé Timocrate ; mais, comme elle conſerva toujours ſon cœur & ſa tendreſſe à ſon premier mari, elle retourna, dès qu'elle fut libre, à lui, avec tout le contentement qu'on peut s'imaginer d'une femme, véritablement attachée à ſon époux. Cela arriva, lorſque Dion eut

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 960. *& ſeq.* Corn. Nep. in Dion. c. 1, 4, 8. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 219, 239. *& ſuiv.*

Digitized by Google

banni le Tyran de Syracuſe; car, comme il marchoit pour entrer dans la citadelle, qu'on venoit d'abandonner, les femmes, qui y étoient, n'eurent pas la patience de l'attendre. Elles ſortirent au-devant de lui juſqu'aux portes. Ariſtomaque menoit avec elle le fils de Dion, & Areté marchoit après elle, fondant en larmes, & ne ſçachant comment elle devoit ſaluer ſon mari & lui parler, après avoir été mariée à un autre. Dion embraſſa d'abord ſa ſœur & enſuite ſon fils. Alors Ariſtomaque, lui préſentant Areté : » Dion, » lui dit-elle, nous avons été tou» jours malheureuſes, pendant » que vous avez été en exil; » mais, aujourd'hui que vous » êtes revenu, & que vous avez » vaincu, vous avez ôté de deſſus » nous cet opprobre de ſervitude, » & vous avez diſſipé nos misè» res & nos triſteſſes, tellement » que nous oſons lever les yeux, » excepté cette pauvre infortunée » toute ſeule, que j'ai eu la dou» leur, miſérable que je ſuis, de » voir marier à un autre, pen» dant votre vie, malgré ſes lar» mes & ſes ſoupirs. Puis donc » que la fortune vous rend le maî» tre de notre deſtinée, comment » prenez-vous cette dure néceſſi» té, où elle a été aſſujettie ? » Vous ſaluera-t'elle comme ſon » oncle ? Vous embraſſera-t'elle » comme ſon mari ? « Ariſtomaque ayant ainſi parlé, Dion, le viſage baigné de pleurs, embraſſa tendrement ſa femme, lui remit entre les mains ſon fils, & lui ordonna d'aller dans la maiſon, où il habitoit, parce qu'il avoit rendu aux Syracuſains leur citadelle.

Il ſe forma, depuis, une conjuration contre la perſonne de Dion. Callicrate, autrement Callipus, étoit à la tête de cette conjuration; & comme le ſecret étoit entre les mains d'un grand nombre de perſonnes, il en vint des avis à Ariſtomaque, ſœur de Dion, & à Areté, ſa femme. Ces dames, allarmées du danger, qui menaçoit une tête, qui leur étoit ſi chere, coururent auſſi-tôt l'en informer. Mais, Dion, aveuglé par une fauſſe ſécurité, les raſſure, leur dit que Callicrate n'a aucun mauvais deſſein contre lui; que c'étoit une affaire concertée entr'eux pour mieux tromper leurs ennemis. Cette réponſe n'eſt point capable de calmer leur frayeur. Elles menent Callicrate dans un temple de Proſerpine. Là, elles le forcent de s'engager par ſerment qu'il n'entreprendra rien contre Dion.

Callicrate ne fait aucune difficulté de jurer tout ce qu'elles voulurent; & bien loin d'être retenu par un frein auſſi ſacré & auſſi inviolable, que celui du ſerment, il ſe ſert de cette conjoncture même pour preſſer d'autant plus l'exécution de ſon entrepriſe, qu'il appréhendoit que la découverte de ce complot ne rompît abſolument toutes les meſures, qu'il avoit priſes pour la faire réuſſir.

Après que Dion eut été égorgé, on mit en priſon ſa ſœur & ſa femme, qui étoit groſſe. Cette pauvre femme fit miſérablement

ſes

Digitized by Google

ſes couches dans cette priſon, & mit au monde un fils, qu'elles réſolurent même de nourrir, après avoir gagné les gardes, qui ne furent pas bien difficiles, parce que Callipus ſe trouvoit déjà embarraſſé dans beaucoup d'affaires.

Lorqu'Areté & Ariſtomaque furent ſorties de priſon, Icétès de Syracuſe, qui étoit un des amis de Dion, les prit chez lui, & en eut d'abord un très-grand ſoin avec une fidélité & une généroſité, qui auroient été toujours propoſées en exemple, s'il avoit perſévéré. Mais, enfin, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaiſſeau; & les ayant fait embarquer, comme s'il les envoyoit au Péloponnèſe, il donna ordre à ceux, qui les menoient, de les tuer ſur la route, & de les jetter dans la mer. Il y a des Auteurs, qui écrivent qu'elles y furent jettées toutes vivantes, & le petit enfant avec elles. Cet Icétès ne fut pas long-tems ſans recevoir auſſi le châtiment de ſa noire infidélité. Car, ayant été pris par Timoléon, il fut mis à mort; & les Syracuſains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître.

Areté & Ariſtomaque vivoient vers le milieu du quatrième ſiécle avant l'Ére Chrétienne.

ARETÉ, *Arete*, Ἀρετὴ, (*a*) mere d'Ariſtippe le philoſophe, & fille, ſelon quelques-uns, d'un autre Ariſtippe. C'étoit une femme très-ſçavante, qui inſtruiſit elle-même ſon fils. C'eſt pourquoi, il fut ſurnommé Métrodidacte du Grec μητροδίδακτος; c'eſt-à-dire, enſeigné par ſa mere. D'autres diſent qu'Areté étoit fille de cet Ariſtippe, & qu'elle enſeigna publiquement dans ſon école après lui. Ce Philoſophe pourroit avoir eu une fille de même nom que ſon ayeule.

ARETÉ, *Arete*, Ἀρετὴ. (*b*) Lucien vante la modération de cette Areté dans la proſpérité, auſſi-bien que celle de ſa fille Nauſicaé.

ARÉTÉE, *Aretæus*, Ἀρεταῖος, autrement Hipparinus. *Voyez* Hipparinus.

ARÉTÉE, *Aretæus*, Ἀρεταῖος, (*c*) Corinthien, ami intime d'Eudamidas. *Voyez* Eudamidas.

ARETHR. (*d*) Dès le tems d'Homère, on trouve le nom d'Ἀρητὴρ, donné à Chryſès. Ce mot veut dire un homme deſtiné à prier Dieu.

ARÉTHO, *Aretho*, fleuve, autrement appellé Arachthus. *Voyez* Arachthus.

ARÉTHUS, *Arethus*, (*e*) Ἄρηθος, homme remuant & belliqueux, qui vivoit, du tems de Lycurgue, roi d'Arcadie. Ce Prince employa la ruſe & l'artifice pour ſe défaire de lui, & c'eſt tout ce qu'il fit de conſidérable. Du reſte, Aréthus, dans le Scholiaſte d'Apollonius eſt appellé Éreuthaléon.

(*a*) Strab. pag. 837.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 19.
(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 68.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 4.
(*e*) Pauſ. pag. 461.

Digitized by Google

ARÉTHUSE, *Arethusa*, (*a*) Ἀρέθουσα, ville de Syrie, ſituée auprès de celle d'Apamée. Ses habitans ſont nommés Aréthuſiens dans Pline. Ce Géographe les met au nombre des divers peuples, qu'il attribue à la Syrie. Du tems de Strabon, Aréthuſe étoit poſſédée par un petit roi Arabe.

Lorſque Marc Antoine faiſoit la guerre dans le païs, Monesès, homme des plus conſidérables & des plus puiſſans de la cour des Parthes, alla ſe jetter entre ſes bras, après que Phraate, ayant tué ſon oncle Orodes, ſe fut emparé du royaume. M. Antoine le reçut avec grand plaiſir; & comparant la fortune de ce Parthe à celle de Thémiſtocles, & voulant faire aller de pair ſon opulence & ſa magnificence avec celles des rois de Perſe, il lui donna trois villes, pour ſon entretien, Lariſſe, Aréthuſe, & Hierapolis, qu'on appelloit auparavant Borbucé.

La ville d'Aréthuſe a été Épiſcopale. Euſébe, l'un de ſes évêques, ſouſcrivit à la lettre Synodale des prélats de la ſeconde Syrie, à l'empereur Léon.

ARÉTHUSE, *Arethuſa*, (*b*) Ἀρέθουσα, ville de Thrace, ſelon les uns, & de Macédoine ſelon d'autres. Elle étoit ſituée, au rapport de Ptolémée, dans la partie de cette dernière Province, qu'il appelle Amphaxitide. Pline parle de cette Ville. Il nomme les habitans Aréthuſiens.

Plutarque, dans la vie de Lycurgue, fait mention de la ville d'Aréthuſe. C'eſt au ſujet d'Euripide, qui fut enterré dans le voiſinage. Suivant Plutarque, la foudre conſacra le tombeau de ce grand Poëte, comme elle avoit conſacré celui de Lycurgue, ce fameux légiſlateur des Spartiates; & cet honneur n'avoit jamais été rendu qu'à ces deux illuſtres perſonnages.

On croit que c'eſt aujourd'hui Fodino, ou, comme d'autres écrivent, Tadino dans la Turquie d'Europe.

ARÉTHUSE, *Arethuſa*, (*c*) Ἀρέθουσα, ville de Judée, aux environs de Mariſſa & d'Azoth. Pompée la rendit à ſes habitans, avec les villes de Mariſſa, d'Azoth, & de Jamnia. Quoique cette ville ne ſoit pas nommée dans les Livres ſacrés, elle devint dans la ſuite aſſez célebre.

(*d*) Pline place une ville du nom d'Aréthuſe dans l'Arabie. Selon ce Géographe, il y avoit eu dans cette contrée trois villes Grecques, Aréthuſe, Lariſſe & Chalcis, qui furent détruites par les guerres.

ARÉTHUSE, *Arethuſa*, (*e*) Ἀρέθουσα, lac de la grande Arménie. C'eſt le même, qui eſt appellé Aréeſe dans Ptolémée, & Arsène dans Strabon. Celui-ci le nomme encore Thonite.

(*a*) Strab. pag. 753. Plin. L. V. c. 23. Plut. Tom. I. pag. 932.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. L. IV. c. 10. Plut. Tom. I. pag. 59.
(*c*) Joſeph. De Antiq. Judaïc. p. 475. De Bell. Judaïc. pag. 720.
(*d*) Plin. L. VI. c. 28.
(*e*) Ptolem. L. V. c. 13. Plin. L. II. c. 103. L. VI. c. 17. Strab. p. 529, 746.

Digitized by Google

Selon Pline, ce Lac, quoique nitreux, ne laiſſoit pas de nourrir des poiſſons. Cet Écrivain dit, dans un autre endroit, que le Tigre tomboit dans ce Lac, qui ſoûtenoit toutes les choſes peſantes, que l'on y mettoit, & qui exhaloit des brouillards, chargés de nitre. Ce Lac, ajoûte Pline, avoit une ſorte de poiſſon, qui ne ſe mêloit point avec ceux du lit du Tigre. Et les poiſſons, que nourriſſoit ce fleuve, ne paſſoient point dans le Lac. On pouvoit diſtinguer auſſi les eaux du fleuve de celles du Lac, & par leur cours & par leur couleur.

Strabon rapporte que les eaux du lac d'Aréthuſe étoient très-bonnes à laver & à décraſſer les habits; mais, qu'elles ne valoient rien pour boire. Le Tigre, qui tomboit du mont Niphate, traverſoit auſſi, ſelon lui, ce Lac, ſans y mêler ſes eaux, à cauſe de ſa rapidité.

ARÉTHUSE, *Arethuſa*, (*a*) Ἀρέθουσα, nom d'une fontaine de Syracuſe, ville de Sicile. Cette fontaine étoit ſituée dans la partie de la ville qu'on appelloit l'iſle d'Ortygie. S'il faut en croire la fable, ce n'étoit autre choſe que le fleuve Alphée, qui, après être né dans le Péloponnèſe, alloit porter ſes eaux au travers de la mer juſqu'à Aréthuſe; c'eſt ce qui a donné lieu à ces deux vers de Virgile:

Sic tibi, cùm fluctus ſubter labére Sicanos
Doris amara ſuam non intermiſceat undam.

» Ainſi puiſſe votre onde [ô Aré-
» thuſe] coulant ſous les flots de
» la mer de Sicile, ne ſe mêler
» jamais avec l'onde amére de
» Doris; « c'eſt-à-dire, de la mer.

La raiſon qu'on donnoit d'un pareil Phénomène, c'eſt qu'un jour, une coupe étant tombée dans l'Alphée à Olympie, vint ſortir à la fontaine d'Aréthuſe; & que d'ailleurs les eaux de cette fontaine étoient troubles, quand on immoloit des bœufs à Olympie.

L'hiſtorien Timée avoit adopté le ſentiment de nos Poëtes. Strabon, moins crédule, fait à ce ſujet la réflexion ſuivante. Si l'Alphée, avant que d'arriver à la mer, alloit ſe perdre dans quelque abîme, on pourroit, abſolument parlant, en inférer qu'il parvient ſous terre, juſqu'à la Sicile, conſervant toujours ſes eaux potables. Mais, il eſt manifeſte qu'il ſe rend dans la mer. Ainſi, ſi ce fleuve produiſoit la fontaine d'Aréthuſe, l'eau n'en ſeroit pas potable; car, les eaux de la mer ſe mêleroient aux ſiennes. L'expérience prouve néanmoins le contraire; c'eſt-à-dire, que l'eau de la fontaine en queſtion eſt douce; d'où il faut conclure que le récit de nos Poëtes eſt fabuleux. Ce qu'ils diſent de la coupe, ajoûte Strabon, ne ſert qu'à mettre le

(*a*) Strab. pag. 270, 271. Plin. L. II. c. 103. L. III. c. 8. L. 31, c. 5. Diod. Sicul. pag. 200. Pauſ. pag. 298, 445. Virg. Eclog. 10. v. 4, 5.

Digitized by Google

menſonge dans un plus grand jour.

Diodore de Sicile parle auſſi de la fontaine d'Aréthuſe d'une manière fabuleuſe. Il nous apprend que, depuis un tems immémorial, cette fontaine étoit fournie d'un nombre infini de poiſſons, auxquels, encore de ſon tems, perſonne n'oſoit toucher, parce qu'ils étoient conſacrés à Diane, & qu'il étoit même arrivé que, quelques-uns en ayant mangé pendant les déſordres de la guerre, cette Déeſſe les avoit viſiblement punis par des calamités extraordinaires.

On parle(*a*)encore de pluſieurs fontaines du nom d'Aréthuſe. On en met 1.° une dans la Béotie, dont parle Pline; 2.° une autre dans l'Eubée, dont parle encore Pline. Strabon fait auſſi mention de celle-ci. Il dit que par un tremblement de terre, qui ſe fit ſentir dans la Syrie, dans les iſles Cyclades & même dans l'Eubée, la ſource de cette fontaine ſe trouva bouchée; que quelques jours après l'eau ſe fit un nouveau paſſage; & que l'iſle ne fut délivrée des ſecouſſes de ce tremblement, que, lorſqu'une ouverture s'étant faite dans la plaine, nommée Lelante, eut vomi un fleuve de boue enflammée.

3.° Une autre dans la grande Gréce, aux environs du Golfe de Squilaci. Il y en a qui appellent cette dernière Aruthuſe; 4.° une autre auprès de Smyrne, dans l'Ionie, province de l'Aſie mineure. 5.° Une autre enfin dans l'iſle d'Ithaque, qui a été auſſi appellée Cypara, ſelon Étienne le Géographe.

(*b*) Homère, dans le troiſième livre de l'Odyſſée, fait mention d'une fontaine du nom d'Aréthuſe, qu'il met près de la roche Coracienne.

ARÉTHUSE, *Arethuſa*, Ἀρέθουσα, nom d'une Nymphe, aimée d'Alphée. *Voyez* Alphée.

ARÉTHUSE, *Arethuſa*, Ἀρέθουσα, l'une des Heſpérides. *Voyez* Heſpérides.

ARÉTHUSIUS, *Arethuſius*, Ἀρεθούσιος, (*c*) nom d'une perſonne, dont il eſt parlé dans l'oraiſon de Démoſthène contre Nicoſtrate.

ARÉTHYRÉE, *Arœthyræa*, Ἀραιθυραία, (*d*) nom d'un canton de Sicyonie dans le Péloponnèſe. Ce nom lui fut donné par Aoris, en l'honneur d'Aréthyrée, ſa ſœur. Homère a parlé de ce canton ſous ce nom-là, en faiſant le dénombrement des peuples, qui ſuivoient les enſeignes d'Agamemnon:

Tous ſoldats aguerris de la fertile Ornée,

Ou du païs voiſin l'heureuſe Aréthyrée.

ARÉTHYRÉE, *Arœthyræa*, Ἀραιθυραία, (*e*) fille d'Aras, étoit ſœur d'Aoris. Les Phliaſiens diſoient qu'ils furent l'un & l'autre

(*a*) Strab. pag. 58, 449. Plin. L. IV. c. 7, 12.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. 13. v. 410.
(*c*) Demoſt. pag. 1106.
(*d*) Pauſ. pag. 107.
(*e*) Pauſ. pag. 107.

Digitized by Google

grands guerriers & grands chaſſeurs. Aréthyrée étant morte, ſon frere Aoris, pour faire honneur à la mémoire de ſa ſœur, voulut que tout le pais de Phliunte portât le nom d'Aréthyrée.

ARÉTIADE [l'Iſle d'], (*a*) étoit en Aſie & conſacrée à Mars. Ce fut-là que les Argonautes relâchérent, après une rude tempête. Ils y rencontrérent les enfans de Phryxus, qui venoient d'y être jettés par le même orage, & que, Æétès, leur ayeul maternel, envoyoit dans la Gréce, pour y recueillir les biens de leur pere. Après s'être reconnus comme parens, ils ſe racontérent leurs aventures, & étant entrés enſemble dans le temple de Mars, ils lui offrirent un ſacrifice. Jaſon inſtruiſit les enfans de Phryxus de ſon deſſein, & les exhorta à venir avec lui dans la Colchide, & de l'aider à enlever la Toiſon d'or. Argus, l'aîné de ces Princes, lui parla de la cruauté & des forces de ſon ayeul, & lui fit entrevoir les difficultés de cette entrepriſe. Jaſon en fut effrayé; mais, Pélée le raſſura, par l'eſpérance qu'il lui donna du ſecours des dieux, dont ils avoient déjà tant de fois éprouvé la protection. Ainſi, ils partirent tous enſemble de l'iſle de Mars, après un rude combat, qu'ils eurent à eſſuyer contre les oiſeaux de cette iſle, qui lançoient leurs plumes, comme des fléches, au rapport d'Apollonius & de Pomponius Méla; c'eſt-à-dire, contre les habitans qui les pourſuivoient à coups de fléche; & ayant paſſé pluſieurs iſles, & des terres qu'ils ne connoiſſoient point, & où ils n'oſérent aborder, ils découvrirent enfin le mont Caucaſe.

ARÉTUS, *Aretus*, Ἄρητος, (*b*) capitaine Troyen, qui voulut un jour ſuivre Hector & Énée, qui marchoient contre Achille. Chromius s'étoit joint à Arétus. Ils ſe repaiſſoient l'un & l'autre de la flatteuſe eſpérance, qu'ayant tué Alcimédon & Automédon, qui étoient les cochers du général Grec, ils emmeneroient les chevaux de ce Prince. Inſenſés! dit Homère, ils ne devoient pas s'en retourner tous deux de ce combat; & cet eſpoir trop ambitieux alloit être borné par le fer d'Automédon, qui, après avoir fait ſes prieres à Jupiter, ſentit au-dedans de lui une nouvelle force & un nouveau courage.

En même-tems, il lance ſon javelot, qui alla donner dans le bouclier d'Arétus, avec tant de violence que l'acier en fut percé, & que le fer mortel traverſant le baudrier, au défaut de la cuiraſſe, entra bien avant dans le ventre. Comme, lorſqu'un vigoureux & hardi chaſſeur décharge un furieux coup de hache ſur le cou d'un taureau ſauvage, qui vient l'aſſaillir, ce taureau frappé, bondit & tombe avec un bruit effroyable; de même Arétus, ſe ſentant bleſſé, bondit avec fureur, & tombe à la renverſe. Sa plaie étoit ſi pro-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 118.

(*b*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 494. & ſeq.

Digitized by Google

fonde, que la mort lui eut bientôt fermé les yeux.

ARÉTUS, *Aretus*, Ἄρητος, (*a*) fils de Neſtor, l'un des capitaines Grecs, qui ſe trouvérent au ſiége de Troye. Il avoit pluſieurs freres. Neſtor voulant un jour offrir un ſacrifice à Minerve, commanda, à ſes enfans d'aller chercher, pour cela, l'un une choſe, l'autre une autre. On vit aors Arétus, qui venoit du palais, portant d'une main un baſſin magnifique, avec une aiguiere d'or, & de l'autre, une corbeille, où étoit l'orge ſacrée, néceſſaire pour l'oblation.

ARÉUNA, *Areuna*, (*b*) Jébuſéen, autrement appellé Ornan, fut contemporain du roi David. L'ange du Seigneur, qui alloit exterminer Jéruſalem, pour punir David de l'orgueil, qu'il venoit de montrer dans le dénombrement, qu'il avoit fait faire de ſon peuple, étoit déjà dans l'aire d'Aréuna. David le voyant, qui frappoit le peuple, dit au Seigneur: » C'eſt moi qui ai péché; » c'eſt moi qui ſuis le coupable. » Qu'ont fait ceux-ci, qui ne » ſont que des brebis? Que vo» tre main, je vous prie, ſe tour» ne contre moi & contre la mai» ſon de mon pere. « Alors, Gad vint dire à David: » Allez dreſſer » un autel au Seigneur dans l'aire » d'Aréuna Jébuſéen. « David, ſuivant cet ordre que Gad lui donnoit de la part de Dieu, s'y en alla auſſi-tôt.

Aréuna, levant les yeux, apperçut le Roi & ſes officiers, qui venoient à lui. Il alla au-devant du Roi. Il lui fit une profonde révérence en ſe baiſſant juſqu'en terre, & lui dit: » D'où vient » que mon Seigneur & mon Roi » vient trouver ſon ſerviteur? « David lui répondit: » C'eſt pour » acheter votre aire & y dreſſer » un autel au Seigneur, afin qu'il » faſſe ceſſer cette peſte, qui tue » tant de peuple. « Aréuna dit à David: » Le Roi, mon Seigneur, » peut prendre tout ce qu'il lui » plaira pour offrir à Dieu. Voilà » des bœufs pour l'holocauſte, » un chariot & des jougs de bœufs » pour le bois. « Le roi Aréuna ſupplia le Roi d'accepter toutes ces choſes; & il ajoûta: » Je prie » le Seigneur, votre Dieu d'a» gréer le vœu, que vous lui » faites: « David lui répondit: » Je ne puis recevoir ce que vous » m'offrez; mais, je l'acheterai » de vous, & je n'offrirai point » en holocauſte au Seigneur, » mon Dieu, ce qui ne m'appar» tient pas. « David acheta donc l'aire, & donna pour les bœufs, cinquante ſicles d'argent. Il y dreſſa un autel au Seigneur, ſur lequel il offrit des holocauſtes & des hoſties pacifiques. Ainſi, le Seigneur ſe reconcilia avec Iſraël, & fit ceſſer la plaie, dont il avoit frappé ſon peuple.

Dans les Paralipomènes, on lit que David acheta l'aire & les bœufs d'Aréuna ſix cens ſicles d'or. Cette ſomme & la précé-

(*a*) Odyſſ. L. III. v. 413. *& ſeq.*
(*b*) Reg. L. II. c. 24. v. 16. *& ſeq.* Paral. L. I. c. 21. v. 15. *& ſeq.*

Digitized by Google

dente font un grand embarras pour les Interprétes. Il y en a qui croyent que David n'acheta d'abord que les bœufs & l'aire d'Aréuna pour la ſomme de cinquante ſicles d'argent ; & qu'enſuite il lui acheta toute la montagne, qu'il paya avec l'aire & les bœufs, la ſomme de ſix cens ſicles d'or. C'eſt, dit-on, cette montagne ſur laquelle on bâtit dans la ſuite le temple de Jéruſalem.

ARÉUS, *Areus*, Ἄρευς, (*a*) nom d'un Argonaute, ſelon Onomacrite. Mais, il y en a qui croyent que c'eſt plutôt une épithéte, ſouvent employée par Homère, qu'un nom propre. *Voyez* l'article ſuivant.

ARÉUS, *Areus*, Ἄρευς, fils de Mars, épithéte que les poëtes donnoient à ceux, qui s'étoient illuſtrés dans les combats. C'étoit auſſi celle de Jupiter & de pluſieurs autres divinités.

ARÉUS, *Areus*, Ἄρευς, autrement Arée. *Voyez* Arée.

ARÉUS, *Areus*, Ἄρευς, (*b*) nom d'un Rhéteur, dont il eſt fait mention dans Quintilien.

AREXIO, *Arexion*, Ἀρεξιών, (*c*) Arcadien de nation. C'étoit un devin, qui fut contemporain de Xénophon.

ARGALE, *Argalus*, Ἄργαλος, (*d*) fils d'Amyclas, roi de Sparte. Il avoit pluſieurs freres. Après la mort d'Amyclas, il ſuccéda au royaume, comme l'aîné de tous.

ARGANTHONE, *Arganthone*, femme de Rhéſus. C'étoit une jeune fille, que ce Prince trouva dans l'iſle de Chio, & qu'il épouſa, avant que d'aller à la guerre de Troye. Elle avoit tant d'amour pour ſon mari, qu'ayant appris ſa mort, elle en mourut de regret. Certains la nomment Arganthonis.

ARGANTHONIE [le Mont], *Mons Arganthonius*, ὄρος Ἀργανθώνιον, (*e*) nom d'une montagne, ſituée dans la Myſie, & non pas dans l'iſle de Chio, comme le ſoûtiennent Suidas & le Scholiaſte d'Ariſtophane.

On trouve dans le paſſage du premier Ἀργανθώνειος κλίνη, avant Ἀργανθώνιον ὄρος. Aucun des Auteurs, qui nous reſtent, ne fait mention du lieu, que ce Lexicographe appelle Ἀργανθώνειον. M. Sévin ne connoît pas de moyen plus ſûr pour lever la difficulté, que de changer le mot κλίνη en celui de κρήνη, *fons*, fontaine ; & ce changement eſt d'autant plus naturel, que Properce nous a conſervé la mémoire d'une fontaine, qui couloit au pied du mont Arganthone.

Simonide en faiſoit un fleuve, dit le Compilateur du grand Étymologique ; & ce fleuve ne différoit point de celui, qui portoit le nom de Cius dans les écrits des Anciens, comme on le voit dans un vers d'Apollonius de Rhodes. De-là, on conclura peut-être que dans le texte de Suidas, qui avoit

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 79.
(*b*) Quintil. L. III. c. 1.
(*c*) Xenoph. pag. 382.
(*d*) Pauſan. pag. 158.
(*e*) Suid. Tom. I. pag. 412, 413. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 226. *& ſuiv.*

Digitized by Google

ce passage devant les yeux, il faut lire Ἀργανθώνειον ὄρος, & non pas Ἀργανθώνιον. Il paroit néanmoins que de ces deux façons d'écrire, les Grecs ont suivi, sans scrupule, celle qui étoit le plus à leur gré. C'est la conséquence qu'on doit tirer de cette remarque de l'Auteur du grand Étymologique.

ARGANTHONIUS, *Arganthonius*, Ἀργανθώνιος, roi des Tartessiens en Espagne. Ce Prince vécut six vingts ans, & en regna quatre-vingts. Les habitans de Phocée en Ionie allérent trafiquer dans ses états. Et ayant appris d'eux la peine, qu'ils avoient à conserver leur liberté, il leur offrit un établissement en Espagne. Ces marchands lui ayant ensuite donné avis des conquêtes de Cyrus, il leur donna de grandes sommes d'argent, pour qu'ils les employassent à entourer Phocée de murs. Les Phocéens, chassés de leur païs, songérent enfin à profiter de la bienveillance d'Arganthonius; mais, ils le trouvérent mort, & n'osérent demander la même grace à son successeur.

ARGAS, *Argas*, Ἄργας, (*a*) surnom qu'on donna à Démosthène. On prétend qu'il lui fut donné à cause de la férocité & de la rudesse de ses mœurs (car, il y a des Poëtes, qui appellent de ce nom un serpent) ou à cause du fiel & de l'amertume de ses discours, qui affligeoient toujours ceux, qui les entendoient. Argas étoit en effet le nom d'un Poëte, qui faisoit des chansons, pleines de malignité & de médisance.

ARGÉ, *Arge*, (*b*) nymphe qui fut changée en biche par le soleil, irrité de ce qu'elle avoit dit d'un cerf, qui fuyoit devant elle, que, quand il iroit aussi vîte que cet astre, elle l'atteindroit. Cette métamorphose nous cache l'aventure d'une fille, inconnue d'ailleurs, qui aimoit fort la chasse, & qui périt dans les forêts.

Bochart dérive le nom d'Argé du mot Hébreu *Arga*, qui veut dire le cri des cerfs; & si cela est, on peut dire qu'elle n'avoit pas la voix belle.

ARGÉE [le Mont], *Mons Argæus*, ὄρος Ἄργαιον. (*c*) C'étoit la plus haute montagne de Cappadoce en Asie. La ville d'Eusébie étoit située au pied de cette montagne, dont la cime étoit couverte de neiges en tout tems. Ceux, qui montoient au sommet; ce qui arrivoit à peu de personnes, assuroient que, quand l'air étoit serein, on pouvoit voir delà les deux mers; c'est-à-dire, le Pont-Euxin & la Méditerranée.

Le mont Argée étoit le caractère distinctif de la monnoie de Césarée en Cappadoce.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*d*) fils d'Apollon & de la princesse Cyrène. Il avoit trois freres, Nomius, Aristée & Autochus. Il est aussi appellé Agétes; & il en a été parlé sous ce nom.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 847.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 87.
(*c*) Strab. pag. 538. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 466.
(*d*) Just. L. XIII. c. 7.

Digitized by Google

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, fils de Licimnius. Il fut emmené par Hercule, qui promit à son pere de le ramener. Mais, le jeune homme étant mort dans le voyage, Hercule fit brûler son corps, pour en recueillir les cendres & les apporter à son pere, satisfaisant, autant qu'il étoit en lui, à son engagement. On dit que c'est le premier exemple de corps brûlés après la mort.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος. Il y eut, à ce qu'on dit, un fils de Pélops, du nom d'Argée.

ARGÉE, *Argeas*, Ἀργέας, (*a*) pere de Polymèle, l'un des capitaines Troyens, qui tombérent sous les coups de Patrocle.

ARGÉE, *Argeus*, Ἀργεῖος, (*b*) Éléen, qui fut banni de sa patrie avec Charopus. Leur attachement pour le gouvernement Démocratique leur attira cette disgrace.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*c*) fils de Perdiccas, roi de Macédoine, succéda à son pere, vers l'an 687 avant l'Ére Chrétienne. Perdiccas accablé de vieillesse & près de rendre le dernier soupir, montra à son fils Argée, l'endroit où il vouloit être enterré; & après lui avoir commandé qu'on en fît non seulement le lieu de sa sépulture, mais encore de celle de tous ses descendans, il lui prédit que, tant que son tombeau seroit celui des Princes de sa race, son royaume seroit leur héritage.

Un scrupule, superstitieusement fondé sur cette prédiction, a fait croire que sa postérité s'étoit éteinte en Alexandre, parce que ce dernier n'avoit pas fait son tombeau, de celui de ses Ancêtres.

Argée, chéri de ses peuples qu'il avoit gouvernés en pere, laissa pour successeur son fils Philippe. Il avoit regné 38 ans. Il est appellé Arée dans Hérodote.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*d*) autre roi de Macédoine, selon quelques Auteurs, qui assurent qu'il regna deux ans, pendant l'expulsion d'Amyntas, pere de Philippe, qui avoit été chassé de sa capitale par les Illyriens; ce qui arriva vers l'an 393 avant l'Ére Chrétienne. Ce ne fut, au rapport de ces Auteurs, qu'après ce terme qu'Amyntas recouvra sa couronne.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*e*) prince que les Athéniens vouloient placer sur le trône de Macédoine, l'an 360 avant l'Ére Chrétienne. Ils lui prêtérent, à ce dessein, leur général Mantias à la tête de trois mille hommes bien armés, & d'une flotte considérable. D'un autre côté, un prince de la maison royale de Macédoine, nommé Pausanias, entreprit aussi dans le même-tems, de s'emparer de la couronne, par le secours du roi de Thrace. La raison de ces divers mouvemens; c'est que le roi Perdiccas venoit d'être tué dans une bataille, & n'avoit

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 417.
(*b*) Xenoph. pag. 635, 636.
(*c*) Just. L. VII. c. 2. Herod. L. VIII. c. 139.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 444.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 510, 511. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 460, 462.

Digitized by Google

laissé qu'un enfant, qui étoit pourtant l'héritier légitime du trône. Dans ces circonstances, les Macédoniens, allarmés, choisirent pour leur roi Philippe, pere d'Alexandre le Grand.

Le nouveau Roi trouva moyen, à force de présens, de détourner le roi de Thrace du dessein, qu'il avoit de faire remonter Pausanias sur le trône de Macédoine. Cependant, le général Athénien fit voile du côté de Méthone, où il s'établit, & envoya de-là le roi Argée, avec un corps de Soudoyés à Égues, autre ville de Macédoine. Celui-ci invita les habitans à le recevoir & à l'aider à conquérir le trône. Mais, voyant que personne ne l'écoutoit, il revint seul à Méthone. Philippe, instruit de l'arrivée de ces Soudoyés, étoit venu lui-même à Égues. Il les attaqua, & en tua un grand nombre. Alors, quelques-uns se rendirent à lui; pour les autres, ils se réfugiérent sur une colline, d'où il les renvoya sur leur serment. C'est ainsi qu'Argée perdit toute espérance de monter jamais sur le trône de Macédoine.

On croit que cet Argée est le même que celui, dont il est parlé dans l'article précédent.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*a*) frere du roi Ptolémée Philadelphe, fut mis à mort par ordre de ce Prince; & cela, parce qu'il étoit accusé d'avoir machiné quelque entreprise contre lui.

(*b*) Il y eut un confident de Ptolémée Soter, qui porta le nom d'Argée. Ce fut l'un de ceux, que ce Prince envoya dans l'isle de Paphos, pour y tuer Nicoclès, qui en étoit roi.

ARGÉES, *Argei*, (*c*) nom que les pontifes Romains donnoient à certains lieux, destinés pour l'offrande des sacrifices. Ce fut Numa, qui en fit la dédicace.

On dit que ce nom avoit été aussi donné aux sept collines, sur lesquelles Rome fut bâtie, en mémoire d'Argée, un des compagnons d'Hercule, qu'Évendre reçut chez lui. D'autres disent que c'étoient des lieux de la ville de Rome, où étoient les sépulcres des Argiens, qui avoient accompagné Hercule.

ARGÉES, *Argea*, figures de jonc, que les vestales jettoient tous les ans dans le Tibre, les jours des ides de Mai; c'est-à-dire, le quinze de ce mois. Ce sont Festus & Varron, qui nous apprennent cette cérémonie. Varron néanmoins dit que c'étoient les Prêtres, qui les jettoient, à moins qu'on ne veuille prendre le mot *Sacerdotibus*, dont il se sert, dans le sens féminin; c'est-à-dire, pour les Prêtresses. Varron ajoûte qu'on jettoit trente de ces Argées, ou figures d'homme.

Plutarque, dans ses questions Romaines, demande pourquoi on appelloit ces figures Argées? On en rapporte deux raisons; la premiére, c'est peut-être parce que

(*a*) Pauſ. pag. 12.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 743.
(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 21.

Digitized by Google

les Barbares, qui habitérent ces lieux les premiers, jettoient dans le Tibre tous les Grecs qu'ils pouvoient trouver; car, on appelloit Argées indifféremment tous les Grecs. Mais, Hercule leur persuada de renoncer à un uſage ſi cruel, & pour ſe purger de ce crime, d'inſtituer des ſacrifices, & de jetter des figures d'hommes dans le Tibre, au lieu d'hommes.

La ſeconde raiſon, c'eſt qu'Évandre Arcadien, & par conſéquent ennemi des Argiens, pour perpétuer cette haine dans ſa poſtérité, établit que l'on jetteroit des figures d'Argiens dans le fleuve du Tibre.

ARGÉIPHONTES, *Argeiphontes*, (*a*) ſurnom donné à Mercure, parce qu'il avoit tué Argus. Ce mot eſt compoſé du Grec ἄργος, *Argus*, Argus, & φόντης, pour φονητὴς, *occiſor*, qui tue.

ARGENT, *Argentum*, ſorte de métal, qui tient le ſecond rang entre tous les métaux, qui eſt fort blanc, le plus dur & le plus précieux après l'or.

I. L'Argent, au ſortir des mines, s'affine avec le mercure, ou le vif-argent. M. Homberg dit, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, que le métal parfait n'eſt que du mercure très-pur, dont les petites boules ont été percées, peu à peu, de toutes parts par la matière de la lumière; que les trous, ou les pertuis, qu'elle y a faits, ſont entièrement pleins de cette matière; que ces pertuis ſont ſi menus, que la matière de la lumière, qui s'y eſt introduite, y eſt reſtée attachée par ſon gluten naturel; que les extrêmités des pertuis d'une petite boule de mercure, touchant les extrêmités de pluſieurs autres boules de mercure, les attachent enſemble par la partie de la matière de la lumière, qui ſe trouve aux extrêmités des pertuis, qui ſe touchent immédiatement. M. Homberg conclud de-là, que l'or & l'Argent ne différent que par le plus ou le moins des parties de la matière de la lumière, qui a pénétré plus ou moins profondément, & en plus grande ou plus petite quantité, les parties du mercure; d'où il s'enſuit que l'Argent peut, avec le tems, devenir or. Il le confirme par des expériences ſur l'Argent, dont il a tiré de l'or. Une autre preuve, c'eſt que dans les mines, il ſe trouve quelquefois un or pâle, qui, par quelques fontes, ſe perfectionne & vient en couleur.

(*b*) II. Dans les ſiécles, qu'il a plu aux Mythologues de qualifier, aſſez mal à propos, d'or & d'Argent, il paroît que ces deux minéraux étoient peu connus; & que ces ſiécles auroient pu, avec plus de fondement, tirer leur dénomination du fer & du cuivre, dont il eſt certain que les premiers hommes ſe ſont ſervis longtems avant que d'honorer les au-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 133.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. V. p. 123, 124. *& ſuiv.*

Digitized by Google

tres de leur attention. Sçavoir, où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts; ce ſont des faits, qui paſſent nos connoiſſances, & des plus difficiles à comprendre. Cachés, comme ils ſont à nos yeux, & enveloppés dans les entrailles de la terre, en petites particules preſqu'imperceptibles, qui n'ont aucun rapport apparent, & aucune diſpoſition prochaine aux différens ouvrages, que l'on en compoſe, qui aura indiqué aux hommes les uſages, qu'ils en pouvoient tirer? C'eſt faire trop d'honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie & la néceſſité preſque indiſpenſable des inſtrumens qu'ils nous fourniſſent, méritent bien, ce ſemble, que l'on y reconnoiſſe le concours & la bonté de la providence.

Les ambraſemens des forêts, quelqu'idée que l'on s'en faſſe, ne ſatisfont pas l'eſprit ſur ce ſujet, & lui laiſſent bien des difficultés à réſoudre. L'activité d'un feu paſſager, qui n'eſt aſſujetti par rien, & dont les eſprits les plus diſſolvans, doivent, ſuivant leur nature, s'évaporer dans les airs, ne doit pas, à beaucoup près, approcher de celle du feu des groſſes forges: Cependant, ce feu concentré dans des fourneaux conſtruits, ſelon toutes les régles de l'art, pour en redoubler la violence, animé par des ſoufflets, combien lui faut-il de tems, avant que la gueuſe coule, avant que la mine préparée, lavée, dégagée de tous les corps terreſtres, qui retarderoient, à coup ſûr, les opérations de ce puiſſant élément, ſoit réduite en maſſe homogène, & enſuite partagée en barres; matière prochaine de tant & tant d'uſtenſiles.

Les fourneaux naturels de la providence, connus ſous le nom de Volcans, paroiſſent, à la vérité, plus propres au dénouement de cette difficulté. Les dégorgemens des minéraux informes & mêlangés, qui ſortent de tems en tems par ces ſoupiraux, peuvent avoir été, avec plus de vraiſemblance, la première cauſe occaſionnelle, & de la recherche de la matière, dont ils étoient formés, & de la manière de les fondre; conjecture d'autant plus apparente, que les premiers artiſans de cette profeſſion, ſuivant la Fable & l'Hiſtoire, ont été les habitans des païs & des iſles, diſtingués par ces fameuſes ouvertures.

Pour trancher toutes ces difficultés, les Anciens ont eu recours à des intelligences ſupérieures, qui, ſelon eux, prirent le ſoin d'inſtruire les premiers hommes, des principes & des organes des méchaniques. Ils atribuoient ce bon office, ou à Vulcain, que les Égyptiens mettoient à la tête de tous leurs dieux, ou à Prométhée, le premier auteur du genre humain, qu'ils ſuppoſoient avoir apporté le feu du Ciel, & avec lui toute l'étendue de ſa force, &, entr'autres, le ſecrêt de réduire les métaux, comme il s'en vante lui-même par la bouche du poëte Eſchyle. *Qui peut ſe glorifier*, dit-il, *d'avoir découvert avant moi, le cuivre, le fer, l'Argent & l'or?* S'il étoit permis de prendre

Digitized by Google

à la lettre les fictions des Poëtes, on pourroit même dire que les dieux avoient fait usage de ces métaux avant les hommes, puisqu'ils leur faisoient boire le nectar dans des coupes d'or, & que dans la description du palais du Soleil, Ovide fait briller par tout l'or & l'Argent, jusques dans les roues & dans les rais de son char.

Clara micante auro.

Temo aureus, aurea fulvæ
Curvatura rotæ, radiorum Argenteus ordo.

Il semble même que la tradition & la révélation nous conduisent au même dénouement surnaturel. L'auteur du livre d'Hénoch pose, comme un fait constant, que ce fut un ange qui apprit à Tubalcain, le vrai original du Vulcain de la fable, la manière de fondre les métaux, & de les réduire en œuvre. Il nomme même cet ange; & le nom d'Exaël, qu'il lui donne, paroît dérivé de deux termes, dont l'un signifie Dieu, & l'autre fondre, comme qui diroit *le Dieu-fondeur.* On sçait aussi que les Chimistes prétendent que les premiers préceptes de leur art, dont les métaux font un des principaux sujets, leur ont été communiqués d'abord par les anges, qui eurent la bonté d'entrer en commerce avec les filles des hommes avant le déluge. Sans tous ces détours, il seroit peut-être plus sûr & plus vrai d'en rapporter la découverte directement à l'Auteur de la nature, & aux lumières infuses, dont il gratifia le premier homme, qui le mirent en état de pénétrer dans les mystères les plus secrets de la Physique. Certainement, il n'est pas aisé de comprendre comment Caïn, son fils premier né, auroit pu bâtir des villes, s'il n'avoit déjà sçu se servir du fer & des instrumens de l'architecture. C'est aussi le sentiment de Josephe, qui lui attribue en même-tems, l'institution des poids & des mesures.

Sans entreprendre d'approfondir davantage cette question, il est certain que l'usage des métaux, particulièrement du fer & du cuivre, est presqu'aussi ancien que le monde; mais, il ne paroît pas que, dans les premiers siécles, il fût beaucoup question de l'or ni de l'Argent. Uniquement occupés des besoins pressans, les premiers habitans du monde firent ce que font, & ce que doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensérent à bâtir des maisons, à défricher la terre, & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper les arbres, pour tailler des pierres & pour toutes les opérations méchaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre ou d'acier, tempérés les uns avec les autres; ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux, qui se trouvérent établis dans les païs, qui les produisent, ne furent pas long-tems sans en connoître l'importance. On en venoit chercher de toutes parts; & leur terre, ingrate en apparence & stérile pour toute

Digitized by Google

autre choſe, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandiſe ; & les barres de fer étoient des lingots, qui leur procuroient toutes les commodités & les douceurs de la vie, ſans en excepter les faveurs des plus belles créatures.

Les déeſſes de ces tems-là ; c'eſt-à-dire, les perſonnes les plus merveilleuſes ſe radouciſſoient auprès de ces cyclopes, noirs, nus, craſſeux, ſouvent eſtropiés. Leurs Vulcains avoient leurs Vénus ; & ſi elles leur faiſoient quelques infidélités, ce n'étoit qu'en faveur des héros cuiraſſés, dont tout le mérite conſiſtoit à manier le fer & l'acier d'une façon encore plus terrible. Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'eſt que ce goût s'étendoit juſques ſur les ajuſtemens, & que leurs déeſſes, ſans en excepter celle de Cythère, au lieu de brocards d'or ou d'Argent, s'habilloient de fer & d'acier ; puiſque, dans la deſcription que Pauſanias nous a laiſſée du plus ancien de ſes temples, ſa ſtatue y étoit en équipage de guerre. C'étoit la mode ; c'étoit le bon air ; c'étoit ce qu'il y avoit alors de plus précieux.

Ces matériaux groſſiers, aujourd'hui ſi communs & ſi mépriſés, devenus les premiers mobiles du commerce par leur néceſſité abſolue dans toutes les profeſſions, furent long-tems l'objet de la cupidité du genre humain. On en fit des magaſins. Les payemens ne ſe faiſoient que par leur entremiſe. Les biens & les facultés des familles ſe meſuroient, par proportion, à la quantité, qu'ils en poſſédoient. Combien de milliers de fer ? Combien de milliers de cuivre ? Pour éviter les embarras du balancier, les Magiſtrats en firent frapper des maſſes de pluſieurs figures & de volumes différens, avec des points ou des caractères, qui en marquoient la valeur & le véritable poids. Il ſeroit inutile d'entrer dans un plus grand détail, épuiſé par les Monétaires. Ils conviennent tous que les premieres monnoies roulérent preſque toutes ſur ces deux principes ; que celle de fer étoit encore en uſage à Lacédémone, long-tems après la fondation de Rome, & que celle de cuivre ſe ſoûtint ſeule dans cette dernière République, pendant plus de quatre ou cinq cens ans.

Dans la ſuite des tems, ces matières étant devenues fort communes, la valeur en diminua. Ce que l'on avoit pour une livre, en demanda deux. Le commerce en devint plus difficile. Les ſommes, tant ſoit peu conſidérables, ne pouvoient ſe tranſporter qu'avec des tombereaux. L'embarras & la dépenſe des voitures firent chercher d'autres eſpèces. L'or & l'Argent ſe préſentérent & furent reçus avec un applaudiſſement univerſel. Juſques-là, ils n'avoient été en uſage qu'entre les femmes & les enfans, qui les ramaſſoient dans les ruiſſeaux, & qui s'en compoſoient de petits ornemens, conformes à leurs goûts, ordinairement aſſez uniformes, des bagues, des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles, des chaî-

Digitized by Google

nes, de petits meubles de toilette de toutes les façons. Ce qui plaît à ces deux branches du genre humain, peut s'assurer de plaire bientôt à toute la masse. Que ne font pas les hommes? Que n'osent-ils pas pour s'attirer leurs caresses, pour se ménager leurs bonnes graces? Ils vont aujourd'hui à la Chine, au Japon, aux extrêmités du monde, pour leur en apporter des raretés, des curiosités, dont on se passeroit aisément sans leurs caprices & leurs fantaisies.

Anciennement, ils entreprenoient les voyages de Tharsis & du païs d'Ophys, où ils apprirent que ces métaux se trouvoient en plus grande abondance. Là, non contens des paillettes des ruisseaux & des fragmens d'un volume plus considérable, qui se trouvoient dans les souterreins des montagnes, souvent jusqu'à la grosseur d'une noix, s'il en faut croire Diodore de Sicile, Agatharchide, & plusieurs anciens Auteurs, ils firent l'anatomie de la terre, & creusérent jusques dans les replis les plus secrets de ses entrailles, pour y découvrir les veines & les grosses artères, où circuloient ces minéraux.

Les Auteurs, que nous venons de citer, ajoûtent que les habitans de ces païs en faisoient si peu de cas dans les commencemens, qu'ils donnoient deux livres d'or pour une de fer, & trois pour une de cuivre; conditions, qui nous paroîtroient aujourd'hui folles & incroyables, si elles n'avoient été justifiées dans ces derniers siécles par les Américains du Pérou, du Chily & du Potosi, qui jettoient à la tête des Espagnols les plus grosses masses d'or & d'Argent pour des aiguilles, des coûteaux, des ciseaux, des haches, des serpes, ou des marteaux; avec cette singularité, qu'ils triomphoient encore de leurs échanges, & qu'ils se moquoient entr'eux de la simplicité de leurs nouveaux hôtes, qui leur abandonnoient des instrumens utiles & de la dernière importance, pour des matières frivoles, qui ne leur servoient qu'à composer de pures bagatelles; pendant que ceux-là, de leur côté, amassoient des trésors immenses avec des quinquailleries, qui ne leur coûtoient presque rien; supercherie assez ordinaire dans tous les négoces. De part & d'autre on se trompe, ou l'on cherche à se tromper, en se dérobant réciproquement la connoissance du juste prix de ses marchandises.

Quoiqu'il en soit; on peut dire, à la décharge des Espagnols de ces derniers tems, qu'ils n'ont fait que rendre aux Américains, ce que les Phéniciens avoient prêté à leurs ancêtres. Car, on sçait que ces anciens navigateurs avoient exercé précisément le même négoce, & avec les mêmes avantages, sur les côtes de l'Espagne, où ils portoient du fer & du cuivre, alors inconnus dans ce païs-là; & qu'ils en ramenoient leurs vaisseaux, tellement chargés d'or & d'Argent, qu'ils étoient souvent réduits à la dure nécessité d'en composer leurs ancres, pour répondre aux desirs de leurs correspondans, qui leur demandoient,

Digitized by Google

par grace, de leur laiſſer celles de fer. C'eſt ainſi, diſoit un profane, que les dieux ſe divertiſſent à baloter le genre humain. *Profectò dii nos quaſi pilas habent.* Un Chrétien plus éclairé admirera la ſageſſe de la providence, qui ſçait faire ſervir toutes choſes à l'exécution de ſes deſſeins. Il reconnoîtra que nos foibleſſes & nos cupidités deviennent entre les mains de Dieu un moyen efficace de porter ſon culte & ſes loix dans les païs les plus éloignés, où l'on peut préſumer qu'ils n'auroient pas pénétré avec tant de ſuccès & de rapidité, ſans le ſecours de la faim de l'or & de l'Argent.

Que le premier uſage de ces métaux n'intéreſſât dans les commencemens, que les femmes & les enfans, la preuve en eſt connue; ſoit par l'Écriture, qui nous apprend que l'arche & le veau d'or ne furent fabriqués dans le déſert, qu'avec tous les petits ornemens des femmes Iſraëlites, ramaſſés enſemble; ſoit par l'hiſtoire Romaine, où nous voyons que les Sénateurs de cette République naiſſante, furent obligés d'avoir recours à la même reſſource, pour fournir aux Gaulois les mille livres d'or, qu'ils exigérent d'eux pour le rachat de leur ville & de leur citadelle. Sçavoir, après cela, dans quelle vue les victorieux ſtipulérent cette condition, & ſur quoi pouvoit être fondée leur avidité, ſi ce métal n'entroit point encore alors dans le commerce, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé à conjecturer; d'autant plus que la même Hiſtoire nous apprend que ce même or fut trouvé en eſpèce dans les Gaules, plus de 400 ans après, ſous l'empire de Tibère, & rapporté à Rome par le propréteur Druſus. Il fut apparemment conſacré à quelqu'un de leurs dieux, ſuivant la coûtume de ces tems-là.

Ces matières devenues moins rares, les hommes ſe les appliquérent à leur tour; & ils en compoſérent des coupes, des gobelets & des vaſes de toutes les façons, deſtinés au ſervice de la table. Il paroît que les Égyptiens s'en ſervoient déjà du tems de Joſeph, & les Grecs au ſiége de Troye. De-là, ils paſſérent dans les temples, dont les ſtatues, les lampes & la plûpart des uſtenſiles, qui n'étoient auparavant que de bois ou de terre, furent transformés en or ou en Argent. Les gens de guerre les firent même entrer, par une vanité aſſez mal entendue, dans leurs armes & dans leurs boucliers.

Enfin, le goût général de tous les états pour ces deux métaux, ſe déclara ſi ouvertement, qu'il ne fut plus queſtion des deux autres. Ils prirent leur place dans le commerce & les ſupplantérent par toute la terre, ſans concert, ſans conſpiration, par une eſpèce d'inſpiration. Leur brillant, leur poli, leur couleur éclatante donnérent dans la vue de tout le monde avec une eſpèce d'enchantement. Ils décidérent de la pauvreté, des richeſſes, du ſouverain bien, de toutes les affaires du monde. Ils devinrent l'objet univerſel de la convoitiſe, non ſeulement des particuliers

Digitized by Google

culiers, mais des États. Un Auteur fameux, qui vivoit dans le tems de la plus grande puiſſance des Romains, obſerve que l'étendue immenſe de leur domination ne les empêchoit pas d'entreprendre encore la conquête des Provinces, où ils eſpéroient trouver de l'or ou de l'Argent, ſans autre raiſon ni prétexte.

L'un fut regardé, ſuivant le ſtyle des chymiſtes, comme le ſoleil, & l'autre comme la lune de l'univers. Tous deux, comme l'ame & les grands mobiles du commerce, comme le compas & la régle de toutes les marchandiſes, dont ils fixoient par une méthode abrégée les juſtes proportions. Les monnoies ne roulérent plus que ſur ces deux matières; leur conſtitution ſolide, malléable, flexible, ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions, & fidelle à les conſerver avec la dernière exactitude: en un mot dégagée de toutes les imperfections des autres métaux, qui ſont ou trop durs, ou trop mous, ou d'un maniement déſagréable, & même dangereux; ce ſont-là les véritables raiſons, qui déterminérent toutes les nations de la terre à leur donner la préférence; mais, avec cette différence, qu'elles ne leur ont pas toutes aſſigné préciſément la même valeur. Elle hauſſe ou baiſſe, ſuivant les païs, les tems & les circonſtances, qui les rendent ou plus rares ou plus communes, toujours & par tout ſelon la volonté des Souverains. C'eſt un privilége incommunicable & inconteſtable, dont ils jouiſſent tous par le droit naturel, par le droit poſitif, par le droit des gens. Ils ont celui de fixer le prix du pain, du vin, de toutes les choſes néceſſaires à la vie. S'il en étoit qui puſſent s'arroger une valeur eſſentielle, ce ſeroient certainement celles-là.

Cependant, l'évaluation de ces choſes varie au gré des Princes, qui doivent, à plus forte raiſon, être les arbitres du prix de ces matières ingrates & ſtériles, qui ne valent que ce qu'on les fait valoir, & dont le plus grand mérite eſt de porter leur image, leur nom & leurs armes; ce qui eſt conforme à la ſage déciſion de J. C. dans l'Évangile, qui adjugeoit à Céſar toutes les piéces de monnoie de ſon empire, par cela ſeul qu'elles portoient ſon empreinte. Auſſi, voyons-nous que la république Romaine, dans ſon berceau, uſa de ce droit ſans balancer, pour ſoûtenir les dépenſes, & acquitter les dettes qu'elle avoit contractées pendant la première & la ſeconde guerre Punique; & qu'à deux repriſes différentes, qui ſe ſuivirent de près, elle augmenta la valeur de la monnoie de cuivre, d'abord de moitié, & enſuite de cinq ſixièmes; de manière que ſon as qui, dans ſon origne, peſoit douze onces, fut réduit tout d'un coup à ſix, & en dernier lieu à deux; & il ne paroît pas que ces réductions exceſſives aient été déſapprouvées ni par le peuple, & encore moins par les Sénateurs, puiſque c'étoit leur ouvrage; ni dans les ſiécles ſuivans, lorſque les Empereurs jugérent à propos de hauſſer le prix des eſpèces d'or

Digitized by Google

& d'Argent & d'en altérer le titre.

La prétendue valeur intrinſeque de l'or & de l'Argent, eſt donc une idée purement chimerique & populaire, uniquement fondée ſur les préjugés de l'éducation. Accoûtumés à entendre exalter leur importance, & à voir l'empreſſement avec lequel tout le monde les recherche, nous leur avons attaché un mérite eſſentiel, &, dans le fonds, il n'eſt qu'arbitraire. A ne conſulter que la nature, les grains d'orge ou de froment l'emporteroient de beaucoup ſur les grains d'or ou d'Argent, & même ſur les perles & les diamans; & les hommes ne balanceroient pas à leur donner la préférence, ſemblables en cela au coq de la Fable. Par la même raiſon, le fer & le cuivre, ſi on leur rendoit la juſtice qui leur eſt due, entreroient ſans difficulté dans leur ancienne conſidération, & ſeroient eſtimés, recherchés, conſervés avec l'attention la plus parfaite, comme la matière premiere, à qui nous devons notre ſubſiſtance & toutes les commodités de la vie; pendant que les métaux dominans ſeroient relégués dans les cabinets des femmes & des enfans. Qu'ils ne s'en faſſent donc pas trop accroire; ils ne ſont pas de meilleure condition que ceux, qu'ils ont ſubjugués. Comme eux, ils ſortent de la terre. Si on les y laiſſoit, que ſeroient-ils? Si on y laiſſoit les autres, que deviendrions-nous?

Ceux-ci ont ſur eux l'avantage de l'ancienneté, avec toutes les preuves de la véritable valeur. Sans eux, il ne s'eſt jamais rien fait, & il ne ſe fera jamais rien de grand, de beau, de bon, ni dans la paix, ni dans la guerre. Ils peuvent rentrer dans leurs droits, & réduire tout le genre humain, mieux conſeillé, à juger des uns & des autres, ſuivant la droite raiſon & l'équité naturelle, comme les Américains.

Multa renaſcentur quæ jam cecidêre, cadentque

Quæ nunc ſunt in honore Numiſmata, ſi lubet illis

Quos penes arbitrium eſt, Pretiumque & forma monetæ.

Qui ſçait même ſi la nature ne nourrit point dans ſon ſein de nouvelles matières plus pures, plus parfaites, plus merveilleuſes, que celles qui ſont aujourd'hui l'objet de notre idolâtrie, qui effaceront celles-ci, comme elles ont effacé les anciennes, & qui leur feront éprouver le même ſort.

Cette réflexion conſole le Philoſophe indigent. Elle juſtifie, du moins à ſes yeux, le peu de cas qu'il fait des richeſſes. Puiſſe-t'elle contribuer à en faire ſentir la vanité à ceux qui les poſſédent!

ARGENTANE, *Argentanum*, (*a*) ville d'Italie au païs des Bruttiens. Tite-Live met cette ville au nombre de celles, qui, durant la ſeconde guerre Punique,

(*a*) Tit. Liv. L. XXX. c. 19.

Digitized by Google

rentrérent sous l'empire des Romains, l'an 203 avant J. C., parce que les Carthaginois s'affoiblissoient de jour en jour. Les Géographes modernes ne s'accordent pas si c'est présentement Argentina, bourg de la Calabre citérieure, comme le nom semble l'insinuer, ou S. Marco, ville de la même province.

ARGENTÉE [la Rivière d'], *Amnis Argenteus*, selon Pline, *Flumen Argenteum*, (*a*) selon un autre Écrivain, Ἀργεντίος ποτάμος, selon Ptolémée. C'étoit une rivière des Gaules dans la Narbonnoise. Sa source étoit dans les montagnes au païs des Salyes, & son embouchure dans la Méditerranée vers les frontières du territoire des Commones, entre *Olbia* & *Forum Julium*, maintenant Fréjus.

Lépidus, l'an de Rome 710, étoit allé camper sur les bords de la rivière Argentée, vis-à-vis des troupes d'Antoine. Nous avons encore la lettre qu'il écrivit à Cicéron du camp, situé près d'un pont qu'on voyoit alors sur cette Rivière. La lettre de Lépidus est une relation de la conduite qu'il y avoit tenue. On prétend que le nom d'Argentée fut donné à la rivière en question, à cause de la pureté de ses eaux. Son ancien nom s'est conservé; car, on l'appelle encore à présent Argens dans la Provence.

ARGENTES, *Argenta*, (*b*) ville ou château de Thessalie en Gréce. Vers l'an 198 avant l'Ére Chrétienne, ceux qui tenoient ce château, intimidés par l'exemple de Gomphes, qu'on venoit de forcer, se rendirent à Amynandre, Roi des Athamanes, sans se défendre. Ce n'étoit pas, au reste, un château bien considérable.

ARGENTEUS, piéce d'argent. C'est la même chose que le sicle. *Voyez* Sicle.

ARGENTINUS, *Argentinus*, (*c*) fils de la déesse Pécunia, étoit le dieu de l'argent. S. Augustin parle du dieu Argentinus & du dieu Æsculanus, comme des protecteurs des gens d'affaires, & de tous ceux, qui faisoient commerce d'argent & de banque. Ils invoquoient l'un, pour devenir riches; ils imploroient l'autre, pour faciliter la reddition de leurs comptes, pour répandre sur leurs malversations un voile impénétrable, & pour détourner les yeux de l'envie de dessus leur fortune.

ARGENTORATE, *Argentoratum*, Ἀργεντόρατον, (*d*) ville des Gaules, que Ptolémée met dans le païs des Vanglones. Selon M. d'Anville & d'autres, elle appartenoit aux Triboces. Au reste, Ptolémée est le premier qui ait fait mention de cette ville.

La défaite des Allemans & de leur roi Chnodomaire par Julien,

(*a*) Plin. L. III. c. 4. Ptol. L. II. c. 10. Cicer. ad Amic. L. X. Epist. 34. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 14.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 307.
(*d*) Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de l'Gaul. par M. d'Anv. Mém. de l'Acad des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. IX. pag 129. *& suiv.*

Digitized by Google

près de cette ville, a fait dire à Ammien Marcellin : *Argentoratus barbaricis cladibus nota.* Elle paroît sur les voies Romaines dans l'Itinéraire d'Antonin & dans la table Théodosienne. *Civitas Argentoratensium*, dans la Notice des provinces de la Gaule, suit immédiatement la métropole de la Germanie première, qui est Mayence. Comme on ne voit pas qu'elle eût changé son nom d'*Argentoratum* en celui des Triboces, auxquels elle appartenoit, quoique, dans la même province, les capitales des Némètes & des Vangiones ne paroissent que sous ces noms de peuples dans la Notice; on pourroit soupçonner qu'Argentorate n'étoit pas primitivement la principale ville des Triboces. Mais, selon la Notice de l'empire, elle donnoit le nom à un district, appellé *tractus Argentoratensis*, sous les ordres d'un Commandant, qui avoit le titre de comte. La même Notice nous apprend qu'on y avoit établi un attelier d'armes de toute espèce. Cette ville est quelquefois nommée Argentore, ou Argentine.

Ceux qui aiment à s'instruire de l'Antiquité, ne seront pas fâchés, j'espére, de trouver ici un précis des remarques, que l'on lit dans un des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, au sujet du nom d'*Argentoratum.*

M. Schepflin, associé correspondant de cette sçavante Société, étant venu y prendre place en 1731, marqua le jour de son entrée par la lecture d'une dissertation sur un monument de la huitième légion d'Auguste, découvert à Strasbourg; & comme à la fin de cette dissertation, il paroissoit reconnoître le nom d'*Argentoratum* pour un nom Romain, M. Lancelot crut devoir opposer à ce sentiment les remarques, dont nous allons rendre compte.

Premièrement, selon M. Lancelot, aucune raison sensible ne détermine à faire venir le mot *Argentoratum* de celui d'*Argentum.* Aucun Auteur ne nous apprend que la ville de Strasbourg ait eu des mines d'argent dans son territoire; qu'elle ait servi de dépôt à la caisse militaire, ou au trésor public; ni que les officiers & les ouvriers, qu'on nommoit *Argentarii*, y aient fait une résidence particulière.

En second lieu, on ne sçauroit donner de preuves positives, que la ville de Strasbourg n'existoit point; & qu'elle ne portoit pas le nom d'*Argentoratum*, avant que les Romains pénétrassent dans le païs des Germains. Le silence de quelques Auteurs suffit-il pour nier cette existence ? Elle pouvoit exister, sans que Strabon, Pline & Tacite en eussent parlé. Rien ne s'y étoit passé qui fût venu à leur connoissance, ou qui méritât d'être transmis à la postérité.

On ne peut disconvenir qu'elle ne fût considérable du tems de Ptolémée, puisque cet Auteur, qui, ordinairement, ne fait mention que des principales villes, parle de celle-ci, & dit qu'elle étoit destinée à la huitième légion. Son

Digitized by Google

accroiſſement auroit été très-prompt, ſi elle n'avoit dû ſon établiſſement qu'aux Romains.

En troiſième lieu, ce n'eſt pas avancer un nouveau ſentiment, que de dire qu'elle eſt d'origine Germaine. Pluſieurs Auteurs le prétendent, Bebelius, Spener, &c. Ce dernier dit même que l'on ne doit pas douter que ſon nom ne fût Germain. L'exact & judicieux M. Obrecht s'étoit propoſé de traiter ce point d'antiquité dans l'ouvrage, qu'il avoit promis de donner ſous le titre d'*Alſaticarum urbium origines*.

En quatrième lieu, on doit établir, pour maxime générale, qu'il faut chercher les noms des lieux dans la langue primitive des nations, qui les ont habités, avant que d'être réduits à leur donner une origine étrangère, à moins que celle-ci ne fût établie ſur un point d'hiſtoire indubitable.

Or, ſi l'on peut trouver le nom d'*Argentoratum* dans le Celtique ou le Germain, quelle néceſſité y a-t-il d'en faire un nom Latin ? Quand on dit Celtique ou Germain, c'eſt qu'on ne peut douter de l'affinité, pour ne pas dire l'identité des deux langues. Qu'*Argento* ſoit un mot Celtique, les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentomum*, d'*Argentogilum* le prouvent. On y peut joindre celui d'*Argentouaria*; terme qui s'eſt inſenſiblement altéré en celui d'*Argentoaria*, & depuis dans les ſiécles poſtérieurs, en *Argentaria*; celui d'*Argentoduplum*, ou *Argentoduprum*, riviere de Languedoc, qui ſe jette dans l'Aude; peut-être peut-on auſſi y joindre tous les noms d'*Argences*, d'*Argençon*, d'*Argentan*, qui ſont aſſez communs en France.

On ne peut nier qu'*Argentomagus* & *Argentogilum*, ne ſoient des noms Gaulois, compoſés de celui d'*Argento*, & de ceux de *Magus* & de *Gilum*. Ces deux derniers ſont inconteſtables.

De ce qu'ils ſont joints à celui d'*Argento*, on en doit conclure que lui-même eſt auſſi Celtique. On ne trouvera point de noms Latins, joints à des noms Celtiques, ſi on en excepte ceux, que la flatterie, ou la reconnoiſſance introduiſirent en faveur de Jule Céſar & d'Auguſte. Le nom de ces deux Empereurs ſe trouve joint à des mots Celtiques dans ceux d'*Auguſtodunum*, d'*Auguſtomagus*, d'*Auguſtonemetum*, d'*Auguſtoritum* ou *Auguſtoretum*, *Cæſarodunum*, *Cæſaromagus*, *Juliacum*, *Juliobona*. Mais, on ſent bien qu'il étoit impoſſible de faire autrement; & ce qui acheve de le prouver, c'eſt que, hors ces cas-là, on ne trouve aucun mêlange de termes Gaulois & Romains, ſur tout pour des lieux ſitués dans les provinces ſeptentrionales des Gaulois ou Celtes.

S'il eſt donc établi qu'à la réſerve des cas, que l'on vient d'expliquer, & qui ne forment tous enſemble qu'une exception bien legére à la regle générale, on n'a jamais allié un nom Celtique à un nom Romain; il reſte pour conſtant que les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentogilum*, ſont compoſés de deux noms Gaulois. Il y

Digitized by Google

a même une observation à faire sur le dernier. Le mot *Gilum*, qui, à en juger par les noms qu'il termine, n'a été donné qu'à des lieux d'une plus petite considération, que ceux qui ont le *magus*, le *dunum*, le *bona*, &c. n'a jamais mérité d'être joint à ceux de Jules César & d'Auguste, parce que ces princes n'avoient porté, ni leur attention, ni leurs bienfaits sur des lieux d'aussi peu de conséquence; & de-là, il est toujours resté joint à un autre nom Celtique, *Bonogilum*, *Brogilum*, *Diogilum*, *Nantogilum*, *Antogilum*, *Gargogilum*, *Cassenogilum*, *Cantogilum*, *Vernogilum*, &c.

Or, si *Argento* est un mot Celtique dans les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentogilum*, & dans ceux qu'on a indiqués ci-dessus, pourquoi cessera-t'il de l'être dans *Argentoratum?* Pourquoi ce nom ne sera-t'il-pas aussi composé de deux autres Celtiques, ou Germains, *Argento* & *ratum*, qui peut être le même que *retum*, *ritum*, ou *ractum?* Car, toutes ces terminaisons, qui doivent avoir une signification commune ou approchante, se trouvent dans *Corterate*, dans *Carpentoratum*, ou *Carpentoracte*, dans *Bibracte*, dans *Insula horata*, dans *Augustoretum*, ou *Augustoritum*, dans *Anderitum*, &c.

S'il est naturel de demander ce que signifioient en langue Celtique les mots *Argento*, *Argentum*, *Argantum*; M. Obrecht, que nous avons déjà cité, & qui, à l'occasion du mot Tribocci, convient qu'il est Celtique, mais qu'il n'est pas facile d'en deviner la vraie signification, ajoûte qu'il est impossible de prononcer sur l'origine d'un mot & sur l'usage d'une langue, avant que d'avoir rien de certain sur cette langue & sur ce mot. C'est le cas où nous sommes à l'égard du Celtique. Nous en connoissons beaucoup de termes, & nous en entendons quelques-uns, parce que d'anciens Auteurs les ont expliqués; mais, comme cela ne suffit pas pour trouver l'explication des autres, contentons-nous de travailler à restituer à cette langue tous ceux qui peuvent lui appartenir.

Quand les Romains, devenus maîtres ou alliés des nations, qui bordoient le Rhin, voulurent, suivant leur usage, donner un nom Latin à *Argentoratum*, la chose leur fut aisée. Rapportant le premier mot qui le composoit, à leur mot Latin *Argentum*, ils le conservérent; & supprimant le second *oratum*, *ratum*, ils y substituérent une de leurs terminaisons favorites, *ina*; ce qui a formé leur *Argentina*.

Pour le nom moderne de Strasbourg, on s'apperçoit d'abord qu'il est composé de *strata*, & de *burgus*. Plusieurs voies Romaines y passoient; & on sçait que les grands chemins, que les Romains avoient construits dans les pais, où ils séjournoient, ou dont ils avoient fait la conquête, y introduisirent le mot *strata*, *via strata*. La plûpart des nations chez qui on trouve de ces chemins, ont adopté ce terme, dont l'usage leur étoit si fréquent. De-là, viennent

Digitized by Google

l'*eſtrée* François, le *ſtret* Anglo-Saxon, le *ſtreet*, *ſtreat* Anglois, le *ſtraſſ* Allemand, le *ſtraede* Danois, le *ſtraet* Flamand. De-là, viennent auſſi par conſéquent les noms d'*Erminſtreat*, de *Wattingstreat* en Angleterre, de *Strasburgum*; tous noms compoſés, non pas, à parler exactement, de deux langues, mais d'une ſeule, puiſque le mot *ſtrata* lui-même étoit devenu François, Anglois, Allemand, parce que ces nations ſe l'étoient approprié, & lui avoient donné chacune leur terminaiſon particulière.

C'eſt par cette introduction de nouveaux termes, & par les autres changemens, que des invaſions ſubites & quelquefois le ſimple commerce, occaſionnérent dans les langues primitives, que les langues modernes ſe ſont formées. Celles-ci ont été appellées, dans le moyen âge, langues ruſtiques; c'eſt-à-dire, langues vulgaires, par oppoſition à la langue Latine, qui étoit ſeule réſervée aux ſciences, & que l'Égliſe avoit conſacrée. C'eſt auſſi en ce ſens qu'il faut entendre le mot *ruſtice*, qui ſe trouve dans un diplôme de l'empereur Othon ſecond, où il eſt dit au ſujet de Strasbourg, *Argentinenſem civitatem, quæ ruſticè Strazburg vocatur alio nomine.* Notre François a été appellé de même, *lingua ruſtica*, lorſqu'il commençoit à ſe former.

ARGÉS, *Arges*, l'un des Cyclopes, qui forgérent la foudre de Jupiter.

ARGIE, *Argia*, Ἀργεία, province du Péloponnèſe, autrement appellée Argolide.

ARGIE, *Argia*, Ἀργεία, (*a*) fille d'Antéſion, fut mariée à Ariſtodème.

ARGIE, *Argia*, Ἀργεία, fille d'Adraſte, roi des Argiens, épouſa Polynice. Elle eſt renommée dans l'Hiſtoire par ſon extrême tendreſſe, qu'elle fit particuliérement paroître, lorſqu'ayant appris que ſon mari avoit été tué au ſiége de Thébes, elle rechercha ſon cadavre parmi les morts, malgré l'édit de Créon, qui le défendoit ſous peine de la vie. Elle ſortit de Thébes avec Antigone, ſœur de Polynice, qui vouloit s'acquitter des mêmes devoirs envers ſes freres. Elle trouva le corps de ſon mari & lui rendit les derniers devoirs. Argie & Antigone ayant été découvertes & dénoncées à Créon, furent miſes à mort par ordre de ce Prince. Mais, Théſée vengea leur mort.

ARGIENNE, *ou* ARGOLIQUE, *Argolica*, (*b*) ſurnom de Junon. Elle étoit ainſi appellée du culte, qu'on lui rendoit à Argos, ville du Péloponnèſe. Les Argiens prétendoient même qu'elle étoit née chez eux; quoique cet honneur leur étoit diſputé par les Samiens. Il y avoit à Argos une prêtreſſe de Junon Argienne.

ARGIENS, *Argivi*, Ἀργεῖοι. C'étoient les habitans d'Argos, ou de l'Argolide. *Voyez* Argos & Argolide.

(*a*) Pauſ. pag. 220.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. T. I. p. 54. T. II. p. 5.

Digitized by Google

ARGILE, *Argilum*, Ἄργιλον, (*a*) ville Grecque, située dans le voisinage du Strymon; car, selon Hérodote, l'armée de Xerxès ayant quitté ce fleuve, rencontra, du côté de l'occident, la ville d'Argile, par où elle passa. C'étoit, au rapport de Thucydide, une colonie d'Andriens.

ARGILÉONE, *Argileonis*, Ἀργιλεωνις, (*b*) dame Spartiate. Quelques Amphipolitains étant à Lacédémone allérent visiter cette Dame, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur païs. Argiléone leur demanda d'abord si son fils étoit mort en homme de cœur, & s'il s'étoit montré digne de Sparte. Ces étrangers se mirent à exalter ses exploits & son grand courage, jusqu'à dire que, dans Sparte, il n'y en avoit pas encore un pareil. » Ah! ne me » dites pas cela, mes amis, re» prit-elle. Brasidas étoit certai» nement un brave homme; » mais, Sparte en a encore un » grand nombre de beaucoup plus » braves que lui. «

ARGILES, *Argili*, (*c*) sorte de milice. Les Argiles portoient avec leurs peltes de courtes lances.

ARGILETE, *Argiletum*, (*d*) nom d'une colline dans la ville de Rome, à l'orient du mont Palatin. Il vaudroit mieux dire, avec Varron, que cette colline avoit pris son nom de l'argile, que l'on y trouvoit, que d'imaginer, avec les Poëtes, un certain Argus, chef de quelques Argiens, lequel, ayant été reçu chez Évandre en qualité d'hôte, fut tué, à l'insçu de ce prince, par les Arcadiens, qui le soupçonnoient d'avoir voulu usurper la qualité de Roi. Cette aventure est rapportée par Fabius Pictor; & on ajoûte qu'Évandre, pour réparation d'un meurtre, auquel il n'avoit point eu de part, fit élever un tombeau, qu'il nomma Argilete; mot composé de *argi* & de *letum*.

On voyoit, au bas de cette colline, le temple de Janus, que Numa avoit fait construire, pour être un signe ou de la paix ou de la guerre. Quand il étoit ouvert, il annonçoit la guerre; & quand il étoit fermé, il annonçoit la paix. Il y avoit aussi, aux environs, les boutiques des libraires; d'où vient que Martial, dans une de ses épigrammes, adresse la parole à son livre en ces termes: » Tu aimes » mieux être exposé dans les bou» tiques de l'Argilete, quoiqu'é» tant aussi petit que tu es, il y » ait assez de place pour toi dans » mon portefeuille. «

Là, étoit encore un bois sacré, dont Virgile fait mention au huitième livre de l'Énéïde. Il dit de ce bois, qu'Évandre n'oublia pas de le faire remarquer à Énée, lorsqu'il lui montroit les choses les plus remarquables de ce lieu.

ARGILIEN, *Argilius*, (*e*)

(*a*) Herod. L. VII. c. 115. Thucyd. p. 321.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 55.

(*c*) Antiquit. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 117.

(*d*) Tit. Liv. L. I. c. 19. Virg. Æneid. L. VIII. v. 345, 346.

(*e*) Thucyd. pag. 87. Cornel. Nep. in Pauf. c. 4, 5. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 248, 249.

Digitized by Google

Ἀργίλιος, nom d'un jeune homme, que Pausanias, célebre général de Lacédémone, s'étoit attaché, & avoit d'abord aimé d'une manière peu honnête. Sur l'expression de Thucydide, il n'y a pas lieu de douter que ce jeune homme ne fût appellé Argilien du bourg ou de la ville d'Argile.

Un jour se voyant porteur d'une lettre, que Pausanias lui avoit donnée pour Artabaze, capitaine de Xerxès, & faisant réflexion qu'aucun de ceux, qui avoient été chargés d'une pareille commission, n'en étoit revenu, entra en défiance, qu'il n'y eût quelque chose dans cette lettre, qui le concernât lui-même. C'est pourquoi, il en défit l'enveloppe; & l'ayant décachetée, il trouve que ses soupçons étoient bien fondés, & qu'il y alloit de sa vie, s'il rendoit cette lettre, qui contenoit tout le secret du complot, qui se tramoit entre Pausanias & le roi de Perse. En même-tems, le jeune homme va remettre cette lettre fatale entre les mains des Éphores, qui firent paroître, en cette occasion, un trait admirable de leur prudence. Ils ne voulurent pas s'assurer de la personne de Pausanias sur les seuls indices de ce jeune homme; mais, ils différérent d'en venir aux voies de fait, jusqu'à ce qu'ils fussent pleinement convaincus par l'aveu même de l'accusé; & voici de quelle manière ils s'y prirent pour découvrir la vérité.

Ils ordonnérent à l'accusateur de se réfugier dans un temple de Neptune, qui étoit au promontoire de Ténare, temple qui étoit regardé par les Grecs comme un asyle inviolable. Le jeune homme, suivant ces instructions, feignit de chercher sa sûreté au pied de l'autel du dieu. Cependant, les Éphores ayant fait creuser sous cet autel un lieu d'où l'on pouvoit entendre ceux qui viendroient parler à cet Argilien, quelques-uns de ces Magistrats s'y cachérent. Pausanias n'eut pas plutôt appris que ce jeune homme s'étoit réfugié dans le temple, qu'il y accourt tout troublé. Et le voyant en posture de suppliant au pied de l'autel, il lui demande ce qui lui avoit fait prendre une si prompte & si surprenante résolution. Le jeune Argilien lui répondit que c'étoit la lecture de sa lettre. A ce mot Pausanias, tout autrement intrigué & allarmé qu'auparavant, le conjure de ne rien révéler de ce secret, & de ne point desservir un homme, dont il avoit reçu tant de faveurs, lui protestant que, s'il lui rendoit ce bon office, & s'il l'aidoit à sortir de l'embarras de telles affaires, il n'y avoit rien qu'il ne dût se promettre de sa reconnoissance. Pausanias crut avoir gagné le jeune Argilien; mais, il fut détrompé bientôt après. Il lui en coûta même la vie. Quant à notre Argilien, il n'est plus parlé de lui.

ARGILIENS, *Argilii*, Ἀργίλιοι, peuples ainsi nommés de la ville d'Argile, qu'ils habitoient. *Voyez* Argile.

ARGILLE, *Argilla*, du Grec ἄργιλλος, terre grasse & gluante, dont on fait les tuiles, les briques & les vaisseaux de terre.

Digitized by Google

ARGINUSES, *Arginuſæ*, (*a*) Ἀργινοῦσαι, iſles de la mere Égée, ſituées entre Mitylène & Cume, & peu diſtantes de la terre ferme, du côté de l'Aſie mineure, & du promontoire Canaide. Il y en avoit trois, au rapport de Strabon. Les Arginuſes ſelon Diodore de Sicile, étoient habitées, vers l'an 406 avant l'Ére Chrétienne, & avoient une petite ville, peuplée d'Éoliens. Cette même année, il s'y livra un combat naval entre les Athéniens & les Lacédémoniens, qui a rendu ces iſles célebres.

En effet, les Athéniens étant venus à bout de former une flotte de cent cinquante voiles, la menérent aux iſles Arginuſes, dans le deſſein de faire lever au-plutôt le ſiége de Mitylène, capitale de l'iſle de Lesbos, que formoient actuellement les Lacédémoniens. Callicratide, chef de ceux-ci, apprenant l'arrivée de cette flotte, laiſſa Étéonicus devant la place, avec les forces néceſſaires pour en continuer le ſiége, & vint lui-même, avec cent quarante vaiſſeaux, ſe ſaiſir de l'autre côté des Arginuſes. Les Athéniens s'apperçurent bientôt de l'arrivée des ennemis, dont ils n'étoient pas loin; mais, comme le vent étoit fort, ils ne jugérent pas à propos d'aller à leur rencontre, & renvoyérent au lendemain le combat, auquel ils ſe préparoient d'ailleurs. Les Lacédémoniens prirent les mêmes meſures.

Les devins des deux partis ne trouvoient pas les augures favorables pour une bataille. Du côté des Lacédémoniens, la tête d'une victime, poſée ſur le rivage, fut emportée par le flot; d'où l'Aruſpice conclut qu'on perdroit le général en cette rencontre. Callicratide répondit à cela, que la perte du général ne pouvoit faire aucun tort à la gloire de Sparte. Du côté des Athéniens, Thraſybule, auquel le commandement du jour de la bataille devoit tomber, vit en ſonge, la nuit précédente, le théatre d'Athènes, rempli d'une foule prodigieuſe de peuple, devant laquelle il jouoit, avec les ſix autres commandans, la tragédie d'Euripide, intitulée *les Phéniciennes*, pendant que les ennemis repréſentoient ſur le même théatre *les Suppliantes* du même Poëte. Il lui ſembla que ſon parti avoit remporté ſur eux une victoire à la Cadméenne; & que tous les commandans, ſes aſſociés, étoient morts à l'exemple des ſept chefs devant Thébes. Sur ce récit le devin prononça que les ſept commandans Athéniens ſeroient tués dans la bataille. Cependant, comme l'inſpection des victimes annonçoit la victoire à leur nation, ces officiers firent ſçavoir d'avance leur mort particulière à leurs amis; mais, ils firent publier dans toute la flotte, la promeſſe de la victoire générale.

Le Spartiate Callicratide, ayant

(*a*) Pauſ. pag. 357. Thucyd. pag. 626. Strab. p. 615, 617. Diod. Sicul. p. 384, 385. Plin. L. V. c. 31. Plut. T. I. p. 436. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 513. *& ſuiv.*

Digitized by Google

fait assembler ses troupes autour de lui, les exhorta à combattre courageusement, & finit en leur disant, qu'il étoit si plein de zéle pour la gloire de sa patrie, que, quoique le devin lui eût annoncé la mort à lui-même, cependant, comme on leur promettoit la victoire, il étoit impatient de la leur faire remporter, aux dépens de sa propre vie. Mais, comme je sçais, continua-t-il, que la perte d'un général met souvent le trouble dans un armée, je nomme, dès à présent, pour prendre ma place, au moment que je serai tué, Cléarque, homme connu de tout le monde, pour très-expérimenté dans la guerre. Callicratide, par ces paroles, fit naître l'émulation dans tous les cœurs, & les rendit impatiens de combattre; de sorte qu'ils s'exhortoient les uns les autres à la victoire en rentrant dans leurs vaisseaux. Les Athéniens, animés de même par leurs chefs, se hâtoient d'aller prendre chacun leur place dans la flotte, & de commencer le combat.

Thrasybule commandoit l'aîle droite, avec Périclès, fils de l'ancien Périclès, à qui son éloquence avoit fait donner le surnom d'Olympien. Il se fit soûtenir du même côté par Théramène, qui étoit entré d'abord dans les troupes comme simple soldat, & qui, depuis, avoit commandé plusieurs corps. Il plaça ensuite tous les autres officiers dans les endroits convenables, & il donna à sa flotte une si grande étendue, qu'elle environnoit toutes les Arginuses. Callicratide an[illegible], qui tenoit la [illegible] mer, commandoit lui-même son aîle droite, & laissa la gauche aux Béotiens, dont Thrasondas étoit le chef. Mais, ne pouvant pas se faire un front égal à celui des ennemis, parce que les isles que ceux-ci bordoient, présentoient une grande face, il sépara sa flotte; & en fit deux, qu'il opposa aux deux côtés de ces isles. Cette distribution présenta un spectacle étonnant; car, il sembloit qu'il y eût en mer quatre flottes, qui alloient combattre deux contre deux; &, à dire le vrai, étant réunies, elles n'auroient pas fait ensemble moins de trois cens vaisseaux. Aussi étoit-ce là, de part & d'autre, la plus forte bataille navale de Grecs contre Grecs, dont l'Histoire eût encore fourni l'exemple.

Les commandans firent sonner la charge par les trompettes; & tous les soldats répondirent des deux côtés à ce signal avec des cris, qui en égaloient l'éclat. En même-tems, les deux flottes firent force de rames; & chaque vaisseau sembla disputer à tous les autres l'avantage d'aborder le premier les ennemis, & de commencer l'attaque.

Callicratide, qui s'attendoit à la destinée, qui lui avoit été prédite par le devin, faisoit les plus grands efforts pour rendre sa fin plus glorieuse. Ainsi, s'élançant le premier contre le vaisseau du commandant Athénien Nausias, il le fit couler à fond avec six autres galéres, qui étoient venues au secours de ce vaisseau. Allant en-

Digitized by Google

contre les autres avec la même impétuosité, l'enlevoit le gouvernail à quelques-uns, & tout un rang de rames à d'autres. Enfin, donnant un coup violent à celui de Périclès, il en fit sauter quelques ais ; mais, comme la proue étoit affermie par de puissantes barres de fer, qui formoient une pointe, il ne put les ébranler ; & Périclès lança de-là une main de fer sur le vaisseau de Callicratide, qu'il accrocha au sien. Les Athéniens profitérent de cette circonstance, pour se jetter eux-mêmes dans le vaisseau du Spartiate, où ils tuérent jusqu'au dernier de ceux, qui le montoient. On dit que Callicratide se défendit long-tems avec un courage indomptable ; mais, il fut accablé par le nombre, & tomba dans l'eau, percé de coups. Dès qu'on sçut la mort du général, les Lacédémoniens plièrent de toutes parts. La poursuite des Athéniens, qui fut longue, couvrit de corps morts, ou de débris de vaisseaux, tous les rivages des environs. Leur flotte revint ensuite aux Arginuses. Ils perdirent, dans cette bataille, vingt-cinq vaisseaux, avec la plus grande partie de leur équipage. Mais, il en étoit péri soixante-dix-sept du côté des Péloponnésiens. Aussi Tous les environs de Cume, & tous les rivages de la Phocée portoient-ils tous les indices de cette furieuse bataille, que les flots y avoient jettés. Les Athéniens, en mémoire d'une bataille si considérable, dressérent un trophée dans les isles Arginuses.

Pline parle des isles Arginuses, qu'il nomme Argénusses, & qu'il met à quatre mille pas d'Ége. Il semble les distinguer d'une isle particulière, qu'il appelle Arginuse, & à laquelle il donne une ville. Cette isle, dans la supposition qu'elle fût en effet différente des isles Arginuses, n'étoit pas, selon ce Géographe, éloignée de Chio ; mais, les trois isles Arginuses n'en étoient pas non plus bien éloignées.

ARGIOPE, *Argiope*, (*a*) Ἀργιόπη, nymphe, qui habitoit le mont Parnasse. Cette Nymphe, se sentant grosse de Philammon, & voyant que Philammon ne vouloit pas l'épouser, se retira à Odryses, où elle accoucha. C'est pourquoi, Thamyris, son fils, passoit pour avoir été Odrysien ou Thrace.

ARGIOPIE, *Argiopius*, (*b*) Ἀργιόπιος, nom d'un lieu, situé près du fleuve Moloës. On y voyoit un temple de Cérès Éleusine.

ARGIPPÉENS, *Argippæi*, (*c*) Ἀργιππαῖοι, peuples de Scythie, qui, selon Hérodote, habitoient au pied des plus hautes montagnes du païs. Les hommes & les femmes y étoient naturellement chauves ; ils étoient tous camus ; ils avoient de grands mentons ; ils parloient une langue, qui leur étoit toute particulière ; ils portoient même habit que les Scythes, & ne

(*a*) Paus. pag. 279.
(*b*) Herod. L. IX. c. 56.
(*c*) Herod. L. IV. c. 23. & *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III. pag. 40.

Digitized by Google

vivoient que des fruits d'un arbre, qu'on appelloit Pontique, qui étoit preſque de la hauteur d'un figuier, & portoit un fruit à noyau ſemblable à une feve. Quand il étoit mûr, ils le preſſoient, & en faiſoient ſortir une liqueur noire & épaiſſe, appellée Aſchy, qu'ils ſuçoient, & qu'ils buvoient mêlée avec du lait. Ils faiſoient même, du marc de ce fruit preſſé, une ſorte de viande, qui leur ſervoit de nourriture; car, ils n'avoient pas chez eux beaucoup de bétail; auſſi n'étoient-ils pas fort curieux d'en nourrir. Chacun d'eux couchoit en hiver ſous un arbre, qu'ils couvroient d'une couverture blanche; & en été, ils couchoient auſſi ſous des arbres; mais, ils en ôtoient cette couverture. Perſonne n'eût oſé les outrager, parce qu'ils étoient tenus pour ſacrés; c'eſt pourquoi, ils n'avoient chez eux aucune des armes, dont on ſe ſervoit à la guerre. Ils jugeoient des diſputes & des différends de leurs voiſins; & quiconque s'enfuyoit chez eux, y trouvoit un aſyle inviolable; enſorte que perſonne n'oſoit l'attaquer.

Depuis les Argippéens, juſqu'aux nations qui les regardoient, tout le païs étoit connu & découvert. Ce qu'on pouvoit aiſément apprendre, non ſeulement des Scythes, qui y alloient, & qui ſe ſervoient dans le commerce qu'ils avoient avec eux, de ſept truchemens & de ſept ſortes de langues; mais, encore des Grecs qui trafiquoient ſur le Boryſthène & ſur le Pont-Euxin. Ainſi, il eſt aiſé de juger que le païs étoit connu juſqu'à eux; mais, on ne peut rien dire de certain de ce qui étoit au-deſſus de ces peuples chauves. Car, de hautes & d'inacceſſibles montagnes, dit Hérodote, empêchoient de paſſer plus avant. Toutefois, ils diſoient une choſe, que cet Hiſtorien ne peut croire, avec raiſon; c'eſt que ces montagnes étoient habitées par des hommes, qui avoient des pieds de chevre. Hérodote ajoûte qu'on ne les avoit pas plutôt paſſées, que l'on en rencontroit d'autres, qui dormoient ſix mois de l'année; ce qui lui ſemble particulièrement incroyable.

ARGIS, *Argis*. (*a*) Dans l'iſle de Délos, on voyoit les tombeaux d'Argis & d'Opis, deux femmes Hyperboréennes, qui, diſoit-on, étoient venues autrefois à Délos, avec Apollon, Diane & Latone; ce qui ſignifie ſimplement qu'elles avoient apporté dans l'iſle le culte de ces divinités, ou du moins accompagné ceux qui l'établirent. La mémoire de ces femmes étoit honorée par les Déliens, qui ramaſſoient la pouſſière de leurs tombeaux, pour la répandre ſur les malades, & chantoient un ancien hymne, compoſé pour elles par Olen de Lycie.

ARGISSE, *Argiſſa*, Ἄργισσα, (*b*) l'une de ces villes Grecques, dont les habitans partirent pour

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XVIII, pag. 193.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 738.

Digitized by Google

le siége de Troye. Ceux d'Argisse suivoient le vaillant Polypœtes.

ARGYTHÉE, *Argithea*, ville capitale de l'Athamanie. *Voyez* Athamanie.

ARGIUS, *Argius*, Ἀργεῖος, (*a*) affranchi de l'empereur Galba, & intendant de sa maison. Après la mort tragique de ce Prince, son corps ayant été abandonné pendant toute la nuit aux outrages d'une multitude insolente, Argius le prit & l'enterra dans son jardin sans appareil & sans cérémonie.

ARGIUS, *Argius*, (*b*) nom d'un des mois de l'année des Crétois. Ce mois n'avoit que vingt-huit jours, & commençoit le 24 Janvier.

ARGO [le Navire]. *Voyez* le Navire Argo, aussi-bien qu'Argonautes.

ARGOB, *Argob*, Ἀργὸβ, (*c*) païs situé dans la demi tribu de Manassé, au de-là du Jourdain. Du tems de Moïse, Og, qui en étoit roi, ainsi que de Basan, marcha contre les enfans d'Israël, pour les combattre. Le Seigneur leur dit de ne rien craindre, parce que ce Prince leur avoit été livré, avec tous ses États. Il fut donc viancu & son païs ravagé. Toutes les villes furent ruinées sans qu'il pût en échapper une seule. On y en comptoit soixante. L'Écriture remarque qu'elles étoient fortifiées de murailles très-hautes avec des portes & des barres. Il y avoit en outre un très-grand nombre de bourgs, qui n'avoient point de murailles.

Quant aux peuples, ils furent tous exterminés. On tua, sans distinction, les hommes, les femmes, les petits enfans. On prit ensuite les troupeaux, avec les dépouilles des villes. Il est cependant certain que ce païs se rétablit depuis, puisque, sous le regne de Salomon, Bengaber, l'un des douze officiers, qui étoient chargés d'entretenir la table & toute la maison de ce Prince, commandoit dans tout le païs d'Argob, à soixante grandes villes, fermées de murailles & de bronze. Ce canton fut habité anciennement par les Géans. Og étoit le seul, qui restât de leur race.

ARGOB, *Argob*, Ἀργὸβ, capitale du païs, dont nous venons de parler dans l'article précédent. Eusébe dit que, de son tems, Argob étoit un lieu à quinze milles de Gérasa, vers le couchant. C'est apparemment le même que Ragab, ou Ragaba, dont parle Josephe. Dans la version Samaritaine, on lit ordinairement Rigoba, au lieu d'Argob.

ARGOB, *Argob*, Ἀργὸβ, (*d*) lieu de Samarie, qui étoit situé près du palais royal, où Phacée, fils de Roméli, assassina Phacéia, fils de Manahem, roi d'Israël.

Au reste, il y en a qui font d'Argob le nom d'un homme, qui aida à commettre le meurtre en question.

(*a*) Tacit. Hist. L. I. c. 49. Plut. Tom. I. pag. 1056.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 151.

(*c*) Deuter. c. 3. v. 1. *& seq.* Reg. L. III. c. 4. v. 7. & 13.

(*d*) Reg. L. IV. c. 15. v. 25.

Digitized by Google

ARGOLICUS, *Argolicus*, (*a*) l'un des premiers de l'Achaïe, avoit épouſé Pompeïa Macrina. Il fut mis à mort par ordre de Tibère.

ARGOLIDE, *Argolis*, (*b*) Ἀργολίς, province de Gréce dans le Péloponnèſe, formant une preſqu'iſle, entourée d'une multitude de petites iſles. Le côté, qui n'étoit pas environné des eaux de la mer, étoit ſitué, au couchant, & borné, partie par le territoire d'Arcadie, partie par celui de Corinthe.

Inachus eſt regardé comme le fondateur du royaume d'Argolide, ou d'Argos, qu'il établit, à ce qu'on croit, vers l'an du monde 2148, & avant J. C. 1856. D'Inachus naquit Phoronée, qui ſuccéda à ſon pere. Il apprit aux habitans du païs à vivre en ſociété; au lieu qu'auparavant, ils étoient épars & ſauvages. Il bâtit une ville, pour leur ſervir d'habitation; & cette ville fut nommée Phoronique. Tout le païs ne changea de nom que ſous le regne d'Argus, petit-fils de Phoronée, & ſon ſucceſſeur. Argus eut deux fils, Piraſe & Phorbas. Du dernier naquit Triopas, qui fut pere d'Iaſus & d'Agénor. Iaſus eut une fille, nommée Io, qui paſſa en Égypte, ſoit de la manière qu'Hérodote l'a laiſſé par écrit, ſoit comme les autres hiſtoriens Grecs le racontent. Agénor fut pere de Crotopus, & ſuccéda à ſon oncle Iaſus, qui eut pour fils Sthénélas.

Peu de tems après, Danaüs ayant fait voile d'Égypte à Argos, vint diſputer le royaume à Gélanor, fils de Sthénélas, & l'emporta ſur lui, à l'excluſion des deſcendans d'Agénor. L'hiſtoire de Danaüs & l'horrible entrepriſe de ſes filles contre leurs maris & leurs couſins Germains ſont connues de tout le monde. On ſçait auſſi qu'après la mort de Danaüs, Lyncée ſe rendit maître du royaume; mais, ſes petits-fils, qui étoient fils d'Abas, le partagérent entr'eux; de ſorte qu'Acriſius fut rói d'Argos, & que Prœtus eut pour ſon partage Mydée, Tirynthe & toute la côte maritime de l'Argolide. On voyoit même encore à Tirynthe, du tems de Pauſanias, des marques du ſéjour, qu'il y avoit fait.

Quelques années s'étant écoulées, Perſée monta ſur le trône d'Argos, après avoir tué Acriſius, ſon ayeul maternel. Mais, ſe reprochant un parricide qu'il n'avoit pourtant commis que par mégarde, il engagea Mégapenthe, fils de Prœtus, à changer de royaume avec lui. Du tems d'Anaxagore, fils de Megapenthe, les femmes du païs furent attaquées d'une telle manie, que ne

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 18.

(*b*) Ptolem. L. VI. c. 16. Strab. p. 376, 377. *& alib. paſſ.* Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Plin. L. VII. c. 50. Pauſ. pag. 111, 112 & 113 *& ſeq.* Herod. L. I. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 243, 275. & 324. *& ſeq.* Plut. Tom. I. p. 43. *& alib. paſſ.* Tit. Liv. L. XXXI. c. 7. 25. L. XXXII. c. 25, 38, 40. L. XXXIV. c. 25, 41 Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 10. Tom. IV. pag. 291. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. VIII pag. 94. Tom. X. p. 194, 195. Tom. XIV. p. 197. T. XV. p. 305. T. XVI. p. 114. T. XVII. p. 38. Carte de la Gréce. par M. d'Anvill.

Digitized by Google

pouvant plus demeurer dans leurs maisons, elles couroient les champs. Heureusement il se trouva Mélampus, fils d'Amythaon, qui les fit revenir à leur bon sens & les guérit. Anaxagore, pour reconnoître un si grand service, partagea son royaume en trois parties égales, dont il donna l'une à Mélampus, l'autre à son frere Bias, & se réserva la troisième. Bias eut cinq successeurs, qui régnérent après lui, l'espace de quatre générations, jusqu'à Cyanippe, fils d'Égialée, & qui, du côté maternel, descendoient tous de Nélée. Mélampus en eut six durant six générations jusqu'à Amphiloque, fils d'Amphiaraüs. Mais, la famille royale, originaire du païs, je veux dire la postérité d'Anaxagore, regna beaucoup plus long-tems; car, Iphis, fils d'Alector, & petit-fils d'Anaxagore, laissa le royaume à Sthénélus, fils de Capanée, son frere utérin; & lorsqu'après la prise de Troye, Amphiloque alla se transplanter chez ces peuples, qui, depuis, s'appellérent de son nom, & que Cyanippe fut mort sans enfans, Cylarabis, fils de Sthénélus réunit enfin les trois royaumes en sa personne.

Cependant, Oreste fils d'Agamemnon, s'empara d'Argos; car, dépouillé des états de son pere, il se tenoit au moins à portée d'y rentrer; d'ailleurs, il avoit mis bon nombre d'Arcadiens dans son parti. Il se voyoit même roi de Sparte; & il pouvoit compter sur un prompt secours de la part des Phocéens. En effet, les Lacédémoniens s'étoient volontiers soumis à lui, aimant beaucoup mieux obéir au petit-fils de Tyndare, qu'à Nicostrate & à Mégapenthe, que Ménélas avoit eus d'une esclave. Après la mort d'Oreste, Tisamène, son fils, né d'Hermione fille de Ménélas, succéda au royaume d'Argos & de Sparte.

Ce fut sous le regne de Tisamène, que les descendans d'Hercule revinrent dans le Péloponnèse, sçavoir, Téménus & Cresphonte; tous deux fils d'Aristomaque, & ensuite les enfans d'Aristodème leur troisième frere, qui étoit déjà mort. Pour dire ce que je pense, observe Pausanias, ils disputoient le royaume d'Argos à juste titre; car, Tisamène descendoit de Pélox, & les Héraclides descendoient de Persée, outre que ceux-ci n'ignoroient pas que Tyndare avoit été chassé par Hippocoon, & qu'Hercule, ayant tué Hippocoon & ses enfans, avoit conquis le royaume, & l'avoit mis comme en dépôt, entre les mains des enfans de Tyndare. Voilà pourquoi ils chassérent Tisamène d'Argos & de Lacédémone.

Lorsque Téménus fut sur le trône d'Argos, il donna toute sa confiance à Déïphon, fils d'Antimaque, lequel Antimaque étoit fils de Thrasyanor, petit-fils de Ctésippe, & arrière petit-fils d'Hercule. Il en fit son général d'armée, son conseil, son ministre, au préjudice de ses propres fils; & comme il lui avoit déjà fait épouser sa fille Hyrnétho, & qu'il paroissoit aimer plus cette fille que tous ses autres enfans,

ceux-ci

Digitized by Google

ceux-ci appréhendérent qu'il ne leur ôtât la couronne pour la faire tomber à son gendre ; ce qui les porta à attenter à la vie de leur pere & à le faire mourir. Cisus, l'aîné de tous, occupa le trône après lui ; mais, les Argiens, toujours jaloux de leurs priviléges & de leur liberté, restraignirent l'autorité royale à tel point qu'ils ne laissérent que le nom de Roi à Cisus & à ses descendans. Il arriva même dans la suite que Meltas, fils de Lacidas & petit-fils de Médon fut condamné par le peuple à perdre le royaume & la vie. Telle est en abregé l'histoire, que Pausanias nous donne, des rois d'Argos.

Les Argiens sont compris au nombre des peuples, qui se trouvérent au siége de Troye. Longtems après, lorsque les Grecs se disposoient à faire tête aux Perses, qui, sous la conduite de Xerxès, sembloient menacer la Gréce d'une ruine entière, les Argiens offrirent un secours considérable, à condition qu'on leur donneroit part au commadement. On y consentit ; mais, comme on ne leur accordoit pas la moitié de l'autorité, ainsi qu'ils s'en étoient flattés, ils refusérent de marcher contre l'ennemi commun.

Dans la suite ; c'est-à-dire, l'an 421 avant l'Ére Chrétienne, les Athéniens étant déchus de leur gloire par la déroute de Délium, aussi-bien que les Lacédémoniens par l'affaire de l'isle de Sphacterie, les Grecs convinrent entr'eux de donner publiquement à la ville d'Argos la conduite de leurs guerres. Les actions remarquables des premiers citoyens de cette ville lui avoient effectivement procuré de grands titres d'honneurs. Avant le retour des Héraclides, c'étoit d'Argos qu'étoient sortis les plus grands rois du Péloponnèse ; & s'étant maintenue dans une paix de longue durée, non seulement elle avoit amassé de grandes richesses, mais elle avoit extrêmement multiplié ses habitans. Les Argiens comptant d'être incessamment à la tête de tous les Grecs, choisirent mille d'entre leurs jeunes gens les mieux faits, & des familles les plus considérables, auxquels ils faisoient faire continuellement toutes sortes d'exercices. Ils les dispensérent de toute autre fonction, & reglérent même qu'on prendroit leur entretien sur les deniers publics. Ces attentions rendirent bientôt cette jeunesse très-habile dans toutes les parties de l'art militaire, qui regardent le corps, ou dans celles que l'instruction peut donner.

Deux ans après, les Argiens déclarérent la guerre à Épidaure, sous prétexte que cette ville n'avoit pas encore envoyé les offrandes sacrées, dues à Apollon Pythien. Alcibiade, général des Athéniens, passa aussi-tôt avec une armée dans l'Argolide. Les Argiens se servirent de ce secours pour attaquer Trœzène, alliée de Lacédémone. Ils n'y firent pourtant aucun autre exploit que de ravager la compagne des environs, & de brûler les villages & les grains, qu'on y tenoit en réserve ; après quoi, ils s'en revin-

Digitized by Google

rent. Mais, les Spartiates, irrités de l'outrage fait à ceux de Trœzène, déclarérent hautement la guerre aux Argiens ; & ayant assemblé une armée en forme, ils lui donnérent pour chef leur roi Agis. Ce général commença par désoler tout le païs, qui le conduisoit jusqu'à la ville ; & il en arriva assez près pour insulter les citoyens, & les appeller à un combat. Les Argiens après avoir emprunté trois mille hommes d'Élis, & à peu près autant de Mantinée, sortirent de leurs murailles, & se présentérent à l'ennemi.

Au moment qu'on en alloit venir aux mains, les chefs s'envoyérent des députés de part & d'autre par l'entremise desquels on conclut une suspension d'armes de quatre mois. Mais, comme les deux armées se retiroient, chacune de leur côté, sans avoir rien fait, les deux villes, qui les avoient mises sur pied, furent indignées contre leurs généraux, de l'accord qu'ils avoient fait entr'eux ; jusques-là que les Argiens prenant des pierres, attendoient leurs officiers de guerre, pour les lapider à leur retour. Ce ne fut qu'après bien des prieres & des sollicitations, qu'ils obtinrent la vie, & que l'on se contenta de vendre leurs biens à l'encan, & de raser leurs maisons.

L'année suivante, les mille jeunes hommes, choisis d'entre tous les citoyens d'Argos, convinrent entr'eux de travailler à la destruction de la Démocratie, & d'établir à sa place un conseil Aristocratique, qu'ils composoient eux-mêmes. Comme la prééminence, qu'ils avoient déjà sur les autres citoyens par leurs richesses & par la réputation de leur courage, leur donnoit beaucoup de partisans, ils se saisirent d'abord de ceux, qui animoient le peuple, au maintien de sa liberté & de son pouvoir, & les tuérent. Cet exemple ayant épouvanté le reste de la multitude, ils détruisirent les anciennes loix, & se saisirent eux-mêmes du gouvernement. Ils ne le gardérent que huit mois ; car, au bout de ce terme, le peuple se souleva contr'eux, les fit périr eux-mêmes, & rétablit la Démocratie.

Depuis ce tems-là, les Argiens eurent différentes guerres, ou à faire, ou à soûtenir. Ils se virent affiégés dans leur propre ville par Pyrrhus, roi d'Épire, qui y périt d'une maniére tragique. Aratus, général des Sicyoniens, les sollicita en vain d'entrer dans la ligue des Achéens. Ils passérent successivement sous la domination des Lacédémoniens, des rois de Macédoine. Philippe, l'un de ces derniers, livra la ville d'Argos à Nabis, Tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qu'il lui remettroit, en cas qu'il remportât l'avantage dans la guerre, & qu'il garderoit pour lui, si les choses tournoient autrement. Le Tyran accepta la condition, & fut introduit de nuit dans la ville. On pilla les maisons & les biens de quelques-uns des principaux, qui s'étoient échappés. On enleva à ceux, qui étoient restés, tout leur or & leur argent, & on les

Digitized by Google

taxa à de groſſes ſommes. Ceux, qui les payérent de bonne grace & promptement, en furent quittes pour leur argent. Les autres, qu'on ſoupçonnoit, ou de le cacher, ou de n'en découvrir qu'une partie, furent déchirés à coups de verge, comme des eſclaves, & traités avec la dernière indignité.

Les Argiens ne recouvrérent leur liberté qu'avec le ſecours des Romains. Quintius, leur général, étant venu à Argos, trouva les habitans dans des tranſports de joie incroyables. La célébration des jeux Néméens, qui n'avoit pu ſe faire au tems marqué, à cauſe du trouble des guerres, avoit été différée juſqu'à l'arrivée du général Romain & de ſon armée. Ce fut lui qui en fit les honneurs, & qui y diſtribua les prix, ou plutôt ce fut lui qui donna le ſpectacle. Les Argiens ſur tout ne pouvoient lever leurs yeux de deſſus celui, qui avoit entrepris cette guerre exprès pour eux, qui les avoit délivrés d'une dure & honteuſe ſervitude, & qui venoit de les faire rentrer dans leur ancienne liberté.

Toutefois, les Argiens éprouvérent depuis, le même ſort que le reſte de la Gréce, lorſque les Romains eurent établi ſolidement leur domination ſur toute la Gréce.

On prétend qu'avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponnèſe, les Argiens parloient la même langue que les Athéniens. Parmi leurs dieux, on comptoit Junon Argienne, Neptune, Hercule, Jupiter, Minerve. On voyoit à Egium, ville d'Achaïe, les ſtatues des quatre derniers; & on les appelloit les dieux d'Argos, ſoit parce qu'ils avoient été fabriqués à Argos, comme le diſoient les Argiens eux-mêmes, ſoit parce qu'ils n'étoient à Égium, qu'à titre de dépôt, ainſi que le prétendoient les habitans; car, ils racontoient que les Argiens dépoſérent ces divinités chez eux, exigeant en même-tems, qu'ils leur fiſſent des ſacrifices tous les jours. Comme cela auroit été d'une trop grande dépenſe, ceux d'Égium s'aviſérent d'immoler pluſieurs victimes à la fois, & d'en faire enſuite des repas publics. Ainſi, il n'y avoit rien de perdu; & ces ſacrifices ne coûtoient pas beaucoup. Dans la ſuite, les Argiens redemandérent leur dépôt. Ceux d'Égium dirent qu'ils étoient tout prêts à le rendre; mais, qu'ils vouloient être payés de leurs frais. La ſomme, qu'ils demandoient, étant exorbitante, on aima mieux leur laiſſer les ſtatues.

L'Argolide, qui étoit partagée par une longue chaîne de montagnes, du ſud-eſt au nord-oueſt, étoit arroſée par les eaux de pluſieurs fleuves. Il y avoit auſſi un nombre de villes, comme Nauplie, Phlius, Hermione, Némée, Cléones, Aſines, Trœzene & autres. Argos étoit la principale du païs, lequel fait actuellement partie de la Morée dans la Turquie d'Europe. *Voyez* Argos.

ARGOLIQUE [le Golfe], *Sinus Argolicus*. Ce Golfe prenoit ſon nom de la ville d'Argos, à l'oppoſite de laquelle il étoit ſi-

Digitized by Google

tué. Une partie de l'Argolide s'étendoit le long de ce Golfe.

ARGOLIQUES, *Argolici*, (*a*) nom qui a été employé, quelquefois par les Auteurs, pour ſignifier les Grecs en général, comme celui d'Argos l'a été auſſi quelquefois, pour marquer la Gréce dans le même ſens.

ARGON, *Argon*, Ἄργων, (*b*) fils de Ninus, qui étoit arrière-petit fils d'Hercule, fut le premier des Héraclides, qui regna dans la Lydie. Les oracles, ſi l'on en croit Hérodote, eurent beaucoup de part à la révolution, qui arriva alors dans ce royaume. On ne manquoit guere, dans les grandes affaires, de conſulter; & ils décidérent alors en faveur d'Argon; ce qui arriva, vers l'an 1219 avant J. C., & 61 depuis la priſe de Troye.

Toutes les recherches, que l'on pourroit faire ſur le regne d'Argon, ainſi que ſur celui de ſes deſcendans, ne ſçauroient être que très-ſtériles, non que cette famille n'ait donné pluſieurs Rois à la Lydie [car on en compte vingt-deux]; mais aujourd'hui les particularités de leur vie, auſſi-bien que leurs noms, ſont demeurées enſevelies dans les ténébres de l'oubli. Il en faut excepter ceux des quatre derniers, qui, graces aux ſoins d'Euſébe, ont été plus heureux que leurs prédéceſſeurs, du nombre deſquels pourroit bien être Hermon, autrement Adramus, nom Phrygien, que les Lydiens, au rapport d'Étienne de Byzance, avoient adopté, & dont la ſignification eſt abſolument ignorée. Quelques Écrivains rapportent à cet Adramus la fondation d'Adramytion, ville de Phrygie; mais, Ariſtote & pluſieurs autres après lui, la croyent beaucoup moins ancienne; & ils ſont, en cela, plus croyables que ne l'eſt Héraclide, quand il vient troubler les deſcendans d'Argon dans la poſſeſſion de leurs États.

ARGONAUTES, *Argonautæ*, Ἀργοναῦται. (*c*) L'hiſtoire ancienne de la Gréce préſente peu de ſujets auſſi célébres, que la conquête de la Toiſon d'or par les Argonautes; mais, il n'en eſt aucun en même-tems, qui ſoit rempli de plus de fictions. Cet événement n'eſt, ni le myſtére du grand œuvre, comme l'ont cru quelques Philoſophes, ni un ſimple voyage de marchands Grecs, qui entreprirent de trafiquer ſur les côtes orientales du Pont-Euxin, ainſi que l'a prétendu M. le Clerc, lequel, cependant, aidé des lumières du ſçavant Bochart, a très-heureuſement expliqué quelques aventures du voyage des

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 70.

(*b*) Herod. L. I. c. 7. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 249, 250.

(*c*) Diod. Sicul. p. 170. *& ſeq.* Strab. pag. 45, 347, 575. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 350, 351, 352, 353. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 393. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 509. Tom. VI. pag. 5. Tom. VII. pag. 57. Tom. VIII. pag. 242, 251. Tom. IX. pag. 54, 55. *& ſuiv.* T. XII. pag. 16, 99. *& ſuiv.* Tom. XIV. pag. 44, 45. *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 31. Tom. XVIII. pag. 188.

Digitized by Google

Argonautes. C'eſt encore moins l'hiſtoire d'Abraham, d'Agar & de Sara, de Moïſe & de Joſué; comme a entrepris de le prouver depuis quelque-tems un Auteur, qui, ſur le plan de P. Thomaſſin, de M. Huet, & de quelques autres Sçavans du dernier ſiécle, veut ramener la plûpart des fables anciennes à l'Écriture Sainte, mal interprétée par les Payens, & en particulier, l'Hiſtoire, dont il s'agit, aux voyages d'Abraham; comme s'il y avoit la moindre reſſemblance entre les différentes tranſmigrations de ce Patriarche, qui parcourut la Syrie & les provinces voiſines, & alla enſuite en Égypte, toujours par terre, & l'expédition maritime des Argonautes.

Euſtathe eſt peut-être celui de tous les Anciens, qui en donne l'idée la plus juſte, lorſqu'il dit que ce voyage étoit une expédition militaire, laquelle, outre l'objet de la Toiſon d'or, ou, pour parler plus exactement, celui du recouvrement des biens, que Phryxus avoit emportés dans la Colchide, avoit encore d'autres motifs, tel que celui de trafiquer ſur les côtes du Pont-Euxin, & d'y établir quelques colonies pour en aſſurer le commerce. Il falloit, pour cela, pluſieurs vaiſſeaux, beaucoup de monde; & l'un & l'autre s'y trouvoient, comme il paroît par les établiſſemens, que firent les deux écuyers de Caſtor & de Pollux, dont l'un fut appellé la colonie des Tyndarides, l'autre celle des Héniochiens. Quelques-uns de ces vaiſſeaux abandonnérent le navire Argo, qui étoit comme l'amiral de cette petite flotte. D'autres en furent ſéparés par les vents. Mais, les Poëtes, continue Euſtathe, n'ont parlé que d'un ſeul vaiſſeau, & n'ont nommé que les chefs de cette expédition.

Pour bien développer un événement, auquel toute la Gréce prit tant de part, il faut reprendre la choſe dès ſon origine.

Athamas, fils d'Éolus, petit-fils d'Hellen, & arrière-petit-fils de Deucalion, étoit roi de Thébes dans la Béotie, ou ſeulement d'Orchomène, ſelon Pauſanias. Ce Prince eut deux femmes; la première ſe nommoit Ino, fille de Cadmus, qu'il répudia quelque-tems après, pour épouſer Nephelé, dont il eut Phryxus & Hellé. C'eſt ainſi que Sophocle appelle la ſeconde femme d'Athamas, que Pindare nomme Démotice, & Phérécide, Thémiſto. Comme elle étoit ſujette à quelques accès de folie, il en fut bientôt dégoûté, & reprit Ino, qui lui donna deux fils, Léarque & Mélicerte. Ino, qui prit alors beaucoup d'empire ſur l'eſprit de ſon époux, haïſſoit mortellement les enfans de ſa rivale, qui, étant les aînés, devoient ſuccéder à leur pere, à l'excluſion des ſiens. Ainſi, elle chercha tous les moyens de les faire périr. Pour réuſſir plus ſûrement dans ſon entrepriſe, elle en fit une affaire de religion. La ville de Thébes étoit déſolée par une cruelle famine, dont on prétend qu'elle étoit elle-même la cauſe, ayant empoiſonné le grain, qui

Digitized by Google

avoit été semé, l'année précédente; ou, si nous en croyons Hygin, l'ayant fait mettre dans l'eau bouillante pour en brûler le germe. On ne manquoit jamais, dans les calamités publiques d'aller à l'oracle. Les prêtres étoient gagnés par la Reine; & leur réponse fut que pour faire cesser la désolation, il falloit immoler aux dieux, les enfans de Nephelé. Ces barbares sacrifices n'étoient pas inconnus dans un païs, où Cadmus avoit apporté le culte religieux des Phéniciens, qui offroient avec tant d'appareil de semblables victimes à Moloch.

Phryxus, averti des desseins d'Ino par son gouverneur, si nous en croyons Diodore de Sicile, ou par un des prêtres de l'oracle, qui, selon Hérodote, les lui découvrit, fit secrétement équiper un vaisseau; & ayant enlevé une partie des trésors de son pere, il s'embarqua avec sa sœur Hellé, pour aller chercher un asyle chez Æetès, son parent, qui regnoit dans la Colchide. La jeune Hellé, fatiguée des incommodités du voyage, mourut en chemin, ou plutôt, comme le raconte Diodore de Sicile, étant montée sur le tillac du vaisseau, elle tomba dans la mer & se noya. On croit que c'est elle qui donna son nom à cette partie de l'Archipel, qu'on appella, après cette aventure, l'Hellespont, ou la mer d'Hellé. Comme, on ne s'éloignoit pas beaucoup alors des côtes, Phryxus prit terre pour y ensevelir sa sœur. Et après lui avoir rendu les derniers devoirs, il se rembarqua & arriva heureusement dans la Colchide, où Æetès le reçut avec bonté, & lui donna quelque-tems après en mariage Calciope, sa fille.

Pindare donne un autre motif aux persécutions d'Ino. Cette Princesse, dit-il, aimoit Phryxus, & le trouvant insensible à sa passion, elle prit la résolution de le faire périr. Quoiqu'il en soit, les premiers soins de Phryxus, après son arrivée, furent de remercier les dieux de l'heureux succès de sa navigation; & il consacra la proue de son vaisseau, ou à Neptune, ou à Mars, ou, si nous en croyons l'ancien Scholiaste de Pindare, à Jupiter Phryxius, ou le Conservateur. Pour embellir ce trait d'histoire, on dit qu'un bélier à la Toison d'or, qui avoit des aîles, & qui possédoit même le don de la parole, avoit averti Phryxus & Hellé des mauvais desseins de leur belle-mere; ou bien, on dit, selon une autre tradition, que les voyant près de l'autel, sur lequel ils devoient être immolés, il les avoit chargés sur son dos, & les avoit enlevés; que Phryxus, à son arrivée dans la Colchide, l'avoit immolé à Jupiter, & en avoit consacré la peau dans son temple; & que ce fut cette précieuse Toison, l'objet de la cupidité des Grecs, qui avoit donné lieu, dans la suite, au voyage des Argonautes. Les Poëtes allérent même jusqu'à faire la généalogie de ce bélier; & ils publiérent qu'il étoit fils de Neptune & de Théophane, que ce dieu, pour mieux cacher son intrigue, avoit chan-

Digitized by Google

gée en brebis, s'étant lui-même métamorphosé en bélier.

Pour expliquer des circonstances, si visiblement fausses, les anciens Mythologues inventérent une nouvelle fable, & dirent que le gouverneur de Phryxus se nommoit *Crios*, le mouton, ou *Chrysomallus*, la Toison d'or. Mais, M. l'abbé Banier croit qu'il vaut mieux dire simplement avec Diodore de Sicile, Eusébe & l'ancien Scholiaste d'Apollonius, que le vaisseau, que monta Phryxus, se nommoit le Bélier ou la Toison d'or, parce qu'il en portoit la représentation. M. l'abbé Banier ajoûte que ce vaisseau étant fort leger, avoit volé, pour ainsi dire, de la Gréce dans la Colchide; & que Phryxus, selon la coûtume de ces tems-là, en avoit consacré la proue à quelqu'un des dieux, qu'on vient de nommer. On voit bien par cette explication, dans quel sens on pouvoit avoir dit que le Bélier à la Toison d'or étoit fils de Neptune, parce que le Bélier représentoit le vaisseau, sur lequel étoient partis Phryxus & Hellé; & que tout bon vaisseau pouvoit passer pour être le fils, ou plutôt l'ouvrage du dieu de la mer.

Apollonius de Rhodes ajoûte à la fable, que nous venons d'expliquer, que ce fut Nephelé elle-même, qui, s'étant changée en nuée, enveloppa ses deux enfans près d'être immolés, & les chargea sur le dos du mouton à la Toison d'or. Mais, il est aisé de voir que cette fiction n'est fondée que sur le nom de cette Princesse, qui, en Grec, veut dire une nuée.

Les premières années du mariage de Phryxus & de Calciope furent fort heureuses; & il en eut quatre fils, Argus, Phrontis, Mélas & Cylyndus. Mais, Æetès, qui envioit les trésors de son gendre, le fit mourir.

Cependant, Pélias, parent d'Athamas par Éolus, dont ils descendoient l'un & l'autre, regnoit à Iolcos en Thessalie. Mais, la couronne appartenoit de droit à Jason, fils d'Éson, que Chiron avoit pris soin d'élever secrétement. Ce jeune Prince étoit dans l'âge, où l'on aime la gloire; & Pélias, persuadé qu'il l'éloigneroit d'Iolcos, en lui procurant les occasions d'en acquérir, lui dit que l'infortuné Phryxus, leur parent, & descendant, comme eux, d'Éolus, avoit eté massacré dans la Colchide; & que son ombre lui étoit apparue pour l'exhorter à le venger, & à sauver ses enfans, qui étoient exposés chaque jour à l'avarice insatiable du Tyran, qui les retenoit à sa cour. Il ajoûta qu'il étoit bien disposé à lui céder la couronne, qui lui appartenoit légitimement, mais que, comme un devoir de religion l'engageoit au voyage de la Colchide, qu'il n'étoit pas en état de faire, il espéroit qu'il voudroit bien s'en acquitter pour lui, & satisfaire les manes irrités d'un parent qui demandoit vengeance. Pour mieux faire goûter cette proposition à Jason, & lui donner plus d'envie d'entreprendre ce voyage, il lui dit que Phryxus, lorsqu'il avoit été obligé d'abandonner Thébes, avoit emporté avec lui une Toi-

Digitized by Google

ſon précieuſe, dont la conquête l'enrichiroit, en même-tems qu'elle le combleroit de gloire. » Fatigué par des ſonges effrayans, » ajoûte enfin Pélias, j'ai fait » conſulter l'oracle d'Apollon, » & j'ai appris qu'il falloit néceſ- » ſairement appaiſer les manes de » Phryxus & les ramener dans la » Gréce. Mais, mon grand âge » eſt un obſtacle à un ſi long » voyage. Vous qui êtes dans » la fleur de la jeuneſſe, vous » êtes en état de l'entreprendre; » votre devoir vous y engage; la » gloire vous y appelle; vous » ſatisferez par-là à un devoir, » dont je ne puis m'acquitter, & » je jure par Jupiter, de qui vous » & moi tirons notre origine, » que, dès que vous ſerez de re- » tour, je vous placerai ſur le » trône, qui vous appartient. «

Cette propoſition fut fort goûtée de Jaſon, qui ſe retira pour en conférer avec ſon pere & ſes oncles; & ils réſolurent, d'un commun accord, de la faire publier dans toute la Gréce, pour inviter la jeuneſſe à ſe joindre à lui, dans une expédition ſi glorieuſe & ſi utile. Tandis que l'élite de la jeuneſſe Grecque s'aſſembloit dans la Theſſalie, pour accompagner Jaſon, on étoit occupé à conſtruire un vaiſſeau, propre à un voyage de ſi long cours. C'eſt le célebre navire Argo ſur lequel on a débité tant de fables, & dont les Argonautes ont pris leur nom.

Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur le nombre de ceux, qui s'embarquérent avec Jaſon; mais, l'opinion la plus commune, c'eſt qu'ils étoient cinquante-deux. D'abord, on ſongea à nommer le chef de cette entrepriſe. Quoiqu'Hercule, & par ſa réputation, & par ſes exploits, eût pu le diſputer à tous, il vouloit bien cependant en déférer l'honneur à Jaſon, comme à celui que cette expédition regardoit de plus près, étant proche parent de Phryxus; outre que c'étoit à lui, que Pélias l'avoit ordonné. On nomma enſuite le pilote du vaiſſeau; & cet emploi fut donné à Typhis, qui paſſoit pour être fils de Neptune; c'eſt-à-dire, qui étoit un habile homme en fait de marine.

Lorſque tout fut prêt pour le voyage, Jaſon, ſelon Apollonius, avant que de mettre à la voile, ordonna un ſacrifice ſolemnel au dieu, auteur de ſa race, & à toutes les divinités, qu'il crut pouvoir être favorables à ſon entrepriſe. Chacun s'empreſſa à apporter des pierres pour élever l'autel, qu'on couvrit de branches d'olivier. Après les ablutions ordinaires, le Prêtre répandit deſſus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux dieux, en l'honneur deſquels ſe faiſoit le ſacrifice, & invoqua leur protection contre les dangers d'un ſi long voyage. Jupiter, ſelon le même Apollonius, promit par la voix du tonnerre, ſon ſecours à cette troupe héroïque, qui s'embarqua après le ſacrifice. Les Argonautes étoient déjà dans le vaiſſeau, lorſque Chiron arriva pour prendre congé de ſon cher Jaſon; & après l'avoir embraſſé, ainſi que les autres hé-

Digitized by Google

tos, il leur donna des avis pour leur voyage, & fit des vœux pour l'heureux succès de leur entreprise. Enfin, le vent étant favorable, le vaisseau sortit du port, & mit à la voile.

I.

DÉPART ET AVENTURES des ARGONAUTES pendant leur navigation.

La navigation des Argonautes fut d'abord assez heureuse; mais, une tempête les obligea bientôt à relâcher dans l'isle de Lemnos. Les femmes de cette isle avoient, en ce tems-là, manqué de respect à Vénus; & cette déesse, pour les en punir, les avoit rendues d'une odeur si insupportable, que leurs maris les avoient abandonnées. Ces femmes accoururent sur le rivage, pour s'opposer à leur descente. Il s'y livra même un combat; mais, nos guerriers, qu'elles prenoient pour leurs maris, s'étant fait connoître, elles les reçurent agréablement. Ils demeurérent deux ans dans cette isle, où ils eurent plusieurs enfans. Hypsiphile, pour sa part, en eut deux de Jason, dont l'un fut appellé Thoas, comme son grand-pere, l'autre Eunéus.

De Lemnos, les Argonautes allérent en Samothrace, premièrement pour accomplir le vœu, qu'Orphée avoit fait pendant la tempête, dont nous avons parlé; & en second lieu, parce que Castor & Pollux, suivant Diodore de Sicile, souhaitoient d'être initiés aux mystéres, qu'on célébroit dans cette isle, pour rendre les dieux favorables à leur navigation. Comme ils étoient en mer, au sortir de Lemnos, les Tyrrhéniens leur livrérent un sanglant combat, où tous nos héros furent blessés, excepté Glaucus, qui disparut & fut mis au nombre des dieux de la mer. De-là, ils entrérent dans l'Hellespont, tournérent du côté de l'Asie, & abordérent sur les côtes de la petite Mysie, au-dessus de la Troade. Et ce fut-là qu'Hercule, Thélamon & Hylas les abandonnérent.

Les Argonautes abordérent ensuite à Cyzique, ville située au pied du mont Dyndime, dont Cyzicus étoit roi. Outre les Molions, qui habitoient cette ville, Apollonius de Rhodes dit qu'il y avoit des Géans, qui avoient chacun six bras & six jambes, que Junon avoit fait sortir de terre, pour exterminer Hercule; c'est-à-dire, quelques pirates, qui croisoient sur ces côtes avec six vaisseaux, marqués par le nombre de leurs bras & de leurs jambes; ou, ce qui revient au même, quelques brigands qui ravageoient le païs, ainsi que nous l'apprenons de Polygnote, cité par les anciens Scholiastes. Car, on donnoit le nom de Géans à ces sortes de bandits, aussi-bien qu'à ceux, qui étoient d'une taille extraordinaire.

Le Roi, averti par un Oracle de l'arrivée de ces étrangers, les reçut favorablement; & après leur avoir donné des rafraîchissemens, & les avoir comblés de présens, il les laissa partir. Mais, un vent contraire les ayant obligés

Digitized by Google

de relâcher pendant la nuit dans le même port, Cyzicus, qui fut averti qu'un vaiſſeau venoit d'arriver, croyant que c'étoit les Pélaſges, ſes ennemis, alla les attaquer, & fut tué dans le combat par Jaſon même, qui, pour expier cette mort, quoiqu'involontaire, après avoir fait à ce Prince de magnifiques funérailles, offrit un ſacrifice à la Mere des dieux, & lui fit bâtir un temple ſur le mont Dyndime, en ſe ſervant de l'eau d'une fontaine, que la Déeſſe, ſuivant les Poëtes, avoit fait ſortir de terre; c'eſt-à-dire, que les Argonautes trouvérent dans un lieu inconnu.

Au ſortir de Cyzique, nos voyageurs s'arrêtérent dans la Bébrycie, qui étoit l'ancien nom de la Bithynie, ſi nous en croyons Servius. Là, regnoit Amycus, qui avoit coûtume de défier au combat du Ceſte ceux qui arrivoient dans ſes États. Pollux accepta le défi; mais, ayant appris que ce Prince lui dreſſoit des embûches, pour le faire périr, il appella à ſon ſecours quelques-uns de ſes compagnons, & le fit périr lui-même.

Après la mort d'Amycus, les Argonautes ſortirent de ſes États pour continuer leur voyage; mais, un coup de vent les ayant jettés ſur les côtes de Thrace, ils prirent terre à Salmydeſſe, où regnoit Phinée, fils de Phœnix, prince vieux & aveugle, qui étoit ſans ceſſe tourmenté par les Harpyes, monſtres, dont les Poëtes ont tant parlé. Phinée ayant reçu favorablement les Argonautes, & leur ayant promis un guide, pour les conduire à travers les roches Cyanées, ou Symplégades, dont le paſſage étoit regardé alors comme extrêmement dangereux, ils s'offrirent d'employer tous leurs efforts pour le délivrer de la perſécution de ces monſtres. Calaïs & Zéthès, enfans de Borée, qui avoient des ailes, les pourſuivirent ſans relâche juſqu'aux iſles Plotes, dans la mer d'Ionie. Et ce fut là qu'ils reçurent ordre des dieux, par le miniſtére d'Iris, de les laiſſer tranquilles, & de s'en retourner. Ce retour, en Grec στροφὴ, fit changer de nom à ces iſles, qui, depuis ce tems-là, furent appellées Strophades.

Diodore de Sicile raconte cette aventure, ſans parler des Harpyes, lui qui ne néglige guere les fables anciennes. Il dit ſeulement qu'Hercule, qui n'avoit pas encore abandonné les Argonautes, n'ayant pu obtenir de Phinée la liberté des jeunes Princes, qu'il tenoit en priſon, lui ôta la vie, & leur partagea ſes États.

Quoiqu'il en ſoit, les Argonautes, ayant reçu de Phinée des avis ſalutaires pour le reſte de leur navigation, & ſur tout pour le paſſage des Cyanées ou Symplégades, quittérent la Thrace, & entrérent dans le Pont-Euxin. Les Cyanées, au reſte, étoient deux amas de rochers à l'entrée du Pont-Euxin, d'une figure irrégulière, dont une partie étoit du côté de l'Aſie, l'autre de l'Europe, & qui ne laiſſoient entr'eux, ſelon Strabon, qu'un eſpace de vingt ſtades; enſorte que les flots

Digitized by Google

de la mer ; qui venoient s'y briſer avec bruit, faiſoient lever une fumée, qui obſcurciſſoit l'air, & rendoit ce paſſage aſſez difficile.

Effrayés, à la vue de ce détroit, nos voyageurs lâchérent une colombe, qui le traverſa heureuſement ; enſuite de quoi, ils tentérent eux-mêmes le paſſage. Cette colombe, dont parlent les Poëtes, n'étoit autre choſe qu'un bâtiment leger, que leur avoit donné Phinée, & dont le pilote connoiſſoit bien ce détroit. Ce n'eſt pas ici, au reſte, une ſimple conjecture, puiſqu'Apollodore dit poſitivement que ce Prince, pour raſſurer les Argonautes, leur avoit donné un guide. Homère prétend que c'eſt Junon, qui les favoriſa dans cette occaſion ; ce qui veut dire que l'air, dont cette déeſſe étoit le ſymbole, fut tranquille & ſerein ; & ſi on ajoûte 1.° que la colombe y perdit ſa queue, & le navire Argo un morceau de ſa poupe ; c'eſt que ces deux bâtimens heurtérent contre un de ces rochers, & que le premier y eut ſon gouvernail briſé ; 2.° que, depuis ce jour-là, Neptune fixa ces rochers ; c'eſt parce que ce paſſage une fois bien connu, on ne fit plus tant de difficulté de le tenter ; & le commerce fut dès-lors libre dans cette mer. En effet, ſi nous en croyons Plutarque, ce fut dans ce voyage des Argonautes, que s'établit le commerce des Grecs dans le Pont-Euxin, Jaſon l'ayant nettoyé des corſaires, qui l'infectoient.

Au ſortir de ce paſſage, les Argonautes tournérent du côté de l'Aſie, & abordérent au païs des Mariandiniens, où Lycus, qui en étoit roi, & Grec d'origine, les reçut favorablement. Mais, pendant leur ſéjour dans ce païs-là, ils perdirent deux de leurs compagnons, Idmon, fils d'Abas, qui mourut de la bleſſure d'un ſanglier, & le pilote Typhis. On leur fit de magnifiques funérailles ; & après qu'on eut mis Ancée à la place de Typhis, on ſe rembarqua. Et une tempête ayant contraint nos Héros d'aborder à l'iſle d'Arécie, ils y trouvérent les enfans de Phryxus, qu'Æetès, leur ayeul maternel, envoyoit dans la Gréce, pour y recueillir la ſucceſſion de leur pere, & les ramenérent dans la Colchide. Après un rude combat, qu'ils eurent à eſſuyer contre certains oiſeaux, qui, ſelon Apollonius de Rhodes & Pomponius Méla, lançoient de loin des plumes meurtrières ; c'eſt-à-dire, ſans doute, contre les habitans de cette iſle, qui les pourſuivoient à coups de fléche, il ne leur arriva rien de conſidérable depuis l'iſle de Mars juſqu'à Æea, capitale de la Colchide le théatre de leurs grandes aventures.

II.

AVENTURES des ARGONAUTES dans la Colchide.

Pendant que Jaſon & ſes compagnons paſſoient la nuit à délibérer de quelle manière ils ſe préſenteroient le lendemain au Roi, & comment ils s'y prendroient, pour lui demander les biens, que

Digitized by Google

Phryxus avoit laissés en mourant; Æetès, de son côté, averti de leur arrivée, & du motif de leur voyage, & effrayé de plus par un songe funeste, cherchoit les moyens de les faire périr, ou du moins leur chef, comme le plus intéressé dans cette affaire. Ainsi, quand les Argonautes parurent devant lui, ce Prince prescrivit à Jason, qui demandoit la Toison d'or, des conditions si dures, qu'il crut, ou qu'il se désisteroit de son dessein, ou qu'il succomberoit. Il n'y a rien là que de naturel. Mais, comme la relation de ce voyage fut apparemment écrite dans cet ancien langage de la Gréce, qui étoit presque le même que celui, que Cadmus y avoit apporté; c'est-à-dire, le Phénicien; ceux, qui, dans la suite, vinrent à le lire, y trouvant beaucoup d'expressions, qu'ils n'entendoient plus, & qui présentoient plusieurs sens, prirent celui qui paroissoit le plus merveilleux, & débitérent, au sujet d'une aventure toute simple, des fables aussi extraordinaires, que difficiles à expliquer.

Les Poëtes, sur tout, qui firent de cette histoire le sujet de leurs poëmes, ou de leurs tragédies, cherchérent à l'embellir. L'intervention des dieux, si ordinaire dans les anciens ouvrages, & l'amour furent la machine, qu'ils employérent. Apollonius de Rhodes & Onomacrite, apparemment après d'autres Poëtes encore plus anciens, [car l'Argonaute Orphée lui-même avoit composé un poëme à ce sujet] disent que Junon, qui chérissoit Jason, & Minerve convinrent ensemble, qu'il falloit rendre Médée amoureuse de ce Prince, ne doutant pas que, comme elle possédoit à fond l'art des enchantemens, elle ne le tirât heureusement des périls, où il alloit être exposé.

Cependant, Jason & Médée se rencontrérent hors de la ville près du temple d'Hécate, où ils étoient allés, l'un & l'autre, implorer le secours de la déesse. Et Médée, qui prenoit déjà un tendre intérêt à Jason, lui promet toute sorte de secours, s'il veut lui donner sa foi. Après des sermens mutuels, ils se séparent; & Médée va préparer tout ce qui étoit nécessaire pour sauver son amant; car, le Roi avoit prescrit que, pour avoir la Toison, qu'il étoit venu chercher de si loin, il devoit d'abord mettre sous le joug deux taureaux, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui vomissoient des tourbillons de feu & de flammes, les attacher à une charrue de diamant, & leur faire défricher quatre arpens d'un champ, consacré à Mars, qui n'avoient jamais été labourés, pour y semer les dents d'un dragon, d'où devoient sortir des hommes armés, qu'il falloit tous exterminer sans qu'il en restât un seul. Il devoit enfin tuer le monstre, qui veilloit sans cesse à la conservation de ce précieux dépôt, & exécuter tous ces travaux en un jour.

Jason, sûr du secours de Médée, accepta tout; & le lendemain matin, on s'assemble hors de la ville dans le champ de Mars. Le Roi, d'un côté, accompagné

Digitized by Google

d'une foule de ſujets, accourut à ce ſpectacle; de l'autre, le chef des Argonautes vint avec tous ſes compagnons, conſternés à la vue du danger auquel il alloit s'expoſer. On lâche les taureaux, dont la vue ſeule fait frémir les ſpectateurs. Jaſon les apprivoiſe, les met ſous le joug, laboure le champ, y ſeme les dents du dragon de Mars; & lorſqu'il en voit ſortir des combattans, il lance une pierre au milieu d'eux, qui les met ſi fort en fureur, qu'ils s'entretuent les uns les autres. Il va enſuite chercher le monſtre, qui gardoit la Toiſon, l'aſſoupit avec les herbes enchantées & un breuvage préparé, que ſon amante lui avoit donnés, lui ôte la vie, & enleve le précieux dépôt.

On pourroit dire ſeulement que toutes ces fables ne ſont qu'un pur jeu de l'imagination des Poëtes, qui, contraires en cela aux Hiſtoriens, ne racontent jamais ſans machine les faits, qui ſont le fondement de leurs poëmes. Cependant, le célebre Bochart, qui connoiſſoit parfaitement le génie des langues de l'Orient, a cru trouver dans celle des Phéniciens le dénouement de la plûpart de ces fictions. Et comme perſonne n'a mieux réuſſi que lui dans l'explication de cette fable, ce ſont ſes idées, que nous allons propoſer.

Médée, que Jaſon avoit promis d'épouſer & d'emmener dans la Gréce, ſollicitée par Calciope, ſa ſœur, veuve de Phryxus, qui voyoit ſes enfans en proye à l'avarice d'un Roi cruel, aida ſon amant à voler les tréſors de ſon pere, ſoit en lui donnant une fauſſe clef, ou de quelqu'autre maniére, & s'embarqua avec lui.

Cette hiſtoire étoit écrite, comme on l'a dit, en Phénicien, que les Poëtes, qui ſont venus longtems après, n'entendoient pas; & ce ſont les mots équivoques de cette langue, qui ont donné lieu aux fables, qu'on vient de rapporter. En effet, dans cette langue, le mot Syrien *Gaza* ſignifie à la lettre un tréſor; & cet autre mot *Saur*, qui veut dire une muraille, déſigne auſſi un taureau. On exprime, dans cette même langue, de l'airain, du fer & un dragon, par ce terme *Nachas*. Ainſi, au lieu de dire que Jaſon avoit enlevé un tréſor que le roi de la Colchide tenoit dans un lieu bien enfermé, & qu'il faiſoit garder ſoigneuſement, on a prétendu que, pour enlever une Toiſon d'or, il avoit fallu dompter des taureaux, tuer un dragon, &c.

L'amour de Médée pour Jaſon, ce grand reſſort, qu'Élien croit avoir été inventé par Euripide dans la tragédie de Médée, faite à la prière des Corinthiens, n'a rien que de fort ordinaire; & cette Princeſſe, qui abandonna ſon pere & ſa patrie pour ſuivre Jaſon, fait bien voir, par cette conduite, qu'elle en étoit amoureuſe, ſans qu'il ſoit beſoin de faire intervenir Junon & Minerve dans cette intrigue, qui fut l'ouvrage de Calciope, laquelle pour venger la mort de ſon mari, & ſauver ſes enfans, qu'Æetès avoit réſolu de faire mourir, à leur retour de la Gré-

Digitized by Google

ce, où il les avoit envoyés, employa tous ses soins pour favoriser la passion que sa sœur avoit pour Jason. On peut ajoûter encore que les quatre jeunes Princes, qu'il avoit ramenés dans la Colchide, & qui se voyoient exposés à la fureur de leur grand-pere, si les Grecs étoient vaincus, les secoururent de tout leur pouvoir.

Bochart explique encore très-heureusement la circonstance des hommes armés, qui sortirent de terre, & s'entretuérent. Il devoit y avoir, selon lui, dans cette histoire, une phrase composée à peu près des mots, qui signifient: *Jason assembla une armée de soldats armés de piques d'airain, prêts à combattre*, qu'on expliqua ainsi, à l'aide de mots équivoques: *Il vit naître des dents des serpens, une armée de cinq hommes*, ou plutôt *de soldats armés cinq à cinq*. C'étoit là l'ancienne maniere, sur tout chez les Égyptiens, de ranger & de faire marcher les troupes. On peut, en effet, très-bien conjecturer que Jason, outre ses compagnons, avoit pris dans le païs quelques troupes auxiliaires, qu'on publia être sorties de terre, parce qu'elles étoient sujettes du roi de Colchide & du même païs, & qui périrent dans le combat qui fut donné apparemment entre les Grecs & les Colques. Car, tout ce mystére poëtique, qu'on a exposé, peut très-bien s'entendre d'un combat, qui rendoit les Grecs victorieux & maîtres de la personne & des trésors d'Æetès. Cette explication est sans doute préférable à celle de Diodore de Sicile, qui dit que le gardien de la Toison se nommoit *Draco*; & que les troupes qui le servoient, étoient venues de la Chersonnèse Taurique; ce qui avoit donné lieu aux fables, qu'on vient d'expliquer.

On ne convient pas généralement que la Toison d'or ne fût que les trésors du roi de la Colchide. Diodore de Sicile croyoit que c'étoit la peau d'un mouton, que Phryxus avoit immolé, & qu'on gardoit très-soigneusement, à cause qu'un oracle avoit prédit que le Roi seroit tué par celui, qui l'enléveroit. Strabon & Justin pensoient que la fable de cette Toison étoit fondée, sur ce qu'il y avoit, dans la Colchide, des torrens qui rouloient un sable d'or, qu'on ramassoit avec des peaux de mouton; ce qui se pratique encore vers le fort Louïs, où la poudre d'or se recueille, avec de semblables toisons, lesquelles, quand elles en sont bien remplies, peuvent être regardées comme des Toisons d'or.

Varron & Pline prétendent que cette fable tire son origine des belles laines de ces païs-là; & que le voyage, qu'avoient fait quelques marchands Grecs, pour en aller acheter, avoit donné lieu à la fiction. On pourroit ajoûter, que, comme les Colques faisoient un grand commerce de peaux de martes, & d'autres pelleteries, ce fut peut-être le motif du voyage des Argonautes.

Paléphate a imaginé, on ne sçait sur quel fondement, que sous l'emblême de la Toison d'or, on

Digitized by Google

avoit voulu parler d'une belle ſtatue d'or, que la mere de Pélox avoit fait faire, & que Phryxus avoit emportée avec lui dans la Colchide. Enfin, Suidas croit que la Toiſon d'or étoit un livre en parchemin, qui contenoit le ſecret de faire de l'or; digne objet de l'ambition, ou plutôt de la cupidité, non ſeulement des Grecs, mais de toute la terre. Et cette opinion, que Tollius a voulu faire revivre, eſt ſuivie par tous les Alchimiſtes. Mais, reprenons la ſuite de l'hiſtoire des Argonautes.

III.

RETOUR

des ARGONAUTES *en Gréce.*

Jaſon étant heureuſement venu à bout de ſes deſſeins, ne ſongea plus qu'à partir & à cacher ſa fuite. Ainſi, ayant profité d'une nuit obſcure, pendant laquelle Médée & ceux, qui l'accompagnoient, étoient venus ſe rendre à ſon vaiſſeau, avec les tréſors d'Æetès, il mit promptement à la voile, ſe doutant bien qu'il alloit être pourſuivi. Il le fut en effet. Le Roi fit promptement mettre en état quelques vaiſſeaux, qui partirent ſous la conduite d'Abſyrte, ſon fils, dans le deſſein de pourſuivre le raviſſeur; on l'eut bientôt atteint. Mais, Jaſon, ſuivant Onomacrite, ayant pris terre avec ſon beau-frere, l'emmena, accompagné de Médée, dans un lieu écarté, ſous prétexte de traiter d'accommodement; & ce fut-là que lui & Médée le maſſacrérent. Ils répandirent enſuite ſes membres ſur la route, pour retarder la marche de ceux, qui les pourſuivoient, & ſe rembarquérent. Le Poëte, qu'on vient de citer, a ſans doute imaginé ce fait, puiſque nous verrons, dans la ſuite, qu'Abſyrte pourſuivit long-tems le navire Argo. D'ailleurs, ce que l'on dit du caractére de Médée, fait diſparoître juſqu'au ſoupçon d'une action ſi barbare.

Le retour de Jaſon dans la Gréce eſt raconté par d'anciens Poëtes de pluſieurs manières, bien différentes les unes des autres. Quelque extravagantes que ſoient leurs relations, ils avoient cependant, les uns & les autres, l'avantage de trouver dans les lieux, qu'ils lui font parcourir, des monumens, qui atteſtoient que ce Héros y avoit paſſé; & leurs relations ont été adoptées, en tout ou en partie, par de graves hiſtoriens, tels qu'Hécatée de Milet, Timagete, Timée, &c. Strabon même, qui n'y ajoûte pas foi, fait mention des monumens trouvés dans les lieux, où les Poëtes qu'on va citer, diſent qu'il paſſa.

Selon Onomacrite, Jaſon & ſes compagnons parcoururent d'abord les côtes orientales de l'Aſie, enſuite le Boſphore Cimmérien & les Palus Méotides, d'où, étant entrés dans je ne ſçai quel détroit, ils y demeurérent neuf jours, au bout deſquels ils ſe trouvérent dans l'Océan ſeptentrional, où faute de vent, ils furent obligés de débarquer & de tirer leur vaiſſeau. Quelque-tems après, un doux Zéphir les avertit de rentrer dans leurs vaiſſeaux; & ils voguérent

Digitized by Google

en prenant toujours ſur la gauche. Ils arrivèrent à l'iſle Peuceſte, qui n'étoit point inconnue au pilote Ancée ; de-là ils vinrent à celle de Circé, où Jaſon rencontra cette Princeſſe, qui lui apprit que la cauſe de tous ſes malheurs étoit le meurtre d'Abſyrte, dont cependant elle refuſa de l'expier.

Les Argonautes, ayant continué leur route, arrivérent aux colomnes d'Hercule, rentrérent dans la Méditerranée, paſſérent près de la Sicile, & tombérent dans le détroit de Scylla & de Charybde, où ils auroient fait infailliblement naufrage, ſi Téthys, pour prévenir le malheur, dont ſon mari Pélée étoit menacé, ne les en eût retirés. Le ſéjour des Sirènes, qui n'en étoit pas éloigné, penſa leur être auſſi fatal que le détroit ; mais, l'éloquence d'Orphée les ſauva du péril, où ils s'étoient engagés. Échappés de ce nouveau danger, ils arrivérent au païs des Phéaciens, où ils rencontrérent la flotte ennemie, qui étoit venue, par un autre chemin, les attendre-là. Les chefs de cette flotte lui demandérent Médée ; & on convint de part & d'autre que Jaſon ſeroit obligé de la remettre entre leurs mains, ſi véritablement il ne l'avoit pas épouſée. Mais, la femme d'Alcinoüs, qui avoit été priſe pour juge, ayant fait célébrer la même nuit la cérémonie du mariage, & ayant déclaré aux députés de la flotte ennemie, qu'elle ſçavoit, à n'en point douter, que Jaſon & Médée avoient été mariés, dès le tems qu'il l'avoit enlevée, ils furent obligés de la lui laiſſer & de s'en retourner. Cependant, les Argonautes ſortirent de l'iſle des Phéaciens. Ils étoient déjà arrivés au golfe d'Ambracie, lorſqu'une tempête les jetta dans les Syrtes d'Afrique, où ils eurent à eſſuyer une infinité de dangers. Enfin, étant ſortis d'un endroit ſi périlleux, ils gagnérent le cap Malée, où ſe fit l'expiation du meurtre d'Abſyrte, ainſi que Circé le leur avoit ordonné ; après quoi, ils arriverent ſur les côtes de Theſſalie.

Quelque peu vraiſemblable que ſoit ce voyage, pour un tems ſur tout où la navigation n'étoit guere perfectionnée, celui que leur fait faire Apollonius de Rhodes, l'eſt encore moins. Junon, dit ce Poëte, voulant délivrer les Argonautes du danger, où les mettoit la flotte d'Abſyrte, qui les pourſuivoit, pouſſoit le navire Argo du côté de la Gréce, lorſqu'ils ſe reſſouvinrent que Phinée leur avoit dit qu'il falloit qu'ils retournaſſent dans leur païs par une route différente de celle, qu'ils avoient tenue en allant dans la Colchide ; que cette route avoit été marquée par les prêtres de Thébes en Égypte ; que de ce païs étoit anciennement ſorti un capitaine célebre, qui, après avoir parcouru l'Europe & l'Aſie, & conquis des païs infinis, avoit fondé pluſieurs villes, & entr'autres Æea, capitale de la Colchide ; qu'on voyoit gravés, chez les anciens habitans du païs, ſur des colomnes, les chemins & les routes de tous les endroits de la terre & de la mer, où

Digitized by Google

où l'on pouvoit voyager ; & qu'il étoit marqué ſur ces colomnes, qu'il y avoit aux extrêmités de l'Océan un grand fleuve d'un cours très-étendu. Ce fleuve étoit le Danube ; ils y entrérent par une de ſes bouches, tandis qu'Abſyrte, que ce Poëte ne dit pas être mort de la manière dont nous l'avons rapporté, y entra par une autre bouche, & le remontérent pendant pluſieurs lieues. Puis, le fleuve leur manquant, ils deſcendirent de leur vaiſſeau, & le portérent l'eſpace de plus de cinquante lieues, juſqu'au golfe Adriatique, où ils rencontrérent Abſyrte, qui les avoit devancés. Et c'eſt là, ſuivant ce Poëte, que Jaſon s'en défit à peu près de la manière que le raçonte Onomacrite.

Ce fut après ce meurtre qu'il ſortit un oracle de la poutre, priſe dans la forêt de Dodone, qui les avertit qu'ils n'arriveroient dans leur patrie, que lorſque Jaſon ſe ſeroit ſoumis à la cérémonie de l'expiation. Cela leur ayant fait changer de route, ils abordérent au port d'Æea, ſéjour de Circé, ſœur du roi de Colchos, & tante de Médée. Cette Princeſſe reçut ſa nièce avec Jaſon, ſans les connoître. Ils s'avancérent l'un & l'autre les yeux baiſſés, & ſans proférer un ſeul mot, juſqu'au foyer ſacré, où Jaſon ficha en terre l'épée, dont il avoit tué Abſyrte. Leur ſilence & l'état où ils paroiſſoient, firent comprendre à Circé, qu'ils étoient coupables ; & elle ſe prépara à les expier. Cette Princeſſe fit apporter un jeune cochon, qui tettoit encore ; & l'ayant égorgé, elle frotta de ſon ſang les mains de Jaſon & de Médée, & fit les libations accoûtumées, en l'honneur de Jupiter expiateur. Après quoi, ayant fait jetter hors du palais les reſtes du ſacrifice, elle brûla ſur l'autel des gâteaux pêtris avec de la farine, de l'eau, & du ſel, & accompagna toutes ces cérémonies, de prieres propres à fléchir la colère des dieux. L'expiation achevée, elle fit aſſeoir ſes hôtes pour les régaler ; mais, ayant enſuite reconnu que Médée étoit ſa nièce, elle la chaſſa avec Jaſon, ſans cependant leur faire aucun mal, parce qu'ils avoient imploré ſa protection en état de ſupplians.

Au ſortir de ce ſéjour, ils ſe remirent en mer, & naviguérent pendant quelque-tems avec aſſez de bonheur. Ils touchoient preſque aux côtes de la Gréce, lorſqu'une tempête les jetta ſur les Syrtes d'Afrique, d'où ils eurent toute la peine du monde à ſe tirer. Ils en ſortirent cependant, & arrivérent heureuſement dans la Gréce.

Enfin, ſuivant une troiſième tradition, les Argonautes ayant remonté le Phare, voyagérent dans pluſieurs païs de l'Aſie, où ils laiſſérent quantité de veſtiges de leur route.

Quelque dénuées de vraiſemblance que paroiſſent ces trois relations, elles méritent pourtant quelques réflexions. D'abord, il eſt évident que celle d'Onomacrite, qui fait revenir nos héros par l'Océan ſeptentrional, eſt une

Digitized by Google

fiction qui prouve qu'on connoiſſoit peu, au tems de ce Poëte, les païs du Nord. Que les Argonautes ſoient entrés par le Pont-Euxin dans les Palus-Méotides, il n'y a rien-là de ſurprenant. Il eſt poſſible même qu'ils aient pu quelque tems remonter le Tanaïs; mais que, par ce fleuve, on puiſſe aller juſqu'à l'Océan, c'eſt le comble de l'ignorance, & une fiction puérile, que l'Auteur n'a employée que pour nous étaler ce que l'on ſçavoit, de ſon tems, ſur les peuples qui habitoient ces contrées éloignées; peuples, dont la plûpart ſont inconnus, & qui n'exiſtoient pas même au tems qu'on dit que vivoit Onomacrite.

On ne dira rien des autres fautes contre la Géographie, qu'on pourroit reprocher à notre Poëte, parce qu'elles ſautent aux yeux; encore moins parlera-t-on de l'action de porter le vaiſſeau; ce qui eſt une pure fiction. Mais, on ne doit pas paſſer ſous ſilence ce qu'a dit Apollonius de Rhodes, de ces colomnes de la Colchide, ſur leſquelles étoient gravées toutes les routes, connues en ce tems-là. C'eſt un fait qui regarde Séſoſtris, qui, en effet, porta ſes conquêtes juſqu'au Phaſe, & y laiſſa différens monumens, auſſi magnifiques qu'utiles. Apollonius de Rhodes, ayant paſſé la plus grande partie de ſa vie en Égypte, en qualité de Bibliothécaire de Ptolémée Philadelphe, poſſédoit ſans doute l'hiſtoire de Séſoſtris; & quoiqu'elle fût poſtérieure à l'expédition des Argonautes, il a pu, par anticipation, parler des monumens, que ce conquérant laiſſa dans la Colchide. Surquoi, on peut conſulter, outre Hérodote, Jamblique, M. Huet & pluſieurs autres Sçavans. L'ancien commentateur d'Apollonius de Rhodes nomme Séthoncoſis, le Prince qui avoit fait élever ces colomnes, & qui eſt le même que Séſoſtris.

Il y auroit encore bien des réflexions à ajoûter ſur le retour des Argonautes; mais, je craindrois d'abuſer de la patience du lecteur, cet article, ſur tout, étant déjà fort long.

Les Argonautes, avant que de ſe ſéparer, firent une ligue contre tous ceux, qui auroient quelque choſe à démêler avec eux; & pour la rendre plus ſolemnelle, Hercule les aſſembla dans les plaines de l'Élide, pour y célébrer les jeux Olympiques, qui avoient été interrompus depuis long-tems, & qui le furent encore après. Jaſon conſacra dans l'iſthme de Corinthe au dieu de la mer le navire Argo, que les Poëtes ont placé depuis dans le ciel, ainſi qu'on peut le voir dans Hygin, & dans les premiers vers de l'ouvrage de Valérius Flaccus.

IV.

ÉPOQUE DU VOYAGE DES ARGONAUTES.

Les Sçavans ont embraſſé différentes opinions, au ſujet de l'Époque du voyage, qu'on vient de raconter. Les uns l'éloignent trop de la guerre de Troye; car, il ſuffit de la déterminer par ſa diſtance à cet événement. Les au-

Digitized by Google

tres la rapprochent trop ; c'eſt-à-dire, que les premiers l'en éloignent de 96 ans, comme Euſébe, & que les autres la mettent ſeulement 20 ans auparavant, comme Joſeph Scaliger ; ce qui eſt également faux.

Si la date de la mort d'Hercule, donnée par Apollodore, qui fait mourir ce héros 53 ans avant la priſe de Troye, étoit certaine, & qu'il fallût mettre un eſpace de quatre ou cinq ans, pour ce qu'il fit, depuis l'expédition des Argonautes juſqu'à ſa mort, cette conquête ſeroit arrivée environ 58 ans avant la priſe de Troye ; ce qui eſt inſoûtenable. Il eſt vrai que Velléius Paterculus ne fait mourir Hercule que 40 ans avant cette guerre. Si l'on y joint les cinq ans, dont on vient de parler, l'Époque, que l'on cherche, tomberoit l'an 44, ou 45. Mais, cette diſtance eſt encore trop grande & contredit, quoique moins que les autres, ce que l'antiquité nous a laiſſé de plus inconteſtable ſur le ſiécle, dont il s'agit. Car enfin, que penſer de deux événemens, lorſque dans le dernier ſe trouvent les mêmes guerriers en aſſez grand nombre, pluſieurs de leurs fils, & ſeulement quelques-uns de leurs petits-fils ; ſinon qu'ils ſont beaucoup plus proches que ne le prétendent pluſieurs Sçavans, & qu'ils ne peuvent être éloignés l'un de l'autre que de 34 ou 35 ans ; à peu près comme la guerre de 1701 & celle de 1734, où l'on a vu les mêmes guerriers, leurs fils, & quelques-uns de leurs petits-fils ? Or, c'eſt préciſément le cas des Argonautes & des capitaines de la guerre de Troye, au témoignage de toute l'Antiquité, à commencer par Homère.

ARGORÉUS, *ou* DIEU DU MARCHÉ, ſurnom de Mercure. Il avoit, ſous ce ſurnom, une ſtatue à Phares en Achaïe. Cette ſtatue, ſelon Pauſanias, rendoit des oracles. Elle étoit de marbre, de médiocre grandeur, de figure quarrée, de bout à terre, ſans piédeſtal.

ARGOS, *Argos*, Ἄργος, (*a*) ville célebre de Péloponnèſe, ſur le fleuve Inachus. Elle donna ſon nom au royaume d'Argolide, qui eſt auſſi connu ſous le royaume d'Argos.

On alloit de Cléone à Argos par deux chemins, dont l'un étoit plus commode pour les gens de pied ; car, celui qui paſſoit à Trete, quoiqu'étroit & ſerré par des montagnes, étoit néanmoins le plus facile pour les voitures. Il eſt hors de doute que cette ville eſt la même, qui fut bâtie par Phoronée, ſecond roi d'Argolide, duquel elle prit d'abord le nom de Phoronique ; & le nom d'Argos lui fut donné par Argus, ſucceſſeur de Phoronée. Elle a porté pluſieurs autres noms, ou plutôt ſurnoms. Ainſi, on l'a ſurnommée Hippium, Inachium, Dipſium, ou Polydipſium.

Le temple le plus célebre qu'il y eût à Argos, étoit le temple d'Apollon Lycius. La ſtatue du

(*a*) Pomp. Mel. Lib. II. c. de Maced. Plin. L. IV. c. 5. L. VII. c. 56. Strab. p. 376, 377. *& alib. paſſ.* Ptolem. L. VI. c. 16. Pauſ. pag. 111. *& ſeq.*

Digitized by Google

dieu ; c'eſt-à-dire, celle, que l'on y voyoit du tems de Pauſanias, étoit un ouvrage d'Attalus Athénien. Car, l'ancienne, qui étoit de bois, fut conſacrée avec le temple par Danaüs. On y voyoit le trône de ce Prince, & une ſtatue de Biton portant un taureau ſur ſon dos ; ce qui ſe trouvoit éclairci par Leucéas, qui diſoit dans ſes poëſies, qu'un jour que les Argiens alloient en cérémonie à Némée pour ſacrifier, ſelon la coûtume, à Jupiter, Biton fit admirer ſa force en portant un taureau ſur ſes épaules. Les Argiens alluſmoient du feu auprès de cette ſtatue, & ils diſoient que c'étoit le feu de Phoronée ; car, ils n'étoient pas dans l'opinion de ceux, qui croyoient que Prométhée avoit donné le feu aux hommes. Au contraire, ils tenoient pour certain que c'étoit Phoronée, qui en avoit été l'inventeur. Outre la ſtatue de Biton, il y en avoit pluſieurs de bois, entr'autres, une de Mercure, faite par Épéus, & une de Vénus, conſacrée par Hypermneſtre.

On voyoit, dans ce même temple, une ſtatue de Ladas, l'homme de ſon tems le plus leger à la courſe, & une autre encore de Mercure. Il étoit repréſenté tenant dans ſes mains une tortue, dont il vouloit faire une lyre. Devant le temple, il y avoit une eſpèce d'eſcabeau ou de marche-pied, où l'on avoit dépeint le combat d'un loup & d'un taureau. On y voyoit auſſi une jeune fille, qui jettoit une pierre au taureau. Les Argiens diſoient que cette jeune vierge étoit Diane. C'étoit encore un monument de Danaüs, auſſi-bien que deux colomnes de bois, que l'on voyoit auprès, & qui étoient taillées en façon de ſtatues, pour figurer Jupiter & Diane. On voyoit dans le même lieu deux tombeaux, l'un de Linus, fils d'Apollon, l'autre de Pſamathé, fille de Crotope. Là ſe voyoit encore une ſtatue d'Apollon, ſurnommé Agyiéüs, & un autel conſacré à Jupiter le Pluvieux, devant lequel ces braves chefs, qui vouloient remettre Polynice ſur le trône des Thébains firent ſerment de périr tous, ou de prendre la ville de Thébes. Quant au tombeau de Prométhée, qu'ils montroient en ce lieu, Pauſanias croit qu'ils ſe trompoient, & que les Opuntiens en parloient d'une manière plus conforme à la vérité.

On ne s'arrêtera point à une ſtatue de l'athléte Creugas ; mais, on ne doit pas paſſer ſous ſilence un trophée, que les Argiens avoient érigé en ſigne d'une victoire, qu'ils avoient remportée ſur les Corinthiens, ni une ſtatue de Jupiter Milichius, ou le Débonnaire, qui étoit de marbre blanc & de la façon de Polycléte. On voyoit auprès Cléobis & Biton, en marbre, qui trainoient eux-mêmes leur mere dans un chariot, pour la mener au temple de Junon,

Vis-à-vis ce temple, étoit celui de Jupiter Néméen. Le dieu y étoit de bout & en bronze. C'étoit un ouvrage de Lyſippe. Si on avançoit un peu plus loin, on

Digitized by Google

trouvoit sur sa droite le temple de Phoronée. On remarquera en passant qu'encore, du tems de Pausanias, on faisoit l'anniversaire de ce héros. Au-dessus du temple de Jupiter, il y avoit celui de la Fortune, qui étoit très-ancien. On y conservoit des dez, que Palamède y avoit autrefois consacrés, & dont il avoit été l'inventeur. Près de-là, on voyoit le tombeau de la Ménade Chorias; c'étoit une de ces femmes, qui suivoient Bacchus, & qui servoient dans ses troupes, lorsqu'il vint assiéger Argos. On dit que Persée remporta la victoire, & que plusieurs de ces femmes ayant été tuées dans le combat, eurent une commune sépulture; mais, comme celle-ci étoit la plus distinguée, elle eut son tombeau à part. Un peu plus loin, on faisoit voir un temple, qui étoit dédié aux Heures.

En revenant, on trouvoit, sur son chemin, les statues que l'on avoit érigées à Polynice, fils d'Œdipe, & à ces autres chefs, qui périrent avec lui en combattant sous les murs de Thèbes. Eschyle n'en compte que sept, quoiqu'ils fussent en bien plus grand nombre; car, les plus considérables des Argiens, des Messéniens & des Arcadiens voulurent partager la gloire de l'entreprise. Cependant, les Argiens eux-mêmes suivoient l'opinion d'Eschyle. Près de-là étoient les statues de ceux, qui prirent Thèbes, Égialée, fils d'Adraste, Promachus, fils de Parthénopée, & petit-fils de Talaüs, Polydore, fils d'Hippomédon, Therſandre, Alcméon & Amphiloque, tous deux fils d'Amphiaraüs, Diomède, Sthénélus, Euryalus, fils de Mécisthée, & enfin les enfans de Polynice, Adraste & Timéas. Après ces statues, on montroit le tombeau de Danaüs, & le cénotaphe de ces braves Argiens, qui périrent devant Troye, ou en revenant. Près de-là étoit le temple de Jupiter Sauveur, d'où on passoit dans une espèce de chapelle, où les femmes d'Argos s'assembloient pour pleurer Adonis. En y allant, on laissoit sur la droite un temple, qui étoit dédié au fleuve Céphisse, qu'ils disoient avoir été anéanti plus d'une fois par Neptune, quoiqu'ils sçussent fort bien que ce fleuve couloit par-dessus le temple. Pausanias crut appercevoir là une tête de Méduse, faite en marbre, qu'on prétendoit être un ouvrage des Cyclopes. Derrière le temple, il y avoit un endroit, qu'on appelloit la salle d'audience, parce que c'étoit-là qu'Hypermnestre fut jugée, après qu'elle eut été accusée par Danaüs, son pere.

Le théatre n'étoit pas loin de-là. On y pouvoit voir plusieurs choses fort curieuses; mais, entr'autres, deux statues de deux hommes, qui se battoient, & dont l'un étoit tué par l'autre. Celui qui étoit tué, c'étoit Othryadas de Sparte; & celui qui tuoit, c'étoit Périlas Argien, fils d'Alcénor, & qui, avant ce combat, s'étoit déjà rendu illustre par le prix de la lutte, qu'il avoit remporté aux jeux Néméens. Plus haut, étoit le temple de Vénus,

Digitized by Google

& devant la porte une colomne contre laquelle étoit adoſſée une ſtatue de cette Téléſille, qui étoit ſi connue par ſes cantiques. Elle avoit des volumes de poëſies à ſes pieds, & dans ſes mains un caſque, qu'elle paroiſſoit vouloir mettre ſur ſa tête.

En deſcendant du temple de Vénus, vers la place, on voyoit la ſépulture de Cerdo, femme de Phoronée. Il y avoit auſſi deux temples de ce côté-là, l'un d'Eſculape, l'autre de Diane Pitho, ou de la Perſuaſion. Ce dernier fut conſacré par Hypermneſtre, lorſqu'elle gagna ſon procès contre ſon pere, qui lui faiſoit un crime de n'avoir pas tué Lyncée. On trouvoit une ſtatue de bronze d'Énée auprès d'un certain quartier, qu'il avoit plu aux Argiens d'appeller le Delta. Pauſanias ne goûtoit pas la raiſon qu'ils lui donnérent de cette dénomination. Devant la place, il y avoit un autel, dédié à Jupiter Phyxius; cet autel n'étoit pas loin du tombeau d'Hypermneſtre, mere d'Amphiaraüs, ni de celui de l'autre Hypermneſtre, fille de Danaüs, où ſon mari Lyncée avoit auſſi ſa ſépulture. Vis-à-vis, on voyoit le tombeau de Talaüs, fils de Bias. Près de-là, étoit le temple de Minerve Trompette, que l'on croit avoir été bâti ſous ce titre par Hégélaüs, fils de Tyrrhene, lequel étoit fils d'Hercule & d'une Lydienne.

Au milieu de la place s'élevoit un grand édifice de marbre blanc, que les Argiens regardoient comme un trophée érigé par leurs ancêtres, à l'occaſion de la mort de Pyrrhus, roi des Épirotes; car, à l'endroit où ſon corps fut brûlé, ils lui élevérent un tombeau, ſur lequel on voyoit gravées pluſieurs machines de guerre, dont il ſe ſervoit dans les combats, & particuliérement des Éléphans. Quand on entroit dans le temple de Cérès, on voyoit, ſur la grande porte, le bouclier de ce Prince, qui y étoit attaché. Aſſez près de ce trophée, qui étoit dans la place, on faiſoit obſerver une petite éminence, où l'on dit que la tête de la Gorgone Méduſe avoit été enterrée. Auprès du tombeau de la Gorgone étoit celui de Gorgophoné, fille de Perſée. Tout devant ce tombeau, il y avoit un trophée de pierres, qu'on avoit élevé, à l'occaſion d'un Argien, nommé Laphaés, qui s'étoit emparé du gouvernement, & que le peuple d'Argos chaſſa de la ville. De ce trophée il n'y avoit qu'un pas au temple de Latone. La ſtatue de la Déeſſe étoit un ouvrage de Praxitéle. On voyoit auprès une jeune vierge à laquelle ils donnoient le nom de Chloris.

Après le temple de Latone, on trouvoit, à droite, celui de Junon ſurnommée Anthée. Devant la porte, étoit le tombeau de ces femmes, qui vinrent avec Bacchus des iſles de la mer Égée, & qui périrent en combattant contre les Argiens, qui étoient alors commandés par Perſée. Auſſi, n'appelloient-ils point autrement ce tombeau que la ſépulture des Marines. Vis-à-vis étoit le temple de Cérès Pélaſgis, ainſi nommé,

Digitized by Google

parce que ce fut Pélasgus, fils de Triopas, qui le consacra, & son tombeau étoit tout auprès. Un peu plus loin, on remarquoit un cippe de bronze d'une grandeur médiocre, qui soûtenoit des statues fort anciennes de Diane, de Jupiter & de Minerve. Près de-là, il y avoit une fosse autour de laquelle les habitans d'Argos faisoient je ne sçai quelles cérémonies instituées, disoient-ils, par un homme de la ville, qui s'appelloit Nicostrate. Ils jettoient tous les ans à certains jours dans cette fosse des torches ardentes en l'honneur de Proserpine. A quelques pas de-là, on voyoit le temple de Neptune Proclystius.

Presqu'au sortir de ce temple, on trouvoit le tombeau d'Argus, que les Argiens croyoient avoir été fils de Jupiter, & de cette Niobé, qui étoit fille de Phoronée. Venoit ensuite le temple de Castor & de Pollux, avec des statues non seulement de ces dieux, mais de leurs femmes Hilaire & Phébé, & de leurs enfans Anaxis & Mnasinoüs. Ces statues étoient de bois d'ébène de la façon de Dipœnus & de Scyllis. Leurs chevaux étoient aussi d'ébène, à la réserve d'une petite partie, qui étoit d'ivoire. Auprès de ce temple, il y en avoit un autre dédié à Lucine, & consacré par Hélène. Au de-là du temple de Lucine, on rencontroit celui d'Hécate. La statue de la Déesse étoit de marbre. C'étoit un ouvrage de Scopas. Vis-à-vis, on voyoit deux statues de la même Déesse, qui étoient de bronze. L'une étoit de Polyclète, l'autre de Naucydès, fils de Mothon, & frere de Périclète. De-là, le chemin vous menoit tout droit au Cylarabus. C'étoit un lieu d'exercice, ainsi appellé à cause de Cylarabus, fils de Sthénélus, qui l'avoit fait bâtir. En y allant, on passoit auprès du tombeau de Licymnius, fils d'Électryon. Un peu au de-là de ce lieu d'exercice & de la porte, qui étoit auprès, on appercevoit le tombeau de Sacadas, célebre musicien, qui inventa & joua le premier à Delphes un air de flûte, que l'on nomma *la Pythique*. Dans le Cylarabus on pouvoit voir une statue de Minerve surnommée Pania. Le tombeau de Sthénélus y étoit aussi, & celui de Cylarabus même. Plus loin, on voyoit un monument, que l'on avoit élevé à ces Argiens, qui s'embarquérent sur la flotte d'Athènes, pour aller faire la conquête de Syracuse & de toute la Sicile.

Quand on prenoit son chemin par la rue, que ceux d'Argos appelloient *Cœlé*, on trouvoit, à main droite, un temple de Bacchus & une statue du dieu, que l'on disoit être venue d'Eubée. Près de ce temple, on vous montroit la maison d'Adraste, & un peu plus loin, le temple d'Amphiaraüs, avec le tombeau d'Ériphyle, qui n'étoit qu'à deux pas de-là, ensuite une enceinte consacrée à Esculape, & la chapelle de Baton. En revenant du quartier, appellé *Cœlé*, on rencontroit un tombeau, qu'on disoit être celui d'Hyrnétho. La statue d'Esculape

Digitized by Google

la plus renommée qui fût à Argos, c'étoit une ſtatue de marbre blanc, qui repréſentoit le dieu aſſis. Il étoit accompagné de la déeſſe Hygéïa. Le temple du dieu étoit fort ancien & avoit été bâti par Sphyrus, fils de Machaon, & frere de cet Alexanor, qui étoit honoré chez les Sicyoniens à Titané. Les Argiens avoient une Diane Phéréenne, auſſi-bien que les Sicyoniens & les Athéniens ; & ils prétendoient que la ſtatue de cette déeſſe leur avoit été apportée de Pheres, ville de Theſſalie.

Il y avoit à Argos pluſieurs autres choſes, dignes de curioſité ; comme, par exemple, un palais ſouterrein, où étoit cette eſpèce de cage, ou de chambre d'airain, qu'Acriſius avoit, dit-on, fait faire pour y garder ſa fille, & qui fut détruite par le tyran Périlas. Pauſanias met au même rang le tombeau de Crotopus & le temple de Bacchus, ſurnommé Créſius. Car, la haine de Bacchus contre Perſée ayant pris fin avec la guerre, qu'ils s'étoient faite, les ancêtres des Argiens décernérent à ce dieu de grands honneurs, & lui bâtirent ce temple, qui eut depuis le ſurnom de Créſius, ou le Crétois, parce que Bacchus choiſit ce lieu pour la ſépulture d'Ariadne. En effet, Leucéas racontoit que, lorſque ce temple fut réparé, on y trouva une urne de terre, qui renfermoit les cendres d'Ariadne. Il ajoûtoit que lui & pluſieurs Argiens avoient vu cette urne. Auprès du temple de Bacchus, on voyoit celui de Vénus la Céleſte ; & de-là, on alloit à la citadelle, qu'ils appelloient Lariſſe, du nom de Lariſſa, fille de Pélaſgus. Cette fille donna pareillement ſon nom à deux villes de Theſſalie, dont l'une étoit ſur le bord de la mer, & l'autre ſur le bord du fleuve Pénée.

Et montant à la citadelle, on trouvoit le temple de Junon Acréa, & celui d'Apollon. On croit que ce dernier fut bâti par Pythaéus, qui venoit de Delphes, & que c'eſt le premier temple qu'ait eu ce dieu. La ſtatue que l'on y voyoit, étoit de bronze. Le dieu étoit repréſenté tout droit, & ne s'appelloit point autrement que l'Apollon Diradiotès, parce que tout ce lieu étoit nommé Diras. Il s'y rendoit des oracles, & voici de quelle manière : La Prêtreſſe, qui préſidoit à ces oracles, étoit obligée de garder la chaſteté. Elle ſacrifioit tous les mois une brebis durant la nuit ; & auſſi-tôt qu'elle avoit goûté du ſang de la victime, elle étoit remplie de l'eſprit prophétique. Ce temple d'Apollon tenoit à celui de Minerve aux bons yeux, bâti par Dioméde, & ainſi nommé en mémoire de ce que devant Troye, au milieu du combat, Minerve deſſilla les yeux à Dioméde, & diſſipa les épaiſſes ténébres, dont il étoit environné. On trouvoit enſuite un ſtade, où l'on célébroit des jeux en l'honneur de Jupiter Néméen & de Junon. Sur le chemin qui menoit à la citadelle, on faiſoit remarquer auſſi le tombeau des fils d'Égyptus. C'eſt-là, en effet, que leurs têtes furent apportées & miſes en terre.

Digitized by Google

Car, leurs corps étoient demeurés à Lerna, où ils avoient été égorgés. Au bout de la citadelle on trouvoit encore un temple, qui étoit dédié à Jupiter Larisséus. Ce temple n'avoit plus de toit, au tems de Pausanias; la statue du dieu étoit de bois & ne tenoit plus sur son piédestal. Mais, le temple de Minerve, qui étoit auprès, étoit digne de curiosité. On y voyoit plusieurs statues, & entr'autres un Jupiter en bois, qui avoit deux yeux, comme la nature les avoit placés aux hommes, & un troisième au milieu du front.

Au sortir d'Argos, on trouvoit plusieurs chemins, qui menoient en divers endroits du Péloponnèse, & un sur tout qui menoit à Tégée, ville d'Arcadie.

Argos, cette ville autrefois si florissante, n'est à présent qu'un bourg avec un château dans la Morée, Province qui est en la dépendance des Turcs. Son nom moderne est encore Argos, ou simplement Argo. *Voyez* Argolide.

Il y a eu plusieurs autres villes du nom d'Argos; 1.° Une dans la Thessalie; 2.° Une autre dans la Cilicie; 3.° Une autre dans l'isle de Nisyros, l'une des Cyclades; 4.° Une autre dans la Gréce, près de la Macedoine, différente de celle de Thessalie; 5.° Une autre dans la Scythie, surnommée Orestique; 6.° Une autre dans la Carie; 7.° Une autre dans le Péloponnèse, près de Trœzene. Celle-ci a tout l'air d'être la même que la capitale de l'Argolide; 8.° Une autre dans l'isle de Chypre. C'est dans celle-ci, dit-on, que Vénus trouva le corps d'Adonis, après la mort de ce Prince. Elle enleva sur le champ cet objet de sa tendresse & de sa douleur.

ARGOS, *Argos*, Ἄργος, nom qui fut donné autrefois au Péloponnèse. *Voyez* Péloponnèse.

ARGOS AMPHILOCHIQUE, *Argos Amphilochicum*. *Voyez* Amphilochique.

ARGOS HIPPIUM, *Argos Hippium*, Ἄργος ἵππιον, ville d'Italie, autrement appellée Arpi. *Voyez* Arpi.

ARGOUS [le Port d'], (*a*) *Portus Argous*, λιμὴν Ἀργῶος. Ce port, situé sur les côtes d'Italie, fut ainsi nommé du navire Argo, qui y aborda. Il étoit près du lieu qu'habitoit Circé.

ARGUÉTIUS, *Arguetius*, (*b*) officier général, dont parle Hirtius dans l'histoire de la guerre d'Afrique. Cet Auteur dit qu'Arguétius, vint d'Italie avec de la cavalerie, & qu'il rapporta ensuite plusieurs étendards, qu'il avoit reçus des Saguntins.

ARGUMENT, *Argumentum*, terme de Rhétorique & de Philosophie.

Cicéron definit l'Argument une raison probable, qu'on propose pour se faire croire. *Ratio probabilis & idonea ad faciendam fidem.*

Les Logiciens le définissent plus

(*a*) Strab. pag. 224. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 132.

(*b*) Hirt. Panf. de Bell. Afric. p. 835.

Digitized by Google

ſcientifiquement, *un milieu, qui, par ſa connexion avec les deux extrêmes, établit la liaiſon, que ces deux extrêmes ont entr'eux.*

On diſtingue les Argumens, par rapport à la ſource d'où ils ſont tirés, en Argumens tirés de la raiſon, & en Argumens tirés de l'autorité. Et, par rapport à à leur forme, les Rhéteurs, auſſi-bien que les Logiciens, les diviſent en ſyllogiſmes, enthymêmes, inductions & dilemmes.

Un Argument en forme eſt un ſyllogiſme, formé ſelon les régles de la Logique, à laquelle cette eſpèce d'argumentation eſt principalement affectée.

Tous les Rhéteurs, après Ariſtote, diſent que l'enthymême eſt l'Argument de la Réthorique, parce que c'eſt la forme de raiſonnement la plus familière aux Orateurs. La Rhétorique n'étant, ſelon leur définition, que l'art de trouver en chaque ſujet, des Argumens propres à perſuader; ils diſtinguent deux eſpèces principales d'Argumens, par rapport aux ſources qui peuvent les fournir, les uns intrinſéques ou artificiels, les autres extrinſéques ou naturels.

1.° Les Argumens intrinſéques ou artificiels, appellés par les Grecs ἔντεχνα, & par les Latins *inſita*, ſont ceux qui dépendent de l'induſtrie de l'Orateur, & qu'il tire, ou de ſa propre perſonne, ou de celle de ſes Auditeurs, ou du fond même du ſujet qu'il traite.

L'Orateur perſuade à l'occaſion de ſa perſonne & de ſes mœurs, lorſque ſon diſcours donne à ſes Auditeurs une grande idée de ſa vertu & de ſa probité; parce qu'on ajoûte volontiers foi aux paroles d'un homme prudent, éclairé & vertueux, ſurtout en matière douteuſe & problématique. C'eſt pourquoi, Caton regardoit la probité comme la première baſe de l'éloquence: *Orator vir bonus dicendi peritus.*

Les Argumens, qui ſe tirent de la part de l'Auditeur, ont pour but de le porter à quelque paſſion, qui incline ſon jugement pour ou contre. C'eſt par-là que l'Orateur exerce un empire abſolu ſur ceux, qui l'écoutent, & qu'il peut déterminer le jugement, qu'il en ſollicite. Cette partie demande une connoiſſance approfondie des mœurs & des paſſions.

Enfin les Argumens, qui naiſſent du ſujet, conſiſtent à le faire enviſager par ſon propre fond, ſa nature, ſes circonſtances, ſes ſuites, ſa conformité ou ſon oppoſition avec d'autres; & de-là, ces reſſources, qu'on nomme lieux communs.

2.° Les Argumens extrinſéques ou naturels, ἄτεχνα, que Cicéron appelle *aſſumpta*; c'eſt-à-dire, moyens extérieurs, ſont ceux qui ne dépendent point de l'Orateur, & qu'il trouve, pour ainſi dire, tout faits, comme les arrêts & jugemens, les loix, les preuves par écrit, les regiſtres publics, la dépoſition des témoins, les procès verbaux, &c. qui lui fourniſſent des autorités, d'où il tire des conſéquences.

Un Auteur moderne diſtingue encore les lieux communs, ou chefs d'Argumens, par rapport

Digitized by Google

aux trois genres de Rhétorique. 1.° Ceux qui ſervent à perſuader ou à diſſuader, & qui ſont ordinairement fondés ſur des motifs de profit, d'honneur & d'équité. 2.° Ceux qui ont pour but la louange ou le blâme. 3.° Ceux qu'on employe pour accuſer ou pour défendre.

Argument ſe prend quelquefois pour le fondement, l'abregé d'une hiſtoire, d'une comédie, d'un chapitre.

Argument dialectique en Logique, eſt le nom qu'on donne à des raiſonnemens, qui ſont uniquement probables; c'eſt-à-dire, qui ne convainquent pas l'eſprit, ou qui ne le déterminent pas abſolument à l'affirmative ou à la négative d'une queſtion.

ARGUNTHIS, *Argunthis*, (*a*) ſuccéda à ſon pere Palacus II, roi des Scythes, ſous l'empire de Gordien, vers l'an 245. Argunthis, enhardi par la mort de Myſithée, fit des ravages ſur les terres voiſines de ſon païs.

Le tems du regne de ce Prince fait voir clairement qu'il n'étoit pas fils de ce Palacus, roi des Scythes, l'un des quatre-vingts enfans mâles de Scilurus, & qui eut guerre contre Mithridate, ſelon Strabon; puiſque, depuis Mithridate, roi de Pont, qui regnoit vers l'an 88 avant la naiſſance de J. C., juſqu'à l'empereur Gordien, il y a un intervalle de plus de 300 ans. Il faudroit ſuppoſer, pour accorder Strabon avec Jule Capitolin, qu'il y a eu deux Palacus, roi des Scythes.

ARGURE, *Argura*, nom d'un lieu de l'île d'Eubée. Il ſemble, ſelon Étienne le géographe, que ce fut en ce lieu que Mercure tua Argus, ce ſurveillant aux cent yeux.

Il y eut en Theſſalie, province de la Gréce, une ville du nom d'Argure, qu'on nommoit d'abord Argiſſe.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*b*) petit-fils de Phoronée & ſon ſucceſſeur au royaume d'Argos. Sous ſon regne tout le païs changea de nom, pour prendre le ſien. Argus eut deux fils, Piraſe & Phorbas. Du dernier naquit Triopas, qui fut pere d'Iaſus & d'Agénor.

Au ſortir du temple de Neptune Proſclyſtius, qui étoit à Argos, on trouvoit le tombeau d'Argus. Au reſte, on croyoit que ce Prince étoit fils de Jupiter & de Niobé, fille de Phoronée. Ce fut la puiſſance, à laquelle il étoit parvenu, qui le fit paſſer pour fils de Jupiter.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*c*) fils de Jupiter & de Lardane, étoit frere de Sarpédon. On dit que Jupiter s'étoit métamorphoſé en taureau, pour avoir les faveurs de Lardane.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*d*) aux cent yeux. Il étoit fils d'A-

(*a*) Strab. pag. 306, 309. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 385.

(*b*) Pauſ. pag. 112, 125, 149. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 40.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 280.

(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 274. 275. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 300.

Digitized by Google

reſtor & très-vigilant ; ce qui lui a fait donner par les Poëtes un ſi grand nombre d'yeux. Junon, par jalouſie contre Io, malgré le ſerment que Jupiter lui fit, qu'il ne s'étoit rien paſſé qui dût attirer à cette déeſſe ſon indignation, après l'avoir métamorphoſée en vache, la donna à Argus pour la garder.

D'autres diſent que ce fut Jupiter lui-même qui la métamorphoſa en vache de couleur blanche, pour ôter à Junon tout ſujet de jalouſie ; & que Junon demanda cette vache à Jupiter, qui n'oſa la lui refuſer. Elle la donna, dit-on, en garde à Argus. Jupiter, ayant compaſſion d'elle, ordonna à Mercure de la délivrer, en tuant même le garde, s'il étoit beſoin. Mercure, déguiſé en berger, joua de ſa flûte, & le toucha de ſa baguette pour l'endormir ; mais, lorſqu'il étoit ſur le point d'emmener la vache, un jeune homme, nommé Hiérax, éveilla imprudemment Argus. Alors Mercure, ne pouvant plus faire ſon vol en cachette, tua Argus d'un grand coup de pierre, & changea Hiérax en épervier. Cela mit Junon dans une extrême colère ; de ſorte qu'elle changea Argus en pan, qui porte autant d'yeux à la queue, qu'Argus en avoit à ſa tête.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*a*) celui, qui, ſelon quelques-uns, donna ſon nom au navire Argo, parce qu'il en avoit propoſé le deſſein. On varie beaucoup ſur cet Argus, qui, certainement, ne peut pas être celui, que Junon employa à la garde d'Io, dont le tems a précédé celui des Argonautes, de huit à neuf générations. Surquoi, il faut conſulter Méziriac, qui a fort bien remarqué qu'on doit mettre, dans Apollonius de Rhodes, Argus fils d'Aleſtor, au lieu de fils d'Areſtor, qui eſt le pere de l'ancien Argus.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος. (*b*) Les Auteurs comptent deux Argonautes de ce nom ; & comme il y a eu pluſieurs perſonnes du même nom, il n'eſt pas aiſé de les diſtinguer. On convient cependant aſſez communément, que l'un de ces Argus, étoit celui-là même, qui conſtruiſit le navire Argo. L'autre Argonaute, qui porta le nom d'Argus, étoit ce fils de Phryxus, qui, ayant fait naufrage en revenant de la Colchide, s'étoit arrêté dans une iſle ; d'où Jaſon le ramena à ſa mere, avec ſes freres. *Voyez* Calciope.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*c*) nom d'un chien, qu'Ulyſſe avoit élevé, & dont il n'avoit pu tirer aucun ſervice, parce qu'avant qu'il fût aſſez fort pour courir, ce Prince avoit été obligé de partir pour Troye. Il avoit été un des meilleurs chiens du païs ; & il chaſſoit également les lièvres, les daims, les chévres ſauvages & toutes les bêtes fauves. Mais, lorſqu'Ulyſſe revint dans ſa pa-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 368. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 67.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 360, 380. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 79.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. XVII. v. 292 & ſuiv.

Digitized by Google

trie, sans être reconnu, alors accablé de vieillesse, & n'étant plus sous les yeux de son maître, Argus étoit abandonné sur un tas de fumier, qu'on avoit mis devant la porte, en attendant que les laboureurs d'Ulysse vinssent l'enlever pour fumer les terres. Ce chien étoit donc couché sur ce fumier & tout couvert d'ordure. Dès qu'il sentit Ulysse s'approcher, il le caressa de sa queue & baissa les oreilles; mais, il n'eut pas la force de se lever, pour se traîner jusqu'à ses pieds.

Ulysse, qui le reconnut d'abord, versa des larmes, qu'il essuya promptement, de peur qu'Eumée ne les apperçût, & adressant la parole à ce fidele berger: » Eumée, » lui dit-il, je m'étonne qu'on » laisse ce chien sur ce fumier. Il » est parfaitement beau; mais, » je ne sçai si sa légereté & sa » vîtesse répondoient à sa beauté, » ou s'il étoit comme ces chiens » inutiles, qui ne sont bons qu'autour des tables, & que les Princes nourrissent par vanité. Ce » chien, reprit Eumée, appartenoit à un maître, qui est mort » loin d'ici. Si vous l'aviez vu » dans sa beauté & dans sa vigueur, tel qu'il étoit après le » départ d'Ulysse, vous auriez » bien admiré sa vîtesse & sa force. Il n'y avoit point de bête, » qu'il n'attaquât dans le fort des » forêts, dès qu'il l'avoit apperçue, ou qu'il avoit relevé les » voies. Présentement, il est accablé sous le poids des années & » entièrement abandonné. Car, son » maître, qui l'aimoit, est mort » loin de sa patrie, comme je l'ai » dit; & les femmes de ce palais » négligentes & paresseuses, ne » se donnent pas la peine de le » soigner & le laissent périr. » C'est la coûtume des domestiques, que dès que leurs maîtres sont absens, ou foibles & » sans autorité, ils se relâchent » & ne pensent plus à faire leur » devoir. Car, Jupiter ôte à » un homme la moitié de sa vertu, dès le premier jour qu'il le » rend esclave. «

Ayant cessé de parler, il entra dans le palais. Aussi-tôt le chien d'Ulysse accomplit sa destinée, & mourut de joie d'avoir revu son maître vingt ans après son départ.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARGYNNIS, *Argynnis*, (*a*) surnom de Vénus. On appelloit ainsi cette Déesse du nom d'un jeune homme, qui se noya dans le fleuve Céphise, & du temple qu'Agamemnon lui fit bâtir, sous le nom de Vénus Argynnis.

ARGYPHÉE, *Argyphea*, (*b*) Ἀργυφέη, nom d'un lieu, dont il est parlé dans l'hymne d'Apollon, qu'on attribue à Homère. Il y en a qui croyent que c'étoit une ville du Péloponnèse.

ARGYRANDRIENS, *Argyrandrii*, peuples fabuleux du

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 171. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 68.

(*b*) Homer. Hymn. in Apoll. p. 353.

Digitized by Google

royaume de Numiſmacie. *Voyez* Numiſmacie.

ARGYRASPIDES, *Argyraſpides*, Ἀργυράσπιδες. (*a*) Les Argyraſpides formoient un corps de trois mille Macédoniens. On les appelloit ainſi des boucliers d'argent, qu'ils portoient. Ils faiſoient partie de l'armée d'Alexandre le Grand, ſous la conduite de Nicanor, fils de Parménion.

Quelques années après la mort de ce Prince, les Rois; c'eſt-à-dire, ceux d'entre ſes premiers officiers, qui avoient pris ce titre, mandérent aux chefs des Argyraſpides, de les conduire vers Eumène, & de recevoir ſes ordres, comme de la part du premier commandant de l'Aſie. Eumène les ayant reçus, en agit avec eux de manière à leur faire juger qu'il étoit digne d'être le tuteur des Rois. L'accroiſſement ſubit de la fortune de ce général donna lieu à Ptolémée de conſeiller aux chefs des Argyraſpides de ne point s'attacher à lui; mais, ſes avis ne furent point écoutés. Antigone ne voyoit pas avec moins de déplaiſir la fortune d'Eumène. Ainſi, jugeant à propos d'employer la ruſe, il jetta les yeux ſur un de ſes amis, nommé Philotas, & le chargea d'une lettre, adreſſée aux Argyraſpides & aux autres Macédoniens de l'armée d'Eumène. Il lui donna pour adjoints trente autres hommes, Macédoniens eux-mêmes, gens d'intrigue & beaux parleurs, qu'il adreſſoit à Antigène & à Teutane, capitaines des Argyraſpides, faiſant promettre à l'un & à l'autre, s'ils pouvoient détruire Eumène, des préſens conſidérables & des Satrapies plus importantes que celles, qui leur étoient échues en partage.

Philotas ayant communiqué aux principaux chefs la lettre, qu'il avoit reçue pour eux tous; les Argyraſpides & les capitaines Macédoniens s'aſſemblérent à l'inſçu d'Eumène, pour en faire la lecture. On y trouva de violens reproches contre ce général, qui n'aboutiſſoient à rien moins, qu'à l'invitation de ſe défaire inceſſamment de lui par un meurtre; faute de quoi, Antigone les menaçoit de marcher au plutôt contre eux à la tête de ſon armée, pour ſe venger de leur oppoſition à ſes conſeils & à ſes deſirs. La lecture de cette lettre jetta toute l'aſſemblée, non ſeulement dans la ſurpriſe, mais encore dans l'incertitude. Car, s'ils demeuroient fideles aux Rois, ils s'expoſoient à toute la vengence d'Antigone, & en prenant le parti d'Antigone, à une juſte punition de la part de Polyſperchon & des Rois. Dans le moment de cette ſuſpenſion des eſprits, Eumène entra lui-même dans la chambre, où l'on tenoit conſeil ſur ſon ſujet; & après avoir lu la lettre, dont il s'agiſſoit, il invita les Macédoniens à demeurer fideles aux Rois, leurs maîtres, & à réſiſter à toutes les tentatives d'un capitaine rébelle. Il leur fit un diſcours ſi juſte,

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 13. Diod. Sicul. pag. 659, 660. *& ſeq.*

Digitized by Google

par rapport à la situation actuelle des choses, que non seulement, il se sauva du péril présent, mais qu'il s'attira de la part de toute l'armée une affection désormais à toute épreuve.

Il est à remarquer que les moins âgés, qui se trouvassent alors parmi les Argyraspides, avoient au moins soixante ans. Plusieurs d'entr'eux en avoient soixante-dix, & davantage. Ils avoient tous autant de valeur que d'expérience, & les périls de toute espèce d'où ils s'étoient tirés, leur avoient fait acquérir autant d'adresse que de force. Dans la bataille, qui se donna quelque-tems après entre Eumène & Antigone, les Argyraspides s'étant extrêmement serrés, tombérent avec une telle violence sur leurs adversaires, qu'ils en tuérent la plus grande partie avec l'épée, & mirent tout le reste en fuite. Ces hommes s'étoient rendus si vigoureux, par l'exercice continuel de la guerre, qu'attaquant de front toute la phalange ennemie, ils ne perdirent pas un seul d'entr'eux, en faisant périr de leurs mains plus de cinq mille des ennemis, & mettant en fuite un bien plus grand nombre.

Cependant, Eumène apprenant que son bagage étoit pillé, & que Peucestе, à la tête de son infanterie, n'étoit pas loin de lui, tenta de rassembler l'un & l'autre corps, & de fondre encore une fois sur Antigone, dans l'espérance que, si cette attaque lui réussissoit, non seulement il recouvreroit son bagage, mais enléveroit encore celui des ennemis. Peucestе, au lieu d'entrer dans ce projet, s'étant retiré au loin, Eumène manqua absolument cette conjoncture. Alors, Antigone, séparant sa cavalerie en deux corps, songeoit à tomber avec l'un sur Eumène, dont il observoit la marche; & donnant l'autre à Pithon, il le chargea de se jetter sur les Argyraspides, dénués alors du secours de leur cavalerie. A ce mouvement, les Argyraspides, qui s'en apperçurent, se formérent en bataillon quarré, & se retirérent en sûreté sur les bords du fleuve, en reprochant de loin à Peucestе le malheur, qui étoit arrivé à leur cavalerie. Eumène, rendu auprès d'eux à la chûte du jour, délibéra avec eux sur le parti, qu'il leur restoit à prendre dans cette conjoncture.

Les Satrapes opinoient tous à retourner dans leurs gouvernemens; mais, Eumène soûtint qu'il falloit encore tenter le combat sur ce que la phalange des ennemis étoit ruinée, & que la cavalerie étoit encore de part & d'autre sur le même pied. Les Argyraspides s'opposérent à cet avis, sur ce qu'ils avoient perdu leur bagage, & que leurs femmes, leurs enfans & la plus grande partie de leur famille demeureroient entre les mains des ennemis. Là-dessus, ils se séparérent, sans avoir rien conclu sur le fond d'une question si importante. Mais, peu de tems après, les Argyraspides ayant traité secrétement avec Antigone, lui livrérent Eumène saisi comme un prisonnier; & recouvrant à ce prix tout ce qui leur appartenoit, ils s'engagérent à l'ennemi & fu-

Digitized by Google

rent incorporés dans ſes troupes.

Bientôt après, Antigone ayant confirmé la Satrapie d'Arachoſie à Sibyritus, lui recommanda les Argyraſpides, en apparence, comme d'excellens hommes à employer à la guerre; &, en ſecret, comme des mutins, dont il ſeroit bien aiſe qu'il le défît, en les expoſant aux occaſions les plus périlleuſes, qui pourroient s'offrir. Entre ces derniers ſe trouvoient ceux, qui lui avoient livré Eumène, & qui, par-là, ſubirent la juſte punition de leur perfidie. C'eſt ainſi, dit Diodore de Sicile, que les actions lâches faites par complaiſance pour les grands & pour les puiſſans, tournent au malheur & au châtiment des petits, qui ont eu la baſſeſſe de les commettre.

L'empereur Alexandre Sévére, à l'imitation d'Alexandre le Grand, forma auſſi un corps d'Argyraſpides. Il enchérit même ſur ſon modéle, en établiſſant des Chryſaſpides; c'eſt-à-dire, des troupes dont les boucliers étoient revêtus d'or.

ARGYRE, *Argyra*, Ἀργυρᾶ, (*a*) petite ville de l'Achaïe dans le Péloponnèſe. Les habitans de Patra, autre ville d'Achaïe, s'étant embarqués pour aller ſecourir leurs anciens amis les Étoliens, qui étoient en guerre avec les Gaulois, remportérent d'abord quelque avantage. Mais, enſuite, ils furent entièrement défaits, & réduits à la dernière miſére. C'eſt pourquoi, ceux qui regagnérent leur païs, au lieu de rentrer dans Patra, ſe diſperſérent pour la plûpart dans la campagne, afin de gagner leur vie, ou allérent habiter les petites villes des environs, du nombre deſquelles étoit Argyre. Dans la ſuite, Auguſte, ſoit parce que Patra lui parût être un fort bon mouillage, ſoit pour quelqu'autre raiſon, voulut que toute cette multitude retournât en ſon ancienne demeure.

Dès le tems de Pauſanias, il n'en reſtoit plus que quelques ruines, qu'on appercevoit, quand on avoit paſſé le ruiſſeau, appellé Charadrus.

ARGYRE, *Argyra*, Ἀργυρᾶ, (*b*) fontaine de l'Achaïe, qu'on voyoit à droite du grand chemin, dans le voiſinage de la ville de même nom. Le fleuve Sélimnus avoit ſon embouchure auprès; ce qui a donné lieu à un conte, que faiſoient les gens du païs, & que je vais rapporter.

Selon eux, Sélimnus fut autrefois un beau jeune berger, qui plut tant à la nymphe Argyre, que tous les jours elle ſortoit de la mer pour le venir trouver. Cette paſſion ne dura pas long-tems. Il ſembloit à la nymphe que le berger devenoit moins beau. Elle ſe dégoûta de lui; & Sélimnus en fut ſi touché, qu'il mourut de déplaiſir. Vénus le métamorphoſa en fleuve; mais, tout fleuve qu'il étoit, il aimoit encore Argyre, comme on dit qu'Alphée, pour être devenu fleuve, ne ceſſa pas d'aimer Aréthuſe. La Déeſſe ayant

(*a*) Pauſ. pag. 432, 442

(*b*) Pauſ. pag. 442.

donc

Digitized by Google

donc pitié de lui, encore une fois, lui fit perdre entièrement le souvenir de la nymphe. Aussi croyoit-on dans le païs, que les hommes & les femmes, pour oublier leurs amours, n'avoient qu'à se baigner dans le Sélimnus. Si cela eût été, selon la remarque de Pausanias, l'eau auroit dû en être d'un prix inestimable.

Une contrée des Indes, au delà du Gange, a porté le nom d'Argyre, aussi-bien qu'une ville située sur la côte occidentale de l'isle Jabadios, ou Iabadios.

ARGYRE, *Argyra*, Ἀργυρᾶ, nom d'une nymphe, dont il est parlé d'ans l'article précédent. *Voyez* cet article.

ARGYRIPPE, *Argyrippe*, (*a*) Ἀργυρίππη, ville d'Italie située, selon Strabon, non loin de la mer, dans une plaine, auprès de Canusium. Elles furent anciennement l'une & l'autre des plus considérables du païs; mais elles étoient tellement déchues depuis, que du tems de Strabon, elles étoient des moindres. La ville d'Argyrippe, ou Argyripe, a porté différens noms. Arpi en est un. *Voyez* Arpi.

ARIA, terme Italien *Voyez* Æra.

ARIABIGNES, *Ariabignes*, (*b*) officier Perse, fut d'abord général des seuls Ioniens. Il eut ensuite le commandement de toute l'armée navale des Perses, & il fut tué à la bataille de Salamine.

ARIADNE, *Ariadne*, (*c*) Ἀριάδνη, fille de Minos, roi de l'isle de Créte. Thésée ayant abordé dans cette isle, avec les autres jeunes gens, qui, comme lui, devoient être la proie du Minotaure, Ariadne en devint amoureuse, la première fois qu'elle le vit. On dit que cette Princesse lui donna un peloton de fil, dont il se servit heureusement pour sortir du Labyrinthe, après la défaite du Minotaure, comme le rapportent Ovide & Catulle, après tous les Historiens, qui, au rapport de Plutarque, sont d'accord en cela avec les Poëtes; c'est-à-dire, qu'Ariadne, apprit à son amant les moyens de vaincre le général Taurus, en lui fournissant des armes; & par ce peloton, l'on doit sans doute entendre la carte & le plan du Labyrinthe, que cette Princesse lui donna, & dont il se servit pour en sortir après son combat. Et ce qui confirme la conjecture, c'est qu'Eustathe, sur le premier livre de l'Odyssée, & Lutatius, sur le second de la Thébaïde, nous apprennent qu'Ariadne avoit reçu ce fil de Dédale lui-même; ce qu'on ne sçauroit entendre que du plan du Labyrinthe.

Philocorus, dans Plutarque, raconte autrement l'histoire de ce

(*a*) Strab. pag. 283. Plin. L. III. c. 11.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 138.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 8, 9. Paus. p. 35, 39, 128. *& alib. pass.* Diod. Sicul. pag. 183, 184, 225. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 238. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 276. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Let. Tom. XVIII. pag. 9.

Digitized by Google

combat ; & cet ancien Auteur prétend que c'étoit contre le général Taurus, dont la trop grande puiſſance étoit à charge à Minos, que Théſée combattit, non pas dans le Labyrinthe, mais dans une place publique, où l'on célébroit les jeux en l'honneur d'Androgée. & comme c'étoit la coûtume en Créte, que les dames aſſiſtaſſent aux ſpectacles, Ariadne, qui étoit préſente à celui-là, fut frappée de la beauté & de la bonne mine de cet étranger, & remplie d'admiration, en voyant avec quelle force & quelle adreſſe il terraſſoit tous ceux qui oſoient entrer en lice contre lui. Minos, qui n'en étoit pas moins aiſe que la Princeſſe, & qui ſentoit d'ailleurs une ſecrete joie de voir Taurus abattu & moqué, rendit à Théſée les jeunes priſonniers ; & en ſa faveur, il remit aux Athéniens le tribut, qu'ils lui payoient.

Suivant une autre tradition, Théſée, dans un combat, tua le roi Minos ; & Ariadne, étant devenue maîtreſſe du royaume par cette mort, Théſée traita avec elle, & conclut la paix entre les Athéniens & les peuples de Créte, qui jurérent que jamais ils ne recommenceroient la guerre.

On dit encore de Théſée & d'Ariadne pluſieurs autres choſes, qui n'ont rien d'aſſuré ; car, les uns écrivent que cette Princeſſe, ayant été abandonnée par Théſée, ſe pendit de déſeſpoir ; & les autres, qu'ayant abordé à Naxe, elle épouſa Onarus, qui étoit le prêtre de Bacchus dans cette iſle ; & que Théſée la quitta pour une nymphe, dont il étoit devenu amoureux. Car, comme dit Héſiode, l'amour ſe ſervit des beaux yeux de la nymphe Æglé, pour le rendre infidele.

On trouve auſſi qu'Ariadne eut de Théſée deux fils, Œnopion & Staphylus. Le poëte Ion de Chio eſt de ce ſentiment ; car, en parlant de ſa ville, il dit qu'elle fut bâtie par Œnopion, fils de Théſée. Mais, ce qu'il y avoit même dans cette hiſtoire de plus généralement reconnu, & que les chanſons des Poëtes avoient mis, pour ainſi dire, dans la bouche de tout le monde, ne laiſſoit pas d'être diverſement conté par l'écrivain Péon, qui étoit de la ville d'Amathonte. » Théſée, dit Plu-
» tarque, d'après cet Écrivain,
» ayant été jetté par la tempête
» ſur les côtes de Cypre, fut obli-
» gé de mettre à terre, dans un
» eſquif, Ariadne qui étoit groſſe,
» & qui ſe trouvoit fort mal de
» l'agitation de la mer. Étant re-
» tourné enſuite pour ſauver ſon
» vaiſſeau, il fut emporté par les
» vents. Les femmes de l'iſle re-
» cuéillirent fort humainement
» Ariadne, & tâchérent d'adou-
» cir le chagrin, qu'elle témoi-
» gnoit de ſe voir abandonnée.
» Pour y mieux réuſſir, elles
» ſuppoſérent des lettres, comme
» ſi Théſée lui eût écrit. Quand
» elle fut en travail, elles n'ou-
» bliérent rien pour la ſecourir ;
» & comme elle mourut ſans pou-
» voir ſe délivrer, elles l'enterré-
» rent avec beaucoup de pompe.
» Théſée arriva pendant le con-
» voi ; & pour immortaliſer ſa

Digitized by Google

» mémoire & son amour, il éle-
» va deux statues à Ariadne,
» l'une de cuivre, & l'autre d'ar-
» gent, & laissa aux habitans du
» païs une grosse somme, afin
» que, toutes les années, ils lui
» fissent un sacrifice solemnel, que
» l'on célebre le second de sep-
» tembre, & dans la cérémonie
» duquel un jeune garçon, cou-
» ché dans un lit, imite, du geste
» & de la voix, les femmes, qui
» sont en travail. Le bois sacré,
» où l'on montre encore aujour-
» d'hui le tombeau de cette Prin-
» cesse, est appellé par ceux
» d'Amathonte le bois de Vénus
» Ariadne. «

D'un autre côté, quelques Naxiens, soûtenoient qu'il y avoit eu deux Minos & deux Ariadnes; que la plus ancienne fut mariée à Bacchus dans leur isle, & eut de lui Staphylus; & que l'autre ayant été enlevée par Thésée, & abandonnée ensuite, aborda aussi à Naxe avec sa nourrice, nommée Corcyne, dont on voyoit encore le tombeau du tems de Plutarque; qu'elle y mourut, & y recevoit des honneurs inférieurs à ceux qu'on rendoit à la premiere. Car, les fêtes, qu'on célébroit en l'honneur de la premiere, étoient pleines de réjouissances & de jeux; au lieu que celles, dont on honoroit la mémoire de la derniere, n'étoient remplies que de deuil & de tristesse.

Cette derniere phrase est remarquable. Les fêtes, qu'on célébroit en l'honneur de la premiere Ariadne, de celle qui étoit femme de Bacchus, étoient plus honorables que celles qu'on célébroit en l'honneur de la derniere, qui avoit été enlevée par Thésée; parce que, dans celles-là, on ne donnoit que des marques de joie, & qu'on ne voyoit dans celles-ci que des marques de tristesse. Les premieres marquoient que l'Héroïne n'étoit pas morte, & qu'elle étoit une divinité; & les dernieres marquoient tout le contraire. C'est dans cette même vue qu'Alexandre alloit faire exposer aux lions le capitaine Agathocle, parce qu'il avoit pleuré en passant près du tombeau d'Hépheſtion, comme s'il l'eût cru mort, si Perdiccas ne lui eût sauvé la vie en jurant que le nouveau dieu lui étoit apparu, & lui avoit dit qu'Agathocle ne doutoit nullement de sa divinité; mais qu'à cause de l'infirmité humaine, il n'avoit pu retenir ses larmes, au souvenir de son ami.

ARIADNE [la couronne d'], est fort célébre parmi les Mythologues. *Voyez* Couronne.

ARIADNÉES, *Ariadnea*, (*a*) fêtes qui se célébroient dans l'isle de Naxe ou Naxos, en l'honneur de deux Ariadnes, dont l'une étoit appellée la Joyeuse; & c'est pour cela, qu'on célébroit sa fête au son des instrumens, avec toutes sortes de marques de joie. L'autre étoit celle que Thésée laissa enceinte sur les bords

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 522. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 211.

Digitized by Google

de cette isle ; on l'appelloit, à cause de cela, la Triste ; on célébroit sa fête avec deuil. Un jeune homme couché faisoit la figure d'une femme en couches. On croyoit que c'étoit Théfée, qui avoit institué cette fête, pour expier son ingratitude envers sa maîtresse.

ARIAMÉNE, *Ariamenes*, Ἀριαμένης, (*a*) amiral de Xerxès, étoit un homme de beaucoup de courage, le plus vaillant & le plus juste de tous les freres du Roi. Dans un combat contre les Athéniens, commandés par Thémistocle, il montoit un fort gros vaisseau, d'où il combattoit à coups de trait contre le général Athénien, comme de dessus de hautes murailles. Aminias de Décelée, & Sosiclès de Pédiée, qui virent le danger, où étoit Thémistocle, allérent impétueusement heurter ce vaisseau ; & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme. Ariamene étant sauté dans leur galére, ils soûtinrent long-tems son attaque ; & enfin, à coups de javeline, ils le renversérent dans la mer. Artémise reconnut son corps, flottant parmi un grand nombre d'autres ; & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxès.

ARIAMNE I, *Ariamnes*, (*b*) Ἀριάμνης, fils de Datamès, prince guerrier, succéda à son pere au royaume de Cappadoce, environ l'an 420 avant l'Ére Chrétienne. Son regne fut de 50 ans, selon Diodore de Sicile ; mais nous en ignorons les événemens. Ariamne I. eut pour successeur Ariarathe I. son fils.

ARIAMNE II, *Ariamnes*, Ἀριάμνης, (*c*) fils d'Ariarathe III, monta sur le trône de Cappadoce, après la mort de son pere. Il eut un fils nommé Ariarathe IV, qui épousa Stratonice, fille d'Antiochus Théus, avant la mort de ce Prince, arrivée l'an 248, avant l'Ére Chrétienne.

En considération de ce mariage, Ariamne son pere, lui donna le titre de Roi, & se lassocia au gouvernement du royaume. Nous ne connoissons pas plus les événemens du regne d'Ariamne II, que ceux du regne dAriamne I ; la durée même de son regne ne nous est pas exactement connue. *Voyez* Ariarathe III.

Il faut remarquer que Justin, qui donne à Ariamne II, le nom d'Artamène, dit qu'il étoit beau-pere d'Antiochus. Cela doit être pris d'une manière bien vague, & ne signifie pas à la lettre, ce que l'on entend pour l'ordinaire par beau-pere *socer*. Artamène, ou Ariamne, étoit véritablement *socer*, ou beau-pere, par rapport à la fille d'Antiochus, qui fut mariée à son fils Ariarathe IV.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 119.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 61.
(*c*) Just. L. XXVII. c. 3. L. XXIX. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom V. pag. 308, 309. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 56.

Digitized by Google

Au reſte, certains prétendent, qu'Artamène avoit épouſé lui-même Stratonice ; mais, comme ceux-ci veulent en même tems que cette princeſſe fût, non fille, mais ſœur d'Antiochus, il ſera toujours vrai de dire qu'Artamène n'étoit point beau-pere d'Antiochus. Dans le ſentiment des derniers, il auroit été ſon beau-frere.

(*a*) Il y eut un Gaulois Aſiatique, du nom d'Ariamne. C'étoit un homme fort riche, & en même tems ſi libéral, ſi magnifique, qu'il promit à tous ceux de ſa nation, qui étoient établis dans la Galatie, de les traiter pendant un an ; & il l'éxécuta avec un ordre admirable, quoique les peuples du voiſinage y accouruſſent en foule. Il avoit diviſé le païs, qui lui appartenoit, en pluſieurs territoires, & avoit fait conſtruire le long des grands chemins, un ſi grand nombre de logis ou de tentes, qu'en quelque lieu que l'on arrivât, rien ne manquoit à la bonne chere. Cette fête fut accompagnée de pluſieurs ſacrifices, en l'honneur des dieux que ces peuples adoroient.

ARIAMNE, *Ariamnes*, (*b*) Ἀριάμνης, capitaine Arabe du tems de Craſſus, général des Romains. Pendant que ce général faiſoit la guerre aux Parthes, vers l'an 53 avant l'Ére Chrétienne, Ariamne vint le trouver. C'étoit un homme plein de ruſe & de fraude ; & l'on peut dire que, de tous les malheurs, que la fortune aſſembla dans ce moment pour l'entière ruine de Craſſus, ce fut là le plus grand. Quelques-uns des officiers qui étoient alors à l'armée, & qui avoient autrefois ſervi ſous Pompée dans ce païs-là, le connoiſſoient & ſçavoient qu'il avoit tiré de grands plaiſirs de l'amitié de Pompée, & qu'il paſſoit alors pour un homme tres-affectionné aux Romains. Mais, ce fourbe gagné par les capitaines du Roi des Parthes, fut lâché par eux, & envoyé à Craſſus, pour tâcher de le porter à s'éloigner de la rivière & des païs difficiles & boſſus, & de le jetter dans des plaines immenſes, où il pourroit être enveloppé de tous côtés ; car les Parthes ne penſoient à rien moins qu'à venir l'attaquer de front.

Ce Barbare donc, étant arrivé dans la tente de Craſſus, commença d'abord à louer hautement Pompée, comme ſon bienfaiteur ; car il étoit auſſi éloquent que fourbe. Enſuite, après avoir admiré le bonheur de Craſſus, d'être à la tête d'une armée, ſi belle & ſi nombreuſe, il le reprit de ce qu'il tiroit la guerre en longueur, en différant toujours, & en conſumant le tems en préparatifs, comme s'il avoit beſoin d'armes, & non pas plutôt de mains & de pieds très-légers contre des ennemis, qui, depuis long-tems, ne cher-

(*a*) Athen. pag. 150. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 215.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 555. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. 5. pag. 280. *& ſuiv.*

Digitized by Google

choient qu'à enlever ce qu'ils avoient de plus précieux dans leurs meubles, & les perſonnes les plus chéres pour ſe retirer au plus vite chez les Scythes, ou chez les Hyrcaniens. » Mais, » quand même vous auriez à » les combattre, ajoûta-t-il, il » faudroit d'autant plus vous hâ- » ter, avant que le Roi, revenu » de ſon épouvante, eût raſ- » ſemblé toutes ſes forces; car » préſentement, il envoye au- » devant de vous Suréna & Syl- » laces, qui ſont chargés de vous » amuſer & de vous empêcher » de le pourſuivre. Mais, pour- » lui, il eſt fort loin, & ne pa- » roîtra nulle part. » Tout cela étoit faux.

Quoiqu'il en ſoit, Ariamne, aprés lui avoir perſuadé de s'éloigner des rives de l'Éuphrate, le mena au travers de la plaine par un chemin d'abord uni & facile; mais qui devint enſuite très-difficile par les ſables profonds, où il ſe trouva engagé, au milieu d'une vaſte campagne toute raſe, & d'une affreuſe arridité, & où la vue ne decouvroit ni fin, ni bornes, où l'on pût eſpérer de trouver quelque repos & quelque rafraîchiſſement; de ſorte que ſi la ſoif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, la vue les jettoit dans un déſeſpoir encore plus terrible. Car, ils ne voyoient, ni près ni loin, le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruiſſeau, pas une ſeule colline, pas une ſeule herbe verte. Ce n'étoient par tout que monceaux de brûlantes arènes, comme les flots entaſſés d'une mer immenſe, qui, dans ce déſert, enveloppoient & engloutiſſoient toutes ſes troupes. Tout cela enſemble devoit ſuffire pour leur faire ſoupçonner, qu'ils étoient trahis; & ils n'en devoient plus douter, après l'arrivée des courriers d'Artavaſde.

Craſſus, cependant, étoit ſourd à toutes ſortes de remontrances. Caſſius, ſon lieutenant, voyant cela, ceſſa de lui donner davantage des avis, & prenant ce fourbe d'Ariamne en particulier, il l'accabla de malédictions & d'injures. » O le plus ſcélé- » rat de tous les hommes, lui » dit-il, quel mauvais démon » s'eſt emparé de toi, & t'a » conduit vers nous? Par quels » breuvages, par quels enchan- » temens, par quels ſortiléges, » es-tu venu à bout de perſua- » der à Craſſus, de jetter ſon » armée dans ces déſerts infinis, » & dans ces abîmes de ſable, » & de prendre un chemin plus » convenable à un capitaine de » voleurs Numides, qu'à un gé- » néral des Romains? »

Le Barbare, qui étoit un homme fin, & qui ſçavoit prendre toutes ſortes de figures, s'humiliant devant lui, & lui parlant avec douceur, tâchoit de le raſſurer, & le conjuroit de ſupporter encore un peu de tems cette fatigue. Après quoi, il alloit le long des files des ſoldats, & marchant avec eux, il les conſoloit, les fortifioit, les aidoit, & leur jettoit quelques brocards. Car,

Digitized by Google

il leur disoit, avec un ris moqueur : » Mes amis, vous croyez » marcher dans les campa- » gnes riantes & délicieuses de » la Campanie. Vous voudriez, » sans doute, trouver ici les fon- » taines, les ruisseaux, les om- » brages verds, les bains & les » hôtelleries, dont elle est plei- » ne ; & vous ne vous souve- » nez pas que vous traversez les » déserts, qui sont les limites » des Arabes & des Assyriens. » Voilà comme ce fourbe consoloit & amadouoit les Romains ; & avant que sa trahison fût entièrement découverte, il se rétira. Encore fut-ce du consentement de Crassus, qu'il trompa même en le quittant ; car il lui fit entendre, & lui persuada qu'il alloit travailler pour lui, en jettant le désordre & le trouble parmi ses ennemis.

ARIANE, *Ariane*, Ἀριανή, (*a*) grande contrée d'Asie, selon les Géographes. Strabon, d'après Ératosthène, dit qu'elle étoit bornée à l'orient par l'Indus, au midi par la grande Mer, au septentrion par le Paropamise & les montagnes, jusqu'aux portes Caspiennes, & à l'occident par les mêmes limites, qui séparoient la Parthie de la Médie, & la Carmanie de la Parétacène & de la Perside, ou de la Perse.

L'Ariane renfermoit un nombre de provinces. La Gédrosie, la Carmanie, l'Arie, la Drangiane & l'Arachosie y étoient comprises. Le païs des Orites, des Arabites, des Ichtyophages & autres peuples, en faisoit aussi partie. Chacun de ces divers païs a son article particulier, qu'on peut consulter.

ARIANE, *Ariana*, divinité des anciens Romains, dont il est parlé dans la vie de S. Potil, qui fut martyrisé sous Antonin Pie. Nous ne sçavons que le nom de cette divinité. Un exemplaire de cette vie, qui avoit été envoyé de Sicile au P. Rosweid, porte *Arianus*, au lieu d'*Ariana*, qui est dans celui que l'on a imprimé. Bollandus conjecture qu'il faut peut-être lire *Adrianus*, Empereur, prédécesseur d'Antonin, & qui avoit été mis au nombre des dieux, au rapport d'Eutrope & des autres Historiens.

ARIANIENS, *Ariani*, Ἀριανοί, peuples d'Asie, ainsi appellés du païs qu'ils habitoient. *Voyez* Ariane.

ARIARATHE, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, nom qu'ont porté plusieurs Rois de Cappadoce. Nous allons les faire connoître l'un après l'autre.

ROIS DE CAPPADOCE, connus sous le nom d'ARIARATHE.

ARIARATHE I, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils d'Ariamne I,

(*a*) Strab. pag. 720, 723. Plin. L. VI. c. 23. Pom. Mel. L. I. c. Summa. Asiæ Descript.

(*b*) Strab. pag. 34. Roll. Hist. Anc. Tom. 5. pag. 308. (*b*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 60, 61.

Digitized by Google

& petit-fils de Datamès, fameux guerrier, naquit vers l'an 439, ou 440 avant l'Ére Chrétienne. Il avoit un frere, nommé Oropherne, ou Holopherne. Après la mort d'Ariamne I, qui avoit regné 50 ans sur les Cappadociens, il monta sur le trône, conjointement avec son frere Holopherne, pour qui il avoit une tendresse particulière. S'étant joint aux Perses, dans l'expédition d'Égypte, il y acquit beaucoup de gloire, & s'en retourna comblé d'honneur par le roi Ochus.

Ariarathe I commença de regner vers l'an 370 avant J. C. mais on ignore la durée de son regne. Comme il n'avoit point de fils, il adopta ses neveux, & les déclara ses héritiers. L'un d'eux lui succéda sous le nom d'Ariarathe II.

ARIARATHE II, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) fils adoptif d'Ariarathe I; c'est-à-dire, neveu de ce Prince, étant fils d'Holopherne, son frere, vint au monde l'an 403 avant l'Ére Chrétienne. On ignore dans quel tems il succéda à son oncle au royaume de Cappadoce.

Après la mort d'Alexandre le le Grand, Perdiccas, ayant avec lui le roi Philippe, dont il étoit tuteur, & toutes les forces de la Macédoine, alla attaquer Ariarathe II. Quoique celui-ci n'eût point voulu réconnoître le nouvel empire de Macédoine, Alexandre l'avoit négligé par les occupations plus importantes, que lui donnoit la guerre, qu'il poursuivoit contre Darius. Et cet ennemi, peu considérable, jouissoit tranquillement de sa province. Les revenus, qu'il en tiroit, avoient grossi son trésor, & lui avoient fourni le moyen de lever des troupes, tant nationales qu'étrangères. Il se voyoit, pour lors, à la tête de trente mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux. Mais, Perdiccas lui ayant livré bataille, lui tua quatre mille hommes, & fit sur lui plus de cinq mille prisonniers, du nombre desquels étoit Ariarathe lui-même. Le vainqueur usa inhumainement de la victoire, le faisant mettre en croix, lui & toute sa famille, après leur avoir fait souffrir d'autres tourmens. Il pardonna au reste des vaincus, & leur promit même toute sûreté & sa protection; après quoi, il donna la Satrapie de la Cappadoce à Éumène de Candie.

La mort d'Ariarathe II, arriva, l'an 321, ou 322 avant l'Ére Chrétienne. Ce prince étoit alors âgé de 81 ou 82 ans.

ARIARATHE III, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils d'Ariarathe II. Après la mort de son pere, il s'étoit sauvé en Arménie. Dès qu'il eut sçu la mort de Perdiccas & celle d'Éumène, & l'occupation, que d'autres guer-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 636. Just. L. XIII. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 308. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIX. pag. 59, 60, 61. Plut. Tom. I. pag. 584, 585.

(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 308, 309. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 59.

Digitized by Google

res donnoient à Antigone, & à Séléucus, il entra dans la Cappadoce avec les troupes qu'Ardoate, roi d'Arménie, lui fournit. Il défit Amyntas, général des Macédoniens, le chassa du païs, & remonta sur le trône de ses ancêtres.

Nous ignorons la date précise de cet événement. L'expression de Diodore de Sicile dans Photius, semble indiquer qu'il précéda la mort d'Antigone, tué en 301 au combat d'Issus. Cependant, il peut y avoir de bonnes raisons de penser que ce fut quelques années plûtard, parce-qu'il est certain, d'après Diodore même, que Séléucus passa l'hiver de l'an 300 dans la Cappadoce; ce qui suppose qu'il étoit encore maître de ce païs.

Ariamne II, fils aîné d'Ariarathe III, lui succéda. Il s'allia avec le roi de Syrie, Antiochus Théus, & maria son fils aîné avec Stratonice, fille de cet Antiochus. Il eut tant d'amitié pour ce fils, qu'il se le donna pour collégue dans la royauté. Quoique la durée des deux regnes d'Ariarathe III & de son fils Ariamne II, ne nous soit pas exactement connue; cependant on la peut évaluer à 53 ans environ, si on compte depuis le rétablissement d'Ariarathe III en 301. Car, en comptant, depuis la défaite & la mort d'Ariarathe II, en 322 jusqu'à l'association, faite par Ariamne en faveur de son fils, un peu avant l'an 248, il y aura près de 74 ans.

ARIARATHE IV, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) pere d'Ariarathe V, avoit épousé Stratonice, fille d'Antiochus, surnommé Théus, ou le Dieu. Avant la mort de ce Prince, arrivée l'an 248, avant J. C, en considération de ce mariage, son pere Ariamne ou Artaméne lui donna le titre de Roi. Mais, il falloit qu'il fût alors très-jeune, en prenant à la lettre les expressions de Justin. Le regne d'Ariarathe IV ayant commencé avant l'an 248, & ayant fini vers l'an 220, doit avoir duré au moins 28 à 29 ans. Il laissa ses États, en mourant, à son fils, de même nom que lui.

ARIARATHE V, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils d'Ariarathe IV, étoit sur le trône de Cappadoce, dès l'an 220 avant J. C. Diodore de Sicile assure qu'il étoit encore fort jeune, lorsque son pere lui laissa la couronne. Il épousa Antiochis, fille d'Antiochus le Grand, l'an 192 avant l'Ére Chrétienne. Car, ce mariage se fit en même tems que celui de Ptolémée Épiphane avec Cléopâtre, sœur d'Antiochis, & par conséquent au commencement de l'an 192, ainsi que Tite Live le mar-

(*a*) Just. L. XXIX c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 309. Mém. de l'Ac. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 59.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 31. L. XXXVIII. c. 26, 38, 39. L. XL. c. 20. L. XLII. c. 19. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 309, 310. Hist. Rom. T. V. pag. 32. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 258. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 58, 59.

Digitized by Google

que formellement. Cette année étoit la 28.e du regne d'Ariarathe V.

Antiochis, se voyant d'abord stérile, recourut à une supposition. Elle trompa son mari, & lui fit croire qu'elle avoit eu deux garçons, qui furent nommés, l'un Ariarathe, l'autre Holopherne. Sa stérilité ayant cessé quelque tems après, elle eut deux filles, puis un fils, qui fut nommé Mithridate. Elle confessa la fraude à son mari, & fit ensorte que l'aîné de ces enfans supposés fût entretenu à Rome avec peu de suite; & que lautre fût envoyé en Ionie. Le fils légitime prit le nom d'Ariarathe, & fut élevé à la manière des Grecs.

Ariarathe V, fournit des troupes à son beau-pere Antiochus, roi de Syrie, dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus, ayant été défait, Ariarathe V envoya des Ambassadeurs à Rome, pour demander pardon au Sénat, de ce qu'il avoit été obligé de se déclarer contre les Romains, en faveur de son beau-pere. On le lui accorda, mais après l'avoir condamné à payer, pour l'expiation de sa faute, deux cens talens; c'est-a-dire, deux cens mille écus. Dans la suite, le Sénat lui en remit la moitié à la priere d'Éumène, roi de Pergame, qui venoit d'épouser sa fille.

Ariarathe se ligua depuis avec son gendre Eumène, contre Pharnace, roi de Pont. Les Romains, qui s'étoient rendus les arbitres des Rois d'Orient, envoyérent des Ambassadeurs, pour ménager un traité entre ces trois Princes. Mais Pharnace refusa leur médiation. Cependant, deux ans après, il fut obligé de traiter à des conditions assez dures avec Éumène & Ariarathe.

Celui-ci étoit tendrement aimé de son fils, Ariarathe; ce qui fit donner à ce fils le surnom de Philopator. Lui-même, il n'avoit pas moins de tendresse pour ce jeune Prince. Il voulut lui en donner des marques, en lui cédant la royauté, & le faisant monter sur le trône de son vivant. Le fils, plein d'affection & de respect pour un pere, qui méritoit, à si juste titre, d'être aimé & respecté, ne put se résoudre à accepter une offre si avantageuse, dans l'opinion commune des hommes; mais, qui portoit à son bon cœur une blessure mortelle, & il représenta à son pere, qu'il étoit de l'ordre qu'il ne regnât point du vivant de celui qui lui avoit donné la vie. De tels exemples de modération, de générosité, de désintéressement, & de sincére affection pour un pere, sont d'autant plus de plaisir, dit M. Rollin, que dans les tems, dont il s'agit, l'ambition effrenée ne respectoit rien, & violoit hardiment les droits les plus sacrés de la nature & de la Religion.

Ariarathe V mourut, l'an 166 avant l'Ére Chrétienne. Ainsi, son regne fut très-long; car de l'an 166, jusqu'à l'an 220, que nous avons dit être l'époque du commencement de son regne, il y a 54 ans.

Digitized by Google

ARIARATHE VI, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) fils d'Ariarathe V, & d'Antiochis, fille d'Antiochus le Grand, commença à regner sur la Cappadoce, après la mort de son pere, l'an 166 avant J. C. Ariarathe V avoit voulu, dès son vivant, lui céder son royaume, à quoi il ne voulut jamais consentir. Cette action généreuse, & sa tendresse pour son pere, lui acquirent le surnom de Philopator; c'est à dire, qui aime son pere.

Dès qu'Ariarathe VI fut monté sur le trône, il envoya une ambassade à Rome, pour renouveller l'alliance, que son pere avoit entretenue avec les Romains; & il n'eut pas de peine à l'obtenir. Il s'attacha beaucoup à l'étude de la Philosophie; cela fit que la Cappadoce, qui jusques-là avoit été inconnue aux Grecs, devint le séjour de plusieurs Sçavans.

Démétrius, roi de Syrie, avoit une sœur, qu'Ariarathe VI refusa d'épouser, de peur que cette alliance ne déplût aux Romains. Ce refus indisposa extrêmement Démétrius contre le roi de Cappadoce. Il trouva bientôt l'occasion de s'en venger, en fournissant des troupes à Holopherne, qui se prétendoit frere d'Ariarathe VI, qui le chassa du trône, & qui, après cette violence, regna tyranniquement. Il fit mourir plusieurs personnes, confisca les biens des plus grands Seigneurs, & pilla même un temple de Jupiter, qui de tems immémorial, étoit respecté des peuples, & n'avoit jamais rien souffert de pareil. Dans la crainte d'une révolution, que ses cruautés lui donnoient lieu de prévoir, il déposa chez les habitans de Priene, ville d'Ionie, quatre cens talens.

Quant à Ariarathe, il s'étoit réfugié à Rome, pour implorer le secours des Romains. L'usurpateur y envoya aussi des députés. Le Sénat, selon les vues ordinaires de sa politique, ordonna que le royaume seroit partagé entre les deux freres. Ariarathe trouva une protection plus prompte & plus efficace dans la personne d'Attale, roi de Pergame, qui signala le commencement de son regne, en rétablissant ce Prince malheureux sur le trône de ses peres. Ariarathe, pour se venger de l'usurpateur, voulut obliger les habitans de Priene à lui remettre entre les mains, les quatre cens talens qu'Holopherne avoit laissés chez eux. Ils opposérent à cette demande, la religion sacrée du dépôt, qui ne leur permettoit pas de livrer, à qui que ce fût, cette somme, du vivant de celui qui la leur avoit confiée. Ariarathe n'eut aucun égard à une représentation si juste, & ravagea impitoyablement leurs terres, sans qu'une perte si considérable pût les porter à donner atteinte à la fidélité, dont ils se croyoient redevables à l'égard de celui, qui leur avoit confié ce dépôt.

(*a*) Just. L. XXXV. c. 1. L. XXXVII. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 310. & *suiv.* Hist. Rom. Tom. V. pag. 32. 33, 589. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 289. & *suiv.* Tom. XIX. pag. 57.

Digitized by Google

Ariarathe secourut les Romains contre Aristonic, qui s'étoit emparé du royaume de Pergame ; & il périt dans cette guerre, l'an 130 ou 131 avant l'Ére Chrétienne. Il laissa six enfans, qu'il avoit eus de Laodice. Les Romains, pour reconnoître les services du pere, ajoûtérent à leurs États, la Lycaonie & la Cilicie. Laodice, qui exerça la régence pendant la minorité de ces six Princes, craignant de perdre son autorité, quand ils seroient en âge de regner, en fit périr cinq par le poison, la même année de la mort de leur pere. Elle eût traité, de la même sorte, le sixième, si la vigilance des parens ne l'eût dérobé à la fureur de cette mere dénaturée. Le peuple le mit sur le trône, après avoir égorgé la cruelle meurtrière de ses enfans.

ARIARATHE VII, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) fils du précédent, & de Laodice, sa femme, monta sur le trône de Cappadoce, vers l'an 130 ou 131 avant l'Ére Chrétienne. Ce Prince épousa une autre Laodice, sœur de Mithridate Eupator. Il en eut deux fils, Ariarathe VIII & Ariarathe IX. Son beau-pere, le fit tuer par Gordius, l'un de ses sujets. Laodice se remaria à Nicomède, roi de Bithynie, qui s'empara aussi-tôt de la Cappadoce. Mithridate y envoya une armée, en chassa les garnisons de Nicomède, & restitua le royaume à son neveu, fils du même Ariarathe, qu'il avoit fait assassiner.

ARIARATHE VIII, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils d'Ariarathe VII, & de Laodice, sœur de Mithridate, roi de Pont, fut placé sur le trône de Cappadoce par son oncle, qui avoit auparavant fait assassiner son pere. Mais, Mithridate crut que la mort du pere lui seroit infructueuse, si le fils occupoit un trône, que son ambition dévoroit. C'est pourquoi, quelques mois après qu'Ariarathe VIII en avoit été mis en possession, Mithridate fit semblant de vouloir rétablir dans sa patrie Gordius, ce ministre de ses fureurs, dans la pensée que si le jeune Prince s'y opposoit, il trouveroit dans son refus un sujet de lui faire la guerre ; ou que s'il y consentoit, il pourroit se défaire du fils par les mains mêmes de celui, qui l'avoit déjà délivré du pere.

Le jeune Ariarathe ne fut pas plutôt averti de ce complot, qu'indigné de voir que son oncle lui-même le condamnoit à rappeller d'exil l'assassin de son pere, il assembla une grande armée, & se mit en campagne. Mithridate, de son côté, fait marcher en ordre de bataille quatre-vingt mille hommes de pied, & dix mille chevaux, soûtenus de six cens chariots armés de faulx. Mais, quand il vit que les troupes de son ennemi, puissamment secouru des Rois voisins, égaloient le

(*a*) Just. L. XXXVIII. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 312. Hist. Rom. T. V. pag. 589. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. 19. pag. 57.

(*b*) Just. L. XXXVIII. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 312. Hist. Rom. Tom. V. pag. 589.

Digitized by Google

nombre des ſiennes, il commença à craindre les événemens toujours douteux de la guerre, & changea le deſſein de combattre Ariarathe, en celui de le tromper. Ainſi, il l'appelle à une conférence, après avoir caché un poignard dans ſon haut-de-chauſſe, & l'aſſaſſine aux yeux de l'une & de l'autre armée. Après quoi, il donna l'inveſtiture du royaume, & le nom d'Ariarathe à ſon propre fils, âgé de huit ans, dont il confia la conduite à Gordius.

ARIARATHE IX, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) frere d'Ariarathe VIII, roi de Cappadoce. Mithridate, roi de Pont, après avoir aſſaſſiné Ariarathe VIII, ainſi qu'il a été dit dans l'article précédent, avoit mis à ſa place ſon propre fils, âgé ſeulement de huit ans. Mais, les Cappadociens, devenus par-là la proie de la cruauté & de l'avarice des lieutenans de Mithridate, ſe révoltérent contre lui; & jettant les yeux ſur le frere de leur dernier Roi, nommé auſſi Ariarathe, ils le rappellérent d'Aſie, où il avoit été élevé. Ce Prince, connu ſous le nom d'Ariarathe IX, ne jouit pas long-tems de la ſouveraine puiſſance, dont on venoit de le revêtir.

En effet, Mithridate, prompt à renouveller la guerre, défait & chaſſe du royaume Ariarathe IX, qui en mourut bientôt, après de chagrin. Sa mort inquiéta Nicomède, roi de Bithynie, qui, craignant que Mithridate, maître de la Cappadoce, ne voulût y joindre la Bithynie, qui la bornoit, apoſta un enfant parfaitement beau, qu'il envoya demander au Sénat de Rome le royaume de ſon pere Ariarathe VII, dont il ſe diſoit le troiſième fils, quoiqu'il n'en eût eu que deux. Il envoya auſſi à Rome Laodice, veuve de ce Roi, afin qu'elle rendît elle-même témoignage, qu'il avoit eu trois Princes d'elle. Mithridate, inſtruit de cette ſupercherie, s'arme d'une pareille impudence, & dépêche Gordius vers le Sénat, avec ordre d'aſſurer que l'enfant dans les mains duquel il avoit mis le ſceptre de Cappadoce, étoit fils de ce même Ariarathe, tué au ſervice des Romains dans la guerre contre Ariſtonic. Mais, le Sénat, trop convaincu que ces Rois ne cherchoient qu'à envahir les États des autres, ſous le nom de ces Princes ſuppoſés, ôta & la Cappadoce à Mithridate, & la Paphlagonie à Nicoméde, afin que le premier trouvât ſa perte moins ſenſible. Et de peur qu'ils ne ſe fuſſent crus tous deux encore plus offenſés, ſi l'on eût revêtu quelqu'autre des royaumes, dont on venoit de les dépouiller, on mit en liberté l'un & l'autre peuple. Mais, les Cappadociens refuſérent la grace qu'on vouloit leur faire, & proteſtérent qu'ils ne ſçauroient vivre ſans Roi. Là-deſſus le Sénat leur en donna un, vers l'an 91 avant J. C. c'étoit Ariobarzane.

(*a*) Juſt. L. XXXVIII. c. 2. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 312, 313. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 589.

Digitized by Google

ARIARATHE X, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) succéda à son frere Ariobarzane au royaume de Cappadoce, vers l'an 42 avant J. C. La poſſeſſion lui en fut diſputée par Siſinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Marc-Antoine fut juge de ce différend. Il le termina en faveur de Siſinna. On ne ſçait point ce que celui-ci devint. On ſçait ſeulement qu'Ariarathe remonta ſur le trône de Cappadoce. Cinq ou ſix ans après, Marc-Antoine l'en chaſſa, & mit en ſa place Archélaüs, ſecond fils de Glaphyra.

ARIARATHE, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils de Mithridate, roi de Pont. Ce Prince ſe vit élevé ſur le trône de Cappadoce, dès l'âge de huit ans. Il dut cette couronne, non au courage & à la valeur de ſon pere, mais à la plus noire de toutes les perfidies; car Mithridate ayant attiré à une conférence Ariarathe VIII, roi de Cappadoce, lui plongea un poignard dans le ſein, & mit enſuite Ariarathe, ſon fils, en ſa place. Il prétendit même le faire paſſer pour fils, ou plutôt petit-fils d'Ariarathe VI.

Les Romains, ſans avoir égard à de pareilles prétentions, envoyérent Sylla en Cappadoce; & ce général chaſſa le faux Ariarathe, & donna le royaume à Ariobarzane. Celui-ci en fut enſuite dépouillé par Tigrane, roi d'Arménie, qui y rétablit Ariarathe, fils de Mithridate. Les Romains le chaſſérent encore; mais, Mithridate ayant fait marcher une armée contre la Cappadoce, remit pour la troiſième fois ſon fils ſur le trône. Enfin, après pluſieurs révolutions, qui agitérent la Cappadoce, pendant les guerres des Romains & de Mithridate, Ariobarzane en demeura poſſeſſeur, & la laiſſa à ſon fils Ariobarzane II.

ARIARATHE, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, l'un des trois fils légitimes d'Artaxerxe Mnémon. Il eſt appellé Ariaſpe par d'autres. *Voyez* Ariaſpe.

ARIARIE, roi des Goths. Sous ſon régne, ces peuples, après quelques guerres contre Conſtantin, qui les mit à la raiſon, lui fournirent 40000 hommes de troupes, entretenues ſous le nom d'alliés.

ARIASPE, *Ariaſpes*, Ἀριάσπης, (*c*) fils d'Artaxerxe Mnémon. Il n'avoit que deux freres légitimes, Darius & Ochus, tandis qu'il en avoit cent quinze naturels.

Ariaſpe étoit un prince ſimple, doux, humain, & crédule. C'eſt pourquoi, Ochus, voulant ſe défaire de lui, envoyoit tous les jours ſecrétement des Eunuques & des amis particuliers du Roi, qui lui rapportoient de prétendues menaces & des propos

(*a*) Dio. Caſſ. pag. 411. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 315, 316.

(*b*) Juſt. L. XXXVIII. c. 1. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 312. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 589.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 1026, 1027. Juſt. L. X. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 410. Mém. de l'Ac. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 45, 46.

Digitized by Google

terribles, qu'ils avoient ouïs, de la propre bouche du Roi, & qui lui faiſoient entendre que ſon pere avoit réſolu de le faire mourir d'une manière très-cruelle, & très-ignominieuſe. Ces gens, ſi artificieuſement apoſtés, lui allant faire tous les jours ces faux rapports, qu'ils lui faiſoient à l'oreille, comme lui diſant des choſes très-ſecrétes, & l'aſſurant que le Roi alloit exécuter tout à l'heure une partie de ces menaces, & qu'il exécuteroit les autres bientôt après, étonnérent ſi fort ce pauvre Prince, lui inſpirérent une ſi grande terreur, & le jettérent dans un ſi grand trouble & dans un tel déſeſpoir, que, ne trouvant, en lui-même, aucune reſſource, il prépara un poiſon mortel, l'avala, & ſe délivra de la vie.

Le Roi, informé de ſa mort, le pleura tendrement, & en ſoupçonna la cauſe; mais, ſa grande vieilleſſe l'empêcha d'en faire la recherche, & d'avérer le fait.

ARIASPES, *Ariaſpæ*, Ἀριάσπαι, peuples d'Aſie, qu'on croit être les mêmes que les Arimaſpes. *Voyez* Arimaſpes.

ARIBÉE, *Aribæus*, Ἀρίβαιος, (*a*) roi de Cappadoce, ſelon Xénophon. Ses troupes conſiſtoient en trente-ſix mille hommes, ou environ, dont il y avoit ſix mille de Cavalerie.

ARICIE, *Aricia*, Ἀρίκια, (*b*) ville d'Italie, ſituée dans le Latium, au pied du mont Albane ſur la voie Appia, à cent ſoixante ſtades de Rome. Cette ville étoit de la plus grande antiquité, & exiſtoit avant que les Grecs & les Romains ſe fuſſent fixés en Italie, les Ariciniens s'étant diſtingués parmi les ennemis de Rome naiſſante. Cela n'empêcha pas cependant qu'Aricie ne devînt dans la ſuite une ville municipale, dont Cicéron a parlé fort honorablement.

Il y avoit, dans cette ville, un temple conſacré à Jupiter; car, vers l'an 213 avant J. C., le bruit courut que le tonnerre étoit tombé ſur ce temple; & comme il étoit arrivé pluſieurs prodiges vers ce tems-là, on fit à Rome des ſacrifices pour l'expiation de ces prodiges.

Les habitans d'Aricie, ſelon Pauſanias, avoient une ancienne tradition touchant Hippolyte. Ils diſoient que ce Prince, étant mort à cauſe des imprécations de ſon pere, fut reſſuſcité par Eſculape; que depuis il ne put jamais pardonner à Théſée ſa cruauté; que ſans avoir égard à ſes prieres, il vint à Aricie ville d'Italie; qu'il y régna, & y bâtit un temple à Diane.

Aricie étoit une ville aſſez petite & célebre par la forêt, ſituée à quelques milles de-là. On l'appelle aujourd'hui l'Ariccia, dans la campagne de Rome. *Voyez* Ariciniens.

ARICIE [la Forêt d'], (*c*) *Nemus Aricinum*. Cette forêt, ſituée à environ deux milles de la ville d'Aricie en Italie, fut autre-

(*a*) Xenoph. pag. 39.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. 231, 239. Plin. L. II. c. 107. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. XXIV. c. 44. Pauſ. p. 135. Cicer. Philip. III. c. 15.
(*c*) Strab. pag. 239, 240.

Digitized by Google

fois célebre par la superstition payenne. Il y avoit un temple consacré à Vénus. Et on dit qu'on y offroit des sacrifices pareils à ceux de Diane de Tauride; c'est-à-dire, de Scythie. La coûtume barbare de ce païs s'y étoit en effet introduite; car, le temple étoit desservi par un prêtre fugitif, qui devoit avoir tué de sa propre main son prédécesseur, & qui avoit toujours l'épée à la main, pour repousser celui, qui voudroit lui faire subir la même destinée. Devant ce temple étoit un lac, que Strabon compare à la mer. Ils étoient enfermés, l'un & l'autre, d'une montagne fort escarpée. Le lac étoit formé des eaux, qui sortoient de fontaines remarquables. Car, il y avoit une prêtresse pour y présider, & cette prêtresse prenoit son nom d'un certain génie. Les sources, cachées en-dedans, se voyoient en dehors, & se faisoient même remarquer au loin.

ARICIE, *Aricia*, fille de Pallante, roi de Trœzène, prince qui fut tué par Thésée; & tous ses enfans, à l'exception d'Aricie, eurent le même sort.

ARICINE, *Aricinus*, vel *Aricinum*, ville d'Italie, autrement appellée Aricie. *Voyez* Aricie.

ARICINE [Diane], *Diana Aricina*, (*a*) étoit ainsi surnommée du culte, qu'on lui rendoit à Aricie. Les Anciens croyoient qu'aux ides d'août, Diane s'abstenoit de chasser, & qu'elle couronnoit alors ceux d'entre ses chiens, qui avoient fait leur devoir à la chasse; c'étoit pour cela qu'on cessoit, en l'honneur de Diane, de chasser ce jour-là. On couronnoit les bons chiens de chasse, & l'on allumoit des flambeaux; ce qui étoit la marque d'une grande solemnité. C'étoit principalement à Aricie, que se faisoit cette fête. Il y avoit-là un temple & une forêt. On appelloit cette Diane, *Diana Aricina*, ou *Nemorensis*. Ce couronnement des chiens est confirmé par plusieurs témoignages des Anciens.

ARICINIENS, *Aricini*, (*b*) peuples d'Italie. Leur ville nommée Aricie fut assiégée par Arunx, fils de Porsenna, vers l'an 506 avant J. C. Les Ariciniens furent d'abord consternés d'une attaque à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Mais, ensuite les secours, qui leur vinrent, de la part des Latins & de ceux de Cumes, leur donnérent tant de confiance, qu'ils oférent donner bataille aux ennemis. Dès le commencement de l'action, les Toscans vinrent fondre sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils les mirent en déroute au premier choc. Mais, ceux de Cumes, employant la ruse contre la violence, se détournérent un peu pour laisser passer le torrent; & remarquant que les ennemis poursuivoient les fuyards, avec plus de chaleur que de précaution, ils tournérent tout d'un

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 149.

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 14. L. III. c. 71, 72. L. VIII. c. 13, 14.

coup

Digitized by Google

coup contr'eux leurs étendards, & vinrent les prendre en queue, avec tant de vigueur, que les Toſcans, preſque victorieux, furent taillés en piéces entre deux ennemis. Il ne s'en ſauva qu'une petite partie; ceux-ci ayant perdu leur chef, & ne voyant point d'autre aſyle plus prochain, ſe réfugiérent à Rome, où ils entrérent ſans armes, & avec un air bien humilié.

Dans la ſuite, les Romains commirent, à l'égard des Ariciniens, l'injuſtice la plus criante. Ces peuples & les Ardéates, ſe diſputant la poſſeſſion d'un terrein, & ne pouvant convenir enſemble, prirent pour arbitre le peuple Romain, qui, ſur les repréſentations de P. Scaptius, jugea que le terrein en queſtion lui appartenoit.

Depuis, c'eſt-à-dire, environ un ſiécle après, les Ariciniens avec quelques autres peuples, préciſément dans le tems qu'ils ſe joignoient aux Volſques d'Antium, près du fleuve Aſtura, furent vaincus & mis en déroute par le conſul Ménius, lorſqu'ils s'attendoient le moins à être attaqués. Cette même année, qui étoit la 417e de Rome, ils furent admis à la qualité de citoyens par le peuple Romain, avec les mêmes priviléges que ceux de Lanuvium. *Voyez* Aricie.

ARIDAI, *Aridai*, (*a*) fils d'Aman, qui fut, ainſi que ſes freres, tué par les Juifs, & enſuite attaché à un gibet, dans la ville de Suſe, comme le Roi l'avoit ordonné.

ARIDATHA, *Aridatha*, (*b*) fils d'Aman. Il fut aſſaſſiné avec ſes freres par les Juifs à Suſe. Après cela, le Roi ordonna qu'on les pendît à un gibet.

ARIDÉE, *Aridæus*, Ἀρριδαῖος, (*c*) fils de Philippe pere d'Alexandre le Grand. Ce Prince l'avoit eu d'une courtiſanne, nommée Philinna, femme de baſſe condition. Il n'avoit pas le jugement bien ſain, depuis une grande maladie, qu'il avoit eue, & qui ne lui étoit venue ni par aucun vice de ſa nature, ni par hazard. Mais, comme dans ſon enfance il promettoit beaucoup, & faiſoit paroître des mœurs aimables & nobles, Olympias, à qui ces qualités étoient ſuſpectes, à cauſe de ſon fils Alexandre, lui donna des breuvages, qui lui troublérent l'eſprit.

Lorſqu'Alexandre fut mort, après beaucoup d'agitations & de troubles, les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence, dont on étoit convenu; il fut arrêté d'un commun conſentement, qu'Aridée ſeroit Roi, ou plutôt qu'il auroit l'ombre de la royauté. Ce qui devoit l'exclure du trône, je veux dire l'imbécillité de ſon eſprit, fut préciſément

(*a*) Eſth. c. 9. v. 9. *& ſeq.*
(*b*) Eſth. c. 9. v. 9. *& ſeq.*
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 669, 707. Juſt. L. IX. c. 8. L. XII. c. 15. L. XIII. c. 2, 3. L. XIV. c. 5. Diod. Sicul. pag. 628. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 805, 806. Tom. IV. pag. 22. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 161. Tom. XVI. pag. 286, 287.

Digitized by Google

la raiſon qu'on eut de l'y faire monter, & qui réunit tous les ſuffrages en ſa faveur. Elle laiſſoit à chacun ſes eſpérances & ſes prétentions, & les couvroit. On convint, dans la même aſſemblée, que, ſi Roxane, qui étoit groſſe de ſix ou huit mois, avoit un fils, il ſeroit joint à Aridée, & mis ſur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre, en mourant, avoit laiſſé ſon anneau, fut chargé de la perſonne du Prince, comme une eſpèce de tuteur, & fut établi régent du royaume.

Peu de tems après, Roxane accoucha d'un fils, qu'on appella Alexandre, & il fut reconnu pour roi, conjointement avec Aridée. Mais, l'un & l'autre n'en avoit que le nom. L'autorité étoit toute entière entre les mains des grands ſeigneurs & des généraux, qui avoient partagé entr'eux les provinces.

Aridée, depuis ſon élévation à la royauté, portoit le nom de Philippe. Ce Prince fut mis à mort par ordre d'Olympias, auſſi-bien que ſa femme Eurydice l'an 317 avant l'Ére Chrétienne; c'eſt-à-dire, ſix ans & ſix mois après qu'il eut ſuccédé à Alexandre le Grand.

ARIE, *Aria*, Ἀρία, (*a*) province d'Aſie, ayant pour bornes au ſeptentrion la Margiane & une partie de la Bactriane, au couchant la Parthie avec les déſerts de la Carmanie, à l'orient le Paropamiſe ou Paropaniſe, & au midi la Drangiane. Il ne faut pas confondre cette province avec l'Ariane, dont elle faiſoit ſeulement partie; autrement, on trouveroit bien de la confuſion dans les anciens Auteurs.

Ptolémée parle de pluſieurs peuples, qui ont habité l'Arie. C'étoient les Niſéens, ſitués au nord, auſſi-bien que les Stavènes, ou Aſtabènes; les Mazoranes, ou Maſdoranes, qui étoient placés près de la Parthie & de la Carmanie déſerte; les Caſirotes, qui demeuroient du côté de la Drangiane; les Parutes, qui poſſédoient les terres voiſines du Paropamiſe; les Obares, qui étoient au-deſſous de ces derniers; les Drachmes, qui habitoient dans l'intérieur du païs; les Étymandres, au-deſſous de ces derniers; enfin, les Borges au-deſſous deſquels étoit le païs, appellé Scorpiofore; c'eſt-à-dire, qui produit des ſcorpions.

Les villes & les villages de l'Arie étoient, ſelon notre Géographe, Diſte, Nabaris, Tave, Augare, Bitaze, Sarmagane, Siphare, Rhagaure, ou Rhaugare, Zomuchane, Ambrodax, Bogadie, Varpne, Gordane, Phoraga, Chatriſache, Chaurine, Orthiane, Taupane, Aſtaude, Articaudne, Alexandrie, Bébarſane, Capotane, Arie, Baſice ou Caſice, Sotire, Orbétane, Niſibis, Para-

(*a*) Plin. L. VI. c. 20, 21. Ptolem. L. VI. c. 17. Strab. pag. 72, 516, 518, 724. Pom. Mel. L. I. c. de Sum. Aſi. Deſcrip. Diod. Sicul. pag. 605, 606, 628, 630. Q. Curt. L. VI. c. 6. L. VII. c. 3, 4. Cart. pour L'intell. de l'Hiſt. des Aſſyr, *&c.* par M. d'Anvil.

Digitized by Google

canace, Garigra, Darcame, Cotace, Tribasine, Astasane, Zimyre.

L'Arius, ou l'Arie, grand fleuve, qui naissoit aux monts Sariphes, arrosoit la province d'Arie. Vers le centre du païs, l'Arius formoit un lac considérable, où venoient se perdre quelques autres fleuves, & en particulier, celui qui avoit sa source aux monts Paropamises. Ptolémée donne aussi le nom d'Arius à celui-ci, qui couloit du côté opposé; c'est-à-dire, du midi au nord, au sortir de la Drangiane; tandis que l'autre couloit du nord au midi. Dans ce cas, ce fleuve n'avoit d'autre embouchure, que le lac qu'il formoit lui-même, au milieu de son corps.

L'Arie fut soumise aux loix d'Alexandre le Grand. Pendant que ce Prince étoit chez les Arimaspes, ou chez les Gédrosiens, l'an 328 avant l'Ére Chrétienne, il apprit que Satibarsane, amenant de la Bactriane une forte cavalerie chez les Ariens, leur avoit fait abandonner le parti du Roi. Sur cette nouvelle, il envoya, à la rencontre de cet ennemi, une partie de ses troupes sous la conduite d'Érigyius de Stasanor. Ces deux généraux trouvérent les Ariens sous les armes en assez grand nombre & en bon ordre, ayant à leur tête le satrape Satibarsane, vaillant homme & qui sçavoit la guerre. Ils campérent néanmoins fort près de lui; ce qui donna lieu à différentes escarmouches, peu considérables d'abord par le nombre, mais qui aboutirent enfin à une bataille en forme. Les Barbares y avoient tenu la défense & la perte, égales de part & d'autre, lorsque Satibarsane ôtant avec la main son casque de dessus sa tête, & se faisant connoître aux ennemis, offrit le combat singulier à celui, d'entr'eux, qui voudroit en faire l'essai. Érigyius accepta l'offre; & le combat s'étant donné dans les régles, Érigyius demeura vainqueur. Alors, les Barbares, déconcertés de la chûte de leur général, prirent le parti le plus sûr, & se soumirent à Alexandre.

Après la mort de ce Prince, l'Arie, ainsi que la Drangiane, fut confiée à Stasanore de Sole, ville d'Hyrcanie, au sud-est de la mer Caspienne.

L'Arie étoit un païs fort tempéré & très-fertile, qui produisoit surtout d'excellens vins. On le conservoit, selon Strabon, jusqu'au troisième âge, dans de certains vases, qui n'étoient point enduits de poix. L'Arie fait aujourd'hui partie des états du roi de Perse.

(a) Les Auteurs parlent de quelques lieux, qui ont porté le nom d'Arie, ou d'Aria. 1.° Un lac situé dans la province, dont nous venons de parler. C'est celui, qui étoit formé par le fleuve Arius. On l'appelle aujourd'hui Buschen. 2.° Une ville, située aussi dans la même province, & qui se trouve

(a) Ptolem. L. VI. c. 16, 17. Pomp. Mel. L. I. c. de Sum. Asi. Descrip. L. II. c. de Mediter. Mar. Insul. Plin. L. VI. c. 12.

Digitized by Google

parmi les villes que nous lui avons données. On croit que c'eſt aujourd'hui Héri ou Hérat. 3.° Une iſle du Pont-Euxin, qu'on ſurnommoit Chalcérite, ſelon Pline, qui met cette iſle à l'oppoſite de Pharnacée. 4.° Une montagne d'Aſie. Il y en a qui liſent *Annibæ*, au lieu d'Arie. Ortélius croit que c'eſt la même choſe que les *Annibi* de Ptolémée.

ARIE, *Arie*, Ἀρία, (*a*) nom d'un lieu de Samarie, près du palais royal, où Phaceia, fils de Manahem, roi d'Iſraël, fut aſſaſſiné par Phacée, fils de Roméliе.

Certains font de ce mot *Arie*, un nom d'homme, qui contribua au meurtre de Phaceia.

ARIÉE, *Ariæus*, Ἀριαῖος, (*b*) officier général des troupes de Cyrus. A la bataille de Cunaxa, il commandoit l'aîle gauche de l'armée, au centre de laquelle étoit Cyrus, qui fut tué dans l'action. Dès qu'Ariée eut appris la nouvelle de ſa mort, loin d'imiter l'exemple des plus grands Seigneurs, qui ſe firent tuer, ne pouvant ſe réſoudre à ſurvivre à leur maître, il s'enfuit avec l'aîle qu'il avoit à ſes ordres. Toutefois, il ne s'arrêta pas au camp; mais, l'ayant traverſé, il continua ſa retraite juſqu'au lieu où l'armée avoit campé le jour précédent, qui étoit éloigné d'environ quatre lieues.

Les Grecs, qui ſervoient dans l'armée de Cyrus, ayant appris le lendemain de la bataille, que ce Prince étoit mort, députérent vers Ariée pour lui offrir, comme vainqueurs, la couronne de Perſe, à la place de Cyrus. Ce général répondit généreuſement qu'il y avoit pluſieurs autres Perſes, plus conſidérables que lui, qui ne le ſouffriroient pas ſur le trône, & qu'il partiroit le lendemain pour retourner en Ionie; que s'ils vouloient être de la partie, ils arrivaſſent dans la nuit. Cléarque, ayant pris l'avis des officiers, ſe prépara au départ. Il commanda toujours depuis, comme étant le ſeul capable de le faire; car, du reſte, il n'avoit point été élu.

La nuit venue, Milthocyte Thracien, qui commandoit quarante chevaux & environ trois cens ſoldats de ſon païs, s'alla rendre au roi Artaxerxe; & le reſte des Grecs partit ſous la conduite de Cléarque, & arriva ſur le minuit au camp d'Ariée. Après qu'ils ſe furent mis en bataille, les officiers l'allérent trouver dans ſa tente, où ils jurérent alliance; & les Barbares ajoûtérent qu'ils conduiroient l'armée ſans fraude. Pour confirmation du traité, on égorgea un loup, un bélier, un ſanglier & un taureau. Les Grecs trempoient leurs épées dans le ſang des victimes, & les Barbares la pointe de leurs javelots.

Ariée ne jugea pas à propos de retourner par le chemin par où ils étoient venus, parce que n'y ayant rien trouvé pour leur ſub-

(*a*) Reg. L. IV. c. 15. v. 25.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 1016. Xenoph. pag. 263. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. pag. 562. *& ſuiv.*

Digitized by Google

sistance les dix-sept derniers jours de marche, ils auroient eu beaucoup plus à y souffrir à leur retour. Il prit donc une autre route. Il les exhorta seulement à faire d'abord de grandes journées, pour éviter la poursuite d'Artaxerxe, mais ils n'y purent réussir.

Artaxerxe les ayant atteints, il y eut d'abord quelques pourparlers, pendant lesquels Ariée étoit souvent visité par ses freres & par ses autres parens, & les officiers de son armée par d'autres Perses, qui les assuroient, de la part du Roi, qu'il ne se souviendroit plus du passé; de sorte que l'on vit l'amitié d'Ariée, envers les Grecs, se réfroidir de jour en jour.

ARIEL, *Ariel*, Ἀριὴλ, (*a*) ville capitale du païs de Moab. Isaïe en parle en ces termes au XXIXe chapitre: » Malheur à » Ariël, à Ariël [à Jérusalem], » ville où David a habité. Encore » quelques années, & ses fêtes » cesseront. J'environnerai Ariël » de tranchées. Elle sera triste & » désolée, & je la remplirai de » sang, comme l'autel des holo» caustes, appellé Ariël. Je ferai » tout autour de tes murailles » comme un cercle; j'éleverai » des forts contre toi; & je ferai » des fortifications pour te tenir » assiégée. Tu seras humiliée; tu » parleras comme de dessous la » terre, & tes paroles en sorti» ront à peine pour se faire en» tendre. Ta voix, sortant de la » terre, sera semblable à celle d'u» ne Pythonisse, & tu ne pousseras » qu'un son foible & obscur, » comme s'il étoit sorti de la » terre. Mais, le nombre de ceux » qui te dissiperont, sera comme » la poussière la plus menue, & » la multitude de ces hommes » terribles sera comme ces pail» les, qui volent en l'air. Et tous » ces maux les surprendront en » un moment. Le Seigneur des » armées viendra les punir au mi» lieu des foudres & des tremble» mens de terre, parmi les bruits » effroyables des tourbillons & » des tempêtes, & parmi les » flammes d'un feu dévorant. » Ainsi la multitude des peuples, » qui auront pris les armes contre » Ariël, qui l'auront combattue, » qui l'auront assiégée, & s'en » seront rendus les maîtres, dis» paroîtra comme un songe & » une vision de nuit. «

Ariël, à la lettre, signifie un lion de Dieu, un très-grand lion. C'est la même qu'Ar, Armoab. Cette ville fut renversée de fond en comble par un tremblement de terre, dans le tems que Saint Jérôme étoit encore jeune. *Voyez* Ar.

ARIEL, *Ariel*, Ἀριὴλ, (*b*) fils de Gad, fut chef de la famille des Ariélites.

ARIÉLITES, *Arielitæ*. (*c*) Les Ariélites furent ainsi nommés d'Ariël, fils de Gad.

ARIENS, *Arii*, Ἀριοι, (*d*) peuples de Germanie, qui habitoient entre la Varta & la Vistule,

(*a*) Paral. L. I. c. 11. v. 22. Isaï. c. 15. v. 1. c. 29. v. 1. *& seq.* Ezech. c. 43. v. 15, 16.

(*b*) Numer. c. 26. v. 17.
(*c*) Numer. c. 26. v. 17.
(*d*) Tacit. de Morib. Germ. c. 43.

Digitized by Google

dans le coude que fait ce fleuve du côté de l'eſt.

Les Ariens faiſoient partie des Lygiens, qui étoient fort étendus & partagés en pluſieurs cités. Supérieurs en forces aux autres, les Ariens joignoient encore à cet avantage, une férocité naturelle, peinte ſur leur phyſionomie, & prenoient plaiſir à ſe rendre plus effroyables, en empruntant le ſecours de l'art & du ſtratagême. Ils noirciſſoient leurs boucliers, leurs corps, leurs viſages, & choiſiſſoient la nuit la plus ſombre, pour attaquer l'ennemi. La ſurpriſe, l'horreur des ténébres, le ſeul aſpect de cette armée épouvantable, qui ſembloit ſortir des enfers, glaçoient d'effroi les cœurs les plus intrépides, & faiſoient tomber les armes des mains. Car, ſelon la remarque de Tacite, dans un combat les yeux ſont toujours vaincus les premiers.

ARIENS, *Arii*, Ἄριοι, peuples d'Aſie, qui habitoient le païs d'Arie. *Voyez* Arie.

ARIÈS, *Aries*, Ἄρις, (*a*) coureur célebre, en l'honneur duquel on fit une épigramme, qui ſe trouve dans l'Anthologie. En voici la traduction: » Tarſe, ville » de Cilicie, le coureur Ariès, » fils de Ménéclée, ne deshonore » point Perſée, ton fondateur. Il » a les pieds ailés, comme ce » héros, & Perſée lui-même ne » l'eût jamais devancé à la cour- » ſe. La barrière & la borne ſont » les ſeuls endroits du ſtade, où » ſe laiſſe voir ce jeune Athléte, » & on ne l'a jamais apperçu au » milieu de la carrière. «

ARIÈS, autrement le BÉLIER: c'eſt le premier des douze ſignes du Zodiaque, qui ſe marque ainſi ♈, & conſiſte en neuf étoiles, diſpoſées en rond. Ce mot, quoique Latin, ſe dit quelquefois en François, mais plus en Aſtrologie, qu'en Aſtronomie.

ARIGNOTE, *Arignotus*, (*b*) Ἀριγνώτος, pere de Thraſymède, fameux ſculpteur.

ARIGNOTE, *Arignotus*, (*c*) Ἀριγνώτος, philoſophe Pythagoricien aux cheveux longs, qu'on ſurnommoit le Divin à cauſe de ſon éminent ſçavoir, qui le faiſoit renommer par tout. Tel eſt le portrait qu'en fait Lucien. Mais, tout cela eſt un conte. Voici cependant l'entretien qu'il feint avoir eu avec ce philoſophe Pythagoricien.

Lucien ſuppoſe qu'Arignote vient dans une maiſon, où il s'entretient avec d'autres. » Que je » n'interrompe point, dit le Py- » thagoricien, votre entretien; » car, j'ai bien ouï, en entrant, » que vous parliez de choſes très- » ſublimes. Nous tâchions, dit » Eucrate en me montrant, d'a- » molir ce cœur de roche, qui ne » veut pas croire qu'il y ait des » démons, ni qu'il revienne des » eſprits. A ces mots, je baiſſai la » vue de honte; & le Pythagoricien » prenant la parole: s'il n'entend

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 317, 318.
(*b*) Pauſ. pag. 134.
(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 490. & ſeq. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 51.

Digitized by Google

» parler, dit-il, que des ames de » ceux qui ſont morts de mort » naturelle, je ne le condamne » point. Il entend parler de toutes, » reprend Dinomaque. Quoi ! » dit-il, en me regardant de tra- » vers, tu nies des choſes toutes » viſibles, & que tout le monde » ſçait. Je ne trouve pas étrange, » lui dis-je, que ceux qui les ſça- » vent, & qui les voient, y » ajoûtent foi; mais, pour moi » qui ne vois rien, il m'eſt par- » donnable de ne rien croire. Si » tu vas jamais à Corinthe, re- » prit le Pythagoricien, demande » le logis d'Eubatide, qui eſt près » du Cranée; & en y entrant, » prie le portier de te montrer » l'endroit, où étoit le démon que » je chaſſai. Dis-nous ce que c'eſt, » interrompit Eucrate?

» Ce logis, pourſuivit-il, étoit » abandonné, à cauſe d'un malin » eſprit, qui tourmentoit ceux » qui y demeuroient; de ſorte » qu'il s'en alloit tout en ruine, » & perſonne n'y oſoit entrer. » Sur ces nouvelles, je pris quel- » ques livres Égyptiens, dont j'ai » grand nombre, qui traitent de » ces choſes, & j'y allai ſur le » minuit, quoique mon hôte fît » tout ce qu'il pût pour m'en dé- » tourner. J'y entrai ſeul, avec » une lampe à la main, que j'at- » tachai à la muraille d'un grand » veſtibule; puis je me couchai » auprès, & je m'amuſai à lire. Sur » ces entrefaites, le démon s'ap- » parut à moi en pluſieurs formes » toutes hideuſes, pour tâcher de » m'épouvanter. Mais, je n'eus » pas plutôt achevé de lire une » conjuration effroyable, qui étoit » dans mon livre, qu'il s'alla ca- » cher en un coin, où je le ſui- » vis, & le vis entrer ſous terre. » Le lendemain, qu'on me croyoit » trouver mort, j'allai dire au » maître du logis, qu'il pouvoit » maintenant y aller demeurer » ſans crainte; & le prenant par » la main, je l'y menai ſur l'heu- » re, ſuivi d'une grande foule de » peuple. Et ayant fait creuſer » à l'endroit que je montrai, on » trouva une carcaſſe de mort, » que je fis enterrer ailleurs, & » depuis on ne vit plus rien.

» Après que le Philoſophe eut » achevé ce récit, il n'y eut per- » ſonne dans la compagnie, qui » ne condamnât mon opiniâtreté, » ſi je n'ajoûtois foi à un perſon- « nage ſi vénérable & d'une ſi » profonde doctrine. Mais, ſans » craindre, ni ſa mine, ni ſa » réputation: Qu'eſt ceci, dis-je » à Arignote? Je penſois avoir » trouvé un tréſor, comme dit le » proverbe, & ce ne ſont que » des charbons. Tu trahis ainſi la » vérité, dont je te prenois pour » le défenſeur. Je ne ſçais pas qui » tu croiras, répondit-il, puiſque » tu ne crois pas ceux-ci, non » plus que moi. «

Arignote eſt auſſi le nom d'une femme ſçavante, dont parle Saint Clément d'Alexandrie. On ne ſçait pas en quel tems elle a vécu; mais, ſeulement qu'elle avoit écrit l'hiſtoire de Denys le tyran.

ARIMANIUS, *Arimanius*, Ἀριμανίος, (*a*) divinité adorée

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 126. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 555. *& ſuiv.*

Digitized by Google

chez les Perſes. Ces peuples regardoient Arimanius, comme l'auteur des maux, dont ils étoient affligés. Auſſi, quand Xerxès ſouhaitoit à ſes ennemis, qu'il leur vînt toujours dans l'eſprit de chaſſer les meilleurs & les plus braves de leurs citoyens, comme les Athéniens avoient chaſſé Thémiſtocle, il adreſſoit ſa priere à Arimanius, afin qu'il leur inſpirât cette penſée, & non à Oromaſdes, qui étoit le dieu bon.

A l'égard de ces deux dieux, il y avoit cette différence de ſentimens parmi les Perſes, que certains croyoient que l'un & l'autre étoit de toute éternité; & d'autres, que le dieu bon ſeulement étoit éternel, & que le dieu mauvais avoit été créé. Mais, ils convenoient tous en ceci, qu'il y auroit une oppoſition continuelle entre ces deux dieux, juſques à la fin du monde; qu'alors le bon prévaudroit ſur le mauvais; & qu'après cela, chacun d'eux auroit ſon propre monde; ſçavoir, le bon ſon monde avec tous les gens de bien, qui lui ſeroient unis, & le mauvais auſſi ſon monde avec tous les méchans, qui le ſuivroient.

ARIMANON, *Arimanon*, Ἀ*ριμανον*, (*a*) ville de refuge au de-là du Jourdain, dans la partie méridionale de la tribu de Manaſſé.

ARIMASPES, *Arimaſpi*, (*b*) Ἀ*ριμασποὶ*, peuples de Scythie, dont on raconte des choſes fabuleuſes. On dit, par exemple, qu'ils n'avoient qu'un œil. C'eſt Hérodote, entr'autres, qui nous l'apprend; mais, ce judicieux Auteur n'y ajoûte pas foi. La raiſon, qu'il en apporte, c'eſt qu'il ne croyoit pas qu'il y eût des peuples, qui naquiſſent avec une œil ſeulement, ſurtout étant faits, comme le reſte des hommes. On ne les appelloit cependant Arimaſpes, que parce qu'on ſuppoſoit qu'ils n'avoient qu'un œil; car, ſelon Hérodote, *Arima*, en Scythe, veut dire *un*, & *ſpu*, *œil*.

Quant à la poſition de ces peuples, ce n'eſt pas une choſe aiſée à déterminer. Pauſanias, d'après Ariſtée de Proconnèſe, dit qu'ils habitoient au-deſſus des Iſſédons, où ils étoient continuellement en guerre pour de l'or, que le païs produiſoit. M. l'abbé Gédoyn croit que les Arimaſpes occupoient le païs ſitué entre les Palus-Méotides & le Pont-Euxin. Il met dans le même lieu les Hyperboréens, avec leſquels on confond quelquefois les Arimaſpes.

Diodore de Sicile fait mention des Arimaſpes en plus d'un endroit, & en particulier au ſujet d'Alexandre le Grand. Ce Prince, ayant mis ordre à ce qui concernoit le gouvernement de la ville de Drangine, en partit pour venir chez les Arimaſpes. C'étoit, dit l'Hiſtorien, l'ancien nom de ces peuples, qui ſe ſont appellés

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 118.
(*b*) Herod. L. III. c. 16. L. IV. c. 13, 14, 17. Pauſ. pag. 43. Strab. p. 21, 507, 589. Pomp. Mel. Lib. II. c. de Scyth. Europ. Plin. L. VI. c. 17. L. VII. c. 2. Diod. Sicul. pag. 605. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. p. 119. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 194. *& ſuiv.*

Digitized by Google

depuis Évergétes, ou les bienfaisans, pour la raison que nous allons dire. Lorsque Cyrus entreprit de transporter l'empire des Médes aux Perses, il arriva dans un païs désert, où manquant de toutes choses, il fut exposé à une indigence si affreuse, que ses soldats en vinrent à se manger les uns les autres. Alors, les Arimaspes lui amenérent trente mille chariots, chargés de vivres. Sauvé par cette générosité, non seulement il accorda à ce peuple toute sorte d'immunités & d'exemptions, mais il changea même leur nom, & voulut qu'on ne les appellât désormais que les Évergétes. Alexandre étant entré chez eux, campa dans leur territoire; & se voyant accueilli par les habitans, il leur témoigna une considération particulière, & leur fit même des présens dignes de lui.

On a remarqué que les Arimaspes étoient assez souvent confondus avec les Hyperboréens. *Voyez* Hyperboréens.

ARIMATHIE, *Arimathia*, Ἀριμαθαία, (*a*) ville de Judée, que Dom Calmet, d'après Saint Jérome, place entre Lydda & Joppé. Cette ville est célebre, pour avoir donné la naissance à Joseph, ce sénateur juste & vertueux, qui non seulement ne prit point de part au déïcide du reste des Juifs, mais qui eut encore la hardiesse d'aller demander à Pilate le corps du Sauveur pour l'enterrer.

Les voyageurs parlent d'une ville de Rhamatha, entre Joppé & Jérusalem, ville située sur une montagne. Le nom de Ramatha, d'où est formé celui d'Arimathie, signifie hauteur. Mais, ce lieu est fort différent de Ramathaïm-Sophim, patrie de Samuël. Arimathie étoit au couchant de Jérusalem, & Ramathaïm étoit au nord de la même ville dans les montagnes d'Éphraim.

ARIMAZE, *Arimazes*, (*b*) prince Sogdien. Certains croyent que ce Prince étoit souverain d'une partie de la Sogdiane, du tems d'Alexandre le Grand. Quoiqu'il en soit, Arimaze aux approches des Macédoniens, s'étoit retranché sur un rocher, appellé *Petra Oxiana*, avec trente mille hommes & des munitions pour deux ans. Ce lieu avoit trente stades de hauteur, & cent cinquante de tour. Il étoit escarpé de tous côtés, n'ayant qu'un sentier taillé dans le roc, par où l'on pouvoit monter. Au milieu de sa pente, il y avoit une caverne, dont l'entrée étoit fort étroite & obscure. Mais, elle s'élargissoit peu à peu, à mesure qu'elle s'enfonçoit plus avant; & au fond c'étoient encore de grandes grottes, & presque par tout, il y avoit des sources, dont les eaux ramassées ensemble formoient un grand fleuve.

Le Roi, ayant reconnu la place, étoit résolu de passer outre. Mais, il se mit ensuite dans l'esprit de vaincre même la nature. Néanmoins avant que de s'engager au siége, il envoya Cophes,

(*a*) Luc. c. 23. v. 51. *& seq.*
(*b*) Q. Curt. l. VII. c. 11. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 720. *& suiv.*

Digitized by Google

fils d'Artabaze, aux Barbares, pour leur persuader de se rendre. Arimaze, se fiant sur sa forteresse, répondit plusieurs choses d'une manière arrogante; & pour conclusion, il demanda si Alexandre, qui pouvoit tout, pouvoit aussi voler. Cela ayant été rapporté au Roi, ce Prince en fut tellement piqué, qu'à l'heure même, il assembla ses chefs, pour leur faire part de l'insolence du Barbare qui se moquoit d'eux, de ce qu'ils n'avoient point d'ailes; & il ajoûta qu'il lui feroit bientôt voir que les Macédoniens, quand ils veulent, se transforment en oiseaux. Ensuite, il leur commanda de lui amener trois cens jeunes hommes des plus dispos & des plus adroits, qu'ils pourroient choisir, chacun dans ses troupes; & s'il se pouvoit, parmi ses montagnards, qui avoient autrefois mené des troupeaux par les lieux les plus difficiles.

Aussi-tôt, ils lui amenérent une élite de jeunes gens agiles & courageux, auxquels le Roi dit, après les avoir tous regardés l'un après l'autre: » Ç'a été avec vous, cou-
» rageuse jeunesse, que j'ai forcé
» les places qu'on avoit cru im-
» prenables, que j'ai franchi les
» montagnes toujours couvertes
» de neige, traversé les rivières,
» percé les détroits de la Cilicie,
» & enduré les froids insupporta-
» bles des Indes. Vous me con-
» noissez, & je vous connois. Ce
» roc, que vous voyez, n'a
» qu'une avenue, que les Barba-
» res gardent, sans songer au reste.
» Il n'y a de guet, ni de senti-
» nelle, que du côté, qui regarde
» notre camp. Si vous cherchez
» bien, il n'est pas possible que
» vous ne trouviez quelque sen-
» tier, qui vous menera au haut
» du rocher. La nature n'a rien
» fait de si inaccessible, où la
» valeur ne puisse atteindre; &
» ce n'est que pour avoir entre-
» pris ce dont les autres ont dé-
» sespéré, que nous sommes mai-
» tres de l'Asie. Gagnez ce som-
» met, & quand vous en serez
» maîtres, élevez un étendard
» blanc pour signal, & je ne
» manquerai pas avec mes trou-
» pes de vous ôter l'ennemi de
» dessus les bras, en faisant di-
» version & en l'attirant à moi.
» Celui, qui montera le premier,
» aura dix talens de récompense,
» le second en aura un de moins,
» & ainsi des autres à proportion
» jusqu'au dixième. Je me per-
» suade que ce ne sera point tant
» l'intérêt, qui vous y portera,
» que l'honneur & le desir de
» me plaire. »

Ils écoutérent le Roi d'un si grand courage, qu'ils s'imaginoient être déjà au sommet; & ayant été congédiés, ils font provision de coins de fer, pour ficher entre les pierres, de crampons & de grosses cordes. Le Roi fit le tour de la montagne avec eux, & leur commanda d'entrer, à la seconde veille de la nuit, par l'endroit qui sembloit le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureusement. Ils se pourvurent de vivres pour deux jours; & n'ayant que leurs épées & leurs javelines, ils commencérent à

Digitized by Google

monter, marchant quelque-tems à pied. Puis, quand il falloit grimper ; les uns s'accrochoient aux pierres, qui avançoient, & se soulevoient eux-mêmes ; les autres se guindoient en haut, à l'aide des cordes & des nœuds coulans ; d'autres plantant leurs coins, en faisoient des échelles, & ils passérent ainsi tout le jour, pendus à cette roche avec mille peines & mille dangers.

Néanmoins, le plus fort restoit à faire, & il leur sembloit que le roc croissoit toujours en hauteur. Mais, ce qui les étonnoit le plus, c'étoit le spectacle misérable de quelques-uns de leurs compagnons, qui tomboient dans les précipices, & dont le malheur leur apprenoit ce qu'ils avoient à craindre. Ils continuérent pourtant, & firent si bien, que, malgré toutes ces difficultés, ils gagnérent le sommet du roc. Mais, ils étoient tous horriblement fatigués; & quelques-uns même ne pouvoient s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit & le sommeil les prirent en même-tems ; & se couchant par-ci, par-là, dans ces lieux pierreux, sans penser au danger où ils étoient, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin, ils se réveillérent de ce profond sommeil ; & regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit, un si grand nombre de gens se tenoit caché, ils virent au-dessous d'eux de la fumée, qui leur enseigna la retraite des ennemis. Ils élevérent donc le signal, comme il leur avoit été ordonné ; & la troupe s'étant ralliée, il se trouva qu'il en manquoit trente-deux, qui s'étoient tués en montant.

Le Roi, également touché, & du desir d'emporter la place, & du danger visible, où ces hommes étoient exposés, passa la journée entière à regarder ce rocher, & ne se retira point pour se reposer que la nuit ne fût venue. Le lendemain, dès le grand matin, il fut le premier qui apperçut le signal. Néanmoins, il doutoit encore si ses yeux ne le trompoient point, à cause de la fausse clarté, que fait l'aurore au point du jour ; mais, la lumière venant à croître, le mit hors de doute. Ayant donc fait appeller Cophes, par lequel il avoit sondé la volonté des Barbares, il l'envoya pour la seconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti, & s'ils s'opiniâtroient sur la bonté de la place, il lui ordonna de leur faire voir, à leur dos, ceux qui tenoient le sommet de leur rocher.

Cophes fit ce qu'il put, pour déterminer Arimaze à s'accommoder, lui représentant qu'il gagneroit les bonnes graces du Roi, s'il ne l'arrêtoit pas davantage devant un roc, au préjudice des grands desseins qui l'appelloient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers & plus arrogans qu'auparavant, & lui commanda de se retirer. Mais, Cophes le prenant par la main, le pria de sortir avec lui hors de la caverne. Le Barbare s'étant rendu à ses prieres, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête ; & se moquant de son orgueil, il

Digitized by Google

lui dit que les soldats d'Alexandre avoient des aîles. On entendoit cependant de tous côtés sonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, & toute l'armée pousser en l'air des cris d'allégresse & de victoire. Cela, comme plusieurs autres choses vaines, qui arrivent à la guerre, porta les Barbares à se rendre, parce que, saisis de frayeur, ils n'eurent pas l'esprit de considérer le petit nombre de ceux, qui étoient montés ; de sorte qu'ils rappellérent incontinent Cophes, qui les avoit laissés dans cette frayeur, & envoyérent avec lui trente des principaux d'entr'eux pour remettre la place, à condition qu'ils sortiroient la vie sauve.

Le Roi, quoiqu'il craignît que les Barbares ne s'apperçussent du petit nombre de ses gens, & ne les fissent tomber dans les précipices, toutefois, se fiant à sa fortune, & irrité d'ailleurs de l'audace d'Arimaze, refusa de les recevoir à aucune composition. Arimazè, qui croyoit ses affaires désespérées, quoiqu'elles ne le fussent point, descendit, avec ses parens & la principale noblesse du païs, dans le camp d'Alexandre, qui les fit tous battre de verges, puis attacher en croix, au pied même du rocher. La multitude, qui s'étoit rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes, bâties en ces quartiers-là ; & Artabaze eut le gouvernement du roc & de toute la province.

ARIMÉENS, *Arimi*, Ἄριμοι, (*a*) peuples, dont parle Homère, au sujet du géant Typhon. » La » terre, dit le Poëte, retentis» soit sous ses pieds, comme lors» que Jupiter irrité lance ses fou» dres sur le mont, qui couvre » Typhéus, dans le païs des Ari» méens, où l'on dit qu'est le » tombeau de ce Géant. « Hésiode dit la même chose du mariage de Typhon dans un antre des Ariméens.

Madame Dacier prétend, après Pline, Ovide, Lucain, Silius, & plusieurs autres, que par ce mot, Homère entend parler de l'isle *Ænaria*, ou Pithécuse, dans la mer de Toscane; & c'est du même païs qu'il faut entendre ces vers de Virgile :

Durumque cubile
Inarime, Jovis imperiis impoſta
Typhœo.

Mais, sans dire ici qu'il y a bien de l'apparence que le poëte Latin s'est trompé, en suivant trop servilement Homère, & ne faisant qu'un seul mot d'*Inarime*, il est hors de doute que la vraie situation du païs des Ariméens étoit la Syrie. Strabon, qui est de ce sentiment, rapporte un fragment de Posidonius, qui dit que ce n'est, ni de la Cilicie, ni d'aucun autre païs, qu'Homère veut parler en cet endroit, mais de la Syrie mê-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 783. Strab. pag. 626, 627. Virg. Æneid. Lib. IX. v. 715, 716. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 133, 134.

Digitized by Google

me, habitée par les Ariméens, que les Grecs appellent indifféremment Ἀραμαῖους, ou Ἀριμούς. C'eſt ainſi que l'Écriture nomme la Syrie; & Joſephe ajoûte qu'Aramus fut pere des Araméens, que les Grecs appellent Syriens. Cela étant conſtant, il eſt vraiſemblable qu'Homère ne fait périr dans la Syrie, Typhon d'un coup de foudre, que pour faire alluſion à la qualité des terres, qui étoient autour de Sodome, & qui furent détruites par le feu du ciel. Strabon dit qu'elles avoient été ſubmergées par un tremblement de terre, cauſé par les exhalaiſons du bitume, en quoi ce païs abondoit.

Il faut cependant rendre juſtice à l'illuſtre madame Dacier, qu'après avoir aſſuré que par les Ariméens, qu'elle appelle Arimes, Homère entend l'iſle d'Ænarie, ou Pithécuſe, cette incomparable Dame ajoûte : » Je ſuis pourtant » obligée de dire que, par le » treizième livre de Strabon, il » paroît qu'il y a eu des Auteurs » anciens, qui ont placé les Ari» mes dans la Myſie, dans la Ci» licie, ou dans la Syrie. *Scep» ſius*, dit-il, *approuve ſurtout » ceux qui placent les Arimes » dans la Myſie brûlée.* Et pour » le confirmer, Xanthus avoit » écrit que cette Myſie avoit un » roi, appellé *Arimoüs*. Strabon » ajoûte : d'autres, par les Ari» mes, entendent les Syriens, » qui ſont appellés préſentement » *Aramis*, ou *Aramnæi*. Ces » opinions ne manquent pas de » preuves, qui s'accordent avec » l'Hiſtoire, & elles pourroient » fournir de la matière pour un » grand traité. «

On voit par cet échantillon, que madame Dacier ne jugeoit pas indigne d'elle l'étude de la Géographie ; étude qu'on peut regarder ſans contredit comme abſolument néceſſaire, non ſeulement pour l'intelligence des Hiſtoriens, mais encore pour celle des Poëtes. Homère lui-même étoit très-verſé dans cette ſcience. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur ſes ouvrages, & en particulier ſur le ſecond livre de l'Iliade, qui eſt un morceau achevé en fait de Géographie. *Voyez* Araméens.

ARIMINIENS, *Ariminenſes*, peuples qui habitoient la ville d'Ariminum. *Voyez* Ariminum.

ARIMINUM, *Ariminum*, (*a*) Ἄριμινον, ville d'Italie, au païs des Semnones, qui fut fondée par une colonie d'Ombriens ſur les bords de la mer Adriatique entre deux fleuves, l'Ariminum & l'Apruſa. Pline met cette ville ſur les confins de la huitième région d'Italie. Le mont Apennin, ſelon Strabon, s'étendoit juſqu'au voiſinage d'Ariminum, où aboutiſſoit la voie Flaminia. Cette voie, qui commençoit à Rome, paſſoit par l'Étrurie & l'Ombrie.

(*a*) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 210, 211, 216, 217. *& ſeq.* Plin. L. III. c. 15. Lib. VII. c. 49. L. X. c. 21. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Tit. Liv. L. XXI. c. 51. L. XXIV. c. 44. L. XXVII. c. 10. Cæſ. de Bell. Civil Lib. I. p. 442. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bel-Lett. Tom. XVIII. pag. 82.

Digitized by Google

Elle avoit environ treize cens cinquante ſtades de longueur. Ainſi, c'étoit-là la diſtance d'Ariminum à Rome, du moins en ſuivant ce chemin.

Du tems de la ſeconde guerre Punique, l'an 218 avant J. C. le conſul T. Sempronius, lorſqu'il retournoit en Sicile, ayant reçu des lettres du Sénat, qui, en lui donnant avis de l'arrivée d'Annibal, lui ordonnoient de revenir promptement au ſecours de ſon collégue, commença par embarquer ſon armée, & lui ordonna de ſe rendre à Ariminum par la mer ſupérieure. Il envoya Sextus Pomponius, ſon lieutenant, avec vingt-cinq galéres, au ſecours de la Calabre & de toute la côte maritime d'Italie. Il laiſſa au préteur M. Émilius une flotte complette de cinquante galéres. Pour lui, après avoir mis la Sicile en état de ſe défendre, il côtoya l'Italie avec dix vaiſſeaux, & vint aborder à Ariminum, où il prit ſon armée, avec laquelle il alla joindre ſon collégue auprès de Trébie.

Quatre ans après, le commandement de la ville d'Ariminum fut confié au préteur P. Sempronius Tuditanus, avec deux légions. Il paroît que les Romains, depuis qu'ils avoient donné des loix à cette ville, y avoient envoyé une colonie. C'eſt pourquoi, Pline n'a pas manqué de donner à Ariminum le titre de colonie Romaine. Cette colonie fut une de celles, qui, vers l'an de Rome 543, & avant J. C. 209, ſe diſtinguérent par leur fidélité & leur attachement pour le peuple Romain.

Ariminum fut depuis la première ville dont Céſar s'empara; ce qui fut comme le ſignal de la guerre civile. On prétend qu'on y voit encore de nos jours dans la place publique les pierres du lieu, où ce fameux guerrier harangua ſon armée, qui revenoit victorieuſe des Gaules. Quand les troubles eurent été appaiſés, on dit qu'Octavien Auguſte la décora de pluſieurs ouvrages magnifiques. Depuis, elle fut ruinée par les Liburniens; & Dioclétien la fit rétablir, ayant vaincu ces peuples. Pour en perpétuer la mémoire, on y dreſſa en ſon honneur un arc de triomphe.

C'eſt aujourd'hui Rimini dans la Romagne, qui fait partie des états du Pape.

ARIMNESTE, *Arimneſtus*, Ἀρίμνηστος, (*a*) capitaine général des Platéens, du tems d'Ariſtide. Celui-ci, dans le tems que les Grecs avoient à ſe défendre contre les Barbares, qui leur faiſoient la guerre, ayant envoyé à Delphes conſulter l'oracle, le dieu lui répondit que les Grecs remporteroient l'avantage ſur leurs ennemis, pourvu qu'ils fiſſent des prieres à Jupiter, à Junon patrone du mont Cithéron, à Pan & aux nymphes Sphragitides; qu'ils ſacrifiaſſent aux héros, Androcrate, Leucon, Piſandre, Damocrate, Hypſion, Actéon & Poluide;

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 325, 326.

Digitized by Google

& qu'ils ne hazardaſſent la bataille que dans leur propre païs, préciſément dans le champ de Cérès Éleuſine & de Proſerpine.

Cet oracle, rapporté à Ariſtide, le jetta dans une grande perplexité; car, les héros, auxquels il ordonnoit d'offrir des ſacrifices, étoient les ancêtres des Platéens, & l'antre des nymphes Sphragitides étoit ſur une des croupes du Cithéron, vers le couchant d'été. Dans cet antre, il y avoit autrefois, dit-on, un oracle, de l'eſprit duquel la plûpart des habitans du païs étoient poſſédés. C'eſt pourquoi, on les appelloit les Nympholeptes, comme qui diroit *poſſédés par les nymphes*. D'un autre côté, de ne promettre la victoire aux Athéniens qu'à condition qu'ils ne donneroient le combat que dans leur païs, c'étoit rappeller & faire paſſer tout l'effort de la guerre dans l'Attique.

Sur ces entrefaites, Arimneſte eut la nuit un ſonge. Il lui ſembla que Jupiter ſauveur, lui étant apparu, lui demanda quelle étoit la réſolution, que les Grecs avoient priſe; qu'il lui répondit: *Seigneur, dès demain nous décamperons, & remenerons l'armée à Éleuſis, & là, nous livrerons bataille aux Barbares, ſelon l'oracle qu'Apollon nous a rendu;* qu'alors le dieu lui repartit qu'ils ſe trompoient totalement; que le dieu, dont l'oracle parloit, étoit là même aux environs de Platées, & qu'ils le trouveroient, s'ils le cherchoient bien.

Arimneſte, ayant eu cette viſion ſi claire, ne fut pas plutôt éveillé, qu'il manda les plus vieux & les plus expérimentés de ſes concitoyens; & conférant, & cherchant avec eux, enfin il trouva que près de la ville de Huſies au pied du Cithéron, il y avoit un vieux temple, appellé le temple de Cérès Éleuſine & de Proſerpine. Ravi de cette découverte, il en avertit Ariſtide, & le mena ſur le lieu, qu'ils trouvérent très-commode, pour y ranger en bataille une armée de gens de pied, qui manqueroit de cavalerie, parce que le pied du Cithéron, s'étendant juſqu'auprès de ce temple, empêchoit les gens de cheval d'en approcher. D'ailleurs, dans ce lieu-là même étoit la chapelle du héros Androcrate, toute couverte de buiſſons & d'arbres fort épais. Afin qu'il ne manquât rien à l'oracle pour bien aſſurer l'eſpérance de la victoire, les Platéens, ſur l'avis d'Arimneſte, firent un décret par lequel ils ordonnérent que les bornes, qui ſéparoient l'Attique de leur territoire, ſeroient ôtées, & donnérent aux Athéniens tout ce côté de territoire en propriété en faveur de la Gréce, pour que, ſelon les termes de l'oracle, ils puſſent livrer la bataille dans leur propre païs. Cette généroſité des Platéens fut ſi célebre, que, pluſieurs années après, Alexandre, déjà vainqueur de l'Aſie, ayant fait relever les murailles de Platées, fit publier par un héraut dans l'aſſemblée des jeux Olympiques, qu'il redonnoit cette ville aux Platéens, à cauſe de la vertu & de la généroſité, dont ils avoient donné de ſi grandes marques, lorſ-

Digitized by Google

que, dans la guerre des Médes, ils avoient fait préſent de leur terre aux Athéniens pour le ſalut de la Gréce.

Cela eſt aſſez heureux, dit M. Dacier, que Jupiter vienne lui-même expliquer l'oracle d'Apollon. Il y a de l'apparence que cet Arimneſte, capitaine général des Platéens, étoit un homme ſçavant dans l'Antiquité, & qui étoit inſtruit qu'au pied du mont Cithéron il y avoit eu autrefois un temple de Cérès Éleuſine; & que, pour le mieux perſuader aux Grecs, il fit ſemblant d'avoir eu cette viſion.

ARIMNESTE, *Arimneſtus*, Ἀρίμνηστος, (*a*) célebre géneral, qui commandoit les Platéens à la journée de Marathon, & depuis au combat, qui fut donné contre Mardonius, général des Perſes. Arimneſte tua ce général, en lui fracaſſant la tête, comme le lui avoit prédit l'oracle d'Amphiaraüs.

On voyoit le portrait d'Arimneſte au pied de la ſtatue de Minerve Aréa, dans le temple que cette déeſſe avoit chez les Platéens. Cet Arimneſte doit être le même que le précédent.

ARIMNUS, *Arimnus*, (*b*) Ἄρίμνος, roi des Étruſques, fit préſent d'un trône à Jupiter Olympien. Ce fut le premier préſent fait par des étrangers.

(*a*) Pauſ. pag. 548. Plut. Tom. I. pag. 330.

(*b*) Pauſ. pag. 309.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 125.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XIX. p. 76, 77.

ARINESTHES, (*c*) peuples, qui, ſelon M. l'abbé Banier, habitoient les bords des Palus-Méotides. Les Argonautes paſſérent près de leur païs, lorſqu'ils traverſérent les Palus-Méotides.

ARIOBARZANE, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης. Ce nom a été commun à pluſieurs Rois de différens païs. Voici ceux que nous connoiſſons.

ROIS DE PONT

du nom d'ARIOBARZANE.

ARIOBARZANE I, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*d*) roi de Pont. On croit que ce Prince étoit né vers l'an 484 avant l'Ére Chrétienne. Au-deſſus de lui, on ne trouve rien qui marque la ſuite des rois de Pont, qui, au rapport de Polybe & de Diodore de Sicile, deſcendoient de l'un des ſeigneurs Perſans, qui conſpirérent contre le mage Smerdis, l'an 522 avant J. C. Cet Ariobarzane avoit un fils, qui, pour obtenir la faveur du roi de Perſe, le livra entre les mains de ce Prince.

ARIOBARZANE II, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*e*) ſuccéda à Mithridate au Royaume de Pont, l'an 362 avant l'Ére Chrétienne. Il étoit auparavant Satrape de Phrygie pour Artaxerxe II, qui le mit lui-même en poſſeſſion du royaume, dont il

(*e*) Diod. Sicul. pag. 504, 557. Corn. Nep. in Datam. c. 2, 5, 10. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 11. Tom. IV. pag. 408. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 149, 150. Tom. XIX. pag. 75, *& ſuiv.*

s'agit

Digitized by Google

s'agit. Il y avoit déjà quelque-tems qu'Ariobarzane étoit Satrape de Phrygie, lorsqu'il commença à regner; car, nous voyons, dans Xénophon, qu'il envoya en 371 un député aux conférences, qui se tenoient alors pour pacifier les troubles de la Gréce. Cependant, il ne pouvoit avoir pour lors cette Satrapie que depuis peu de tems; car, en 374 elle étoit gouvernée par Pharnabaze, & jointe à celle de la côte maritime. L'expression de Diodore de Sicile ne nous apprend point à quel titre Ariobarzane possédoit le royaume de Mithridate, si c'étoit par voie de succession, & s'il étoit son fils ou son parent. Il faut, je crois, le supposer, parce que Polybe & Diodore de Sicile lui-même assurent que les Rois, ou Dynastes de Pont, regnoient de pere en fils sur ce canton, depuis celui auquel Darius en avoit donné la souveraineté.

Les bienfaits, qu'il avoit reçus d'Artaxerxe II, ne l'empêchérent pas de prendre les armes contre ce Prince, peu de tems après qu'il fut parvenu à la couronne de Pont. Quoiqu'il se fût alors formé une conspiration générale contre Artaxerxe, l'union ne dura guere; & ceux qui avoient été les premiers & les plus zélés à secouer le joug, furent aussi les premiers à le reprendre, & à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le Roi.

Ariobarzane mourut après un regne de 26 ans, & laissa la couronne à Mithridate, qui en régna 35. On remarque que les Rois, ou les Dynastes de Pont, ont long-tems affecté de porter alternativement les noms d'Ariobarzane & de Mithridate; ce qui n'a cessé qu'à Pharnace, ayeul de Mithridate Eupator. On en voit jusqu'à sept exemples dans la généalogie de ces Princes. Il y avoit des noms, qui étoient comme attachés à certaines familles.

ROIS DE CAPPADOCE, qui ont porté le nom d'ARIOBARZANE.

ARIOBARZANE I, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*a*) fut placé sur le trône de Cappadoce par les Cappadociens mêmes, vers l'an 91 avant J. C., ou plutôt, cette nation le reçut pour Roi de la main des Romains. Sa postérité manqua à la troisième génération.

Ariobarzane ne jouit pas tranquillement de sa dignité. Mithraas & Bagoas, généraux de Tigrane, roi d'Arménie, le chassérent de la Cappadoce, & y établirent Ariarathe, fils de Mithridate, roi de Pont. Les Romains firent rétablir Ariobarzane. Il fut chassé peu après par une armée que Mithridate envoya en Cappadoce pour y faire régner son fils. Sylla ayant remporté de grands avantages sur Mithridate, le contraignit de restituer la Cappadoce. Quelque-tems après, à l'instigation de ce Prince, Tigrane envahit ce royau-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 453. Just. Lib. XXXVIII. c. 2, 3. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 313. Hist. Rom. Tom. V. pag. 590. *& suiv.* Tom. VI. pag. 341, 342.

Digitized by Google

me, & en tira trois cens mille hommes, auxquels il donna des terres dans l'Arménie, & il en plaça un bon nombre dans la ville de Tigranocerte. Ariobarzane, qui s'étoit sauvé à Rome avant l'invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate.

Ce roi de Cappadoce toujours fidele aux Romains, à qui il devoit son élévation, avoit été le jouet de leurs ennemis, chassé, puis rétabli, chassé de nouveau, tantôt par Mithridate, tantôt par Tigrane. La suite & la ruine des affaires du roi de Pont, & la paix faite par les Romains avec le roi d'Arménie, l'affermirent dans ses États. Pompée même, en récompense de sa fidélité, lui donna la Sophène, qu'il avoit destinée d'abord au prince d'Arménie.

Ariobarzane & son fils donnérent alors à l'armée Romaine un spectacle bien touchant. Le roi de Cappadoce étoit venu au camp de Pompée; & pendant que ce général étoit sur son tribunal, il étoit assis à côté sur une chaise curule. Mais, il apperçut son fils placé auprès du bureau d'un greffier. La tendresse de ce pere ne put supporter de voir son fils tenir une place si peu convenable à son rang. Il descendit & alla lui ceindre le diadême, & l'exhorter à prendre la place, qu'il venoit de quitter. Le fils, combattant par son respect contre la tendresse de son pere, versa des larmes, laissa tomber le diadême, & ne voulut point se rendre, quelques instances qui lui fussent faites. Ainsi, par un événement, qui sembleroit incroyable, celui qui quittoit une couronne, étoit plein de joie, & celui, à qui on la mettoit sur la tête, étoit plongé dans une tristesse amère. Quel combat! & qui peut ne pas en être attendri & charmé, même au simple récit? Il fallut que l'autorité de Pompée intervînt pour terminer une querelle si singulière. Il confirma le jugement du pere, & ordonna au fils d'obéir. C'étoit la seconde fois que la Cappadoce fournissoit un si bel exemple.

ARIOBARZANE II, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*a*) fils d'Ariobarzane I, succéda à son pere de la maniere, dont on l'a rapporté dans l'article précédent. On y a vu que Pompée avoit augmenté considérablement les états d'Ariobarzane I, quand il le remit sur le trône de Cappadoce. Son fils recueillit toute cette belle succession; mais, il ne la garda pas long-tems. Il avoit déjà été tué, lorsque Cicéron alla commander dans la Cilicie. Celui qui régnoit alors dans la Cappadoce, étoit Ariobarzane III, petit-fils d'Ariobarzane I.

ARIOBARZANE III, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*b*) fils d'Ariobarzane II, parvint à la couronne de Cappadoce, après la mort tragique de son pere. Cicéron, en partant de Rome pour

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 313, 314.

(*b*) Dio. Cass. p. 346. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 314, 315. Hist. Rom. T. VII. pag. 330. Mém. de l'Acad. des Inf. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 424.

Digitized by Google

aller commander dans la Cilicie, avoit reçu ordre de favoriser & de protéger, avec tout le soin possible, Ariobarzane III, comme un prince dont le salut étoit cher au peuple & au Sénat ; témoignage glorieux, qui n'avoit jamais été accordé à aucun autre Roi. Cicéron exécuta fidelement l'ordre du Sénat. Quand il arriva en Cilicie, Ariobarzane se voyoit menacé d'être tué comme son pere. On conspiroit contre lui, en faveur d'Ariarathe, son frere. Celui-ci déclara à Cicéron qu'il n'avoit aucune part à ce complot ; qu'à la vérité, on l'avoit vivement sollicité d'accepter la royauté ; mais, qu'il avoit été toujours infiniment éloigné d'y songer, du vivant de son frere. Il paroît que celui-ci étoit sans enfans.

Cicéron employa l'autorité de sa charge, & tout le crédit que lui donnoit sa grande réputation, pour dissiper l'orage dont le Roi étoit menacé. Il en vint heureusement à bout, & lui sauva la couronne, & même la vie, par sa fermeté & par un généreux désintéressement, qui le rendit inaccessible à toutes les tentatives, qu'on fit pour le corrompre & le gagner. Le principal danger venoit de la part du grand-prêtre de Comane. Il y avoit deux villes principales de ce nom ; l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le royaume de Pont. Elles étoient consacrées à Bellone, & observoient à peu près les mêmes cérémonies dans le culte de cette déesse. L'une étoit formée sur l'autre, celle de Pont, sur celle de Cappadoce. C'est de la dernière dont il s'agit ici. Le temple de la déesse, doté de beaucoup de terres, étoit desservi par un grand nombre de gens sous l'autorité d'un Pontife, homme d'un grand crédit, & d'une telle considération, qu'il ne voyoit que le Roi au-dessus de lui ; & il étoit, pour l'ordinaire, de la famille royale. Sa dignité étoit à vie. Strabon dit que, de son tems, il y avoit plus de six mille personnes consacrées au service du temple de Comane.

Voilà ce qui rendoit le grand-Prêtre si puissant. Aussi, dans le tems dont nous parlons, celui qui possédoit cette dignité, auroit pu causer une guerre fort dangereuse, & susciter bien des affaires à Ariobarzane, s'il avoit pris le parti de se défendre par la voie des armes, comme on croyoit qu'il le feroit ; car, il avoit des troupes d'infanterie & de cavalerie, prêtes à se mettre en campagne, & de grands fonds pour les soudoyer & les entretenir. Mais, Cicéron, par sa prudence, l'engagea à se retirer du royaume, & à en laisser Ariobarzane tranquille possesseur.

Pendant la guerre civile entre César & Pompée, Ariobarzane amena, au dernier, quelques troupes, qui se trouvérent à la journée de Pharsale. C'est ce qui fit, sans doute, que César mit Ariobarzane à contribution. Il est certain qu'il en exigea des sommes d'argent fort considérables. Car, ce Prince lui fit représenter qu'il deviendroit hors d'état de les lui payer, si Pharnace continuoit à

Digitized by Google

piller la Cappadoce. Céſar étoit alors en Égypte. Il en partit pour mettre Pharnace à la raiſon. Il paſſa par la Cappadoce, & il y fit des réglemens, qui laiſſent entrevoir qu'Ariobarzane & ſon frere n'étoient pas trop bien unis. Il ſoumit celui-ci pleinement à l'autorité de l'autre. Après que Céſar eut vaincu Pharnace, il donna une partie de la Cilicie & de l'Arménie à Ariobarzane.

Ce bon traitement fit croire, quelques années après, aux meurtriers de Céſar, que le roi de Cappadoce ne les favoriſoit point. Il ne ſe déclara pas ouvertement contre leur parti; mais, il refuſa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnoit une juſte défiance; de ſorte que Caſſius ſe crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, & l'ayant fait priſonnier, il le fit mourir, l'an 42 avant J. C. Ariarathe X, ſon frere, lui ſuccéda.

Sur des médailles des rois de Cappadoce, un Ariobarzane, [& il y a toute apparence que c'eſt Ariobarzane III] y prend le titre de ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΣ; c'eſt-à-dire, ami des Romains. Ce pouvoit être par un motif de reconnoiſſance & auſſi de flatterie.

UN SEUL ROI d'ARMÉNIE, ayant nom ARIOBARZANE.

ARIOBARZANE, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*a*) Méde d'origine. Ce Prince occupa pendant quelques années le trône d'Arménie. On dit que ce furent les Arméniens mêmes, qui le demandérent pour Roi, ſous l'empire d'Auguſte, l'an de J. C. 3. C. Céſar, fils d'Agrippa, qui étoit alors dans le païs, leur accorda cette grace, au nom de l'Empereur. Ils le reçurent avec joie, à cauſe de la grandeur de ſa taille, de ſa bonne mine & des qualités admirables de ſon eſprit. Mais, ce Prince ayant été emporté par un accident imprévu, ils rejettérent ſes enfans, & voulurent être gouvernés par une femme, nommée Érato, dont ils ſe dégoûtérent bientôt après; enſorte qu'étant demeurés quelque-tems incertains, & plutôt ſans maître qu'en liberté, ils déférérent la royauté à Vonones, qui avoit cherché un aſyle parmi eux.

ARIOBARZANE, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*b*) lieutenant de Darius, roi de Perſe. Cet officier s'étant ſaiſi du païs de Suſe, à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, & de trois cens cavaliers, Alexandre le Grand, qui eſpéroit de l'emporter de force, s'y rendit par des chemins extrêmement étroits & difficiles, & où il ne rencontra d'abord perſonne qui s'oppoſât à ſa marche. Les Barbares l'avoient laiſſé avancer tranquillement. Mais, quand il fut dans le milieu du plus mauvais chemin, ils commencérent leur attaque. Elle con-

(*a*) Tacit. Annal. Lib. II. c. 4. Crév, Hiſt. des Emp. T. I. p. 192, 382, 383.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 598. Q. Curt. L. IV. c. 12. Lib. V. c. 3, 4. Corn. Nep. in Timoth. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 676. *& ſuiv.*

Digitized by Google

fista à faire rouler sur lui des pierres d'une grosseur énorme, qui écrasérent un grand nombre de Macédoniens, qui n'eurent pas le tems de les éviter, ou plutôt l'espace nécessaire pour cet effet. D'autres lançoient d'un lieu avantageux une multitude de traits, qui ne manquoient point des hommes confusément assemblés. Des pierres, jettées seulement avec la main, en blessoient un grand nombre. La seule difficulté du chemin ôtoit aux soldats la liberté des mouvemens nécessaires pour s'en garantir. Ainsi, il y en eut un grand nombre de tués, ou de blessés.

Alexandre, qui ne pouvoit remédier à cet inconvénient, & qui étoit désolé de voir qu'on ne pouvoit, ni tuer, ni même blesser un seul d'entre cette espèce d'ennemis, pendant que ses soldats tomboient à tous momens & de tous côtés, fit cesser le combat, & ordonner la retraite à son de trompe; & reculant de plus de trois cens stades de ce fâcheux passage, il posa son camp. De-là, il s'informa, de tous les habitans des environs, s'il n'y avoit point quelque autre route pratiquable; on lui répondit qu'il n'y en avoit aucune autre en droite ligne; mais, que pourtant, il pourroit arriver à son but par un circuit de plusieurs journées.

Le Roi jugea d'abord que ce seroit une tache pour lui de laisser sans sépulture ses soldats morts; ce qui seroit même l'indice d'une bataille perdue & d'une déroute complette. Ainsi, il leur rendit ce dernier devoir; après quoi, il se fit amener ses prisonniers de guerre. Il s'en trouva un, parmi eux, qui sçavoit parfaitement les deux langues, & surtout celle des Perses. Cet homme lui déclara qu'il étoit Lycien de naissance; qu'ayant été pris à la guerre, il avoit été fait gardien de troupeaux; & qu'il avoit exercé long-tems cette profession autour de ces montagnes; que cet emploi lui avoit donné une grande connoissance du païs; & qu'ainsi il étoit en état de conduire l'armée du Roi par des chemins, couverts d'arbres épais, jusqu'à un poste où elle se trouveroit derrière les ennemis, qui gardoient actuellement le passage. Le Roi, après avoir promis à cet homme les plus grandes récompenses, le prit pour guide, & suivi de ses gens, il parcourut de nuit sur ses pas, & à travers beaucoup de neiges, des pointes de montagnes fort élevées, & séparées les unes des autres par des précipices & par des fondrières. Arrivé enfin jusqu'aux gardes ennemies, il surprit la première, qu'il tailla en piéces; il fit toute la seconde prisonnière; & ayant mis la troisième en fuite, il se rendit maître du passage, & fit périr en cette expédition une partie des troupes d'Ariobarzane.

Cependant, celui-ci, suivi d'environ quarante chevaux & de cinq mille hommes de pied, se fit jour à travers les bataillons des Macédoniens, non sans un grand carnage des siens & des ennemis. Il pensoit à se jetter dans Persépolis, capitale de la province; mais, la

Digitized by Google

garniſon lui fermant les portes ; & l'ennemi le pourſuivant vivement, il revint au combat, où, lui & tous ſes gens demeurérent ſur la place, l'an 329 avant l'Ére Chrétienne.

ARIOCH, *Arioch*, Ἀριώχ, (*a*) roi d'Ellazar, ou, ſelon le Paraphraſte Jonathan & le Syriaque, roi de Thalaſſar. Or, Thalaſſar étoit une province de de-là l'Euphrate, près de l'Arménie, puiſqu'Iſaïe parle des enfans d'Éden, qui étoient à Thalaſſar. Arioch s'étoit ligué avec Chodorlahomor, pour venir faire la guerre aux rois de Sodome & de Gomorrhe.

Il y en a qui font Arioch, roi de Pont. Je ſoupçone que c'eſt une erreur. Le Pont, ſitué ſur le bord du Pont-Euxin, paroît bien éloigné du païs de Sodome & de Gomorrhe. On ſçait d'ailleurs que, dans ces tems reculés, les états d'un Prince étoient reſſerrés dans des bornes fort étroites. Il n'eſt donc pas néceſſaire de faire venir Arioch des bords du Pont-Euxin.

ARIOCH, *Arioch*, Ἀριώχ, (*b*) général des troupes du roi Nabuchodonoſor. Ce Prince ayant ordonné que l'on fît mourir tous les Sages de Babylone, parce qu'ils n'avoient pu lui rappeller le ſonge, qu'il avoit eu, ni par conſéquent le lui expliquer, le prophéte Daniël fit ſes repréſentations ſur cette ordonnance à Arioch, qui ſe préparoit à l'exécuter. Comme c'étoit lui qui avoit reçu cet ordre du Roi, Daniël lui demanda quel étoit le ſujet qui avoit pu porter le Roi à prononcer une ſentence ſi cruelle. Arioch inſtruiſit Daniël de toute l'affaire. Ce Prophéte en conſéquence, ſe préſenta devant le Roi, & le ſupplia de lui accorder quelque-tems, pour lui donner l'éclairciſſement, qu'il deſiroit.

Daniël, ayant appris de Dieu même, quel étoit le ſonge, qu'avoit eu le Roi, alla trouver Arioch, & lui dit : » Ne faites point » mourir les Sages de Babylone ; » introduiſez-moi chez le Roi, » & je lui donnerai l'éclairciſſe- » ment, qu'il deſire. « Arioch, auſſi-tôt, ſe préſenta au Roi, & lui dit qu'il avoit trouvé un homme d'entre les captifs de Juda, qui donneroit au Roi l'éclairciſſement qu'il demandoit. Daniël fut introduit & expliqua le ſonge à Nabuchodonoſor.

ARIOGÉSE, *Ariogæſus*, (*c*) Ἀριόγαισος, roi des Quades. Ce Prince barbare eſt un grand exemple de la clémence de Marc-Auréle. Les Quades l'avoient établi leur Roi, ſans le conſentement, & même comme contre le gré de l'Empereur, qui en fut tellement irrité, qu'il mit ſa tête à prix, promettant cinq cens piéces d'or à quiconque le tueroit, & mille à celui, qui le lui ameneroit vivant. Ariogéſe fut fait priſonnier, & Marc-Auréle ſe contenta de le réléguer à Alexandrie. On croit que cela arriva, l'an de J. C. 174.

(*a*) Geneſ. c. 14. v. 1. & *ſeq.* Iſaï. c. 37. v. 12.

(*b*) Dan. c. 2. v. 14. & *ſeq.*

(*c*) Dio. Caſſ. p. 808. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 420.

Digitized by Google

ARIOMANDE, *Ariomandes*, Ἀριομάνδης, (*a*) fils de Gobryas, étoit contemporain de Cimon, général des Athéniens. Ayant été mis à la tête d'une puissante flotte, que les Perses destinoient contre la Gréce, il se tenoit à l'ancre, avec toute cette flotte, à l'embouchure de l'Eurymédon; & il ne vouloit point hazarder le combat contre les Grecs, parce qu'il attendoit un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens, qui lui venoient de Cypre.

Cimon, au contraire, pour prévenir ce renfort, s'avança contre lui en bataille, résolu, s'il ne vouloit pas combattre de son bon gré, de l'y obliger par force. Ariomande & ses gens, pour éviter cette nécessité, entrérent dans le fleuve; mais, comme les Athéniens les y suivirent, ils vinrent enfin à leur rencontre avec six cens voiles, selon Phanodème, ou avec trois cens cinquante seulement, si l'on s'en rapporte à Éphore. Dans ce combat naval, ils ne firent rien qui répondit à de si grandes forces; car, tournant d'abord leurs proues vers la terre, les premiers, qui purent en approcher, s'y jettérent & se retirérent dans l'armée de terre, qui étoit en bataille assez près du rivage. Les autres tombérent entre les mains des Grecs, & furent fort maltraités; & une preuve certaine que les vaisseaux des Barbares étoient en très-grand nombre, c'est que, bien qu'il y en eût beaucoup, qui se sauvérent, comme cela est vraisemblable, & beaucoup d'autres, qui furent brisés, ou coulés à fond, les Athéniens ne laissérent pas d'en prendre deux cens.

ARION, *Arion*, Ἄριων, (*b*) joueur de luth, musicien & poëte, étoit de la ville de Méthymne dans l'isle de Lesbos. Ce fut lui qui inventa le Dithyrambe. Il fut auteur de plusieurs hymnes ou chansons, dont on faisoit beaucoup de cas. Il demeura longtems à la cour de Périandre; il passa aussi en Italie & en Sicile. Ayant gagné de grandes sommes d'argent dans ces païs, il voulut retourner dans sa patrie, pour y faire montre de ses richesses.

Il s'embarqua donc sur un navire; & les matelots, gens sans foi & sans humanité, l'ayant menacé de le jetter dans la mer, pour avoir son bien, il les pria de lui permettre auparavant de faire son oraison funébre, & de chanter quelques élégies sur la lyre. Puis il se lança dans la mer, avec ce qu'il avoit de meilleur; & les dauphins, qui étoient accourus à la douceur de son harmonie, le sauvérent. On dit que l'un d'eux le porta sur son dos jusqu'au cap de Ténare, près de Lacédémone. C'est celui qu'on nomme aujourd'hui le cap de Matapan, ou de Maïni, qui fait la pointe la plus australe de toute la Morée. Arion,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 486.

(*b*) Lucian. Tom. I. p. 201, 202. Strab. pag. 618. Herod. L. I. c. 23, 24. Paus. pag. 212. 585. Virg. Eclog. 8. v. 56. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 150. Tom. VII. p. 338. Tom. XII. pag. 172. Tom. XV. p. 325. 326.

Digitized by Google

ayant mis pied à terre, alla à Corinthe trouver Périandre, à qui il fit le récit de son histoire.

Quelque-tems après cette aventure du dauphin, il arriva que le navire sur lequel s'étoit embarqué Arion, fut jetté, par la tempête, auprès de Corinthe. Périandre se fit amener les matelots; & leur ayant demandé ce qu'étoit devenu Arion, ils lui répondirent qu'il étoit mort, & qu'ils l'avoient enséveli. Aussi-tôt, il les conduisit près du tombeau, qu'il avoit fait élever au dauphin, qui étoit mort, après avoir porté Arion à terre; & les ayant fait jurer qu'Arion étoit mort, il leur montra Arion en personne, habillé de la manière qu'il l'étoit, lorsqu'il se jetta dans la mer, pour éviter leur fureur, & il les fit pendre auprès du tombeau du Dauphin.

Les dieux mêmes, voulant récompenser l'amitié de ce dauphin, & en éterniser la mémoire, le placérent parmi les astres.

Orpheus in sylvis, inter delphinas Arion.

Quelques-uns ont douté si cette aventure est une histoire ou une fable, formée sur ce qui arriva à Jonas. Pausanias, dans son voyage de la Laconie, croit que c'est une véritable histoire, & en rapporte une autre presque toute pareille, dont il est parlé ci-après. Ovide croit aussi que c'est une véritable histoire. D'autres, comme Aulu-Gelle & Strabon, la traitent de fable. Quoiqu'il en soit, si c'est une véritable histoire, il faut dire, avec Eusébe, que cela arriva sous la 41e Olympiade, vers l'an 616 avant J. C.; ce qui s'accorde avec ce que disent Hérodote, Aulu-Gelle, Pline, Plutarque, & plusieurs autres, que cet excellent Musicien fut aimé à Corinthe de Périandre, qui succéda à son pere Cypsélе, sous la 38e Olympiade, vers l'an 628 ant J. C.

ARION, *Arion*, Ἀρίων, (*a*) nom d'un cheval célebre chez les Mythologues. On le dit fils de Neptune & de Cérès, qui s'étoit métamorphosée en jument, pour éviter les poursuites de ce dieu; mais, celui-ci s'étant aussi métamorphosé en cheval, parvint par ce moyen à ce qu'il souhaitoit.

On allégue deux passages, en faveur d'Arion, l'un de l'Iliade, l'autre de la Thébaïde. Dans le premier, Nestor, parlant à son fils Antiloque, lui dit que s'il suit ses conseils, il n'y aura point de coursiers, qui puissent devancer les siens, quand ce seroit Arion, ce cheval de race immortelle, qu'Hercule donna à Adraste. Dans le second, le Poëte nous peint Adraste, fuyant de Thébes en habit de deuil, & monté sur Arion, qui avoit, dit-il, le poil de couleur céleste.

Par ces témoignages, on prétend prouver qu'Arion étoit né de Neptune. Mais, Antimaque dit formellement qu'il fut engendré de la terre. » Adraste, dit-il, » fils de Talaüs, poussa le pre» mier son char, attelé de deux

(*a*) Paus. p. 495. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. VII. p. 293, 294.

Digitized by Google

» ſuperbes courſiers, dont l'un » étoit Cérus, plus leger que le » vent, l'autre Arion, que la » terre enfanta d'une manière » miraculeuſe, près du bois d'A- » pollon à Oncée. « Pour dire le vrai, remarque Pauſanias, ſi ce cheval ſortit de la terre, on peut bien croire, qu'il étoit de race divine, & qu'il avoit les crins de couleur céleſte. Quoiqu'il en ſoit, on ajoûte qu'Hercule, voulant faire la guerre aux Éléens, demanda Arion à Oncus; que monté ſur ce cheval, il gagna des batailles; qu'il prit Élis, & qu'enſuite il fit préſent de ce merveilleux cheval à Adraſte. Cette tradition eſt confirmée par Antimaque, qui dit qu'Adraſte fut le troiſième qui eut la gloire de dompter Arion.

(*a*) » On a débité tant de fa- » bles, dit M. l'abbé Banier, ſur » le fameux cheval d'Adraſte, » nommé Arion, qu'il eſt bon » d'en dire ici un mot. Servius & » Probus prétendent qu'il étoit le » même que celui que Neptune » fit ſortir d'un coup de Trident » auprès d'Athènes. Pauſanias » aſſure qu'il étoit fils de ce dieu » & de Cérès, ou du vent Zé- » phire & d'une Harpye, com- » me on peut le voir dans Quin- » tus Calaber. On ajoûte que les » Néréïdes le nourrirent, & qu'il » ſervit quelquefois à traîner le » char de Neptune, qui le donna » enſuite à Copréus, roi d'Aliar- » te, comme nous l'apprenons du » Scholiaſte d'Homère. Celui-ci » en fit préſent à Hercule, qui s'en » ſervit contre Cygnus, fils de » Mars, & le donna à Adraſte. » On diſoit que ce cheval avoit » les pieds du côté droit, comme » ceux d'un homme, & qu'il avoit » l'uſage de la parole. Tout cela » veut dire, au rabais des hy- » perboles, qu'Adraſte avoit un » fort bon cheval, qui avoit eu » pluſieurs maîtres. On ne lui a » ſans doute donné Neptune pour » pere, que parce que ce dieu » paſſoit pour avoir appris le » premier à dompter les chevaux. » Et ceux, qui le font fils de Zé- » phire, ont eu égard à ſa legé- » reté, ou plutôt à l'opinion fa- » buleuſe, dont Virgile parle » dans ſes Géorgiques, que les ju- » mens deviennent fécondes, en » ſe tournant du côté du vent; & » je crois qu'on doit expliquer de » même, ce que dit Homère des » chevaux d'Érichthonius, de » ceux d'Achille, & d'autres » qu'on croyoit de la race des » dieux. «

ARION, *Arion*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARIOVISTE, *Arioviſtus*, Ἀριόυιστος, *vel* Ἀριοβίστος, (*b*) roi des Suéves, peuples de Germanie. Ce Prince étoit contemporain de Jules Céſar, qui le fit

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 215, 216.

(*b*) Dio. Caſſ. pag. 81. *& ſeq.* Cæſ. de Bell. Gall. pag. 30, 31, 32. *& ſeq.* Flo. Lib. III, c. 10. Plut. Tom. I. pag. 716. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 579. Tom. VII. pag. 38, 39. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. XVIII. pag. 236.

Digitized by Google

d'abord reconnoître allié & ami du peuple Romain ; ce qui ne l'empêcha pas de faire, dans la ſuite, la guerre à ſon bienfaiteur. Mais, l'iſſue n'en fut pas favorable au roi Germain, comme on va le voir.

On ſçait que la Gaule étoit partagée en deux factions, dont l'une avoit pour chefs les Éduens, & l'autre les Séquanois, ſoûtenus des peuples de l'Auvergne. Ces deux factions s'étoient long-tems fait la guerre, & celle des Éduens avoit l'avantage. Les vaincus appellérent Arioviſte, qui, moyennant les ſommes qu'ils lui firent remettre, paſſa le Rhin, & vint à leur ſecours. Les Germains, plus fiers alors, & plus belliqueux encore que les Gaulois, firent paſſer la victoire dans le parti, qu'ils embraſſérent. Les Éduens & leurs confédérés furent vaincus. Arioviſte leur impoſa un tribut, & exigea qu'ils lui donnaſſent des ôtages. Il les força même de jurer qu'ils ne redemanderoient point leurs ôtages; qu'ils n'imploreroient point le ſecours du peuple Romain; & qu'ils ne penſeroient jamais à ſe ſouſtraire à la domination des Séquanois ; c'eſt-à-dire, à la ſienne ; car, les Séquanois, qui l'avoient appellé, furent aſſujettis par lui, comme les autres, & même encore plus maltraités, puiſqu'il s'appropria la troiſième partie de leur territoire, & s'y établit, trouvant leur païs meilleur, que celui qu'il avoit quitté. Il augmenta ſes forces, & au lieu de quinze mille hommes, qu'il avoit d'abord amenés avec lui, il en eut bientôt ſix vingt mille ; enſorte que ſe trouvant trop à l'étroit, il ſe préparoit, dans le tems que Céſar faiſoit la guerre aux Helvétiens, à s'emparer d'un ſecond tiers du païs des Séquanois. Les Gaulois gémiſſoient donc dans l'oppreſſion ſous une nation, qu'ils regardoient comme Barbare; & ils craignoient de plus grands maux encore par la ſuite, ne doutant point qu'Arioviſte n'eût deſſein de conquérir toute la Gaule & de la ſoumettre à ſon empire.

Dans ces circonſtances, ils ſe tournérent du côté de Céſar, qui venoit de ſoumettre les Helvétiens. Rien ne convenoit mieux aux vues ſecrétes de ce général, & au deſir qu'il avoit d'acquérir de la gloire & de la puiſſance par les armes, que d'entreprendre la guerre contre Arioviſte. Mais, il étoit attentif à colorer ſon ambition de prétextes & de raiſons ſpécieuſes, & ne vouloit pas paroître évidemment injuſte. Il avoit, ainſi qu'il a été remarqué, fait lui-même reconnoître Arioviſte pour roi, ami & allié du peuple Romain. Il ne lui étoit donc point permis de l'attaquer, ſans tenter auparavant les voies de douceur & de pacification. Il prit le parti de lui envoyer demander une entrevue. Arioviſte étoit d'une hauteur & d'une fierté inſupportables. Il répondit brutalement *que, s'il avoit affaire à Céſar, il iroit le trouver; & que Céſar, ayant affaire à lui, pouvoit bien ſe donner la peine d'aller à lui.*

Céſar ne ſe rebuta pas. Il lui dépêcha de nouveau des ambaſſa-

Digitized by Google

deurs, avec ordre de lui dire : » Que puiſqu'honoré par Céſar » & par le Sénat Romain du titre » de Roi, ami & allié, il ne té- » moignoit ſa reconnoiſſance d'un » tel bienfait, qu'en refuſant une » conférence, qui lui étoit pro- » poſée; ils alloient lui faire con- » noître ce que Céſar ſouhaitoit » de lui; qu'il lui demandoit pre- » mièrement de ne plus amener, » en-deçà du Rhin, dans les » Gaules, aucune bande de Ger- » mains; en ſecond lieu, de ren- » dre lui-même, & de permettre » pareillement aux Séquanois de » rendre aux Éduens leurs ôta- » ges; enfin de s'abſtenir de tou- » te violence envers les mêmes » Éduens, & de ne faire la guer- » re, ni à eux, ni à leurs alliés; » que ſi Arioviſte obſervoit toutes » ces choſes, l'amitié ſubſiſteroit » entre les Romains & lui; mais, » que s'il refuſoit des demandes » auſſi juſtes, Céſar étoit auto- » riſé, par un décret du Sénat, » rendu ſous le conſulat de Meſ- » ſala & de Piſon, à défendre les » Éduens, anciens alliés & freres » des Romains, & qu'il étoit » bien réſolu de ne pas les laiſſer » opprimer. «

La réponſe d'Arioviſte fut très-fière. Il prétendit : » Que les Ro- » mains n'avoient pas plus de » droit de lui preſcrire de quelle » façon il devoit traiter un peu- » ple vaincu par lui, qu'il n'en » auroit de vouloir leur impoſer » à eux-mêmes de pareilles loix; » qu'il ne rendroit point les ôta- » ges des Éduens; qu'il conſen- » toit à ne leur point faire la » guerre, pourvu qu'ils fuſſent » fideles à obſerver les conditions » du traité, qu'il avoit fait avec » eux, & à lui payer le tribut » annuel, dont ils étoient conve- » nus; mais, que s'ils y man- » quoient, la qualité de freres des » Romains ſeroit pour eux un » foible avantage; que pour ce » qui eſt de la menace, que lui » faiſoit Céſar de prendre en main » leur querelle, il devoit ſçavoir » que perſonne n'étoit entré en » guerre contre Arioviſte, qu'il » n'y eût trouvé ſa perte; qu'il » en fît l'épreuve, quand il lui » plairoit; qu'il auroit lieu d'ap- » prendre ce que pouvoit la va- » leur des Germains, toujours » invincibles, toujours exercés à » manier les armes, & qui, de- » puis quatorze ans, n'avoient ja- » mais logé ſous un toit. «

Céſar, ſur cette réponſe & ſur quelques nouvelles, qu'il reçut dans le même-tems, marcha contre Arioviſte. Trois jours après qu'il fut parti, il apprit que le Germain s'avançoit, avec toutes ſes forces, pour s'emparer de Beſançon; mais, il fit tant de diligence, qu'il prévint Arioviſte, & s'aſſura d'une place ſi importante. Il y fit quelque ſéjour, pour prendre tous ſes arrangemens par rapport aux vivres.

En étant enſuite parti, après ſept jours conſécutifs de marche, il ſe trouva à vingt-quatre milles pas du camp d'Arioviſte. Quand le Germain vit Céſar ſi près de lui, il lui envoya offrir l'entrevue, qu'il avoit auparavant refuſée. Céſar, toujours attentif à ſe

Digitized by Google

mettre hors de reproche pour les procedés, ne se rendit point difficile sur cet article. On convint du jour, qui fut le cinquième, à compter depuis celui où la proposition lui étoit faite. Dans l'intervalle, il y eut de fréquentes députations de part & d'autre, pour régler toutes les circonstances & conditions de l'entrevue. Arioviste, qui ne paroît pas avoir agi de bonne foi dans toute cette affaire, exigea que César n'amenât point avec lui d'infanterie, sous prétexte qu'il craignoit une embuscade. César y consentit.

Il y avoit, entre les deux camps, une grande plaine, au milieu de laquelle à peu près étoit un tertre d'une médiocre largeur. Ce fut-là que s'avancérent César & Arioviste, accompagnés chacun de dix amis, ou principaux officiers. Tout le reste de leur monde demeura à deux cens pas de distance. La conversation se fit à cheval. César représenta à Arioviste le bienfait, dont lui-même & le sénat Romain l'avoient honoré, en le reconnoissant pour Roi, ami & allié de l'Empire; bienfait qu'il releva avec beaucoup d'emphase. Car, les Romains sçavoient faire valoir les graces, qu'ils accordoient. Il appuya ensuite fortement sur l'alliance étroite, qui subsistoit depuis très-long-tems entre les Romains & les Éduens. Il conclut, en réïtérant les mêmes demandes, qu'il avoit déjà fait faire par ses députés.

Arioviste se défendit avec hauteur; il justifia son entrée dans les Gaules, sur ce qu'il n'étoit venu qu'à la priere des Gaulois eux-mêmes; & les tributs, qu'il exigeoit des Éduens, sur le droit de la guerre, qui autorise les vainqueurs à imposer des loix aux vaincus. Quant à l'amitié du peuple Romain, il dit qu'il l'avoit souhaitée, pour en tirer de l'honneur & de l'utilité, & non pas afin qu'elle lui fût préjudiciable; que, si, sous prétexte de cette amitié, on prétendoit lui faire perdre les tributs, qui étoient le fruit de ses victoires, & ses droits sur des peuples soumis par la force des armes, il la refuseroit avec autant d'empressement qu'il l'avoit recherchée. Il alla plus loin; il soûtint que la Gaule, à l'exception de la province Romaine, étoit son empire, & qu'on le troubloit mal à propos dans la possession d'un païs, qui lui appartenoit. Il prétendit donc que César devoit en sortir, & en retirer ses troupes. » Si vous ne le faites, ajoûta-t'il, » il n'est plus question d'amitié » entre nous; & je ne vous re- » garde que comme un ennemi. » Je sçais même que si je parviens » à vous faire périr dans le com- » bat, je ferai grand plaisir à plu- » sieurs des plus illustres citoyens » de Rome. Ils s'en sont expliqués » avec moi par des courriers, que » j'ai reçus d'eux; & votre mort » sera pour moi le prix de leur » amitié. Si, au contraire, vous » vous retirez, & me laissez maî- » tre des Gaules, je suis en état » de vous en récompenser; & » quelque guerre qu'il vous plaise » d'entreprendre, je me charge- » rai de la terminer, sans qu'il

Digitized by Google

» vous en coûte, ni peine, ni » péril. «

La perfidie des Germains rompit la conférence. Pendant que César parloit encore, ils s'approchérent du tertre, & lancérent des traits & des pierres sur les Romains. César quitta sur le champ Arioviste, & se retira au milieu des siens, leur défendant néanmoins de faire aucun acte d'hostilité, qui pût engager un combat. Deux jours après, Arioviste envoya demander à César une nouvelle entrevue, ou du moins qu'il députât quelqu'un qui pût continuer la négociation commencée. César en avoit fait assez pour se mettre en régle. Ainsi, il refusa l'entrevue. D'un autre côté, d'envoyer quelque illustre Romain à Arioviste, c'étoit exposer son député à un grand péril, & le livrer presque à des Barbares. Il ne vouloit pas néanmoins passer pour avoir le premier rompu toute espérance de paix. Il jetta donc les yeux sur C. Valérius Procillus, Gaulois de naissance, mais dont le pere avoit été fait citoyen Romain. C'étoit un jeune homme qui avoit de l'esprit, de la douceur, qui, d'ailleurs, pouvoit conférer avec Arioviste sans interpréte, parce que ce Prince, par le long séjour qu'il avoit fait dans les Gaules, avoit appris la langue du païs. Enfin, comme ce n'étoit pas un personnage du premier rang, une perfidie, à son égard, étoit sans fruit. César lui joignit C. Méttius, qui étoit lié avec Arioviste par le droit d'hospitalité. Il parut par l'événement que la précaution de César étoit sage; car, ces deux députés ne furent pas plutôt arrivés dans le camp des Germains, qu'Arioviste leur demanda ce qu'ils venoient faire, & s'ils prétendoient espionner ce qui se passoit dans son armée, & sur le champ, il les fit charger de chaînes.

Le lendemain, Arioviste s'avança jusqu'à six milles pas du camp des Romains; & les deux jours suivans, il passa deux milles au de-là, pour couper la communication avec les païs, qui étoient derrière eux, & empêcher qu'ils ne reçussent des vivres des Séquanois & des Éduens. César, pendant cinq jours consécutifs, offrit aux Germains la bataille. Mais, Arioviste tint toujours ses troupes renfermées dans son camp. Il y eut seulement quelques combats de cavalerie. C'étoit la partie de leurs forces dans laquelle les Germains avoient le plus de confiance, & avec raison. Leur cavalerie étoit nombreuse; elle montoit à six mille chevaux: elle étoit bien dressée, bien exercée, & de plus, soûtenue d'un secours, qui paroit fort bien imaginé. Chaque cavalier avoit un fantassin, qu'il avoit choisi lui-même, & qui lui étoit attaché. Ce corps d'infanterie legére accompagnoit la cavalerie dans les combats, & lui servoit comme d'une arrière-garde, où elle trouvoit une retraite. Si l'action devenoit périlleuse, ces fantassins s'avançoient, & prenoient part au combat. Si quelque cavalier, considérablement blessé, tomboit de cheval, ils l'environnoient pour le

Digitized by Google

défendre & pour le soulager. S'il falloit faire diligence, soit pour aller en avant, soit pour reculer, ils étoient si legers & si alertes, qu'en se soûtenant avec les crins des chevaux, ils couroient aussi vîte qu'eux.

César étonné de ce que ces fiers Germains n'acceptoient point le combat, qu'il leur avoit tant de fois offert, voulut sçavoir leur motif; & ayant interrogé des prisonniers, il apprit que la superstition tenoit en bride cette nation fougueuse & indomptée. Des femmes, prétendues Prophétesses, leur rendoient des oracles, qu'ils recevoient avec respect; & elles leur avoient déclaré qu'ils ne pouvoient vaincre, s'ils combattoient avant la nouvelle lune.

César pensa, avec raison, que cette crainte superstitieuse des ennemis étoit pour lui une occasion, dont il devoit profiter. Ainsi, le lendemain, après avoir laissé dans ses deux camps une garde suffisante, il s'avança avec toutes ses troupes rangées sur trois lignes jusqu'au camp des Germains, comme pour y donner l'assaut. Ils furent donc forcés de sortir, & se mirent, en ordre de bataille, distribués par nation, environnant toute leur armée de chariots, afin que personne ne pût avoir d'espérance dans la fuite. Les femmes, montées sur ces chariots, les cheveux épars, jettant des cris, & versant des larmes, se recommandoient à leur valeur, & les conjuroient de ne les pas laisser devenir esclaves des Romains.

César remarqua que l'aîle gauche des ennemis étoit la plus foible. Il commença l'attaque de ce côté; apparemment, s'il est permis de conjecturer en pareille matière, parce qu'il jugea que l'une des deux ailes une fois rompue, ne manqueroit pas d'entraîner la défaite de l'autre. On se heurta avec tant d'ardeur des deux parts, que les Romains n'eurent pas le tems, ni l'espace de lancer leurs javelines. On en vint tout d'un coup à l'épée. Les Germains, selon leur pratique, se couvrirent de leurs boucliers en tortue. César rapporte que plusieurs des soldats Romains sautoient sur cette tortue, & que levant les boucliers avec leurs mains, ils perçoient l'ennemi de haut en bas.

L'aîle gauche des Germains ne tint pas long-tems contre César en personne; mais, leur aîle droite avoit l'avantage. Le jeune Crassus fit avancer la troisième ligne, ou corps de réserve des Romains; & par-là, il détermina & acheva la victoire. Tous les Germains prirent la fuite, tirant vers le Rhin, qui étoit à cinquante milles du champ de bataille; & ils ne s'arrêtérent point qu'ils n'y fussent arrivés. Quelques-uns, en fort petit nombre, passérent le fleuve ou à la nage, ou, comme Arioviste, dans de petits bateaux, qu'ils trouvérent sur le bord. Tous les autres furent taillés en piéces par la cavalerie de l'armée victorieuse. Deux femmes d'Arioviste périrent dans cette fuite. De deux filles qu'il avoit, l'une fut tuée, l'autre fut faite prisonnière. On comptoit

Digitized by Google

alors l'an 58 avant J. C. Arioviſte ne ſurvécut pas long-tems à ſa défaite. Peut-être mourut-il de quelque bleſſure, reçue dans le combat.

ARIPHRON, *Ariphron*, (*a*) Ἀρίφρων, neuvième Archonte perpétuel à Athènes, régna vingt ans. Euſébe place le commencement de l'Archontat d'Ariphron 68 ans avant l'Olympiade de Corébus; c'eſt-à-dire, en l'an 845 avant J. C.

ARIPHRON, *Ariphron*, (*b*) Ἀρίφρων, fils de Xantippe & d'Agariſte, & proche parent d'Alcibiade, dont il fut tuteur avec Périclès, ſon frere.

Pauſanias fait Ariphron pere de Xantippe. Ce pourroit bien être le grand-pere de l'autre; car, Xantippe peut avoir eu un pere & un fils du nom d'Ariphron.

ARIS, *Aris*, Ἄρις, (*c*) fleuve du Péloponnèſe dans la Meſſénie, qui paſſoit à Thurium, au milieu de la ville baſſe.

ARISAI, *Ariſai*, (*d*) l'un des fils d'Aman. Il fut égorgé avec ſes freres à Suſe, & enſuite attaché à un gibet par l'ordre du Roi.

ARISBAS, *Arisbas*, Ἀρίσβας, (*e*) pere de Léocrite, capitaine Grec, qui fut tué au ſiége de Troye par Énée.

ARISBE, *Arisba*, Ἀρίσβα, *vel* Ἀρίσβη, (*f*) ville de la Troade, qui fut fondée par une colonie de Mityléniens ſur les bords du Selléente ou Selléïs. C'étoit une ville illuſtre, du tems de la guerre de Troye. Aſius, fils d'Hyrtacus en commandoit les habitans au ſiége de cette dernière. Il paroit, d'après ce qu'on lit dans Homère, que c'étoit un lieu d'un grand paſſage. C'eſt qu'Arisbe étoit ſituée ſur le chemin d'Abyde, ville très-fréquentée. Axyle, fils de Teuthras, qui fut tué par Diomède, étoit d'Arisbe.

Ce fut auprès de cette ville que Parménion vint ſe camper, lorſqu'Alexandre le Grand l'envoya devant en Aſie, avec une armée de Macédoniens. Parménion y étoit encore, quand ce Prince s'y rendit du temple de Minerve.

ARISBE, *Arisbe*, Ἀρίσβη, (*g*) ville de l'iſle de Lesbos. Selon Pline, elle fut renverſée par un tremblement de terre; &, ſelon Strabon, les Méthymnéens étoient en poſſeſſion de ſon territoire.

(*h*) On prétend qu'il y a eu dans la Béotie une ville, qui porta le nom d'Arisbe. C'eſt Suidas qui le dit.

ARISBE, *Arisbá*, Ἀρίσβα, (*i*) fille de Mérops, fut la première femme de Priam, dont elle eut un fils, nommé Éſacus, qui mourut de regret de la mort d'une

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XXI. pag. 37.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 191. Pauſ. pag. 309.
(*c*) Pauſ. pag. 274.
(*d*) Eſth. c. 9. v. 9. *& ſeq.*
(*e*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 345.
(*f*) Homer. Iliad. L. II. v. 836. *& ſeq.* L. VI. v. 13. Strab. pag. 590, 635. Plin. L. V. c. 30. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.
(*g*) Plin. L. V. c. 31. Strab. p. 590.
(*h*) Suid. Tom. I. pag. 424.
(*i*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 248. Tom. VIII. pag. 76.

Digitized by Google

épouſe, qu'il aimoit tendrement, & qu'Ovide dit avoir été changé en plongeon, peut-être pour nous apprendre qu'il s'étoit jetté dans quelque rivière. Arisbe fut répudiée par ſon mari, lorſqu'il voulut épouſer Hécube.

ARISTA, *Ariſta*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARISTAGORE, *Ariſtagoras*, Ἀριστα γόρας, (*a*) gouverneur de Milet, en qualité de lieutenant d'Hyſtiée, vers l'an 504 avant J. C. Il étoit auſſi neveu & gendre de ce général de Darius, & fils de Molpagoras. Les principaux des habitans de l'iſle de Naxe, ayant été chaſſés de leur patrie, vinrent ſe réfugier à Milet, & y implorérent l'aſſiſtance d'Ariſtagore. Celui-ci promit aux exilés tous les ſecours, qu'ils demandoient.

Mais, n'étant pas aſſez puiſſant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit projetté, il ſe rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui repréſenta que c'étoit-là une occaſion très-favorable pour réduire Naxe ſous la puiſſance du Roi; que, ſi une fois il en étoit maître, toutes les autres iſles Cyclades tomberoient d'elles-mêmes l'une après l'autre; qu'enſuite l'iſle d'Eubée, qui étoit auſſi grande que celle de Cypre, en étant tout près, ſeroit fort facile à conquérir; ce qui donneroit au Roi un libre paſſage en Gréce, & les moyens de ſoumettre tout ce païs, à ſon obéiſſance; qu'au reſte, cette entrepriſe ne demandoit qu'une centaine de vaiſſeaux, pour être exécutée avec ſuccès. Cette propoſition plut ſi fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaiſſeaux, qu'Ariſtagore lui demandoit, il lui en promit deux cens, pourvu qu'il obtînt le conſentement du Roi.

Darius, ébloui par les grandes eſpérances dont on le flattoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entrepriſe, qui, pourtant, n'étoit qu'injuſtice, qu'ambition déméſurée, que perfidie de la part d'Ariſtagore & d'Artapherne. Au reſte, elle échoua, parce que Mégabate, noble Perſan, pour ſe venger d'Ariſtagore, aux ordres duquel on l'avoit aſſujetti, fit ſçavoir, ſous main, aux Naxiens, que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Sur cet avis, ils pourvurent ſi bien à leur défenſe, que les Perſes, après avoir employé quatre mois au ſiége de la capitale de l'iſle, & conſumé toutes leurs proviſions, furent obligés de ſe retirer.

Cette entrepriſe ayant ainſi échoué, Mégabate en rejetta toute la faute ſur Ariſtagore, & le décria entiérement auprès d'Artapherne. Ariſtagore ſentit tout d'un coup, que l'affaire entraîneroit, non ſeulement la perte de ſon gouvernement, mais ſa ruine entière. L'extrêmité, où il ſe voyoit réduit, lui fit naître la penſée de ſe révolter contre le

(*a*) Herod. L. V. c. 30. *& ſeq.* Roll, Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 142, 145. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII, pag. 116. T. XIX. pag. 533.

Roi,

Digitized by Google

Roi, n'enviſageant point d'autre moyen de ſe tirer de cet embarras. A peine avoit-il formé ce deſſein, qu'il reçut un meſſager de la part d'Hyſtiée, qui lui conſeilloit la même choſe. Hyſtiée, après avoir demeuré quelques années à la cour de Perſe, dégoûté des manières Perſanes, & deſirant ardemment de retourner en ſon païs, donna ce conſeil à Ariſtagore, comme le moyen le plus apparent de parvenir à ſes fins. Il ſe flattoit qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourroit perſuader à Darius de l'envoyer en ce païs-là pour les appaiſer, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Ariſtagore eut vu ſes deſſeins, appuyés des ordres d'Hyſtiée, il les communiqua aux chefs des Ioniens, qu'il trouva très-diſpoſés à entrer dans ſes vues. Il ne délibéra donc plus, & déterminé à la révolte, il ne ſongea plus qu'à en préparer les voies.

L'année ſuivante, Ariſtagore, pour engager les Ioniens à ſe tenir plus fortement attachés à ſon parti, les rétablit tous dans leurs priviléges & dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à ſon autorité, & la remit entre les mains du peuple. Il parcourut enſuite toute l'Ionie, où il obligea tous les autres tyrans, par ſon exemple, par ſon crédit, & peut-être auſſi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même choſe dans chaque ville. Ils s'y déterminérent avec d'autant plus de facilité, que la puiſſance Perſane étoit alors moins en état de les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté & de l'indépendance, & ennemis de toute tyrannie. De cette manière, les ayant tous unis dans une commune ligue, & s'en étant fait déclarer le chef, il leva l'étendard de la révolte contre le Roi, & arma puiſſamment, par terre & par mer, pour lui faire la guerre.

Ariſtagore, dans la vue de pouſſer plus vigoureuſement cette guerre, ſe rendit à Lacédémone, au commencement de l'année ſuivante, pour engager cette ville à entrer dans ſes intérêts, & à lui donner du ſecours. Cléomène étoit pour lors ſur le trône. Ariſtagore s'adreſſa à ce Prince; & après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevue, il s'y rendit, & lui repréſenta que les Ioniens étoient leurs compatriotes; qu'il étoit digne de Sparte, la plus puiſſante ville de Gréce, de concourir au deſſein qu'il avoit de les rétablir dans leur liberté; que les Perſes, leurs ennemis communs, étoient une nation peu belliqueuſe, & en même-tems infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendroient aiſément à bout; qu'avec les facilités qu'ils trouveroient dans la diſpoſition préſente des peuples, il leur ſeroit aiſé de porter leurs armes victorieuſes juſqu'à Suſe, capitale de l'empire des Perſes, où leur Roi faiſoit ſa réſidence; & il lui montra en même-tems ſur une petite table d'airain, qu'il avoit apportée avec lui, tous les peuples & toutes les villes par où il falloit paſſer.

Digitized by Google

Cléomène prit trois jours pour délibérer. Quand ce terme fut expiré, il demanda à l'Ionien, combien il y avoit de chemin de la mer d'Ionie à Suſe, & combien il falloit de tems pour faire ce voyage. Ariſtagore, ſans faire réflexion à l'effet que produiroit ce qu'il alloit dire, répondit qu'il y avoit pour trois mois de chemin. Cléomène, effrayé d'une telle propoſition, lui ordonna de ſortir de Sparte avant le coucher du ſoleil. Cependant, il le ſuivit juſques dans ſa maiſon, & employa une autre voie pour ſe le rendre favorable. Ce fut celle des préſens. Il commença par lui offrir dix talens, & allant toujours en augmentant, il pouſſa ſes offres juſqu'à cinquante talens. Gorgo, qui étoit la fille de Cléomène, âgée de huit ou neuf ans, & que ſon pere n'avoit pas voulu faire ſortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorſqu'elle entendit toutes ces propoſitions : *Fuyez, mon pere, fuyez; cet étranger vous corrompra.* Cléomène ſe mit à rire, & ſe retira en effet. Pour Ariſtagore, il ſortit de Sparte.

Il paſſa de-là à Athènes, où on lui fit un accueil plus favorable. Il eut le bonheur d'y arriver dans un tems où les Athéniens étoient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pouvoit leur être propoſé contre les Perſes, contre qui ils étoient extrêmement irrités. Il obtint donc, ſans peine, ce qu'il demanda. Il eſt bien plus aiſé, dit Hérodote à ce ſujet, d'en impoſer à la multitude qu'à un ſeul. Auſſi, ce qu'Ariſtagore n'avoit pu perſuader à Cléomène, il le perſuada ici à trente mille Athéniens.

La troiſième année de cette guerre, les Ioniens, ayant raſſemblé toutes leurs forces, & aſſiſtés de vingt vaiſſeaux d'Athénes & de cinq d'Érétrie, ville de l'iſle d'Eubée, firent voile pour Éphéſe; & y ayant laiſſé leurs vaiſſeaux, ils marchérent vers la ville de Sardes, qu'ils trouvérent ſans défenſe, & dont ils ſe rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne ſe retira, & où on ne put le forcer. Comme la plûpart des maiſons de cette ville étoient conſtruites de roſeaux, & par conſéquent fort combuſtibles; un ſoldat ayant mis le feu à une maiſon, la flamme ſe communiqua aux autres, & réduiſit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perſes & les Lydiens ayant raſſemblé leurs forces pour leur défenſe, les Ioniens compriſent qu'il étoit tems de ſonger à la retraite. Pour cet effet, ils marchérent avec toute la diligence poſſible, pour regagner leurs vaiſſeaux à Éphéſe; mais, les Perſes y étant arrivés preſqu'auſſitôt qu'eux, les attaquérent fort vivement, & en défirent un grand nombre. Les Athéniens, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette guerre, quelques inſtances que leur fit Ariſtagore pour les y engager de nouveau.

Toutefois, les révoltés, malgré la déſertion des Athéniens, & l'échec conſidérable, qu'ils avoient reçu en Ionie, ne perdi-

Digitized by Google

ſent point courage, & pouſſérent toujours leur pointe. Leur flotte fit voile vers l'Helleſpont & la Propontide, & réduiſit Byzance & la plûpart des autres villes Grecques, ſituées de ce côté-là. Après quoi, les confédérés retournant ſur leurs pas, obligérent les Cariens à ſe joindre à eux dans cette guerre, auſſi-bien que ceux de Cypre. Les généraux Perſans, ayant partagé les troupes entr'eux, marchérent par trois différentes routes, pour aller attaquer les rebelles, & les défirent en pluſieurs rencontres, dans l'une deſquelles Ariſtagore fut tué, l'an 498 avant J. C.

ARISTAGORE, *Ariſtagoras*, Ἀρισταγόρας, (*a*) greffier de la ville de Cyzique. Dans le tems que les habitans étoient extrêmement preſſés par Mithridate, roi de Pont, la déeſſe Minerve s'apparut, une nuit, à Ariſtagore, & lui dit ces propres paroles : » Je » viens amener le flûteur de Li» bye contre la trompette du » Pont ; dis donc à tes conci» toyens qu'ils aient bon coura» ge. «

Ariſtagore alla ſur l'heure même faire ſon rapport. Les Cyzicéniens furent émerveillés de cet oracle, auquel ils ne comprenoient rien. Mais, au point du jour, il s'éleva un vent impétueux, qui excita ſur la mer une furieuſe tempête. Les machines du Roi, ouvrage merveilleux de l'ingénieur Niconidas Theſſalien, & qui étoient dreſſées contre les murailles, & toutes prêtes pour l'aſſaut, furent ébranlées ; & par le bruit & le craquement qu'elles firent, elles marquérent ce qui alloit arriver. Le vent du midi ſurvint enſuite avec une violence incroyable, qui froiſſa & briſa toutes ces machines, & qui, en moins d'une heure, eut renverſé la tour de bois, qui avoit cent coudées de haut, & qui égaloit la hauteur des murailles. On raconte qu'à Ilion la déeſſe Minerve s'apparut la nuit en ſonge à pluſieurs habitans, toute en ſueur, montrant ſon voile tout déchiré, & diſant qu'elle ne faiſoit que d'arriver, & qu'elle venoit de donner du ſecours à ceux de Cyzique. Et l'on montroit à Ilion une colomne avec une inſcription, qui conſervoit la mémoire de ce miracle.

ARISTAGORE, *Ariſtagoras*, Ἀριστογόρας, (*b*) Athénien qui fut traité d'impie pour avoir révélé les myſtéres de Cérès Éleuſine.

ARISTAGORE, *Ariſtagoras*, Ἀριστογόρας, (*c*) hiſtorien Grec, qui avoit écrit de l'Égypte. On croit qu'il eſt le même qu'Ariſtagore de Milet, dont parle Diogène Laërce dans la vie de Chilon & en la Préface ; mais, cela n'eſt pas ſûr. Il a fleuri depuis Duris, qui vivoit ſous Ptolémée Philadelphe, & avant Artémidore & Alexandre Polyhiſtor, qui ont vécu ſous Ptolémée Latyrus.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 498.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 103.
(*c*) Plin. L. XXXVI. c. 12. Herod. L. IV. c. 138.

Digitized by Google

Il eſt parlé dans Hérodote, de quelques autres Ariſtagores, d'un, entr'autres, qui étoit Cyméen.

ARISTANDRE [le Portique d'], *Porticus Ariſtandrea*, (*a*) étoit une des beautés de la ville de Mégalopolis. Il fut ainſi appellé du nom d'un citoyen, qui l'avoit fait bâtir.

ARISTANDRE, *Ariſtander*, Ἀριστανδρος, (*b*) célebre devin de Telméſe, ville de Lycie, qui accompagna Alexandre le Grand dans ſes expéditions. Il paſſoit pour le plus ſçavant des devins de ſon tems. Auſſi le Roi avoit-il beaucoup de confiance en lui.

Un jour que l'on faiſoit le ſiége de Tyr, un ſoldat coupant du pain, on apperçut des gouttes de ſang, qui en ſortoient. Comme cela effrayoit le Roi, Ariſtandre répondit que, ſi le ſang eût dégoûté par dehors, c'eût été un mauvais augure pour les Macédoniens; mais, qu'étant ſorti du dedans, il préſageoit la ruine de la ville, qu'ils vouloient aſſiéger.

Quelque-tems après, les Macédoniens étant devant la ville de Gaza, dont ils faiſoient auſſi le ſiége; comme au point du jour, le Roi, avant que de faire approcher ſon armée des murs, ſacrifioit aux dieux, ſelon l'uſage de ſon païs, pour implorer leur ſecours, un corbeau volant par deſſus l'autel, laiſſa tomber ſur ſa tête une motte de terre, qui ſe mit en piéces; & s'allant percher ſur une tour, qui étoit dans le voiſinage, & enduite de bitume & de ſouffre, il s'empêtra tellement les aîles, qu'il fut pris à la main. On jugea que la choſe méritoit bien qu'on en conſultât les devins; & le Roi n'étoit pas éloigné de cette ſuperſtition. La réponſe d'Ariſtandre fut donc qu'Alexandre prendroit à la vérité la place; mais, qu'il couroit riſque d'y être bleſſé; de façon qu'il ne lui conſeilloit pas de rien entreprendre ce jour-là. Quoique ce Prince fût fort fâché qu'une ſeule ville l'empêchât de paſſer en Égypte, il crut cependant Ariſtandre, & fit retirer ſes troupes.

Encore un trait de la façon de notre devin. L'impoſture y paroîtra plus à découvert. En effet, Alexandre, ayant été bleſſé au ſiége de la ville de Méléagre, vint ſe camper ſur les bords du Tanaïs. Là, il commanda à Ariſtandre de faire des ſacrifices, pour apprendre par ce moyen, quel ſeroit le ſuccès de ſes affaires. C'étoit la coutûme des devins de contempler les entrailles des animaux hors de la préſence du Roi, & de venir enſuite rapporter ce qu'elles préſageoient. Pendant que l'on conſultoit les hoſties, il fit entrer dans ſa tente Épheſtion, Cratère & Érigye, avec ſes gardes du corps; & après les avoir fait aſſeoir auprès de lui, de peur qu'en s'efforçant de parler, il ne rouvrît ſa plaie, il leur tint un diſcours, dans lequel il leur propoſa ſes vues. C'étoit de paſſer le Tanaïs.

(*a*) Pauſ. pag. 505.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 665. Q. Curt. L. IV. c. 2, 6, 13, 15. L. V. c. 4. L. VII. c. 7. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 663, 727.

Digitized by Google

Comme le Roi leur avoit parlé d'une voix caſſée & ſi foible, que ceux qui étoient près de lui, avoient eu peine à l'entendre, ils tâchérent tous de le détourner de ce deſſein, ſurtout Érigye, qui, ne pouvant rien gagner ſur lui par ſon crédit, le prit du côté de la ſuperſtition, qui étoit ſon foible, diſant que les dieux mêmes déſapprouvoient ſon entrepriſe, & le menaçoient d'un grand danger s'il paſſoit la rivière. Érigye, comme il entroit chez le Roi, avoit rencontré Ariſtandre, qui lui avoit dit que les ſignes des hoſties ne promettoient rien de bon. Il rapportoit donc ce qu'il avoit appris du devin. Auſſi-tôt, Alexandre lui ferma la bouche, rougiſſant de colère & de honte, de ce qu'on découvroit ſa foibleſſe qu'il avoit cachée. Il fit venir Ariſtandre & lui dit: » Suppoſez que je ne ſois » point Roi, mais ſeulement per» ſonne privée. Je vous ai prié » de faire un ſacrifice; pourquoi » avez vous découvert à un au» tre qu'à moi, ce qu'il préſa» geoit? Vous avez révélé à Éri» gye la choſe du monde, que je » tenois la plus ſecréte. Je doute » pourtant qu'il m'ait rapporté ce » que vous lui avez dit; & je » croirois plutôt que ſa peur ſe» roit l'interprête des victimes. » Or, je vous ordonne, autant » que j'ai de pouvoir ſur vous, » que vous ayez à me déclarer » préſentement ce que vous avez » reconnu par les entrailles des » bêtes, afin que vous ne puiſſiez » pas nier ce que vous m'aurez » dit. «

Ariſtandre demeura tout confus, & la peur lui fit perdre la parole; mais, elle revint enfin par une autre peur qu'il eut de faire trop attendre ſa réponſe. Et il dit au Roi: » Il eſt vrai que » j'ai prédit que vous vous enga» giez à une entrepriſe périlleuſe » & pénible, mais non pas ſans » ſuccès; & je proteſte que ce » n'eſt pas tant mon art que mon » affection qui me met en peine. » Je conſidére que votre ſanté » n'eſt point affermie, & je ſçais » combien de vies tiennent à la » vôtre. En un mot, je crains » que vous n'ayez plus de cou» rage que de force. « Le Roi, le renvoyant encore ſacrifier, lui dit qu'il eût confiance en ſa bonne fortune, que les dieux n'avoient pas borné ſa gloire à la conquête de l'Aſie.

Après cela, comme il délibéroit avec les mêmes perſonnes, de quelle façon il paſſeroit le Tanaïs, Ariſtandre revint & l'aſſura qu'il n'avoit jamais vu les victimes plus favorables; qu'elles étoient bien différentes des premieres, qui, certainement lui avoient donné ſujet de craindre; mais, qu'en celles-ci il n'y avoit rien à ſouhaiter. Toutefois, les nouvelles qu'eut le Roi auſſi-tôt après, rompirent, pour quelque-tems, ſon projet; mais, il l'exécuta depuis, & ce fut avec le plus grand ſuccès.

ARISTANDRE, *Ariſtander*, Ἀριστάνδρος, (a) nom d'un cé-

(a) Pauſ. pag. 196.

lebre Statuaire, natif de Paros.

ARISTARQUE, terme qui eſt formé du Grec ἄριστος, *optimus*, très-bon, & ἀρχὸς, *princeps*, Prince. Ariſtarque veut donc dire un bon prince; mais, dans l'uſage ordinaire, il ſe prend, parmi les Sçavans, pour un Critique ſévére, parce qu'il y a eu un Grammairien de ce nom, dont il eſt parlé ci-après, lequel a fait la réviſion des poëſies d'Homère, avec tant de ſévérité, que l'on a depuis nommé Ariſtarque, tout Critique outré, auprès de qui les meilleurs ouvrages trouvent à peine grace.

Ce mot eſt auſſi pris en bonne part, pour un ami fidele, qui nous dit librement ſon avis ſur nos ouvrages, ſans vouloir flatter notre amour propre, toujours aveugle.

ARISTARQUE, *Ariſtarchus*, Ἀρίσταρχος, (*a*) fils de Moſchus, ſelon Eſchine, qui parle de cet Ariſtarque dans ſa harangue contre Timarque. Cet Orateur aſſure qu'il avoit tué Nicodème Aphidnéen.

ARISTARQUE, *Ariſtarchus*, Ἀρίσταρχος, (*b*) poëte tragique, qui naquit à Tégée, ville d'Arcadie. Il vivoit vers la 82e Olympiade. On dit qu'étant attaqué d'une certaine maladie, il eut recours à Eſculape, qui le guérit, & qui lui ordonna enſuite de lui en témoigner ſa reconnoiſſance. Ariſtarque compoſa, pour cet effet, une piéce qu'il adreſſa au dieu; ſur quoi, Suidas remarque que des dieux ne doivent jamais exiger, ni recevoir des récompenſes, pour avoir rendu la ſanté à quelqu'un.

Ariſtarque fit ſoixante-douze tragédies; mais, il ne remporta que deux fois le prix, que l'on donnoit à ces ſortes d'ouvrages, & mourut âgé de plus de cent ans.

ARISTARQUE, *Ariſtarchus*, Ἀρίσταρχος, (*c*) philoſophe Grec, né à Samos. Il eſt compté au nombre des premiers Philoſophes, qui ont ſoûtenu ce ſyſtême: » Que » le Soleil, placé au centre de » tous les mouvemens céleſtes, » en étoit la cauſe & le principe; » & que la Terre, emportée au» tour de lui dans le plan de l'éclip» tique, tournoit en même-tems » ſur elle-même dans un plan in» cliné au premier. « Il eſt certain, par un paſſage précis de Plutarque, qu'Ariſtarque ſuivoit ce ſyſtême, & donnoit ces deux différens mouvemens à la Terre.

Quoique ce ſyſtême demeurât comme renfermé dans les écoles des Pythagoriciens d'Italie, il s'eſt trouvé, dans tous les tems, des hommes célebres, qui l'ont adopté, ſans être Pythagoriciens; mais, il étoit dangereux de s'en expliquer ouvertement. Ariſtarque fut accuſé juridiquement d'impiété par Cléanthe, diſciple & ſucceſſeur de Zénon, pour avoir violé le reſpect dû à Veſta, & pour avoir troublé ſon repos; c'eſt-à-dire, comme l'explique Plutarque lui-même, pour avoir

(*a*) Æſchin. pag. 286, 287.
(*b*) Suid. Tom. I. pag. 425.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Let. Tom. XVI. pag. 30, 31. T. XVIII. pag. 108, 109.

Digitized by Google

ôté la Terre du centre de l'univers, & pour l'avoir fait tourner autour du Soleil.

Le zéle de Cléanthe auroit dû être ſuſpect à ceux, qui connoiſſoient le fond du ſyſtême Stoïcien ; car, ce ſyſtême ramenoit tout à une fatalité & à une eſpèce d'hylozoïſme, ou de matérialiſme, peu différent du dogme de Spinoſa.

Au reſte, l'accuſation d'Ariſtarque doit moins nous étonner, que le traitement fait preſque de notre tems au célebre Galilée. Cet homme reſpectable, auquel l'Aſtronomie, la Phyſique & la Géométrie ont tant d'obligation, ſe vit contraint d'abjurer publiquement, comme une héréſie, l'opinion du mouvement de la Terre. On le condamna même à la priſon, pour un tems illimité ; & ce fait eſt un de ceux qui nous montrent qu'en vieilliſſant, le monde ne devient pas plus ſage. C'eſt la réflexion de M. Fréret.

On attribue à Ariſtarque l'invention d'une eſpèce d'horloge ſolaire. On n'eſt pas bien d'accord ſur le tems auquel ce Philoſophe a vécu. On ſçait ſeulement, avec certitude, qu'il n'eſt point né depuis la mort d'Archiméde. Il ne nous reſte de ſes ouvrages, que le traité de la grandeur & de la diſtance du Soleil & de la Lune. Le ſyſtême du monde, qui a paru ſous ſon nom, eſt un ouvrage de Roberval. Son traité de la grandeur & de la diſtance du Soleil & de la Lune, a été traduit & commenté par Frédéric Commandin, & publié en Grec, avec la verſion Latine, par Wallis en 1688.

ARISTARQUE, *Ariſtarchus*, Ἀριστάρχος, (*a*) Grammairien, diſciple d'Ariſtophane. Ce Grammairien, qui fleuriſſoit vers le milieu du ſecond ſiécle avant J. C., effaça, par ſa réputation, celle de tous les Grammairiens, qui l'avoient précédé, ou qui vivoient de ſon tems. Il naquit dans la Samothrace, & eut pour patrie d'adoption, la ville d'Alexandrie. Il fut fort conſidéré de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de ſon fils. Il s'appliqua extrêmement à la critique ; & il fit une réviſion des poëſies d'Homère avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop magiſtrale ; car, dès qu'un vers ne lui plaiſoit pas, il le traitoit de ſuppoſé : *Homeri verſum negat, quem non probat.* On dit qu'il marquoit la figure d'une broche à côté des vers, qu'il condamnoit de ſuppoſition, d'où eſt venu le mot ὀβελίζειν.

Quelque grandes que fuſſent la réputation & l'autorité d'Ariſtarque, ſouvent néanmoins on appelloit de ſes jugemens ; & on ſe donnoit la liberté de condamner le goût de ce grand Critique, qui décidoit en quelques rencontres, que tels & tels vers de l'Iliade devoient être tranſportés dans l'Odyſſée. Il eſt rare que ces ſortes de tranſpoſitions réuſſiſſent ; &,

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 425. Cicer. ad Amic. L. III. Epiſt. 11. L. IX. Epiſt. 10. ad Attic. L. I. Epiſt. 13. Horat. de Art. Poët. v. 445. *& ſeq.* Strab. p. 30, 609. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 11. *& ſuiv.*

Digitized by Google

pour l'ordinaire, elles marquent plus de hardieſſe que de jugement. Zénodote fut chargé de revoir & d'examiner la critique d'Ariſtarque.

Au ſentiment de pluſieurs perſonnes, ce fut cet Ariſtarque, qui diviſa les deux grands poëmes d'Homère, chacun en autant de livres, qu'il y a de lettres dans l'alphabeth, & qui donna à chaque livre le nom d'une lettre.

Ariſtarque travailla auſſi ſur Pindare, ſur Aratus & ſur d'autres Poëtes. Il eut beaucoup de conteſtations dans Pergame, avec le grammairien Cratès.

On remarque que Cicéron appelle Atticus, ſon Ariſtarque, parce qu'en bon ami, en Cenſeur d'une critique ſûre, il vouloit bien revoir & corriger ſes harangues. Horace ſe ſert auſſi de ce nom pour déſigner un Critique exact & ſenſé :

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes ;
Culpabit duros ; incomptis allinet atrum
Tranſverſo calamo ſignum ; ambitioſa recidet
Ornamenta ; parùm claris lucem dare coget ;
Arguet ambiguè dictum ; mutanda notabit ;
Fiet Ariſtarchus ; nec dicet : cur ego amicum
Offendam in nugis ? Hæ nugæ ſeria ducent
In mala deriſum ſemel, exceptumque ſiniſtrè.

C'eſt-à-dire, » Un Critique, qui » a de la droiture & des lumiè» res, blâme un vers lâche, un » autre, qui eſt dur. Il crayonne » celui qui eſt raboteux, retran» che les ornemens affectés, fait » éclaircir ce qui eſt obſcur, vous » arrête ſur un mot équivoque, » marque ce qu'il faut changer. » Enfin, il fait le devoir d'un Ariſ» tarque. Il ne dira point : Pour» quoi faire de la peine à un ami » pour des riens ? Ces riens peu» vent avoir des ſuites fâcheuſes, » ſi votre ami eſt ſifflé, & mal » reçu du public. «

Ariſtarque eut juſqu'à quarante diſciples. Il ſe laiſſa mourir de faim dans l'iſle de Chypre, à l'âge de ſoixante-douze ans. Il laiſſa deux fils, Ariſtarque & Ariſtagore, tous deux ſans eſprit, & qui ne tenoient rien du mérite de leur pere. Le premier fut vendu ; mais, les Athéniens le rachetérent par vénération pour le nom de ſon pere, qu'il portoit.

ARISTARQUE, *Ariſtarchus*, Ἀρίσταρχος (a) diſciple & compagnon de S. Paul, qui parle ſouvent de lui dans ſes Épîtres. Et il en eſt auſſi fait mention dans les Actes des Apôtres. Ariſtarque étoit de Theſſalonique en Macédoine, mais Juif de naiſſance. On croit qu'il fut converti par Saint Paul. Quoiqu'il en ſoit, il accompagna cet Apôtre à Éphéſe, & y demeura avec lui, pendant les deux ans qu'il y fut, partageant les dangers & les travaux de l'Apoſtolat. Peu s'en fallut qu'il ne

(a) Actu. Apoſ. c. 20. v. 4. c. 27. v. 2. ad Col. Epiſt. c. 4. v. 10. ad Phil. Epiſt. v. 24

Digitized by Google

fût tué par les orfevres d'Éphéſe. Il ſortit de cette ville avec l'Apôtre, & l'accompagna dans la Gréce.

De-là, il le ſuivit en Aſie; de l'Aſie en Judée; & de la Judée à Rome. Le Martyrologe Romain le fait évêque de Theſſalonique; mais, les Grecs prétendent qu'il fut évêque d'Apamée en Syrie, & qu'il fut décapité à Rome avec S. Paul ſous Néron, étant demeuré juſqu'à la fin conſtamment attaché à l'Apôtre.

(*a*) Il y a eu encore du nom d'Ariſtarque 1.° un Chronographe, qui écrivit une lettre hiſtorique de la ville d'Athènes, & de ce que les Apôtres y firent. Certains croyent qu'il pourroit bien être le même que le précédent. 2.° Un Éphéſien, ou du moins un homme, qui exerça quelquetems la puiſſance ſouveraine dans la ville d'Éphéſe, & qui, de-là, paſſa à Athènes. 3.° Une Dame, qui étoit auſſi d'Éphéſe. Cette Dame, par l'ordre de Diane, s'étant embarquée ſur la flotte des Phocéens, fut faite prêtreſſe d'un temple, bâti en l'honneur de Diane dans la ville de Marſeille, où les Phocéens établirent une colonie.

4.° Un Éléen, dont on voyoit la ſtatue à Olympie. C'étoient les Pſophidiens, qui la lui avoient élevée, ſoit parce qu'il étoit leur hôte, ſoit parce qu'ils en avoient reçu quelque ſervice.

5.° Un autre Éléen, l'Antiquaire de Pauſanias. Pendant que celui-ci remarquoit à Olympie les monumens qui y étoient, ſon Antiquaire lui raconta le fait ſuivant, comme une choſe arrivée de ſon tems, & dont il avoit été témoin. Lorſque les Éléens firent réparer le temple de Junon, dont la voûte menaçoit ruine, on trouva, entre cette voûte & la couverture, le cadavre d'un homme, armé en guerre, & mort de ſes bleſſures. C'étoit apparemment un de ces Éléens, qui ſoûtinrent le ſiége contre les Lacédémoniens dans l'Altis; car, ils ſe retirérent dans les temples pour combattre l'ennemi de plus haut & avec avantage. Cet homme, percé de coups, s'étoit traîné-là, & y avoit rendu l'ame. Quoiqu'il en ſoit, depuis tant d'années, ſon corps s'étoit conſervé entier, par la raiſon, à ce que l'on croit, que dans cette cache, n'étant expoſé, ni au chaud, ni au froid, il avoit peu ſouffert de l'impreſſion de l'air. Cette raiſon eſt aſſez vraiſemblable. Ariſtarque dit encore à Pauſanias, que ce corps avoit été tranſporté hors de l'Altis & inhumé avec ſes armes.

ARISTAS, *Ariſtas*, Ἀρίστας, (*b*) fils de Parthaon, fut pere d'Érymanthe.

ARISTAZANE, *Ariſtazanes*, Ἀριστάζανης, (*c*) officier d'Ochus, roi de Perſe. Il étoit l'interprête de ce Prince, & le plus intime de ſes confidens après Bagoas. Il commandoit cinq mille ſoldats

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 425. Strab. p. 179. Pauſ. pag. 325, 326, 374.
(*b*) Pauſ. pag. 491.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 535. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 80.

Digitized by Google

choisis, & quatre-vingts galéres.

ARISTE, *Aristus*, Ἄριστος, (*a*) Arcadien de nation, fameux par sa voracité, selon Xénophon.

ARISTE, *Aristus*, Ἄριστος, (*b*) nom d'un philosophe d'Athènes, frere d'un autre Philosophe, nommé Antiochus. Il avoit donné des leçons à Brutus, au rapport de Cicéron, qui appelle ce Philosophe son hôte & son ami.

ARISTÉAS, *Aristeas*, Ἀριστέας, (*c*) célébre Athléte de Stratonice.

ARISTECHME, *Aristæchmus*, Ἀριστάιχμος, (*d*) pere d'Archias, qui porta le culte d'Esculape à Pergame.

ARISTECHME, *Aristæchmus*, Ἀριστάιχμος, (*e*) lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Ce fut Aristechme, qui, avec Euxithée & Cléotime, soumit à son maître les Éléens.

ARISTECHME, *Aristæchmus*, Ἀριστάιχμος, (*f*) général d'armée dont parle Lucien. Démosthène parle aussi d'un Aristechme dans une de ses harangues.

ARISTÉE, *Aristæus*, Ἀριστάιος, (*g*) étoit fils d'Apollon & de Cyrène. Dès qu'il fut né, Mercure le prit dans ses bras; & les Heures, ces divinités, à qui Homère donne le soin d'ouvrir les portes du ciel, le mirent sur leurs genoux. Sa nourriture fut le nectar, source de l'immortalité. Suivant une autre tradition, sa mere le cacha parmi des fleurs, où il fut nourri d'un miel exquis par deux serpens, que les dieux suscitérent exprès; car, les Anciens n'avoient pas, des serpens, la même horreur que nous en avons.

D'autres disent qu'Aristée fut élevé par les nymphes, qui lui donnérent trois noms, Nomius, Aristée & Agréus. Elles lui apprirent à cailler le lait, à faire des ruches à miel, & à cultiver les oliviers; & il mérita par-là des honneurs divins. Il epousa Autonoé, fille de Cadmus, de laquelle il eut Actéon, qui fut déchiré par ses propres chiens. Aristée, après avoir vu la funeste mort de son fils Actéon, se retira dans l'isle de Cos, où il laissa aussi des enfans. De-là il passa en Sardaigne, qu'il cultiva le premier, l'ayant trouvée inculte & pleine de ronces & d'épines.

Quelques-uns prétendent que dans le même-tems Dédale, qui craignoit la colère & la puissance de Minos, s'enfuit de Créte, & qu'il se joignit à Aristée, pour lui aider à établir sa colonie. Mais, on ne me persuadera point, dit Pausanias, qu'Aristée, qui avoit épousé Autonoé, fille de Cadmus, ait pu être aidé dans aucune entreprise par Dédale, qui vivoit

(*a*) Xenoph. pag. 405.
(*b*) Cicer. de Quæst. Academ. L. I. c. 12. de Brut. pag. 246.
(*c*) Paus. pag. 329.
(*d*) Paus. pag. 134.
(*e*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.
(*f*) Lucian. Tom. II. p. 746. Demost. pag. 521.
(*g*) Paus. pag. 638, 639. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 202. Tom. IV. pag. 458. Tom. VI. pag. 127, 129. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 93, 94. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Let. Tom. II. pag. 43. T. VI. pag. 569. Tom. IX. p. 187.

Digitized by Google

dans le tems qu'Œdipe regnoit à Thèbes. Quoiqu'il en ſoit, les Grecs, qu'Ariſtée mena avec lui, ne bâtirent non plus aucune ville en Sardaigne, apparemment parce qu'ils étoient trop foibles & en trop petit nombre, pour pouvoir venir à bout d'un pareil deſſein.

De Sardaigne, Ariſtée paſſa en Sicile, qu'il combla auſſi de ſes bienfaits. Il y fut enſuite honoré, comme un dieu, particulièrement de ceux, qui cueilloient les olives. Il alla enfin en Thrace, où Bacchus l'aſſocia à ſes Orgies, & lui apprit beaucoup de choſes, utiles à la vie des hommes. S'étant habitué au mont Hémus, il diſparut & fut enlevé tout d'un coup. Les Grecs & les Barbares l'honorérent dans la ſuite comme un dieu. Sa ſtatue étoit à Syracuſe dans le temple de Bacchus. Quelques-uns diſoient, ſelon Cicéron, qu'il étoit ſon fils.

Cet Ariſtée eſt celui-là même, qui a donné lieu à ce bel épiſode du quatrième livre des Géorgiques, que Virgile a embelli de tous les ornemens de la Poëſie. On croit qu'il étoit roi d'Arcadie, & qu'il s'appliqua aux ſoins que demandent les mouches à miel, dont il ſçavoit réparer les pertes. Ce que le Poëte, qu'on vient de citer, dit qu'à l'occaſion d'une maladie, qui avoit fait périr tous ſes eſſains, il alla trouver ſa mere dans la grotte profonde, qu'elle habitoit à la ſource du Pénée, & qu'elle le renvoya au ſage Protée, ainſi que la manière, dont ce dieu l'aſſura qu'il pouvoit réparer cette perte, ce ne ſont que d'ingénieuſes fictions, qui nous cachent l'adreſſe qu'avoit ce Prince à conſerver & à renouveller ſes abeilles.

ARISTÉE, *Ariſtæus*, Ἀρίσταιος, (*a*) fils de Caſtrobius de l'iſle de Proconnèſe. Il étoit hiſtorien & poëte, & grand charlatan. Il avoit compoſé en vers hexamétres l'hiſtoire des Arimaſpes, ou Scythes, s'il eſt vrai que cet ouvrage n'ait pas été ſuppoſé, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a cru. Ariſtée diſoit que ſon ame ſortoit de ſon corps, quand il vouloit, & qu'elle retournoit enſuite.

On dit que cet Ariſtée, qui ne cédoit à aucun de ſes compatriotes pour les avantages de la naiſſance, mourut à Proconnèſe dans la boutique d'un foulon, où il étoit entré; & que le foulon, ayant bien fermé ſa boutique, vint avertir les parens d'Ariſtée de ſon aventure. Le bruit s'étant répandu dans la ville qu'Ariſtée étoit mort, il y eut un Cizycénien, nouvellement de retour de la ville d'Artace, qui aſſura qu'il avoit vu Ariſtée à Cizyque, & qu'il lui avoit parlé. Comme il ſoûtenoit toujours la même choſe avec opiniâtreté, les parens du défunt allérent à la boutique du foulon, avec toutes les choſes néceſſaires pour ſes funérailles; mais, quand ils eurent ouvert la maiſon, ils ne trouvérent Ariſtée, ni vif, ni

(*a*) Herod. L. IV. c. 13. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 35. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 144, 145, Tom. XVIII. pag. 194.

Digitized by Google

mort. On dit que ſept ans après il parut à Proconnèſe, qu'il y fit ces vers, que les Grecs appellérent depuis Arimaſpéens, & qu'il diſparut auſſi-tôt qu'il les eut faits.

Cela, ſans doute, a du rapport, dit Hérodote, avec les choſes que j'ouïs dire à Métaponte, ville d'Italie, trois cens quarante ans après qu'Ariſtée eut diſparu pour la ſeconde fois. Car, les Métapontins diſoient qu'Ariſtée leur étant apparu, leur commanda de dreſſer un autel à Apollon, & de mettre auprès de cet autel une ſtatue à laquelle on donneroit le nom d'Ariſtée. Il leur dit qu'ils étoient les ſeuls de tous les peuples d'Italie, chez qui Apollon eût daigné deſcendre; que pour lui, il l'y avoit accompagné; qu'il s'appelloit maintenant Ariſtée; & qu'il étoit corbeau, quand il accompagnoit Apollon. Ils dirent enſuite à Hérodote, qu'Ariſtée diſparut après ce diſcours; qu'ils envoyérent à Delphes, pour ſçavoir de l'oracle ce qu'ils devoient entendre par les paroles de cet homme; que la Pythie leur commanda de lui obéir, & que les affaires en iroient mieux. Ils exécutérent donc ce qu'il avoit dit; & encore du tems d'Hérodote, on voyoit à Métaponte une ſtatue d'Ariſtée, auprès de l'autel d'Apollon, qui étoit dreſſé dans la place, avec des lauriers à l'entour.

Suidas fait vivre Ariſtée du tems de Cyrus & de Crœſus; c'eſt-à-dire, environ 550 ans avant J. C. D'autres le croyoient beaucoup plus ancien. On en tire avec raiſon la preuve du récit, que nous venons de faire d'après Hérodote.

ARISTÉE, *Ariſteas*, Ἀριστέας, (*a*) fameux Géométre. Pappus l'a ſurnommé l'ancien, ſans doute, pour le diſtinguer de quelqu'autre plus moderne, qui eſt aujourd'hui tout à fait inconnu. Ariſtée eſt un des plus illuſtres Géométres que l'Antiquité ait produits. Il vivoit vers le tems d'Alexandre le Grand, & fut, ou le maître ou l'ami d'Euclide, qui eut pour lui des égards extraordinaires. On cite ce trait particulier, *qu'il ne voulut pas écrire ſur un ſujet, qu'Ariſtée avoit traité, de crainte de nuire à la réputation, qu'Ariſtée s'étoit acquiſe.* On pourroit ſur cela les croire tout à fait contemporains.

Quoiqu'il en ſoit, Ariſtée avoit compoſé deux ouvrages, qui regardoient la Géométrie ſublime; l'un étoit des élémens des ſections coniques en cinq livres; & l'autre un traité plus ſçavant, intitulé *Des lieux ſolides*. Pappus en a fait un grand éloge, & les met au rang des livres néceſſaires pour former un grand Géométre.

ARISTÉE, *Ariſteas*, Ἀριστέας, (*b*) citoyen d'Argos, du tems de Pyrrhus, roi d'Épire. Ariſtippe, autre citoyen de la même ville, eut avec lui une diſ-

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 606.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 403. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 238, 239.

Digitized by Google

pute. Cet Ariſtippe paroiſſoit vouloir s'appuyer de la faveur & de la protection d'Antigone ; & Ariſtée, pour le prévenir, ſe hâta d'appeller Pyrrhus. Celui-ci, toujours avide de nouveautés, regardant ſes victoires, comme autant de dégrés pour d'autres avantages plus grands, & ſes défaites, comme des raiſons indiſpenſables de recommencer la guerre, pour réparer ſes malheurs, ne pouvoit être fixé, ni par ſes bons, ni par ſes mauvais ſuccès, dans une aſſiette d'eſprit tranquille & aſſurée. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Ariſtée, qu'il ſe mit en marche pour Argos, où il fut introduit durant la nuit par une porte qu'Ariſtée avoit ouverte ; deſorte que la place ſe trouva priſe avant qu'on ſe fût apperçu de rien, vers l'an 271 avant J. C.

ARISTÉE, *Ariſteas*, Ἀριστέας, Auteur de l'hiſtoire, ou plutôt du roman de la Verſion des Septante. C'eſt un auteur, dont on ne ſçait ni l'origine, ni le païs, ni l'âge. Il ſe donne pour Égyptien, garde du corps de Ptolémée Philadelphe, & Payen de réligion. Mais, quand on examine ſon ouvrage & ſes diſcours, on reconnoit aiſément qu'il étoit Juif. Il montre, dans tous ſes diſcours, les ſentimens, le langage, les expreſſions d'un Juif.

On ignore le tems, où il a vécu. Les uns le placent ſous Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, d'autres ſous Ptolémée Philométor. Il y en a qui prétendent qu'il eſt beaucoup plus récent. Dodwel, dans la diſſertation, qu'il a compoſée ſur Ariſtée, croit qu'il a vécu depuis Philon le Juif ; & que ce dernier eſt le premier Écrivain, qui ait parlé de la traduction des ſaintes Écritures, faite de l'Hébreu en Grec, par les ſoins de Ptolémée Philadelphe. Ariſtobule, que l'on dit avoir été un Juif Péripatéticien, & qui eſt cité dans Euſébe, parle auſſi de cette traduction ; mais il ne nomme pas Ariſtée, non plus que Philon. L'hiſtorien Joſephe doit être regardé comme le premier, qui en ait fait une mention expreſſe.

Quant à Ariſtobule, il ſera parlé de lui ci-après. Il ſuffit d'avoir montré ici, que ce que l'on dit de la perſonne & de l'hiſtoire d'Ariſtée, ſouffre de très-grandes difficultés, & eſt enveloppé de bien des fables.

ARISTÉE, *Ariſteas*, (a) Ἀριστέας, perſonnage dont Lucien parle dans un de ſes Dialogues. Il le fait couſin du vieux Mérique de Corinthe, qui avoit un grand nombre de vaiſſeaux. Ariſtée, qui n'étoit pas moins riche, ni moins vieux que lui, avoit accoûtumé de dire : *Il faut que je t'enterre, ou que tu m'enterres.* Car ils s'étoient entre-donné, par teſtament, tout leur bien. Et les devins, auſſi bien que les oracles, aſſuroient tantôt l'un tantôt l'autre, qu'il ſurvivroit à ſon compagnon. Cependant, ils moururent tous deux enſemble ; & leur

(a) Lucian. Tom. I. pag. 243 & 244.

Digitized by Google

succession échut à des gens, dont les devins ni les oracles n'avoient point parlé.

ARISTÈNE, *Aristænus*, (*a*) Préteur des Achéens, l'an 198 avant J. C. Ces peuples étoient alors incertains, s'il devoient se déclarer pour Philippe, roi de Macédoine, ou pour les Romains. Dans une assemblée convoquée à cette occasion, personne ne se levant pour dire son avis, mais tous se regardant les uns, les autres, sans proférer une seule parole; Aristène pour ne pas renvoyer l'assemblée, sans qu'on eût délibéré, prit la parole: » Que sont donc » devenues, leur dit-il, cette vivacité & cette chaleur, avec lesquelles vous disputiez entre » vous dans les repas & dans vos » entretiens particuliers, au sujet » des Romains & de Philippe, » presque jusqu'à en venir aux » mains? Pourquoi donc maintenant, dans une assemblée indiquée uniquement pour ce sujet, après que vous avez entendu les harangues & les raisons » de part & d'autre, demeurez-vous muets? Sera-t-il tems de » parler, quand une fois la résolution aura été prise & arrêtée? »

Des reproches si sensés & si raisonnables, faits par le premier Magistrat, non seulement ne purent porter aucun des assistans à dire son avis, mais n'excitèrent pas même le moindre bruit, le moindre murmure dans une assemblée si nombreuse, & composée des députés de tant de peuples. Tout demeura muet & immobile, personne n'osant s'exposer en parlant librement, sur une matière si délicate. Alors, Aristène, obligé enfin de s'ouvrir, se déclara nettement pour les Romains. » La manière, dit-il, dont les députés » des deux partis opposés nous » parlent, suffit seule pour nous » dicter l'avis que nous devons » suivre. Les Romains, les Rhodiens & Attale, nous pressent » de nous joindre à eux, pour faire la guerre à Philippe, & appuyent leur demande de fortes » raisons, tirées de la justice de » leur cause & de notre propre » intérêt. L'ambassadeur de Philippe demande aussi, mais foiblement, que nous demeurions » attachés à son maître; & il se » contente que nous gardions une » exacte neutralité. D'où pensez-vous, Messieurs, que vienne une » manière d'agir si différente? Ce » n'est point certainement modestie du côté de Philippe, ni audace du côté des Romains. C'est » la connoissance de leurs forces, » ou de leur foiblesse, qui les » fait parler diversement. Nous » ne voyons rien aussi de la part » de Philippe, que son Ambassadeur; ce qui n'est pas fort propre à nous rassurer; au lieu que » la flotte des Romains mouille » près de Cenchrée, & le consul, » avec ses légions, n'est pas fort » loin. »

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 19. *& seq.* L. XXXIII. c. 2. L. XXXIV. c. 24. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 478. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. IV. pag. 136. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inf. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 232.

Digitized by Google

» Quel ſecours pouvons-nous » attendre de Philippe ? Ne » voyons-nous pas comment il » défend ſes alliés ? Pourquoi a- » t-il laiſſé prendre Érétrie & » Caryſte ? Pourquoi a-t-il aban- » donné tant de villes de Theſſa- » lie, auſſi bien que la Phocide » & la Locride entières ? Pourquoi » actuellement ſouffre-t-il qu'on » aſſiége Élatie ? Eſt-ce forcément, » ou par crainte, ou volontaire- » ment, qu'il a abandonné les » défilés de l'Épire, & qu'il a livré » à l'ennemi ces barrières impé- » nétrables, pour aller ſe cacher » dans le fond de ſon Royaume ? » Si-c'eſt volontairement qu'il a » livré tant d'alliés à la merci des » ennemis, doit-il les empêcher » de pourvoir eux mêmes à leur » propre ſûreté ? Si-t'eſt par » crainte, il doit nous pardonner » la même foibleſſe. S'il y a été » forcé, croyez-vous, Cléomé- » don [*c'étoit le nom de l'am- » baſſadeur de Philippe*], que les » forces de la république Achéen- » ne puiſſent ſoûtenir les armes » Romaines, auxquelles les Ma- » cédoniens ont été obligés de cé- » der. Quintius, ayant trouvé » Philippe dans un poſte inacceſ- » ſible, l'en a arraché, lui a pris » ſon camp, l'a pourſuivi en Theſ- » ſalie, & lui a enlevé, preſque » ſous ſes yeux, les plus fortes pla- » ces de ſes alliés. Si nous ſom- » mes attaqués, le Roi ſera-t-il en » état de nous ſoûtenir contre de » ſi formidables ennemis ? Ou ſe- » rons-nous en état de nous défen- » dre nous-mêmes ? »

» Le tempérament, que l'on » nous propoſe, qui eſt de demeu- » rer neutres, eſt un moyen ſûr » de nous rendre la proie du vain- » queur, qui ne manquera pas » de tomber ſur nous, comme » ſur de ruſés politiques, qui at- » tendoient l'événement pour ſe » déclarer. Croyez-moi, Meſ- » ſieurs, il n'y a point de milieu. » Il faut que nous ayons les Ro- » mains pour amis, ou pour en- » nemis. Ils viennent eux-mêmes, » avec une flotte nombreuſe, » nous offrir leur amitié & leur » ſecours. Nous réfuſer à un tel » avantage, & ne pas ſaiſir avi- » demment une occaſion ſi favora- » ble, qui ne reviendra plus, c'eſt » le dernier des aveuglemens ; » c'eſt vouloir ſe perdre de gaie- » té de cœur, & ſans reſſource. »

Ce diſcours fut ſuivi d'un grand bruit & d'un grand murmure dans toute l'aſſemblée, les uns y applaudiſſant avec joie, les autres s'y oppoſant avec violence. Enfin, le lendemain, après que quelques peuples ſe furent retirés de l'aſſemblée, à cauſe des obligations particulières qu'ils avoient à Philippe, on en vint aux ſuffrages, & on confirma par un décret un traité d'ailliance, avec Attale, roi de Pergame, & les Rhodiens. Et quant à ce qui regardoit l'alliance avec les Romains, comme elle ne pouvoit pas ſe conclure ſans l'autorité du Sénat & du peuple Romain, il fut réſolu qu'on enverroit une ambaſſade à Rome, pour terminer cette affaire.

Ce n'eſt pas là la ſeule occaſion, où Ariſtène montra ſon attachement pour les Romains.

Digitized by Google

L'année ſuivante, s'étant trouvé à l'aſſemblée des Béotiens, il ne leur donna point d'autre conſeil, que celui qu'il avoit donné aux Achéens; & on le ſuivit unanimement. On vit depuis Ariſtène invectiver de toutes ſes forces contre Nabis, tyran de Lacédémone, qui s'étoit emparé d'Argos, & contre les Étoliens qu'il appelloit les plus indignes de tous les brigands. Peu après, il vint trouver Quintius, général des Romains, avec dix mille hommes d'infanterie & mille cavaliers tous Achéens. Ils campérent enſemble, à l'endroit, où s'étoit faite la jonction; & dès le lendemain, ils allérent ſe poſter dans la plaine d'Argos, environ à quatre milles de cette ville. Tous les chefs des divers peuples étoient d'avis qu'Argos étant le ſujet de la guerre, on devoit la commencer par la réduction de cette ville. Quintius, qui n'étoit pas de ce ſentiment, écouta avec plaiſir celui d'Ariſtène, qui ſeul étoit oppoſé à tous les autres; & on alla attaquer le tyran Nabis dans Lacédémone même, ſa capitale. *Voyez* l'article qui ſuit.

ARISTÉNETE, *Ariſtænetus*, (*a*) Ἀρισταίνετος, natif de Dymes, fut général, ou préteur des Achéens. Il avoit été envoyé à Mégalopolis, deux ans après le départ de Philopœmen pour Créte, la ſeconde année de la 145e. Olympiade.

Comme il avoit donc beaucoup de crédit parmi les Achéens, & qu'il faiſoit la cour aux Romains, il étoit oppoſé à Philopœmen; & il lui dit un jour, en plein Conſeil, qu'il étoit d'avis que les Achéens ne devoient s'oppoſer en rien aux Romains, ni ſe montrer ingrats envers eux. Philopœmen ne dit rien d'abord, quoi qu'il ſupportât ce diſcours avec peine; mais, enfin voyant qu'il continuoit, & n'étant plus maître de ſa colère, il lui dit tout haut: » Eh, mon ami, » pourquoi as-tu tant d'impatience » de voir la malheureuſe fin des » Grecs? » Ce mot eſt fort beau. Philopœmen veut dire qu'il n'y aura plus de Grecs, dès qu'ils ſeront ſoumis aux Romains.

Ariſténete eſt appellé par d'autres Ariſtène. C'eſt donc le même que le précédent.

ARISTÉNETE, *Ariſtenætus*, (*b*) Ἀριστάινετος, célebre Philoſophe, dont Lucien parle dans ſes Dialogues. Ce dernier Auteur ſuppoſe, dans celui, qui eſt intitulé *les Lapithes*, ou *le Banquet des Philoſophes*, qu'il y eut une grande diſpute chez Ariſtènete, & qu'on y agita diverſes queſtions de Philoſophie, où on en vint des paroles aux coups; & ſi on veut en croire Carinus, il y eut bien du ſang répandu. *Voyez* le détail de tout cela dans ce Dialogue.

ARISTER, *Ariſter*, (*c*) ſorte de gâteau, qui étoit offert en ſacrifice aux dieux.

ARISTÈRE, *Ariſtera*, (*d*) Ἀριστερὰς, iſle du Peloponnèſe.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 363, 366.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 732. *& ſeq.* pag. 843. *& ſeq.*
(*c*) Antiquit. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 157.
(*d*) Pauſ. pag. 150. Plin. Lib. IV c. 12.

Pauſanias

Digitized by Google

Pausanias en parle ainsi : » En al-
» lant par mer du promontoire
» de Sylla, vers la ville d'Her-
» mione, on découvre un cap,
» que l'on nomme le cap Bucé-
» phale, & ensuite quelques isles.
« La premiere, qui est Haliouse,
» a un port très-commode pour
» l'abord des vaisseaux ; la secon-
», de est Pithyouse ; on nomme
» la troisième Aristère. » Cette isle étoit en la dépendance de ceux d'Hermione, & aujourd'hui elle est en celle des Turcs. On la nomme Aristeri, selon les Géographes modernes.

ARISTÉUS, *Aristeus*, (*a*) Ἀριστεὺς, natif d'Argos. Sa statue étoit à Olympie ; il fut couronné pour avoir doublé le stade, & son pere Chimon eut le prix de la lutte. Leurs statues étoient fort près l'une de l'autre. Celle du fils étoit un ouvrage de Pantias de Chio, fils & élève de Sostrate. Le pere eut deux statues, qui étoient deux chefs-d'œuvres de Naucydès, tant celle qui étoit à Olympie, que celle qui avoit été transportée d'Argos à Rome, & mise dans le temple de la Paix.

ARISTIAS, *Aristias*, Ἀριστίας, fils de Pratinas, poëte tragique. *Voyez* Pratinas.

ARISTIDE, *Aristides*, (*b*) Ἀριστείδης, fils de Lysimaque, étoit de la tribu Antiochide & du bourg d'Alopèce dans l'Attique. Il eut une étroite liaison avec Clisthène, celui qui établit le gouvernement de la République, après que les tyrans furent chassés. Il avoit conçu une estime toute particulière & une singulière vénération pour Lycurgue, le législateur de Lacédémone, qu'il préféroit à tous les plus grands politiques, jusqu'à le prendre pour modele. De-là vint qu'il favorisa l'Aristocratie, en quoi il eut toujours à lutter contre Thémistocle, qui tenoit pour le gouvernement populaire. Il est vrai que quelques Auteurs écrivent que, dès leur enfance étant nourris & élevés, en semble, il furent toujours opposés, non seulement dans les affaires sérieuses, mais dans leurs jeux même & dans leurs plaisirs ; & que ce fut cette opposition continuelle, qui servit le plus à découvrir & à faire connoître leur naturel. L'un étoit souple, hardi, plein de ruses & de finesses pour parvenir à ses fins, & il se portoit très-légérement à tout avec une vivacité incroyable ; au lieu que l'autre étoit ferme & constant dans ses mœurs, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, & incapable d'user du moindre mensonge & de la moindre ombre de flatterie, de déguisement & de fraude, non pas même par manière de jeu. Ariston de Chio, au reste, donne une autre raison de l'inimitié d'Aristide & de Thémistocle. Ce fut une rivalité en amour.

Aristide entra de bonne heure

(*a*) Paus. pag. 360.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 258, 266. Plut. Tom. I. pag. 318, 319. *& seq.* Corn. Nep. in Arist. c. 1. *& seq.* Paus. pag. 538. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 155, 156. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inf. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 406. Tom. XII. pag. 153, 154. T. XVIII. p. 142.

Digitized by Google

dans les charges de la République. Il marcha seul pour ainsi dire, & prit une route toute particulière dans sa manière de gouverner. Car, premièrement il ne voulut ni plaire à ses amis en commettant à leur gré des injustices, ni leur déplaire en leur refusant tout, & en ne leur accordant jamais la moindre grace. Ensuite, voyant que l'appui des amis portoit la plûpart des gouverneurs à abuser de leur pouvoir, pour commettre de injustices, il se précautionna contre ce penchant, en se mettant fortement dans l'esprit, & en disant toujours que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister toute sa force & tout son appui à faire & à conseiller en tout & par tout ce qui étoit convenable & juste. Cependant, comme Thémistocle entreprenoit beaucoup de choses téméraire-ment, qu'il s'opposoit à tous ses desseins, & qu'il rompoit toutes ses mesures, il fut obligé aussi lui-même de le contredire dans tout ce qu'il proposoit, & de le traverser, tant pour se défendre, & pour se venger, que pour rabattre son autorité, qui alloit toujours croissant par la faveur du peuple. Car, il estimoit qu'il valoit beaucoup mieux empêcher quelque chose d'utile à la République, que de souffrir que Thémistocle devînt le maître absolu, en lui laissant tout emporter de haute lutte. Enfin, un jour entre autres, Thémistocle ayant fait quelques propositions fort importantes & fort avantageuses, Aristide s'y opposa & fut le plus fort. Mais, en sortant de l'assemblée, il ne peut se retenir, & dit tout haut, qu'il n'y avoit de salut pour les Athéniens, que de les jetter, Thémistocle & lui, dans le Barathre.

Une autre fois, ayant fait quelque décret pour le proposer au peuple, il trouva dans le conseil beaucoup d'opposition & de contradiction. Il ne laissa pas de l'emporter. Mais, dans le moment que le président de l'assemblée alloit demander le consentement du peuple; comme il avoit vu, par les avis contraires, les inconvéniens qui en devoient arriver, il s'en déporta volontairement. Souvent, il faisoit proposer ses avis par tierces personnes, de peur que Thémistocle, par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre lui, ne s'opposât à tout ce qui pourroit être le plus utile.

Mais, ce qu'on trouvoit admirable en lui, c'étoit sa constance & sa fermeté dans les changemens imprévus, qu'ont à essuyer ceux qui se mêlent du gouvernement. Car, jamais il ne s'élevoit, quelques honneurs qu'on lui rendît, ni ne s'abaissoit, quelques mépris & quelques refus qu'il éprouvât, conservant par tout sa tranquillité & sa douceur ordinaires, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie & la servir dans tous les états gratuitement, & sans aucune vue, ni de biens ni de gloire. De-là, vient que le jour qu'on joua la pièce d'Eschyle, intitulée, *Les sept Chefs contre Thébes*, lorsque l'acteur récita ces vers, que le Poëte avoit faits à la

Digitized by Google

louange d'Amphiaraüs : *Il ne veut pas paroître homme de bien, mais, l'être véritablement, moissonnant les fruits de son esprit profond, d'où germent ces sentimens de grandeur & de sagesse*; tout le monde en même-tems jetta les yeux sur Aristide, comme sur celui à qui ce grand éloge convenoit le plus. Aussi-avoit il la force, non seulement de résister, pour la justice, aux sentimens de l'amitié & de la faveur; mais, ce qui est encore plus difficile, de fouler aux pieds l'inimitié & la colère. Et, à ce propos, on raconte qu'un jour, poursuivant en justice un de ses ennemis, après qu'il eut déduit tous les chefs d'accusation; comme il vit que les Juges refusoient d'entendre l'accusé, & qu'ils alloient le condamner tout d'une voix, il se leva de sa place, & alla avec lui se jetter aux pieds des Juges, pour les supplier de l'entendre dans ses justifications, & de ne pas le priver du privilége que les loix lui accordoient.

Un autre jour, qu'il présidoit au jugement de la cause de deux particuliers, l'un des deux ayant commencé par dire que son ennemi avoit fait, dans sa vie, bien des maux à Aristide: » Eh, mon » ami, lui repartit Aristide, en » l'interrompant, dis seulement » les maux qu'il t'a faits; car c'est » ton affaire que je juge, & non » pas la mienne.

Dans le tems qu'il étoit trésorier général de la République, Datis, envoyé par le roi de Perse, sous prétexte, comme il disoit, de se venger des Athéniens de ce qu'ils avoient brûlé sa ville de Sardes, mais dans la vérité pour subjuguer tous les Grecs, arriva sur les côtes de Marathon, avec toute son armée navale, & commença à piller & à ravager tout le païs. De dix généraux, que les Athéniens avoit élus pour cette guerre, le premier en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade, & Aristide étoit le second après lui, en réputation & en crédit. Dans le conseil de guerre qui fut tenu, Miltiade opina pour donner la bataille aux Barbares; & Aristide s'étant rangé à son sentiment, ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre. Comme les dix généraux commandoient l'armée, l'un après l'autre, chacun leur jour, quand le tour d'Aristide vint, il remit le commandement à Miltiade, enseignant par-là à ses compagnons que, d'obéir & de se soumettre aux ordres des plus sages, ce n'est nullement une chose honteuse; mais, que c'est au contraire une chose très-honorable & très-salutaire. Ainsi, adoucissant, par son exemple, la jalousie, qui pouvoit causer entre eux de grands débats, & les portant à se trouver heureux d'obéir à celui, qui avoit le plus d'expérience, il fortifia extrêmement Miltiade, qui devint maître absolu de l'armée, dont le commandement ne fut plus partagé; car, les autres généraux ne se souciérent plus de commander leur jour, & voulurent être entièrement à ses ordres.

Après la bataille, dans laquelle

Digitized by Google

les Barbares furent repoussés, Aristide, resté seul à Marathon avec sa tribu, pour garder les prisonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui; car l'or & l'argent étant semés çà & là dans le camp, & toutes les tentes & toutes les galères, qu'on avoit prises, étant pleines de hardes magnifiques, & de toutes sortes de meubles & de richesses sans nombre; non seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent. L'année suivante, Aristide fut d'abord élu premier Archonte, qui donnoit le nom à l'année, quoique Démétrius de Phalère assûre qu'il n'eut cette charge que peu de tems avant sa mort, après la bataille de Platées. Mais, dans les regiſtres publics, après l'Archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut vaincu à Platées, on ne trouvoit point du tout le nom d'Aristide parmi les Archontes; au lieu qu'on le trouvoit après l'Archonte Phanippe, sous lequel fut gagnée cette célebre bataille de Marathon.

De toutes les vertus d'Aristide, la plus connue, & celle qui se fit le plus sentir, fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuel, & dont les fruits se répandent sur plus de monde. C'est pourquoi, quoiqu'homme pauvre, & du simple peuple, il remporta le surnom de Juste; surnom très-royal & très-divin, dit Plutarque, mais que jusqu'ici, ajoûte cet excellent & udicieux Écrivain, aucun des tyrans, ni des Rois, n'a ambitionné. Ils ont mieux aimé être appellés *Poliorcetes*, ou preneurs de villes, *Ceraunes*, ou foudres, & *Nicanores*, ou vainqueurs; quelques-uns même ont pris plaisir à se voir donner les noms d'*Aigles* & de *Vautours*, préférant ainsi le vain honneur de ces titres, qui ne marquent que la force & la puissance, à la solide gloire de ceux qui marquent la vertu.

Ce surnom de Juste le fit d'abord aimer & respecter; mais, enfin il lui attira l'envie, surtout par les menées de Thémistocle, qui répandoit ce bruit parmi le peuple, qu'Aristide, ayant aboli tous les tribunaux en jugeant tout par lui-même, & en se rendant lui seul arbitre de tous les différends, s'étoit formé insensiblement & sans qu'on s'en apperçût, une monarchie sans pompe & sans gardes. Et le peuple, naturellement fier, enorgueilli encore par la victoire, & qui se croyant digne des plus grands honneurs, vouloit que tout dépendît de son autorité, étoit fort indisposé contre ceux, qui acqueroient un nom & une réputation au-dessus des autres. Ainsi, s'étant assemblés de tous les bourgs de l'Attique dans la ville, ils bannirent Aristide pour dix ans par la voie de l'Ostracisme.

Dans ces circonstances, comme on étoit occupé à écrire les noms, on dit qu'il y eut un habitant d'un bourg, homme grossier, qui ne sçachant ni lire, ni écrire, s'adressa à Aristide, qu'il prit pour quelqu'un d'entre le peuple, le

Digitized by Google

pria d'écrire le nom d'Ariſtide ſur ſon teſt qu'il lui préſenta. Ariſtide, admirant cette aventure, lui demanda s'il avoit reçu quelque déplaiſir d'Ariſtide : » Aucun, lui » dit le manant, je ne connois » pas même cet homme ; mais je » ſuis fatigué & bleſſé de l'en- » tendre par tout appeller le Juſ- » te. » Ariſtide, ſans répondre une ſeule parole, prit tranquillement le teſt, y écrivit ſon nom, & le lui rendit. Quand il ſortit de la ville pour remplir ſon ban, il leva les mains au ciel, & fit aux dieux une priere, comme on peut croire, toute contraire à celle d'Achille. Il pria que jamais il n'arrivât aux Athéniens aucun tems où le peuple fût forcé par la néceſſité de ſe ſouvenir d'Ariſtide.

Trois ans après, Xerxès traverſant à grandes journées la Theſſalie & la Béotie, pour arriver dans l'Attique, les Athéniens révoquerént cette loi & firent un décret, qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y obligea, ce fut ſur tout la crainte qu'ils eurent d'Ariſtide ; car ils appréhendérent que, ſe joignant à leurs ennemis, il ne corrompît la plûpart des citoyens, & qu'il ne les entrainât avec lui dans le parti des Barbares, en quoi ils jugeoient très-mal du caractère de ce perſonnage, qui, avant ce dernier décret, n'avoit jamais ceſſé d'exhorter & d'encourager les Grecs à défendre leur liberté, & qui, après ce décret, Thémiſtocle ayant été élu général de l'armée, ſe joignit à lui, & le ſecourut de ſa perſonne & de ſes conſeils, portant ainſi ſon plus grand ennemi au comble de la gloire pour le ſalut public.

Ariſtide fut depuis choiſi pour commander les troupes des Athéniens, en qualité de capitaine général, à la journée de Platées, dans laquelle Mardonius, lieutenant de Xerxès, fut mis en déroute, & toute l'armée des Perſes taillée en pièces. Cette grande action, à laquelle il eut tant de part, eſt le ſeul exploit mémorable, que l'hiſtoire nous ait conſervé de lui.

Quand les Athéniens furent de retour chez eux, Ariſtide, qui vit qu'ils cherchoient par toutes ſortes de voies à s'emparer du gouvernement & à le rendre abſolument populaire, fit d'un côté cette réflexion, que le peuple méritoit quelque conſidération, à cauſe de la valeur, qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles, qu'on venoit de gagner ; & de l'autre côté, il penſa auſſi qu'il n'étoit pas aiſé de réduire & de contenir ce peuple, qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu fier & hautain par ſes victoires. Dans cet embarras, voici le tempérament qu'il imagina. Il fit un décret, qui portoit que le gouvernement ſeroit commun à tous les citoyens, & que les Archontes ſeroient pris parmi tous les Athéniens, indifféremment, & ſans aucune diſtinction ni préférence.

Thémiſtocle ayant dit un jour au peuple dans une aſſemblée, qu'il avoit formé un deſſein, qui ſeroit très-utile & très-ſalutaire à

Digitized by Google

la ville, mais qui étoit d'une telle importance, qu'il devoit être tenu secret; le peuple lui ordonna de le communiquer à Aristide seul, qui l'examineroit. Thémistocle s'ouvrit donc à Aristide, & lui dit qu'il avoit pensé qu'on devoit brûler tous les vaisseaux des Grecs. Car, par ce moyen, les Athéniens se rendroient très-puissans, & deviendroient les maîtres des autres. Aristide ayant entendu ce projet, rentra dans l'assemblée, & dit: » » Athéniens, le dessein que m'a » communiqué Thémistocle, est » le plus utile qu'on puisse jamais » vous proposer; mais, il est » en même tems le plus injuste. » Sur son rapport, les Athéniens ordonnèrent à Thémistocle d'y renoncer, tant ce peuple aimoit la justice, & tant ce personnage avoit acquis son estime & sa confiance, par son grand sens & par son amour pour l'honnêteté & pour la vérité.

Quelque tems après, il fut envoyé capitaine général avec Cimon, pour faire la guerre aux Barbares. Là, voyant que Pausanias & tous les autres chefs des Spartiates traitoient tous les alliés avec beaucoup de fierté & d'empire, il prit une route toute contraire; car, il vivoit avec eux sans façon, avec beaucoup de douceur & d'humanité. Et par son exemple, il rendoit Cimon gracieux, accessible à tout le monde, & si équitable, qu'il n'y avoit personne, qui pût se plaindre de lui. Par ce moyen, insensiblement & sans que personne s'en apperçût, il enleva aux Lacédémoniens le commandement général, non à force d'armes, de navires, ou de chevaux, mais à force de douceur & de sage conduite. Car, les Athéniens étant déjà très-agréables aux Grecs, par la justice d'Aristide & par la douceur de Cimon; l'avarice de Pausanias & sa sévérité outrée les leur rendirent encore plus désirables. Pausanias ne parloit jamais aux capitaines des alliés, qu'avec aigreur & avec colère; & quant aux soldats, il les faisoit fouetter pour les moindres fautes, ou les obligeoit à se tenir de bout tout un jour, avec une ancre de fer sur les épaules. Personne ne pouvoit aller au fourrage, ni couper de la paille pour son lit, ni aller puiser de l'eau à la fontaine, qu'après les Spartiates. Car, il tenoit toujours là de ses esclaves, qui, avec des fouets, écartoient tous ceux qui vouloient en approcher. Sur quoi, Aristide, ayant voulu un jour lui faire des reproches & des remontrances, il fronça le sourcil, & lui dit qu'il n'avoit pas le loisir de l'entendre, & ne l'écouta point

Depuis ce tems-là, les capitaines des vaisseaux & les chefs des troupes, surtout ceux de Chio, de Samos & de Lesbos, pressoient Aristide de prendre le commandement général, & de recevoir sous sa protection & sauve garde tous les alliés, qui souhaitoient depuis long-tems d'être délivrés du joug des Spartiates, & de n'obéir qu'aux ordres des Athéniens. Aristide, les ayant entendus, leur répondit, qu'il voyoit

Digitized by Google

dans leurs discours, beaucoup de nécessité & de justice, mais qu'il manquoit seulement quelque action qui en marquât la sincérité & la vérité, & qui étant exécutée, jettât leurs troupes dans l'impossibilité de changer de sentiment.

Sur cette réponse, Uliade de Samos & Antagoras de Chio, ayant conspiré ensemble, & s'étant liés par les plus grands sermens, allérent attaquer près de Byzance la galère de Pausanias, qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pausanias, voyant cette insolence, se leva transporté de colère, & leur dit, d'un ton menaçant, que bientôt il leur feroit sentir que ce nétoit pas à sa galère, qu'ils avoient fait cette insulte, mais à leur propre païs. Ils ne firent que se moquer de ses menaces, & lui dirent qu'il n'avoit qu'à se retirer, & qu'il devoit bien remercier la fortune, qui l'avoit secouru à Platées; car, c'étoit le seul grand exploit, qui les retenoit, & qui les empêchoit de se ressentir & de se venger de tous les mauvais traitemens qu'il leur avoit faits. La fin fut qu'ils quittérent les enseignes des Spartiates, & se rangérent sous celles des Athéniens.

Pendant que les Lacédémoniens avoient le commandement, tous les Grecs payoient une certaine taxe pour la guerre; mais alors, pour faire que cette taxe fût imposée sur toutes les villes, avec plus d'égalité, ils demandérent aux Athéniens Aristide, & le chargérent d'examiner les terres & leurs revenus, & d'imposer ensuite à chacun, ce qu'il devoit payer raisonnablement, selon ses forces. Aristide, revêtu de cette grande autorité, qui le rendoit comme maître de toute la Gréce, n'en abusa point, & s'il y entra pauvre, il en sortit encore plus pauvre. Car, il fit cette imposition, non seulement avec beaucoup de désintéressement & de justice, mais encore avec beaucoup d'humanité & d'égalité, sans fouler personne; de manière que comme les Anciens avoient loué le siècle de Saturne, pour l'égalité & la justice qui y régnoient, les alliés des Athéniens vantérent surtout & célébrérent cette imposition d'Aristide, en l'appellant l'heureux sort de la guerre; louange qui augmenta encore peu de tems après, cette imposition étant doublée & triplée. Celle d'Aristide ne montoit qu'à quatre cens soixante talens; & bientôt après, Périclès l'augmenta presque d'un tiers.

Aristide ayant acquis une réputation admirable par la justice de cette imposition, on dit que Thémistocle ne faisoit que s'en moquer, & dire que les louanges qu'on lui donnoit sur cela, n'étoient pas les louanges d'un homme, mais d'un coffre, qui garde fidélement l'argent qu'on lui confie, sans en rien retenir. En quoi, il se vengea bien foiblement, du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui, & dont il avoit été fort piqué; car Thémistocle disant un jour, qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un général

Digitized by Google

d'armée, étoit de ſçavoir preſſentir & prévoir les deſſeins des ennemis; Ariſtide lui répartit que c'étoit aſſûrément une qualité néceſſaire, mais qu'il y en avoit une autre, dont il ne parloit point, qui étoit belle & digne d'un général; *c'eſt d'avoir les mains nettes & de ne ſe laiſſer pas dominer par l'argent.*

Ariſtide, ayant donc réglé tout les articles de l'alliance, fit jurer tous les alliés, qu'ils les obſerveroient de point en point; & il jura lui-même pour les Athéniens. En prononçant les malédictions, qui accompagnoient les ſermens, il jetta dans la mer des maſſes de fer toutes ardentes. Mais dans la ſuite, les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles, & à gouverner un peu plus deſpotiquement, il les exhorta à rejetter ſur lui ces malédictions, & à ſe décharger par-là de la peine due à un parjure, que la néceſſité de leurs affaires exigeoit abſolument. En général, Théophraſte écrit que cet homme, qui, dans tout ce qui le regardoit en particulier, & dans toutes les affaires de ſes concitoyens, étoit ſouverainement juſte, faiſoit pourtant, dans le gouvernement de la République, une infinité de choſes, ſelon l'exigence des cas, & ſelon qu'il étoit expédient à la patrie, qui avoit ſouvent beſoin de recourir à l'injuſtice pour ſe ſoûtenir, & il en rapporte des exemples. Car, il aſſure qu'un jour, comme on délibéroit dans le conſeil de faire porter à Athènes, contre le traité, les tréſors qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant propoſé l'avis; quand ce fut à lui à parler, il dit que cela étoit injuſte, mais utile.

Cependant, après avoir élevé ſa ville à ce dégré d'honneur & de gloire, de commander à tant de milliers d'hommes, il ne laiſſa pas de demeurer juſqu'à ſa mort dans la pauvreté, & de n'eſtimer pas moins la gloire, qui lui revenoit de cette pauvreté, que celle qui lui avoit acquis tous ſes trophées.

On trouve de grandes marques de ſa bonté & de ſa douceur dans la conduite qu'il tint à l'égard de Thémiſtocle; car, l'ayant toujours eu pour ennemi, dans tout le tems de ſon adminiſtration, & ayant été même banni par ſes menées; cependant, quand Thémiſtocle, accuſé de crime capital envers ſa mere, lui eut donné une belle occaſion de ſe venger, il ne ſe reſſentit point des maux, qu'il en avoit reçus, ne ſe joignit point à Alcméon & à Cimon, qui, avec pluſieurs autres, le pourſuivoient & travailloient à le faire chaſſer, ne dit jamais contre lui une ſeule parole, & ne ſe réjouit point de ſon malheur, comme il ne s'étoit jamais affligé de ſa fortune.

Pour ce qui eſt de la mort d'Ariſtide, les uns diſent qu'il mourut dans le Pont, où il étoit allé pour les affaires de la République, les autres aſſurent qu'il mourut de vieilleſſe à Athènes, honoré, reſpecté & admiré de tous ſes concitoyens. Voici ce que Cratère le Macédonien nous a laiſſé ſur la mort de

Digitized by Google

ce grand homme. Après le banniſſement de Thémiſtocle, le peuple devenu fier & inſolent, donna lieu à une infinité de calomniateurs. Ceux-ci, attaquant les plus puiſſans & les plus vertueux des citoyens, les expoſoient à l'envie du peuple, enflé de ſa proſpérité & de ſa grande puiſſance. Ariſtide même ne fut pas épargné. Il fut condamné pour malverſation, à la pourſuite de Diophante du bourg d'Amphitrope, qui l'accuſoit d'avoir reçu de l'argent des Ioniens, lorſqu'il impoſoit les tailles. Cratère ajoûte qu'Ariſtide, n'ayant pas le moyen de payer ſon amende, qui étoit de cinquante mines, s'embarqua, & alla mourir quelque part dans l'Ionie.

Cependant, Plutarque aſſure qu'encore de ſon tems, on montroit à Phalère, port d'Athènes, le tombeau d'Ariſtide, que la ville lui fit élever à ſes frais, parce qu'il n'avoit pas laiſſé de quoi ſe faire enterrer. On raconte auſſi que ſes filles furent mariées aux dépens du Prytanée, la ville s'étant chargée de leur donner leur dot, & ayant ordonné qu'on comptât, pour cet effet, à chacune mille dragmes. Elle donna auſſi à ſon fils Lyſimaque, cent mines d'argent, autant d'arpens de terre plantée, & lui ordonna encore quatre drachmes par jour. Ce fut Alcibiade même, qui en dreſſa le décret.

Selon Cornélius Népos, Ariſtide mourut environ la quatrième année après le banniſſement de Thémiſtocle. Si les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur le lieu où mourut ce grand homme, ils conviennent du moins, que ſa mort concourt preſqu'à l'an de Rome 270.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (*a*) Ἀριστείδης. Plutarque, au commencement de la vie d'Ariſtide, rapportée ci-deſſus, parle de deux Ariſtides d'après Panétius. Voici ce qu'il en dit : » Depuis la guerre » des Médes juſqu'à la fin de la » guerre du Péloponnèſe, il n'y a » dans les regiſtres que deux Ariſ- » tides, qui ayent remporté la » victoire dans les jeux, qu'ils » donnoient à leurs dépens; & ni » l'un ni l'autre n'étoient le même » que le fils de Lyſimaque; mais » le premier étoit fils de Xéno- » phile, & l'autre ne parut que » long-tems après, comme le » prouvent les caractères, qui » commencérent à être en uſage » après Éuclide. »

Ce paſſage eſt remarquable, en ce qu'il montre que, vers le tems de cette guerre du Péloponnèſe, les caractères Grecs changérent; & qu'en Gréce, on jugeoit des tems par la forme des caractères, comme nous en jugeons aujourd'hui. Cet Éuclide eſt le Mathématicien Éuclide, dont nous avons encore des ouvrages, & qui, après la mort de Socrate, fut maître de Platon.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (*b*) Ἀριστείδης, natif de Locres, étoit un des intimes amis de Platon. Il

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 319.

I (*b*) Plut. Tom. I. pag. 238.

Digitized by Google

répondit courageusement au vieux Denys, tyran de Syracuse ; qui lui demandoit une de ses filles en mariage : *J'aimerois mieux voir ma fille morte, que femme d'un tyran.* Quelque tems après, Denys ayant fait mourir ses enfans, & lui ayant demandé, par manière d'insulte, s'il étoit encore dans la même résolution sur le mariage de sa fille; Aristide lui fit cette généreuse réponse : *Je suis affligé de ce que tu m'as fait, & je ne me repens point de ce que je t'ai dit.* Mais, remarque Plutarque, c'est peut-être l'acte d'une vertu plus parfaite, & que tous les hommes ne sçauroient imiter.

ARISTIDE, *Aristides*, (*a*) Ἀριστείδης, comédien de la tribu Œnée dans l'Attique, selon Démosthène.

ARISTIDE, *Aristides*, (*b*) Ἀριστείδης, Éléen. On voyoit sa statue à Olympie. L'inscription faisoit foi qu'aux jeux Olympiques, il avoit remporté le prix de la course avec le bouclier; qu'aux jeux Pythiques, il avoit eu le prix du stade doublé; & qu'aux jeux Néméens, il avoit effacé tous les enfans de son âge à la course de l'Hipodrome, qui étoit une carrière, deux fois plus longue que le double stade.

ARISTIDE, *Aristides*, (*c*) Ἀριστείδης, célèbre Architecte, qui avoit perfectionné une fameuse barrière, qui étoit à Olympie, après qu'elle avoit été inventée par Aristoclès.

(*a*) Demosth. pag. 612.
(*b*) Paus. pag. 373.
(*c*) Paus. pag. 383.

ARISTIDE, *Aristides*, Ἀριστείδης. Cet Aristide natif de Milet, étoit un Historiographe, qui avoit composé des ouvrages, dont Plutarque se sert assez souvent dans ses petits paralleles. L'un de ces ouvrages étoit une histoire d'Italie, dont on cite jusqu'au quarantième livre. Les autres étoient des histoires de la Sicile & de la Perse. On ne sçait si un traité de l'isle de Cnide, cité par le Scholiaste de Pindare, n'est pas aussi de lui ; mais on est certain qu'il fut l'auteur des Miléfiaques, ouvrage romanesque, qui n'étoit qu'un tissu de contes trop libres. Ces Miléfiaques ont été le modele de plusieurs autres ouvrages de même nature, & entr'autres, de l'Ane d'or d'Apulée, qui, pour cette raison, avertit dans sa préface, qu'il va écrire des contes à la Miléfiaque. Les plus sages, d'entre les Payens, en ont blâmé Aristide.

Varron parle d'un Écrivain de même nom, né dans l'isle de Samos ; mais, il ne dit point quels furent ses ouvrages. Un autre Sophiste d'Ariadne a laissé quelques discours, ou oraisons, qui sont imprimées.

ARISTIDE, *Aristides*, (*d*) Ἀριστείδης, surnommé Quintilien, étoit un fameux musicien Grec. On trouve dans cet auteur un dénombrement exact de toutes les propriétés du rhythme musical, qu'il définit, *l'assemblage de plusieurs tems, qui gardent entre*

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 153, 163.

Digitized by Google

eux certain ordre, ou certaines proportions. C'eſt à cette ſource que M. Burette, comme il le dit lui-même, a puiſé ce qu'il dit des propriétés du rhythme, dans une diſſertation que l'on trouve parmi les Mémoires de l'Académie royale des Inſcriptions & Belles Lettres.

Au reſte, Ariſtide Quintilien, dans la vue de montrer combien ſont réelles & fondées, dans la nature même, ces ſortes de propriétés, en fait un parallele avec celles, qu'ont les diverſes allures ou démarches des hommes, pour caractériſer & peindre en quelque manière leurs différentes mœurs. Il prétend, par exemple, que la démarche, qui répond au rhythme ſpondaïque, eſt un ſigne de modération & de fermeté d'ame; que celle qui va par trochées, ou par péons, marque plus de feu & plus de vivacité; que celle, dont le rhythme ſuit le pyrrhique, annonce quelque choſe de bas & d'ignoble; que celle, où l'inégalité ſe trouve jointe à la vîteſſe, indique le déréglement & la diſſolution; qu'enfin une démarche qui réſulte du mêlange de toutes ces eſpèces, eſt la démarche d'un extravagant.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (*a*) Ἀριστείδης, peintre célebre, qui naquit à Thèbes, & qui floriſſoit environ 300 ans avant l'Ère Chrétienne. Ce fut un des plus fameux Peintres contemporains d'Apelle. A la vérité, il ne poſſédoit pas l'élégance & les graces dans le même dégré qu'Apelle; mais, il il eſt le premier, qui, par génie & par étude, ſe ſoit fait des regles ſûres pour peindre l'ame; c'eſt-à-dire, les ſentimens les plus intimes du cœur. Il excelloit dans les paſſions fortes & véhémentes auſſi-bien que dans les paſſions douces. Mais, ſon coloris avoit quelque choſe de dur & d'auſtère.

On a de lui, dit Pline, cet admirable tableau, où, dans le ſac d'une ville, eſt repréſentée une mere qui expire d'un coup de poignard, qu'elle a reçu dans le ſein, & un enfant, qui ſe traîne juſqu'à ſa mamelle pour la tetter. On voit ſur le viſage de cette femme, quoique mourante, les ſentimens les plus vifs & les ſoins les plus empreſſés de la tendreſſe maternelle. Elle paroît ſentir les dangers de ſon fils, & craindre qu'au lieu du lait qu'il cherche, il ne trouve que du ſang. On diroit que Pline a le pinceau à la main, tant il peint, avec de vives couleurs, tout ce qu'il décrit. Alexandre, qui aimoit tant les belles choſes, fut ſi enchanté de cette pièce, qu'il la fit emporter de Thèbes, où elle étoit, à Pella, lieu de ſa naiſſance, ou du moins qui paſſoit pour tel.

Ariſtide peignit encore une bataille des Grecs contre les Perſes, où il fit entrer dans un ſeul cadre, juſqu'à cent perſonnages, à raiſon de mille drachmes pour chaque figure, par accord fait en-

(*a*) Strab. pag. 381. Plin. L. VII. c. 38. L. XXXV. c. 10, 11. Mém. de l'Ac. des Inſc. & Bell. Lettr. Tom. VI. pag. 8. Tom. XII. pag. 239. Tom. XXI. p. 188. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 135, 136, 655, 656.

Digitized by Google

tre lui & le tyran Mnaſon, qui regnoit alors à Elatée dans la Phocide.

Un Bacchus peint par Ariſtide, étoit regardé comme ſon chef-d'œuvre. Ce tableau fut trouvé à Corinthe, lors de la priſe de cette ville par Mummius; mais, ſa beauté ne fut point connue des Romains. Ils ignoroient alors tout ce qui regarde les Beaux Arts. Polybe, qui étoit pour lors dans le païs, eut la douleur de voir ce tableau ſervir de table aux ſoldats, pour jouer aux dez. Il fut adjugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour ſix cens mille ſeſterces; c'eſt-à-dire, ſoixante-quinze mille livres. Le Conſul ſurpris qu'on eût fait monter à un ſi haut prix le tableau, dont il s'agit, uſa de ſon autorité, & le retint contre la foi publique, & malgré les plaintes d'Attale; parce qu'il s'imagina qu'il y avoit dans cette pièce quelque vertu cachée, qu'il ne connoiſſoit pas. Ce n'étoit point pour ſon intérêt particulier qu'il en uſoit ainſi, dans le deſſein de ſe l'approprier, puiſqu'il l'envoya à Rome, pour y ſervir d'ornement à la ville; par où dit Cicéron, il orna & embellit ſa maiſon bien plus réellement, que s'il y avoit placé ce tableau.

Ariſtide étoit ſi habile à exprimer la langueur, tant du corps que de l'ame, que le même Attale, grand connoiſſeur en ces ſortes de choſes, ne fit point difficulté de donner cent talens pour un de ſes tableaux, où il ne s'agiſſoit que d'une expreſſion de cette nature. Il n'y a que des richeſſes auſſi immenſes que celles d'Attale, qui étoient paſſées en proverbe, qui puiſſent rendre vraiſemblable un prix ſi exorbitant pour un ſeul tableau.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (*a*) Ἀριστείδης, autre peintre fameux, qui reçut les leçons d'Euxénide. Le P. Hardouin, dans ſes notes ſur Pline, le diſtingue du précédent, mais je ne ſçais ſi cette diſtinction eſt bien fondée.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (*b*) Ἀριστείδης, Philoſophe Platonicien, qui étoit d'Athènes, & qui vécut dans le deuxième ſiécle de l'Ére Chrétienne, ſous l'empire d'Adrien. S'étant fait Chrétien, il ne changea point de profeſſion, en changeant de religion, & il ſoûtint par ſa philoſophie l'Évangile de J. C; car, il compoſa, pour les Chrétiens, une excellente apologie, qu'il préſenta à l'Empereur, lors qu'il étoit à Athènes. S. Jérôme dit qu'on voyoit encore de ſon tems cet ouvrage, dont Euſebe fait auſſi mention. Les anciens Martyrologes, auſſi bien que les modernes, parlent d'Ariſtide, & font mémoire de lui au 31 d'Août.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (*c*) Ἀριστείδης, fils d'Éudémon, célebre orateur, philoſophe & prêtre de Jupiter, naquit à *Hadriani*, ville de cette partie de la Myſie,

(*a*) Plin. L. XXXV. c. 10.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 295. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 153, 163.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 244. Tom. X. p. 254. Tom. XII. pag. 372, 373, Tom. XVII. pag. 5. *& ſuiv.* Tom. XXI. pag. 91, 96.

Digitized by Google

qui eſt voiſine du mont Olympe. Ce fut l'an de Rome 880, de l'Ére Chrétienne 129, la douzième année de l'empire d'Adrien.

Il prit le prénom d'Élius; en ſorte qu'il ſe nommoit Élius Ariſtide, peut-être à cauſe de l'empereur Adrien, qui portoit ce nom, & il y joignit le ſurnom de Théodore, ou Don de Dieu, en mémoire d'une guériſon qu'il avoit reçue, & qu'il crut ſurnaturelle. Il eut pour premier maître, dans la littérature, Alexandre de Cotiée, célebre Grammairien, dont parle l'empereur Marc-Antonin. Il reçut à Athènes les premiers préceptes de l'éloquence, dans l'école d'Hérode Atticus, fameux rhéteur; il vint de là à Pergame prendre les leçons de l'orateur Ariſtocle, pour paſſer enſuite à Smyrne, & y continuer ſes études de rhétorique ſous Polémon.

Après s'être formé à l'éloquence ſous de ſi grands Maîtres, Ariſtide ſe mit à voyager. Il parcourut toute l'Égypte, viſita la Syrie, la Paleſtine, la Judée où il trouva encore des Juifs, malgré les édits rigoureux d'Adrien contre cette nation. Il alla à Cnide & dans l'iſle de Cos. Peu de tems après qu'il fut de retour dans ſa patrie, l'an 159 de J. C, étant tombé dangereuſement malade, il languit pendant treize ans; ce qui ne l'empêcha pas de parcourir encore pluſieurs villes, de ſe charger de diverſes fonctions, de compoſer & de prononcer des diſcours publics. Ses amis alloient quelquefois l'entendre déclamer dans ſon lit, & l'on prétend qu'ils s'en retournoient toujours fort ſatisfaits de ſes pièces. Enfin, ayant recouvré la ſanté vers l'an de J. C. 173, à l'âge de 44 ou 45 ans, il fit le voyage de Corinthe, où il aſſiſta aux jeux Iſthmiques, & y harangua avec ſuccès. L'année ſuivante, il harangua publiquement à Smyrne, l'empereur Marc Auréle; & il étoit encore deux ans après dans cette ville, lorſqu'elle fut ruinée par un tremblement de terre. Ariſtide en écrivit à l'Empereur en termes ſi touchans, que ce Prince donna tous les ordres néceſſaires pour rétablir cette ville; & les habitans, pleins de reconnoiſſance, y érigérent une ſtatue en l'honneur d'Ariſtide.

C'eſt ſans doute, depuis ce tems-là, qu'arriva l'hiſtoire ſuivante. On ſçait que chacune des villes principales, dont les députés formoient l'aſſemblée générale de l'Aſie mineure, avoit coûtume de nommer dans ſon aſſemblée particulière, qui ſe tenoit au commencement de l'année, un ſujet pour remplir la place de grand Prêtre de l'Aſie. Toutes les nominations particulières étoient enſuite portées par les députés à l'aſſemblée générale, où l'on regloit le rang de ces Aſiarques; car c'eſt ainſi qu'on les nommoit. L'orateur Ariſtide ſe trouvant à Smyrne, quelques perſonnes l'engagérent à venir à l'aſſemblée, en lui diſant que le peuple étoit diſpoſé à faire un ſacrifice public en ſon honneur. Dès qu'il s'y fut rendu, des gens ſubornés le nommérent à la grande Prêtriſe de l'Aſie, & n'eurent pas de peine à entrainer

Digitized by Google

tous les suffrages. Mais, Aristide ayant obtenu un moment d'audience, persuada au peuple de se contenter qu'au lieu de cette grande Prêtrise, il se chargeât du sacerdoce d'Esculape. Il sçut bientôt qu'on n'agissoit pas de bonne foi, & que les députés de Smyrne, qui étoient partis depuis pour la Phrygie supérieure, où l'assemblée générale devoit se tenir, vouloient le nommer de nouveau à la grande Prêtrise, comme s'il ne l'eût pas refusée, & qu'on ne fût pas demeuré d'accord qu'il seroit seulement prêtre d'Esculape. Pour parer ce coup, il dépêcha son pere nourricier Zosimion, & ses remontrances n'ayant pu empêcher qu'il ne fût nommé le troisième ou quatrième Asiarque, il appella de son élection au gouverneur de la province.

On ne consulta pas assez, dit M. de Boze, l'état de la fortune d'Aristde, quand on le nomma Asiarque. Il en fut d'autant plus effrayé qu'il n'étoit pas dans le cas de la loi, qui exemptoit des magistratures onéreuses, un pere de famille, qui avoit cinq enfans. Marc Auréle, informé de l'embarras où il se trouvoit, lui envoya, de son propre mouvement, & sous le prétexte honorable de ne le point détourner de ses occupations, un rescrit qui le dispensoit d'accepter aucune charge publique. Il n'est pas mal aisé de s'imaginer combien Aristide fit valoir cette attention du Prince.

Dans un tems, où une malheureuse idée de préséance divisoit trois villes célebres d'Asie, sçavoir Pergame, Ephèse & Smyrne, dont on vient de parler, Aristide craignant que cette émulation n'eût des suites dangereuses, n'oublia rien pour en arrêter le cours. Il alla à Pergame, où il prononça publiquement le discours, qui nous a été conservé parmi ses ouvrages, sous ce titre ΠΕΡΙ ΟΜΟΝΟΙΑΣ ΤΑΙΣ ΠΟΛΕΣΙΝ. C'est-à-dire, *De concordia ad urbes Asiaticas.* Il y fait l'éloge de chacune des villes, qui s'arrogeoient la primauté de l'Asie. Il commence par celui de Pergame, où il parloit, & finit par celui d'Ephèse. Il paroît que c'étoit de sa part une adresse & une sorte de ménagement pour les deux autres villes, qu'il auroit bien voulu disposer à céder à celle-ci les honneurs de la primatie, si quelqu'une d'entre elles avoit dû y prétendre. Quel avantage, dit-il, n'est-ce pas pour Éphèse, qu'après avoir rapporté tant de choses à la louange de Pergame & de Smyrne, il m'en reste encore tant à ajoûter sur son compte ? L'orateur laisse entrevoir que ceux, qui n'avoient aucun intérêt dans la dispute, pensoient tous comme lui.

Quelqu'accrédité qu'Aristide fût dans la Grèce, & par son éloquence, & par sa faveur auprès de Marc Auréle, si son discours fit quelque impression, ce ne fut que sur les habitans de Pergame, qui continuérent bien à se donner le titre de *premiers* ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ, mais sans y ajoûter le nom de l'Asie, où l'on sçavoit assez qu'ils tenoient un des premiers rangs. Il n'en fut pas de mê-

Digitized by Google

me de Smyrne. Rien ne put la détacher du titre de Première de l'Asie ; & immédiatement, après la mort de Marc Auréle, elle fit frapper en l'honneur de Commode, une médaille, où l'on lit : CMYRNAIΩN ΠRΩTΩN ACIAC.

Aristide mourut dans sa patrie, à l'âge de 60 ans, quoique d'autres lui donnent dix ans de plus, & prétendent qu'il est mort à Smyrne. Les ouvrages d'Aristide sont tous dans le genre oratoire. Ce sont des hymnes en prose, en l'honneur des dieux & des héros ; des panégyriques, ou des éloges d'empereurs Romains, de grands capitaines Grecs, des villes célebres, telles que Rome, Athènes, Smyrne & quelques autres. Ce sont des oraisons funébres, des apologies, des harangues, où l'on soûtient le pour & le contre, &c.

La meilleure édition des ouvrages d'Aristide, est celle que Samuël Jebb, Anglois, docteur en Médecine, nous a donnée en 2 volumes in 4°. en Grec & en Latin, avec les anciennes scholies, les notes & les corrections de divers sçavans, les prolégomènes de Sopater & ses propres observations. On prétend que le texte Grec a été revu sur plusieurs excellens manuscrits. Le premier volume de cette édition parut dès 1722, & le second n'a été publié qu'en 1730.

ARISTION, *Aristion*, Ἀριστίων, Athléte, fils de Théophile, étoit d'Epidaure. *Voyez* Thersiloque.

ARISTION, *Aristion*, (*a*) Ἀριστίων, Sophiste d'une naissance obscure, puisqu'on le dit fils d'une femme esclave. Il fut agrégé, par grace, au nombre des citoyens d'Athènes. C'étoit un homme d'un de ces caractères, nés pour imposer à la multitude par des manières fastueuses, par une éloquence populaire & emphatique, & par une intrépidité présomptueuse, qui ne manque jamais de faire impression sur le vulgaire. Il avoit eu soin de décorer ses talens, & de couvrir ses vices du masque de la philosophie. On sçait combien le nom de Philosophe donnoit de crédit & de relief dans Athènes. Les uns le disent formé dans l'école d'Aristote, d'autres dans celle d'Epicure. Quoiqu'il en soit, il fut député par les Athéniens, vers Mithridate, roi de Pont, qui, ayant reconnu en lui un instrument propre à ses desseins, lui fit tout l'accueil possible, dans la vue de se gagner, par son moyen, l'affection de ceux qui l'envoyoient.

Aristion seconda très-bien les intentions du Prince, écrivant à ses amis d'Athènes des lettres, par lesquelles il relevoit la puissance de Mithridate, & vantoit sa magnificence & ses bienfaits. Et, comme les Athéniens avoient donné aux Romains quelque sujet de mécontentement, qui n'est pas

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 66, 458. *& seq.* Paus. pag. 35, 36. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 332. *& suiv.* Hist. Rom. T. V. pag. 609. *& suiv.*

Digitized by Google

expliqué dans l'hiſtoire, mais qui doit avoir été grave, puiſqu'ils étoient condamnés à une amende, & leurs magiſtrats interdits de leurs fonctions, Ariſtion promettoit aux Athéniens, que s'ils embraſſoient le parti du Roi, non ſeulement ils ſeroient exemptés de l'amende, que les Romains leur avoient impoſée, mais, que le gouvernement populaire ſeroit rétabli, & que la ville en général, & tous les citoyens en particulier, tireroient des avantages infinis de l'alliance d'un Prince ſi puiſſant & ſi généreux. Il n'en fallut pas davantage pour renverſer les eſprits du peuple d'Athènes, toujours volage, toujours leger & inconſtant. Et les meilleures têtes, les principaux citoyens, voyant où tout cela tendoit, prirent ſagement le parti de quitter une ville qui vouloit ſe perdre, & ſe retirérent à Rome.

Cependant, Mithridate envoya ſes flottes en Gréce; & l'iſle & le temple de Délos, qui, juſqu'alors ſans murailles & ſans armes, avoient trouvé dans le ſeul reſpect de la religion, une défenſe aſſurée, ayant été pillés par Métrophane l'un des généraux du Roi; Ariſtion, avec ces tréſors ſacrés & une eſcorte de deux mille hommes, que lui donna le général Archélaüs, revint à Athènes. Il eſt incroyable, quelles folies fit le peuple d'Athènes, pour recevoir cet illuſtre perſonnage. Comme la tempête l'avoit jetté du côté de Cariſte en Eubée, on lui envoya des vaiſſeaux de guerre pour l'amener, & de plus, une chaiſe d'honneur, ou une eſpèce de trône, ſoûtenu ſur des pieds d'argent. Lorſqu'il arriva, toute la ville courut au-devant de lui. En particulier, ceux qui étoint conſacrés au culte de Bacchus, ne manquérent pas de rendre toutes ſortes de reſpects à l'ambaſſadeur du nouveau Bacchus; c'eſt le nom que l'on avoit donné à Mithridate. Ce n'étoient qu'acclamations, ſacrifices, libations, auxquels on étoit invité par la voix d'un héraut, comme dans les cérémonies les plus joyeuſes & les plus ſaintes.

Ariſtion, étant allé loger dans une des plus belles maiſons de la ville, parut le lendemain en public, avec un habillement ſuperbe & un anneau, ſur lequel étoit gravée l'image de Mithridate. La foule fut auſſi grande que le jour précédent. On s'étouffoit dans les rues, ſur tout au tour de lui, quoiqu'il fût précédé de gens en armes, qui, pour plaire à la multitude, s'étoient conſtitués comme ſes gardes, & accompagnoient ſa marche. En cet équipage, il monta ſur le tribunal, d'où les magiſtrats Romains avoient coûtume de haranguer le peuple d'Athènes; & il fit un diſcours rempli de fanfaronades, d'éloges outrés de Mithridate, de préſages inſenſés ſur les exploits futurs de ce Prince, qui devoient anéantir les Romains. Il finit par exhorter la multitude à donner une forme certaine à leur gouvernement, que le Sénat de Rome vouloit abolir. Ces dernieres paroles étoient un piège. Le but de l'ambitieux Sophiſte étoit

de

Digitized by Google

de se faire donner la souveraine puissance dans Athènes. Le peuple en fut la dupe & ne manqua pas de proclamer Aristion Préteur. Il leur fit sentir tout d'un coup ce qu'ils devoient se promettre de son gouvernement. Car, après les avoir remerciés de l'honneur qu'ils lui avoient fait, il ajoûta: *Puisque vous m'avez élu votre chef, il est juste que j'aie seul autant de pouvoir, que vous en avez tous ensemble.* Et pour se mettre sur le champ en possession de ses droits, il désigna lui-même les collégues, qu'il prétendoit se donner.

Le reste de sa conduite répondit à ce début, & devint une tyrannie décidée. Les plus riches & les plus gens de bien, comme il ne manque pas d'arriver en semblables occasions, étoient les plus exposés à la violence. Il leur imputoit d'être partisans secrets des Romains; & sous ce prétexte, il faisoit mourir les uns, & envoyoit les autres à Mithridate. Être accusé & être condamné, c'étoit une même chose; car, afin qu'ils ne pussent lui échapper, il se rendoit lui-même leur juge. Plusieurs, pour se sauver de la persécution, s'enfuirent de la ville; mais, il fit courir après eux. Ceux, qui furent ramenés, périrent dans les tourmens. Il fit mettre des gardes aux portes de la ville pour empêcher que personne ne pût en sortir sans ordre. Enfin, les malheureux Athéniens vivoient comme prisonniers dans leurs propres maisons, où ils étoient obligés de se renfermer au coucher du soleil, sans qu'il leur fût permis d'en sortir après ce tems, même avec un flambeau. On peut juger que parmi ces violences, il n'oublioit pas le soin de s'enrichir. Les confiscations de biens, les rapines de toute espèce, lui produisirent de si grandes sommes, que l'on dit qu'il remplit d'argent des puits entiers.

Tel étoit l'état des choses à Athènes, lorsque Sylla, général des Romains, vint faire le siége de cette ville; siége qui fut très-funeste aux habitans. Il y eut une famine extrême; une mesure de bled contenant un peu plus que quatre de nos boisseaux, se vendoit mille drachmes. Plusieurs étoient réduits à arracher les herbes, qui croissoient autour des murs, ou à faire amollir dans l'eau des cuirs de souliers, pour en tirer une foible & misérable subsistance. Il y en avoit même qui se nourrissoient de chair humaine, & mangeoient les cadavres, dont la ville étoit remplie.

Ce qui portoit à l'excès le sentiment des maux publics, c'est que pendant que les citoyens périssoient de faim, le tyran Aristion faisoit grand'chere, passant les jours entiers à boire, à se divertir & à danser avec ses satellites. Il faisoit distribuer pour quatre jours un chénix d'orge par tête, c'est-à-dire, une mesure, qui passe un peu la dixième partie d'un de nos boisseaux, nourriture à peine suffisante pour des poulets. Et la prêtresse de Minerve lui ayant fait demander une très-petite mesure de bled, il lui envoya du poivre. Cependant, il ne vouloit point

Digitized by Google

entendre parler de mettre fin à une calamité si horrible, en se rendant aux Romains. Les Sénateurs & les Prêtres étant venus le prier d'avoir pitié de la ville, & de demander à capituler, il fit tirer sur eux. Enfin, il se détermina à députer vers Sylla deux ou trois de ses compagnons de crapule, qui, encore à demi-ivres, au lieu de tenir des discours convenables à la circonstance, s'amusérent à vanter la gloire d'Athènes & à citer Théfée, Codrus, & les trophées de Marathon & de Salamine. Le général Romain les écouta avec le dernier mépris : » » Allez, leur répondit-il, heureux » & glorieux mortels; reportez » tous ces beaux discours dans » vos écoles. Quant à moi, je ne » suis point venu ici pour ap» prendre votre histoire, mais » pour soumettre des rebelles. »

Ainsi, Aristion mit le comble aux maux, qu'il avoit fait souffrir à Athènes, en réduisant cette ville infortunée à être prise de force. Il comprit alors qu'il n'y avoit point de grace à espérer pour lui. Il se retira cependant dans la citadelle, où il fallut l'assiéger; mais enfin, la disette d'eau & de vivres l'ayant forcé de se rendre, il reçut la juste peine de ses crimes, & fut mis à mort avec tous ceux, qui s'étoient rendus les ministres de sa tyrannie, l'an 86 avant J. C.

Pausanias dit qu'Aristion s'étoit réfugié dans un temple de Minerve, d'où le vainqueur commanda qu'on le tirât, pour le faire mourir; & il attribue principalement à cette action sacrilége le genre de mort, dont Sylla fut frappé. Ce général mourut de la maladie pédiculaire, qui corrompt toute la masse du sang, au point que la chair se pourrit & engendre de la vermine.

ARISTIPPE, *Aristippus*, (*a*) Ἀρίστιππος, Thessalien. C'étoit, selon Xénophon, un hôte de Cyrus.

ARISTIPPE, *Aristippus* (*b*) Ἀρίστιππος, philosophe de Cyrène, ville de Libye, vivoit environ 400 ans avant l'Ére Chrétienne. La réputation de Socrate & tant de belles actions, qu'il avoit ouï dire de lui, l'attirérent à Athènes.

Phanias le Péripatéticien disoit que, s'étant mis à professer la philosophie, il fut le premier des disciples de Socrate, qui prit de l'argent de ceux qu'il instruisoit, & que même il lui envoya un jour une somme de quatre cens livres, ou environ, qui étoit venue de ce gain. Mais, comme Socrate ne pouvoit souffrir qu'on enseignât la vérité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt, & lui manda en même tems que son bon génie ne lui permettoit pas de recevoir des présens de cette nature.

(*a*) Xenoph. pag. 244.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. IX. Epist. 26. Diog. Laert. in Aristip. Suid. Tom. I. pag. 428. Horat. L. II. Satyr. 3. v. 100. *& seq.* L. I. Epist. 17. v. 13. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 965, 966. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 673. Tom VI. pag. 411. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 13. T. X. pag. 84. Tom. XIV. pag. 60. *& suiv.*

Digitized by Google

Xénophon ne goûtoit pas fort Ariſtippe ; & apparemment, il y avoit quelque méſintelligence entre eux. C'eſt pour cela, diſent les Auteurs qui en parlent, qu'au traité des choſes mémorables, il a introduit Socrate réfutant Ariſtippe ſur le ſujet de la volupté.

Théodore, au livre des Sectes, le maltraite auſſi un peu; & Platon lui a donné quelque atteinte au dialogue de l'Ame.

Ariſtippe étoit particulièrement admirable en une choſe ; c'eſt qu'il s'accommodoit à tout, & que la diverſité des lieux, des tems, des perſonnes, & de toutes les autres circonſtances, qui varient preſque à l'infini, ne le déconcertoit jamais. Il étoit toujours lui-même, quoique tout changeât autour de lui. Enfin, on n'a jamais vu de meilleur acteur pour le théatre, qu'Ariſtippe pour la vie civile : auſſi, dit on, que ce fut principalement pour cela, que Denys tyran de Sicile l'eſtima plus que pas un de ceux, qu'il avoit attirés à ſa cour, voyant qu'il mettoit tout à profit, & uſoit admirablement bien des choſes, quelles qu'elles puſſent être. En effet, il ſe ſervoit bien des occaſions agréables, & les ménageoit en homme ſage ; mais, comme il eſt vrai qu'il ne les laiſſoit jamais échapper, lorſqu'elles ſe préſentoient à lui ; il eſt vrai auſſi qu'il ne ſe mettoit pas autrement en peine de courir après les plaiſirs abſens. C'eſt pour cela ſans doute que quelqu'un ayant demandé à Diogène, ce qu'il lui ſembloit d'Ariſtippe ; *je trouve*, dit-il, *que c'eſt un fort bon chien pour un roi.*

Timon lui a donné un coup de dent, auſſi bien que les autres quand il a dit en quelque endroit :

Ce galant Docteur de Cyrène
Eſt fort friand de volupté,
Et ſouvent ajuſte ſans peine
L'erreur avec la vérité.

Un jour, Ariſtippe eut envie de manger d'une perdrix à ſon ſouper, & en donna juſqu'à une piſtole & demie. Quelqu'un de ſes amis ſçut cela, & ne put s'empêcher de lui en dire un mot. Ariſtippe l'écouta fort patiemment ; mais enſuite il lui fit cette demande : *Si les perdrix ne coûtoient qu'un carolus la pièce, vous en acheteriez à ce prix là, n'eſt-ce pas ? Aſſurément*, dit l'autre. *Hé bien*, reprit Ariſtippe, *je n'eſtime pas plus une piſtole & demie, que vous un carolus. Etes-vous content ?*

Denys lui ayant un jour donné le choix de trois femmes, qui étoient les plus belles de ſon ſerrail, il les prit toutes trois, & dit qu'Alexandre Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déeſſe, contre deux autres déeſſes. Mais les ayant fait conduire juſqu'à la porte du palais, il les renvoya, & leur dit qu'elles ſeroient aſſurément mieux chez le prince, que chez lui, faiſant voir par-là, que, s'il ſçavoit bien recevoir, il ſçavoit bien dédaigner auſſi. Et c'eſt pour cela ſans doute que Strabon dit un jour : *Il n'y a qu'un Ariſtippe au mon-*

Digitized by Google

de, qui sçache porter tantôt une casaque de pourpre, & tantôt des haillons.

Denys lui ayant un jour craché au visage, il l'endura en galant homme, & n'en témoigna aucun ressentiment. Un de ses amis l'ayant rencontré le lendemain : *Quoi Aristippe*, lui dit-il, *souffrir de telles indignités ? Vous n'y songez pas*, repartit Aristippe, *mille pauvres pêcheurs se mouillent souvent jusqu'à la peau, pour n'attraper peut-être qu'un goujon, ou quelque méchante sardine ; & vous ne voudriez pas que je souffrisse un peu de flegme, qui tombe sur mon visage, pour pêcher un turbot ou un saumon. C'est l'entendre mal, ne vous en déplaise.*

Une autre fois, comme il passoit par la rue, Diogéne, qui lavoit des choux & des porreaux, s'adressa à lui & lui dit: *Si tu avois appris à manger de ce que j'apprête, tu ne ferois point la cour aux Rois, comme tu fais. Mais vous, seigneur Diogéne*, lui répondit Aristippe, *si vous aviez appris à vivre avec les vivans, vous ne laveriez ni choux ni porreaux, comme vous faites.*

Comme on lui demandoit quel avantage il avoit tiré de la Philosophie; *Quel avantage*, dit-il, *c'est que je puis converser avec tout le monde, & ne rien craindre. Mais, vous, M M. les Philosophes, qu'avez-vous tant par dessus les autres hommes ? Au moins une chose ; c'est que quand il n'y auroit point de loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre comme nous faisons.*

Pourquoi les Philosophes recherchent-ils les riches, & que les riches ne recherchent point les philosophes ? C'est que les philosophes connoissent qu'ils ont besoin des riches, & que les riches ne connoissent pas qu'ils ont besoin des philosophes. Cette demande lui fut faite par Denys.

Quelle différence y a-t-il entre un homme bien élevé, & celui qui ne l'est pas ? La même qu'on voit entre un cheval dompté & un autre qui ne l'est pas.

Un jour, allant faire visite chez une courtisanne, il remarqua qu'un jeune homme, qui étoit avec lui, en rougissoit. Et en même tems, *mon fils*, lui dit-il, *le mal n'est pas d'y entrer, mais de n'en pouvoir sortir, quand on y est.*

Un avocat, ayant plaidé une cause pour lui, & l'ayant gagnée, lui demanda: *Hé bien, dans cette affaire, à quoi vous a servi votre Socrate ? A ceci*, dit-il, *c'est que tout ce que vous avez dit pour ma défense, est véritable depuis un bout jusqu'à l'autre.*

Il disoit que le plus important précepte qu'il donnoit à Areté sa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au de-là du nécessaire.

Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t-il beaucoup mieux pour cela ? Au moins, quand il sera au théatre, où se tient l'assemblée du peuple, on ne dira pas que c'est pierre sur pierre.

Quelqu'un lui ayant amené son fils, & le priant d'en avoir soin, il lui demanda quinze pistoles. *Mais*, dit l'autre, *j'aurois un*

Digitized by Google

eſclave pour ce prix là. Vous avez raiſon, répondit Ariſtippe; *achetez en un, mon ami, & vous en aurez deux.*

Il diſoit qu'il prenoit de l'argent de ſes diſciples, pour leur apprendre à quoi ils s'en devoient ſervir. On attribue à Ariſtippe une infinité d'autres bons mots; ce qui prouve combien il avoit la repartie prompte.

Ariſtippe mourut en retournant de Syracuſe à Cyrène. Ce Philoſophe fut le chef des Cyrénaïques, qui ſe partagent en trois branches; ſçavoir, les Hégéſiaques, les Annicériens & les Théodoriens. Le fond de la doctrine d'Ariſtippe étoit que le ſouverain bonheur de l'homme, pendant cette vie, conſiſtoit dans la volupté, & ſa conduite ne démentoit point ſes ſentimens.

Ariſtippe fut ſuivi d'Areté ſa fille, d'Éthiope de la ville de Ptolémaïde, & d'Antipater de Cyrène. A Areté ſuccéda Ariſtippe ſon fils, ſurnommé le diſciple de ſa mere. Cet Ariſtippe fut ſuivi de Théodore, qu'on ſurnomma au commencement l'Athée, & enſuite Dieu.

A Antipater ſuccédérent ceux-ci, Épitimédès de Cyrène, Parébatès, Hégéſias, ſurnommé l'orateur de la mort, & Annicéris.

On trouve quatre Ariſtippes remarquables, entr'autres, celui dont nous parlons; ſon petit-fils, dont nous venons auſſi de parler, & qui fut ſurnommé Métrodidacte, ou diſciple de ſa mere; un autre qui avoit fait une hiſtoire d'Arcadie; & le quatrième fut un Philoſophe de la nouvelle Académie.

Outre les ouvrages, que le premier Ariſtippe avoit faits, quelques-uns diſent qu'il avoit compoſé encore ſix livres de diſſertations; & quelques autres, du nombre deſquels eſt Soſicrate de Rhodes, diſent qu'il n'a rien écrit abſolument. Mais, Sotion & Panétius aſſurent qu'il fit une partie des livres qui portent ſon nom, & en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Catalogue des Livres attribués à Ariſtippe.

Trois livres de l'hiſtoire de Libye, dédiés à Denys.
Un autre livre contenant vingt-cinq Dialogues, les uns en Attique, les autres en Dorien; ſçavoir, Artabaze.
A ceux qui avoient fait naufrage.
Aux Bannis.
Aux Pauvres.
A Laïs.
A Porus.
A Laïs, touchant le miroir.
Hermias.
Le Songe.
A l'Échanſon.
Philomélus.
A ſes Domeſtiques, ou à ſes Familiers.
A ceux, qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, & tenoit des femmes chez lui.
A ceux, qui lui reprochoient la dépenſe exceſſive de ſa table.
Une lettre à Areté ſa fille.
A un qui ſe préparoit pour les jeux Olympiques.

Digitized by Google

Deux demandes.
Une Chreïe, ou petit discours à Denys.
Une autre touchant l'Image.
Une autre sur la fille de Denys.
A un qui croyoit qu'on lui faisoit tort.

Mais, selon Sotion & Panétius, il n'avoit écrit que ce qui suit.

De la Vertu.
De la Discipline.
Une Exhortation.
Artabaze.
Pour les Bannis.
A ceux, qui avoient fait naufrage.
Six livres d'Entretiens.
Trois livres de Chreïes.
A Laïs.
A Porus.
A Socrate.
De la Fortune.

ARISTIPPE, *Aristippus*, (a) Ἀριστίππος, contemporain d'Aratus, général des Sicyoniens. Pendant que ce général travailloit à mettre en liberté la ville d'Argos, le tyran Aristomaque ayant été mis à mort, Aristippe s'empara aussi-tôt de la souveraineté, & fut encore plus détestable que son prédécesseur. Sur l'heure même, Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens, qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette ville, ne doutant point que les Argiens ne fussent très-disposés à le soûtenir. Mais, comme il trouva le peuple déjà accoûtumé à la servitude, & soumis volontairement au joug, & que personne ne parut pour se joindre à lui, il se retira, n'ayant fait, par son expédition, qu'attirer aux Achéens une grosse affaire; car, on les accusoit d'avoir commencé la guerre en pleine paix; & ils furent appellés en justice devant les Mantinéens.

La cause fut plaidée, sans qu'Aratus comparût; & Aristippe lui-même la poursuivit si vivement, qu'il gagna, & fit condamner les Achéens à une amende de trente mines. Comme il haïssoit & craignoit également Aratus, il complota de le faire tuer, avec l'aide du roi Antigone, qui s'étoit prêté à sa vengeance. Déjà, il y avoit par tout de leurs émissaires, qui n'épioient que l'occasion d'exécuter leur dessein. Mais, dit Plutarque, il n'y a point de si bonne & de si sûre garde pour un commandant & pour un prince, que la ferme & vraie affection de ceux, qui lui sont soumis; car, lorsqu'une fois le peuple & les nobles sont accoûtumés à ne pas craindre leur prince, mais à craindre pour lui, alors, il a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Voilà pourquoi, poursuit Plutarque, je veux interrompre ici le fil de mon récit, pour rapporter la manière de vivre du tyran Aristippe, cette manière de vivre dont la tyrannie si enviée, & le faste de la monarchie qu'on vante tant, & qui paroît si

(a) Plut. Tom. I. pag. 1038. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 291. 292.

Digitized by Google

heureuſe, lui avoient impoſé la néceſſité.

Ce Tyran, qui avoit pour allié le roi Antigone, qui nourriſſoit tant de troupes pour la ſûreté de ſa perſonne, & qui n'avoit laiſſé dans ſa ville aucun de ſes ennemis vivant, ne ſouffroient pas que ſes gardes fuſſent dans le palais. Il vouloit qu'ils fiſſent la garde en dehors dans les portiques, qui étoient tout autour. D'abord après ſouper, il chaſſoit tous ſes domeſtiques, fermoit ſur lui la porte de ſa cour, & avec ſa concubine, il ſe retiroit dans une chambre haute, qui fermoit par le moyen d'une trappe, ſur laquelle il mettoit ſon lit, où il dormoit, comme on peut croire que dort un homme en cet état, toujours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mere de ſa concubine retiroit la nuit l'échelle, par où il montoit à cette chambre, & l'enfermoit dans une autre chambre; & le lendemain matin, elle la rapportoit & appelloit ce merveilleux, cet heureux Tyran, qui ſortoit comme un ſerpent de ſon repaire. Au lieu qu'Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par la vertu & par la force des loix, une domination perpétuelle, paroiſſoit devant tout le monde, avec une robe toute ſimple & un méchant manteau.

Aratus, ayant ſouvent tâché de ſurprendre Ariſtippe, & à la dérobée, & à force ouverte, & de lui enlever Argos, manqua toujours ſon entrepriſe. Quelque-tems après, averti qu'Ariſtippe formoit le deſſein de ſurprendre Cléones, mais qu'il le craignoit à cauſe du voiſinage de Corinthe, où il demeuroit actuellement, envoya par tout ſes ordres pour aſſembler les troupes; & leur ayant fait prendre des vivres pour pluſieurs jours, il deſcendit à Cenchrées, dans la vue de provoquer Ariſtippe par cette ruſe, & de lui donner l'envie de profiter de ſon abſence, pour attaquer les Cléonéens. Cela réuſſit, comme il l'avoit penſé; car, Ariſtippe ſe préſenta en même-tems, avec ſon armée, devant Cléones. Mais, Aratus étant retourné le ſoir même à Corinthe, lorſqu'il étoit déjà nuit cloſe, & ayant diſpoſé des gardes par tous les chemins, il marcha à la tête des Achéens, qui le ſuivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté & d'allégreſſe, que non ſeulement ils firent leur marche, mais entrérent dans Cléones la même nuit, & ſe mirent en bataille, ſans qu'Ariſtippe, en eût le moindre vent.

Le lendemain à la pointe du jour, les portes étant ouvertes, & les trompettes ayant donné le ſignal, il fondit ſur les ennemis avec de grands cris de victoire, & les chargea avec tant de furie, qu'il les renverſa du premier choc, les mit en fuite, & les pourſuivit par le chemin qu'il lui parut que le Tyran avoit dû plutôt prendre pour s'enfuir. Car, cette campagne étoit coupée de pluſieurs traverſes & de pluſieurs routes. La pourſuite dura juſqu'à Mycènes. Ariſtippe fut attrapé par un Crétois, & égorgé ſur le champ, au

Digitized by Google

rapport de Dinias, & il y eut plus de quinze cens des ennemis de tués.

Au reste, Aratus, ayant remporté une victoire si éclatante, sans avoir perdu un seul homme, ne put pourtant se rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté; car, Agias & le jeune Aristomaque s'y jettérent avec les troupes du roi de Macédoine, & s'en emparérent.

(*a*) Pline fait mention d'un peintre, qui se nommoit Aristippe.

ARISTIUS [M.], *M. Aristius*, (*b*) tribun militaire, du tems de César, sous lequel il servit dans les Gaules. Un jour que M. Aristius, allant joindre sa légion, étoit à Châlons sur Saone avec quelques marchands Romains, les Éduens le firent sortir de cette ville sur leur parole, ainsi que les marchands; mais, à peine en étoient-ils sortis, qu'ils vinrent les attaquer en chemin. Après leur avoir enlevé leur équipage, ils les tinrent assiégés jour & nuit, & envoyérent querir du renfort, après une grande perte de part & d'autre.

Cependant, sur la nouvelle que l'on reçut que César étoit maître de leurs troupes, ils viennent trouver Aristius en corps, lui disent que la chose ne s'étoit pas faite par une délibération publique, ordonnent qu'il en sera informé, confisquent les biens de Litavique & de ses freres, & dépêchent vers César pour se justifier, afin de ravoir leurs gens, qui étoient à son service. Cependant, comme il y en avoit plusieurs, souillés de ce crime, & enrichis du butin, ils se préparent secrétement à la guerre sur la crainte du châtiment, & envoyent vers les états voisins pour les solliciter à la révolte. César fit bon accueil à leurs députés, quoiqu'il fût bien averti de ce qui s'étoit passé, & dit qu'il ne leur imputoit point la faute du peuple, & ne rabattoit rien pour cela de l'affection qu'il leur portoit.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*c*) historien Grec de Cassandrie, qui vivoit sous la 112e Olympiade, vers l'an 332 avant J. C., du tems d'Alexandre le Grand, qu'il accompagna dans ses expéditions. Il écrivit même l'histoire de ce Prince, qu'Arrien a suivie, comme il l'avoue de bonne foi, dès le commencement de la sienne.

Plutarque cite Aristobule en plusieurs endroits, & en particulier dans la vie de Démosthène. Aristobule rapportoit qu'Alexandre ayant envoyé à Athènes demander qu'on lui livrât quelques orateurs, du nombre desquels étoit Démosthène, celui-ci en prit occasion de conter au peuple la fable des loups & des chiens, qui dit que les loups demandérent un jour aux brebis, que pour avoir la

(*a*) Plin. L. XXXV. c. 4.
(*b*) Cæs. de Bell. Gall. p. 312, 313.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 856. *& alib. pass.* Strab. pag. 509, 714, 824. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 111.

Digitized by Google

paix avec eux, elles leur livraſſent les mâtins, qui les gardoient. Par-là, Démoſthène ſe comparoit, & comparoit avec lui, les autres orateurs aux chiens qui veillent, & qui combattent pour le troupeau; & il comparoit Alexandre au loup. Il leur dit de plus: » Comme nous voyons dans les » marchés les marchands porter » dans une écuelle une montre » de leur bled; & par le moyen » de cette montre, vendre tout » le bled qu'ils ont chez eux, » vous de même vous ne vous » appercevez pas qu'en nous li- » vrant nous, comme la montre, » vous vous livrez tous ſans ré- » ſerve à votre ennemi. « C'eſt ainſi que l'écrivoit Ariſtobule de Caſſandrie.

Strabon cite auſſi fort ſouvent Ariſtobule. Cet Auteur eſt compté au nombre de ceux, qui n'ont fait aucune mention des Amazones, ni de leur Reine.

ARISTOBULE, *Ariſtobulus*, Ἀριστόβουλος, frere d'Épicure. Cet Ariſtobule vivoit environ la 120e Olympiade; vers l'an 300 avant J. C. Il aima la Philoſophie, & s'y rendit même célebre, comme on le peut connoître par le témoignage de Philodème, cité par Diogène Laërce, & par celui de Plutarque.

ARISTOBULE, *Ariſtobulus*, Ἀριστόβουλος, (*a*) Juif qui étoit de la race des Prêtres ſacrés, & précepteur du roi Ptolémée. L'an 188 de l'Ére Grecque; c'eſt-à-dire, environ l'an 120 avant l'Ére Chrétienne, le peuple, qui demeuroit à Jéruſalem & dans toute la Judée, le Sénat & Judas lui adreſſérent une belle lettre, qui eſt rapportée au commencement du deuxième livre des Maccabées. Ils lui donnoient avis dans cette lettre des graces, que Dieu avoit faites à la nation, d'avoir fait mourir le cruel Antiochus, qui les avoit accablés de tant de maux; de les avoir délivrés de la tyrannie des Macédoniens; & de leur avoir découvert le feu ſacré, caché depuis ſi long-tems, & le ſupplioient lui & tous les Juifs, qui étoient en Égypte, de célébrer en action de graces, avec pompe & ſolemnité, la fête de la Scénopégie. Il y en a qui prétendent que Judas l'Eſſénien, auteur du ſecond livre des Maccabées, & qui étoit en grande eſtime à Jéruſalem, tant par ſa profonde ſageſſe, que par la connoiſſance des choſes à venir, écrivit la lettre, dont on vient de parler, ou du moins, en donna le deſſein.

Il eſt parlé de cet Ariſtobule, dans l'article qui ſuit. *Voyez* cet article.

ARISTOBULE, *Ariſtobulus*, Ἀριστόβουλος, Juif & philoſophe péripatéticien, auteur de quelques ouvrages.

S. Clément d'Alexandrie parle du premier livre de ce Philoſophe, adreſſé à Ptolémée Philométor. Anatolius, cité par Euſébe, prétend que c'eſt ce même Ariſtobule, qui étoit du nombre des ſeptante Interprétes, & qui avoit com-

(*a*) Macca b. L. II. c. 1. v. 10. *& ſeq.*

Digitized by Google

posé des commentaires sur les livres de Moïse, qu'il dédia à Ptomée fils de Lagus, & à son fils Ptolémée Philadelphe. Ajoûtez à cela que S. Clément & Eusébe croyent que cet Aristobule n'est point différent de celui dont il est fait mention dans la préface du second livre des Maccabées, & qui y est nommé précepteur du roi Ptolémée, & de la race des Prêtres oints ou sacrés ; c'est-à-dire, des prêtres du Dieu Israël, que l'on consacroit par l'onction sainte.

On croit communément que Ptolémée, dont Aristobule étoit précepteur, est celui qui est nommé Philométor. La lettre, où son nom se trouve est datée de la 188e année des Grecs, qui revient à l'an du monde 3880. Philométor étoit mort en 3860; c'est-à-dire, vingt ans auparavant. Cela n'empêche pas que l'on n'ait pu donner à Aristobule la qualité de précepteur de ce Prince. Ce n'est pas là ce qui embarrasse. Mais, comment faire vivre Aristobule jusqu'en 3880, lui qui a dédié des livres à Ptolémée, fils de Lagus, mort en 3720; c'est-à-dire, cent soixante ans auparavant ? Il devoit avoir au moins vingt ans, lorsqu'il commença & dédia ces livres. Ainsi, en 3880, il auroit eu cent soixante-dix ans; ce qui ne paroît point croyable.

Il vaut dont mieux distinguer deux Aristobules ; c'est-à-dire, reconnoître qu'Aristobule, qui florissoit du tems de Ptolémée Philométor, n'est pas le même que celui qui vivoit long-tems auparavant sous le regne de Ptolémée fils de Lagus.

ARISTOBULE I, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*a*) fils d'Hyrcan & petit-fils de Simon Maccabée. Il fut surnommé Philellen, ou amateur des Grecs. Aristobule donna des preuves de sa valeur du vivant de son pere, qui étoit grand-prêtre & prince des Juifs. Ce fut au siége de Samarie, qu'il conduisoit avec son frere Antigone. Quand la ville eut été prise, on la démolit entièrement, & on jetta les matériaux dans les torrens, qui couloient au pied de la montagne, sur laquelle la ville étoit bâtie. Trois ans après, environ l'an du monde 3898, Hyrcan mourut.

Aristobule, comme l'aîné, succéda à son pere, dans la souveraine sacrificature & dans la principauté temporelle. Dès qu'il se vit bien établi dans l'une & dans l'autre, il prit le diadême & le titre de Roi, qu'aucun de ceux, qui avoient gouverné la Judée, depuis la captivité de Babylone, n'avoit encore porté. La conjoncture des tems lui parut très-favorable pour cette entreprise. Les Rois de Syrie & d'Égypte, qui, seuls, pouvoient s'y opposer, étoient des Princes foibles, embarrassés par des guerres intestines & domestiques, peu assurés sur le trône, & ne s'y maintenant pas long-tems. Il sçavoit que les Ro-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 454. *& seq.* de Bell. Judaïc. pag. 711. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 250. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XI. pag. 75.

Digitized by Google

mains étoient fort portés à autoriſer ces démembremens, & ce partage d'états des rois Grecs pour les affoiblir, & pour les tenir bas & petits devant eux. D'ailleurs, il étoit naturel qu'Ariſtobule profitât des victoires & des conquêtes de ſes ancêtres, qui avoient donné une conſiſtance aſſurée & non interrompue à la nation Juive, & l'avoient préparée à ſoûtenir la majeſté d'un Roi parmi ſes voiſins.

La mere d'Ariſtobule, en vertu du teſtament d'Hyrcan, prétendoit gouverner; mais, Ariſtobule fut le plus fort, la mit en priſon, & l'y fit mourir de faim. Pour ſes freres, comme il aimoit beaucoup Antigone, le plus âgé de tous, d'abord il lui fit part du gouvernement. Il mit les trois autres en priſon, & les y retint tant qu'il vécut.

Lorſqu'Ariſtobule ſe fut établi dans la pleine poſſeſſion de l'autorité qu'avoit eu ſon pere, il fit la guerre aux Ituréens, & après en avoir ſoumis la plus grande partie, il les obligea d'embraſſer le Judaïſme, comme, quelques années auparavant, Hyrcan y avoit obligé les Iduméens. Il leur donna l'alternative, ou de ſe faire circoncire & d'embraſſer la religion Juive, ou de ſortir de leur païs, & d'aller chercher un établiſſement ailleurs. Ils aimérent mieux reſter, & faire ce qu'on exigeoit d'eux; & ainſi ils furent incorporés aux Juifs pour le ſpirituel & pour le temporel.

Une maladie obligea Ariſtobule de revenir de l'Iturée à Jéruſalem, & de laiſſer le commandement de l'armée à ſon frere Antigone, pour achever la guerre qu'il y avoit commencée. La Reine & ſa cabale, qui envioient la faveur d'Antigone, profitérent de cette maladie pour indiſpoſer le Roi contre lui par de faux bruits & de noires calomnies. Antigone revint bientôt à Jéruſalem après les heureux ſuccès, par leſquels il avoit terminé cette guerre. Son entrée fut une eſpèce de triomphe. On célébroit alors la fête des Tabernacles. Il alla droit au temple, tout armé, & avec ſes gardes, comme il étoit entré dans la ville, ſans donner le tems de rien changer à ſon équipage. On lui en fit un crime auprès du Roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoya ordre de ſe déſarmer & de le venir trouver en diligence, comptant que, s'il refuſoit d'obéïr, c'étoit une preuve qu'il avoit quelque mauvais deſſein; & en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Ariſtobule avoit envoyé, gagné par la Reine & par ſa cabale, lui rapporta l'ordre tout autrement, & lui dit que le Roi ſouhaitoit de le voir tout armé, comme il étoit. Antigone partit auſſitôt pour le venir trouver; & les gardes, qui le virent armé, exécutérent leurs ordres & le tuérent.

Ariſtobule, ayant ſçu tout ce qui s'étoit paſſé, en conçut un vif repentir, qui ne contribua pas peu à augmenter ſon mal & à abréger ſa vie. Un jour qu'un de ſes ſerviteurs portoit dehors du ſang, que ce Prince avoit vomi, il le laiſſa par hazard tomber au lieu, où l'on voyoit encore les marques de celui d'Antigone.

Digitized by Google

Ceux, qui en furent témoins, jettérent un grand cri, qui fut entendu du Roi. Il en voulut ſçavoir la cauſe; & l'ayant appriſe, il en fut ſi vivement touché, que ne pouvant retenir ſes larmes & ſes ſanglots, il s'écria : *Grand Dieu, vous vengez juſtement le parricide, que j'ai commis ! Juſqu'à quand mon corps retiendra-t-il mon ame criminelle ?* En diſant ces mots, il expira l'an 101 avant l'Ére Chrétienne.

Il eut pour ſucceſſeur ſon frere Alexandre Jannée, que Salomé, ou Alexandra, femme d'Ariſtobule, tira de priſon auſſi-tôt après la mort du Roi.

ARISTOBULE II, *Ariſtobulus*, Ἀριστόβουλος, (*a*) fils d'Alexandre Jannée & de la reine Alexandra. Cette Princeſſe, après la mort de ſon mari, avoit pris en main les rênes du gouvernement, & ſe conduiſoit en tout au gré & & par les conſeils des Phariſiens, qui abuſoient étrangement de ſa confiance. Ariſtobule ne put s'empêcher de déſapprouver publiquement la conduite de ſa mere. Les amis & les partiſans d'Alexandre Jannée, ſur leſquels tomboit toute la rage des Phariſiens, voyant que les perſécutions ne finiſſoient point, vinrent trouver la Reine, ayant Ariſtobule à leur tête. Ils lui repréſentérent les ſervices, qu'ils avoient rendus au feu Roi, leur fidélité & leur attachement pour lui dans toutes les guerres, & dans les embarras, où il s'étoit trouvé pendant les troubles; qu'il leur étoit bien dur, qu'on leur fît, à préſent qu'elle gouvernoit, un crime de tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & de ſe voir ſacrifiés à la haine implacable de leurs ennemis, uniquement à cauſe de leur attachement pour elle & pour ſa maiſon. Ils la ſupplioient d'arrêter ces ſortes de recherches; ou, ſi elle ne le pouvoit pas, de leur permettre de ſe retirer du païs, & d'aller chercher ailleurs un aſyle; ou du moins qu'on les mît dans les places, où elle avoit garniſon, pour y être à couvert de la violence de leurs ennemis.

La Reine étoit touchée, autant qu'on peut l'être, de l'état où elle les voyoit, & de l'injuſtice qu'on leur faiſoit. Mais, il ne dépendoit pas d'elle de faire pour eux tout ce qu'elle eût ſouhaité; car, elle s'étoit donné des maîtres, en s'engageant à ne rien faire ſans le conſentement des Phariſiens. Elle ſe détermina pourtant au troiſième parti, qu'ils lui avoient propoſé, & les diſperſa dans les places, où elle avoit garniſon.

Quelque-tems après, la Reine envoya Ariſtobule ſon fils, contre Ptolémée, fils de Mennée, roi de Chalcide, dont la demeure étoit au pied du mont Liban, & qui incommodoit extrêmement ſes voiſins, & ſur tout ceux de Damas. Ariſtobule, avec ſes troupes, marcha vers cette dernière ville, y entra, & revint ſans avoir rien fait de fort conſidérable dans

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 463, 464. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. V. pag. 255, 257. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. VI. pag. 366, 367, 368. *& ſuiv.*

Digitized by Google

tette expédition. Sa grande ambition étoit de mettre les troupes dans ſes intérêts, afin de s'emparer du royaume à la mort de ſa mere.

En effet, cette Princeſſe ne tarda pas à tomber malade d'une maladie très-dangereuſe, qui la mit à l'extrêmité. Dès qu'Ariſtobule vit qu'elle n'en pouvoit pas revenir, il ſe déroba de nuit de Jéruſalem, avec un ſeul domeſtique, & s'en alla dans les places, où, ſelon le plan qu'il en avoit donné, on avoit mis en garniſon les amis de ſon pere. Il y fut reçu à bras ouverts; & en quinze jours de tems, vingt-deux de ces places & châteaux ſe donnérent à lui; ce qui le rendit maître de preſque toutes les forces de l'État. Le peuple, auſſi-bien que l'armée, étoit tout diſpoſé à ſe déclarer pour lui, las de la dure adminiſtration des Phariſiens, qui avoient gouverné en maîtres ſous Alexandra, & étoient devenus inſupportables à tout le monde. On venoit donc en foule de tous côtés ſe ranger ſous les étendards d'Ariſtobule, dans l'eſpérance qu'il aboliroit la tyrannie des Phariſiens; ce qu'on ne pouvoit pas attendre d'Hyrcan ſon aîné, élevé par ſa mere dans une ſoumiſſion aveugle pour cette ſecte; outre qu'il n'avoit, ni le courage, ni la capacité néceſſaires pour un deſſein ſi vigoureux. Car, il étoit peſant & indolent, ſans activité, ſans application, & d'un fort petit génie.

Quand les Phariſiens virent que le parti d'Ariſtobule groſſiſſoit, ils vinrent, Hyrcan à leur tête, repréſenter à la Reine mourante ce qui ſe paſſoit, & lui demander ſes ordres & ſon aſſiſtance. Sa réponſe fut, qu'elle n'étoit plus en état de ſe mêler de ces ſortes d'affaires, & qu'elle leur en laiſſoit le ſoin. Cependant, elle inſtitua Hyrcan ſon héritier, & expira peu de tems après.

Mais, Ariſtobule s'affermiſſoit de jour en jour, & faiſoit de nouveaux progrès; de ſorte que trois ans après la mort d'Alexandra, les deux freres ayant livré le combat dans la pleine de Jéricho, Ariſtobule demeura victorieux; & Hyrcan fut obligé de ſe ſauver à Jéruſalem dans la forteresſe, où la femme & les enfans d'Ariſtobule étoient arrêtés. Il y fut bientôt aſſiégé; & les troupes d'Hyrcan n'étant pas en état de ſoûtenir le ſiége, on fit un accord ou traité de paix, qui portoit que Hyrcan vivroit en ſimple particulier, ayant la jouiſſance de ſes biens; & qu'Ariſtobule auroit le titre de Roi, avec la ſouveraine ſacrificature. Ce traité fut juré entre les deux freres dans le temple même; & après s'être embraſſés mutuellement, Ariſtobule ſe logea dans le palais Royal, & Hyrcan ſe retira dans la maiſon, qu'avoit occupé Ariſtobule, ſon frere.

Celui-ci jouït de la royauté & de la ſouveraine ſacrificature pendant trois ans & trois mois; & il en auroit joui bien plus long-tems, ſi Antipas, autrement Antipater, Iduméen, n'y eût mis obſtacle. Il engagea donc Hyrcan à ſe retirer auprès d'Arétas, roi d'Arabie,

Digitized by Google

& porta enſuite Arétas même à faire la guerre à Ariſtobule. Arétas remporta ſur lui une grande victoire, & l'aſſiégea avec une armée de cinquante mille hommes dans le temple de Jéruſalem, où il ſe défendit avec les Prêtres, qui lui étoient attachés. Quelques mois après, Scaurus, ayant été envoyé par Pompée en Syrie, vint à Damas, où il reçut des ambaſſades de la part des deux freres, Hyrcan & Ariſtobule, qui lui faiſoient de grandes offres, pour tâcher de l'attirer chacun dans leur parti. Ariſtobule lui offrit trois cens talens; & Scaurus ſe déclara pour lui. Il fit dire à Arétas d'abandonner le ſiége, à moins qu'il ne voulût être déclaré ennemi du peuple Romain.

Ainſi, Ariſtobule ſe trouva en liberté. Pompée étant venu lui-même à Damas ſur la fin de la même année, Ariſtobule lui envoya en préſent une vigne d'or, eſtimée cinq cens talens. Quelque tems après, il vint à Damas des ambaſſadeurs d'Hyrcan & d'Ariſtobule. Ceux d'Ariſtobule accuſérent Gabinius & Scaurus d'avoir reçu de l'argent, le premier trois cens talens, & l'autre quatre cens; ce qui indiſpoſa beaucoup contre Ariſtobule, ces deux Romains, qui auroient pu lui rendre Pompée favorable. Mais, comme Pompée ne pouvoit aſſeoir un jugement certain ſur les diſcours des deux ambaſſadeurs, il ordonna à Hyrcan & à Ariſtobule de venir eux-mêmes ſe préſenter devant lui, pour ſoûtenir leurs droits.

Il y vint auſſi quantité de Juifs demander qu'on les délivrât de la domination de l'un & de l'autre frere. Ils repréſentérent qu'ils ne devoient pas être gouvernés par un Roi; qu'ils avoient accoûtumé depuis long-tems de ne l'être que par le ſouverain ſacrificateur, qui, ſans autre titre, leur adminiſtroit la juſtice ſelon les loix & les réglemens, qui leur avoient été tranſmis par leurs ancêtres; qu'à la vérité les deux freres étoient de la race ſacerdotale; mais, qu'ils avoient changé la forme du gouvernement, pour une nouvelle, qui les mettroit dans l'eſclavage, ſi on n'y remédioit.

Hyrcan ſe plaignoit qu'Ariſtobule le dépouilloit injuſtement de ſon droit d'aîneſſe, en uſurpant tout, & ne lui laiſſant qu'une petite Terre pour ſon entretien. Il l'accuſoit auſſi de faire le métier de corſaire ſur mer, & de piller ſes voiſins ſur terre. Et pour confirmer ce qu'il alléguoit contre lui, il produiſoit près de mille Juifs, & des principaux de la nation, qu'Antipater avoit fait venir exprès, pour appuyer, par leur témoignage, ce que ce Prince avoit à dire contre ſon frere.

Ariſtobule répondit à cela, qu'Hyrcan avoit été dépoſé uniquement à cauſe de ſon incapacité; que ſa pareſſe & ſa nonchalance le rendant abſolument incapable des affaires, le peuple l'avoit mépriſé, & que lui Ariſtobule avoit été obligé de prendre les rênes du gouvernement, pour l'empêcher de tomber en des mains étrangères; enfin, qu'il ne portoit point d'autre titre que ce-

Digitized by Google

lui, qu'avoit eu ſon pere Alexandre. Et, pour preuve de ce qu'il avançoit, il produiſit pluſieurs jeunes gens de qualité du païs, qui parurent avec tout l'éclat que peuvent donner la magnificence & le bel air. Leurs habits ſuperbes & leurs manières, hautes & pleines de fierté, ne firent pas beaucoup de bien à ſa cauſe.

Pompée en entendit aſſez pour voir qu'il y avoit de la violence dans la conduite d'Ariſtobule; mais, il ne voulut pourtant pas prononcer ſi-tôt, de peur qu'Ariſtobule irrité ne traverſât ſes deſſeins du côté de l'Arabie, qu'il avoit fort à cœur. Il renvoya donc civilement les deux freres, & leur dit qu'à ſon retour, après qu'il auroit ſoumis Arétas & les Arabes, il paſſeroit par la Judée, & qu'alors il régleroit leur affaire, & mettroit ordre à tout.

Ariſtobule, qui comprit bien la penſée de Pompée, partit de Damas bruſquement & ſans lui faire la moindre civilité, revint en Judée, fit prendre les armes à ſes ſujets, & ſe mit en état de ſe défendre. Par cette conduite, il ſe fit, de Pompée, un ennemi mortel.

En effet, dès que le général Romain eut appris la manœuvre, qu'avoit fait Ariſtobule en Judée, il y mena ſon armée, & trouva Ariſtobule poſté dans le château d'Alexandrion, qui étoit à l'entrée du païs ſur une haute montagne. C'étoit une place extrêmement forte, bâtie par ſon pere Alexandre, qui lui avoit donné ſon nom. Pompée l'envoya ſommer de deſcendre pour le venir trouver. Ariſtobule n'en avoit guere envie; mais, il ſe rendit enfin à l'avis de ceux, qui étoient avec lui, leſquels, redoutant une guerre avec les Romains, lui conſeillérent d'y aller. Il le fit; & après une converſation, qui roula ſur ſon différend avec ſon frere, il revint dans ſon château. Il fit encore le même manége, deux ou trois fois, pour tâcher, par cette complaiſance, de gagner Pompée, & de l'engager à décider en ſa faveur. Mais, de peur d'accident, il ne laiſſoit pas de bien garnir ſes places fortes, & de faire tous les autres préparatifs pour une défenſe vigoureuſe, en cas que Pompée prononçât contre lui. Pompée, qui en eut avis, la dernière fois qu'il y vint, l'obligea à les lui mettre toutes entre les mains en ſequeſtre, & lui fit ſigner des ordres pour cela à tous les commandans de ces places.

Ariſtobule, outré de la violence qu'on lui avoit faite, dès qu'il fut relâché, ſe rendit en diligence à Jéruſalem & y prépara tout pour la guerre. Réſolu de garder la couronne, il ſe trouvoit le jouet de deux paſſions oppoſées, l'eſpérance & la crainte. Quand il voyoit la moindre apparence que Pompée décideroit en ſa faveur, il employoit tous les artifices de la complaiſance pour ſe le rendre favorable. Quand, au contraire, il trouvoit la moindre raiſon de ſoupçonner qu'il ſe déclareroit contre lui, il ſuivoit une conduite toute oppoſée. Voilà ce qui produiſit le contraſte, qui ſe voit dans les différentes démarches,

Digitized by Google

qu'il fit dans toute cette affaire.

Pompée le suivit de près, & s'avança vers Jérusalem. Quand il fut près de la ville, Aristobule, qui commençoit à se repentir de ce qu'il avoit fait, vint le trouver, & tâcha de se raccommoder avec lui, en lui promettant une soumission entière & une grosse somme d'argent pour prévenir la guerre. Pompée accepta ses offres, & envoya Gabinius à la tête d'un détachement recevoir l'argent. Mais, quand ce lieutenant général arriva à Jérusalem, il trouva les portes fermées; & au lieu de recevoir de l'argent, il entendit crier de dessus les murailles, que ceux de la ville ne vouloient pas tenir l'accord. Pompée, là-dessus, ne voulant pas qu'on se moquât de lui impunément, fit mettre dans les fers Aristobule, qu'il avoit retenu, & s'avança avec toute l'armée devant Jérusalem.

La ville fut prise trois mois après; & Hyrcan fut confirmé par Pompée dans la dignité de prince des Juifs & de souverain sacrificateur, à l'exclusion d'Aristobule, qui fut mené prisonnier a Rome, avec ses deux fils, Antigone & Alexandre, & ses deux filles. Alexandre s'échappa des mains de ses gardes & revint en Judée; mais, Antigone fut mené à Rome, avec ses deux sœurs & Aristobule leur pere. Ils y demeurérent huit ans, après lesquels Aristobule, s'étant échappé avec son fils Antigone, retourna à Jérusalem. Il y assembla quelques troupes, avec lesquelles il voulut se fortifier dans le château d'Alexandrion; mais, Gabinius, gouverneur de Syrie, envoya contre lui des troupes, qui le prévinrent. Il s'efforça ensuite de se rendre maître de Machéronte; & ayant formé une armée de huit mille hommes, il osa hasarder un combat contre les troupes Romaines. Il perdit cinq mille hommes dans cette bataille; & s'étant fait jour, avec mille autres, au travers des ennemis, il se retira à Machéronte, dans le dessein de s'y fortifier; mais, on ne lui en laissa pas le loisir. Il y fut assiégé, & après deux jours de siége, il se rendit tout couvert de blessures, avec son fils Antigone, & fut mené captif à Gabinius, qui le fit de nouveau conduire à Rome.

Lorsqu'il y fut arrivé, le Sénat ordonna qu'Aristobule demeureroit dans les liens, mais que l'on renverroit ses fils en Judée, parce que Gabinius avoit écrit qu'il l'avoit ainsi promis à leur mere, & que ce n'étoit que sous cette condition qu'elle avoit consenti à lui remettre les places du païs, dont elle étoit la maîtresse.

Aristobule demeura à Rome pendant sept ou huit ans, depuis l'an du monde 3948, jusqu'en 3955. Ce fut Jule César, qui le remit en liberté, voulant l'envoyer en Palestine, afin qu'il y entreprît quelque chose contre Pompée. Il lui destinoit même deux légions, pour qu'il s'en servît à s'assurer de la Province; mais, ceux du parti de Pompée l'empoisonnérent, avant qu'il fût sorti de Rome. Les partisans de César lui rendirent les honneurs de la sépulture,

Digitized by Google

pulture, 45 ans avant J. C. Son corps demeura à Rome assez longtems embaumé dans du miel, jusqu'à ce que Marc-Antoine le fit reporter en Judée, pour être enterré dans le tombeau des Rois.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*a*) fils d'Alexandre & petit-fils d'Aristobule II. Il eut pour mere Alexandra, fille d'Hyrcan, & pour sœur Mariamne, qui fut mariée au grand Hérode.

Aristobule étoit un des plus beaux princes de son tems. Comme il étoit le dernier de la race des Asmonéens, Hérode, son beau-frere, fit ce qu'il put pour l'éloigner de la souveraine sacrificature, qui étoit due à sa naissance. Toutefois, vaincu par les pressantes sollicitations de Mariamne, sa femme, & d'Alexandra, sa belle mere, il revêtit de cette dignité le jeune Aristobule, qui n'avoit alors que dix-sept ans. Mais, Hérode ayant remarqué que le peuple témoignoit beaucoup d'inclination pour ce jeune Prince, en conçut une telle jalousie, qu'il résolut de le faire périr. Il en trouva l'occasion, un jour qu'il étoit à Jéricho. Aristobule ayant eu envie de se baigner, avec quelques autres jeunes gens, dans un réservoir d'eau, qui étoit près du palais, Hérode donna ordre secrétement qu'on le noyât, en le faisant plonger comme par divertissement. Cela arriva vers l'an 30 avant J. C. Il n'y avoit pas encore un an révolu qu'Aristobule exerçoit la souveraine sacrificature.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀρισόβουλος, (*b*) fils d'Hérode le Grand & de Mariamne. Il avoit un frere, nommé Alexandre. Nous avons promis, à l'article de celui-ci, de réunir ici ce qui regarde ces deux Princes; c'est ce que nous allons faire.

Aristobule & Alexandre étoient les personnes les mieux faites de leur tems. Après la mort funeste de Mariamne leur mere, ils furent envoyés à Rome, pour y être élevés auprès d'Auguste, dans tous les exercices convenables à leur qualité. Auguste leur fit l'honneur de leur accorder un appartement dans son palais, voulant donner à Hérode, leur pere, cette marque d'estime & de considération. Quelque-tems après, Hérode fit un voyage à Rome, pour faire sa cour à Auguste, & pour ramener ses deux fils, Alexandre & Aristobule, qui étoient assez instruits de tout ce qui convenoit à leur condition. Les habitans de la Judée les reçurent avec une joie & une faveur extraordinaires, tant à cause de leur extrême beauté, qu'en considération du sang des Asmonéens, dont ces Princes étoient sortis par leur mere. Mais, Salomé, sœur d'Hérode, qui avoit été la principale cause de la mort de Ma-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 513. & *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 256, 257.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 548, 549, 555. & *seq.* de Bell. Judaïc. pag. 749, 750. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 15. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 491.

Digitized by Google

riamne, craignant que si jamais ils avoient l'autorité en main, ils ne lui fissent éprouver les effets de leur ressentiment, résolut de les perdre par ses calomnies dans l'esprit d'Hérode.

Elle s'y prit avec adresse, de peur d'être reconnue, & elle ne fit d'abord rien connoître de sa mauvaise volonté. Hérode, voyant ses deux fils en âge d'être mariés, leur donna des femmes. Il fit épouser à Alexandre, Glaphyre, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, & à Aristobule, Bérénice, fille de Salomé. Phéroras, frere du roi, se joignit à Salomé pour comploter la perte de ces deux jeunes Princes. C'est pourquoi, ils observoient tous leurs discours, & leur fournissoient eux-mêmes souvent l'occasion de s'expliquer avec vivacité sur la manière, dont Hérode avoit fait mourir leur mere Mariamne. Tout ce qu'ils disoient, étoit d'abord rapporté au Roi dans des termes odieux & envenimés. Hérode, qui ne pouvoit se défier de son frere & de sa sœur; & qui connoissoit l'humeur de ses fils, ajoûta aisément foi à ce qu'on lui rapportoit, qu'Alexandre & Aristobule disoient tout haut qu'ils vengeroient un jour la mort de leur mere. Pour réprimer leur hauteur, il fit venir à la cour Antipater, son fils aîné, qu'il avoit eu d'une certaine femme, appellée Doris, & qu'il faisoit élever hors de Jérusalem, parce que la condition de sa mere étoit fort inférieure à celle de Mariamne. Il crut qu'en faisant sentir à Aristobule & à Alexandre, qu'il pouvoit mettre un de leurs freres au-dessus d'eux, il les rendroit plus traitables & plus circonspects; mais, il en arriva tout le contraire. La présence d'Antipater ne fit qu'aigrir les deux jeunes Princes.

Hérode, ayant donné sa confiance à Antipater, ne se défioit point de ce qu'il lui disoit contre ses deux freres, parce qu'il sçavoit si bien déguiser ses sentimens, qu'il sembloit les excuser & les plaindre, lorsqu'il formoit contr'eux les plus atroces accusations. Enfin, Hérode s'aliéna de ses deux fils, au point qu'il les mena à Rome, pour les y accuser, devant Auguste, d'avoir voulu attenter à sa vie. Aristobule & Alexandre se défendirent si bien, & touchérent tellement tous les Assistans par leurs larmes, qu'Auguste les reconcilia avec leur pere & les renvoya en Judée, parfaitement unis en apparence avec Antipater, qui revint avec eux, & qui témoigna être fort content de les voir rentrés dans les bonnes graces d'Hérode. Lorsque ce Prince fut de retour en Judée, il assembla le peuple dans le temple, & déclara publiquement que ses fils regneroient après lui, premièrement Antipater, & ensuite Alexandre & Aristobule.

Cette déclaration irrita de plus en plus les deux freres. Ils éclatérent en plaintes & en murmures. Leurs discours furent aussi-tôt rapportés à Hérode; & Phéroras, Salomé & Antipater ne négligeoient rien pour l'aigrir contre ses fils. Phéroras vint un jour dire

Digitized by Google

à Alexandre, qu'il avoit appris de Salomé, sa sœur, que le roi Hérode brûloit d'une ardente passion pour Glaphyre, son épouse. Alexandre ne put se contenir. Il alla déclarer à Hérode même ce que Phéroras lui avoit dit. Hérode en fut étrangement irrité contre Phéroras, & lui fit de grands reproches d'une accusation si noire. Phéroras rejetta ce crime sur Salomé. Celle-ci, qui étoit présente, s'en défendit avec véhémence, & cria bien haut à l'imposture. Enfin le Roi, las de leurs cris, les fit sortir de sa présence, & loua fort la modération de son fils, de lui avoir découvert une chose, qui devoit lui être si sensible.

Hérode avoit trois Eunuques, auxquels il se fioit beaucoup, & qu'il employoit même à des affaires importantes. On les accusa de s'être laissé gagner par Alexandre pour une grande somme d'argent. Le Roi les fit appliquer à la question; & la force des tourmens les contraignit d'avouer qu'ils avoient été souvent sollicités par Alexandre & Aristobule, d'abandonner Hérode comme un homme, qui étoit désormais inutile, & qui cherchoit envain à déguiser son âge par artifice, en se faisant peindre la barbe & les cheveux; qu'ils leur avoient représenté qu'ils seroient bien mieux de s'attacher à eux, puisqu'ils devoient bientôt monter sur le trône, même malgré leur pere, & se trouver en état de leur procurer les premières charges du païs; que tout étoit disposé en leur faveur; que leurs amis & ceux de leur parti étoient prêts à tout entreprendre pour défendre le droit inconteſtable, qu'ils avoient à la couronne. Il n'en fallut pas davantage pour jetter Hérode dans d'étranges inquiétudes, & pour lui rendre suspectes toutes les personnes de sa cour. Il fit arrêter & mettre à la question tous ceux qu'on sçavoit être liés particulièrement avec Alexandre. La plûpart mouroient dans les tourmens sans rien déclarer, parce qu'ils n'avoient rien à dire.

Il y en eut un néanmoins qui, vaincu par la douleur, avoua qu'il avoit souvent ouï dire à Alexandre, lorsqu'on le louoit de la grandeur de sa taille, ou de son habileté à tirer de l'arc, qu'il lui seroit plus avantageux d'être d'une taille moins riche & d'avoir moins d'adresse à la chasse, puisque le Roi, son pere, regardoit en lui ces qualités avec jalousie; que, quand ils se promenoient ensemble, il étoit obligé de s'accourcir exprès auprès de lui, pour ne pas paroître plus grand; & qu'à la chasse, il n'osoit tirer droit, de peur qu'il ne se formalisât, si, en sa présence, on louoit son fils de son adresse à tirer. Pendant qu'on donnoit du relâche au patient dans sa torture, il ajoûta que les deux freres avoient conspiré de dresser des piéges à leur pere à la chasse, & étoient résolus, s'il venoit à mourir, d'aller à Rome en toute diligence, pour demander le royaume à Auguste. On produisit aussi des lettres d'Alexandre à Aristobule, dans lesquelles il se plaignoit qu'Hérode eût donné à An-

Digitized by Google

tipater des champs, qui rapportoient deux cens talens par an.

Hérode crut que cela suffisoit pour faire arrêter Alexandre. Un des favoris de ce Prince, dans la rigueur des tourmens qu'on lui faisoit souffrir, dit qu'Alexandre avoit écrit à ses amis, afin qu'ils disposassent Auguste à le mander à Rome parce qu'il avoit des avis importans à lui donner contre son pere, qui avoit préféré l'amitié de Mithridate, roi des Parthes, à l'alliance des Romains. Il ajoûta que ce jeune Prince avoit du poison tout prêt à Ascalon, pour s'en servir contre son pere. On fit inutilement chercher ce poison. On ne put jamais le trouver.

Alexandre ne se laissa point abattre par cette tempête. Non seulement, il ne nia point ce qu'on avoit extorqué de ses amis, par la force des tourmens, mais il l'avoua sans difficulté, soit qu'il voulût confondre la crédulité & les défiances de son pere, ou jetter toute la cour dans des embarras, d'où elle ne pourroit se tirer. Il fit présenter au Roi quatre écrits, dans lesquels il lui disoit qu'il étoit inutile de tourmenter tant de gens à son occasion; qu'il étoit vrai qu'il lui avoit dressé des embûches; & que les premiers de la cour étoient ses complices. Il nomma en particulier Phéroras & ses plus intimes amis. Il ajoûta que Salomé étoit venue le trouver secrétement la nuit, & s'étoit couchée malgré lui dans son lit; que toute la cour ne respiroit qu'après le moment de se voir délivrée de la gêne, où il la tenoit par ses cruautés & ses inquiétudes continuelles.

Cependant, Archélaüs, roi de Cappadoce, beau-pere d'Alexandre, étant informé de tout ce qui se passoit à la cour d'Hérode, vint à Jérusalem, pour tâcher de reconcilier son gendre avec Hérode. Il feignit d'abord d'entrer en colère contre Alexandre. Il blâma fort sa conduite, & donna de grandes louanges à celle du Roi. Il dit même qu'il étoit prêt à rompre le mariage d'Alexandre avec Glaphyre, sa fille, s'il pouvoit découvrir qu'elle eût eu part aux mauvais desseins de son mari. Hérode, voyant Archélaüs entrer si vivement dans sa passion, commença à se radoucir & à reprendre des sentimens de pere envers son fils; ensorte qu'il fut le premier à l'excuser, & à prier Archélaüs de ne pas porter les choses à l'extrêmité, & de ne pas rompre le mariage de sa fille avec Alexandre.

Alors, Archélaüs commença à disculper le jeune Prince, & à rejetter la faute de tout cela sur d'autres, & principalement sur Phéroras, qui fut contraint de lui avouer qu'il étoit la cause du mal. Ainsi, Alexandre rentra dans les bonnes graces du Roi, son pere, par un trait de prudence de la part d'Archélaüs, lequel travailla ensuite à reconcilier Phéroras avec Hérode, & rétablit ainsi la paix dans toute la cour. Mais, ce calme ne fut pas de longue durée. Un certain Euryclès Lacédémonien, s'étant insinué dans les bonnes graces d'Hérode, gagna aussi

Digitized by Google

la confiance d'Alexandre ; de manière que ce jeune Prince lui ouvroit librement son cœur, sur les mécontentemens qu'il prétendoit avoir de son pere. Le fourbe rapportoit tout au Roi, qui commença de nouveau à concevoir de violens soupçons contre les Princes ses fils, à les observer, & à écouter tout ce qu'on disoit contre eux. Alexandre ayant reçu parmi ses gardes deux hommes, qu'Hérode avoit chassés de son service, ce Prince en prit défiance, & leur fit donner la question. Ils confessérent qu'Alexandre les avoit sollicités à tuer le Roi à la chasse, en faisant semblant de tuer une bête ; & qu'on leur avoit dit qu'on sçauroit bien les mettre à couvert, parce que l'on publieroit que le Roi s'étoit percé de ses propres armes, en tombant de cheval. Ils déclarérent aussi qu'il y avoit de l'or caché dans l'écurie d'Alexandre.

On arrêta après cela le gouverneur du château d'Alexandrion. On l'accusa d'avoir promis à Alexandre & à Aristobule de les recevoir dans sa forteresse & de leur livrer l'argent du trésor royal, qui y étoit. Le gouverneur souffrit fortement la question, & soûtint toujours qu'il n'y avoit rien de plus faux que cette accusation. Mais, son fils s'avançant avoua tout ce qu'on voulut. Il produisit même des lettres d'Alexandre, qui portoient : *Aussi-tôt que nous aurons exécuté ce que nous avons résolu, nous irons chez vous. Ainsi, songez à nous recevoir dans votre forteresse, comme vous nous l'avez promis.* Hérode ayant vu ces lettres, ne douta plus que ses fils ne lui eussent dressé des embûches, quoiqu'Alexandre soûtint qu'il n'avoit jamais écrit ces lettres, mais que c'étoit Diophante, qui avoit contrefait son caractère. Hérode étoit alors à Jéricho, où il produisit devant l'assemblée du peuple ceux, que la violence des tourmens avoit forcés d'accuser ses fils. Le peuple les lapida sur le champ, & en auroit fait autant à Alexandre & à Aristobule, si le Roi n'eût commandé à Phéroras & à Ptolémée de l'en empêcher.

Hérode, ayant mis les deux Princes dans deux prisons différentes, leur commanda de mettre par écrit toute leur conspiration contre lui. Alexandre & Aristobule écrivirent qu'à la vérité ils avoient eu envie de se retirer auprès du roi de Cappadoce ; mais, qu'ils n'avoient en aucune manière conspiré contre sa vie ; qu'ils auroient fort désiré que l'on examinât de plus près Tyrannus, l'un de ces accusateurs, que le peuple de Jéricho, poussé par les émissaires d'Antipater, avoit lapidé.

Le Roi fit conduire Alexandre, lié comme il étoit, à la princesse Glaphyre, son épouse, pour sçavoir si elle n'étoit pas complice des mauvais desseins de son fils. La vue de son mari dans un état si triste, lui fit jetter des cris amers, & verser un torrent de larmes. Elle protesta qu'elle n'étoit coupable de rien ; mais, qu'il étoit vrai que, pour se délivrer des peines qu'on leur faisoit, elle avoit résolu de se retirer avec son

Digitized by Google

mari auprès du Roi, ſon pere, en Cappadoce, & de s'en aller de-là à Rome. Hérode écrivit à Archélaüs, pour ſe plaindre de ce qu'il étoit entré dans le complot de ſes fils, ſans l'en avertir. Et, en même-tems, il écrivit auſſi à Auguſte, pour accuſer ſes fils d'avoir voulu s'enfuir de ſes États. Auguſte répondit que ſi ſes fils étoient convaincus d'avoir attenté à ſa vie, il pouvoit les punir comme parricides; mais, que s'ils ne ſe trouvoient coupables que d'avoir voulu ſe retirer, il devoit les traiter plus doucement; qu'ainſi il étoit d'avis qu'il aſſemblât à Bérythe en Phénicie, un conſeil compoſé de ſes amis & d'Archélaüs, roi de Cappadoce, afin de délibérer avec eux ſur ce qu'il auroit à faire à l'égard de ſes fils. Hérode convoqua donc à Bérythe tous ceux de ſes amis, qu'il jugea à propos; mais, il n'y voulut pas faire venir Archélaüs, ni les deux princes, Alexandre & Ariſtobule. Il les laiſſa à Platane village des Sidoniens, près de Bérythe, afin qu'ils fuſſent à portée, s'il étoit néceſſaire de les faire comparoître.

Hérode étant venu à l'aſſemblée, qui étoit de cent cinquante perſonnes, commença à accuſer lui-même ſes fils d'une manière pleine d'emportement & de véhémence. Et après avoir parlé dans des termes, qui convenoient peu à un pere, il dit que non ſeulement Auguſte l'avoit rendu maître de la deſtinée de ſes fils; mais, que les loix même des Juifs vouloient que ſi un fils étoit accuſé par ſes parens, & que ceux-ci lui miſſent la main ſur la tête, tous les aſſiſtans l'accablaſſent de pierres, & le fiſſent mourir. Il ajoûta que, quoiqu'il pût traiter ainſi ſes fils après les crimes, dont ils étoient convaincus, il vouloit bien toutefois prendre leurs avis, & qu'il s'attendoit qu'ils ſe joindroient à lui, pour donner à la poſtérité un exemple de la juſte ſévérité, que l'on doit exercer envers des enfans inhumains & dénaturés.

Saturnin, homme conſulaire, qui étoit à la tête de l'aſſemblée, fut d'avis que l'on punît Alexandre & Ariſtobule, mais non pas du dernier ſupplice. Ses trois fils, qui étoient préſens, furent de même avis. Mais, Volumnius prononça qu'ils étoient dignes de mort; & le plus grand nombre des aſſiſtans ſuivit ſon ſentiment, de façon que leur mort fut conclue à la pluralité des ſuffrages. Hérode amena donc ſes fils à Tyr; & Nicolas de Damas y étant arrivé de Rome, le Roi lui demanda ce que ſes amis penſoient de ſes fils. Nicolas lui répondit que la plûpart étoient d'avis qu'il falloit les mettre en priſon, en attendant qu'il pût prendre plus à loiſir une dernière réſolution. Hérode fut longtems tout penſif, & ſe détermina enfin à mener ſes fils à Céſarée. Toute la ville étoit dans l'attente du parti que le Roi prendroit. Chacun plaignoit les deux Princes; mais, perſonne n'oſoit s'en expliquer de peur d'encourir la diſgrace du Roi. Un ancien ſoldat d'Hérode, qui avoit un fils, nom-

Digitized by Google

mé Tyron, de même âge qu'Alexandre, ayant osé prendre la liberté de faire là-dessus, au Roi, quelques remontrances un peu fortes, & lui ayant dit que les officiers & les soldats, & le peuple même étoient émus de compassion pour ces jeunes Princes, & plaignoient leur triste sort, Hérode, perdant patience, fit arrêter, & le soldat, & son fils, avec tous ceux qu'il lui avoit nommés. Il voulut même qu'on donnât la question à cet ancien soldat & à son fils; & celui-ci déclara qu'il avoit pris la résolution de tuer le Roi, & de s'exposer pour l'amour d'Alexandre à toutes sortes de supplices. Dès ce moment, Hérode ne pensa plus qu'à exécuter le projet, qu'il avoit formé de faire mourir ses fils. Il les envoya à Sébaste, autrement Samarie, & les y fit étrangler. Leurs corps furent portés au château d'Alexandrion, où la plûpart de leurs ancêtres, du côté de leur mere, avoient eu leur sépulture. Ainsi périrent Alexandre & Aristobule l'année qui précéda celle de la naissance de J. C.

On rapporte que Glaphyre, femme d'Alexandre, ayant été renvoyée par Hérode à Archélaüs, son pere, épousa en secondes noces Juba, roi de Mauritanie, & depuis en troisièmes noces Archélaüs, frere d'Alexandre, son premier mari. Celui-ci, ajoûte-t-on, étant apparu une nuit à Glaphyre, lui reprocha le peu d'amour, qu'elle avoit pour lui, & de ce que ne s'étant pas contentée d'un second mariage, elle en avoit contracté un troisième, en épousant Archélaüs, son frere. » C'est pourquoi, dit-il, je veux » vous montrer que mon affec- » tion est plus constante que la » vôtre, & pour preuve que je » ne vous ai point oubliée, dans » cinq jours, je vous retirerai à » moi, & je vous délivrerai de » l'infamie où vous vivez. « Glaphyre, en effet, mourut au bout de cinq jours.

Aristobule laissa de Brérénice trois fils & deux filles; sçavoir, Hérode, qui fut roi de Chalcide; Agrippa, qui fut roi des Juifs, & surnommé le Grand; Aristobule, qui prit pour femme Jotapé, fille du roi d'Émese. Les filles furent Hérodias, qui épousa en premières noces Hérode, autrement Philippe, son oncle, puis Antipater; & Mariamne, qui fut mariée à Antipater, son oncle paternel.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*a*) frere d'Agrippa, roi des Juifs, & d'Hérode, roi de Chalcide, étoit fils de Bérénice & d'Aristobule, & petit-fils d'Hérode le Grand. Il épousa Jotapé, fille du roi d'Émese. Ce fut l'un de ceux, qui sollicitérent Pétronius de ne pas forcer les Juifs à placer la statue de Caligula dans le temple de Jérusalem, comme ce Prince l'avoit ordonné.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀρίστοβουλος, (*b*) neveu du pré-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 640, 641. de Bell. Judaïc. p. 762, 793. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 62.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 694. de Bell. Judaïc. p. 793, 796. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 285, 298.

Digitized by Google

cédent, étoit fils d'Hérode, roi de Chalcide, & de Mariamne, sa première femme. Il monta sur le trône, après la mort de son pere; & Néron, ayant succédé à Claude dans le gouvernement de l'empire Romain, augmenta les états du roi Aristobule, en y joignant la petite Arménie, qui étoit d'ailleurs à la bienséance de ce Prince.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος. (*a*) S. Paul parle de cet Aristobule, dans le dernier chapitre de son Épître aux Romains. Il étoit, selon les nouveaux Grecs, frere de S. Barnabé. On ajoûte qu'il étoit l'un des soixante-dix Disciples; qu'il fut ordonné évêque par S. Barnabé ou par Saint Paul, qu'il accompagna dans ses voyages; qu'il fut envoyé en Angleterre; qu'il y souffrit de grands travaux; qu'il y fit beaucoup de conversions; qu'enfin il y finit sa vie. Ils font sa fête le 15 & le 16 de Mars, & encore le 31 d'Octobre.

Il y en a qui ont douté qu'Aristobule, dont parle S. Paul, ait été Chrétien, parce que S. Paul ne le salue pas, mais seulement ceux qui étoient de sa famille. D'autres le font pere des Apôtres, S. Jean l'Évangéliste & S. Jacques le Majeur, & le confondent avec Zébédée. Mais, il est inutile d'entasser une foule de fables, puisque l'on sçait qu'il n'y a rien de certain sur cet Aristobule.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*b*) étoit consul avec l'empereur Carin, l'an de J. C. 285. Cet Empereur ayant été tué cette même année, Dioclétien, qui lui succéda, permit à Aristobule de jouir des honneurs du consulat, dont il se trouvoit revêtu. Ce Prince lui conserva aussi la dignité de préfet du Prétoire, qu'il exerçoit sous l'empire de Carin.

ARISTOBULE, *Aristobule*, Ἀριστόβουλη, (*c*) surnom donné à Diane. Diane Aristobule veut dire Diane du bon conseil. Thémistocle bâtit à Athènes un temple de Diane Aristobule, comme pour reprocher aux Athéniens, qu'il avoit donné de bons conseils à leur ville & à toute la Gréce. Ce temple étoit près de sa maison dans le quartier de Mélite, où les bourreaux jettoient les corps de ceux, qu'ils avoient exécutés, & où ils portoient les habits & les cordes de ceux, qui avoient été étranglés. Dans ce même temple de Diane Aristobule, il y avoit encore, du tems de Plutarque, une petite statue de Thémistocle, si belle & si noble, qu'il étoit aisé de voir qu'il avoit la physionomie aussi héroïque que le courage.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (*d*) Athénien dont il est fait mention dans une harangue de Démosthène.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (*e*) sculpteur de Cy-

(*a*) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 11.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 145. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 464.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 123.
(*d*) Demosth. pag. 936.
(*e*) Paus. p. 336. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. VII. p. 302.

Digitized by Google

donie, que Pausanias met au nombre des plus anciens statuaires. Mais, on ne peut pas dire, ajoûte-t-il, en quel siécle il vivoit. Selon M. Fréret, il florissoit une génération avant un autre sculpteur de même nom, natif de Sicyone, qui vécut pendant la guerre du Péloponnèse. Quoiqu'il en soit, on voyoit a Olympie un Hercule qui combattoit, pour un bouclier, contre une Amazone, représentée à cheval. C'étoit l'ouvrage de nostre Aristocle.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (*a*) autre sculpteur de Sicyone, frere de Canachus, qui florissoit durant la guerre du Péloponnèse. Il donna des leçons à Synnoon, pere de Polichus.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (*b*) autre statuaire, fils & disciple de Cléœtas. Il y avoit à Olympie deux de ses statues.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (*c*) l'un de ces braves officiers, qui secondérent si bien Lysandre à Ægos-Potamos. Il étoit de Carystium en Eubée. Sa statue se voyoit à Delphes.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, Messénien, étoit un philosophe Péripatéticien, qui fut auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus considérable étoit une histoire de la Philosophie, où il avoit décrit en dix livres les diverses opinions des Philosophes. Il ne citoit apparemment ce que Lycon disoit des sacrifices qu'Aristote, selon lui, offroit tous les jours aux manes de sa femme, que pour le réfuter.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, Rhodien. Celui-ci florissoit du tems de Jule César. Érotien parle de lui, comme d'un Grammairien; & Varron remarque que ses définitions étoient obscures. Denys d'Halicarnasse l'appelle un Rhéteur; & Ammonius cite son traité de la Poëtique. S. Clément d'Alexandrie, qui le met au nombre des Historiens, n'allégue aucun de ses ouvrages; mais, Plutarque cite le troisième livre de son histoire d'Italie.

On ne sçait auquel de ces deux Aristocles attribuer les livres des Paradoxes, dont Stobée a copié quelques mots. On peut donner à l'un de ces deux Écrivains, le fragment, qu'on trouve dans Eusébe au neuvième livre de la préparation évangélique, sous le nom d'Aristote. Car, il est constant que ce fragment n'est point de ce grand Philosophe, puisqu'il y est parlé d'Aristoxène, qui fut un de ses disciples.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (*d*) poëte élégiaque Grec, qui est échappé aux recherches de Gyraldus & de Vossius, & dont Élien rapporte huit vers, qui, à la vérité, sont moins un fragment d'élégie, qu'une épigramme. Le sujet est l'action d'une prêtresse d'Hermione, ville du Péloponnèse, qui, toute seule, & par une espèce de miracle,

(*a*) Paus. pag. 359.
(*b*) Paus. pag. 335.
(*c*) Paus. pag. 625.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 363.

Digitized by Google

conduisit à l'autel un bœuf, que dix hommes eussent à peine dompté. On peut voir sur cela Léopardus.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, natif de Pergame. Il s'attacha d'abord à la philosophie Péripatéticienne; il la quitta ensuite pour l'éloquence, qu'il étudia à Rome sous Hérode Atticus, du tems de l'empereur Marc-Auréle dans le deuxième siécle de l'Ére Chrétienne. Il déclama ensuite dans son païs, mais avec peu de succès; car, on trouvoit que ses discours manquoient de force.

ARISTOCLÉE, *Aristoclæa*, fille de Théophane, bourgeois d'une ville, nommée Haliartus, dans la Béotie en Gréce. Elle fut aimée de deux jeunes hommes, dont la passion & la jalousie lui causérent la mort. L'un se nommoit Straton, & l'autre Callisthène. Celui-ci étoit plus considéré, quoiqu'il fût moins riche que l'autre; & Théophane lui promit Aristoclée en mariage. Straton dissimula son déplaisir, & fit enforte qu'on le priât d'assister aux noces, feignant de vouloir conserver l'amitié du pere, en perdant l'espérance qu'il avoit eue, d'épouser sa fille; mais, son dessein étoit d'enlever celle qu'il aimoit passionnément.

Il épia le tems qu'Aristoclée devoit aller à la fontaine de Cissoëssa pour y sacrifier aux nymphes, suivant la cérémonie du païs; & étant accompagné de ses meilleurs amis, il se saisit de sa personne. Callisthène s'opposa à cette violence, & voulut empêcher que Straton n'enlevât son épouse; mais, pendant que chacun de ces deux amans faisoit des efforts extraordinaires, pour tirer cette fille d'entre les mains de son rival, elle expira entre leurs bras. Straton se perça le sein, & tomba auprès du corps d'Aristoclée. Callisthène, ne pouvant soûtenir ce triste spectacle, alla où son désespoir le conduisit, & ne parut plus.

ARISTOCLITE, *Aristoclitus*, Ἀριστοκλείτος, (*a*) pere de Lysandre. Il n'étoit pas de la maison royale, qui regnoit à Sparte, quoiqu'il fût de la race des Héraclides.

ARISTOCLITE, *Aristoclitus*, Ἀριστοκλείτος, (*b*) célebre musicien. Phrynis fut son disciple pour la cithare, & il ne pouvoit tomber en meilleures mains, ce maître étant un des descendans du fameux Terpandre.

ARISTOCRATE I, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*c*) fils & successeur d'Echmis au royaume d'Arcadie, vers l'an 726 avant J. C. Il n'abusa peut-être pas une fois de son pouvoir; mais, il commit surtout une impiété, que l'on va raconter.

Sur les confins des Orchoméniens, du côté de Mantinée, il y avoit un temple dédié à Diane Hymnia; & les Arcadiens avoient depuis très-long-tems une dévo-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 434.
(*b*) Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 678.
(*c*) Paus. pag. 463, 477.

Digitized by Google

tion singulière à cette déesse, qui avoit alors pour prêtresse une jeune vierge. Aristocrate, en étant devenu amoureux, & ne la pouvant faire condescendre à ses volontés, la viola dans le temple même de Diane. Son crime ayant été divulgué, les Arcadiens l'assommérent aussi-tôt à coups de pierre; & pour obvier à un pareil inconvénient, ils ne donnérent plus ce sacerdoce qu'à une femme mariée. Aristocrate eut pour fils Hycétas, qui fut pere d'Aristocrate II. On voyoit le tombeau d'Aristocrate I sur le chemin que l'on trouvoit au pied du mont Trachys.

ARISTOCRATE II, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*a*) natif de Trapézunte, fils d'Hicétas, & petit-fils d'Aristocrate I, étoit l'onzième descendant de Cypsélus, qui regnoit sur les Arcadiens, au tems de la conquête des Héraclides.

Les Lacédémoniens étant en guerre avec les Messéniens, les Arcadiens, sous la conduite d'Aristocrate II, marchérent au secours des derniers. Mais, les Lacédémoniens s'aviserent de séduire leur Roi à force d'argent; & Aristocrate, ainsi gagné, ne découvrit pas d'abord son dessein aux Arcadiens; mais, lorsqu'il vit les deux armées en présence, il intimida les siens, & leur dit qu'ils alloient combattre dans un lieu fort désavantageux; qu'en cas de malheur la retraite seroit difficile; & qu'après tout les entrailles des victimes ne lui promettoient rien de bon. Enfin, il ordonna qu'au premier signal qu'il leur donneroit, ils eussent à le suivre. Dès que le combat fut engagé, pendant que les Messéniens ne songeoient qu'à bien recevoir l'ennemi, voilà Aristocrate qui se retire avec ses Arcadiens, & qui, par sa défection, laisse l'aile gauche & le centre de l'armée des Messéniens tout dégarnis; car, les Arcadiens occupoient l'un & l'autre poste, parce que, ni les Éléens, ni les Argiens, ni les Sicyoniens n'étoient au combat. Pour découvrir encore plus les Messéniens, Aristocrate passe à travers leurs bataillons. Les Messéniens, qui ne s'attendoient à rien moins, furent si consternés, si troublés, que peu s'en fallut qu'ils n'oubliassent qu'ils avoient l'ennemi sur les bras. Et en effet, au lieu de songer à lui résister, ils couroient après les Arcadiens, tantôt les conjurant de demeurer, tantôt les chargeant d'injures, & les appellant traîtres & perfides. Mais, tout cela fut inutile; de sorte qu'étant abandonnés, ils se virent bientôt investis de toutes parts, & que les Lacédémoniens remportérent une pleine victoire, qui ne leur coûta pas la moindre peine.

Quelque-tems après, les Arcadiens, ayant été informés de la prise d'Ira, capitale de la Messénie, déclarérent à Aristocrate, qu'ils vouloient marcher au

(*a*) Paus. pag. 248, 249, 257, 258, 463. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 314.

Digitized by Google

ſecours des Meſſéniens, réſolus de les ſauver, ou de périr avec eux. Mais, Ariſtocrate, qui étoit gagné par les préſens des Lacédémoniens, refuſa aux Arcadiens de les mener, diſant qu'il n'y avoit plus au monde de Meſſéniens, qui euſſent beſoin de leur ſecours. Cependant, eux qui ſçavoient qu'à la vérité les Meſſéniens avoient été obligés d'abandonner Ira, mais que du moins ils avoient, pour la plûpart, échappé à l'ennemi, ils allérent à leur rencontre juſqu'au mont Lycée, portant avec eux hardes, vivres, habits & tout ce qui pouvoit être néceſſaire à ces pauvres fugitifs. Ils envoyérent même plus loin les principaux de chaque ville pour ſervir de guides à leurs alliés, & pour les conſoler dans leur malheur. Lorſque les Meſſéniens furent arrivés au mont Lycée, il n'y eut ſorte de bons traitemens, que les Arcadiens ne leur fiſſent, juſqu'à vouloir, & les retenir dans leurs villes, & partager leurs terres avec eux. Mais, Ariſtomène, leur roi, avoit bien un autre deſſein; & il le communiqua aux Arcadiens en préſence d'Ariſtocrate; car, il ne le connoiſſoit pas encore pour un traître, & il l'excuſoit de s'être enfui du combat, en imputant cette action à une terreur panique, plutôt qu'à méchanceté. Mais, le lendemain, il découvrit que les Lacédémoniens étoient informés de tout, & que c'étoit Ariſtocrate, qui l'avoit trahi.

Dans le tems qu'Ariſtomène s'étoit ouvert de ſon deſſein, Ariſtocrate avoit écrit ſur des tablettes tout ce qu'il lui avoit entendu dire; & le moment d'après, il avoit dépêché à Sparte un eſclave de confiance, & lui avoit donné ſes tablettes pour les rendre à Anaxandre. Quelques Arcadiens, qui avoient eu des démêlés avec le Roi, & qui le tenoient pour ſuſpect dans l'affaire préſente, ſurprirent cet eſclave, comme il revenoit de Sparte, & l'amenérent dans l'aſſemblée du peuple. Là, en préſence de tout le monde, fut lue la lettre qu'il rapportoit. Anaxandre mandoit au roi d'Arcadie, que les Lacédémoniens n'avoient pas laiſſé ſans récompenſe le ſervice, qu'il leur avoit rendu, en abandonnant ſes alliés au combat de la grande Foſſe, & qu'ils ne reconnoîtroient pas moins le bon office, qu'il venoit encore de leur rendre par l'avis qu'il leur donnoit. La trahiſon ainſi découverte, les Arcadiens prirent des pierres, & en aſſommérent Ariſtocrate.

Comme le crime de ce Prince attaquoit le corps même de la nation, dont il avoit trahi les intérêts, les Arcadiens crurent ne pouvoir mieux aſſurer la liberté publique, qu'en abolifſant, pour jamais, la royauté, & qu'en abandonnant à chaque canton le ſoin de ſe gouverner lui-même. Les Arcadiens aimérent mieux s'expoſer aux inconvéniens de cette eſpèce de diviſion, qu'à ceux qui pourroient naître du trop grand pouvoir d'un chef, ou même d'un conſeil général, dont les députés ſe ſeroient aſſemblés régulièrement.

Digitized by Google

ARISTOCRATE, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*a*) capitaine Athénien, qui vécut du tems d'Alcibiade. Il commandoit l'aîle gauche de l'armée aux Arginuſes, environ 406 ans avant J. C.

ARISTOCRATE, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*b*) Démoſthène prononça une oraiſon contre cet Ariſtocrate.

ARISTOCRATE, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*c*) fils d'Hipparque, étoit un hiſtorien, qui avoit écrit les Laconiques, ou hiſtoire de Lacédémone en pluſieurs livres, dont le quatrième eſt cité par Athénée.

Ariſtocrate eſt auſſi cité par Plutarque dans la vie de Lycurgue, qui, ſuivant notre Hiſtorien, mourut en Créte; & ſes hôtes firent brûler ſon corps, & jettérent ſes cendres dans la mer, comme il les en avoit expreſſément chargés, de peur que ſi elles étoient un jour rapportées à Sparte, les Lacédémoniens prétendant qu'il y étoit retourné, & ſe croyant quittes du ſerment qu'ils lui avoient fait, ne changeaſſent la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

ARISTOCRATE, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*d*) nom d'un rhéteur Grec, qui fut ami de Marc-Antoine. Lorſque celui-ci, étant abordé en Afrique, s'enfonça dans un profond déſert, où il fut errant & vagabond, Ariſtocrate ne le quitta point.

ARISTOCRATIE, *Ariſtocratia*, ſorte de gouvernement politique, qui eſt entre les mains des principaux de l'État, ſoit à cauſe de leur nobleſſe, ſoit à cauſe de leur capacité & de leur probité. Ainſi, par quelque endroit qu'on les conſidere, ils paſſent toujours pour les plus excellens de la République.

Le mot *Ariſtocratie* vient de deux mots Grecs ἄριστος, *optimus*, très-bon, & κράτος, *robur*, *potentia*, force, puiſſance.

ARISTOCRITE, *Ariſtocritus*, Ἀριστόκριτος, (*e*) fut envoyé en Macédoine par Pexodore, Satrape de la Carie, pour offrir l'aînée de ſes filles au prince Aridée, fils de Philippe.

ARISTOCRITE, *Ariſtocritus*, Ἀριστόκριτος, (*f*) nom d'un affranchi, dont parle Cicéron, dans une lettre à ſa chere Térentia & à ſes enfans.

ARISTODAME, *Ariſtodama*, Ἀριστοδάμα, (*g*) mere d'Aratus, général des Sycioniens, qui, ſelon ce peuple, avoit eu pour pere Eſculape.

ARISTODÈME, *Ariſtodemus*, Ἀριστόδημος, (*h*) deſcendant d'Hercule, étoit fils d'Ariſtomaque, & frere cadet de Témène & de Creſphonte. Il mourut à Delphes, ſelon Pauſanias, avant

(*a*) Xenoph. p. 440. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 513.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 135.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 59.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 948.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 669.
(*f*) Cicer ad Amic. L. XIV. Epiſt. 3.
(*g*) Pauſ. pag. 103, 243.
(*h*) Pauſ. pag. 117, 159, 191, 220. Herod. L. IV. c. 147. L. VI. c. 52. L. VII. c. 204. L. VIII. c. 131. Plut. Tom. I. pag. 40, 606. Xenoph. pag. 670. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 16.

Digitized by Google

que les Doriens fussent revenus dans le Péloponnèse ; & les Lacédémoniens, qui tournoient tout à leur avantage, disoient qu'Apollon l'avoit percé de ses fléches, parce qu'il étoit venu à Delphes, non pour consulter l'Oracle, mais pour prendre avec Hercule, qui s'y étoit rencontré, des mesures sur le retour des Doriens dans le Péloponnèse. Cependant, il est plus vraisemblable, ajoûte Pausanias, qu'Aristodème fut tué par les fils de Pylade & d'Électre, qui étoient cousins germains de Tisamène, fils d'Oreste.

Aristodème avoit épousé Argia, fille d'Autésion, dont il eut deux jumeaux, qui se nommérent Proclès & Eurysthène, & qui épousérent deux sœurs jumelles, Lathria & Anaxandra. Ces Princes, pour être nés jumeaux, ne s'en accordoient pas mieux ensemble. Cependant, leur antipathie ne les empêcha pas d'assister de toutes leurs forces Théras, frere d'Argia, leur mere, & d'ailleurs leur tuteur, qui vouloit mener une colonie dans cette isle, que l'on appelloit alors Calliste.

D'après ce qu'on vient de lire, Aristodème n'eut point de part à la conquête du Péloponnèse par les Doriens, ou Héraclides, étant mort, avant qu'ils y revinssent. Tel est le sentiment de Pausanias. Mais, d'autres sont d'un avis contraire, & prétendent qu'Aristodème vint en personne dans le Péloponnèse, & que dans le partage que les Héraclides firent entr'eux de cette contrée, il eut pour lui Lacédémone, où il regna quelques années. Ses deux fils lui succédérent au royaume de Sparte ; & comme ils étoient encore en bas âge à la mort de leur pere, Théras, leur oncle, fut déclaré régent pendant leur minorité. Cela se passoit environ 1100 ans avant l'Ére Chrétienne.

Une chose digne de remarque, c'est que plus de sept cens ans après; c'est-à-dire, du tems du roi Agésilaüs, on croyoit que les portes du palais de ce Prince étoient les mêmes, qu'Aristodème avoit fait faire. Quelle différence de ces mœurs aux nôtres ! Nos portes, nos cheminées, nos fenêtres changent tous les jours, comme les modes de nos habits.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, roi de Messénie. C'est le même, qui est autrement appellé Aristomène. *Voyez* Aristomène.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*a*) fils d'Aristocrate II, roi d'Arcadie, voulut regner après son pere ; mais, les Arcadiens refusérent de le reconnoître, & le regardérent comme un tyran. On dit qu'il se retira à Cumes en Italie, du tems de Tarquin ; ce qui ne convient pas avec l'époque de la guerre des Messéniens contre les Lacédémoniens ; époque que l'on dit être celle de la vie d'Aristodème. Quoiqu'il en soit, dans la suite étant de retour en Arcadie, il se remit sur le trône de son pere ; mais, on ne le put pas souffrir longtems. Son faste & son luxe irrité-

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 429.

Digitized by Google

rent ſes ſujets. Et les parens de pluſieurs citoyens, qu'il avoit bannis pour ſe ſaiſir de leurs richeſſes, conſpirérent contre lui, & le poignardérent dans ſa chambre, où ils furent introdúits par Xénocrite, fille d'un des exilés, qu'il entretenoit.

ARISTODÈME, *Ariſtodemus*, Ἀριστόδημος, (*a*) tyran dont parle Tite-Live. Les Romains, l'an 490 avant l'Ére Chrétienne, ſe trouvant dans une extrême diſette de bled, en envoyérent chercher en pluſieurs endroits, & particulièrement à Cumes, où ils en trouvérent. Mais, lorſqu'on l'eut embarqué, le tyran Ariſtodème fit ſaiſir les vaiſſeaux, qui devoient le tranſporter à Rome, en repréſailles des biens des Tarquins, dont il ſe diſoit héritier.

On prétend que cet Ariſtodème eſt le même qu'Ariſtodème, fils d'Ariſtocrate II, roi d'Arcadie. *Voyez* l'article précédent.

ARISTODÈME, *Ariſtodemus*, Ἀριστόδημος, (*b*) Spartiate. Cet homme, étant près de combattre dans la fameuſe bataille des Thermopyles entre les Lacédémoniens & les Perſes, fut ſaiſi tout d'un coup d'une fluxion ſur les yeux, qui le mit hors d'état de ſervir. Ainſi, ayant demandé ſon congé, il ſe retira, & fut le ſeul de trois cens, qui échappa de cette défaite. Quand, il fut de retour à Sparte, on lui reprocha cette action, comme une lâcheté; ce qui lui fut ſi ſenſible, que, pour montrer ſon courage, il ſe ſacrifia dans la bataille de Platée, & ſe jetta dans un bataillon des ennemis, pour s'y faire tuer, la ſeconde année de la 75e Olympiade, 479 ans avant J. C.

ARISTODÈME, *Ariſtodemus*, Ἀρισόδημος, (*c*) tuteur & le plus proche parent du roi Agéſipolis. Durant ſa tutele, les Lacédémoniens, ayant levé une armée, lui en donnérent le commandement. Leurs ennemis s'aſſemblérent pour délibérer comment ils devoient faire la guerre. Timolaüs de Corinthe dit que les Lacédémoniens reſſembloient à un fleuve, qui groſſit à meſure qu'il s'éloigne de ſa ſource, ou à un eſſain d'abeilles, qu'on peut brûler aiſément dans ſa ruche, mais qui ſe répand bien loin à ſa ſortie, & ſe rend redoutable par ſes piquures. Il étoit donc d'avis qu'on les allât attaquer chez eux, & s'il ſe pouvoit, juſques dans leur capitale; ce qui fut approuvé & réſolu. Mais, les Lacédémoniens ne leur en laiſſérent pas le tems. Ils ſe mirent en campagne, & trouvérent l'ennemi près de Némée, ville aſſez voiſine de Corinthe. Il s'y donna un combat fort rude. Les Lacédémoniens eurent l'avantage qui fut très-conſidérable.

Ariſtodème vivoit au commencement du quatrième ſiécle avant l'Ére Chrétienne.

ARISTODÈME, *Ariſtodemus*, Ἀριστόδημος, (*d*) parent de Léochare, contre lequel Dé-

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 34.
(*b*) Herod. L. VII. c. 229. *& ſeq.* L. IX. c. 70.
(*c*) Pauſ. pag. 167, 168. Xenoph. pag. 514. Roll. Hiſt. Anc. T. II. pag. 627, 628.
(*d*) Demoſt. pag. 1043.

Digitized by Google

mosthène prononça une oraison.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*a*) natif de Milet, étoit un des plus grands amis d'Antigone, pere de Démétrius Poliorcéte. Ainsi, ce courtisan vivoit sur la fin du quatrième siécle avant l'Ére Chrétienne. Démétrius, ayant remporté une victoire très-considérable sur mer, choisit Aristodème pour l'envoyer apprendre à son pere cette grande nouvelle. Aristodème, en arrivant de Cypre en Syrie, ne voulut pas que le vaisseau où il étoit, abordât à terre; & ayant fait jetter les ancres à quelque distance du rivage, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui, de demeurer là. Étant monté sur un esquif, il passa seul, & s'avança vers le palais d'Antigone, qui étoit dans l'attente du succès de cette bataille, & dans le même état où il est à croire que sont tous ceux, qui, dans des affaires si importantes, & dans de si grands intérêts, attendent avec les dernières détresses & les plus violentes agitations, une issue toujours incertaine & douteuse. Dès qu'il sçut qu'Aristodème étoit arrivé, son trouble augmenta encore. A peine put-il l'attendre dans son palais. Il envoya au-devant de lui plusieurs officiers & de ses amis, les uns après les autres, pour lui demander quelles nouvelles il apportoit. Il ne daigna pas répondre un seul mot à aucun d'eux; mais, il s'avança lentement & pas à pas avec un visage grave & composé, & dans un profond silence.

Le Roi encore plus étonné & ne pouvant plus se retenir, courut au-devant de lui jusqu'aux portes de son palais. Une grande foule de peuple accompagnoit Aristodème, & de toutes parts on accouroit au palais pour sçavoir les nouvelles du combat. Quand Aristodème fut assez près du Roi, il lui tendit la main & lui cria: » Dieu vous conserve, roi Anti» gone: nous avons vaincu Pto» lémée dans une bataille nava» le; nous sommes maîtres de » Cypre, & nous avons seize » mille huit cens prisonniers. Dieu » te conserve aussi, Aristodème, » lui répondit Antigone, tu nous » a tenus long-tems à la torture, » & tu en seras puni; car, tu » recevras plus tard la gratifica» tion pour la bonne nouvelle, » que tu nous as apportée. «

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*b*) roi ou tyran de Mégalopolis en Arcadie, durant le troisième siécle avant l'Ére Chrétienne. Phigalien de naissance, il étoit fils d'Artybas. Il fut adopté par Tritée, l'un des plus riches citoyens de Mégalopolis. Pour comble de bonheur, malgré sa tyrannie, il étoit en si grande réputation de vertu, qu'on le surnommoit l'*homme de bien*. Sous la domination d'Aristodème, Acrotate, à la tête d'une armée de Lacédémoniens, fit une irruption dans le païs des Mégalopolitains.

(*a*) Plut Tom. I. pag. 892, 896. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 109.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 356, 797. Pauf. pag. 499, 513.

Digitized by Google

lopolitains. Il y eut un grand combat entre les Arcadiens & les Lacédémoniens, & beaucoup de monde tué d'un & d'autre côté. Cependant, les Arcadiens eurent l'avantage. Acrotate périt en cette occasion, avec un grand nombre de Lacédémoniens.

Aristodème fut assassiné par ses propres sujets, qui ne vouloient point de souverain. Ce furent les deux philosophes, Ecdémus & Démophane, qui délivrérent leur patrie de ce tyran, en lui suscitant des meurtriers, qui s'en défirent. Deux générations après la mort d'Aristodème, Lydiade usurpa aussi la souveraine autorité, C'étoit un homme obscur, mais qui avoit des sentimens élevés, & qui aimoit sa patrie, comme il en donna des marques.

On voyoit le tombeau d'Aristodème sur une éminence, vers le défilé, qui se nommoit *les portes d'Hélos*, sur le chemin de Mégalopolis à Ménale.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος. (*a*) M. l'abbé Massieu, au sujet de ce passage d'une ode de Pindare: *Aujourd'hui cette déesse* [Terpsicore] *permet de suivre la maxime de l'habitant d'Argos, maxime fort approchante de la vérité:* les biens font l'homme, fait la remarque suivante. » Comme l'auteur de cette maxime étoit alors connu de tout le » monde, Pindare ne le nomme » pas; mais, Alcée nous en a conservé le nom dans un fragment, » que cite le Scholiaste & que » voici. On assure qu'Aristodème » a dit autrefois dans Sparte ce » mot qui n'est que trop vrai: *les richesses font l'homme, & nul homme pauvre n'est, ni honoré, ni estimé.* Andron d'Éphése confirme que cette sentence est d'Aristodème, qu'il met au nombre des sept Sages. Au reste, » je ne sçais si l'on peut dire qu'Alcée n'est pas d'accord avec Pindare au sujet de la patrie d'Aristodème; car, il me semble » que le mot, dont il est question, peut avoir été célébre à » Sparte, où il a été dit, sans que » son auteur fût Spartiate. Si » quelqu'un vouloit néanmoins » qu'il l'eût été, on pourroit dire » qu'autrefois les Spartiates s'appelloient aussi Argiens, d'où » vient qu'Homère donne à Hélène, qui étoit de Sparte, l'épithéte d'Argienne. Mais, cette » réponse me paroît confondre » des tems très-différens; & je » crois qu'il vaut mieux s'en tenir » à ce que j'ai dit d'abord. «

(*b*) On parle encore de plusieurs personnages célebres du nom d'Aristodème; 1.° D'un Athléte, fils de Thrasis, dont on voyoit la statue à Olympie. Cet Athléte, qui étoit d'Élide eut le prix de la lutte, & fut célebre par deux victoires, qu'il remporta aux jeux Pythiques. Sa statue étoit un ouvrage de Dédale de

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 356, 362, 363.

(*b*) Paus. pag. 347. Strab. pag. 650, Suid. T. I. p. 429. Athen. pag. 602. Xenoph. pag. 725. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 186.

Digitized by Google

Sicyone, fils & disciple de Patrocle. 2.° D'un Archonte d'Athènes, la première année de la 107e Olympiade, pendant que C. Sulpicius & M. Valérius étoient consuls à Rome. 3.° D'un Grammairien de la ville de Nyse, fils de Ménécrate, dont Strabon avoit pris les leçons dans sa jeunesse. Ce Grammairien étoit alors fort avancé en âge. 4.° D'un autre Grammairien, qui étoit aussi de la ville de Nyse, & qui avoit eu l'honneur d'instruire les enfans du grand Pompée, 5.° D'un Alexandrin, &c. Les Anciens citent des ouvrages historiques & fabuleux de ces Auteurs. Mais, on ne sçait auquel d'entr'eux on doit les attribuer.

ARISTODIC, *Aristodicus*, Ἀριστόδικος, (a) fils d'Héraclide, de la ville de Cumes, vivoit du tems de Cyrus, roi des Perses. Pactyas, après avoir engagé les Lydiens dans une révolte contre ce Prince, étant venu se retirer à Cumes, les Perses y envoyérent des courriers pour le demander. Les Cuméens ayant assemblé leur conseil, résolurent d'envoyer consulter l'oracle des Branchides, pour sçavoir ce qu'ils devoient faire. Cet oracle leur répondit qu'il falloit abandonner Pactyas aux Perses. Lorsqu'on eut reçu cette réponse à Cumes, on jugea qu'il falloit obéir à l'oracle, & rendre Pactyas.

Mais, quoique la plûpart fussent de cet avis, Aristodic s'opposa fortement à l'exécution de l'oracle, soit qu'il n'y eût pas une grande confiance, soit qu'il crût que ceux, qu'on avoit envoyés consulter, n'eussent pas rapporté fidélement la réponse de l'oracle. Cela fut cause qu'on résolut d'y envoyer d'autres personnes, du nombre desquelles étoit Aristodic. Quand il fut arrivé chez les Branchides, il consulta tout seul l'oracle, & lui parla en ces termes: » Grand Dieu, dit-il, Pactyas » Lydien nous est venu trouver » en Suppliant, pour tâcher d'évi- » ter une mort violente, qui lui » est préparée. Les Perses le de- » mandent, & veulent que nous » le rendions; mais, quoique » nous craignions la puissance des » Perses, cependant nous n'a- » vons pas osé le rendre, que » nous n'ayons appris de vous » avec plus de certitude, ce qu'il » est à propos que nous fassions.« La réponse que l'oracle fit à Aristodic, fut la même qu'il avoit faite aux premiers députés; c'est-à-dire, qu'il falloit livrer Pactyas aux Perses.

Après cette réponse, Aristodic alla, de propos délibéré, à l'entour du temple, dénicher tous les oiseaux, qui y faisoient leurs nids. Et l'on rapporte que, comme il étoit occupé à ce divertissement, l'on entendit une voix, qui venoit du fond du temple, & qui s'adressa de la sorte à Aristodic: » O le plus méchant, & le plus » détestable de tous les hommes! » as-tu bien la hardiesse d'arra- » cher de mon temple mes Sup-

(a) Herod. L. I. c. 157, 158, 159, 160.

Digitized by Google

» plians. « Sur quoi Ariſtodic ne manqua pas de prendre l'occaſion de cette réponſe : » O Dieu ! dit-» il, vous donnez ce ſecours à » vos Supplians, & vous voulez » que ceux de Cumes abandon-» nent aux Perſes Pactyas, qui » eſt venu chez eux en ſuppliant ! » Oui, je le veux, répondit le » Dieu, afin que vous périſſiez » miſérablement, vous qui êtes » des impies, & que vous n'im-» portuniez plus l'oracle au ſujet » de vos Supplians. « Ceux de Cumes, ayant reçu cette dernière réponſe, envoyérent Pactyas à Lesbos, ne voulant pas le rendre aux Perſes pour le faire mourir, ni s'attirer auſſi la guerre en le retenant.

ARISTODIC, *Ariſtodicus*, Ἀριστόδικος, (*a*) natif de Tanagre. Ariſtote écrit qu'Éphialte, Athénien, s'étant rendu redoutable à la nobleſſe, & pourſuivant ſans miſéricorde, en toute occaſion, ceux, qui avoient fait la moindre injuſtice au peuple, ſes ennemis lui dreſſérent des embûches, & le firent aſſaſſiner par Ariſtodic de Tanagre.

ARISTODIC, *Ariſtodicus*, Ἀριστόδικος, (*b*) poëte Grec, dont Voſſius n'a fait aucune mention.

ARISTOGÈNE, *Ariſtogenes*, Ἀριστόγενης, (*c*) capitaine Athénien, qui fut contemporain d'Alcibiade. Il étoit commandant de l'aîle droite de l'armée aux iſles Arginuſes, vers l'an 406 avant l'Ére Chrétiene.

ARISTOGITON, *Ariſtogiton*, Ἀριστογείτων, (*d*) Athénien, qui étoit lié d'une amitié étroite avec un autre Athénien, nommé Harmodius. Hipparque, qui, conjointement avec ſon frere Hippias, exerçoit la tyrannie à Athènes, mécontent d'Harmodius pour une injure perſonnelle, qu'il prétendoit en avoir reçue, chercha à s'en venger ſur ſa ſœur par un affront public qu'il lui fit, en l'obligeant de ſe retirer honteuſement d'une proceſſion ſolemnelle, où elle devoit porter une corbeille ſacrée, ſous prétexte qu'elle n'étoit pas en état d'aſſiſter à cette cérémonie. Le frere, & encore plus ſon ami, piqués juſqu'au vif d'une ſi ſanglante injure, prirent dès-lors la réſolution d'attaquer les tyrans.

Ils attendirent pour cela l'occaſion d'une fête, qui leur parut très-favorable pour leur deſſein. C'étoit celle des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandoit que tous les Artiſans fuſſent en armes. Pour plus grande ſûreté, ils n'avoient mis dans leur ſecret, qu'un très-petit nombre de citoyens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres ſe joindroient à eux. Le jour arri-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 158.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.
(*c*) Xenoph. pag. 442. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 513.
(*d*) Thucyd, pag. 448. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 335. Pauſ. pag. 14, 57. Athen. pag. 695. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 58. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. IX. pag. 336. *& ſuiv.* Tom. XXI. pag. 183.

Digitized by Google

vé, ils vinrent de bonne heure dans la place, armés de leurs poignards. Hippias, ſorti du palais, alla dans le Céramique, qui étoit un lieu hors de la ville, où étoit pour lors la compagnie des gardes; & il y donna les ordres néceſſaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avoient ſuivi. Ils virent un des conjurés, qui s'entretenoit familiérement avec lui. Ils crurent qu'ils étoient trahis. Ils auroient bien exécuté dans le moment même leur deſſein ſur Hippias; mais, ils vouloient commencer par l'auteur de l'affront qu'ils vengeoient. Ils retournent donc à la ville; & ayant rencontré Hipparque, ils le tuent. Mais, ayant été arrêtés ſur le champ, eux-mêmes furent tués; & Hippias trouva le moyen de diſſiper cet orage. C'étoit alors environ l'an 513 avant l'Ére Chrétienne. Toutefois, Hippias fut chaſſé d'Athènes quelque tems après.

On rendit des hommages extraordinaires à la mémoire d'Ariſtogiton & d'Harmodius. Leur nom fut toujours infiniment reſpecté à Athènes dans la ſuite des ſiécles, & preſque égalé à celui des dieux. On leur érigea, ſur le champ, des ſtatues dans la place publique; honneur qui, juſques-là, n'avoit encore été rendu à perſonne. La vue ſeule de ces ſtatues, expoſées en ſpectacle aux yeux de tous les citoyens, rallumoit en eux la haine & l'exécration de la tyrannie, & renouvelloit de jour en jour dans leurs eſprits une vive reconnoiſſance pour ces généreux défenſeurs de la liberté, qui n'avoient pas craint de lui ſacrifier leur vie & de la ſceller de leur ſang.

Alexandre le Grand, qui ſçavoit combien leur ſouvenir étoit préſent aux Athéniens, & juſqu'où ils portoient leur zéle à cet égard, crut leur faire un ſenſible plaiſir en leur renvoyant les ſtatues de ces deux grands hommes, qu'il trouva dans la Perſe, après la défaite de Darius, & que Xerxès avoit autrefois enlevées d'Athènes. Pauſanias attribue cette action à Séleucus Nicanor, l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre; & il ajoûte qu'il renvoya auſſi aux Athéniens leur bibliothéque, que le même Xerxès avoit emportée avec lui en Perſe.

Plutarque, dans la vie d'Ariſtide, raconte une choſe qui fait beaucoup d'honneur aux Athéniens, & qui marque juſqu'où alloit leur reconnoiſſance pour leur libérateur, & leur reſpect pour ſa mémoire. Ils apprirent que la petite-fille d'Ariſtogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoyable, ſans pouvoir ſe marier à cauſe de ſon extrême miſére. Le peuple la fit venir à Athènes, & la mariant à un des plus riches & des plus conſidérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

On avoit fait des Scholies; c'eſt-à-dire, des chanſons en l'honneur d'Harmodius & d'Ariſtogiton. En voici quelques-unes recueillies par Athénée.

» Je porterai mon épée cou-
» verte de feuilles de myrthe,
» comme firent Harmodius &

Digitized by Google

» Ariſtogiton, quand ils tuèrent
» le Tyran, & qu'ils établirent
» dans Athènes l'égalité des loix.
» Cher Harmodius, vous n'êtes
» point encore mort; on dit que
» vous êtes dans les iſles des
» Bienheureux, où ſont Achille
» aux pieds legers, & Dioméde,
» ce vaillant fils de Tydée.
» Je porterai mon épée cou-
» verte de feuilles de Myrthe,
» comme firent Harmodius &
» Ariſtogiton, lorſqu'ils tuérent
» le tyran Hipparque dans le tems
» des Panathénées.
» Que votre gloire ſoit éter-
» nelle, cher Harmodius, cher
» Ariſtogiton, parce que vous
» avez tué le Tyran, & établi
» dans Athènes l'égalité des loix. «

Suidas écrit que les chanſons d'Harmodius & d'Ariſtogiton étoient conçues en ces termes: » Harmodius & Ariſtogiton ont » porté leurs mains ſur les Ty- » rans, & les Athéniens ont tué » Hippias. « Mais, toutes ces différentes chanſons reviennent preſque à la même.

ARISTOGITON, *Ariſtogiton*, Ἀριſογείτων, (*a*) autre Athénien, contre lequel Démoſthène prononça un diſcours, ainſi que l'atteſte Plutarque, qui nous inſtruit de cette circonſtance dans la vie de notre orateur.

ARISTOGITON, *Ariſtogiton*, Ἀριſογείτων, (*b*) autre Athénien & peut-être le même que le précédent. Quoiqu'il en ſoit, celui, dont il eſt ici queſtion, étoit ſurnommé Sycophante. Cet homme faiſoit fort le brave dans les aſſemblées, ne parloit que de guerre, & ne ceſſoit de preſſer les Athéniens de prendre les armes. Mais, lorſqu'on fit les rôles de ceux, qui pouvoient ou ne pouvoient pas ſervir, il vint ſe préſenter, appuyé ſur une bequille & une jambe emmaillottée. Phocion qui étoit ſur ſon tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier: *écris Ariſtogiton boiteux & lâche.*

Depuis, Ariſtogiton ayant été condamné, envoya prier Phocion de venir le voir. Tout auſſi-tôt, il ſortit pour aller à la priſon; & comme ſes amis vouloient l'en empêcher: *laiſſez-moi aller, mes amis*, leur dit-il; *car, où peut-on voir Ariſtogiton plus agréablement que là?*

ARISTOGITON, *Ariſtogiton*, Ἀριſογείτων, (*c*) autre Athénien, dont parle Quinte Curſe, au troiſième livre de la guerre d'Alexandre.

(*d*) Pauſanias, dans ſon voyage de la Phocide, fait mention d'un ſtatuaire, qui avoit nom Ariſtogiton. Il y eut auſſi un orateur de même nom, qui étoit ſurnommé *le chien*, parce qu'il mordoit un chacun par ſes médiſances. Cet Ariſtogiton publia des ſatyres contre Timothée, Timarque, & les autres chefs des Athéniens.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριſόμαχος, (*e*) l'un

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 853.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 746.
(*c*) Q. Curt. L. III. c. 13.
(*d*) Pauſ. pag. 627.
(*e*) Pauſ. pag. 386.

Digitized by Google

des prétendans d'Hippodamie, fille d'Œnomaüs, ſelon Pauſanias.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, (*a*) fils de Cléodée, petit-fils d'Hyllus, & arrière-petit-fils d'Hercule. Il fut pere de trois héros, Témène, Creſphonte & Ariſtomède. Ces trois héros, connus ſous le nom d'Héraclides, parce qu'ils deſcendoient d'Hercule, revinrent dans le Péloponnèſe ſous la domination de Tiſamène, qui regnoit à Argos.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, pere d'Hippomédon, l'un des ſept chefs devant Thèbes. Il étoit fils de Bias, roi d'Argos, & avoit épouſé ſa propre ſœur, nommée Mythidica.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, (*b*) Alopéen, dont parle Démoſthène, dans ſon oraiſon contre Ariſtocrate.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, (*c*) l'un des bannis de Sicyone, du tems d'Aratus, général des Sicyoniens. Ce fameux capitaine eut aſſez de confiance en ce banni, pour lui communiquer le projet, qu'il avoit formé de mettre en liberté ſa patrie; projet qu'il exécuta heureuſement.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, (*d*) tyran d'Argos, ville du Péloponnèſe. Cet Ariſtomaque vécut auſſi du tems d'Aratus, général des Sicyoniens. Celui-ci, après avoir rendu nouvellement à ſes concitoyens, mais encore à pluſieurs peuples du voiſinage, leur liberté & leurs loix, ne pouvant ſupporter que les Argiens fuſſent dans la ſervitude, entreprit de ſe défaire du tyran Ariſtomaque, qui les tenoit aſſujettis, & ſe fit un point d'honneur de rendre à cette ville ſa liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue, & en même-tems, d'ajoûter une ville ſi puiſſante à la ligue des Achéens. Il trouva des gens aſſez hardis pour tenter cette entrepriſe. A leur tête étoient Eſchyle & Charimène le devin; mais, ils n'avoient point d'épée; car, il étoit défendu d'avoir des armes chez ſoi, Ariſtomaque ayant établi de groſſes peines contre ceux, chez qui on en auroit trouvé. Pour remédier à cet inconvénient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles, dont il chargea des bêtes de ſommes, qui portoient quelques méchantes hardes, & les envoya à Argos.

Charimène, le devin, aſſocia à la conjuration un de ſes amis. Eſchyle & ſes compagnons en furent très-fâchés, & laiſſant là Charimène, ils continuérent leur entrepriſe. Charimène s'en étant apperçu, fut ſi tranſporté de colère, qu'il alla déclarer les conjurés, dans le moment qu'ils partoient déjà pour aller poignarder Ariſtomaque. Se voyant donc découverts, la plûpart ſe hâtérent de

(*a*) Pauſ. pag. 98, 117, 292.
(*b*) Demoſth. pag. 727.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 1028.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 1038. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 291.

Digitized by Google

s'enfuir, & se retirérent à Corinthe.

Peu de tems après, Aristomaque fut tué par ses domestiques. Mais, avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus détestable tyran qu'Aristomaque, se saisit de la domination, & eut pour successeur un autre Aristomaque, dont il est parlé à l'article suivant.

ARISTOMAQUE, *Aristomachus*, Ἀριστόμαχος, (*a*) autre tyran d'Argos, qui succéda à Aristippe. Il fut, ainsi que le précédent, contemporain du général Aratus, qui lui persuada de rendre la liberté à sa ville. On peut voir le détail de cette affaire à l'article d'Aratus.

Depuis, les Argiens, après avoir donné la torture à Aristomaque dans la ville de Cenchrées, le jettérent dans la mer. Sur quoi Aratus, dit Plutarque, fut fort blâmé d'avoir laissé périr si injustement un homme, qui n'étoit point méchant, avec lequel il avoit été en commerce, & qui, à sa persuasion, avoit déposé la tyrannie, & avoit fait entrer sa ville dans la ligue des Achéens.

On croit que Plutarque a suivi, dans ce qu'on vient de lire, les impressions injustes, que Phylarque, pour noircir Aratus, veut donner de la mort d'Aristomaque, dont il étoit grand partisan. Plutarque auroit mieux fait de suivre Polybe, qui, dans son second livre, fait voir que cet Aristomaque méritoit des supplices beaucoup plus cruels, que celui d'être jetté dans la mer; & que quand bien même on lui auroit fait souffrir de plus grandes peines que celles, dont parle Phylarque, il n'auroit pas encore assez souffert pour expier ce qu'il fit dans un seul jour, lorsqu'Aratus, à la tête d'une troupe d'Achéens, étant entré secrétement dans Argos, & s'étant exposé au plus grand de tous les dangers, en combattant pour la liberté des Argiens, il fut obligé de se retirer, parce que la crainte du Tyran étoit si grande, qu'aucun des citoyens ne branla pour le secourir. Aristomaque, saisissant cette occasion d'assouvir sa cruauté, prétexta qu'il y avoit plusieurs des Argiens, qui étoient d'intelligence avec les Achéens, & en fit égorger quatre-vingts des plus considérables, après leur avoir fait donner la torture en présence de leurs parens. N'est-ce pas là un méchant homme? Il est vrai qu'il avoit déposé la tyrannie à la persuasion d'Aratus; & qu'en faveur de ce changement, les Achéens lui avoient pardonné tous ses anciens crimes, lui avoient donné part à l'administration de leur République, & l'avoient même fait général de leurs troupes. Mais, dès qu'il vit reluire des espérances plus favorables, du côté de Cléomène, il oublia cette humanité des Achéens, il se sépara, & sépara sa patrie de la ligue des Achéens dans les tems les plus difficiles, & se tourna du côté

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 806, 1040, 1043, 1048. Paus. pag. 100. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 292.

Digitized by Google

de leurs ennemis ; de ſorte que, lorſqu'il eut été pris, il falloit le mener par tout le Péloponnèſe, & après l'avoir montré à tout le monde, le faire mourir en public dans les ſupplices. Cependant, un ſi méchant homme ne ſouffrit d'autre peine que d'être jetté dans la mer pour quelques choſes qu'il avoit faites à Cenchrées. Voilà une aſſez bonne apologie d'Aratus. Plutarque auroit dû, ce ſemble, y faire quelque attention.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, (*a*) l'un des principaux de Crotone, du tems de la ſeconde guerre punique. L'an 215 avant l'Ére Chrétienne, les Bruttiens voulant ſe rendre maîtres de cette ville, un transfuge vint les avertir qu'il y avoit de la diſſenſion entre les grands & le peuple, à la tête duquel étoit Ariſtomaque. Par le conſeil & ſous la conduite de ce transfuge, les Bruttiens, inveſtirent la ville ; & y ayant été introduits par le peuple, ils s'emparérent d'abord de toutes les places, excepté la citadelle. Les grands en étoient les maîtres, s'y étant retirés avec des troupes, ſuivant le plan qu'ils en avoient formé d'avance. Ariſtomaque s'y réfugia auſſi, prétextant que c'étoit aux Carthaginois, & non Bruttiens, qu'il avoit eu deſſein de livrer la ville.

Quelque tems après, Hannon, général des Carthaginois, fit tous ſes efforts, pour engager les Crotoniates à ſe rendre, & à recevoir chez eux une colonie de Bruttiens, leur repréſentant que par-là ils rendroient à leur ville, à moitié déſerte & ruinée par les malheurs de la guerre, ſon ancienne multitude d'habitans & ſa première ſplendeur ; mais, il ne perſuada perſonne qu'Ariſtomaque. Tous les autres jurérent qu'ils mourroient plutôt que de ſouffrir qu'on leur aſſociât les Bruttiens, pour être obligés, par ce mêlange, à abandonner leurs cérémonies, leurs mœurs, leurs loix, & bientôt après, leur langage même, & emprunter le tout d'une nation étrangére. Ariſtomaque voyant qu'il ne pouvoit, ni perſuader à ſes compatriotes de ſe rendre, ni trouver le moyen de livrer la citadelle aux ennemis, comme il avoit fait la ville, s'enfuit tout ſeul, & ſe retira dans le camp d'Hannon.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, (*b*) tribun des ſoldats, ſous l'empire d'Héliogabale.

Il y a eu quelques auteurs du nom d'Ariſtomaque. 1.° Un qui étoit de Sole, avoit écrit un traité des abeilles, qu'il aimoit avec tant de paſſion, qu'il en nourrit durant plus de 60 ans. 2.° Un autre, qui étoit d'Athènes, compoſa un ouvrage, pour apprendre comment il falloit faire le vin. 3.° Polémon, dans un écrit ſur les tréſors du temple de Delphes, faiſoit mention d'un poëme, com-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 2, 3.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 230. Plin. L. XI. c. 9. L. XIII. c. 24. L. XIV. c. 19. L. XIX. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XIII. pag. 232.

Digitized by Google

posé par un Ariſtomaque, qualifié vainqueur aux jeux Iſthmiques.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomache*, Ἀριστομάχη, (*a*) fille d'Hipparinus, qui étoit le plus puiſſant & le plus conſidérable citoyen de Syracuſe, & ſœur de Dion, fort connu pour avoir rendu la liberté à ſa patrie. Ariſtomaque fut mariée à Denys le tyran, qui la fit venir dans ſon palais ſur un char attelé de quatre chevaux blancs; c'étoit une marque d'honneur très-ſingulière. Denys épouſa le même jour Doris du païs des Locriens. Les noces de l'une & de l'autre furent célébrées avec une joie univerſelle de toute la ville, & accompagnées de feſtins & de préſens d'une magnificence incroyable.

Denys parut aimer également ces deux femmes, ſans donner de préférence à l'une ſur l'autre, pour leur ôter tout lieu de jalouſie & de diſcorde. Le peuple de Syracuſe prétendoit que celle de ſon païs fut préférée à l'étrangère; mais, celle-ci eut le bonheur de donner la première un fils à ſon mari; ce qui lui aida beaucoup à ſe ſoûtenir contre les cabales & les brigues des Syracuſains. Ariſtomaque fut long-tems ſans devenir groſſe, quoique Denys ſouhaitât avec tant de paſſion d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mere de la Locrienne, l'accuſant d'empêcher Ariſtomaque, par des maléfices & par des ſortiléges, de concevoir.

Ariſtomaque devint à la fin groſſe, & eut même quatre enfans, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophroſyne, & l'autre Arete. Le reſte de l'hiſtoire d'Ariſtomaque eſt lié à l'hiſtoire d'Arete, dont l'article eſt ci-deſſus. *Voyez* Arete.

ARISTOMÉDE, *Ariſtomedes*, Ἀριστομήδης, (*b*) Theſſalien, l'un des lieutenans de Darius contre Alexandre le Grand. Cet officier étoit à la tête de vingt mille Barbares.

ARISTOMÉDE, *Ariſtomedes*, Ἀριστομήδης, (*c*) célebre ſtatuaire de Thébes. Il avoit travaillé à une ſtatue de Cybele, qu'on voyoit dans la chapelle, bâtie par le poëte Pindare en l'honneur de cette déeſſe.

ARISTOMÉDON, *Ariſtomedon*, Ἀριστομέδων, (*d*) fameux ſtatuaire, natif d'Argos. Il avoit fait pluſieurs ſtatues, que les Phocéens envoyérent pour préſent à Delphes.

ARISTOMÉLIDAS, *Ariſtomelidas*, Ἀριστομηλίδας (*e*) Cet homme s'étant fait tyran de ces Orchoméniens, qui habitoient un canton de l'Arcadie, devint amoureux d'une jeune Tégéate, dont il voulut avoir les bonnes graces, à quelque prix que ce fût. Pour y parvenir, il la donna en garde à un certain Chronius; mais, la jeune perſonne, au déſeſpoir de

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 959. *& ſeq.* Corn. Nep. in Dion. c. 1. 8. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 195. *& ſuiv.*
(*b*) Q. Curt. L. III. c. 9.
(*c*) Pauſ. pag. 578.
(*d*) Pauſ. pag. 611.
(*e*) Pauſ. pag. 531.

Digitized by Google

ce que l'on attentoit à ſon honneur, ſe tua elle-même, avant qu'on la menât chez le tyran. La nuit ſuivante, Diane s'apparut à Chronius, & lui conſeilla de tuer le tyran; ce qu'il exécuta, & il ſe ſauva enſuite à Tégée, où il bâtit un temple à la déeſſe.

ARISTOMÈNE I, *Ariſtomenes*, Ἀριστομένης, (a) le même, ſelon M. Boivin, l'aîné, qui eſt appellé Ariſtodème dans Pauſanias. Nous nous diſpenſerons de rapporter ici les preuves, qu'en donne cet Académicien; preuves qui paroiſſent ſans réplique.

Ariſtomène étoit du ſang royal des Héraclides Épytides. Il vivoit durant la première guerre des Meſſéniens ſous Euphaès, leur roi, auquel il ſuccéda, comme nous le verrons ci-après. Après un ou deux combats, où la perte avoit été à peu près égale, tant du côté des Lacédémoniens, que du côté des Meſſéniens, ceux-ci ſe trouvant affligés de maux extrêmes, on conſulta l'oracle de Delphes, dont la réponſe fut telle:

Du pur ſang d'Épytus une Vierge éplorée
Dans un noir ſacrifice à l'autel égorgée,
Appaiſant de Pluton l'implacable courroux,
Pourra ſauver Ithome, & vous garantir tous.

Ces paroles n'eurent pas plutôt été entendues, que l'on fit tirer au ſort tout ce qu'il y avoit de filles de l'illuſtre maiſon des Épytides. Le ſort tomba ſur la fille de Lyciſcus; mais, le devin Épébolus s'oppoſa à ce qu'elle fût ſacrifiée, diſant que Lyciſcus n'en étoit pas le pere, & que ſa femme, qui étoit ſtérile, avoit ſuppoſé cette fille à ſon mari. Pendant qu'il débitoit ce conte dans le public, Lyciſcus prend ſa fille avec lui, & s'enfuit à Sparte. Son évaſion conſterna fort les Meſſéniens. Ariſtomène les raſſura. Il étoit auſſi de la race des Épytides, & beaucoup plus illuſtre que Lyciſcus en tout genre, mais ſurtout à la guerre. Il offrit volontairement ſa fille. Le deſtin, dit Pauſanias, obſcurcit tout à coup la vertu des hommes, comme un fleuve ternit de ſon limon l'éclat de ces belles coquilles, qui ſont ſur ſes rives. Ariſtomène, près de dévouer ſa fille pour le ſalut de ſa patrie, tomba dans le malheur que l'on va dire.

Un Meſſénien, dont on ignore le nom, étoit amoureux de cette jeune perſonne, & prétendoit l'épouſer. Voyant le péril, qui la menaçoit, il ſoûtint à Ariſtomène, que ſa fille étoit fiancée; qu'il n'avoit plus de droit ſur elle; que lui à qui elle étoit accordée, en étoit plus le maître que ſon pere; & que l'on n'en pouvoit diſpoſer ſans ſon conſentement. Comme on ne l'écoutoit point, il pouſſa l'effronterie juſqu'à dire qu'il avoit abuſé de cette fille, & qu'elle étoit groſ-

(a) Pauſ. pag. 233, 234. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 492. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 101. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 81. *& ſuiv.*

Digitized by Google

se. Aristomène, ne se possédant plus de voir une telle méchanceté, & transporté de colère, enfonce un poignard dans le sein de sa fille, la jette morte à ses pieds, lui ouvre le ventre, & convaint l'assemblée qu'elle n'étoit point grosse. Aussi-tôt, le devin Épébolus s'écria qu'il falloit chercher un autre Épytide, qui voulut bien livrer sa fille; qu'Aristomène, en tuant la sienne, n'avoit rien fait, qui pût servir aux Messéniens; qu'il l'avoit sacrifiée à sa fureur, & non aux dieux dont parloit la Pythie. Le peuple, ayant entendu ce discours, vouloit mettre en piéces l'imposteur, qui avoit fait commettre un parricide à Aristomène, & rendu l'espérance publique si douteuse. Mais, heureusement cet homme étoit fort aimé du roi. Euphaès prit donc la parole, & dit aux Messéniens, qu'il ne devoit leur rester aucun scrupule, & que l'oracle étoit suffisamment accompli, puisqu'après tout, le sang d'une Vierge avoit été répandu. Tous les Épytides applaudirent à ce sentiment; & il n'y en eut aucun, qui ne fût charmé de n'avoir plus rien à craindre pour ses filles. Le peuple s'étant laissé persuader au discours du roi, on congédia l'assemblée; après quoi, l'on fit des sacrifices, & l'on célébra un jour de fête en l'honneur des dieux.

Il se donna bientôt après un nouveau combat, qui ne fut pas plus décisif que les précédens. C'étoit l'an 730 avant J. C. Le roi Euphaès y reçut plusieurs blessures; & dès qu'il commença à se sentir un peu mieux, il proposa d'adjuger le prix à celui, qui s'y étoit le plus distingué. Deux se le disputérent. Ce furent Cléonnis & Aristomène. L'un & l'autre avoit quelque chose de particulier en sa faveur; car, Cléonnis, défendant le Roi renversé par terre, avoit tué sur la place huit Spartiates qui l'entraînoient, entre lesquels il y en avoit deux, qui étoient des capitaines signalés; & ayant dépouillé tous ces morts, il avoit mis leurs armes en garde entre les mains de ses soldats, afin d'avoir des preuves de sa valeur devant les Juges. Il avoit reçu plusieurs blessures; & elles étoient toutes de front; marque très-certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pied. Quant à Aristomène, en combattant dans la même occasion pour sauver le Roi, il avoit tué cinq Lacédémoniens, & avoit aussi emporté leurs dépouilles, malgré tous les ennemis. Il avoit, outre cela, paré tous les coups, & sçu s'exempter d'être blessé. Il avoit, depuis cela, fait encore une action louable, en retournant à la ville après la bataille; car, Cléonnis, à cause de ses blessures, ne pouvant marcher, ni de lui-même, ni avec le secours de ceux qui lui donnoient la main, Aristomène, sans vouloir quitter ses propres armes, le chargea sur son corps, & le porta à la ville, quoique Cléonnis fut d'une taille & d'une corpulence plus hautes & plus fortes qu'un autre. Chacun d'eux apportant ces raisons de recommandation pour le prix de la bravoure, le Roi présida au con-

Digitized by Google

seil avec les officiers de guerre, suivant la loi.

Cléonnis parla le premier, & tint le discours suivant. » Il n'y a » pas grande harangue à faire » touchant le prix; car, ceux, » qui sont Juges, ont vu eux- » mêmes les belles actions de » chacun. Je veux seulement les » faire souvenir que, quand nous » avons combattu l'un & l'autre » contre les mêmes hommes, dans » le même-tems & dans le même » lieu, c'est moi qui en ai tué le » plus. Or, il est manifeste que » dans les mêmes circonstances, » celui, qui a tué un plus grand » nombre d'ennemis, a le plus » de droit au prix. Mais, d'ail- » leurs le corps de l'un & de l'au- » tre fournit des preuves très- » évidentes de celui, qui a été le » plus brave; car, l'un est sorti » de la bataille tout couvert de » plaies, reçues de front; l'autre » en revient comme d'une fête, » & non pas comme d'une mêlée » si sanglante. Il n'a seulement » pas éprouvé ce que peut faire » le fer des ennemis. On doit ju- » ger de-là qu'Aristomène peut » avoir été plus heureux, mais » non pas plus brave que moi. » Il est indubitable qu'un hom- » me, qui s'est fait hâcher le » corps en tant d'endroits, n'a » pas craint de s'exposer pour sa » patrie; mais, quiconque, au » milieu de tant d'ennemis & de » tant de dangers, s'en est pu » tirer sans blessure, doit avoir » été merveilleusement attentif à » la conservation de sa personne. » Ce seroit donc une étrange cho- » se, si par le jugement de ceux » qui ont vu l'action, celui qui » a tué moins d'ennemis, & qui » a moins souffert en son corps, » remportoit le prix sur un autre, » qui le surpasse en ces deux » points. Au reste, ce n'est point » une action de valeur d'avoir » emporté sur ses épaules, lors- » qu'il n'y avoit plus de péril, un » homme, qui ne pouvoit mar- » cher à cause de ses blessures, » Cela peut seulement prouver » la force du corps. Voilà tout ce » que j'avois à représenter devant » vous; car, il n'est pas ques- » tion ici de paroles, mais d'ac- » tions. «

Alors, Aristomène se défendant à son tour: » J'admire, dit- » il, que le prix de la valeur » doive être en contestation en- » tre celui, qui a été sauvé, & » celui qui l'a sauvé. Car, c'est » une nécessité que mon adver- » saire croie, ou que les Juges » ne sont pas de bon sens, ou » qu'ils vont juger sur ce qui se » dit présentement, & non pas » sur ce qui s'est passé au champ » de bataille. On va faire voir » que Cléonnis a eu non seule- » ment moins de valeur, mais » qu'il est tout-à-fait ingrat. Il a » omis de raconter les actions » qu'il a faites, & il a donné aux » miennes un mauvais tour. Il » fait voir plus d'ambition qu'il » n'est permis; car, enfin c'est par » envie qu'il a privé, de la louan- » ge dûe aux belles actions, un » homme à qui il a de très-gran- » des obligations de l'avoir sauvé. » J'avoue que j'ai été heureux,

Digitized by Google

» au milieu de ces périls ; mais, » je soûtiens qu'avant toutes choses j'ai été brave. Si j'avois » évité les ennemis, lorsqu'ils venoient à la charge, pour m'exempter d'être blessé, je ne » devrois pas être appellé heureux, mais lâche ; & je ne serois pas reçu à prétendre le » prix, mais j'aurois encouru la » peine des loix. Cependant, puisqu'en combattant aux premiers » rangs, & tuant ceux qui faisoient face, je n'ai pas souffert » ce que j'ai fait souffrir aux autres, il faut dire que j'ai été » non seulement heureux, mais » outre cela vaillant. Car, soit » que les ennemis, étonnés de » ma valeur, n'ayant pas osé » me résister, c'est pour moi » une grande louange de m'être » fait craindre d'eux ; soit que, » quand ils ont combattu, j'aie » eu tout ensemble & la force » de les tailler en piéces, & la » sage précaution de me préserver » d'être blessé, j'aurai été à la » fois & vaillant & prudent. Quiconque, dans la chaleur même » du combat, s'expose aux hazards avec précaution, possède » les vertus & du corps & de » l'esprit. Mais, ces raisons me » pourroient servir auprès d'un » homme, qui auroit plus d'équité. Néanmoins, je suis persuadé » que dans le tems que j'emportois Cléonnis mourant, du » champ de bataille dans la ville, » sans avoir pour cela quitté mes » armes, je suis persuadé, dis-je, » qu'alors Cléonnis me rendoit » justice. Peut-être même que si » vous eussiez alors tenu moins de » compte de lui, il ne songeroit » pas aujourd'hui à me disputer » le prix de la valeur ; & pour » diminuer le mérite d'un si grand » bienfait, il ne diroit pas que » c'est une action peu considérable, parce qu'alors les ennemis » avoient quitté le champ de bataille. Qui ne sçait que souvent » ceux, qui s'étoient retirés du » combat en désordre, sont revenus à la charge, & ont remporté la victoire par cette conduite ? Voilà tout ce que j'avois » à vous dire, & je ne crois pas » que vous ayez besoin d'un plus » long discours. «

Après ces paroles, les Juges, tous d'un avis, prononcérent en faveur d'Aristomène.

Au bout de quelques jours, Euphaès étant venu à mourir, sans laisser d'enfans, le peuple eut la liberté de se choisir un maître. Cléonnis & un autre Messénien, nommé Damis, se trouvérent en concurrence avec Aristomène. Les deux devins, Épébolus & Ophionée, lui étoient en tout contraires. Ils disoient hautement qu'un parricide & un impie, qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa fille, n'étoit pas fait pour occuper le trône d'Épytus & de ses descendans. Mais, malgré leur opposition, Aristomène eut les suffrages du peuple & prit les rênes de l'État. Il fut toujours agréable au peuple, & ne sçut pas moins gagner les grands, entre lesquels il considéra particuliérement Cléonnis & Damis. Plein d'attention pour ses alliés, il en-

Digitized by Google

voya des députés en Arcadie, à Argos & à Sicyone, avec des préſens pour ceux, qui étoient à la tête des affaires parmi ces peuples. Durant preſque tout ſon regne, les Lacédémoniens & les Meſſéniens, également las de la guerre, ne la firent que par quelques coups de main & quelques hoſtilités de part & d'autre, ſurtout au tems de la moiſſon. Les Arcadiens ſe joignoient quelquefois aux Meſſéniens, pour faire le dégât dans la Laconie; mais, les Argiens, plus circonſpects, n'oſoient ſe déclarer contre Sparte, bien réſolus pourtant de ſe mettre du côté des Meſſéniens, ſi l'on en venoit à une action déciſive. Enfin la cinquième année du regne d'Ariſtomène, les uns & les autres, ne pouvant plus ſoûtenir la longueur de la guerre, ni les dépenſes qu'elle entraînoit, voulurent la terminer par un combat; & les alliés des deux nations envoyérent au jour marqué le ſecours, dont ils étoient convenus.

De tous les peuples du Péloponnèſe, il n'y eut que les ſeuls Corinthiens, qui n'abandonnérent point Sparte. Au contraire, les Arcadiens marchérent en corps d'armée au ſecours des Meſſéniens. Argos & Sicyone fournirent à la vérité moins de troupes; mais, c'étoient tous gens choiſis. L'ordre de bataille des Lacédémoniens fut tel: ils mirent au milieu les Corinthiens, les Hilotes, & toutes les troupes, qu'ils avoient tirées des païs nouvellement ſoumis à leur domination. Chaque Roi commandoit une aîle; & leur phalange plus nombreuſe que jamais, étoit bien ſerrée & bien garnie. Pour Ariſtomène, voici comme il rangea ſon armée. Il choiſit parmi les Meſſéniens & les Arcadiens les plus beaux hommes & les plus braves. Il les arma le plus avantageuſement qu'il put, & les mêla avec les Argiens & les Sicyoniens, pour les ſoûtenir durant le combat. Il donna à ſa phalange le plus d'étendue qu'il lui fut poſſible, afin qu'elle ne pût être enveloppée, & eut la précaution de s'ajuſter ſi bien au terrein, que ſon armée eut toujours le mont Ithome derrière elle. Cléonnis eut le commandement de la Phalange. Ariſtomène & Damis ſe mirent à la tête des deux aîles, & prirent avec eux quelque peu d'archers & de frondeurs. Les autres troupes, à cauſe de leur agilité, furent deſtinées à ſe porter, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & à inquiéter l'ennemi par leurs mouvemens; car, elles avoient toutes, ou un bouclier, ou une cuiraſſe. Ceux, qui manquoient de cette armure, ſe couvroient de peaux de chévres, ou de brebis, ou même de bêtes ſauvages. Les Arcadiens ſurtout, qui étoient des montagnards pour la plûpart, marchoient vêtus de la dépouille d'un ours, ou d'un loup. Chaque ſoldat avoit pluſieurs javelots, & quelques-uns même des lances. Cette infanterie legére demeura comme embuſquée dans un endroit de la montagne, où il n'étoit pas aiſé de l'appercevoir.

La phalange d'Ariſtomène,

Digitized by Google

compoſée de Meſſéniens & de leurs alliés, ſoûtint la première décharge des Lacédémoniens, les chargea enſuite à ſon tour, & ſe montra plus expérimentée & plus aguerrie qu'ils n'avoient cru. Véritablement elle étoit inférieure en nombre, mais toute formée de troupes d'élite. Elle combattoit contre un corps, qui étoit mêlé de bonnes & de mauvaiſes; auſſi l'emporta-t-elle, & en valeur, & du côté de l'art militaire. D'ailleurs, cette cavalerie legére, qui s'étoit cachée, venant à ſortir au premier ſignal, harcelloit encore beaucoup les ennemis; car, les prenant en flanc, elle tiroit continuellement ſur eux. Quelques-uns même avoient la hardieſſe de joindre l'ennemi, & de combattre de pied ferme; de ſorte que les Lacédémoniens, attaqués de tous côtés, ſe virent forcés de prendre la fuite. Leur roi Théopompe fut fait priſonnier avec trois cens hommes. Ariſtomène les égorgea tous ſans épargner Théopompe lui-même, en l'honneur de Jupiter d'Ithome.

La perte de cette bataille & de tant de braves gens, qui y périrent, non ſeulement abattit le courage des Lacédémoniens, mais leur ôta tout eſpoir de terminer heureuſement cette guerre. Dans la perplexité où ils étoient, ils envoyérent à Delphes pour conſulter l'oracle; & voici la réponſe, qu'ils en eurent:

Ce païs deſiré, cette fertile terre,
Le ſujet éternel d'une cruelle guerre,
Fut autrefois le prix d'un ſtratagéme heureux;
La ruſe peut encore favoriſer vos vœux.

Sur la foi de cet oracle, les deux rois de Sparte & les Éphores tournérent toutes leurs penſées du côté de la ruſe & de l'artifice; mais, il ne leur vint rien autre choſe dans l'eſprit, que de faire ce qu'avoit fait autrefois Ulyſſe, devant le ſiége de Troye. Ils choiſirent donc une centaine d'hommes, qu'ils envoyérent à Ithome, avec ordre de ſe donner pour déſerteurs, & cependant de bien obſerver les deſſeins & les démarches des ennemis. Afin que leur déſertion ne parût point douteuſe, on leur fit leur procès à Sparte. Ces gens exécutérent leurs ordres; mais, Ariſtomène n'y fut pas trompé. Il renvoya ſur le champ ces traîtres, en diſant que les fineſſes des Lacédémoniens étoient auſſi uſées, que leur injuſtice étoit récente. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, ils entreprirent de débaucher les allies des Meſſéniens; projet, où ils ne réuſſirent pas mieux; car, les Arcadiens, à qui ils s'étoient d'abord adreſſés, ne voulurent ſeulement pas écouter leurs propoſitions; ce qui dégoûta les Lacédémoniens d'envoyer à Argos, de crainte d'un pareil refus.

Ariſtomène, ayant eu connoiſſance de toutes ces menées, envoya à ſon tour conſulter le dieu de Delphes; & la Pythie répondit ce qui ſuit:

Digitized by Google

Un laurier immortel va couronner ton front,
Le ciel l'ordonne ainſi; mais d'un ſecret affront
Tâche de te défendre, & crains que l'artifice
Ne creuſe ſous tes pas un affreux précipice.
Quand deux yeux s'ouvriront à la clarté du jour
Et ſe refermeront par un triſte retour.
Alors c'eſt fait d'Ithome, & ſon heure fatale
L'abandonne aux fureurs de ſa fiere rivale.

Ariſtomène & tous les Interprétes d'oracles ne purent comprendre celui-ci; mais, dans la ſuite, il devint plus clair & fut vérifié par l'événement. En effet, quelque tems après, il arriva qu'Ophionée, ce devin qui étoit aveugle de naiſſance, recouvra la vue d'une manière fort extraordinaire; car, il ſe plaignit durant quelques jours de violens maux de tête, & au moment qu'il en fut délivré, il vit clair.

Les dieux ne ceſſoient d'avertir les Meſſéniens de leur ruine prochaine par des prodiges, qui n'étoient pas équivoques. Minerve étoit repréſentée en bronze à Ithome avec ſes armes; ſon bouclier tomba tout à coup. Un jour qu'Ariſtomène vouloit ſacrifier à Jupiter Ithomate, des béliers, qui devoient ſervir de victimes, allérent d'eux-mêmes heurter contre l'autel d'une ſi grande force, qu'ils moururent ſur le champ. Des chiens s'attroupoient durant la nuit, faiſoient des hurlemens épouvantables; & enſuite on les voyoit paſſer par bandes au camp des Lacédémoniens. Tous ces prodiges troubloient fort Ariſtomène; mais, il eut un ſonge, qui ſembloit lui annoncer ſon malheur encore plus diſtinctement. Il réva qu'il étoit ſur le point de donner bataille. Déjà il avoit ſacrifié aux dieux; & les entrailles des victimes étoient ſur la table. En ce moment ſa fille s'apparoit à lui, vêtue de deuil, le ſein & le ventre ouverts, & ruiſſelans de ſang, effet lamentable de la fureur du pere. Elle jette les entrailles des victimes, renverſe la table, arrache à ſon pere les armes qu'il avoit priſes, lui met en la place une couronne d'or ſur la tête, & le revêt d'un habit blanc; tel fut ſon ſonge. Cette funeſte viſion ſembloit lui prédire ſa fin, d'autant plus que, parmi les Meſſéniens, c'étoit la coûtume, avant que d'enterrer les perſonnes illuſtres, de les expoſer vêtues de blanc avec une couronne ſur la tête. Il étoit tout occupé de ces triſtes idées, lorſqu'on vint lui annoncer qu'Ophionée étoit redevenu aveugle comme auparavant. Ce fut pour lors qu'il comprit l'oracle & le ſens de ces vers:

Quand deux yeux s'ouvriront à la clarté du jour,
Et ſe refermeront par un triſte retour,
Alors c'eſt fait d'Ithome, &c.

Ariſtomène,

Digitized by Google

Ariſtomène, venant donc à repaſſer dans ſon eſprit le malheur, qu'il avoit eu d'égorger ſa propre fille, ſans que ſa mort fût d'aucune utilité à l'État, & voyant d'ailleurs qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour ſa patrie, ſe paſſa ſon épée au travers du corps, & expira ſur le tombeau de ſa fille. Ce grand homme avoit fait tout ce qui ſe pouvoit faire humainement pour le ſalut des Meſſéniens; mais, il ne put, dit Pauſanias, vaincre la rigueur du deſtin, ni la malignité de la fortune, qui ne ſeconda jamais ſes entrepriſes. Il avoit regné ſix ans & ſix mois. Sa mort doit être placée, vers l'an 723 ou 724 avant l'Ére Chrétienne. Damis lui ſuccéda ſans porter le titre de Roi.

ARISTOMÈNE II, *Ariſtomenes*, Ἀριστομένης, (*a*) prince célebre, qui vivoit du tems de la ſeconde guerre des Meſſéniens. Ce fameux héros commença à paroître, l'an 685 avant l'Ére Chrétienne; & il vivoit encore vers l'an 640 avant la même Ére. Il étoit, comme Ariſtomène I, du ſang royal des Héraclides Épytides. Mais, les Meſſéniens, ſuivant la coûtume des Anciens, croyoient que la naiſſance d'Ariſtomène II avoit eu quelque choſe de merveilleux. En effet, ils diſoient qu'un génie ou un dieu, ſous la forme d'un dragon, eut commerce avec Nicotelée, & que de ce commerce naquit Ariſtomène. Quoiqu'il en ſoit, Ariſtomène, jeune & plein de courage, & tout ce qu'il y avoit de jeunes gens diſtingués dans la Meſſénie, excitoient ſans ceſſe leurs compatriotes à prendre les armes.

Au premier combat, qui ſe donna, on dit qu'Ariſtomène fit plus qu'on ne pouvoit attendre d'un homme. C'eſt pourquoi, après ce combat, les Meſſéniens l'élurent pour roi; mais, ayant refuſé cet honneur, il fut déclaré général avec une autorité abſolue. Ariſtomène avoit pour maxime que tout homme de guerre, en même-tems qu'il fait de grandes choſes, doit ſçavoir ſouffrir & ne s'étonner, ni des revers, ni de la mort même. Pour lui, il crut devoir commencer par un coup d'éclat, qui le rendit pour toujours formidable aux Lacédémoniens. Dans cette réſolution, il s'achemine vers Sparte, y entre de nuit, & trouve le moyen d'appendre ſon bouclier dans le temple de Minerve Chalcioecos. L'inſcription portoit que ce bouclier avoit été conſacré à la déeſſe par Ariſtomène, des dépouilles remportées ſur Lacédémone.

Bientôt après, les Lacédémoniens, ayant à leur tête, Anaxandre leur roi, en vinrent aux mains avec les Meſſéniens. Ariſtomène, qui commandoit ceux-ci, étoit accompagné de quatre-vingts jeunes hommes, qui tenoient tous à grand honneur d'avoir été jugés dignes de combattre ſous ſes yeux. Leur petit nombre

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 33. Diod. Sicul. pag. 492. Pauſ. pag. 243, 244. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 106, 108. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 96. *& ſuiv.* Tom. XIX. pag. 127.

Digitized by Google

faisoit qu'ils étoient plus attentifs à se secourir les uns les autres, & qu'il leur étoit plus aisé d'observer le moindre signe de leur général. Ce fut à la tête de cette troupe d'élite, qu'il chargea la troupe d'Anaxandre, composée de ce qu'il y avoit de plus braves Lacédémoniens. Le petit peloton d'Aristomène, après avoir essuyé une infinité de coups avec un courage intrépide, commençoit à désespérer de la victoire. Cependant, plus acharné, à mesure qu'il diminuoit, à force de tems & de persévérance, il fit plier le bataillon d'Anaxandre. En même-tems, Aristomène commande à de nouvelles troupes de l'enfoncer; ce qui fut fait. Pour lui, il tombe sur un autre corps, qui faisoit encore ferme, le pousse, le culbute, tombe ensuite sur un autre avec le même succès, & encore sur un autre, jusqu'à ce que s'étant porté de tous côtés, & ayant combattu par tout où il y avoit des ennemis, il eût mis toute l'armée des Lacédémoniens en déroute. Alors, les voyant prendre honteusement la fuite, sans se donner même le tems de se rallier, il les poursuit l'épée dans les reins, & leur imprime tant de crainte, que jamais homme ne s'est rendu si formidable à ses ennemis. Quand il les eut poussés jusqu'à un poirier sauvage, qui étoit au milieu d'un champ, Théocle lui défendit de passer outre, disant que les Dioscures s'étoient autrefois reposés sous cet arbre, & qu'il falloit le respecter. Mais, Aristomène se laissant emporter à son ardeur, & ne croyant pas devoir déférer si scrupuleusement à son devin, mépriſa l'avis. Aussi lui arriva-t-il, en cet endroit fatal, de perdre son bouclier. Pendant qu'il le cherche, les Lacédémoniens qui fuyoient toujours, lui échappèrent. Mais, cette défaite les découragea si fort, qu'ils vouloient absolument faire la paix. Tyrtée les en dissuada, en leur récitant des élégies propres à leur relever le courage; & il remplaça les soldats, qui avoient péri dans le combat par un égal nombre d'Hilotes, qu'il incorpora dans chaque troupe.

Aristomène, de retour à Andanie, fut reçu avec les acclamations qu'il méritoit. Les femmes jettoient des guirlandes & des fleurs sur son passage, en chantant ce distique, qui se chantoit encore du tems de Pausanias:

L'heureux Aristomène a par vaux & par monts
De nos fiers ennemis poussé les bataillons.

Quelque tems après, il recouvra son bouclier; car, étant allé à Delphes, il apprit de la Pythie, qu'il le trouveroit à Lébadée dans la chapelle souterreine de Trophonius. Il l'y retrouva en effet; & à un second voyage, il le consacra au dieu dans cette même chapelle. Pausanias lui-même l'y avoit vu. Il étoit remarquable par la figure d'un aigle éployé, qui, de ses aîles, en embrassoit les deux extrêmités.

Aristomène, étant revenu de Béotie, avec son bouclier, qu'il avoit, comme on vient de dire,

Digitized by Google

recouvré dans l'antre de Trophonius, ne ſongea qu'à exécuter de nouveaux projets. Ayant donc raſſemblé quelques troupes, & prenant encore avec lui cette brave jeuneſſe, dont il s'étoit ſi bien trouvé, il marche & arrive ſur la nuit aux portes d'une ville de la Laconie, qu'Homère, dans ſon dénombrement, appelle Pharé, & que les Spartiates & les peuples d'alentour nommoient Phares. Il tue la ſentinelle, fait main-baſſe ſur ceux qui réſiſtent, pille la ville, & reprend le chemin de Meſsène, avec un butin conſidérable. Anaxandre, accompagné d'un gros de Lacédémoniens, l'attendoit au paſſage. Ariſtomène le charge, le met en fuite, & ne ceſſe de le pourſuivre, que parce qu'il ſe ſent percé d'un javelot au bas des reins; ce qui l'obligea de revenir ſur ſes pas, mais ſans avoir rien perdu de ſa proie. Il ne prit que le tems qu'il lui falloit pour ſe guérir. Son deſſein étoit d'aller aſſiéger Sparte; mais, Hélène & les Dioſcures, s'étant apparus à lui en ſonge, l'en détournérent. En paſſant par Caryes, il trouva toutes les filles du païs aſſemblées, qui danſoient & chantoient pour célébrer une fête de Diane. Il les prit toutes, & retenant ſeulement celles, qui appartenoient à des gens riches ou puiſſans, il les conduiſit juſqu'à un village de la Meſſénie.

Après les avoir miſes ſous la garde de quelques Meſſéniens de ſa troupe, il alla ſe repoſer. Pendant qu'il dormoit, des ſoldats à demi ivres, à ce que l'on croit, voulurent violer ces Caryatides. Ariſtomène, qui en fut averti, eut bien de la peine à les en empêcher. Il eut beau leur repréſenter qu'une action ſi brutale n'étoit pas permiſe à des Grecs. Il fut obligé de faire un exemple de ſévérité, en puniſſant de mort quelques-uns des plus coupables. Enſuite, moyennant une groſſe rançon, il rendit ces filles à leurs parens, ſans avoir ſouffert qu'aucune fût deshonorée.

Il y avoit dans la Laconie un lieu nommé Égila, qui étoit fort fréquenté à cauſe d'un temple de Cérès, qui étoit en grande vénération. Ariſtomène & ſa troupe ſçurent que les femmes des environs étoient aſſemblées en ce lieu, à l'occaſion d'une fête. Auſſi-tôt, ils réſolurent de les enlever. Mais, ces femmes, inſpirées & protégées apparemment par la Déeſſe, ſe défendirent courageuſement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches, d'autres avec des torches ardentes, toutes armes qu'elles trouvérent dans l'appareil même du ſacrifice; de ſorte que, non ſeulement pluſieurs d'entre les Meſſéniens furent bleſſés, mais qu'Ariſtomène reçut pluſieurs coups & fut fait priſonnier. Cependant, la nuit ſuivante, il ſe ſauva & gagna la Meſſénie. On crut que la prêtreſſe de Cérès, qui ſe nommoit Archidamée, avoit elle-même favoriſé ſon évaſion, non qu'elle ſe fût laiſſé corrompre par ſes préſens, mais parce que, dès long-tems auparavant, elle avoit pris de l'amour pour lui. Quoiqu'il en ſoit, elle en fut quitte pour dire qu'il avoit

Digitized by Google

rompu ſes chaînes & qu'il s'étoit enfui.

Ariſtomène ayant formé un corps de trois cens hommes bien choiſis, ſe rendit formidable avec cette troupe. Il faiſoit tous les jours quelque priſe, enlevant bled, vin, bétail, meubles & eſclaves; mais, il rendoit les meubles & les eſclaves à leurs maîtres pour une ſomme d'argent ſuivant l'eſtimation. Ce pillage continuel obligea les Lacédémoniens à faire une ordonnance, par laquelle il étoit dit que les terres, limitrophes de la Laconie & de la Meſſénie, étant trop expoſées aux courſes des ennemis, on eût à ne les plus enſemencer, tant que la guerre dureroit; mais, le reméde fut pire que le mal. Cette ordonnance cauſa une diſette de grains, & la diſette cauſa une ſédition, les gens qui étoient riches en terres, ne pouvant ſouffrir qu'elles ne leur rapportaſſent rien. Tyrtée appaiſa cette émeute, & calma les ſédi-tieux par ſes vers. Sur ces entre-faites, Ariſtomène, accompagné de ſa troupe favorite, partit le ſoir du mont Ira, marcha toute la nuit avec une diligence incroya-ble, & ſe trouvant aux portes d'Amycles à la pointe du jour, prit la ville, la pilla, & eut plu-tôt rejoint les ſiens, que Sparte n'eût eu nouvelles de ce qui s'étoit paſſé.

Revenu au camp, il recom-mença ſes courſes ordinaires, juſ-qu'à ce qu'il fut ſurpris par un gros détachement de l'armée ennemie, qui s'étoit poſté en embuſcade. Ce détachement faiſoit plus de la moitié de l'armée des Lacédémo-niens, & étoit commandé par les deux Rois. Ariſtomène, après s'être défendu comme un lion, reçut pluſieurs bleſſures; & frappé d'un coup de pierre à la tête, il perdit connoiſſance, & tomba comme s'il eût été mort. Auſſi-tôt, les Lacédémoniens, accou-rant en foule, le prirent, & avec lui cinquante hommes de ſa trou-pe. Ils furent tous jettés dans un gouffre, qu'ils nommoient Céada. C'étoit un lieu, où ils avoient coûtume de précipiter les crimi-nels, qui étoient condamnés à perdre la vie. Ainſi périrent les cinquante Meſſéniens de la trou-pe d'Ariſtomène; pour lui, dit Pauſanias, le même dieu, qui l'avoit ſauvé tant de fois, le ſauva encore celle-ci.

Ceux, qui veulent donner un air de merveilleux à ſes aventures, diſent qu'au moment qu'il fut jetté dans ce précipice, un aigle vola à ſon ſecours, & le ſoûtint avec ſes ailes éployées; de ſorte qu'en tombant, ou, pour mieux dire, en deſcendant, [car cet aigle le portoit] il ne fut, ni eſtropié, ni même bleſſé. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il ne pouvoit ſe tirer de cet abîme ſans une eſpèce de mi-racle. Il y paſſa deux jours, éten-du par terre, le viſage couvert de ſon habit comme un homme, qui ſe tenoit ſûr de mourir, & qui attendoit ſa fin. Au troiſième jour, il entendit du bruit; & décou-vrant ſon viſage, il entrevit un renard, qui mangeoit un cada-vre; car, aux épaiſſes ténébres du lieu, ſe mêloit tant ſoit peu de

Digitized by Google

jour. Il comprit donc qu'il y avoit quelque ſoupirail, quelque trou par où ce renard étoit entré. La difficulté étoit de le trouver. Il réſolut d'attendre que l'animal fût plus près de lui. Dès qu'il le vit à ſa portée, il le prit d'une main, & de l'autre, toutes les fois que le renard ſe tournoit de ſon côté, il lui préſentoit ſon habit, que cet animal ne manquoit pas de prendre & de tirer avec ſes dents. Alors, ſuivant l'animal & ſe laiſſant conduire à lui, il faiſoit quelques pas à travers les pierres & les immondices, juſqu'à ce qu'enfin il apperçut une ouverture, qui donnoit un peu de lumière, & par où l'animal avoit paſſé. Pour lors, il lâcha le renard, qu'il vit auſſi-tôt grimper & ſe ſauver par ce trou. Ariſtomène, profitant de l'exemple, élargit ce trou avec les mains, non ſans peine; mais, enfin il l'élargit, ſe ſauva & alla rejoindre les ſiens.

Il faut avouer que la fortune, en le faiſant tomber entre les mains de ſes ennemis, le traita bien indignement. Car, du courage & de la réſolution dont il étoit, il n'y avoit perſonne au monde, qui pût eſpérer de le prendre vif; mais, il faut avouer auſſi que le bonheur avec lequel il ſe tira du précipice, où on l'avoit jetté, fut une aventure très-ſingulière, & très-propre à prouver que quelque divinité veilloit à ſa conſervation. C'eſt Pauſanias qui parle ainſi; car, je ne fais que rapporter ce que dit cet Auteur.

Ariſtomène ne fut pas plutôt rentré dans Ira, que des transfuges en allérent porter la nouvelle aux Lacédémoniens, qui ne ſe laiſſérent pas plus perſuader, que ſi on leur avoit dit qu'un mort étoit reſſuſcité; mais, il leur apprit bientôt lui-même ce qui en étoit. Car, ayant ſçu, par ſes coureurs, que les Corinthiens venoient au ſecours des aſſiégeans, & que ces troupes, n'obſervant aucune diſcipline dans leur marche, campoient ſans poſer, ni corps de garde, ni ſentinelles; il alla ſe mettre en embuſcade ſur leur chemin, les attaqua bruſquement durant la nuit, lorſque le ſoldat étoit endormi, en fit un grand carnage, tua quatre de leurs principaux officiers, pilla la tente du général, & s'en retourna chargé de butin. Pour lors, les Lacédémoniens connurent que c'étoit Ariſtomène, qui avoit fait cette expédition, & non un autre. A ſon retour, il fit un ſacrifice à Jupiter Ithomate, non un ſacrifice à l'ordinaire, mais ce qu'on appelloit une Hécatomphonie; c'étoit une ſorte de ſacrifice, qui avoit été en uſage de tout tems chez les Meſſéniens, & qui n'avoit lieu que lorſqu'un général avoit eu le bonheur de tuer de ſa main cent ennemis dans un combat. Ariſtomène ſacrifia ainſi trois fois en ſa vie; la première après la bataille qui ſe donna dans le lieu appellé *le monument de ſanglier*; la ſeconde après l'expédition, dont on vient de parler, & la troiſième pour un pareil ſuccès dans quelqu'une de ſes excurſions.

Ariſtomène, qui, ſur la foi

Digitized by Google

d'une trêve jurée de part & d'autre, croyoit n'avoir rien à craindre, s'étant malheureusement écarté, sept Crétois, du nombre de ceux qui étoient venus au secours des Lacédémoniens, lui dressérent une embuscade, où il donna; de sorte qu'ils le prirent. Et comme il étoit déjà nuit, tout ce qu'ils purent faire, ce fut de lui lier les pieds & les mains avec les courroies, dont ils se servoient à attacher leurs carquois. Aussi-tôt, deux de la bande s'en vont à Sparte, pour annoncer l'agréable nouvelle de la prise d'Aristomène; & les cinq autres conduisirent leur prisonnier jusqu'à un village de la Messénie, que l'on nommoit Agilus. Là demeuroit une jeune fille avec sa mere qui étoit veuve. La nuit précédente, cette fille avoit eu un songe fort extraordinaire. Elle avoit rêvé que des loups traînoient dans un champ un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les ongles; que pleine de compassion pour ce lion, elle avoit eu le courage de l'approcher & de lui redonner des ongles; & qu'un moment après, les loups avoient été mis en piéces, par cet animal.

Voyant donc ce prisonnier, ainsi lié, elle ne douta pas que ce ne fût l'accompliſſement de son rêve. Mais, quand elle sçut de sa mere, que c'étoit Aristomène, elle se confirma encore plus dans cette pensée; & observant attentivement les yeux du prisonnier, elle comprit sans peine ce qu'il souhaitoit qu'elle fît. Aussi-tôt, elle va tirer du vin, & fait tant boire les Crétois, qu'ils s'enivrent, & peu de tems après s'endorment. Alors, cette généreuse fille prend le poignard de celui qui dormoit le plus profondément, & en coupe les courroies, dont ils avoient lié Aristomène, qui, avec le même poignard, égorge les cinq Crétois. Ensuite, pour marquer sa reconnoissance à sa libératrice, il lui fit épouser son fils Gorgus, qui n'avoit pas encore dix-huit ans.

Cependant les affaires des Messéniens étoient réduites à la dernière extrêmité. Aristomène & le devin Théocle allérent consulter l'oracle à Delphes. La Pythie leur répondit par ces vers:

Quand un bouc altéré boira l'eau du Néda,
C'eſt à vous d'y veiller, c'en eſt fait de Meſsène;
Jupiter l'abandonne, & ſa perte eſt certaine.

Il faut sçavoir que le même mot Grec, qui signifie un bouc, signifioit aussi, chez les Messéniens, un figuier sauvage. Or, il y avoit un figuier sauvage, qui étoit venu sur le bord du Néda, & qui, au lieu de croître en hauteur, s'étoit comme plié & renversé du côté du fleuve; ensorte que l'extrêmité de ses branches touchoit à l'eau. Le devin Théocle ayant remarqué ce figuier sauvage, comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc, la Pythie pouvoit fort bien l'entendre de cet arbre; d'où il jugea que c'étoit fait des Messéniens, & que leur perte étoit inévitable. Cependant, il tint sa conjecture secrete, & ne s'en ouvrit qu'au

Digitized by Google

ſeul Ariſtomène. Il le mena au pied du figuier, lui développa le ſens de l'oracle, & l'aſſura qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Ariſtomène n'eut pas de peine à le croire, & perſuadé qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il prit des meſures conformes à la néceſſité préſente.

Dans le tréſor de l'État, on gardoit un monument, qui étoit comme un gage ſacré de la durée de l'empire; enſorte que ſi les Meſſéniens le laiſſoient perdre, ils devoient périr ſans reſſource; & qu'au contraire, s'ils le conſervoient, ils devoient ſe relever un jour & refleurir plus que jamais. C'eſt ce que Lycus, fils de Pandion, leur avoit prédit. C'étoit un ſecret d'État, que peu de gens ſçavoient. Ariſtomène, qui en avoit connoiſſance, dès que la nuit fut venue, prit ce précieux monument, le porta dans l'endroit le plus déſert & le plus écarté du mont Ithome, le cacha ſous terre, puis s'adreſſant à Jupiter Ithomate & à tous les dieux tutélaires de l'empire, les pria de ne pas permettre que ce ſacré dépôt, l'unique eſpérance des Meſſéniens, tombât jamais entre les mains de leurs ennemis. Enfin, il étoit arrêté que les Meſſéniens, comme autrefois les Troyens, périroient par un adultére. C'eſt ce qui arriva en effet.

Un Pâtre, après avoir long-tems abuſé de la femme d'un Meſſénien, vint une nuit avertir les Lacédémoniens, que perſonne ne gardoit en ce moment la citadelle d'Ira. Les ennemis profitant de cet avertiſſement, qui n'étoit que trop bien fondé, y marchent droit & s'en emparent facilement. Ariſtomène & Théocle, qui avoient l'oracle d'Apollon préſent à l'eſprit, & qui n'étoient pas trompés par l'ambiguité des termes, ſçavoient bien qu'il n'y avoit plus de reméde. Cependant, pour ne pas allarmer les autres, ils leur en firent un ſecret. Courant tous deux par la ville, à meſure qu'ils trouvoient des Meſſéniens, ils les exhortoient à faire leur devoir en braves gens; & par leurs cris, ils tâchoient de réveiller ceux qui étoient renfermés dans les maiſons. La nuit ſe paſſa ainſi, ſans qu'il ſe fit rien de conſidérable de part ni d'autre; car, les Lacédémoniens, qui ne connoiſſoient point les lieux, & qui craignoient Ariſtomène, n'oſérent rien tenter.

Lorſque le jour parut, & que l'on put ſe reconnoître, Ariſtomène n'oublia rien pour irriter le déſeſpoir des Meſſéniens; mais, enfin, quand il vit que tous, hommes & femmes, étoient aux abois, il leur ordonna de le ſuivre par le chemin qu'il alloit leur frayer. Il donna la conduite de l'arrière-garde à Gorgus & à Manticle. Pour lui, ſe mettant à l'avant-garde, la pique à la main, par un ſigne de tête & par ſa mine, il fit comprendre qu'il vouloit ſe faire un paſſage au travers des ennemis. Empérame & ſes Spartiates ne jugeant pas à propos d'irriter davantage des forcenés, dont le déſeſpoir étoit à craindre, s'ouvrirent d'eux-mêmes, & les laiſſérent paſſer; en quoi ils ne firent que

Digitized by Google

ſuivre l'avis de leur devin Hécate.

Ariſtomène, inconſolable du ſaccagement de ſa ville, & enragé contre les Lacédémoniens, imagina cet expédient. Parmi ſes Meſſéniens, il fit choix de cinq cens hommes, tous gens déterminés, & qui comptoient leur vie pour rien. Enſuite, en préſence des Arcadiens & d'Ariſtocrate, leur roi, il demande à ſes braves, s'ils ſeroient contens de mourir avec lui, en vengeant leur patrie. Tous l'en ayant aſſuré, il leur déclare que dès le ſoir même il les mene à Sparte; *& j'eſpère*, ajoûta-t-il, *que nous en aurons bon marché, pendant que la plûpart de ſes habitans ſont occupés à piller les richeſſes, que nous avons laiſſées à Ira. Si nous réuſſiſſons, & que nous prenions Sparte, ils nous rendront notre bien, & nous leur céderons le leur; que ſi nous mourons, du moins aurons-nous l'honneur d'avoir conçu un beau deſſein, & nous laiſſerons un grand exemple à la poſtérité.* Après qu'il eut dit ce peu de mots, trois cens Arcadiens s'offrirent encore & voulurent partager la gloire de l'entrepriſe. Mais, les uns & les autres furent obligés d'en différer l'exécution, parce qu'en ſacrifiant, ils n'avoient pas trouvé les entrailles des victimes telles qu'ils les ſouhaitoient. Le lendemain venu, ils découvrent que les Lacédémoniens, ſont informés de tout, & que c'eſt Ariſtocrate, qui les a trahis.

Les Meſſéniens n'ayant plus alors de reſſource, réſolurent d'aller chercher de nouvelles terres. Tous ſouhaitoient qu'Ariſtomène voulût être le chef de la colonie; mais, il les aſſura que tant qu'il vivroit, il combattroit contre les Lacédémoniens, & qu'il eſpéroit faire encore bien de la peine à Sparte. Il leur donna donc pour conducteur Gorgus & Manticle. Enſuite, il maria ſa ſœur Hagnagora & deux de ſes filles, qui avoient atteint l'âge nubile, aux plus éminens du païs, où il demeuroit. Bientôt après, les dieux donnérent un mari à la troiſième. Damagéte, roi d'Ialyſe, qui étoit une ville de l'iſle de Rhodes, alla en perſonne à Delphes, pour conſulter l'oracle ſur le choix d'une femme. La Prêtreſſe lui ordonna d'épouſer la fille du plus brave homme, du plus noble, & du plus diſtingué qu'il y eût dans la Gréce. Ariſtomène étoit dans le même-tems à Delphes pour ſes affaires particulières. Le prince Rhodien, qui avoit ouï parler de ſon rare mérite, comprit facilement qu'il n'avoit pas beſoin de chercher plus loin, & qu'il n'y avoit point d'homme dans toute la Gréce, qui fût comparable à Ariſtomène. Il lui demande ſa fille, & il l'obtient. Après cela, il s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille. Mais, Ariſtomène ne put pas y reſter long-tems. Il ſe diſpoſa à faire un voyage à Sardes, capitale de la Lydie. Son deſſein étoit d'aller de-là à Ecbatane à la cour de Phraorte, roi de Médie. Mais, une maladie, dont il fut attaqué, & qui l'emporta en peu de tems, mit obſtacle à tous ſes deſſeins.

Digitized by Google

Damagéte, ſon gendre, lui érigea un ſuperbe monument; & les Rhodiens ne témoignérent pas moins d'empreſſement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

Il me ſemble, dit un ancien Écrivain, que c'eſt-là le récit le plus probable de la mort d'Ariſtomène. Mais, il y en a un autre que nous trouvons dans pluſieurs Auteurs, & qui eſt beaucoup plus commun. On dit qu'après s'être pluſieurs fois échappé miraculeuſement des mains des Lacédémoniens, il fut enfin repris & mis à mort; qu'on l'ouvrit tout vivant, & qu'on trouva ſon cœur tout velu. Quoique nous ne connoiſſions pas les premiers Auteurs de ce récit, ou plutôt de cette fable, & que nous n'en puiſſions rien dire de particulier, il y a néanmoins beaucoup de raiſons, qui nous empêchent de la croire. Une entre autres, c'eſt que ceux qui avoient écrit le plus exactement l'hiſtoire des guerres des Meſſéniens, & la vie d'Ariſtomène, ne faiſoient aucune mention de ce fait.

Ariſtomène étoit brave de ſa perſonne, bon ſoldat, excellent général, bien fait de corps, & d'un genie ſupérieur, propre à former les plus vaſtes projets, & à exécuter les plus grandes entrepriſes. Il ſupportoit aiſément les fatigues. Il étoit hardi & entreprenant, peut-être même téméraire; mais, la prodigieuſe inégalité de ſes forces le mettoit dans la néceſſité de tout hazarder & de tout entreprendre. Cette même inégalité rend excuſable la hardieſſe, avec laquelle il expoſoit ſi ſort & ſi ſouvent une vie, d'où dépendoit le ſuccès de la guerre, & le ſalut de tant de citoyens. Cette raiſon ſeule eſt l'apologie de pluſieurs autres de ſes actions, où il ſemble qu'il y avoit quelque choſe de bas. Par exemple, il faiſoit quelquefois la guerre à des femmes; il pilloit, il ravageoit le païs ennemi, parce que n'ayant pas aſſez de troupes, il n'étoit pas toujours en état de livrer bataille & de réſiſter à une armée entière.

Mais, il ne paroît pas avoir été fort religieux; & quoiqu'on puiſſe dire qu'il eſt probable qu'il n'eut aucune part à l'action des deux jeunes Meſſéniens, qui, ſous la forme de Caſtor & de Pollux, allérent dans le camp des Lacédémoniens troubler leurs cérémonies les plus ſacrées; il eſt certain que l'on voit quelque choſe d'impie dans celle qu'il fit en attaquant les femmes & les prêtreſſes, dans le tems qu'elles étoient occupées au ſervice des déeſſes. Son amour pour la patrie, ſon zéle pour la liberté, qui étoit le mobile de toutes ſes actions, & qui ne l'abandonna jamais juſqu'aux derniers momens de ſa vie, doivent couvrir bien des fautes. Si les portraits, que nous avons d'Ariſtomène, ne ſont pas extrêmement flattés; & ſi ce que les Hiſtoriens rapportent de ſes actions, eſt bien vrai, on peut dire que, ſi parmi les anciens héros, il y en a eu pluſieurs qui ayent mieux réuſſi dans les guerres, qu'ils ont entrepriſes, il y en a peu qui aient mérité de plus heureux ſuccès. Et ſi d'autres ont entrepris

Digitized by Google

de délivrer leur patrie avec une meilleure fortune, à peine s'en trouve-t-il un seul, qui ait eu autant de difficultés à surmonter, qui ait été plus accablé d'affaires, ou qui ait fait paroître plus de grandeur d'ame, lors même qu'il succomboit.

Du tems de Pausanias, on voyoit à Ithome en Messénie le tombeau d'Aristomène. Comme les habitans prétendoient que c'étoit un vrai tombeau, & non pas un cénotaphe, Pausanias leur demanda comment cela se pouvoit faire. Ils lui répondirent que, par le commandement de l'oracle de Delphes, le corps de ce héros avoit été rapporté de Rhodes à Ithome. Ensuite, ils lui contérent quelques particularités du sacrifice, qu'ils faisoient sur son tombeau. Il y avoit auprès une colomne, à laquelle ils attachoient le taureau, qui devoit servir de victime. Cet animal, aussi-tôt qu'il se sentoit lié, tâchoit de s'échapper. Si, à force de se tourmenter, il déplaçoit la colomne, c'étoit une marque que la victime étoit agréable, & ils en tiroient un bon augure. Mais, si, au contraire, l'animal moins fougueux laissoit la colomne en l'état où elle étoit, ils se croyoient menacés de quelque malheur. Au reste, ils étoient persuadés qu'Aristomène, quoiqu'il ne fût plus au monde, ne laissa pas de se trouver à la bataille de Leuctres, & que s'étant mis du parti des Thébains, il fut cause de la victoire, qu'ils remportérent sur les Lacédémoniens.

ARISTOMÈNE, *Aristomenes*, Ἀριστομένης, (a) Acarnanien. Émile, général des Romains, étant venu à Alexandrie vers l'an 201 avant l'Ére Chrétienne, & ayant pris possession de la tutele de Ptolémée Epiphane, au nom de la République, confia la garde & l'éducation de ce jeune Prince à Aristomène, & l'établit pour premier ministre. Cet Aristomène avoit vieilli dans la cour d'Égypte; & il s'acquitta, avec beaucoup de prudence & de fidélité, de l'emploi qui lui fut confié.

Quelques années après, Aristomène, informé d'un complot que l'on tramoit contre le Roi, fit arrêter le général Scopas, qui en étoit l'auteur. Cet officier fut convaincu & exécuté avec ses complices, parmi lesquels étoit Dicéarque, autrefois amiral des Macédoniens, qui s'étoit fort distingué par ses crimes. Aristomène le distingua aussi du reste des conjurés dans son supplice. Il se contenta de faire donner du poison aux autres; mais, pour lui, il le fit mourir dans les tourmens.

Quand on eut puni les auteurs de la conjuration, & qu'on l'eut entièrement assoupie, le Roi fut déclaré majeur, quoiqu'il n'eût pas encore atteint tout-à-fait l'âge marqué pour cette cérémonie, & il fut mis sur le trône avec beaucoup de pompe & de solemnité. Le gouvernement lui fut mis par-là entre les mains, & il commença à prendre connoissance des

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 459, 511, 512.

Digitized by Google

affaires. Tant qu'Ariſtomène continua à les conduire ſous lui, tout alla fort bien. Mais, le Roi ſe dégoûta bientôt de cet habile & fidele miniſtre; & peu de tems après, il le fit mourir, pour ſe défaire d'un homme dont la vertu l'embarraſſoit. Auſſi, tout le reſte de ſon regne ne fut qu'un déſordre continuel. Ariſtomène mourut l'an 196 avant l'Ére Chrétienne.

(*a*) Il y a eu encore du nom d'Ariſtomène. 1.° Un général des Perſes, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand. Comme il alloit, par ordre de Darius, reprendre la côte de l'Helleſpont, il fut attaqué & défait par des troupes Macédoniennes. Tous ſes vaiſſeaux furent ou pris ou coulés à fond. 2.° Un Athléte de Rhodes, qui avoit remporté la victoire au combat du pancrace & de la lutte. On voyoit ſa ſtatue à Olympie. 3.° Un Athénien poëte Grec, qui vécut ſous la 88e Olympiade, vers l'an 428 avant J. C. On le ſurnomma τυροπωλος, *Caſeos parans*, qui prépare des fromages; d'autres liſent γυροπωλὸς, *Januarum fabricator*, qui fait des portes. Ce poëte Grec avoit compoſé pluſieurs comédies. 4.° Un Philoſophe de Cappadoce, ſous l'empire de Julien dans le quatrième ſiécle. Ce Prince lui écrivit une lettre, pour ſe plaindre de ce qu'il n'étoit pas venu le trouver à Rome, ainſi que pluſieurs autres Philoſophes.

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 1. Pauſ. pag. 329.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*b*) Athénien contemporain du tyran Piſiſtrate, pour lequel il eut beaucoup d'attachement. Ce fut lui qui demanda au peuple qu'on accordât au Tyran 50 gardes pour la ſûreté de ſa perſonne. Le peuple ayant autoriſé la propoſition d'Ariſton, il ne s'amuſa pas à inquiéter le Tyran, ni à diſputer avec lui ſur le nombre des gardes. Il lui en laiſſa tranquillement prendre à ſes gages tant qu'il en voulut, & tant qu'enfin, il ſe rendit maître de la citadelle.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*c*) fils & ſucceſſeur d'Agaſicle, roi de Sparte, épouſa la plus belle perſonne que l'on eût vue à Sparte, depuis Hélène, mais auſſi la plus débauchée & la plus mépriſable. Cette Princeſſe accoucha d'un fils à ſept mois. Un eſclave étant venu en apporter la nouvelle au Roi, comme il étoit au conſeil avec les Éphores, il dit que cet enfant ne pouvoit être de lui. Sans doute qu'il ne ſe ſouvenoit pas, dit Pauſanias, des vers de l'Iliade d'Homère, au ſujet de la naiſſance d'Euryſthée, ou peut-être ne les avoit-il jamais ſçus. Ces vers du 15e livre de l'Iliade diſent qu'Euryſthée vint au monde à ſept mois. Si Ariſton s'étoit ſouvenu de ce paſſage d'Homère, il auroit compris qu'une femme peut accoucher à ſept mois de groſſeſſe, & que ſon enfant peut vivre. Quoiqu'il en ſoit, cette parole lui

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 95.

(*c*) Pauſ. pag. 165, 171. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 76.

Digitized by Google

coûta cher dans la ſuite ; car, Démarat, qui étoit cet enfant, en perdit la couronne. Il ne lui ſervit de rien de s'être fait une grande réputation à Sparte, ni même d'avoir, de concert avec Cléomène, affranchi les Athéniens de la domination des enfans de Piſiſtrate. S'étant brouillé depuis avec Cléomène, le diſcours du pere fut relevé. Démarat paſſa pour bâtard, & ſe vit obligé de quitter le trône.

On rapporte pluſieurs bons mots d'Ariſton. Quelqu'un lui ayant dit que le devoir d'un Roi étoit de faire du bien à ſes amis, & du mal à ſes ennemis ; il répondit *Qu'il étoit bien plus ſéant à un Roi de conſerver ſes amis, & de ſçavoir ſe faire de bons amis de ſes propres ennemis.* On lui demanda un jour, combien il y avoit de Lacédémoniens. *Il y en a*, repartit-il, *autant qu'il en faut pour repouſſer les ennemis.* Ayant ſçu que l'on avoit fait une oraiſon funébre en l'honneur des Athéniens, qui avoient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens, il dit, *S'ils honorent tant ceux qui ont été vaincus, quels honneurs méritent ceux, qui ont remporté la victoire.* Ariſton vivoit environ 540 ans avant J. C.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*a*) joueur de cythare de la ville de Rhége. Il fut vaincu à Delphes par Eunomus. Voici comme on raconte ce fait, qui a tout l'air d'une fable. » Les terr » toires de Rhége & de Locres » (d'où étoit Eunomus) ſont ſé » parés par le fleuve Alès, d » Conon dans Photius. Mais, c » qu'il y a de particulier; c'eſt qu » du côté de Locres, les cigale » chantent, & que du côté de » Rhége, elles ſont muettes. La » cythare étoit dès-lors montée » de ſept cordes. Or, nos deux » muſiciens étant venus à Del- » phes pour diſputer le prix de » leur art, & jouant à qui mieux » mieux, une des cordes de la » cythare d'Eunomus vint à » caſſer. Tout auſſi-tôt, on vit » voler une cigale, qui s'abattit » ſur la cythare, & qui ſuppléa » ſi bien au défaut de la corde » par ſon chant, qu'Eunomus » remporta la victoire. «

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*b*) capitaine d'un vaiſſeau Corinthien, vers l'an 413 avant l'Ére Chrétienne. Ce capitaine conſeilla aux Syracuſains, qui avoient alors la guerre avec les Athéniens, de rendre les proues de leurs vaiſſeaux plus étroites & plus baſſes qu'elles n'étoient. Cet avis, qu'ils mirent en pratique, leur procura de grands avantages dans les combats, qu'ils eurent à donner dans la ſuite ; car, les vaiſſeaux Athéniens, qui avoient des pointes fort élevées & très-foibles, ne pouvoient rencontrer dans les vaiſſeaux ennemis, que des parties éloignées de l'eau, auxquelles d'ailleurs elles ne cauſoient jamais

(*a*) Strab. pag. 260. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 186, 187.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 336.

Digitized by Google

beaucoup de dommage ; au lieu que, dans l'abordage, les vaisseaux de Syracuse étoient en état de porter des coups violens aux endroits les plus voisins de l'eau, & de faire entrouvrir & couler à fond du premier choc, les bâtimens de leurs adversaires.

On parle de plusieurs autres conseils non moins avantageux, qu'Ariston donna aux Syracusains en différentes occasions. Enfin, il fut tué dans un combat en donnant de grandes preuves de son habileté & de son courage, la victoire s'étant déjà déclarée pour son parti.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*a*) Cyrénéen. Vers l'an 401 avant l'Ére Chrétienne, de concert avec quelques autres, il s'empara du gouvernement de sa patrie ; ce qui y causa de grands troubles. Car, on égorgea, à cette occasion, & tout à la fois, cinq cens des plus puissans citoyens de Cyrène, & tout ce qui étoit resté de plus considérable, se sauva.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*b*) autre Athénien, qui étoit contemporain de Xénophon. Il fut envoyé en ambassade à Sinope, avec Callimaque Arcadien, & Samolas Achéen.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*c*) autre Athénien, qui accusa Conon & son fils, de l'avoir frappé. Conon nia le fait. Cependant, Démosthène prononça, à cette occasion, une harangue contre lui, prétendant que l'on ne devoit pas s'en rapporter aux témoins que Conon produisoit.

ARISTON, *Ariſto*, vel *Ariſton*, Ἀρίστων, colonel de la cavalerie Péonienne sous Alexandre le Grand. Comme ce Prince traversoit le Granique, Mazée, général des Perses, s'étant contenté d'envoyer contre lui environ mille chevaux, le Roi mépriſa ce petit nombre, & commanda à Ariston d'aller à toute bride les charger. Jamais la cavalerie Péonienne ne fit mieux que ce jour-là, & principalement Ariston ; car, s'étant adressé à Satropate, chef de la cavalerie des Perses, il lui donna un coup de javeline à la gorge. Et le poursuivant au travers des ennemis, comme il s'enfuyoit, il le mit à bas de son cheval ; & malgré toute sa résistance, il lui coupa la tête, qu'il apporta aux pieds du Roi, avec beaucoup de gloire, & lui dit : » Seigneur, » ce présent que je vous fais, est » récompensé parmi nous d'une » coupe d'or. « Alexandre lui répondit en riant : » Oui d'une cou- » pe vuide ; mais, moi je te la » donne pleine de bon vin, & je » bois à toi. «

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*d*) officier à qui Eumène remit le corps de Cratère, pour l'ensevelir. Cet officier vint l'apporter à Phila, veuve du mort, & qui, depuis, avoit été mariée à Démétrius, fils d'Antigone. C'étoit alors l'an 315 avant l'Ére Chrétienne.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 415.
(*b*) Xenoph. pag. 359.
(*c*) Démosth. pag. 1108. *& seq.*
(*d*) Diod. Sicul. pag. 703.

Digitized by Google

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*a*) de l'iſle de Chio, ſurnommé Sirène. C'étoit un philoſophe Stoïcien, diſciple de Zénon, qui vivoit environ 236 ans avant J. C. Ce Philoſophe ſoûtenoit *que le ſouverain bien conſiſte à n'avoir que de l'indifférence pour tout ce qui eſt entre le vice & la vertu; qu'un ſage eſt ſemblable à un bon comédien, lequel, ſoit qu'il faſſe le perſonnage d'un Roi, ſoit qu'il faſſe celui d'un valet, réuſſit également bien.* Il comparoit les raiſonnemens des Logiciens aux toiles d'araignées, qui ſont toujours inutiles, quoique remplies de beaucoup d'artifice. Il rejettoit la Logique, parce qu'elle ne nous ſert de rien; & la Phyſique, parce qu'elle ſurpaſſe les forces de notre eſprit.

Quoiqu'Ariſton eût retenu la morale, il en retrancha beaucoup; car, il voulut qu'on n'enſeignât rien ſur les devoirs particuliers de la vie civile, comme du mari envers la femme, &c. Il permit ſeulement qu'on enſeignât en gros ce que c'eſt que la ſageſſe, ſur quoi Sénéque le blâme avec raiſon.

Ariſton diſoit que la nature de Dieu n'étoit pas intelligible; ce qui donne lieu de croire qu'il négligeoit abſolument la contemplation des choſes divines. Il fut l'antagoniſte d'Arcéſilaüs ſur l'hypothèſe de l'incertitude.

On dit qu'il étoit fort chauve, & que ce fut ce qui lui causa la mort, le ſoleil lui ayant brûlé la tête. Il devint voluptueux ſur la fin de ſes jours, & ſa ſecte dura peu. On aſſure qu'il avoit beaucoup de talent pour perſuader ce qu'il vouloit. Il écrivit divers ouvrages, des dialogues ſur les dogmes de Zénon, des lettres, des commentaires de la vanité, onze livres d'uſage, &c.

Divers Auteurs attribuent quelques-uns de ces traités à Ariſton d'Alexandrie, philoſophe Péripatéticien, qui vivoit du tems d'Auguſte, & qu'on croit être le même, qui a compoſé un traité du Nil, cité par Strabon. Diogène Laërce parle de lui, auſſi-bien que d'un autre de l'iſle de Céa ou Zia, qui étoit encore Péripatéticien, mais qui étoit différent de celui d'Alexandrie; d'un Muſicien d'Athènes; d'un Poëte, qui avoit compoſé des tragédies; & d'un Auteur, qui avoit écrit de la Rhétorique. Cet Ariſton, qui avoit compoſé des tragédies, eſt apparemment le même qui fut chaſſé d'Athènes, pour avoir joué dans ſes piéces Ménesthée, qui étoit un homme très-puiſſant dans cette ville.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*b*) acteur de tragédies à Syracuſe, ſa patrie. Andranodore, l'un des principaux habitans, aſpirant à la royauté, s'en ouvrit à Ariſton, auquel il avoit coûtume de faire part de tous ſes ſecrets. Cet Ariſton étoit riche & de

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 536. *& ſeq.* Strab. pag. 486, 658, 790. Athen. pag. 251. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 438. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 297.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 24. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 301.

Digitized by Google

bonne maiſon ; & ſa profeſſion, qui n'étoit point honteuſe parmi les Grecs, n'empêchoit pas qu'il ne fût regardé comme un homme d'honneur. Ainſi, perſuadé qu'il devoit plus à ſa patrie qu'à ſon ami, il dénonça Andranodore aux Préteurs. Ces Magiſtrats, ayant reconnu la vérité du fait, prirent conſeil des Anciens ; & de leur conſentement, après avoir mis des gardes aux portes du Sénat, ils firent tuer Andranodore, quand il ſe préſenta pour entrer dans l'aſſemblée, l'an 214 avant l'Ére Chrétienne.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (a) natif de Tyr. Vers l'an 193 avant J. C., Annibal ayant déterminé le roi Antiochus, pendant qu'il étoit auprès de lui, à porter la guerre en Italie contre les Romains, crut devoir y diſpoſer auſſi l'eſprit de ſes compatriotes. Mais, n'oſant pas leur écrire, à ce ſujet, des lettres qui pouvoient être interceptées, il ſe ſervit du miniſtère d'Ariſton de Tyr, qu'il avoit connu à Éphéſe, & dont il avoit déjà éprouvé l'adreſſe dans des affaires de moindre conſéquence. Ainſi, par les préſens qu'il lui fit d'avance, & par les récompenſes qu'il lui fit enviſager pour l'avenir, auxquelles le Roi s'engagea conjointement avec lui, il le détermina à paſſer à Carthage, pour y exécuter la commiſſion dont il le chargeoit. Il lui donna par écrit le nom de ceux, auxquels il devoit s'adreſſer, avec les preuves ſecrétes par où il pouvoit les convaincre, que c'étoit de ſa part qu'il venoit les trouver.

Mais, Ariſton ayant paru à Carthage, les ennemis d'Annibal furent auſſi-tôt inſtruits que ſes partiſans, des raiſons qui l'y avoient amené. D'abord, les premiers parlérent de cette intrigue dans les cercles & dans les repas, où ils ſe trouvoient enſemble ; & bientôt un d'entr'eux ne feignit point d'aſſurer aux Sénateurs aſſemblés, qu'ils n'avoient rien gagné en exilant Annibal, ſi tout abſent qu'il étoit, il avoit la liberté de ſolliciter les eſprits de ſes concitoyens à la révolte, d'exciter des nouveautés dans la République, & de troubler la tranquillité, dont elle jouiſſoit ; qu'il étoit venu dans la ville un certain Tyrien, nommé Ariſton, chargé des ordres ſecrets d'Annibal & d'Antiochus ; que tous les jours il ſe trouvoit avec certains citoyens qui avoient avec lui des entretiens ſecrets ſur un projet qui éclateroit bientôt pour la ruine de l'État. Tous s'écriérent qu'il falloit appeller Ariſton, lui demander ce qu'il étoit venu faire à Carthage, & s'il refuſoit de le déclarer, l'envoyer à Rome avec des ambaſſadeurs ; que les Carthaginois avoient payé aſſez chérement la témérité d'un ſeul citoyen ; que les particuliers pouvoient faire des fautes, ſauf à en porter la peine ; mais, que le conſeil public devoit ſe piquer de fidélité juſqu'au point qu'on ne pût pas même le ſoup-

(a) Tit. Liv. L. XXXIV, c. 61.

Digitized by Google

çonner d'y avoir manqué.

Ariſton, étant venu au Sénat, répondit aux reproches qu'on lui fit, avec d'autant plus d'aſſurance & de fermeté, qu'il n'étoit chargé d'aucune lettre par où on pût le convaincre. Mais, il ne parloit pas avec la même confiance ſur les raiſons de ſon voyage; & ce qui l'embarraſſoit le plus, c'eſt qu'on lui ſoûtenoit, comme il étoit vrai, qu'il n'avoit eu de conférences ſecrétes qu'avec ceux de la faction Barcine. Là-deſſus, le Sénat ſe trouva partagé entre deux ſentimens, les uns prétendant qu'on pouvoit, ſans autre forme de procès l'arrêter & le mettre en priſon comme un eſpion; d'autres, au contraire, ſoûtenant qu'il n'y avoit pas aſſez de preuves contre lui, & qu'on ne pouvoit ainſi arrêter un hôte ſur un leger ſoupçon, ſans expoſer à de fâcheuſes repréſailles les Carthaginois, que leurs affaires appelloient ſouvent à Tyr, ou dans les autres villes de commerce. Ainſi, l'aſſemblée ſe termina ce jour-là ſans rien conclure.

Notre Ariſton, qui ne le cédoit point en ruſes aux Carthaginois, parmi leſquels il ſe trouvoit, attacha le ſoir même, dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, au-deſſus de la chaire même où le Magiſtrat venoit tous les jours s'aſſeoir; un écrit en fort gros caractères; & dès la troiſième veille de la nuit, il mit à la voile & s'enfuit. Le lendemain, les Suffétes, ayant pris leur place pour rendre la juſtice, ſuivant la coûtume, apperçurent l'écrit, & en firent la lecture. Il contenoit *que les ordres, dont on avoit chargé Ariſton, ne s'adreſſoient à aucun citoyen en particulier, mais à tous les Sénateurs en général.* Comme cette déclaration d'Ariſton tomboit ſur un grand nombre de gens & des plus conſidérables, les informations ne ſe continuérent pas avec tant de chaleur. On jugea, cependant, à propos d'envoyer des ambaſſadeurs à Rome, pour informer les Conſuls & le Sénat, de ce qui s'étoit paſſé à cette occaſion.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*a*) frere d'Antiochus l'Aſcalonite. Brutus fit, de cet Ariſton, ſon ami particulier & commenſal, quoiqu'il fût fort inférieur à beaucoup d'autres Philoſophes en ſçavoir & en éloquence; mais, en douceur de mœurs, en ſageſſe & en bonne conduite, il le diſputoit aux plus excellens.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων. (*b*) Ce fut celui dont Hérode, roi de Chalcide, & Chelcias ſe ſervirent pour ſe défaire de Silas, autrefois général des armées du grand Agrippa, après la mort de ce prince, la troiſième année de l'empire de Claude, & la 43e de J. C.

ARISTON [T.], *T. Ariſton*, T. Ἀρίστων, (*c*) juriſconſulte Romain, ſous l'empire de Trajan. T. Ariſton, qui étoit d'ailleurs

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 984.
(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 679.
(*c*) Plin. L. I. Epiſt. 22.

fort

Digitized by Google

fort honnête homme, entendoit parfaitement le Droit public & le Droit civil, l'Hiſtoire & les Antiquités. S'il ne répondoit pas promptement aux queſtions qui lui étoient faites, c'étoit à cauſe que, par la force de ſon jugement, il remontoit juſqu'aux ſources des raiſons du pour & du contre, afin de les comparer enſemble. C'étoit d'ailleurs un homme ennemi du luxe, & ſans aucun faſte, qui cherchoit la récompenſe d'une belle action dans l'action même, & non pas dans les applaudiſſemens de la multitude. Il ne faiſoit point profeſſion d'être Philoſophe; mais, aucun de ceux qui en faiſoient profeſſion, ne le ſurpaſſoit dans la pratique de la vertu.

Il fit paroître une fermeté d'eſprit incomparable durant une longue maladie; & il pria enfin ſes amis de demander aux médecins, s'il en pouvoit réchapper. Il leur déclara qu'en cas qu'on la jugeât incurable, il ſe donneroit la mort; mais que, s'il en pouvoit être quitte pour ſouffrir long-tems, il ſe réſoudroit à vivre, & accorderoit cela aux prieres de ſa femme, aux larmes de ſa fille, & aux deſirs de ceux à qui il parloit. Les médecins donnérent d'aſſez bonnes eſpérances.

Quelques-uns aſſurent qu'Ariſton parvint à une extrême vieilleſſe; mais, la preuve qu'ils en alléguent, n'eſt pas concluante. Pline le jeune, ſon ami, fait un bel éloge de lui dans la vingt-deuxième lettre du premier livre; il y raconte pluſieurs particularités de ſa vie; & c'eſt de-là que ſont tirées preſque toutes celles qu'on vient de lire.

Ariſton fut auteur de quelques livres, dont les Pandectes font mention. Il eſt auſſi parlé d'Ariſton dans Aulu-Gelle, qui avoit lu dans un de ſes ouvrages, que toutes ſortes de vols étoient permis chez les anciens Égyptiens.

ARISTON [C.], *C. Ariſton*, K. Ἀρίστων. (*a*) Cet Ariſton vivoit auſſi ſous l'empire de Trajan. C'étoit le plus illuſtre citoyen d'Éphéſe, & homme de bonnes mœurs, qui ſe rendoit populaire ſans aucune vue d'ambition criminelle. La ſplendeur, dans laquelle il vivoit, lui avoit attiré l'envie; & un miſérable délateur entreprit de le perdre. Ariſton fut abſous & vengé.

Il y a eu du nom d'Ariſton un hiſtorien Grec, qui étoit de Pella, ville de Judée. Il vivoit dans le ſecond ſiécle ſous l'empire d'Adrien. Il écrivit un ouvrage, où il parloit de la dernière rebellion des Juifs. La chronique d'Alexandrie dit qu'il préſenta à cet Empereur une apologie pour les Chrétiens à Athènes. C'étoit alors la dix-huitième année de ſon regne.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*b*) nom que les Grecs donnoient à leur ſecond repas. C'étoit ce que nous appellons le dîner. Ils le nommoient encore Dorpiſton.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. pag. 211.

(*b*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. III. pag. 120.

Digitized by Google

ARISTONAUTES, *Aristonautæ*, Ἀριστοναῦται, (*a*) nom du port des Pellénéens. Il étoit à six vingts stades de la partie maritime d'Égire; & l'on en comptoit soixante du port d'Égire à Pellene. Le nom d'Aristonautes venoit, à ce que disoient les Pellénéens, de ce que les Argonautes mouillérent à ce port.

ARISTONE, *Aristonus*, (*b*) officier d'Alexandre le Grand. Ce fut l'un de ceux, qui vinrent au secours de ce Prince, lorsque seul, il avoit à se défendre contre les Oxydraques, peuple des Indes.

Après la mort du Roi, lorsque l'on hésitoit pour lui donner un successeur, Aristone se levant, dit: » Que lorsqu'on avoit demandé à Alexandre, à qui il » laissoit sa couronne, il avoit » répondu, *au plus digne*, & » qu'il avoit jugé Perdiccas le plus » digne, puisqu'il lui avoit donné » son anneau; car, il n'étoit pas » le seul qui eût été présent à sa » mort; mais, le Roi ayant jetté » les yeux sur tous ceux, qui » étoient auprès de lui, avoit » choisi celui-ci entre tous les autres; & qu'ainsi il l'avoit désigné son successeur.« On ne doutoit pas qu'Aristone ne dît la vérité. Ainsi, tous les officiers, d'un commun accord, priérent Perdiccas de s'avancer & de reprendre l'anneau, qu'il venoit de remettre à l'assemblée. Mais, Perdiccas ne voulut point l'accepter.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, (*c*). Tyran de Métymne du tems d'Alexandre le Grand. Un jour ce Tyran, ne sçachant pas que les généraux du roi de Macédoine s'étoient emparés de Chio, vint sur la première veille de la nuit, avec quelques frégates, se présenter à l'embouchure du port, faisant entendre aux gardes, qu'il venoit trouver Pharnabaze, lieutenant de Darius. Ils lui dirent qu'il reposoit, & que pour lors, il n'y avoit pas moyen de lui parler; mais, qu'il pouvoit, comme son ami, entrer dans le port; & que le lendemain il le verroit. Aristonic ne fit aucune difficulté d'entrer le premier, suivi de deux Brigantins. Comme ils pensoient aborder, les gardes fermérent le port & les firent tous prisonniers, sans que pas un se mît en défense.

Quelque tems après, Aristonic fut livré par Alexandre à la fureur des peuples, qu'il avoit opprimés, & qui, pour se venger des outrages, qu'ils en avoient reçus, le mirent à mort, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, (*d*) de la ville de Caryste dans l'isle d'Eubée, étoit joueur de paume d'Alexandre le Grand. Il excelloit dans cet exercice. Les Athéniens lui donnérent un témoignage signalé de l'estime, qu'ils avoient pour lui, en lui accordant le droit de bourgeoisie, & en lui érigeant des statues. C'est

(*a*) Pauf. pag. 106, 452.
(*b*) Q. Curt. L. IX. c. 5. L. X. c. 6.
(*c*) Q. Curt. L. IV. c. 5, 8. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 157.

Digitized by Google

ce que nous apprenons d'Athénée & d'Euſtathe ſur le VIIIe livre de l'Odyſſée, où ce Scholiaſte, qui emprunte d'Athénée cette circonſtance, le copie mal, en nommant ce joueur de paume Alexandre pour Ariſtonic.

ARISTONIC, *Ariſtonicus*, Ἀριστόνικος. (*a*) Plutarque, dans ſon ſecond traité de la fortune d'Alexandre, parle d'un Ariſtonic, joueur de lyre, à qui, pour avoir, aux dépens de ſa propre vie, couru au ſecours de ſon Roi dans une bataille, ce Prince fit ériger une ſtatue à Delphes, dans le temple d'Apollon Pythien. C'eſt ſans doute le même que Philippe, ſon pere, admettoit à ſes parties de plaiſir pour les égayer.

ARISTONIC, *Ariſtonicus*, Ἀριστόνικος. (*b*) Cet Ariſtonic étoit de Marathon. Il ſuivit le parti oppoſé à Antipater. Auſſi, ne fut-il point épargné, lorſqu'Antipater ſe fut rendu maître d'Athènes. Ariſtonic s'étoit retiré à Égine avec l'orateur Hypéride & Himère, frere de Démétrius de Phalère. On vint les y chercher tous trois; & on les arracha même du temple d'Ajax, où ils avoient cru qu'ils ſeroient en ſûreté. Ayant été conduits à Cléones, où étoit alors Antipater, ils y furent mis à mort par ſon ordre.

ARISTONIC, *Ariſtonicus*, Ἀριστόνικος, (*c*) fils d'Eumène, roi de Pergame, & d'une courtiſanne d'Éphéſe, fille d'un certain joueur de harpe. Après la mort d'Attale III, qui arriva ſur la fin de la première année de la 162e Olympiade, Ariſtonic ſe rendit maître de Pergame & de la plûpart des villes, qui faiſoient partie de ce royaume. Il ne ſe crut point obligé de reſpecter les dernières volontés du Roi défunt, perſuadé que les Souverains, indépendamment du conſentement de la Nation, ne ſont pas toujours les maîtres d'appeller des étrangers à la couronne. Peut-être ſe fondoit-il encore ſur une des clauſes du teſtament, qui, à la vérité, paroît équivoque. Florus eſt le ſeul des Anciens, qui a eu ſoin de nous la conſerver. La voici : *Populus Romanus bonorum meorum Hæres eſto.* Il eſt viſible que ces paroles peuvent également s'entendre, & du royaume de Pergame, & des biens, qui appartenoient en propre à Attale.

Les peuples, idolâtres des Attalides, & accoûtumés à la domination royale, reconnurent preſque tous Ariſtonic. Mynde, Samos, Colophon & quelques autres villes refuſérent de lui ouvrir leurs portes. Il les aſſiégea; & elles furent contraintes de ſe ſoumettre. C'eſt ainſi que Florus raconte le fait. Strabon, au contraire, prétend que les villes les

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 137. T. 13. p. 297.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 859. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 37.
(*c*) Plut. T. I. p. 381, 834. Appian. Alex. pag. 360. Strab. pag. 646. Juſt. L. XXXVI. c. 4. Flor. L. II. c. 20. Vell. Paterc. L. II. c. 4, 38. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 197. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 188. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. XII. pag. 313. *& ſuiv.* Tom. XIX. pag. 57.

Digitized by Google

plus considérables du royaume, embrassérent le parti des Romains. Il ajoûte que les Éphésiens battirent près de Cumes la flotte d'Aristonic, qui se retira dans l'intérieur des terres. Les esclaves, que la barbarie de leurs maîtres avoit jettés dans le désespoir, accoururent en foule se renger sous ses étendards, & prirent le nom d'Héliopolites. Le nouveau Monarque, à leur tête, emporta Thyatire, Apollonia & plusieurs fortereſſes importantes. Le soldat, au rapport de Diodore, y exerça d'affreuses cruautés. Les autres villes, dans la crainte d'essuyer les mêmes disgraces, mirent en campagne une armée, qui, conjointement avec les secours des rois de Cappadoce & de Bithynie, arrêta les progrès d'Aristonic.

Les légions Romaines arrivérent alors en Asie, sous la conduite du consul Publius Licinius Crassus. L'usurpateur & lui en vinrent aux mains la seconde année de la 162e Olympiade. L'armée Romaine fut mise en déroute & le général fait prisonnier. Il évita la honte d'être livré au vainqueur par une mort qu'il s'attira lui-même. Sa tête fut portée à Aristonic, qui ordonna qu'on en nétoyât le crâne, & qu'on le revêtit d'or. Pour le corps, il le fit enterrer à Smyrne.

La joie que lui causa cette victoire ne fut pas de longue durée. Le consul Perpenna, qui, après la mort de Crassus, avoit pris le commandement de l'armée, attaqua le roi de Pergame, tailla ses troupes en piéces, & le fit prisonnier. La mort surprit Perpenna au milieu de tant de prospérités. Aquilius, son successeur, eut la gloire de terminer la guerre d'Asie; & Aristonic servit à honorer son triomphe. Après quoi, on le conduisit dans la prison, où on l'étrangla, la troisième année de la 162e Olympiade. Ce Prince fut le dernier des Attalides, qui, selon le témoignage de Syncelle, occupérent le trône de Pergame l'espace de cent cinquante-quatre ans.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, (*a*) grammairien, qui étoit contemporain de Strabon. Ce Grammairien, dans un traité qu'il avoit fait des erreurs d'Ulysse, avoit surtout examiné ces trois points; sçavoir, qui sont les Éthiopiens, qui sont les Sidoniens, & enfin, qui sont les Érembes, dont Homère parle. Et il avoit rapporté sur cela les sentimens des Anciens. Par exemple, il établissoit que l'Éthiopie, où il est dit que Ménélaüs alla, étoit l'Éthiopie méridionale; que Ménélaüs fit le tour par la mer Atlantique; & que c'est pour cette raison qu'il fut si long-tems. Strabon, qui a fait sur cela une longue dissertation, réfute cette chimère; & il prouve que Ménélaüs étant allé jusqu'à Thébes, il lui fut aisé de pénétrer dans l'Éthiopie, qui s'étendoit jusqu'à Syene, voisine de Thébes; & que, pour ce voyage, il fut aidé des Égyptiens & du Roi même, chez qui il avoit été reçu.

(*a*) Strab. pag. 38.

Digitized by Google

ARISTONIC, *Ariſtonicus*, Ἀριστόνικος, hiſtorien Grec, natif de Tarente. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu. On lui attribue quelques ouvrages de fables.

ARISTONIC, *Ariſtonicus*, Ἀριστόνικος, (*a*) perſonnage dont il eſt queſtion dans un dialogue de Lucien. Comme cet Auteur le fait Marathonien, il doit être le même que cet autre Ariſtonic, ennemi d'Antipater, dont il eſt parlé ci-deſſus. *Voyez* ſon article.

ARISTONOUS, *Ariſtonoüs*, Ἀριστόνους, (*b*) ſtatuaire de l'iſle d'Egine. Pauſanias dit qu'il ne ſçait, ni qui a été le maître de ce Statuaire, ni même en quel tems il a vécu. On trouvoit à Olympie un Jupiter tourné vers le Soleil. Il avoit une couronne de lys ſur la tête, & tenoit un aigle d'une main, & une foudre de l'autre. C'étoit une offrande des Métapontins. L'ouvrage étoit de la façon de notre Ariſtonoüs.

ARISTONUS, *Ariſtonus*, (*c*) Ἀριστόνος, joueur de lyre, qui avoit remporté ſix fois le prix de ſon art aux jeux Pythiques. Il promit à Lyſandre, pour lui faire ſa cour, que, s'il étoit vainqueur une ſeptième fois, il ſe feroit proclamer diſciple de Lyſandre, ou même ſon eſclave.

ARISTONYME, *Ariſtonymus*, Ἀριστωνύμος, (*d*) étoit fils de Myron, & pere de Cliſthènes.

ARISTONYME, *Ariſtonymus*, Ἀριστωνύμος, (*e*) poëte comique, fut bibliothécaire d'Alexandrie après Apollonius; c'eſt-à-dire, vers la 14ᵉ ou 15ᵉ année de Ptolémée Épiphane. Il avoit 64 ans, quand il prit ſoin de la bibliothéque. C'eſt de ſon tems qu'Eumène, roi de Pergame, fils d'Attale I, établit à Pergame une bibliothéque, qui, dans la ſuite, fut la rivale de celle d'Alexandrie. Ariſtonyme, ſoit de lui-même, ſoit qu'il fût appellé par Eumène, prit la réſolution de ſe retirer ſecrétement à Pergame. Mais, ſon deſſein ayant été découvert, Ptolémée Épiphane le fit mettre en priſon; & il l'en tira quelque tems après. Suidas, qui nous apprend cette particularité de la vie d'Ariſtonyme, ne nous dit point s'il fut rétabli dans ſa place; mais, il dit qu'il mourut âgé de 77 ans; c'eſt-à-dire, vers la troiſième année de Ptolémée Philométor.

On ne trouve, dans aucun Auteur, celui qui fut nommé Bibliothécaire pour remplir la place d'Ariſtonyme après ſa mort. Lomeier met un Ariſtonic; mais, on ne voit point ſur quelle autorité il ſe fonde.

ARISTOPHANE, *Ariſtophanes*, Ἀριστοφάνης, (*f*) célebre poëte comique Grec, dont la patrie n'eſt pas bien connue. Les uns le font Rhodien ou Lindien, d'autres Égyptien ou Camirien. Ce qu'on ſçait bien plus certainement,

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 937.
(*b*) Pauſ. pag. 333.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 443.
(*d*) Pauſ. pag. 99.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 404, 405.
(*f*) Athen. p. 21, 31. *& alib. paſſ.* Diod. Sicul. pag. 307. Suid. Tom. I. p. 431. Cicer. ad Attic. L. XII. Epiſt. 7. L. XVI. Epiſt. 11. de Finib. Bon. & Mal.

Digitized by Google

c'eſt qu'il fut adopté par la ville d'Athènes, & admis en conſéquence au nombre de ſes citoyens. Il étoit fils d'un certain Philippe ; & quelques-uns prétendent que ſon pere étoit eſclave. Il eut trois fils, Ararote, Philippe & Philetère, qui furent, comme lui, poëtes comiques.

Ariſtophane floriſſoit du tems de Socrate ; c'eſt-à-dire, environ 400 ans avant J. C. Il avoit compoſé cinquante-quatre comédies, dont il n'en eſt parvenu que onze juſqu'à nous. Ce ſont *le Plutus*, *les Nuées*, *les Grenouilles*, *les Chevaliers*, *les Acarniens*, *les Guêpes*, *les Oiſeaux*, *la Paix*, *les Harangueuſes*, *les Femmes au Sénat*, *Lyſiſtrate*. Les Critiques anciens nous diſent que les Poëtes, qui avoient précédé Ariſtophane, avoient contribué, chacun en quelque choſe, à donner à la vieille comédie une forme régulière, & à augmenter ſes agrémens ; mais, que ce fut Ariſtophane, qui la porta à ſa perfection, & qu'il ſurpaſſa tous ceux, qui travaillérent dans le même genre. C'eſt ce qui l'a fait appeller, par toute l'Antiquité, *le Comique par excellence*, comme Homère eſt connu par ce ſeul mot, *le Poëte*.

Cependant, lorſqu'on lit pour la première fois les piéces d'Ariſtophane, on eſt fort étonné de voir des comédies, qui reſſemblent ſi peu à celles que nous connoiſſons. On s'attendoit à y trouver quelque ſujet plaiſant, quelque aventure réjouiſſante, quelque intrigue de galanterie. On y cherchoit des peintures fideles des mœurs & des caractères des hommes, telles qu'on en voit dans nos comédies, & dans celles de Plaute & de Térence ; & au lieu de cela, on ne rencontre que des ſujets biſarres & extravagans. On n'y apperçoit, ni ſuite, ni plan, ni liaiſons. On ne ſçait ce que veulent dire des chœurs dans une farce. Tout, en un mot, y paroît monſtrueux & ridicule ; & l'on eſt tenté de regarder Ariſtophane comme un inſenſé, qui ne mérite pas qu'on ſe donne la peine de l'étudier & de le comprendre.

Mais, ſi l'on connoît bien l'intention du Poëte, & quel eſt le but qu'il s'eſt propoſé ; ſi l'on ne cherche dans ſes piéces que ce que l'on y doit chercher, & ſi l'on eſt bien inſtruit de tout ce qu'il faut ſçavoir pour les bien entendre ; alors on ne trouve plus étrange ce qui avoit révolté d'abord ; & à meſure qu'on ſe familiariſe avec ſes comédies, on les goûte, on les admire, & on avoue que la vieille comédie l'emportoit à tous égards ſur la nouvelle ; & que ſi, par dégré, on a paſſé de la vieille à la nouvelle, ce n'eſt point que l'on ait cru mieux faire, ni pour perfectionner ce genre d'ouvrage ; mais, parce que les

L. V. c. 50. de Legib. L. II. c. 37. Horat. L. I. Satyr. 4. v. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 683. *& ſuiv.* T. III. p. 36, 37, 156. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 136. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 151. *& ſuiv.* pag. 373. *& ſuiv.* p. 549. *& ſuiv.* Tom. XIII. p. 263. *& ſuiv.* Tom. XV. p. 145. *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 131, 132. Tom. XXI. p. 145. 146. *& ſuiv.*

Digitized by Google

Poëtes y ont été obligés par force, & y ont été contraints par les loix qui ont préféré, avec raiſon, la paix, la tranquillité & l'honneur des citoyens, au plaiſir de voir un ſpectacle plus ingénieux & plus piquant.

On remarque qu'il n'y a pas une ſeule piéce d'Ariſtophane, dans laquelle on ne fronde le gouvernement d'Athènes. Non ſeulement on y attaque les vices des particuliers, quels qu'ils ſoient; mais, on y expoſe avec la plus grande liberté toutes les fautes de la République; ſouvent même la piéce ne roule que ſur un point capital de politique. Les comédies intitulées *la Paix*, *les Acarniens*, *Lyſiſtrate*, *les Femmes au Sénat*, n'ont d'autre but que de perſuader aux Athéniens de s'accorder avec les Lacédémoniens, & de finir une guerre qui les ruinoit les uns & les autres, auſſi-bien que leurs alliés & leurs tributaires. C'eſt pourquoi, Platon, en envoyant, à Denys l'ancien, les comédies d'Ariſtophane, lui mande qu'il n'y a aucun livre, qui le puiſſe mettre ſi bien au fait de tout ce qui regarde les Athéniens.

Ce peuple étoit grand amateur de harangues. Leurs Tragiques en ont rempli leurs piéces. Les vieux Poëtes comiques en inféroient auſſi dans leurs comédies, & les ornoient, ainſi que les Tragiques, de maximes de politique & de morale. Il y en a un grand nombre de cette ſorte dans Ariſtophane. Par exemple, les plaidoyers de la richeſſe & de la pauvreté dans *le Plutus*, & ceux de la juſtice & de l'injuſtice dans *les Nuées*.

On ſçait que cette dernière fut compoſée contre Socrate; & Ariſtophane ne réuſſit que trop bien à perdre ce fameux Philoſophe. Sa comédie fraya le chemin au procès criminel; car, elle laiſſa dans l'eſprit des hommes une impreſſion, qui, reçue avec plaiſir, prit racine, & ſe réveilla ſans peine, lorſque, quelques années après, on accuſa Socrate d'enſeigner les mêmes choſes, qu'Ariſtophane ſur ſon théatre lui avoit fait débiter.

On admire, dans Ariſtophane, une élégance, une fineſſe, une délicateſſe d'expreſſion, en un mot, ce ſel & cet eſprit attique, que la langue Latine même n'a pu jamais atteindre, & qui ſe fait ſentir dans Ariſtophane, plus que dans aucun des auteurs Grecs. Son talent particulier étoit la raillerie. Perſonne n'a été plus propre que lui à ſaiſir le ridicule dans les hommes, qu'il vouloit jouer, ou plus habile à le faire ſentir aux autres, & à le mettre dans tout ſon jour. Mais, pour en bien juger, il faudroit être de ſon tems. Le ſel le plus ſubtil de la plûpart des railleries anciennes, dit le pere Brumoi, s'évapore à la longue, & ce qu'il en reſte, s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant, dont la pointe ne s'émouſſe jamais.

Les obſcénités groſſières, dont preſque toute les comédies d'Ariſtophane ſont pleines, ne reçoivent aucune excuſe. Elles montrent ſeulement juſqu'où alloient, & le libertinage des ſpectateurs, & la corruption du Poëte. Quand il les auroit aſſaiſonnées de tout le

Digitized by Google

ſel poſſible, ce qui n'eſt point, ce ſeroit acheter trop cher le plaiſir de rire ſoi-même, ou de faire rire les autres, que de l'acheter aux dépens de l'honnêteté ; & c'eſt dans ce cas, qu'il eſt vrai de dire qu'il vaudroit bien mieux n'avoir point du tout d'eſprit, que d'en faire un ſi mauvais uſage.

Ceux qui deſireront connoître, d'une manière plus particulière, les comédies d'Ariſtophane, n'ont qu'à conſulter les Mémoires de l'Académie royale des Inſcriptions & Belles Lettres, ou bien les articles particuliers, que nous donnons de quelques-unes de ces comédies.

ARISTOPHANE, *Ariſtophanes*, Ἀριſτοφάνης, (*a*) grammairien, natif de Byzance, étoit, ſelon Suidas, fils d'Apelle, tribun des ſoldats. Il fut diſciple de Callimaque & de Zénodote. Le premier lui donna des leçons, lorſqu'il étoit encore dans l'enfance ; & l'autre, lorſqu'il fut parvenu à l'âge d'adoleſcence. Denys l'Iambe, Euphronide de Corinthe ou de Sicyone, & Ératoſthène ſont auſſi comptés parmi ſes maîtres. Il floriſſoit vers la 145e Olympiade.

Ariſtophane, attiré ſans doute par la réputation des Sçavans d'Alexandrie, vint dans cette ville. Il y donnoit déjà toute ſon application à la bibliothéque du roi Ptolémée Évergéte, lorſque ce Prince inſtitua des jeux en l'honneur des Muſes & d'Apollon, & propoſa des récompenſes à toute ſorte d'Écrivains, qui auroient remporté le prix. Le Roi vouloit qu'il y eût ſept Juges pour décider du mérite des ouvrages ; & on n'en trouva que ſix parmi les gens de lettres, qui étoient alors à Alexandrie. Ces ſix Juges propoſérent au Roi de choiſir pour ſeptième Juge notre Ariſtophane, qui etoit continuellement occupé à lire les livres de la bibliothéque. Le Roi y conſentit.

Les Poëtes lurent les premiers leurs ouvrages. Six Juges avoient déjà décidé en faveur de quelques-uns, pour qui le peuple avoit témoigné du penchant. Mais, Ariſtophane accorda le premier prix à un Poëte, qu'on n'avoit preſque pas daigné écouter. Il ſoûtint qu'il étoit le ſeul, qui eût lu les ouvrages qu'il avoit compoſés, & que tous les autres étoient des plagiaires. Il les en convainquit publiquement, ayant fait apporter de la bibliothéque des livres, où il montra les endroits, qu'ils avoient pillés. Ce jugement d'Ariſtophane fut une preuve de ſa capacité, & lui mérita la place de Surintendant de la bibliothéque.

Il y en a qui attribuent à Ariſtophane le grammairien l'invention des Tétralogies. Il mourut dans un âge fort avancé. Les Anciens citent quelques ouvrages de lui.

Un Archonte d'Athènes a porté le nom d'Ariſtophane.

ARISTOPHANTE, *Ariſtophantus*, Ἀριστόφαντος, (*b*) offi-

(*a*) Athen. p. 583. Suid. Tom. I. p. 431, 432. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 11. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 197. Tom. IX. p. 406, 407. T. X. p. 94. T. XIII. p. 232.

(*b*) Pauſ. pag. 625.

Digitized by Google

cier Corinthien, & l'un de ceux, qui secondérent si bien Lysandre à Ægos-Potamos.

ARISTOPHON, *Aristophon*, Ἀ*ριστόφων*, (*a*) peintre contemporain d'Alcibiade. Ce Peintre, selon Plutarque, s'étant avisé de peindre la courtisanne Néméa, qui tenoit Alcibiade couché dans son sein, tout le peuple d'Athènes courut en foule à ce tableau, & le vit avec un fort grand plaisir.

Athénée nomme ce peintre Aglaophon, & non pas Aristophon, & conte autrement cette histoire. Il dit qu'Alcibiade, revenant des jeux Olympiques, où il avoit été couronné, rapporta deux tableaux du peintre Aglaophon. Dans l'un, il étoit couronné par les mains d'une Olympiade & d'une Pythiade; c'est-à-dire, par les déesses, qui présidoient à ces jeux. Dans l'autre, il étoit représenté, couché dans le sein de la courtisanne Néméa, comme se délassant de ses travaux. Ce dernier tableau d'Alcibiade nous fait souvenir de celui que Lucrèce fait de Mars, couché dans le sein de Vénus, & qui est un morceau de poësie à égaler aux plus beaux morceaux d'Homère. *Voyez* Aglaophon.

ARISTOPHON, *Aristophon*, Ἀ*ριστόφων*, (*b*) capitaine Athénien du tems d'Iphicrate. Celui-ci, qui étoit aussi un capitaine Athénien, ayant été cité en jugement, Aristophon prit de-là occasion de l'accuser d'avoir trahi & vendu la flotte qu'il commandoit. Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda: *Auriez-vous été homme à faire une trahison de cette nature? Non*, répondit Aristophon, *je suis trop homme d'honneur pour cela. Quoi!* repartit alors Iphicrate, *ce qu'Aristophon n'auroit pas fait, Iphicrate l'auroit pu faire.*

ARISTOPHON, *Aristophon*, Ἀ*ριστόφων*, (*c*) fils de Lycinus, célebre Pancratiaste, dut aux Athéniens la statue, qu'il avoit à Olympie.

(*d*) Il est fait mention d'un Aristophon dans la vie de Phocion par Plutarque, qui nous donne cet Aristophon pour un orateur. Il y a eu aussi deux Poëtes de même nom.

ARISTOTE, *Aristoteles*, (*e*) Ἀ*ριστοτέλης*, l'un des plus sçavans hommes, que l'Antiquité ait produits, fondateur de la secte Péri-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 199.
(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 424.
(*c*) Paus. pag. 368.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 744.
(*e*) Plut. Tom. I. p. 140, 468, 523, 668, 696, 706, 707, 967. Just. L. XII. c. 6, 16. Strab. p. 29, 94, 104, 153, 182, 299, 321. *& seq.* Paus. pag. 351. Diod. Sicul. p. 291. Plin. L. II. c. 25, 59, 98. L. IV. c. 12. L. V. c. 31. *& lib. seq.* Athen. p. 6, 60, 264, 342, 398, 566. *& seq.* Suid. Tom. I. p. 430, 431. Quintil. L. I. c. 1. L. II. c. 16. L. III. c. 1. L. V. c. 10. L. X. c. 1. L. XII. c. 11. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 466, 550. *& suiv.* Tom. V. pag. 350, 351. Tom. VI. p. 10, 48, 432. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. V. p. 650. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. I. p. 238. Tom. V. p. 4, 5. *& suiv.* Tom. VI. p. 23. Tom. VII. p. 359. T. VIII. p. 126. *& suiv.* Tom. IX. pag. 239. *& suiv.* Tom. X. pag. 302. *& suiv.* Tom. XII. p. 24, 25. Tom. XIII. pag. 355. Tom. XVI. pag. 33. Tom. XVII. pag. 751, 752.

Digitized by Google

patéticienne, naquit à Stagire, ville de Macédoine, la première année de la 99e Olympiade, vers l'an 384 avant l'Ére Chrétienne. Il eut pour pere Nicomaque, & pour mere Feſtiade. Nicomaque étoit médecin, & floriſſoit ſous Amyntas, roi de Macédoine, pere de Philippe. On ſçait que les Anciens ont toujours eu grand ſoin d'embellir l'origine des Hommes illuſtres. Ariſtote n'a pas été oublié à cet égard; car, on a prétendu qu'il deſcendoit d'Eſculape par ſon pere.

Ariſtote étoit encore dans le bas âge, lorſqu'il perdit ſon pere & ſa mere. Proxène, ancien ami de Nicomaque, ſe chargea de l'éducation du jeune Ariſtote. On dit qu'il y réuſſit aſſez mal. En effet, Ariſtote, après avoir commencé d'étudier la Grammaire, puis la Poëtique, quitta ſes études par libertinage. Ayant diſſipé dans ſes débauches une partie du bien que ſon pere lui avoit laiſſé, il prit le parti des armes. Mais, ne réuſſiſſant pas dans cette profeſſion, il alla à Delphes conſulter l'oracle ſur le parti qu'il devoit prendre. L'oracle lui ordonna d'aller à Athènes & de s'appliquer à la Philoſophie. Il ſe rendit donc dans cette Ville; & il étoit alors âgé de 17 à 18 ans. Étant entré dans l'école de Platon, il y reçut les leçons de ce philoſophe pendant vingt ans. Il en faiſoit tout l'honneur, & Platon l'appelloit l'ame de ſon école. Il avoit une ſi grande paſſion pour l'étude, qu'afin de réſiſter à l'accablement du ſommeil, il mettoit un baſſin d'airain à côté de ſon lit; & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ſes mains, où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le baſſin, lorſqu'il vouloit s'endormir, le réveillât ſur le champ.

Après la mort de Platon, qui arriva la première année de la 108e Olympiade, il ſe retira chez Hermias tyran d'Atarne dans la Myſie, ſon condiſciple, qui le reçut chez lui avec plaiſir, & le combla d'honneurs. Hermias ayant été condamné & mis à mort par le roi des Perſes, Ariſtote épouſa ſa ſœur Pithaïde, qui étoit demeurée ſans biens & ſans protection.

C'eſt dans ce tems-là que Philippe le choiſit, pour prendre ſoin de l'éducation d'Alexandre, ſon fils, qui pouvoit avoir alors quatorze ou quinze ans. Il y avoit long-tems qu'il l'avoit deſtiné pour cet important & glorieux emploi. Dès que ſon fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre, qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Ariſtote. » Je vous apprends, lui dit-il, que j'ai un » fils: je rends graces aux dieux, » non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du » tems d'Ariſtote. J'ai lieu de me » promettre que vous en ferez » un ſucceſſeur, digne de nous, » & un Roi, digne de la Macédoine. «

Ariſtote s'étant tranſporté à la cour de Macédoine, Philippe lui établit de gros appointemens, & lui paya encore un très-digne

Digitized by Google

prix, l'éducation de ſon fils. Car, ayant ruiné & détruit la ville de Stagire, qui étoit la patrie de ce Philoſophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit ſes habitans, qui s'en étoient fuis, ou qui avoient été réduits en ſervitude, & leur donna, pour le lieu de leurs études & de leurs aſſemblées, un beau parc au fauxbourg de Stagire, appellé Miéza. On y montroit encore, pluſieurs ſiécles après, des ſiéges de pierre, qu'Ariſtote fit faire, & de grandes allées couvertes d'arbres, pour ſe promener à l'ombre.

Ariſtote enſeigna à Alexandre, non ſeulement la morale & la politique, mais auſſi les autres ſciences plus ſecrétes, qu'on appelloit Acroamatiques & Epoptiques, & qu'il ne communiquoit point au commun des hommes. Dans les commencemens, Alexandre n'admiroit qu'Ariſtote; & comme il le diſoit lui-même, il n'avoit pas moins d'amour pour lui que pour ſon propre pere, parce qu'il n'avoit reçu de l'un que la vie, & qu'il avoit reçu de l'autre la bonne vie. Mais, dans la ſuite, cet amour ſe réfroidit; & il l'eut même pour ſuſpect, non pas juſqu'à lui faire aucun mal; mais, ſes careſſes n'étant pas ſi fréquentes ni accompagnées de ces marques exceſſives d'affection, faiſoient aſſez voir l'éloignement qu'il avoit pour lui.

Ce fut peut-être ce réfroidiſſement, qui fit prendre à Ariſtote la réſolution de quitter la cour de Macédoine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'après un ſéjour de quelques années dans cette cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthène, qui l'y avoit accompagné, prit ſa place, & fut deſtiné pour ſuivre Alexandre dans toutes ſes campagnes. Ariſtote, qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand uſage du monde, près de faire voile pour Athènes, avertit Calliſthène de ſe rappeller ſouvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit abſolument néceſſaire aux perſonnes, qui vivent à la cour. *Parlez rarement devant le Prince*, lui dit-il, *ou parlez-lui d'une maniére qui lui plaiſe, afin que votre ſilence vous mette en ſûreté, ou que vos diſcours vous rendent agréable.* Calliſthène, qui avoit de la dûreté & de l'aigreur dans l'eſprit, profita mal de ce conſeil, qui, dans le fond, ſe ſent plus du courtiſan que du philoſophe.

Ariſtote n'ayant donc pas jugé à propos de ſuivre ſon éléve à la guerre, pour laquelle ſon attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athènes. Il y fut reçu avec toutes les marques de diſtinction, dues à un Philoſophe célebre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'école de Platon dans l'Académie. Ariſtote ouvrit la ſienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin, ſes leçons étoient ſur la Philoſophie, l'après midi ſur la Rhétorique. Il les donnoit ordinairement en ſe promenant; ce qui fit appeller ſes diſciples Péripatéticiens.

Il y a apparence que ce fut vers

Digitized by Google

ce tems là qu'Ariſtote publia des écrits ſur les ſciences Acroamatiques & Époptiques, dont nous avons déjà parlé. Alexandre, qui étoit dès-lors en Aſie, en ayant été informé, lui écrivit une lettre très-forte, où il le blâmoit ouvertement pour l'intérêt de la Philoſophie; & voici ſa lettre que l'on a conſervée :

ALEXANDRE A ARISTOTE

ſalut & proſpérité.

» Tu n'as pas bien fait de donner au public les traités Acroamatiques. En quoi différerai-je » des autres hommes, ſi les hautes ſciences, dont tu m'as inſtruit, deviennent communes ? » Ne ſçais-tu pas que j'aimerois » beaucoup mieux être au-deſſus » des autres hommes par la ſcience des choſes ſublimes & excellentes, que par la puiſſance ? » Adieu. «

Ariſtote, pour conſoler ſon ambition & pour ſe juſtifier en même-tems, lui fit réponſe qu'il avoit publié ces traités, ſans les publier. En effet, on peut dire que ſes livres de Métaphyſique ſont écrits de manière qu'on ne peut, ni les apprendre ſeul, ni les enſeigner aux autres, & qu'ils ne ſont propres qu'à ceux, qui ſont déjà inſtruits, dont ils réveillent les idées. Tel eſt le jugement porté par Plutarque.

Ariſtote n'enſeignoit d'abord que la Philoſophie; mais, la grande réputation d'Iſocrate, âgé pour lors de quatre-vingt-dix ans, qui s'étoit donné tout en entier à la Rhéthorique, & qui y avoit un ſuccès incroyable, le piqua de jalouſie, & le porta à en donner auſſi des leçons. C'eſt peut-être à cette noble émulation, permiſe entre Sçavans, quand elle ſe borne à imiter, ou même à ſurpaſſer ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhéthorique d'Ariſtote, ouvrage le plus complet & le plus eſtimé, que nous ait laiſſé l'Antiquité ſur cette matière; à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit compoſé pour Alexandre.

Un mérite, auſſi éclatant que celui d'Ariſtote, ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce conquérant en ſuſpendit l'effet, & arrêta la mauvaiſe volonté de ſes ennemis; mais, à peine fut-il mort, qu'ils s'élevérent contre lui de concert, l'accuſérent d'avoir eu part à la mort de ce Prince, & jurérent enfin ſa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur prêta ſon miniſtère, & ſervit leur haine avec un zéle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Ariſtote devant les Juges, & l'accuſa d'impiété, prétendant qu'il enſeignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athènes. Il apportoit en preuve l'hymne compoſée en l'honneur d'Hermias, & l'inſcription gravée ſur la ſtatue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inſcription dans Athénée & dans Diogène Laërce. Elle conſiſte en quatre

Digitized by Google

vers, qui n'ont nul rapport aux choſes ſacrées, mais ſeulement à la perfidie du roi de Perſe envers ce malheureux ami d'Ariſtote; & l'hymne n'eſt pas plus criminelle. On va en juger par la lecture de cette piéce, également digne d'un grand Poëte & d'un grand Philoſophe, & propre, par cela même, à nous donner une juſte idée des talens de l'Auteur.

» O vertu, qui, malgré les » difficultés que vous préſentez » aux foibles mortels, êtes l'objet » charmant de leurs recherches! » Vertu pure & aimable, ce fut » toujours aux Grecs un deſtin » digne d'envie, que de mourir » pour vous, & de ſouffrir, ſans » ſe rebuter, les maux les plus » affreux. Telles ſont les ſemences d'immortalité, que vous répandez dans les cœurs. Les » fruits en ſont plus précieux que » l'or, que l'amitié des parens, » que le ſommeil le plus tranquille. Pour vous, le divin Hercule & les fils de Léda eſſuyérent » mille travaux; & le ſuccès de » leurs exploits annonça votre » puiſſance. C'eſt par amour pour » vous qu'Achille & Ajax allérent dans l'empire de Pluton; » & c'eſt en vue de votre aimable beauté, que le prince d'Atarne s'eſt auſſi privé de la lumière du ſoleil; Prince à jamais » célebre par ſes actions. Les filles » de mémoire chanteront ſa gloire, toutes les fois qu'elles chanteront le culte de Jupiter Hoſpitalier, ou le prix d'une amitié durable & ſincère. «

Peut-être, Ariſtote avoit-il offenſé perſonnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cérès Eurymédon; crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoiqu'il en ſoit, ne croyant pas qu'il fût ſûr pour lui d'attendre le ſuccès du jugement, il ſortit d'Athènes, après y avoir enſeigné pendant treize ans. Il ſe retira à Chalcis dans l'iſle d'Eubée, & plaida ſa cauſe de loin par écrit. Athénée rapporte quelques paroles de cette apologie; mais, il ne garantit pas qu'elle ſoit effectivement d'Ariſtote. Quelqu'un lui demandant la cauſe de ſa retraite, il répondit que c'étoit pour empêcher les Athéniens de commettre une ſeconde injuſtice contre la Philoſophie. Il faiſoit alluſion à la mort de Socrate.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & reflux de l'Eurípe, & que même il s'étoit précipité dans cette mer, en diſant: *Que l'Euripe m'engloutiſſe, puiſque je ne puis le comprendre.* Il y avoit bien d'autres choſes dans la nature, qui paſſoient ſon intelligence; & il avoit trop bon eſprit pour s'en chagriner. D'autres aſſurent, avec plus de vraiſemblance, qu'il mourut d'une colique, en la 63e année de ſon âge, deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans Stagire, ſa patrie. Nous avons déjà remarqué qu'elle avoit été ruinée par Philippe, & puis rétablie par ce prince en faveur d'Ariſtote. D'autres attribuent ce rétabliſſement à Alexandre, qui le permit, aux

Digitized by Google

prieres d'Ariſtote. Quoiqu'il en ſoit, les habitans de Stagire, pour reconnoître ce bienfait, conſacrérent un jour de fête à l'honneur de ce Philoſophe. Et lorſqu'il fut mort à Chalcis dans l'iſle d'Eubée, ils tranſportérent ſes os chez eux, dreſſérent un autel ſur ſon monument, donnérent à ce lieu le nom d'Ariſtote, & y tinrent dans la ſuite leurs aſſemblées. Il laiſſa un fils, nommé Nicomaque, & une fille, qui fut mariée à un petit-fils de Démarate, roi de Sparte.

Ariſtote, en mourant, avoit laiſſé ſes écrits à Théophraſte, l'un de ſes plus illuſtres diſciples. Celui-ci les avoit tranſmis à Nélée de Scepſis, ville du voiſinage de Pergame en Aſie. Après la mort de Nélée, ces ouvrages tombérent entre les mains de ſes héritiers, gens ignorans, qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les rois de Pergame commencérent à ramaſſer avec ſoin toutes ſortes de livres pour leur bibliothéque, comme la ville de Scepſis étoit de leur dépendance, ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'aviſérent de les cacher dans une voûte ſoûterreine, où ils demeurérent près de cent trente ans, juſqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de pluſieurs générations, étoient tombés dans la dernière pauvreté, les en tirérent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchoit par tout les livres les plus curieux pour ſa bibliothéque. Comme ils ſe trouvérent fort endommagés par la longueur du tems, & par l'humidité où ils avoient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il ſe trouva bien des vuides, parce que l'original étoit pourri en pluſieurs endroits, ou rongé des vers, ou effacé. On remplit ces vuides, ces mots & ces lettres, du mieux qu'on put par conjecture, & cela quelquefois aſſez mal habilement. De-là ſont venues, dans ſes ouvrages, pluſieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux Sçavans.

Apellicon étant mort fort peu de tems avant l'arrivée de Sylla à Athènes, celui-ci ſe ſaiſit de ſa bibliothéque, & de ces œuvres d'Ariſtote, qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demeuroit alors à Rome, ayant grande envie d'avoir ces œuvres d'Ariſtote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permiſſion d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronic le Rhodien, qui en fit part enfin au public; & c'eſt à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philoſophe.

Il y en a toutefois, qui ont bien de la peine à croire que les ouvrages d'Ariſtote fuſſent reſtés inconnus juſqu'alors. On a déjà remarqué que lui-même, dès ſon vivant, il avoit publié des écrits ſur les ſciences ſecrétes. Mais, comme il paroît certain que la bibliothéque d'Apellicon renfermoit les originaux, & peut-être pluſieurs livres, dont le public

Digitized by Google

n'étoit pas en poſſeſſion ; on peut dire que l'édition, faite à Rome ſur les manuſcrits tranſportés par Sylla, fut, & plus authentique, & plus complette que les précédentes.

Quintilien dit qu'il ne ſçait ce qu'on doit le plus admirer dans Ariſtote, ou de ſa vaſte & profonde érudition, ou de la prodigieuſe multitude d'écrits qu'il a laiſſés, ou de l'agrément de ſon ſtyle, ou de la pénétration de ſon eſprit, ou de la variété infinie de ſes ouvrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû employer pluſieurs ſiécles à l'étude, pour comprendre dans l'étendue de ſon ſçavoir tout ce qui regarde, non ſeulement les Philoſophes & les Orateurs, mais même les animaux & les plantes, dont il a recherché la nature & les propriétés avec un ſoin infini. Alexandre, pour ſeconder le zéle de ſon maître, dans ce ſçavant travail, & pour ſatisfaire ſa propre curioſité, donna ordre que, dans toute l'étendue de la Gréce & de l'Aſie, on fît d'exactes recherches ſur tout ce qui regardoit les oiſeaux, les poiſſons & les animaux de toute eſpèce ; dépenſe qui monta à plus de huit cens talens ; c'eſt-à-dire, à environ huit cens mille écus. Ariſtote compoſa, ſur cette matière, cinquante volumes, dont il n'en reſte que dix.

Au rapport de M. Rollin, il peut être regardé comme le premier auteur de la ſcience, compriſe ſous le nom de Grammaire ; car il a diſtribué les mots en certaines claſſes. Il en a examiné les différens genres & les propriétés particulières. Le chapitre vingt-deuxième de ſa Poëtique commence par ce détail : » Le ſtyle » ou l'élocution poëtique renfer- » me ces huit parties ; l'élément, » la ſyllabe, la conjonction, le » nom, le verbe, l'article, le cas » ou l'inflexion, la propoſition » ou phraſe. »

Ariſtote a conſidéré la matière, qui eſt le ſujet & la baſe de tous les corps, comme incréée & incorruptible. Il a cru de même qu'il y avoit une forme incréée & incorruptible, qu'il appelle l'ame du monde, de laquelle toutes les formes ſont écoulées, comme tous les corps ſont un écoulement de la matière univerſelle ; que cette ame eſt compoſée d'une partie très-pure, qu'il appelle intellect, ou Dieu, d'où vient ce vers de Virgile.

Eſſe apibus partem divinæ mentis & hauſtus
Ætherios dixêre :

Et d'une autre partie moins pure, qu'il appelle auſſi l'ame. Quoiqu'il ſemble diſtinguer la matière de ce qui eſt corps, & l'ame du monde de ce qui eſt Dieu ; c'eſt pourtout, en examinant bien ſa penſée, la même choſe. Ainſi, il croit que le monde eſt animé ; que toutes les choſes ont leur intelligence, quoiqu'elle ne ſe manifeſte pas par tout ; & comme cette ame, qui n'eſt autre choſe que Dieu, à ſa façon de penſer, eſt très-intelligente, & préſente par tout ; il a cru qu'elle connoiſ-

Digitized by Google

soit tout, & qu'elle contenoit dans elle l'exemplaire de toutes les choses, comme étant la cause de tout, & ne faisant rien qu'avec dessein. Il appelle cet exemplaire une idée, un principe, une cause. Ainsi, cette idée ne sera point un être séparé de l'esprit de Dieu; c'est une seule & même chose, quand on la considére par ce qu'elle est. Mais, en la regardant par ce qu'elle embrasse & ce qu'elle contient, elle est multipliée, en ce qu'elle embrasse les modeles de plusieurs choses. C'est un sceau que l'on peut appliquer sur plusieurs morceaux de cire ou de matière, qui produit un caractère singulier, suivant la disposition de cette matière. Or cette impression, faite sur la matière par l'idée, s'appelle forme, τυπὸς, ou vestige de l'idée, εἰδὸς, ou espèce, quoique Platon appelle ainsi l'idée elle même; mais Séneque distingue εἰδὸς, de l'idée, comme la forme de l'exemplaire. L'espèce est dans l'ouvrage, & l'idée dans l'ouvrier.

Tout ce verbiage d'Aristote & des autres Philosophes, dont les pensées se dissipoient & s'évanouissoient, à mesure qu'elles étoient produites, n'étoit que pour établir une cause efficiente, qu'ils ont divisée en première & seconde. Aristote met, entre les causes secondes, celles *quæ movent immotæ*, & celles qui meuvent nécessairement, les autres étant mues elles-mêmes par d'autres, pour arriver à une premiere, qui est au-dessus des secondes; qui est vraiment unique, & que Platon appelle Dieu. Aristote l'appelle *primum movens*, le premier mouvant; & celui qui meut le premier.

On a pensé bien diversement, dans l'Université de Paris, des écrits d'Aristote selon la différence des tems. Dans le Concile de Sens, tenu à Paris en 1209, on ordonna de brûler tous ses livres, avec défenses de les lire, de les écrire ou de les garder. On apporta ensuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défense. Enfin, par un décret de deux cardinaux, que le pape Urbain V. envoya à Paris, l'an 1366, pour réformer l'Université, tous les livres d'Aristote y furent permis; décret qui fut renouvellé & confirmé en 1452 par le cardinal d'Étonteville. Depuis ce tems-là, la doctrine d'Aristote a toujours prévalu dans l'Université de Paris, jusqu'à ce que les heureuses découvertes du dernier siécle ayant ouvert les yeux aux Sçavans, leur ont fait embrasser un syſtême de Philosophie, bien différent des anciennes opinions de l'école. Mais, comme autrefois on a admiré Aristote aude-là des justes bornes, aussi peut-être le mépriset-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

ARISTOTE, *Aristoteles*, Ἀριστοτέλης, (*a*) ami particulier d'Aratus de Sicyone, étoit d'Argos. Un jour, il dépêcha secrète-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 814, 1047.

ment

ment à son ami un homme pour lui dire qu'il feroit révolter sa ville, s'il y venoit promptement avec quelques troupes. Aratus communiqua cette proposition à Antigone de Macédoine, qui lui donna sur le champ quinze cens hommes, avec lesquels il s'embarqua en toute diligence à un port de l'isthme, & arriva très-promptement à Épidaure. De-là, il vint à Argos dont il se rendit maître.

ARISTOTE, *Aristoteles*, Ἀριστοτέλης, (*a*) dialecticien dont parle Plutarque dans la vie d'Aratus. Ce dialecticien & Dinias dressèrent des embûches à Abantidas, pere d'Aratus, qui ne manquoit pas de se trouver tous les jours aux conversations & aux disputes, qu'ils avoient ensemble dans la place publique, & de disputer même avec eux; car ils l'avoient insensiblement jetté dans ce goût là, pour exécuter le projet qu'ils avoient formé de le tuer; & ils le tuérent en effet.

Diogène Laerce fait mention de plusieurs Auteurs du nom d'Aristote. Le premier, c'est le chef des Péripatéticiens, dont il est parlé ci-dessus. Le second gouverna la république d'Athènes, & on voit de lui des harangues fort élégantes. Le troisième écrivit de l'Iliade d'Homère. Le quatrième orateur de Sicile, répondit au panégyrique d'Isocrate, & fut surnommé Mythus. Le cinquième, qui écrivit de l'art poëtique, étoit de Cyrène. Le sixième étoit un maître de grammaire, dont parle Aristoxène dans la vie de Platon. Le septième étoit aussi grammairien, mais de peu de considération. On peut encore ajoûter à ceux-là Aristote de Chalcis, qui avoit écrit une histoire d'Eubée, citée par Harpocration & par le Scholiaste d'Apollonius. On a fait monter le nombre des Aristotes jusqu'à 31. Ç'a été du moins la prétention du dixseptième siécle.

ARISTOTELICIEN, *Aristotelicus*, Philosophe, qui suit la doctrine, les sentimens, la méthode d'Aristote. Ce mot est aussi adjectif; car on dit, un philosophe, un dogme Aristotélicien, ainsi que la secte Aristotélicienne. *Voyez* Aristote.

ARISTOTIME, *Aristotimus*, Ἀριστοτίμος, (*b*) l'un des principaux d'entre les Éléens, peuple du Péloponnèse, vivoit du tems du roi Pyrrhus. Après la mort de ce Prince, il s'excita un mouvement général parmi les Péloponnésiens, à la faveur duquel Aristotime usurpa la souveraineté de sa patrie, & se défit de ses collégues, je veux dire des principaux, ou par le fer, ou par l'exil. Les Étoliens le sollicitérent par leurs députés, de rendre les femmes & les enfans des bannis. Il le refusa d'abord; mais ensuite, s'étant repenti de son refus, il permit à toutes les femmes d'aller rejoindre leurs époux, & marqua même le jour de leur prétendu départ. Comme elles croyoient que

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 814, 1047.
(*b*) Just. L. XXVI. c. 1, Paus. pag. 370. Antiquit. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 254, 255.

Digitized by Google

l'exil, où elles alloient ſeroit auſſi long que leur vie, elles emportoient leurs biens les plus précieux. Mais, à peine ſe furent-elles toutes rendues vers une des portes de la ville, afin de partir toutes enſemble, qu'il donna ordre qu'on les pillât, & qu'on les enfermât dans les priſons, non ſans avoir auparavant fait maſſacrer tous les petits enfans dans le ſein même de leurs meres, & violer toutes les filles.

On dit qu'une autrefois, les Éléens voulant obtenir de lui quelque grace, lui envoyérent une compagnie de ces femmes conſacrées à Bacchus, qu'on appelloit les Seize, parce qu'elles étoient toujours en ce nombre. Elles étoient ornées chacune d'une de ces couronnes, qui étoient conſacrées au dieu Bacchus. Le tyran étoit alors dans la grande place, entouré des ſoldats de ſa garde, qui voyant arriver les Seize, ſe rangérent, par reſpect, en haie de côté & d'autre, pour les laiſſer approcher d'Ariſtotime. Celui-ci, ayant appris le ſujet de leur arrivée, ſe mit en colere, fit battre & chaſſer les Thyiades, & les condamna chacune à deux talens d'amende.

Tandis que tous les citoyens, plongés dans une eſpèce de léthargie, ne ſentoient point une domination ſi violente; Hellanicus, le premier d'entr'eux par ſa dignité, & le ſeul qui ne craignoit ni pour ſa vie que ſon grand âge lui faiſoit mépriſer, ni pour celle de ſes enfans, parce qu'il n'en avoit point, fit aſſembler, dans ſa maiſon, les plus fideles de ſes amis, & n'oublia rien pour les exciter à la vengeance de la patrie. Quand il voit qu'ils balancent tous, s'ils acheteront le ſalut public par leurs périls particuliers, & qu'ils lui demandent du tems pour réflechir, il appelle ſes eſclaves; & leur ayant fait fermer les portes, il leur commande d'aller dire au tyran, qu'il lui envoye main-forte pour ſe ſaiſir d'une troupe de conjurés, qui étoient chez lui. Après quoi, ſe tournant vers ſes timides amis, il leur dit, par manière de reproche, que puiſqu'il ne pouvoit pas avoir la gloire de rendre la liberté à ſa patrie, il la vengeroit du moins de ceux, qui l'abandonnoient ſi lâchement. Alors, engagés entre deux précipices également périlleux, ils choiſirent la voie la plus honorable, & conſpirérent la mort du tyran.

Cylon, un des complices, mit le premier l'épée à la main ſur les gardes du tyran, qui s'enfuit dans le temple de Jupiter, où il fut pourſuivi & tué par Thraſibule & Lampis, deux des conjurés. Sa femme ſe pendit; & ſes deux filles auxquelles on donna le choix du genre de leur mort, s'étranglérent auſſi avec leurs ceintures.

ARISTOXENE, *Ariſtoxenus*, Ἀριστόξενος, (*a*) philoſophe &

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 430. Cicer. ad Attic. L. VIII. Epiſt. IV. Rollin. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 682. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 57. *& ſuiv.* Tom. X. pag. 302, 310. Tom. XIII. p. 288.

Digitized by Google

poëte musicien Grec, naquit à Tarente, ville d'Italie. Il étoit fils du musicien Mnésias, autrement appellé Spinthare. Étant dans la ville de Mantinée, il y prit du goût pour la philosophie, & s'étant de plus appliqué à la musique, il n'y perdit pas son tems. Il fut en premier lieu disciple de son pere & de Lamprus d'Érythrée, puis du Pythagoricien Xénophile, enfin d'Aristote, sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d'études. Suidas, d'après lequel sont transcrits ces différens faits, ajoûte qu'Aristoxène piqué de voir qu'Aristote lui eût préféré Théophraste, en se nommant un successeur dans son école philosophique, déchira la mémoire de leur maître commun. Mais le Péripatéticien Aristocle, dans Eusébe, disculpe Aristoxène sur ce point, & assure que ce disciple parla toujours très-respectueusement & très-honorablement d'Aristote. Aristoxène vivoit donc, comme on voit, sous Alexandre le Grand, & ses premiers successeurs; & il fut contemporain du Messénien Dicéarque, historien très-fameux.

De tous les ouvrages Philosophiques, Historiques, Philologiques & autres, au nombre de 453, qu'Aristoxène avoit composés, & dont on trouve une exacte notice dans la bibliothéque Grecque de M. Fabricius, il ne nous reste aujourd'hui que ses trois livres des Élémens harmoniques, & c'est le plus ancien traité de musique, qui soit venu jusqu'à nous. Meursius, pour la première fois, en publia le texte, suivi de ceux de Nicomaque & d'Alypius, autres musiciens Grecs, & des notes de l'éditeur; le tout imprimé à Leyde en 1616 *in quarto*. La version latine d'Aristoxène & celle des Harmoniques de Ptolémée, faites par Antonin Gogavin, avoient paru conjointement à Venise dès l'année 1561 *in-quarto*. Mais, on a vu reparoître avec un nouvel éclat le texte Grec d'Aristoxène, revu & corrigé sur les manuscrits, accompagné d'une nouvelle version latine, & des sçavantes notes de Marc Meibom, qui l'a fait imprimer à la tête de la belle édition, qu'il nous a donnée des musiciens Grecs, à Amsterdam en 1652 *in-quarto*, deux volumes. Il est parlé de cet ouvrage d'Aristoxène touchant la musique dans plusieurs Auteurs anciens, tels qu'Euclide, Cicéron, Vitruve, Plutarque, Athénée, Aristide, Quintilien, Ptolémée, Boëce, & autres.

A l'égard de ses autres traités, concernant la musique, & qui sont perdus, ils rouloient 1.° sur les joueurs de flûte, les flûtes & autres instrumens de musique; 2.° sur la manière de percer les flûtes; 3.° sur la musique en général, ouvrage différent des Harmoniques, & dans lequel il s'agissoit, non seulement des autres parties de cet art, telles que la rhythmique, la métrique, l'organique, la poëtique & l'hypocritique, mais encore de l'histoire de la musique & des musiciens; 4.° sur la danse employée dans

Digitized by Google

les tragédies ; 5.° sur les poëtes tragiques. Au reste, c'est de l'ouvrage d'Aristoxène sur la musique en général, qu'il est question dans le Dialogue de Plutarque touchant la musique ; & de tous les musiciens dogmatiques Grecs, que le tems nous a conservés, Aristoxène est le seul, dont Plutarque fasse mention.

On reproche à notre musicien d'avoir cru que le ton pouvoit être coupé en deux parties égales, qu'il appelle demi-tons ; & c'est sur quoi l'entreprennent les Pythagoriciens, prétendant le réfuter invinciblement par le moyen des proportions numériques. Selon Valgulio, Pythagore, pour établir une certitude & une constance invariables dans les sciences & les arts en général, & dans la musique en particulier, essaya d'en soustraire les préceptes aux témoignages & aux rapports infideles des sens, pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison. Ce Philosophe, conformément à ce dessein, voulut que les consonnances musicales, loin d'être soumises au jugement de l'oreille, qu'il regardoit comme une mesure arbitraire & trop peu certaine, ne se réglassent qu'en vertu des seules proportions des nombres, qui sont toujours les mêmes. C'est ce que témoigne Héraclide, dont Valgulio transcrit le passage, soûtenu des autorités de la musicienne Ptolémaïs, d'Archytas & de Panétius, cités, dit-il, par Porphyre. Celui-ci, ajoûte Valgulio, appuyé des suffrages de Platon, d'Aristote, de Théophraste, &c. combat, dans ses commentaires sur les Harmoniques de Ptolémée, le sentiment de ce mathématicien, qui assure avec les Pythagoriciens, que dans les sons, le grave & l'aigu, de même que les intervalles ou accords, sont des quantités ; au lieu que lui Porphyre soûtient que ce sont de pures qualités, & le démontre. Surquoi Valgulio rapporte en confirmation un passage de Panétius.

Après ces préliminaires, il ne lui est pas difficile de justifier Aristoxène, & voici comme il s'y prend. Il expose d'abord l'argument, par lequel les Pythagoriciens prouvent que le ton, qui est comme l'on sçait, en raison sesqui-octave, ou de neuf à huit, ne peut se partager numériquement en deux demi-tons égaux ; & il sent toute la force de cette preuve. Mais, quoique ce partage soit impossible, par rapport au nombre, il ne l'est plus, lors qu'on met en œuvre une corde tendue, dont la partie qui fait entendre le ton, & qui est une quantité continue, divisible à l'infini, peut se partager en deux également ; & voilà tout ce que prétend Aristoxène, qui certainement, ajoûte Valgulio, ne laissoit pas d'être des plus versés dans la science des nombres, dont il a composé plusieurs volumes, & de connoître à fond les dogmes de Pythagore, ayant été disciple d'un Philosophe de cette secte.

En général, la grande maxime d'Aristoxène, c'étoit que l'intel-

Digitized by Google

ligence de la musique consistoit dans le sentiment & la mémoire ; qu'il falloit sentir les sons, qui frappoient actuellement l'oreille, & se ressouvenir de ceux qui l'avoient frappée auparavant, afin de pouvoir comparer les uns avec les autres ; qu'autrement, il étoit impossible de suivre un chant ou une modulation. En effet, le rapport qui se trouve entre les divers sons, qui la composent, fait une espèce de concert successif, s'il est permis de parler ainsi, où l'on apperçoit les consonnances & les dissonnances, presque aussi distinctement, que dans une véritable symphonie.

(*a*) On parle d'un autre poëte Grec de Sélinunte du nom d'Aristoxène, qui vivoit sous la 39e Olympiade, selon Eusébe ; c'est-à-dire, vers l'an 624 avant J. C. S. Cyrille l'a pris pour le Philosophe ; mais, il se trompe en la supputation des tems, comme on peut le voir dans l'article précédent. On parle encore d'un Cyrénéen de même nom, qui, le soir, faisoit arroser les laitues de son jardin avec du vin miellé. C'étoit porter le luxe au de-là des bornes.

ARISTOXÉNIENS, *Aristoxenii*, nom que l'on donnoit à une sorte de musiciens, qui suivoient la doctrine d'Aristoxène. *Voyez* Aristoxène.

ARISTRATE, *Aristratus*, Ἀρίστρατος, (*b*) lieutenant de Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand. Cet officier, conjointement avec Démarate, réduisit les Sicyoniens sous la puissance des Macédoniens. Je ne sçais si cet Aristrate ne seroit pas le même qui suit. Quoiqu'il en soit, *voyez* cet article.

ARISTRATE, *Aristratus*, Ἀρίστρατος, (*c*) tyran de Sicyone, qui avoit regné du tems de Philippe. Lorsqu'Aratus eut rendu la liberté à sa patrie ; c'est-à-dire, à la ville de Sicyone, il effaça tous les portraits des tyrans. Mais, quand il vint à celui d'Aristrate, il balança long-tems s'il l'effaceroit ; car, il avoit été peint par tous les disciples de Mélanthe, qui l'avoient représenté de bout sur un char de victoire ; & Apelle lui-même lui avoit mis la main, au rapport de Polémon le Géographe.

Cet ouvrage étoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art ; mais, bientôt après, emporté par la haine qu'il avoit pour les tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât. On dit que le peintre Néalces, qui se trouva présent, quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau, & qu'il la demanda avec larmes ; & voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il lui dit : » Aratus, il faut toujours faire la » guerre aux tyrans & jamais à » leurs portraits. Mais, au moins, » épargnons le char, & la victoi» re, & je m'en vais tout à l'heu» re vous faire voir Aristrate,

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 430.
(*b*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 1032, 1033. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 181.

Digitized by Google

» qui abandonnera son tableau. « Aratus lui en ayant donné la permission, Néalces effaça la figure d'Aristrate ; & à la place il mit une palme, & n'osa y ajoûter autre chose de sa façon. Mais, on dit que les pieds d'Aristrate effacés demeurérent cachés au fond du char.

(*a*) Démosthène met Aristrate de Sicyone au nombre de ceux, qui ont trahi la Gréce. Cet orateur Grec fait mention d'un autre Aristrate de Naxos, qui étoit grand ennemi du nom Athénien.

ARISTYLLE, *Aristyllus*, (*b*) astronome, qui, avec Timocharis, observa à Alexandrie la déclinaison des étoiles fixes, dont la connoissance est absolument nécessaire pour la Géographie & pour la Navigation.

ARITHMANTIE, *Arithmantia*, *ou* ARITHMOMANTIE, *Arithmomantia*, du Grec ἀριθμος, *numerus*, nombre, & μαντεία, *divinatio*, divination.

L'Arithmantie est une espèce de divination, ou une manière de connoître & de prédire l'avenir par le moyen des nombres.

On en distingue de deux sortes. L'une étoit en usage chez les Grecs, qui considéroient le nombre & la valeur des lettres dans les noms de deux combattans par exemple, & en auguroient que celui, dont le nom renfermoit un plus grand nombre de lettres, & d'une plus grande valeur, que celles qui composoient le nom de son adversaire, remporteroit la victoire. C'est pour cela, disoient-ils, qu'Hector devoit être vaincu par Achille.

L'autre espèce d'Arithmantie étoit connue des Chaldéens, qui partageoient leur alphabet en trois Décades, en répétant quelques lettres, changeoient en lettres numérales les lettres des noms de ceux, qui les consultoient, & rapportoient chaque nombre à quelque planete, de laquelle ils tiroient des présages.

La cabale des Juifs modernes est une espèce d'Arithmantie ; au moins la divisent-ils en deux parties, qu'ils appellent Théomantie & Arithmantie.

Les Platoniciens & les Pythagoriciens étoient fort adonnés à l'Arithmantie.

Saint Jean l'Évangéliste, dans le treizième chapitre de son Apocalypse, marque le nom de l'Antéchrist par le nombre de 666. Ce passage a beaucoup exercé les Commentateurs. C'est une prophétie, enveloppée sous des noms mystérieux, qui n'autorise nullement l'espèce de divination, dont il s'agit dans cet article.

ARITHMÉTICIEN, *Arithmeticus*, celui qui enseigne ou qui sçait bien l'Arithmétique. *Voyez* Arithmétique.

ARITHMÉTIQUE, *Arithmetica*, (*c*) terme formé d'ἀριθμὸς, *numerus*, nombre.

(*a*) Demosth. pag. 470, 506, 521.
(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 624. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 327.
(*c*) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 613, 614. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 259, 260.

Digitized by Google

L'Arithmétique eſt l'art de bien ſupputer & avec facilité. C'eſt une ſcience qui fait partie des Mathématiques, qui enſeigne à compter, & qui conſidére la valeur & les propriétés des nombres.

I. Nous n'avons rien de bien certain ſur l'origine & l'invention de l'Arithmétique ; mais, ce n'eſt pas trop riſquer, que de l'attribuer à la première ſociété, qui a eu lieu parmi les hommes, quoique l'Hiſtoire n'en fixe, ni l'auteur, ni le tems. On conçoit clairement qu'il a fallu s'appliquer à l'art de compter, dès que l'on a été néceſſité à faire des partages, & à les combiner de mille différentes manières. Ainſi, comme les Tyriens paſſent pour être les premiers commerçans de tous les peuples anciens, pluſieurs Auteurs croyent qu'on doit l'Arithmétique à cette nation.

Joſephe aſſure que, par le moyen d'Abraham, l'Arithmétique paſſa d'Aſie en Égypte, où elle fut extrêmement cultivée & perfectionnée, d'autant plus que la Philoſophie & la Théologie des Égyptiens rouloient entiérement ſur les nombres. C'eſt de-là que viennent toutes ces merveilles, qu'ils nous rapportent de l'unité, du nombre trois, des nombres quatre, ſept, dix.

En effet, Kircher fait voir que les Égyptiens expliquoient tout par des nombres. Pythagore lui-même aſſure que la nature des nombres eſt répandue dans tout l'univers, & que la connoiſſance des nombres conduit à celle de la divinité, & n'en eſt preſque pas différente.

La ſcience des nombres paſſa de l'Égypte dans la Gréce ; d'où, après avoir reçu de nouveaux dégrés de perfection par les Aſtronomes de ce païs, elle fut portée à Rome, & de-là eſt enfin venue juſqu'à nous.

Ceux des Anciens, qui ont traité de l'Arithmétique avec le plus d'exactitude, ſont Euclide, Nicomaque, Diophante d'Alexandrie, & Théon de Smyrne.

L'ancienne Arithmétique n'étoit pas à beaucoup près auſſi parfaite que la moderne. Il paroît qu'alors, elle ne ſervoit guere qu'à conſidérer les différentes diviſions des nombres. On peut s'en convaincre en liſant les traités de Nicomaque, écrits dans le troiſième ſiécle de la fondation de Rome, & le traité de Boëce, qui exiſtent encore aujourd'hui. En 1556, Xylander publia en Latin un abrégé de l'ancienne Arithmétique, écrite en Grec par Pſellus. Jordanus compoſa ou publia dans le douzième ſiécle un ouvrage beaucoup plus ample de la même eſpèce, que Faber Stapulenſis donna, en 1480, avec un commentaire.

II. Une choſe bien digne de curioſité ; c'eſt de ſçavoir quels furent les premiers ſignes, que les hommes employérent d'abord, pour déſigner les nombres. On prétend qu'il y en a eu de deux eſpèces ; ſçavoir, les doitgs & les jettons.

1.° Les jettons étoient de petites pierres, des coquillages, des noyaux ; ce qui ſuffiſoit aux calculs

Digitized by Google

journaliers de gens qui mépriſoient, ou qui ne connoiſſoient pas l'or & argent. C'eſt ainſi qu'en uſent encore aujourd'hui la plûpart des nations ſauvages ; & la manière de ſe ſervir de ces coquillages, ou de ces petites pierres, eſt au fond trop ſimple & trop naturelle pour n'être pas ancienne. M. Mahudel la fait remonter juſqu'aux enfans de Noë, qui, pour ſe rendre compte à eux-mêmes de la multiplication de leurs troupeaux, employoient cette ſorte de calcul, qui ſoulageoit leur mémoire.

2.° L'Arithmétique digitale paroît encore plus naturelle & par conſéquent plus ancienne. Cette manière de compter ſemble avoir été ſuggérée par la nature même, qui nous a donné cet expédient, comme le plus aiſé.

Les doigts ſont limités à dix. Le dix même eſt compoſé des quatre premiers nombres, un, deux, trois, quatre, leſquels joints enſemble font en effet le nombre de dix ; & lorſqu'on y eſt parvenu, on recommence à l'unité. Car, dix & un font onze.

Pline nous dit que les Anciens ne comptoient que juſqu'à cent mille. Ceux qui, dans la ſuite des tems, ont inventé les chiffres ou les caractères, dont nous nous ſervons, n'en ont voulu mettre que dix ; & les Pythagoriciens, après, les Hébreux Cabaliſtes, ſoûtiennent que toutes les dixaines ſont remplies de divins myſtères, qui avoient donné lieu à l'inſtitution des Décimes dues à Dieu, par leſquelles on lui rendoit foi & hommage, pour tous les fruits, que la terre nous produit par ſa bénédiction.

Au reſte, cette Arithmétique digitale eſt fort ancienne. Nicéarque, dans une épigramme Grecque, nous parle d'une vieille, qui recommençoit de compter ſes années par ſa main gauche. Selon S. Jérôme, le nombre de cent ſe tranſmet de la gauche à la droite, & ſe marque par les mêmes doigts, mais non pas de la même main ; ſur quoi Juvénal, parlant de la vieilleſſe de Neſtor, nous dit qu'il comptoit déjà le nombre de ſes années ſur ſa droite. Numa fit élever une ſtatue à Janus, au rapport de Pline, dont la diſpoſition des doigts de la main droite marquoit le nombre de trois cens ; le pouce & le doigt indice étoient étendus en long, & les trois autres recourbés au-dedans de la paume de la main ; les doigts de la main gauche figuroient cinquante-cinq ; le pouce & le doigt du milieu étoient recourbés en-dedans, & les trois autres droits.

Les Grecs & les Romains marquoient leurs chiffres par des lettres I, II, & avec cette différence, que les Grecs ſuivoient l'ordre de leur alphabet, & que les Romains ſe ſervoient de l'I, pour un, de l'V, pour cinq, de l'X, pour dix, de l'L, pour cinquante, du C, pour cent. ↃI, faiſoit cinq cens, dont on a formé depuis le D. CIↃ, mille, dont a enſuite formé l'M.

Les Arabes ſe ſont ſervis de caractères particuliers pour les nombres. Quelques-uns ont prétendu qu'ils les tenoient des In-

Digitized by Google

diens. On n'a commencé à compter en Europe par ces figures, que du tems des Saraſins. Alfonſe X, roi de Caſtille, s'en ſervit pour ſes tables aſtronomiques; & Planude, qui vivoit ſur la fin du XIIIe ſiécle, les employa auſſi. Depuis ce tems-là, on s'en eſt ſervi communément. Ils ſont beaucoup plus commodes que les chiffres Romains, qui n'alloient pas au de-là de cent mille, parce que l'on peut compter avec ces chiffres, telle ſomme que l'on veut, & qu'ils fourniſſent une grande facilité pour additionner pluſieurs ſommes.

Les Romains, comme Pline le remarque, n'avoient point de nombre au-deſſus de cent mille; mais, pour compter plus haut, ils mettoient deux ou trois fois ce nombre; d'où vient même la façon de compter, *bis*, *ter*, *quater*, *quinquies*, *decies*, *centena millia*, &c.

Pour bien entendre les nombres Romains, il faut conſidérer 1.° qu'il n'y a que cinq figures différentes, qui ſont les cinq premières, & que toutes les autres ſont compoſées de l'I, & du C; enſorte néanmoins que le C eſt toujours tourné vers l'I, ſoit qu'il ſoit avant ou après. 2.° Que toutes les fois qu'il y a une figure de moindre valeur avant une plus haute, elle marque qu'il faut autant rabattre de cette dernière; comme IV; c'eſt-à-dire, cinq moins un, ou quatre; XL, cinquante moins dix, c'eſt-à-dire, quarante; XC, cent moins dix; c'eſt-à-dire, quatre-vingt-dix; par où l'on voit qu'il n'y a point de nombre, qu'on ne puiſſe exprimer par les cinq premières figures. 3.° Qu'en tous ces nombres, les figures vont en croiſſant par proportion quintuple, puis double; de manière que la ſeconde vaut cinq fois la première, & la troiſième deux fois la ſeconde, la quatrième cinq fois la troiſième, & la cinquième deux fois la quatrième, & ainſi des autres. 4.° Que les figures commencent toujours à ſe multiplier du côté droit; de ſorte que tous les ↀ que l'on met de ce côté-là, ſe comptent par cinq, comme ceux de l'autre côté ſe comptent par dixaines; & qu'ainſi l'on peut aiſément trouver toutes ſortes de nombres, quelque grands qu'ils ſoient, comme quand un Auteur du XVIe ſiécle, marquant dans un dénombrement de l'empire Romain le nombre des citoyens, a mis, contre la coûtume des Anciens cccccccIↀↀↀↀↀↀ. Iↀↀↀↀↀↀ. cccIↀↀↀ. ccIↀↀ. prenant le premier c d'après l'I pour mille, & le premer ↀ, qui eſt à droite pour cinq cens; & allant juſqu'au bout par progreſſion décuple en chaque figure, d'un côté ou d'un autre, je vois tout d'un coupqu'il y a en tout une milliaſſe, cinq cens millions, cent dix mille citoyens; ce qu'on exprimeroit ainſi par les chiffres Arabes, 1500110000.

En faiſant réflexion ſur cette manière de compter, on peut juger facilement qu'elle n'eſt venue que de ce que les hommes ayant d'abord commencé à compter ſur

Digitized by Google

les doigts, ils ont compté jusqu'à cinq sur une main; puis y ajoûtant l'autre main, ils en ont fait dix, ce qui est le double. Et voilà pourquoi leur progression, dans ces nombres, est toujours d'un à cinq, & de cinq à dix. Toutes ces figures mêmes ne sont venues que de-là; car, qu'y a-t-il de plus naturel que de dire que l'I est la même chose que si l'on montroit l'unité, en relevant un doigt seul, & que le V est comme si, rabaissant les doigts du milieu, l'on montroit simplement le petit doigt & le pouce, comme pour comprendre toute la main, à laquelle ajoûtant l'autre, ils en ont fait comme deux V, dont l'un seroit renversé au-dessous de l'autre en cette manière, X; c'est-à-dire, un X qui vaut dix. Manuce fait voir que même toutes les autres figures sont venues de la première, parce que comme l'V n'est que deux I, joints par le bas, ainsi, L n'est que deux I, l'un droit, & l'autre couché; & y en ajoûtant un troisième par le haut I⊐, on marque le cent par cette figure, au lieu de laquelle les Libraires, pour plus grande facilité, ont pris le C. Que si l'on joint un quatrième I, pour former ainsi le quarré, I⊐I, on fait les cinq cens; au lieu de quoi ensuite l'on a pris l'Iↄ, & puis le D. Enfin, doublant ce quarré I⊐I I⊐I, ils en faisoient, leur mille; au lieu de quoi les Écrivains, ou pour embellir, ou pour plus grande commodité, ont aussi commencé à arrondir la figure, & à la fermer d'un trait de plume, ainsi ∞, puis ainsi ⋈, d'où vient que souvent on trouve un huit en chiffre couché, ou un oméga Grec, pour marquer le mille. Mais, ensuite, ils l'ont aussi marqué ainsi cIↄ, puis ainsi CD; & enfin, parce que cela a grand rapport à l'M gothique, ils ont pris une M simple, pour marquer mille, comme le C pour le cent, & le D pour les cinq cens. Et delà, il arrive qu'il y a justement sept lettres qui servent à ces sortes de nombres; sçavoir, C, D, I, L, M, V, X, si l'on ne veut y ajoûter aussi le Q, que quelques-uns ont pris pour cinq cens, selon Vossius.

Il faut remarquer que certains croyent que, lorsqu'il y a une barre — sur les chiffres, cela les fait valoir mille; comme V̄, cinq mille; X̄, dix mille. On ne sçait s'il s'en trouveroit des exemples dans les Anciens; mais, il est certain que la façon de compter de Priscien, qui a cru que pour marquer les dixaines de mille, il falloit mettre l'X entre les c, ainsi cXc, est tout-à-fait fausse & contraire à l'Antiquité; & qu'elle ne vient que de ce qu'ignorant le véritable fondement de cette manière de compter, on a voulu l'accommoder à la nôtre, qui va par progression décuple. Que si quelquefois l'on trouve une L entre les c, ainsi cLↄ, ou semblables, ce n'est qu'une faute de copistes, qui, ayant vu qu'en ces rencontres l'I est d'ordinaire plus grand que le c, l'ont pris pour une L.

III. L'Arithmétique & la Géométrie sont les fondemens de toutes les Mathématiques. Les qua-

Digitized by Google

tre premières régles de l'Arithmétique sont l'addition, la soustraction, la multiplication & la division. Toute l'Arithmétique est renfermée dans ces quatre régles; car, les régles de trois, de compagnie, d'alliage, de fausse position, & l'extraction des racines quarrées & cubiques, ne se font que par les diverses applications de ces quatre premières régles. Il faut ajoûter que, quoique ces quatre régles soient fort simples, elles ne laissent pas de paroître obscures, même après les définitions que l'on en donne, à moins qu'elles ne soient appliquées à quelque exemple.

ARITHMIADAS, *Arithmiadas*, Ἀριθμιάδας, (*a*) Spartiate. Ce fut celui qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui lui aida le plus à établir ses loix.

ARIUS, *Arius*, Ἄριος, (*b*) fleuve d'Asie, qui arrosoit la province d'Arie. Ptolémée l'appelle Arie, ou Arée. Il en est parlé à l'article d'Arie. *Voyez* Arie.

ARIUS, *Arius*, Ἄρειος, (*c*) roi de Teuthranie. Ce Prince fut tué dans un combat singulier par Pergamus, fils de Pyrrhus & d'Andromaque.

ARIUS, *Arius*, (*d*) l'un des Centaures, qui combattirent contre les Lapithes.

ARIUS, *Arius*, (*e*) Centurion, qui étoit contemporain de Virgile. Le champ de ce poëte ayant été exempté par la faveur qu'il trouva auprès de l'Empereur, de la loi commune qui adjugeoit aux soldats les terres du païs; Arius, qui venoit d'être établi dans le voisinage, prétendit étendre ses limites, & prit à ce sujet querelle avec lui. Virgile auroit couru risque d'être tué par ce brutal officier, si une prompte fuite n'eût mis sa vie en sûreté, & conservé aux Muses Latines celui qui en devoit faire la principale gloire.

ARIUS, *Arius*, (*f*) surnommé Antoninus, fut consul avec Marius Celsus, depuis le premier juillet jusqu'au premier septembre, l'an de Rome 821. Il faut observer à cette occasion, que pendant toute la durée de la République & de la liberté, les deux consuls entroient en charge au mois de janvier, & l'exerçoient seuls jusqu'à la fin de l'année. Mais, sous les Empereurs, outre les deux consuls, qui commençoient l'année, & lui donnoient leur nom, le Prince, qui avoit plusieurs sujets à récompenser, en nommoit d'autres, qui possédoient cet honneur ordinairement deux mois, quelquefois moins, jusques-là qu'il s'en est trouvé qui n'en ont joui qu'un seul jour.

ARIUS, *Arius*, Ἄρειος, (*g*) Athléte Égyptien, dont parle Lucien.

ARLES, ville des Gaules. *Voyez* Arelate.

ARMAGEDDON, *Arma-*

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 42.
(*b*) Strab. pag. 515, 518. Ptolem. L. VI. c. 17.
(*c*) Paus. pag. 19.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 401.
(*e*) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 283.
(*f*) Tacit. Hist. L. I. c. 77.
(*g*) Lucian. Tom. I. pag. 760.

Digitized by Google

geddon, Ἁρμαγεδδών, (a) nom d'un lieu, dont il est fait mention dans l'Apocalypse. Ce terme en Hébreu signifie la montagne de Mageddon. Or, Mageddo, ou Magaddon, étoit une ville située dans le grand-champ, au pied du mont Carmel. C'est-là, où le bon roi Josias fut blessé à mort, dans la bataille contre Néchao, roi d'Égypte.

C'est à Armageddon que le mauvais ange, sorti de la gueule du dragon, assemblera les Rois de toute la terre, pour donner la bataille au grand jour de la vengeance du Seigneur, comme il est dit dans l'Apocalypse.

ARMAIS, *Armaïs*, (b) frere de Séthosis, roi d'Égypte, au rapport de Manéthon. Il est surnommé Danaüs par le même Auteur.

ARMAMAXES, *Armamaxæ*, (c) nom que les Perses donnoient à quinze grands chariots, qui suivoient l'armée de Darius, du tems d'Alexandre le Grand. Dans ces chariots étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient soin de leur éducation, avec une troupe d'Eunuques, qui n'étoient pas en petite considération parmi ces peuples.

ARMATA, *Armata*, surnom qu'on dit que les Lacédémoniens donnoient à Vénus, en mémoire de la victoire, que les femmes avoient remportée sur les Messéniens.

ARMATUS, *Armatus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARME, *Armes*, (d) général des Carthaginois. Selon Valère Antias, cité par Tite-Live, ce général commandoit la garnison de Carthage la neuve, lorsqu'elle fut prise par les Romains, l'an 210 avant J. C. Notre Auteur prétendoit même qu'Arme s'étoit rendu de lui-même aux assiégeans.

ARMÉE, *Exercitus*, Στρατὸς, (e) est un nombre considérable de troupes d'infanterie & de cavalerie, jointes ensemble, pour agir contre l'ennemi. Cette définition regarde les Armées de terre. On peut définir celles de mer, qu'on appelle Armées navales, la réunion ou l'assemblage d'un grand nombre de vaisseaux de guerre, qui portent des troupes destinées à agir contre les vaisseaux ennemis.

On conçoit que l'usage des Armées se perd dans l'Antiquité la plus reculée. Et on peut dire en général, qu'il est aussi ancien que la réunion des hommes en divers peuples.

I. Le commencement & la fin de la guerre, le départ & le retour des troupes, étoient toujours consacrés par des actes de religion & des sacrifices solemnels. En effet, tous les héros d'Homère paroissent fort religieux, & ont

(a) Paral. L. II. c. 35. v. 22, 23. Apocal. c. 16. v. 16.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 6.
(c) Q. Curt. L. III. c. 3.
(d) Tit. Liv. L. XXVI. c. 49.
(e) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 768, 769. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 46. Tom. III. pag. 13, 14.

Digitized by Google

recours à la divinité dans tous leurs besoins & tous leurs dangers. Alexandre le Grand ne sortit point d'Europe, & n'entra point en Asie, sans avoir invoqué les divinités, qui présidoient à l'une & à l'autre. Annibal, avant que de s'engager dans la guerre contre les Romains, fit un voyage exprès à Cadix, pour s'acquitter des vœux, qu'il avoit faits à Hercule, & pour implorer sa protection, par de nouveaux vœux, dans la nouvelle expédition qu'il entreprenoit.

Les Grecs étoient fort religieux à s'acquitter de ce devoir. Leurs Armées ne partoient point sans être accompagnées des Aruspices, des Sacrificateurs, & des autres Interprétes de la volonté des dieux, dont ils croyoient devoir s'assurer, avant que de hazarder une bataille.

Mais, de tous les peuples de la terre, les Romains ont été les plus exacts à recourir à la divinité, soit dans le commencement de leurs guerres, soit dans les grands dangers, où ils se trouvoient quelquefois exposés, soit après leurs heureux succès; & ils n'attribuoient le bonheur de leurs armes, qu'aux soins qu'ils avoient de rendre ce culte à leurs dieux.

II. Quand tout étoit prêt, & qu'on s'étoit assemblé au lieu & au tems marqués, l'Armée se mettoit en chemin. C'est une chose étonnante de voir quelle étoit la charge des soldats dans la marche. Outre leurs armes, dit Cicéron, le bouclier, l'épée, le casque, [on pourroit ajoûter les javelots & la demi-pique] outre ces armes, dis-je, qu'ils ne regardoient point comme un fardeau, non plus que leurs épaules, leurs bras, & leurs mains, car, ils disoient que les armes sont comme les membres d'un soldat, ils portoient des vivres pour quinze jours, & quelquefois plus, tout l'attirail de leur petit ménage, & un pieu chacun, qui étoit assez pesant. Végéce recommande qu'on exerce les jeunes soldats à porter un poids de plus de quarante-cinq de nos livres, outre leurs armes, & à faire la marche ordinaire, afin que, dans l'occasion & le besoin, ils y soient tout accoûtumés. Et telle étoit la pratique des anciens soldats Romains.

La marche ordinaire de l'Armée Romaine, selon Végéce, étoit de vingt mille pas par jour; c'est-à-dire, au moins de six lieues, en mettant pour chacune trois mille pas. Trois fois par mois, pour y accoûtumer les soldats, on obligeoit tant les fantassins que les cavaliers à faire cette même marche. En supputant exactement tout ce que rapporte César d'une expédition subite, qu'il fit pendant qu'il étoit occupé au siége de Gergovie, on voit qu'en vingt-quatre heures il parcourut cinquante mille pas. La marche étoit forcée. En la réduisant à la moitié, & à moins encore, ce sera la marche ordinaire; c'est-à-dire, de six lieues.

Xénophon marque régulièrement toutes les journées de marche des troupes qui retournérent en Gréce après la mort du jeune

Digitized by Google

Cyrus, & qui firent cette retraite si belle & si vantée dans l'Histoire. Toutes ces marches, l'une portant l'autre, étoient chacune de six parasanges; c'est-à-dire, de plus de six de nos lieues. Les marches ordinaires denos Armées ne sont pas maintenant à beaucoup près si fortes; & l'on a de la peine à comprendre que celles des Anciens puissent être si longues. Les mesures des Anciens ont varié beaucoup; & c'est peut-être aussi ce qui donne lieu à cette différence de marche entr'eux & nous; ou plutôt, c'est que leurs Armées étoient moins nombreuses que les nôtres, moins embarrassées d'attirail, & composées d'hommes tout autrement exercés & robustes.

Le consul & même le dictateur marchoient à la tête des légions à pied, parce que la plus grande force des Romains consistant dans l'infanterie, on crut qu'il falloit que le général demeurât à la tête des bataillons, sans jamais les quitter. Mais, comme l'âge ou l'infirmité pouvoient mettre le dictateur hors d'état de soûtenir cette fatigue, avant que de partir pour la campagne, il s'adressoit au peuple pour lui demander qu'il le dispensât de cette loi établie par une ancienne coûtume, & qu'il lui permît de monter à cheval. Suétone représente Jules César comme infatigable, marchant à la tête de ses Armées, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pied, & la tête nue, quelque soleil ou quelque pluie qu'il fît. Pline loue Trajan de s'être accoûtumé de bonne heure à marcher à pied, à la tête des légions qu'il commandoit, sans jamais faire aucun usage, ni de char, ni de cheval, quoiqu'il eût d'immenses espaces de païs à parcourir; & il en usa toujours de la sorte, depuis même qu'il fut devenu Empereur. César, dont je viens de parler, traversoit les rivières à la nage, ou sur une outre. C'étoit pour se mettre en état de le faire dans le besoin, & de supporter toutes les fatigues militaires, que les jeunes Romains s'exerçoient à la course, soit à cheval, soit à pied, & que, pleins de sueur, après de si violens exercices, ils se jettoient dans le Tibre pour le passer à la nage. On prenoit soin de former, pendant quelques années, ceux qu'on envoyoit en recrues aux légions, & qui n'avoient point encore servi. On choisissoit les plus sains, les plus agiles, les plus robustes. On les exerçoit par des fatigues, des marches & des travaux, qu'on faisoit croître peu à peu; & ceux que l'expérience montroit n'en être pas capables, on les renvoyoit, & on ne retenoit que les soldats éprouvés, qui formoient un choix d'hommes d'élite.

III. La manière de ranger les Armées en bataille n'étoit pas uniforme chez les Anciens; & elle ne pouvoit pas l'être, parce qu'elle dépend des circonstances, qui varient à l'infini, & demandent par conséquent divers arrangemens. L'infanterie, ordinairement, étoit placée au centre sur une ou plusieurs lignes, & la cavalerie sur les deux aîles.

A la bataille de Tymbrée, tou-

Digitized by Google

tes les troupes de Créſus, tant de pied que de cheval, étoient rangées ſur une même ligne, & avoient trente hommes de profondeur, excepté les Égyptiens, dont le nombre montoit à ſix vingt mille hommes. Ils étoient partagés en douze gros corps ou bataillons quarrés, de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur. Il ne fut pas poſſible à Créſus de leur faire changer cet arrangement auquel ils étoient accoûtumés; ce qui rendit inutile la plus grande partie de ces troupes, qui étoient les meilleures de l'Armée, & ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes Perſannes combattoient ordinairement ſur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front, qu'il lui ſeroit poſſible, pour ne pas être enveloppé par les ennemis, dédoubla ſes files, & les mit ſur douze de hauteur ſeulement. On ſçait quel fut le ſuccès de ce combat.

IV. Les généraux avoient un ſoin particulier de haranguer leurs Armées avant le combat. Et pour juger ſainement de cette coûtume de haranguer les troupes, généralement & conſtamment employée chez tous les Anciens, il faut ſe tranſporter dans les ſiécles, où ils vivoient, & faire une attention particulière à leurs mœurs & à leurs uſages.

Les Armées, chez les Grecs & chez les Romains, étoient compoſées des mêmes citoyens, à qui, dans la ville & en tems de paix, on avoit coûtume de communiquer toutes les affaires. Le général ne faiſoit dans le champ, ou ſur le champ de bataille, que ce qu'il avoit été obligé de faire à la tribune des harangues. Il honoroit ſes troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faiſant part de ſes deſſeins, de ſes motifs, de ſes moyens; par-là, il intéreſſoit le ſoldat au ſuccès.

Il y avoit des occaſions importantes, où il étoit plus néceſſaire de réveiller la bonne volonté & le zéle du ſoldat; lorſque, par exemple, il falloit faire une marche difficile & forcée, pour ſe tirer d'une ſituation fâcheuſe, ou pour en prendre une plus commode; lorſqu'on avoit beſoin de courage, de patience, de conſtance pour ſupporter une diſette, un manquement de choſes néceſſaires, un état pénible à la nature; lorſqu'on ſongeoit à tenter une entrepriſe difficile, périlleuſe, mais très-utile par le ſuccès; lorſqu'il falloit conſoler, raſſurer, ranimer après un échec; lorſqu'il s'agiſſoit de faire un retraite hazardeuſe à la vue de l'ennemi, ou dans un païs dont il étoit maître; enfin lorſqu'il ne falloit plus qu'un généreux effort, pour terminer une guerre, ou une entrepriſe importante.

Dans ces occaſions & d'autres ſemblables, les généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes, pour ſonder leurs diſpoſitions par les acclamations plus ou moins fortes; pour les informer des raiſons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti,

Digitized by Google

& les y faire entrer ; pour dissiper les faux bruits, qui exagéroient les difficultés & abattoient le courage ; pour leur faire envisager les remédes qu'on préparoit à leurs maux, & le succès qu'on en espéroit ; pour les instruire des précautions qu'on avoit à prendre, & des motifs de ces précautions. Le général avoit intérêt de flatter le soldat, en lui faisant confidence de ses desseins, de ses craintes, de ses expédiens, afin de l'engager à y prendre part, & d'agir de concert avec son général, & par les mêmes motifs. Ce général, au milieu de ses soldats, qui tous étoient comme lui, non seulement membres de l'État, mais admis à partager l'autorité du gouvernement, se regardoit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que, chez les Grecs & chez les Romains, les Armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n'alloient guere, pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes ; & celles des Romains rarement au double. [Nous ne prétendons pas parler des derniers tems] Les généraux s'y faisoient entendre, comme les orateurs se faisoient entendre dans la place publique, où étoit la tribune aux harangues. Le peuple n'entendoit pas tout ; mais, néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome & à Athènes ; tout le peuple délibéroit & décidoit, & personne ne se plaignoit de n'avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens, les plus considérables, les principaux des manipules & des chambrées se trouvassent à la harangue, dont ensuite ils rendoient compte aux autres.

On voit, dans la colomne Trajane, l'Empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon, élevé au-dessus de la tête des soldats, les principaux officiers autour de lui sur la plate-forme, & la foule répandue tout autour. On ne sçauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armes, qui se tiennent de bout, & qui se pressent ; car, les harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille & désarmé. D'ailleurs, on s'accoûtumoit de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte & distincte.

Quand les Armées étoient plus nombreuses, & qu'on étoit près de donner le combat, il y avoit une manière de haranguer les troupes, qui étoit fort simple & fort naturelle. Le général, monté à cheval, parcouroit les rangs, & disoit quelques mots aux différens corps, pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille d'Issus. Darius, à celle d'Arbelles, fit à peu près la même chose, mais d'une manière différente. De dessus son char, il harangua ses troupes, tournant ses yeux & ses mains vers les officiers & les soldats, qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre, sans doute, ne pouvoient être entendus, que de ceux qui étoient le plus près d'eux ; mais, ceux-ci faisoient bientôt passer le gros de leurs discours

Digitized by Google

cours au reſte de l'armée. *Voyez* Milice.

Il s'en trouve, au reſte, qui ſont d'un ſentiment tout-à-fait oppoſé ſur l'article des harangues, faites aux Armées par les généraux; c'eſt-à-dire, que pluſieurs regardent ces harangues, comme étant de l'invention des Hiſtoriens. Ils pourroient bien avoir raiſon; mais, on me permettra de ne pas deſcendre ici dans un plus grand détail touchant cette matière.

(*a*) V. Dans l'Écriture, le Seigneur prend le nom de Dieu des Armées. Le mot Hébreu *Zébaoth*, qui ſignifie Armées, ſe prend auſſi pour des troupeaux de brebis; & dans plus d'un endroit des Livres ſaints, on compare les Armées à des troupeaux. Saül fait la revue de ſon Armée comme d'un troupeau de moutons. Jérémie, parlant de l'Armée des Aſſyriens, dit qu'elle viendra devant Sion comme un troupeau conduit par ſon paſteur.

Dans une infinité d'endroits, la nation des Hébreux eſt appellée l'Armée du Seigneur, parce que Dieu en étoit conſidéré comme le chef & le général. C'étoit lui qui nommoit les chefs de ſes Armées, qui ordonnoit la guerre & la paix. Ses Prêtres y ſonnoient de la trompette, & donnoient le ſignal du combat. Auſſi ces guerres étoient ordinairement accompagnées de prodiges.

Les Armées d'Iſraël n'étoient pas compoſées de troupes ſoudoyées, réglées & entretenues. Toute la nation étoit une nation de guerriers, prête à marcher à l'ennemi, dès que la néceſſité, ou les ordres de Dieu le demandoient. L'Armée n'attendoit point d'autre récompenſe que la gloire de vaincre, ni d'autre ſalaire que les dépouilles, que l'on prenoit ſur les ennemis, & qui étoient partagées par les chefs. Chacun ſe fourniſſoit d'armes & de proviſions; & pour l'ordinaire, les guerres étoient de courte durée. Les Iſraëlites combattoient à pied, & on ne commença à voir des chevaux dans leur Armée, que ſous le regne de Salomon. David eſt le premier, qui ait eu des troupes réglées. Ses ſucceſſeurs, pour la plûpart, n'avoient que des milices, excepté leurs gardes du corps, qui n'étoient pas fort nombreux.

Lorſqu'on étoit près de livrer la bataille, on publioit à la tête de chaque bataillon: » Qui eſt celui » qui a bâti une maiſon neuve, » & qui n'en a pas encore fait la » dédicace? Qu'il s'en retourne » dans ſa maiſon, de peur qu'un » autre ne vienne, & ne la dé» die. Qui eſt celui qui a planté » une vigne, & ne l'a pas enco» re rendu commune; de ſorte » que l'on puiſſe librement man» ger de ſon fruit? Qu'il s'en re» tourne, de peur qu'il ne meu» re à la guerre, & qu'un autre » ne jouiſſe du fruit de ſon héri» tage. Qui eſt celui qui a épouſé

(*a*) Deuter. c. 20. v. 5. *& ſeq.* Reg. L. I. c. 4. v. 4. c. 15. v. 4. L. II. c. 11. v. 11. Paral. L. I. c. 14. v. 12. L. II. c. 13. v. 8. Cantic. c. 2. v. 7. Jerem. c. 3. v. 19. c. 6. v. 3.

Digitized by Google

» une femme, & qui ne l'a pas » encore conduite dans ſa mai- » ſon ? Qu'il s'en retourne, de » peur qu'un autre ne l'épouſe. « Après cela, on diſoit encore : » Qui eſt celui qui eſt timide, & » qui manque de cœur ? Qu'il » s'en aille, de peur qu'il ne dé- » courage les autres par ſon exem- » ple. « En même-tems, le Prêtre ſe mettoit à la tête de l'Armée, & diſoit au peuple : » Écoutez, » Iſraël ; vous devez aujourd'hui » livrer bataille à vos ennemis ; » ne craignez point ; ne vous » effrayez point ; ne reculez » point, parce que le Seigneur, » votre Dieu, eſt au milieu de » vous, pour combattre pour » vous, & pour vous délivrer de » la main de vos ennemis. «

On portoit ordinairement l'Arche du Seigneur dans l'Armée. Elle ne quitta pas le camp d'Iſraël, pendant tout le tems du voyage du déſert. Joſué la fit porter preſque toujours avec lui dans les guerres qu'il fit aux Chananéens. Les Iſraëlites, ayant été mis en fuite par les Philiſtins, du tems du grand-Prêtre Héli, envoyérent querir l'Arche du Seigneur ; & ſon arrivée les remplit d'allégreſſe, & répandit la terreur dans le camp des Philiſtins. David ordonna qu'on la portât au ſiége de Rabbat, où étoit l'Armée d'Iſraël. Ceux des dix tribus, à l'imitation de ceux de Juda, portoient leurs veaux d'or dans leur camp. Les Philiſtins y portoient auſſi leurs idoles.

(a) VI. Il ne faut pas finir cet article, ſans dire un mot des Armées & des combats en l'air, que les Anciens ont quelquefois obſervés. Le célebre M. Leibnitz, qui a fait voir que l'érudition littéraire, & les connoiſſances les plus abſtraites ſe prêtoient un ſecours mutuel, croyoit que ces Armées & ces combats céleſtes n'étoient autre choſe que la lumière boréale, dont les jets, étant quelquefois inclinés en ſens contraire, reſſembloient à des combats. Par exemple, ce que dit Pline : *Spectata arma cœleſtia, ab ortu occaſuque inter ſe concurrentia, pulſis quæ ab occaſu erant.* En effet, il ajoûte immédiatement après : *Ipſum ardere cœlum minimè mirum eſt.*

La Chronique d'Iſidore dit à l'année 457 de l'Ére d'Eſpagne, qui fut celle de l'entrée d'Attila en Italie : *Ab aquilonis plaga cœlum rubens ſicut ignis effectum, permixtis per igneum ruborem lineis clarioribus in ſpeciem haſtarum rutilantium deformatis.*

On lit au chapitre XVI du quatrième livre de l'Hiſtoire des Lombards par Paul Diacre : *Tunc*, c'étoit pendant le regne d'Agilulphe, *ſignum ſanguineum in cœlo apparuit, & quaſi haſtæ ſanguineæ, & lux per totam noctem clariſſima.*

Les Annales de Saint Bertin portent à l'année 859 : *Acies nocturno tempore viſuntur in cœlo menſe auguſto, ſeptembri & octobri, ita ut diurna claritas, ab oriente uſque in ſeptentrionem continuè fulſerit, & columnæ ſangui-*

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IV, pag. 431.

Digitized by Google

neæ ex eâ discurrentes processerint.

On pourroit ajoûter encore un grand nombre de pareils exemples ; mais, ceux-là paroissent suffisans.

ARMENE, (*a*) fils de Nabis, tyran de Sparte ; fut mené en ôtage à Rome, vers l'an 194 avant J. C. Il y servit à l'ornement du triomphe de Quintius.

ARMÉNIE, *Armenia*, Ἀρμενία, (*b*) grand païs d'Asie, que les anciens Géographes ont divisé en deux provinces. C'étoit l'Arménie majeure & l'Arménie mineure.

L'Arménie majeure étoit bornée au nord par la Colchide, par l'Ibérie & l'Albanie, à l'occident par l'Arménie mineure, à l'orient par la mer d'Hyrcanie, autrement la mer Caspienne, & par la Médie, au midi par la Mésopotamie & l'Assyrie.

L'Arménie mineure avoit pour bornes à l'orient, l'Arménie majeure, au septentrion le royaume de Pont, à l'occident la Cappadoce, & au midi le mont Taurus.

Selon Strabon, l'Euphrate séparoit l'Arménie mineure de l'Acilisène, qui étoit un canton de l'Arménie majeure. Ptolémée n'assigne point de bornes particulières à l'Arménie mineure ; mais, il la comprend dans l'Arménie majeure, en étendant celle-ci à l'occident jusqu'à la Cappadoce. En effet, suivant les bornes que nous venons de lui donner, principalement d'après la carte de l'Asie mineure, dressée par M. d'Anville, elle étoit située précisément entre ces deux dernières.

Le nom d'Arménie vient, ou d'Aram, pere des Syriens, ou de Har-Menni, montagne des Mennéens. Menni, ou les Mennéens sont connus dans Jérémie.

Dans la Genèse, où Moïse dit que l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie, l'Hébreu porte seulement sur les montagnes d'Ararat ; & au quatrième livre des Rois, où il est dit que les deux fils de Sennachérib, après avoir tué leur pere, se sauvérent dans l'Arménie, *in terram Armeniorum*, l'Hébreu, dit dans la terre d'Ararat.

Du tems d'Hérodote, les Arméniens passoient pour être une colonie de Phrygiens ; c'est-à-dire, pour avoir la même origine, & pour avoir fait autrefois une même nation avec ces peuples. C'est pourquoi, Eudoxe assure que la langue Arménienne n'étoit qu'un dialecte de la langue Phrygienne.

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 524.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 7, 13. Strab. pag. 526, 527, 528. *& seq.* Pomp. Mel. L. I. c. de sum. Asi. descrip. Plin. L. VI. c. 4, 8, 9. Diod. Sicul. pag. 411, 630. Herod. L. I. c. 194. L. V. c. 49. L. VII. c. 73. Xenoph. pag. 62. *& seq.* Genes. c. 8. v. 4. Reg. L. IV. c. 19. v. 37. Jerem. c. 51. v. 27. Q. Curt. L. IV. c. 12. L. V. c. 1. Just. L. XIII. c. 4. L. XLII. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 325, 406. *& suiv.* Tom. IV. pag. 13. Tom. V. pag. 326. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 183, 184. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 356. Tom. XII. pag. 133. Tom. XIX. pag. 35, 36, 85. *& suiv.* Tom. XXI. 15, 58, 407. *& suiv.*

Digitized by Google

On lit, dans Moïſe de Khorenne, auteur d'une hiſtoire d'Arménie, qu'au tems de Bélus & de Ninus, les Arméniens avoient pour roi Aram, ou Arami, qui conquit les païs ſitués vers l'occident ; c'eſt-à-dire, du moins la Cappadoce & le Pont, & qui établit dans ce païs une colonie Arménienne, gouvernée par Mſchak, ou Mazak, qui fonda la ville de Mazaca, nommée dans la ſuite Céſarée. Cette conquête d'Arami établit l'uſage du langage Arménien dans la Cappadoce ; & c'eſt ce qui a fait donner dans la ſuite à ce païs, les noms de ſeconde, troiſième & quatrième Arménie. Je ſuis fort éloigné de donner créance aux anciennes fables hiſtoriques des Arméniens. Il faut cependant reconnoître qu'elles avoient une ſorte de fondement, dans la reſſemblance qui ſe trouvoit entre les diverſes nations, qui occupoient l'Aſie mineure. Ainſi, de ce qu'on ſuppoſoit les Arméniens une colonie de Phrygiens, & les Cappadociens une colonie d'Arméniens ; on ne peut, je crois, ſe diſpenſer d'en conclure que le langage de ces trois peuples avoit aſſez de reſſemblance, pour qu'on dût en regarder les variétés comme des dialectes d'une langue commune.

Moïſe de Khorenne rapporte, dans ſon hiſtoire, une ſuite de rois d'Arménie, qu'il fait remonter juſqu'à Japhet, fils de Noë. Il leur attribue de grands exploits, quoiqu'il ſoit obligé de convenir que depuis Ninus & Sémiramis, ils n'avoient été proprement que les Satrapes héréditaires d'une province de l'empire d'Aſſyrie. Moïſe avoit tiré tout ce détail de l'ouvrage du Syrien Mar-Ibas de Catina, contemporain de Valarſacès & d'Arſacès, premiers rois Arſacides d'Arménie. Mar-Ibas, qui a écrit environ un ſiécle avant J. C., pouvoit être un témoin croyable ſur les événemens voiſins de ſon tems ; mais, il eſt viſible que tout ce qu'il avoit dit de l'Hiſtoire ancienne, n'étoit qu'un ramas indigeſte des fables hiſtoriques, répandues dans les ouvrages des Juifs Helléniſtes ou Syriens, qui avoient voulu ajuſter les fictions Chaldéennes, Aſſyriennes & Grecques, avec l'hiſtoire de Moïſe. C'eſt donc à d'autres ſources qu'à l'ouvrage de Mar-Ibas & de Moïſe de Khorenne, qu'il faut avoir recours pour l'ancienne hiſtoire des Arméniens.

L'Arménie n'ayant preſque jamais joué de rôle conſidérable dans l'Orient, ſes Antiquités ne ſont pas fort connues ; car, quoiqu'on voie le nom du païs d'Ararat dans les Livres ſaints, il n'eſt accompagné d'aucune circonſtance, qui puiſſe ſervir à l'Hiſtoire. Xénophon fait mention, dans la Cyropédie, d'une guerre entre le roi des Médes & les Arméniens. Il parle d'un Tigrane allié & ami de Cyrus ; mais, quoique ce nom ſoit celui de pluſieurs rois d'Arménie, ce Prince a tout l'air d'un perſonnage imaginaire. Xénophon ſuppoſe, dans cet ouvrage, que l'Arménie formoit un royaume ſéparé, allié, & non pas ſujet de

Digitized by Google

la Perſe ; & par cette raiſon, il ne la comprend pas dans les provinces de cet Empire ; mais, il ſuit un autre ſyſtême dans l'hiſtoire de la retraite des dix mille Grecs, où il parle d'un Tiribaſe, Satrape de l'Arménie occidentale, qui comprenoit le païs, où ſont les diverſes ſources du Tigre, & qui s'étendoit juſqu'à la Phaſiane, ou juſqu'à l'Araxe.

Dès le tems de Darius I, l'Arménie, jointe aux nations Pontiques & à celles de la Pactyïque, formoit le treizième département de l'empire de Perſe, & payoit quatre cens talens de tribut ; & au tems de Xerxès, les troupes Arméniennes habillées & armées comme celles de Phrygie, formoient un même corps avec elles, & avoient le même chef.

Au reſte, il eſt parlé rarement des Arméniens dans ce que nous ſçavons de l'hiſtoire de Perſe. Nous voyons ſeulement, dans Strabon, qu'ils étoient gouvernés par des Satrapes Perſans, dont le dernier fut Oronte, deſcendu d'Hydarnès, un des ſept conjurés contre le mage Smerdis. Hérodote nous apprend que, ſous Darius I, cet Hydarnès avoit le gouvernement de la côté occidentale de l'Aſie mineure. Son fils, nommé Hydarnès, comme lui, avoit ſous Xerxès le même gouvernement, & commandoit de plus le corps des dix mille immortels, tandis que ſon frere Siſamnès avoit le commandement des troupes de l'Ariene. Mais, rien ne donne lieu de penſer que la Satrapie de l'Arménie fut héréditaire dans cette famille.

Après la défaite de Darius Codoman par Alexandre, Oronte ſe cantonna dans l'Arménie ; & il en étoit encore maître au tems d'Eumène. On peut cependant ſoupçonner que l'Arménie étoit alors diviſée en deux gouvernemens. Car, dans le premier partage fait ſous Perdiccas, on voit un Phrataphernès, Satrape d'Arménie. Diodore de Sicile, qui n'en parle pas, & qui ne comprend point l'Arménie dans le partage, fait mention d'un autre Phrataphernès, Satrape de la Parthie & de l'Hyrcanie.

Lors du rétabliſſement d'Ariarathe III dans la Cappadoce, vers l'an 300 avant J. C., on voit qu'Ardoate, roi d'Arménie, auprès duquel il étoit allé chercher un aſyle contre les Macédoniens, lui avoit fourni des troupes. Ardoate pouvoit avoir ſuccédé à Oronte. L'Arménie paſſa dans la ſuite ſous la domination des rois de Syrie. Ils la partagérent en deux gouvernemens, qu'ils donnoient à de grands ſeigneurs du païs même. Mais, après la défaite d'Antiochus le Grand par les Romains dans l'année 190 avant l'Ére Chrétienne, Artaxias & Zadriadès, qui avoient ces deux gouvernemens, ſecouérent le joug, ſe rendirent indépendans, & firent alliance avec les Romains. Strabon dit qu'ils reçurent le titre de Rois. Cependant, il y a quelque lieu d'en douter

Artaxias occupoit l'Arménie ſeptentrionale, ou il bâtit deux villes conſidérables, Artaxiaſata

Digitized by Google

ſur l'Araxe, & Arxata ſur la frontière de l'Atropatène, ou de l'Aderbigane, qu'on nommoit auſſi alors Médie. Cette Arménie confinoit à l'occident avec la Cappadoce Pontique. Zadriadès régnoit ſur l'Arménie méridionale, ſituée entre le Tigre & l'Euphrate, & qui comprenoit la Sophène, l'Acilisène, & quelques autres cantons à l'orient de l'Euphrate. Artanès, iſſu de ce Zadriadès, fut dépouillé par Tigrane. Srabon dit que ce dernier deſcendoit d'Artaxias. Mais, il s'eſt trompé en cela; car, Tigrane étoit un prince Arſacide; ce qui a cauſé ſon erreur, c'eſt qu'il étoit fils d'un Artaſéhis, ou Artaxias.

Le premier Artaxias, qui s'étoit révolté contre Antiochus, eſt ſans doute celui qui eſt nommé dans le traité conclu vers l'an 180, entre Eumène, Pruſias & Ariarathe V, roi de Cappadoce d'une part, & entre Pharnace, roi de Pont & ſes alliés de l'autre. Le traité, rapporté par Polybe, nomme Artaxias Archonte, ou prince de la grande Arménie, & fait encore mention d'un Mithridate, Satrape d'Arménie; ce qui montre que ce païs étoit diviſé en pluſieurs états différens. La Satrapie de Mithridate étoit probablement l'Arménie méridionale, ou la portion de Zadriadès, dont on peut conjecturer qu'il étoit fils. Artanès, dépouillé de la ſouveraineté de ce païs par Tigrane plus d'un ſiécle après, étant deſcendu de Zadriadès, c'eſt une preuve que ſa famille avoit conſervé cet état.

Appien parle d'un autre Artaxias vaincu & fait priſonnier, par Antiochus Épiphane, lors de ſon expédition dans la haute Aſie, vers l'an 165 avant l'Ére Chrétienne, & 26 ans après la défaite d'Antiochus. Cet Artaxias pouvoit être fils du premier. Il paroît que l'Arménie redevint une province du royaume des Séleucides; ce qui continua juſqu'à la mort d'Antiochus Sidétès, tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J. C. Ce fut alors qu'ils s'emparérent de l'Arménie, où ils envoyérent une colonie, & dont ils formérent un royaume ſéparé. Le premier roi de ce païs, nommé Valarſacès, étoit frere d'Arſacès II, ſurnommé le Grand par les Parthes.

C'eſt-là proprement, où commence l'hiſtoire d'Arménie, écrite par Moïſe de Khorenne. La première année du regne de Valarſacès répond, dans la chronologie de cet Écrivain, à l'an 183 des Séleucides, à l'année même de la défaite de Sidétès, qui arriva en hiver; & l'époque du nouveau royaume doit être fixée au printems de l'an 128 avant l'Ére Chrétienne. Valarſacès ſongea d'abord à régler la forme du gouvernement dans un païs où les hommes étoient encore des eſpèces de Sauvages. Il le diſtribua en différens départemens, établit des magiſtrats dans les bourgades & dans les campagnes, forma différens corps de milice, dont il régla le ſervice & les rangs. Mais, comme les Parthes n'étoient eux-mêmes qu'une nation de chaſſeurs &

Digitized by Google

de ſoldats, Valarſacès ne ſongea, ni aux lettres, ni aux arts. » Les » Arméniens, dit Moïſe de Kho- » renne, étoient dans les pre- » miers tems, ce qu'ils ſont encore » aujourd'hui, des hommes groſ- » ſiers & ſauvages, ſans lettres, » ſans connoiſſances & preſque » ſans aucune culture, ignorant » l'hiſtoire de leurs ancêtres, & » ne les connoiſſant que par ce » qui en étoit dit dans les livres » de leurs voiſins. Ils n'écrivoient » rien dans leur langue, les ca- » ractères des nations voiſines n'é- » tant pas propres à en exprimer » les ſons. «

Les actes étoient d'abord en langue Aſſyrienne; dans la ſuite, ils employérent celle des Grecs, & dans les derniers tems celle des Perſes. Au tems de Moïſe de Khorenne, les titres des villes & des particuliers étoient écrits dans l'une de ces trois langues.

Ce fut ſeulement dans le Ve ſiécle de J. C. que les Arméniens inventérent le caractère, dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui; & ils l'employérent pour écrire les traductions de la Bible & de pluſieurs ouvrages des Perſes, auxquelles Meſrobe & Moïſe de Khorenne travaillérent avec quelques autres. Ce caractère Arménien, duquel Moïſe parle beaucoup, quoiqu'il mêle à ſon récit, un merveilleux qui étoit fort dans le goût des Eccléſiaſtiques de ce tems-là, paroît formé ſur celui des Ghébres, ou anciens Perſans, dont Hyde & Chardin nous ont donné quelques échantillons. Moïſe nous apprend que l'écriture Perſanne étoit la ſeule, dont il fût alors permis de ſe ſervir, & que tous les livres Grecs avoient été détruits par les Perſes.

Moïſe de Khorenne, rapportant les ſoins que ſe donna Artasès ou Artaſchiſeh II, pour tirer les Arméniens de la barbarie, où ils étoient encore plongés, reconnoit que l'agriculture même & le labourage étoient une choſe très-rare dans ce païs. La chaſſe & la nourriture des troupeaux étoient la principale occupation des Arméniens. Ils ignoroient l'art de bâtir des ponts, celui de conſtruire des barques pour naviger ſur leurs lacs, & même celui de fabriquer des filets pour prendre le poiſſon, dont ces lacs ſont remplis.

La diviſion des tems en ſemaines & en mois leur étoit inconnue; & pour régler leurs années, ils étoient obligés de conſulter les calendriers des nations voiſines.

L'Arménie ayant été aſſujettie aux Perſes & aux Macédoniens, paſſa enſuite ſous les loix des Romains; & après avoir été, pendant pluſieurs ſiécles, le théatre de différentes guerres, que ces derniers eurent, tant avec les habitans, qu'avec les Parthes & les Perſes, elle fut réunie à l'empire Romain par le traité conclu entre Dioclétien & Narsès, roi des Perſes.

Ce païs n'eſt pas ſeulement connu dans l'Hiſtoire profane; il l'eſt auſſi dans l'Hiſtoire ſacrée. Nous en avons déjà dit quelque choſe; & nous nous contenterons d'ajoûter ici que certains Auteurs

Digitized by Google

prétendent que c'eſt le lieu où étoit le Paradis terreſtre.

La religion des Arméniens étoit à peu près la même que celle des Perſes. En effet, quoique le Magiſme ne fût pas auſſi épuré en Arménie que dans la Perſe, on n'y connut cependant le culte des idoles & des intelligences ſubalternes, qu'après la conquête par les Parthes. Valarſacès fit élever le premier temple, où l'on vit les ſtatues de ſes ancêtres. Artaſchis ou Artaxès, pere du grand Tigrane, ayant fait une expéditon dans l'Aſie mineure, en rapporta les ſtatues de Diane, d'Apollon & d'Hercule. » Cette dernière » paſſoit, dit Moïſe, pour être » l'ouvrage de Scyllis & de Di- » pénus, deux anciens ſculp- » teurs de l'iſle de Créte. Les » Arméniens prirent cette ſtatue » pour la repréſentation d'un de » leurs anciens héros, qu'ils » nommoient Vahaghen, & du- » quel la tradition débitoit beau- » coup de fables. «

Ce culte Parthique étoit oppoſé aux principes de la religion des Mages; & lorſqu'après la mort de Khoſroës I en 267, Artaſir ou Artaxerxe, fondateur de la Dynaſtie Perſanne des Saſſanides, entra en Arménie, il briſa toutes les idoles, élevées par les Arſacides, & rétablit dans les temples le feu ſacré d'Oromaze.

L'Arménie étoit un païs preſque tout couvert de montagnes. Les dix mille Grecs, dans leur fameuſe retraite, y furent ſurpris par une neige épouvantable, qui penſa les faire tous périr. Tant que cette neige tomboit perpendiculairement, elle n'empêchoit point les voyageurs de faire leur chemin. Mais, dès que le vent venoit à s'y mêler, elle augmentoit conſidérablement, & juſqu'au point de couvrir non ſeulement les traces, mais tous les indices des routes. C'eſt ce qui arriva à nos dix mille Grecs. Le découragement total ſe ſaiſit alors d'eux; car, ils ne riſquoient pas moins leur vie, en revenant ſur leurs pas, qu'en s'obſtinant à avancer. Là-deſſus, la tempête augmenta, & la grêle ſe joignit au vent, qui la leur portant au viſage, contraignit toute l'armée de s'arrêter, & qui, ôtant à chaque ſoldat tout mouvement propre & volontaire, le força de ſe coucher par terre dans l'endroit, où il ſe trouvoit. Là, manquant de toutes choſes, ils paſſérent un jour & une nuit entière dans une ſituation déplorable. Car, la neige continuant de tomber avec la même violence, toutes leurs armes en furent couvertes, & tous leurs membres ſaiſis de froid.

Aucun d'eux n'ayant pu fermer l'œil de toute la nuit, quelques-uns de ceux, qui trouvérent le moyen de faire du feu le lendemain, s'en ſentirent ſoulagés. Mais, les autres, dont les membres gélés y demeuroient inſenſibles, n'en reçurent que l'indication d'une mort prochaine. La plûpart des chevaux périrent en ce lieu; & entre les hommes, les uns étoient déjà ſans vie, & les autres conſervoient encore de la connoiſſance, dans un corps qui

Digitized by Google

n'avoit plus aucun mouvement. Quelques-uns avoient perdu la vue par la rigueur du froid ou par l'éblouiſſement, que leur avoit cauſé l'aſpect continuel de la neige. Enfin, il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, s'ils n'avoient heureuſement apperçu quelques villages voiſins, où ils trouvérent abondamment tous les ſecours, qui leur étoient néceſſaires. Ils y firent arriver leurs bêtes de charge par des ſentiers, qu'ils leur avoient formés à travers la neige, & leurs malades en les portant ſur des brancards ou ſur des échelles dans les maiſons baſſes, où on les faiſoit deſcendre. On fournit là de la pâture aux animaux, & toute ſorte de ſubſiſtance & de ſoulagement aux hommes.

Il y avoit auſſi, dans l'Arménie, beaucoup de vallées, de lacs & des rivières. Le mont Antitaurus la coupoit d'occident en orient. L'Euphrate, le Tigre & l'Araxe y avoient quelques-unes de leurs ſources, les monts Gordiens renfermoient les principales ſources du Tigre; & les monts Pariardes, celles de l'Araxe, de l'Euphrate & du Phaſe. Tous ces fleuves arroſoient l'Arménie. Il y en avoit quelques autres moins conſidérables, avec divers lacs, dont les principaux étoient ceux d'Aréthuſe, ou d'Aréeſſa, de Thoſpitis & de Lichnites, que les Auteurs modernes nomment diverſement.

L'air de l'Arménie étoit bon & ſain, quoique le païs fût un peu froid à cauſe des montagnes. Le terroir étoit aſſez fertile, & produiſoit des fruits & des grains, mais peu de vins. Il fourniſſoit auſſi du bol d'Arménie, de l'amome, qui eſt un arbriſſeau, dont le bois eſt odoriférant, du miel, & quelques mines d'argent. Les pâturages y étoient excellens, ſur tout pour les chevaux, qui y étoient très-bons. Auſſi, les anciens rois de Perſe tiroient-ils tous les ans vingt mille chevaux de l'Arménie.

Ptolémée marque les différens païs, qui étoient renfermés dans l'Arménie majeure. On voyoit la Catarzène entre l'Euphrate, le Cyrus, & l'Araxe, près des monts Moſchiques, au-deſſus de ceux qu'on appelloit Baches; l'Oſſarène ſur les bords du Cyrus, avec la Motène; la Colthène le long de l'Araxe, & auprès de la Colthène, la Soducène; près du mont Paryade, la Sibacène, & la Sacapène.

Dans ces divers cantons étoient ces villes, Sale, Aſcule, Baraze ou Barate, Lale, Sangute, Sataphare, Toge, Varuthe ou Vathure, Azathe, Cholue, Sédale, Surte, Taſtine, Cozale, Cotomane, Baginne ou Batinne, Æzale, Ptue, Giſme, Choluaté, Sacalbine, Arſarate; & vers l'Euphrate, Breſſe, Élégie, Chaſire, Chorſe, Thaline, Armaviare ou Harmaurie, Artaxate, Naxuane.

Du côté du nord & de l'occident, il y avoit la Baſilisène, la Bolbène, l'Arſéte, l'Acilisène & l'Auſtanitide avec la Sophène. Les villes qu'on trouvoit dans ce païs, étoient Zathue ou Athue, Tiniſſe, Zorige, Sana, Brizace, Daraniſſe, Zogocare, Cubène,

Digitized by Google

Colane ou Codane, Jachure ou Cachure, Cholue, Sogocare, Phauſye, Phandane ou Phadalie, Zaruane, Citamum, Anarium, Sigua, Gérue ou Térue, Zurzure ou Zurzue, Maguſtane ou Matuſtane, Artacane ou Aſtacane, Tarine, Balisbege, Babila, Saubaane ou Sagauane, Ozare ou Azore.

Du côté du midi, entre les ſources de l'Euphrate & du Tigre, étoient l'Azetène ou Anzitène, la Thoſpitide & la Corinée. Voici les villes de ces trois païs : Élégerde, Mazare, Anzéte, Soita, Belcanie, Selgie, Thoſpie, Colchis, Siavane, Arſamoſate, Corrha, Artaſigarte.

A l'orient des ſources du Tigre, on rencontroit la Bagravandène ou Bagradavène, la Gordène ou Gordyné, la Cotée & le païs des Mardes. Ces régions avoient les villes ſuivantes, Phaſca ou Taſca, Phore, Mépe, Buane, Cholime, Térébie, Daudyane, Caputе, Artémidite ou Artémite, Thelbalane, Gordynéſie, Sies, Phérendis, Tigranocerte, Sardeune ou Sardène, Colſa, Tigranaane ou Tigranoame, Artagigarte.

L'Arménie mineure avoit auſſi des païs particuliers. La partie la plus ſeptentrionale de cette province s'appelloit Orbalisène, & auprès de l'Orbalisène étoit l'Étulane. Venoit enſuite l'Érétice, & au-deſſous de celle-ci, on trouvoit l'Orsène. La partie la plus méridionale après l'Orsène, c'étoit l'Orbéſine. Les villes de tous ces païs, le long de l'Euphrate, étoient Sinére ou Sinibre, Aziris, Dalande ou Ladane, Iſmare ou Simare, Zimare, Daſcure ou Daſcuſe; & dans l'intérieur, auprès des montagnes, Satale, Domane, Tapure, Nicopole, Chorſabie, Charax, Dagone, Séléoborie, Caltioriſſe, Analibe ou Analible, Piſingare, Godaſe, Eudixate, Carape, Maſare, Oromandre, Iſpa, Phuphene, Arane, Phuphagène ou Phuphatène, Mardare, Véſape ou Varſape, Orſare ou Orſe.

La Mélitène avoit, ſur l'Euphrate, Daguſe, Sinis colonie, & Mélitène, & dans l'intérieur, Zopariſte, Titariſſe, Cianice, Phuſipare, Euſimare, Jaſſus, Ciacis, Leugeſe ou Leuteſe, Marcale ou Carmale, Sémiſe, Laleneſe ou Ladœnere.

La préfecture de Cataonie comprenoit les villes de Cabaſſe, de Tynne, de Tirallis, de Cybiſtre, de Claudiopolis, de Daciſande ou Daliſande, de Polyande ou Palyandie, de Comane, & quelques autres.

Dans la préfecture de Muriane étoient les villes ſuivantes, Sinzite ou Sindite, Cotène, Zoropaſſe, Nyſa, Araſaxe, Carnalis, Garnace.

La préfecture de Lavinianéſine ou Laviane avoit, ſur l'Euphrate, Corne, Métite, Claudias, & dans l'intérieur, Caparcélis, Dizoatre ou Zizoatre, Paſarne, Cizare, Sagabine, Nolasène, Laugaſe.

Dans la préfecture de Rhavène ou Abarène, il y avoit, ſur l'Euphrate, Juliopole, Barſale, &

Digitized by Google

dans l'intérieur, Séraſpere, Lacriaſſe, Antélie & Adatthe.

L'Arménie conſerve encore de nos jours ſon nom, quoiqu'on l'appelle auſſi à préſent Turcomanie. Elle appartient partie aux Turcs, partie aux Perſans. Ces deux nations, après s'être diſputé ce païs dans le ſiécle dernier, ainſi que dans celui où nous vivons, ſont convenues de ſe le partager. Il ſemble que la nation Arménienne ait été deſtinée par la providence à une éternelle ſervitude, puiſque dans tous les tems elle a été ſoumiſe à une domination étrangère.

ARMÉNIENS, *Armenii*, Ἀρμένιοι, peuples d'Arménie. *Voyez* Arménie.

ARMÉNIUS, *Armenius*, (*a*) compagnon de Jaſon. C'eſt à ce héros, ſelon Juſtin, que l'Arménie doit ſon nom & ſes commencemens.

M. l'abbé Banier, dans la ſeconde partie de ſa diſſertation ſur la conquête de la Toiſon d'or, fait, au ſujet de cet Arménius, la réflexion ſuivante. » On connoît » peu, dit-il, un Arménius, que » Juſtin met au nombre des chefs » des Argonautes, & que Strabon, » qui dit auſſi qu'il avoit accompagné Jaſon, nomme Arméne, d'une ville de ce nom, » qui étoit ſituée entre Phérès & » Lariſſe. Caſaubon, ſur l'autorité d'Euſtathe, donne le nom » d'Ormène à cette ville; & on » pourroit bien avoir donné le » nom de la ville à l'Argonaute, » ou lui-même pourroit bien l'avoir donné à la ville, dont il » fut peut-être le fondateur. «

ARMES, *Arma*, (*b*) terme qui ſe dit en général de tout ce qui peut ſervir à ſe garantir, ou couvrir des attaques de l'ennemi & à le combattre.

I. Il y en a qui croyent que les premières Armes étoient de bois; qu'on s'en ſervoit ſeulement contre les bêtes; que Nemrod, le premier tyran du monde, les employa contre les hommes; & que ſon fils Bélus fut le premier qui fit la guerre; d'où, ſelon quelques-uns, elle a été appellée *bellum* par les Latins. Diodore de Sicile croit que Bélus eſt le même que Mars, qui, le premier, dreſſa des ſoldats,

Quelques Auteurs dérivent le mot *Armes* d'une phraſe Latine, *quod operiant Armos*, parce qu'elles couvrent les épaules ou les flancs, comme faiſoit le bouclier, qui étoit une Arme défenſive; mais, il eſt plus naturel de le dériver du Latin *Arma*, que Varron dérive *ab arcendo, eò quòd arceant hoſtes*, parce que les Armes écartent l'ennemi.

II. Il paroît hors de doute que les Armes des anciens héros, tant défenſives qu'offenſives, étoient

(*a*) Juſt. L. XLII. c. 2. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 80.

(*b*) Geneſ. c. 4. v. 22. Jud. c. 5. v. 8. Reg. L. I. c. 13. v. 22. Cant. c. 4. v. 4. Ezech. c. 27. v. 10. Maccab. L. I. c. 4. v. 57. c. 13. v. 29. ad Epheſ. Epiſt. c. 6. v. 11. *& ſeq.* ad Theſſal. Epiſt. I. c. 5. v. 8. ad Corinth. Epiſt. I. c. 9. v. 25. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 755, 756. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell.-Lett. T. I. p. 179, 180.

Digitized by Google

de cuivre ou d'airain. C'eſt ce que nous dit le poëte Lucréce. » Les » premières Armes, dit ce Poëte, » étoient les mains, les ongles, » les dents, les pierres & les bâ- » tons. Enſuite, on trouva l'art » de faire des Armes de fer & » d'airain ; mais, celles d'airain » furent les premières. «

Tubal-Caïn, un des deſcendans de Caïn, fut, ſelon l'Écriture, le maître & le pere des forgerons, & de tous ceux qui travaillent au fer & à l'acier.

On peut croire que Tubal-Caïn eſt le Vulcain des Payens, à qui ils attribuent l'invention de cet art, comme l'atteſte Diodore de Sicile.

Joſephe dit que Moïſe fut le premier, qui arma les troupes avec du fer, leur donnant en Égypte le bouclier & le pot en tête.

Plutarque, dans la vie de Théſée, rapporte que Cimon, fils de Miltiade, voulant porter les os de ce héros de l'iſle de Scyros à Athènes, trouva la pointe d'une lance d'airain, avec une épée de même matière.

Il eſt certain auſſi que les Armes de fer & d'acier ont été en uſage parmi les Grecs & les Romains, ſoit pour leur infanterie, ſoit pour leur cavalerie.

III. Tous les peuples ne ſe ſont pas ſervis de caſques & de cuiraſſes de fer, comme les Grecs & les Romains. Les corſelets des Égyptiens n'étoient que de lin retors ; ce qui a été auſſi en uſage chez les Grecs, puiſque nous voyons qu'Ajax, Adraſte & Alexandre même en portérent de ſemblables.

Les Troglodites & la plûpart des Scythes alloient preſque nus au combat, & n'avoient point d'autres Armes que des frondes & des dards.

Les Maſſagétes étoient vêtus de la même maniére que les Scythes, ſoit qu'ils combattiſſent à pied ou à cheval. Ceux d'entr'eux qui portoient un arc & une lance, ſe ſervoient auſſi de marteaux & de haches, employant l'or & le cuivre dans la fabrique de leurs Armes, plus que tous les autres métaux ; car, le fer & l'argent n'étoient point en uſage chez eux.

Les Amazones même, qui avoient toujours une partie de la gorge découverte, ne ſe battoient qu'avec des dards & des pierres. Leur habit étoit d'une étoffe fort legére ; & par deſſus, elles ſe couvroient le corps d'un corſelet de cuir ou d'écailles de poiſſon, ne ſe ſervant jamais de lances ni d'épées. Les Daces n'avoient à la guerre que leurs habits ordinaires.

IV. On remarque qu'il y avoit peine de mort contre un ſoldat, qui abandonnoit ſon bouclier en combattant, & qu'il n'y en avoit point contre le ſoldat, qui jettoit ſon épée. Cette différence, que les Anciens mettoient entre ces deux ſortes d'Armes, étoit fondée ſur un ſentiment, qui leur fait honneur, & qui eſt très-propre à nous donner une grande idée de leur humanité. Ils plaçoient les Armes défenſives avant les offenſives, pour donner à entendre que, ſelon eux, des hommes,

Digitized by Google

pour vivre en ſociété & pour être utiles les uns aux autres, peuvent bien ſe défendre, mais ne doivent jamais attaquer.

V. Les Hébreux employoient les mêmes Armes, qui étoient en uſage parmi les autres peuples de leur tems & de leur païs. Ils étoient armés d'épées, de dards, de lances, de javelots, d'arcs, de fléches & de frondes. Il portoient pour Armes défenſives le caſque, la cuiraſſe, le bouclier, les cuiſſards. On remarque que dans certains tems, ſur tout dans des tems d'oppreſſion & de ſervitude, des armées entières d'Iſraëlites n'avoient aucunes bonnes Armes.

Dans la guerre de Débora & de Barac contre Jabin, on ne vit, ni boucliers, ni lances dans une armée de quarante mille Iſraëlites. Du tems de Saül, au jour de la bataille contre les Philiſtins, il ne ſe trouva dans tout Iſraël, que Saül & Jonathas, armés de lances & d'épées, parce que les Philiſtins, qui régnoient dans le païs, avoient interdit aux Hébreux les métiers de forgerons & de maréchaux, & qu'ils les obligeoient de venir dans leur païs, même pour raccommoder leurs outils du labourage, & ne vouloient pas leur forger des Armes.

C'étoit la coûtume de ſuſpendre des Armes & des boucliers autours des forteresſes. Il eſt parlé dans le cantique de boucliers ſuſpendus à la tour de David. Ezéchiel parle des boucliers & des caſques que les Tyriens, les Perſes, les Libyens & les Lydiens ſuſpendoient aux murs de Tyr. Les Maccabées ayant purifié & de nouveau dédié le temple, en ornérent le portail de couronnes d'or & de boucliers. Simon Maccabée décora le mauſolée de ſes freres, d'Armes & de navires en ſculpture.

Si nous remontons plus haut, je veux dire juſqu'aux tems héroïques de la Gréce, nous trouverons que c'étoit une tradition commune dans ce païs, que les vainqueurs de Troye rapportérent, à leur retour, les Armes qu'ils avoient priſes ſur les vaincus, & qu'ils les ſuſpendirent dans divers temples. On prétend qu'elles s'y conſervérent pendant pluſieurs ſiécles; & que plus de cinq cens ans après, on les y voyoit encore, du tems de Pythagore.

VI. Saint Paul, dans preſque toutes ſes Épîtres, fait alluſion aux Armes, à la guerre, aux exercices militaires, & à ceux des Athlétes dans les jeux publics. Il veut que les Chrétiens employent leurs membres comme des Armes de juſtice pour ſervir Dieu, & non comme des Armes d'iniquité pour commettre le péché; qu'ils ſe revêtent d'Armes de lumière, ou d'Armes éclatantes & brillantes, parce qu'ils n'ont pas à combattre contre des ennemis mortels, compoſés de chair & de ſang, mais contre les princes des ténébres & les puiſſances de l'air, contre les démons. » C'eſt pour-
» quoi, leur dit-il, prenez les
» Armes de Dieu; revêtez-vous
» de la cuiraſſe de juſtice; prenez
» la chauſſure de la préparation à

Digitized by Google

» l'Évangile de paix ; prenez le » casque du salut, l'épée de l'es- » prit, qui est la parole de Dieu.« Et ailleurs, dit le même Apôtre, » Nous portons la cuirasse de la » foi & de la charité, & le cas- » que qui est l'espérance du salut. » Ceux, qui combattent dans les » jeux publics, s'abstiennent de » plusieurs choses pour obtenir » une couronne périssable. «

VII. Chaque espèce d'Armes, comme l'arc, le bouclier, le casque, la cuirasse, l'épée, la fléche, la fronde, le javelot, la lance, la pique, &c. a son article particulier qu'on peut consulter.

ARMES [Adoption par les], (*a*) autrement Adoption militaire. Cette espèce d'Adoption, qui fut en usage depuis la décadence de l'Empire, étoit purement honorifique. Elle avoit, pour objet principal, de cimenter l'union de deux Souverains, sans donner à l'un droit à la succession de l'autre.

L'Adoption militaire se faisoit par la tradition des Armes. Le Prince adopté, les recevoit de la main du Prince, qui l'adoptoit. Souvent même, il étoit revêtu, par ses ordres, d'une armure complette. Quelquefois, on employoit de part & d'autre le ministére des Ambassadeurs ; & cette cérémonie étoit toujours accompagnée de présens plus ou moins considérables, selon les circonstances, les caractéres ou les intérêts. Elle donnoit à l'un des souverains le titre de pere, à l'autre celui de fils adoptif ; titres souvent utiles à leurs sujets, parce qu'ils étoient en même-tems le gage de l'estime que le premier faisoit de la valeur du second, & le lien d'une amitié mutuelle, qui assuroit la paix de leurs États.

Il n'est pas possible de déterminer précisément quelle fut l'origine de l'Adoption militaire, en quel tems, ni chez quel peuple elle prit naissance. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que l'usage en étoit fort ancien, & qu'il est venu de Germanie ou de quelqu'un des peuples septentrionaux, qui ruinérent l'empire Romain.

Ces nations belliqueuses n'estimoient que la valeur ; & les distinctions, qu'elles accordoient à leurs guerriers, étoient plus ou moins grandes, selon le nombre des ennemis qu'ils avoient immolés à leur vengeance ; coûtume qui regne encore aujourd'hui chez les Sauvages de l'Amérique. Nous lisons, dans Hérodote, que chez les Scythes, le chef de chaque tribu rempliſſoit tous les ans une coupe, qu'il présentoit à tous les braves du canton, qui avoient tué un certain nombre d'ennemis, & que pendant cette cérémonie, les autres restoient à l'écart. Tacite nous apprend que chez les Germains, personne ne pouvoit porter les Armes sans le consentement de la cité ; que le droit de mettre le bouclier & la lance entre les mains des jeunes guerriers, appartenoit au chef de la peuplade ; & que c'étoit de ce moment qu'ils étoient censés faire partie de l'État. Voilà

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 76, 77. & *suiv.*

Digitized by Google

deux uſages, qui, l'un & l'autre, ont un rapport trop ſenſible avec l'Adoption militaire, pour ne pas autoriſer la conjecture, qui feroit remonter l'origine de cette dernière coûtume à l'une ou à l'autre de ces deux nations; d'autant plus que l'Adoption militaire étoit ſur tout en vogue chez les Goths, peuple originairement Scythique, & chez les Lombards, qui ſont une branche de la nation Germanique des Suéves. Cependant, la ſeconde de ces opinions paroît la plus vraiſemblable à M. d'Égli.

Quoiqu'il en ſoit, ces peuples avoient la plus haute idée de l'Adoption par les Armes. Elle étoit à leurs yeux la récompenſe du courage & le premier dégré d'honneur dans la milice, le ſeul corps de l'État qu'ils ſçuſſent eſtimer. Les héritiers de la couronne, quelque réputation qu'ils ſe fuſſent acquiſe par une valeur éprouvée, n'étoient admis à la table du ſouverain, que lorſqu'un Prince étranger les avoit adoptés. Impatiens de recevoir un titre, qui leur donnoit les plus grandes prérogatives, ils alloient ſouvent le chercher dans une cour ennemie. Varnefride en rapporte un exemple mémorable, celui d'Alboin, fils d'un roi des Lombards.

Nous connoiſſons une autre Adoption de la même eſpèce, mais faite par ambaſſade. C'eſt celle d'un roi des Hérules par le célebre Théodoric, roi des Goths d'Italie, qui lui envoya des Armes avec une lettre, que nous a conſervée Caſſiodore, ſecrétaire de ce Prince, & dans laquelle on trouve, non ſeulement la formule uſitée en pareille occaſion, mais le détail des préſens, que le pere adoptif faiſoit à ſon fils, l'idée que l'on avoit de cette Adoption, & les obligations réciproques qu'elle impoſoit.

Le même Théodoric étoit fils adoptif de l'empereur Juſtinien, quoiqu'il y eût peu de différence entre l'âge de ces Princes. C'eſt un fait qui prouve que l'on n'avoit alors nul égard à la proportion des années, ſi religieuſement obſervée dans les Adoptions Romaines. Mais, ſi les Goths s'écartoient en ce point de l'ancienne Juriſprudence, ils ſçavoient, comme les Romains, reſpecter les droits de l'union, que cette affinité formoit entre les familles. Genſimond, ſeigneur Goth, étant entré par l'Adoption militaire dans la famille royale, eut aſſez de déſintéreſſement pour refuſer la couronne, qui lui fut offerte, & pour la conſerver au ſucceſſeur légitime, quoique ce ſucceſſeur fût d'une branche éloignée de celle, dont l'extinction laiſſoit le trône vacant. C'eſt un témoignage que lui rend Atalaric dans une lettre à Tholus, patrice de Rome.

L'Adoption militaire n'étoit donc pas une formalité vaine, un ſimple témoignage de l'eſtime d'un prince pour un autre. Il en réſultoit des engagemens réels, que la probité regardoit comme des devoirs, que la politique faiſoit valoir en certains cas, & que la foibleſſe reclamoit en d'autres occaſions. » La force de cette liaiſon,

Digitized by Google

» dit Théodoric dans sa lettre au » roi des Hérules, est si grande, » qu'un fils adoptif aimeroit mieux » mourir que de manquer essen- » tiellement à son pere..... Pre- » nez ces Armes, que je vous » envoie pour votre avantage & » pour le mien. «

Au reste, il ne faut pas croire que tous les enfans adoptifs se piquassent de la même générosité que Gensimond. Un pareil lien n'enchaîne que les ames vraiment capables de sentimens d'honneur; & ce sont-là de ces engagemens contre lesquels la force & l'ambition trouvent toujours des prétextes plausibles. On ne voit que trop souvent les dehors de l'amitié servir de masque à la haine, & les signes apparens d'une réconciliation sincère, cacher des projets dictés par la vengeance & par l'animosité. Souvent, on vit ces sortes d'Adoptions être des piéges tendus à ceux qu'on vouloit perdre, afin de leur inspirer une sécurité dangereuse.

Marie Cantacuzène, femme de Constantin, roi des Bulgares, voulant assurer le trône à son fils, encore en bas âge, & dont l'enfance avoit tout à craindre des prétentions assez bien fondées de Sphendislas, Despote de Bulgarie, engagea ce Despote à venir la trouver, en lui jurant une entière sûreté dans sa cour. Le crédule Sphendislas se laissa persuader; & cédant à ses instances, il consentit à se laisser adopter par cette femme beaucoup moins âgée que lui. Il ne dédaigna pas de se prêter aux cérémonies d'une Adoption ridicule, qui l'alloit rendre, à son âge, fils d'une mere très-jeune, & frere cadet d'un prince au berceau. Cette scène se passa dans l'Eglise aux yeux de tout le peuple & d'une cour nombreuse. Un Prêtre prononça les prieres & les bénédictions accoûtumées à la lueur des flambeaux; & Marie Cantacuzène prenant les deux côtés de son manteau royal, enveloppa son fils Michel & Sphendislas, placés à côté l'un de l'autre, & les embrassa. Le Despote ayant acquis, par cette formalité, le titre de second fils de la reine des Bulgares, fut quelque tems après assassiné par ordre de sa mere. C'étoit en 1277, sous l'empire de Michel Paléologue.

Ce trait, que nous a conservé Pachymère, est en même-tems un exemple de l'abus qu'on pouvoit faire de l'Adoption, & de l'usage où les femmes étoient d'adopter aussi-bien que les hommes; ce qui n'étoit pas plus surprenant que de voir des princesses faire des chevaliers, lorsqu'on eut institué l'Ordre de la Chevalerie, qui, selon quelques Auteurs dont M. d'Egli paroît embrasser le sentiment, doit son origine aux Adoptions militaires.

Cet usage, commun aux Lombards, aux Hérules, aux Goths & aux Gépides, ne subsista, suivant toute apparence, qu'autant de tems que se conservérent les États qu'ils s'étoient formés dans les différentes parties de l'empire Romain. Il ne paroît pas que les Goths aient porté cette coûtume en Espagne, ni qu'elle se soit maintenue

Digitized by Google

tenue chez les seigneurs Lombards, que Charlemagne confirma dans la possession des petites souverainetés, qu'ils s'étoient faites en Italie. M. d'Égli a cherché inutilement dans leur histoire, des vestiges de l'Adoption militaire.

Le commerce des Romains du Bas-empire, avec ces peuples barbares, en avoit transmis l'usage à la cour des Empereurs de Constantinople, qui le conservérent beaucoup plus long-tems. Le premier exemple, que M. d'Égli en ait trouvé dans les Annales de l'empire Grec, remonte au commencement du VIe siécle de l'Ére Chrétienne, sous le regne de Justin I, qui monta sur le trône en 518. Le fait est tiré de Procope.

Cet Historien nous apprend que Cabadès, roi de Perse, desirant faire passer sa couronne à Chosroës, son troisième fils, au préjudice de ses deux aînés, mais craignant que les Perses, après sa mort, n'eussent moins d'égard à sa volonté, qu'aux droits du légitime héritier, voulut assurer à Chosroës un puissant appui dans la personne de l'empereur Grec. Il étoit alors en guerre avec Justin, & la fortune favorisoit ses armes. Malgré ses succès, il fit auprès de son ennemi les premières démarches. Il envoya des ambassadeurs à Constantinople, chargés de présens & d'une lettre, par laquelle il offroit la paix, sous la seule condition que Justin adopteroit son troisième fils. L'Empereur reçut d'abord, avec joie, une proposition, qui paroissoit avantageuse, & qui lui fournissoit le moyen de terminer honorablement une guerre funeste. Dans cette vue, il donna ordre à Proclus d'expédier des lettres d'Adoption pour Chosroës. Mais, ce ministre, plus pénétrant que son maître, les arrêta par ses représentations; & l'on répondit au roi de Perse, que l'Empereur ne pouvoit adopter Chosroës par un acte juridique, mais seulement par les armes, suivant l'usage des Barbares. Cabadès, offensé de la réponse, continua la guerre.

On voit par-là 1.° que l'Adoption par les armes étoit connue des Empereurs au commencement du VIe siécle; 2.° Qu'ils la regardoient comme particulière à des peuples que la cour de Constantinople traitoit de Barbares, comme n'étant pas sujets de l'Empire.

C'est de cette manière que Godefroi de Bouillon, chef de la première Croisade, fut adopté par Alexis Comnène, en 1096. Guillaume de Tyr, auteur exact, qui travailloit sur de bons mémoires, & dont le témoignage ne peut être recusé, malgré le silence des auteurs Grecs du tems, assure que Godefroi se rendit au palais des Blaquernes, où l'Empereur l'adopta solemnellement, & le revêtit de ses habits impériaux en présence des Grands de sa cour. Par ces habits impériaux, il faut entendre, avec M. d'Égli, l'armure que l'Empereur portoit à la guerre.

Des Adoptions honorifiques d'une autre espèce étoient alors usitées en Orient; & nous en

Digitized by Google

avons deux exemples remarquables. L'un eſt celui de Baudouin, frere de Godefroi, adopté par un prince d'Édeſſe; l'autre, plus ſingulier encore, eſt tiré de la vie de Saint Louis, à qui le vieux de la Montagne envoya, dit Joinville, ſa chemiſe & ſon anneau, ſymboles d'Adoption chez les Orientaux de ce tems-là.

Nos Rois des deux premières races ont-ils connu l'Adoption par les armes ? C'eſt une queſtion que M. d'Égli s'étoit propoſé d'examiner ; mais, il a montré qu'on ne peut y répondre avec préciſion, parce qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer la nature de celles de leurs Adoptions, que l'Hiſtoire a tranſmiſes juſqu'à nous.

On ſçait par pluſieurs monumens hiſtoriques, que des Souverains étrangers ont adopté pluſieurs de nos Rois. Théodoric, écrivant à Clovis pour tâcher de le reconcilier avec Alaric, les appelloit tous deux ſes fils. Entre les lettres inſérées dans le nouveau recueil des Hiſtoriens de France, nous en trouvons une, où Théodebert I, roi d'Auſtraſie, nomme Juſtinien I, ſon pere ; & une autre, où l'empereur Maurice donne le nom de fils à Childebert II. Mais, il eſt probable que ces titres n'étoient que des expreſſions politiques par leſquelles les empereurs de Conſtantinople vouloient conſerver un ton de ſupériorité ſur les princes François, ſans néanmoins bleſſer les juſtes prétentions, que ces derniers avoient à l'indépendance.

ARMES [Exercice des], partie de la Gymnaſtique. Les Romains inventérent cet exercice pour perfectionner l'art militaire ; le ſoldat ſe couvroit de ſes Armes, & ſe battoit contre un autre ſoldat, ou contre un poteau. Les membres devenoient ainſi ſouples & vigoureux. Le ſoldat en acquéroit de la legéreté & l'habitude au travail.

ARMÉS [les Soldats Armés à la legére], *Levioris Armaturæ milites*. (*a*) Il y avoit des ſoldats Armés à la legére, qui faiſoient partie de l'infanterie ; & d'autres, de la cavalerie ; c'eſt-à-dire, qu'il y en avoit à pied & à cheval.

Les fantaſſins, Armés à la legére, n'avoient, ni cuiraſſe, ni bouclier, ni bottines. Ils combattoient de loin à coups de pierre, & lançoient des javelots.

Les cavaliers, armés à la legére, étoient auſſi dégagés que les fantaſſins. Ils combattoient avec des lances, ou avec des javelots à lancer de loin. On les appelloit Tarentins. Entre ces Tarentins, il y en avoit qui, après le ſecond ou le troiſième trait lancé, en venoient aux mains de près.

Les Armés à la legére étoient placés, ſelon que la conjoncture le demandoit. On les mettoit quelquefois à la tête de la phalange, & quelquefois à la queue; d'autrefois, on les entremêloit dans les rangs ; enſorte qu'un rang étoit armé pe-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV, pag. 117, 118.

Digitized by Google

ſamment, & le ſuivant à la legére, & ainſi des autres.

ARMILLUS, *Armillus*, nom que les Juifs donnent à l'Antéchriſt. Il naîtra de la conjonction de quelques ſcélérats de diverſes nations à une ſtatue d'une vierge parfaitement belle, que l'on verra à Rome. Sa taille ſera prodigieuſe. Il publiera qu'il eſt le Meſſie, & le Dieu que l'on doit adorer. Toute la poſtérité d'Éſaü [c'eſt ainſi qu'ils appellent les Romains] ſe rangera ſous ſes loix. Néhémie, fils de Joſeph, premier Meſſie, [car ils en attendent deux] lui fera la guerre. Il marchera contre lui à la tête de trente mille Juifs. Armillus ſera battu, & deux cens mille hommes périront dans le premier combat. Armillus reviendra à la charge; & après avoir perdu une infinité de ſoldats, il tuera, ſans le ſçavoir, le meſſie Néhémie.

Alors, les Juifs perdront courage & prendront la fuite. Toutes les nations les perſécuteront; & ils n'auront jamais été traités avec plus de rigueur. A la fin, ils ſe relevront. L'Archange Michel ſonnera trois fois de la trompette. Au premier coup paroîtra le Meſſie, fils de David, avec le prophéte Élie. Les Juifs ſe raſſembleront autour de lui, & feront la guerre à Armillus. Celui-ci ſera tué dans la bataille. Après cela, ſuivra le regne du Meſſie, avec la ruine entière des Chrétiens & des Infideles. Telle eſt l'idée que les Rabbins ſe forment de l'Antéchriſt.

On trouve le nom d'Armillus dans le paraphraſte Jonathan; mais, on ne ſçait pas s'il y eſt de la première main, & s'il n'y a pas été ajoûté & mis d'après coup.

ARMILUSTRE, *Armiluſtrum*, (*a*) étoit une fête des Romains, où ils alloient armés, & jouoient de la trompette pendant le ſacrifice. Les Saliens ſautoient en faiſant des tours, & portoient des caſques, qui avoient une pointe & des boucliers qu'on appelloit *ancilia*. C'eſt le ſentiment de quelques-uns. D'autres diſtinguent cette fête de celle des Saliens, qui ſe faiſoit le 2 de Mars, & non le 19 d'Octobre, qui étoit celle des Armiluſtres, où l'on jouoit de la flûte & non pas de la trompette.

L'an de Rome 545, on s'étoit imaginé voir tomber une pluie de pierres, dans le tems qu'on faiſoit la cérémonie de l'Armiluſtre. On ne parloit alors à Rome que de prodiges; & comme pour les expier on venoit de faire une eſpèce de neuvaine, on en commença ſur le champ une ſeconde pour l'expiation du nouveau prodige.

Le mot *Armiluſtre* vient du Latin *arma luſtrare*, faire la revue des armes. Varron donne à cette fête une autre origine. Il prétend qu'elle étoit regardée comme un ὁπλοκαθάρσιον, expiation ou bénédiction des armes, dérivant *Armiluſtrum* de *arma luere*, ou *luſtrare*; ce qui, en termes conſacrés à la religion Payenne, ſignifioit

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 37. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 227. Myth. par M. L'Abb. Ban. T. I. pag. 537, 538.

Digitized by Google

une expiation pour la prospérité des armes des Romains.

ARMILUSTRIUM, *Armilustrium*, Ἁρμιλούστριον, nom d'un lieu à Rome, où l'on célébroit la fête de l'Armilustre.

ARMINIUS, *Arminius*, (*a*) fils de Sigimère d'une des premières familles des Chérusques, peuples de Germanie. Il étoit encore assez jeune, lorsque P. Quintilius Varus obtint le gouvernement du païs des Germains. Mais, tout jeune qu'il étoit, il se mit à la tête d'une conspiration ; & il avoit toutes les qualités nécessaires pour la conduire. Brave de sa personne, plein d'un feu qui brilloit sur son visage & dans ses yeux, esprit pénétrant, fécond en ressources, & par dessus tout cela, adroit, rusé, capable de tout dissimuler & de tout feindre. Un tel homme avoit de grands avantages contre un gouverneur aussi négligent que Varus.

Il s'appliqua à fomenter & à accroître son indolence, sçachant que personne n'est plus aisément opprimé que celui qui ne craint rien, & que la confiance imprudente est souvent l'origine & l'occasion des plus affreuses calamités. Il avoit l'accès libre auprès de lui, non seulement par son rang & par sa naissance, mais parce qu'il s'étoit montré jusques-là ami des Romains, ayant servi dans leurs armées, & s'y étant comporté de manière à mériter le droit de bourgeoisie Romaine & le grade de Chevalier. Profitant de ces ouvertures, il s'insinua dans la familiarité de Varus, entrant dans sa façon de penser & félicitant la Germanie de ce qu'elle alloit, par son moyen, apprendre à connoître les loix & la justice, à terminer pacifiquement les querelles, qui, auparavant, ne se décidoient que par la voie des armes ; en un mot à dépouiller la barbarie, & à substituer la politesse à des mœurs grossières & sauvages. Pour appuyer ses discours, il suscitoit des Germains, qui lui étoient affidés, à feindre des procès entr'eux, à les porter au tribunal de Varus, & à recevoir son jugement avec actions de graces. Toutes ces belles apparences éblouïrent tellement le Romain, qu'il se comptoit chéri des peuples, & se regardoit plutôt comme un magistrat au milieu de ses concitoyens, que comme un général dans un païs suspect & dangereux.

Cependant, Arminius formoit son plan, & prenoit ses mesures pour surprendre le crédule Varus, & le tailler en piéces avec ses légions. Il l'avoit déjà engagé à affoiblir son armée en envoyant de côté & d'autre de petits détachemens, qu'il lui faisoit demander par les Germains, sous divers prétextes, comme pour garder quelque poste, ou pour réprimer des courses de brigands. Lorsque le moment fut venu, la révolte éclata par les ordres secrets d'Arminius, dans les cantons les plus éloignés ; & les petits pelotons de

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 55. *& seq.* L. II. c. 9. *& seq.* L. XI. c. 17. L. XIII. c. 55. Flor. L. IV. c. 12. Vell. Paterc. L. II. c. 118. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 229, 230. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 56. *& suiv.*

Digitized by Google

Romains, qui s'y trouvoient dispersés & séparés les uns des autres, furent d'abord égorgés. Varus, avec trois légions, marcha contre les rebelles, & Arminius resta derrière, lui faisant croire qu'il se proposoit de lui amener incessamment un puissant renfort. En effet, il avoit ses troupes déjà assemblées sous leurs chefs particuliers; mais, c'étoit pour une vue bien différente de celle qu'il donnoit à entendre. Il n'eut qu'à les réunir en un seul corps, & à se mettre à leur tête; & bientôt il rejoignit Varus dans une défilé tout entouré de bois & de montagnes. C'étoit-là qu'il avoit résolu de l'attaquer.

Arminius exécuta son projet pendant la nuit. Les Romains furent défaits dans deux combats consécutifs. Varus, ayant été blessé dans le second, & ne voyant aucune ressource, se perça lui-même de son épée. Arminius abusa de sa victoire, avec toute l'insolence d'un barbare. Il se fit ériger un tribunal, au pied duquel on lui amena les prisonniers Romains chargés de chaînes. Il les condamna tous à mort. Les tribuns & les centurions des premieres compagnies furent immolés comme des victimes devant des autels dressés dans les bois. Le commun des soldats périt par la croix ou par la potence.

Arminius avoit enlevé à Ségeste, qui, comme lui, étoit d'une illustre maison des Chéruſques, sa fille, & l'avoit épousée, malgré son pere. Cette alliance forcée, loin de les attacher l'un à l'autre, n'avoit servi qu'à aigrir leurs esprits. La division ayant enfin éclaté, Ségeste implora le secours de Germanicus, général des Romains, contre la faction d'Arminius. Celui-ci fut extrêmement irrité d'une pareille démarche. Il couroit comme un forcené dans tout le païs des Chéruſques, les animant à prendre les armes contre Ségeste & contre Germanicus. » Si vous aimez mieux, leur di-» soit-il, vivre dans votre patrie » sous les yeux de vos parens, » avec tous vos anciens droits, » que d'être assujettis à des maî-» tres orgueilleux, & que de » voir s'établir au milieu de vous » de nouvelles colonies, suivez » Arminius, qui vous mene à la » liberté & à la gloire, plutôt » que Ségeste, qui vous montre » l'exemple d'une honteuse servi-» tude. « Ces violentes exhortations soulevérent non seulement les Chéruſques, mais les nations voisines; & Inguiomérus, oncle d'Arminius, fort connu & fort considéré des Romains, suivit les impressions de son neveu.

Germanicus ne crut pas devoir donner le tems à la ligue qui se formoit d'assembler toutes ses forces. Il se mit donc à poursuivre un ennemi, qu'il n'étoit presque pas moins difficile de trouver que de vaincre. Il le joignit enfin; mais, dans l'unique action qui se livra entre les Romains & les Germains, Arminius profitant de l'avantage que lui donnoient la connoissance parfaite des lieux & la difficulté d'un païs tout couvert de bois & de marais, dressa une

Digitized by Google

embuſcade, qui lui réuſſit ſi bien, qu'il défit & mit en fuite la cavalerie de Germanicus & les cohortes envoyées pour la ſoûtenir. Les légions ſeules arrêtérent ſa victoire; & tout ce que purent faire la bravoure du ſoldat Romain & l'habileté de ſon chef, ce fut de ſe ſéparer à armes égales.

Comme la ſaiſon étoit avancée, Germanicus ſongea à la retraite. Cependant, Arminius obſervoit tous les mouvemens des Romains; & bien éloigné de la précipitation ordinaire aux Barbares, il attendit que la difficulté des lieux & l'embarras d'une marche périlleuſe commençaſſent à mettre le déſordre parmi les ennemis. Lorſqu'il vit les voitures, qui portoient les bagages, à demi enfoncées dans la boue & dans de profondes ornières, les ſoldats s'empreſſant autour, les drapeaux flottans, & ne gardant plus leur ordre, chacun, comme il arrive en pareil cas, occupé de ſoi, & ſourd aux ordres des chefs, il donne le ſignal en criant: *Voilà la poſition de Varus, & le deſtin nous livre encore une fois entre les mains les légions Romaines.* En même-tems, il part, ayant recommandé aux ſiens de s'attacher particulièrement à frapper les chevaux des ennemis. Il fut obéi; & les chevaux des Romains, qui avoient déjà de la peine à ſe ſoûtenir ſur un chemin gliſſant, effarouchés encore par leurs bleſſures, s'agittent violemment, jettent à bas leurs cavaliers & courent avec furie, renverſent ceux qu'ils rencontrent, écraſent ceux qui ſont par terre. Le trouble devient affreux; & pour comble d'infortune, Cécina, qui commandoit alors les Romains, ayant eu ſon cheval tué ſous lui, tomba lui-même; & il eût pu être pris, ſi l'avidité des Barbares pour le butin ne les eût portés ailleurs, & empêchés ainſi de conſommer leur victoire. La valeur des légions ſe ranima par le péril de leur commandant, & redoublant leurs efforts, elles gagnérent enfin ſur le ſoir un terrein découvert & ſolide, où elles purent ſe dreſſer un camp.

On les attaqua quelque tems après; mais, ce fut contre l'avis d'Arminius. Auſſi, le ſuccès ne fut-il pas favorable aux Germains. Dans le tems qu'ils étoient campés ſur le bord du Véſer, Germanicus avança juſqu'à l'autre bord; & comme Arminius avoit actuellement un frere fort brave, nommé Flavius, au ſervice des Romains, il s'aboucha avec lui, le fleuve étant cependant entre deux. La converſation, ou plutôt la diſpute, s'échauffa au point qu'ils étoient près d'en venir aux mains, ſans être arrêtés par le fleuve. Déjà, Flavius demandoit ſes armes & ſon cheval pour courir à la vengeance, ſi un officier général ne l'eût retenu. De l'autre côté, on voyoit Arminius, qui, d'un ton menaçant, lui annonçoit qu'ils ſe verroient dans le combat l'épée à la main. Ainſi ſe ſéparérent les deux freres plus aigris qu'auparavant.

Les Romains ayant paſſé le fleuve, on ne tarda pas à ſe diſpoſer au combat. Arminius, de

Digitized by Google

ſon côté, relevoit le courage des ſiens, en rabaiſſant les ennemis. » Qui ſont ces Romains que vous » allez combattre ? Les plus » fuyards de l'armée de Varus, » que la peur de la guerre vient » récemment de porter à la ſédi- » tion. Les uns ayant le dos cou- » vert de bleſſures, les autres, » battus par la violence des flots » & de la tempête, ſont amenés » ici comme des victimes dues à » la vengeance des Germains & » à la colère des dieux. Ne croyez » pas que l'eſpérance anime leur » courage. Vous voyez qu'ils ſont » allés chercher le détour de l'O- » céan, afin que nous ne puſ- » ſions, ni nous avancer à leur » rencontre, ni les pourſuivre, » après les avoir chaſſés de deſſus » nos terres. Mais, lorſqu'on en » viendra à la mêlée, la reſſource » des vents & des rames ſera bien » inutile aux vaincus. Souvenez- » vous ſeulement de leur avarice, » de leur cruauté, de leur or- » gueil. Nous reſte-t-il d'autre » parti digne de nous, que de » maintenir notre liberté, ou de » mourir avant que de tomber » dans la ſervitude ? « Les Germains, animés par cette exhortation, demandent à grands cris le combat.

Arminius y fit le devoir de ſoldat & de capitaine, exhortant les ſiens, donnant l'exemple de combattre avec courage ; & quoique bleſſé, il tint ferme ſi long-tems, qu'il courut riſque d'être enveloppé. Il fallut que par ſa bravoure & par la vigueur de ſon cheval, il perçat d'épais bataillons, s'étant barbouillé le viſage de ſon propre ſang, pour n'être pas reconnu. Encore, prétendit-on qu'il n'échappa que parce que les Cauques, qui ſervoient comme auxiliaires dans l'armée Romaine, favoriſérent ſa fuite. Inguiomérus eut le même ſort. Une ſemblable fraude ou ſa valeur le ſauva.

Dans un autre combat, qui ſuivit de près celui-là, Arminius, ſoit qu'il fût découragé par la continuité des diſgraces, ſoit qu'il fût fatigué de ſa bleſſure récente, ne montra pas ici autant d'intrépidité & de réſolution que de coûtume. Inguiomérus le remplaça, courant de rang en rang, & tâchant de ſoûtenir le combat. Mais, la fortune ſeconda mal ſa bravoure.

Dans la ſuite, Maroboduus, qui tenoit un rang conſidérable parmi les Germains, voulut ſe décorer du titre de Roi. Arminius & le nouveau Prince, ſe regardant comme deux rivaux, s'acharnérent à ſe détruire mutuellement. Mais, le nom de Roi rendoit odieux Maroboduus. Arminius, au contraire, combattant pour la liberté, avoit toute la faveur de la nation. Auſſi, non ſeulement les Chéruſques, ſes compatriotes & leurs alliés, le ſuivirent dans cette guerre ; mais, il vit paſſer dans ſon parti les Semnons & les Lombards, peuples de l'obéiſſance de ſon ennemi. Enfin, Maroboduus fut forcé de deſcendre du trône.

Arminius, ſe voyoit alors au comble de la gloire. Il s'étoit maintenu contre toute la puiſſance des Romains. Il avoit vaincu & chaſſé Maroboduus, le ſeul

Digitized by Google

rival qu'il eût à craindre dans toute la Germanie. Triomphant & adoré, il n'avoit plus qu'à jouïr des hommages volontaires, que lui attiroient l'admiration & la reconnoiſſance. Le grand éclat de ſa proſpérité l'éblouit. Il donna entrée dans ſon cœur à une ambition injuſte ; & après avoir défendu pendant tant d'années la liberté de ſes compatriotes, il voulut en devenir l'oppreſſeur, & les aſſujettir à ſa domination. Cette conduite, ſi différente de celle qu'il avoit tenue juſqu'alors, changea à ſon égard les diſpoſitions des Germains. Ils prirent les armes contre lui ; & il ſe livra divers combats, entre les zélateurs de la liberté & ceux qu'Arminius avoit ſçu gagner à ſon parti. Mais, la force n'étoit pas ce qu'il avoit le plus à craindre. La trahiſon s'en mêla ; & Adgandeſtrius, prince des Cattes, écrivit à Rôme, offrant de faire périr Arminius, ſi on lui envoyoit du poiſon. Sa Lettre fut lue dans le Sénat ; mais, Tibère n'accepta point ſes offres. Et ſe piquant d'imiter le noble procédé de Fabricius, par rapport à Pyrrhus, il fit réponſe que le peuple Romain ne connoiſſoit point les voies odieuſes de la fraude & des empoiſonnemens, & que c'étoit par le fer & par les armes qu'il domptoit ſes ennemis. Cette généroſité, vraie ou ſimulée, de Tibère ne ſauva point Arminius, qui perdit la vie bientôt après, par la conſpiration de ſes proches, vers l'an de J. C. 17.

Il mérita inconteſtablement, dit Tacite, le titre de libérateur de la Germanie ; & ce qui donne à ſes exploits un relief, que n'ont pas ceux des plus fameux ennemis de Rome, c'eſt que le peuple Romain étoit au plus haut dégré de ſa puiſſance, lorſque ce fier Germain oſa l'attaquer. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu dans les actions particulières, jamais, il ne fut ſubjugué. Il ne vécut que trente-ſept ans, dont il en paſſa douze dans l'éclat & à la tête de la ligue Germanique : » Les Barbares, » ajoûte le même Hiſtorien, » chantent encore aujourd'hui ſa » gloire. Il eſt peu connu des » Grecs, qui n'eſtiment que leur » nation. Nos Romains mêmes » ne l'ont pas autant célébré, » qu'il en eſt digne, parce que » nous réſervons notre admiration » pour les faits anciens, & n'a- » vons que de l'indifférence pour » ceux dont la mémoire eſt ré- » cente. «

Arminius avoit eu de la fille de Ségeſte un fils, dont les aventures ſingulières avoient été racontées par Tacite dans les livres de ſes Annales, qui ſe ſont perdus.

ARMIPOTENS, *Armipotens*, (*a*) épithéte de Pallas. On la lui donnoit, lorſqu'on la conſidéroit comme déeſſe de la guerre. Elle paſſoit pour avoir inventé les chars, dont on ſe ſervoit dans les combats. C'eſt pourquoi, on la repréſentoit armée de pied en cap, avec un viſage menaçant, & tenant en

(*a*) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 152, 153.

Digitized by Google

main une égide, qui étoit une eſpèce de bouclier, couvert d'une peau de chévre. Jupiter lui en avoit fait préſent dans le tems de la guerre de Troye.

ARMON, *Armon*, (*a*) terme dont il eſt queſtion dans le prophéte Amos. Il ſe prend, ſelon preſque tous les Interprétes, pour l'Arménie, où les dix tribus d'Iſraël furent tranſportées par les rois d'Aſſyrie.

ARMONI, *Armoni*, Ερμωνὶ, (*b*) fils de Saül & de Reſpha. David le livra, avec ſix de ſes freres, entre les mains des Gabaonites, qui les mirent tous en croix ſur une montagne devant le Seigneur. Ainſi moururent ces ſept hommes, ayant été exécutés tous enſemble dans les premiers jours de la moiſſon, lorſqu'on commençoit à couper les orges.

APMONIA, (*c*) terme, qui eſt employé dans un endroit du dialogue de Plutarque ſur la muſique. Selon M. Burette, il doit ſe prendre dans cette occaſion pour le corps de la piéce ou du cantique, ainſi nommé, ou du genre enharmonique dans lequel il étoit compoſé, ou de l'aſſemblage de toutes ces parties, qui ne faiſoient qu'un tout.

ARMONIAC, *ou* AMMONIAC, nom que l'on donne à un ſel artificiel & volatile, que l'on fait avec de la ſuie de cheminée, du ſel commun & de l'urine d'homme.

Les Anciens en avoient un autre naturel, qui ſe trouvoit dans les ſables de l'Arabie ou de la Libye, qui n'étoit autre choſe que le ſel volatile de l'urine des chameaux, qui alloient au temple de Jupiter Ammon. Ce ſel étoit naturellement élevé ſur ces ſables, par la chaleur du ſoleil, qui eſt brûlante en ce païs-là, d'où vient que pluſieurs l'appellent Ammoniac. Les autres diſent qu'on l'appelle ſel Armoniac, au lieu de ſel Acrimonial, à cauſe de ſon acrimonie, ou aigreur.

Les fleurs de ſel Armoniac ne ſont autre choſe que ſa portion la plus ſubtile, élevée par le feu; & ſon eſprit volatile n'eſt autre choſe que ſon ſel volatile diſſous dans quelque portion de ſon flegme.

ARMORIQUES [les Cités], *Civitates Armoricæ*. (*d*) On donnoit ce nom aux Cités ſituées ſur les bords de l'Océan, ſuivant Céſar & Hirtius. On ſçait, en effet, qu'Ar-mor, dans la langue Celtique déſigne ce qui eſt ſitué ſur la mer, *ad mare;* & dans la langue Sarmatique ou Sclavone, Po-Mor, d'où eſt venu le nom de Poméranie, qui borde la mer Baltique, a la même ſignification.

Cette dénomination générale des cités Armoriques paroît avoir

(*a*) Amos. c. 4. v. 3.
(*b*) Reg. L. II. c. 21. v. 9.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 382.
(*d*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 205. L. VII. p. 353. L. VIII. p. 396. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 171. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. VII. p. 308, 309. Tom. VIII. p. 418, 419. Tom. XVI. p. 165. Tom. XX. p. 148. *& ſuiv.*

Digitized by Google

été appliquée plus particulièrement aux peuples situés depuis les bords de la Seine jusqu'à la Loire; ce qui a fait dire, à Erric, qui a écrit en vers la vie de S. Germain d'Auxerre, que la nation connue antérieurement sous le nom d'Armoriquaine, étoit renfermée entre deux fleuves.

C'est pourquoi, tout ce qui s'étendoit sur cette côte de la Celtique, & même en passant plus loin sur celle de la Belgique, est appellé dans la Notice de l'Empire *Armoricanus tractus & Nervicanus.* Mais, on remarque que, nonobstant cette extension dans la Belgique, que le nom des Nerviens ajoûté à celui des Armoriques paroît indiquer, le détail que donne la Notice, des lieux où le commandant général de ce grand district tenoit des commandans particuliers sous ses ordres, est contenu dans les limites de la seconde & de la troisième Lyonnoise.

M. le duc de Nivernois assure que les Armoriques, ou les habitans des cités Armoriques avoient une origine commune avec les François; ce qui n'empêchoit pas que, du tems de Clovis, ils ne fussent encore soumis aux Romains, & n'entretinssent des garnisons Romaines. La raison de cet attachement étoit la conformité de religion, qui est le plus fort lien entre les hommes. Les Armoriques étoient Chrétiens; & par cette raison, ils n'avoient voulu entendre à aucun accord avec Clovis & les François idolâtres.

Aussi-tôt que ce Prince eut reçu le baptême, il envoya leur en faire part. En même-tems, il les fit souvenir de l'origine commune des deux peuples. Il leur mit devant les yeux l'utilité respective dont leur seroit un commerce mutuel. Il leur fit sentir que, pour l'établir solidement & l'entretenir sûrement, il falloit que les deux nations s'unissent étroitement par des mariages réciproques. La négociation réussit. La communication, une fois réglée, s'étendit bientôt; & ces alliances particulières ne tardérent pas à faire éclorre le projet d'une confédération publique. C'étoit-là qu'en vouloit venir Clovis, qui vit bientôt ses vœux remplis. Il se fit un traité solemnel, dans lequel les Armoriques, se déclarant soustraits à la suprématie des Empereurs, reconnurent pour leur roi le roi des François. Les garnisons Romaines, qui occupoient le païs, trop foibles pour s'y défendre, remirent à Clovis les places qu'elles tenoient; & celui-ci leur permit de demeurer dans le païs, où elles gardérent encore long-tems leurs loix, leurs habillemens, & leurs coûtumes. Les Armoriques & les François, ainsi réunis, parurent alors un corps de nation respectable à la puissance des Empereurs.

Les Armoriques aimoient & faisoient le commerce. Leurs ports étoient fréquentés; & dès le tems de César, on y trouvoit un grand nombre de vaisseaux de toute espèce.

Le nom d'Armorique se renferma dans la Bretagne, après que

Digitized by Google

les Bretons, d'outre mer, fuyant le joug des Saxons & des Anglois, s'y furent établis. Le neuvième canon du Concile, tenu à Tours en 567, eſt remarquable par la diſtinction qu'il fait dans cette Armorique, des nouveaux habitans d'avec les anciens, qui y ſont appellés Romains.

ARMURE, habit de défenſe, qui ſert à mettre le corps à couvert des coups des ennemis.

L'ancienne Armure complette étoit compoſée d'un caſque, ou heaume, d'une gorgerette, ou hauſſecol, de la cuiraſſe, des gantelets, des taſſettes, des braſſards, des cuiſſarts & de l'Armure des jambes, auxquelles étoient attachés les éperons; c'eſt ce qu'on nommoit l'Armure de pied en cap. Et c'étoit l'habillement des cavaliers & des hommes d'armes. L'infanterie ne portoit qu'une partie de l'Armure; ſçavoir, le pot-en-tête, la cuiraſſe & les taſſettes, mais plus leger que ceux des cavaliers.

Enfin, les chevaux avoient auſſi leur Armure, qui leur couvroit la tête & le poitrail.

ARNACE, *Arnaces*, Ἀρνάκης, (*a*) Eunuque du palais du roi Xerxès, qui fut trouvé parmi les priſonniers que les Grecs avoient faits à une bataille conſidérable, qu'ils avoient gagnée ſur les Perſes. Quelque tems après, Thémiſtocle l'envoya vers le Roi ſon maître, pour lui dire en ſecret, qu'il faiſoit tous ſes efforts pour déterminer les Grecs d'exécuter la réſolution, qu'ils avoient priſe, d'envoyer dans l'Helleſpont rompre le pont, qu'il y avoit laiſſé, & qu'il lui en donnoit avis pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, & afin qu'il s'en ſervît pour ſe mettre en ſûreté. Xerxès, effrayé du danger dont on le menaçoit, ne perdit pas un moment, & prit auſſi-tôt la route de l'Helleſpont avec toute ſa flotte. Et Mardonius fut laiſſé avec l'armée de terre, compoſée de trois cens mille hommes de ſes meilleures troupes.

ARNAN, *Arnan*, Ὀρνὰ, (*b*) fils de Raphaïa, & pere d'Obdia.

ARNAPE, *Arnapes*, Ἀρνάπης, (*c*) l'un de ceux qui furent envoyés par Pharnabaze, vers Alcibiade, pour recevoir de ce général Athénien le ſerment, qu'avoient déjà prêté ſes concitoyens en ſon abſence. C'étoit en conſéquence d'un traité, fait entre les Athéniens & les Perſes.

ARNE, *Arne* vel *Arna*, (*d*) Ἄρνη, ville de Béotie, dont parle Homère. C'étoit, ſelon ce Poëte, une ville fertile en vin. Ses habitans partirent pour le ſiége de Troye.

Il eſt fait mention de cette ville dans Strabon, qui nous apprend que c'étoit la ville d'Acrephie, aſſiſe ſur une hauteur, & qu'Homère l'avoit appellée Arne à l'imitation d'une autre ville de Theſſalie, qui portoit ce nom. Il eſt parlé de celle-ci dans l'article qui ſuit.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 120, 324.
(*b*) Paral. L. I. c. 3. v. 21.
(*c*) Xenoph. pag. 436.
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 507. Strab. pag. 59, 413, 435. Pauſ. pag. 605.

Digitized by Google

Certains, au rapport de Strabon, prétendent que la ville d'Arne & celle de Midée furent abſorbées par le lac Copéde. Ce Géographe blâme ceux qui liſent Tarne au lieu d'Arne, parce qu'il n'y avoit jamais eu aucune ville de ce nom dans la Béotie, mais ſeulement dans la Lydie.

Selon Pauſanias, la ville de Chéronée, qui étoit encore ſituée dans la Béotie, s'appelloit auſſi autrefois Arne, du nom d'une fille d'Éole, qui l'avoit fait bâtir.

ARNE, *Arne*, Ἄρνη, (*a*) ville de Theſſalie. Selon Pauſanias, elle fut fondée, comme celle de Chéronée, par Arne, l'une des filles d'Éole, qui lui donna ſon nom.

On raconte qu'anciennement lorſque les Béotiens eurent été chaſſés par les Thraces & les Pélaſgiens, ils reçurent cette réponſe de l'oracle : *Qu'après quatre ſiécles, ils retourneroient en leur patrie, & que cependant ils demeuraſſent où ils verroient des corbeaux blancs.* Quand ils furent donc arrivés dans la Theſſalie, auprès de la ville d'Arne, ils s'arrêtérent en un endroit, où ils virent des corbeaux blancs, que des enfans avoient faits avec du plâtre.

Pline, qui parle de la ville d'Arne, la met dans la Phthiotide, qui étoit un canton de la Theſſalie.

(*b*) Ptolémée place une ville du nom d'Arne dans l'Italie, au païs des Vilombriens, autrement Ombriens. C'eſt aujourd'hui Civitella d'Arno, dans les états du Pape.

ARNE, *Arne*, Ἄρνη, (*c*) fontaine du Péloponnèſe dans l'Arcadie, qui étoit ſituée ſur le bord d'un grand chemin, au milieu d'une plaine, non loin des ruines de la ville de Neſtane.

Les Arcadiens, ſelon Pauſanias, diſoient que Rhéa, ayant accouché de Neptune, le cacha dans une bergerie, pour être élevé par des bergers, dont les moutons paiſſoient-là auprès; & qu'alors cette fontaine fut appellée Arne du mot Grec *Arnes*, qui ſignifie des moutons. Rhéa fit accroire enſuite à Saturne, qu'elle avoit accouché d'un poulain, & le lui donna à dévorer; comme depuis, à la naiſſance de Jupiter, elle ſuppoſa une pierre, qu'elle préſenta à Saturne, enveloppée de langes.

ARNE, *Arne*, Ἄρνη, (*d*) nymphe qui fut changée en chouette, parce que ayant vendu ſa patrie, on marqua ſon avarice par le ſymbole de cet oiſeau, qui, ſelon l'opinion populaire, aime l'argent.

ARNÉ, *Arne*, Ἀρνὴ, (*e*) fille d'Éole II, roi d'Éolide, païs qui fut appellé depuis Theſſalie. Cette Princeſſe étant devenue groſſe, prétendit qu'elle avoit eu commerce avec Neptune; mais, Éole, ſon pere, ne croyant nullement que Neptune eût jamais eu la

(*a*) Strab. p. 411. Pauſ. p. 605. Plin. L. IV. c. 7. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 14.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 1.

(*c*) Pauſ. pag. 466.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. pag. 74.

(*e*) Diod. Sicul. p. 187, 188. Pauſ. p. 605. Myth. par M. L'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 378.

Digitized by Google

jouissance de sa fille, la donna à un Métapontin, que le hazard avoit amené-là, avec ordre de l'amener avec lui à Métaponte.

Cet homme ayant obéi à ce commandement, Arné enfanta dans Métaponte deux fils appellés, l'un Éole, & l'autre Béotus. Le Métapontin, qui étoit sans enfans, les adopta pour obéir à un oracle, qui le lui avoit ordonné. Lorsqu'ils furent devenus grands, ils se servirent de l'occasion d'une émeute, qui s'éleva dans cette ville pour se saisir du royaume. Dans la suite, ils tuérent Autolyte, femme du Métapontin, en voulant prendre le parti de leur mere, avec qui elle étoit entrée en contestation. Mais, ce meurtre ayant irrité le Métapontin, ils furent tous deux obligés de s'enfuir sur mer, avec Arné leur mere, & plusieurs de leurs amis.

ARNÉE, *Arnæus*, Ἀρναῖος, autrement appellé Irus. *Voyez* Irus.

ARNÉE, *Arnæus*, Ἀρναῖος, nom d'un Centaure.

ARNIENSIS [la Tribu], (*a*) *Tribus Arniensis*. C'est l'une des quatre Tribus rustiques, que les Romains établirent l'an de Rome 368. Cette Tribu est ainsi nommée dans toutes les éditions de Tite-Live. Il y a cependant quelques Modernes, qui ont cru devoir l'appeller plutôt Narniensis, de la rivière de Nar, parce que les Romains n'avoient point encore pénétré jusqu'à l'Arne. Mais, M. Boindin aimeroit encore mieux la nommer Anienſis de l'Anio; premièrement, parce que cette rivière est encore plus proche de Rome, & qu'il est certain que les Romains avoient alors des terres sur ses bords; au lieu qu'il n'y a pas la moindre preuve qu'ils en eussent encore sur l'Arne, ni sur le Nar.

Secondement, parce qu'il y avoit constamment une des trente-cinq Tribus, nommée Anienſis, comme on le peut voir par une infinité de passages & d'inscriptions; au lieu qu'il n'y en a pas une seule, où se trouve le mot *Narnienſis*.

Troisièmement, parce qu'il est certain qu'il y en avoit encore une autre, appellée Arnienſis, qui ne se trouveroit plus, si on lisoit Narnienſis ici; c'est-à-dire, au Ve chapitre du VIe livre; au lieu qu'en lisant en cet endroit Anienſis, & Arnienſis dans la suite, ce ne sera qu'une simple transposition, causée par la ressemblance de nom.

Quatrièmement, parce qu'il paroît que cette Tribu, nommée Arnienſis, étoit la dernière & la plus éloignée de toutes les Tribus rustiques, & par conséquent postérieure à celle qui étoit sur l'Anio, comme on le peut voir par ce passage de Cicéron contre Rullus, à l'occasion des terres, dont il vouloit faire le partage, *à Romulia ad Arnienſem*; c'est-à-dire, depuis la première des Tribus rus-

(*a*) Tit. Liv. L. VI. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 80. 81.

Digitized by Google

tiques jusqu'à la dernière, ou depuis la plus proche de la ville jusqu'à la plus éloignée.

Cinquièmement enfin, parce qu'en fait de restitution, on ne sçauroit être trop retenu, & qu'une simple transposition de nom est plus facile à supposer qu'un changement entier, contraire à tous les Auteurs, & démenti par toutes les inscriptions. *Voyez* Anienſis.

ARNISCUS, *Arniſcus*, (*a*) Ἀρνίσκος, Éléen, qui fut pere de Lampus.

ARNISSE, *Arniſſa*, Ἀρνίσσα, (*b*) ville de Gréce dans la Macédoine. Ptolémée la met au païs des Taulentiens, ſitué ſur le bord de la mer.

ARNODE, nom que les Grecs donnoient à ceux qui alloient dans les feſtins & dans les aſſemblées, réciter des vers d'Homère. Ils portoient à la main une branche de laurier.

Ce mot vient du Grec ἀρνὸς, qui ſignifie un agneau, qu'on leur donnoit d'ordinaire pour récompenſe, & ᾠδὴ, *cantus*, chant. On les appelloit auſſi Rhapſodiſtes.

ARNON, *Arnon*, Ἀρνών, (*c*) fleuve de Paleſtine, connu dans l'Écriture ſous le nom de torrent. Dom Calmet dit qu'il prend ſa ſource dans les montagnes de Galaad ou des Moabites, & qu'il ſe rend dans la mer Morte. Il ajoûte qu'il coule d'abord du ſeptentrion au midi, puis de l'orient au couchant, & qu'il va tomber dans la partie orientale de la mer Morte. Voici comme l'Écriture en parle: » Les enfans d'Iſraël étant partis » du torrent de Zared, campé- » rent en de-çà de l'Arnon, qui » eſt dans le déſert, & qui ſort » des confins des Amorrhéens; » car, l'Arnon eſt la frontière de » Moab, & ſépare les Moabites » des Amorrhéens. «

Séhon, roi des Amorrhéens, n'ayant pas voulu accorder aux Iſraëlites le paſſage par ſon païs, entreprit de les combattre. Mais, ce Prince fut défait & paſſé au fil de l'épée avec tout ſon peuple. Son païs, depuis le fleuve d'Arnon juſqu'au Jéboc & juſqu'au païs des Ammonites, paſſa par ce moyen ſous la domination des Iſraëlites.

ARNONA, *Arnona*, canton ſitué au de-là du Jourdain, qui s'étendoit le long du fleuve Arnon.

ARNUPHIS, *Arnuphis*, (*d*) Ἀρνοῦφις, Égyptien ſçavant dans la magie. Cet Arnuphis, ſelon Dion, fit tomber, par le moyen de ſon art, cette pluie miraculeuſe, qui ſauva l'empereur Marc-Auréle & ſon armée d'un très-grand péril. C'eſt un conte de la part de Dion. On ſçait que ce miracle fut accordé aux prieres des Chrétiens, qui étoient dans cette armée.

ARNUS, *Arnus*, Ἄρνος, (*e*)

(*a*) Pauſ. pag. 374.
(*b*) Thucyd. pag. 338. Ptolem. L. III. c. 13.
(*c*) Numer. c. 21. v. 12. *& ſeq.*
(*d*) Dio. Caſſ. p. 805. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 419.
(*e*) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 222. Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. 22. c. 2.

Digitized by Google

fleuve d'Italie, qui avoit sa source au mont Apennin. Strabon rapporte qu'à l'endroit, où il se joignoit à l'Ésar ou l'Auser, ils se heurtoient l'un l'autre avec une telle violence, qu'ils s'élevoient au point que ceux, qui étoient sur le bord de part & d'autre, ne pouvoient se voir; ce qui devoit rendre le passage de ce lieu très-difficile.

Voici un autre récit bien moins croyable, c'est que lorsque ces deux fleuves coulérent pour la première fois des montagnes, ceux du païs voulurent s'opposer à ce qu'ils se joignissent, de peur qu'ils n'inondassent les campagnes d'alentour. Mais, les fleuves leur promirent que cela n'arriveroit pas, & ils tinrent parole.

Ce conte a été démenti plus d'une fois par l'expérience. En effet, Tite-Live, sous l'an de Rome 535, dit d'Annibal, qu'il auroit pu se rendre à Arrétie par une route plus commode, mais plus longue, si l'empressement qu'il avoit de joindre le consul Flaminius, ne lui eût fait préférer un chemin plus court à travers un marais dans lequel le fleuve Arnus s'étoit alors débordé, avec plus d'abondance que de coûtume.

L'Arnus traversoit l'Italie du nord au couchant, où il se déchargeoit, dans la mer. C'est aujourd'hui l'Arno dans la Toscane.

ARNUS, *Arnus*, Ἄρνος, (*a*) fameux devin, qui vint à Naupacte, du tems d'Hyppotès, fils de Phylas, & petit-fils d'Hercule. Hyppotès le prit pour un espion, & le tua. Aussi-tôt, la peste commença à causer de grands ravages. L'oracle fut consulté suivant la coûtume; & on apprit qu'Apollon vengeoit, par ce fléau, la mort de son devin, & que, pour appaiser ce dieu, il falloit bannir le meurtrier, & établir des jeux funébres à l'honneur d'Arnus; ce ce qui fut exécuté. Et ces jeux furent fort célebres dans la suite, sur tout à Lacédémone.

AROANIENS, *Aroania*, Ἀροανία. (*b*) Les monts Aroaniens étoient situés au-dessus de la ville de Nonacris en Arcadie. On y montroit une grotte, où l'on dit que les filles de Prœtus, dans leur démence, allérent se cacher, jusqu'à ce que Mélampus, par une vertu secréte & par des expiations, les en retira, pour les mener en un lieu que l'on nommoit Luses. La plus grande partie des monts Aroaniens étoit habitée par les Phénéates.

AROANIUS, *Aroanius*, (*c*) Ἀροάνιος, fleuve d'Arcadie, appellé autrement Olbius. On dit qu'il y avoit dans le païs un canal fait par Hercule, auquel l'Aroanius communiquoit. Ce fleuve arrosoit les terres des Phénéates, au travers desquelles le canal en question avoit été conduit par ce fameux héros. Une rivière, qui passoit à Clitore, & qui portoit le même nom que cette ville, se

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 90, 91.

(*b*) Paus. pag. 485.

(*c*) Paus. pag. 478, 486. *& seq.*

Digitized by Google

déchargeoit à sept stades de-là dans l'Aroanius.

On dit que ce dernier fleuve nourrissoit plusieurs sortes de poissons, & entr'autres ce que les habitans du païs appelloient des Précides, qui, selon eux, avoient un cri semblable à celui des grives. Pour moi, dit Pausanias, j'ai vu de ces poissons hors de l'eau, & je n'ai entendu aucun cri, quoique je sois resté sur le bord du fleuve jusqu'après le coucher du soleil, parce qu'on m'assuroit que c'étoit particulièrement en ce tems-là qu'ils se faisoient entendre.

AROD, *Arod*, Ἀρώδ, (*a*) l'un des fils de Gad, fut chef de la famille des Arodites. C'est le même qui suit. *Voyez-en* l'article.

ARODI, *Arodi*, Ἀρωδεῖς, (*b*) fils de Gad. Il avoit six freres, Séphion, Haggi, Suni, Ésébon, Éri & Areli.

ARODITES, *Aroditæ*, (*c*) peuples qui descendoient d'Arod, cinquième fils de Gad.

AROÉ, *Aroa*, Ἀρόα, nom que porta d'abord la ville de Patra en Achaïe. *Voyez* Patra.

ARŒOTATA, *Arœotata*, (*d*) nom d'un des mois de l'année Cappadocienne, autrement appellé Adraostata. Il commençoit le 10 Février.

AROER, *Aroër*, Ἀροήρ, (*e*) ville de Palestine dans la tribu de Gad. Elle étoit située dans une vallée sur les bords du fleuve Arnon. Comme cette ville avoit été ruinée, lorsque les Israëlites s'étoient emparés du païs d'Argob, dont elle dépendoit, les enfans de la tribu de Gad la rebâtirent, quand elle leur eut été donnée.

AROER, *Aroër*, Ἀροήρ. (*f*) Un Auteur moderne place une ville de ce nom près de Rabbath des Ammonites, autrement Philadelphie. Il croit que c'est de cette Aroër qu'il est parlé au troisième chapitre de Josué & à l'onzième des Juges.

AROER, *Aroër*, Ἀροήρ, (*g*) autre ville de Palestine dans la tribu de Juda. Les habitans de cette ville furent du nombre de ceux, à qui David envoya du butin qu'il avoit pris aux ennemis, en leur disant : » Recevez cette béné-» diction des dépouilles des enne-» mis du Seigneur. «

On prétend que cette ville d'Aroër, dans la tribu de Juda, peut aussi s'entendre d'Aroër au de-là du Jourdain. David avoit demeuré quelque tems dans les terres de Moab ; & il pouvoit avoir laissé quelques-uns de ses parens à Aroër. Mais, on lit dans Josué, suivant les Septante, Aroër ou Aroël, qui pourroit bien être Aroër de Juda. Et Eusébe & S. Jérôme parlent d'Arür, à vingt milles de Jérusalem vers le nord. Aroër, en Hébreu, signifie de la bruyere. Ainsi, il est fort possible qu'il y ait eu dans le païs plusieurs lieux qui tiraſſent leur nom

(*a*) Numer. c. 26 v. 17.
(*b*) Genes. c. 46. v. 16.
(*c*) Numer. c. 26. v. 17.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 41.
(*e*) Numer. c. 32. v. 34. Deuter. c. 2. v. 36. c. 3. v. 12.
(*f*) Josu. c. 13. v. 25. Judic. c. 11. v. 33.
(*g*) Reg. I. I. c. 30. v. 28.

de

Digitized by Google

de celui d'Aroër, pris en cette signification.

AROMATE, *Aromata*, terme qui se dit d'une drogue, d'une plante, ou d'une composition odoriférante, qui a une odeur forte, pénétrante & agréable. On aromatise une composition, lorsqu'on anime les drogues qui y sont entrées, par quelques ingrédiens Aromatiques, qui augmentent ou relévent l'odeur des premières drogues, qui ne se faisoient presque point sentir, ou dont l'odeur ne plaisoit pas.

Il est dit, dans le nouveau Testament, que les trois Maries achetérent des Aromates pour venir oindre le corps de Notre Sauveur. On remarque que la plûpart des Traducteurs François ont évité de se servir de ce terme. Le P. Bouhours a mis des drogues Aromatiques, Port-Royal & M. Simon, des parfums; ce qui montre que ce terme n'est reçu que parmi les Médecins, & que, dans l'usage ordinaire, on ne l'emploie pas.

Les vrais Aromates sont des épiceries, qui viennent d'Orient, comme le poivre, la muscade, l'aloës, le baume, l'encens, &c.

ARONDEL, *ou* ARUNDEL [les Marbres d']. Thomas Howard, duc de Nortfolck, comte d'Arondel & de Surrei, maréchal d'Angleterre, envoya au Levant Guillaume Pétrée, pour y rechercher les plus curieux monumens de l'Antiquité; d'où il rapporta, ce que nous appellons les Marbres d'Arondel, dont il est souvent parlé parmi les Sçavans.

Il les racheta, à ce que quelques-uns disent, des mains des Turcs, qui les avoient enlevés à un sçavant Homme, que le fameux de Peiresc avoit envoyé dans la Gréce & dans l'Asie, pour le même dessein. Ces Marbres, qui furent rangés à Londres dans les salles & dans les jardins du comte d'Arondel, sur le bord de la Tamise, avoient été trouvés dans l'isle de Paros. Ils contiennent une Chronique, où les principales époques de l'histoire des Athéniens sont marquées exactement & distinctement, depuis la première année de Cécrops, qui commence, suivant cette Chronique, à l'an de la période Julienne 3132, 1582 ans avant J. C., & finit l'an de la période Julienne 4360, & 354 ans avant J. C.

Jean Selden composa un livre en 1629, dont le titre est *Marmora Arundelliana*, où il explique ces belles Antiquités. Lydiat & Palmérius y ont ajoûté des doctes remarques; & le P. Pétau, Saumaise, Vossius & plusieurs autres sçavans Chronologistes, en ont tiré de grands secours, pour fixer la Chronologie des Grecs. En 1677 Humfride Prideaux a donné au public un recueil de ces Marbres, & de quelques autres fort curieux, qui ont été donnés à l'université d'Oxford, sous le titre de *Marmora Oxonienſia*, &c.

Ces anciens Marbres nous découvrent ce qu'il y a eu jusqu'à présent de plus inconnu, touchant l'Histoire & la Chronologie des Grecs. Parmi les soixante-dix-

Digitized by Google

neuf époques, qu'ils nous marquent, on en trouve trois assez particulières; sçavoir, la neuvième qu'ils comptoient de l'arrivée du premier navire, qui étoit venu d'Égypte en Gréce, 1512 ans avant J. C.; la douzième qui se prenoit du tems que Cérès étoit arrivée à Athènes, sous le regne d'Érechthée; & la quarantième, qui se marquoit du jour que la comédie avoit commencé d'être jouée à Athènes, sur une scène réglée, qui étoit de l'invention du poëte Susarion. Un autre de ces Marbres nous représente ce qui a donné lieu à la fable des Centaures, qui est la chasse des taureaux, que les Thessaliens inventérent, & que Jules César introduisit dans le cirque à Rome.

Ces illustres monumens nous fournissent quantité d'autres belles remarques de toutes les manières. On y apprend que du tems de Macrobe, on cessa de brûler les corps morts; qu'il n'étoit permis à Rome qu'aux Empereurs, aux Vestales, & aux Hommes illustres, d'avoir leurs tombeaux dans la ville, & plusieurs autres curiosités très-considérables.

AROTES, nom que les Syracusains donnoient à des personnes de condition libre, que la pauvreté réduisoit à servir pour subsister.

Ce mot vient du Grec ἀρότης, *arator*, laboureur; apparemment parce que la Sicile étant abondante en bled, & son plus grand commerce se faisant en bled, le principal service, que l'on tiroit de ces gens, étoit le labourage.

AROURE, *Arura*, nom d'une mesure de terre des anciens Égyptiens, qui contenoit environ les deux tiers de notre arpent.

Hérodote parle de certaines troupes des Égyptiens, nommées Calasiries, qui étoient au nombre de 250000, & qui servoient tour à tour dans les gardes du Roi. Il donnoit à chaque soldat, pour s'entretenir, douze Aroures de terre.

Richard Cumberland dit que chaque Aroure faisoit un carré parfait, dont chaque côté étoit de cent coudées de long. Le même Auteur croit que Séfostris, qui partagea l'Égypte en trente-six noms, fut aussi l'inventeur des Aroures. On dit encore Arure.

ARPA, *ou* ARPHA, nom propre d'une divinité, dont il est souvent parlé dans la vie de Saint Potin, qui souffrit le martyre, l'an de J. C. 166 ou 168, sous Antonin Pie. On croit que c'est une de ces petites divinités, appellées *Dii minorum gentium*, de laquelle nous ne sçavons rien, non plus que de beaucoup d'autres de la même espèce. Elle se trouve cependant jointe, dans cette vie de S. Potin, à Jupiter, à Ariana & à Minerve.

ARPAGE, *Arpagus*, du Grec ἁρπάζω, *rapio*, je ravis. C'est dans les anciennes inscriptions un enfant mort au berceau. C'étoit l'usage parmi les Romains de ne point faire de funérailles pour les enfans, qui mouroient au berceau. L'on ne brûloit point leurs corps, & l'on ne leur dressoit ni tombeau ni épitaphe; ce qui a fait dire à Juvenal :

Digitized by Google

Terrâ clauditur infans
Vel minor igne rogi.

On les brûla depuis, quand ils avoient vécu plus de 40 jours, & quand ils avoient pouſſé quelques dents. On appelloit ces morts des rapts. Le mot *Arpagi* ſignifie la même choſe en Grec; & Euſtathe nous apprend que c'étoit la coûtume des Grecs aux funérailles des enfans, de ne les célébrer, ni de nuit, ni au grand jour, mais au lever de l'aurore, avant que le ſoleil parût; ce qu'ils appelloient le rapt du jour.

ARPENT, *Jugerum.* (*a*) Chez les Romains, l'Arpent étoit une meſure de 240 pieds en longueur, & de 120 en largeur; ce qui fait 28800 pieds en quarré. La moitié d'un Arpent étoit nommé Actus.

Aujourd'hui, l'Arpent eſt différent, ſelon les diverſes provinces; & il eſt ordinairement de cent perches.

ARPENTAGE, *ou* GÉODÉSIE, (*b*) eſt proprement l'art, ou l'action de meſurer les terreins; c'eſt-à-dire, de prendre les dimenſions de quelques portions de terre, de les décrire, ou de les tracer ſur une carte, & d'en trouver l'aire.

L'Arpentage eſt un art très-ancien. On croit même que c'eſt lui qui a donné naiſſance à la Géométrie. L'invention en eſt attribuée aux Égyptiens, qui furent obligés d'y avoir recours, pour reconnoître leurs terres, couvertes tous les ans par le débordement du Nil.

ARPHAD, *Arphad*, Ἀρφάδ, *vel* Ἀρφάθ, (*c*) ville célebre, dont il eſt ſouvent parlé dans l'Écriture. Elle eſt toujours miſe avec la ville d'Émath. Sennachérib ſe vante d'avoir réduit Arphad & Émath, & d'avoir détruit les dieux de l'une & de l'autre.

Nous ſçavons qu'Émath eſt Émeſe, & nous conjecturons qu'Arphad eſt la ville d'Arad ou Arvad, ainſi qu'elle eſt quelquefois appellée dans l'Hébreu. D'autres croyent que c'eſt la ville ou le bourg d'Arphas, marqué dans Joſephe, comme bornant les provinces, ou les cantons Gamalitique, Gaulanite, Batanée & Trachonite, du côté du nord ou de l'orient, comme Juliade les bornoit du côté du couchant & du midi.

Cette poſition conviendroit aſſez à Arphad, voiſine d'Émath; & Joſephe nous auroit rendu ſervice de marquer plus exactement la poſition d'Arphas. Dom Calmet conjecture que cette ville d'Arphas, déſignée par Joſephe, n'eſt autre que Raphanée ou Raphan, entre les mons Caſius & Anticaſius. Selon Joſephe, le fleuve Sabbatique couloit entre Arcé & Raphanée; & Étienne de Byzance met Raphanée près d'Épiphanie, aux environs d'Arad.

(*a*) Cout. des Rom. par M. Nieup. page. 322.
(*b*) Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 53.
(*c*) Reg. L. IV. c. 18. v. 34. c. 19. v. 13. Iſaï. c. 10. v. 9. c. 36. v. 19. & 37. v. 13. Jerem. c. 49. v. 23. Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 834. 976.

Digitized by Google

ARPHASACHÉENS, *Arphasachæi*, Ἀρφαραχαῖοι, (*a*) peuples de Samarie, qui étoient venus d'un endroit, qui étoit entre le Tigre & l'Euphrate. Ils s'oppoſérent à ce qu'on rebâtit le temple de Jéruſalem, après le retour du peuple Juif de la captivité de Babylone.

ARPHAXAD, *Arphaxad*, Ἀρφαξάδ, (*b*) fils de Sem, vint au monde deux ans après le Déluge. Arphaxad ayant vécu trente-cinq ans, engendra Salé. Après avoir engendré Salé, Arphaxad vécut quatre cens trois ans, & engendra des fils & des filles. Il mourut vers l'an du monde 2096 ou 2097.

ARPHAXAD, *Arphaxad*, (*c*) roi des Médes. Il y avoit environ ſix ans qu'Ochus regnoit ſur les Perſes, lorſque s'alluma, entre ce Prince & les Médes, la guerre dont il eſt parlé au commencement du livre de Judith, au ſujet de laquelle eſt nommé le roi Arphaxad.

Depuis que la nation des Médes avoit été ſoumiſe aux Perſes par Cyrus, elle n'avoit ſouffert le joug qu'avec peine. Accoûtumée à faire la loi au reſte de l'Aſie, elle ſe voyoit, à regret, réduite à plier ſous des maîtres étrangers. Elle avoit déjà tenté plus d'une fois, mais ſans ſuccès, de s'affranchir de la ſervitude & de remonter à l'empire, ſous le regne de Cambyſe. L'entrepriſe des Mages [car il étoient Médes] ne s'étoit pas ſoûtenue long-tems. Ils ne furent pas plus heureux depuis, ſous Darius Nothus, grand-pere d'Ochus, contre lequel ils ſe révoltérent. Il les força de rentrer ſous ſon obéiſſance, la dix-ſeptième année de ſon regne, comme nous l'apprennent deux Hiſtoriens, qui vivoient alors, Hérodote & Xénophon. M. Gibert croit que ce fut dans ce moment qu'Arphaxad commença à les gouverner. En effet, huit ans après, lorſque les Grecs paſſérent par la Médie dans leur fameuſe retraite, ce Prince y commandoit déjà, ſi, pourtant, dit M. Gibert, je ne me trompe pas, lorſque je le prends pour l'Arbacas de Xénophon.

Dans cette ſuppoſition, Arphaxad gouvernoit les Médes depuis cinquante ans, lorſqu'il ſe ſouleva contre Ochus; & certainement celui de l'Écriture a dû regner très-long-tems pour ſuffire à l'immenſe ouvrage des murailles d'Ecbatanes, qu'il fit conſtruire.

En effet, ſoit que les magnifiques murailles de cette ville euſſent été détruites par Darius Nothus; ſoit qu'après pluſieurs ſiécles, elles euſſent ſouffert de l'injure du tems; ſoit enfin qu'elles ne fuſſent plus aſſez fortes pour le deſſein, que méditoit Arphaxad, il entreprit d'en élever de nouvelles. Mais, ſuivant toute apparence, il ne ſuivit pas le plan des anciennes, & il ſe borna à une ſeule enceinte. Il la fit bâtir de pierres de taille toutes égales dans leur grandeur qui étoit prodigieu-

(*a*) Eſdr. L. I. c. 5. v. 6.
(*b*) Geneſ. c. 11. v. 10. *& ſeq.*
(*c*) Judith. c. 1. v. 1. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 48. *& ſuiv.*

Digitized by Google

ſe. Il lui fit donner ſoixante-dix coudées de hauteur ſur trente d'épaiſſeur. Elle étoit flanquée de tours quarrées, hautes de cent coudées & ſaillantes de vingt pieds en avant ſur le mur. La beauté des portes répondoit à celle des autres ouvrages. Ceux, qui ont traduit le livre de Judith dans les langues vulgaires, & la plûpart des Critiques, ont preſque tous fait dire à l'Auteur ſacré, qu'Arphaxad fonda ou bâtit Ecbatanes. Cependant, le texte Grec porte ſeulement qu'il y bâtit des murailles; & l'expreſſion, dont l'édition Latine ſe ſert, n'a pas le plus ſouvent une autre ſignification dans l'Écriture, que celle d'environner une ville de remparts, de la fortifier, de la réparer.

Arphaxad, après s'être ainſi aſſuré d'une forteresſe, qu'il croyoit avoir miſe à l'abri de toute inſulte, profitant de l'averſion, que les Médes conſervoient toujours pour la domination des Perſes, ſe ſouleva contre Ochus, prit le titre de Roi & en uſurpa l'autorité. Si les Hiſtoriens profanes, qui ont preſque entièrement négligé les affaires intérieures de l'empire des Perſes, ne parlent pas, avec toute l'étendue & toute la clarté que l'on pourroit ſouhaiter, de cette guerre des Médes, ils en diſent cependant aſſez pour nous l'indiquer, & nous prouver qu'ils en ont eu quelque connoiſſance.

Cette guerre dura ſix ans entiers. Les peuples voiſins du Tigre & de l'Euphrate avoient groſſi le parti des rebelles. Ceux qui habitoient la plaine de l'Araxe au nord de la Médie, les Élyméens au midi, & pluſieurs autres s'y étoient auſſi réunis. Avec des forces ſi conſidérables, Arphaxad donnoit ſans doute bien de l'embarras à Ochus, & remportoit quelquefois ſur lui des avantages, qui pouvoient le flatter qu'il réuſſiroit enfin dans ſes projets. On peut juger de la bravoure de ſes ſoldats par l'exemple de celui, qui oſa un jour défier toute l'armée d'Ochus de trouver un homme, qui voulût ſe battre avec lui ſeul à ſeul. Perſonne n'oſoit en effet accepter le défi, lorſqu'un jeune Perſe, nommé Codoman, ſe préſenta courageuſement au Caduſien, le vainquit & rétablit, en le tuant, la gloire de ſa nation preſque perdue.

Ochus, de ſon côté, obligé d'avoir recours aux peuples tributaires ou vaſſaux de ſon empire, pour en tirer des ſecours, qui le miſſent en état de triompher de ſon ennemi, ſe vit preſqu'entièrement fruſtré de ce qu'il en attendoit. Les échecs, qu'il avoit reçus, ſembloient promettre ſa chûte à ces peuples, qui ne la ſouhaitoient guere moins que les rebelles, & ils ſe flattérent de la hâter par leur refus. La Cilicie, la Syrie, la Phénicie & l'Égypte furent vainement ſollicitées par ceux qu'il y envoya. Ils ne purent rien obtenir; quelques-uns même y furent inſultés. Ochus ſe promit bien d'en prendre une vengeance éclatante, lorſque l'état de ſes affaires le lui permettroit. Mais, dans ce moment, il fallut diſſi-

Digitized by Google

muler. Cependant, la fortune des armes changea & lui devint favorable ; & la douzième année de ſon regne, il remporta ſur les Médes une victoire ſignalée dans les campagnes de Ragau. Cette ville, que les Grecs ont appellée Ragès, étoit ſituée preſqu'à l'entrée des montagnes des Caduſiens, où Arphaxad ſe ſauva avec les débris de ſon armée, abandonnant Ecbatanes & ſes autres places au vainqueur. Il eſpéroit peut-être que, tandis qu'elles amuſeroient Ochus par leur réſiſtance, il auroit le tems de réparer ſes forces. Mais, Ochus prévint ſes projets par la rapidité de ſes conquêtes, & l'atteignit dans ſa retraite, avant qu'il pût être remis de ſon premier échec. Une ſeconde victoire mit le ſceau à la première. Arphaxad lui-même y fut tué, & tout ce qui lui étoit reſté de troupes, fut taillé en piéces.

En ſuivant le ſentiment de M. Gibert, que je n'ai fait que copier, je me ſuis beaucoup éloigné du ſentiment commun, qui fait notre Arphaxad, fils de Déjoce, fils connu ſous le nom de Phraorte, qui vivoit environ trois cens ans auparavant. Voici ſur quels fondemens eſt appuyé le ſentiment de M. Gibert. » J'ai cru, dit ce ſçavant » Académicien, pouvoir conjecturer que l'Arphaxd, roi des » Médes, de Judith, étoit l'Arbacas, qui gouvernoit la Médie » au tems où Xénophon y paſſa » avec les Grecs dans ſa fameuſe » retraite. Je fonde cette conjecture ſur l'identité de noms, ſur » celle des lieux, ſur celle des » tems. Quant aux noms, je » ne crois pas qu'il ſoit poſſible » de conteſter raiſonnablement » qu'Arbacas, dans le Grec, ne » ſoit le même nom qu'Arphaxad » en langue Chaldéenne. L'identité des lieux ne peut ſouffrir le » moindre doute, puiſqu'ils ſont » tous deux placés en Médie. » L'identité des tems fera-t-elle » plus de difficulté ? A la vérité, » Arphaxad n'eſt nommé que » dans une hiſtoire arrivée quarante-deux ans après le tems » où l'on trouve Arbacas pour la » première fois ; mais, il y eſt » nommé comme regnant en Médie depuis un très-long-tems ; » depuis un tems, dis-je, qui a » ſuffi aux bâtimens les plus conſidérables & les plus vaſtes ; & » certainement ce tems peut remonter ſans peine juſqu'à celui » d'Arbacas. Objectera-t-on que » l'un étoit roi des Médes, & » que l'autre n'en étoit que Satrape ? Mais, 1.° cette objection » ſeroit ſans fondement, puiſque » Xénophon ne dit pas, ſous quel » titre il commandoit en Médie ; » & que parmi ceux qu'il nomme » avec lui, il y en a qui avoient » le titre de Roi, comme Mithridate, Syenneſis, Seuthès, & » autres. 2.° Quand il ne ſeroit » nommé que Satrape de Médie » dans l'hiſtorien Grec, qui en » parle dans un tems où il étoit » encore ſoumis aux rois de Perſe, ſeroit-il extraordinaire que » l'Auteur ſacré, qui n'en parle » que depuis ſa révolte, lui eût » donné le titre de Roi, qu'il prit » ſans doute, en ſe révoltant ?

Digitized by Google

» 3.° Enfin, il eſt certain que » l'Écriture donne ſouvent le » nom de Roi à de ſimples juges, » à des gouverneurs, à des ma- » giſtrats, comme le remarquent » tous les Commentateurs; & il » ne ſeroit pas difficile d'en citer » pluſieurs exemples. «

ARPI, *Arpi*, Ἄρποι, (*a*) ville d'Italie au païs des Apuliens Dauniens, ſelon Ptolémée. Elle étoit ſituée dans une plaine à quelque diſtance de la mer. Elle fut autrefois une des plus grandes d'Italie, comme cela paroiſſoit par ſon enceinte. On l'appella d'abord Argos Hirpium, enſuite Argyripe ou Argyrippe, & enfin Arpi. On en rapporte la fondation à Dioméde. Lorſque ce Prince jetta les fondemens d'Arpi, il détruiſit la nation des Monadiens, & celle des Dardiens, qui étoient en poſſeſſion du païs. Apine & Trice, deux villes, qui paſſérent depuis en proverbe, eurent la même deſtinée.

Strabon remarque que, de ſon tems, on voyoit encore pluſieurs veſtiges, qui prouvoient que Dioméde avoit autrefois regné dans ce païs, comme les deux iſles ſituées auprès de la mer, qui s'appelloient Diomédées, & dont l'une étoit habitée, & l'autre déſerte. Ce fut dans celle-ci, ajoûte Strabon, que l'on dit encore que Dioméde fut enlevé, & ſes compagnons changés en oiſeaux.

Les Arpiniens, durant la ſeconde guerre Punique, ayant abandonné le parti des Romains pour embraſſer celui des Carthaginois, le conſul Q. Fabius vint former le ſiége de leur ville vers l'an 213 avant J. C. S'étant campé environ à cinq cens pas de-là, après en avoir examiné de près la ſituation & les murailles, il réſolut de l'attaquer par l'endroit, qui, étant le plus fort, étoit auſſi le moins gardé par les ennemis. Ayant pris toutes les meſures néceſſaires, & préparé toutes les machines qu'on met en uſage en pareil cas, il choiſit les plus braves capitaines & les meilleures compagnies de ſon armée. Il nomma, pour les commander, ceux des tribuns ſur la valeur deſquels il comptoit le plus, leur donna à chacun ſix cens hommes, nombre qui lui parut ſuffiſant pour une pareille entrepriſe, & leur ordonna de porter leurs échelles de ce côté-là, à la quatrième veille de la nuit.

Il y avoit en cet endroit-là une porte baſſe & étroite, qui donnoit ſur une rue peu fréquentée dans une partie de la ville preſque déſerte. Il ordonna à ſes gens, qu'après avoir eſcaladé la muraille, ils rompiſſent cette porte en-dedans de la ville; & qu'après s'être rendus maîtres de cette partie, ils lui en donnaſſent avis par un coup de trompette, afin qu'il fît avancer le reſte de ſes troupes; de ſon côté, il devoit avoir ſoin que tout fût prêt à les ſeconder. La choſe

(*a*) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 283. 284. Plin. L. III. c. 11. Tit. Liv. L. IX. c. 13. L. XXII. c. 9, 12. L. XXIV. c. 3, 45. *& ſeq.* L. XXV. c. 15. Virg. Æneid. L. X. v. 28. L. XI. v. 250, 428. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 402, 403.

Digitized by Google

fut ponctuellement exécutée ; & ce qui paroiſſoit devoir être un obſtacle à l'accompliſſement de leur deſſein, fut ce qui contribua le plus à en dérober la connoiſſance aux ennemis. Une pluie, qui commença à tomber vers le minuit, obligea les ſentinelles de ſe mettre à couvert en abandonnant leurs poſtes. L'eau, tombant d'abord avec beaucoup de violence & de fracas, empêcha qu'on n'entendît le bruit, que faiſoient les Romains, en rompant la porte. Mais enſuite, l'orage venant à s'appaiſer, la pluie, qui continuoit toujours, mais qui frappoit les oreilles avec plus de lenteur & d'égalité, endormit la plus grande partie des aſſiégés. Les ſoldats de Fabius s'étant emparés de la porte & du quartier, qui en étoit voiſin, ordonnérent aux trompettes de ſe placer, à diſtances égales, dans la rue, & de ſonner, pour avertir le Conſul & l'attirer de ce côté-là. Fabius n'eut pas plutôt entendu le ſignal, dont il étoit convenu, qu'il fit avancer ſes troupes, & entra dans la ville, un peu avant le jour, par la porte, qu'il avoit fait abattre.

Ce fut alors que les ennemis s'éveillérent, la pluie ayant ceſſé dans le tems que le jour commença. La garniſon qu'Annibal avoit miſe dans Arpi, étoit de cinq mille hommes, auxquels les habitans avoient joint trois mille de leurs citoyens, qu'ils avoient armés à leurs dépens. Les Carthaginois, qui n'étoient pas bien aſſurés de leur fidélité, & qui craignoient qu'ils ne les attaquaſſent par derrière, les oppoſérent les premiers aux Romains. On combattit d'abord au milieu des ténébres & dans des rues étroites, les Romains s'étant emparés non ſeulement des avenues, mais même du toit des maiſons les plus voiſines de la porte, pour empêcher qu'on ne les bleſſât en lançant des traits d'un lieu élevé. Pendant qu'on en étoit aux mains, les Romains liérent converſation avec ceux des Arpiniens, qu'ils connoiſſoient de longue main. Ils leur demandoient, à quoi ils avoient penſé de livrer leur ville à Annibal, quelle injure ils avoient reçue des Romains, & quelle obligation ils avoient aux Carthaginois, pour avoir pris les armes en faveur d'une nation étrangère & barbare, contre un peuple né dans l'Italie comme eux, & dont ils étoient alliés depuis tant d'années; Quelle raiſon ils avoient de vouloir rendre l'Italie tributaire de l'Afrique.

Les Arpiniens répondirent qu'un petit nombre des premiers de la ville, ſans conſulter le reſte des habitans, les avoient vendus à Annibal ; qu'ainſi ils s'étoient trouvés pris & opprimés ſans le ſçavoir. Cet aveu donna lieu aux uns & aux autres d'entrer plus avant en matière ; juſqu'à ce qu'enfin le préteur d'Arpi ayant été conduit au Conſul, & les deux peuples s'étant réconciliés à la vue même de leurs drapeaux, tandis qu'on étoit aux mains, les habitans ſur la parole qu'on leur donna, d'oublier le paſſé, tournérent tout d'un coup leurs armes

Digitized by Google

contre les Carthaginois. Dans le même moment, environ mille Espagnols se rangérent aussi sous les enseignes du Consul, sans avoir exigé autre chose de lui, sinon que la garnison Carthaginoise seroit renvoyée saine & sauve. On ouvrit aussi-tôt les portes aux Carthaginois, sans leur faire aucun tort, suivant la parole qu'on en avoit donnée, & ils allérent trouver Annibal auprès de Salapie. C'est ainsi qu'Arpi rentra sous la puissance des Romains, sans perdre aucun de ses habitans, excepté celui qui les avoit trahis deux fois.

Cette ville, qui, dès le tems de Strabon, étoit si fort déchue de son ancienne splendeur, n'est plus rien aujourd'hui. Ses ruines prennent le nom de Li-Arpi dans la Capitanate, sur les bords de la rivière de Candelaro.

On prétend que les médailles d'Arpi portent un sanglier, & dans l'exergue ΑΡΠΑΝΩΝ; que ce sanglier est celui de Calydon; que Diomède ayant tué Agrius, roi de Calydon, ainsi que ses enfans, & voulant aller de-là à Argos, fut jetté par la tempête sur les côtes de la mer Ionienne; qu'ensuite ayant rendu des services signalés au roi Daunus, il épousa sa fille, reçut pour la dote de sa femme une partie du royaume, & y fonda plusieurs villes, & entr'autres, celle d'Arpi, sous le nom d'Argos Hippium.

ARPINATES, *Arpinates*, peuples d'Italie, qui habitoient la ville d'Arpine. *Voyez* Arpine.

ARPINE, *Arpinum*, (*a*) ville d'Italie qu'il ne faut pas confondre avec celle d'Arpie ou Arpos. Elle étoit située, suivant la carte de l'Italie par M. d'Anville, entre les Herniques, les Volsques & les Samnites. Il y en a qui la donnent aux seconds; d'autres aux derniers; ce qui paroît plus conforme au sentiment de Tite-Live. En effet, cet Auteur rapporte que les Samnites livrérent aux Romains la ville d'Arpine, ainsi que celles de Sora & de Censennia, l'an de Rome 448. Deux ans après, on accorda aux habitans, & en même-tems à ceux de Trébule, le droit de bourgeoisie.

Plus de cent ans après; c'est-à-dire l'an de Rome 563, & avant J. C. 189 ans, le tribun du peuple C. Valérius Tappus fit porter une loi, qui donnoit à ceux d'Arpine, ainsi qu'à ceux de Formies & de Fondi, le droit de suffrage, dont ils n'avoient pas joui jusqu'à ce tems, quoique citoyens Romains. Il y eut quatre autres tribuns du peuple, qui s'opposérent à cette loi, parce qu'on l'avoit proposée sans l'autorité du Sénat. Mais, après qu'on leur eût fait comprendre que c'étoit au peuple & non au Sénat, qu'appartenoit le pouvoir de donner droit de suffrage à qui bon lui sembloit, ils se désistérent. La loi passa donc. Elle portoit que ceux de Formies & de Fondi opineroient dans la tribu Emilienne, & ceux d'Arpi dans la tribu Cornélienne. Et ce fut pour

(*a*) Tit. Liv. L. IX. c. 44. L. X. c. 1. L. XXXVIII. c. 36. Plin. L. III. c. 5.

Digitized by Google

la première fois, qu'en vertu de cette ordonnance du peuple, ils furent adoptés dans ces deux tribus.

La ville d'Arpine avoit vu naître quelques-uns des plus grands Hommes de l'Antiquité, tels que Marius qui fut sept fois décoré du consulat, Cicéron le pere de l'éloquence Latine, Plaute & autres.

C'est aujourd'hui Arpino, qu'on voit dans la terre de Labour au royaume de Naples.

ARPINIENS, *Arpini*, (*a*) peuples ainsi appellés de la ville d'Arpi. Pline les appelle Arpaniens, & prétend que le bled, semé dans leur territoire, ne levoit point. D'autres les nomment Argyrippaniens & Argyrippéniens, ou Argyripéniens. *Voyez* Arpi.

ARPINIUS [C.], *C. Arpinius*, (*b*) chevalier Romain, du tems de Jules César. Il servit dans les Gaules sous ce général.

ARPUS, *Arpus*, (*c*) prince des Cattes. Sa femme & sa fille furent prises par Silius, l'an de Rome 769.

ARRABÉE, *Arrabæus*, (*d*) pere d'Amyntas, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Freinshémius, dans ses supplémens pour Quinte Curse, fait mention de cet Arrabée & de son fils Amyntas.

ARRACHION, *Arrachion*, Ἀρράχιων, (*e*) célebre Pancratiaste, qui fut couronné deux fois en la 52e & en la 53e Olympiade. Mais, en la suivante, sa victoire fut mémorable autant par la décision des Juges que par son courage. Car, ayant vaincu tous ses adversaires à la réserve d'un seul, qui lui disputoit la couronne d'olivier, celui-ci lui embrassa les jambes & se jetta en même-tems à son cou pour l'étrangler. Arrachion, en cet état, ne sçut faire autre chose que d'écraser un des doigts du pied à son adversaire, qui en ressentit une si grande douleur, qu'il lui céda la victoire, un moment avant qu'Arrachion étranglé rendît le dernier soupir. Les Éléens prononcérent en faveur d'Arrachion, & tout mort qu'il étoit, il fut couronné.

Dans la place publique de Phigalie, on voyoit la statue d'Arrachion. C'étoit une statue de marbre fort ancienne, comme il paroissoit sur tout à son attitude. Les pieds étoient presque joints, & les mains pendantes sur les côtés jusqu'aux cuisses. On prétend qu'il y avoit de l'écriture au bas; mais, du vivant de Pausanias, elle étoit entièrement effacée par le tems.

L'Athléte, dont il s'agit ici, est toujours nommé Archion dans les extraits de Phralitès. La leçon des imprimés est néanmoins la seule véritable. Elle est appuyée du témoignage de quelques autres Écrivains, tels sont Callistrate, Eusébe & Syncelle, qui ne diffé-

(*a*) Plin. L. II. c. 96. L. III. c. 11. Strab. pag. 283.
(*b*) Cæs. de Bell. Gall. p. 182, 183.
(*c*) Tacit. Annal. L. II. c. 7.
(*d*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.
(*e*) Paus. pag. 520. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 122. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 266. Tom. XIV. pag. 205, 206.

Digitized by Google

rent de Pausanias, qu'en ce qu'ils donnent à ce Pancratiaste le nom d'Arrichion. Le premier des Auteurs qu'on vient de citer, nous a conservé une description de la statue qui se voyoit à Phigalie, beaucoup plus détaillée que ne l'est celle de Pausanias. Et les deux autres, sçavoir, Eusébe & Syncelle, placent dans la 54e Olympiade la victoire & la mort d'Arrachion.

Philostrate nous a laissé une description très-vive d'un tableau, qui représentoit ce combat. » L'Athléte, dit-il, qui étrangle » Arrichion, a la mort peinte sur » le visage. Il fait signe de la main » qu'il n'en peut plus, & qu'il est » vaincu. Arrichion, au contrai- » re, porte toutes les marques » d'un victorieux. Il a le coloris » d'un homme plein de vigueur. » Sa sueur témoigne la même » chose; & il sourit comme s'il » vivoit encore, & qu'il sentît » tout le plaisir de la victoire. « Au reste, il ne sera pas inutile de remarquer, en passant, que le malheur qui étoit arrivé à Arrachion, détruit sans ressource une réflexion de Philostrate, qui n'a pas craint d'avancer que, dans les jeux Olympiques, jamais aucun des combattans n'étoit resté sur le champ de bataille.

ARRANGEMENT, *Compositio*, *Dispositio*, *Collocatio*, *Ordinatio*. (*a*) C'est la disposition des parties d'un tout en certain ordre.

Tout discours, de quelque nature qu'il soit, est composé de ce que les Grammairiens appellent les parties de l'Oraison; c'est-à-dire, de noms, de pronoms, de verbes, d'adverbes, &c. Toutes ces parties, quand elles sont bien liées entr'elles, & mises dans un certain ordre, produisent de bons vers ou de bonne prose. Mais, si elles sont jettées au hazard, sans régle & sans mesure, elles perdent toute leur vertu; & le mépris qu'elles attirent, retombe sur les pensées mêmes.

Il en est du choix des mots, par rapport à l'Arrangement qu'il faut leur donner, comme des pensées par rapport au choix des mots. Qu'on exprime la plus belle pensée en termes bas ou impropres, on la dégrade en quelque manière, & on lui ôte ce qu'elle a de noble & d'éclatant. De même, si les plus beaux mots sont mal arrangés, on ne tient plus aucun compte à l'Écrivain du soin qu'il a pris de les bien choisir. De-là vient que des Poëtes, dont les ouvrages ne pêchent, absolument parlant, ni par les pensées, ni par les mots, ni par l'ordonnance de leurs poëmes, se sont rendu ridicules par la mauvaise tournure de leurs phrases ou de leurs vers; & c'est ce qui a principalement décrié la Pucelle de Chapelain. En voici un exemple pris au hazard à l'ouverture de ce poëme:

De l'un à l'autre bout la déplorable France
Aux heureux révoltés prêtoit obéissance;

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 108, 109, 110.

Digitized by Google

Et Marne, & Seine, & Loire, à peine en leurs courans
Trouvoient un boulevard franc du joug des Tyrans.
Orléans ſeul encor de tant de places fortes,
Se pouvoit dire libre au dedans de ſes portes;
Bien qu'entre cent terreurs, il vit de toutes parts
Un armée innombrable entourer ſes remparts.

Ces vers, qui ne ſont pas à beaucoup près les plus durs du poëme, ont pourtant une rudeſſe bien choquante. En voici de Perrault, qui pêchent par le défaut contraire. Ils ſont mous, ſans cadence ni ſoûtien; & cela vient principalement de ce que le tiſſu des mots en eſt trop lâche, & qu'ils ne ſe prêtent mutuellement aucun appui; car, les penſées en ſont raiſonnables, & les termes n'ont rien de bas ni d'impropre.

La belle Antiquité fut toujours vénérable,
Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable.
Je vois les Anciens ſans plier les genoux;
Ils ſont grands, il eſt vrai, mais hommes comme nous;
Et l'on peut comparer, ſans craindre d'être injuſte,
Le ſiécle de Louïs au beau ſiécle d'Auguſte.

Pour mieux faire ſentir ce que je dis, oppoſons à ces deux paſſages, le commencement du deuxième chant de l'Art poëtique de Deſpréaux, où la matière, qui eſt ſimple & commune, ne demande rien de recherché, ni dans les penſées, ni dans les expreſſions.

Telle qu'une bergere aux plus beaux jours de fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans méler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens.
Telle aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.

Il eſt aiſé de voir que ces vers tirent preſque tout leur mérite de l'Arrangement des mots; & cette vérité ſera encore plus ſenſible, ſi l'on en change la conſtruction.

Telle qu'aux plus beaux jours de fête, une bergere
Ne charge point ſa tête de rubis ſuperbes,
Et cueille ſes plus beaux ornemens en un champ voiſin,
Sans méler l'éclat des diamans à celui de l'or;
Telle une Idyle élégante, aimable en ſon air,
Mais humble dans ſon ſtyle, doit éclater ſans pompe.

Enfin, pour achever la dé-

Digitized by Google

monſtration de ce qu'on vient d'établir, il ſuffira d'oppoſer aux vers de Chapelain & de Perrault, un paſſage en proſe de M. Boſſuet, où la nobleſſe des penſées & des expreſſions eſt encore admirablement rehauſſée par tout ce que l'Arrangement des mots peut y ajoûter de magnificence. Cet illuſtre Prélat parle du retour de la reine d'Angleterre en France, lorſque Charles I. eut été arrêté par la faction du parricide Cromwel.

» O voyage bien différent de » celui qu'elle avoit fait ſur la » même mer, lorſque venant » prendre poſſeſſion du royaume » de la grande Bretagne, elle » voyoit, pour ainſi dire, les » ondes ſe courber ſous elle, & » ſoumettre toutes leurs vagues à » la dominatrice des mers! Main- » tenant chaſſée, pourſuivie par » ſes ennemis implacables, qui » avoient eu l'audace de lui faire » ſon procès, tantôt ſauvée, tan- » tôt preſque priſe, changeant de » fortune à chaque quart d'heure, » n'ayant pour elle que Dieu, & » ſon courage inébranlable, elle » n'avoit, ni aſſez de voiles, ni » aſſez de vent, pour favoriſer ſa » fuite précipitée. «

Envain, pour conſtruire un édifice, raſſembleroit-on les plus belles pierres & les marbres les plus précieux; leur beauté ne peut plaire à la vue, qu'autant que l'architecte ſçait les mettre en œuvre, & les diſtribuer avec ſymmétrie. Il en eſt de même des plus beaux mots. L'oreille n'eſt flattée de leurs ſons, qu'autant qu'ils ſont diſtribués avec une certaine proportion. *Voyez* Harmonie méchanique & Harmonie imitative.

ARRAS [la Ville d']. *Voyez* Atrebates.

ARRÉPHORIES, *Arrephoria*, (*a*) fêtes qui ſe célébroient à Athènes en l'honneur de Minerve & de Herſe, fille de Cécrops.

Ce mot eſt Grec & compoſé de ἄῤῥητος, *ineffabilis*, ineffable, myſtérieux, & de φέρω, *fero*, je porte. C'eſt parce que l'on portoit de certaines choſes myſtérieuſes en proceſſion dans cette ſolemnité. Les garçons, ou comme d'autres diſent, les filles, qui avoient l'âge de ſept à huit ans, étoient les miniſtres de cette Fête; & on les appelloit ἀῤῥηφοροι, porteurs de choſes myſtérieuſes.

Cette fête fut auſſi nommée Herſiphories, *Herſiphoria*, ἑρσιφορία, de Herſe, fille de Cécrops, au tems de laquelle elle fut inſtituée.

ARRÉTIE, *Arretium*, (*b*) Ἄῤῥητιον, ville d'Italie, ſituée vers le centre du païs dans l'Étrurie près des montagnes, à mille ſtades de Rome. Telle eſt la poſition, que Strabon lui donne. On dit qu'elle fut bâtie par Arétas, fils de Janus. Ce fut une des plus conſidérables villes de l'Étrurie.

(*a*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. II. pag. 211.

(*b*) Strab. pag. 222, 226. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. IX. c. 32, 37. L. X. c. 3. L. XXII. c. 3. L. XXVII. c. 21. *& ſeq.* L. XXVIII. c. 45. Roll. Hiſt. Rom. Tom. III. pag. 580.

Digitized by Google

Vers l'an 308 avant J. C. les habitans d'Arrétie & ceux de Pérusie & de Cortone, deux autres villes de la même province, qui ne cédoient en rien à la première, envoyérent des ambassadeurs à Rome, pour demander la paix, & solliciter un traité d'alliance. On leur accorda une tréve de trente années; mais, elle ne dura pas si long-tems. En effet, sept ans après, les Romains apprirent que toute l'Étrurie s'étoit soulevée, à l'occasion d'une sédition, qui s'étoit excitée dans la ville d'Arrétie, d'où on avoit chassé par la force des armes, la famille des Cilniens, que sa grande puissance & ses richesses immenses avoient rendu odieuse. Ces mouvemens & quelques autres qu'on apprit dans le même-tems, obligérent les Romains à nommer un Dictateur. Toute son expédition se borna à appaiser les troubles d'Arrétie & à réconcilier les Cilniens avec le peuple de cette ville.

Durant la seconde guerre Punique, vers l'an 209 avant J. C., tous les Étruriens s'étant soulevés contre le peuple Romain, C. Calpurnius, qui avoit le département de ce canton en qualité de Préteur, écrivit à Rome, que ceux d'Arrétie s'étoient déclarés les premiers. C'est pourquoi, on y envoya sur le champ Marcellus, qui venoit d'être désigné Consul, avec ordre d'examiner la chose sur les lieux; & en cas que la nouvelle fût véritable, de faire passer son armée de l'Apulie dans l'Étrurie. Les Étruriens, intimidés par ces démarches des Romains; se tinrent en repos. Cependant, on ordonna à C. Calpurnius de rester avec son armée près d'Arrétie, jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé un successeur; & à C. Hostilius Tubulus, de demeurer en Étrurie, & de prendre garde sur tout qu'il ne s'excitât aucun mouvement dans cette Province.

Mais, ceux d'Arrétie donnoient de jour en jour des soupçons plus violens de leur infidélité. C'est pourquoi, les Sénateurs, dont l'inquiétude augmentoit aussi à proportion, écrivirent à C. Hostilius Tubulus, qu'il eût à leur demander sur le champ des ôtages; & ils lui envoyérent C. Térentius Varron, avec pouvoir de les prendre & de les amener à Rome. Dès qu'il fut arrivé, C. Hostilius Tubulus fit entrer dans la ville, sous les armes, une légion, qui étoit campée à ses portes. Il mit des corps de garde dans tous les quartiers convenables; & ayant fait venir les Sénateurs dans la place publique, il les somma de donner des ôtages. Et sur ce qu'ils lui demandérent deux jours pour en délibérer, il leur déclara que s'ils n'obéissoient pas sur le champ, il enléveroit dès le lendemain tous les enfans des Sénateurs. Aussitôt, il commanda aux Tribuns, aux Préfets des alliés & aux Centurions, de faire si bonne garde aux portes, que personne ne pût sortir de la ville. La négligence, dont on usa dans l'exécution de cet ordre, donna lieu à sept des principaux Sénateurs, d'en sortir avant la nuit avec leurs enfans.

Digitized by Google

Le lendemain, dès le matin, C. Hoſtilius Tubulus ayant ordonné au Sénat, de s'aſſembler, s'apperçut de l'évaſion de ces ſept Sénateurs, confiſqua leurs biens & les fit vendre. Il tira des autres Sénateurs cent vingt ôtages, tous leurs enfans, & les mit entre les mains de Térentius, qui les conduiſit à Rome. Celui-ci, en rendant compte aux Sénateurs de ſa commiſſion, augmenta encore l'allarme qu'ils avoient priſe au ſujet des Étruriens. C'eſt pourquoi, croyant qu'ils alloient avoir ſur les bras tous les peuples de cette province, ils ordonnérent au même C. Térentius de prendre une des deux légions de la ville, & de la mener à Arrétie, pour garder cette ville; & à C. Hoſtilius Tubulus de parcourir toute la Province avec le reſte de l'armée, & de contenir dans le devoir les habitans, qui ne cherchoient que l'occaſion de remuer.

C. Térentius ne fut pas plutôt arrivé à Arrétie, qu'il demanda qu'on lui mît les clefs de la ville entre les mains. On lui répondit qu'elles ne ſe trouvoient point. Mais, perſuadé qu'on les avoit ſouſtraites par fraude, & non perdues par négligence, il en fit, ſur le champ, faire de nouvelles pour toutes les portes, & prit toutes les précautions que la prudence demandoit, pour être abſolument maître de la place. Et il avertit C. Hoſtilius Tubulus, qu'il ne devoit compter ſur la tranquillité des Étruriens, qu'autant qu'il auroit ſoin lui-même de les rendre tranquilles, en veillant exactement ſur leur conduite.

Il paroit pourtant que les Étruriens demeurérent fideles; car, trois ans après, ils fournirent aux Romains toute ſorte de proviſions. Ceux d'Arrétie, en particulier, fournirent trente mille boucliers, autant de caſques, cinquante mille, tant dards que javelots & longues piques, des cognées, des pioches, des faulx, des auges & des meules, autant qu'il en faudroit pour quarante longs vaiſſeaux, cent vingt mille boiſſeaux de froment, & une ſomme d'argent pour les Décurions & les rameurs.

Arrétie a été la patrie de pluſieurs grands Hommes. L'un des plus illuſtres, c'eſt ſans contredit Mécène, le favori d'Auguſte, l'ami & le protecteur des Gens de lettres, qu'il encourageoit par ſa faveur. Son nom, comme on ſçait, eſt devenu un éloge pour les Grands, qui marchent ſur ſes traces.

Cette ville ſe nomme à préſent Arezzo dans la Toſcane. C'eſt un évêché ſuffragant de l'Archevêché de Florence, ſans que celui-ci ait cependant aucune juriſdiction ſur celui-là.

ARRÉTINIENS, *Arretini*, (*a*) peuples d'Italie. Pline, qui les appelle Arétiniens, en diſtingue de trois ſortes; ſçavoir, les Arétiniens anciens, les Arétiniens fidentes, & les Arétiniens julienſes. Il y en a qui croyent que ces

(*a*) Plin. L. III. c. 5.

Digitized by Google

peuples habitoient trois villes différentes. La première s'appelloit Arrétie, dont on peut voir l'article ci-dessus ; & les deux autres sont entièrement détruites, sans qu'il en reste aucun vestige. D'autres pensent au contraire que les habitans de la même ville ou de son territoire étoient distingués en plusieurs classes ; mais, qu'ils n'avoient point de territoire particulier ; de sorte que le nom entier de cette colonie étoit *Colonia fidens Julia Arretium.*

ARRÉTINUS CLÉMENS, *Arretinus Clemens*, *Voyez* Clémens.

ARRHE, du Latin *Arrha*, (*a*) qui étoit en usage dans cette langue, principalement chez les Jurisconsultes. Ceux-ci l'ont pris du Grec ἀῤῥαβων, & les Grecs de l'Hébreu *Arabon*, qui signifie gage, & qui vient de *Arab*, qui veut dire trafiquer, promettre, donner des assurances.

Saint Paul s'est servi de ce mot *Arrhabon* dans son Épître aux Éphésiens, où il est dit que le Saint-Esprit est l'Arrhe de notre héritage. MM. de Port-Royal ont traduit : *Est le gage & les Arrhes de notre héritage.* Il y a dans la Vulgate *Pignus ;* c'est-à-dire, *gage.* M. Simon, qui a conservé le mot *gage* dans sa version, a ajoûté cette note : » Il y a dans » le Grec, Arrhe, comme si le » Saint-Esprit avoit été donné » par avance aux fideles, en attendant qu'ils jouissent de l'hé- » ritage qui leur a été promis. «

ARRHÉDINAS, *Arrhedinas*, Ἀῤῥεδίνας, (*b*) pere de l'orateur Calliclès.

ARRHIEN, *Arrhianus*, (*c*) Ἀῤῥιανὸς, poëte qui vivoit du tems de l'Empereur Auguste, & de Tibère, vers l'an 14 de J. C.

On croit que son nom est corrompu dans Suétone, où on a mis *Rhianum* pour *Arrhianum.* C'est dans la vie de Tibère où il est dit : *Fecit & Græca carmina, imitatus Euphorionem & Rhianum & Parthenium.* On voit que cet Empereur vouloit imiter Arrhien en ses poësies Grecques.

Suidas cite un Arrhien, auteur d'un poëme en vingt-quatre livres, à l'honneur d'Alexandre le Grand, qu'on croit être le même, que celui dont nous parlons.

Lilio Giraldi s'est trompé en disant que ce Poëte fit des commentaires sur les Géorgiques de Virgile, qu'il envoya à Attale, roi de Pergame ; car, ce Roi étoit mort long-tems avant que Virgile composât ses ouvrages.

ARRHIEN, *Arrhianus*, (*d*) Ἀῤῥιανὸς, natif de Nicomédie. Sa science & son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevérent dans Rome à toutes les dignités jusqu'au Consulat même. On peut croire que c'est le même, qui gouverna la Cappadoce dans les dernières années d'Adrien, & qui

(*a*) Ad Ephes. Epist. c. 1. v. 14.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 857.
(*c*) Suid. Tom. I. pag. 423.
(*d*) Suid. Tom. I. p. 423. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 454. Tom. VI. p. 261. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 339, 340.

repoussa

Digitized by Google

repouſſa les Alains. Il vécut à Rome ſous Adrien, Antonin & Marc-Aurèle.

Il étoit diſciple d'Épictéte, le plus célebre philoſophe de ce tems-là. Il avoit fait en huit livres un ouvrage ſur les entretiens d'Épictéte. Nous n'en avons que les quatre premiers. Il avoit compoſé encore beaucoup d'autres ouvrages.

On a les ſept livres, qu'il a écrits ſur les expéditions d'Alexandre; hiſtoire d'autant plus eſtimable, qu'elle part de la main d'un Écrivain, qui étoit en même-tems homme de guerre & bon politique. Auſſi, Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit, mieux que perſonne, la vie de ce conquérant. Ce Critique nous a donné un abrégé de celles des ſucceſſeurs d'Alexandre qu'Arrhien avoit auſſi écrites en dix autres livres. Il ajoûte que le même Auteur avoit fait un livre ſur les Indes; & on l'a encore, mais on en fait un huitième livre de l'hiſtoire d'Alexandre.

Il a fait auſſi la deſcription des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge; c'eſt-à-dire, des côtes orientales de l'Afrique, & de celles de l'Aſie juſqu'aux Indes. Mais, il ſemble qu'elle ſoit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le naturaliſte.

Les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres fourniſſent divers éclairciſſemens ſur pluſieurs endroits des œuvres d'Arrhien. *Voyez* ces Mémoires.

ARRIA, *Arria*, Ἀρρία, ſurnommée Galla. *Voyez* Galla.

ARRIA, *Arria*, Ἀρρία, (*a*) femme de Pétus. Entre tous ceux, qui, l'an de J. C. 42, furent impliqués dans la révolte & dans la punition de Camillus Scribonianus, qui avoit comploté contre l'empereur Claude; le plus célebre, moins par lui-même, que par le courage d'Arria ſa femme, c'eſt Pétus. Tout le monde ſçait le trait fameux de cette Héroïne du paganiſme, qui, non contente d'encourager ſon mari à ſe tuer lui-même, lui en donna l'exemple, en ſe perçant la première, & lui préſentant enſuite le poignard, avec ces mots fameux: *Pétus, cela ne fait point de mal.*

Pline le jeune a prétendu relever la magnanimité d'Arria, en obſervant que la réſolution de ſe donner la mort à elle-même, n'avoit point été ſubite chez elle, mais réfléchie & méditée depuis long-tems, & il prouve fort bien le fait qu'il avance. Arria ſe trouvant en préſence de Claude avec Junie, veuve de Camillus, qui ſe déclaroit prête à dénoncer les coupables: » Méritez-vous qu'on vous » écoute, lui dit-elle, vous, dans » les bras de laquelle Camillus a » été tué; & vous vivez! « On ſe doutoit de ſon deſſein dans ſa famille; & l'illuſtre Thraſéa, ſon gendre, entr'autres repréſentations qu'il lui faiſoit pour l'en dé-

(*a*) Dio. Caſſ. pag. 676. Tacit. Annal. L. XVI. c. 34. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 126. *& ſuiv.*

Digitized by Google

tourner, lui ayant dit : » Quoi » donc, s'il me falloit périr, » voudriez-vous que votre fille » mourût avec moi ? Oui, ré- » pondit-elle, s'il arrive qu'elle » ait vécu aussi long-tems avec » vous, & dans une aussi grande » union, que j'ai vécu avec Pé- » tus, je le veux. « Cette déclaration redoubla les inquiétudes, & on la garda plus soigneusement que jamais. Elle s'en apperçut, & dit à ceux qu'elle voyoit autour d'elle : » Vous n'y gagnez » rien. Vous pouvez faire que je » meure misérablement ; mais, » m'empêcher de mourir, c'est » ce qui passe votre pouvoir. « Et en même-tems, elle s'élance de dessus sa chaise, & va se frapper rudement la tête contre une muraille, qui étoit vis-à-vis. Elle tomba évanouie du coup ; & lorsqu'elle fut revenue à elle-même : » Eh bien, dit-elle, ne vous » avois-je pas bien avertis que, » si vous me refusiez une mort » douce, je m'y ouvrirois une » voie, quelque violente qu'elle » pût être ? « Pline admire tout cela. Pour moi, dit M. Crévier, j'y vois un fanatisme qui me révolte ; & comme dans la mort de Caton, une espèce de rage forcenée, qui fait horreur.

Voici des actions d'Arria vraiment louables. Pétus fut arrêté en Dalmatie, & on l'embarqua sur un vaisseau pour l'amener à Rome. Elle demanda en grace à l'officier, qui étoit chargé de la garde du prisonnier, d'être admise dans le même vaisseau. » Vous donnerez » assurément, lui disoit-elle, à » un homme de son rang, à un » Consulaire, quelques esclaves » pour le servir à table, pour » l'habiller, pour le chausser. Moi » seule, je remplirai tous ces » offices. « Elle ne put rien obtenir. L'amour conjugal y suppléa. Elle loua une barque de pêcheur, avec laquelle elle accompagna le grand bâtiment où étoit son mari.

Elle avoit toujours eu pour lui cette affection tendre & courageuse ; & Pline nous en fournit une preuve, qui mérite d'être proposée ici pour exemple. Pétus & un jeune fils, qu'il avoit, étoient en même-tems malades, & tous deux dangereusement. Le fils mourut, jeune homme, aimable par la figure, par les sentimens, par la modestie. Arria déroba au pere la connoissance de la mort & des funérailles de son fils. Bien plus, lorsqu'elle entroit dans la chambre du malade, elle ne laissoit paroître sur son visage aucune marque de tristesse. Pétus ne manquoit pas de demander des nouvelles de son fils. Arria, par un mensonge qu'il seroit peut-être trop dur de lui reprocher, répondoit qu'il se portoit mieux. *Il a bien reposé*, lui disoit-elle, *il a mangé de bon appétit.* Si les larmes trop long-tems retenues la suffoquoient, elle sortoit pour leur donner un libre cours. Après quoi, elle reparoissoit avec un air de gaieté, comme si elle eût laissé sa douleur hors du seuil de la porte.

Telle étoit Arria, & elle transmit son courage & la noblesse de ses sentimens à sa postérité. Sa vertu brilloit encore dans sa petite

Digitized by Google

fille Fannia, avec laquelle Pline étoit extrêmement lié.

Perſonne n'ignore l'épigramme que fit Martial à la gloire de notre héroïne.

Caſta ſua gladium cùm traderet Arria Peto
Quem de viſceribus traxerat ipſa ſuis.
Si qua fides, vulnus quod feci, non dolet, inquit,
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pete, dolet.

ARRIA, *Arria*, Ἀρρία, (*a*) fille de la précédente, fut mariée à Thraſéa. Celui-ci ayant eté condamné à mort l'an de J. C. 66, elle voulut, à l'exemple de ſa mere, mourir avec ſon mari. Mais, il la détourna de ce deſſein; & il obtint d'elle, par ſes prieres, qu'elle ſe conſervât pour leur fille, & ne la privât pas de l'unique reſſource qui lui reſtoit, dans le tems que la mort alloit lui enlever ſon pere, & l'exil ſon mari.

Arria fut bannie depuis ſous Domitien, & rapellée ſous Nerva.

ARRIA, *Arria*, Ἀρρία, dame Romaine, qui s'appliqua fortement à l'étude de la Philoſophie de Platon, ſous l'empire de Sévère, vers l'an de J. C. 200. C'eſt apparemment elle, à qui Diogène Laërce adreſſe ſes lettres de la vie des Philoſophes.

ARRICIDIA TERTULLA, *Arricidia Tertulla. Voyez* Tertulla.

ARRIERE-GARDE, *Poſtrema Acies, Noviſſimum Agmen*, terme de guerre. C'eſt la partie de l'armée, qui marche la dernière, ou qui eſt à l'autre extrêmité de la tête du camp.

ARRIPHÉ, *Arriphe*, (*b*) nymphe, qui étoit une des compagnes de Diane. Tmolus, roi de Lydie, chaſſant un jour ſur le mont Carmanorius, apperçut cette Nymphe. Elle étoit parfaitement belle; & Tmolus, ſur le champ, en devint éperduement amoureux. Les paſſions des grands ſont preſque toujours violentes. Le Roi, réſolu de ſatisfaire la ſienne, pourſuit vivement cette jeune Nymphe, qui, pour ne pas tomber entre ſes mains, prit le parti de chercher un aſyle dans le temple de Diane. Mais, que peut la crainte ſur le cœur des tyrans? Arriphé fut violée au pied des autels.

Un affront ſi ſanglant la jetta dans l'accablement. Elle ne voulut pas ſurvivre un inſtant au malheur, qui venoit de lui arriver. Les dieux ne laiſſérent point ſa mort impunie. Tmolus, enlevé, par un taureau, tomba ſur des pieux, dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuiſantes. Ainſi périt ce Prince qui fut inhumé ſur la montagne, qui, depuis, porta ſon nom.

ARRIPHON, *Arriphon*, (*c*)

(*a*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 34. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 466. T. IV. pag. 81, 82, 155. *& ſuiv.*

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 241, 242.

(*c*) Pauſ. pag. 155.

Digitized by Google

Ἀρριφῶν, étoit un ſçavant homme, originaire de Triconion, ville d'Etolie, & fort eſtimé des Lyciens, parmi leſquels il vivoit. Critique judicieux, il découvroit bien des choſes, à quoi les autres n'avoient pas penſé. C'eſt lui qui a remarqué le premier que tout ce qui concernoit les myſtéres de Lerna, vers, proſe, ou mêlange de l'un & de l'autre, étoit écrit en langue Dorique.

ARRIUS, *Arrius*, (*a*) perſonnage dont parle Horace dans une de ſes ſatyres. On croit que ce pouvoit être un de ces officiers, qui préſidoient aux feſtins publics.

ARRIUS VARUS, *Arrius Varus*. *Voyez* Varus.

ARRON, *Arron*, Ἄρρων, (*b*) fils de Clyménus, roi des Orchoméniens. Erginus, Stratius, Pyléus & Axéus étoient freres d'Arron.

ARRON, *Arron*, Ἄρρων, (*c*) fils d'Érymanthe, & pere de la princeſſe Pſophis, qui bâtit la ville de même nom. Mais, ſelon d'autres, Pſophis étoit fille de Xanthus fils d'Érymanthe & petit fils d'Arcas.

ARRUNTIA CYRILLA, (*d*) *Arruntia Cyrilla*. Parmi les monumens que nous avons, on trouve l'urne de cette dame, qui fut faite par Taccius Agathinus, ſon mari. Cette urne n'a rien de remarquable.

ARRUNTIUS, *Arruntius*, nom commun à pluſieurs Romains. Cherchez leur prénom ou ſurnom.

ARRYBA, *Arryba*, autrement Arymbas. *Voyez* Arymbas.

ARSA, *Arſa*, Ὦρσᾶ, (*e*) gouverneur de Theriſa, autrefois capitale du royaume des dix tribus d'Iſraël. C'eſt dans la maiſon d'Arſa, que Zambri tua Éla, roi d'Iſraël, l'an du monde 3075, avant J. C. 925.

ARSACAS, *Arſacas*, nom que porta d'abord Artaxerxe Mnémon. *Voyez* Artaxerxe.

ARSACE I, *Arſaces*, Ἀρσάκης, (*f*) Scythe de nation, ſelon Strabon. D'autres veulent qu'il fût Perſan, & qu'il deſcendit ou de Cyrus, ou d'Artaxerxe. Mais, Juſtin aſſure que la naiſſance d'Arſace n'étoit point du tout connue, & qu'il l'ignoroit lui-même. Malgré la baſſeſſe de ſon extraction, Arſace avoit du courage & de l'honneur. En effet, il avoit un frere, nommé Téridate, auquel le gouverneur du païs des Parthes, pour Antiochus, voulut faire violence. Arſace, pour délivrer ſon frere de la brutalité de ce miſérable, ramaſſa quelques-uns de ſes amis; & ils ſe jettérent ſur le gouverneur, le tuérent, & ſe ſauvérent avec quelques gens, qu'ils aſſemblérent pour ſe défendre contre les pourſuites, auxquelles un

(*a*) Horat. L. II. Satyr. III. v. 86.
(*b*) Pauſ. pag. 598.
(*c*) Pauſ. pag. 491.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 74.
(*e*) Reg. L. III. c. 16. v. 9.
(*f*) Juſt. L. XLI. c. 4, 5. Strab. pag. 515. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 253, 270. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 271. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 185, 186. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 277. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XIX. pag. 103.

Digitized by Google

coup auſſi hardi les expoſoit. Leur parti ſe groſſit ſi fort par la négligence d'Antiochus, que, dans fort peu de tems, Arſace ſe trouva aſſez puiſſant pour chaſſer les Macédoniens de la province, & la gouverner lui-même. C'étoit alors environ l'an 251 ou 252 avant J. C.

Quelques années après, ſur le bruit de la mort de Séleucus à la bataille d'Ancyre, Arſace ſe jetta ſur l'Hyrcanie, l'ajoûta à la Parthie, qu'il avoit déjà démembrée de l'Empire, & ſe fit un royaume de ces deux provinces, qui devint dans la ſuite bien formidable à l'empire Romain. Peu de tems après, Théodote étant mort, Arſace fit une ligue offenſive & défenſive avec ſon fils, qui porta le même nom, & ſuccéda à ſon pere dans la Bactrie; & par cette union, ils ſe maintinrent tous deux.

Quand Séleucus ſe vit débarraſſé des troubles, que ſon frere lui avoit cauſés, après avoir rétabli l'ordre au-dedans, & remédié aux maux qu'avoit cauſés cette guerre, il ſe tourna vers l'orient pour tâcher de réduire les révoltés. Mais, il n'y réuſſit pas. On avoit donné trop de tems à Arſace pour ſe fortifier dans ſon uſurpation. Après de vains efforts, pour remettre ces provinces dans l'obéiſſance, Séleucus fut obligé d'abandonner honteuſement ſon entrepriſe. Peut-être néanmoins eût-il pu réuſſir avec le tems; mais, de nouveaux troubles, qui s'élevérent dans ſes États, pendant ſon abſence, le contraignirent d'y retourner en diligence pour les appaiſer.

Arſace, pour profiter du relâche que lui donnoit l'éloignement de Séleucus, leva de nouvelles tróupes, conſtruiſit des forts, acheva de s'aſſurer de la fidélité des peuples, & bâtit la ville de Dara ſur la montagne de Zapaortenon. Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative, dès que ſes autres affaires lui en laiſſerent le tems. Cette ſeconde expédition fut encore plus malheureuſe que la première. Non ſeulement il fut battu par Arſace dans une grande bataille, mais il y fut même fait priſonnier. Les Parthes obſervérent long-tems le jour de cette victoire d'Arſace, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté, au lieu que ce fut véritablement le premier de leur eſclavage. Car jamais il n'y a eu dans le monde de plus grands tyrans, que les Rois Parthes auxquels ils furent ſoumis. Le joug des Macédoniens leur eût été bien plus doux que cette tyrannie, s'ils euſſent continué à le porter.

Alors, Arſace commença à prendre le titre de Roi, & établit ſolidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puiſſance Romaine, & fut une barrière que les Romains ne purent forcer. Tous les Rois, qui le ſuivirent, ſe firent un honneur & une loi de porter le nom d'Arſace, comme les rois d'Égypte conſervérent celui de Ptolémée, tant que la race de Ptolémée Soter regna dans ce païs-là. Arſace, d'une condition très-baſſe élevé ſur le trône, & devenu

Digitized by Google

auſſi mémorable parmi les Parthes, que Cyrus chez les Perſes, Alexandre chez les Macédoniens, & Romulus chez les Romains, eſt une preuve de ce que dit l'Écriture : » Que le Très-» Haut a la domination ſur les » Royaumes des hommes, qu'il » les donne à qui il lui plaît, & » qu'il établit roi, quand il veut, » le dernier d'entre les hom-» mes. » *Voyez* Arſacides.

ARSACE II, *Arſaces*, (*a*) Ἀρσάκης, fils d'Arſace I fondateur du royaume des Parthes, ſoûtint, en ſuccédant à ſon pere, l'honneur & la réputation que ce Prince avoit acquis. Arſace II, ayant profité de l'embarras, que cauſoient à Antiochus la guerre de Ptolémée & celle d'Achéus, avoit fait la conquête de la Médie. Antiochus, vers l'an 212 ou 213 avant l'Ere Chrétienne, partit pour faire rentrer cette province dans l'obéiſſance. Arſace II s'attendoit bien qu'Antiochus ne manqueroit pas de marcher contre lui; mais, il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardieſſe de paſſer avec une armée conſidérable au travers du déſert, qui étoit vers le temple d'Ena.

Ainſi, lorſqu'il vit qu'Antiochus traverſoit ce déſert, malgré les difficultés qu'il croyoit devoir l'arrêter, il donna ordre qu'on bouchât les puits, qui y étoient pratiqués. Antiochus, qui l'avoit prévu, envoya un détachement de ſa cavalerie, qui ſe poſta auprès de ces puits, & battit le parti qui venoit les boucher. L'armée traverſa les déſerts, entra dans la Médie, en chaſſa Arſace, & regagna toute cette province. Antiochus y paſſa le reſte de l'année à rétablir l'ordre & à faire les préparatifs néceſſaires pour continuer la guerre.

Il entra de fort bonne heure l'année ſuivante dans le païs des Parthes, où il eut le même ſuccès qu'il avoit eu en Médie, l'année précédente. Arſace fut obligé de ſe retirer en Hyrcanie, où il crut qu'en s'aſſurant de quelques paſſages dans les montagnes, qui la ſéparoient de la Parthie, il ſeroit impoſſible à l'armée de Syrie de le venir inquiéter. Mais il ſe trompa; car, dès que la ſaiſon le permit, Antiochus ſe mit en campagne; & après avoir eſſuyé des difficultés incroiables, il fit attaquer tous ces poſtes en même tems par toutes ſes forces, dont il forma autant de corps qu'il y avoit d'attaques à faire, & les eut bientôt forcés. Enſuite, il les réunit toutes dans le plat païs, & alla former le ſiége de Séringis, qui étoit comme la capitale de l'Hyrcanie. Il y fit, au bout de quelque tems, une grande breche, & prit la ville d'aſſaut. Les habitans ſe rendirent à diſcrétion.

Arſace, cependant, ſe donnoit de grands mouvemens. En ſe retirant, il raſſembloit des trou-

(*a*) Juſt. L. XLI. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 445. *& ſuiv.* T. V. p. 271, 272. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Belles Lett. Tom. XXI. pag. 410, 411.

Digitized by Google

pes, dont il forma enfin une armée de cent mille hommes d'infanterie, & de vingt mille de cavalerie. Alors il fit tête à l'ennemi, & arrêta ſes progrès avec beaucoup de valeur. Sa réſiſtance fit durer la guerre, qui paroiſſoit preſque à ſa fin. Après bien des combats, Antiochus voyant qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il ſeroit fort difficile d'abattre un ennemi ſi courageux, & de le chaſſer entiérement des provinces, où il s'étoit ſi bien affermi par le tems. Ainſi, il commença à écouter les ouvertures d'accommodement, qu'on lui fit, pour terminer une guerre ſi fâcheuſe. On traita donc enfin, & l'on convint qu'Arſace garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à recouvrer les autres provinces révoltées.

ARSACE, *Arſaces*, Ἀρσάκης, (*a*) fils ainé d'Artabane, roi des Parthes. il fut mis par ſon pere ſur le trône d'Arménie, après la mort d'Artaxias. Le jeune Prince ne jouit pas long-tems d'une couronne, que la violence ſeule lui avoit procurée. Les Miniſtres qu'Artabane lui avoit donnés, s'étant laiſſé corrompre par les ennemis de leur maître, l'empoiſonnérent l'an de Rome 788.

ARSACE, *Arſaces*, Ἀρσάκης, autre roi d'Arménie, qui étoit Catholique, & auquel Julien l'Apoſtat écrivit des Lettres de blaſphêmes contre J. C. Cet Empereur l'obligea de le ſuivre contre les Perſes, quoiqu'il refuſât le ſecours de tous les autres Princes. Après la mort de Julien, les Romains, qui firent la paix avec les Perſes, ne le nommérent point dans le traité; de ſorte qu'étant expoſé au reſſentiment de ces puiſſans ennemis, il ſe vit coutraint de leur réſiſter ſeul. Il le fit avec aſſez de bonheur juſqu'à ce que Sapor l'attira, ſous prétexte d'alliance; & lui ayant crevé les yeux, il le fit mourir miſérablement, l'an de J. C. 369.

(*b*) Il y eut pluſieurs officiers, du tems d'Alexandre le Grand, qui prirent le nom d'Arſace, & qui vécurent par conſéquent avant les Rois, dont on vient de parler. Entre ſes officiers, on remarque un chef de troupes, & un gouverneur de Médie. Le premier avoit amené aux Perſes de la cavalerie de diverſes nations contre les Macédoniens.

ARSACIDES, *Arſacidæ*, Ἀρσακίδαι, (*c*) nom que l'on donna aux Rois des Parthes, ſucceſſeurs d'Arſace I, qui fut le fondateur de ce royaume. Moyſe de Khorenne, dans ſon Hiſtoire des Parthes, détermine la date du commencement des Arſacides par deux caractères aſſurés, dont l'un eſt la onzième année

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 31, 33.
(*b*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 564. Tacit. Annal. L. II. c. 2, 3. L. XIII. c. 9. L. XV. c. 1. *& alib. paſſ.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 188, 189. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 278. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 63. Tom. XIX. pag. 103, 104. *& ſuiv.*

Digitized by Google

du regne d'Antiochus Théos, fils d'Antiochus Soter, & petit fils de Séleucus. L'autre eſt la ſoixante-unième année depuis Alexandre, ou de l'Ére des Grecs.

Moïſe donne trente-un ans de regne à Séleucus, dix-neuf ſeulement à ſon fils Antiochus Soter, & dix à Antiochus Théos; ce qui fait en tout 60 ans; leſquels ôtés du mois d'Octobre de l'an 312 avant J. C., la ſoixante-unième année aura commencé à la fin de l'automne de l'an 252. Ainſi, la première année des Arſacides commencera dans le courant de cette même année.

On trouve auſſi dans les ouvrages de Moyſe de Khorenne la ſuite exacte de tous les Rois des Parthes & la durée de leur regne. Ils compte quatorze regnes pendant 477 ans. Si de cette durée on ôte les 251 ans & quelques mois antérieurs à l'Ére Chrétienne, il reſtera l'an 226 de J. C, pour celui dans lequel les Parthes furent chaſſés par Artaxerxe, Ardſéhir ou Artaſiras, premier roi de la Dynaſtie des Saſſanides. Dion, Hérodien, Procope & Agathias rapportent cet événement à la quatrième année de Sévère Alexandre, laquelle commença au mois de Mars 225, & finit en 226. Agathias fait concourir de même la deſtruction de la Dynaſtie des Parthes, avec la quatrième année de l'Empereur Sévère Alexandre.

Rien n'eſt plus fréquent dans l'Hiſtoire des Arſacides, que de voir des Rois détrônés, tués par leurs proches, par leurs freres, par leurs enfans. Orode qui regnoit ſur les Parthes, lorſque Craſſus vint les attaquer, avoit d'abord fait périr ſon pere Phraate, de concert avec Mithridate, l'un de ſes freres; & enſuite la guerre s'étant élevée entre ſes deux fils parricides, & tous deux ambitieux du trône, après divers événemens, Mithridate tomba au pouvoir d'Orode, & fut traité par lui, non en frere, mais en ennemi.

On a un aſſez grand nombre de médailles, ſur leſquelles on lit le nom d'Arſace avec différentes épithétes, & qu'on juge appartenir à des Rois Parthes. M. Vaillant a raſſemblé toutes celles qu'il avoit vues; & il les a rapportées aux rois des Parthes, dont il a compoſé une hiſtoire, publiée depuis ſa mort. Sur toutes ces médailles, à l'exception de ſix, la légende du revers ne donne aux rois des Parthes que le nom d'Arſace, accompagné d'un grand nombre d'épithétes. Des ſix médailles qu'il faut excepter, une ſeule porte le nom de Monnésès; les cinq autres portent le nom de Vologèſe, ou ſeul, ou avec celui d'Arſace. Le titre, joint au nom d'Arſace, eſt le plus ſouvent celui de Roi des Rois; ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ; quelquefois ſimplement celui de Roi, ΒΑΣΙΛΕΩΣ, auquel on ajoûte les épithétes de ΜΕΓΑΛΟΥ, ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ, ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, ΔΙΚΑΙΟΥ, ΘΕΟΥ, ΦΙΛΟ-

Digitized by Google

ΠΑΤΟΡΟΣ, ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ, ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, ΑΜΦΙΜΑΧΟΥ, ΞΕΝΙΟΥ, ΠΑΝΑΡΙΣΤΟΥ, ΜΙΤΡΑΗΤΟΥ; & presque toujours celui de ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, ou d'ami des Grecs. Ces titres rempliſſent ordinairement une partie du champ du revers.

Les types n'en ſont pas extrêmement variés. C'eſt le plus ſouvent la figure d'un roi, aſſis dans ſon trône, un arc Parthique à la main, vêtu d'un habillement étroit, qui marque la forme du corps, avec une tiare & une eſpèce de mantelet découpé par le bas en forme de lambrequins. Quelquefois, il eſt accompagné d'une figure de femme, vêtue d'une tunique flottante, coëffée de tours, qui lui préſente une guirlande, ou une palme. Sur une ou deux médailles, cette femme eſt une Pallas. Dans un ſeul revers, on voit Jupiter aſſis, portant dans ſa main droite, une victoire qui lui préſente un diadême. Sur la médaille de Monnésès, le revers repréſente un Hercule aſſis avec ſa maſſue.

(*a*) Je ne finirai pas cet article, ſans avertir que l'on trouve ſouvent, dans les Auteurs, les Rois des Parthes déſignés ſous la ſeule dénomination d'Arſace. Il faut alors chercher le nom propre du Prince, dont il eſt queſtion. Par exemple, pour connoître l'Hiſtoire de cet Arſace, dont il eſt parlé au premier Livre des Maccabées, il faut chercher Mitridate II.

ARSACOME, *Arſacomas*, Ἀρσακόμας. (*b*) Scythe de nation. Cet Arſacome, ayant été envoyé en ambaſſade vers Leucanor, roi du Boſphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut, qu'il payoit tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à ſon départ, après avoir été ſatisfait ſur ſa demande. Pour plus grand honneur, le Roi voulut que ſa fille fût préſentée au feſtin, avec tous les grands, qui la recherchoient en mariage, du nombre deſquels étoient Tigrapate, chef des Laſiens, & Adyrmaque prince de Machlyne. Mais, Arſacome ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en devint amoureux; & comme c'étoit la coûtume de faire la demande à table ſur la fin du repas, & de dire qui l'on étoit, & ce qu'on avoit, lorſque tous les autres eurent vanté, à l'envi, leurs tréſors & leur puiſſance, après avoir fait les effuſions, accoûtumées, il prit la coupe comme eux; mais, il ne répandit point de vin, parce que cela ne ſe faiſoit point parmi le Scythes. Et ayant bu un grand trait, il pria le roi de lui donner ſa fille en mariage, à cauſe qu'il ſurpaſſoit tous les autres, tant en richeſſes qu'en crédit.

Comme le roi paroiſſoit étonné de ce diſcours, ſçachant bien que les Scythes étoient fort pauvres, & que celui-ci particulièrement n'avoit pas beaucoup de bien; & qu'il lui demandoit en riant, combien il avoit de trou-

(*a*) Maccab. L. I. c. 14. v. 2, 3. I (*b*) Lucian. Tom. II. pag. 89, 90. *& ſeq.*

Digitized by Google

peaux & de chariots, qui étoient les richeſſes du païs. *Je n'ai rien de tout cela*, dit-il; *mais, j'ai deux amis, qui ſurpaſſent tous les autres tant en eſtime qu'en valeur.* Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il étoit ivre; & le lendemain le prince de Machlyne fut préféré à tous ſes rivaux, & emmena ſa maîtreſſe. Arſacome, de retour, conte ſon aventure à ſes deux amis, Loncate & Maſente, & leur dit que cet affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit préféré de vains tréſors, à la grandeur de leur amitié; de ſorte qu'ils réſolurent enſemble de tirer raiſon de cette injure: » Il faut, dit Lon» cate, partager entre nous la » vengeance, j'apporterai la tête » du roi, & Maſente enlevera » ta maîtreſſe, tandis que tu ar» meras le païs pour ſoûtenir l'ef» fort de ces Princes, qui ne » manqueront pas de nous venir » fondre ſur les bras. Or, tu » aſſembleras de grandes forces, » tant de nos gens que des » tiens, outre ceux qui te vien» dront ſervir, attirés par le bruit » de ta valeur, & par la com» paſſion qu'on aura de ton in» fortune. »

C'étoit la coûtume des Scythes, lorſque quelqu'un étoit offenſé, & qu'il n'avoit pas le moyen de ſe venger, de faire rôtir un bœuf, puis le mettre en pièces, & s'aſſoir ſur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derrière le dos, comme un priſonnier. Tous ceux qui paſſoient par-là, & qui le vouloient ſecourir, en prenoient un morceau, & juroient de lui amener, l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun ſelon ſon pouvoir; & ceux qui n'avoient que leur perſonne, juroient d'y venir eux-mêmes. Et en diſant cela, ils mettoient le pied droit ſur le cuir du bœuf, pour confirmation de leurs promeſſes. On amaſſoit par ce moyen de grandes forces, & plus conſidérables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles n'étoient compoſées que d'une brave jeuneſſe, qui s'y portoit volontairement par la conſidération de l'honneur ou de l'amitié.

Arſacome aſſembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pied. Cependant, Loncate arrive inconnu au royaume de Boſphore, & tirant à part le Prince, comme pour lui communiquer quelque affaire importante, & entre ſeul avec lui dans le temple de Mars, où il lui coupe la tête; & la mettant ſous ſon manteau, il remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, comme s'il fût allé à quelque commiſſion de la part du Roi. Il fut donc bien loin, avant qu'on eût découvert le meurtre; outre qu'on négligea de le pourſuivre, pour ſonger à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le païs étoit partagé en diverſes factions. D'un autre côté, Maſente, averti en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au prince de Machlyne, & lui dit qu'on le demandoit pour roi, comme gen-

Digitized by Google

dre du défunt ; qu'il se hatât donc de se saisir de l'Empire, & qu'il menât avec lui sa femme qui étoit la légitime héritière ; qu'il l'avertissoit de cela comme son parent & son ami, parce que le feu roi avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il étoit ; & que les freres de cette Princesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprise, & empêcher l'élection du frere bâtard du Roi, qui étoit ennemi des Alains & ami des Scyches. Or, comme ces nations s'habilloient de même, & parloient même langage, on ne pouvoit découvrir le fourbe, outre qu'il s'étoit fait couper les cheveux pour mieux jouer son personnage, parce que les Alains les portoient plus courts que les Scythes.

Le prince de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prevenir l'élection, après lui avoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char ; & quand la nuit fut venue, il la mit sur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le suivoit. Et quittant le chemin du Bosphore, il prend celui de Scythie, où il arrive le troisième jour, après avoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arsacome, telle qu'il la desiroit ; car le prince de Machlyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arsacome ne pouvoit se lasser de lui rendre graces, il dit que c'étoit comme si la main gauche remercioit la main droite du service qu'elle lui rend ; qu'il ne pouvoit moins faire pour lui, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais suivant le proverbe, comme les deux doigts de la main.

D'un autre côté, le prince de Machlyne, averti de la trahison & de l'élection du bâtard, dont nous avons parlé, retourne tout à coup en son païs. Il entre avec une grande armée en Scythie, & le bâtard aussi de son côté, avec quarante mille Alains ou Sarmates, sans compter les Grecs, qui avoient pris son parti. Après leur jonction, leurs troupes se trouverent monter à quatre vingt-dix mille hommes, dont il y avoit tente mille Archers à cheval. Arsacome marcha contre eux avec environ trente mille soldats. Il ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il détacha sa cavalerie pour commencer l'attaque. Mais après un long combat, son armée fut obligée de prendre la fuite ; ce qui n'empêcha pas que la plus grande partie ne se retirât en bon ordre sous sa conduite, sans que l'ennemi osât même l'attaquer. Mais l'autre partie où étoit Loncate & Masente fut investie ; & ils furent tous deux blessés, l'un à la cuisse, & l'autre à l'épaule & à la tête. Arsacome s'en étant apperçu, eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour lui, & s'ouvrant un passage par le fer, il alla enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens ; de sorte que les ennemis plierent, sur tout depuis qu'il eut coupé en deux le prince de Machlyne d'un coup de hâche.

Digitized by Google

Le lendemain, il envoyérent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de livrer des ôtages, & les Alains de subjuguer la Sindiane, révoltée depuis long-tems; de manière que la paix fut faite à ces conditions. Toute cette hiſtoire n'eſt qu'une pure fixion de Lucien, dont le but eſt de nous montrer ce que peut l'amitié.

ARSAME, *Arſames*, Ἀρσάμης, (*a*) l'un des cent quinze fils naturels d'Artaxerxe Mnémon. C'étoit un Prince, qui avoit du ſens & de l'entendement. Son pere avoit beaucoup de tendreſſe pour lui. Et après la mort d'Ariaſpe, l'un de ſes fils légitimes, il s'attacha davantage à lui; ce qui cauſa & hâta même ſa perte. Ochus, autre fils légitime d'Artaxerxe Mnémon, vouloit ſe défaire de lui, comme il s'étoit défait d'Ariaſpe. Dès qu'il vit clairement que le Roi mettoit en Arſame toute ſa confiance, & lui découvroit tous ſes ſentimens les plus ſecrets, il crut qu'il ne devoit pas différer ſon entrepriſe & le fit tuer par un certain Harpiate. Artaxerxe étoit alors ſi vieux & ſi caſſé, que la moindre choſe étoit capable de le mettre dans le tombeau. Il ne peut donc réſiſter à l'affliction, que lui cauſa la mort d'Arſame. Le regret & la douleur l'éteignirent en peu de jours.

Un Auteur moderne, d'après une médaille qu'il attribue à Arſame, croit qu'on peut regarder ce Prince comme le fondateur de la ville d'Arſamoſate, de laquelle il eſt fait mention ci-après.

ARSAMÉTÈS, *Arſametes*, (*b*) fleuve d'Arménie. M. Crévier, dans ſon Hiſtoire des Empereurs, parle de ce fleuve; & il fait à cette occaſion, la réflexion ſuivante. » Le texte de » Tacite porte aujourd'hui Ar» ſanias. Mais, c'eſt une cor» rection de Juſte-Lipſe, qui n'eſt » pas ſuffiſamment fondée. Je ré» tablis donc l'ancienne leçon. » L'Arſamétès de Tacite paroit » être le même que l'Arſanus » ou Arſamus, dont parle Pline » L. V. c. 24. Et il donnoit le » nom à la ville d'Arſamoſate, » bâtie ſur ſes bors. L'Arſanias » eſt trop éloigné, & ſe jette » dans l'Euphrate beaucoup au» deſſus. On peut conſulter la » Carte de l'Empire des Parthes » par M. d'Anville au ſecond » volume de cet ouvrage. »

ARSAMOSATE, *Arſamoſata*, Ἀρσαμόσατα, (*c*) ville de la grande Arménie, dont elle étoit la capitale. Elle s'élevoit dans une plaine qu'on nommoit, par excellence, la belle plaine ou la

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1026, 1027. Juſt. L. X. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 410. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 46, 420.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 387.

(*c*) Tacit. Annal. L. XV. c. 10. Plin. L. VI. c. 9. Ptolem. L. V. c. 13. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 383. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XXI pag. 406. *& ſuiv.*

Digitized by Google

plaine fertile. Le fleuve Arsémias, ou selon d'autres, Arsamétès, couloit au pied de ses murs; & après avoir arrosé son territoire, il alloit se jetter dans l'Euphrate.

Les Auteurs varient sur la position de la ville d'Arsamosate, & ce qu'on feroit pour concilier leurs sentimens, laisseroit encore quelque chose à desirer. Ce que l'on sçait de plus certain, c'est qu'elle étoit située dans une des parties méridionales de l'Arménie majeure, & que du tems de Pline, elle étoit une des plus célebres villes de cette province. Elle avoit de bonnes fortifications; & Tacite, qui, pour cette raison, lui donne le nom de *Castellum*, dit que c'est en cet endroit que Césonius Pétus, chargé par l'empereur Néron de défendre l'Arménie contre les incursions de Vologèse roi des Parthes, mit sa femme & ses enfans en sûreté. La place fut assiégée & se défendit jusqu'à ce que Pétus eût signé le traité honteux, par lequel il s'obligeoit de faire sortir ses troupes de la province, & d'en retirer toutes les garnisons.

Dans les siécles suivans, la ville d'Arsamosate subit le sort de l'Arménie, qui passa successivement sous différentes dominations, & qui fut tour à tour prise & saccagée par les Huns, les Arabes, & d'autres nations voisines.

Nous apprenons de la Chronique Syriaque de Denys, Patriarche des Jacobites, dont M. Assemani a donné quelques morceaux dans sa Bibliotheque orientale, que vers l'an 768, Abbas, Emir de Gésirah, envoya des ingénieurs & des travailleurs à Arsamosate, pour y établir & fortifier un camp; & qu'à peine l'eurent ils élevé à la hauteur d'une coudée, qu'une armée de Grecs vint fondre sur eux, & les ayant mis en fuite, détruisit leur ouvrage; mais que les Grecs s'étant retirés, les Arabes revinrent & formérent le camp, qui rendit la ville d'Arsamosate une des plus importantes places du païs,

C'étoit l'idée qu'on en avoit au commencement du XII siécle. Un Turc, nommé Balduc, s'étoit rendu maître de ce château, & l'avoit soustrait à l'obéissance des Seigneurs d'Édesse. Peu content d'une pareille usurpation, il faisoit des courses jusqu'aux portes de cette ville, & avoit contraint les habitans à lui payer un tribut annuel. Un vieux Grec, qui commandoit dans Édesse, dissimuloit des outrages, qu'il ne pouvoit repousser, ou les suscitoit lui-même avec adresse pour inspirer plus de frayeur à des sujets qu'il gouvernoit en Tyran. A la fin, pourtant fatigué de leurs plaintes, il engagea Baudouin, qu'il avoit adopté pour son fils à déclarer la guerre à Balduc. Baudouin partit avec un corps de troupes, mit le siége devant Arsamosate, & fut repoussé plusieurs fois; & jugeant la place imprenable, il revint à Édesse, où, peu de tems après, il succéda au Prince, qui l'avoit adopté. Ce fut alors que Balduc, craignant le voisinage d'un enne-

Digitized by Google

mi si redoutable, lui rendit la place à de certaines conditions, & passa lui-même à son service.

Les Historiens, de qui ce fait est emprunté, donnent au château, où Balduc s'étoit énfermé, les noms de Sarmes, Sumusart & Samosate. Mais, il est visible, par leur récit, que ce doit être la ville d'Arsamosate, & M. Bayer a déjà fait cette observation. Outre que les noms Orientaux sont presque tous défigurés dans les auteurs Latins de ce tems-là, Guillaume de Tyr, étoit, en quelque façon, autorisé à nommer Samosate la ville, que d'autres Auteurs ont appellée Arsamosate. En effet, la première syllabe de ce dernier nom ne paroît être qu'une espèce d'article, qu'on ajoûtoit, ou qu'on retranchoit à volonté; & c'est ce qu'on peut conclure du nom de Ximxath, que plusieurs auteurs Arabes ont donné à cette ville.

On doit néanmoins observer que, dans une Chronique des évêchés dépendans du Patriarchat d'Antioche, qui termine l'ouvrage de Guillaume de Tyr, cette ville est nommée *Arsomasata* pour Arsamosata, & qu'elle se trouve placée dans la province ecclésiastique, & comme un évêché suffragant d'Amida. On ne sçait pas quand cet évêché fut établi. Les auteurs Orientaux nous ont simplement conservé les noms de deux de ses évêques. Le premier, au rapport du Patriarche Denys dans sa Chronique, se nommoit Aaron. Il étoit de la secte des Monophysites, & il occupa le siége d'Arsamosate depuis l'année 503 jusqu'en 518, qu'il fut envoyé en exil par l'Empereur Justin. Le second, qui, suivant Abulpharage, s'appelloit Athanase, & suivant les Diptyques des Jacobites, Théodose, après s'être démis de son évêché, fut créé Patriarche des Jacobites dans le XI siécle.

En citant les monumens, qui concernent la ville d'Arsamosate, on n'a pas fait usage d'une médaille qu'on lui avoit attribuée, & qui se trouve dans le cabinet du Grand Duc. Elle représente d'un côté la tête de Marc-Auréle, & au revers on a lu ce mot, APMOCAITTHNΩN, au tour d'une figure d'Hercule.

M. Spanheim & le P. Hardouin l'ont citée d'après Holsténius. Mais, le premier, après l'avoir expliquée assez au long dans l'édition du livre de *Usu & præstantia numismatum*, qu'il donna en Hollande en 1671, n'en a pas parlé dans la nouvelle édition, donnée en Angleterre en 1706. Et le second, c'est-à-dire le P. Hardouin, qui l'avoit citée dans l'édition *in-quarto* de son Pline, l'a déclarée suspecte dans l'édition *in-folio*. Il y a lieu de croire qu'ils s'étoient repentis l'un & l'autre d'avoir si legérement ajoûté foi à la citation d'Holsténius. La médaille qu'ils avoient d'abord attribuée à la ville d'Arsamosate, est, selon toutes les apparences, une médaille des Saïttes, ville située dans la Lydie auprès du fleuve Hermus. M. Vaillant, qui l'avoit vue dans le cabinet du Grand Duc, l'a décrite dans le Recueil qu'il a

Digitized by Google

donné des médailles impériales, frappées par les villes Grecques. Elle repréſente, au revers de la tête de M. Auréle, une figure d'Hercule avec cette légende, ΕΠ ΑΙΛ ΗΡΚΤΛΑΝΟΥ ΑΡΧ. Α. CAITTHNΩN ΕΡΜΟC. En changeant la première lettre du mot ΕΡΜΟC, qui eſt le nom du fleuve, & en le joignant avec celui de CAITTHNΩN, qui eſt le nom de la ville, on avoit fait ΑΡΜΟCAITTHNΩN, qui marquoit que la médaille avoit été frappée à Arſamoſate.

Sur la foi de ce monument, M. Spanheim avança que la ville d'Arſamoſate devoit s'appeller Armoſate. Le P. Hardouin mit *Armoſata* dans le texte de Pline, au lieu d'Arſamote qu'il avoit trouvé dans les premières éditions de cet Auteur. Ils s'étoient auſſi appuyés ſur un fragment de Polybe, dans lequel on trouve en effet *Armoſata*.

Le nombre des Auteurs, qui l'ont nommée Arſamoſate, eſt beaucoup plus grand; & ce ſont des Auteurs qui ont écrit en divers tems, & en différentes langues; tels ſont Tacite, Ptolémée, l'Anonyme de Ravenne, Denys, Patriarche des Jacobites, Écrivain du VIIIe ſiécle, & Abulpharage, qui vivoit dans le XIII.e Sur quoi, il faut obſerver que les témoignages des deux derniers, méritent d'autant plus d'attention, que ces deux Écrivains ont vécu dans des païs voiſins de l'Arménie; & que le premier ayant été patriarche des Jacobites, & le ſecond, primat de cette ſecte, ont dû connoître mieux que perſonne le nom d'une ville dont l'évêque étoit de leur dépendance. Il paroit donc qu'on doit plutôt ſe déterminer pour le nom d'Arſamoſate, que pour celui d'Armoſate, à moins qu'on ne ſuppoſe que cette ville a porté les deux noms à la fois, comme celle d'Artaxate, qui, ſuivant Strabon, s'appelloit auſſi Artaxiaſate. Mais, alors il faudroit convenir qu'elle a été beaucoup plus connue ſous le nom d'Arſamoſate que ſous celui d'Armoſate.

ARSANE, *Arſanes*, (*a*) fils d'Oſtane & gouverneur de Cilicie pour les Perſes, du tems d'Alexandre le Grand. Lorſque ce Prince étoit ſur le point d'entrer dans la Province, Arſane ſe reſſouvenant du conſeil que Memnon lui avoit donné, au commencement de la guerre, réſolut de l'exécuter hors de ſaiſon. Il fit le dégât dans la Cilicie, mit le feu partout & corrompit tout ce qui pouvoit ſervir à l'uſage des hommes, afin de laiſſer inutile aux ennemis un païs qu'il ne pouvoit conſerver. Mais, il valoit bien mieux, dit Quinte Curſe, ſe ſaiſir de ce détroit avec de puiſſantes troupes, & tenir le ſommet de la montagne, qui commandoit le chemin, par où les Macédoniens entrérent, & d'où il pouvoit empêcher leur paſſage, ou les défaire ſans perdre un homme; au lieu qu'après avoir mis peu de gens ſur les avenues, il ſe retira, &

(*a*) Q. Curt. L. III. c. 4. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 1.

Digitized by Google

fit lui-même le ravage qu'il devoit empêcher ; de sorte que ceux, qu'il avoit laissés là, se croyant trahis, n'eurent pas seulement la fermeté de voir l'ennemi ; quoique de moindres forces que celles d'Arsane, eussent pu garder ce poste ; car la Cilicie étoit enfermée d'une longue chaîne de montagnes rudes & inaccessibles, qui s'élevoient sur le bord de la mer en forme de croissant, & s'étendoient en pointe jusqu'à l'autre bout du rivage.

Arsane avoit eu un fils, qui fut nommé Codmanne.

ARSANIAS, *Arsanias*, (*a*) Ἀρσανίας, fleuve d'Arménie, qui avoit sa source dans la Sophène, & qui alloit se jetter dans l'Euphrate, au dessus d'Arsamosate. Plutarque & Tacite font mention de ce fleuve.

Plutarque dit que Lucullus, général des Romains, marchant à grandes journées pour assiéger Artaxate, capitale de l'Arménie, Tigrane, roi de ce païs, ne put le souffrir. Il rassembla toutes ses forces, & en quatre jours de marche, il arriva à la vue des Romains, n'étant séparé d'eux que par le fleuve d'Arsanias, qu'il falloit nécessairement que les Romains passassent pour arriver devant la place. Lucullus, après avoir offert aux dieux un sacrifice d'actions de graces comme tenant déjà la victoire entre ses mains, passa le fleuve en bataille avec douze cohortes de front, & les autres derrière pour les soûtenir, & pour empêcher en même tems l'ennemi de les envelopper ; car, ils voyoient devant eux une nombreuse cavalerie, protégée par plusieurs escadrons volans d'archers Mardes & de lanciers Ibériens, qui, de toutes les troupes étrangères, étoient celles auxquelles Tigrane se fioit le plus, comme aux plus braves & aux plus aguerries. Cependant, elles ne firent rien de bien éclatant, ni qui répondît à cette opinion qu'on avoit d'elles. Car, après avoir soûtenu assez courageusement le premier choc de la cavalerie Romaine, elles ne virent pas plutôt les légions s'avancer, que n'osant les attendre, elles prirent la fuite à droite & à gauche. Et la cavalerie Romaine s'étant partagée, se mit à les poursuivre.

Tigrane, qui voit cette cavalerie débandée, pour profiter de ce moment, fait avancer ses gens de cheval. Lucullus, voyant leur grand nombre, leur bel ordre & l'éclat de leurs armes, commença à craindre l'événement. Il rappelle donc sa cavalerie de la poursuite des ennemis, & s'avance le premier pour faire tête aux Satrapéniens, qui, avec les plus brayes troupes, venoient le charger. Mais, avant que d'avoir pu les joindre & d'en être venu aux mains avec eux, il les intimida tellement par sa contenance fière, qu'ils prirent tous la fuite. De trois Rois qu'il y avoit au front de

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 513. Tacit. Annal. L. XV. c. 15. Plin. L. V. c. 24. L. VI. c. 27. Carte pour l'intell. de l'Hist. des Assyr. par M. d'Anville.

la

Digitized by Google

la bataille, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement, n'ayant osé seulement soûtenir le cri des Romains. La poursuite dura toute la nuit, jusqu'à ce que les Romains, las de tuer, de faire des prisonniers & de se charger de butin & de toutes sortes de riches dépouilles, se retirérent. Tite-Live écrit que, dans la première bataille, il y périt un plus grand nombre de gens; mais que, dans la seconde, on y tua & l'on y prit des gens plus considérables.

Ce que Tacite dit de l'Arsanias, arriva long-tems après ce qu'on vient de raconter. En effet, Tacite rapporte que, lorsque les Romains, vers l'an de Rome 817, étoient campés sur les bords de ce fleuve, après avoir été défaits par les Parthes, Pétus, qui les commandoit, y fit dresser un pont, sous prétexte de vouloir passer de l'autre côté. Mais, à parler vrai, il ne le fit construire que par ordre des Parthes, comme un monument de leur victoire; car, les légions Romaines se retirérent par un autre côté; de sorte qu'il ne fut utile qu'aux Parthes. Cependant, Vologèse, leur roi, passa l'Arsanias sur un éléphant, aussi-bien que les Grands de sa cour, & la plûpart des autres à cheval, parce qu'il s'étoit répandu un bruit que les Romains, par fraude, n'avoient pas donné au pont assez de solidité, pour soûtenir le poids de l'armée victorieuse. Mais, ceux qui eurent assez de résolution pour passer dessus, reconnurent qu'il étoit ferme, & qu'il n'y avoit nul danger.

Il y en a qui croyent qu'au lieu d'Arsanias, il faut lire Arsamétès. *Voyez* là-dessus l'article d'Arsamétès.

ARSAVIR, (*a*) nom que Moïse de Khorenne donne vraisemblablement à Phraate, roi des Parthes. Cet Historien le fait regner pendant quarante-six ans jusqu'à la treizième année de l'Ére Chrétienne.

ARSE, *Arses*, (*b*) le plus jeune des fils d'Ochus, roi des Perses. Après la mort de ce Prince, arrivée vers l'an 338 avant J. C., Bagoas, entre les mains de qui étoit alors tout le pouvoir, mit sur le trône Arse, & fit mourir tout le reste, afin de jouir plus sûrement & sans rival, de l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne donnoit à Arse que le nom de roi, & se réservoit tout le pouvoir du gouvernement. Mais, s'appercevant que ce jeune Prince commençoit à démêler sa scélérateſſe, & qu'il prenoit des mesures pour le punir, il le prévint, le fit assassiner, & détruisit toute sa famille avec lui. Arse avoit regné environ deux ans.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arse, le remplit, en y mettant Darius, le troisième du nom, qui ait regné en Perse. Son véritable nom étoit Codoman.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 113.

(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 443.

Digitized by Google

ARSÉLIS, *Arſelis*, (*a*) natif de Mylaſa ou Mylaſſa, ville conſidérable de Carie. Gygès, ſelon Plutarque, s'étant révolté contre Candaule, roi de Lydie, ſe ligua avec Arſélis, qui lui amena un corps conſidérable de Cariens, peuples qui ont été fameux, dès les premiers tems, par leur humeur belliqueuſe & par leur intelligence dans le métier de la guerre. Candaule fut défait & tué dans un combat. Arſélis remporta avec le butin une hache, que les rois de Lydie deſcendus d'Hercule avoient toujours portée eux-mêmes dans les batailles, juſqu'à Candaule. Hercule avoit rapporté cette hache de ſon expédition contre les Amazones, & l'avoit laiſſée à ſes deſcendans, qui la conſervoient comme une relique.

Gygès, qui ſe croyoit redevable de la victoire à la valeur d'Arſélis, lui abandonna la poſſeſſion de cette hache. Et ce général, plein du déſir de tranſmettre à la poſtérité la mémoire de ſes belles actions, fit élever une ſtatue de Jupiter, qui portoit dans une de ſes mains la hache, dont il s'agit. De-là, le temple où l'on poſa la ſtatue, fut ſurnommé le temple de Jupiter Labradée. La raiſon en eſt que le mont λαβρὸς en Carien ſignifie une hache.

On voit encore cette hache ſur les médailles de Mylaſſa. Elle eſt à deux tranchans comme les haches des Amazones. Mais, elle eſt beaucoup mieux repréſentée ſur un bas relief, où ce Jupiter eſt nommé Dolichenus du nom d'une iſle voiſine des côtes de Carie.

ARSEN, *Arſen*, Ἄρσην, (*b*) fleuve d'Arcadie, qui arroſoit les plaines de Thelpuſe. Quand on avoit paſſé ce fleuve, vingt-cinq ſtades au de-là, on voyoit les ruines d'Haluns, & un temple d'Eſculape qui étoit ſur le chemin.

ARSÉNAL. (*c*) Les anciens Hébreux avoient chacun leurs propres armes, parce qu'ils alloient tous à la guerre. Ils n'avoient point d'Arſénaux, ni de magaſins d'armes, parce qu'ils n'avoient point de troupes réglées, ni de ſoldats à gage. Ce ne fut que ſous les regnes de David & de Salomon, qu'on vit des Arſénaux dans Iſraël.

David, en effet, avoit fait de grands amas d'armes, & les avoit conſacrées au Seigneur dans ſon tabernacle. Le grand-prêtre Joïada les tira du tréſor du temple, pour armer le peuple & les Lévites, au jour de l'élévation du jeune roi Joas.

Salomon avoit amaſſé de bonnes armes dans ſon palais, nommé le Bois du Liban, & avoit de bons Arſénaux dans toutes les villes de Juda qu'il avoit fortifiées. Il impoſoit quelquefois aux peuples vaincus & tributaires, l'obligation de lui forger des armes.

Le roi Ozias ne ſe contenta pas

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 283. Tom. IX. pag. 124, 125.

(*b*) Pauſ. pag. 494.

(*c*) Reg. L. III. c. 10. v. 25. Paral. L. II. c. 9. v. 16, 25. c. 23. v. 9. c. 26. v. 14. c. 32. v. 27. Maccab. L. I. c. 10. v. 21. c. 15. v. 7.

Digitized by Google

de fournir les Arſénaux de lances, de caſques, de boucliers, de cuiraſſes, d'épées, d'arcs & de frondes. Il y mit auſſi des machines propres à former & à ſoûtenir des ſiéges.

Ezéchias eut la même précaution. Il amaſſa des armes de toutes ſortes. En un mot, Jonathas & Simon Maccabées avoient des Arſénaux de bonnes armes, tant de celles qu'ils avoient priſes ſur l'ennemi, que de celles qu'ils avoient achetées, ou fait forger.

ARSÉTÈS, *Arſetes*, (*a*) Satrape de cette partie de la Phrygie, qui s'étendoit vers l'Helleſpont. Il étoit contemporain de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Pour empêcher que la ville de Périnthe ne fût priſe par ce Prince, qui s'acheminoit pour en faire le ſiége, il y envoya Apollodore, général Athénien, qui commandoit un corps de troupes étrangères.

Au reſte, il y a, dans le texte de Pauſanias, Ariſte; mais, il faut lire Arſétès, avec Kuhnius. Ariſte n'eſt pas un nom Perſan. D'ailleurs, Arſétès étoit Satrape de Phrygie dans la conjoncture, dont il eſt ici parlé.

ARSIA [la Forêt ou le Bocage d'], *Sylva Arſia*, (*b*) Ἄλσος συρσίου. Cette Forêt étoit ſituée entre le Tibre & Veïes, à quelque diſtance de Rome. C'étoit un lieu ſacré, auſſi-bien que la prairie Éſuvienne. Et ces deux lieux ſacrés ſont célebres dans l'hiſtoire Romaine. Voici ce qu'on en raconte de plus mémorable.

Tarquin, chaſſé de Rome & déſeſpérant de remonter ſur le trône par la ruſe & par la trahiſon, ſe retira vers les Toſcans, qui le reçurent à bras ouverts, & qui le ramenérent vers Rome avec une puiſſante armée. Les conſuls Romains ſortirent à la tête de leurs légions. Les deux armées ſe mirent en bataille dans des lieux ſacrés. Celle des Toſcans près de la forêt d'Arſia, & celle des Romains dans la prairie Éſuvienne. Dès le commencement du combat, Aruns, fils aîné de Tarquin, & le conſul Brutus, ſe rencontrérent, moins conduits par le hazard, que pouſſés par leur inimitié & par leur haine. Car, l'un cherchoit le tyran & l'ennemi de ſa patrie, & l'autre cherchoit le principal auteur de ſa honte & de ſon exil. Ils ne ſe furent pas plutôt apperçus dans la mêlée, que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution, & avec plus d'envie de frapper que de ſoin de ſe couvrir, ils ſe tuérent tous deux. La ſuite du combat ne fut pas moins ſanglante que cette premiére charge; le carnage fut horrible & égal des deux côtés; & il ſurvint un orage furieux, qui ſépara les deux armées.

Le conſul P. Valérius étoit dans un fort grand chagrin, parce qu'il ne ſçavoit à qui la victoire étoit demeurée, & qu'il voyoit ſes ſol-

(*a*) Pauſ. pag. 56.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 101. Tit. Liv. L. II. c. 7.

Digitized by Google

dats plus étonnés de leur perte, que réjouis de celle des ennemis. Car, le nombre des morts étoit si égal, qu'il étoit très-difficile de juger qui avoit eu l'avantage ; & chacun des deux partis, qui voyoit certainement ce qu'il avoit perdu, & qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture, se croyoit bien plus vaincu que vainqueur. La nuit étant survenue, telle qu'on peut l'imaginer après une journée si cruelle & si douteuse, & le silence regnant dans les deux camps, on dit que la forêt d'Arsia fut émue, & qu'il en sortit une voix, qui dit fort clairement, qu'il étoit mort un homme de plus du côté des Toscans que du côté des Romains. C'étoit, sans doute, dit Plutarque, quelque voix divine ; car, dès le moment, les Romains reprenant courage, remplirent tout de cris de joie ; & les Toscans, effrayés & pleins de trouble, abandonnérent leurs retranchemens & prirent la fuite, laissant leur camp au pillage & près de cinq mille hommes qui furent faits prisonniers. Le vainqueur compta ensuite les morts. Il en trouva onze mille trois cens du côté des Toscans, & un de moins de son côté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de Février, l'an de Rome 245, & avant J. C. 507.

ARSICAS, *Arsicas*, Ἀρσίκας, nom que porta d'abord Artaxerxe Mnémon. *Voyez* Artaxerxe.

ARSIDÉE, *Arsidæus*, (*a*) fils du célebre Datamès. Ce jeune capitaine ayant été envoyé contre les Pisidiens sur la nouvelle qu'on avoit reçue, qu'ils faisoient des préparatifs de guerre contre son pere, fut tué dans le premier combat qui se donna. Dès que Datamès eut été instruit de la mort de son fils, il marcha lui-même à l'ennemi, sans découvrir à personne la perte qu'il venoit de faire.

Au reste, il y en a qui lisent Arridée ou Arriddée, au lieu d'Arsidée.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*b*) nom d'une fontaine, qui étoit dans la place publique de la ville d'Ithome. Elle fut ainsi appellée du nom d'une fille de Leucippe. L'eau y venoit d'une autre fontaine, qu'on nommoit Clepsydra.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*c*) ville de Thrace, selon Cicéron. Cet Orateur en fait mention dans son discours contre L. Pison. Il paroît, d'après ce qu'il en dit, que c'étoit une ville illustre. Les Grecs, que Pison avoit chassés de leur païs, pendant qu'il étoit à Ambracie, allérent s'emparer de cette ville, aussi-bien que de celle de Néopacte.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*d*) ville de Gréce dans dans l'Acarnanie, selon Strabon.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*e*) fille de Leucippe, & belle-sœur de Castor & de Pollux. Il y avoit une tradition, qui la faisoit

(*a*) Corn. Nep. in datam. c. 6.
(*b*) Paus. pag. 275.
(*c*) Cicer. Orat. in L. Pison. c. 91.
(*d*) Strab. pag. 460.
(*e*) Paus. pag. 133, 183, 213.

Digitized by Google

mere d'Esculape. Mais, c'étoit un conte, qui avoit été imaginé en faveur des Messéniens ou par Hésiode, ou par quelqu'un de ceux, qui ont pris la liberté d'ajoûter des vers à ceux de ce Poëte. Arsinoé recevoit les honneurs divins à Sparte, où elle avoit un temple auprès de la place Hellénienne.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, fille de Nicocréon, roi de l'Isle de Chypre. Elle fut aimée passionnément par un jeune homme de Salamine, nommé Arcéophon, qui mourut de déplaisir, parce qu'il ne la pouvoit épouser. Cette Princesse, dit-on, fut punie par Vénus, qui la changea en pierre, parce qu'elle avoit eu le cœur assez dur pour voir d'un œil sec les funérailles de cet amant.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*a*) fille de Ptolémée Lagus, fut mariée en premières noces à Lysimaque, roi de Thrace, vers l'an 300 avant l'Ére Chrétienne. Ce Prince étoit alors dans un âge fort avancé. Heureux en enfans, il se voyoit revivre dans ceux d'Agathocle son fils, & de Lysandra. Mais, tout cela ne l'empêcha pas d'épouser Arsinoé, quoiqu'elle fût même sœur de sa belle-fille. On prétend que cette jeune Reine, qui craignoit qu'après la mort de Lysimaque, ses enfans ne tombassent en la puissance d'Agathocle, songea à se défaire de lui. D'autres ont écrit qu'elle conçut de l'amour pour Agathocle, & que, pour se venger de ses mépris, elle résolut de lui ôter la vie. On ajoûte que Lysimaque ayant eu connoissance de cet horrible forfait, en fut si touché, qu'il ne goûta aucun plaisir le reste de ses jours.

Après la mort de Lysimaque, Ptolémée Céraunus, frere d'Arsinoé, résolut de se défaire des enfans, que sa sœur avoit eus du Roi, son époux, & de la priver elle-même de la possession de la ville de Cassandric. La ruse, dont il se servit pour cet effet, ce fut de la rechercher en mariage, sous les fausses apparences d'un amour qu'il ne sentoit pas; car, il ne trouvoit que cette voie pour parvenir à son but. Sa criminelle intention n'étoit pas inconnue à sa sœur, qui se défioit de ses démarches. Pour vaincre ses défiances, il lui manda qu'il vouloit associer ses enfans à l'Empire; qu'il n'avoit pas pris les armes contr'eux pour le leur ravir, mais pour leur en faire un présent; qu'afin d'être plus sûrement convaincue de sa bonne foi, elle lui envoyât quelqu'un en présence duquel il se lieroit à sa promesse, devant les dieux de son païs, par les sermens les plus inviolables qu'elle sçauroit exiger.

Arsinoé ne sçavoit à quoi se résoudre. Elle craignoit que, si elle acceptoit les offres de son frere, il ne la trompât par un parjure; & que si elle ne les acceptoit pas, son refus n'irritât sa fureur. Mais, enfin moins soigneuse de son salut que de celui de ses enfans, aux-

(*a*) Athen. 616, 621. Just. L. XVII. c. 1, 2. L. XXIV. c. 2, 3. Paus. pag. 18. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 155, 197. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 88. Tom. XII. pag. 205, 206. Tom. XIV. pag. 287. *& suiv.*

Digitized by Google

quels elle croyoit donner un protecteur en la personne d'un époux, elle dépêcha vers lui Chodion, le plus fidele des amis, qu'elle pouvoit avoir. Ptolémée le mena dans un temple de Jupiter, qui étoit révéré des Macédoniens, à cause de l'antiquité du culte de leurs premiers peres; & là étendant ses mains sur les autels qu'il tenoit, touchant même les statues & les carreaux des dieux, il protesta avec les sermens les plus extraordinaires & les plus terribles, dont un homme puisse être capable, que c'étoit avec une foi sincère qu'il demandoit sa sœur en mariage, & qu'il n'auroit jamais d'autre femme qu'elle, ni d'autres enfans que ceux de cette Princesse. Arsinoé, aussi pleine d'espérance qu'elle l'avoit été de crainte, eut un entretien particulier avec lui, & rassurée autant par sa bonne mine que par ses sermens, elle l'épousa malgré l'opposition de son fils Ptolémée, qui ne cessoit de lui dire qu'on la trompoit.

La magnificence & l'allégresse publique accompagnérent la cérémonie de ce mariage. Pour en relever l'éclat, Céraunus fit assembler l'armée, & à la vue du peuple & du soldat, il mit le bandeau royal sur la tête de sa sœur, & l'appella Reine. Arsinoé, se livrant à la joie que lui causoit le recouvrement d'un nom que la mort de Lysimaque, son premier mari, lui avoit fait perdre, invita, de son propre mouvement, son nouvel époux à venir faire son entrée dans Cassandrie, ville fatale, & sujet malheureux des embûches qu'on lui dressoit. Elle l'y devance, & assignant au jour de l'arrivée du Roi celui d'une fête solemnelle, elle ordonne aux habitans d'orner les maisons & les temples, de tenir par tout des autels & des victimes toutes prêtes, & à ses fils, Lysimaque & Philippe, celui-là âgé de seize ans, & celui-ci de treize seulement, l'un & l'autre parfaitement beaux, d'aller au-devant de lui avec des couronnes sur leurs têtes. Ptolémée, habile à déguiser sa perfidie, les caresse au de-là des bornes d'une véritable affection, & les accable de longs baisers. Mais, dès qu'il fut arrivé aux portes de la ville, il commanda qu'on s'emparât de la citadelle, & qu'on tuât les Princes, qui, s'étant allés jetter entre les bras de leur mere, y furent impitoyablement égorgés.

L'infortunée Arsinoé, s'écriant que le meurtre de ses fils étoit le fruit & la suite de son coupable mariage, s'offrit souvent pour eux au fer de leurs assassins; & couvrant leurs corps de son corps, elle tâcha de recevoir tous les coups qu'on leur portoit. Enfin, privée même de la funeste douceur de leur donner la sépulture, elle fut chassée de la ville; & les vêtemens déchirés, les cheveux épars, accompagnée seulement de deux petits esclaves, elle s'en alla en exil à Samothrace; mere d'autant plus malheureuse, dit Justin, qu'il ne lui fut pas permis de mourir avec ses enfans. Mais, Ptolémée paya bientôt la peine de ses forfaits. Car, la providence, vengeresse de tant de parjures & de

Digitized by Google

tant de parricides, dont il s'étoit souillé, amena contre lui les Gaulois, qui, l'ayant dépouillé de ses États & fait prisonnier, lui firent souffrir une mort digne de ses crimes.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*a*) autre fille de Ptolémée Lagus, épousa Ptolémée Philadelphe, son propre frere. Ce mariage étoit contraire aux loix établies en Macédoine ; mais, il ne l'étoit pas à celles qui se pratiquoient en Égypte, où regnoit Ptolémée Philadelphe. Cependant, le poëte Sotade ne laissa pas de répandre dans une satyre des traits sanglans sur ce mariage. Au reste, ce Poëte étoit fort décrié par la licence effrénée, & de ses vers, & de ses mœurs, & il paya cher la satyre qu'il venoit de faire. Car, il fut jetté dans la mer, après qu'on lui eut mis du plomb autour du cou.

Arsinoé, étant tombée malade, vers l'an 248 avant J. C., songea que Diane lui paroissoit, & lui disoit que la cause de sa maladie venoit de ce que Ptolémée avoit emporté sa statue d'un temple de Syrie, où elle avoit été consacrée. Là-dessus, on la renvoya au plutôt en Syrie, on la remit dans son temple ; & pour appaiser la colère de la déesse, on lui fit de riches présens & un grand nombre de sacrifices. Mais, tout cela fut inutile. Le mal de la Reine ne cessa point. Elle mourut même peu de tems après, & laissa Ptolémée inconsolable de sa perte, d'autant plus qu'il croyoit en avoir été lui-même la cause par l'indiscrétion qu'il avoit eue d'enlever à Diane sa statue.

Quoiqu'Arsinoé fut plus âgée que Ptolémée, & trop vieille, quand il l'épousa, pour avoir des enfans, il l'aima tendrement & constamment jusqu'à la fin. Après sa mort, il lui rendit tous les honneurs qu'il put imaginer. Il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, & fit plusieurs autres choses extraordinaires pour marquer combien il l'aimoit. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut le dessein qu'il forma de lui bâtir un temple à Alexandrie, avec un dôme, dont toute la voute devoit être d'aiman, pour y tenir une statue de fer, faite pour elle, suspendue en l'air. Ce dessein étoit de l'invention de Dinocrate, fameux architecte de ce tems-là. Il ne l'eut pas plutôt proposé à Ptolémée, que ce prince donna ordre d'y travailler incessamment. On n'eut pas le tems d'achever l'expérience, pour voir si elle eût réussi ou non. Car, Ptolémée & l'architecte étant morts tous deux fort peu de tems après, leur projet fut abandonné & demeura sans exécution. On a long-tems dit & cru que le corps de Mahomet étoit ainsi suspendu dans un cercueil de fer par un aiman enchassé dans la voute de la chambre, où il fut mis après sa mort. Mais, c'est un bruit populaire, qui est sans fondement.

(*a*) Pausan. pag. 12, 13, 588. Plin. L. VI. c. 29. L. XXXIV. c. 14. L. XXXVI. c. 9. L. XXXVII. c. 8. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 246, 257. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 619, 620.

Digitized by Google

On voyoit à Athènes la ſtatue d'Arſinoé, auprès de celle de ſon mari, Ptolémée Philadelphe. On en voyoit auſſi une de cette Princeſſe ſur le mont Hélicon en Béotie. Elle y étoit repréſentée à cheval ſur une autruche de bronze.

ARSINOÉ, *Arſinoe*, Ἀρσινόη, (*a*) fille de Lyſimaque, fut mariée à Ptolémée Philadelphe. Le mariage de cette Arſinoé avec Philadelphe s'étoit fait avant celui que ce prince contracta depuis avec ſa propre ſœur, nommée auſſi Arſinoé, de laquelle il eſt queſtion dans l'article qui précéde.

Arſinoé, fille de Lyſimaque, laiſſa deux fils & une fille. L'aîné, Ptolémée Évergéte, regna après ſon pere en Égypte. Le ſecond porta le nom de ſon ayeul maternel Lyſimaque, & fut mis à mort par ſon frere pour cauſe de rébellion. La fille étoit Bérénice, qui épouſa Antiochus Théus, roi de Syrie.

ARSINOÉ, *Arſinoe*, Ἀρσινόη, (*b*) fille d'Antiochus Soter. Cette Princeſſe épouſa Agas, ou, ſelon d'autres, Magas, roi de Cyrène, qui étoit frere de Ptolémée Philadelphe. Elle n'en eut qu'une fille, qui prit le nom de Bérénice, & que Magas promit en mariage, vers l'an 258 avant J. C., à Ptolémée Évergéte, fils de Ptolémée Philadelphe, à deſſein de terminer, par ce moyen, les querelles, qui étoient entre lui & ſon frere. Magas vint à mourir peu après.

Ce Prince avoit à peine rendu l'eſprit, qu'Arſinoé réſolut de rompre le mariage de ſa fille avec Ptolémée Évergéte, qui avoit été conclu ſans ſans conſentement. Pour cet effet, elle fit ſolliciter en Macédoine Démétrius, frere de pere du roi Antigone Gonatas, de venir à ſa cour, en l'aſſurant qu'elle lui donneroit ſa fille & la couronne. Il ne tarda pas à s'y rendre. Dès qu'Arſinoé l'eut vu, elle conçut pour lui une paſſion violente, & réſolut de le prendre elle-même pour ſon époux. Dès ce moment, il négligea la fille pour s'attacher à la mere; & ſe croyant, par ſa faveur, au-deſſus de tout, il commença à traiter la jeune Princeſſe, les miniſtres, & les officiers de l'armée avec tant de hauteur & d'inſolence, qu'il ſe forma une conjuration contre lui. Bérénice elle-même conduiſit les conjurés juſqu'à la porte de la chambre de ſa mere, où on le tua dans ſon lit. En vain, Arſinoé, enhardie par les paroles de ſa fille, qui, de la porte de la chambre, ordonnoit aux aſſaſſins d'épargner ſa mere, ſe mit entr'eux & ſon amant, pour empêcher qu'ils ne le tuaſſent. Elle ne put différer ſa mort que de quelques momens.

Après cela, Bérénice alla en Égypte, où ſon mariage s'acheva avec Ptolémée. Pour Arſinoé, on la renvoya à ſon frere Antiochus Théus en Syrie. Cette Princeſſe eſt auſſi connue ſous le nom d'Apamé.

ARSINOÉ, *Arſinoe*, Ἀρσινόη,

(*a*) Pauſ. pag. 13. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 259.

(*b*) Juſt. L. XXVI. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 251, 252.

Digitized by Google

(a) sœur & femme de Ptolémée Philopator. Cette Princesse se trouva à la bataille de Raphia, qui fut donnée, l'an 217 avant J. C., contre Antiochus roi de Syrie. On remarque qu'elle ne se contenta pas d'exhorter les soldats avant l'action; mais, qu'elle ne quitta point son mari pendant le fort même du combat, dont l'issue ne fut point favorable à l'ennemi.

Depuis cette victoire, Ptolémée Philopator se livra à toutes sortes de plaisirs & de débauches. Les femmes disposoient de tout; & Arsinoé, quoique sœur & femme du Roi, n'avoit aucun pouvoir à la cour. Les Favoris & Sosibe, vieux ministre, qui avoit servi sous trois regnes, n'avoient, ni égards, ni ménagemens pour elle. Arsinoé, de son côté, n'avoit pas assez de patience pour souffrir tout sans se plaindre. On s'ennuia de ses plaintes continuelles. Le Roi & les personnes, qui le gouvernoient, ordonnérent à Sosibe de les en défaire. Il le fit, & se servit pour cela d'un nommé Philammon, dont un assassinat si cruel & si barbare ne fut pas apparemment l'apprentissage.

Arsinoé mourut environ l'an 207 avant J. C. Elle laissa un fils, qui fut nommé Ptolémée Épiphane, & qui succéda à son pere, n'étant encore âgé que de cinq ans. Ce jeune Prince avoit tout au plus deux ans, quand sa mere fut tuée.

Justin appelle cette princesse Eurydice. S'il ne se trompe point, cette même Reine avoit trois noms, Arsinoé, Cléopâtre, Eurydice. Mais, Cléopâtre étoit un nom commun aux Reines d'Égypte, comme celui de Ptolémée aux Rois.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (b) fille de Ptolémée Aulete, & sœur de Cléopâtre, cette fameuse & dernière reine d'Égypte. Elle avoit aussi deux freres. Ptolémée Aulete, en mourant, avoit établi Jules César, tuteur de ses enfans. Ce général Romain, en cette qualité, ou plutôt comme arbitre du testament, ordonna que Ptolémée l'aîné & Cléopâtre regneroient conjointement en Égypte, comme le portoit le testament, & que Ptolémée, le cadet, & Arsinoé la cadette regneroient en Cypre. Il ajoûta ce dernier article pour appaiser le peuple; ce qui n'empêcha pas qu'il ne survînt bientôt après des troubles considérables.

Cependant, Arsinoé trouva moyen, par l'adresse de l'Eunuque Ganymède, son confident, de se sauver du palais, & de se jetter dans le camp d'Achillas, général des Égyptiens. Elle y apporta la division. Un grand nombre d'Égyptiens tournérent les yeux vers cette Princesse du sang de leurs Rois. Achillas vouloit retenir l'autorité; c'étoit à qui se gagneroit, à force de largesses, les esprits des soldats. Bientôt, Arsinoé prit le dessus; & ayant fait

(a) Just. L. III. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 358, 363, 364.

(b) Hirt. de Bell. Alex. p. 691, 713. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 424, 426. & suiv. Hist. Rom. T. VII. p. 528, 638. T. VIII. p. 306, 307. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 312.

Digitized by Google

assassiner Achillas par Ganymède, elle demeura seule maîtresse des troupes, & en donna le commandement au meurtrier. Celui-ci, non moins audacieux, ni moins habile que son prédécesseur, signala les commencemens de son généralat par une entreprise, en même-tems difficile & bien entendue, & qui jetta d'abord la consternation parmi les Romains.

Mais, ceux-ci demeurérent à la fin vainqueurs; & César emmena à Rome Arsinoé, qu'il avoit prise durant la guerre. Cette Princesse marcha chargée de chaînes à son triomphe, & fut mise en liberté aussi-tôt après cette solemnité. César ne lui permit pourtant pas de retourner en Égypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie; du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippes. Cette infortunée Princesse s'étoit réfugiée dans le temple de Diane à Milet, comme dans un asyle assuré. Ce fut de-là néanmoins qu'on l'arracha pour la mettre à mort, environ l'an 41 avant J. C. C'est à Cléopâtre qu'on attribue sa mort. Elle lui donnoit de l'ombrage, quoique réduite à mener une vie fort déplorable dans ce temple de Diane. C'est pour cela que Cléopâtre, à force de sollicitations, obtint d'Antoine la permission de se défaire de sa propre sœur.

Vitruve donne à la femme d'Attale II, roi de Pergame, le nom d'Arsinoé. Pline l'appelle au contraire Béronice. *Voyez* Béronice.

ARSINOIDE, *ou plutôt* ARSINOÏTE, *Arsinoïtes*, Ἀρσινοΐτης, (*a*) nom d'une province d'Égypte. Elle fut ainsi appellée d'Arsinoé, sœur & femme du roi Ptolémée Philadelphe. C'étoit l'une des sept provinces, qui formoient le païs, nommé Heptanome; c'est-à-dire, les sept Nomes. Ce païs étoit au-dessus de Memphis.

ARSINOUS, *Arsinous*, (*b*) Ἄρσινόος, roi de Ténédos, pere de la belle Hécaméde. Ce Prince vivoit vers le tems du siége de Troye.

ARSIS, *Arsis*, Ἄρσις, (*c*) fleuve d'Italie, dont il est parlé dans Plutarque en ces termes: » Carbon ayant envoyé contre » lui [Pompée] quelques compagnies de gens de cheval, » près du fleuve Arsis, Pompée » les reçut courageusement, les » renversa, & les poursuivant, » l'épée dans les reins, les poussa » dans des lieux difficiles, où la » cavalerie ne pouvoit se remuer. » Cette cavalerie, voyant donc » qu'il n'y avoit aucune espérance de se sauver, se rendit avec » ses armes & ses chevaux. «

On croit que ce fleuve est le même que l'Ésis, qui s'appelle aujourd'hui Ésino, ou il fiume Ésino, dont quelques-uns font un seul mot Fiumesino.

ARSIS, *Arsis*, terme de Grammaire, ou plutôt de Prosodie. C'est

(*a*) Paus. pag. 13, 330.
(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 625.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 622.

Digitized by Google

l'élévation de la voix, quand on commence à lire un vers. Ce mot vient du Grec ἀίρω, *tollo*, j'éléve. Cette élévation eſt ſuivie de l'abaiſſement de la voix; & c'eſt ce qui s'appelle *Theſis*, du Grec θέσις, *depoſitio*, *remiſſio*.

En déclamant, par exemple, cet hémiſtiche du premier vers de l'Énéïde de Virgile: *Arma virumque cano*, on ſent qu'on éléve d'abord la voix, & qu'on l'abaiſſe enſuite.

Par Arſis & Théſis, on entend communément la diviſion proportionnelle d'un pied métrique, faite par la main, ou le pied de celui qui bat la meſure.

En meſurant la quantité dans la déclamation des mots, d'abord on, hauſſe la main, enſuite on l'abaiſſe. Le tems que l'on emploie à hauſſer la main, eſt appellé Arſis, & la partie du tems, qui eſt meſuré en baiſſant la main, eſt appellée Théſis. Ces meſures étoient fort en uſage chez les Anciens.

ARSITE, *Arſites*, (*a*) fils d'Artaxerxe Longue-main & d'une des concubines de ce Prince. Quoiqu'il fût frere de Darius, appellé d'abord Ochus, de mere auſſi-bien que de pere, il ſe révolta ouvertement contre lui, vers l'an 423 avant J. C. Il fut ſoûtenu dans ſa révolte par Artyphius, fils de Mégabyſe. Darius envoya Artaſyras, un de ſes généraux, contre Artyphius, & marcha en perſonne, à la tête d'une autre armée, contre Arſite. Artyphius, avec des troupes Grecques, qu'il avoit à ſa ſolde, battit deux fois le général qu'on lui avoit oppoſé. Mais, dans une troiſième bataille, on les lui débaucha. Il fut battu lui-même & ſe vit réduit à la néceſſité de ſe rendre, ſur quelques eſpérances de pardon qu'on lui donna.

Le Roi vouloit le faire mourir; mais, la reine Paryſatis, ſœur & femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mere que Darius. C'étoit une femme habile, intrigante, & ruſée, dont le Roi, ſon mari, ſuivoit preſque en tout ſes avis. Celui, qu'elle lui donna en cette occaſion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conſeilla d'uſer de clémence envers Artyphius, & de le bien traiter, afin de faire eſpérer à ſon frere, lorſqu'il verroit ſa généroſité pour un ſerviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins auſſi favorable, & l'engager par-là à ſe ſoumettre. Elle ajoûta que, quand il ſeroit une fois maître de la perſonne de ce Prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius ſuivit ſon conſeil; & il lui réuſſit.

Arſite, informé de la douceur dont on uſoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du Roi, ſeroit traité encore plus favorablement. Et ſur cette eſpérance, il traita avec ſon frere, & ſe rendit. Darius penchoit beaucoup à lui ſauver la vie; mais,

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 402, 403. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. XIX. pag. 61.

Digitized by Google

Paryſatis, à force de lui repréſenter que la punition de ce rebelle étoit néceſſaire pour ſa ſûreté, le détermina à s'en défaire, en le faiſant périr miſérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas ſans ſe faire une grande violence, qu'il conſentit à ce ſacrifice; car, il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurérent pas la tranquillité, qu'il en attendoit. Car, ſon regne, dans la ſuite, fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laiſſérent pas beaucoup de repos.

ARSITE, *Arſites*, (*a*) Satrape de la Phrygie pour les Perſes, du tems d'Alexandre le Grand. Lorſqu'il apprit que ce Prince étoit paſſé en Aſie, il déclara qu'il ne ſouffriroit pas qu'on brûlât une ſeule cabane de ſon gouvernement. Il en fut pourtant bien autrement. En effet, on en vint aux mains bientôt après, & les Perſes furent vaincus. Arſite, au déſeſpoir de la perte de la bataille, ſe tua de ſes propres mains. Calas, qui conduiſoit les Theſſaliens, obtint d'Alexandre la Satrapie qu'Arſite laiſſoit vacante par ſa mort.

ART, *Ars*. (*b*) C'eſt tout ce qui ſe fait par l'adreſſe & par l'induſtrie de l'homme; &, en ce ſens, l'Art eſt oppoſé à la nature. L'Art corrige & perfectionne la nature. Il faut que l'Art vienne au ſecours de la nature; & c'eſt leur parfaite alliance, qui fait la ſouveraine perfection.

I. On diviſe les Arts en Arts libéraux & en Arts méchaniques. Les Arts libéraux ſont, la Poëſie, la Muſique, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, &c. Parmi les Arts méchaniques, on compte ceux où l'on travaille plus de la main & du corps, que de l'eſprit. Ce ſont d'ordinaire ceux, qui nous fourniſſent les néceſſités de la vie, comme celui des Horlogers, Tourneurs, Charpentiers, Fondeurs, Boulangers, Cordonniers, & autres.

La diviſion des Arts, en Arts libéraux, & en Arts méchaniques, eſt bonne ſelon l'uſage; mais, elle eſt mauvaiſe & fauſſe ſuivant l'étymologie. Car, il y a pluſieurs Arts libéraux, où l'on ſe ſert de machines & d'inſtrumens, comme l'Art militaire, la Marine, la Peinture, &c. Les Arts méchaniques, tirent leur nom du mot Grec μηχάνη, *machina*, machine, parce qu'il n'y en a aucun, qui ne ſe ſerve de quelque inſtrument. Il n'en eſt pas ainſi des Arts libéraux, parmi leſquels il y en a pluſieurs, qu'on peut apprendre & exercer ſans aucun inſtrument; comme la Logique, la Poëſie, l'Éloquence, la Muſique, la Médecine proprement dite, en tant qu'elle eſt diſtinguée de la Chirur-

(*a*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5, 6.

(*b*) Roll. Tait. des Etud. Tom. II. p. 453. Hiſt. Anc. T. I. p. 542, 543. T. V. p. 467. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Ab. Bin. Tom. V. p. 312. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 222. T. XVIII. p. 11. *& ſuiv.* T. XXI p. 174, 175. *& ſuiv.* Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 112. *& ſuiv.*

Digitized by Google

gie, de la Pharmacie, & de la Chimie.

II. L'hiſtoire des Arts & des Sciences eſt, à proprement parler, l'Hiſtoire de l'eſprit humain. L'origine en remonte juſqu'au premier âge du monde, je veux dire, juſqu'aux tems qui précédérent le Déluge. Les Arts & les Sciences étoient alors connus & cultivés avec ſuccès, comme le montre M. l'abbé de Fontenu, dans un mémoire inſéré parmi ceux de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

Pour commencer par l'Agriculture, on ſçait qu'elle fut le métier pénible d'Adam déchu de l'état d'innocence. Elle auroit été l'un de ſes plaiſirs dans cet état heureux. Adam, ſorti des mains du Créateur, avoit ſans doute des connoiſſances & des idées ſupérieures aux nôtres. On ne peut douter, au moins, qu'il n'en eût de très-étendues ſur un art auquel il étoit deſtiné depuis ſa naiſſance. Ainſi, tout donne lieu de croire qu'il fut extrêmement verſé dans les différentes parties de l'Agriculture. Combien cette Science, déjà ſi grande dans ſon origine, dut-elle être augmentée par une expérience de 900 ans? Que de nouveaux moyens dut lui ſuggérer une ſi longue pratique, pour vaincre l'opiniâtreté de la terre!

Généralement parlant, l'Agriculture ſuppoſe que l'on éléve quelque bétail. Mais, d'ailleurs il eſt certain que dès le commencement du monde, une partie des hommes mena la vie paſtorale. L'Écriture ſainte le dit, en termes exprès, d'Abel; & ſi, dans la ſuite, elle donne au fils de Lamech le titre de pere des Paſteurs, c'eſt qu'il laiſſa une poſtérité nombreuſe entièrement occupée, comme lui, du ſoin des troupeaux. C'étoit un peuple de Scénites & de Nomades, qui promenoient leurs tentes, & ne s'arrêtoient que dans les meilleurs pâturages.

Les premiers habits furent ſans doute des peaux; mais, il eſt difficile de croire que durant la longue ſuite des ſiécles, qui précédérent le Déluge, on n'ait imaginé, même dans les païs les plus chauds, aucun tiſſu, ſoit de poils, ſoit de laine, de coton, de ſoie, d'écorce d'arbres, ou de filamens de quelques plantes. Les Rabbins attribuent à Noëma, fille de Lamech, l'Art de filler la laine & d'en faire des étoffes; Art groſſier ſans doute dans ſon origine, mais qui dut bientôt acquérir un certain dégré de perfection, parce que l'uſage continuel améliore & multiplie les pratiques néceſſaires.

Caïn bâtit une ville, & ſon exemple eut des imitateurs. Elle reſſembloit ſans doute à celles que conſtruiſirent les premiers habitans de la Gréce, avant que les colonies d'Inachus & de Cécrops euſſent porté dans ce païs l'architecture Égyptienne. Les murailles de ces habitations Pélaſgiques étoient formées de rochers entaſſés les uns ſur les autres, mais avec tant d'art & de ſolidité, qu'il en ſubſiſte encore des reſtes, que M. l'abbé Fourmont a vu dans ſon voyage au Levant. Telles furent, ſelon toute apparence, les

Digitized by Google

premières villes bâties dans le premier âge. Mais, quelque grossiere qu'en fût la construction, elle exigeoit au moins une teinture de plusieurs Arts. Quelle variété de connoissances méchaniques ne suppose pas dans Noë la structure d'un bâtiment tel que l'arche ? Dieu se contenta néanmoins de lui en donner le plan & les dimensions. Ce Patriarche n'ignoroit donc rien de ce qui servit à l'exécuter.

Tubalcaïn fils de Lamech, passe pour avoir inventé l'usage des métaux. Mais, peut-être cet usage étoit-il encore plus ancien que lui. Du moins, le texte Hébreu porte seulement qu'il éguisa tous les ouvrages d'airain & de fer. Aussi, paroît-il juste de ne laisser à ce petit-fils de Caïn que la gloire funeste d'avoir inventé ou perfectionné les instrumens meurtriers.

L'Astronomie est aussi ancienne que le monde. Les années de la vie des Patriarches sont marquées dans le Texte sacré. On avoit donc, dans le premier âge du monde, la connoissance du cours du soleil & de la lune, dont une des destinations, dans les vues du Créateur, étoit de servir aux hommes à distinguer les jours, les mois, les saisons, & les années. L'éclat de ces astres, la régularité de leur retour diurne & périodique, les effets heureux de l'influence du premier, & la singularité des phases du second, durent frapper les hommes, dès l'origine du monde, & fixer leurs regards. Les premiers habitans de la terre vivoient sous des climats favorables aux spéculations astronomiques ; & la durée de leur vie leur donnoit le tems d'entreprendre les plus longues observations, & l'espérance d'en voir le résultat. C'est ici l'occasion de citer les deux colomnes élevées, au rapport de Josephe, par les soins des enfans de Seth, & sur lesquelles ils avoient, dit-on, gravé les observations astronomiques faites dans le premier âge du monde. M. l'abbé de Fontenu ne prétend pas assurer la vérité de ce fait, sur lequel le sçavant Warburton a donné des conjectures plausibles, dans son ingénieux ouvrage sur les Hiéroglyphes. Mais, quoiqu'il en soit, ce que dit Josephe, prouve au moins qu'il croyoit l'Astronomie plus ancienne, que ne l'ont prétendu les Chaldéens, qui se glorifioient d'en être les auteurs.

De ces foibles commencemens, il y a loin aux grandes découvertes de l'Astronomie. Toutefois, M. l'abbé de Fontenu soûtient que, dans le cours du premier âge, la connoissance du ciel fut portée au plus haut dégré de perfection. Il dit la même chose des Mathématiques, de l'Histoire naturelle, de la Médecine & des autres branches de la Physique, tant générale que particulière. Ces assertions, moins prouvées que probables, il les appuie sur des raisonnemens tirés, soit du nombre des siécles qu'a duré le premier âge, soit de la longueur de la vie des hommes, soit de la force de leur tempérament, soit enfin de l'état florissant, ou peu d'années

Digitized by Google

après le Déluge, les Sciences & les Arts étoient chez les Chaldéens, les Babyloniens, les Égyptiens & les Chinois. Ce qu'il dit sur ce dernier article, peut se réduire au dilemme suivant, qui forme presque une démonstration. Ou les Sciences avoient été transmises à ces peuples par les enfans de Noë, ou ces peuples en furent les inventeurs. Dans le premier cas, elles existoient donc avant le Déluge. Dans le second, ce seroit une absurdité de croire que, pendant l'espace de dix-sept siécles, ou même d'environ vingt-trois, selon le calcul des Septante, les hommes de l'ancien monde n'eussent pas fait plus d'usage de leur esprit, que n'en firent en moins de deux siécles les hommes du nouveau monde. Quelques découvertes furent sans doute ensevelies dans les eaux du Déluge; mais les enfans de Noë en sauvérent la plus grande partie. Sans cela, comment expliquer le progrès des Arts immédiatement après le Déluge, progrès si rapide, qu'il paroît tenir beaucoup moins de l'invention que de la réminiscence ?

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des Arts utiles & nécessaires; mais, il n'y a pas moins de choses à dire sur ceux qui ne sont que d'agrément. Jubal, frere de Tubalcaïn, inventa les instrumens de Musique. La Musique existoit donc alors. Ainsi, les Apollons, les Orphées, les Amphions, les Linus, les Thamyris ne sont aux yeux de M. l'abbé de Fontenu que des Modernes en comparaison de Jubal & de ses élèves, qui, peut-être même, poussérent cet Art merveilleux plus loin que leurs successeurs.

L'existence de la Musique suppose, comme nécessairement celle de la Poësie, qui, chez tous les peuples, paroît avoir été d'abord employée à perpétuer la mémoire des Grands hommes & le souvenir des faits les plus intéressans. Les paroles que Lamech adresse à ses femmes, dans le quatrième chapitre de la Genése, sont regardées par de sçavans Interprétes, comme un fragment de Poësie antédiluvienne. M. l'abbé de Fontenu regrette tant de cantiques, admirables sans doute, où nous trouverions les idées de la plus sublime Métaphysique, revêtues des couleurs de la plus brillante Poësie. En effet, si les Orphées & les Silènes, au rapport d'Homère & de Virgile, chantoient sur leurs lyres, le débrouillement du chaos & l'origine des êtres, selon les idées bizarres des Cosmogonies payennes, que d'images plus nobles ne devoit pas offrir aux Poëtes de l'ancien monde, le véritable systême de la formation de l'univers, dont la connoissance n'avoit pas eu le tems de s'altérer, ou du moins de se perdre! La nature alors, dans sa beauté portoit visiblement l'empreinte de son auteur. Les Cieux annonçoient sa gloire; & l'homme, sorti de ses mains, pouvoit encore se souvenir de son origine. Une tradition suivie, &, peut-être même, selon la remarque de M. l'abbé de Fontenu, l'usage d'une écriture, ou

Digitized by Google

littérale, ou symbolique, conservoient parmi eux les premières notions, que l'homme reçut en naissant, sur l'essence & les perfections de l'Être Suprême, sur le monde des intelligences, sur l'immortalité de l'ame. Que de sujets pour la Poësie!

Ces cantiques nous apprendroient encore l'Histoire du premier âge, aussi féconde pour le moins que celle des âges qui l'ont suivi. M. l'abbé de Fontenu croit qu'alors le monde étoit extrêmement peuplé. Il voit la terre alors partagée, comme depuis, en Royaumes, en Républiques, en Empires, & troublée par des guerres & des révolutions de toute espèce. Son imagination, qui ne peut suppléer aux détails des événemens, s'en trace un tableau général. En effet, la profonde corruption des derniers siécles du premier âge, des siécles qui précédérent immédiatement le Déluge, prouve que les mêmes passions, qui ravagent le monde, se déchaînoient alors avec une violence, dont peut-être ne sont-elles pas capables aujourd'hui. Si, malgré l'abattement où doit nous jetter la brièveté de la vie, tout ce que la raison a de lumineux, & la révélation de terrible, n'empêche pas la cupidité de varier à l'infini la scène de l'univers, quels durent être les excès d'un voluptueux, d'un ambitieux, d'un conquérant, qui avoient en perspective huit ou neuf siécles de vie & d'impunité?

III. Comme ce fut dans l'Asie que les hommes s'établirent d'abord après le Déluge, il est aisé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des Arts & des Sciences, dont le souvenir s'étoit conservé par la tradition, & dont la nécessité & le besoin les obligérent de renouveller, & pour ainsi dire, de ressusciter l'usage.

C'est une chose digne de remarque que les inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les siécles. Nous jouïssons encore du fruit de leur travail & de leurs industrie. Ils ont pourvu de loin à tous nos besoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos usages toute la nature. Ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous servir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre & des abîmes de la mer de précieuses richesses; &, ce qui est infiniment plus estimable, ils nous ont ouvert les trésors de toutes les Sciences. Il nous ont conduits aux connoissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & sous les yeux, ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit, à régler les mœurs, à former de bons citoyens, de bons magistrats, de bons princes.

Nous ne sentons pas assez l'obligation que nous avons à ces hommes également industrieux & laborieux, qui ont fait les premiers essais des Arts, & qui se sont appliqués les premiers à ces utiles, mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés, si nous sommes vêtus, si nous avons des villes, des murs, des habitations,

Digitized by Google

tions, des temples, c'eſt à leur induſtrie & à leur travail que nous le devons. C'eſt par leur ſecours que nos mains cultivent les champs, bâtiſſent des maiſons, font des étoffes & des habits, travaillent en cuivre & en fer, & pour paſſer de l'utile & du néceſſaire à l'agréable, qu'elles uſent du pinceau, qu'elles manient le ciſeau & le burin, qu'elles touchent des inſtrumens. Ce ſont-là des avantages & des bienfaits ſolides, ſtables, permanens; qui ont toujours été en croiſſant depuis leur origine; qui s'étendent à tous les ſiécles, à toutes les nations, & à tous les hommes en particulier; qui ſe perpétueront d'âge en âge, & dureront autant que le monde. Tous les conquérans enſemble ont-ils fait quelque choſe qui puiſſe être mis en parallele avec de tels ſervices? Cependant, toute notre admiration ſe tourne, pour l'ordinaire, du côté de ces héros de ſang; & à peine rappellons-nous dans notre eſprit ce que nous devons aux Inventeurs des Arts.

M[illegible], il faut remonter plus haut & rendre un juſte hommage de louange & de reconnoiſſance à celui qui, ſeul, en a été & en a pu être l'auteur. C'eſt une vérité reconnue par les Payens même; & Cicéron l'atteſte bien clairement, que c'eſt de Dieu ſeul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie. *Omnes mortales ſic habent, externas commoditates à Diis ſe habere.*

Pline le naturaliſte s'explique encore plus fortement. C'eſt en parlant des merveilleux effets des ſimples & des herbes, par rapport aux maladies. Et l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets, qui paroiſſent encore plus étonnans. *C'eſt*, dit-il, *connoître mal les préſens de la Divinité, & les payer d'ingratitude, que de vouloir en faire honneur aux hommes. Le hazard paroît avoir donné lieu à ces découvertes. Cela eſt vrai; mais, ce hazard eſt Dieu même; & par ce nom, auſſi-bien que par celui de nature, c'eſt lui ſeul qu'il faut entendre.*

En effet, pour peu qu'on réfléchiſſe au peu de rapport & de proportion, qui paroît, par exemple, entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, & la matière brute, cachée dans la terre, dont on les forme; entre une toile, ſoit fine & déliée, ſoit plus ſolide & plus forte, & le lin ou le chanvre; entre les étoffes de toute ſorte & la toiſon des brebis; entre la beauté éclatante de la ſoie & la difformité d'un hideux inſecte; on doit ſe convaincre que jamais l'homme, abandonné à ſes propres lumières, n'auroit pu faire de ſi heureuſes découvertes. Il eſt vrai, comme l'obſerve Pline, que le hazard paroît avoir donné lieu à la plûpart des inventions. Mais, qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnoiſſance à l'épreuve, affecte de ſe cacher ſous ces événemens fortuits, comme ſous autant de voiles, aux travers deſquels la raiſon, pour peu qu'elle ſoit éclairée de la foi, reconnoît aiſément la main bienfaiſante, qui nous comble de tant de biens?

Digitized by Google

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paroissent maintenant de la dernière facilité, & qui ont pourtant échappé, pendant tous les siécles précédens, aux lumières & aux recherches de tant de personnes, appliquées à étudier & à perfectionner les Arts; jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux, & de leur montrer ce qu'ils ne voyoient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins, soit à eau, soit à vent, si commodes pour les usages de la vie, qui n'est pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient sur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait réflexion, qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire, en un moment, ce qu'on avoit été si long-tems à graver avec le burin? Il n'y a néanmoins que quelques siécles que l'Art d'imprimer a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs siéges. La bousole; c'est-à-dire, une aiguille aimantée, suspendue sur un pivot dans une boîte, a de si merveilleuses utilités, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoissoient toutes les autre propriétés de l'aiman, ont-ils été si long-tems sans en découvrir une qui étoit d'une si grande importance?

On doit, ce nous semble, également conclure, & de l'incroyable difficulté de certaines découvertes qui n'avertissoient par aucune apparence, & qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde, & de l'extrême facilité d'autres inventions qui sembloient se montrer d'elles-mêmes, & qui, cependant, n'ont été trouvées qu'après bien des siécles, que les unes & les autres sont absolument soumises aux ordres d'un Être supérieur, qui gouverne l'univers avec une sagesse & une puissance infinies.

IV. Il est d'heureux siécles, où les Arts aussi-bien que les Sciences paroissent avec éclat, & jettent une grande lumière. Mais, comme le remarque un Historien, cet éclat & cette lumière s'obscurcissent bientôt; & la durée de ces tems de perfection est ordinairement renfermée dans un assez court espace. Elle a été plus longue dans la Gréce que par tout ailleurs. A ne commencer le regne des beaux Arts, qu'au tems de Périclès, & à ne le conduire que jusqu'à la mort des premiers successeurs d'Alexandre, [& l'on pouroit reculer plus loin ces deux époques de part & d'autre] cet intervalle aura été au moins de deux cens ans, pendant lesquels a paru une foule d'Hommes illustres dans tous les Arts.

On ne peut pas douter que les récompenses, l'honneur, l'émulation n'aient beaucoup contribué à former ces Grands Hommes.

Digitized by Google

Quelle ardeur penſe-t-on que dut exciter en eux cette louable coûtume, qui regnoit dans pluſieurs villes de la Gréce, de donner en ſpectacle ceux qui réuſſiſſoient le mieux dans les Arts, d'établir entr'eux des diſputes publiques, & de diſtribuer des prix aux vainqueurs à la vue & avec les applaudiſſemens de tout un peuple?

La Gréce ſe crut obligée de rendre preſqu'autant de reſpects au célebre Polygnote, qu'elle auroit pu faire à Lycurgue & à Solon; de lui préparer des entrées magnifiques dans les villes où il avoit fait quelques peintures; & d'ordonner, par un décret des Amphictyons, qu'il ſeroit défrayé aux dépens du public dans tous les lieux où il iroit.

Quels honneurs les plus grands Princes n'ont-ils point rendus, dans tous les ſiécles, à ceux qui ſe ſont diſtingués dans les Arts? On a vu Alexandre le Grand & Démétrius Poliorcete, oubliant leur rang, ſe familiariſer avec deux illuſtres Peintres, & venir dans leur attelier rendre, en quelque ſorte, hommage au rare talent & au mérite ſupérieur de ces hommes extraordinaires.

Charles V, un des plus grands Empereurs, qui aient regné en Occident, depuis Charlemagne, montra le cas qu'il faiſoit de la Peinture, lorſqu'il fit le Titien compte Palatin, en l'honorant de la clef d'or & de pluſieurs autres marques de diſtinction.

Le roi François I, ſon illuſtre rival dans les actions de la paix, auſſi-bien que dans celles de la guerre, enchérit de beaucoup ſur lui, lorſqu'il dit aux Seigneurs de ſa cour en faveur de Léonard Del Vinci, qui expiroit entre ſes bras: » Vous avez tort de vous étonner de l'honneur, que je rends » à ce grand Peintre. Je puis faire » en un jour beaucoup de Seigneurs comme vous; mais, il » n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe » faire un homme pareil à celui » que je perds. «

Des Princes, qui parlent & qui agiſſent ainſi, ſe font du moins autant d'honneur à eux-mêmes, qu'à ceux dont ils relevent & honorent le mérite. Il eſt vrai que les Arts, par l'eſtime qu'en témoignent les Rois, acquérent une nobleſſe & un éclat, qui les illuſtrent & les élévent. Mais, les Arts, à leur tour, rendent aux Rois un pareil ſervice, & les ennobliſſent en quelque façon eux-mêmes, en immortaliſant leur nom & leurs actions par des ouvrages qui paſſent juſqu'à la poſtérité la plus reculée.

Patercule, déjà cité, ſur le peu de durée qu'ont les Arts, quand ils ſont arrivés à leur perfection, fait une autre remarque qui eſt bien vraie & atteſtée par l'expérience, ſoit des ſiécles réculés, ſoit des derniers tems; c'eſt que les Grands Hommes en tout genre, dans les Arts, dans les Sciences, dans la Politique, dans la Guerre, ſe trouvent ordinairement contemporains.

Qu'on rappelle en ſa mémoire le tems, où floriſſoient dans la Gréce les Apelles, les Praxitéles, les Lyſippes, & d'autres pareils;

Digitized by Google

c'eſt alors que vivoient ſes plus grands Philoſophes, ſes plus grands Orateurs & ſes plus grands Poëtes. Socrate, Platon, Ariſtote, Démoſthène, Iſocrate, Thucydide, Xénophon, Eſchile, Euripide, Sophocle, Ariſtophane, Ménandre, & pluſieurs autres, ont vécu à peu près dans le même ſiécle. Quels hommes, quels généraux Grecs de ce tems-là! Vit-on jamais rien de plus accompli?

Le ſiécle d'Auguſte eut la même deſtinée en tout genre. Sous celui de Louis le Grand, quelle foule de Grands Hommes de toute eſpèce, dont les noms, les actions, les ouvrages rendront célebre à jamais le ſouvenir de ce glorieux regne.

Il ſemble qu'il arrive des tems, où je ne ſçais, dit M. Rollin, quel eſprit de perfection ſe répand généralement dans un même païs ſur toutes les profeſſions, ſans qu'on puiſſe trop expliquer comment & pourquoi cela arrive de la ſorte. On peut dire pourtant que tous les Arts, tous les talens, ſe tiennent par quelque endroit. Le goût de perfection eſt le même dans tout ce qui dépend du génie. Si la culture manque, une infinité de talens demeurent enſevelis. Lorſque le vrai goût ſe réveille, ces talens alors, tirant un ſecours mutuel les uns des autres, brillent d'une manière particulière. Le malheur eſt que cette perfection même, quand elle eſt arrivée à ſon ſuprême dégré, eſt un avant-coureur de la décadence de Arts & des Sciences, qui ne ſont jamais plus près de leur ruine, que quand ils en paroiſſent plus éloignés; tant il y a d'inſtabilité & de variation dans toutes les choſes humaines.

Je deſirerois de pouvoir placer ici un excellent mémoire de M. le comte de Caylus ſur l'amour des beaux Arts & de l'extrême conſidération, que les Grecs avoient pour ceux qui les cultivoient avec ſuccès. Mais, il faut donner des bornes à un article déjà fort long. Je me contenterai donc d'indiquer ce mémoire au Lecteur, qui le trouvera parmi ceux de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

V. Il eſt important, en liſant les Auteurs, d'y remarquer ſoigneuſement l'origine des Arts & des Sciences, leurs différens progrès, leur décadence & leur chûte, les faits rares & curieux, qu'on y trouve ſur ce ſujet, les Hommes illuſtres qui y ont excellé, les Princes qui en ont fait fleurir l'étude, en accordant leur protection aux perſonnes, qui ſe diſtinguoient en quelque genre que ce fût; & l'on ne doit pas omettre les découvertes, qui ont échappé aux recherches des Anciens, & qui étoient réſervées pour les ſiécles poſtérieurs.

VI. Une dernière réflexion à faire ſur les Arts, c'eſt qu'ils ont reçu des honneurs divins dans certains lieux. Arrien nous apprend que les Gadariens adoroient la pauvreté en même-tems que les Arts, qu'ils joignoient enſemble dans le même culte, parce qu'en effet, la pauvreté eſt la mere de l'invention.

Digitized by Google

ART ÉRISTIQUE. *Voyez* Éristique.

ART POËTIQUE. *Voyez* Poësie & Poëtique.

ART MNÉMONIQUE. *Voyez* Mnémonique.

ART DES ESPRITS, *ou* ART ANGÉLIQUE. C'est un moyen superstitieux pour acquérir la connoissance de tout ce qu'on veut sçavoir, avec le secours de son Ange Gardien, ou de quelque autre bon Ange.

On distingue deux sortes d'Art Angélique ; l'un obscur, qui s'exerce par voie d'élévation ou d'extase ; l'autre clair & distinct, qui se pratique par le ministére des Anges, qui apparoissent aux hommes sous des formes corporelles, & qui s'entretiennent avec eux.

Ce fut, peut-être, de cet Art, dont se servit le pere du célebre Cardan, lorsqu'il disputa contre les trois Esprits, qui soûtenoient la doctrine d'Averroës, recevant des lumières d'un Génie qu'il eut avec lui pendant trente-trois ans. Quoiqu'il en soit, il est certain que cet Art est superstitieux, puisqu'il n'est autorisé, ni de Dieu, ni de l'Église ; & que les Anges, par le ministére desquels on suppose qu'il s'exerce, ne sont autres que des Esprits de ténébres, & des Anges de Satan. D'ailleurs, les cérémonies dont on se sert, ne sont que des conjurations, par lesquelles on oblige les démons, en vertu de quelque pacte, de dire ce qu'ils sçavent, & de rendre les services qu'on espére d'eux.

ART NOTOIRE. C'est un autre moyen superstitieux, par lequel on promet l'acquisition des sciences par infusion & sans peine, en pratiquant quelques jeûnes, & en faisant certaines cérémonies inventées à ce dessein.

Ceux, qui font profession de cet Art, assurent que Salomon en est l'auteur, & que ce fut par ce moyen qu'il acquit, en une nuit, cette grande sagesse qui l'a rendu si célebre dans le monde. Ils ajoûtent qu'il en a renfermé les préceptes & la méthode dans un petit livre, qu'ils prennent pour modele. Voici la manière avec laquelle ils prétendent acquérir les sciences, selon le témoignage du P. Delrio. Ils ordonnent à leurs aspirans de fréquenter les Sacremens, de jeûner tous les vendredis au pain & à l'eau, & de faire plusieurs prieres pendant sept semaines. Ensuite, ils leur prescrivent d'autres prieres, & leur font adorer certaines images, les sept premiers jours de la nouvelle lune, au lever du soleil, durant trois mois. Ils leur font encore choisir un jour, où ils se sentent plus pieux qu'à l'ordinaire, & plus disposés à recevoir les inspirations divines. Ce jour-là, ils les font mettre à genoux dans une Église ou Oratoire, ou en pleine campagne, & leur font dire trois fois le premier verset de l'hymne, *Veni, Creator spiritus*, &c., les assurant qu'ils seront, après cela, remplis de science, comme Salomon, les Prophétes & les Apôtres.

Selon la manière prescrite dans le traité intitulé, *Ars Notoria*, l'aspirant, après les purifications, les prieres & les préparations or-

Digitized by Google

données, doit se servir d'un talisman d'or ou de parchemin vierge, avec des caractères gravés & les noms de quelques Anges. On met ce talisman sous l'oreille, quand on est au lit. L'Ange, dont ce talisman porte le nom, révéle, dit-on, ce que l'on souhaite de sçavoir, pendant le sommeil. Saint Thomas d'Aquin montre la vanité de cet Art; & plusieurs autres Écrivains prouvent que c'est une curiosité criminelle, par laquelle on tente Dieu, & un pacte tacite avec le démon. Aussi cet Art fut-il condamné comme superstitieux par la faculté de Théologie de Paris, l'an 1320.

ART DE SAINT ANSELME. C'est un moyen de guérir les plaies les plus dangereuses, en touchant seulement aux linges qui ont été appliqués sur les blessures. Ceux qui font ce métier, en rapportent l'invention à S. Anselme. Mais, Delrio assure que c'est une superstition inventée par Anselme de Parme, fameux magicien. Il remarque que ceux qui sont ainsi guéris, si toutefois ils guérissent, retombent ensuite dans de plus grands maux, & finissent d'ordinaire malheureusement leur vie.

ART DE SAINT PAUL, est une sorte d'Art notoire, que quelques superstitieux disent avoir été enseigné par S. Paul, après qu'il eut été ravi au troisième ciel. On ne sçait pas bien les cérémonies que pratiquent ceux, qui prétendent acquérir les sciences, par ce moyen, sans aucune étude & par inspiration. Mais, on ne peut pas douter que cet Art ne soit illicite. Et il est constant que Saint Paul n'a jamais révélé ce qu'il apprit dans son ravissement, puisqu'il dit lui-même qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de raconter.

ARTABANE I, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*a*) oncle de Phraate, qui étoit fils de Mithridate, & roi des Parthes. Après la mort de son neveu, Artabane fut placé sur le trône de Parthie. Bientôt après, ayant livré une bataille aux Thogariens, il y reçut au bras, une blessure, dont il mourut, vers l'an 129 avant J. C. Il eut, pour successeur, son fils Mithridate, qui, enflammé d'un noble desir de gloire, s'acquit, par ses beaux exploits, le surnom de Grand, & une réputation beaucoup au-dessus de celle de tous ses ayeux, quelques illustres qu'ils eussent été.

ARTABANE II, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*b*) l'un des descendans d'Arsace, fut élevé au pais des Daces, selon Tacite. C'est de-là que les Parthes, vers l'an de J. C. 17 ou 18, le firent venir pour le mettre sur le trône, à la place de Vonones. D'autres disent qu'il étoit déjà roi de Médie. Quoiqu'il en soit, Artabane fut d'abord vaincu & repoussé; mais, étant revenu avec de nouvelles

(*a*) Just. L. XXIV. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 205, 206, 272.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 3, 4, 58. L. VI. c. 31. *& seq.* L. XI. c. 8. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 620. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 383, 405, 591. *& suiv.* Tom. II. p. 14, 15, 201.

Digitized by Google

forces, il battit Vonones, le chaſſa, & ceignit ſa tête du diadême. Deux ans après, Artabane envoya des ambaſſadeurs à Rome, pour demander le renouvellement de l'amitié & de l'alliance du peuple Romain avec les Parthes. Les ambaſſadeurs avoient ordre d'ajoûter que le Roi, par reſpect pour Germanicus, viendroit juſqu'aux bords de l'Euphrate; mais, qu'en attendant il le prioit de ne pas ſouffrir que Vonones reſtât plus long-tems en Syrie, où il étoit à portée de cabaler avec les Grands de ſon royaume, & d'en troubler la tranquillité. Germanicus leur répondit, avec majeſté, au ſujet de l'alliance des deux Empires, & remercia le Roi de l'honneur qu'il lui vouloit faire avec autant de dignité que de modeſtie. A l'égard de Vonones, il le relégua à Pompeiopolis, ſur les côtes de la Cilicie, tant pour obliger Artabane, qui l'en avoit prié, que pour mortifier Piſon, à qui ce Prince banni étoit agréable, pour avoir fait aſſidument ſa cour à Plancine, & l'avoir comblée de préſens.

Artabane fut fidele aux Romains, & modéré à l'égard de ſes ſujets, tant qu'il craignit Germanicus. Mais, après la mort de ce général, il devint fier & orgueilleux par rapport aux Romains, & cruel & dur envers ſes ſujets. Ce changement venoit des heureux ſuccès, qu'il avoit eus dans la guerre contre ſes voiſins, & du mépris qu'il avoit pour Tibère, que ſa vieilleſſe rendoit incapable de former aucune entrepriſe hardie. Il pouſſa l'audace, juſqu'à s'emparer de l'Arménie, après la mort d'Artaxias, & d'y établir pour roi Arſace, l'aîné de ſes fils. Il pouſſa également l'inſolence, juſqu'à demander aux Romains, par ſes ambaſſadeurs, la reſtitution des biens que Vonones avoit laiſſés dans la Syrie & dans la Cilicie, auſſi-bien que les terres qui ſervoient autrefois de bornes aux royaumes des Perſes & des Macédoniens, publiant avec une vanité ridicule, & en termes menaçans, qu'il s'empareroit de tous les païs que Cyrus, en premier lieu, & enſuite Alexandre avoient poſſédés.

Cependant, quelques ſeigneurs Parthes vinrent à Rome, à l'inſçu d'Artabane, pour ſe plaindre de ce prince. Ceux des Grands, qui contribuérent le plus à envoyer à Rome cette ambaſſade ſecréte, furent Sinnaces, perſonnage dont la fortune égaloit la naiſſance, &, après lui, l'Eunuque Abdus, qui, malgré ſon défaut, étoit, ſuivant un ancien uſage du païs, non ſeulement eſtimé chez les Parthes, mais même appellé au gouvernement. Ces deux mécontens firent entrer dans leur conjuration quelques autres Seigneurs; mais, comme ils ne pouvoient élever à la royauté aucun prince de la race des Arſacides, parce qu'Artabane avoit fait mourir tous ceux, qui étoient en âge de regner, ils prioient Tibère de leur envoyer Phraate, fils de leur Roi du même nom, & lui faiſoient entendre qu'il ſuffiſoit de montrer ſur les bords de l'Euphrate ce rejetton de la famille d'Arſace, autoriſé de lui,

Digitized by Google

pour le mettre en poſſeſſion du trône.

Tibère, qui ne demandoit pas mieux que de voir réuſſir cette entrepriſe, fait prendre à Phraate les ornemens de la royauté, & le met en état d'aller remonter ſur le trône de ſon pere, bien réſolu cependant à ne point entrer en guerre, & à n'employer dans ſes affaires des nations étrangères, que la politique, la ruſe & la négociation. Cependant, Artabane, informé des embûches qu'on lui dreſſe, eſt tantôt retenu par la crainte, tantôt enflammé du deſir de ſe venger. Le délai, comme au reſte de ces Barbares, lui ſemble ſervile & bas. Il trouve qu'il eſt plus digne de la majeſté royale d'exécuter ſur le champ ſon deſſein. Mais, tout bien conſidéré, il jugea qu'il feroit mieux de feindre; de façon qu'il prit le parti d'inviter Abdus à ſa table, de lui témoigner beaucoup d'amitié, & de lui faire donner cependant un poiſon, qui le conſumât lentement. Pour Sinnaces, il diſſimula avec lui ſon reſſentiment, & l'amuſa par des préſens & par les emplois honorables qu'il lui confia. Mais, en attendant, Phraate tomba malade & mourut en Syrie, pour avoir changé la façon de vivre des Romains, à laquelle il s'étoit fait pendant un ſéjour de pluſieurs années, en celle des Parthes, qui ne convenoit pas à ſon tempérament.

On ſubſtitua à Phraate, Tyridate, iſſu du même ſang que lui. On fondit d'abord ſur l'Arménie. Arſace fut empriſonné par ſes miniſtres. Artabane, de ſon côté, n'eut pas plutôt appris ce qui ſe paſſoit, qu'il fit partir ſon fils Orodes, à la tête des Parthes, pour aller tirer vengeance de cette injure, & envoya ſes officiers dans tous les lieux, où ils pouvoient lever des troupes mercénaires; mais, les Parthes furent vaincus. Le Roi, dans le deſſein de ſe venger, vint avec toutes les forces de ſon royaume; & l'échec qu'il reçut, n'eût pas été capable de l'obliger à ſe retirer, ſi Vitellius, ayant raſſemblé ſes légions, n'eût répandu le bruit qu'il alloit ſe jetter dans la Méſopotamie, & par-là ne lui eût fait appréhender d'avoir les Romains eux-mêmes ſur les bras. Alors, il renonça à l'Arménie, & ſe vit abſolument abandonné; Vitellius exhortant les peuples à ſe détacher d'un Roi cruel dans la paix, & dont les défaites, dans la guerre, pouvoient cauſer la ruine de leur Empire. C'eſt pourquoi, Sinnaces, ennemi d'Artabane, comme on l'a déjà dit, prend avis de ſon pere Abdagéſes & de quelques autres, qui ne s'étoient pas encore déclarés; & les trouvant déjà diſpoſés par les pertes continuelles qu'avoit eſſuyées Artabane, il les engagea aiſément dans la révolte. Auſſi-tôt, tous les autres, qui, juſques-là, avoient obéï par crainte, plus que par affection, vinrent en foule ſe joindre à ces Seigneurs, dont ils n'attendoient que l'exemple pour ſecouer le joug. Il ne reſta auprès d'Artabane que quelques étrangers, qui lui ſervoient de gardes, tous gens ban-

Digitized by Google

nis de leur patrie, incapables de distinguer le bien d'avec le mal, & toujours prêts à commettre les plus grands crimes pour de l'argent; seul motif par où on pût les engager.

Ce fut avec cette escorte qu'il s'enfuit au plus vîte sur les frontières de la Scythie, dans l'espérance de tirer du secours des Hyrcaniens & des Carmaniens, dont il étoit allié, & de voir peu à peu rentrer sous son obéissance les Parthes, toujours aussi favorables à leurs Princes absens, que portés à se soulever lorsqu'ils les avoient sous leurs yeux.

En effet, dès l'année suivante, qui étoit la 789e de la fondation de Rome, quelques Seigneurs rentrérent sous ses loix, les uns par crainte, les autres par jalousie contre Abdagéses, qui étoit alors trop puissant auprès du nouveau Roi, & disposoit seul de toutes les graces & de toutes les dignités. Ils trouvérent Artabane dans l'Hyrcanie, accablé de misére & d'ennui, & ne subsistant que de la chair des animaux, qu'il pouvoit tuer à coups de fléche.

A leur vue, il fut saisi de frayeur, & s'imagina qu'ils avoient été envoyés pour le surprendre. Mais, lorsqu'ils lui eurent protesté qu'ils venoient pour le remettre sur le trône, il se rassura, & leur demanda ce qui avoit donné lieu à un changement si prompt & si inespéré. Alors, Hiéron lui dit que Tiridate n'étoit qu'un enfant, qui, amolli par les délices de Rome, n'avoit, quoiqu'il fût du sang des Arsacides, que le nom & l'apparence de Roi; mais, que toute l'autorité étoit entre les mains & dans la maison d'Abdagéses.

Artabane, à qui un long regne avoit fait connoître le caractère des Parthes, s'apperçut bien que leur haine pour Tiridate étoit plus sincére que l'affection qu'ils lui avoient témoignée. C'est pourquoi, n'ayant différé qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour assembler les troupes auxiliaires des Scythes, il se mit promptement en chemin pour prévenir les efforts de ses ennemis, & ne pas donner le tems à ses amis de se réfroidir. Il eut soin de paroître dans l'état déplorable, où on l'avoit trouvé, afin que sa misére excitât la compassion des peuples. Il employa la ruse, les prieres, enfin tout ce qu'il crut capable de déterminer ceux qui doutoient encore, & de fortifier dans leurs sentimens ceux qui s'étoient déclarés pour lui. Tiridate ne fit qu'une très-foible résistance; ensorte que tous les Parthes rentrérent bientôt dans l'obéissance d'Artabane.

Lorsque Caius eut pris en main les rênes de l'Empire, Artabane, qui n'avoit témoigné que du mépris pour son prédécesseur, fut le premier à rechercher l'amitié du nouvel Empereur. Il eut avec Vitellius une entrevue, pour laquelle on dressa un pont sur l'Euphrate. Là furent réglées les conditions du traité à l'avantage des Romains. Artabane offrit de l'encens aux aigles Romains & aux

Digitized by Google

images des empereurs, Auguſte & Caius ; & il donna en ôtage un de ſes fils en bas âge, nommé Darius.

Depuis ce tems-là, Artabane éprouva, ſelon Joſephe, une nouvelle révolution, qui le força de chercher une retraite chez Izate, roi d'Adiabène. Izate le recueillit, & négocia même ſi heureuſement avec les Parthes rebelles, qu'ils conſentirent à rappeller leur Roi fugitif. Il revint donc ; mais, il ne jouit pas longtems de ſa bonne fortune. Il mourut peu de tems après ſon rétabliſſement, laiſſant pour ſucceſſeur Gotarze, l'un de ſes fils. C'étoit l'an de J. C. 50 ou environ.

ARTABANE, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*a*) fils du précédent, & par conſéquent, frere de Gotarze. Celui-ci, héritier de la cruauté, auſſi-bien que du trône de ſon pere, fit périr Artabane, avec la femme & le fils de ce Prince malheureux. Il convient d'avertir qu'il y en a qui confondent cet Artabane tué par Gotarze, avec Artabane leur pere commun. C'eſt d'après la remarque de M. Crévier que je les diſtingue.

ARTABANE III, *Artabanus*, Ἀρτάβανος. (*b*) Ce Prince regnoit ſur les Parthes, du tems de Tite. Comme il s'étoit brouillé avec cet Empereur, il donna du ſecours à un impoſteur, qui parut alors ſous le nom de Néron. On ignore quel fut le ſort de ce faux Néron. Pour Artabane ſon protecteur, il n'eſt guere connu, non plus dans l'Hiſtoire. Pluſieurs ne le mettent pas même au nombre des rois des Parthes.

ARTABANE IV, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*c*) fils de Vologèſe, roi des Parthes. Il avoit un frere, auquel il diſputa la couronne, après la mort de ſon pere. La victoire ſe déclara en ſa faveur, & à peine étoit-il monté ſur le trône, qu'il ſe vit menacé par Caracalla, empereur des Romains. Pour obtenir la paix, il fut obligé de lui livrer Tiridate & Antiochus, qui étoient venus chercher un aſyle dans l'empire des Parthes. Peu de tems après, Caracalla, pour donner occaſion à une rupture manifeſte, imagina de demander à Artabane, ſa fille en mariage, ſe promettant de deux choſes l'une, ou que ſi ſa propoſition étoit acceptée, il acquerroit un droit ſur l'empire des Arſacides, ou que ſi elle étoit refuſée, ce ſeroit un affront, dont il auroit lieu de tirer raiſon par les armes.

Ce projet de mariage étoit également contraire aux mœurs des Romains & à celles de Parthes. Cependant, ſi nous en croyons Hérodien, Artabane, après quelque réſiſtance, y donna les mains. On doit préférer, ſans difficulté, avec M. de Tillemont, le témoignage de Dion, qui aſſure que le

(*a*) Tacit. Annal. L. XI. c. 8. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 201.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 530, 531. Tom. IV. pag. 237.

(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. T. V. pag. 170, 173. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 405.

Digitized by Google

roi des Parthes, pénétrant les deſſeins ambitieux & injuſtes de Caracalla, refuſa perſévéramment une alliance, dont il craignoit les ſuites les plus funeſtes. Il manqua néanmoins de précaution, & ſe laiſſa ſurprendre par Caracalla, qui, revenu à Antioche, & ayant fait tous ſes préparatifs, ſe trouva tout d'un coup en état d'entrer en armes ſur les terres des Parthes.

Artabane n'avoit point de troupes aſſemblées; & l'empereur Romain ne rencontra rien qui lui réſiſtât. Cependant, Artabane ne tarda pas à faire des préparatifs; mais, Caracalla fut tué ſur ces entrefaites; & dès que Macrin eut été revêtu de la dignité impériale, Artabane lui déclara la guerre. Macrin, effrayé de l'approche de ce Prince, fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les priſonniers, emmenés par les Romains dans la campagne précédente. Il lui propoſa la paix, s'excuſant de la rupture ſur Caracalla, qui n'étoit plus. Artabane, hautain par caractère, & devenu plus fier encore, parce qu'il ſe voyoit recherché, d'ailleurs mépriſant Macrin, comme un homme de fortune, qui ne méritoit pas le rang auquel il étoit élevé, ne ſe contenta pas de ce qui lui étoit offert. Il y ajoûta des conditions très-onéreuſes. Il exigea que les Romains rétabliſſent les forts, qu'ils avoient ruinés dans ſon païs, & les villes qu'ils avoient ſaccagées. Il prétendit que la Méſopotamie devoit lui être reſtituée, & qu'il lui falloit un dédommagement pour les pertes, que ſon royaume avoit ſouffertes, & pour les ſépulcres de ſes ancêtes détruits & profanés. Quelque déſir que Macrin eût de la paix, il ne put pas ſe ſoumettre à des loix ſi dures; & ce fut pour lui une néceſſité de combattre.

Les armées ſe rencontrérent près de Niſibe; & dans une première action, qui s'engagea au ſujet de l'eau que les deux camps ennemis ſe diſputoient, les Romains eurent le déſavantage. Ils n'eurent pas un meilleur ſuccès dans une ſeconde bataille. Macrin, deux fois battu, & mal obéï de ſes troupes parmi leſquelles commençoit à fermenter l'eſprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureuſement, pour le ſuccès de ſa démarche, Artabane avoit de fortes raiſons de s'y prêter. Les Parthes, peu accoûtumés à tenir long-tems la campagne, s'ennuyoient de la guerre, & vouloient retourner dans leur païs. D'ailleurs, comme ils ne faiſoient jamais de proviſions, ils ſouffroient beaucoup de la diſette. Macrin en fut quitte pour de l'argent; & moyennant deux cens millions de ſeſterces, qui furent donnés au roi des Parthes, ou diſtribués dans ſa cour, il obtint la paix.

Dans la ſuite, un certain Artaxerxe, qui, ſelon quelques-uns, étoit un aventurier, ſouleva les Perſes, ſes compatriotes, contre Artabane, défit ce prince en trois batailles, le tua, & ſe fit reconnoître, en ſa place, roi de tout l'Empire, dont les Parthes avoient été juſqu'alors la nation dominante.

Digitized by Google

M. de Tillemont, d'après le P. Pétau, place cette révolution ſous l'an de J. C. 226, du regne d'Alexandre Sévére 4 & 5. Ainſi, l'empire des Arſacides, fondé l'an de Rome 502, & éteint en l'année 977, aura duré 475 ans.

ARTABANE, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (a) frere de Darius, roi de Perſe, & par conſéquent fils d'Hyſtaſpe, fut un prince recommandable par d'excellentes qualités. Dans le tems que Darius ſe diſpoſoit à entreprendre la guerre contre les Scythes, alléguant pour raiſon, l'irruption qu'ils avoient faite anciennement dans l'Aſie, mais n'ayant, dans le fond, d'autre but que de ſatisfaire ſon ambition, & d'étendre ſes conquêtes, Artabane, ſon frere, pour qui il avoit un grand reſpect, & qui, de ſon côté, n'avoit pas moins de zéle pour les véritables intérêts du Roi, ſe crut obligé dans cette occaſion de lui découvrir ſes ſentimens, avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. Il n'y avoit que le zéle généreux d'un frere uniquement occupé de la gloire de ſon Prince & du bien public, qui pût inſpirer une telle liberté. Mais auſſi, il n'y avoit, du côté du Prince, qu'une parfaite modération capable de la ſouffrir. Darius, comme Tacite le remarque d'un grand Empereur, avoit ſçu joindre deux choſes, qui, pour l'ordinaire, ſont inalliables, la ſouveraineté & la liberté. Loin de ſe choquer de celle, que ſon frere avoit priſe, il le remercia de ſon conſeil, mais il n'en profita pas.

Après la mort de Darius, vers l'an 485 avant J. C., deux de ſes fils, ſe diſputant la royauté, convinrent de prendre, pour arbitre de leur différend, Artabane, leur oncle, & de s'en rapporter ſans appel à ſon jugement. Artabane prononça en faveur de Xerxès; & dans le moment même, ſon frere ſe proſterna devant lui, le reconnoiſſant pour ſon maître, & le plaça de ſa propre main ſur le trône, montrant, par cette conduite, une grandeur d'ame véritablement royale & infiniment ſupérieure à toutes les grandeurs humaines. Xerxès n'avoit pas moins d'ambition que ſon pere. Après avoir réduit l'Égypte, il ſe prépara à porter la guerre en Gréce; mais, avant que de s'engager dans une entrepriſe de cette importance, il crut devoir aſſembler ſon conſeil, & prendre les avis de tout ce qu'il y avoit de plus grands & de plus illuſtres perſonnages à ſa cour. Mardonius, courtiſan flatteur, parla le premier; & ſon diſcours ferma la bouche à tous ceux qui étoient dans le conſeil.

Dans ce ſilence général, Artabane eut le courage de prendre la parole. » Grand Roi, dit-il, en » s'adreſſant à Xerxès, ſouffrez » que je vous diſe ici mon ſenti- » ment, avec la liberté qui con- » vient à mon âge & à vos inté- » rêts. Quand Darius, votre pere » & mon frere, ſongea à porter » la guerre contre les Scythes,

(a) Herod. L. IV. c. 83. L. VII. c. 10, 11. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 134, 135. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. XXI. p. 130.

Digitized by Google

» je fis tout mon poſſible pour » l'en détourner. Vous ſçavez ce » que lui coûta cette entrepriſe, » & quel en fut le ſuccès. Les » peuples, que vous allez atta- » quer, ſont infiniment plus à » craindre que les Scythes. Les » Grecs paſſent pour être, & ſur » mer & ſur terre, les meilleures » troupes qu'il y ait. Si les Athé- » niens ſeuls ont pu défaire l'ar- » mée nombreuſe commandée » par Datis & par Artapherne, » que faut-il attendre de tous les » peuples de la Gréce réunis en- » ſemble ? Vous ſongez à paſſer » d'Aſie en Europe, en jettant un » pont ſur la mer. Et que devien- » drons-nous, ſi les Athéniens » vainqueurs font avancer leur » flotte vers ce pont, & le rom- » pent ? Je tremble encore, » quand je penſe que, dans l'ex- » pédition de Scythie, on fit dé- » pendre la vie du Roi votre pere » & le ſalut de toute l'armée, de » la bonne foi d'un ſeul homme ; » & que, ſi Hyſtiée le Miléſien » eût, comme on l'y exhorta » fortement, rompu le pont qu'on » avoit jetté ſur le Danube, c'en » étoit fait de l'empire Perſan.

» Ne vous expoſez point, Sei- » gneur, à un pareil danger, » d'autant plus que rien ne vous » y oblige. Prenez du tems pour » y réfléchir. Quand on a déli- » béré mûrement ſur une affaire, » quel qu'en ſoit le ſuccès, on n'a » rien à ſe reprocher. La précipi- » tation, outre qu'elle eſt impru- » dente, eſt preſque toujours » malheureuſe & ſuivie de fu- » neſtes effets. Sur tout, grand » Prince, ne vous laiſſez point » éblouir, ni par le vain éclat » d'une gloire imaginaire, ni par » le pompeux appareil de vos » troupes. Ce ſont les arbres les » plus élevés, qui ont le plus à » craindre de la foudre. Comme » Dieu ſeul eſt grand, il eſt en- » nemi de l'orgueil ; & il ſe plaît » à abaiſſer tout ce qui s'éleve ; » & ſouvent les plus nombreuſes » armées fuient devant une poi- » gnée d'hommes, parce qu'il rem- » plit ceux-ci de courage, & jette » la terreur parmi les autres. «

Après qu'Artabane eut ainſi parlé au Roi, il ſe tourna vers Mardonius, & lui reprocha le peu de ſincérité ou de jugement, qu'il avoit fait paroître, en donnant au Roi une idée des Grecs, entièrement contraire à la vérité, & le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perſes dans une guerre, qu'il ne ſouhaitoit que par des vues d'ambition & d'intérêt. » Au reſte, » ajoûta-t-il, ſi l'on conclut pour » la guerre, que le Roi, dont la » vie nous eſt chere, demeure » en Perſe. Et pour vous, puiſ- » que vous le deſirez ſi forte- » ment, marchez à la tête des » armées les plus nombreuſes que » vous aurez pu amaſſer. Cepen- » dant, qu'on mette quelque part » en dépôt vos enfans & les » miens, pour répondre du ſuc- » cès de la guerre. S'il eſt favo- » rable, je conſens que mes en- » fans ſoient mis à mort ; mais, » s'il eſt tel que je le prévois, je » demande que vos enfans, & » vous-même à votre retour,

Digitized by Google

» soyez traités, comme le mérite » le téméraire conseil, que vous » donnez à votre maître. «

Xerxès, qui n'étoit pas accoûtumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur. » Remerciez » les dieux, dit-il à Artabane, de » ce que vous êtes le frere de » mon pere, sans quoi vous por- » teriez, dans le moment même, » la juste peine de votre audace. » Mais, je vous en punirai autre- » ment, en vous laissant ici parmi » les femmes, à qui vous ressem- » blez par votre lâche timidité, » pendant qu'à la tête de mes » troupes, je marcherai où mon » devoir & la gloire m'appellent. «

Le discours d'Artabane étoit très-mesuré & très-respectueux. Cependant, Xerxès en fut extrêmement choqué. Mais, quand son premier emportement de colère fut passé, & que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différens avis, qu'on lui avoit donnés, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter de paroles son oncle, & il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse & son peu d'expérience l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un prince aussi respectable qu'étoit Artabane, & par son âge, & par sa sagesse; qu'il se rangeoit de son avis, malgré un songe qu'il avoit eu la nuit, où un phantôme l'avoit vivement exhorté à entreprendre cette guerre.

La nuit suivante, le même phantôme, si l'on en croit Hérodote, se montra encore au Roi, ajoûtant au premier discours qu'il avoit tenu, de nouvelles menaces. Xerxès en fit part à son oncle; & pour connoître si ce songe venoit des dieux ou non, il le pressa vivement de se revêtir des habits royaux, de monter sur le trône, & de passer ensuite la nuit dans son lit à sa place. Artabane lui parla très-sensément sur la vanité de ses songes, puis venant à ce qui le regardoit personnellement. » J'es- » time presque également, dit-il, » de bien penser par soi-même, » & de se rendre docile aux bons » avis d'un autre. Vous avez ces » deux qualités, grand Prince; & » si vous suiviez votre naturel, » vous ne vous porteriez qu'à des » sentimens de sagesse & de mo- » dération. Il n'y a que les dis- » cours empoisonnés des flatteurs, » qui vous poussent à des partis » violens, comme la mer, tran- » quille par elle-même, n'est » troublée que par une impres- » sion étrangère. Au reste, ce qui » m'a affligé dans le discours que » vous avez tenu à mon égard, » n'a pas été mon injure person- » nelle, mais le tort que vous » vous faisiez à vous-même par » votre mauvais choix entre deux » conseils qu'on vous donnoit, » rejettant celui qui vous portoit » à des sentimens de modération » & d'équité, & embrassant l'au- » tre, qui ne tendoit au contraire, » qu'à nourrir l'orgueil & à irri- » ter l'ambition. «

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du Roi, & y eut la même vision qu'avoit eue Xerxès; c'est-à-dire, qu'en dor-

Digitized by Google

mant il vit un homme, qui lui faisoit de violens reproches, & qui le menaçoit des plus grands malheurs, s'il continuoit de s'opposer au dessein du Roi. Il céda pour lors & se rendit, croyant qu'il y avoit en cela quelque chose de divin; & la guerre contre les Grecs fut résolue.

Personne n'ignore que Xerxès, étant arrivé sur les bords de l'Hellespont, vit de-là toute la mer chargée de ses vaisseaux, & toute la terre couverte de ses troupes; & que faisant réflexion que de tant de milliers d'hommes il n'en resteroit pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines. Artabane, qui ne perdoit aucune occasion de se rendre utile au jeune Prince, & de lui inspirer des sentimens de bonté pour son peuple, profitant de ce moment où il le trouvoit touché & attendri, lui fit faire une autre réflexion sur les misères, qui accompagnent la vie de la plûpart des hommes, & qui la leur rendent si triste & si ennuyeuse. Il lui fit sentir en même tems l'obligation d'un Prince, qui, ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devoit au moins employer tous ses soins à leur en adoucir les peines & les amertumes.

Dans la même conversation, Xerxès demanda à son oncle, s'il persévéreroit encore dans son premier sentiment, qui étoit de ne point porter la guerre contre la Gréce, supposé qu'il n'eût pas vu les songes qui le lui avoient fait quitter. Artabane lui avoua qu'il n'étoit pas sans crainte, & que deux choses l'effrayoient. *Hé quoi donc*, reprit Xerxès? *La terre & la mer*, dit Artabane. *La terre, car il n'y a point de païs qui puisse nourrir une si nombreuse armée; la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux.* Le Roi sentit bien la force de ce raisonnement; mais, ne pouvant plus reculer, il dit que, dans les grandes entreprises, il ne falloit pas examiner de si près tous les inconvéniens, qu'autrement on n'entreprendroit jamais rien; & que, si ses prédécesseurs avoient suivi une politique si scrupuleuse & si timide, l'empire de Perse ne seroit pas parvenu à ce point de grandeur où on le voyoit.

Artabane lui donna encore un autre avis fort sage, mais qui ne fut pas plus suivi. C'étoit de ne point employer les Ioniens contre les Grecs, dont ils tiroient leur origine; ce qui devoit les lui rendre suspects. Xerxès, après ce discours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur, & le renvoya à Suse pour veiller, en son absence, à la garde de l'Empire, en le rendant dépositaire de toute son autorité.

Artabane avoit eu plusieurs enfans. Hérodote en nomme quelques uns, Artyphius, Bagasace. Chacun de ces Seigneurs avoit un commandement particulier dans l'armée de Xerxès.

ARTABANE, (*a*) *Artaba-*

(*a*) Corn. Nep. in Reg. c. 1. Just. L. III. c. 1. Diod. Sicul. pag. 278. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 260. 261.

Digitized by Google

nus, Ἀρτάβανος, Hyrcanien de naiſſance, étoit capitaine des gardes de Xerxès, roi de Perſe, & même un de ſes premiers favoris. Ce ſeigneur, s'étant apperçu que la conduite du Roi, qui s'étoit livré au luxe & à la molleſſe, depuis qu'il avoit renoncé aux projets de guerre & de conquête, lui avoit attiré le mépris de ſes ſujets, crut que c'étoit une occaſion favorable de conſpirer contre ſon maître. Il porta ſes vues ambitieuſes juſqu'à ſe flatter de remplir ſa place & de monter ſur ſon trône. Une autre raiſon put bien auſſi le porter à ce crime. Xerxès lui avoit ordonné de faire mourir Darius, l'aîné de ſes fils; l'Hiſtoire ne nous apprend point pour quelle raiſon. Comme cet ordre avoit été donné au milieu d'un repas & dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, & ne ſe hâta pas de l'exécuter. Mais, il ſe trompa. Le Roi ſe plaignit de n'avoir point été obéï.

Artabane craignit donc ſon reſſentiment, & crut devoir le prévenir. Il engagea, dans ſon complot, Mithridate, l'un des Eunuques du palais & grand chambellan du Roi; & par ſon moyen, il entra dans la chambre où couchoit le Prince, & le tua pendant qu'il dormoit. De-là, il alla trouver Artaxerxe troiſième fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de ſon pere, & en chargea Darius, ſon frere aîné, comme ſi l'impatience de regner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoûtoit que, pour ſe mettre pleinement en ſûreté, ſon deſſein étoit de ſe défaire encore de lui; qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il ſe tînt ſur ſes gardes. Ces diſcours ayant fait ſur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impreſſion que ſouhaitoit Artabane, il alla ſur le champ dans l'appartement de ſon frere, & ſoûtenu par Artabane & par ſes gardes, il l'égorgea.

Hyſtaſpe, ſecond fils de Xerxès, étoit celui à qui la couronne appartenoit après Darius; mais, comme il ſe trouvoit alors dans la Bactriane, dont il étoit gouverneur, Artabane mit Artaxerxe ſur le trône, dans l'intention de ne l'y laiſſer que juſqu'à ce qu'il eût formé un parti aſſez fort pour l'en chaſſer, & y monter lui-même. La grande autorité dont il avoit joui, lui avoit acquis un grand nombre de créatures. Il avoit, outre cela, ſept fils tous grands de taille, bien faits, pleins de force & de courage, & élevés aux plus grandes dignités de l'Empire. Le ſecours qu'il s'en promettoit, étoit principalement ce qui l'avoit porté à ce deſſein ambitieux. Mais, pendant qu'il ſe hâtoit de l'amener à ſa fin, Artaxerxe ayant découvert ce complot, par le moyen de Mégabyze, qui avoit épouſé une de ſes ſœurs, travailla à le prévenir, & le tua avant qu'il eût pu éxécuter ſa trahiſon. Par ſa mort, ce Prince s'affermit dans la poſſeſſion du royaume. C'étoit l'an 465 avant l'Ere Chrétienne.

ARTABANE, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (a) fils du précédent,

(a) Plut. Tom. I. pag. 125.

étoit

étoit capitaine de mille hommes, lorsque Thémistocle vint à la cour de Perse. Ce fut à cet officier que le général Athénien s'adressa d'abord. Il lui dit qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires de très-grande conséquence, & que le Roi même avoit extrêmement à cœur. Artabane lui répondit : » Étranger, les loix & les coûtumes » des hommes sont différentes. » Les uns estiment une chose » belle & honnête, & les autres » une autre ; mais, il est beau & » bon à tous de respecter & de » garder inviolablement les usages de leurs païs. On dit que » vous autres Grecs, vous préférez la liberté & l'égalité à » toutes choses ; & nous, dans » le grand nombre de belles & » bonnes loix que nous avons, » celle qui nous paroît la plus » belle, c'est la loi qui nous ordonne d'honorer le Roi, & » d'adorer cette image vivante » de ce Dieu immortel, qui entretient & conserve toutes choses. Si, te conformant donc à » nos coûtumes, tu veux l'adorer, il t'est permis de le voir & » de lui parler ; mais, si tu es » dans un autre dessein, tu ne » pourras parler à lui que par » tierce personne. Car, telle est » la coûtume en Perse. Le Roi » ne donne jamais audience, à qui » que ce puisse être, qui ne l'ait » adoré. «

Thémistocle, ayant ouï ces paroles, répondit : » Artabane, je » ne suis venu ici que pour augmenter la gloire & la puissance » du Roi, votre maître ; & non » seulement j'obéirai moi-même » à vos loix, puisque telle est la » volonté du Dieu, qui a élevé » l'empire des Perses à ce haut » dégré de splendeur, mais je ferai ensorte que votre Roi sera » adoré par un plus grand nombre de peuples ; que cela ne » retarde donc point ce que j'ai à » lui communiquer. Mais, reprit » Artabane, qui lui dirons-nous » que tu es ? Car, à tes discours, » on voit bien que tu n'es pas un » homme ordinaire. C'est ce que » personne ne sçaura avant le » Roi, « repartit Thémistocle, au rapport de Phanias. Érathosthène, dans un traité qu'il avoit fait de la richesse, ajoûtoit que Thémistocle fut présenté & recommandé à Artabane par une femme Érétrienne, que ce capitaine entretenoit.

ARTABATE, *Artabatas*, (*a*) Ἀρταβάτας, Satrape de Cappadoce, du tems de Cyrus.

ARTABAZANE, *Artabazanus*, Ἀρταβάζανος, (*b*) l'un des fils de Darius, roi de Perse. Ce Prince en avoit trois de sa première femme, fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne, & quatre autres d'Atosse fille de Cyrus, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choisi pour Roi. Artabazane, appellé par Justin Artémène, étoit

(*a*) Xenoph. pag. 230.
(*b*) Just. L. II. c. 10. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 174. *& suiv.* T. V. p. 324. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 139. Tom. XIX. pag. 71.

Digitized by Google

l'aîné des premiers ; & Xerxès, des ſeconds.

Vers l'an 485 avant J. C., il y eut, entre ces deux jeunes Princes, une diſpute, au ſujet de la ſucceſſion à l'Empire. Artabazane alléguoit en ſa faveur, que comme il étoit l'aîné de tous ſes freres, la coûtume & l'uſage de toutes les nations lui adjugeoient la ſucceſſion préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit qu'il étoit fils de Darius par Atoſſe, fille de Cyrus, qui avoit fondé l'empire des Perſes ; & qu'il étoit plus juſte que la couronne de Cyrus tombât à un de ſes deſcendans, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Démarate I, roi de Lacédémone, qui, après avoir été dépoſé injuſtement par ſes ſujets, vivoit alors en exil à la cour de Perſe, lui ſuggéra ſecrétement une autre raiſon ; c'eſt qu'Artabazane étoit à la vérité le fils aîné de Darius, mais que lui Xerxès étoit le fils aîné du Roi ; qu'ainſi Artabazane étant né, lorſque ſon pere n'étoit encore qu'homme privé, ne pouvoit prétendre par ſon droit d'aîneſſe qu'à ſes biens propres ; mais, que pour lui, qui étoit le fils aîné du Roi, le droit de ſuccéder à la couronne lui appartenoit. Il appuya cette raiſon de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelloient à la ſucceſſion du royaume que les enfans qui étoient nés, depuis que leur pere étoit Roi. La ſucceſſion fut adjugée à Xerxès.

Juſtin, auſſi-bien que Plutarque, place cette diſpute après la mort de Darius. L'un & l'autre font remarquer la ſage conduite de ces deux freres dans une conjoncture ſi délicate. Selon cette autre manière de rapporter le même fait, Artabazane étoit abſent, quand le Roi mourut. Xerxès prit auſſi-tôt toutes les marques de la royauté, & en exerça les fonctions. Dès que ſon frere fut arrivé, il quitta le diadême & la tiare qu'il portoit d'une manière qui ne convenoit qu'au Roi, alla au-devant de lui, & le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différend Artabane, leur oncle, & de s'en rapporter ſans appel à ſon jugement. Pendant tout le tems que dura cette diſpute, les deux freres ſe donnérent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, ſe faiſant des préſens, & ſe donnant même des repas, d'où l'eſtime & la confiance mutuelle écartoient de part & d'autre toute crainte & tout ſoupçon, & y faiſoient regner une joie pure & une pleine ſécurité ; ſpectacle bien digne d'admiration, s'écrie Juſtin, de voir que pendant que la plûpart des freres ſe diſputent preſque à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient, avec une modération ſi tranquille, un jugement qui devoit décider du plus grand Empire, qui fût dans l'univers.

Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même ſon frere ſe proſterna devant lui, le reconnoiſſant pour ſon maître, & le plaça de ſes propres mains ſur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement royale. Ce

Digitized by Google

prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts n'étoit point l'effet d'une adroite politique, qui sçait dissimuler dans l'occasion, & se faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher. C'étoient respect pour le Roi, vraie affection pour un frere, & indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes. Pour Artabazane, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès, avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à son service dans la bataille de Salamine.

Au reste, certains croyent que, pour dédommager Artabazane de la préférence, qui avoit été accordée à Xerxès, on lui donna le royaume de Pont, dont sa postérité a joui pendant dix-sept générations.

ARTABAZANE, *Artabazanus*, Ἀρταβαζάνος, (*a*) souverain de l'Atropatène & de quelques régions voisines, situées entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, au-dessus de l'Arménie majeure, étoit le plus redoutable des Dynastes ou Rois, qui étoient dans le voisinage de Syrie. Aussi, fut-il le premier qu'Antiochus le Grand crut devoir attaquer. Dans cette vue, il partit de la Babylonie, passa le mont Zagrus, & ayant laissé l'Arménie sur sa gauche, il entra dans les états d'Artabazane.

Ce Prince étoit un vieillard fort cassé, qui fut si effrayé de l'approche d'Antiochus avec une armée considérable, qu'il envoya faire sa soumission, & fit la paix aux conditions qu'on jugea à propos de lui imposer. C'étoit vers l'an 220 avant l'Ére Chrétienne.

ARTABAZE, *Artabazus*, Ἀρτάβαζος, vel *Artabazes*, Ἀρταβάζης. Ce nom a été commun à plusieurs Rois de différens païs.

UN SEUL ROI DE PONT, du nom d'ARTABAZE.

ARTABAZE, *Artabazus*, (*b*) Ἀρτάβαζος, fils de Pharnace, joua un très-grand rôle à la cour de Perse sous Xerxès, & sous son fils Artaxerxe I.

L'an 480 avant J. C. Artabaze, qui commandoit le corps des Chorasmiens & des Parthes, fut celui qui couvrit la retraite de Xerxès, après la perte de la bataille de Salamine, & qui le conduisit jusques sur les bords de l'Hellespont. Il revint dans la Gréce, & commanda, avec Mardonius, l'armée des Perses en 479 avant l'Ére Chrétienne. On voit dans Hérodote que, si ce dernier eût suivi ses conseils à la bataille de Platée, les Perses se seroient rendus maîtres de la Gréce. Après la défaite de l'armée Persane & la mort de Mardonius, Artabaze sauva un corps de 40000 hommes, qu'il

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 349. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 410.

(*b*) Corn. Nep. in Paus. c. 2, 4. Diod. Sicul. pag. 280, 281, 292. Herod. L. VII. c. 66. L. VIII. c. 126. *& seq.* L. IX. c. 65. *& seq.* Thucyd. pag. 84. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 227. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 141. T. XIX. pag. 77. *& suiv.*

Digitized by Google

reconduisit dans l'Asie mineure, à travers la Macédoine & la Thrace.

Neuf ans après, ou en 470, il fut choisi pour conduire une négociation secrète avec Pausanias, roi de Sparte, qui offroit de livrer la Gréce aux Perses. Ce Prince, se croyant outragé par le corps entier des Grecs, qui lui avoient ôté l'administration générale des affaires pour la donner à Aristide, sacrifia les devoirs les plus sacrés au desir de se venger. Xerxès, pour mettre Artabaze en état de conduire plus secrétement la négociation, le nomma à la Satrapie de la Dascylitide, qui comprenoit la Mysie & la Phrygie jusqu'à Éphése. Peut-être lui donna-t-on aussi alors la seigneurie des villes de Cius & d'Arrhina, qui étoient dans ce gouvernement, & que les Dynastes de Pont conservérent jusqu'à l'an 302 avant J. C.

Artabaze fut choisi 10 ans après, en 460, pour commander avec Mégabyse, fils du célebre Zopyre, l'armée destinée à marcher contre les Égyptiens révoltés. Douze ans après; c'est-à-dire, en 448, il étoit encore vivant, & il fut nommé avec le même Mégabyse pour conclure un traité de paix avec les Grecs, aux meilleures conditions qu'il seroit possible; car, leurs pouvoirs n'étoient point limités.

Cet Artabaze, selon M. Fréret, fut le cinquième ayeul de Mithridate, qui est regardé comme le fondateur du royaume de Pont; c'est-à-dire, que ce fut lui qui l'établit d'une manière plus solide que n'avoient fait ses prédécesseurs. Artabaze devoit être né l'an 516 avant J. C. Il étoit âgé de 36 à 37 ans lors de la bataille de Platée; & il n'avoit que 69 ans, lorsqu'il conclut le traité avec les Grecs en 448. Florus dit qu'Artabaze étoit issu de l'un des conjurés; c'est-à-dire, des seigneurs Persans, qui se révoltérent contre leur Roi. Cette expression, prise à la lettre, supposeroit que son pere Pharnace étoit fils de l'un d'entr'eux. Quoiqu'il en soit, Artabaze, suivant le même M. Fréret, doit être placé, avec Pharnace son pere, à la tête des rois de Pont. Et, en effet, nous apprenons de Pline que le plus ancien roi de Pont, ou de la Cappadoce septentrionale, se nommoit Pharnace.

UN SEUL ROI DES CARACÉNIENS, du nom d'ARTABAZE.

ARTABAZE, *Artabazus*, (*a*) Ἀρτάβαζος, roi des Caracéniens vers la mer Rouge. Ce Prince, selon Lucien, commença à regner à 86 ans.

UN SEUL ROI DE MÉDIE, du nom d'ARTABAZE.

ARTABAZE, *Artabazes*, (*b*) Ἀρτάβαζης, roi des Médes Atropaténiens. Ce Prince soûtint, avec beaucoup de bonheur, la guerre contre Marc-Antoine, qui y avoit été engagé par Artabaze I, roi d'Arménie, & fils de Tigrane,

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 639.
(*b*) Dio. Cass. pag. 407, 418. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 394, 395.

Digitized by Google

ſur lequel il ſe vengea de ſes mauvais ſuccès. Artabaze, roi des Médes Atropaténiens, fit amitié avec Marc-Antoine, qui ſurprit le roi d'Arménie, & le fit amener à Alexandrie, chargé de chaînes d'or & d'argent, pour honorer ſon triomphe ou ſon entrée dans cette ville. Il revêtit auſſi le roi des Médes Atropaténiens d'une partie de l'Arménie.

Mais, ce dernier Prince, qui vainquit depuis les Parthes & Artaxias, fils du roi d'Arménie, avec le ſecours de Marc-Antoine, fut vaincu lui-même, & fait priſonnier, lorſqu'il ne fut plus ſoûtenu de ce ſecours. Apparemment qu'il ne demeura pas long-tems captif; car, ce doit être lui, à qui Cléopâtre envoya la tête du roi d'Arménie, ſon ennemi, l'an de Rome 724, 30 ans avant J. C.

ROIS D'ARMÉNIE,

du nom d'ARTABAZE.

ARTABAZE I, *Artabazes*, (a) Ἀρτάβαζος, fils de Tigrane, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Arménie. Lorſque Craſſus étoit ſur le point de marcher contre les Parthes, Artabaze vint le joindre à la tête de ſix mille chevaux bardés de fer, & trente mille hommes de pied, tous entretenus à ſes dépens. Ce Prince conſeilloit à Craſſus d'entrer dans le païs des Parthes par l'Arménie, parce que, non ſeulement ſon armée ſeroit dans l'abondance de toutes choſes qu'il fourniroit lui-même; mais, ce qui ſeroit encore très-avantageux pour lui, parce qu'il paſſeroit très-ſûrement & très-facilement, mettant devant lui de longues chaînes de montagnes & un païs boſſu, très-difficile & preſque impratiquable à la cavalerie qui faiſoit toute la force des Parthes. Craſſus le remercia aſſez froidement de ſa bonne volonté & des magnifiques ſecours qu'il lui offroit, & dit qu'il prendroit ſon chemin par la Méſopotamie, où il avoit laiſſé beaucoup de braves Romains. Cette réponſe entendue, Artabaze partit d'auprès de lui, & retourna dans ſes États.

Quelque tems après, ce Prince écrivit à Craſſus, que le roi Hyrodes lui étoit tombé ſur les bras avec une groſſe armée; que la guerre qu'il avoit à ſoûtenir, l'empêchoit de lui envoyer le ſecours qu'il lui avoit promis; mais, qu'il lui conſeilloit de ſe rapprocher de l'Arménie, afin qu'ils puſſent unir leurs forces contre leur ennemi commun; que s'il ne vouloit pas ſuivre cet avis, il l'avertiſſoit au moins d'éviter ſur tout dans ſes marches & dans ſes campemens les lieux ouverts & favorables à la cavalerie, & de s'approcher toujours des lieux montagneux. Mais Craſſus, emporté par ſa colère & par ſon arrogance, ne daigna pas lui récrire, ni lui faire la moindre réponſe. Il dit ſeulement à ſes courriers: » Je n'ai pas le tems » préſentement de penſer aux af» faires des Arméniens; bien-tôt,

(a) Plut. T. I. p. 554. *& ſeq.* Dio. Caſſ. p. 128, 407, 415. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. II. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 273. Crév. Hiſt. Rom. T. VII. p. 195, 196. T. VIII. pag. 394. *& ſuiv.*

Digitized by Google

» j'irai en Arménie & je punirai » Artabaze de ſa trahiſon. « Il accuſoit ce Prince de trahiſon, parce qu'il ne lui envoyoit pas les ſecours qu'il lui avoit promis, ſans penſer aux raiſons, qui l'empêchoient de tenir ſa parole.

Dans la ſuite, Artabaze amena à Antoine ſix mille chevaux avec ſept mille hommes de pied. Mais, bientôt après, déſeſpérant des affaires des Romains, il ſe retira avec ſes troupes, quoiqu'il fût la principale cauſe de la guerre qu'Antoine avoit entrepriſe contre les Parthes. On le regarda comme le ſeul, qui eût privé le général Romain de l'honneur de terminer glorieuſement cette guerre. Car, ſi les ſeize mille hommes de cheval, qu'il avoit emmenés de la Médie, euſſent ſuivi Antoine, armés comme ils étoient à la manière des Parthes, & accoûtumés à combattre contre eux, quand les Romains auroient eu mis en fuite ceux qui ſeroient venus les attaquer, ces fuyards n'auroient pu, après leur défaite, ſe remettre & ſe rallier, & revenir ſi ſouvent à la charge. C'eſt pourquoi, tous les Romains irrités preſſoient Antoine de ſe venger de ce roi d'Arménie; mais, Antoine, raiſonnant en homme ſage, ne lui reprocha point ſa trahiſon, & ne retrancha rien des marques d'affection qu'il lui donnoit, & des honneurs qu'il lui faiſoit à ſon ordinaire, parce qu'il ſentoit qu'il n'avoit qu'une armée très-foible & qu'il manquoit de tout. Mais, long-tems après, étant rentré en armes dans l'Arménie, il fit ſi bien, par ſes invitations & par ſes belles promeſſes, qu'il l'engagea à venir ſe remettre entre ſes mains. Alors il le retint priſonnier; & l'ayant mené lié & garrotté à Alexandrie, il y entra en triomphe.

On attribue la mort d'Artabaze à Antoine même, ou plutôt à Cléopâtre, qui envoya ſa tête au roi des Médes, ſon ennemi. Ce fut vers l'an 30 avant J. C. Artaxias, fils de ce Prince infortuné, regna après lui. Mais, il n'eut pas un ſort plus heureux que ſon pere.

Au reſte, Artabaze étoit un prince très-ſçavant. Il avoit fait en Grec des Tragédies, des Traités & des Hiſtoires, dont une partie ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque.

ARTABAZE II, *Artabazes*, Ἀρτάβαζος, (a) roi d'Arménie, qui ſuccéda à Tigrane. Ce fut Auguſte qui le mit en poſſeſſion du trône des Arméniens. Ce Prince avoit rendu le même ſervice au prédéceſſeur d'Artabaze. Les Parthes voyoient avec peine un royaume limitrophe de leurs États, tomber ſous la dépendance de Rome. Ils ſouffléront, ſans doute, le feu de la révolte, qui s'excita contre Artabaze. Celui-ci fut chaſſé. Les Romains qui le ſoûtenoient, furent fort mal traités; & les Arméniens s'étant donné pour roi un autre Tigrane, les Parthes prirent les armes pour le maintenir ſur le trône.

(a) Tacit. Annal. L. II. c. 3. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 188.

Digitized by Google

AUTRES PERSONNAGES, *du nom d'ARTABAZE.*

ARTABAZE, *Artabazus*, (*a*) Ἀρτάβαζος, l'un des généraux des Perſes, du tems de Cyrus. Il y en a qui liſent Artabate. Quoiqu'il en ſoit, cet officier général commandoit les archers, & ceux qui portoient des boucliers couverts de cuir.

ARTABAZE, *Artabazus*, (*b*) Ἀρτάβαζος, fils de Pharnabaze & d'Apamée, étoit auſſi général des troupes du roi de Perſe. La Cappadoce étant venue à ſe révolter, l'an 362 avant J. C., Artabaze entra avec de grandes forces dans cette Province pour la remettre dans le devoir. Datamès, qui en étoit Satrape, & un des révoltés, s'avança contre lui à la tête d'une groſſe cavalerie, & de vingt mille fantaſſins qu'il ſoudoyoit. Le beau-pere de Datamès, qui commandoit la cavalerie, voulant s'attirer les bonnes graces du Roi, & ſongeant pour l'avenir à ſa ſûreté, ſe détacha la nuit à la tête de ſes eſcadrons, & marcha du côté où campoit Artabaze, auquel il avoit fait ſçavoir, dès la veille, ſon deſſein, & le tems auquel il devoit l'exécuter. Au moment que Datamès apprit cette défection, il aſſembla ſes ſoudoyés; & leur promettant des récompenſes proportionnées au courage qu'ils marqueroient en cette occaſion, il atteignit les transfuges, dans le tems qu'ils ſe joignoient à l'armée du Roi. Et ſe jettant également ſur les cavaliers qui le trahiſſoient & ſur les troupes d'Artabaze, qui recevoient ces traîtres, il fit main-baſſe ſur les uns & ſur les autres.

Artabaze, qui ne comprenoit rien dans cette aventure, ſoupçonna le beau-pere de Datamès de lui avoir dreſſé une embuſcade à lui-même; & il ordonna à ſes troupes de repouſſer ces cavaliers, au lieu de les recevoir. Il paroît que le réſultat de cette affaire ne fit qu'augmenter la réputation de Datamès.

Quelques années après, Artabaze ſe révolta auſſi contre le roi de Perſe, & réſiſta de tout ſon pouvoir aux Satrapes, que le Roi avoit chargés de le ſoumettre. Il réuſſit même dans ſa défenſe, tant qu'il fut ſoûtenu par l'Athénien Charès. Mais quand, après la retraite de ce dernier, il ſe vit ſeul, il invita les Thébains à joindre leurs armes aux ſiennes. Ils lui donnérent auſſi-tôt Pammenès, qu'ils envoyérent en Aſie à la tête de cinq mille hommes. Pammenès réuſſit extrêmement dans le ſecours, qu'il étoit venu porter à Artabaze. Il défit, en deux grands combats, les Satrapes armés contre le rebelle, & acquit une grande réputation aux Béotiens mêmes qu'il commandoit. Mais, peu de tems après, les Béotiens ſe réconciliérent avec le Roi, qui leur fit compter trois cens talens; c'eſt-à-dire, trois cens mille écus.

(*a*) Xenoph. pag. 130.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 505, 527, 538. Q. Curt. L. III. c. 13. L. V. c. 9. *& ſeq.* L. VI. c. 5. L. VII. c. 3, 5. L. VIII. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 418. *& ſuiv.*

Digitized by Google

Artabaze, destitué de tout secours, succomba enfin, & fut obligé de se réfugier chez Philippe en Macédoine. Il y demeura environ quatre ans. Ce tems expiré, Mentor, autre général des Perses, dont Artabaze avoit épousé la sœur, obtint du Roi le pardon de sa révolte, & le fit aussi-tôt revenir, avec sa femme & ses enfans au nombre de vingt-un, dont il y avoit onze garçons & dix filles.

Artabaze devint, dans la suite, le plus grand confident de Darius, auquel il fut toujours fidele même dans ses malheurs. En effet, lorsqu'à la vue des troupes d'Alexandre le Grand, l'image du danger présent avoit saisi d'horreur les esprits & les cœurs de tout le monde; que pas un ne sçavoit que faire ni que dire, Artabaze, prenant la parole: » Nous nous sommes parés, dit-il, de nos plus » riches habits & de nos plus » belles armes, pour suivre le Roi » au combat, dans cette pensée » que nous espérons de vaincre, » & ne refusons pas de mourir. « Tous les autres en dirent autant.

Darius, après sa défaite, étant réduit à la dernière extrêmité, Artabaze lui parlant selon l'état des affaires, essaya de l'appaiser; & après l'avoir conjuré plusieurs fois de s'accommoder au tems, il le supplia d'excuser, ou l'ignorance, ou la folie de ceux, qui, tels qu'ils étoient, étoient à lui; de se souvenir qu'il avoit Alexandre sur les bras, qui étoit un pesant fardeau, quand même il auroit ses forces entières. Que seroit-ce donc, si le peu de gens, qui l'avoient suivi, l'abandonnoient? Darius crut Artabaze avec bien de la peine; de sorte que, quoiqu'il eût résolu de décamper, il ne quitta point le lieu, où il étoit. Quelque tems après, Darius fit appeller Artabaze, & lui ayant dit ce qu'il avoit appris de Patron, cet homme sage & fidele ne mit point en doute que le Roi ne dût passer au camp des Grecs, l'assurant que les Perses le suivroient dès qu'ils le sçauroient en danger. Mais, son destin l'entraînoit, il n'étoit plus capable de conseil; de manière que, pour dire le dernier adieu à Artabaze, qui étoit toute sa consolation dans cette extrêmité, il l'embrassa. Et ce cher ami le tenant aussi très-étroitement embrassé, après beaucoup de larmes répandues de côté & d'autre, il fallut l'arracher de-là par force; & le Roi s'étant couvert la tête, pour ne le point voir sortir dans ce désespoir, se coucha tout de son long le visage contre terre.

Dans la suite, comme Alexandre venoit de traverser l'Hyrcanie, Artabaze, avec quelques parens de Darius, ses enfans & une troupe de soldats Grecs, vint au-devant de lui. A son arrivée, le Roi lui toucha dans la main & lui fit beaucoup de caresses, à cause de l'amitié qui avoit été entre lui & Philippe, son pere, entre les bras duquel il s'étoit jetté autrefois, & plus encore à cause de la fidélité, qu'il avoit gardée à son Souverain, malgré toutes les faveurs qu'il avoit reçues de Philippe. Ce vénérable vieillard, ravi

Digitized by Google

d'un si bon accueil, dit à Alexandre : » Je prie le ciel qu'il fasse » fleurir éternellement votre Em- » pire, & qu'il comble votre per- » sonne de bonheur. Pour moi, » j'avoue qu'ayant aujourd'hui » un si grand sujet de joie, il ne » me reste qu'un regret, c'est que » mon extrême vieillesse ne me » peut permettre de jouir long- » tems de votre bonté. « Il étoit âgé de quatre-vingt-quinze ans, & avoit, à ses côtés, neuf jeunes hommes ses enfans, tous bienfaits, nés d'une même mere, qu'il présenta au Roi, priant les dieux qu'ils ne vécussent qu'autant qu'ils seroient utiles à son service. Alexandre alloit le plus souvent à pied par les champs ; mais alors, il fit amener des chevaux pour lui & pour Artabaze, de peur que lui, étant à pied, ce bon vieillard n'eût honte de se voir à cheval.

Artabaze fut pourvu depuis du gouvernement de la Bactriane, qu'il ne garda pas long-tems, ayant prié Alexandre d'agréer qu'il s'en déchargeât à cause de sa vieillesse. Clitus en fut pourvu à sa place.

ARTABE, *Artaba*, (*a*) ancienne mesure des Égyptiens, qui, selon Isidore, contenoit soixante-douze septiers. Pappias, Fannius & plusieurs autres ont dit qu'elle contenoit trois boisseaux & un tiers de boisseau.

Quelques Auteurs prétendent que c'étoit une mesure des Perses, parce que l'auteur de la Vulgate s'en est servi dans Daniel, & qu'elle fut ainsi appellée d'Artabaze, général des armées Persanes, ou d'Artabane, fils d'Hystaspe & oncle de Xerxès. Elle étoit, ajoûte-t-on avec Hérodote, plus grande que le médimne Attique de trois chœnix. Mais, on ne sçait pas précisément ce qu'elle contenoit, & les Auteurs varient fort sur cela.

Suidas dit que c'étoit une mesure des Médes, & qu'elle étoit égale au médimne d'Athènes, qui contenoit six boisseaux Romains. Hésychius & Saint Épiphane disent la même chose. Le Scholiaste d'Aristophane dit que c'étoit une mesure des Perses & des Égyptiens. Le P. Kirker & le P. Rosweid, après un auteur Grec, cité par Agricola, disent que c'étoit une mesure d'Égypte, qui contenoit cinq boisseaux, & que le boisseau d'Égypte, comme celui d'Italie, contenoit huit chœnix.

Le P. Kirker, pour accorder tous ces sentimens, distingue trois Artabes, l'une qui contenoit un médimne Attique & six chœnix ; une autre qui ne contenoit qu'un chœnix ; & une troisième qui étoit de cinq boisseaux.

Le Scholiaste d'Aristophane, prétend que le mot *Artabe* est à la fois un nom Persan & Égyptien.

ARTABÉE, *Artabæus*, (*b*) fils d'Erope, avoit deux freres, nommés l'un Héromène, l'autre Alexandre Lyncestе. Ils étoient tous trois des premiers officiers de Philippe, roi de Macédoine, &

(*a*) Dan. c. 14. v. 2.

(*b*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11.

Digitized by Google

ils eurent part à la mort de ce Prince. Son fils Alexandre le Grand punit du dernier ſupplice Artabée & Héromène. Pour Alexandre Lynceſte, il lui pardonna ſon crime. Mais, Alexandre Lynceſte loin d'en ſçavoir gré au Roi, le haïſſoit mortellement, ſur tout à cauſe de la mort de ſes deux freres. Il forma même des complots contre ſa perſonne, dont on peut voir un abrégé à l'article de cet officier ingrat.

ARTACAME, *Artacama*, (*a*) ville du païs des Ariens. Cette ville, après avoir reçu la loi d'Alexandre le Grand, étant venue à ſe révolter, Cratère alla l'aſſiéger. Le roi vint le joindre, lorſqu'il étoit ſur le point de l'emporter; & même il attendoit ſon arrivée pour lui laiſſer l'honneur de de la priſe. Alexandre fit donc avancer ſes batteries; & les Barbares effrayés, tendant les mains de deſſus les murs, le ſuppliérent de réſerver ſa colere contre Satibarzane, auteur de la révolte, & de ne pas la décharger ſur eux qui imploroient ſa clémence, & s'abandonnoient à ſa diſcrétion. Le roi ne leur pardonna pas ſeulement, mais il les remit en poſſeſſion de leurs biens.

ARTACAME, *Artacamas*, Ἀρταχάμας, (*b*) Satrape de Phrygie, du tems de Cyrus.

ARTACE, *Artace*, Ἄρταχη, (*c*) ville d'Aſie ſur la côte de la Propontide, près de Cyzique. Les Myléſiens la fondérent, l'an 694 avant l'Ére chrétienne. Cette ville, au rapport d'Hérodote, fut brûlée par les Phéniciens. Mais, il y a apparence qu'on la rétablit depuis, puiſqu'on dit qu'elle ſubſiſte encore ſous le nom d'Artaqui dans la Turquie d'Aſie.

On met dans l'Arménie une ville du nom d'Artace, & dans l'iſle de Cyzique une montagne de même nom. Une forteresſe de Bithynie ſur le Pont-Euxin s'appella auſſi Artace. On croit que c'eſt préſentement une ville nommée Carpi.

ARTAGERSE, *Artagerſes*, Ἀρταγέρσης, (*d*) capitaine des Perſes. Il commandoit les Caduſiens à la bataille de Cunaxa. Cet officier, ayant rencontré Cyrus, pouſſa droit à lui, & lui cria: » O le plus injuſte & le plus inſenſé des hommes, toi qui deſhonores le nom de Cyrus, qui eſt le plus grand nom qui ſoit parmi les Perſes, tu as fait faire à ces braves troupes Grecques un voyage très-malheureux pour leur abandonner au pillage les biens des Perſes, & dans l'eſpérance de tuer le roi ton frere & ton ſeigneur, qui a autour de lui un million de ſerviteurs & d'eſclaves, mille fois plus vaillans que toi, & tu vas l'éprouver ſur l'heure; car tu vas perdre ici la tête; avant que d'avoir, ſeulement vu la face du Roi. » En finiſſant ces

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 6.
(*b*) Xenoph. pag. 230.
(*c*) Herod. L. VI. c. 33. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 607.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 1015. 1016. Xenoph. pag. 168.

Digitized by Google

mots, il lui lança sa javeline de toute sa force. La cuirasse se trouva de si bonne trempe, que la javeline ne le perça point. Cyrus, ne fut point blessé; mais la violence du coup fut si grande, qu'il chancella sur son cheval. Et comme Artagerse faisoit tourner le sien, Cyrus lui lança sa javeline si heureusement au défaut de la cuirasse, qu'il lui perça le cou au dessus de la clavicule.

ARTAGERSE, *Artagerses*, Ἀρταγέρσης, (*a*) autre capitaine des Perses, & contemporain du précédent. Certains lisent Antagerse, au lieu d'Artagerse.

ARTAMAS, *Artamas*, (*b*) Ἀρτάμας, prince de la grande Phrygie, dont il est parlé dans le second livre de la Cyropédie de Xénophon. Ses troupes montoient à environ 48000 hommes, dont il y avoit huit mille de cavalerie.

ARTAMÈNE, *Artamenes*, nom commun à quelques Rois de Cappadoce, connus aussi sous celui d'Ariamne. *Voyez* Ariamne.

ARTAMNÈS, *Artamnes*, (*c*) pere d'Anaphas I, étoit fils de Smerdis, & celui-ci de Gamus ou Gallus; car les manuscrits de Photius sont corrompus en cet endroit.

ARTANIA, *Artania*, nom d'un mois de l'année Cappadocienne, autrement appellé Lytanos. *Voyez* Lytanos.

ARTAPATE, *Artapatas*, Ἀρτάπατας, (*d*) officier de Cyrus. C'étoit un de ceux qui avoient la charge de porter le sceptre du roi, selon Xénophon, qui nous le donne pour un homme très-fidele.

ARTAPHERNE, *Artaphernes*, Ἀρταφέρνης, (*e*) fils d'Hystaspe. Darius, son frere, à son retour de l'expédition de Scythie, lui donna le gouvernement de Sardes. Aristagore, qui avoit celui de Milet, ayant promis du secours aux principaux habitans de l'isle de Naxe, qu'on avoit chassés de leur païs, & n'étant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit projetté, se rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'étoit là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du roi; que si une fois il en étoit maître, toutes les autres isles Cyclades tomberoient d'elles mêmes, l'une après l'autre, sous sa domination; qu'ensuite l'isle d'Eubée, qui étoit aussi grande que celle de Cypre, en étant tout auprès, seroit fort facile à conquérir; ce qui donneroit au roi un libre passage en Gréce, & les moyens de soumettre tout ce païs à son obeissance; qu'au reste, cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux, pour être exécutée avec succès. Artapherne goûta si fort cette proposition, qu'au lieu de cent vaisseaux, qu'Aristagore lui deman-

(*a*) Xenoph. pag. 262.
(*b*) Xenoph. pag. 39.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 66.
(*d*) Xenoph. pag. 260.
(*e*) Herod. L. V. c. 25. *& seq.* L. VI. c. 1. Just. L. II. c. 10. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 63, 144. *& suiv.*

Digitized by Google

doit, il lui en promit deux cens, pourvu qu'il obtînt le consentement du roi.

Celui ci, ébloui par les grandes espérances dont on le flattoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'étoit qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Artapherne & d'Aristagore. Aucune considération ne l'arrêta un moment; & il consentit très-volontiers à ce qui lui étoit proposé.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein & de surprendre ceux de Naxe, il fit courir le bruit que la flotte alloit vers l'Helleſpont; & il envoya au printems suivant à Milet le nombre de vaisseaux, dont il étoit convenu, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille royale d'Achémène. Mais, sa commission portant qu'il obéiroit aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissoit à son égard avec hauteur & empire. Cette pique fit échoir l'entreprise. Mégabate en rejetta toute la faute sur Aristagore, & le décria absolument auprès d'Artapherne. Aristagore, ne voyant pas d'autre expédient pour se tirer d'affaires, que la révolte, secoua le joug des Perses, & entraîna dans son parti toute l'Ionie.

Vers ce même tems, Hippias, fils de Pisistrate, tyran d'Athenes, ayant été banni de cette ville, environ dix ans auparavant, après avoir essayé inutilement divers moyens pour s'y rétablir, se rendit enfin à Sardes, & s'adressa à Artapherne. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien dans son esprit, qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui rendre les Athéniens odieux, & l'irriter contre eux. Les Athéniens en ayant eu avis, lui envoyérent une ambassade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proscrits pouvoient dire à leur désavantage. La réponse fut que, s'ils vouloient vivre en paix, il falloit qu'ils rappellassent Hippias. Quand cette réponse arrogante eut été rapportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perses. Aristagore y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint, sans peine, tout ce qu'il demanda.

Les Athéniens résolurent d'abord d'envoyer vingt vaisseaux à son secours. La troisième année de cette guerre, les Ioniens ayant rassemblé toutes leurs forces, & assistés des vingt vaisseaux d'Athènes, & de cinq d'Erétrie, ville de l'isle d'Eubée, firent voile pour Ephèse; & y ayant laissé leurs vaisseaux, ils marchérent vers la ville de Sardes, qu'il trouvérent sans défense, & dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, & où on ne put le forcer.

Cependant Hystiée, l'un des courtisans de Darius, étant venu à Sardes, son génie intriguant lui fit former un complot contre

Digitized by Google

le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perſes. Mais, ayant reconnu, par quelques diſcours qu'il eut avec Artapherne, que ce gouverneur n'ignoroit pas la part qu'il avoit eue à la révolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avoit point de ſûreté pour lui à reſter plus long-tems à Sardes; & s'étant retiré ſecrétement la nuit ſuivante, il paſſa dans l'iſle de Chio. De-là, il envoya une perſonne de confiance à Sardes avec des lettres pour ceux des Perſans qu'il avoit gagnés. Cette perſonne le trahit, & remit ſes lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ſes complices mis à mort, & ſon projet abſolument déconcerté. Lui-même ayant été pris peu de tems après par les Perſes, fut conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre ſur le champ, ſans en demander la permiſſion à Darius, de peur que l'affection de ce prince pour Hyſtiée, ne le portât à lui accorder ſon pardon, & qu'il ne laiſſât en vie un dangereux ennemi, qui pourroit ſuſciter de nouvelles affaires aux Perſes. La ſuite fit voir que cette conjecture étoit bien fondée.

Il faut remarquer que Juſtin attribue à Artapherne ce fameux jugement par lequel Xerxès, après la mort de Darius, fut élevé ſur le trône, préférablement à Artabazane, ſon frere. D'autres l'attribuent à Artabane.

ARTAPHERNE, *Artapher-nes*, Ἀρταφέρνης, (*a*) fils du précédent. Il fut mis à la tête des troupes de Darius, avec Datis, Mede de nation, lorſque Mardonius, qui les commandoit en chef, eut été rappellé après un échec, cauſé par la jeuneſſe & le peu d'expérience de ce général.

ARTAPHERNE, *Artapher-nes*, Ἀρταφέρνης, (*b*) ſeigneur qui fut envoyé en ambaſſade aux Lacédémoniens par Artaxerxe. Artapherne étoit chargé d'une lettre de la part de ce Prince, écrite en Aſſyrien, où il leur marquoit qu'il lui étoit venu pluſieurs ambaſſadeurs de leur part, qui lui avoient expoſé des choſes ſi différentes, qu'il ne comprenoit point du tout ce qu'ils ſouhaitoient de lui; que dans cette incertitude, il avoit pris le parti de leur envoyer ce Perſan, pour leur faire ſçavoir que s'ils avoient quelque choſe à lui propoſer, ils n'avoient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance, qui pût l'informer préciſément de ce qu'ils deſiroient. Cet ambaſſadeur, en arrivant à Eione ſur la rivière du Strymon dans la Thrace, y fut pris vers la fin de cette année par un des amiraux de la flotte Athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il y fut traité avec toutes les honnêtetés & tout le reſpect poſſibles, parce que les Athéniens cherchoient à ſe remettre dans les bonnes graces du Roi, ſon maître.

L'année ſuivante, dès que la ſaiſon permit de ſe mettre en mer,

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 155.
(*b*) Thucyd. p. 285. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 395, 396.

Digitized by Google

ils le renvoyérent dans un vaiſſeau de l'État au dépens du public, & nommérent quelques-uns de leurs citoyens pour aller avec lui à la cour de Perſe en qualité d'ambaſſadeurs. En débarquant à Ephèſe, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les ambaſſadeurs, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, & s'en retournerent à Athènes.

ARTARIUS, *Artarius*, (*a*) frere d'Artaxerxe Lon-guemain, & gouverneur de Babylone. Mégabyze s'étant révolté, & Artaxerxe voyant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoya ſon frere Artarius, & ſa ſœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyze, avec pluſieurs autres perſonnes de la première qualité, pour le porter à rentrer dans le devoir. Leur négociation réuſſit. Le roi lui pardonna, & il revint à la cour. C'étoit vers l'an 446 avant J. C.

ARTASCHIS, *Artaſchis*, ou ARTAXÈS, *Artaxes*, (*b*) pere du grand Tigrane. Ce Prince ayant fait une expédition dans l'Aſie mineure, en rapporta les ſtatues de Diane, d'Apollon & d'Hercule. Cette dernière paſſoit, ſuivant Moïſe de Khorenne, pour être l'ouvrage de Scyllis & de Dipœnus, deux anciens ſculpteurs de l'iſle de Créte. Les Arméniens prirent cette ſtatue pour la repréſentation d'un de leurs anciens Héros, qu'ils nommoient Vahagen, & duquel la tradition débitoit beaucoup de fables.

ARTASÈS, *Artaſes*, ou ARTASCHISEH II, *Artaſchiſeh*, roi d'Arménie, ragna 41 ans, & finit vers l'an de J. C. 117. *Voyez* Arménie.

ARTASIR, *Artaſir* (*c*) ou ARTAXERXÈS, *Artaxerxes*, roi d'Arménie. Ce fut après la mort de Khoſroës I, l'an de J. C. 267, qu'Artaſir fondateur de la Dynaſtie Perſane des Saſſanides, entra en Arménie, y briſa toutes les idoles élevées par les Arſacides, & rétablit dans les temples le feu ſacré d'Oromaze.

Dans un diſcours du Patriarche Iſaac, pour appaiſer le mécontentement des ſeigneurs Arméniens contre leur roi Artaſir, qui regna pendant ſix ans, & qui relevoit du roi de Perſe Bahram II, il leur repréſente que, malgré le déréglement de ſes mœurs, il eſt attaché à la religion Chrétienne, & fort éloigné des pratiques de celle des Perſes.

ARTASYRAS, *Artaſyras*, Ἀρταύρας, Hyrcanien. Ce fut un des principaux ſeigneurs de la cour de Perſe, ſous le regne de Cambyſe, qui l'admit dans ſa plus intime confidence, juſqu'à lui révéler le ſecret de la mort de ſon frere. Artaſyras, de concert avec l'Eunuque Bagapate, cachant toujours cette mort, fit ſuccéder le Mage à Cambyſe. Mais, voyant enſuite ſon ſecret éventé, il abandonna ce malheureux, &

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 285.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom XIX. pag. 100.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 100, 101.

Digitized by Google

favorisa de tout son pouvoir la conspiration formée contre lui. Le Mage ayant été tué, Darius témoigna sa reconnoissance à Artasyras, en lui conservant toute l'autorité dont il avoit joui sous les regnes précédens. Il semble qu'il soit mort à peu près en même tems que ce Prince. Artabane, son fils, lui succéda dans sa faveur & il s'est rendu célebre dans l'Histoire par ses crimes.

ARTASYRAS, *Artasyras*, Ἀρτασύρας. Celui-ci vivoit sous le regne de Darius Ochus, plus connu sous le nom de Darius Nothus. Il commanda les troupes, qu'on envoya dans l'Asie mineure contre Arsyte, frere du Roi, & Artyphius, qui s'étoient révoltés. La perte de deux batailles ne le découragea pas. Il en gagna une troisième, & engagea les rebelles à se rendre.

ARTASYRAS, *Artasyras*, Ἀρτασύρας, (*a*) officier du roi Artaxerxe Mnémon. Au moment que Cyrus venoit d'être tué à la bataille de Cunaxa, Artasyras, qu'on appelloit l'œil du Roi, passa à cheval près du lieu où il étoit. Il reconnut les Eunuques, qui témoignoient une grande affliction, & qui fondoient en larmes. Il s'adressa à celui qui paroissoit le plus fidéle & le plus attaché à son maître, & lui dit : *Parisças, qui est celui que tu pleures ainsi assis près de lui ? Eh, Seigneur Artasyras,* lui répondit Parisças, *ne voyez vous pas que c'est Cyrus qui est mort.*

A ce mot, Artasyras étonné exhorta l'Eunuque à avoir bon courage, & à garder bien le mort; & le quittant, il pique à toute bride, & va trouver Artaxerxe, qui désespéroit déjà de ses affaires & croyoit tout perdu, & qui étoit dans un grand abattement, tant par la soif qui le brûloit, que par la blessure qu'il avoit reçue; & l'approchant, il lui crie, avec un transport de joie, qu'il venoit de voir Cyrus mort. D'abord, le premier mouvement du Roi fut de l'aller voir lui-même, & il commanda à Artasyras de le mener sur le lieu.

Cet Artasyras pourroit bien être le même que le précédent; & cela est assez vraisemblable.

ARTAVASDE, *Artavasdes*, Ἀρταουάσδης, nom commun à quelques princes, tant de Médie que d'Arménie. Ils sont connus aussi sous le nom d'Artabaze. *Voyez* Artabaze.

ARTAXATE, *Artaxata*, (*b*) Ἀρτάξατα, ville d'Arménie, dont on raconte ainsi l'origine, selon Plutarque. Annibal, après qu'Antiochus eut été défait par les Romains, s'étant retiré auprès d'Artaxès, roi d'Arménie, donna à ce Prince plusieurs conseils & plusieurs instructions très-utiles. Entre autres, ayant remarqué une

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1016, 1017.
(*b*) Strab. pag. 527. *& seq.* Ptolem. L. V. c. 13. Plin. L. VI. c. 9. Plut. Tom. I. pag. 513. Tacit. Annal. L. II. c. 56. L. VI. c. 33. L. XII. c. 50, 51. L. XIII. c. 41. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 237, 238. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 403. Tom. II. pag. 213, 293. *& suiv.* Tom. IV. pag. 285.

Digitized by Google

heureuse situation dans un païs très-agréable & très-fertile, dont on ne profitoit point, & dont on ne faisoit même aucun compte, il y traça le plan d'une ville, & ayant mené Artaxès sur les lieux, il le lui montra & l'exhorta à élever la ville sur ce plan. Le Roi ravi, le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage; & en peu de tems, on vit là une grande & belle ville, qui porta le nom du Roi, & qui fut déclarée la capitale de l'Empire.

Cette ville s'appelloit aussi Artaxiasate, au rapport de Strabon. Cet Auteur lui donne la même origine que Plutarque; & il nous apprend qu'elle étoit située au milieu de la plaine d'Artaxène, dans un lieu qui formoit une presqu'isle; & que l'Araxe, qui en baignoit les murs, lui servoit de fortifications. L'isthme, ou la partie de la presqu'isle, qui n'étoit pas arrosée des eaux du fleuve, étoit ceinte d'un fossé & d'un rempart.

L'origine de la ville d'Artaxate l'a fait qualifier la Carthage d'Arménie. Lucullus faisant la guerre dans ce païs, du tems du roi Tigrane, vouloit absolument ruiner l'ouvrage du plus grand ennemi du nom Romain; mais il ne fut point secondé par ses troupes, qui refusérent de le suivre, à cause de la difficulté des chemins par où on les conduisoit. Ce qu'il ne put exécuter alors par lui même, Corbulon l'exécuta dans la suite.

En effet, ce général Romain vint attaquer Artaxate dans les premières années de l'Empire de Néron. Il dressa son camp dans le lieu même où il avoit été obligé de s'arrêter durant sa marche; & comme il n'étoit pas éloigné d'Artaxate, s'imaginant que Tiridate frere du roi Vologèse, s'y étoit retiré, il eut la pensée de laisser les bagages dans son camp, & d'aller pendant la nuit, avec l'élite de ses légions, investir la place, dans l'espérance d'y enfermer le Prince, & de se rendre maître de sa personne. Mais, il apprit par ses coureurs, que Tiridate avoit pris le large, & que l'on ne sçavoit s'il tourneroit du côté de la Médie, ou de l'Albanie. Ainsi, Corbulon se détermina à attendre le jour. Dès qu'il le vit paroître, il détacha les soldats armés à la legére, avec ordre de se répandre autour d'Artaxate, & de commencer l'attaque. Les habitans prirent le bon parti. Ils ouvrirent leurs portes, & par-là ils conservérent leur vie & leur liberté. Mais, la ville fut brûlée & rasée. Comme l'enceinte étoit fort grande, il auroit fallu y laisser une garnison considérable, & l'armée Romaine n'étoit pas assez forte pour se partager.

Dans la suite, Tiridate étant venu à Rome pour y recevoir de Néron la couronne d'Arménie, obtint de ce Prince la permission de rebâtir Artaxate. Et pour diriger & exécuter avec goût ce grand ouvrage, il emmena avec lui, lorsqu'il partit de Rome, un grand nombre d'ouvriers, dont Néron lui donna les uns, & les autres se laissérent gagner par les invitations & les présens du roi d'Arménie. A son retour, il travailla

aussi-tôt

Digitized by Google

auſſi-tôt à relever les murs de la capitale du royaume, dont il changea le nom en celui de Néronia. Cependant, cette ville a été ruinée depuis. On prétend qu'on voit encore, parmi ſes ruines, le palais de Tiridate, que le tems n'a pas plus épargné que la ville. Les gens du païs, à ce que l'on dit, appellent les maſures de ce palais Tact-Tardat, & les ruines de la ville Ardachat.

Au reſte, le nom d'Artaxate s'écrit diverſement dans les Auteurs. Tacite, par exemple, le fait indéclinable dans pluſieurs endroits. On trouve, ſuivant l'édition que j'ai ſous les yeux, *Artaxata*, au nominatif, à l'accuſatif & à l'ablatif; & *Artaxatis*, au datif. *Artaxatis* ne peut être qu'un datif pluriel. Strabon paroît faire auſſi le nom d'Artaxate indéclinable; mais, il employe le nombre ſingulier. Plutarque, au contraire, ſemble le décliner, & employe le nombre pluriel.

ARTAXERXE, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης. (*a*) Eſdras donne ce nom au Mage, nommé Oropaſte par Juſtin, Smerdis par Hérodote, Mardus par Eſchyle, & Sphendadates par Ctéſias.

Ce Mage, après la mort de Cambyſe, uſurpa l'Empire des Perſes, feignant d'être Smerdis, fils de Cyrus, que Cambyſe avoit fait mourir. C'eſt ce Mage, nommé Artaxerxe, qui écrivit à ſes gouverneurs de de-là l'Euphrate, qu'ayant reçu les avis qu'ils lui avoient donnés touchant les Juifs, il avoit fait conſulter les Annales, & avoit trouvé que Jéruſalem étoit une ville autrefois puiſſante, qui s'étoit révoltée contre les anciens Rois; qu'ainſi, il leur ordonnoit de faire ſignifier aux Juifs la défenſe qu'il leur faiſoit de rebâtir Jéruſalem, juſqu'à un nouvel ordre de ſa part; ce qui fut ponctuellement exécuté. Ainſi, depuis l'an du monde 3483, les Juifs n'oſérent travailler aux réparations des murs de Jéruſalem, juſqu'en 3550, que Néhémie obtint d'Artaxerxe Longue-main la permiſſion de les rétablir.

ARTAXERXE I, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης, (*b*) ſurnommé LONGUE-MAIN, étoit fils de Xerxès roi de Perſe, auquel il ſuccéda vers l'an 465 avant J. C. Xerxès avoit été égorgé la nuit par Artabane, capitaine de ſes gardes, qui aſpiroit au trône; & ce perfide, ſe tranſportant dès la même nuit dans la chambre d'Artaxerxe, lui dit que Darius, ſon aîné, venoit d'aſſaſſiner ſon pere, & prétendoit envahir ſa couronne; qu'ainſi il lui conſeilloit de s'oppoſer vivement à ce deſſein, avant qu'il l'exécutât, d'autant plus qu'en travaillant à la punition d'un fils parricide, il s'ouvriroit lui-

(*a*) Eſdr. L. I. c. 4. v. 7. *& ſeq.*

(*b*) Diod. Sicul. pag. 278, 279. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 1011. Strab. pag. 735. Corn. Nep. in Themiſt. c. 9, 10. in Conon. c. 2. in Iphicr. c. 2. in Chabr. c. 2. in Datam. c. 2. *& ſeq.* in Reg. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 261, 266. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 263, 264. *& ſuiv.* Tom. XIX. pag. 323.

Digitized by Google

même une voie au trône. Il s'engagea même à lui procurer le secours de la garde qu'il commandoit. Artaxerxe se laissa aisément persuader, & alla tuer sur le champ, avec ces gardes, son frere Darius. Artabane voyant que sa trahison lui réussissoit, prit ses fils avec lui, & leur ayant dit que le moment étoit arrivé de se saisir du trône, il porta un coup d'épée à Artaxerxe. Mais, comme il ne lui avoit fait qu'une legére blessure, Artaxerxe eut le tems de se reconnoître, & porta lui-même à Artabane un coup qui l'étendit mort par terre. Artaxerxe, si heureusement, sauvé succéda au royaume de son pere, qu'il venoit même de venger.

Quoiqu'Artaxerxe se vit délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui restoit encore deux obstacles à vaincre, avant que d'être paisible possesseur de la couronne; l'un dans son frere Hystaspe, gouverneur de la Bactriane, l'autre dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier. Artabane avoit laissé sept fils & un grand nombre de partisans, qui ne tardérent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entre eux, & ceux qui tenoient pour Artaxerxe une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles Persans perdirent la vie. Artaxerxe, ayant pris enfin le dessus, il extermina tous ceux qui étoient entrés dans cette conjuration. Il tira sur tout une vengeance exemplaire de ceux qui avoient eu part au meurtre de son pere, & particulièrement de l'Eunuque Mithridate, qui l'avoit trahi. Il le fit mourir du supplice des auges.

Artaxerxe, ayant dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoyer une armée dans la Bactriane, qui soûtenoit le parti de son frere; mais, il n'y eut pas le même succès. Les deux armées en étant venues aux mains, Hystaspe conserva si bien son terrein, que s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut aussi aucun désavantage; de sorte que les deux armées se séparérent avec un succès égal, & se retirérent chacune de leur côté pour se préparer à un second combat. Artaxerxe, ayant assemblé une plus grande armée que son frere, & ayant d'ailleurs tout l'Empire pour lui, le défit dans une seconde bataille, & ruina entiérement son parti. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'Empire.

Il fit alors des réglemens convenables à la situation, où il se trouvoit. Il dépossséda, avant toutes choses, tous les Satrapes qu'il crut lui être contraires, & donna leurs gouvernemens à ceux de ses amis, qu'il jugea les plus capables de les remplir. Il examina ensuite l'ordre des finances, l'état des troupes, & la situation des affaires. Enfin, portant ses attentions à tous les besoins du royaume, il s'attira l'estime universelle de ses sujets.

Ce fut vers Artaxerxe que Thémistocle, se réfugia, selon Thucydide*, & au commencement de son regne. D'autres Auteurs, comme Strabon, Plutar-

* 1, 137.

Digitized by Google

que, Diodore de Sicile, placent cet événement sous Xerxès, son prédécesseur. M. Prideaux se range de leur côté ; & il croit aussi que l'Artaxerxe dont nous parlons, est le Prince que l'Écriture appelle Assuérus, & dont Esther fut l'épouse. Mais, M. Rollin suppose avec le sçavant Ussérius, que ce fut Darius fils d'Hystaspe, que cette illustre Juive épousa. Quoiqu'il en soit, Thémistocle, ayant été admis à l'audience, se prosterna profondément devant le Roi, & l'adora. Puis se relevant, » Grand Roi, dit-il par » un truchement, je suis Thé» mistocle Athénien, qui ayant » été banni par les Grecs, viens » ici chercher un asyle. J'ai fait » à la vérité beaucoup de maux » aux Perses, mais je ne leur ai » pas fait moins de bien par les » salutaires avis, que je leur ai » fait donner plus d'une fois ; & » je suis en état de leur rendre » encore de plus grands services » que jamais. Mon sort est entre » vos mains. Vous pouvez mon» trer ici ou votre clémence, » ou votre colere. Par l'une, » vous sauverez votre suppliant ; » par l'autre, vous perderez le » plus grand ennemi de la Gre» ce. «

Le Roi ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens & pour sa hardiesse. Mais, on dit qu'avec ses amis, il se félicita de cette aventure, comme d'un très-grand bonheur ; qu'il pria son dieu Arimanius d'envoyer toujours à ses ennemis, de semblables pensées, & de les porter à se défaire ainsi de leurs plus grands personnages. On ajoûte que s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi : *J'ai Thémistocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands seigneurs de sa cour, & fit appeller Thémistocle, qui ne s'attendoit à rien que de triste, sur tout depuis que l'un des gardes, après qu'il eut entendu son nom, lui eut dit la veille, dans la salle même du Roi qu'il venoit de quitter : *Serpent de Grece, plein de ruse & de malice, la fortune du Roi t'amene ici.* Mais, la sérénité, qui paroissoit sur le visage du Roi, ne lui annonçoit rien que d'heureux. En effet, il lui fit un accueil très-favorable, & lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cens talens ; somme qu'il avoit promise à quiconque le lui livreroit, & qui, par cette raison, lui étoit due, puisqu'il avoit apporté lui-même sa tête en se livrant à lui. Il lui ordonna ensuite de lui parler des affaires de la Gréce ; mais, Thémistocle ne pouvant s'exprimer que par le moyen d'un truchement, pria le Roi de lui permettre d'apprendre la langue Persane, espérant qu'alors il pourroit être en état d'expliquer mieux lui-même ce qu'il avoit à lui communiquer, qu'il ne le pouvoit faire par le moyen d'un autre. Il en est, dit-il, du discours de l'homme, comme d'une tapisserie à personnages, qui a besoin d'être déployée & développée pour faire voir ce qu'elle renferme.

Digitized by Google

Cette grace lui ayant été accordée, Thémiſtocle, dans l'eſpace d'un an, apprit ſi bien la langue du païs, qu'il parvint à parler le Perſan plus élégamment, que les Perſes mêmes; & il fut en état dans la ſuite de s'entretenir avec le Roi ſans truchement.

Ce Prince lui marqua une eſtime & une conſidération extraordinaires. Il lui fit épouſer une dame des plus nobles familles de Perſe. Il lui donna une maiſon & un équipage convenables, & lui aſſigna les revenus néceſſaires pour s'entretenir honorablement. Il le menoit avec lui à la chaſſe, le mettoit de tous ſes plaiſirs & de tous ſes divertiſſemens, & s'entretenoit ſouvent avec lui en particulier, juſqu'à donner de la jalouſie & de l'inquiétude aux grands Seigneurs de ſa cour. Il le préſenta même aux Princeſſes, qui l'honorérent de leur affection, & lui donna les entrées chez elles. On rapporte, comme une marque particulière de faveur, que par ſon ordre ſpécial, il fut admis à entendre les leçons & les diſcours des Mages, & inſtruit par eux dans tous les ſecrets de la Philoſophie.

Cependant, les Égyptiens ayant appris toute l'hiſtoire de la mort de Xerxès, & jugeant que cet événement devoit avoir excité beaucoup de trouble & de déſordre parmi les Perſes, crurent que c'étoit là une occaſion favorable de recouvrer leur liberté. Ainſi, raſſemblant toutes leurs forces, & chaſſant tous ceux, qui levoient les tributs au nom des Perſes, ils ſe déclarérent contre eux, & ſe donnérent un roi, nommé Inarus. Artaxerxe, apprenant la révolte de l'Égypte & la nouvelle guerre, qu'on lui préparoit, jugea à propos d'oppoſer aux Égyptiens une armée beaucoup plus forte que la leur. C'eſt pourquoi, il fit lever des troupes dans toutes les Satrapies. Il fit équiper une flotte, & ne négligea aucun des préparatifs convenables en cette occaſion.

Il nomma pour général des troupes, qu'il deſtinoit contre l'Égypte, Achéménès, fils de Darius, & par conſéquent ſon neveu, & lui donna une armée compoſée de cavalerie & d'infanterie, qui montoit à plus de trois cens mille hommes, & qu'il fit partir ſur le champ. Achéménès ne fut pas plutôt arrivé en Égypte, qu'il ſe vit attaqué par les troupes des Égyptiens, jointes à celles des Athéniens. Ces dernières ſur tout faiſoient les plus grands efforts; & ayant renverſé tous ceux qu'elles trouvérent devant elles, elles mirent en fuite l'armée entiere des Perſes. Ceux-ci ayant perdu encore beaucoup des leurs en fuyant, leur armée preſqu'entièrement défaite, ſe réfugia dans un quartier de Memphis, appellé la muraille blanche. Les Athéniens, qui ne devoient cette victoire qu'à leur courage, les pouſſérent juſqu'à les aſſiéger dans leur retraite. Artaxerxe, informé de ce déſaſtre, envoya d'abord à Lacédémone des hommes fideles, & qui lui étoient attachés. Il les charga de grandes richeſſes, pour inviter les

Digitized by Google

Lacédémoniens à porter la guerre dans Athènes, afin que cette attaque fît revenir les Athéniens, malgré leurs victoires en Égypte, à la défense de leur propre païs. Mais, les Lacédémoniens n'entendirent point à cette proposition, & ne se prêtant à aucune liaison avec le Roi, ils renvoyérent ses offres & ses présens; de sorte que le Roi, renonçant à cette espérance, eut recours à d'autres ressources, & forma une nouvelle armée, à laquelle il donna pour chefs Artabaze & Mégabyze, deux hommes distingués par leur valeur, & les fit partir pour l'Égypte.

Lorsqu'ils virent tous les vaisseaux Grecs, arrangés au tour d'une isle du Nil, nommée Prosopis, ils entreprirent & vinrent à bout de dessécher le canal en cet endroit-là, de faire de l'isle un continent, & de laisser les vaisseaux à sec sur le terrein. Les Égyptiens, étonnés de cette opération, firent leur paix avec les Perses. Mais, les Athéniens abandonnés de leurs alliés, & voyant leurs vaisseaux inutiles, y mirent le feu pour en ôter tout usage à leurs ennemis. Il leur fut cependant permis de sortir tranquillement de l'Égypte. Dans la suite, ils attaquérent de nouveau les Perses. Et Artaxerxe, apprenant les pertes qu'il avoit faites dans l'isle de Cypre, tint aves ses confidens un conseil, au sortir duquel il crut important pour lui de faire la paix avec la Gréce. Ainsi, il écrivit aux généraux & aux Satrapes, qu'il avoit en Cypre, de chercher quelque moyen de traiter avec les Grecs.

Aussi-tôt, Artabaze & Mégabyze envoyérent des ambassadeurs à Athènes pour y porter leurs propositions. Les Athéniens les écoutérent favorablement, & renvoyérent d'autres ambassadeurs, à la tête desquels étoit Callias, fils d'Hipponicus. On conclut donc entre les Athéniens & leurs alliés d'une part, & les Perses de l'autre, un traité, dont les principaux articles furent que toutes les villes Grecques répandues dans l'Asie, seroient rendues à elles-mêmes, & se gouverneroient par leurs propres loix; que les Satrapes de Perse ne s'avanceroient point dans la mer à plus de trois journées de distance de leurs rivages; & qu'on ne verroit jamais aucun de leurs vaisseaux de haut-bord entre Phaselis & les Cyanées; que ces conditions étant observées par le Roi & par les gouverneurs de ses provinces, les Athéniens n'entreroient pas non plus en armes dans les terres de la domination du roi Artaxerxe. Ce traité ayant été conclu & juré de part & d'autre, les Athéniens retirérent leurs troupes de l'isle de Cypre, après avoir terminé une guerre très-glorieuse par une paix, qui l'étoit encore davantage. C'étoit l'an 449, avant l'Ére Chrétienne.

Artaxerxe, après avoir résisté pendant cinq ans aux vives sollicitations & aux importunités continuelles de sa mere, qui lui demandoit Inarus & les Athéniens, qui avoient été pris avec lui en

Digitized by Google

Égypte, pour les sacrifier aux manes de son fils Achéménès, les lui accorda enfin. Inarus fut crucifié, & le reste eut la tête tranchée. Mégabyze en fut au désespoir. Comme il leur avoit donné sa parole, qu'il ne leur seroit fait aucun mal, l'affront retomboit principalement sur lui. Il quitta la cour, & se retira en Syrie, dont il étoit gouverneur; & son mécontentement alla jusqu'à lever une armée, & à se révolter ouvertement.

Le Roi envoya contre lui Osiris, avec une armée de deux cens mille hommes. Cet Osiris etoit un des grands seigneurs de sa cour. Mégabyze lui livra bataille, le blessa, le fit prisonnier, & mit en fuite son armée. Artaxerxe le fit redemander; & Mégabyze le lui renvoya généreusement, dès qu'il fut guéri. L'année suivante, le Roi envoya contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménostane, fils d'Artarius, frere du Roi & gouverneur de Babylone. Ce général ne fut pas plus heureux que l'autre. Il fut aussi battu & mis en fuite. Et cette victoire de Mégabyze ne fut pas moindre que la précédente.

Artaxerxe, voyant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoya son frere Artarius & sa sœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyze, avec plusieurs autres personnes de la première qualité, pour le porter à rentrer dans son devoir. Leur négociation réussit. Le Roi lui pardonna, & il revint à la cour. Un jour qu'ils étoient à la chasse, un lion s'étant levé sur ses jambes de derrière prêt à se lancer sur le Roi, Mégabyze, effrayé du danger où il le voyoit, par affection & par zele pour lui, lança un dard, & tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect pour son Prince, en frappant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis & sa mere Amestris eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût changée en exil.

On est surpris de voir qu'un Prince, d'un esprit aussi solide qu'étoit Artaxerxe, ait été capable de prendre jalousie contre un seigneur de sa cour, parce que dans une partie de chasse, il avoit frappé le premier la bête qu'on poursuivoit. Y a-t-il, dit M. Rollin, une foiblesse pareille à celle-là, & est-ce là placer en Roi le point d'honneur? Cependant, l'histoire nous en fournit plusieurs exemples. Un mot de Plutarque nous feroit croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux, où cette fausse délicatesse de gloire l'avoit porté, & qu'il en fit une espèce de réparation publique. Car, selon cet Auteur, il déclara, par une ordonnance, qu'il seroit permis à quiconque assisteroit à la chasse avec le Prince, de lancer le premier un trait contre la bête, s'il le pouvoit; & il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permission.

Artaxerxe mourut après un régne de 42 ans, suivant Ctésias, & de 40 seulement, selon Diodore de Sicile. A Artaxerxe suc-

Digitized by Google

céda Xerxès, le seul fils, qu'il avoit eu de la Reine Damaspie, qui mourut peu après, & le jour même que son fils Xerxès. C'est pourquoi, Bagoraze conduisit en même tems les corps du pere & de la mere en Perse. Artaxerxe laissa dix-sept enfans naturels, entre autres, Sécundianus, qui avoit pour mere Alogune de Babylone, Ochus & Arsite, tous deux fils d'une autre Babylonienne, que l'on nommoit Kismartidène. Du nombre de ces dix-sept enfans, étoient encore Bagapée & Parysatis, nés l'un & l'autre, d'une Babylonienne que lon appelloit Andia. Cette Parysatis fut mere d'Artaxerxe Mnémon & de Cyrus le jeune; à l'égard d'Ochus, il parvint dans la suite à la couronne. Mais, du vivant de son pere, il étoit Satrape d'Hyrcanie, & avoit épousé Parysatis, sa sœur.

Dans tous les tems, on a donné aux Princes des surnoms tirés non seulement des vices & des vertus de l'ame, mais encore des défauts & des bonnes qualités du corps. Les exemples en sont fréquens. Cet Artaxerxe fut appellé Longue-main; parce qu'il avoit une main plus longue que l'autre; ou, comme Strabon le prétend dans son quinzième Livre, parce qu'il avoit les bras si longs que, quand il les étendoit tout debout, il touchoit à ses genoux. Ce même Strabon est tombé sur ce sujet dans une grande faute de mémoire, ainsi que le lui a reproché Ruauld. Il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe; car, jamais Darius n'a été appellé Longue-main.

(*a*) Artaxerxe Longue-main est connu dans l'Écriture. Ce fut lui qui permit à Esdras de retourner en Judée avec tous ceux qui le voudroient suivre, vers l'an du monde 3537. Ensuite, Néhémie obtint encore permission d'y retourner & de rebâtir les murs & les portes de Jérusalem, l'an du monde 3550, qui étoit la vingtième année du regne d'Artaxerxe Longue-main. C'est de cette année que les meilleurs Chronologistes prennent le commencement des soixante-dix semaines de Daniel. Ces semaines sont des semaines d'années, qui font quatre cens quatre-vingt-dix ans; c'est-à-dire qu'après quatre cens quatre-vingt-dix ans, ou soixante-dix semaines, le Christ sera mis à mort, au milieu de la soixante-dixième semaine. Cette soixante-dixième semaine commence au baptême de J. C., l'an du monde 4033. Sa mort en est le milieu. Elle arriva l'an du monde 4036 & demi. Elle finit en 4040, qui est la quatre cens quatre-vingt-dixième, depuis la vingtième du regne d'Artaxerxe Longue-main.

ARTAXERXE II, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης, (*b*) surnommé

(*a*) Esdr. L. I. c. 6. v. 14. c. 7. v. 11. & *seq.* L. II. c. 2. v. 1. Dan. c. 9. v. 24.

(*b*) Just. L. V. c. 11. L. VI. c. 1, 6. L. X. c. 1, 2. Plut. Tom. I. pag. 1011, 1012. & *seq.* Diod. Sicul. pag. 389, 405. & *seq.* Corn. Nep. in Reg. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 536.

Digitized by Google

MNÉMON, étoit petit fils d'Artaxerxe I, étant fils de Paryſatis & de Darius Ochus, qui eut quatre enfans de cette Princeſſe. Artaxerxe étoit l'aîné, Cyrus le ſecond, Oxanes & Oxathres les plus jeunes. Artaxerxe fut d'abord appellé Arſicas, ou Arſacas, qui étoit le nom général des Rois de Perſe.

Cyrus fit paroître, dès ſon enfance, un naturel impétueux & violent. Artaxerxe, au contraire, paroiſſoit doux & modéré dans toutes ſes actions & dans tous ſes mouvemens. Il épouſa par l'ordre du Roi & de la Reine, une femme très-belle & très-vertueuſe, & la retint enſuite contre leur volonté. Car, Darius ayant tué le frere de cette femme, vouloit auſſi la faire mourir. Mais, Artaxerxe ſe jetta aux pieds de ſa mere, & fit tant par ſes prieres & par ſes larmes, qu'enfin il obtint, quoiqu'avec baucoup de peine, que le Roi non ſeulement n'ôteroit point la vie à ſa femme; mais encore qu'il ne l'éloigneroit point de lui. Cependant, ſa mere avoit plus de tendreſſe pour Cyrus, & elle vouloit qu'il regnât après la mort de ſon pere. Mais, quoiqu'elle pût faire, elle ne put jamais, obtenir celà de Darius, & l'aîné fut déclaré Roi ſous le nom d'Artaxerxe. Cyrus étoit Satrape de la Lydie & des provinces maritimes de ces quartiers là.

Peu de jours après la mort de Darius, le roi Artaxerxe partit de ſa capitale, & alla à la ville de Paſargades pour ſe faire ſacrer, ſelon la coûtume, par les Prêtres de Perſe. Dans cette ville-là, il y avoit un temple de la déeſſe, qui préſidoit à la guerre. On peut conjecturer que c'étoit la même que Minerve. Il falloit que celui qui devoit être ſacré, entrât dans ce temple; que là il quittât ſa robe, & prît celle que l'ancien Cyrus portoit, avant que de devenir Roi, & qu'on y gardoit avec beaucoup de vénération; & qu'après avoir mangé une figue ſeche, il mâchât des feuilles de térébinthe, & avalât un breuvage compoſé de vinaigre & de lait. Dans le moment qu'Artaxerxe étoit près de faire toute cette cérémonie, Tiſapherne arrive auprès de lui, & lui amene un des prêtres, qui avoit préſidé à l'éducation de Cyrus, pendant ſon enfance, qui lui avoit enſeigné la magie, & qui avoit été plus affligé qu'aucun des Perſes, de ce que ſon élevé n'avoit pas été déclaré Roi. C'eſt pourquoi, ſa dépoſition contre Cyrus en étoit d'autant plus croyable. Il l'accuſoit d'avoir formé le deſſein de dreſſer des embûches au Roi dans le temple, & lorſqu'il dépouilleroit ſa robe, de ſe jetter ſur lui & de le tuer. Cyrus fut arrêté; mais Paryſatis ſa mere obtint ſa grace, & le fit renvoyer dans ſes provinces maritimes.

On dit qu'Artaxerxe étoit d'un

537. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 319. Tom. V. pag. 420, 421. Tom. VII. pag. 484. Tom. IX. pag. 146. *& ſuiv.* Tom. XIV. pag. 273. *& ſuiv.* T. XIX. p. 105, 109. T. XXI. p. 45, 46.

Digitized by Google

naturel pesant & paresseux; ce que la plûpart des gens prenoient pour une marque de douceur & d'humanité. Il est vrai qu'au commencement de son regne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe, dont il portoit le nom. Car, il se montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient. Il honoroit & récompensoit magnifiquement tous ceux, qui l'avoient mérité par leurs services. Quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage & l'insulte. Quand on lui faisoit des présens, il marquoit être aussi aise que ceux qui les offroient, ou plutôt que ceux qui en recevoient de lui. Et quand il donnoit, c'étoit avec une joie qui marquoit sa bonté, son humanité & son inclination généreuse & libérale. Il recevoit de très-bon cœur les plus petites choses qu'on lui présentoit. Un certain Omisus lui ayant présenté un jour une grenade d'une excessive grosseur, *par le dieu Mithra*, s'écria t-il en la recevant, *cet homme rendroit bientôt une petite ville très-grande, si on la lui confioit.*

Une autrefois, le Roi étant en marche, comme chacun s'empressoit à lui faire des présens, les uns d'une chose, & les autres d'une autre, il y eut un pauvre homme de métier, qui ne trouvant rien à lui offrir, courut à la rivière, puisa de l'eau dans ses deux mains, & courut la lui présenter. Artaxerxe ravi lui envoya une coupe d'or avec mille Dariques. Un jour, Euclide de Lacédémone ayant dit plusieurs choses contre lui avec beaucoup d'insolence, il se contenta de lui faire dire par son capitaine des gardes: » Tu » peux dire contre le Roi tout » ce qu'il te plaît; & le Roi ne » peut non seulement dire, mais » faire tout ce que bon lui sem- » ble. «

C'étoit une coûtume de tout tems observée, que personne ne mangeoit à la table du Roi que sa mere & sa femme, sa mere assise au-dessus de lui, & sa femme au-dessous. Artaxerxe y appella aussi ses deux jeunes freres Oxanes & Oxathres. Mais, ce qui plut aux Perses plus que tout le reste, ce fut de voir la reine Statira, sa femme, se faire porter par les rues dans une litière ouverte & sans rideaux, qui permettoit aux femmes de ses sujets de la saluer & de l'approcher. C'est pourquoi, la Reine étoit fort aimée du peuple. Cependant, les esprits inquiets & remuans, qui aimoient les nouveautés, disoient que les affaires demandoient un roi tel que Cyrus, magnifique & libéral, qui aimât la guerre, & qui comblât de biens ses serviteurs; & que la grandeur de l'Empire avoit besoin d'un Roi plein d'ambition & de courage, pour en soûtenir & pour en augmenter l'éclat. Cyrus se confiant donc à tous ces discours qu'on tenoit à la cour, autant & plus qu'à ceux qu'on tenoit autour de lui, se prépara à la guerre.

Comme ce jeune Prince s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi n'étoit pas résolu de com-

Digitized by Google

battre ſi-tôt, & qu'il ne ſe hâtoit pas d'en venir aux mains avec lui, mais qu'il avoit deſſein d'attendre dans le fond de la Perſe, que toutes ſes forces, qui venoient de tous côtés, fuſſent aſſemblées, & que pour cet effet, il avoit tiré dans la plaine un retranchement, qui avoit dix toiſes de largeur & autant de profondeur, & qui s'étendoit dans un eſpace de quatre cens ſtades, depuis l'Euphrate juſqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate & ce retranchement, on avoit laiſſé un chemin de vingt pieds de large, & ce fut par-là que Cyrus paſſa avec toute ſon armée. Le Roi négligea de lui diſputer ce paſſage, & le laiſſa s'approcher de Babylone. On dit que Tiribaſe fut le premier qui eut l'audace de lui repréſenter qu'il ne devoit pas fuir ainſi le combat, & abandonner à l'ennemi les royaumes de la Médie, de Babylone & de Suze même, pour aller ſe cacher au fond de la Perſe, lui ſur tout qui avoit pluſieurs fois autant de troupes que ſon ennemi, & dix mille Satrapes & capitaines meilleurs que Cyrus, & pour le combat & pour le conſeil.

Ces paroles firent prendre à Artaxerxe la réſolution de combattre. Il fit tant de diligence, que tout d'un coup il parut en bataille avec une armée de neuf cens mille hommes tous bien leſtes & bien équipés, & étonna extrêmement les troupes de Cyrus, qui, par trop de confiance en leur courage, & par le mépris outré qu'elles avoient pour leurs ennemis, marchoient confuſément & avec beaucoup de négligence, juſques-là qu'elles faiſoient porter leurs armes; de façon que Cyrus eut beaucoup de peine à ranger ſes troupes, & qu'il ne put le faire qu'avec beaucoup de tumulte & de bruit. Le Roi s'avança au petit pas & dans un grand ſilence. Cette belle ordonnance & cette diſcipline ſurprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de déſordre & de confuſion dans une ſi grande multitude, & à entendre des cris barbares & déſordonnés. Artaxerxe couvrit le front de ſa phalange de ſes meilleurs chariots armés de faulx, afin que, par l'impétuoſité de leur courſe, ils ouvriſſent & miſſent en piéces les bataillons ennemis, avant qu'ils puſſent joindre les ſiens. Pluſieurs Hiſtoriens ont eu ſoin de décrire cette bataillle; mais, Xénophon eſt celui qui la décrit le plus vivement; car, dit Plutarque, on ne la lit pas, on la voit, & il tient toujours ſon Lecteur dans la choſe même, comme ſi elle étoit préſente; & il le fait entrer dans la paſſion comme s'il étoit au milieu du péril, tant il la repréſente naïvement & avec énergie.

Le lieu, où cette bataille ſe donna, étoit appellé Counaxa ou Cunaxa. Il étoit à cinq cens ſtades de Babylone. Cyrus, après avoir tué de ſa main Artagerſe, pouſſa ſon cheval contre le Roi, & le Roi vola à ſa rencontre, tous deux ſans dire une ſeule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le Roi, & ne le bleſſa point. Le Roi lança ſa javeline à Cyrus & le manqua; mais, il

Digitized by Google

frappa Tiſapherne, homme d'un grand mérite, & fidele ſerviteur de Cyrus, & le tua. Alors, Cyrus lança ſa javeline contre ſon frere. Le trait perça la cuiraſſe, & lui entra environ deux doigts dans l'eſtomac ; de ſorte que le Roi tomba de ſon cheval. Mais, s'étant relevé, comme un lion bleſſé par les chaſſeurs, qui n'en devient que plus furieux, il monte ſur un autre cheval, & le pouſſe contre Cyrus, qui, tête baiſſée & ſans aucun ménagement, ſe jettoit au travers d'une grêle de traits, qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frappe de ſa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient auſſi ſur lui. Cyrus tombe mort. Les uns diſent que ce fut du coup que le Roi lui porta ; les autres aſſurent qu'il fut tué par un ſoldat Carien. Quoiqu'il en ſoit, Artaxerxe, après avoir fait couper la tête & la main droite de ſon frere par l'Eunuque Méſabate, pourſuivit les ennemis juſques dans leur camp.

Artaxerxe n'oublia rien pour ſe rendre maître des Grecs, qui étoient venus avec Cyrus, lui faire la guerre juſques ſous les murs de ſa capitale ; & il le deſiroit avec plus de paſſion qu'il n'avoit deſiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conſerver ſes États. Mais, il n'en put venir à bout ; car, les Grecs, après avoir perdu Cyrus leur général, & tous leurs capitaines, ne laiſſérent pas de ſe ſauver du fond de ſon royaume, & pour ainſi dire, des portes de ſon palais, en montrant & faiſant connoître par expérience que tout le fait du roi Artaxerxe & des Perſes n'étoit qu'or, argent, luxe, délices, belles femmes, & du reſte faſte & vaine oſtentation. Cela inſpira à toute la Gréce une merveilleuſe confiance en ſes propres forces, & lui donna un très-grand mépris pour les Barbares, juſques-là que les Lacédémoniens crurent qu'il leur ſeroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture pour délivrer de la ſervitude de ces Barbares les Grecs d'Aſie. Leurs exploits firent concevoir à Artaxerxe une manière tout à fait nouvelle de faire la guerre. Il envoya en Gréce Hermocrate de Rhodes avec beaucoup d'or & d'argent, & lui ordonna de s'en ſervir pour corrompre ceux, qui avoient le plus de crédit & d'autorité dans les villes, & pour faire ſoulever toute la Gréce contre Lacédémone. Hermocrate s'acquitta fort bien de ſa commiſſion. Toutes les plus grandes villes ſe liguérent contre Lacédémone, & tout le Péloponnèſe en fut ébranlé ; de ſorte que le conſeil de Lacédémone fut contrait de rappeller Agéſilaüs d'Aſie. Et l'on rapporte qu'Agéſilaüs, en ſe rembarquant, dit à ſes amis, qui étoient auprès de lui, que le roi de Perſe le chaſſoit d'Aſie avec trente mille archers. C'eſt parce que la monnoie de Perſe avoit un archer pour empreinte. En un mot, après qu'Artaxerxe, par la grande bataille navale que ſes lieutenans, Conon & Pharnabaſe, gagnérent près de Cnide, eut dépoſſédé les Lacédémoniens de l'empire de la mer, il attira à lui toute la Gréce ; de

Digitized by Google

manière qu'il donna aux Grecs, aux conditions qu'il voulut ; cette paix célebre, qui fut appellée la paix d'Antalcidas.

Artaxerxe fit une choſe qui donna une très-grande ſatisfaction aux Grecs, & qui les conſola de tous les déplaiſirs, qu'il leur avoit faits. Il fit mourir un ſeigneur de ſa cour, qui étoit leur plus grand & leur plus implacable ennemi ; & Paryſatis ne contribua pas peu à ſa mort en aggravant par ſes dépoſitions les charges, qui étoient contre lui. Cependant, le Roi délivré des ſoins & de l'embarras, que lui cauſoit la guerre contre les Grecs, ſongea à terminer celle de Cypre, qui duroit depuis quelques années, mais qui étoit pouſſée foiblement ; & il tourna le gros de ſes forces de ce côté-là. La fin de cette guerre fut qu'Évagore demeureroit roi de Salamine ſeulement, & payeroit tous les ans un certain tribut.

Le Roi déclara la guerre aux Égyptiens, & envoya contre eux ſes lieutenans, Pharnabaſe & Iphicrate. Mais, cette expédition fut malheureuſe par la diviſion, qui ſe mit entre ces deux généraux. Il alla en perſonne contre les Caduſiens, avec un armée de trois cens mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Il entra dans leur païs, qui étoit âpre & difficile, toujours couvert d'épais nuages, qui ne produiſoit ni bled ni fruit, & qui ne nourriſſoit ſes habitans, hommes de courage & belliqueux, qu'avec des poires & des pommes ſauvages, & ſans qu'il y prît garde, il ſe précipita dans une diſette affreuſe & dans de très-grands dangers ; car, ſes troupes ne trouvoient rien à manger, & il étoit impoſſible de faire venir des vivres d'ailleurs à cauſe des chemins difficiles & impratiquables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de ſomme qu'on tuoit ; & elles devinrent bientôt ſi rares, que la tête d'un âne y valoit ſoixante drachmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne reſtoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été conſommés.

On fut contraint d'en venir à un accommodement avec l'ennemi. Le traité ayant été conclu & ratifié de part & d'autre, les Perſes ſe mirent en chemin pour s'en retourner. Ni tout l'or, dont le Roi étoit couvert, ni ſa robe de pourpre, ni ſes pierreries, qui brilloient ſur ſa perſonne, & qui montoient à la ſomme de douze mille talens, ne l'empêchoient point de travailler & de fatiguer comme le moindre ſoldat. On le voyoit, le carquois ſur l'épaule & le bras chargé de ſon bouclier, laiſſer ſon cheval & marcher le premier dans des chemins raboteux & difficiles ; de ſorte que tous les ſoldats voyant ſa force, ſa patience & ſon courage, excités par ſon exemple, devenoient ſi legers, qu'il ſembloit qu'ils euſſent des ailes ; car, ils faiſoient tous les jours plus de deux cens ſtades. Il arriva enfin à une de ſes maiſons royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étendue,

Digitized by Google

& d'autant plus merveilleux, que toute la campagne des environs étoit nue & sans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hiver, & qu'il faisoit un froid horrible, il permit à ses soldats de couper du bois dans son parc, sans épargner ses plus beaux arbres, ni ses pins, ni ses cyprès. Mais, ses soldats ne pouvant se résoudre à couper des arbres, dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la cognée lui-même, & commença à couper l'arbre, qui lui parut le plus beau & le plus grand; après quoi, les soldats ne ménagèrent plus rien, coupèrent tout le bois, qui leur étoit nécessaire, & allumèrent tant de feux, qu'ils passèrent la nuit sans aucune incommodité.

Ainsi, le Roi se vit de retour dans sa capitale, après avoir perdu dans ce voyage un grand nombre de braves gens & presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le mépriſoit à cause de ses grandes pertes & du mauvais succès de son expédition, il eut pour suspects les plus grands de sa cour, en fit mourir un grand nombre par colère, & un plus grand encore par crainte & par timidité.

Le Roi, étant déjà vieux, s'aperçut que ses deux fils étoient en différend pour l'Empire; qu'ils faisoient des brigues & des cabales, & que cela partageoit tous leurs amis & toute la cour. Les plus sages & les plus raisonnables vouloient que, comme Artaxerxe avoit succédé à la couronne par droit d'aînesse, il la laissoit de même à Darius, qui étoit l'aîné. Mais, le puiſné, nommé Ochus, homme vif & violent, avoit aussi un parti très-fort & très-nombreux. Artaxerxe voulant ôter à Ochus toute espérance de parvenir à la couronne, de peur qu'imitant l'audace de Cyrus, il n'excitât des guerres & des séditions dans ses États après sa mort, déclara héritier du royaume, après lui, son fils aîné Darius, qui étoit dans (*a*) sa cinquantième année, & lui permit de porter la pointe de son bonnet droite; ce qui étoit la marque de la royauté.

Artaxerxe avoit, outre les deux Princes, dont on vient de parler, plusieurs filles. Il avoit promis de marier Apama avec Pharnabase, de donner Rhodogune à Oronte, & de faire épouser à Tiribase Amestris. Il tint parole aux deux premiers, & trompa Tiribase; car, il épousa lui-même Amestris; & à sa place, il lui promit Atossa qui étoit la plus jeune.

(*a*) M. Dacier veut qu'on lise *dans sa vingt-cinquième année* au lieu de *cinquantième année*, croyant qu'il y a erreur dans le texte de Plutarque. Je croirois cependant qu'il n'y en a point du tout; car, selon le même Plutarque, Artaxerxe étoit déjà vieux, lorsqu'il déclara son fils Darius héritier de la couronne. Il paroît même qu'il ne dut pas survivre long-tems à cette déclaration. Et quand il mourut il étoit âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Ce ne seroit donc pas une chose bien étonnante que Darius son fils eût cinquante ans, lorsqu'il fut désigné pour lui succéder. Je dis plus, il y auroit de quoi s'étonner que ce Prince n'eût alors que vingt-cinq ans.

Digitized by Google

Mais, il le trompa encore; car, devenu passionnément amoureux d'Atossa, il l'épousa lui-même. Ce Prince avoit encore trois cens soixante concubines, toutes d'une beauté singulière.

Les marques de bonté & la préférence qu'Artaxerxe avoit données à son fils Darius, n'empêchérent pas ce Prince de conspirer bientôt après contre son pere. Déjà le nombre des conjurés étoit grand, & l'heure étoit prise, lorsqu'un Eunuque alla découvrir au Roi la conspiration & toutes les mesures qu'on avoit prises; car, il étoit parfaitement instruit que les conjurés devoient entrer la nuit dans son appartement, & le tuer dans son lit. Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce seroit une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger, en négligeant d'approfondir la conjuration, mais que c'en seroit une plus grande encore d'y ajoûter foi, sans aucune preuve certaine & indubitable. Voici donc ce qu'il fit pour s'assurer du fait. Il commanda à l'Eunuque qui lui avoit donné l'avis de s'attacher à ses gens & de les suivre; & cependant, il fit ouvrir le mur de sa chambre derrière son lit, & y fit une fausse porte, qu'il couvrit d'une tapisserie.

L'heure, que l'Eunuque lui avoit déclarée, étant venue, il attendit sur son lit, & ne se leva qu'après avoir vu les visages de ceux, qui venoient sur lui, & les avoir tous parfaitement distingués & connus. Quand il vit qu'ils tiroient leurs poignards, & qu'ils venoient à son lit, il leva promptement la tapisserie, & se sauva dans la chambre voisine, dont il ferma la porte sur lui en appellant au secours. Les meurtriers, se voyant découverts, & considérant que leur coup étoit manqué, prirent la fuite, & exhortérent Tiribase à s'enfuir de même, parce qu'il avoit été reconnu.

Tous ces conjurés se séparérent & s'en fuirent chacun de leur côté. Mais, Tiribase fut surpris & enveloppé par les gardes du Roi. Il se défendit courageusement, en tua plusieurs, & enfin il fut porté par terre d'un coup de javeline, qu'on lui lança de loin; car, on craignoit de l'approcher. Darius fut pris aussi dans sa fuite & mené prisonnier avec ses enfans. Le Roi lui donna les Juges de son conseil pour lui faire son procès. Il ne voulut, ni assister à ce jugement, ni se porter pour accusateur; mais, il commit d'autres gens pour l'accuser & pour déduire les charges, & commanda aux greffiers d'écrire les avis de chacun des Juges, & de les lui apporter. Tous les avis ayant été conformes, & Darius ayant été condamné à mort tout d'une voix, les greffiers le prirent & le menérent dans une chambre voisine; & l'exécuteur mandé vint avec le rasoir, dont il coupoit la gorge aux criminels. Ayant pris Darius par les cheveux, il le mit à mort.

Il y a d'autres Écrivains qui rapportent que Darius fut jugé en présence du Roi, & que quand il se vit convaincu par des preuves qu'il ne pouvoit réfuter, il se

Digitized by Google

prosterna à terre, & demanda grace au Roi, avec les prieres les plus ardentes; que le Roi, transporté de colère, se leva; que tirant son cimeterre, il lui en donna tant de coups, qu'il le tua sur la place; qu'après cette sanglante exécution, il s'en retourna dans son palais; qu'il adora le soleil, & qu'il dit à tous ceux qui l'avoient accompagné: » Seigneurs Persiens, » retournez-vous-en dans vos » maisons faire bonne chere & » vous réjouir, & apprenez à » tous les autres cette bonne nou- » velle, que le grand Oromaze a » puni ceux qui avoient compla- » té contre moi le plus grand & » le plus impie de tous les cri- » mes. « Voilà quelle fut la fin de cette conjuration.

Depuis ce moment, Ochus se vit au comble de ses espérances par la faveur sur tout de la reine Atossa, sa sœur. Mais, il craignoit encore son frere Ariaspe, qui étoit le seul qui restoit des fils légitimes d'Artaxerxe; & de ses freres bâtards, il redoutoit Arsame. Il employa sa cruauté contre celui-ci, & ses ruses & ses finesses contre Ariaspe, qui eut la foiblesse d'avaler du poison, pour se délivrer de la vie, redoutant les prétendues menaces qu'on lui faisoit de la part du Roi.

Artaxerxe, informé de sa mort, le pleura tendrement, & en soupçonna la cause. Mais, sa grande vieillesse l'empêchant d'en faire la recherche & d'avérer le fait, il s'attacha davantage à Arsame, qui lui devint encore plus cher. Et l'on voyoit clairement que le Roi mettoit en lui toute sa confiance, & lui découvroit tous ses sentimens les plus secrets. Cette préférence si marquée obligea Ochus à ne pas différer son entreprise. Il attira Harpate, fils de Tiribase, qui tua ce Prince de sa main. Artaxerxe étoit alors si vieux & si cassé, que la moindre chose étoit capable de le mettre dans le tombeau. Il ne put donc résister à l'affliction que lui causa la mort d'Arsame. Le regret & la douleur l'éteignirent en peu de jours. Il avoit quatre-vingt-quatorze ans, & en avoit regné soixante-deux. Il passa pour un Prince doux, humain, & qui aimoit ses peuples. Mais, ce qui contribua plus que tout à lui donner cette bonne réputation, ce fut la comparaison de son fils Ochus, qui, en cruauté, en inhumanité & en naturel sanguinaire, surpassa tous les hommes du monde, même les plus cruels.

Diodore de Sicile ne donne à Artaxerxe II que quarante-trois ans de regne, & place sa mort en l'année 362 avant l'Ére Chrétienne. Le surnom de Mnémon qu'on avoit donné à ce Prince, signifie *qui a bonne mémoire.*

ARTAXERXE III, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης, surnommé OCHUS. *Voyez* Ochus.

ARTAXERXE IV, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης. (*a*) Cet Arta-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 278. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 405.

Digitized by Google

xerxe, si nous en croyons Agathias, étoit un aventurier, né d'un soldat, nommé Sasan, & de la femme d'un cordonnier, qu'on appelloit Pabec. Ce cordonnier, étant habile dans l'Astrologie, & sçachant par cette voie, que le fils de Sasan deviendroit un illustre personnage, avoit lui-même livré sa femme à ce soldat. Un tel récit a bien l'air d'une fable. Il est vrai que le pere d'Artaxerxe s'appelloit Sasan; mais, les autres circonstances de la naissance de ce héros Persan sentent le merveilleux poussé jusqu'à l'extrême indécence. Dion parle aussi d'Artaxerxe comme d'un inconnu. Hérodien le qualifie roi des Perses, & c'est à quoi nous nous en tenons.

Artaxerxe souleva les Perses, ses compatriotes, contre Artabane, dernier roi des Parthes, défit ce Prince en trois batailles, le tua, & se fit reconnoître en sa place roi de tout l'Empire, dont les Parthes avoient été jusqu'alors la nation dominante. On place cette révolution vers l'an de J. C 226., sous l'empire d'Alexandre Sévére. Artaxerxe n'eut pas plutôt rangé sous ses loix tout ce qui avoit obéï à Artabane, qu'il porta plus loin son ambition, & se prépara à la guerre contre les Romains. Il passa le Tigre, & vint mettre le siége devant Atra, dont il vouloit faire sa place d'armes en Mésopotamie. Il y eut le même succès, qu'avoient eu Trajan & Sévére, & il fut obligé de lever le siége. Cet échec ayant apparemment encouragé ceux qui n'aimoient point la nouvelle domination, il lui fallut porter les armes dans la Médie, dans la Parthie, dans l'Arménie, où s'étoient retirés les fils d'Artabane. Il ne réussit pas dans ce dernier païs; mais, il n'y fut pas sans doute fort maltraité, puisqu'il reprit tout de suite son projet de guerre contre les Romains. Il fit de grands préparatifs. Il menaçoit la Mésopotamie & la Syrie, & même il revendiquoit toute l'Asie mineure jusqu'à la mer Égée, alléguant que ces païs avoient été conquis par Cyrus, & gouvernés sous l'autorité des successeurs de ce grand Roi jusqu'à Darius Codomanus, par des Satrapes Persans; & qu'ils étoient par conséquent des dépendances de l'empire des Perses, qu'il venoit de relever, & qu'il prétendoit rétablir dans ses anciens droits. Ces nouvelles, portées à Rome, effrayérent Alexandre Sévére, si nous en croyons Hérodien.

Il envoya, à Artaxerxe, des Ambassadeurs, chargés de lui représenter qu'il ne devoit point, sur de vaines espérances, allumer une guerre, qui alloit troubler tout l'univers; que les deux Empires étoient assez grands pour se tenir renfermés chacun dans leurs limites. Les ambassadeurs avoient même ordre de le faire souvenir des victoires que Trajan, L. Vérus & Sévére avoient remportées sur les Parthes, & qui étoient des gages de celles, que les Romains pouvoient se promettre, s'il osoit les attaquer.

Artaxerxe ne tint aucun compte de ces représentations. Fier & présomptueux

Digitized by Google

présomptueux par caractére, enflé d'ailleurs de ses succès, il ne répondit aux discours d'Alexandre que par des hostilités effectives. Il entra en Mésopotamie, fit le dégât dans le païs, enleva un grand butin, attaqua les camps des légions, qui gardoient les passages des fleuves; & il dut tous ces avantages, moins encore à sa valeur & à son audace, qu'aux mauvaises dispositions des soldats Romains, dont les uns ne voulurent point se défendre, & les autres furent même assez perfides pour passer sous ses drapeaux. George le Syncelle rapporte que dans cette expédition le roi des Perses assiégea Nisibe, & poussa ses ravages jusque dans la Cappadoce. Alexandre, voyant qu'il n'y avoit point d'espérance de maintenir la paix, résolut de faire la guerre d'une façon digne d'un empereur Romain.

Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, voulant achever de mettre le bon droit de son côté, & d'ailleurs espérant beaucoup de sa présence sur les lieux, qui avoit déjà obligé Artaxerxe de se retirer de devant Nisibe, il lui envoya une seconde ambassade pour l'exhorter à modérer ses vastes projets & à demeurer en paix. Le roi des Perses regarda vraisemblablement ces tentatives réïtérées pour arrêter la guerre, comme des preuves de crainte & de foiblesse; & devenant de plus en plus intraitable, il choisit, pour porter sa réponse à l'empereur Romain, quatre cens seigneurs Persans, qui vinrent magnifiquement vêtus, armés de leurs arcs, montés sur des chevaux superbes, & dont le chef déclara à Alexandre, que le grand roi Artaxerxe ordonnoit aux Romains & à leur commandant, de lui abandonner la Syrie & tous les païs compris entre la mer de Cilicie, la mer Égée, & le Pont-Euxin, comme des dépendances de l'ancien domaine des Perses.

Alexandre voyant qu'Artaxerxe étoit absolument déterminé à la guerre, se disposa à la pousser vivement. Suivant Lampride, il livra bataille à Artaxerxe, qui avoit sept cens éléphans, mille chariots armés de faulx & six-vingt mille hommes de cavalerie. On sçait que les Parthes & les Perses, qui leur succédérent, ne combattoient qu'à cheval. Dans cette action, le jeune Empereur fit le devoir de capitaine & de soldat. Il se trouvoit par tout. Il s'exposoit aux endroits où le danger étoit le plus grand. Il animoit ses troupes par ses discours & par ses exemples. Enfin, il remporta une glorieuse victoire, qui enrichit son armée, & qui força Artaxerxe d'oublier ses rodomontades, & de se trouver heureux de ce que son ennemi, appellé en Occident par les mouvemens des Barbares sur le Rhin & sur le Danube, n'eut pas le moyen de pousser ses avantages. Les Romains avoient fait un très-grand nombre de prisonniers, qui furent rachetés avec grand soin par Artaxerxe, afin qu'on ne pût pas dire que des Perses fussent esclaves en païs étranger; ce qui paroissoit une honte insupportable pour la nation.

Digitized by Google

Artaxerxe fit depuis quelques mouvemens, & peu s'en fallut qu'ils ne renouvellaſſent la guerre. Maxime étoit près de marcher contre ce Prince, lorſqu'il périt. Sa mort & celle d'Artaxerxe qui ſuivit de près, ſuſpendirent tout. Artaxerxe, en mourant, laiſſa pour fils & ſucceſſeur Sapor, qui, durant trente-un ans qu'il regna, fut le fléau perpétuel des Romains, & leur cauſa des maux étranges. On met la mort d'Artaxerxe en l'année 242 de J. C. Il y a des Auteurs qui le nomment Artaxare, au lieu d'Artaxerxe.

ARTAXERXE V, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης, roi de Perſe, frere de Sapor II, auquel il ſuccéda l'an de J. C. 380. Ce Prince avoit donné très-ſouvent des marques de ſon courage durant les guerres que Sapor II fit aux Romains. Son regne fut plus pacifique; mais, il ne regna que quatre ans, & mourut l'an 384. Sapor III fut ſon ſucceſſeur.

ARTAXÈS. *Voyez* Artaſchis, & Artaxias.

ARTAXIAS I, *Artaxias*, (*a*) Ἀρταξίας, *vel* Ἀρτάξης, roi d'Arménie. Ce prince s'établit dans la haute Arménie du conſentement d'Antiochus le Grand, & laiſſa la baſſe Arménie à Thariade, ou plutôt Zadriade, autre général des armées de ce Prince. Après la défaite d'Antiochus par les Romains, ces deux nouveaux ſouverains recherchérent l'alliance des vainqueurs, & prenant le titre de Rois, ils regnérent ſous leur protection.

Artaxias avoit auparavant donné retraite à Annibal, par le conſeil duquel il bâtit Artaxate, dont il fit la capitale de ſon royaume. Il fut compris dans le traité de paix, qui ſe conclut entre Pharnace, roi de Pont, d'une part, & Eumène, roi de Pergame, & Ariarathe, roi de Cappadoce, d'autre part, vers l'an 179 avant J. C. Quatorze ans après, Antiochus Épiphane entra dans l'Arménie, défit une armée d'Artaxias, & le prit lui-même priſonnier. Mais, il y a apparence que ſa captivité ne dura pas long-tems; car, l'an 161, Mithrobuſane, fils de Zadriade, roi de la baſſe Arménie, s'étant réfugié auprès d'Ariarathe, roi de Cappadoce, Artaxias envoya des ambaſſadeurs à ce dernier, pour le ſolliciter de ſe défaire de ce jeune Prince, avec promeſſe de partager avec lui ſes dépouilles. Mais, Ariarathe, ayant horreur de cette propoſition, rétablit Mithrobuſane dans ſes États.

M. Fréret diſtingue l'Artaxias vaincu & fait priſonnier par Antiochus Épiphane, de l'Artaxias, révolté contre Antiochus le Grand. Il croit que le premier pouvoit être fils du dernier. Il eſt parlé de cet Artaxias à l'article d'Arménie. *Voyez* Arménie.

ARTAXIAS II, *Artaxias*, Ἀρταξίας, (*b*) roi d'Arménie, étoit fils d'Artabaze, détrôné &

(*a*) Strab. pag. 328. *& ſeq.* Plut. T. I. pag. 513. Mém. de l'acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. XVI. pag. 151. T. XIX. pag. 96, 97.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 3. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 73, 74, 188.

Digitized by Google

mis à mort par Antoine. Ennemi des Romains, il s'étoit soûtenu par la puissance du roi des Parthes. Lorsque cet appui lui manqua, en conséquence de la conciliation de Phraate avec Auguste, il s'éleva des troubles & des factions contre lui; & plusieurs des Grands de son royaume demandérent pour roi Tigrane, son frere, qui étoit actuellement à Rome, y ayant été amené d'Alexandrie, où il se trouvoit captif à la mort d'Antoine. Il eût été aisé à Auguste de profiter de ces dissensions, pour s'emparer de l'Arménie. Mais, il ne connoissoit point la fureur de conquérir; & il se proposa seulement de donner aux Arméniens un roi ami des Romains. Cependant, comme il paroissoit que, pour y réussir, il seroit besoin d'employer la force des armes, Tibère fut chargé de cette expédition. Les choses tournérent autrement, & la guerre ne fut point nécessaire. Artaxias ayant été tué par ses proches, l'an 20 avant J. C., Tibère n'eut qu'à mettre Tigrane en possession d'un trône demeuré vacant. Mais, ce prince Arménien ne jouit pas long-tems de ce bienfait de la fortune.

ARTAXIAS III, *Artaxias*, Ἀρταξίας, (*a*) fils de Polémon, qui, sous la protection des Romains, avoit regné dans une partie du Pont & de la Cilicie. Artaxias, qui porta d'abord le nom de Zénon, fut établi roi d'Arménie par Germanicus sous l'empire de Tibère. Notre Prince, dès son enfance, avoit témoigné beaucoup d'inclination à prendre les mœurs & les coûtumes des Arméniens. Son goût décidé pour la chasse, pour le vin, pour les chevaux, lui avoit gagné les cœurs des Grands & du peuple. Ainsi, ce fut avec l'approbation de toute la nation que Germanicus lui ceignit le diadême dans la ville d'Artaxate. Ses nouveaux sujets, en lui rendant leurs hommages, lui donnérent le nom d'Artaxias, qui avoit déjà été porté par plusieurs de leurs Rois.

Après la mort d'Artaxias, Artabane, roi des Parthes, s'empara du royaume d'Arménie, & le donna à Arsace, l'aîné de ses fils.

ARTAYCTE, *Artaycte*, (*b*) Ἀρταΰκτης, fils de Chérasmius, étoit un officier des Perses, qui commandoit dans la ville de Sestе. Cet officier, d'un caractére méchant & cruel, avoit, par adresse, obtenu, de Xerxès, lorsqu'il alloit à Athènes, tous les trésors de Protésilaüs, fils d'Iphiclès, qui étoient dans Éléonte. Car, le tombeau de Protésilaüs étoit à Éléonte dans la Chersonnèse, dans un temple où il y avoit beaucoup de richesses, de vases d'or & d'argent, quantité de cuivre, d'habillemens superbes, & beaucoup d'autres choses qu'Artaycte emporta, après que le Roi le lui eut permis. Au reste, il les obtint de Xerxès par ce discours qu'il lui

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 31. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 403, 593.

(*b*) Herod. L. VII. c. 79. L. IX. c. 115. & *seq.*

Digitized by Google

fit : » Prince, dit-il, il y a en ce » lieu la maiſon d'un Grec, qui, » s'étant jetté dans vos terres » avec une armée, en a reçu, » pour ſa punition, la mort qu'il » avoit méritée. Je vous demande » ſa maiſon, afin que les autres » apprennent à ne pas porter la » guerre dans les païs de votre » dépendance. «

Ainſi, Artayćte n'eut pas beaucoup de peine à perſuader Xerxès, qui ne ſe doutoit pas de ſa penſée. Car, Artayćte entendoit que Protéſilaüs avoit fait la guerre dans une province du Roi, parce que les Perſes s'imaginoient que toute l'Aſie leur appartenoit. Quand Artayćte eut obtenu du Roi tous ces tréſors, il les fit tranſporter d'Éléonte à Seſte, fit labourer & ſemer à l'entour du temple ; & toutes les fois qu'il alloit à Éléonte, il voyoit des femmes dans le ſanctuaire.

Artayćte fut alors aſſiégé par les Athéniens, lorſqu'il y penſoit le moins, & ſans qu'il eût fait aucune proviſion des choſes néceſſaires pour ſoûtenir un ſiége, parce qu'il ne croyoit pas que les Grecs duſſent venir l'attaquer. Tandis qu'on étoit occupé à ce ſiége, on fut ſurpris par l'automne ; & alors les Grecs, qui ne pouvoient prendre la ville, commencérent à ſe laſſer d'une guerre, qui les tenoit éloignés de leur païs. C'eſt pourquoi, ils priérent leurs capitaines de les remener. Mais, les capitaines leur répondirent qu'ils ne les remeneroient point qu'ils n'euſſent pris cette ville, ou que la République d'Athènes ne les rappellât. Cependant, ceux, qui étoient dans la ville avec Artayćte, furent réduits à une ſi grande diſette, qu'ils firent bouillir les cengles de leurs lits & les mangérent. Et quand cette ſorte de nourriture leur eut manqué, Artayćte, avec les Perſes, ſortit pendant la nuit de la ville, & ſe ſauva par un endroit des murailles, que les ennemis avoient négligé.

Dès qu'il fut jour, les habitans en avertirent les Athéniens du haut de leurs tours, & leur ouvrirent les portes de la ville. La plûpart des Athéniens ſuivirent les Perſes ; les autres entrérent dans la ville. Ébaſe, qui étoit un des officiers des Perſes, & qui s'étoit ſauvé de Thrace, fut pris par les habitans d'Apſinthe, & immolé, ſelon la coûtume des Thraces, à Pleſtore, qui étoit un dieu du païs. Les autres, qui le ſuivoient, furent tués d'un autre façon. Quant à Artayćte & aux ſiens, ils s'enfuirent les derniers, & furent atteints au-deſſus du fleuve d'Ægos. Comme ils étoient en aſſez petit nombre, les uns furent tués, & les autres pris vifs. Auſſi-tôt, les Grecs les envoyérent, pieds & mains liés, à Seſte avec Artayćte & ſon fils.

Ceux de la Cherſonèſe diſoient qu'il arriva alors une choſe étrange & prodigieuſe, pendant qu'on faiſoit cuire quelques poiſſons ſallés. Car, auſſi-tôt qu'on les eut mis au feu, ils commencérent à ſauter & à palpiter, comme des poiſſons qu'on viendroit de prendre. Ceux, qui virent ce prodige, en furent

Digitized by Google

fort étonnés ; & Artaycte, qui en avoit été témoin, ayant appellé l'Athénien qui faiſoit cuire les viandes, lui parla en ces termes : » Mon ami, lui dit-il, vous » ne devez pas appréhender ce » prodige. Il ne regarde que moi. » Il m'apprend que, quoique » Protéſilaüs ſoit mort, & qu'il » ait été enterré dans Éléonte, il » a toutefois le pouvoir de ſe van- » ger de celui, qui lui a fait injure. » Ceſt pourquoi, j'ai réſolu, pour » réparer le tort que j'ai fait, en » dépouillant le temple de ce » dieu, de lui donner cent talens, » & deux cens aux Athéniens, » s'ils veulent ſauver mon fils & » moi. « Mais, toutes ces offres ne purent rien gagner ſur l'eſprit de Xanthippe, capitaine des Athéniens, à qui ceux d'Éléonte demandoient Artaycte, pour venger Protéſilaüs, qui, d'ailleurs, y étoit porté de lui-même. On le fit donc amener ſur le rivage à l'endroit, où Xerxès avoit fait faire des ponts, ou, comme d'autres le rapportent, ſur une éminence près de la ville de Madyte ; & il y fut pendu, après qu'on eut lapidé ſon fils en ſa préſence.

ARTAYNTE, *Artaynta*, Ἀρταΰντη, (*a*) fille de Maſiſte, frere du roi Xerxès. Ce Prince fit épouſer Artaynte à Darius, ſon fils aîné, qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur. La mere d'Artaynte étoit une dame, dont la fidélité & la tendreſſe pour ſon mari étoient à toute épreuve. Xerxès, qui avoit conçu pour elle une violente paſſion, crut pouvoir la gagner par le mariage d'Artaynte, ſa fille, avec Darius. Mais, il ne la trouva pas moins inacceſſible à ſes attaques. Alors, changeant tout à coup d'objet, il devient paſſionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la ſage & vertueuſe fermeté de ſa mere.

Pendant toutes ces intrigues, Ameſtris femme de Xerxès, lui fit préſent d'une riche & magnifique robe, qu'elle avoit faite elle-même. Xerxès trouvant cette robe fort à ſon gré, la prit la première fois qu'il rendit viſite à Artaynte. Dans la converſation, il la preſſa de marquer ce qu'elle deſiroit de lui, avec promeſſe & même ſerment, de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaynte lui demanda la robe qu'il portoit. Xerxès, qui prévoyoit les malheurs que ce préſent entraîneroit après ſoi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre choſe en la place. Mais, ne pouvant la perſuader, & ſe croyant lié par l'engagement imprudent de ſa promeſſe & de ſon ſerment, il lui donna ſa robe. Cette femme ne l'eut pas plutôt reçue, qu'elle la porta publiquement par manière de trophée.

Cette action ayant confirmé Ameſtris dans ſes ſoupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais, au lieu de porter ſa vengeance ſur la fille, qui étoit la ſeule coupable, elle réſolut de la faire tomber ſur la mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue.

(*a*) Herod. L. IX. c. 107. & ſeq. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 238, 239.

Digitized by Google

quoiqu'elle en fût entièrement innocente. Il n'y eut point de cruauté qu'elle n'exerçât envers cette vertueuſe Princeſſe ; car, elle lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles & les levres, les fit jetter aux chiens en ſa préſence, & la renvoya ainſi mutilée à ſon mari, vers l'an 479 avant l'Ére Chrétienne.

ARTAZÈNE, *Artazene*, (*a*) province d'Aſie, ſituée ſur la rive droite du Tigre, vers la ſource de ce fleuve. L'Artazène appartenoit aux Perſes. Elle fut cédée aux Romains par le traité qui ſe fit entre Dioclétien & Narsès, roi de Perſe.

ARTBAX, *Artbax*. *Voyez* Arbace.

ARTÉATES, *Arteatæ*, (*b*) Ἀρτεᾶται, nation particulière de Perſe ; car, ſelon Hérodote, les Perſes étoient diviſés en pluſieurs peuples.

ARTÉENS, *Artæi*, Ἀρταῖοι. (*c*) Les Perſes, ſelon Hérodote, portérent d'abord ce nom. *Voyez* Perſes.

ARTÉMAS, *Artemas*, (*d*) Ἄρτεμᾶς, diſciple de S. Paul. Il fut envoyé par cet Apôtre dans l'iſle de Créte, en la place de Tite, pendant que celui-ci demeura auprès de S. Paul à Nicopole, où il paſſa l'hiver. On ne ſçait rien de particulier de la vie ni de la mort d'Artémas. Mais, l'emploi, auquel l'Apôtre le deſtinoit, eſt une preuve de ſon grand mérite.

ARTÉMÈNE, *Artemenes*, appellé autrement Artabazane. *Voyez* Artabazane.

ARTÉMIDES, (*e*) autrement TITANIDES, nom que l'on donna aux ſept filles de Chronos & d'Aſtarté.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος, (*f*) fut revêtu de la ſouveraine autorité à Syracuſe, l'an 277 avant J. C. Ce furent les troupes, qui l'élevérent à ce haut rang, en lui aſſociant Hiéron.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος, Éphéſien, fameux Géographe, qui vivoit vers la 169e Olympiade, 104 ans avant J. C., dans le même tems que Cléopâtre, ayant chaſſé d'Égypte ſon fils Ptolémée Lathyre, y regnoit avec Alexandre, ſon fils cadet. Artémidore avoit fait une deſcription de la terre en onze livres, qui ſont ſouvent cités par les Anciens. Il avoit encore compoſé d'autres ouvrages.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος. (*g*) Lorſque Lucullus, général des Romains, faiſant la guerre en Aſie à Mithridate, roi de Pont, étoit un jour dans le plus grand embarras, parce qu'il n'oſoit avancer, on lui amena quelques Grecs, qu'on avoit pris par hazard dans une caverne, où ils s'étoient réfugiés. Le plus âgé, nommé Artémido-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 183.
(*b*) Herod. L. I. c. 125.
(*c*) Herod. L. VII. c. 61.
(*d*) Ad Tit. Epiſt. c. 3. v. 12.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 165.
(*f*) Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 285.
(*g*) Plut. Tom. I. pag. 501.

Digitized by Google

re, promit à Lucullus, qu'il le meneroit dans un lieu très-sûr pour un camp, & défendu par un château, qui dominoit toute la pleine de Cabires. Lucullus le crut, & dès que la nuit fut venue, il se mit en marche avec toute son armée, après avoir allumé quantité de feux dans son camp.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος, (*a*) natif de Cnide, fils de Théopompe, enseignoit à Rome l'éloquence Grecque. Comme il étoit par-là en quelque sorte de commerce & de familiarité avec quelques-uns des complices de la conjuration, formée par Brutus contre César, & qu'il étoit même informé d'une grande partie de ce qui se tramoit, il vint au-devant du Prince, avec un papier où étoit détaillé tout ce dont il vouloit l'avertir. Voyant donc que César recevoit tous les papiers, qu'on lui présentoit, & qu'il les donnoit à ses officiers, qu'il avoit autour de lui, il s'approcha le plus près qu'il put, & lui dit : » César, lisez ce papier » vous seul & très-promptement; » car, il contient des choses d'une » très-grande conséquence, & » qui vous importent extrême- » ment. « César, l'ayant pris, tâcha plusieurs fois de le lire; mais, il en fut toujours empêché par la foule, qui l'interrompoit incessamment. Tenant donc toujours ce papier dans la main, car c'étoit le seul qu'il eût gardé, il entra dans le Sénat.

Il y en a qui disent que ce fut un autre qui lui donna ce papier, & qu'Artémidore n'en put jamais approcher, quelques efforts qu'il fît, & qu'il fut toujours repoussé pendant tout le chemin. Quoiqu'il en soit, la conjuration fut exécutée; & après sa mort, on lui trouva cet écrit, dont la lecture auroit pu lui sauver la vie. Artémidore avoit fait un traité des Hommes illustres.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος, (*b*) gendre de Musonius Rufus, fut du nombre de ceux que la haine de Domitien contre les Philosophes, écarta de Rome.

Pline peint Artémidore comme un vrai Philosophe, dont la morale ne s'en tenoit point à de vaines spéculations, & influoit dans sa conduite. Il l'estimoit au point, que le sçachant dans un fauxbourg près de partir, mais encore retenu par la nécessité de payer des dettes contractées pour les causes les plus louables & les plus nobles, il emprunta la somme dont ce Philosophe avoit besoin, & alla lui en faire présent. D'illustres & opulens amis d'Artémidore avoient affecté de ne pas entendre les prieres par lesquelles il les sollicitoit de le secourir. Pline saisit l'occasion de placer un bienfait; & cela, dans des circonstances, où il s'exposoit beaucoup. Il étoit actuellement Préteur; & cette dignité attiroit sur lui l'attention. D'ailleurs, la foudre venoit de tomber tout autour de lui; & elle lui avoit enle-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 738.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 86. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Let. Tom. I. pag. 28, 29.

Digitized by Google

vé plusieurs amis par la mort & par l'exil. Il en étoit menacé lui-même, si Domitien eût vécu plus long-tems. Car, après la mort de cet Empereur, on trouva parmi ses papiers un mémoire, que Métius Carus lui avoit donné contre Pline.

Il y avoit à Athènes une maison fort décriée pour les esprits. Artémidore, attiré par la modicité du prix, vint s'y établir, dans le dessein d'éprouver ce qui en étoit. Pendant la nuit, étant occupé à l'étude, il entend un grand bruit de chaînes, & voit un vieillard affreux, chargé de fers, qui s'approche de lui. Il se leve. Le spectre s'éloigne, lui faisant signe de la main de le suivre. Il le suit jusque dans la cour, où la vision disparut. Il remarqua le lieu, & avertit le lendemain les Magistrats, qui firent fouïr la terre en cet endroit, où l'on trouva un cadavre enchaîné. On lui fit des funérailles solemnelles, après quoi, la maison fut tranquille, & le Philosophe profita du bon marché. On ajoûtera à ce récit telle foi que l'on jugera à propos.

(a) Il y a eu plusieurs autres personnages célebres du nom d'Artémidore. En voici quelques-uns. 1.° Un Grammairien de Tarse. 2.° Un Dialecticien. 3.° Un autre Artémidore, surnommé l'Aristophanien, parce qu'il étoit disciple d'Aristophane de Byzance. Il vivoit sous le regne de Ptolémée Philométor. Il avoit fait un Dictionnaire des termes de cuisine, & un autre ouvrage à la louange d'un certain Doris. Il y en a qui confondent cet Artémidore avec un autre, qui étoit d'Ascalon, & auteur d'une histoire de Bithynie.

4.° Un Éphésien, qu'on appelle ordinairement Daldien, parce que sa mere étoit de Daldis, ville de Lydie. Il avoit écrit un ouvrage des songes & de la chiromance, par où l'on connoît qu'il vivoit du tems d'Antonin le Pieux. Quoique cet ouvrage soit rempli de minuties frivoles, l'on ne laisse pas d'y rencontrer plusieurs traits d'érudition, qui font plaisir aux personnes, qui aiment les Belles Lettres. Il avoit beaucoup travaillé sur un sujet aussi frivole que celui-là, ne s'étant pas contenté d'acheter tout ce qui avoit été écrit sur l'explication des songes, ce qui montoit à plusieurs volumes, mais ayant encore employé beaucoup d'années à voyager, pour faire connoissance avec les diseurs de bonne aventure, & pour recueillir des mémoires sur les événemens des songes. Son ouvrage est divisé en cinq Livres. Les trois premiers sont dédiés à un Cassius Maximus, ou peut-être Claudius Maximus. Les deux autres le sont à son fils. Alde Manuce imprima cet ouvrage en Grec à Vénise, en 1518. Cornarius en fit une version Latine, imprimée à Basle, l'an 1539; & M. Rigaud le publia à Paris en Grec & en Latin, l'an 1603, avec des notes qu'il y joignit. Artémidore avoit

(a) Strab. pag. 675. Paus. pag. 369. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 290.

Digitized by Google

encore fait un traité des augures.

5.° Un Athléte, Trallien de naiſſance. Ayant paru trop jeune pour diſputer le prix du Pancrace dans la claſſe de la jeuneſſe à Olympie, il s'en alla à Smyrne en Ionie, dans le tems qu'on y célébroit les jeux; & là il parut ſi fortifié qu'en un même jour il remporta la palme, & ſur les enfans, & ſur ceux qu'il devoit avoir pour antagoniſtes à Olympie, & ſur les plus forts Athlétes. Un maître d'exercice le défia à combattre dans la claſſe des enfans; & un puiſſant Athléte, par de mauvaiſes plaiſanteries, lui fit entreprendre de lutter contre des hommes faits. Artémidore fut, dans la ſuite, couronné à Olympie; & ce fut en la 212e Olympiade, ſelon Pauſanias. Peut-être faudroit-il lire en la 112e Olympiade.

ARTÉMIS, *Artemis*, Ἄρτεμις, eſt le nom que les Grecs donnoient à Diane.

Artémis fut auſſi le nom de la Sibylle de Delphes, qu'on appelloit autrement Daphné.

ARTÉMISE, *Artemiſium*, (*a*) Ἀρτεμίσιον, promontoire de l'iſle d'Eubée dans la mer Égée, à l'orient de la Gréce. Ce Promontoire, ſitué ſur la côte ſeptentrionale de l'iſle vers les Thermopyles, eſt devenu célebre par le combat naval, qui s'y livra environ 480 ans avant l'Ére Chrétienne, entre la flotte des Perſes & celle des Grecs. Quoique celle-ci fût fort inférieure en nombre, elle ne laiſſa pas de maltraiter beaucoup la flotte ennemie. Ce combat naval eſt d'autant plus remarquable, qu'on prétend qu'il ſe donna le jour même de l'action des Thermopyles, où une poignée de Grecs fit tête à l'armée formidable des Perſes.

Il y avoit ſur le promontoire d'Artémiſe un petit temple conſacré à Diane, ſous le nom de Diane Orientale. Ce temple étoit environné d'un bois enfermé de colomnes de marbre blanc, qui, étant frotté avec la main, rendoit non ſeulement l'odeur de ſaffran, mais en prenoit encore la couleur. Sur une de ces colomnes, on liſoit cette inſcription en vers Élégiaques: » Les Athéniens, après » avoir vaincu dans un combat » naval ſur cette mer, les innom» brables nations de la terre d'A» ſie, ont conſacré à la chaſte » Diane ces trophées, monument » éternel de l'entière défaite des » Médes. « Et du tems de Plutarque, l'on montroit encore ſur ce Promontoire, un endroit, qui, dans un eſpace d'une aſſez grande circonférence, près du rivage, rendoit de ſon fond une pouſſière cendreuſe & noire, comme ſi elle eût été brûlée. On croit que c'eſt-là que les débris des vaiſſeaux & les morts furent brûlés.

ARTÉMISE, *Artemiſium*, Ἀρτεμίσιον, (*b*) nom d'une montagne du Péloponnèſe dans l'Argolide. Cette montagne étoit au-deſſus du bourg d'Œnoé. Il y

(*a*) Plin. L. IV. c. 12, Plut. Tom. I. p. 115, 116. Corn. Nep. in Themiſt. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 207. *& ſuiv.*

(*b*) Pauſ. pag. 130, 464, 465.

Digitized by Google

avoit sur le sommet un temple de Diane. C'étoit dans cette montagne que le fleuve Inachus prenoit sa source. On n'en peut douter, dit Pausanias, quoique ses eaux se perdissent bientôt après. Ce lieu ne fournissoit aucune autre curiosité.

Quand on avoit passé le mont Artémise, pour aller à Mantinée, on descendoit dans une plaine fort stérile, qui, à cause de cela, étoit appellée Argos. Car, en Grec, le mot *Argos* signifie inutile & oisif. Cette stérilité venoit de ce que l'eau du ciel, qui tomboit des montagnes voisines dans la plaine, la tenoit toujours inondée à tel point, qu'elle seroit devenue un lac, si l'eau n'eût trouvé une ravine, par où non seulement elle s'écouloit, mais elle se perdoit sous terre pour quelque tems; car, elle ressortoit ensuite auprès de Dine, vers Génethlium, village sur les terres des Argiens.

(*a*) Il y avoit plusieurs autres lieux du nom d'Artémise. 1.° Une ville située dans la grande Gréce au pais des Œnotriens. 2.° Une autre dans la Magnésie, province de la Gréce. 3.° Une autre dans l'Espagne. 4.° Une montagne du Péloponnèse dans l'Arcadie, & par conséquent différente de celle dont nous venons de parler. 5.° Un lieu de la Sicile. 6.° Un autre lieu de l'isle de Délos, dont parle Hérodote, au sujet de deux filles, Opis & Argis, qui avoient leur tombeau derrière le lieu en question, vers l'orient. 7.° Un autre lieu du Péloponnèse. 8.° Un promontoire d'Asie, au païs que les Rhodiens possédoient sur le continent. Il y avoit aussi-là un temple de même nom. 9.° Enfin un fort de la Gréce, que Justinien fit construire à l'embouchure du Réchius ou Régius.

ARTÉMISE I, *Artemisia*, Ἀρτεμισία, *ou* Ἀρτεμισίη, (*b*) fille de Lygdamis, roi d'Halicarnasse, ou plutôt de Carie, dont Halicarnasse étoit la capitale. Ce Prince avoit eu Artémise de son mariage avec une femme Crétoise, & peut-être sortie de ces Crétois, qui vinrent, & avant & après la prise de Troye, s'établir en Carie. Il est assez vraisemblable que Lygdamis tenoit un rang considérable dans sa patrie. On ne voudroit pas néanmoins assurer que les Perses lui en eussent déféré la souveraineté, principalement si ce que dit Suidas, est véritable. Pigrès, selon cet Écrivain, étoit fils de Lygdamis & frere d'Artémise, & dans les régles, la couronne devoit lui appartenir. Cependant, on pourroit répondre deux choses à cette objection; la première, que Pigrès étoit en bas âge, lors de la mort de son pere, & que Lygdamis, dans des conjonctures si fâcheuses, avoit disposé de ses États en faveur d'Artémise; la

(*a*) Herod. L. IV. c. 35. Strab. pag. 651. Plin L. IV. c. 6.

(*b*) Herod. L. VII. c. 99. L. VIII. c. 68. *& seq.* Just. L. II. c. 12. Paus. pag. 179. Roll. Hist. Anc. T. II. pag. 195, 216, 217. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 257, 258. T. IX. pag. 132, 133. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 602.

Digitized by Google

seconde, que l'autorité de Suidas ne sçauroit entrer en parallele avec celle de Plutarque, dans les écrits duquel il est appellé Πίγρης ὁ Ἀρτεμισίας, termes, qui, naturellement, doivent être rendus par ceux-ci, *Pigrès, fils d'Artémise;* auquel cas il n'y a plus de difficulté.

Elle n'avoit point de freres, qui pussent lui contester la succession de Lygdamis. Elle & son mari obtinrent de la cour de Perse l'investiture d'Halicarnasse. Ce Prince mourut peu de tems après; & Artémise prit les rênes du gouvernement. On ne lit nulle part, que, ses enfans lui ayent disputé la couronne. Elle en jouit paisiblement jusqu'à sa mort; ce qui prouve en quelque manière que ce royaume lui venoit de son chef; autrement, l'aîne de ses fils auroit été en droit, la tutele expirée, de lui redemander un bien sur lequel elle n'avoit aucune prétention légitime.

Quoiqu'il en soit, les états d'Artémise étoient renfermés dans des bornes fort étroites. Halicarnasse, Cos, Nisyros & Calydna étoient les seuls endroits de la Carie, qui obéissoient à ses ordres. Il s'en falloit bien qu'Halicarnasse, dans ce tems-là, fut parvenue à ce haut point de grandeur & de magnificence, où les rois de Carie la portérent depuis. Quant à Cos, Nisyros & Calydna, c'étoient des isles médiocres & peu importantes. Aussi, ne se trouva t-elle pas en état de joindre plus de cinq vaisseaux à l'armée, que Xerxès menoit contre la Grece. En revanche, il n'y en avoit pas de mieux équipés dans toute la flotte. Artémise voulut les commander en personne. Son courage & sa conduite brillérent également au combat d'Artémise. Le succès fut douteux. Cependant, les capitaines de Xerxès, persuadés que le nombre des navires devoit enfin décider de la victoire, lui proposérent de tenter une seconde fois le sort des armes à Salamine. Ils se conformoient en cela à la volonté du Roi, que les courtisans sçavent toujours aisément démêler. La conquête de la Gréce dépendoit du gain de la bataille. Ce Prince souhaita que, dans une conjoncture si délicate, les principaux officiers de la flotte fussent consultés. On les assembla.

Artémise, plus sincere & plus éclairée que tous ces capitaines, osa seule résister au torrent; & s'adressant à Mardonius, qui présidoit à ce conseil: » Dites au » Roi, dit-elle, voici quel est l'a» vis d'Artémise, qui, dans l'ac» tion de l'Eubée, ne la cédé en » valeur à aucun des autres géné» raux. Il est juste, Seigneur, que » je vous expose sans déguisement » ce que je pense convenir le plus » à vos intérêts. Ménagez vos » vaisseaux, & n'en venez point » aux mains avec un ennemi, » qui, en fait de marine, a au» tant de supériorité sur vos sol» dats, que les hommes en ont » sur les femmes. A quoi bon » courir les risques d'un combat » naval? N'êtes-vous pas le » maître d'Athènes, dont la pri» se faisoit le principal objet de

Digitized by Google

» vos desirs ? N'êtes vous pas » maître de la Gréce ? rien ne » s'oppose au progrès de vos ar- » mes victorieuses ; & ceux qui » s'y sont opposés, n'en ont-ils » pas reçu le châtiment, que mé- » ritoit leur témérité ? Je m'en » vais maintenant vous expliquer » comment, selon mes conjectu- » res, tourneront les affaires de » la Gréce. Si demeurant ici près » de vos vaisseaux, vous ne vous » hâtez point de donner la ba- » taille, ou même si vous mar- » chez du côté du Péloponnèse, » vos projets réussiront sans pei- » ne. Les Grecs ne sont point » en état de tenir long-tems la » campagne. Ils se dissiperont, & » chacun se retirera dans sa pa- » trie. Car, ils n'ont dans cette » presqu'isle, comme je l'ap- » prends, ni maisons ni provi- » sions. Si vous entrez dans le » Péloponnèse, y a-t-il la moin- » dre apparence que les troupes » de ce païs-là veuillent rester à » Salamine ? Elles se soucieront » médiocrement de se battre en » faveur des Athéniens. Que si » vous allez attaquer les Grecs, » j'appréhende que la défaite de » votre flotte n'entraîne celle de » l'armée de terre. De plus, Sei- » gneur, faites une réflexion ; » c'est que les bons maîtres ont » ordinairement de mauvais es- » claves, & les mauvais escla- » ves de bons maîtres. Vous êtes » le meilleur des Princes, & rien de » moins affectionné que vos sujets. » D'ailleurs, quoi de plus mé- » prisable que les Égyptiens, les » Cypriens, les Ciliciens & les » Pamphyliens, qui vous suivent » en qualité de troupes auxiliai- » res. »

Un discours, prononcé avec tant de liberté, excita divers mouvemens dans les esprits. Ceux des commandans, qui portoient envie à la gloire d'Artémise, crurent sa perte inévitable, & s'en réjouissoient en secret. Les autres touchés de son mérite, trembloient à la vue du danger qui la menaçoit. Il étoit dangereux de donner des conseils aux rois de Perse, & encore plus de leur dire la vérité.

Ce Prince néanmoins, contre l'attente de tout le monde, écouta avec plaisir le rapport que lui fit Mardonius du sentiment d'Artémise. Il loua son zele, & applaudit à ses réflexions. Quoiqu'il en entrevît toute la solidité, l'unanimité des suffrages & le trop de confiance dans la multitude de ses soldats, concourant à le séduire, ne lui laissérent pas la force de déférer à des avis, qui lui assuroient l'Empire de la Gréce. Il s'étoit imaginé que son absence lui avoit arraché la victoire des mains, à la journée d'Artémise. Dans la crainte que celle-ci ne demeurât encore indécise, il prit son poste sur une éminence, d'où il pouvoit aisément decouvrir tous les mouvemens de son armée. Les deux flottes se mêlérent avec une égale furie. L'honneur de combattre sous les yeux du Roi soûtint pendant quelque tems le courage des Perses. Ils furent enfin contraints de plier devant un ennemi, qui ne leur cédoit point en bravoure, & qui les surpas-

Digitized by Google

ſoit de beaucoup dans la connoiſſance de la marine. Ce fut dans ce déſordre général, qu'Artémiſe eut beſoin de toute ſon habileté. Un vaiſſeau Athénien s'étoit attaché à la pourſuivre; & elle en ſeroit infailliblement devenue la proie, ſi ſon génie fécond en reſſources, ne lui eût ſuggéré un expédient, qui produiſit l'effet qu'elle devoit naturellement en attendre. Le vaiſſeau du roi des Calyndiens étoit à portée du ſien. Elle tomba deſſus, & le coula à fond. L'Athénien, dans le moment, tourna d'un autre côté. Il ne doutoit pas que ce vaiſſeau ne fût un de ces vaiſſeaux Ioniens ou Cariens, que Thémiſtocle avoit invités, par des billets, à prendre la défenſe de la Gréce, leur commune patrie.

Artémiſe tira deux avantages de ce hardi ſtratagême. Elle ſe garantit d'une mort certaine, & fit périr Damaſithymus, avec lequel elle avoit eu de violens démêlés. Heureuſement, ceux qui montoient le vaiſſeau de ſon ennemi, furent tous enſevelis dans les flots; & comme ſi la fortune eût voulu la combler de ſes faveurs, celui qui rendoit compte à Xerxès de ce qui ſe paſſoit dans le combat, lui fit remarquer l'action héroïque de cette Princeſſe. *Eſt-elle véritablement d'Artémiſe*, dit le Roi? Et cet homme lui ayant répondu qu'il étoit aiſé de la diſtinguer à ſon pavillon, il s'écria: *Les hommes aujourd'huy ſe ſont comportés en femmes, & les femmes en hommes.*

Xerxès, accablé de cette diſgrace, ſongea tout de bon à repaſſer en Aſie. Cependant, il diſſimula ſes frayeurs, & s'efforça de perſuader aux courtiſans, que ſon deſſein étoit de ne point ſortir de la Gréce, que les peuples qui l'habitoient, ne fuſſent ſoumis à ſon obéiſſance. Les diſcours du Roi n'en impoſérent point à Mardonius. Il avoit été l'auteur de cette malheureuſe expédition; & dans la crainte que toute la haine ne tombât ſur lui, il ſupplia Xerxès de le charger du ſoin de continuer la guerre. » Je vous rendrai » maître de la Gréce, lui dit-il. La » ſeule grace que je vous demande; c'eſt de me laiſſer le maître » de choiſir trois cens mille hommes parmi ce grand nombre » de troupes, qui vous accompagnent. » La propoſition lui plut extrêmement. Il ſe contenta néanmoins de répondre que dans peu il lui feroit ſçavoir ſes intentions.

Artémiſe fut appellée au conſeil qui ſe tint à cette occaſion. L'événement avoit juſtifié ſes réflexions ſur le combat naval; & le Roi admiroit l'étendue des lumieres de cette Princeſſe. Lorſqu'elle eut pris ſa place dans le conſeil, Xerxès fit retirer tout le monde. Alors, il lui dit: » Artémiſe, Mardonius me » conſeille de reſter ici, & de tenter l'attaque du Peloponnèſe. Il » prétend que la perte de la flotte » ne doit pas être imputée aux Perſes, & que je puis les mettre à » de nouvelles épreuves. Tel eſt » l'avis de Mardonius. Que ſi je » ne veux pas y déférer, il s'engage, en lui abandonnant le

Digitized by Google

» choix de trois cens mille combattans, à ranger la Gréce ſous » mes loix, & m'exhorte à retourner dans mes États avec le reſte » de l'armée. Vous, Artémiſe, qui » avez opiné ſi ſenſément au » ſujet de la dernière bataille, » dont vous jugiez que je ne devois pas courir les riſques, que » penſez-vous maintenant de la » propoſition de Mardonius ? Et » des deux partis qu'il propoſe, » lequel vous paroît le plus conforme à mes intérêts ? Il eſt » mal aiſé, Seigneur, lui repartit » cette Princeſſe, de frapper » toujours au but, lorſqu'on ſe » mêle de donner des conſeils. Il » me ſemble néanmoins que dans » la ſituation préſente des affaires, » vous ne devez point balancer » à vous retirer en Aſie ; & puiſque Mardonius veut bien prendre ſur lui la conquête de la » Gréce, accordez-lui ce qu'il demande. Si vos ennemis ſont » ſubjugués, & que la fortune » le ſerve au gré de ſes deſirs, la » gloire du ſuccès, Seigneur, » vous appartiendra en entier ; » car, le tout aura été l'ouvrage » de vos eſclaves. Que ſi, au » contraire, les projets de Mardonius échouent, le malheur » ſera médiocre, puiſqu'il n'enveloppera ni votre perſonne ni » votre maiſon. Les Grecs auront » dans ce cas-là, toujours de » nouveaux combats à ſoûtenir » pour la défenſe de leur liberté. » Si Mardonius vient à périr, ſa » perte n'eſt d'aucune conſéquence ; & le ſeul avantage, que » vos ennemis tireront de leur » victoire, ſera d'avoir ôté la » vie à un de vos eſclaves. Quant » à vous, Seigneur, vous ne » repaſſez en Aſie, qu'après » avoir brûle Athènes le ſeul » objet de cet armement. «

Xerxès étoit abſolument déterminé à ne pas faire un plus long ſéjour dans la Gréce. Ses frayeurs augmentoient à tous les inſtans. Artémiſe, qui l'avoit bien compris, ſçut adroitement flatter le penchant de ce Prince. Il la combla d'éloges ; & lors de ſon départ, il la pria de conduire ſes enfans juſqu'à Ephèſe, marque de confiance, dont il crut devoir récompenſer ſon attachement à la maiſon Royale. Il lui avoit fait mépriſer la mort à la bataille de Salamine. Plutarque en ſera garant. Artémiſe, à ce qu'il prétend, eut le courage d'aller à travers mille dangers, arracher des mains de l'ennemi le corps d'Ariamnès, frere de Xerxès. Cet Auteur ne ſçauroit être ſuſpect ſur le chapitre de cette Princeſſe. Car, ſelon lui, Hérodote eſt un panégyriſte outré. Il ne peut ſouffrir que, dans ſon récit, il lui faſſe jouer un rôle & plus grand & plus noble, que celui de Thémiſtocle même.

Mais, afin de mieux faire connoître combien les reproches de Plutarque ſont injuſtes, il n'eſt point inutile de remarquer que de tout tems les Grecs ont eu une haute idée du mérite d'Artémiſe. Si les Athéniens l'avoient moins redoutée, ils ne ſe ſeroient point aviſés de promettre de magnifiques récompenſes à celui de leurs citoyens, qui la tueroit de ſa pro-

Digitized by Google

pre main, ou qui la feroit prisonnière. Le fait est rapporté dans Hérodote, trop circonspect pour hazarder pareille chose, dans un siècle, où chaque Athénien pouvoit le convaincre de fausseté, La statue, que les Lacédémoniens érigérent à la reine de Carie, ne fait pas moins d'honneur à sa mémoire. Écoutons Pausanias: » On » voit, dit cet Auteur, sur des » colomnes de marbre blanc, les » statues de plusieurs Perses & » de Mardonius, entre autres. » On y voit aussi celle d'Artémise, fille de Lygdamis, Reine d'Halicarnasse. On raconte » qu'elle accompagna volontairement Xerxès dans son expédition contre la Gréce; & » qu'à la bataille de Salamine, » elle se signala par des actions » héroïques. » Sans doute que les Lacédémoniens crurent relever, par ce monument, l'éclat d'une victoire, que les conseils & la valeur de cette Princesse leur avoient presqué arrachée des mains.

Les siécles suivans ne lui rendirent pas moins de justice, témoin le chœur des viellards, qui, dans la Lysistrate d'Aristophane, exhortent les Athéniens à secouer le joug impérieux des femmes, & qui leur annoncent les malheurs, où les exposera la hardiesse avec laquelle elles osent se mêler des affaires du gouvernement. » » Elles construiront des vaisseaux, » disent-ils, elles combatteront » sur mer, & navigueront con» tre nous à l'exemple d'Artémise. » Ce témoignage & ceux qui précédent, montrent clairement que la reine de Carie n'étoit point indigne des louanges, que lui donne Hérodote. Il ne marque pas si les services, qu'elle avoit rendus à Xerxès, excitérent sa reconnoissance. Maître de la Carie & des païs voisins, il pouvoit aisément satisfaire l'ambition d'Artémise, qui, de retour à Halicarnasse, embrassa toutes les occasions, qui se présentérent, d'étendre les bornes de ses petits États.

La défaite des Perses avoit engagé la plûpart des Grecs de l'Asie mineure à briser leurs chaines. De ce nombre, furent les Latmiens. Xerxès se reposa sur cette Princesse du soin de les punir. Il ne lui étoit point indifférent de soumettre une ville, qui, par sa situation près de Milet, pouvoit lui frayer le chemin à des conquêtes plus importantes. Elle forma donc le siége de Latmos. Les habitans se soûtinrent courageusement. Ennuyée de le voir traîner en longueur, elle s'avisa d'un de ces stratagèmes, que la politique autorise, & que l'honneur & la probité condamnent très-justement. Il y avoit, à sept stades de Latmos, un bois consacré à la mere des Dieux. La superstition y attiroit des étrangers de toutes parts. Artémise, à l'ombre d'un traité, obtint la permission de porter elle-même ses offrandes à la déesse. Les troupes Carienes, sous prétexte de lever le siége, occupérent les endroits les plus propres à couvrir une embuscade. Il ne resta auprès de la reine que des femmes & des musiciens, qui

Digitized by Google

l'accompagnérent dans ce bois. Les Latmiens, cédant à la curiosité, accoururent en foule à ce spectacle. Artémise avoit prévu ce qui devoit arriver. Son armée, au signal dont on étoit convenu, marcha droit à la ville, & s'empara sans peine d'une place, que ses défenseurs avoient imprudemment abandonnée.

Artémise, jusqu'à présent, a paru égaler les plus illustres personnages de l'Antiquité. Malheureusement, la fin de sa vie ne répondit pas à de si beaux commencemens. Dans un âge où la raison doit être la plus forte, elle devint éperdument amoureuse d'un jeune homme d'Abydos, nommé Dardanus. Les prieres & les promesses furent vainement employées. Dardanus ne voulut rien écouter. Artémise, guidée par la rage & le désespoir, entra dans sa chambre, lorsqu'il dormoit le plus profondément, & lui creva les yeux. Une action si barbare lui fit horreur à elle-même, presque dans le moment même; & ses feux se rallumérent avec plus de violence que jamais. Accablée de tant de maux, elle fit le saut de Leucade, & périt misérablement.

Un récit, si injurieux à la réputation d'Artémise, ne doit pas être adopté avec trop de précipitation. Il est uniquement appuyé sur le témoignage de Ptolémée Ephestion; & dans les fragmens, qui restent de lui, on apperçoit un dessein formé de piquer la curiosité du lecteur par des faits extraordinaires & singuliers. L'autorité de tels Écrivains n'est pas infiniment respectable. Au reste, ni Ephestion ni les autres Auteurs ne marquent point en quelle année arriva la mort de cette Princesse, qui, cependant, à en juger par le regne de ses successeurs, doit être placée vers la 79e ou 80e Olympiade. Ils ne marquent pas non plus, quel fut le nom de son mari. Il est désigné par celui de Mausole dans Suidas qui confond visiblement la seconde Artémise avec la première.

ARTÉMISE II, *Artemisia*, Ἀρτεμισία, *vel* Ἀρτεμισίη, (a) fille d'Hécatomne, roi d'Halicarnasse ou de Carie. Cette Princesse épousa Mausole, son propre frere, qui succéda à son pere, & qui fut le plus puissant des rois, qui, jusques alors, fussent montés sur le trône de Carie. Lucien en parle comme du Prince le plus beau & le mieux fait de son siécle. Le mariage d'Artémise avec Mausole étoit autorisé par les loix du païs. Ce Prince n'étoit pas le seul frere qu'elle eût. On lui en donne deux autres, Idriéus & Pixodare, avec une sœur nommée Ada.

Mausole étant mort après un regne de 24 ans, Artémise prit les rênes du gouvernement. L'autorité souveraine, dont elle se trouvoit alors revêtue, & les soins inséparables du trône ne di-

(a) Strab. pag. 656. Plin. L. XXV. c. 7. L. XXXVI. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 430. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 641. Tom. IX. pag. 147, 155. *& suiv.* T. XIII, pag. 339.

minuérent

minuérent point la vive douleur, que lui avoit causée la mort d'un mari qu'elle aimoit tendrement. Livrée au desir seul d'immortaliser, & ses regrets, & la mémoire de Mausole, elle proposa des prix considérables à ceux des Grecs, qui composeroient, avec le plus de succès, un discours à la louange de son époux. Isocrate, Théodecte, Nancratès & Théopompe, les Écrivains les plus célebres de leur siécle, furent les principaux tenants dans ce combat littéraire. Si l'on en croit Aulu-Gelle, ils firent le voyage d'Halicarnasse, & récitérent leurs ouvrages à la dédicace du mausolée; en quoi il n'est pas d'accord avec la plûpart des Anciens, qui déclarent, en termes positifs, qu'Artémise ne mit pas la dernière main à ce superbe monument. Le même auteur ajoûte que les juges prononcérent en faveur du discours de Théopompe. Il paroît néanmoins que la tradition, sur cet article, n'étoit point uniforme. Car, Suidas avance que, selon d'autres Écrivains, Théodecte étoit demeuré maître du champ de bataille.

Il ne seroit pourtant pas impossible de lever la difficulté. Tout se réduit à supposer qu'Artémise avoit destiné des prix particuliers à la prose & aux vers; que Théopompe avoit remporté le premier de ces prix, & Théodecte le second. En effet, la pièce de cet Auteur, qui fut couronnée, étoit une Tragédie intitulée *Mausole*. Il avoit aussi publié en prose une oraison funébre en l'honneur de ce Prince; mais, Hygin témoigne que cette pièce n'avoit point eu l'approbation des auditeurs.

Quant à Isocrate, dont il est ici question, il ne faut pas le confondre avec le Rhéteur du même nom si connu par les excellens ouvrages, qui existent encore aujourd'hui. Celui-ci étoit son disciple, & natif de Phasélis, comme l'assure Suidas, qui place dans la 103.e Olympiade le récit de ces oraisons funébres. Il se trompe. Elles ne sçauroient avoir été prononcées plutôt que la 107.e Ce fut dans ce tems-là qu'Artémise jetta les fondemens du mausolée. La révolte des Rhodiens n'en interrompit pas la construction. Ces peuples, dont la mort de Mausole avoit réveillé les espérances, coururent aux armes, chassérent les partisans des Cariens, & rétablirent la Démocratie. Fiers de ces premiers succès, ils équipérent une puissante flotte, & cinglérent droit à Halicarnasse.

Mais, Artémise en étant avertie, donna ordre qu'il y eût une armée navale cachée dans le port, avec les forçats & les gens de guerre, qui avoient accoûtumé de combattre sur mer, & que le reste parût sur les remparts. Alors, les Rhodiens ayant fait approcher leur armée navale bien équipée, comme elle étoit près d'entrer dans le grand port, la Reine fit donner un signal de dessûs les murailles, comme pour faire entendre que la ville vouloit se rendre. Les Rhodiens étant sortis de leurs vaisseaux pour entrer dans la ville, Artémise fit incontinent

Digitized by Google

ouvrir le petit port, d'où sortit son armée navale, qui entra dans le grand port, où étoit les vaisseaux des Rhodiens vuides, qu'elle emmena en pleine mer, garnis de matelots & de soldats. Et en même tems, les Rhodiens n'ayant aucun moyen de se retirer, furent tous tués dans la place publique, où ils se trouvérent enfermés. Cependant, la Reine, avec les navires des Rhodiens, sur lesquels elle avoit mis de ses soldats & de ses matelots, alla droit à l'isle de Rhodes. Les habitans voyant venir leurs vaisseaux couronnés de laurier, reçurent leurs ennemis, croyant que c'étoit leurs gens, qui revenoient victorieux. Alors, Artémise, après avoir pris Rhodes & tué tous les principaux de cette isle, éleva un trophée dans la ville, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes; l'autre étoit son image, qui imprimoit sur le front de celle qui représentoit la ville, les caractères qui marquent la servitude. Long-tems après, les Rhodiens, faisant scrupule d'abattre ces statues, parce que les Anciens ne croyoient pas qu'il fût permis d'ôter les trophées, qui avoient été dédiés en quelque lieu, s'avisérent, pour en ôter la vue, de bâtir tout autour un édifice fort élevé, à la mode des Grecs, qu'ils appellérent Abaton.

A en juger par ce passage, il est difficile de ne pas se former une grande idée de l'habileté & du courage d'Artémise. Elle surprend la flotte des Rhodiens, monte sur leurs vaisseaux, & va porter le fer & le feu dans le sein d'une ville qui avoit osé se soustraire à sa domination. Les habitans de l'isle de Cos avoient suivi l'exemple de leurs voisins. Elle les obligea de rentrer dans le devoir. Démosthène insinue du moins, que la reine de Carie avoit fait la conquête de ces deux isles; & Ulpien, son commentateur, remarque que cette Princesse, en conséquence des ordres de la cour de Perse, avoit mis les riches en possession du gouvernement de Rhodes; & que le peuple opprimé s'étoit adressé aux Athéniens, protecteurs zélés de la démocratie. Cependant, malgré ce dévouement d'Artémise aux volontés du roi de Perse, il est visible par quelques endroits de Démosthène, que, conformément aux maximes de ses prédécesseurs, elle régloit son obéissance sur les prospérités ou sur les adversités de ce monarque. De si heureux commencemens ne calmérent point sa douleur, & elle pleura Mausole jusqu'aux derniers momens.

Théopompe, auteur contemporain, & Cicéron après lui, la font mourir de Phthisie. Il y a quelque chose de plus merveilleux, & dès-lors de moins croyable, dans le récit de Valère Maxime & d'Aulu-Gelle. Selon eux, elle but les cendres de son mari, ainsi que ses os broyés avec des perles, & jettés confusément dans un vase rempli d'eau. Le regne de cette Princesse fut de deux ans; & dans un intervalle si court, elle ne jouit pas du plaisir de voir le

Digitized by Google

mauſolée conduit à ſa perfection. Idriéus, qui fut ſon ſucceſſeur, eut probablement la gloire de l'achever. Ce monument, l'une des ſept merveilles du monde, faiſoit le plus bel ornement de la ville d'Halicarnaſſe. Les Grecs & les Romains ne ſe laſſoient point de l'admirer. Il a ſubſiſté pluſieurs ſiécles; & Pline en a laiſſé une deſcription, dont la vérité ne ſçauroit être conteſtée.

Voici le paſſage en Latin. Pour la traduction, elle demanderoit une connoiſſance approfondie des régles de l'Architecture; & j'avoue, avec M. l'abbé Sévin, mon ignorance ſur ce chapitre. *Scopas*, dit Pline, *habuit æmulos eadem ætate Bryaxim & Timotheum & Leocharem, de quibus ſimul dicendum eſt, quoniam pariter cælavêre Mauſolo Cariæ Regulo, qui obiit Olympiadis centeſimæ ſextæ anno ſecundo. Opus ut id eſſet inter ſeptem miracula, ii maximè artifices fecêre. Patet ab auſtro & ſeptentrione ſexagenos ternos pedes, brevius à frontibus. Toto circuitu pedes quadringentos undecim. Attollitur in altitudinem viginti quinque cubitis; cingitur columnis triginta ſex. Pteron vocavêre, Ab oriente cælavit ſcopas, à ſeptentrione Bryaxis, à meridie Timotheus, ab occaſu Leochares. Priuſquam peragerent, regina Artemiſia, quæ mariti memoriæ id opus extrui juſſerat, obiit. Non tamen receſſerunt, niſi abſoluto jam, id gloriæ ipſorum artiſque monumentum judicantes, hodieque certant manus. Acceſſit & quintus artifex. Namque ſupra Pteron, Pyramis altitudine inferiorem æquavit, viginti quatuor gradibus in metæ cacumen ſe contrahens. In ſummo eſt quadriga marmorea quam fecit Pythis. Hæc adjecta, centum quadraginta pedum altitudine totum opus includit.*

ARTEMISIES, *Artemiſia*; (*a*) fêtes qu'on célebroit en l'honneur de Diane en pluſieurs endroits de l'Aſie & de la Gréce, ſur tout à Delphes, où l'on ſacrifioit à la déeſſe un poiſſon, appellé mulet.

ΑΡΤΕΜΙΣΙΟΝ. *Voyez* ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΝ.

ARTÉMISIUS, *Artemiſius*, nom d'un mois des Grecs. C'étoit le ſeptième mois de l'année chez les Macédoniens, en Aſie, à Éphèſe, à Pergame, chez les Syro-Macédoniens, les Tyriens, les Sidoniens, les Lyciens. C'étoit le ſecond de l'année chez les Lacédémoniens & les Corcyréens; & il répondoit à peu près au mois de Février. Chez les autres peuples qu'on a d'abord nommés, il répondoit au mois de Mai, de Juin, ou de Juillet, ſelon qu'ils commençoient l'année.

ARTÉMIUS, *Artemius*, (*b*) Ἀρτέμιος, naquit à Colophone, & fut contemporain d'Alexandre le Grand. *Voyez* Xénodochus.

ARTÉMON, *Artemon*, (*c*) Ἀρτέμων, ingénieur qui étoit

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 211.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 694.
(*c*) Plut. T. I. p. 167. Athen. p. 531, 532. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 317.

Digitized by Google

boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries, quand les affaires pressoient. C'est pourquoi, on l'appelloit ordinairement Périphorète. Voilà ce qu'atteste Ephore, selon Plutarque, au sujet de l'expédition de Périclès contre Samos. Ce fut alors que Périclès, au témoignage du même Ephore, se servit pour la première fois de machines de guerre, dont il trouva l'invention merveilleuse; & il avoit pour cet effet avec lui l'ingénieur Artémon.

Mais, Héraclide de Pont réfute sur ce point Ephore par les vers mêmes d'Anacréon, où Artémon le Périphorète est nommé plusieurs siécles avant la guerre de Samos & ce blocus de Périclès. Il ajoûte que c'étoit un homme voluptueux, fort lâche & fort timide, qui passoit la plus grande partie de sa vie dans sa maison, ayant toujours près de sa personne deux esclaves, qui lui tenoient sur la tête un grand bouclier d'airain, de peur que quelque chose ne tombât sur lui. Et lors qu'il étoit forcé de sortir, il se faisoit porter par tout, dans un petit lit qui touchoit presque à terre; d'où il fut appellé Périphorète.

Quant aux vers d'Anacréon, où il est parlé d'Artémon, en voici la traduction: » La blonde » Érurypyle est amoureuse du » voluptueux Artémon, qui se » fait porter dans sa chaise. » Le poëte décrit ensuite, en quinze ou seize vers, la vie de ce voluptueux. On ne mettra ici que la traduction. Ceux, qui seront curieux de lire l'original, le trouveront dans le douzième livre d'Athénée, qui nous a conservé ce fragment. » Auparavant, ce co- » quin d'Artémon portoit un » habit fort étroit. Il n'avoit que » des sabots; & pour manteau, » il étoit réduit à un vieux cuir » de bœuf, qui avoit servi long- » tems à couvrir un méchant » bouclier, & il ne voyoit que » des gens de néant & des vi- » cieux, avec lesquels il menoit » une vie très-débordée, qui l'a » souvent fait mettre au carcan, » & lui a fait donner encore plus » souvent les étrivières, & arra- » cher la barbe & les cheveux. » Mais présentement, ce fils » d'esclave ne va que sur un » char magnifique; & il est tout » éclatant d'or, & comme les » femmes les plus délicates, il » fait porter sur sa tête un para- » sol d'ivoire. »

ARTÉMON, *Artemon*, (*a*) Ἀρτέμων. Il est fort question de cet Artémon dans la harangue de Démosthène contre Lacritus.

ARTÉMON, *Artemon*, (*b*) Ἀρτέμων, Syrien, joua un rôle singulier 246 ans avant J. C. En effet, Laodice, femme d'Antiochus Théus, ayant empoisonné son mari, mit dans son lit cet Artémon, qui lui ressembloit beaucoup, & pour le visage, & pour la voix, afin de jouer le personnage, dont elle avoit besoin. Il le fit fort adroitement; & dans le peu de visites qu'on lui rendit, il

(*a*) Démosth. pag. 948. *& seq.* I. (*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 263.

Digitized by Google

eut grand soin de recommander aux seigneurs & au peuple sa chere Laodice & ses enfans. On publia en son nom des ordres, par lesquels son aîné Séleucus Callinicus, étoit nommé successeur à la couronne. Alors, on déclara sa mort. Et Séleucus monta paisiblement sur le trône & l'occupa vingt ans.

ARTÈNE, *Artena*, ville d'Italie dans le territoire des Cérites. Il en est parlé sur la fin de l'article qui suit. *Voyez* cet article.

ARTÈNE, *Artena*, (*a*) autre ville d'Italie au païs des Volsques. Les Romains, l'an 403 avant J. C., allérent assiéger cette ville. Les assiégés, ayant fait une sortie, furent repoussés avec tant de vigueur, que les assiégeans étant entrés pêle-mêle avec eux dans la ville, se rendirent maîtres de tout, excepté la citadelle. Comme elle étoit très-forte par sa situation & par les ouvrages qu'on y avoit ajoûtés, plusieurs personnes armées, qui s'y refugiérent, s'y défendirent courageusement, tandis que les victorieux tuérent ou firent prisonniers tous ceux qui étoient restés dans la ville.

Les Romains l'assiégérent cependant. Mais, comme il y avoit assez de monde pour défendre une place d'une si médiocre étendue, & qu'elle étoit abondamment fournie des provisions, qu'on y avoit transportées, avant que la ville eût été prise, ils ne s'en seroient jamais rendus maîtres, ni par force, ni par composition, si un esclave ne l'avoit livrée aux Romains, dans le tems que, rebutés de la difficulté & de la longueur du siége, ils étoient sur le point de l'abandonner. Il y introduisit par un endroit escarpé des soldats, qui, ayant égorgé les sentinelles, causérent une telle frayeur à tous les autres, qu'ils leur rendirent sur le champ, & la place, & leurs personnes. Elle fut aussi-tôt détruite, aussi bien que la ville.

On donna à l'esclave pour récompense la liberté & le bien de deux familles ennemies, avec le nom de Servius Romanus.

Il y en a qui croyent qu'Artène appartenoit aux Veïens & non pas aux Volsques. Ce qui peut avoir causé leur erreur, c'est qu'il y avoit eu entre Cere & Veïes une ville du même nom, que les rois Romains avoient détruite, mais qui étoit dans la dépendance des Cérites & non pas des Veïens; au lieu que celle, dont on vient de rapporter la ruine, étoit dans le territoire des Volsques.

ARTÉPIBULUS, *Artepibulus*, Ἀρτεπίβουλος, (*b*) nom d'un rat dans Homère; c'est-à-dire, dans son combat entre les grenouilles & les rats. Ce nom vient de ἄρτος, *panis*, pain, & ἐπίβουλος, qui tend des pieges.

ARTHMIUS, *Arthmius*, Ἄρθμιος, (*c*) étoit de la ville de Zéle dans l'Asie mineure. Sur le rapport de Thémistocle, il fut

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 61.
(*b*) Homer. Batrach.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 114.

Digitized by Google

noté d'infamie avec ſes enfans & toute ſa poſtérité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Médes.

C'eſt pour cela qu'Éſchine dit depuis aux Athéniens dans ſon oraiſon contre Ctéſiphon : » Peu » s'en fallut qu'Arthmius de Zéle, » qui s'étoit venu établir à Athè- » nes, & avec lequel les Athé- » niens avoient contracté publi- » quement le droit d'hoſpitalité, » ne fût condamné à mort par » vos ancêtres, pour avoir por- » té en Gréce l'or des Médes. » Mais, on ſe contenta de le ban- » nir à ſon de trompe, non ſeu- » lement de la ville, mais de » toutes les terres de la domina- » tion des Athéniens. »

ARTICAS, *Articas*, (*a*) roi des Médes. Le regne de ce Prince fut de trente ans.

ARTICLE, *Articulus*, diminutif d'*artus*, membre; c'eſt que, dans le ſens propre, on entend par Article, les jointures des os du corps des animaux, unies de différentes manières, & ſelon les divers mouvemens qui leur ſont propres. De-là, par métaphore & par extenſion, on a donné divers ſens à ce mot.

Les Grammairiens ont appellé Articles certains petits mots, qui ne ſignifient rien de Phyſique, qui ſont identifiés avec ceux avant leſquels on les place, & les font prendre dans une acception particulière. Par exemple, *le Roi aime le peuple ;* le premier *le* ne préſente qu'une même idée avec *Roi.* Mais, il m'indique un Roi particulier, que les circonſtances du païs où je ſuis, ou du païs dont on parle, me font entendre. L'autre *le*, qui précéde *peuple*, fait auſſi le même effet à l'égard de peuple; & de plus, *le peuple* étant placé après *aime*, cette poſition fait connoître que *le peuple* eſt le terme ou l'objet du ſentiment que l'on attribue au Roi.

Les Articles ne ſignifient point des choſes ni des qualités ſeulement. Ils indiquent à l'eſprit le mot qu'ils précédent, & le font conſidérer comme un objet tel, que ſans l'Article, cet objet ſeroit regardé ſous un autre point de vue; ce qui s'entendra mieux par les exemples, que l'on donnera dans la ſuite.

Les mots, que les Grammairiens appellent Articles, n'ont pas toujours, dans les langues, des équivalens, qui y aient le même uſage. Les Grecs mettent ſouvent leurs Articles avant les noms propres, tels que, *Philippe*, *Alexandre*, *Céſar*, &c. Nous ne mettons point l'Article avant ces noms-là. Enfin, il y a des langues, qui ont des Articles, & d'autres, qui n'en ont point.

Les noms, en Hébreu, en Chaldéen & en Syriaque, ſont indéclinables; c'eſt-à-dire, qu'ils ne varient point leur déſinence ou dernières ſyllabes, ſi ce n'eſt comme en François du ſingulier au pluriel. Mais, les vues de l'eſprit ou relations, que les Grecs & les Latins font connoître par les ter-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 33.

Digitized by Google

minaiſons des noms, ſont indiquées en Hébreu par des prépoſitifs, qu'on appelle préfixes, & qui ſont liés aux noms, à la manière des prépoſitions inſéparables, enſorte qu'ils forment le même mot.

Comme ces prépoſitifs ne ſe mettent point au nominatif, & que l'uſage qu'on en fait, n'eſt pas trop uniforme, les Hébraïſans les regardent plutôt comme des prépoſitions, que comme des Articles.

A l'égard des Grecs, quoique leurs noms ſe déclinent; c'eſt-à-dire, qu'ils changent de terminaiſon, ſelon les divers rapports ou vues de l'eſprit, qu'on a à marquer, ils ont encore un Article, ὁ, ἡ, τὸ, τοῦ, τῆς, τοῦ, &c, dont ils font un grand uſage. Ce mot eſt, en Grec, une partie ſpéciale d'oraiſon. Les Grecs, l'appellérent ἄρθρον, du verbe ἀρῶ, *apto*, *adapto*, je diſpoſe, j'apprête; parce qu'en effet, l'Article diſpoſe l'eſprit à conſidérer le mot qui le ſuit ſous un point de vue particulier.

Pour ce qui eſt des Latins, Quintillien dit expreſſément qu'ils n'ont point d'Articles, & qu'ils n'en ont pas beſoin, Ces adjectifs, *is*, *hic*, *ille*, *iſte*, qui ſont ſouvent des pronoms de la troiſième perſonne, ſont auſſi des adjectifs démonſtratifs & métaphyſiques; c'eſt-à-dire, des adjectifs qui ne marquent point dans les objets des qualités réelles, indépendantes de notre manière de penſer. Ces adjectifs répondent plutôt à notre *ce* qu'à notre *le*. Les Latins s'en ſervent pour plus d'énergie & d'emphaſe. *Catonem illum ſapientem*, [Cicer.] ce ſage Caton. *Ille alter*, [Ter.] cet autre. *Illa ſeges*, (*a*) cette moiſſon. *Illa rerum domina fortuna*, [Cicer.] la fortune, cette maîtreſſe des événemens.

Ces adjectifs Latins, qui ne ſervent qu'à déterminer l'objet avec plus de force, ſont ſi différens de l'Article Grec & de l'Article François, que Voſſius prétend que les maîtres, qui, en faiſant apprendre les déclinaiſons Latines, font dire *hæc muſa*, induiſent leurs diſciples en erreur; & que pour rendre littéralement la valeur de ces deux mots Latins, ſelon le génie de la langue Grecque, il faudroit traduire *hæc muſa*, αὕτη ἡ μοῦσα; c'eſt-à-dire, *cette la muſe*.

(*b*) Les Latins faiſoient un uſage ſi fréquent de leur adjectif démonſtratif, *ille*, *illa*, *illud*, qu'il y a lieu de croire que c'eſt de ces mots que viennent notre *le* & notre *la*. *Ille ego*, *mulier illa*, *væ homini illi per quem tradetur. Bonum erat ei, ſi natus non fuiſſet homo ille. Hic illa parva Petilia Philoctetæ.* C'eſt-là que la petite ville de Petilie fut bâtie par Philoctéte.

Il y a un grand nombre d'exemples de cet uſage, que les Latins faiſoient de leur *ille*, *illa*, *illud*,

(*a*) Virg. Georg. L. I. v. 47.
(*b*) Matth. c. 26. v. 24. Luc. c. 22. v. 22. Virg. Æneid. L. III. v. 401, 402.

Digitized by Google

ſur tout dans les comiques, dans Phédre, & dans les auteurs de la baſſe Latinité. C'eſt de la dernière ſyllabe de ce mot *ille*, quand il n'eſt pas employé comme pronom, & qu'il n'eſt qu'un ſimple adjectif indicatif, que vient notre Article *le*. Pour notre *la*, il vient du féminin *illa*. La première ſyllabe du maſculin *ille* a donné lieu à notre pronom *il*, dont nous faiſons uſage avec les verbes. *Ille affirmat*, [Phæd.] il aſſure. *Ille fecit*, [Id.] il a fait, ou il fit. *Ingenio vires ille dat, ille rapit*, [Ovid.] à l'égard de *elle*, il vient de *illa*. *Illa veretur*, [Virg.] elle craint.

Dans preſque toutes les langues vulgaires, les peuples, ſoit à l'exemple des Grecs, ſoit plutôt par une pareille diſpoſition d'eſprit, ſe ſont fait de ces prépoſitifs, qu'on appelle Articles. Nous allons nous arrêter principalement à l'Article François.

Tout prépoſitif n'eſt pas appellé Article. *Ce, cet, cette, certain, quelque, tout, chaque, nul, aucun, mon, ma, mes*, &c., ne ſont que des adjectifs métaphyſiques. Ils précédent toujours leurs ſubſtantifs. Et puiſqu'ils ne ſervent qu'à leur donner une qualification métaphyſique, il eſt ſurprenant qu'on les mette dans la claſſe des pronoms. Quoiqu'il en ſoit, on ne donne pas le nom d'Article à ces adjectifs. Ce ſont ſpécialement ces trois mots, *le, la, les*, que nos Grammairiens, nomment Articles; peut-être parce que ces mots ſont d'un uſage plus fréquent. Avant que d'en parler plus en détail, il faut obſerver.

1.° Que nous nous ſervons de *le* avant les noms maſculins au ſingulier, *le Roi, le jour*; 2.° Que nous employons *la* avant les noms féminins au ſingulier, *la Reine, la nuit*; 3.° Que la lettre *s*, qui, ſelon l'analogie de la langue, marque le pluriel, quand elle eſt ajoûtée au ſingulier, a formé *les* du ſingulier *le*. *Les* ſert également pour les deux genres, *les Rois, les Reines, les jours, les nuits*; 4.° Que *le, la, les*, ſont les trois Articles ſimples; mais, qu'ils entrent auſſi en compoſition avec la prépoſition *à*, & la prépoſition *de*; & qu'alors ils forment les Articles compoſés, *au, aux, du, des*.

Au eſt compoſé de la prépoſition *à* & de l'Article *le*; de ſorte que *au* eſt autant que *à le*. Nos peres diſoient *al*. *Al tems Innocent III*; c'eſt-à-dire, au tems d'Innocent III. C'eſt le ſon obſcur de l'*e* muet de l'Article ſimple *le*, & le changement aſſez commun en notre langue de *l* en *u*, comme *mal, maux*; *cheval chevaux*; *altus*, haut; *alnus*, aulne, qui ont fait dire *au*, au lieu de *à le*, ou de *al*.

Ce n'eſt que quand les noms maſculins commencent par une conſonne ou une voyelle aſpirée, que l'on ſe ſert de *au*, au lieu de *à le*; car, ſi le nom maſculin commence par une voyelle, alors on ne fait point de contraction, la prépoſition *à* & l'Article *le* demeurent chacun dans leur entier. Ainſi, quoiqu'on diſe *le cœur, au cœur*, on dit

Digitized by Google

l'esprit, *à l'esprit ; le pere*, *au pere ; l'enfant*, *à l'enfant*. On dit *le plomb*, *au plomb ;* & on dit *l'or*, *à l'or ; l'argent*, *à l'argent*. Quand le substantif commence par une voyelle, l'*e* muet de *le* s'élide avec cette voyelle. Ainsi, la raison, qui a donné lieu à la contraction *au*, ne subsiste plus. Et d'ailleurs, il se feroit un bâillement désagréable, si l'on disoit *au esprit*, *au argent*, *au enfant*. Si le nom est féminin, n'y ayant point d'*e* muet dans l'Article *la*, on ne peut plus en faire *au*. On conserve donc alors la prépositon & l'Article. *La raison*, *à la raison ; la vertu*, *à la vertu*.

Aux sert au pluriel pour les deux genres. C'est une contraction pour *à les*, *aux hommes*, *aux femmes*, *aux Rois*, *aux Reines*, pour *à les hommes*, *à les femmes*, *à les Rois*, *à les Reines*.

Du est encore une contraction pour *de le*. C'est le son obscur des deux *e* muets de suite *de le*, qui a amené la contraction *du*. Autrefois, on disoit *del*. *La fins del conseil si fu tels*, l'arrêté du conseil fut. *Gervaise del Chastel*, Gervais du Chastel. On dit donc *du bien* & *du mal*, pour *de le bien*, *de le mal ;* & ainsi de tous les noms masculins, qui commencent par une consonne. Car, si le nom commence par une voyelle, ou qu'il soit du genre féminin, alors, on revient à la simplicité de la prépositon & à celle de l'Article qui convient au genre du nom. C'est pourquoi, on dit *de l'esprit*, *de la vertu*, *de la peine ;* par-là, on évite le bâillement. C'est la même raison que l'on a marquée sur *au*.

Enfin, *des* sert pour les deux genres au pluriel, & se dit pour *de les*. Des Rois, des Reines, pour *de les Rois*, *de les Reines*.

Il est important, pour rendre raison de la construction, de séparer la prépositon de l'Article, quand ils sont l'un & l'autre en composition. Par exemple, si je veux rendre raison de cette façon de parler : *du pain suffit*, je commence par dire *de le pain* ; alors la prépositon *de*, qui est ici une prépositon extractive, & qui, comme toutes les autres prépositions, doit être entre deux termes, cette prépositon, dis-je, me fait connoître qu'il y a ici une ellipse. Phédre, dans la fable de la vipére & de la lime, pour dire que cette vipére cherchoit de quoi manger, dit : *Hæc cùm tentaret si qua res esset cibi ;* où l'on voit que *aliqua res cibi* fait connoître par analogie que *du pain*, c'est *aliqua res panis*, *paululùm panis*, quelque chose, une partie, un portion du pain. C'est ainsi que les Anglois, au lieu de dire : *donnez-moi du pain*, se servent d'une expression, dont le sens est : *donnez-moi quelque pain*. Pour la même raison, ils disent : *j'ai vu quelques hommes*, au lieu de, *j'ai vu des hommes*.

Ainsi, l'usage de sous-entendre quelque nom générique avant *de*, *du*, *des*, qui commencent une phrase, n'étoit pas inconnu aux Latins. Lentulus écrit à Cicéron de s'intéresser à sa gloire, de faire valoir dans le Sénat & ailleurs,

Digitized by Google

tout ce qui pourroit lui faire honneur. *De noſtra dignitate velim tibi ut ſemper curæ ſit* [Cicer.]. Il eſt évident que *de noſtra dignitate* ne peut être le nominatif de *curæ ſit*. Cependant, ce verbe *ſit*, étant à un mode fini, doit avoir un nominatif. Ainſi, Lentulus avoit dans l'eſprit *ratio*, ou *ſermo de noſtra dignitate*, l'intérêt de ma gloire ; & quand même on ne trouveroit pas, en ces occaſions, de mot convenable à ſuppléer, l'eſprit n'en ſeroit pas moins occupé d'une idée, que les mots énoncés dans la phraſe réveillent, mais qu'ils n'expriment point ; telle eſt l'analogie, tel eſt l'ordre de l'analyſe de l'énonciation. Ainſi, nos Grammairiens manquent d'exactitude, quand ils diſent que la prépoſition, dont nous parlons, ſert à marquer le nominatif, lorſqu'on ne veut que déſigner une partie de la choſe.

Ils ne prennent pas garde que les prépoſitions ne ſçauroient entrer dans le diſcours, ſans marquer un rapport ou relation entre deux termes, entre un mot & un mot. Par exemple, la prépoſition *pour* marque un motif, une fin, une raiſon ; mais, enſuite, il faut énoncer l'objet, qui eſt le terme de ce motif ; & c'eſt ce qu'on appelle le complément de la prépoſition. Ainſi, *il travaille pour la patrie*, *la patrie* eſt le complément de *pour*. Ces deux mots *pour la patrie* font un ſens particulier, qui a rapport à *travaille* ; & ce dernier a rapport au ſujet de la prépoſition, *le Roi travaille pour la patrie*. Il en eſt de même des prépoſitions *de* & *à*. *Le livre de pierre eſt beau*. *Pierre* eſt le complément de *de* ; & ces deux mots *de Pierre* ſe rapportent à livre, qu'ils déterminent ; c'eſt-à-dire, qu'ils donnent à ce mot le ſens particulier qu'il a dans l'eſprit, & qui, dans l'énonciation, le rend ſujet de l'attribut qui le ſuit. C'eſt de ce livre que l'on dit qu'il eſt *beau*.

A eſt auſſi une prépoſition, qui, entr'autres uſages, marque un rapport d'attribution ; *donner ſon cœur à Dieu*, *parler à quelqu'un*, *dire ſa penſée à ſon ami*.

Cependant, nos Grammairiens, pour l'ordinaire, ne regardent ces deux mots que comme des particules, qui ſervent, ſelon eux, à décliner nos noms. L'une eſt, dit-on, la marque du génitif, & l'autre celle du datif. Mais, n'eſt-il pas plus ſimple & plus analogue au procédé des langues, dont les noms ne changent point leur dernière ſyllabe, de n'y admettre, ni cas, ni déclinaiſon, & d'obſerver ſeulement comment ces langues énoncent les mêmes vues de l'eſprit, que les Latins font connoître par la différence des terminaiſons ? Tout cela ſe fait, ou par la place du mot, ou par le ſecours des prépoſitions.

Les Latins n'ont que ſix cas ; cependant, il y a bien plus de rapports à marquer. Ce plus, ils l'énoncent par le ſecours de leurs prépoſitions. Hé bien, quand le ſecours du mot ne peut pas nous ſervir à faire connoître le rapport, que nous avons à marquer, nous faiſons alors ce que les La-

Digitized by Google

tins faiſoient au défaut d'une déſinence ou terminaiſon particulière. Comme nous n'avons point de terminaiſon deſtinée à marquer le génitif, nous avons recours à une prépoſition. Il en eſt de même du rapport d'attribution. Nous le marquons par la prépoſition *à*, ou par la prépoſition *pour*, & même par quelques autres; & les Latins marquoient ce rapport par une terminaiſon particulière, qui faiſoit dire que le mot étoit alors au datif.

Nos Grammairiens ne nous donnent que ſix cas, ſans doute parce que les Latins n'en ont que ſix. Notre accuſatif, dit-on, eſt toujours ſemblable au nominatif. Hé, y a-t-il autre choſe qui les diſtingue, ſinon la place? L'un ſe met avant, l'autre après le verbe. Dans l'une & dans l'autre occaſion, le nom n'eſt qu'une ſimple dénomination. Le génitif, ſelon nos Grammaires, eſt auſſi toujours ſemblable à l'ablatif. Le datif a le privilége d'être ſeul avec le prétendu article *à*. Mais, *de* & *à* ont toujours un complément comme les autres prépoſitions, & ont également des rapports particuliers à marquer. Par conſéquent, ſi *de* & *à* ſont des cas, *ſur*, *par*, *pour*, *ſous*, *dans*, *avec*, & les autres prépoſitions devroient en faire auſſi. Il n'y a que le nombre déterminé des ſix cas Latins, qui s'y oppoſe.

Il eſt certain que notre *de* & notre *a* ne ſont que des prépoſitions; & pour le prouver, il ſuffit de montrer qu'elles viennent, l'une de la prépoſition Latine *de*, & l'autre de *ad* ou de *à*.

Les Latins ont fait de leur prépoſition *de* le même uſage, que nous faiſons de notre *de*. Or, ſi en Latin *de* eſt toujours prépoſition, le *de* François doit l'être auſſi toujours.

1.° Le premier uſage de cette prépoſition eſt de marquer l'extraction; c'eſt-à-dire, d'où une choſe eſt tirée, d'où elle vient, d'où elle a pris ſon nom. Ainſi, nous diſons, *un temple de marbre*, *un pont de pierre*, *un homme du peuple*, *les femmes de notre ſiécle*.

2.° Et par extenſion; cette prépoſition ſert à marquer la propriété. *Le livre de Pierre*; c'eſt-à-dire, le livre, tiré d'entre les choſes, qui appartiennent à Pierre.

C'eſt, ſelon ces acceptions, que les Latins ont dit: *templum de marmore ponam*, [Virg.] je ferai bâtir un temple de marbre. *Fuit in tectis de marmore templum*, [Id.] il y avoit dans ſon palais un temple de marbre. *Tota de marmore*, [Id.] tout de marbre.

Les Latins, au lieu de l'adjectif, ſe ſont donc ſervis de la prépoſition *de*, ſuivie du nom. Ainſi de *marmore* eſt équivalent à *marmoreum*. C'eſt ainſi qu'Ovide, au lieu de dire *ætas ferrea*, a dit: *de duro eſt ultima ferro*, le dernier âge eſt l'âge de fer. Il faut remarquer qu'il venoit de dire: *aurea prima ſata eſt ætas*; enſuite, *ſubiit argentea proles*, & encore *ahenea proles*. Il dit enfin, dans le même ſens, *de duro eſt ultima ferro*.

Il eſt évident que dans la phra-

Digitized by Google

le d'Ovide, *ætas de ferro, de ferro* n'eſt point au génitif. Pourquoi donc, dans la phraſe Françoiſe l'*âge de fer, de fer* ſeroit-il au génitif? Dans cet exemple, la prépoſition *de* n'étant point accompagnée de l'article, ne ſert avec *fer*, qu'à donner à âge une qualification adjective.

Ne partis expers eſſet de noſtris bonis. [Ter.]

Afin qu'il ne fût pas privé d'une partie de nos biens. *Reliquum de ratiuncula*, [Id.] un reſte de compte. *Portenta de genere hoc*, [Lucret.] les monſtres de cette eſpèce. *Declamator de ludo*, [Cic.] déclamateur du lieu d'exercice. *Primus de plebe*, [Tit. Liv.] le premier du peuple. *Mulieres de noſtro ſæculo*, [Auſon.] les femmes de notre ſiécle.

Cette couronne, que les ſoldats de Pilate mirent ſur la tête de J. C., eſt appellée, dans S. Marc, *ſpineam coronam*, & dans Saint Matthieu & dans S. Jean, *coronam de ſpinis*. Et cent autres exemples que l'on pourroit citer ici. Nous diſons *que les Romains ont été ainſi appellés de Romulus*; & n'eſt-ce pas dans le même ſens que Virgile a dit: *Romulus excipiet gentem, Romanoſque ſuo de nomine dicet*?

3.° *De* ſe prend auſſi en Latin & en François pour *pendant*; *de die, de nocte*, de jour, de nuit.

4.° *De* s'emploie encore pour *touchant, au regard de. Si res de amore meo ſecundæ eſſent*, [Ter.] ſi les affaires de mon amour alloient bien. *Legati de pace*, [Cæſ.] des envoyés touchant la paix; pour parler de paix. *De argento ſomnium*, [Ter.] à l'égard de l'argent, néant.

5.° *De* ſe dit pour *à cauſe de, pour. Nos amas de fidicina iſthac*, [Ter.] vous m'aimez à cauſe de cette muſicienne. *Rapto de fratre dolentis*, [Horat.] inconſolable de la mort, ou à cauſe de la mort de ſon frere.

6.° Cette prépoſition ſert à former des façons de parler adverbiales. *De integro*, [Cic.] de nouveau. *De induſtria*, [Ter.] de propos délibéré, à deſſein.

Ainſi, l'uſage que les Latins ont fait de cette prépoſition, a donné lieu à celui que nous en faiſons. Les autorités, qu'on vient de rapporter, doivent ſuffire, ce me ſemble, pour détruire le préjugé répandu dans toutes nos Grammaires, que notre *de* eſt la marque du génitif. Car, enfin, puiſqu'en Latin *templum de marmore*, *pannus de lana*, &c. *de* n'eſt qu'une prépoſition avec ſon complément à l'ablatif, pourquoi ce même *de* paſſant dans la langue Françoiſe, avec un pareil complément, ſe trouveroit-il tranſformé en particule? Et pourquoi ce complément, qui eſt à l'ablatif en Latin, ſe trouveroit-il au génitif en François?

La prépoſition *de* eſt employée le plus ſouvent à la qualification & à la détermination; c'eſt-à-dire, qu'elle ſert à mettre en rapport le mot qui qualifie, avec celui qui eſt qualifié. *Un palais de Roi, un courage de héros.*

Lorſqu'il n'y a que la ſimple

Digitized by Google

prépoſition *de*, ſans l'Article, la prépoſition & ſon complément ſont pris adjectivement. *Un palais de Roi*, eſt équivalent à *un palais royal*; *une valeur de héros*, équivaut à *une valeur héroïque*. C'eſt un ſens ſpécifique, ou de ſorte. Mais, quand il y a un ſens individuel ou perſonnel, ſoit univerſel, ſoit ſingulier; c'eſt-à-dire, quand on veut parler de tous les Rois perſonnellement, comme ſi l'on diſoit l'*intérêt des Rois*, ou de quelque Roi particulier, *la gloire du Roi*, *la valeur du héros que j'aime*, alors on ajoûte l'Article à la prépoſition; car, *des Rois*, c'eſt *de les Rois*; & *du héros*, c'eſt *de le héros*.

A l'égard de notre *a*, il vient le plus ſouvent de la prépoſition Latine *ad*, dont les Italiens ſe ſervent encore aujourd'hui avant une voyelle. S. Luc, pour dire que J. C. dit à ſes diſciples, ſe ſert de la prépoſition *ad*, *ait ad illos*. Les Latins diſoient également *loqui alicui*, & *loqui ad aliquem*, parler à quelqu'un; *afferre aliquid alicui*, ou *ad aliquem*, apporter quelque choſe à quelqu'un. Si de ces deux manières de s'exprimer, nous avons choiſi celle qui s'énonce par la prépoſition, c'eſt que nous n'avons point de datif.

1°. Les Latins diſoient auſſi *pertinere ad*; nous diſons de même avec la prépoſition *appartenir à*.

2.° Notre prépoſition *à* vient auſſi quelquefois de la prépoſition Latine *à* ou *ab*; *auferre aliquid alicui*, ou *ab aliquo*, ôter quelque choſe à quelqu'un. On dit également *eripere aliquid alicui* ou *ab aliquo*; *petere veniam à Deo*, demander pardon à Dieu.

On doit donc regarder *de* & *à* comme de ſimples prépoſitions, auſſi-bien que *par*, *pour*, *avec*, &c. Les unes & les autres ſervent à faire connoître en François les rapports particuliers, que l'uſage les a chargées de marquer, ſauf à la langue Latine à exprimer autrement ces mêmes rapports.

A l'égard de *le*, *la*, *les*, nous n'en ferons pas une claſſe particulière de mots ſous le nom d'Articles. Nous les placerons avec les adjectifs prépoſitifs, qui ne ſe mettent jamais qu'avant les ſubſtantifs, & qui ont chacun un ſervice, qui leur eſt propre. On pourroit les appeller prénoms.

La deſtination des prénoms, ou adjectifs métaphyſiques, c'eſt de marquer, non des qualités phyſiques des objets, mais ſeulement des points de vues de l'eſprit, ou des faces différentes ſous leſquelles l'eſprit conſidére le même mot; tels ſont *tout*, *chaque*, *nul*, *aucun*, *quelque*, *certain*, & dans le ſens de *quidam*, *un*, *ce*, *cet*, *cette*, *ces*, *le*, *la*, *les*, auxquels on peut joindre encore les adjectifs poſſeſſifs, tirés des pronoms perſonnels; tels ſont *mon*, *ma*, *mes*, & les noms de nombre cardinal, *un*, *deux*, *trois*, &c.

Nous mettrons donc *le*, *la*, *les*, au rang de ces prénoms ou adjectifs métaphyſiques. Pourquoi les ôter de la claſſe de ces adjectifs?

Ils ſont adjectifs, puiſqu'ils modifient leur ſubſtantif, & qu'ils le

Digitized by Google

ſont prendre dans une acception particulière, individuelle, & perſonnelle. Ce ſont des adjectifs métaphyſiques, puiſqu'ils marquent, non des qualités phyſiques, mais une ſimple vue particulière de l'eſprit.

Preſque tous nos Grammairiens nous diſent que *le*, *la*, *les*, ſervent à faire connoître le genre des noms, comme ſi c'étoit-là une propriété, qui fût particulière à ces petits mots. Quand on a un adjectif à joindre à un nom, on donne à cet adjectif, ou la terminaiſon maſculine, ou la terminaiſon féminine, ſelon ce que l'uſage nous en a appris. Si nous diſons *le ſoleil* plutôt que *la ſoleil*, comme les Allemands, c'eſt que nous ſçavons qu'en François *ſoleil* eſt du genre maſculin; c'eſt-à-dire, qu'il eſt dans la claſſe des noms de choſes inanimées, auxquels l'uſage a conſacré la terminaiſon des adjectifs, déjà deſtinée aux noms des mâles, quand il s'agit des animaux. C'eſt pourquoi, lorſque nous parlons du ſoleil, nous diſons *le ſoleil* plutôt, que *la ſoleil*; par la même raiſon que nous dirions *beau ſoleil*, *brillant ſoleil*, plutôt que *belle ſoleil*, ou *brillante ſoleil*.

Au reſte, quelques Grammairiens mettent *le*, *la*, *les*, au rang des pronoms; mais, ſi le pronom eſt un mot qui ſe met à la place du nom, dont il rappelle l'idée, *le*, *la*, *les*, ne ſeront pronoms que lorſqu'ils feront cette fonction. Alors, ces mots vont tous ſeuls & ne ſe trouvent point avec le nom qu'ils repréſentent. *La vertu eſt aimable; aimez-là.* Le premier *la* eſt adjectif métaphyſique, ou, comme on dit, Article. Il précéde ſon ſubſtantif *vertu*; il perſonnifie la vertu; il la fait regarder comme un individu métaphyſique. Mais, le ſecond *la*, qui eſt après *aimez*, rappelle la vertu; & c'eſt pour cela qu'il eſt pronom, & qu'il va tout ſeul. Alors, *la* vient de *illam*, elle.

C'eſt la différence du ſervice, ou emploi des mots, & non la différence matérielle du ſon, qui les fait placer en différentes claſſes. C'eſt ainſi que l'infinitif des verbes eſt ſouvent nom; *le boire*, *le manger*.

Mais, ſans quitter nos mots, ce même ſon *la* n'eſt-il pas auſſi quelquefois un adverbe, qui répond aux adverbes Latins *ibi*, *hâc*, *iſtâc*, *illâc*; *il demeure là*; *il va là?* N'eſt-il pas encore un nom ſubſtantif, quand il ſignifie une note de muſique? Enfin, n'eſt-il pas auſſi une particule explétive, qui ſert à l'énergie? *Ce jeune homme là*, *cette femme là*.

A l'égard de *un*, *une*, dans le ſens de *quelque* ou *certain*, en Latin *quidam*, c'eſt encore un adjectif prépoſitif, qui déſigne un individu particulier, tiré d'une eſpèce, mais ſans déterminer ſingulièrement quel eſt cet individu, ſi c'eſt Pierre ou Paul. Ce mot nous vient auſſi du Latin, *quis eſt is homo*, *unus ne amator?* [Plaut.] quel eſt cet homme, eſt-ce-là un amoureux? *Hic eſt unus ſervus violentiſſimus*; [Id.] c'eſt un eſclave emporté. *Sicut unus pater familias*, [Cic.] comme un pere de famille. *Fortè unam adſpicio*

Digitized by Google

adoleſcentulam, [Ter.] j'apperçois par hazard une jeune fille. Donat, qui a commenté Térence dans le tems que la langue Latine étoit encore une langue vivante, dit ſur ce paſſage, que Térence a parlé ſelon l'uſage ; & que s'il a dit *unam*, une, au lieu de *quamdam*, certaine ; c'eſt que telle étoit, dit-il, & telle eſt encore la manière de parler. Ce mot n'eſt donc en François que ce qu'il étoit en Latin.

La Grammaire générale de Port-Royal veut que *un* ſoit Article indéfini ; & ce mot ne nous paroît pas plus Article indéfini que *tout*, Article univerſel, ou *ce*, *cette*, *ces*, Articles définis.

De l'emploi & de l'uſage que l'on doit faire de ce que l'on appelle pour l'ordinaire Articles.

Nous ne répéterons pas ici les réflexions qu'on vient de faire ſur ces petits mots. Il nous ſuffit d'obſerver 1.° que nous regardons *le*, *la*, *les*, comme de ſimples adjectifs métaphyſiques, auſſi bien que *ce*, *cet*, *cette*, *un*, *quelque*, &c. 2.° Que nous conſidérons *de* comme une prépoſition, qui, comme *par*, *pour*, *avec*, *ſans*, ſert à tourner l'eſprit vers deux objets, & à faire appercevoir le rapport qu'il y a entre l'un & l'autre ; 3.° Qu'enfin il faut décompoſer *au*, *aux*, *du*, *des*, & faire attention à la deſtination & à la nature de chacun des mots décompoſés. Nous allons maintenant deſcendre dans un certain détail.

Tout diſcours eſt compoſé de divers ſens particuliers, énoncés par des aſſemblages de mots, qui forment des propoſitions ; & les propoſitions ſont des périodes. Or, toute propoſition a ou une étendue univerſelle, ou une étendue particulière, ou enfin une étendue ſingulière.

1.° Si celui qui parle, donne un ſens univerſel au ſujet de ſa propoſition ; c'eſt-à-dire, s'il applique quelque qualificatif à tous les individus d'une eſpèce, alors l'étendue de la propoſition eſt univerſelle, ou, ce qui eſt la même choſe, la propoſition eſt univerſelle.

2.° Si l'individu dont on parle, n'eſt pas déterminé expreſſément, alors, on dit que la propoſition eſt particulière. Elle n'a qu'une étendue particulière ; c'eſt-à-dire, que ce que l'on dit, n'eſt dit que d'un ſujet, qui n'eſt pas déſigné expreſſément.

3.° Enfin, une propoſition eſt ſingulière, lorſque le ſujet ; c'eſt-à-dire, la perſonne ou la choſe dont on parle, dont on juge, eſt un individu ſingulier déterminé. Alors, l'attribut de la propoſition ; c'eſt-à-dire, ce qu'on juge du ſujet, n'a qu'une étendue ſinguliere, ou, ce qui eſt la même choſe, ne doit s'entendre que de ce ſujet.

Dans chacun de ces trois cas, notre langue nous fournit un prénom, deſtiné à chacune de ces vues particulières de notre eſprit. Voyons donc l'effet propre, ou le ſervice particulier de ces prénoms.

Digitized by Google

I. *Tout homme eſt animal ; chaque homme eſt animal.* Voilà chaque individu de l'eſpèce humaine, qualifié par *animal*, qui alors ſe prend adjectivement. Car, *tout homme eſt animal ;* c'eſt-à-dire, *tout homme végète, eſt vivant, ſe meut, a des ſenſations.* En un mot, tout homme a les qualités, qui diſtinguent l'animal de l'être inſenſible. Ainſi, *tout*, étant le prépoſitif d'un nom appellatif, donne à ce nom une extenſion univerſelle ; c'eſt-à-dire, que ce que l'on dit alors du nom, par exemple, d'*homme*, eſt cenſé dit de chaque individu de l'eſpèce. La propoſition eſt donc univerſelle.

Remarquez ces trois façons de parler : *tout homme eſt ignorant ; tous les hommes ſont ignorans ; tout homme n'eſt que foibleſſe. Tout homme ;* c'eſt-à-dire, chaque individu de l'eſpèce humaine, quelque individu que ce puiſſe être de l'eſpèce humaine. Alors, *tout* eſt un pur adjectif. *Tous les hommes ſont ignorans ;* c'eſt encore le même ſens. Ces deux propoſitions ne ſont différentes que par la forme. Dans la première, *tout* veut dire *chaque.* Elle préſente la totalité diſtributivement ; c'eſt-à-dire, qu'elle prend, en quelque ſorte, les individus l'un après l'autre ; au lieu que *tous les hommes* les préſente collectivement tous enſemble. Alors, *tous* eſt un prépoſitif, deſtiné à marquer l'univerſalité *de les hommes. Tous* a ici une ſorte de ſignification adverbiale avec la forme adjective. C'eſt ainſi que le participe tient du verbe & du nom. *Tous ;* c'eſt-à-dire, *univerſellement, ſans exception ;* ce qui eſt ſi vrai, qu'on peut ſéparer *tous* de ſon ſubſtantif, & le joindre au verbe. Quinault, parlant des oiſeaux, dit :

En amour ils ſont tous
Moins bêtes que nous.

Et voilà pourquoi, en ces phraſes, l'Article *les* ne quitte point ſon ſubſtantif, & ne ſe met pas avant *tous. Tout l'homme ;* c'eſt-à-dire, l'homme *en entier*, l'homme *entièrement*, l'homme conſidéré comme un individu ſpécifique. *Nul, aucun*, donnent auſſi une extenſion univerſelle à leur ſubſtantif, mais dans un ſens négatif. *Nul homme, aucun homme n'eſt immortel.* On nie l'immortalité de chaque individu de l'eſpèce humaine. La propoſition eſt univerſelle, mais négative ; au lieu qu'avec *tous*, ſans négation, la propoſition eſt univerſelle affirmative. Dans les propoſitions dont nous parlons, *nul* & *aucun* étant adjectifs du ſujet, doivent être accompagnés d'une négation. *Nul homme n'eſt exempt de la néceſſité de mourir.*

II. *Tout, chaque, nul, aucun*, ſont donc la marque de la généralité ou univerſalité des propoſitions. Mais, ſouvent ces mots ne ſont pas exprimés, comme quand on dit : *les François ſont polis ; les Italiens ſont politiques.* Alors, ces propoſitions ne ſont que moralement univerſelles, *de more, ut ſunt mores ;* c'eſt-à-dire, ſelon ce qu'on voit communément parmi les hommes. Ces propoſitions

ſont

Digitized by Google

ſont auſſi appellées *indéfinies*, parce que d'un côté, on ne peut pas aſſurer qu'elles comprennent, généralement & ſans exception, tous les individus dont on parle. D'un autre côté, on ne peut pas dire non plus qu'elles excluent tel ou tel individu. Ainſi, comme les individus compris & les individus exclus ne ſont pas préciſément déterminés, & que ces propoſitions ne doivent être entendues que du plus grand nombre, on dit qu'elles ſont indéfinies.

III. *Quelque*, *un*, marquent auſſi un individu de l'eſpèce, dont on parle. Mais, ces prénoms ne déſignent pas ſingulièrement cet individu. *Quelque homme eſt riche. Un ſçavant m'eſt venu voir.* On parle d'un individu de l'eſpèce humaine; mais, on ne détermine pas ſi cet individu eſt *Pierre* ou *Paul.* C'eſt ainſi qu'on dit *une certaine perſonne*, *un particulier*; & alors *particulier* eſt oppoſé à *général* & à *ſingulier.* Il marque à la vérité un individu, mais un individu, qui n'eſt pas déterminé ſingulièrement. Ces propoſitions ſont appellées particulières.

Aucun, ſans négation, a auſſi un ſens particulier dans les vieux livres, & ſignifie quelqu'un, *quiſpiam*, *non nullus*, *non nemo.* Ce mot eſt encore en uſage en ce ſens parmi le peuple & dans le ſtyle de Palais: *aucuns ſoûtiennent*, *quidam affirmant.*

On, ſert auſſi aux propoſitions particulières. *On m'a dit*; c'eſt-à-dire, *quelqu'un m'a dit*, *un homme m'a dit.* Car, *on* vient de *homme*; & c'eſt par cette raiſon que pour éviter le bâillement, ou la rencontre de deux voyelles, on dit ſouvent l'*on*, comme on dit l'*homme*, *ſi l'on.* Dans pluſieurs autres langues, le mot qui ſignifie *homme*, ſe prend auſſi en un ſens indéfini comme notre *on. De*, *des*, qui ſont des prépoſitions extractives, ſervent auſſi à faire des prépoſitions particulières. *Des philoſophes*, ou *d'anciens philoſophes ont cru qu'il y avoit des antipodes*; c'eſt-à-dire, *quelques-uns des philoſophes*, ou *un certain nombre d'anciens philoſophes*, ou en vieux ſtyle, *certains philoſophes.*

IV. *Ce*, marque un individu déterminé, qu'il préſente à l'imagination. *Ce livre*, *cet homme*, *cette femme*, *cet enfant.*

V. *Le*, *la*, *les*, indiquent que l'on parle, 1.° ou d'un tel individu réel, que l'on tire de ſon eſpèce, comme quand on dit *le roi*, *la reine*, *le ſoleil*, *la lune*; 2.° Ou d'un individu métaphyſique & par imitation ou analogie; *la vérité*, *le menſonge*, *l'eſprit*; c'eſt-à-dire, le génie; *le cœur*; c'eſt-à-dire, la ſenſibilité; *l'entendement*, *la volonté*, *la vie*, *la mort*, *la nature*, *le mouvement*, *le repos*, *l'être en général*, *la ſubſtance*, *le néant.*

C'eſt ainſi que l'on parle de l'eſpèce tirée du genre, auquel elle eſt ſubordonnée, lorſqu'on la conſidére par abſtraction, & pour ainſi-dire, en elle-même, ſous la forme d'un tout individuel & métaphyſique. Par exemple, quand on dit que *parmi les animaux*, *l'homme ſeul eſt raiſonnable*,

Digitized by Google

l'homme eſt là un individu ſpécifique.

C'eſt encore ainſi, que, ſans parler d'aucun objet réel en particulier, on dit par abſtraction, *l'or eſt le plus précieux des métaux; le fer ſe fond & ſe forge; le marbre ſert d'ornement aux édifices*, &c. Ces mots, *l'or*, *le fer*, *le marbre*, ſont pris dans un ſens individuel, mais métaphyſique & ſpécifique; c'eſt-à-dire, que ſous un nom ſingulier, ils comprennent tous les individus d'une eſpèce; enſorte que ces mots ne ſont proprement que les noms de l'idée exemplaire du point de réunion ou concept, que nous avons dans l'eſprit, de chacune de ces eſpèces d'êtres.

C'eſt par une pareille opération de l'eſprit, que l'on perſonnifie ſi ſouvent *la nature* & l'*art*.

Ces noms d'individus ſpécifiques ſont fort en uſage dans l'apologue, *le loup & l'agneau*, *l'homme & le cheval*. On ne fait parler, ni aucun loup, ni aucun agneau particulier. C'eſt un individu ſpécifique & métaphyſique, qui parle avec un autre individu. Ajoûtons ici quelques obſervations à l'occaſion de ces noms ſpécifiques.

1.° Quand un nom d'eſpèce eſt pris adjectivement, il n'a pas beſoin d'Article. *Tout homme eſt animal; homme* eſt pris ſubſtantivement. C'eſt un individu ſpécifique, qui a ſon prépoſitif *tout*. Mais, *animal* eſt pris adjectivement. Ainſi, il n'a pas plus de prépoſitif, que tout autre adjectif n'en auroit, & l'on dit ici *animal*, comme l'on diroit *mortel*, *ignorant*.

(*a*) C'eſt ainſi que l'Écriture dit que *toute chair eſt foin*, *omnis caro fœnum*; c'eſt-à-dire, peu durable, périſſable, corruptible; & c'eſt ainſi que nous diſons d'un homme ſans eſprit, qu'il eſt *bête*.

2.° Le nom d'eſpèce n'admet pas l'Article, lorſqu'il eſt pris ſelon ſa valeur indéfinie ſans aucune extenſion ni reſtriction, ou application individuelle; c'eſt-à-dire, qu'alors le nom eſt conſidéré indéfiniment comme *ſorte*, comme *eſpèce*, & non comme un individu ſpécifique. C'eſt ce qui arrive ſur tout lorſque le nom d'eſpèce, précédé d'une prépoſition, forme un ſens adverbial, avec cette prépoſition, comme quand on dit *par jalouſie*, *avec prudence*, *en préſence*.

C'eſt dans ce même ſens indéfini que l'on dit, *avoir peur*, *avoir honte*, *faire pitié* On dira donc ſans Article: *cheval eſt un nom d'eſpèce; homme eſt un nom d'eſpèce*. Et l'on ne dira pas: *le cheval eſt un nom d'eſpèce; l'homme eſt un nom d'eſpèce*; parce que le prénom *le* marqueroit que l'on voudroit parler d'un individu, ou d'un nom conſidéré individuellement.

3.° C'eſt par la même raiſon que le nom d'eſpèce n'a point de prépoſitif, lorſqu'avec le ſecours de la prépoſition *de*, il ne fait que l'office de ſimple qualificatif d'eſpèce; c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne

(*a*) Iſaï. c. 40. v. 6.

Digitized by Google

ſert qu'à déſigner qu'un tel individu eſt de telle eſpèce. *Une montre d'or ; un homme de robe ; un marchand de vin ; une action de clémence ; une femme de piété.*

4.° Mais, quand on perſonnifie l'eſpèce, qu'on en parle comme d'un individu ſpécifique, ou qu'il ne s'agit que d'un individu particulier, tiré de la généralité de cette même eſpèce, alors le nom d'eſpèce, étant conſidéré individuellement, eſt précédé d'un prénom. *La peur trouble la raiſon ; la peur que j'ai de mal faire ; l'animal eſt plus parfait que l'être inſenſible ; jouer du violon.* On regarde alors le violon, comme tel inſtrument particulier, & on n'a point d'individu à qualifier adjectivement.

Ainſi, on dira dans le ſens qualificatif adjectif, *un rayon d'eſpérance, un ſentiment d'amour, un rayon de gloire ;* au lieu que ſi l'on perſonnifie, *la gloire, l'amour*, on dira avec un prépoſitif :

Un Héros que la gloire éléve
N'eſt qu'à demi récompenſé ;
Et c'eſt peu, ſi l'amour n'acheve
Ce que la gloire a commencé.

Quinault.

On dira de même : *j'ai acheté une tabatière d'or, & j'ai fait faire une tabatière d'un or, ou de l'or qui m'eſt venu d'Eſpagne.* Dans le premier exemple, *d'or* eſt qualificatif indéfini, ou plutôt c'eſt un qualificatif pris adjectivement ; au lieu que dans le ſecond, *de l'or*, ou *d'un or*, il s'agit d'un tel *or*. C'eſt un qualificatif individuel ; c'eſt un individu de l'eſpèce de l'or.

On dit d'un prince ou d'un miniſtre, *qu'il a l'eſprit de gouvernement. De gouvernement* eſt un qualificatif pris adjectivement. On veut dire que ce miniſtre gouverneroit bien, dans quelque païs que ce puiſſe être, où il ſeroit employé ; au lieu que ſi l'on diſoit de ce miniſtre *qu'il a l'eſprit du gouvernement ; du gouvernement* ſeroit un qualificatif individuel de l'eſprit de ce miniſtre. On le regarderoit comme propre ſinguliérement à la conduite des affaires du païs particulier, où on le met en œuvre.

Il faut donc bien diſtinguer le qualificatif ſpécifique adjectif, du qualificatif individuel. *Une tabatière d'or*, voilà un qualificatif adjectif. *Une tabatière de l'or que*, &c., ou *d'un or que*, &c., c'eſt un qualificatif individuel. C'eſt un individu de l'eſpèce de l'or. L'eſprit eſt occupé de deux ſubſtantifs, 1. de la tabatière, 2. de l'or particulier dont elle a été faite.

Obſervez qu'il y a auſſi des individus collectifs, ou plutôt des noms collectifs, dont on parle, comme ſi c'étoient autant d'individus particuliers. C'eſt ainſi que l'on dit, *le peuple, l'armée, la nation, le parlement.*

On conſidére ces mots là comme noms d'un tout, d'un enſemble. L'eſprit les regarde par imitation comme autant de noms d'individus réels, qui ont pluſieurs parties ; & c'eſt par cette raiſon que lorſque quelqu'un de ces mots eſt le ſujet d'une propoſition, les Logiciens

Digitized by Google

disent que la proposition est singulière.

On voit donc que *le* annonce toujours un objet considéré individuellement par celui qui parle, soit au singulier, *la maison de mon voisin*, soit au pluriel, *les maisons d'une telle ville sont bâties de brique.*

Ce ajoûte à l'idée de *le*, en ce qu'il montre, pour ainsi dire, l'objet à l'imagination, & suppose que cet objet est déjà connu, ou qu'on en a parlé auparavant. C'est ainsi que Cicéron a dit: *Quid est enim hoc ipsum diù?* [Orat. pro Marcello] Qu'est-ce en effet que ce long-tems?

5.° *Mon, ma, mes; ton, ta, tes; son, sa, ses;* ne sont que de simples adjectifs, tirés des pronoms personnels. Ils marquent que leur substantif a un rapport de propriété avec la première, la seconde, ou la troisième personne. Mais de plus, comme ils sont eux-mêmes adjectifs prépositifs, & qu'ils indiquent leurs substantifs, ils n'ont pas besoin d'être accompagnés de l'Article *le*. Que si l'on dit *le mien, le tien, le sien;* c'est que ces mots sont alors des pronoms substantifs. On dit proverbialement que *le mien* & *le tien* sont peres de la discorde.

6.° Les noms de nombre cardinal, *un, deux*, &c. font aussi l'office de prénoms, ou d'adjectifs prépositifs. *Dix soldats, cent écus.*

Mais, si l'adjectif numérique & son substantif font ensemble un tout, une sorte d'individu collectif, & que l'on veuille marquer que l'on considére ce tout sous quelque vue de l'esprit, autre encore que celle de nombre; alors le nom de nombre est précédé de l'Article ou prénom, qui indique ce nouveau rapport. (*a*) Le jour de la multiplication des pains, les Apôtres dirent à J. C.: *Nous n'avons que cinq pains & deux poissons.* Voilà *cinq pains & deux poissons* dans un sens numérique absolu. Mais ensuite, l'Évangéliste ajoûte que J. C., prenant *les cinq pains & les deux poissons, les bénit.* Voilà *les cinq pains & les deux poissons* dans un sens relatif à ce qui précéde. Ce sont les cinq pains & les deux poissons, dont on avoit parlé d'abord. Cet exemple doit bien faire sentir que *le, la, les; ce, cet, cette, ces*, ne sont que des adjectifs, qui marquent le mouvement de l'esprit, qui se tourne vers l'objet particulier de son idée.

Les prépositifs désignent donc des individus déterminés dans l'esprit de celui qui parle. Mais, lorsque cette première détermination n'est pas aisée à appercevoir par celui, qui lit ou qui écoute, ce sont les circonstances, ou les mots qui suivent, qui ajoûtent ce que l'Article ne sçauroit faire entendre. Par exemple, si je dis: *je viens de Versailles, j'y ai vu le Roi*, les circonstances font connoître que je parle de notre Auguste Monarque. Mais, si je voulois faire entendre que j'y ai vu le *Roi de Pologne*, je serois obligé

(*a*) Luc. c. 9. v. 13.

Digitized by Google

d'ajoûter *de Pologne* à *le Roi*. De même, si en lisant l'histoire de quelque monarchie ancienne ou étrangère, je voyois qu'en un tel tems *le Roi fit telle chose*, je comprendrois bien que ce seroit le Roi du royaume, dont il s'agiroit.

DES NOMS PROPRES.

Les noms propres n'étant pas des noms d'espèces, nos peres n'ont pas cru avoir besoin de recourir à l'Article pour en faire des noms d'individus, puisque par eux-mêmes ils ne sont que cela.

Il en est de même des êtres inanimés, auxquels on adresse la parole. On voit ces êtres, puisqu'on leur parle. Ils sont présens au moins à l'imagination. On n'a donc pas besoin d'Article, pour les tirer de la généralité de leur espèce, & en faire des individus.

Coulez, ruisseau, coulez, fuyez-nous.

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux!

Fille des plaisirs, triste goutte.

Des Houlières.

Cependant, quand on veut appeller un homme ou une femme du peuple, qui passe, on dit communément *l'homme, la femme; écoutez la belle fille, la belle enfant.* Je crois qu'il y a alors une ellipse. *Écoutez, vous qui êtes la belle fille, la belle enfant, vous qui êtes l'homme à qui je veux parler.*

C'est ainsi qu'en Latin, un adjectif, qui paroît devoir se rapporter à un vocatif, est pourtant quelquefois au nominatif. Nous disons fort bien en Latin, selon Sanctius, *deffende me, amice mi*, & *deffende me, amicus meus.* Térence dit: *ô vir fortis, atque amicus!* c'est-à-dire, *ô quam tu es vir fortis atque amicus!* Donat trouve cela plus énergique que si Térence eût dit *amice.* M. Dacier traduit *ô le brave homme, & le bon ami!* on sous-entend *que tu es.*

Les Grecs mettent souvent l'Article avant les noms propres, sur tout dans les cas obliques, & quand le nom ne commence pas la phrase; ce qu'on peut remarquer dans l'énumération des ancêtres de J. C. au premier chapitre de S. Matthieu. Cet usage des Grecs fait bien voir que l'Article leur servoit à marquer l'action de l'esprit, qui se tourne vers un objet; n'importe que cet objet soit un nom propre ou un nom appellatif. Pour nous, nous ne mettons pas l'Article, sur tout avant les noms propres personnels. Surquoi nous allons faire quelques remarques.

I. Si, par figure, on donne à un nom propre une signification de nom d'espèce, & qu'on applique ensuite cette signification, alors on aura besoin de l'Article. Par exemple, si vous donnez au nom d'*Alexandre* la signification de *conquérant* ou de *héros*, vous direz que Charles XII a été l'*Alexandre de son siécle.* C'est ainsi qu'on dit les Cicérons, les Démosthènes; c'est-à-dire, les grands orateurs, tels que Cicéron & Démosthène.

Dieu est le nom du souverain être; mais, si, par rapport à ses divers attributs, on en fait une

Digitized by Google

ſorte de nom d'eſpèce, on dira *le Dieu de miſéricorde*, *le Dieu des Chrétiens*.

II. Il y a un très-grand nombre de noms propres, qui, dans leur origine, n'étoient que des noms appellatifs. Par exemple, *ferté*, qui vient par ſyncope de *fermeté*, ſignifioit autre fois *citadelle*. Ainſi, quand on vouloit parler d'une citadelle particulière, on diſoit *la ferté* d'un tel endroit; & c'eſt de-là que nous viennent la ferté-Imbault, la ferté-Milon.

Meſnil eſt auſſi un vieux mot, qui ſignifioit *maiſon de campagne*, *village*, du Latin *manile*, & *maſnile* dans la baſſe Latinité. C'eſt de-là que nous viennent les noms de tant de petits bourgs, appellés *le Meſnil*. Il en eſt de même de *le Mans*, *le Perche*, &.

Il y auſſi pluſieurs qualificatifs, qui ſont devenus noms propres d'hommes, tels que *le blanc*, *le noir*, *le brun*, *le beau*, *le bel*, *le blond*, *le bon*, *le grand*, &c. Ces noms conſervent leurs prénoms, quand on parle de la femme. *Madame le Blanc*; c'eſt-à-dire, femme de M. le Blanc.

III. Quand on parle de certaines femmes, on ſe ſert du prénom *la*, parce qu'il y a un nom d'eſpèce ſous-entendu. *La le Maire*; c'eſt-à-dire, *l'actrice*, *le Maire*.

IV. C'eſt peut-être par la même raiſon qu'on dit, *le Taſſe*, *l'Arioſte*, *le Dante*, en ſous-entendant le Poëte; & qu'on dit, *le Titien*, *le Carrache*, en ſous-entendant le peintre; ce qui nous vient des Italiens.

Qu'il nous ſoit permis d'obſerver ici que les noms propres de famille ne doivent être précédés de la prépoſition *de*, que lorſqu'ils ſont tirés de noms de terre. Car, nous avons en France des maiſons très-illuſtres & très-anciennes, dont le nom n'eſt point précédé de la prépoſition *de*, parce que ce nom n'a pas été tiré d'un nom de terre. C'eſt un nom de famille ou maiſon.

Quelquefois, les noms propres ſont accompagnés d'adjectifs, ſur quoi il y a quelques obſervations à faire.

I. Si l'adjectif eſt un nom de nombre ordinal, tel que *premier*, *ſecond*, & qu'il ſuive immédiatement ſon ſubſtantif, comme ne faiſant enſemble qu'un même tout, alors, on ne fait aucun uſage de l'Article. Ainſi, on dit, *François premier*, *Charles ſecond*, *Henri quatre*, pour *quatrième*.

II. Quand on ſe ſert de l'adjectif pour marquer une ſimple qualité du ſubſtantif qu'il précéde, alors, l'Article eſt mis avant l'adjectif, *le ſçavant Scaliger*, *le galant Ovide*, *l'éloquent Cicéron*, *le docte Arnauld*.

III. De même, ſi l'adjectif n'eſt ajoûté que pour diſtinguer le ſubſtantif des autres, qui portent le même nom, alors l'adjectif ſuit le ſubſtantif; & cet adjectif eſt précédé de l'Article; *Henri le Grand*, *Louis le Juſte*, où l'on voit que *le* tire *Henri* & *Louis* du nombre des autres *Henri* & des autres *Louis*, & en fait des individus particuliers.

IV. On dit auſſi avec le comparatif & avec le ſuperlatif rela-

Digitized by Google

tif ; *Homère le meilleur poëte de l'Antiquité, Varron le plus ſçavant des Romains.*

Il paroît par les obſervations qu'on vient de faire, que, lorſqu'à la ſimple idée du nom propre on joint quelque autre idée, ou que le nom, dans ſa première origine, a été tiré d'un nom d'eſpèce, ou d'un qualificatif, qui a été adapté à un objet particulier par le changement de quelques lettres, alors on a recours au prépoſitif par une ſuite de la première origine. C'eſt ainſi que nous diſons *le paradis ;* terme, qui, à la lettre, ſignifie un jardin planté d'arbres, qui portent toute ſorte d'excellens fruits, & par extenſion, un lieu de délices.

C'eſt par la même raiſon qu'on dit *l'enfer*, qui eſt un lieu bas, *d'inferus, via infera*, la rue d'enfer, rue inférieure par rapport à une autre, qui eſt au-deſſus ; *l'univers, univerſus orbis ; l'être univerſel, l'aſſemblage de tous les êtres.*

DES NOMS DE PAÏS.

Les noms de païs, de royaumes de provinces, de montagnes, de rivières, entrent ſouvent dans le diſcours ſans article comme noms qualificatifs ; *Le royaume de France, de Navarre.* En d'autres occaſions, ils prennent l'article, ſoit qu'on ſous-entende alors *terre*, qui eſt exprimé dans *Angleterre*, ſoit qu'on ſous-entende *région, païs, montagne, fleuve, rivière, &c.* Ils prennent ſur tout l'article, quand ils ſont perſonnifiés ; *l'intérêt de la France, la politeſſe de la France.*

Quoi qu'il en ſoit, voici des exemples où l'on verra quel eſt aujourd'hui l'uſage à l'égard de ces mots. Le lecteur, ſelon qu'il le jugera à propros, pourra s'en tenir ſimplement à cet uſage, ou bien chercher à faire l'application des principes, que nous avons établis, s'il trouve qu'il y ait lieu.

NOMS PROPRES employés ſeulement avec une prépoſition ſans l'article.

Royaume *de France.*
Iſle *de Candie.*
Royaume *de Valence.*
Il vient *de Pologne.*
Il eſt allé *en Perſe, en Suede.*
Il eſt revenu *d'Eſpagne, de Perſe.*
Il demeure *en Italie, & à Malte.*
Les modes *de France, de Suede.*
Les vins *dEſpagne, de Champagne.*
Les fromages *d'Auvergne, de Brie.*
Chevaux *de Barbarie.*
A mon retour *d'Allemagne.*
L'empire *d'Occident.*

NOMS PROPRES employés avec l'article.

La France.
L'Eſpagne.
L'Angleterre.
La Chine.
Le Japon.
Le Dannemarc.
Il eſt parti *du Pérou.*
Il revient *de la Chine.*
Il demeure *au Japon.*

Digitized by Google

Il eſt allé *à la Chine, aux Indes.*
La politeſſe *de la France.*
L'intérêt *de l'Eſpagne.*
Il vient *de la Flandre Françoiſe.*

On dit par oppoſition. *Le mont Parnaſſe, le mont Valérien ;* au lieu qu'on dit *la montagne de Tarare, les montagnes des Pyrénées,* qu'oiqu'on diſe *les monts Pyrénées.* On dit *le fleuve Don,* & *la rivière de Seine ;* & ainſi de quelques autres ; ſur quoi il faut conſulter l'uſage.

REMARQUES

Sur les phraſes ſuivantes : *Il a de l'argent, il a bien de l'eſprit ; il a beaucoup d'argent, il n'a point d'or.*

I. *L'or, l'argent, l'eſprit,* peuvent être conſidérés, ainſi que nous l'avons obſervé, comme des individus ſpécifiques. Alors, chacun de ces individus eſt regardé comme un tout, dont on peut tirer une portion. Ainſi, *il a de l'argent ;* c'eſt-à-dire, *il a une portion* de ce tout qu'on appelle *argent.* La prépoſition *de* eſt alors extractive d'un individu comme la prépoſition Latine *ex* ou *de.*

C'eſt ainſi que Plaute a dit *credo ego illic ineſſe auri & argenti largiter ;* en ſous-entendant χρῆμα, *rem auri,* je crois qu'il y a de l'or & de l'argent en abondance. *Bien* eſt autant adverbe que *largiter.* La valeur de l'adverbe tombe ſur le verbe *ineſſe largiter, il y a bien.* Les adverbes modifient le verbe & n'ont jamais *de complément,* ou, comme on diroit, *de régime.* C'eſt pourquoi, nous diſons, *il a bien,* comme nous dirions, *il a véritablement.* Nos peres diſoient, *il a merveilleuſement de l'eſprit.*

II. A l'égard de *il a beaucoup d'argent, d'eſprit ; il n'a point d'argent, d'eſprit ;* il faut obſerver que ces mots, *beaucoup, peu, pas, point, rien, ſorte, eſpece, tant, moins, plus, que,* lorſqu'il vient de *quantum,* comme dans ces vers :

Que de mépris vous avez l'un pour l'autre !
Et que vous avez de raiſon !

Ces mots, dis-je, ne ſont point des adverbes. Ils ſont de véritables noms, du moins dans leur origine ; & c'eſt pour cela qu'ils ſont modifiés par un ſimple qualificatif indéfini, qui, n'étant point pris individuellement, n'a pas beſoin d'article. Il ne lui faut que la ſimple prépoſition pour le mettre en rapport avec *beaucoup, peu, rien, pas, point, ſorte, &c. Beaucoup* vient, ſelon Nicot de *bella,* c'eſt-à-dire, *bona & magna copia,* une belle abondance, comme on dit une belle récolte. Ainſi, *d'argent, d'eſprit,* ſont les qualificatifs de *coup,* en tant qu'il vient de *copia.* Il a abondance *d'argent, d'eſprit.*

M. Ménage dit que ce mot eſt formé de l'adjectif *beau* & du ſubſtantif *coup.* Mais, quelque étymologie qu'on lui donne, on voit que ce n'eſt que par abus qu'il eſt conſidéré comme un adverbe,

Digitized by Google

On dit : *Il eſt meilleur de beaucoup ;* c'eſt-à-dire, ſelon *un beaucoup*, où l'on voit que la prépoſition décele le ſubſtantif.

Peu, ſignifie *petite quantité.* On dit *le peu*, *un peu*, *de peu*, *à peu*, *quelque peu.* Tous les Analogiſtes ſoûtiennent qu'en Latin, avec *parum*, on ſous-entend *ad* ou *per ;* & qu'on dit *parumper*, comme on dit *tecum*, en mettant la prépoſition après le nom. Ainſi, nous diſons, *un peu de vin*, comme les Latins diſoient *parum vini ;* enſorte que, comme *vini* qualifie *parum* ſubſtantif, notre *de vin* qualifie *peu* par le moyen de la prépoſition *de.*

Rien, vient de *rem*, accuſatif de *res.* Les langues, qui ſe ſont formées du Latin, ont ſouvent pris des cas obliques pour en faire des dénominations directes ; ce qui eſt fort ordinaire en Italien. Nos peres diſoient *ſur toutes riens.* Aujourd'hui, *rien* veut dire *aucune choſe.* On ſous-entend la négation, & on l'exprime même ordinairement. *Ne dites rien ; ne faites rien.* On dit : *Le rien vaut mieux que le mauvais.* Ainſi, *rien de bon, ni de beau, c'eſt aucune choſe de bon, aliquid boni.*

De bon & *de beau* ſont donc des qualificatifs de *rien.* Alors, *de bon* & *de beau*, étant pris dans un ſens qualificatif de ſorte ou d'eſpece, n'ont point d'article ; au lieu que, ſi l'on prenoit *bon* & *beau* individuellement, ils ſeroient précédés d'un prénom. *Le beau vous touche ; j'aime le vrai.* Nos peres, pour exprimer le ſens négatif, ſe ſervirent d'abord, comme en Latin, de la ſimple négative *ne.* Dans la ſuite, pour donner plus de force & plus d'énergie à la négation, ils y ajoûtérent quelqu'un des mots, qui ne marquent que de petits objets ; tels que, *grain*, *goutte ; mie*, *brin*, *pas*, *point. Je n'en ai grain ni goutte ;* c'eſt-à-dire, *je n'en ai pour la valeur ou la groſſeur d'un grain ;* car, il y a toujours quelque mot de ſous-entendu dans ces occaſions. Ainſi, quoique ces petits mots, *pas*, *point*, *grain*, *&c.* ſervent à la négation, ils n'en ſont pas moins de vrais ſubſtantifs. *Je ne veux pas ou point ;* c'eſt-à-dire, je ne veux cela, même de la longeur d'un *pas*, ni de la groſſeur d'un *point. Je n'irai point, non ibo ;* c'eſt comme ſi l'on diſoit : *je ne ferai un pas pour y aller ; je ne m'avancerai d'un point.*

On doit regarder *ne pas*, *ne point*, comme le *nihil* des Latins. *Nihil* eſt compoſé de deux mots, de la négation *ne* & de *hilum*, qui ſignifie la petite marque noire, que l'on voit au bout d'une feve. Les Latins diſoient : *Hoc nos neque pertinet hilum*, [Lucret.] Il y a une prépoſition ſous-entendue avant *hilum*, *nequidem*, κατα *hilum ; cela ne nous intéreſſe en rien*, pas même de la valeur de la petite marque noire d'une feve. Un ancien poëte, parlant des vains efforts, que fait Siſyphe dans les enfers, pour élever une groſſe pierre ſur le haut d'une montagne dit :

Siſyphus verſat
Saxum ſudans nitendo, neque proficit hilum.

Digitized by Google

Sisyphe, après bien des efforts, ne se trouve pas avancé de la grosseur de la petite marque noire d'une féve.

Les Latins disoient aussi : Ne pas faire plus de cas de quelqu'un ou de quelque chose, qu'on n'en fait de ces petits floccons de laine ou de soie, que le vent emporte, *flocci facere ;* c'est-à-dire, *facere rem flocci.*

Or, comme dans la suite le *hilum* des Latins s'unit si fort avec la négation *ne*, que ces deux mots n'en firent plus qu'un seul, *nihilum*, *nihil*, *nil*, & que *nihil* se prend souvent pour le simple *non*, *nihil circuitione usus es*, [Terent.] Vous ne vous êtes pas servi de circonlocution, de même, notre *pas* & notre *point* ne sont plus regardés dans l'usage que comme des particules négatives, qui accompagnent la négation *ne*, mais qui ne laissent pas de conserver toujours des marques de leur origine.

Ainsi, comme *nihil*, en Latin, est souvent suivi d'un qualificatif, *nil falsi dixi*, *mi senex*, [Ter.] Je n'ai rien dit de faux, *nihil gratiæ*, *nihil incommodi*, *nihil lucri*, *nihil sancti ;* de même, le *pas* & le *point*, étant pris pour une très-petite quantité, pour *un rien*, sont suivis en François d'un qualificatif ; *il n'a pas de pain*, *d'argent*, *d'esprit.* Ces noms *pain*, *argent*, *esprit*, étant alors des qualificatifs indéfinis, ils ne doivent point avoir de prépositif.

Les éclaircissemens, que l'on vient de donner, pourront servir à résoudre les principales difficultés, qne l'on pourroit avoir au sujet des Articles. Cependant, on croit devoir ajoûter ici des exemples, qui ne seront point inutiles dans les cas pareils.

NOMS construits sans prénom ni prépositon à la suite d'un verbe, dont ils sont le complément.

Souvent, un nom est mis sans prénom ni prépositon après un verbe qu'il détermine ; ce qui arrive en deux occasions. 1.° Parce que le nom est pris alors dans un sens indéfini, comme quand on dit : *Il aime à faire plaisir*, *à rendre service ;* car il ne s'agit pas alors *d'un tel plaisir* ni *d'un tel service particulier.* En ce cas, on diroit : *faites-moi ce plaisir* ou *le plaisir ; rendez-moi ce service*, ou *le service*, ou *un service*, qui &c. 2.° Cela se fait aussi souvent pour abréger par ellipse, ou dans des façons de parler familières & proverbiales, ou enfin parce que les deux mots ne font qu'une sorte de mot composé ; ce qui sera facile à démêler dans les exemples suivans.

Avoir *faim*, *soif*, *dessein*, *honte*, *coûtume*, *pitié*, *compassion*, *froid*, *chaud*, *mal*, *besoin*, *envie.*

Chercher *fortune*, *malheur,*

Courir *fortune*, *risque.*

Demander *raison*, *vengeance*, *grace*, *pardon*, *justice.*

Dire *vrai*, *faux*, *matines*, *vêpres.*

Donner *prise*, *parole*, *avis*, *caution*, *quittance*, *leçon*, *congé*, *prise*, *audien*

Échapper *il l'a échapé belle ;*

Digitized by Google

c'eſt-à-dire, *peu s'en eſt fallu qu'il ne lui ſoit arrivé quelque malheur.*

Entendre *raiſon, raillerie, malice, vépres.*

Faire *réflexion, honte, honneur, peur, plaiſir, choix, bonne mine, cas de quelqu'un, alliance, marché, proviſion, face.*

Gagner *gros.*

Mettre *ordre, fin.*

Parler *raiſon, Latin, François.*

Porter *envie, témoignage, coup, bonheur, malheur.*

Prendre *garde, patience, ſéance, médecine, congé, part, conſeil.*

Rendre *viſite, ſervice.*

Sçavoir *lire, vivre, chanter.*

Tenir *parole, bon, ferme.*

NOMS conſtruits avec une prépoſition ſans Article.

Donner *à ſon fils.*

Il demeure *à Rome, à Athènes, à Paris, à Berlin.*

Il eſt arrivé *à bon port, à minuit.*

Il eſt *à jeun, à vépres.*

Il demande une livre *de pain.*

Il n'a pas *de pain.*

Un peu *de pain.*

Beaucoup *de vin.*

Une grande quantité *de pain.*

Vivre *de pain.*

Vivre *ſans pain.*

Se conduire *par ſentiment.*

Parler *avec eſprit, avec grace, avec facilité.*

Agir *par dépit, par colere, par amour, par foibleſſe.*

En fait *de Phyſique. Phyſique* eſt pris là dans un ſens ſpécifique qualificatif de *fait.*

NOMS conſtruits avec l'Article ou prénom ſans prépoſition.

Ce que j'aime le mieux. C'eſt le pain. [Individu ſpécifique], *apportez le pain.* Voilà *le pain*, qui eſt le complément immédiat ou régime naturel du verbe; ce qui fait voir que, quand on dit: *Apportez* ou *donnez-moi* du pain, alors, il y a ellipſe; *donnez-moi une portion, quelque choſe du pain.* C'eſt le ſens individuel partitif.

Tous les pains du marché, ou collectivement, *tout le pain du marché ne ſuffiroit pas pour, &c.*

Donnez-moi un pain; emportons quelques pains pour le voyage.

NOMS conſtruits avec la prépoſition & l'Article.

Donnez-moi du pain; c'eſt-à-dire, *de le pain.* Encore un coup, il y a une ellipſe dans les phraſes pareilles; car, la choſe donnée ſe joint au verbe *donner*, ſans le ſecours d'une prépoſition. Ainſi, *donnez-moi du pain*, c'eſt *donnez-moi quelque choſe de le pain*, de ce tout ſpécifique individuel qu'on appelle pain.

Le nombre des pains, que vous avez apportés, n'eſt pas ſuffiſant. Voilà bien des pains, de les pains individuellement; c'eſt-à-dire, conſidérés comme faiſant chacun un être à part.

Digitized by Google

REMARQUES

Sur l'uſage de l'Article, quand l'adjectif précede le ſubſtantif, ou quand il eſt après le ſubſtantif.

Si un nom ſubſtantif eſt employé dans le diſcours avec un adjectif, il arrive, ou que l'adjectif précede le ſubſtantif, ou qu'il le ſuit.

L'adjectif n'eſt ſéparé de ſon ſubſtantif, que lorſque le ſubſtantif eſt le ſujet de la propoſition, & que l'adjectif en eſt affirmé dans l'attribut; *Dieu eſt tout-puiſſant. Dieu* eſt le ſujet; *tout-puiſſant*, qui eſt dans l'attribut, en eſt ſéparé par le verbe *eſt*, qui, ſelon notre manière d'expliquer la propoſition, fait partie de l'attribut; car ce n'eſt pas ſeulement *tout-puiſſant* que je juge de Dieu, j'en juge qu'il *eſt*, qu'il exiſte tel.

Lorſqu'une phraſe commence par un adjectif ſeul, par exemple, *ſçavant en l'art de regner, ce Prince ſe fit aimer de ſes ſujets & craindre de ſes voiſins;* il eſt évident qu'alors on ſous-entend, *ce Prince, qui étoit ſçavant &c;* c'eſt pourquoi, *ſçavant en l'art de regner*, eſt une propoſition incidente, implicite, je veux dire, dont tous les mots ne ſont pas exprimés. En réduiſant ces propoſitions à la conſtruction ſimple, on voit qu'il n'y a rien contre le régles, & que ſi dans la conſtruction uſuelle on préfere la façon de parler élliptique, c'eſt que l'expreſſion en eſt plus ſerrée & plus vive.

Quand le ſubſtantif & l'adjectif ſont enſemble le ſujet de la propoſition, ils forment un tout inſéparable. Alors, les prépoſitifs ſe mettent avant celui des deux qui commence la phraſe. Ainſi, on dit:

1.° Dans les propoſitions univerſelles, *tout homme, chaque homme, tous les hommes, nul homme, aucun homme.*

2.° Dans les propoſitions indéfinies, *les Turcs, les Perſans, les hommes ſçavans, les ſçavans philoſophes.*

3.° Dans les propoſitions particulières, *quelques hommes, certaines perſonnes ſoûtiennent; un ſçavant m'a dit; des ſçavans m'ont dit,* en ſous-entendant *quelques-uns* ou *un certain nombre*, ou quelque autre mot.

4.° Dans les propoſitions ſingulieres, *le ſoleil eſt levé; la lune eſt dans ſon plein; cet homme, cette femme, ce livre.*

Ce que nous venons de dire des noms, qui ſont ſujets d'une propoſition, ſe doit auſſi entendre de ceux, qui ſont le complément immédiat de quelque verbe, ou de quelque prépoſition; *déteſtons tous les vices; pratiquons toutes les vertus, dans le ciel, ſur la terre.*

Nous avons dit: *le complément immédiat;* nous entendons par là tout ſubſtantif, qui fait un ſens avec un verbe ou une prépoſition, ſans qu'il y ait aucun mot ſous-entendu entre l'un & l'autre. Car quand on dit; *Vous aimez des ingrats; des ingrats* n'eſt pas le complément immédiat de *aimez.*

Digitized by Google

La conſtruction entiere eſt : *vous aimez certaines perſonnes, qui ſont du nombre des ingrats, ou quelques-uns des ingrats, de les ingrats, quoſdam ex* ou *de ingratis*. Ainſi, *des ingrats* énonce une partition. C'eſt un ſens partitif.

Mais, dans l'une ou dans l'autre de ces deux occaſions ; c'eſt-à-dire, quand l'adjectif & le ſubſtantif ſont le ſujet de la propoſition, ou qu'ils ſont le complément d'un verbe ou de quelque prépoſition, en quelles occaſions faut-il n'employer que cette ſimple prépoſition, & en quelles occaſions faut-il y joindre l'article, & dire *du* ou *de le* & *des* ; c'eſt-à-dire *de les ?*

La grammaire générale dit qu'avant les ſubſtantifs on dit *des*, *des animaux*, & qu'on dit *de*, quand l'adjectif précéde, *de beaux lits*. Mais, cette regle n'eſt pas générale ; car, dans le ſens qualificatif indéfini, on ſe ſert de la ſimple prépoſition *de*, même avant le ſubſtantif, ſur tout quand le nom qualifié eſt précédé du prépoſitif *un* ; & on ſe ſert de *des* ou *de les*, quand le mot qui qualifie, eſt pris dans un ſens individuel, *les lumières des philoſophes anciens*, ou *des anciens philoſophes*.

Nous allons terminer nos réflexions par une liſte d'exemples, dont le Lecteur judicieux pourra faire uſage, & juger des principes, que nous avons établis.

Noms avec l'Article compoſé ; c'eſt-à-dire, avec la prépoſition & l'Article.

Les ouvrages de Cicéron ſont pleins *des idées les plus ſaines*. [De les idées] voilà *idées* dans le ſens individuel.

Faites vous *des principes*. [C'eſt le ſens individuel.]

Défaites vous *des préjugés* de l'enfance.

Cet arbre porte *des fruits excellens*.

Les eſpèces différentes *des animaux* qui ſont ſur la terre. [Sens individuel univerſel.]

Entrez dans le détail *des régles* d'une ſaine dialectique.

Ces raiſons ſont *des conjectures* bien foibles.

Faire *des mots nouveaux*.

Choiſir *des fruits excellens*.

Chercher *des détours*.

Se ſervir *des termes établis par l'uſage*.

Évitez l'air *de l'affectation*. [Sens individuel métaphyſique.]

Charger ſa mémoire *des phraſes* de Cicéron.

Diſcours ſoûtenus par *des expreſſions fortes*.

Plein *des ſentimens les plus beaux*.

Il a recueilli *des préceptes* pour la langue & pour la morale.

Servez-vous *des ſignes*, dont nous ſommes convenus.

Le choix *des études*.

Les connoiſſances ont toujours été l'objet *de l'eſtime, des louanges, & de l'admiration des hommes*.

Les richeſſes *de l'eſprit* ne peuvent être acquiſes que par l'étude.

Digitized by Google

Les biens *de la fortune* ſont fragiles.

L'enchaînement *des preuves* fait qu'elles plaiſent, & qu'elles perſuadent.

C'eſt par la méditation ſur ce qu'on lit, qu'on acquiert *des connoiſſances nouvelles.*

Les avantages *de la mémoire.*

La mémoire *des faits* eſt la plus brillante.

La mémoire eſt le tréſor *de l'eſprit*, le fruit *de l'attention & de la réflexion.*

Le but *des bons maîtres* doit être de cultiver l'eſprit de leurs diſciples.

On ne doit propoſer *des difficultés* que pour faire triompher la vérité.

Le goût *des hommes* eſt ſujet à des viciſſitudes.

Il n'a pas beſoin *de la leçon*, que vous voulez lui donner.

NOMS avec la ſeule prépoſition.

Les ouvrages de Cicéron ſont pleins *d'idées ſaines.*

Idées ſaines, eſt dans le ſens ſpécifique indéfini, général de ſorte.

Nos connoiſſances doivent être tirées *de principes évidens.* [Sens ſpécifique où le ſubſtantif précede.]

N'avez-vous point *de préjugé* ſur cette queſtion ?

Cet arbre porte *d'excellens fruits*, [ſens de ſorte.]

Il y a différentes eſpèces *d'animaux* ſur la terre, différentes ſortes *de poiſſons.*

Il entre dans un grand détail *de regles frivoles.* Voilà le ſubſtantif qui précede. C'eſt le ſens ſpécifique indéfini.

On ne parle *d'aucunes régles particulieres.* C'eſt le ſens de ſorte.

Ces raiſons ſont *de foibles conjectures.*

Faire *de nouveaux mots.*

Choiſir *d'excellens fruits.*

Chercher *de longs détours*,

Ces exemples peuvent ſervir *de modeles.*

Évitez tout ce qui a un air *d'affectation.*

Charger ſa mémoire *de phraſes.*

Diſcours ſoûtenus par *de vives expreſſions.*

Plein *de ſentimens.*

Recueil *de préceptes*, pour la langue & pour la morale.

Nous ſommes obligés d'uſer *de ſignes extérieurs* pour nous faire entendre.

Il a fait un choix *de livres*, qui.

C'eſt un ſujet *d'eſtime*, *de louanges*, *& d'admiration.*

Il y a au Pérou une abondance prodigieuſe *de richeſſes inutiles.*

Des biens *de fortune.* [La Bruyere caract.]

Il y a, dans ce livre, un admirable enchaînement *de preuves ſolides.* [Sens de ſorte.]

C'eſt par la méditation qu'on acquiert *de nouvelles connoiſſances.*

Il y a différentes ſortes *de mémoire.*

Il n'a qu'une mémoire *de faits*, & ne retient aucun raiſonnement.

Préſence *d'eſprit*; la mémoire *d'eſprit & de raiſon* eſt plus utile que

Digitized by Google

les autres ſortes *de mémoire.*

Il a un air *de maître* qui choque.

Il a fait un recueil *de difficultés*, dont il cherche la ſolution.

Une ſociété *d'hommes choiſis* [*d'hommes choiſis* qualifie la ſociété adjectivement.]

Il n'a pas beſoin *de leçons.*

Céſar n'eut pas beſoin *d'exemples.*

ARTICLES DE FOI DES JUIFS. On en compte treize pour l'ordinaire, & on croit qu'ils furent dreſſés par Maimonide ſur la fin du onzième ſiécle de l'Ére Chrétienne. Tous les Juifs généralement les adoptérent, & ſont obligés de vivre & de mourir dans cette créance. *Voyez* Foi.

ARTIMAS, *Artimas*, (*a*) Ἀρτίμας, gouverneur de Lydie, du tems de Xénophon, qui parle de lui, dans ſon hiſtoire de l'expédition de Cyrus.

ARTIMPASE, *Artimpaſa*, Ἀρτίμπασα, (*b*) nom d'une divinité que les Scythes honoroient. C'étoit Vénus Céleſte, qu'ils appelloient ainſi.

ARTIPOS, *Artipos*, Ἀρτίπους; (*c*) c'eſt-à-dire, qui a bon pied, qui a les pieds légers. C'eſt l'épithéte, que l'on a donnée à Mars.

ARTISQUE, *Artiſcus*, (*d*) Ἀρτισκὸς, fleuve de Thrace, qui paſſoit au travers du païs des Odryſes. On remarque que Darius étant arrivé ſur les bords de ce fleuve, montra un certain lieu à ſon armée, & commanda que chacun y mît une pierre en paſſant; & lorſque toutes les troupes eurent exécuté ce commandement, il ſe trouva en ce lieu de grands monceaux de pierre. Darius en partit auſſi-tôt.

ARTISTE, *Artificioſus*, & dans la baſſe Latinité *Artiſta.* On entend par Artiſte, un ouvrier qui excelle dans ceux d'entre les arts méchaniques, qui ſuppoſent de l'intelligence. On donne auſſi ce nom à celui qui, dans certaines ſciences, moitié pratiques, moitié ſpéculatives, en entend très-bien la partie pratique. Tel eſt un chimiſte, qui ſçait exécuter adroitement les procédés, que d'autres ont inventés.

Les Artiſtes furent conſidérés des Anciens, comme on peut le voir à l'Article des arts. *Voyez* Art.

ARTOCRÉAS, *Artocreas.* (*e*) On croit que ce mot du ſatyrique Perſe veut plutôt dire de la chair hachée avec du pain, qu'un pâté.

ARTONTE, *Artontes*, (*f*) Ἀρτόντης, fils de Mardonius, célebre général des Perſes. On dit que cet Artonte fit de riches préſens à Dionyſophane d'Éphèſe & à quelques autres Ioniens, parce qu'ils avoient été ſoigneux de donner la ſépulture à ſon pere.

ARTOPHAGUS, *Artopha-*

(*a*) Xenoph. pag. 427.
(*b*) Herod. L. IV. c. 59.
(*c*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. I. pag. 278.
(*d*) Herod. L. IV. c. 92.
(*e*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. III. pag. 118.
(*f*) Pauſ. pag. 545.

Digitized by Google

gus, Ἀρτοφάγος, (*a*) nom d'un rat, dont il eſt parlé dans le combat des grenouilles & des rats par Homère. Ce nom eſt formé de ἄρτος, *panis*, pain, & φάγω, *manduco*, je mange.

ARTOPHYLAX, *Artophylax*, autrement Bouvier. *Voyez* Bouvier.

ARTORIUS, *Artorius*. (*b*) Juvenal, dans ſa troiſième ſatyre, parle d'un Artorius. C'étoit un homme de la lie du peuple, qui avoit trouvé le ſecret d'amaſſer de grandes richeſſes.

ARTORIUS, *Artorius*, (*c*) ſoldat Romain. S'étant engagé imprudemment dans un portique du temple, pendant le ſiége de Jéruſalem, & ne voyant aucun moyen d'en ſortir, pour ne pas s'y laiſſer envelopper & conſumer par les flammes, il propoſa à Lucius, ſon ami & ſon compagnon, que s'il vouloit le recevoir entre ſes bras, lorſqu'il ſe jetteroit du haut en bas, il le feroit ſon héritier, & lui donneroit tous ſes biens. Lucius accepta ce parti. Il accourut à lui, & lui conſerva la vie. Mais, il fut lui-même ſi accablé de ce grand poids, qu'il en mourut à l'heure même.

(*d*) Il y eut un médecin d'Auguſte du nom d'Artorius. On dit que la nuit avant la bataille qui ſe donna contre Brutus & Caſſius, 42 ans avant J. C., Minerve lui parla en ſonge, & lui commanda d'aller voir Auguſte, qui étoit malade, & de lui dire de ſa part que, malgré ſon indiſpoſition, il ne laiſſât pas de ſe trouver à la bataille. Artorius périt depuis dans un naufrage, l'année même de la bataille d'Actium, ou celle qui ſuivit cette bataille.

Voſſius s'eſt trompé, en ce qu'il n'a point diſtingué cet Artorius d'un autre médecin du même Auguſte. C'eſt Artorius Muſa, frere d'Euphorbe, médecin du jeune Juba, roi de Numidie. Il guérit cet Empereur, qui lui fit élever une ſtatue près de celle d'Eſculape.

ARTOXARE, (*e*) l'un des trois Eunuques, qui s'étoient emparés de toute la puiſſance à la cour de Darius Nothus. Mais, Artoxare dominoit ſur les autres, & en étoit le chef. Il avoit ſçu obſerver le foible de Darius, pour gagner ſa confiance. Il avoit étudié toutes ſes paſſions pour les favoriſer & le gouverner par elles. Il ne l'occupoit que de plaiſirs & d'amuſemens pour s'attirer toute l'autorité. Enfin, ſous le nom & ſous la protection de la reine Paryſatis, des volontés de laquelle il ſe montroit fidele eſclave, il diſpoſoit de toutes les affaires de l'Empire, & tout ſe régloit par ſes ordres.

Enivré par l'autorité ſouveraine, que lui donnoit la faveur de ſon maître, il ſe mit en tête de ſe rendre ſouverain, au lieu de premier miniſtre qu'il étoit, & forma

(*a*) Homer. Batrach.
(*b*) Juven. Satyr. 3. v. 29.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 474.
(*d*) Paterc. L. II. c. 70.
(*e*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 404, 405.

le

Digitized by Google

le deſſein de ſe défaire de Darius, & de monter ſur le trône. Mais, ſa trame ayant été découverte, il fut arrêté, & mis entre les mains de Paryſatis, qui lui fit ſouffrir les plus cruels & les plus honteux ſupplices.

ARTUCHAS, *Artuchas*, (*a*) Ἀρτούχας, gouverneur de la province d'Hyrcanie, du tems de Cyrus.

ARTYLAS, *Artylas*, (*b*) pere du tyran Ariſtodème, étoit Phigalien.

ARTYPHIUS, *Artyphius*, fils d'Artabane. Il commandoit les Gandariens & les Dadices dans l'armée de Xerxès. Ce Prince fut tué par Artabane, qui forma enſuite une conſpiration contre Artaxerxe. Mais, elle fut découverte, & le traître puni de mort. Artyphius, pour le venger, prit les armes avec les autres conjurés, & après s'être bien battu, il fut enfin tué.

ARTYPHIUS, *Artyphius*, (*c*) fils de Mégabyſe & d'Amytis, fille de Xerxès I. Il ſe diſtingua, dès le vivant de ſon pere, par ſa bravoure. Il eut enſuite divers emplois; & enfin, ſous le regne de Darius Ochus, étant mécontent du gouvernement, il écouta la propoſition que lui fit Arſite, frere du Roi, de ſe révolter.

Artyphius avoit apparemment un gouvernement dans l'Aſie mineure. Il battit deux fois les troupes qu'on fit marcher contre lui; mais, il fut battu à ſon tour; & les ſoldats Grecs, qu'il tenoit à la ſolde d'Arſite, ſe laiſſérent débaucher, ſans qu'il pût retenir plus de trois Miléſiens. Un ſi terrible changement l'obligea d'écouter les offres, qu'on lui porta de la part du Roi. On promit de lui conſerver la vie; mais on ne lui tint parole, qu'autant qu'il fallut de tems pour ſurprendre Arſite. Ils furent compagnons du ſupplice, comme ils l'avoient été de la révolte.

ARTYSTONE, *Artyſtone*, Ἀρτιστώνη, (*d*) fille de Cyrus. Cette Princeſſe fut mariée à Darius I, roi de Perſe. Elle étoit encore fille, lorſqu'elle l'épouſa; & ce fut de toutes ſes femmes celle que Darius aima le plus.

ARVALES [les Freres], (*e*) *Fratres Arvales*, étoient des prêtres, qui ſacrifioient pour la fertilité des champs, qu'on appelle *Arva* en Latin; d'où vient le nom d'Arvales. Voici quelle fut l'origine des freres Arvales.

Acca Larentia, nourrice de Romulus, avoit douze enfans mâles, dont l'un mourut. Pour remplacer le défunt, Romulus ſe donna à Acca Larentia pour ſon douzième fils, & prit, tant pour lui-même que pour ſes propres

(*a*) Xenoph. pag. 130.
(*b*) Pauſ. pag. 499.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 61.
(*d*) Herod. L. III. c. 88. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 112. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 65.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 36, 37. Tom. III. pag. 297. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 514. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 434.

Digitized by Google

freres, le nom de freres Arvales. Depuis ce tems-là, il y eut toujours un collége de freres Arvales, au nombre de douze. Les marques de leur sacerdoce étoient une couronne d'épis & un ornement de tête blanc. C'étoit, selon Pline, une bande blanche, qui retenoit les épis. Cet office ne se perdoit qu'avec la vie. Les exilés même & les captifs le conservoient toujours.

ARVAQUES, *Aruacci*, (*a*) Ἀρουάκκοι, peuples d'Espagne, dont la ville principale étoit Numance. Les Celtibériens, surnommés *Belli*, ayant appris l'an 153 avant J. C., que le consul Fulvius marchoit contr'eux, à la tête d'une armée de trente mille hommes, se retirérent avec leurs femmes & leurs enfans chez les Arvaques, implorant leur secours contre l'ennemi commun. Ceux-ci mirent à la tête de leurs troupes Carus, citoyen de Ségéda, l'un des plus habiles capitaines du païs. Ayant dressé des embûches aux Romains, il les attaqua, avec vingt mille hommes de pied & cinq mille chevaux. L'action fut fort vive, & le succès douteux. Il périt de chaque côté six mille hommes. Les Arvaques se retirérent la nuit suivante à Numance. Le Consul les y suivit le lendemain, & alla camper à trois milles de la ville. Il s'y donna un second combat. Les Romains eurent d'abord l'avantage, & poursuivirent les vaincus jusqu'aux portes de Numance. Mais, les éléphans, que Masinissa leur avoit envoyés, s'étant tournés contre eux-mêmes, les Arvaques, qui virent que le désordre s'étoit mis dans les troupes ennemies, sortirent de leur ville, les attaquérent vivement, & leur tuérent plus de quatre mille hommes. Ils en perdirent aussi de leur côté près de la moitié.

L'année suivante, le consul Marcellus se préparant à mettre le siége devant Nergobrix, les habitans députérent vers lui, pour lui demander la paix à telles conditions qu'il lui plairoit imposer. Il leur répondit qu'ils n'avoient point de paix à espérer, à moins que les Arvaques & les Celtibériens, surnommés *Belli*, ne se joignissent à eux pour faire la même demande. Ces peuples n'eurent pas de peine à y consentir. Le Consul leur accorda une tréve, pour leur laisser le tems d'aller se présenter au Sénat. D'autres peuples, alliés des Romains, envoyérent aussi à Rome leurs députés, pour s'opposer à la demande des premiers, ne croyant pouvoir être en sûreté qu'à l'abri des armes Romaines.

Tous les députés étant arrivés à Rome, ceux qui étoient amis du peuple, furent reçus dans la ville. Pour les Arvaques, que l'on regardoit comme ennemis, on leur ordonna de rester au de-là du Tibre, jusqu'à ce qu'on les mandât. Ils le furent bien-tôt après, & on leur donna audience.

(*a*) Appian. Alex. de Bell. Hisp. pag. 279. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 103. *& suiv.*

Digitized by Google

Quoique, dans leurs paroles, ils affectaſſent une eſpèce d'humiliation, il ne fut pas difficile d'appercevoir qu'ils ne ſe croyoient pas vaincus, & que le fond de leur cœur ne répondoit pas à ces dehors de ſoumiſſion. Ils relevoient les avantages, qu'ils avoient remportés en pluſieurs combats, & faiſoient reſſouvenir les Romains de l'inconſtance de la fortune. Ils déclarérent cependant que, ſi on leur impoſoit quelque peine, ils la ſubiroient volontiers, pourvu qu'après avoir par-là expié la faute, qu'ils avoient pu commettre par inadvertance, on les rétablît dans les mêmes droits, que T. Gracchus leur avoit accordés par le traité qu'il avoit fait avec eux.

Quand le Sénat eut entendu les députés de Marcellus, connoiſſant par leurs diſcours & par les lettres même du général, qu'il inclinoit ouvertement pour la paix, il ne jugea pas à propos de s'expliquer avec les ambaſſadeurs des Eſpagnols; & il ſe contenta de répondre que Marcellus leur feroit connoître les intentions du Sénat. Mais, en même-tems, perſuadé que l'intérêt des alliés & la gloire de la République demandoient que l'on agît avec vigueur, il donna ordre ſous main aux députés du Proconſul, qui repartoient pour l'Eſpagne, de lui déclarer qu'il eût à faire vivement la guerre aux Arvaques, & d'une manière digne du nom Romain.

Il faut conſulter l'article de Numance. On y verra quelle fut la fin de la guerre, que les Romains firent à ces peuples. Ce ne fut autre choſe que la ruine entière de leur principale ville; c'eſt-à-dire, de Numance, ruine qui entraîna celle de la nation même.

ARUAS, *Aruas*, (*a*) fils de Moïſe, ſelon Juſtin. Cet Auteur dit qu'après la mort de Moïſe, les Juifs favorables à ſon fils Aruas, l'élurent ſouverain Pontife, & enſuite Roi; & que c'eſt de-là que leur vint la coûtume, inviolablement gardée parmi eux, d'unir toujours le ſacerdoce & la royauté dans la perſonne de leurs Princes, qui, joignant la religon à la juſtice, parvinrent à une grandeur étonnante.

On voit par-là que Juſtin n'étoit guere inſtruit des coûtumes & des uſages, obſervés chez le peuple du Seigneur.

ARUBOTH, *Aruboth*, (*b*) Ἀραβώθ, païs de la Terre ſainte, ſitué dans la tribu de Juda. Du tems que Salomon regnoit ſur Iſraël, le gouvernement de ce païs fut confié à Benhéſed, qui étoit l'un des douze officiers, chargés d'entretenir la table du Roi, ainſi que toute ſa maiſon, chacun fourniſſant, un mois de l'année, tout ce qui étoit néceſſaire. Socho & toute la terre d'Épher faiſoient auſſi partie du gouvernement d'Aruboth.

Le mot *Aruboth* peut ſignifier des déſerts, ou des campagnes incultes.

ARUERIS, *Arueris*, (*c*) fils

(*a*) Juſt. L. XXXVI. c. 2.
(*b*) Reg. L. III. c. 4. v. 7, 10.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 273. Myth. par M. L'Abb. Ban. Tom. II. p. 288. 294.

Digitized by Google

d'Osiris & d'Isis, étoit un dieu des Égyptiens, qui prétendoient que sa mere, en naissant, étoit grosse de lui, parce, disoient-ils, qu'elle avoit été mariée à Osiris, pendant qu'ils étoient encore l'un & l'autre dans le ventre de celle qui les mit au monde. Quelle extravagance !

On croit communément qu'Aruéris est le même qu'Orus. Il y en a pourtant qui le font plus ancien qu'Orus, & qui le disent le modéle de l'Apollon des Grecs.

ARVERNES, *Arverni*, (*a*) Ἀρουέρνοι. D'autres lisent Ἀρόερνοι, Ἀρβέρνοι, Ἀρουβρικοί. Les Arvernes étoient un peuple de la Gaule Celtique. Ils se disoient du même sang que les Romains, & issus, comme eux, des Troyens, selon ces vers de Lucain :

Arvernique aufi Latio se dicere fratres
Sanguine ab Iliaco populi.

Les Arvernes formoient une nation des plus puissantes du païs ; car, si l'on en croit Strabon, ils avoient étendu leur domination jusqu'au territoire de Marseille & jusqu'aux Pyrénées, jusqu'à l'Océan & jusqu'au Rhin. Leur opulence répondoit à l'étendue de leur domination. On rapporte qu'un de leurs rois, nommé Luérius, pour faire parade de ses richesses, & se gagner la faveur de la multitude, semoit, en traversant une plaine, monté sur un char, les piéces d'or & d'argent, que ramassoient les milliers de Gaulois, qui le suivoient. On ajoûte que voulant donner une fête, il forma une enceinte de quinze cens pas en quarré, dans laquelle il fit placer des cuves pleines d'une liqueur précieuse, & une si prodigieuse quantité de viandes de toute espèce, que pendant plusieurs jours, ceux, qui voulurent, trouvérent de quoi manger, sans que jamais le service manquât d'un instant.

De tout tems, les Arvernes & les Éduens s'étoient disputé la souveraine puissance dans les Gaules ; & ce furent les plaintes que ces derniers portérent à Rome, qui attirérent contre les autres, les armes Romaines. En effet, les Éduens, attaqués à la fois par les Allobroges & par les Arvernes, qui avoient réuni leurs forces, eurent recours au consul Cn. Domitius Ahénobardus, qui les écouta favorablement. Tout se prépara donc à la guerre, qui se fit vivement, l'an de Rome 631, & avant J. C. 121.

Les Allobroges & les Arvernes épargnérent au général Romain la peine de venir les chercher. Ils marchérent eux-mêmes à lui, & vinrent se camper au confluent de la Sorgue & du Rhône, un peu au-dessus d'Avignon. La bataille se donna en cet endroit. Les Ro-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 7. Strab. pag. 189. *& seq.* Plin. L. IV. c. 19. L. 7. c. 50. Plut. T. I. p. 720. Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 30, 31. *& alib. pass.* Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 273. *& sniv.* Tom. VII. pag. 7. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 635. *& sniv.* Tom. XIII. pag. 48. Tom. XIX. pag. 496. *& sniv.*

Digitized by Google

mains remportérent la victoire; mais, ils en furent principalement redevables à leurs éléphans, dont la forme étrange & inusitée, effraya, & les chevaux, & les cavaliers. L'odeur des éléphans, insupportable aux chevaux, comme le remarque Tite-Live en plus d'un endroit, contribua aussi sans doute à ce désordre. Il resta, selon Orose, vingt mille Gaulois sur la place; & trois mille furent faits prisonniers.

Une si grande défaite n'abattit point le courage des deux peuples alliés. Ils firent de nouveaux efforts; & lorsque le consul Q. Fabius arriva en Gaule, les Allobroges & les Arvernes, soûtenus par des Ruténiens, allérent au-devant de lui avec une armée de deux cens mille hommes. Le Consul n'en avoit que trente mille; & Bituitus, roi des Arvernes, méprisoit si fort le petit nombre des Romains, qu'il disoit qu'ils ne pourroient pas seulement résister aux chiens, qu'il avoit dans son armée. Le succès fit voir, en cette occasion, comme en bien d'autres, quel avantage ont le bon ordre & la discipline sur la multitude.

Ce fut vers le confluent de l'Isère & du Rhône que les armées se rencontrérent. Les mémoires, qui nous restent, nous instruisent peu sur le détail de cette grande action. Il faut que les Gaulois n'aient pas soûtenu le premier choc des Romains, s'il est vrai, comme nous le trouvons dans les monumens historiques, qu'ils y perdirent au moins six-vingt mille des leurs, & que, du côté des Romains, il n'y eut que quinze hommes de tués. Le Consul remplit merveilleusement les fonctions de général dans ce combat. Il est à présumer qu'il attaqua les ennemis, lorsqu'ils passoient le Rhône, ou venoient de le passer, sans leur donner le tems de se former & de s'étendre. Une charge vigoureuse mit bientôt le trouble parmi les Gaulois, que leur multitude embarrassoit, bien loin qu'ils en pussent tirer avantage. Mais, la fuite étoit étrangement difficile. Il falloit repasser le Rhône sur deux ponts, dont l'un avoit été fait de batteaux à la hâte & peu solidement. Il rompit sous le poids de la multitude des fuyards, & causa ainsi la perte d'un nombre infini de Gaulois, qui furent noyés dans ce fleuve, dont la rapidité, comme personne ne l'ignore, est extrême; ensorte que les eaux en firent beaucoup plus périr, que le fer des vainqueurs.

Les Arvernes & les Allobroges, accablés d'un si rude coup, se déterminérent à demander la paix. Ils furent diversement traités par les Romains. Les Allobroges furent mis au nombre des sujets de l'Empire. Pour ce qui est des Arvernes & des Ruténiens, César assure que le peuple Romain leur pardonna, ne les réduisit point en province, & ne leur imposa point de tributs. On sçait que ce fameux capitaine fit en personne la guerre aux Gaulois. Et il paroît qu'il eut quelque échec au commencement de cette guerre; car, les Arvernes montroient encore, du tems de Plutarque, dans un de

Digitized by Google

leurs temples, une épée, qui y étoit appendue, comme une dépouille gagnée sur César. Il est vrai que, comme on la faisoit voir un jour à César, il se prit à rire; & ses amis le pressant de la faire ôter, il ne le voulut jamais, la regardant comme une chose sacrée.

Gergovie, selon M. Lancelot, étoit la capitale des Arvernes. Cette ville, place forte, à la défense de laquelle presque tous les Gaulois s'intéressèrent, est entièrement disparue. Toutefois, Strabon donne pour capitale aux Arvernes, la ville de Némossus, qu'il met sur la Loire, & qu'il faudroit plutôt mettre vers l'Allier, selon M. Lancelot. Ce doit être la même, qui est appellée par Ptolémée *Augustonemetum*.

Le territoire des Arvernes, qu'on nomme aujourd'hui Auvergnats, est représenté par le diocese de Clermont & par celui de Saint Flour, qui est un démembrement du premier, & du nombre des Évêchés, qui doivent leur érection au pape Jean XXII dans le quatorzième siécle.

ARVES, *Arvæ*, (*a*) ville d'Asie dans l'Hyrcanie, vers la mer Caspienne. Cette ville subsistoit du tems d'Alexandre le Grand. Ce Prince y étant arrivé, Cratère & Érygie l'y vinrent trouver, & lui amenérent Phradates, gouverneur des Tapuriens, qui fut accueilli si favorablement du Roi, qu'il servit d'exemple à plusieurs, pour éprouver sa clémence.

A environ trente stades de la ville d'Arves étoit une contrée, remplie alors de toutes sortes de provisions. Elle avoit d'excellens vignobles, & portoit des fruits en grande abondance. L'arbre, qui y étoit le plus commun, ressembloit au chêne. Tous les matins ses feuilles étoient chargées de miel; mais, si l'on ne se hâtoit de le cueillir avant le lever du soleil, cette rosée délicate se consumoit aussi-tôt, parce qu'elle ne pouvoit résister à la moindre chaleur.

ARVIRAGUS, *Arviragus*, nom d'un roi de la Grande Bretagne. On dit qu'il regnoit peu après la mort de J. C. Quelques-uns assurent que Josephe d'Arimathie, disciple secret du Sauveur, étant venu dans les Gaules, ou de son propre mouvement, ou parce qu'il avoit été exposé, avec Sainte Magdeléne, Sainte Marthe & Saint Lazare, sur un vaisseau qui aborda en Provence, passa en Angleterre, pour y prêcher la foi, vers l'an 60, sous le regne de Néron, & que le roi Arviragus lui donna quelques terres pour son habitation. Polydore Virgile dit que le lieu s'appelle aujourd'hui Glasco, & qu'il y a un monastère de Bénédictins.

On prétend que Lucius, arrière-petit-fils d'Arviragus, reçut le baptême, & établit la religion Chrétienne dans son royaume, au commencement du pontificat du pape Éleuthère. Mais, tout cela est fabuleux.

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 4.

Digitized by Google

(*a*) Il eſt fait mention d'un Arviragus dans la quatrième ſatyre de Juvénal.

ARVISIE, *Arviſium*, (*b*) promontoire de l'iſle de Chio, & célebre par ſes bons vins. Virgile en parle, & les compare au Nectar;

Vina novum fundam calathis Arviſia Nectar.

Pline, en parlant des vins excellens, nomme le vin *Thaſius* & celui de Chio, que l'on appelle auſſi *Arviſium*.

ARUM, *Arum*, ἄαρὼν, étoit pere d'Aharehel. (*c*)

ARUMA, *Aruma*, ville autrement appellée Ruma. *Voyez* Ruma.

ARUNCE, *Arunca*, (*d*) ville des Rutules. Juvénal en parle dans ſa première ſatyre. Cette ville fut la patrie du poëte Lucilius, qui, le premier, fit des ſatyres chez les Latins.

ARUNCULEIUS [CAIUS]. *Voyez* Caius.

ARUNDEL. *Voyez* Arondel.

ARUNS, *Arunς*, Ἄρρων. (*e*) frere de Lucumon, étoit fils de Démarat. Ce Démarat, natif de Corinthe, ayant été obligé de quitter ſa patrie, à cauſe de quelques ſéditions, qui s'y étoient élevées, vint ſe réfugier à Tarquinies, où il contracta un mariage, duquel ſortirent Aruns & Lucumon, qui prit dans la ſuite le nom de L. Tarquin. Aruns mourut avant ſon pere, laiſſant ſa femme groſſe. Et Démarat, qui le ſuivoit de près, ignorant la groſſeſſe de ſa bru, ne fit aucune mention de ſon petit-fils dans ſon teſtament; enſorte qu'étant né après la mort de ſon ayeul, & n'ayant eu aucune part à ſa ſucceſſion, il fut nommé Egérius à cauſe de ſa pauvreté.

ARUNS TARQUINIUS, *Aruns Tarquinius*, Ἄρρων Ταρκύνιος, nom commun à un fils & à un frere de Tarquin le Superbe. *Voyez* Tarquin.

ARUNS, *Aruns*, Ἄρρων, (*f*) fils de Porſenna. Sur la fin de l'année de Rome 246, il fut envoyé à la tête d'un corps de troupes aſſiéger la ville d'Aricie. Cette expédition fut très-funeſte pour ce jeune capitaine, qui y perdit la vie, en combattant vaillamment. Il s'étoit déjà diſtingué dans d'autres occaſions, & en particulier, lorſqu'il marcha au ſecours de quelques filles, auxquelles Tarquin avoit dreſſé une embuſcade. *Voyez* Clélie.

ARUNS, *Aruns*, Ἄρρων, (*g*) Toſcan, homme d'une grande naiſſance de la ville de Cluſium. Cet homme n'étoit pas d'un méchant naturel; mais, il lui étoit arrivé un fort grand affront, dont il cherchoit à ſe venger.

Il étoit tuteur d'un jeune orphe-

(*a*) Juven. Satyr. 4. v. 127.
(*b*) Virg. Eclog. 5. v. 71. Plin. L. XIV. c. 7.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 8.
(*d*) Juven. Satyr. 1. v. 20.
(*e*) Tit. Liv. L. I. c. 34.
(*f*) Tit. Liv. L. II. c. 14. Plut. T. I. pag. 106, 107.
(*g*) Tit. Liv. L. V. c. 33. Plut. Tom. I. pag. 135, 136. Roll. Hiſt. Rom. T. II. pag. 50.

Digitized by Google

lin, appellé Lucumon, le plus riche de la ville & le plus célebre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance; & étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, faisant semblant d'aimer son tuteur & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems, il fut assez heureux pour cacher la passion, qu'il avoit pour la femme d'Aruns, & celle que cette femme avoit pour lui. Mais, enfin, leur passion devint si violente, que ne pouvant ni la vaincre ni la cacher, Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse & de la retenir publiquement. Le mari le mit en justice; mais, il succomba, vaincu par le crédit, par les amis & par les largesses de Lucumon. De désespoir il quitta son païs; & ayant ouï parler des Gaulois, il les alla trouver, vers l'an 388 avant J. C., & leur apporta le premier du vin d'Italie.

On dit que les Gaulois, en ayant goûté, furent si charmés de cette boisson, & si transportés par ce nouveau plaisir, que n'étant plus les maîtres d'eux-mêmes, ils prirent leurs femmes & leurs enfans, & se jettérent du côté des Alpes pour aller chercher la terre, qui portoit un si excellent fruit, traitant tous les autres païs de stériles & de sauvages. Aruns se mit lui-même à leur tête pour les mener en Italie, où il leur conseilla d'assiéger Clusium, sa patrie. Au reste, ce récit, qui est tiré de Plutarque & de Tite-Live, ne doit pas être pris à la lettre; car, comme le remarque le dernier, il y avoit eu long-tems auparavant des colonies de Gaulois, qui avoient passé les Alpes.

ARUNS, *Aruns*, (*a*) capitaine, dont parle Virgile dans son Énéïde. Aruns, condamné à périr dans une journée fatale, voltigeoit le dard à la main autour de Camille, reine des Volsques. Mais, plus rusé qu'elle, il épioit l'occasion de la surprendre. Il ne la perdoit point de vue. Il s'attachoit à ses pas, & tenoit son javelot tout prêt, étudiant le moment favorable de le lancer à coup sûr. Bientôt après, tandis que Camille, sans précaution, s'avance pour atteindre un Phrygien, Aruns se dispose à lui lancer son dard à propos. » Apollon, dit-il, dieu » puissant, qui protéges le mont » Soracte, & à qui nous rendons » plus de culte que tous les au- » tres mortels, toi en l'honneur » de qui nous allumons des feux » de bois de pin, & qui fais que » nos prêtres marchent sans crain- » te sur des charbons ardens; per- » mets, grand dieu, que je ré- » pare l'affront fait à nos armes. » Je ne demande point à me re- » vêtir de la dépouille de cette » guerrière. D'autres exploits » pourront, dans la suite, illus- » trer mon nom. Pourvu que je » délivre aujourd'hui ma patrie » de ce terrible fléau, je consens » d'y retourner sans gloire. «

Apollon entendit sa priere; mais il n'en exauça qu'une partie.

(*a*) Virg. Æneid. L. XI. v. 759. *& seq.*

Digitized by Google

Il lui accorda la mort de Camille, & lui refusa le retour dans son païs. Les vents, dit Virgile, dissipérent dans les airs les paroles d'Aruns, qui imploroit cette faveur. Il lance enfin son javelot bruyant. Les bataillons le voyent; & on l'entend siffler dans les airs. Tous les yeux aussi-tôt se tournent du côté de la reine des Volsques, qui, sans avoir apperçu le vol, ni entendu le bruit du javelot, se sent tout à coup blessée au-dessous de sa mamelle nue. Le dard pénétre son sein, & la couvre de son sang. Les femmes de sa suite accourent éplorées, & reçoivent dans leurs bras tremblans leur maîtresse expirante. Aruns, effrayé lui-même du coup funeste qu'il a porté, se retire avec une joie mêlée de crainte. Il ne songe plus à combattre. Il n'ose approcher de Camille, & craint encore ses armes. Il se dérobe à tous les yeux; & content de se mettre en sûreté, il fuit, & va se confondre au milieu des escadrons Latins.

Cependant, la nymphe Opis, traversant les airs, vient se poster sur une hauteur, d'où elle découvre toute l'armée Latine, & apperçoit Aruns, qui s'applaudissoit de sa victoire : » Où fuis-tu, » Aruns, lui cria-t-elle ? Approche, viens recevoir la digne » récompense de ton glorieux » exploit, viens perdre la vie. » Mais, faut-il que tu aies la gloire de périr par les armes de » Diane ? « A l'instant elle tire une fléche de son carquois, & la pose sur son arc qu'elle bande avec force. Elle tient d'une main la pointe de la fléche, & de l'autre courbant son arc, dont elle joint les deux extrêmités, elle amene la corde jusqu'à son sein. Aruns entend le trait siffler dans les airs; & dans le même instant il se sent percé. Tandis qu'abandonné de ses compagnons, privé de tout secours, il expire sans honneur, étendu confusément sur la poussière, Opis s'envole vers l'Olympe.

ARUNTICE, *Aruntices*, nom d'un homme, qui s'étoit avisé de mépriser les fêtes de Bacchus. Ce dieu, pour l'en punir, lui fit boire tant de vin, qu'il perdit la raison, & abusa de sa propre fille. Elle en fut si outrée, qu'elle tua ce malheureux pere.

ARURE, *Arura*, nom d'une ancienne mesure de terre, autrement appellée Aroure. *Voyez* Aroure.

ARUS, *Arus*, (*a*) nom d'un village, situé près de Samarie, où Varus se campa.

ARUSPICES. *Voyez* Haruspices.

ARX, *Arx*, (*b*) nom commun à tous les lieux, d'où les Augures observoient le ciel.

ARXATE, *Arxata*, Ἀρξάτα, (*c*) ville de la grande Arménie sur la frontière de l'Atropatène. Elle fut bâtie par Artaxias.

ARYANDÈS, *Aryandes*, (*d*) gouverneur d'Égypte. On y sa-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 609.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XI. pag. 84.
(*c*) Strab. pag. 529.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 145.

Digitized by Google

briqua par ſes ordres, des monnoies d'argent, ſur leſquelles ſon nom étoit gravé. Une entrepriſe ſi hardie excita toute la colère de Darius, & il traita Aryandès en criminel de léze-majeſté.

ARYBAS, *Arybas*, (*a*) étoit un homme très-riche & très-puiſſant de la ville de Sidon. Il avoit une fille, que des corſaires Taphiens enlevérent, comme elle revenoit de la campagne, & qu'ils menérent dans l'iſle de Syrie, où elle eut diverſes aventures. C'étoit une femme grande, belle, & très-habile à toutes ſortes de beaux ouvrages.

ARYCE, *Aryca*, Ἄρυκα, (*b*) ville des Locriens, ſurnommés Épicnémidiens. Phaylle, général des Phocéens, vers l'an 352 avant l'Ére Chrétienne, s'étant ſaiſi de cette ville la nuit, par voie de trahiſon, en fut chaſſé, & perdit, à cette ocaſion, deux cens hommes. Comme il s'avançoit enſuite, vers une autre ville, appellée Abes, les Béotiens avertis tombérent ſur lui à la faveur d'une nuit obſcure, & lui tuérent beaucoup de monde. Animés par ce ſuccès, ils paſſérent eux-mêmes dans la Phocide, où ils firent bien du ravage, & d'où ils rapportérent un grand butin. Au retour de cette expédition, ils ſongérent à ſecourir Aryce toujours aſſiégée. Mais Phaylle, tombant ſur eux, les battit & les renverſa; après quoi, il emporta d'aſſaut la ville, qu'il aſſiégeoit, & après l'avoir pillée, il la fit raſer. On dit qu'Ajax étoit né dans cette ville.

ARYENE, *Aryene*, (*c*) fille d'Alyatte, & ſœur de Crœſus. Elle fut mariée à Aſtyage, fils de Cyaxare.

ARYMBAS, *Arymbas*, (*d*) Ἄρυμβας, fils d'Alcétas, & frere de Néoptolème. A la mort d'Alcétas, qui arriva près de 380 ans avant l'Ére Chrétienne, la diſcorde ſe mit entre les deux freres. Nous ignorons, & les motifs de leurs prétentions & les moyens qu'ils employérent pour les ſoûtenir. Tout ce que nous en ſçavons, c'eſt qu'ils ne purent aſſoupir leurs différends qu'en partageant le royaume de leur pere en deux portions égales. La vie de Néoptolème ne fut pas longue. Il doit être mort vers l'an 360 avant J. C. Lorſqu'Arymbas ſe vit délivré d'un frere importun, il ne ſongea qu'à rentrer dans l'héritage entier. L'occaſion étoit belle. Alexandre, Olympias, Troas, enfant de Néoptolème, étoient jeunes, ſans crédit. Aucun de leurs parens ne témoignoit le moindre zéle pour leurs intérêts.

On ne ſçait pourtant pas préciſément ſi Arymbas dépouilla Alexandre, ſon neveu, de la portion qui lui appartenoit, où s'il

(*a*) Odyſſ. L. XV. v. 425.

(*b*) Diod. Sicul. p. 448, 530. Strab. p. 425. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 187.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 31.

(*d*) Plut. Tom. I. p. 383, 665. Diod. Sicul. p. 548. Juſt. L. VII. c. 6. L. VIII. c. 6. L. XVII. c. 3. Pauſ. p. 19. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 339, 340. Roll. Hiſt. Anc. T. III, pag. 499. Tom. IV. pag. 13.

Digitized by Google

se contenta de la garder, comme un dépôt, qu'il devoit lui rendre. Le premier sentiment a quelque chose de plus vraisemblable, parce qu'Alexandre ne regna en Épire qu'après la mort de son oncle. Quel que fût le dessein d'Arymbas, il épousa Troas, sa nièce. Un de ses voisins devenoit redoutable de jour en jour. C'étoit le roi de Macédoine. Il falloit se l'attacher. Le hazard servit Arymbas selon ses desirs; car, Philippe étoit devenu amoureux d'Olympias, lorsqu'encore tout jeune, il avoit été se faire initier aux mystéres de Samothrace.

L'événement ne remplit point les espérances de l'usurpateur. Philippe, bien loin de se prêter à son ambition, lui déclara la guerre. Les raisons ou les prétextes de cette guerre sont inconnus. Démosthène en dit seulement un mot, en passant, dans une harangue qu'il prononça 348 ou 349 ans avant J. C. Peut-être fut-elle entreprise peu après la mort de Néoptolème, en faveur de son fils Alexandre. Philippe, sollicité par les cris éternels de sa femme, voulut peut-être le rétablir sur le trône. Par-là, il auroit été maître, sous son nom, de quelques ports de l'Épire, qui lui auroient été de grand usage pour l'exécution de son dessein. Nous ignorons les suites de cette entreprise. Il y a apparence, que le roi de Macédoine s'en désista, détourné par des projets de plus grande importance. Ce fut vraisemblablement alors qu'il retira le jeune Alexandre des mains de son oncle, soit pour mettre sa vie en sûreté, soit qu'il voulût s'en servir pour épouvanter Arymbas, à la moindre démarche qui lui auroit été suspecte de sa part.

Arymbas resta ensuite paisible possesseur de l'Épire pendant dix ans. C'est sans doute ainsi qu'il faut entendre Diodore de Sicile, qui ne lui donne que dix ans de regne.

Arymbas avoit épousé, comme on l'a déjà dit, la princesse Troas, de laquelle il eut Æacide, qui fut pere de Pyrrhus, roi d'Épire. Le nom d'Arymbas se lit diversement dans les Auteurs. On trouve Arybas, Arybbas, Arrubas, Arrybas. Cette diverse façon d'écrire le nom d'Arymbas, n'est rien en comparaison des différentes opinions, que l'on rencontre parmi les Auteurs, qui parlent de ce Prince & de ses parens. Pausanias, par exemple, assure qu'Olympias étoit fille de Néoptolème. Plutarque, au contraire, la fait sa sœur, ou, ce qui revient au même, sœur d'Arymbas. En effet, lorsqu'il parle du mariage de cette Princesse avec Philippe, il dit que ce Prince l'obtint de son frere Arymbas, ἀδελφὸν αὐτῆς Ἀρύμβαν. C'est au même sujet que Justin a dit: *Conciliante nuptias fratre patruele.* Cependant, il paroît certain qu'elle n'étoit que nièce d'Arymbas, comme étant fille de Néoptolème, son frere. C'est pourquoi, d'habiles Interprétes veulent qu'au lieu de *fratre patruele*, on lise seulement dans Justin *patruo*; c'est-à-dire, oncle, comme il étoit en effet oncle d'Olympias.

Digitized by Google

Selon cette même remarque, Æacide, qui succéda à Alexandre d'Épire, étoit le cousin germain, & non le frere de ce Prince; car, ils étoient fils de deux freres. Il y a pourtant dans le texte de Justin: *après la mort d'Alexandre, frater Æacides regno successit, son frere Æacide lui succéda;* à moins qu'à ce mot *frater* on ne sous-entende *patruelis*, comme on le voit très-souvent dans les meilleurs auteurs Latins, qui disent simplement *frater* pour cousin germain.

Encore, Justin appelle Alexandre beau-fils d'Arymbas, *privignum ejus*. Il n'est pas possible que le texte de notre Auteur ne soit ici corrompu, ou bien Justin seroit tombé dans une méprise fort lourde. Alexandre étoit à la fois neveu & beau-frere d'Arymbas, neveu, comme fils de Néoptolème, son frere, & beau-frere, comme frere de Troas, sa femme. Mais, il n'étoit nullement son beau-fils; à moins qu'il n'eût épousé une fille de ce Prince, ce que nous ignorons absolument. Nous sommes sûrs, au contraire, qu'il fut marié à Cléopâtre, fille de Philippe & d'Olympias.

Enfin, il est à remarquer que Justin attribue à Arymbas ce que Plutarque dit de Tharrhytas. *Voyez* Tharrhytas.

A S

AS, *As*, (*a*) sorte de monnoie, qui fut en usage chez les Romains. Il en est de l'As Romain, comme de presque toutes les autres Antiquités. Il est très-difficile de le faire remonter à sa première origine. Varron dit que c'est Janus, qui a le premier battu la monnoie. Plusieurs le suivent, & se fondent, pour autoriser cette opinion, sur la tête double de Janus, qu'on voit sur l'As Romain. Mais, les tems de Janus & de Saturne sont si fabuleux, que bien des gens aiment mieux s'en tenir à ce que dit Pline; que ce fut Servius Tullius, qui commença le premier à battre monnoie. C'est lui, dit-il, qui commença le premier à marquer le cuivre. On s'en servoit auparavant à Rome sans aucune marque, comme dit Timée. Servius Tullius y fit mettre la forme de bœufs & de moutons, ainsi que Pline l'assure ailleurs.

Nous trouvons dans nos cabinets de grandes pièces de cuivre, avec la figure d'un bœuf. Ces pièces de cuivre pesent quatre livres ou quatre As. On les appelloit *quadrussis*. Celles, qui n'en pesoient que deux, se nommoient *decussis;* celles de trois, *trecussis*. C'est de cette forme de bœuf, selon Pline, qu'est venu le nom de *pecunia. Signatum est nota pecudum, undè & pecunia appellata.*

L'As, à ce qu'on croit, fut fait du mot *Æs*. Tous les As & toutes les monnoies Romaines étoient anciennement de cuivre. L'As & la livre, que les Grecs appel-

(*a*) Plin. T. II. p. 610. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 154. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 398.

Digitized by Google

loient *Litra*, étoient la même chose. Elle se divisoit en douze onces. Les As de ce poids sont assez fréquens dans les monumens. Mais, il est rare que ces pièces ayent tout leur poids, & qu'elles n'ayent rien perdu durant le cours de tant de siécles. On en voit qui représentent une tête de Mercure, la tête double de Janus, avec un navire au revers, & la tête de la ville de Rome. Sur une planche de l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon, on trouve un As, qui a d'un côté la tête double de Janus, & de l'autre une masse, avec une inscription Hétrusque, qu'on n'entend pas. Un autre représente un coq. Un autre a d'un côté la tête d'un Roi, apparemment de quelque contrée d'Italie, & au revers un chien couché, avec l'inscription *HATRI*, dont on ignore le sens. Un autre a la tête couronnée de laurier. Toutes ces pièces de monnoie, qui avoient été faites avant la première guerre Punique, ont le poids de douze onces à peu de chose près, comme le remarque le pere du Molinet, qui les a publiées.

Outre ces pièces de l'As entier, il y en avoit d'autres, qui n'en contenoient qu'une portion. L'As, divisé en ses parties, se marquoit par les noms suivans. Le *deunx* avoit les onze parties de l'As, comme qui diroit *deest uncia*; le *dextans*, les dix parties; le *dodrans*, les neuf; le *bes*, les huit, le *septunx*, les sept; le *semissis*, les six; le *quincunx*, les cinq; le *triens*, les quatre, parce que c'est le tiers de douze; le *quadrans*, les trois, parce que c'est le quart de l'As; le *sextans*, les deux, parce que c'est la sixième partie de l'As; *stips uncialis*, une once. De l'As ainsi divisé, nous ne trouvons en une pièce que le *semissis*, le *triens*, le *quadrans*, le *sextans*, & l'once; ce qui fait juger que les autres parties n'étoient pas d'une seule pièce.

Les finances se trouvant fort courtes à la premiere guerre Punique, les Romains furent contraints de faire une réduction fort extraordinaire de l'As en sa sixième partie. Ils fondirent toutes les monnoies de l'Espagne, & réduisirent, selon Pline, l'As au *sextans*, douze onces à deux. C'est ce qu'on appelle As *sextantarius* ou *sextantalis*. Malgré l'inégalité du poids, cet As si diminué, eut la même valeur que l'ancien As. On trouve assez souvent de ces monnoies de bronze de deux onces. Il y a même apparence que la plupart des As sextantales, qu'on trouve aujourd'hui, ont été frappés depuis la première guerre Punique. On trouve encore un plus grand nombre d'As d'une once, qui ont la plûpart le double Janus d'un côté, & la proue d'un navire de l'autre. Ce fut à la seconde guerre Punique, lors qu'Annibal réduisit la république à l'extrêmité, & sous la dictature de Q. Fabius Maximus, que les As furent réduits à une once, avec la marque de Janus d'un côté, & la proue de l'autre. On assure que de-

Digitized by Google

puis l'As fut enfin réduit à une demi once.

Quand les Romains comptoient par As, ils sous-entendoient souvent ce mot, en mettant seulement le nombre. Ainsi, quand ils disoient que telle chose avoit été vendue, *decem*, *viginti*, *centum*, &c., *dix*, *vingt*, *cent*, &c.; c'est comme s'ils eussent dit, dix As, vingt As, cent As. Quand ils exprimoient l'As après le nombre, ils ne se servoient pas du pluriel de ce mot, mais du second cas du nom *as*. Ainsi, ils ne disoient pas, *centum asses*, mais *centum æris*, pour *centum pondo æris*; c'est-à-dire, cent livres de cuivre ou d'airain, parce que cette monnoie, comme on l'a déjà remarqué, étoit de ce métal, & que, dans son origine, l'As pesoit une livre. *Centum æris* marquoit donc cent As; ce qui faisoit de notre monnoie quatre livres un sou cinq deniers. Avec les adverbes *semel*, *bis*, *ter*, *quater*, *quinquies*, &c., ils comptoient les As comme les Sesterces, sans exprimer les cent ni les mille; de sorte que quand ils disoient *decies æris*, c'est comme s'ils eussent dit: *decies centena millia æris*; c'est-à-dire, un million d'As; ce qui revenoit à quarante mille sept cens quarante-deux livres, trois sous neuf deniers de notre monnoie.

L'As étant regardé par les Romains comme un tout solide, ils se servoient de ce mot pour exprimer une totalité illimitée, précisément comme nous nous servons de celui de bien, pour exprimer tout ce que quelqu'un possède en quelque genre que ce soit. Ils disoient donc: *Fecit illum hæredem ex asse*, littéralement, *il l'a fait son héritier de l'As*, pour dire. *Il lui a laissé tout son bien.* Et comme l'As se divisoit en douze onces, ils se servoient de la même division, pour exprimer la quotité d'une chose en général, considérée dans sa totalité. Ainsi, pour ne pas sortir de l'exemple ci-dessus, si on disoit de quelqu'un: *Fecit illum hæredem ex uncia*, littéralement, *il l'a fait son héritier d'une once*; c'étoit la même chose que de dire, *il l'a fait son héritier pour la douzième partie de son bien.* Il sera aisé de faire la même application aux autres divisions de l'As.

AS, *As*, ou *Asa*, nom fameux dans les Histoires fabuleuses du Nord. Selon l'opinion commune, c'etoit un dieu des peuples Septentrionaux. Mais, suivant M. Sperlingius, les Asiatiques, chassés par Pompée de leurs païs, se retirérent dans le Septentrion. Comme ils étoient extrêmement polis & délicats, ils méprisoient les mœurs barbares des Septentrionaux, qui les regardoient avec admiration & comme des espèces de divinités. Et pour marquer quelque chose de grand, d'excellent, de magnifique, ils se servirent du nom *Ase* ou *Æser*, & le donnérent même à leurs dieux.

ASA, *Asa*, Ἀσά, (*a*) fils

(*a*) Reg. L. III. c. 15. v. 8. *& seq.* c. 16. v. 8. Paral. L. II. c. 14. v. 1. *& seq.* c. 15. v. 1. *& seq.* c. 16. v. 1. *& seq.* c. 17. v. 1.

Digitized by Google

d'Abia ou Abiam, roi de Juda, succéda à son-pere, l'an 951 avant J. C. Il commença à regner sur Juda, la vingtième année de Jéroboam, roi d'Israël, & il regna quarante-un ans dans Jérusalem. Sa grand-mere s'appelloit Maacha, & étoit fille d'Abessalom.

Asa fit ce qui étoit droit & juste aux yeux du Seigneur, comme David son pere. Il chassa de ses terres les efféminés. Il purgea Jérusalem de toutes les infamies des idoles, que ses peres y avoient dressées. Il ôta aussi l'autorité à sa grand-mere Maacha, afin qu'elle n'eût plus l'intendance des sacrifices de Priape, & du bois qu'elle lui avoit consacré. Il renversa la caverne où il étoit honoré; il brisa cette idole infame, & la brûla dans le torrent de Cédron. Cependant, on ne détruisit pas les hauts lieux, comme l'atteste le troisième livre des Rois. Mais, le second livre des Paralipomènes assure le contraire. On y lit qu'Asa détruisit les autels des divinités étrangéres & les hauts lieux; qu'il brisa les statues & abattit les bois des faux dieux; qu'il commanda aux enfans de Juda de chercher le Seigneur le Dieu de leurs peres, & d'observer les loix, & tout ce qui étoit ordonné; qu'il ôta aussi les hauts lieux & les idoles de toutes les villes de Juda; & qu'il regna en paix. Convenons cependant qu'il est dit au chapitre suivant, qu'il y eut encore quelques hauts lieux dans Israël, mais que le cœur d'Asa fut néanmoins parfait tous les jours de sa vie.

Quoiqu'il en soit, ce Prince fit réparer les murailles des villes dans Juda, parce qu'il étoit tranquille, & qu'il n'avoit point alors de guerre, le Seigneur lui ayant donné la paix. C'est-pourquoi, il dit au peuple de Juda: » Travaillons à réparer ces villes; fortifions les de murailles, & ajoûtons-y des tours avec des portes » & des serrures, pendant que » nous n'avons point de guerre, » parce que nous avons cherché » le Seigneur le Dieu de nos peres. Nous l'avons cherché, & » il nous a donné la paix avec » tous nos voisins. » Ils se mirent donc à bâtir & à fortifier les places, & ce dessein leur réussit. Cependant, le roi leva dans Juda une armée de trois cens mille hommes, qui portoient des boucliers & des piques, & dans Benjamin deux cens quatre-vingt mille hommes, qui portoient aussi des boucliers, & qui tiroient des fleches, tous gens de cœur & d'exécution.

Zara, roi d'Ethiopie, vint les attaquer, avec une armée d'un million d'hommes, & de trois cens chariots de guerre, & s'avança jusqu'à Maréša. Asa marcha au-devant de lui; & ils rangérent leurs armées en bataille dans la vallée de Séphar près de Maréša. Asa invoqua le Seigneur son Dieu, & dit: » Seigneur, quand vous » voulez secourir, le petit nombre & le grand nombre sont la » même chose devant vous. Secourez-nous donc, Seigneur, » vous qui êtes notre dieu; car » nous nous confions en vous, &

Digitized by Google

» c'eſt en votre nom que nous » ſommes venus contre cette » multitude. Seigneur, vous êtes » notre Dieu; ne permettez pas » que l'homme, qui n'eſt que » foibleſſe, l'emporte ſur vous. « Ainſi, le Seigneur jetta l'épouvante parmi les Éthiopiens, qui étoient en préſence d'Aſa & de Juda; & ces peuples prirent la fuite. Aſa & tout le peuple qui étoit avec lui, les pourſuivirent juſqu'à Gérara, & les défirent entierement, ſans qu'aucun pût ſauver ſa vie, parce que c'étoit le Seigneur qui les tailloit en pièces, & ſon armée qui les combattoit. Les vainqueurs remportérent de fort grandes dépouilles. Ils ravagérent toutes les villes, qui étoient aux environs de Gérara, parce que l'épouvante avoit ſaiſi tout le monde; de ſorte qu'ils pillérent les villes & en emportérent un grand butin. Ils ravagérent encore les bergeries & les étables des troupeaux, emmenérent une grande multitude de moutons & de chameaux, & s'en revinrent ainſi à Jéruſalem.

Alors, Azarias fils d'Oded fut rempli de l'eſprit de Dieu. Il alla au devant d'Aſa, & lui dit: » Écoutez-moi, Aſa, & vous tous » peuples de Juda & de Benjamin. » Le Seigneur vous a aſſiſtés, » parce que vous vous êtes tenus » attachés à lui. Si vous le cherchez, vous le trouverez; mais » ſi vous le quittez, il vous abandonnera. Il ſe paſſera beaucoup » de tems, pendant lequel Iſraël » ſera ſon vrai Dieu, ſans prêtre » qui l'inſtruiſe, & ſans loi. Mais, » dans leur affliction, ils reviendront au Seigneur le Dieu d'Iſraël; ils le chercheront, & ils » le trouveront. Dans ce tems-là, » on ne pourra point aller & venir ſûrement. Il y aura des » troubles de toutes parts parmi » tous les habitans de la terre. » Une nation ſe ſoulevera contre » une nation; & une ville contre une ville; parce que le Seigneur jettera le trouble parmi » elles, & les réduira à la dernière extrêmité. Mais pour » vous, prenez courage; que » vos mains ne s'affoibliſſent » point, & vos œuvres ſeront récompenſées. «

Aſa, ayant entendu ce diſcours & ces prédictions du prophète Azarias, ſentit en lui de nouvelles forces. Il extermina les idoles de toute la terre, tant de Juda & de Benjamin, que des villes du mont Éphraïm qu'il avoit priſes. Il rétablit & fit ſanctifier de nouveau l'autel du Seigneur, qui étoit devant le portique du Seigneur. Il aſſembla tous ſes ſujets des tribus de Juda & de Benjamin, & avec eux pluſieurs étrangers des tribus d'Éphraïm, de Manaſſé & de Siméon; car, beaucoup d'Iſraëlites étoient venus ſe rendre à lui, voyant que le Seigneur ſon Dieu étoit avec lui. Ils ſe rendirent à Jéruſalem le troiſième mois, & l'an quinzième du regne d'Aſa. Ils immolérent au Seigneur ſept cens bœufs & ſept mille moutons des dépouilles & du butin qu'on avoit amenés. Le Roi étant entré dans le temple, ſelon la coûtume, ils renouvellérent l'alliance avec le

Dieu

Digitized by Google

Dieu de leurs peres, s'engageant à le chercher de tout leur cœur & de toute leur ame. Et s'il y en a, ajoûta le Roi, qui ne cherchent pas le Seigneur, le Dieu d'Iſraël, qu'ils ſoient punis de mort, grands ou petits, hommes ou femmes, ſans exception. Ils firent donc ſerment au Seigneur avec de grandes exclamations & des cris de joie, au ſon des trompettes & des hauts-bois. Tous ceux, qui étoient dans la Judée, prêterent ce ſerment avec joie; car, ils jurérent de tout leur cœur, & cherchérent Dieu de toute la plénitude de leur volonté. Auſſi ils le trouvérent, & le Seigneur leur donna le repos & la paix avec tous leurs voiſins. Aſa porta dans la maiſon du Seigneur ce que ſon pere & lui avoient fait vœu d'y donner, l'argent, l'or & les vaſes de différentes ſortes. Et il n'y eut point de guerre juſqu'à la trente-cinquième année du regne d'Aſa. Sur quoi, on remarque qu'il faudroit peut-être lire la vingt-cinquième année, au lieu de la trente-cinquième, puiſque Baaſa, dont nous allons parler, ne vécut que juſqu'à la vingt-ſixième année d'Aſa, au témoignage du troiſième livre des Rois.

L'an trente-ſix, ou plutôt vingt-ſix, du regne d'Aſa, Baaſa, roi d'Iſraël, marcha contre Juda, & fortifia Rama d'une muraille tout au tour, afin que nul du royaume d'Aſa ne pût ſûrement, ni entrer, ni ſortir. Alors, Aſa prit l'or & l'argent qui étoient dans les tréſors de la maiſon du Seigneur, & dans les tréſors du Roi. Il envoya cet or & cet argent à Bénadad, roi de Syrie, qui demeuroit à Damas, lui faiſant dire de ſa part: » Il y a une alliance entre vous » & moi, conformément à la » bonne intelligence, qui a tou- » jours été entre mon pere & le » vôtre. C'eſt pourquoi, je vous » envoye de l'argent & de l'or, » afin que vous rompiez l'allian- » ce, que vous avez faite avec » Baaſa, roi d'Iſraël, & que vous » l'obligiez de ſe retirer de mes » États. « Bénadad, ayant reçu cette nouvelle, ſe rendit à la priere d'Aſa, & envoya contre les villes d'Iſraël ſes généraux, qui prirent Ahion, Dan, Abelmaïm & toutes les villes murées de Nephthali. Baaſa ayant appris cela, ceſſa de bâtir Rama, & laiſſa ſon ouvrage imparfait. Il prit ce qu'il y avoit de monde dans Juda, & fit enlever de Rama toutes les pierres & tout le bois qu'il avoit préparés pour la bâtir; & il les employa à bâtir Gabaa & Maſpha.

En ce même tems, le prophéte Hanani vint trouver Aſa, roi de Juda, & lui dit: » C'eſt parce » que vous avez mis votre con- » fiance dans le roi de Syrie, & » non pas dans le Seigneur, vo- » tre Dieu, que vous n'avez pas » défait l'armée du roi d'Iſraël, » & celle du roi de Syrie, qui » étoit ſon allié. Les Éthiopiens » & les Libyens n'avoient-ils » point une armée plus nombreu- » ſe, & une multitude prodigieuſe » de chariots & de cavalerie? Et » parce que vous mîtes votre con- » fiance en Dieu, il vous les livra » entre les mains. Car, les yeux » du Seigneur ſont ouverts ſur

Digitized by Google

» toute la terre, & ils inſpirent » de la force à ceux qui ſe con- » fient en lui d'un cœur parfait. » Vous avez donc agi follement, » & pour cela même il va s'allu- » mer des guerres contre vous. « Aſa, étant entré en colère contre le Prophéte, commanda qu'on le mît en priſon; car, la remontrance de ce Prophéte l'avoit irrité au dernier point, & dans ce même tems, il fit mourir pluſieurs perſonnes d'entre le peuple. Quant aux actions d'Aſa, depuis les premières juſqu'aux dernières, elles avoient été écrites dans le livre des Rois de Juda & d'Iſraël.

Aſa tomba malade la trente-neuvième année de ſon regne, d'une très-violente douleur aux pieds; & cependant, il n'eut point recours au Seigneur dans ſon mal, mais aux médecins, dans la ſcience deſquels il mit ſa confiance. Il s'endormit avec ſes peres, & mourut la quarante-unième année de ſon regne, l'an 910 avant J. C. Il fut enterré dans le ſépulcre qu'il s'étoit fait faire en la ville de David. On le mit ſur un lit rempli d'odeurs & de parfums les plus excellens, où les parfumeurs avoient employé toute leur ſcience; & on en brûla une grande quantité pour lui faire plus d'honneur. Aſa eut pour ſucceſſeur ſon fils Joſaphat.

ASAA, *Aſaa*, Ἀσαΐα, (*a*) officier du roi Joſias, & l'un de ceux, qui furent envoyés par ce Prince vers la prophéteſſe Olda. *Voyez* Abdon.

ASABINUS, *Aſabinus*, (*b*) nom que l'on donnoit au ſoleil chez les peuples d'Éthiopie.

ASAEL, *Aſael*, Ἀσαήλ, (*c*) fils de Sarvia, & frere de Joab, ainſi que d'Abiſaï. Il étoit extrêmement agile & leger à la courſe, en quoi il égaloit les chevreuils, qui ſont dans les bois.

Au combat de Gabaon, il s'attacha à pourſuivre Abner, ſans ſe détourner, ni à droite, ni à gauche, & ſans le quitter jamais. Abner regardant derrière lui, lui dit: » Êtes vous Aſaël? Il lui ré- » pondit: oui, je le ſuis. Abner lui » dit: allez à droite ou à gauche; » attaquez quelqu'un de ces jeu- » nes gens, & enlevez-lui tout ce » qu'il a. « Mais, Aſaël ne voulut point ceſſer de le pourſuivre. Abner lui parla donc encore & lui dit: » Retirez-vous, ne me » ſuivez pas davantage, de peur » que je ne ſois obligé de vous » percer de ma lance, & qu'après » cela je ne puiſſe plus paroître » devant Joab, votre frere. « Aſaël, mépriſant ce qu'il lui diſoit, ne voulut point ſe détourner. Abner lui porta donc de l'arrière-main, dans l'aîne, un coup de la pointe de ſa lance, qui le perça & le tua ſur la place. Tous ceux qui paſſoient par ce lieu où Aſaël étoit tombé mort, s'arrêtoient.

On emporta le corps d'Aſaël, & on le mit dans le ſépulchre de

(*a*) Paral. L. II. c. 34. v. 20. *& ſeq.*
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 328.
(*c*) Reg. L. II. c. 2. v. 18. *& ſeq.* c. 3. v. 26, 27. Paral. L. I. c. 11. v. 26.

Digitized by Google

ſon pere à Bethléem. Ce fut pour venger ſa mort, que quelques années après Joab, ſon frere, tua en trahiſon Abner, qui étoit venu trouver David à Hébron, pour le faire reconnoître par tout Iſraël.

(*a*) Il y eut un autre Aſaël, qui vivoit ſous le regne d'Ézéchias. Il eſt parlé de cet Aſaël à l'article d'Azarias, grand-prêtre ſous le même regne.

ASAIA, *Aſaïa*, Ἀσαΐας, (*b*) fils d'Haggia, étoit l'un de ceux, à qui David donna l'intendance ſur les chantres de la maiſon du Seigneur, depuis que l'Arche eut été placée dans un lieu fixe.

ASAIA, *Aſaïa*, Ἀσαΐα, (*c*) fils aîné de Siloni. Ce fut l'un de ceux, qui revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem.. Il étoit accompagné de ſes enfans

ASALELPHUNI, *Aſalelphuni*, Ἐσηλελφούν, (*d*) nom d'une femme de la famille d'Étam. Elle étoit ſœur de Jezraël, de Jéſéma & de Jédébos.

ASAMON, *Aſamon*, Ἀσαμών, (*e*) montagne de Galilée, dont il eſt parlé dans Joſephe. Cet auteur la met près de Sephoris. C'étoit, ſelon lui, la retraite des ſéditieux & des brigands.

ASAMON, *Aſamon*, Ἀσαμών, (*f*) nom d'un athléte Éléen, qui avoit été vainqueur aux jeux Olympiques. On voyoit ſa ſtatue à Olympie. Elle étoit de la façon du ſtatuaire Pyrilampès.

ASAMYNTHE, *Aſamynthus*, étoit une eſpèce de ſiége ou de chaiſe à l'uſage du prêtre du temple de Minerve Cranéa. Ce temple étoit bâti ſur une montagne eſcarpée. Il y avoit des portiques, où l'on voyoit des cellules pour loger ceux, qui étoient deſtinés au ſervice de la Déeſſe, & ſur tout le prêtre, qui exerçoit les fonctions ſacrées. C'étoit un jeune garçon ſans barbe. Il ſervoit cinq ans en cette qualité. Ceux qui l'éliſoient, avoient ſoin de le prendre ſi jeune, qu'au bout de cinq ans qu'il devoit abdiquer, il n'eût point encore de poil follet. Pendant ſon quinquennium, il ne quittoit point le ſervice de la Déeſſe; & il étoit obligé de ſe baigner dans des aſamynthes, à la manière des plus anciens tems. L'aſamynthe ſe prend auſſi quelquefois pour un gobelet.

ASAN, *Aſan*, Ἀσὼχ, (*g*) ville de Judée dans la tribu de Juda. Elle fut donnée à cette tribu par le ſort. On ne ſçait pas au juſte, ſi elle doit être diſtinguée d'une autre ville de même nom, qui fut adjugée à la tribu de Siméon. Je tiendrois volontiers pour l'affirmative. D'ailleurs, dans les Septante, la première eſt appellée Ἀσὼχ, & la ſeconde Ἀσὰν.

ASAN, *Aſan*, Ἀσὰν, (*h*)

(*a*) Paral. L. II. c. 31. v. 13.
(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 39. c. 25. v. 1. & *ſeq.*
(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 5.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 3.
(*e*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 818.
(*f*) Pauſ. pag. 374.
(*g*) Joſu. c. 15. v. 42. c. 19. v. 7.
(*h*) Joſu. c. 19. v. 7.

Digitized by Google

autre ville de Judée. Le ſort la donna à la tribu de Siméon avec ſes villages. *Voyez* l'article précédent.

ASAN, *Aſan*, (*a*) nom d'un lac, dont il eſt fait mention au troiſième chapitre du premier livre des Rois, ſuivant la Vulgate. Ceux, qui demeuroient aux environs de ce lac, furent du nombre de ceux auxquels David envoya du butin, qu'il avoit fait ſur les Amalécites.

Les Commentateurs, qui traduiſent ſur l'Hébreu, & qui nomment le premier livre des Rois, le premier de Samuël, rendent ce mot ou par Bor-Aſan ſelon la verſion Allemande, ou par Chor-Haſan, ſelon M. le Clerc; ou par Cor-Aſchan, ſelon Smidius; ou par Chor-Ashan, ſelon la verſion Angloiſe; ou par Chor-Aſan, ſelon la verſion Eſpagnole; ou par Chor-Haſchane, ſelon d'autres. La différence de *b* & de *c*, ou de *ch*, ſi ſenſible dans les Caractéres dont nous nous ſervons, ne l'eſt preſque point dans l'Hébreu.

Une ville d'Afrique, ſituée ſur le Nil près des cataractes, a porté le nom d'Aſan. On l'appelloit auſſi Aſſuana.

ASANA, *Aſana*, Ἀσανᾶ, (*b*) étoit de la tribu de Benjamin, & pere d'Oduïa.

ASANDRE, *Aſander*, (*c*) Ἀσανδρος, nom d'un homme, qui, ſelon Strabon, diviſa la Cherſonèſe Taurique du continent, ayant fait paſſer une mer par ſon iſthme, depuis le golfe Carcinique juſqu'au Palus Méotide.

ASANDRE, *Aſander*, (*d*) Ἀσανδρος, fils de Philotas, étoit lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce Prince lui donna le gouvernement de la Lydie, avec un pouvoir qui s'étendoit juſqu'aux frontières de la province de Spithridate. Il lui laiſſa en même tems autant de gens de cheval, qu'il pouvoit en avoir beſoin, avec quelques compagnies legérement armées.

ASANDRE, *Aſander*, (*e*) Ἀσανδρος, fut établi gouverneur du Boſphore par le roi Pharnace; mais, il ſe ſouleva contre lui, l'an 47 avant J. C., dans l'eſpérance d'obtenir ce royaume des Romains. Pharnace, ayant aſſemblé une armée de Sarmathes & de Scythes, entra dans le Boſphore, pour le recouvrer; mais, Aſandre vint au-devant de lui, & le vainquit dans une bataille, où Pharnace, abandonné des ſiens, fut tué à l'âge de 50 ans. Mithridate, roi de Pergame, qui voulut s'emparer du Boſphore, eut la même deſtinée, & laiſſa, par ſa mort, Aſandre paiſible poſſeſſeur de cet État. Strabon s'eſt trompé, lorſqu'il l'a appellé Caſſandre & Lyſandre.

Aſandre avoit épouſé une fille de Pharnace, nommée Dynamis,

(*a*) Reg. L. I. c. 30. v. 30.
(*b*) Paral. L. I. c. 9. v. 7.
(*c*) Strab. p. 311.
(*d*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.
(*e*) Appian. pag. 254. Dio. Caſſ. pag. 206, 207, 538. Crév. Hiſt. Rom. T. VII. p. 542. *& ſuiv.*

Digitized by Google

à laquelle il laissa la couronne en mourant. Cette Princesse se maria en secondes noces à un certain Scribonius, qui se disoit petit-fils de Mithridate. Scribonius, par cette alliance, monta sur le trône du Bosphore; mais, l'imposture ayant été découverte, il fut tué par ses sujets.

ASANDRE, *Asander*, (*a*) Ἄσανδρος. Lucien, dans un de ses dialogues, fait mention d'un Asandre. Il dit de cet Asandre, qu'Auguste le fit roi du Bosphore; qu'il combattit vaillamment, & à pied & à cheval, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & qu'il se laissa mourir de faim, à quatre-vingt-treize, ayant appris qu'Auguste avoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. On voit bien que cet Asandre, à quelques circonstances près, est le même que le précédent.

ASAPH, *Asaph*, Ἀσὰρ, (*b*) étoit pere de Joahé, chancellier du roi Ézéchias.

ASAPH, *Asaph*, Ἀσὰφ, (*c*) de la tribu de Lévi, étoit fils de Barachias & petit-fils de Samaa. Ses enfans furent Zacchur, Joseph, Nathania & Asaréla, qu'il conduisoit lui-même, & qu'il faisoit chanter; car, Asaph étoit un musicien célebre du tems de David.

Dans la distribution que ce Prince fit des Lévites, pour chanter dans le temple du Seigneur, il ordonna que ceux de la famille de Caath tiendroient le milieu au tour de l'autel des holocaustes; ceux de la famille de Mérari, la gauche; & ceux de la famille de Gerson, la droite. Asaph, qui étoit de cette dernière famille, présidoit à la bande, qui occupoit la droite. Ses descendans occupérent la même place, & eurent le même rang dans le temple.

On trouve plusieurs Pseaumes intitulés du nom d'Asaph, comme le XLIX, & les dix, depuis le LXXII, jusqu'au LXXXII; soit qu'Asaph les ait composés, ou que David les lui ait adressés, pour y donner l'air; soit enfin, ce qui est plus probable, que quelques-uns des descendans d'Asaph les ait écrits, & leur ait donné le nom de ce fameux chef de la musique du temple. Car, il paroît que ces Pseaumes ne conviennent pas au tems d'Asaph; & qu'ils ont été écrits, les uns pendant la captivité, comme le XLIX, les LXXIII, LXXVIII, LXXIX; les autres du tems de Josaphat, comme les LXXXI & LXXXII. Dom Calmet fixe le LXXVII au tems d'Asa.

ASARAMEL, *Asaramel*, (*d*) Ἀσαραμὴλ, nom d'un lieu, dont il est parlé dans les Maccabées. C'est-là que se fit, dans une assemblée composée des prêtres, du peuple, des premiers de la nation & des anciens du païs, cette fameuse déclaration, qui donnoit à Simon Maccabée une si grande autorité. Ce fut la récompense de ses services signalés, qu'il avoit ren-

(*a*) Lucian. T. II. p. 639.
(*b*) Reg. L. IV. c. 18. v. 18.
(*c*) Paral. L. I. c. 6. v. 39. c. 25. v. 1. & *seq.*
(*d*) Maccab. L. I. c. 14. v. 28. Reg. L. II. c. 5. v. 9.

Digitized by Google

dus à la nation & au peuple Romain.

Il y en a qui croient qu'Aſaramel eſt la place de Mello connue dans les livres des Rois. Aſar-Mello, ou Haſar-Mello ſignifie le parvis de Mello. D'autres ont cru qu'Aſaramel étoit mis pour Jéruſalem. Serrarius traduit ce terme par *le prince de la part du Seigneur*, ou *le prince du peuple du Seigneur*; & il l'explique du grand-prêtre Simon, qui gouvernoit alors.

ASARÉLA, *Aſarela*, Ἐσαήλ, (*a*) quatrième fils d'Aſaph, maître de muſique, du tems de David. *Voyez* Aſaph.

ASARMOTH, *Aſarmoth*, (*b*) Σαρμωθ, troiſième fils de Jectan. Il y a eu dans l'Arménie une ville d'Aſarmoth, d'où quelques-uns croyent que les Sarmathes ont tiré leur nom.

ASASONTHAMAR, *Aſaſonthamar*, Ἀσασονθαμάρ, (*c*) ville de Paleſtine dans la tribu de Juda, près de la mer Morte. Cette ville étoit habitée anciennement par les Amorrhéens, qui furent défaits par Chodorlahomor, accompagné de quelques Rois, qu'il avoit attirés dans ſon parti. Du tems de Joſaphat, les Moabites & les Ammonites, avec leurs alliés, s'aſſemblérent pour faire la guerre à ce Prince. Lorſque des courriers vinrent lui annoncer cette nouvelle, ils étoient déjà campés à Aſaſonthamar. C'eſt la même qu'Engaddi.

ASBAI, *Asbaï*, Ἀσβαΐ, (*d*) pere de Naarai, qui fut un des trente braves de l'armée de David.

ASBASMÉE, fontaine de Cappadoce, de laquelle Philoſtrate parle ainſi dans la vie d'Apollonius: » Il y a, dit-il, au voiſi-» nage de Tyane, une eau qu'on » croit être conſacrée à Jupiter, & » qu'on appelle Asbaſmée. Elle » eſt froide en ſortant de ſa ſource, » & elle bout enſuite comme l'eau » d'un chaudron, qui eſt ſur le » feu. Elle paroît belle, tranquille » & agréable à boire aux gens de » bien, & qui ne fauſſent point » leur ſerment; mais, c'eſt un » poiſon pour les méchans & pour » les parjures. «

Le nom d'Asbaſmée vient peut-être de l'Hébreu *Meſeba*, ou *Mehaſſeba*; c'eſt-à-dire, eau du ſerment, comme Béerſeba ſignifie puits du ſerment. Les Cappadociens, qui parloient Syriac, ont pu aiſément tranſpoſer les Syllabes par corruption de langage.

ASBEL, *Asbel*, Ἀσβήλ, (*e*) & ailleurs Ἀσυβήρ, ſecond fils de Benjamin. Ce fut le chef de la famille des Asbélites.

ASBESTE, *Asbeſtus*, ſorte de minéral inaltérable par le feu. *Voyez* Amiante.

ASBOLOMÈNES, *Asbolomeni*, Ἀσβολομένοι; (*f*) c'eſt-à-dire, les barbouillés de ſuie. On

(*a*) Paral. L. I. c. 25. v. 2.
(*b*) Geneſ. c. 10. v. 26. Paral. L. I. c. 1. v. 20.
(*c*) Geneſ. c. 14. v. 7. Paral. L. II. c. 20. v. 1, 2.
(*d*) Paral. L. I. c. 11. v. 37.
(*e*) Numer. c. 26. v. 38. Paral. L. I. c. 8. v. 1.
(*f*) Plut. Tom. I. pag. 479.

Digitized by Google

appelloit ainſi les deſcendans de Damon, en mémoire de la ſuie, dont il s'étoit noirci le viſage, quand il courut ſur un capitaine Romain pour le tuer. *Voyez* Damon.

ASBOLUS, *Asbolus*, (*a*) nom d'un chien de chaſſe d'Actéon. Ce terme veut dire que ce chien avoit le poil noir; car, il vient du Grec ἄσβολος, *fuligo*, de la ſuie; comme qui diroit noir comme de la ſuie. Lorſqu'Actéon eut été changé en cerf, Asbolus oubliant que ç'avoit été ſon maître, ſe mit à le pourſuivre, ainſi que les autres chiens.

ASBYSTES, *Asbyſtæ*, (*b*) Ἄσβυσται, peuples de Libye, qui confinoient du côté de l'occident aux Gigames. Ils habitoient au-deſſus de Cyrène, ſans toutefois s'étendre juſqu'à la mer; car, les Cyrénéens occupoient toutes les côtes maritimes.

ASCAGNE, terme de Géographie. *Voyez* Aſcanie.

ASCAGNE, *Aſcanius*, (*c*) Ἀσκάνιος, l'un des princes d'Aſie, qui marchérent au ſecours de Troye contre les Grecs. Aſcagne & Phorcys, impatiens de joindre l'ennemi, menoient les Phrygiens de l'Aſcanie la plus éloignée.

ASCAGNE, *Aſcanius*, (*d*) Ἀσκάνιος, autre prince d'Aſie, qui marcha auſſi au ſecours de Troye contre les Grecs. Je ne ſçais trop ſi cet Aſcagne eſt différent du précédent. Quoiqu'il en ſoit, il étoit fils d'Hippotion, & avoit deux freres, Palmys & Morys. Ils vinrent tous trois d'Aſcanie, pour relever les troupes qu'on avoit déjà envoyées au ſecours de Troye.

ASCAGNE, *Aſcanius*, (*e*) Ἀσκάνιος, fils d'Énée & de Créuſe. Il étoit l'aîné de pluſieurs freres. L'Hiſtoire fait mention de ceux-ci, Euryléon, qui prit auſſi dans la ſuite le nom d'Aſcagne, Romulus & Romus.

Après la priſe de Troye par les Grecs, Aſcagne fut envoyé par ſon pere en Phrygie avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune Prince s'y établit dans un canton appellé Daſcylitis, où étoit le lac Aſcanien. Pluſieurs années après que les Grecs furent partis, il retourna à Troye. Un petit nombre de Troyens, qui avoient échappé à la fureur des Grecs, parce qu'ils étoient diſperſés dans différens endroits du païs, l'y accompagnérent. Il regna dans ſon petit royaume, & le laiſſa à ſa poſtérité, mais beaucoup plus étendu qu'il n'avoit été dans ſon commencement. C'eſt tout ce que nous ſçavons de cet Aſcagne, que certains confondent, mal à propos, avec celui qui ſuit. Denys d'Halicarnaſſe les diſtingue expreſſément, lorſqu'il dit qu'Énée, après avoir envoyé Aſcagne, ſon fils aîné, dans la Phrygie, partit d'Aſie, avec ſes autres enfans, ſon pere, & les images des

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*b*) Herod. L. IV. c. 170.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 369, 370.
(*d*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 792, 793.
(*e*) Dionys. Halicarn. L. I. c. 11, 12. Tit. Liv. L. I. c. 3. Strab. p. 607. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. II. p. 407, 408.

Digitized by Google

dieux, pour aller chercher un nouvel établiſſement, où il pût être plus heureux, qu'il ne l'avoit été dans ſa patrie.

Agathocle, dans Feſtus, donne une fille, nommée Roma, à l'Aſcagne dont nous venons de parler. Énée, par le conſeil du devin Hélénus, l'amena avec lui en Italie; & cette Princeſſe conſacra la première le temple de la Foi ſur le mont Palatin.

ASCAGNE, *Aſcanius*, (*a*) Ἀσκάνιος, autre fils d'Énée & de Créuſe. Celui-ci porta d'abord le nom d'Euryléon, comme il a été obſervé dans l'article précédent, & il prit depuis celui d'Aſcagne. Tite-Live lui donne pour mere, non Créuſe, mais Lavinie, fille du roi Latinus, qu'Énée épouſa, lorſqu'il fut arrivé en Italie. Il eſt vrai que Tite-Live dit enſuite qu'il n'eſt pas bien ſûr que ce Prince fût véritablement fils de Lavinie.

Aſcagne ſuccéda à ſon pere au royaume des Latins. En montant ſur le trône, il ſe vit obligé de ſoûtenir un rude ſiége de la part de Mézence, roi des Étruriens On l'aſſiégea ſi étroitement dans Lavinium, qu'il lui fut impoſſible de recevoir le ſecours, qu'il attendoit des autres villes Latines. Aſcagne, réduit à une ſi fâcheuſe extrêmité, propoſa de conclure un traité ſous les conditions qu'il crut les plus convenables pour les deux nations. Enflé de ſon bonheur, Mézence rejetta les propoſitions d'Aſcagne, offrant de ſon côté d'autres conditions de paix, mais des conditions extrêmement déraiſonnables. Entre autres choſes, il exigeoit que tout le vin qu'on recueilloit dans le païs des Latins, fût envoyé en Étrurie, comme un tribut annuel. De ſi rudes conditions ne pouvoient manquer de révolter les aſſiégés. Ils réſolurent de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité, & d'engager les dieux dans leur cauſe. Ils firent même un décret, par lequel ils conſacrérent à Jupiter le produit de leurs vignes. Ce fut l'avis de leur Roi. Aſcagne leur conſeilla en même tems d'attendre l'occaſion favorable d'une nuit obſcure pour faire une ſortie, & tomber ſur l'ennemi. Les aſſiégeans, qui étoient campés dans une ſituation avantageuſe, & qui ſe tenoient comme aſſurés de la victoire, étoient peu ſur leurs gardes contre un ennemi qu'ils mépriſoient.

Aſcagne & les ſiens reprirent un nouveau courage. Ils s'exhortérent les uns les autres à la conſtance & à la valeur, & conjurérent les dieux de favoriſer leur entrepriſe. Auſſi-tôt qu'ils trouvérent l'occaſion qu'ils attendoient, ils ſortirent de la ville, & attaquérent le quartier des retranchemens où étoit Lauſus, fils de Mézence, qui commandoit la fleur de la jeuneſſe Étrurienne. Ils y donnérent l'aſſaut ſi bruſquement, qu'ils y entrérent ſans

(*a*) Dionys Halicarn. L. I. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. 1, 3. Virg. Æneid. L. I. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. I. pag. 8. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. II. p. 376, 407. Tom. IV. p. 411, 585, T. XIII. p. 354. T. XVI. p. 417, 422, T. XXI. p. 360.

Digitized by Google

beaucoup de peine. Pendant qu'ils prenoient ce poſte, la lueur des flambeaux & les cris des mourans jettérent la terreur parmi les troupes, qui étoient campées dans la plaine. Le déſordre & la confuſion ſe répandirent par tout. Le trouble redoubloit à chaque moment ; les ſoldats ne gardoient plus ni ordre ni rangs ; la crainte, jointe à la lueur des ténébres, faiſoit croire que leur perte étoit aſſurée. Ils ne ſongeoient qu'à abandonner le plat païs pour ſe ſauver ſur les montagnes, & ſans écouter la voix de leurs chefs, ils mettoient toute leur eſpérance dans la fuite. Les Latins, qui avoient déjà emporté un des retranchemens des ennemis, pouſſérent plus loin leur avantage. Ils pourſuivirent les fuyards à toute outrance, & en firent une horrible boucherie. Les ennemis ne penſoient plus à ſe défendre. Ils ne connoiſſoient pas même le danger où ils étoient. Ils couroient çà & là à l'aventure. Les uns tomboient dans des précipices, les autres ſe jettoient dans des ravins, dans des cavernes, d'où ils ne pouvoient ſe retirer, & y attendoient la mort ou la ſervitude. Pour ſurcroît de malheur, pluſieurs ne pouvant connoître leurs camarades au milieu des ténébres, s'entretuoient comme ennemis, & augmentoient, par ce carnage, la défaite de leurs troupes. Le jeune Prince périt dans ce combat. Mézence, qui s'étoit emparé d'une colline avec un petit nombre de ſoldats, n'eut pas plutôt appris la nouvelle de la mort de ſon fils, qu'il la regarda comme une punition de ſon inſolence. La déroute de ſon armée & la mort de Lauſus le jettérent dans un ſi grand embarras, que ne ſçachant quel parti prendre, il envoya ſans différer des ambaſſadeurs à Lavinium, pour demander la paix. Aſcagne perſuada aux ſiens d'uſer de leur victoire avec modération. Mézence obtint ce qu'il demandoit ; on lui accorda la paix à des conditions raiſonnables, & il ſe retira avec les troupes qui lui reſtoient. Depuis ce tems-là, il dépoſa toute inimitié, & vécut dans une ſi parfaite intelligence avec les Latins, qu'ils n'avoient point de meilleur ami ni de plus fidele allié.

Énée, en mourant, laiſſa la Reine enceinte. Dans les premiers troubles que ſa mort cauſa par tout le royaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia ſa deſtinée à la fidélité d'un certain Tyrrhénus, qui avoit été intendant des bergers de ſon pere, & qui prenoit toujours ſoin des troupeaux du Roi. Elle continua à y vivre après qu'Aſcagne fut monté ſur le trône, craignant la haine que les beaux-fils ont ordinairement pour leurs belles-meres. L'intendant des bergers la reçut, & en prit un ſoin particulier. Il lui bâtit une cabane connue de peu de perſonnes, & lui garda un ſecret inviolable. Dans ſa retraite, elle ſe délivra d'un fils, qu'elle appella Sylvius, parce qu'il étoit né dans les bois, & Énée du nom de ſon pere. Tout cela n'étoit connu que de peu de perſonnes, qui gardérent inviolablement le ſecret.

Digitized by Google

Cependant, les Latins firent de grandes recherches de Lavinie. Ils furent même assez injustes envers leur Roi, pour l'accuser d'avoir fait mourir secrétement cette Princesse. Ses protestations les plus solemnelles furent une foible défense contre leurs soupçons. Ils le menaçoient de se soulever ouvertement, & sa vie même eût été en grand danger, si Tyrrhénus n'eût fait sortir la Reine de sa retraite pour la présenter au peuple. Ascagne traita honorablement Lavinie. Mais, voyant qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup sûr toutes disputes, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, où il transféra une partie des habitans de Lavinium & tous ceux d'entre les Latins, qui voulurent s'y établir. Il l'appella Albe, & la surnomma la longue. Ses successeurs y regnérent pendant une longue suite de siécles.

Ascagne mourut dans la trente-huitième année de son regne, vers l'an 1139 avant J. C. Après la mort de ce Prince, Énée Sylvius monta sur le trône; mais, ce ne fut pas sans contestation de la part d'Iule, fils aîné d'Ascagne, qui prétendoit que le royaume de son pere lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce différend. Il décida en faveur du fils d'Énée & de Lavinie, qui avoit apporté le royaume pour dot.

Au reste, il y en a qui donnent à Ascagne le nom d'Iulus; mais, ce nom ne se trouve point dans Homère. Ce Poëte ne fait même aucune mention des enfans d'Énée; & tous les Écrivains Grecs, qui ont précédé les Historiens Romains, ont nommé le fils d'Énée Ascagne, & ne lui ont point donné le nom d'Iulus. Caton avoit écrit, dans ses Origines, que les Latins, en considération des vertus de leur roi Ascagne, l'avoient appellé Iobus; c'est-à-dire, dans leur langue, fils de Jupiter; & que de cet Iobus on avoit fait dans la suite Iulus, dont la famille Julia avoit pris son nom.

Nous devons encore observer que Sylvius, qui succéda à Ascagne, étoit, selon Tite-Live, fils de ce Prince. Denys d'Halicarnasse est d'un sentiment bien opposé. C'est celui que nous avons embrassé.

ASCALAPHE, *Ascalaphus*, Ἀσκάλαφος, (*a*) fils du fleuve Achéron & d'Orphné, l'une des plus renommées de toutes les nymphes infernales. Il avoit vu Proserpine cueillir une grenade dans les jardins de Pluton, & en sucer sept grains. Comme cette Déesse ne devoit sortir des enfers, qu'à condition qu'elle n'y auroit rien mangé, Ascalaphe lui ôta l'espérance de son retour par le témoignage qu'il rendit contre elle. Proserpine en conçut une forte douleur & une si grande haine contre ce témoin profane, qu'elle le convertit en oiseau.

(*a*) Ovid. Metam. L. V. c. 14. Myth. par M. L'Abb. Ban. T. I. p. 131. T. V. p. 58, 82, 94. *& suiv.*

Digitized by Google

Ainſi, lui ayant jetté ſur la tête de l'eau du fleuve du Phlégeton, elle le changea en cette eſpèce de monſtre, qui n'a, pour ainſi dire, qu'un bec, que des plumes & de grands yeux. Aſcalaphe, dépouillé de lui-même, fut donc revêtu de deux aîles. Il ne devint preſque qu'une tête, & fut étonné de ſe voir avec des ongles crochus; mais, quoiqu'il porte de aîles, il eſt ſi peſant & ſi pareſſeux, qu'à peine peut-il les remuer. Enfin, il fut métamorphoſé en hibou, cet oiſeau de mauvais augure, qui n'annonce, dit Ovide, que des larmes & des infortunes.

Aſcalaphe, ſelon certains, étoit un courtiſan de Pluton. Ce courtiſan, ayant conſeillé à ſon maître l'enlévement de Proſerpine, fit tout ce qu'il put pour rendre inutiles les négociations de Cérès, & pour empêcher que ſa fille ne lui fût rendue. Proſerpine le fit mourir dans la ſuite, & voilà ce qui a donné lieu à la fable. Les conſeils pernicieux, qu'il avoit ſuggérés à Pluton, furent cauſe de ſa mort. Sa métamorphoſe en hibou n'eſt qu'une métaphore, qui nous repréſente un homme haïſſable; ſi vous n'aimez mieux dire, néanmoins qu'on n'a débité cette fable, que pour nous marquer qu'il ſe tenoit toujours caché dans les mines de Pluton, dont il étoit l'intendant, & où il périt. Il y a apparence qu'il fut écraſé par la chûte de quelque rocher; ce qui fit dire aux Poëtes, que Proſerpine l'avoit couvert d'une groſſe pierre, ainſi qu'on peut le voir dans Apollodore, qui ſoûtient que ce fut Cérès, qui l'avoit puni elle-même de la ſorte. Le nom d'Aſcalaphe veut dire, celui qui briſe les pierres; & ce nom ne lui fut donné apparemment que pour marquer ſon emploi. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut métamorphoſé en un certain lézard, que les Grecs appellent *Aſcalabos*; & c'eſt ſans doute la reſſemblance des noms, qui leur a donné lieu de le dire.

L'exemple d'Aſcalaphe nous apprend à n'accuſer perſonne, & à ne point faire des rapports, qui attirent ſur nous, ou de la peine, ou de la haine. Et ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a feint qu'Aſcalaphe fut métamorphoſé en hibou; car, comme le hibou, tous les délateurs ſont des oiſeaux de mauvais augure. Sur quoi l'on peut obſerver que, quoiqu'Aſcalaphe eût accuſé juſtement Proſerpine, il ne laiſſa pas d'en être puni. Ainſi, l'on doit reconnoître que c'eſt une eſpèce de malheur que d'être contraint d'accuſer quelqu'un, quand même on le doit faire, & qu'on le fait juſtement; car, on ſe fait rarement des amis par ce moyen, & l'on eſt toujours aſſuré de ſe faire des ennemis. Et certes, ſelon la juſtice, Aſcalaphe n'avoit point failli, ſi ce n'eſt qu'on puiſſe dire que quiconque accuſe autrui pour de petites choſes, comme Aſcalaphe accuſa Proſerpine d'avoir mangé ſept grains de grenade, montre de l'inclination & de la facilité à accuſer, & qu'on doit conſidérer comme ennemis du genre humain, tous ces

Digitized by Google

dangereux esprits, qui sont enclins à blâmer les autres des moindres défauts, qu'ils y voient.

Apprenons par cette fable à n'accuser personne trop promptement; & songeons, quand nous voulons accuser quelqu'un, que nous nous chargeons d'un grand fardeau pour le présent & pour l'avenir; car, quiconque accuse les autres, doit faire ensorte qu'on ne trouve rien à redire en lui. En effet, il n'y a rien de plus insupportable, ce nous semble, que de vouloir obliger les autres à rendre compte de leur vie, quand on ne peut rendre compte de la sienne.

ASCALAPHE, *Ascalaphus*, Ἀσκάλαφος, (*a*) fils de Mars & d'Astyoché, fille d'Actor. Il avoit un frere, nommé Ialménus. Ces deux Princes regnoient ensemble à Orchomène, du tems de la guerre de Troye. Ce fut sous leur conduite, que les Orchoménens allérent au siége de cette ville.

Apollodore met Ascalaphe & Ialménus au rang des Argonautes; & ce qu'il y a de singulier, c'est que, selon le même Apollodore, ces deux Princes étoient du nombre des amans d'Hélène, qui se présentérent à Sparte pour la demander en mariage, avec d'autres princes, dont la plûpart assistérent au siége de Troye; ce qui montre que le tems de la guerre de Troye n'est pas si éloigné de la conquête des Argonautes.

Homère nous apprend qu'Ascalaphe fut tué d'un coup de dard par Déïphobus. Celui-ci se saisit d'abord de son casque, & le portoit en triomphe, lorsque Mérion, pareil au dieu Mars, le blessa au bras avec son javelot, qu'il lui lança, & l'obligea de lâcher prise.

ASCALIS, *Ascalis*, Ἀσκαλις, (*b*) fils d'Iphta, étoit roi des Maurusiens en Afrique, du tems de Q. Sertorius. Ce Prince ayant été chassé du trône, les Ciliciens firent voile en Afrique, pour l'y rétablir.

Q. Sertorius, instruit de ce qui se passoit, marcha promptement au secours de ceux qui faisoient la guerre à Ascalis. Son arrivée fit grand plaisir aux Maurusiens. Il mit d'abord la main à l'œuvre; & ayant battu Ascalis dans un grand combat, il l'assiégea dans la ville, où il se retira. A la première nouvelle que Sylla en eut, il envoya Paccianus avec des troupes au secours d'Ascalis. Sertorius le défit en bataille, le tua, obligea son armée à se rendre à lui, & l'ayant jointe à ses troupes, il prit d'assaut la ville de Tingis, où Ascalis s'étoit enfui avec ses freres.

ASCALON, *Ascalon*, (*c*) Ἀσκάλων, ville de Palestine, si-

(*a*) Paus. p. 599. Homer. Iliad. L. II. v. 19, 20. L. IX. v. 82. L. XIII. v. 518. *& seq.* Myth. par M. L'Abb. Ban. T. VI. p. 381. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. IX. p. 80.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 572.

(*c*) Strab. p. 759. Plin. L. V. c. 13. L. XII. c. 24. L. XIX. c. 6. Ptolem. L. V. c. 16. Pomp. Mel. L. I. c. de Syr. Judic. c. 1. v. 18. c. 14. v. 19. Maccab. L. I. c. 10. v. 86. Myth. par M. L'Abb. Ban. Tom. III. p. 2, 3. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. V. pag. 240. T. XIX. p. 449.

Digitized by Google

tuée entre Azoth & Gaza sur la Méditerranée, à cinq cens vingt stades de Jérusalem. Elle étoit de la dépendance des Philistins, auxquels elle fut enlevée par les enfans de Juda.

Xanthus attribue la fondation d'Ascalon à Ascalus, l'un des généraux d'Aciamus, ancien roi de Lydie. Mais, Xanthus, quoique des Écrivains judicieux donnent à son sçavoir les plus grands éloges, a peut-être copié, par rapport à l'époque d'Ascalon, des traditions sur la foi desquelles il seroit dangereux de vouloir établir un système. Quoiqu'il en soit, il y avoit auprès de cette ville, que Diodore de Sicile met dans la Syrie, un grand & profond lac abondant en poissons, & un temple dédié à une déesse fameuse, que les Syriens appelloient Dercéto. Elle avoit la tête & le visage d'une femme; mais, tout le reste du corps étoit d'un poisson. Voici la cause qu'on alléguoit de cette forme. Les plus habiles de la nation disoient que Vénus, ayant été offensée par Dercéto, lui inspira un amour violent pour un jeune sacrificateur fort bien fait. Dercéto, ayant eu de lui une fille, conçut une si grande honte de sa foiblesse, qu'elle fit disparoître le jeune homme; & ayant exposé l'enfant dans un lieu désert & plein de rochers, elle se jetta elle-même dans le lac, où son corps fut métamorphosé en poisson. De-là vient que les Syriens s'abstenoient encore du tems de Diodore de Sicile, de cette nourriture, & révéroient les poissons comme des dieux.

L'Échalotte, appellée Ascalonie, a été fort connue des Anciens. Elle avoit pris ce nom de la ville d'Ascalon, parce que le territoire de cette ville en produisoit beaucoup. Il n'étoit pas moins fertile en bons vins, & on y trouvoit aussi le cyprès, sorte d'arbuste fort estimé. On parle en outre des puits que l'on voyoit à Ascalon, & que l'on disoit avoir été creusés par Abraham & par Isaac.

Ascalon fut la patrie du philosophe Antiochus, qui vivoit peu de tems avant Strabon. Ce fut aussi celle d'Hérode, celui d'entre les étrangers, qui usurpa le premier la royauté parmi les Juifs. C'est pour cela qu'il étoit surnommé Hérode d'Ascalon, ou l'Ascalonite.

Cette Ville est célebre dans les Écritures. Nous voyons qu'après la mort de Josué, les enfans de Juda, comme nous l'avons déjà remarqué, s'en emparérent ainsi que de ses confins. C'est-là que Samson tua trente hommes, dont il prit les habits pour les donner à ceux, qui avoient expliqué son énigme. Jonathas Maccabée, après la victoire remportée sur Apollonius, marcha contre Ascalon; mais, les habitans sortirent au-devant de lui, & le reçurent avec de grands honneurs.

La ville d'Ascalon subsiste encore de nos jours; mais, c'est peu de chose. On l'appelle Ascalona.

ASCALONIENS, *Ascalonii*, vel *Ascalonenses*, Ἀσκαλωνῖται. C'étoient les habitans de la ville d'Ascalon en Palestine. *Voyez* Ascalon.

Digitized by Google

ASCALUS, *Aſcalus*, (*a*) général Lydien, ſous le regne d'Aciamus. Ayant ſoumis à ſon maître toute la Syrie, il y bâtit Aſcalon, ville déjà fameuſe, lorſque Joſué porta ſes armes dans la Paleſtine.

ASCANIE, *Aſcania*, Ἀσκανία, (*b*) contrée de l'Aſie mineure, dont parle Homère. Ce Poëte ne fait mention que de l'Aſcanie Phrygienne, parce qu'elle contenoit la Phrygie, & c'étoit la plus éloignée. L'autre la plus voiſine étoit l'Aſcanie Myſienne, où étoit Nicée.

Ces deux provinces avoient pris le nom d'Aſcanie, du fils d'Énée, appellé Aſcagne du Latin *Aſcanius*. Les autres lieux, dont il eſt parlé ci-après, avoient également pris leur nom de ce héros.

On prétend qu'il y a eu dans la Troade une ville, qui s'appelloit du nom d'Aſcanie.

ASCANIE [le Lac], *Lacus Aſcanius*, vel *Palus Aſcania*, Λίμνη Ἀσκανία. (*c*) C'étoit un lac de l'Aſie mineure dans la province de Bithynie. Sur les bords de ce Lac étoit aſſiſe la ville de Nicée, environnée d'une vaſte campagne très-fertile, mais mal ſaine en été. Un peu au-deſſus de ce même lac étoit une autre ville, mais fort petite, nommée Otrée ſur les confins de la Bithynie. Il y en a qui donnent aujourd'hui au lac d'Aſcanie le nom d'Aſcu. D'autres l'appellent Iſnich, qui eſt auſſi le nom moderne de la ville de Nicée. D'autres enfin le nomment Londar.

ASCANIE, *Aſcania*, Ἀσκανία. (*d*) Freinshémius, dans ſes ſupplémens ſur Quinte Curſe, ſembleroit inſinuer qu'il y avoit un lac de ce nom dans la Piſidie, le long duquel il dit qu'Alexandre le Grand prit ſa route pour ſe rendre dans la Phrygie. Quoiqu'il en ſoit, l'eau de ce lac, ſelon Freinshémius, avoit la vertu de ſe congeler d'elle-même en ſel, & délivroit ceux du païs de la néceſſité d'en aller chercher plus loin.

ASCANIE [le fleuve d'], (*e*) *Flumen Aſcanium*, Ποταμὸς Ἀσκάνιος. C'étoit un fleuve de Bithynie, qui avoit ſon embouchure au même endroit que le lac de ce nom. Ptolémée, Pline & Strabon parlent de ce fleuve.

Pline fait auſſi mention d'un port & d'un golfe du nom d'Aſcanie, ainſi que de quelques villes.

ASCARE, *Aſcarus*, Ἄσκαρος, (*f*) ſtatuaire de Thébes, qui avoit pris les leçons d'un célebre Sicyonien. Il avoit fait une ſtatue de Jupiter tenant un foudre de ſa main droite, & ayant ſur la tête une couronne, qui imitoit fort bien les fleurs. On voyoit cette ſtatue à Olympie ſur le chemin

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 240.
(*b*) Strab. p. 680, 681. Homer. Iliad. L. II. v. 863. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 415.
(*c*) Ptolem. L. V. c. 1. Strab. p. 563, 565, 566. Plin. L. V. c. 32.
(*d*) Freinſ. Snppl. in Q. curt. L. II. c. 12.
(*e*) Ptolem. L. V. c. 1. Plin. L. IV. c. 12. L. V. c. 30. *& ſeq.* Strab. p. 681.
(*f*) Pauſ. pag. 334.

Digitized by Google

qui alloit du Sénat au grand temple. C'étoient les Theſſaliens qui firent ce préſent à Jupiter, après les guerres qu'ils eurent contre les Phocéens.

ASCARIC, *Aſcaricus*, (*a*) roi des Francs, du tems de Conſtantin. C'étoit un Prince hardi & entreprenant, qui ne pouvoit ſouffrir le joug des Romains. L'abſence de Conſtance Chlore, qui étoit paſſé dans la grande Bretagne, lui parut une occaſion favorable pour le ſecouer. Il ſe joignit, pour cet effet, à Radegaiſe, ou Ragaiſe, ou Gaiſe. Mais, Conſtantin qui venoit de ſuccéder à ſon pere, marcha contre eux, les vainquit dans la Gaule, & les fit priſonniers. Pour frapper la nation de terreur, par l'exemple des rigueurs exercées ſur ſes princes, il les expoſa aux bêtes dans un magnifique ſpectacle, qu'il donna après ſa victoire.

ASCÈNES, *Aſcenes*, (*b*) Ἀσχαναζ, fils aîné de Gomer, & frere de Riphath & de Thogorina. Dom Calmet penſe qu'Aſcènes eſt le pere des Aſcantes, peuples qui demeuroient aux environs du Tanaïs & des Palus Méotides.

ASCENOS, *ou* ASKENOS, *Aſcenos, Askenos*, Ἀσκηνος, (*c*) titre donné au dieu Lunus; c'eſt-à-dire, à l'Intelligence, qui préſidoit au cours de la lune. On voit dans Haïm, ſur une médaille de Sardis, le buſte de ce dieu coëffé d'un bonnet Phrygien, & porté dans un croiſſant avec le titre de μὴν Ἀσκηνος.

M. Fréret croit que d'Askenos s'eſt formé le nom du lac Aſcanius, ainſi que celui d'Aſcanius ou Aſcagne fils d'Énée.

ASCENSION, *Aſcenſus*, (*d*) terme conſacré dans l'Égliſe, pour marquer l'élévation miraculeuſe de J. C., quand il monta au ciel, quarante jours après ſa réſurrection, en préſence de ſes Apôtres & de ſes Diſciples. Comme ceux-ci étoient attentifs à le regarder monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, & leur dirent: » Hommes » de Galilée, pourquoi vous ar- » rêtez-vous à regarder au ciel? » Ce Jeſus, qui, en ſe ſéparant » de vous, s'eſt élevé au ciel, » viendra de la même manière » que vous l'y avez vu monter. « Ce grand événement arriva à une demie lieue de Jéruſalem ſur la montagne des Oliviers. Nous n'avons rien dans l'Écriture qui prouve que les Patriarches & les Juſtes de l'ancien Teſtament, que J. C. avoit délivrés les Limbes, aient aſſiſté viſiblement à ce triomphe, quoiqu'il ſoit certain par la tradition, fondée ſur l'Écriture, que J. C. eſt deſcendu dans le lieu où leurs ames étoient retenues, & qu'il les en a délivrées pour les faire jouir de la gloire.

Notre Seigneur montant au ciel, voulut laiſſer ſur la terre une mar-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. T. VI. pag. 239, 240.
(*b*) Geneſ. c. 10. v. 3.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 84.
(*d*) Luc. c. 24. v. 50, 51. Actu. Apoſt. c. 1. v. 2. *& ſeq.*

Digitized by Google

que visible de cette grande action; car, les vestiges de ses pieds demeurérent imprimés sur une pierre de la montagne des Oliviers. Et ces marques de ses pieds sacrés se voyoient encore du tems de S. Jérôme, qui nous assure de la vérité de ce miracle. Il ajoûte que l'Église, qui y fut bâtie, ne put être couverte ni lambrissée à l'endroit par où le Sauveur étoit monté au ciel, & que cette partie du dôme étoit à jour. Saint Optat, évêque de Milève en Afrique, S. Paulin, évêque de Nole, & Sulpice Sévère rendent aussi le même témoignage. Ce qui est encore très-remarquable, c'est que l'armée Romaine assiégeant Jérusalem, campa en ce lieu, comme l'historien Josephe le rapporte dans ses livres de la guerre des Juifs; & néanmoins ces vestiges ne furent point altérés. Au tems du vénérable Bede, vers l'an 700, les choses étoient encore au même état, comme il l'écrit lui-même au livre des Saints Lieux. Mais, enfin, les ennemis de toute religion ont enlevé la pierre où ces marques étoient gravées, & l'ont employée à boucher la porte orientale de ce temple, laquelle ils ont fait fermer. C'est ce qu'en rapportent les Auteurs des derniers siécles, qui ont fait la description des Saints Lieux.

Il y a eu beaucoup d'erreurs & d'héréfies au sujet de l'Ascension de J. C. Les Apellites pensoient que le Sauveur laissa son corps dans les airs, ou, comme le leur reproche Saint Augustin, sur la terre, & qu'il monta sans corps au ciel. Ils soûtenoient que, comme il n'avoit point apporté de corps du ciel, mais qu'il l'avoit reçu des élémens du monde, en retournant au ciel, il l'avoit restitué à ces élémens.

D'autres croyoient que le corps de J. C. ne monta pas plus haut que le soleil, & qu'il y resta en dépôt. Ces derniers se fondoient sur ce passage des Pseaumes: *Il a placé son tabernacle dans le soleil.*

ASCÉTADÈS, *Ascetades*, Ἀσκητάδης, (*a*) gouverneur de Salamine, qui fut puni de mort par les Athéniens, pour n'avoir pas fait son devoir dans la guerre qu'ils eurent avec Cassandre, général des Macédoniens.

ASCÉUS, *Ascæus*, Ἀσκαῖος, titre qu'on donnoit au dieu Lunus. Ce dieu, selon Strabon, avoit des temples en Phrygie & en Pisidie, sous le titre de μὴν Ἀσκαΐης. C'est le même qu'Ascénos. *Voyez* Ascénos.

ASCHAN, *Aschan*, nom d'une ville autrement appellée Asan. *Voyez* Asan.

ASCHKANIENS, (*b*) nom que donnent aux Parthes les anciennes traditions Persannes. Les Aschkaniens avoient apporté de la Tartarie une sorte de secte, qui avoit pris le dessus & s'étoit répandue par tout. C'étoit la secte de Thanaviah, qui admettoit deux

(*a*) Paus. pag. 65.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XVI. p. 263, 264.

principes,

Digitized by Google

principes, celui du bien & celui du mal, & qui faiſoit ces deux principes égaux, éternels & indépendans.

Lorſqu'Ardſchir ou Artaſiras eut chaſſé les Parthes & l'ancienne puiſſance des Perſes, on tint une aſſemblée générale des Mages, pour purger la religion de cette doctrine étrangére. Erdaviraph, qui préſidoit à cette aſſemblée, rétablit l'ancienne doctrine & l'ancien culte; mais, il ne put faire oublier le dogme des deux principes, qui s'étoit répandu dans tout l'Orient.

ASCIA. (*a*) Les tombeaux dédiés ou conſacrés *ſub Aſcia*, ſous la hache. C'eſt une particularité qu'on obſerve dans certains anciens tombeaux, principalement du côté de Lyon & dans les provinces voiſines, dans le Dauphiné, dans la Savoie, dans le Piémont & dans le Languedoc. On en a découvert même de ſemblables à Boulogne; & entre les tombeaux de Rome, il s'en trouve un; il y en a un autre à Mayence. On voit dans ces tombeaux une eſpèce de hache, repréſentée avec l'inſcription *SUB ASCIA DEDICAVIT*, qui s'y trouve quelquefois au long, & quelquefois par les premières lettres ſeulement, *S. AS. D.* Il y a auſſi des monumens, où la hache eſt miſe ſans que l'inſcription en parle, comme eſt celui de Rome, dont nous venons de parler.

La queſtion, c'eſt de ſçavoir pourquoi on mettoit cet inſtrument, & pourquoi on dédioit ces monumens ſous cette marque. Il eſt très-difficile d'en découvrir la véritable raiſon. Une loi des douze Tables dit: *Rogum Aſciâ ne polito;* c'eſt-à-dire, ne paſſez pas la doloire ſur le bûcher, pour le rendre uni. Mais, ces loix des douze Tables ne furent pas toujours obſervées. On en convient généralement. Tout le monde s'eſt exercé ſur notre queſtion; & peut-être, pas un n'a touché au but. Nous ne rapporterons pas tous les ſentimens. Il y en a dont le faux, pour ainſi dire, ſaute d'abord aux yeux, comme eſt celui de M. Chorier, approuvé par Spon. » M. Chorier, » dit ce dernier, qui a décrit les » antiquités de Vienne, l'expli- » que fort ingénieuſement. Σκιὰ, » dit-il, ſignifie en Grec, ombre; » d'où ſe fait le mot ἀσκία, & en » Latin *Aſcia*, un lieu ſans om- » bre. Et l'on avoit coûtume de » mettre les tombeaux à décou- » vert ou dans un lieu ſans om- » bre. «

M. Fabretti croit que l'*Aſcia*, marquée dans ces monumens, n'étoit pas un inſtrument à polir le bois, mais à rendre les ſtructures de brique, ſur quoi cette doloire mordoit, plus unies & plus propres. C'eſt ce que faiſoient les gens de médiocre qualité, qui ne pouvoient faire que des ſépulcres de brique, & qui marquoient cela en y mettant la figure de l'inſtrument, dont on

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 107. *& ſuiv.* Recueil. d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. I, p. 222. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 243, 244.

Digitized by Google

s'étoit servi, & en disant qu'ils avoient dédié ce monument *sub Ascia*, sous la doloire. Cette opinion tombera, si l'on prouve que plusieurs de ces monumens *sub Ascia* sont de pierre & non pas de brique. C'est beaucoup hazarder que d'avancer de telles conjectures. » De toutes celles que j'ai » vues jusqu'à présent, dit Dom » Bern. de Montfaucon, pas une » ne me satisfait. Il y a apparence qu'on ne sera éclairci là-» dessus que par quelque épitaphe qu'on déterrera dans la suite. «

J'avois déjà composé cet article, d'après les observations de D. Bern. de Montfaucon, lorsque j'ai consulté celles de M. le comte de Caylus, qui m'ont paru très-curieuses. Je suis très-persuadé qu'on lira avec plaisir ce que ce sçavant Antiquaire rapporte au sujet de *SUB ASCIA DEDICAVIT.*

» Cette singularité, dit-il, a » frappé depuis long-tems les » Antiquaires, & a donné lieu à » plus de quinze opinions différentes, que je ne crois pas devoir rapporter ici. Il me suffit » d'observer que l'instrument, » dont il s'agit, a été successivement regardé comme une gâche ou truelle à détremper le » mortier, comme une doloire » pour polir le bois, qu'on employoit au bûcher, & comme » une houe, pour remuer la terre & préparer le terrein. Mais, » il n'est guere possible d'en prendre une idée bien nette dans » les recueils des Antiquaires, ou » même sur les tombeaux. Des » ouvriers ignorans ont pu en altérer la ressemblance; & combien ceux, qui les ont copiés, » d'après ces mêmes tombeaux, » en ont-ils défiguré le trait ? Il » falloit donc, pour répandre » quelques lumières sur ce point » d'Antiquité, trouver l'*Ascia* » elle-même, & c'est ce que le » hazard semble m'avoir procuré.

» Le tombeau, dont j'ai parlé » au commencement de cet article, renfermoit, entr'autres » choses, l'instrument gravé sous » deux aspects différens dans cette » planche. Il est de fer; l'extrêmité de la branche la plus longue a été rompue; dans l'état » où il est encore, il a cinq pouces trois lignes de longueur, & » je ne crois pas qu'il ait eu un » pouce de plus, lorsqu'il étoit » entier. L'ouverture, pour recevoir le manche, a neuf lignes » de long sur sept de large. Il » conserve encore sa forme, qui » n'a point été altérée par la » rouille, dont l'instrument a été » attaqué.

» J'ai douté quelque tems si ce » monument devoit être pris pour » l'*Ascia*, si souvent représentée » sur les tombeaux anciens; mais » l'endroit où il a été découvert, » & plus encore sa ressemblance » avec un instrument, représenté » sur une médaille de la famille » Valéria, m'ont paru suffire » pour lever tous les doutes à cet » égard, & pour montrer qu'il » n'étoit propre, ni à remuer la » terre, ni à détremper le mortier, ni enfin à polir le bois.

Digitized by Google

» C'eſt une eſpèce de ſarcloir, » dont on ſe ſervoit pour arracher les herbes & les broſſailles, & auquel on donnoit quelquefois le nom d'*Aſcia*. Il s'agit préſentement de ſçavoir quel » ſecours on peut tirer de cette » découverte pour expliquer la » formule *SUB ASCIA DEDICAVIT*, ſur laquelle tant d'habiles Critiques ſe ſont exercés. » Voici dont mes conjectures. » J'ai déjà dit que l'inſtrument, » qui eſt ſous mes yeux, & que » j'ai fait graver ſous deux aſpects, en deſſous, & de profil, » n'étoit propre qu'à arracher des » herbes & des broſſailles. C'étoit, à mon avis, la première » cérémonie qu'on faiſoit en érigeant un tombeau dans un » champ. Elle ſe pratiquoit par » le moyen d'un ſarcloir conſacré » à cet uſage; & elle pouvoit » être accompagnée de prieres & » de rits, dont nous ignorons les » détails; mais qui, vraiſemblablement, étoient ſuivis d'imprécations contre ceux, qui » oſeroient profaner le tombeau » qu'on alloit conſtruire. Après » cette cérémonie, on ſe ſervoit » d'autres inſtrumens pour remuer la terre & le mortier; & » comme on vouloit perpétuer » le ſouvenir d'une conſécration, » qui attiroit du reſpect au tombeau, on employoit la formule » *SUB ASCIA DEDICAVIT*, » ou bien, l'on préſentoit ſur la » pierre qui le couvroit, la figure » de cet inſtrument. Enfin, ces » marques extérieures ne ſuffiſant » pas toujours pour arrêter ceux, » qui avoient envie de violer ces » monumens, on croyoit leur » inſpirer plus d'effroi en mêlant » à leurs yeux avec les cendres » du mort, l'inſtrument qui avoit » ſervi à conſacrer l'aſyle, qui les » renfermoit. On ne doit point » être étonné que les Auteurs » anciens, qui ne nous ont pas » inſtruits de toutes les cérémonies, qui ſe pratiquoient ſous » leurs yeux, aient paſſé ſous ſilence celle de la conſécration » des tombeaux. Elle n'étoit pas » en uſage dans tout l'Empire, » & étoit particulière à certains » cantons des Gaules; ſoit que » les Romains, qui y étoient établis, l'euſſent empruntée des » Gaulois; ſoit qu'ils s'imaginaſſent arrêter par ce moyen les » profanations des cimetières, qui » y étoient apparemment plus » communes que par tout ailleurs. » Il ſeroit peut-être plus naturel » encore de regarder ce tombeau, » comme celui d'un miniſtre, » dont l'emploi étoit, lorſqu'il » vivoit, de conſacrer les tombeaux *ſub Aſcia*. On trouve » aſſez ordinairement ſur les tombeaux la repréſentation des » choſes, qui ont appartenu à » ceux, dont les tombeaux renferment les cendres. «

ASCIBURGIUM, *Aſciburgium*, Ἀσκιβούργιον, (*a*) ville de Germanie, dont parle Tacite. Voici comme il s'en explique. » Il y a, dit-il, des gens qui pré-

(*a*) Tacit. de Morib. Germ. c. 3. Ptol. L. II. c. 11.

Digitized by Google

» tendent qu'Ulyſſe, dans le cours » de ſes longs voyages, dont les » Poëtes ont débité tant de mer- » veilles, fut pouſſé ſur les côtes » de Germanie, entra dans les » terres & bâtit, au bord du Rhin, » la ville, qui porte le nom d'Aſ- » ciburgium, que ce Prince lui » donna. Ils ajoûtent qu'autrefois » on a découvert dans ce lieu » même un autel, où ſe liſoit le » nom d'Ulyſſe, fils de Laërte, » & que ſur les frontières de Rhé- » tie & de Germanie, on voit » encore des monumens & des » tombeaux avec des caractéres » Grecs. Je n'ai deſſein, ni d'ap- » puyer, ni de combattre ces » faits. Chacun peut ſuivre ſon » goût, & les rejetter, ou les » croire. «

Ptolémée fait mention d'Aſciburgium; & on croit que c'eſt à préſent le village d'Aſburg ſur la rive gauche du Rhin, près de Mœrs dans le duché de Clèves.

(a) Le même Ptolémée fait auſſi mention d'une montagne du nom d'Aſciburgium, qui étoit pareillement ſituée dans la Germanie. La plûpart des Écrivains ont cru que c'étoit cette longue chaîne de montagnes, qui, ſelon Tacite, coupoit & bornoit la Suévie. Cluvier, en particulier, l'a montré clairement.

ASCIENS, terme compoſé de ἀ privatif, & de σκιὰ, *umbra*, ombre; c'eſt-à-dire, qu'Aſciens, ou ceux qui ſont ſans ombre, c'eſt la même choſe. On donne ce nom à ces habitans du Globe terreſtre, qui, en certains tems de l'année, n'ont point d'ombre à midi. Tels ſont les peuples de la Zone torride, parce que le ſoleil eſt quelquefois à midi à leur zénith; c'eſt-à-dire, directement au-deſſus de leur tête. Tous ces peuples, à l'exception de ceux, qui ſont préciſément ſous les deux Tropiques, ſont Aſciens deux fois l'année, parce que le ſoleil paſſe deux fois l'année ſur leur tête.

ASCITIUS [P.] *Aſcitius*, (b) nom d'un Romain, dont Cicéron fait mention, dans ſon Oraiſon pour M. Cœlius.

ASCLAPON, *Aſclapo*, (c) médecin de Patres, dont Cicéron fait mention dans ſes Lettres. Il étoit contemporain de ce fameux Orateur, qui écrivit ainſi en ſa faveur à Servius Sulpicius: » J'ai beau- » coup de familiarité avec Aſ- » clapon, médecin de Patres. Sa » converſation m'a beaucoup plu, » auſſi bien que ſon habileté dans » ſon art, que j'ai éprouvée dans la » maladie d'un de mes domeſti- » ques, où ſa ſcience, ſa fidé- » lité & ſa bienveillance m'ont » donné beaucoup de ſatisfaction. » C'eſt pourquoi, je vous le re- » commande, & vous prie d'en » uſer ſi bien à ſon égard, qu'il » reconnoiſſe que je vous ai ex- » preſſément écrit en ſa faveur, » & que ma recommandation » lui a beaucoup ſervi. Vous me » ferez en cela un fort grand plai- » ſir.

(a) Ptolem. L. II. c. 11. Tacit. de Morib. Germ. c. 43.
(b) Cicer. Orat. par M. Cœl. c. 17.
(c) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epiſt. 20. L. XVI. Epiſt. 9.

Digitized by Google

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, Hiſtorien de l'iſle de Chypre, qui vivoit du tems que Pygmalion regnoit en Orient. Selon cet hiſtorien, la coutûme de manger de la viande n'étoit point en uſage de ſon tems.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, philoſophe qui naquit à Phie, ville du Péloponnèſe. Il prit les leçons de Stilpon, à qui il attira Ménédeme, avec lequel il lia une amitié très-étroite.

Après qu'ils eurent étudié l'un & l'autre ſous Stilpon à Mégare, ils paſſérent en Élide, où ils eurent pluſieurs conférences avec les diſciples du philoſophe Phédon. Aſclépiade & Ménédeme étoient ſi pauvres, que pour ſe procurer le néceſſaire, ils furent obligés de ſervir de manœuvres à des maçons. Le tems qui leur reſtoit, n'étoit employé qu'à l'étude; enſorte qu'ils devinrent bientôt de très-habiles philoſophes. Quoiqu'ils ſe fuſſent promis réciproquement de garder le célibat, ils ne laiſſérent pas de ſe marier; mais, afin que l'état du mariage ne les ſéparât point, Ménédeme épouſa la mere, & Aſclépiade la fille. L'épouſe d'Aſclépiade étant morte, Ménédeme céda ſa femme à ſon ami, & en épouſa une autre fort riche dans Eretſie, ſa patrie. Aſclépiade y mourut fort vieux, quelque tems après la mort d'Alexandre.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (a) fils d'Hipparque. Ce fut le premier qui annonça dans Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre. Mais, l'orateur Démadès exhortoit les Athéniens à ne pas lui ajoûter foi; *car*, diſoit-il, *ſi cela étoit, toute la terre entière auroit déjà ſenti l'odeur de ce mort.* Et Phocion, voyant qu'à cette nouvelle, le peuple commençoit à lever la tête & à penſer à des nouveautés, tâchoit de le tenir en bride. Mais, comme, malgré ſes efforts, la plûpart des orateurs couroient au tribunal, & crioient que la nouvelle d'Aſclépiade étoit véritable, & qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion ſe leva, & leur dit: » » Mais, s'il eſt mort aujourd'hui, » il le ſera encore demain, & encore après-demain, deſorte que » nous aurons tout le tems de » délibérer en repos, & avec plus » de ſûreté.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (b) hiſtorien Grec, qui étoit fils de Diotime. Il vivoit du tems de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, & d'Attale, fils d'Eumène, roi de Pergame, environ deux cens ans avant J. C.

Il étoit originaire de Nicée, & naquit à Myrlée, ville de Bithynie, qu'on nomma depuis Apamée. Les anciens Auteurs lui attribuent divers ouvrages Hiſtoriques, comme une hiſtoire d'Alexandre le Grand, une hiſtoire de Bithynie, un traité des illuſtres Grammairiens. Strabon dit qu'Aſclépiade de Myrlée avoit enſei-

(a) Plut. Tom. I. pag. 751.
(b) Plut. Tom. I. p. 78. Suid. T. I. p. 457, 458. Strab. p. 157, 166.

Digitized by Google

gné la grammaire dans le païs des Turdétains, en Eſpagne, qui eſt aujourd'hui l'Algarve, & qu'il avoit compoſé une rélation de ce païs. Mais, cet ouvrage étoit de quelqu'autre Aſclépiade; car il y en a eu pluſieurs de ce nom. Celui-ci avoit étudié ſous Apollonius, diſciple de Callimaque.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (a) fameux médecin, qui naquit à Pruſe, ville de Bithynie. Il floriſſoit à Rome, du tems de Pompée le Grand, environ cent ans avant J. C.

Aſclépiade avoit d'abord enſeigné l'éloquence à Rome; mais, il quitta la profeſſion de Rhéteur, pour embraſſer celle de médecin, qu'il jugea lui devoir être plus lucrative que l'autre, & il ne ſe trompa pas. Il fit un entier changement dans la pratique, qui avoit été obſervée avant lui, & s'écarta preſque en tout des principes & des régles d'Hippocrate. A la place d'une ſolide & profonde ſcience, il ſubſtitua l'agrément & la réputation d'un beau parleur, qui ſouvent tient lieu de mérite auprès des malades. Il s'appliquoit auſſi à flatter leur goût, & à ſatisfaire leurs deſirs en tout ce qu'il pouvoit, moyen ſûr de gagner leur confiance. Sa maxime étoit, qu'un médecin doit guérir ſes malades, *ſûrement*, *promptement*, *agréablement*. Cette pratique ſeroit fort à deſirer, dit Celſe. Le fâcheux, c'eſt qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à vouloir guérir trop vîte, & à n'ordonner rien que d'agréable. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, ce fut l'heureuſe rencontre, dont on va parler.

Un jour qu'Aſclépiade revenoit de ſa maiſon de campagne, il vit auprès des murailles un grand convoi & une foule de gens, qui aſſiſtoient à des obſéques en habit de deuil, avec des témoignages d'affliction extraordinaires. Il eut la curioſité de s'approcher & de demander qui c'étoit. Perſonne ne voulut lui répondre. Cela lui fit ſoupçonner quelque choſe. Il s'embloit que la deſtinée l'eût conduit là pour ſauver ce malheureux, qu'on alloit mettre ſur le bûcher. On lui avoit déja parfumé la bouche, lavé tout le corps, & embeaumé les membres. Le ſouper des funérailles étoit tout prêt. Il remarqua en cet homme des ſignes de vie. Il lui tâta le pouls, & trouva qu'il vivoit effectivement. Il s'écria d'abord que cet homme étoit en vie, qu'il falloit éloigner les flambeaux, emporter les feux, abattre le bûcher, & reporter le ſouper du ſépulcre à la maiſon. Sur cela, une eſpéce de rumeur s'éleva dans la troupe. Les uns diſoient qu'il falloit croire le médecin; les autres ſe móquoient de la médecine. Les parens ſe rendirent enfin aux inſtances d'Aſclépiade, quoique fort à contre cœur, & après beaucoup de ré-

(a) Athen. p. 256. Suid. T. I. p. 457, 458. Strab. p. 566. Cicer. de Orat. L. I. c. 62. Plin. L. 7. c. 37. L. XXII. c. 81. L. XXIII. c. 2. L. XXV. c. 2. L. XXVI. c. 2. & *ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. VI. pag. 584, 585. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 6, 7.

Digitized by Google

sistance; soit parce qu'ils perdoient un héritage; soit parce qu'ils n'avoient pas grand'foi aux médecins. Ils consentirent donc qu'on différât un peu les obsèques. Alors, Asclépiade arracha cet homme des mains de ceux, qui le portoient au bûcher, & le rétira, pour ainsi dire, des enfers. Il le fit reporter à la maison, & lui donna des remédes, qui le firent entièrement revenir.

Pline parle souvent du médecin Asclépiade, mais avec fort peu d'estime. Tertullien lui reproche de n'avoir pas cru que l'ame fût distincte de la matière. Mithridate, roi de Pont, qui aimoit la médecine, tâcha d'attirer Asclépiade à sa cour; mais, il se trouvoit trop bien à Rome, pour se donner à un Prince, qui étoit en guerre avec les Romains. Ce qu'il y eut de plus singulier en lui, c'est la gageure qu'il fit de n'être jamais malade, s'engageant de ne point passer pour médecin, si le contraire lui arrivoit. Il gagna cette gageure; car, il ne fut point malade, & mourut d'une chûte dans un âge fort avancé.

Suidas a confondu cet Asclépiade avec celui qui précéde; & son autorité a trompé divers Auteurs modernes; ce que Vossius a très-bien remarqué.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, autre fameux médecin, différent de celui, dont il est parlé dans l'article précédent, quoique son compatriote. Il florissoit sous Trajan, sous Adrien, & sous Antonin. Il fut affranchi par un certain Calpurnius, & obtint la bourgeoisie Romaine & plusieurs autres prérogatives, ainsi que nous l'apprend une inscription rapportée par Reinésius dans une de ses Lettres à Hoffman. Ce médecin composa aussi plusieurs livres sur la préparation des remédes, tant internes qu'externes.

(*a*) M. Burette, dans une dissertation, où il traite des merveilleux effets, attribués à la musique des Anciens, parle d'un Asclépiade, qui remédioit à la surdité par le son de la trompette; mais, ajoute, M. Burette, si le bruit de la trompette, employé par le médecin Asclépiade, pour guérir la surdité, a réussi dans certains sujets, on peut dire qu'il auroit un succès tout contraire, dans plusieurs autres, qui, par-là, courroient grand risque de devenir encore plus sourds. Il y a apparence que cet Asclépiade est un des deux, dont on vient de lire les articles.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (*b*) nom d'un député des Émonéens, dont il est fait mention dans l'oraison de Cicéron pour L. Flaccus. Notre orateur fait un portrait horrible de ce député.

ASCLÉPIADE, [L. STATIUS], *L. Statius Asclepiades*. (*c*) Ce L. Statius Asclépiade est connu par un monument qu'Ingénua sa femme lui avoit érigé. Elle

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. V. p. 145, 150.

(*b*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 26. & *seq.*

(*c*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XXI. p. 381.

Digitized by Google

y eſt repréſentée elle même, donnant à manger à un aigle.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης. (*a*) Cet Aſclépiade n'eſt connu non plus que par un monument, que l'on trouve dans l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon. Voici l'épitaphe : » Ce monument a été » bâti par Aſclépiade, fils de Pa» pylus, fils d'Aſclépiodore, pour » lui, pour ſes enfans, & pour » ſes deſcendans ; qu'il ne ſoit per» mis à quelque autre que ce puiſ» ſe être, de s'y faire enterrer. » Si quelqu'un vend une place » de ce monument, qu'il paye à » la mere des dieux Sipylène, la » ſomme de deux mille cinq cens » deniers. » Cette épitaphe a été dépoſée dans les archives de Smyrne.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, nom d'un poëte, que nous connoiſſons peu aujourd'hui. Tout ce que nous en ſçavons, c'eſt qu'il avoit donné ſon nom à une ſorte de vers, qui s'appelle encore actuellement le vers Aſclépiade. Il eſt parlé ci-après de cette ſorte de vers.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (*b*) médecin & philoſophe, qui eut le malheur de perdre la vue. Quelqu'un lui ayant demandé quel étoit le bien que lui avoit procuré la perte de ſes yeux. *C'eſt*, répondit-il, *que je ſuis toujours accompagné d'un petit garçon.*

Il y a eu pluſieurs autres Aſclépiades. 1.° Un qui étoit diſciple d'Iſocrate, & qui vivoit vers l'an 364, avant J. C. Plutarque fait mention de lui dans le traité, qui comprend la vie de dix Orateurs. 2.° Un autre, qui étoit fils d'Arius, qu'Athénée cite dans ſon treizième livre, & qui avoit laiſſé des mémoires ſur la vie de Démétrius de Phalère. On ne ſçait pas bien en quel tems il a vécu, & on ignore encore de quel pais il étoit. 3.° Un autre d'Égypte. 4.° Un autre d'Anazarbe. 5.° Un autre d'Alexandrie ; & quelques autres nommés dans les anciens Auteurs.

ASCLÉPIADE [le vers], *Carmen Aſclepiadæum.* (*c*) Ce vers, dans la Poëſie Grecque & Latine, eſt compoſé de quatre pieds ; ſçavoir d'un ſpondée, de deux choriambes, & d'un pyrrhique, tel que celui-ci de la première ode d'Horace :

Mēcæ | nās ătăvīs | ēdĭtĕ rē | gĭbŭs.

On le ſcande plus ordinairement ainſi :

Mēcæ | nās ătă | vīs | ēdĭtĕ | rēgĭbŭs.

Et alors, on le regarde comme compoſé d'un ſpondée, d'un dactyle, d'une céſure longue, & de deux dactyles. On ſçait que le vers Aſclépiade tire ſon nom du poëte Grec Aſclépiade, qui en fut l'inventeur.

Il s'en trouve qui ſcandent ce vers d'une troiſième façon, que voici :

Mēcæ | nās ătăvīs | ēdĭtĕ | rēgĭbŭs.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 38.
(*b*) Cicer. de Tuſcul. Quæſt. L. V. c. 113.
(*c*) Horat. L. I. Ode. I. v. 1.

Digitized by Google

Suivant cette dernière manière de ſcander, on trouve d'abord un ſpondée, puis un choriambe, & enſuite deux dactyles.

ASCLÉPIADES, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (*a*) épithéte qu'Homère donne à Machaon; & Madame Dacier rend cette épithéte par fils d'Eſculape.

ASCLÉPIES, *Aſclepia*, (*b*) fête qu'on célebroit en l'honneur d'Eſculape. Elle ſe ſolemniſoit par toute la Gréce, & principalement à Épidaure, où elle étoit appellée Mégalaſclépia, les grandes Aſclépies.

ASCLÉPIODORE, *Aſclepiodorus*, Ἀσκληπιόδωρος, (*c*) peintre célebre. Ses tableaux étoient ſi recherchés, que Mnaſon, roi d'Elate dans la Gréce, acheta douze portraits des dieux qu'il avoit faits, & donna trois cens mines d'argent pour chacun.

Aſclépiodore, ſelon Pline, l'emportoit ſur Apelle pour la juſte meſure des intervalles, qu'il falloit mettre entre les parties d'une même figure, ou plutôt entre les figures d'un même tableau. Ce dernier ſens eſt plus vrai que le premier. Or, c'eſt à la perſpective à regler & à marquer ces intervalles. Pline remarque qu'Apelle lui-même admiroit les talens ſupérieurs d'Aſclépiodore pour la ſymmétrie.

ASCLÉPIODORE, *Aſclepiodorus*, Ἀσκληπιόδωρος, natif d'Alexandrie, étoit un homme, qui avoit une merveilleuſe diſpoſition d'eſprit, non ſeulement pour les mathématiques, mais encore pour la connoiſſance des plantes. On ne ſçait pas bien en quel tems il a vécu. On dit ſeulement qu'ayant fait un voyage en Syrie, pour y acquérir une connoiſſance particulière des mœurs des habitans de ce païs, il n'y trouva que trois perſonnes, qui y vécuſſent avec quelque ſorte de modération.

ASCLÉPIODORE, *Aſclepiodorus*, Ἀσκληπιόδωρος, (*d*) l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Cet officier lui amena un jour de Syrie trois mille hommes de pied, avec cinq cens cavaliers. Mais quelque tems après, il eut la foibleſſe de ſe joindre à quelques mécontens, qui ne ſe propoſoient rien moins, que d'ôter la vie au Roi. La conjuration fut découverte; & Aſclépiodore mourut dans les plus cruels tourmens, avec tous ſes complices.

ASCLÉPIODORE, *Aſclepiodorus*, Ἀσκληπιόδωρος, (*e*) lieutenant d'Antigone, ancien officier général d'Alexandre le Grand. Aſclépiodore fut nommé à la Satrapie de Perſe en la place de Peuceſtès. Antigone lui donna en même tems une eſpèce de garde pour la défenſe de ſa perſonne.

ASCLÉPIODORE, *Aſcle-*

(*a*) Homer. Iliad. L. XI. v. 613. L. XIV. v. 2.

(*b*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. II. pag. 211.

(*c*) Plin. L. XXXV. c. 10. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. VIII. p. 104.

(*d*) Q. Curt. L. VII. c. 10. L. VIII. c. 6, 8.

(*e*) Diod. Sicul. p. 697.

Digitized by Google

piodorus, Ἀσκληπιόδωρος, (a) lieutenant de Caſſandre, autre ancien officier général d'Alexandre le Grand. Comme cet Aſclépiodore aſſiégeoit la ville d'Amiſe en Cappadoce, Ptolémée, qui ſuivoit le parti d'Antigone, vint lui faire lever le ſiége, & reconquit enſuite toute la Satrapie de Cappadoce.

ASCLÉPIODOTE, *Aſclepiodotus*, Lesbien, l'un des généraux de Mithridate le Grand. Il conſpira contre lui, avec Myricon, Philotime & Cliſthènes. Mais, ſur le point d'exécuter l'entrepriſe, il la révéla lui-même à Mithridate, qui fit périr les conjurés dans les tourmens, la première année de la 164.e Olympiade, 84 ans avant J. C.

ASCLÉPIODOTE, [CASSIUS], *Caſſius Aſclepiodotus*, (b) étoit de Bithynie. Il donna, dans une circonſtance remarquable, l'exemple d'une amitié conſtante; car, quoi qu'il fût le plus conſidérable des Bithyniens par ſa vertu, autant que par ſes richeſſes, il conſerva dans la diſgrace de Soranus, le même attachement qu'il lui avoit voué dans l'état le plus floriſſant de ſa fortune. Ayant donc été dépouillé de tous ſes biens, il fut envoyé en exil; & ce prix, qu'il reçut de ſa fidélité envers ſon ami, feroit juger que les dieux, dit Tacite, ſont aſſez indifférens pour le vice & pour la vertu.

Cette réflexion Épicurienne, ſelon la remarque de M. Crévier, eſt d'autant plus déplacée, que dans le fait dont il s'agit, la providence prit ſoin de ſe juſtifier, même aux yeux des hommes. Dion Caſſius, en effet, aſſure qu'Aſclépiodote fut rappellé d'exil ſous l'empire de Galba; au lieu que P. Egnatius Céler, philoſophe Stoïcien, autre ami de Soranus, s'étant laiſſé ſuborner par argent, ne tarda pas à ſubir la juſte peine, que ſon crime méritoit.

ASCLÉPIODOTE, *Aſclepiodotus*, (c) étoit conſul avec Annibalianus, l'an de Rome 1043, & de J. C., 292. Quatre ans après, il étoit préfet du Prétoire. Il eut le commandement d'une flotte, pour aider Conſtance Chlore à reconquerir la grande Brétagne ſur le Tyran Allectus. Il ne ſe donna qu'une ſeule bataille, & on en dut le gain à Aſclépiodote. Cette victoire termina la guerre, parce qu'Allectus fut tué lorſqu'il cherchoit ſon ſalut dans la fuite.

On remarque qu'Aſclépiodote étoit un habile guerrier, qu'il avoit été formé à l'école de Probus & d'Aurélien. Il y a apparence que cet Aſclépiodote eſt le même qui avoit écrit la vie de l'empereur Dioclétien, & que Vopiſcus cite deux fois dans celle d'Aurélien.

ASCLÉPIUS, *Aſclepius*, autrement Eſculape. *Voyez* Eſculape.

ASCLÉPIUS, *Aſclepius*, fils de Sydic. *Voyez* Sydic.

(a) Diod. Sicul. p. 703.
(b) Tacit. Annal. L. XVI. c. 33. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 465, 466.
(c) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 136, 175, & ſuiv.

Digitized by Google

ASCLÉTARION, *Aſcletarion*, (*a*) Aſtrologue célebre. Il avoit prédit, ſelon Suétone & Dion Caſſius, la manière & le jour de la mort de Domitien. Il fut décelé & amené devant le Prince, à qui il avoua le fait. Interrogé ſur la deſtinée, qui lui étoit réſervée à lui-même, il dit qu'il ſeroit bientôt déchiré par des chiens dévorans. Domitien, pour le convaincre de faux, ordonna qu'il fût brûlé; ce qui fut exécuté ſur le champ. Mais, il ſurvint une grande pluye, qui éteignit le feu. Et des chiens trouvant ce cadavre à demi rôti, ſe jettérent deſſus & le dévorérent. L'Empereur en fut inſtruit par un farceur, qui avoit coûtume de le divertir des nouvelles de ville, & qui lui conta celle là, pendant ſon ſouper.

Si le récit des Auteurs eſt exact, s'ils ne l'ont point embelli par quelques circonſtances de leur invention, on ne peut s'empêcher d'admirer un rapport ſi juſte entre la prédiction & l'événement. Mais, on ſçait combien les hommes crédules & amateurs du merveilleux, prêtent à la lettre, preſque ſans s'en appercevoir, en racontant de ſemblables prodiges. Ce qui paroit vrai, c'eſt que Domitien, qui croyoit à l'Aſtrologie & à toutes les ſortes de divinations, avoit l'eſprit frappé, dans les derniers tems qui précédérent ſa mort, de l'idée d'un danger prochain & extrême.

ASCOLIES, *Aſcolia*, (*b*) fêtes, que les Payſans de l'Attique célébroient en l'honneur de Bacchus. Ils lui ſacrifioient un bouc, parce que cet animal fait beaucoup de dommage aux vignes; & en ayant arraché la peau, ils en faiſoient de gros ballons, ſur leſquels ils ſautoient tenant un pied en l'air. Comme ils prenoient plaiſir à voir tomber ceux, qui ſautoient de cette manière, ils frottoient de graiſſe ou d'huile ces ſortes de ballons, pour les rendre plus gliſſans, & faire couler le pied plus promptement.

Ce mot *Aſcolies* vient du Grec ἀσκὸς, qui ſignifie une outre, ou un ballon de peau de bouc. Virgile, dans ſes Géorgiques, décrit fort élégamment la cauſe & les cérémonies de cette fête. Voici comme il s'exprime:

Non aliam ob culpam Bacchio caper omnibus aris

Cæditur, & veteres ineunt proſcenia ludi,

Præmiaque, ingentes pagos & compita circum,

Theſeidæ poſuêre, atque inter pocula læti

Mollibus in pratis unctos ſaliêre per utres.

» C'eſt pour cela qu'en tous » lieux on immole un bouc à » Bacchus; de-là vint auſſi l'an» cienne coutûme des Athéniens, » de célébrer des jeux dans les » carrefours & dans les villages,

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 97. & *ſeq.* Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. II. pag. 211.
(*b*) Virg. Georg. L. II. v. 380.

Digitized by Google

» où un bouc étoit le prix de la » victoire. Les acteurs, animés » par la liqueur de Bacchus, sau- » toient à l'envi sur des outres de » bouc frottés d'huile. «

ASCONIA, *Asconia*, nom d'une famille illustre à Padoue. Elle avoit produit de grands hommes, comme Asconius Babinus Modestus, qui fut proconsul, & qui eut l'administration des finances, ainsi que les Auteurs de l'histoire de Padoue le prouvent par une ancienne inscription en ces termes : *COSS. Q. ASCONIUS GABINUS MODESTUS, PRÆTOR, PROCONS. PRÆTOR ÆRARII SATURNO DEDIT.* Les deux Asconius dont on lit les articles ci-après, étoient aussi de cette famille. Elle fut surnommée Pédiana.

ASCONIUS LABÉON, (*a*) *Asconius Labeo*, tuteur de Néron. Ce Prince, étant parvenu à l'Empire, demanda au Sénat qu'on décernât à Asconius Labéon les ornemens consulaires.

ASCONIUS PEDIANUS, (*b*) *Asconius Pœdianus*, Ἀσκώνιος Παιδιάνος, étoit un excellent grammairien de Padoue. Il vivoit sous l'empire d'Auguste & sous celui de ses successeurs, & mourut vers le commencement de celui de Néron, âgé, à ce qu'on dit, de 85 ans. Il avoit connu Virgile, n'étant encore que dans sa première jeunesse. C'est à lui que l'on attribue un nombre de remarques sur diverses harangues de Cicéron, qui lui ont acquis beaucoup d'estime. Nous avons perdu une partie de cet ouvrage, qu'il avoit écrit pour ses enfans. Asconius Pédianus en avoit composé d'autres, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

La vie de Virgile fait mention d'Asconius Pédianus, comme d'un ami de ce Poëte ; & Servius expliquant, dans la troisième éclogue, ces deux vers :

Dic quibus in terris, & eris mihi magnus Apollo,

Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.

rapporte qu'Asconius Pédianus assuroit qu'il avoit ouï dire à Virgile même, que ces paroles donneroient la gêne à tous les grammairiens.

M. Rollin range Asconius Pédianus au nombre des Philologues ; & il dit qu'il a servi de modele à la plûpart des critiques & des scholiastes Latins, qui l'ont suivi, & à ceux qui se sont mêlés d'expliquer les Auteurs.

Il y en a qui appellent Asconius Pédianus *le jeune*, parce qu'ils en comptent un autre, qu'ils ne sçavent trop où placer. Mais, l'opinion de ceux, qui n'en admettent qu'un, paroît la mieux fondée. Les Anciens n'en ont connu qu'un. C'est la Chronique, soit d'Eusébe, soit de S. Jérôme, qui lui donne 85 ans de vie. Mais,

(*a*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 10.

(*b*) Suid. Tom. I. pag. 455. Plin. L. VII, c. 48. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 29. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VII, p. 151. *& suiv.*

Digitized by Google

cette Chronique n'a pas dû, pour accorder les faits, mettre la mort de ce grammairien la septième année de l'empire de Domitien, mais la huitième de celui de Néron.

ASCOPERA, *Ascopera*, (*a*) nom d'une mesure, dont il est parlé au livre de Judith, selon la Vulgate. C'est proprement une outre, ou un sac de cuir, enduit de poix en dedans, pour contenir des liqueurs.

ASCRA, *Ascra*, Ἀσκρὴ, (*b*) ville de Gréce dans la Béotie, située à la droite du mont Hélicon, sur une colline escarpée dans le territoire de Thespies, dont elle étoit éloignée de quarante stades. On dit que la ville d'Ascra fut bâtie par Ephialtès & Otus, qui sacrifiérent les premiers aux Muses sur le mont Hélicon. Hégésinoüs nous l'apprend dans son poëme sur l'Attique, lorsqu'il dit que Neptune, ayant eu les bonnes graces de la belle Ascra, eut d'elle un fils, nommé Œoclus, qui, de concert avec les fils d'Aloëüs, bâtit la ville d'Ascra au pied de l'humide Hélicon. » Ce poëme » étoit perdu, dit Pausanias, » avant que je fusse au monde. » Ainsi, je ne l'ai jamais lu; » mais, Callippe de Corinthe, » dans son histoire des Orchomé- » niens, cite l'endroit que je rap- » porte; & c'est de lui que je l'ai » emprunté. »

La ville d'Ascra, du tems de Pausanias, n'avoit rien de remarquable, si ce n'est une tour, qui s'étoit conservée. Cette ville est devenue célebre par la naissance du poëte Hésiode, qui n'a pas parlé de sa patrie d'une manière bien flatteuse pour elle; car, parlant de son pere, il dit qu'il demeuroit dans un méchant village, qui n'étoit commode en aucune saison, étant difficile en hiver, & à charge en été. On voit cependant par une inscription que Pausanias rapporte, que la campagne d'Ascra étoit fertile en froment; &, selon Zénodote, elle l'étoit en vin. Il est vrai que Strabon paroît blâmer ce dernier d'avoir avancé pareille chose.

ASCRA, *Ascra*, Ἄσκρα, (*c*) Princesse, qui fut aimée de Neptune. Elle en eut un fils, nommé Œoclus, dont il a été parlé dans l'article précédent.

ASCRÉUS, *Ascræus*, surnom donné au poëte Hésiode, parce que ce poëte étoit de la ville d'Ascra. On a feint qu'il avoit été enlevé par les muses, pendant qu'il faisoit paître un troupeau de brebis sur le mont Hélicon, au pied duquel étoit située la ville d'Ascra.

ASCULUM, *Asculum*, (*d*) Ἄσκουλον, *ou* Ἄσκλον, ville d'Italie dans le Picentin, dont elle fut la capitale. Pline la qualifie colonie & la plus illustre du païs.

(*a*) Judith. c. 10. v. 5.
(*b*) Paus. pag. 583, 584, 600. Strab. p. 409, 413.
(*c*) Paus. pag. 583.
(*d*) Strab. pag. 241. Plin. L. III. c. 13. L. VII. c. 43. Ptolem. L. III. c. 1. Flor. L. I. c. 19. L. III. c. 18. Cæs. de Bell. Civil. L. I. p. 451. *& seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 505, 506. *& suiv.*

Digitized by Google

Elle étoit ſituée dans une vaſte plaine, où l'art & la nature s'étoient réunis pour en faire une ville preſqu'imprenable. Outre qu'elle ſe trouvoit fortifiée par la ſituation naturelle du lieu, elle étoit ceinte de bons murs & de montagnes, qu'aucune armée ne pouvoit franchir.

Cette ville fut pourtant priſe par les Romains, 266 avant l'Ére Chrétienne, qui eſt l'époque où les Picentins furent réduits par la valeur de Sempronius. Elle eſt célebre ſur tout dans la guerre des Alliés; & c'eſt même là que le premier ſang fut verſé. Les Romains, ſur les avis qui leur venoient de toutes parts, que les peuples d'Italie ſe préparoient à ſe ſoulever, envoyérent dans différens cantons des hommes ſûrs pour épier ce qui ſe paſſoit. L'un d'eux ayant vu un jeune homme, que l'on menoit en ôtage d'Aſculum à Corfinium, en avertit Q. Servilius, qui commandoit dans le païs. Q. Servilius accourt; & par la plus grande de toutes les imprudences, il prend un ton de hauteur avec des eſprits aigris, qui ne cherchoient qu'une occaſion d'éclater. Il traita les Aſculans comme s'ils euſſent été des eſclaves, & leur fit les plus grandes menaces. Mais, les menaces ſont bien frivoles, quand elles ne ſont pas ſoûtenues par la force. Les Aſculans irrités ſe jettérent ſur lui, le maſſacrérent avec ſon lieutenant Fonteius, & enſuite firent main-baſſe ſur tous les Romains, qui ſe trouvérent dans leur ville. Voilà quel fut le ſignal de la révolte totale de l'Italie.

Auſſi-tôt après ce maſſacre, l'an 90 avant J. C. Cn. Pompée Strabon voulut attaquer Aſculum. Mais, il fut repouſſé avec perte. L'année ſuivante, qui fut celle de ſon conſulat, ce général Romain s'attacha particulièrement à pouſſer le ſiége de cette ville. Ce fut une des plus importantes opérations de la guerre. Les Romains s'y acharnoient, parce que c'étoit cette ville, qui avoit donné le ſignal de la révolte, & les Alliés la défendoient avec la même vigueur. On vit deux armées, l'une de ſoixante-quinze mille Romains, l'autre de ſoixante mille Italiens, en venir aux mains devant Aſculum, pour en hâter, ou en empêcher la priſe. Les efforts des Alliés ne purent faire lever le ſiége; mais, ils le firent traîner en longueur; & il paroît que Pompée en laiſſa pendant quelque tems le commandement à L. Julius, conſul de l'année précédente, pour tenir lui-même la campagne, & s'oppoſer aux divers mouvemens des ennemis.

Quoiqu'il en ſoit, le ſiége d'Aſculum, après avoir duré une grande partie de l'année, ſe termina enfin à l'avantage des Romains. Lorſque la ville étoit aux abois, Judacilius, qui en étoit natif, fit un dernier effort, pour la délivrer. Il étoit l'un des principaux chefs des Italiens, homme de vigueur & de courage. Il aſſembla donc huit cohortes; & en ſe mettant en marche, il dépêcha un courrier aux Aſculans, pour les

Digitized by Google

avertir de se rendre attentifs à son arrivée, & de faire une sortie sur les assiégeans, pendant qu'il attaqueroit leurs retranchemens par dehors. Il espéroit que les Romains, enfermés entre les deux attaques, pourroient se trouver déconcertés; & que peut-être il auroit occasion de les bien battre, & de les forcer ainsi à lever le siége. Le plan n'étoit pas mal conçu; mais, le courage manqua aux habitans; ensorte que tout ce que put faire Judacilius, ce fut de pénétrer dans la ville avec une partie de ceux, qui l'avoient accompagné. Il fit à ses compatriotes les plus vifs reproches de leur lâcheté, & voyant qu'il ne restoit plus d'espérance, il résolut de mourir. Mais auparavant, il voulut se venger de ses ennemis, qui s'étoient fait souvent un plaisir de s'opposer à ses desseins, & qui, tout récemment, avoient empêché l'exécution de ses derniers ordres. Comme il étoit le plus fort dans la ville, il les fit tous arrêter & mettre à mort. Après avoir satisfait sa vengeance, il crut travailler pour sa gloire, en renouvellant l'exemple que Vibius Virius avoit donné lors de la prise de Capoue. Il invita ses amis à un grand repas; & là il les exhorta à prévenir avec lui, par une mort volontaire, le désastre de leur commune patrie. Tous louérent son courage; mais, aucun ne voulut l'imiter. Il prit donc seul du poison; & comme il avoit eu la précaution de faire dresser un bûcher, il se fit porter au haut, & ordonna à ses amis d'y mettre le feu. Ainsi périt ce brave homme, séduit sans doute par l'idée de gloire, que l'antiquité Payenne attachoit à l'homicide de soi-même.

Il paroît que la prise d'Asculum suivit de près cette mort; & que le désespoir du chef ayant entraîné celui de la multitude, la ville ou se rendit à discrétion, ou étant mal défendue par des habitans découragés, fut forcée & prise d'assaut. Le consul Pompeius fit un exemple de sévérité sur cette malheureuse ville. Les principaux citoyens & tous les officiers de guerre furent battus de verges, & eurent la tête tranchée. Il laissa aux autres la vie sauve, mais en leur enlevant, & leurs esclaves, & toutes leurs richesses. La ville elle-même fut détruite & rasée. Ainsi fut vengé le sang des citoyens Romains, qui y avoient été massacrés au commencement de la guerre.

Depuis, durant la guerre civile, Lentulus Spinther s'empara de la ville d'Asculum, où il mit une garnison de dix cohortes. Mais, dès qu'il eut été averti de l'arrivée de César, il s'enfuit de cette ville, amenant avec lui les dix cohortes; & la plûpart des soldats, qui les composoient, l'abandonnérent en chemin. César ayant repris la ville, y assembla tous ces soldats, qui avoient quitté le parti de Lentulus Spinther. Et après y avoir fait un séjour très-court, mais suffisant pour se pourvoir des vivres nécessaires, il en partit pour aller à Corfinium.

La ville d'Asculum subsiste encore de nos jours. On la voit dans

Digitized by Google

l'état de l'Égliſe ſur les frontières du royaume de Naples. Il y a un évêché, qui ne relève que du S. Siége. Son nom moderne eſt Aſcoli.

ASCULUM, *Aſculum*, (*a*) Ἄσκουλον, *ou* Ἄσκλον, autre ville d'Italie dans l'Apulie. Cette ville eſt devenue célebre depuis la guerre que Pyrrhus, roi d'Épire, fit en Italie.

En effet, ce Prince, ayant aſſemblé ſes troupes, vint attaquer les Romains auprès d'Aſculum. Il ſe trouva reſſerré dans des lieux impratiquables à la cavalerie, & contre une rivière très-difficile, & dont le rivage étoit marécageux; de ſorte que ſes éléphans n'ayant point de paſſage ni d'eſpace pour ſe joindre à ſon infanterie, il y eut de ſon côté beaucoup de morts & beaucoup de bleſſés. La nuit ſeule, qui ſépara les combattans, le ſauva d'une entière défaite. Le lendemain, cherchant à avoir ſa revanche dans un lieu plus uni & plus égal, où ſes éléphans puſſent jouer & ſe mêler avec les ennemis, il envoya de grand matin quelques troupes, ſe ſaiſir de ces poſtes difficiles, où il avoit combattu le jour précédent, mit ſon armée en bataille, & mêla beaucoup de piquiers & d'archers parmi ſes éléphans. En cet état, il s'ébranla & marcha avec beaucoup d'impétuoſité & de roideur contre les Romains, ſes rangs étant bien ordonnés & bien ſerrés.

Les Romains, n'ayant plus le ſecours de ces lieux favorables, qui donnoient le moyen d'éviter l'ennemi & de l'enfermer, ſans qu'il pût s'étendre, furent obligés d'en venir aux mains. D'abord, ils ſe hâtérent de repouſſer & de renverſer l'infanterie de Pyrrhus, avant l'arrivée des éléphans; & ce fut-là qu'ils firent de merveilleux efforts, en donnant de grands coups d'épée contre les piques des ennemis, ſans épargner leurs perſonnes, ne viſant qu'à frapper, & ne ſe mettant point en peine de ſe couvrir & de parer les coups qu'on leur portoit. Mais enfin, après une longue réſiſtance, ils furent obligés de plier; & la déroute commença par l'endroit que Pyrrhus attaquoit; tant étoit forte l'impreſſion qu'il fit avec ſa phalange. Les éléphans achevérent de renverſer & de diſſiper le reſte, les Romains ne pouvant ſe ſervir de leur courage contre ces animaux féroces, mais étant forcés de céder comme à l'effort d'une vague impétueuſe, qui menace d'accabler, ou comme à un tremblement de terre, plutôt que d'attendre à être écraſé, ſans pouvoir combatre ni ſe donner le moindre ſecours, & que de mourir ainſi pour rien dans des tourmens & des douleurs inſupportables. Leur fuite ne fut pas longue pour gagner leur camp; car, il étoit fort proche.

Hiéronymus écrit qu'il n'y fut tué du côté des Romains que ſix

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 396, 397. Flor. L. I. c. 18. Roll. Hiſt. Rom. T. II. pag. 418, 419. Mém. de l'Acad des Inſc. & Bell. Lett. T. XIII. p. 33.

mille

Digitized by Google

mille hommes, & que du côté de Pyrrhus, dans les listes mêmes du Roi, on ne comptoit que trois mille cinq cens morts. Mais, Denys d'Halicarnasse soûtient qu'il n'y eut pas deux combats près de la ville d'Asculum; & que la défaite des Romains ne fut, ni bien claire, ni bien nette; qu'il n'y eut qu'un seul combat, qui dura jusqu'au coucher du soleil; que les deux armées eurent beaucoup de peine à se séparer; qu'elles ne se séparérent qu'après que la nuit fut venue, & qu'après que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, & que son bagage eut été pillé par les Samnites; & qu'il y fut tué environ quinze mille hommes des deux côtés. Les uns & les autres s'étant retirés, comme quelqu'un félicitoit Pyrrhus de sa victoire, on dit qu'il lui répondit: *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.*

Pour distinguer la ville, dont il s'agit dans cet article, de celle qui précéde, on l'appelloit d'ordinaire *Asculum Apulum*, ou *Asculum Satrianum.* C'est de-là sans doute qu'est venu le nom d'Ascoli de Santriano, qu'on lui donne aujourd'hui. Elle appartient au royaume de Naples, & a un évêché suffragant de l'Archevêché de Bénévent.

ASCURIS [le Lac ou le Marais d'], *Palus Ascuris.* (*a*) Il est parlé de ce Lac dans Tite-Live, qui le met dans la Thessalie en Gréce. Mais, cet Écrivain n'en dit pas assez pour déterminer sa véritable position. Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que ce Lac n'étoit pas éloigné d'un château, appellé Lapathus. Il y avoit dans le voisinage un défilé, dont Hippias, lieutenant de Persée, roi de Macédoine, eut ordre de s'emparer, 169 ans avant J. C., & il le fit avec douze mille Macédoniens.

ASCURUM, *Ascurum*, (*b*) ville d'Afrique dans la Mauritanie, qui étoit de la dépendance de Rogus. Cn. Pompée, animé par les discours de M. Caton, marcha contre cette ville avec une armée considérable. Les habitans, informés de son arrivée, attendirent, sans s'émouvoir, qu'il se fût approché des portes de leur ville. Alors, ayant fait tout à coup une sortie, ils répandirent bientôt la terreur & la consternation parmi les ennemis, qui furent contraints de se jetter, pêle-mêle, dans la mer & dans les vaisseaux.

Il y en a qui croyent que la ville d'Ascurum est la même que Rusucurium, dont il est parlé dans Pline. Celle-ci s'appelle maintenant Carbona.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (*c*) Ἀσδρούβας, fils de Magon, général des Carthaginois. Il avoit un frere, nommé Amilcar.

Asdrubal, marchant sur les traces de son pere, succéda à la fois, & à son nom & à ses emplois. Ce fut sous la conduite de ce nouveau chef, aidé de son frere, qu'on

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 2, 3. 1768. Plin. L. V. c. 2.
(*b*) Hirt. Panſ. de Bell. Afric. pag. (*c*) Juſt. L. XIX. c. 1, 2.

Digitized by Google

porta la guerre en Sardaigne, & qu'on combattit auſſi contre les Africains, qui demandoient pluſieurs années d'arrérages du tribut, que Carthage leur faiſoit pour la place qu'elle occupoit. Mais, la fortune ſuivit la juſtice de la cauſe des Africains, & la querelle ſe décida enfin, par le paiement qu'on leur fit, & non par les armes. Aſdrubal, mortellement bleſſé en Sardaigne, y mourut, après avoir revêtu de ſa charge ſon frere Amilcar. La mort de ce grand homme fut mémorable, tant par la douleur que toute la ville en témoigna, que par la gloire particulière qu'il avoit eue de commander onze fois les armées, avec un pouvoir abſolu, & de s'être vu honoré de quatre triomphes. Sa perte enfla le cœur des ennemis de Carthage, comme ſi toutes les forces de la nation fuſſent tombées avec ſon chef.

Aſdrubal vivoit encore 420 ou 430 ans avant J. C. Il laiſſa, en mourant, ſelon Juſtin, trois fils, Annibal, Aſdrubal & Sapphon.

ASDRUBAL, *Aſdrubal*, (*a*) Ἀσδρούβας, fils du précédent, & par conſéquent petit-fils de Magon. A l'exemple de ſes ancêtres, il ſe diſtingua beaucoup par ſa valeur martiale. Il fit la guerre aux Maures & aux Numides, & contribua principalement à contraindre les Africains de remettre aux Carthaginois un ancien tribut, attaché à l'origine de leur ville.

ASDRUBAL, *Aſdrubal*, (*b*) Ἀσδρούβας, fils d'Hannon, fut établi chef dans la ville de Carthage, avec Boſtar & Amilcar, vers l'an 255 avant J. C. Ces trois généraux, après avoir délibéré enſemble ſur l'état préſent des affaires, conclurent tous unanimement, qu'il ne falloit point tenir les troupes renfermées dans la ville, comme on avoit fait juſqu'ici, ni laiſſer aux Romains la liberté de ravager impunément tout le païs. Ainſi, l'on mit l'armée en campagne.

Quelques années après, Aſdrubal fut envoyé contre les Romains en Sicile, avec deux cens galéres, un grand nombre d'éléphans, & vingt mille, tant fantaſſins que cavaliers. Aſdrubal, voyant qu'il n'y avoit plus en Sicile, qu'un ſeul général Romain, avec la moitié des forces, crut que le tems étoit venu de hazarder une action, d'autant plus que ſes troupes la demandoient avec empreſſement, & ſouffroient impatiemment tout délai. Il partit de Lilybée; & ayant traverſé un chemin fort difficile dans le païs de Sélinunte, il arriva ſur les terres de Panorme & y campa. Le proconſul Métellus étoit pour-lors dans cette ville avec ſon armée. C'étoit le tems de la moiſſon. Il y étoit venu pour mettre les habitans en état de ſcier & de ſerrer leurs bleds en ſûreté. Ayant appris, par des eſpions Carthaginois, arrêtés ſur ſes ordres, qu'Aſdrubal s'avançoit dans le

(*a*) Juſt. L. XIX. c. 2.
(*b*) Roll. Hiſt. Rom. T. II. p. 514, 531. *& ſuiv.*

Digitized by Google

deſſein de donner un combat, pour le fortifier dans cette réſolution, & le rendre moins précautionné, il affecte de montrer de la crainte, & ſe tient renfermé dans la ville. Cette conduite, en effet, enhardit extrêmement le général Carthaginois. Il ravage impunément le plat païs, porte par tout le fer & le feu, & s'avance fiérement juſqu'aux portes de Panorme. Métellus demeure toujours dans l'inaction; & pour donner à Aſdrubal de plus en plus mauvaiſe idée, & du courage, & du nombre de ſes troupes, il ne fait paroître que fort peu de ſoldats ſur les murs. Aſdrubal n'héſita plus. Il fait marcher toutes ſes troupes, tant de pied que de cheval, & tous ſes éléphans, vers les murs de la ville, & il y établit ſon camp, avec tant de ſécurité & tant de mépris pour des ennemis, qui n'oſoient pas ſe montrer, qu'il ne daigna pas même l'environner de retranchemens.

Les vivandiers & les valets, qui ſuivoient l'armée, avoient apporté dans le camp du vin en abondance. Les ſoldats mercénaires ne s'épargnérent pas; & remplis de vin, ils excitoient un tumulte, & pouſſoient des cris confus & violens, tels que l'ivreſſe en fait jetter. Le Proconſul crut que c'étoit-là le tems d'agir. Il commence par faire ſortir ſes armés à la legére, pour attirer les ennemis au combat; ce qui ne manqua pas d'arriver. Ils s'avancérent inſenſiblement les uns après les autres, & toute l'armée à la fin ſortit du camp. Métellus place une partie des armés à la legére le long de quelques foſſés de la ville, avec ordre, ſi les éléphans s'approchoient, de jetter force traits contr'eux; & quand ils ſe trouveroient preſſés, de deſcendre dans le foſſé, pour en remonter bientôt après, & tourmenter de nouveau les éléphans. Et afin qu'ils ne manquaſſent point de traits, il en fait porter une bonne quantité ſur les murs, & charge les gens du petit peuple d'en jetter en bas de tems en tems. Il range ſur les mêmes murs ſes archers. Pour lui, il demeure avec ſes troupes peſamment armées à la porte de la ville, qui étoit vis-à-vis l'aîle gauche des ennemis, prêt à ſortir, quand il ſeroit tems.

Cependant, les armés à la legére, qui avoient commencé l'action, tantôt preſſés par la multitude des ennemis, ſe retiroient vers la ville en bon ordre, tantôt fortifiés par les nouvelles troupes, que le Proconſul leur envoyoit de tems en tems, ſoûtenoient le combat. Du côté des Carthaginois, les conducteurs des éléphans, voulant s'attribuer à eux principalement l'honneur de la victoire, & l'enlever à Aſdrubal, mettent en mouvement leurs peſans animaux, ſans attendre l'ordre, & ils pourſuivirent ceux qui ſe retiroient vers la ville juſqu'au foſſé. C'étoit là où on les attendoit. Les archers, qui étoient ſur les murs, & les armés à la legére, qui bordoient le foſſé, font tomber ſur eux une grêle de fléches & de traits. Les éléphans, percés de coups & de bleſſures,

Digitized by Google

n'écoutent plus la voix de leurs maîtres, & devenus furieux, ils se tournent contre les Carthaginois mêmes, troublent & renversent les rangs, & écrasent tout ce qu'ils rencontrent. C'est l'inconvénient ordinaire des éléphans. Métellus sort dans ce moment de trouble & de confusion, qui fut pour lui comme un signal. Trouvant les ennemis dans cet état, comme il l'avoit prévu, il n'eut pas de peine à les renverser & à les mettre en déroute. Le carnage fut horrible, & dans le combat, & dans la fuite. Pour comble de malheur, la flotte Carthaginoise arrive dans cette conjoncture; & loin de leur être de quelque secours, elle devient pour eux une occasion d'une nouvelle & plus grande disgrace. Dès qu'elle parut, aveuglés par la crainte, ils courent tous précipitamment vers cette flotte, comme vers leur unique asyle; & se renversant les uns les autres, ils se foulent aux pieds, ou sont écrasés par les éléphans, ou tués par les ennemis qui les poursuivent, ou noiés dans la mer, en voulant arriver à la nâge aux vaisseaux. Asdrubal se sauva à Lilybée. Il fut condamné pendant son absence à Carthage; & quand il y fût retourné, sans sçavoir ce qui avoit été ordonné contre lui, il fut mis à mort. C'étoit un des plus grands généraux qu'eût eu la République. Un seul malheur fit oublier tous les services, qu'il lui avoit rendus.

Les Romains n'ont guere remporté de victoire plus grande que celle-là. Elle rendit le courage à leurs troupes, & abattit entièrement celui des Carthaginois; de sorte que, pendant tout le reste de cette guerre, ils n'oserent plus hazarder de combat par terre. Vingt mille Carthaginois périrent dans cette action. On y prit vingt-six éléphans dans l'action même, & tous les autres dans les jours qui suivirent. Le Proconsul, prévoyant que ceux, qui ne sçavoient pas la manière de traiter & de conduire ces animaux, auroient de la peine à les prendre & à les emmener dans l'état de fureur où ils étoient, errans de côté & d'autre dans la campagne, fit proclamer par un héraut, qu'il accorderoit la vie & la liberté à ceux, qui contribueroient à en prendre quelques-uns. Les Carthaginois saisirent avec joie une occasion si favorable d'adoucir leur sort. Ils prirent d'abord ceux, qui étoient les moins farouches, & qu'ils connoissoient davantage; & par leur moyen, ils attirérent les autres sans peine. Métellus les envoya tous à Rome, au nombre de cent quarante-deux. C'étoit alors l'an 250 avant J. C.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (a) Ἀσδρούβας, général des Carthaginois. Amilcar, pere d'Annibal le Grand, ayant remarqué en lui un heureux naturel, se l'attacha dès sa plus tendre jeunesse, par des voyes, à ce qu'on dit, peu

(a) Tit. Liv. L. XXI c. 2. *& seq.* Just. L. XLIV. c. 5. Corn. Nep. in Amil. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 209, 201. Hist. Rom. Tom. III. pag. 27. *& suiv.*

Digitized by Google

conformes à l'honnêteté ; & dans la ſuite, il lui fit épouſer ſa fille ; enſorte qu'Aſdrubal, aidé de ſon propre mérite & du crédit immenſe, que la faction Barcine avoit parmi le peuple, & dans l'armée, ſe rendit le maître du gouvernement, malgré les efforts que les Grands firent pour l'empêcher.

Après la mort d'Amilcar, ſon beau-pere, on lui donna le commandement de l'armée. Il gouverna pendant huit ans avec beaucoup de ſageſſe & de prudence ; & il fit beaucoup de grandes choſes, moins par la force que par l'inſinuation. On remarque en effet, qu'il étoit plus propre à négocier, qu'à faire la guerre, & qu'il ne fut pas moins utile à ſa patrie, par les alliances que ſa dextérité lui fit ménager avec de nouvelles nations, dont il ſçut gagner les chefs, que s'il eût remporté pluſieurs victoires par la force des armes. Mais, entre les ſervices qu'il rendit à l'état, un des plus importans, & qui contribua le plus à étendre & à affermir la puiſſance de ſa république en Eſpagne, ce fut la conſtruction d'une ville, qu'on nomma Carthage la neuve, & qui, depuis, a été appellée Carthagène. Sa ſituation étoit la plus heureuſe que puſſent ſouhaiter les Carthaginois pour tenir l'Eſpagne en bride.

Les grandes conquêtes, qu'Aſdrubal avoit déjà faites, & le dégré de puiſſance où il étoit parvenu, firent prendre aux Romains la réſolution de penſer ſérieuſement à ce qui ſe paſſoit en Eſpagne. Ils ſe voulurent du mal de s'être endormis ſur l'accroiſſement de la domination des Carthaginois, & ſongérent tout de bon à réparer cette faute ; ſur tout depuis que les Sagontins, qui ſe voyoient près de tomber ſous le joug de Carthage, eurent député vers les Romains, pour implorer leur ſecours, & faire alliance avec eux. Telle étoit la diſpoſition des Romains par rapport aux Carthaginois. Ils n'avoient plus alors de loix à leur preſcrire, & ils n'oſérent pas prendre les armes contr'eux. Ils avoient aſſez à faire de ſe tenir en garde contre les Gaulois, dont ils étoient menacés, & que l'on attendoit preſque de jour en jour. Il leur parut plus à propos de profiter du caractère pacifique d'Aſdrubal, pour faire un nouveau traité, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent débarraſſés des Gaulois ; ennemis qui n'épioient que l'occaſion de leur nuire, & dont il falloit néceſſairement qu'ils affoibliſſent la puiſſance, non ſeulement pour ſe rendre maîtres de l'Italie, mais encore pour demeurer paiſibles dans leur propre ville. Ils envoyérent donc des ambaſſadeurs à Aſdrubal ; & dans le traité qu'ils conclurent avec lui, ſans faire mention du reſte de l'Eſpagne, ils exigeoient ſeulement qu'il ne portât pas la guerre au de-là de l'Ébre, qui ſerviroit de barrière aux deux peuples. On convint auſſi que Sagonte, quoique ſituée au de-[illegible] de l'Ébre, conſerveroit ſes loix & ſa liberté.

Ce fut vers ce tems-là qu'Aſdrubal, qui ignoroit le ſerment, qu'Amilcar avoit exigé de ſon fils

Digitized by Google

encore enfant, & qui vouloit lui inſpirer la même haine que ſon pere avoit eue pour les Romains, & qu'il conſervoit lui-même, écrivit à Carthage pour demander qu'on lui envoyât Annibal, qui n'avoit pas encore vingt-deux ans, afin qu'il apprît le métier de la guerre, & qu'il ſe rendît capable de lui ſuccéder. Dès que ces lettres furent arrivées à Carthage, on les porta au Sénat. Hannon s'oppoſa de toute ſa force à cette demande, pour des raiſons de morale & de politique. Il dit que le commerce d'Aſdrubal ſeroit auſſi dangereux pour ce jeune Prince, que celui d'Amilcar l'avoit été pour Aſdrubal, qu'il avoit corrompu; qu'ils ne devoient nullement permettre que leurs jeunes gens, ſous prétexte d'apprendre le métier de la guerre, allaſſent s'expoſer à la brutalité de leurs généraux. » Craignons-nous, » ajoûta-t-il, qu'Annibal ne voie » trop tard cette puiſſance im- » menſe & cette eſpèce de royau- » té, qu'Amilcar a laiſſée, & que » nous ne ſoyons pas aſſez-tôt » ſoumis au fils de celui, qui a » donné à ſon gendre nos armées » comme un héritage paternel? » Pour moi, je ſuis d'avis que » nous gardions ici Annibal, & » que nous lui apprenions à vivre » dans l'égalité avec ſes citoyens, » & à obéir à nos loix & à nos » magiſtrats, de peur que cette » étincelle ne cauſe un jour un » furieux embraſement. «

Les plus gens de bien étoient de ſon avis; mais, le plus grand nombre fut contre Hannon. Annibal fut envoyé en Eſpagne. Quand il y avoit quelque grande action à faire, Aſdrubal ne la confioit qu'à lui. Annibal ſervit trois ans ſous Aſdrubal. Mais, malheureuſement, celui-ci vint à être tué en trahiſon par un Gaulois, qui ſe vengea ainſi de quelque mécontentement particulier, qu'il en avoit reçu. Juſtin dit que ce fut par l'eſclave d'un certain Eſpagnol, qu'Aſdrubal avoit fait mourir injuſtement. Tite-Live ajoûte que ce barbare fut auſſi-tôt pris & puni par les ſupplices les plus affreux. Mais, la douceur de la vengeance l'emporta tellement ſur la rigueur des tourmens, qu'on le vit rire au milieu des bourreaux, qui le déchiroient. La mort d'Aſdrubal arriva vers l'an 221 avant J. C.

ASDRUBAL, *Aſdrubal*, (a) Ἀσδρούβας, fils d'Amilcar & frere d'Annibal le Grand. Ce général Carthaginois eſt fort célebre dans les guerres, que ſes compatriotes eurent avec les Romains. C'étoit un homme hardi & actif.

Vers l'an 218 avant l'Ére Chrétienne, Aſdrubal fut chargé du commandement des troupes d'Eſpagne, avec une flotte de près de ſoixante vaiſſeaux pour garder les côtes. Annibal, ſon frere, lui donna de ſages conſeils ſur la manière

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 22, 60, 61. L. XXII. c. 21. L. XXIII. c. 26. *& ſeq.* L. XXIV. c. 41. L. XXV. c. 32. *& ſeq.* L. XXVI. c. 17. L. XXVII. c. 17. *& ſeq.* Horat. L. IV. Ode. 3. v. 69. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 206, 240. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. III. pag. 92, 93, 135. *& ſuiv.*

Digitized by Google

dont il devoit se conduire, soit par rapport aux Espagnols, soit par rapport aux Romains, s'ils venoient à l'attaquer. Hannon, à qui on avoit donné le gouvernement du païs, situé en-deçà de l'Ébre, s'étant avisé d'aller présenter la bataille à Scipion, général de l'armée Romaine, fut entièrement défait, & pris lui-même prisonnier. Avant que le bruit de cette défaite se fût répandu, Asdrubal passa l'Ébre avec huit mille hommes de pied & mille cavaliers, & vint au-devant de Scipion dans la pensée qu'il le rencontreroit arrivant en Espagne. Mais, quand il eut appris la perte qu'Hannon avoit faite, auprès de Scissis, de la bataille & de son camp, il tourna du côté de la mer. Il trouva assez près de Tarragone les matelots & les soldats de la flotte de Scipion, épars négligemment dans la campagne par une suite de la sécurité, que leur inspiroient les heureux succès de l'armée de terre; & ayant envoyé contr'eux sa cavalerie, il en passe un grand nombre au fil de l'épée, & pousse les autres jusqu'à leurs vaisseaux. Il se retire ensuite, & repassant l'Ébre, il prit son quartier d'hiver à Carthagène, où il donna tous ses soins à de nouveaux préparatifs & à la garde des païs d'en-deçà du fleuve.

Deux ans après, ne se voyant pas en état de résister aux Romains, ni sur terre, ni sur mer, Asdrubal ne trouvoit sa sûreté que dans la distance qu'il mettoit entre lui & les ennemis. Ce ne fut qu'après qu'il eut employé beaucoup de prieres, & fait bien des instances, qu'on lui envoya d'Afrique quatre mille hommes de pied & cinq cens chevaux, pour recruter son armée. Avec ces secours, il alla camper près des Romains, se croyant en état de leur résister par terre; & en même tems il ordonna à sa flotte, après l'avoir fournie de tout ce qui lui manquoit, de défendre les isles & les côtes maritimes, qui dépendoient des Carthaginois.

Dans le tems même qu'il travailloit de toutes ses forces à rétablir les affaires des Carthaginois dans l'Espagne, il eut la douleur d'apprendre la désertion des capitaines, qui commandoient sur ses vaisseaux. Depuis les violens reproches, qu'il leur avoit faits, pour avoir lâchement abandonné la flotte auprès de l'Ébre, ils n'avoient été que foiblement attachés à Asdrubal & aux intérêts des Carthaginois. Après s'être eux-mêmes déclarés pour les Romains, ils avoient soulevé plusieurs villes du païs des Tartessiens, & en avoient même pris une par force. Ce mouvement obligea Asdrubal à s'éloigner des Romains, pour porter la guerre de ce côté-là. Les Rebelles remportérent d'abord d'assez grands avantages sur les Carthaginois; ensorte qu'Asdrubal n'osoit tenir la campagne. Ces bons succès leur devinrent funestes. Ne gardant plus d'ordre ni de discipline, ils se répandoient de côté & d'autre, sans prendre aucune précaution. Asdrubal sçut bien profiter de leur négligence. Étant tombé sur

Digitized by Google

eux, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, il les mit en déroute, & les défit pleinement. Cette victoire obligea, dès le lendemain, toute la nation à ſe ſoumettre à lui.

Les choſes étoient en cet état, lorſqu'Aſdrubal reçut ordre de Carthage de paſſer inceſſamment en Italie. Le bruit, s'en étant répandu dans l'Eſpagne, y changea entièrement la face des affaires. Aſdrubal le ſentit bien. Il écrivit au Sénat de Carthage, pour lui apprendre le mauvais effet qu'avoit déjà produit dans tout le païs le bruit de ſon départ. Il marquoit que s'il quittoit la province, il n'auroit pas plutôt paſſé l'Ébre, qu'elle ſe déclareroit entièrement pour les Romains; qu'outre qu'il n'avoit ni général ni troupes à laiſſer en ſa place, ceux qui commandoient les armées Romaines, étoient des capitaines d'une expérience ſi conſommée dans la guerre, qu'il ſeroit très-difficile de leur réſiſter, quand on auroit des forces égales à leur oppoſer; qu'il falloit donc, s'ils ſongeoient à conſerver l'Eſpagne, qu'ils lui envoyaſſent un ſucceſſeur, à la tête d'une armée conſidérable; que quelque heureux ſuccès que pût avoir ce nouveau général, il ne manqueroit point d'exercice dans ſon emploi.

Ces lettres firent d'abord quelque impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs de Carthage; mais, comme, préférablement à tout, ils ſongeoient à ſe maintenir dans l'Italie, ils ne changérent point de réſolution à l'égard d'Aſdrubal & de ſes troupes. Ils firent partir Himilcon, avec une bonne armée & une puiſſante flotte pour conſerver & défendre l'Eſpagne tant par terre que par mer. Aſdrubal, avant que de quitter la province, tira de l'argent de tous les peuples, qui étoient encore ſous la domination des Carthaginois, prévoyant qu'il en auroit grand beſoin dans le voyage qu'il alloit entreprendre; après quoi, il ſe rendit ſur les bords de l'Ébre.

Les généraux Romains n'eurent pas plutôt appris les ordres qu'on avoit donné à Aſdrubal, que, renonçant à toute entrepriſe, ils réunirent leurs armées pour s'oppoſer à leur départ. Ils ſentoient bien, que ſi ce général, avec l'armée qu'il avoit en Eſpagne, venoit à bout de paſſer en Italie, où l'on avoit déjà beaucoup de peine à réſiſter à Annibal ſeul, la jonction des deux freres entraîneroit infailliblement la ruine de Rome. Ils joignirent donc leurs troupes ſur les bords de l'Ébre; & ayant paſſé ce fleuve, ils marchérent contre Aſdrubal. Pendant quelques jours, les deux armées demeurérent campées à cinq milles l'une de l'autre, ſe contentant d'eſcarmoucher, ſans qu'aucune des deux parût ſonger à une action générale. Enfin, dans le même jour, & preſque dans le même moment, les généraux des deux partis, comme de concert, donnérent le ſignal de la bataille, & deſcendirent dans la plaine avec toutes leurs forces.

Les Romains étoient rangés ſur trois lignes à leur ordinaire, qui étoient les Haſtaires, les Princes

Digitized by Google

& les Triaires. La cavalerie formoit les deux aîles. Une partie des ſoldats armés à la legére, étoit placée parmi ceux, qui étoient au premier rang; les autres derrière l'armée. Aſdrubal mit les Eſpagnols au corps de la bataille, les Carthaginois à leur droite, & les Africains à leur gauche avec les troupes auxiliaires. A l'égard de la cavalerie, il plaça celle des Numides à l'aîle droite, à la ſuite de l'infanterie des Carthaginois, & les autres à l'aîle gauche, à la ſuite des Africains. Il ne rangea pas tous les Numides à la droite, mais ſeulement ceux, qui, traînant deux chevaux à la fois, avoient coûtume, dans le plus fort de la mêlée, de ſauter tout armés de deſſus celui qui étoit las & haraſſé, ſur le plus frais; tant étoient grandes & la legéreté des cavaliers & la docilité des chevaux pour ſe prêter à tous leurs mouvemens.

Mais, comme la plus grande partie des ſoldats étoient des Eſpagnols, qui aimoient mieux être vaincus en Eſpagne, que d'y vaincre pour être traînés en Italie; ceux qui étoient au corps de la bataille, lâchérent pied dès le premier choc, preſque avant qu'on eût lancé aucun trait. Puis, voyant que les Romains s'avançoient contr'eux avec beaucoup de rigueur, ils prirent ouvertement la fuite. Les deux autres corps d'infanterie ne combattirent pas pour cela avec moins de courage. Les Carthaginois d'un côté, & les Africains de l'autre, preſſoient vivement les ennemis, qu'ils tenoient comme enveloppés. Mais, dès que l'infanterie des Romains ſe fut avancée toute entière dans le milieu, en pourſuivant le corps de bataille, qui fuioit, elle ſe trouva en état d'écarter les deux corps de l'infanterie ennemie, qui l'attaquoit, à droite & à gauche, par les flancs. Quoiqu'elle eût deux combats à ſoûtenir en même tems, elle fut cependant victorieuſe dans l'un & dans l'autre. Car, après avoir défait & mis en fuite ceux qui étoient au centre, elle ſe trouva ſupérieure en valeur & en nombre à ceux qui reſtoient. Il y eut beaucoup de ſang répandu dans ce dernier combat, & ſi les Eſpagnols n'euſſent pas pris la fuite dès le commencement de l'action, il s'en fut ſauvé très-peu d'une ſi grande armée. La cavalerie ne donna point; car, dès que les Maures & les Numides virent que la victoire ſe déclaroit pour leurs ennemis, par la défaite du corps de bataille, ils prirent la fuite; & faiſant marcher les éléphans devant eux, ils laiſſérent les deux corps de leur infanterie découverts. Aſdrubal, de ſon côté, ayant ſoûtenu le combat juſqu'au bout, ſe ſauva du milieu du carnage avec un petit nombre de ſoldats. Les Romains s'emparérent de ſon camp, & le pillérent. Aſdrubal perdit, avec la bataille, l'eſpérance de paſſer en Italie.

Environ cinq ans après, comme il étoit campé dans l'Auſétanie entre les villes d'Illiturgis & de Mentiſſa, dans le païs que l'on nomme aujourd'hui l'Andalouſie, Néron, général des Ro-

Digitized by Google

mains, s'empara de l'entrée d'un défilé, qui ſe trouvoit en ce lieu. Aſdrubal, qui craignoit de ſe voir enfermé par l'armée ennemie, lui envoya un trompette, qui avoit ordre de lui promettre de ſa part, que s'il lui laiſſoit la liberté de ſe retirer, il abandonneroit abſolument l'Eſpagne avec toutes ſes troupes. Néron ayant reçu cette propoſition avec grande joie, Aſdrubal lui demanda, pour le lendemain, une entrevue, dans laquelle les Romains devoient marquer les conditions, auxquelles ils vouloient qu'on leur livrât les citadelles des villes, & le jour où les Carthaginois retireroient leurs garniſons, & emporteroient tout ce qui leur appartenoit, ſans faire aucun tort aux habitans. Néron ne fut pas plutôt convenu de ce rendez-vous, qu'Aſdrubal ordonna aux ſiens de commencer, dès la fin du jour, & de continuer pendant toute la nuit, à tirer du défilé, le plus promptement qu'ils pourroient, les plus gros bagages de l'armée. On eut grande attention à ne pas faire ſortir, cette nuit-là, une grande quantité d'hommes, le petit nombre étant plus propre en même tems, & à tromper les ennemis par le ſilence, & à faciliter le paſſage à travers des ſentiers étroits & difficiles, qu'il falloit néceſſairement enfiler.

Le lendemain, on ſe trouva de part & d'autre à l'entrevue; mais, le Carthaginois, en tenant à deſſein de longs diſcours, & en écrivant bien des choſes inutiles, conſuma le jour entier ſans rien terminer; de ſorte que l'on fut obligé de remettre l'affaire au jour ſuivant. Il n'y fut encore rien décidé. Il naiſſoit toujours quelques nouvelles difficultés, qui demandoient du délai. Cependant, toutes les nuits étoient miſes à profit. Déjà, la plus grande partie de l'infanterie étoit en ſûreté, lorſque très-à-propos pour Aſdrubal, un brouillard épais ſe leva dès la pointe du jour, & couvrit tout le défilé & toutes les plaines des environs. Le Carthaginois demande & obtient un dernier délai, ſous prétexte d'une fête, où il n'étoit point permis à ceux de ſa nation de traiter d'affaires. Alors, à la faveur de l'obſcurité, il ſort de ſon camp avec ſa cavalerie & ſes éléphans; & ſans être aucunement troublé par les ennemis, il gagne un poſte où il n'avoit plus rien à craindre de leur part. Sur les dix heures, le brouillard ſe diſſipa, & découvrit aux Romains tout à la fois, & le jour & la fraude des Carthaginois. Néron, honteux de s'être ainſi laiſſé duper, ſe mit en devoir de les pourſuivre. Mais, Aſdrubal ne jugea pas à propos de riſquer une bataille; & tout ſe borna à quelques legéres eſcarmouches, qui n'eurent point de ſuite. Le général Romain auroit dû mieux connoître les Carthaginois, & ſçavoir ce que l'on entendoit par *la foi Punique*.

Aſdrubal ne ſortit pas néanmoins d'Eſpagne. Il y étoit encore l'an 209 avant J. C. Son armée étoit alors dans la campagne de Caſtulon, près de la ville de Bétule, ou Bécule. Averti de l'approche des Romains, il alla ſe

Digitized by Google

poſter ſur un côteau au haut duquel il y avoit une plaine aſſez étendue. Il étoit couvert par ſes derrières d'une bonne rivière. Le reſte, c'eſt-à-dire, le devant & les côtés, étoit défendu par une pente aſſez rude à monter. Un peu au-deſſous de cette plaine, par une deſcente aſſez douce, on en trouvoit une ſeconde, qui alloit un peu en pente, mais qui ſe terminoit néanmoins à une eſpèce de rive, d'un accès auſſi difficile que la première. Le lendemain, Aſdrubal, voyant que les Romains ſe tenoient en bataille devant leurs retranchemens, fit deſcendre dans cette ſeconde plaine la cavalerie des Numides & les ſoldats armés à la legére, Baléares & Africains. Scipion, parcourant à cheval les divers rangs de ſon armée, animoit les troupes, en leur repréſentant que l'ennemi, déſeſpérant de leur réſiſter en raſe campagne, & ſe défiant de ſon propre courage, croyoit trouver de la ſûreté dans la ſituation du lieu, où il avoit établi ſon camp; mais que les Romains avoient bien eſcaladé les murailles de Carthagène, encore plus hautes que le poſte qu'occupoit Aſdrubal. Il n'en dit pas davantage, & ſe mit auſſi-tôt en mouvement avec un détachement des plus legers & des plus braves de ſon armée, pour aller attaquer les Numides & les frondeurs, qu'Aſdrubal avoit poſtés ſur la ſeconde plaine. Outre la difficulté du chemin, qui étoit rude & eſcarpé, il fallut eſſuyer une grêle de toute ſorte de traits, qu'on fit pleuvoir ſur eux. Mais, quand ils furent arrivés à un terrein uni, & qu'on en fut venu aux mains, les ennemis, dès le premier choc, furent renverſés. Les Romains en firent un grand carnage, & forcérent ceux qui reſtoient, à aller rejoindre le gros de l'armée ſur la plus haute éminence.

Scipion, ayant ordonné enſuite aux victorieux de ſuivre le chemin, qui les menoit directement au centre des ennemis, partagea ce qui lui reſtoit de troupes avec Lélius, & lui commanda, en prenant ſur la droite, de chercher autour de la colline une route par où il pût monter avec plus d'facilité. Pour lui, prenant à gauche, après un circuit aſſez court, il alla attaquer les ennemis en flanc. Le déſordre ſe met d'abord parmi les Carthaginois, tandis qu'ils veulent faire face aux Romains, qui s'avancent par différens endroits, en pouſſant de grands cris. Ils étoient dans cet embarras, lorſque Lélius arriva. Auſſi-tôt, ils reculérent en arrière pour empêcher qu'on ne les prît à dos; & la première ligne ayant auſſi plié pour ſuivre ce mouvement, ceux des Romains, qui montoient par le milieu, gagnérent le haut; ce qu'ils n'auroient jamais pu faire, tant que les Carthaginois auroient gardé leurs rangs, & que les éléphans auroient couvert le front de leur bataille. La déroute fut générale, & le carnage fort grand. On leur tua, dans cette action, environ huit mille hommes. Aſdrubal, avant la bataille, avoit pris

Digitized by Google

la précaution de ſauver le tréſor. Alors, ayant fait partir les éléphans les premiers, & ramaſſé autant de fuyards qu'il put, il ſe retira vers le Tage, pour gagner enſuite les Pyrénées, & paſſer dans les Gaules.

Aſdrubal trouva, ſur ſon paſſage, beaucoup moins de difficultés & d'obſtacles qu'on ne l'avoit penſé généralement, & qu'il ne l'avoit appréhendé lui-même; car, non ſeulement les Auvergnats & tout de ſuite les autres nations de la Gaule & des Alpes, le reçurent, mais encore elles le ſuivirent à la guerre. Et outre que ſon frere avoit frayé ces routes, qui, auparavant, étoient impratiquables, les habitans du païs eux-mêmes, à force de voir paſſer du monde au milieu d'eux depuis douze ans, étoient devenus plus traitables & moins farouches.

Aſdrubal menoit avec lui quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux & quinze éléphans. Mais, le ſiége qu'il forma de la ville de Plaiſance, lui fit perdre tout l'avantage qu'il auroit pu tirer de ſa diligence. Il avoit cru qu'il ſe rendroit aiſément maître de cette ville, ſituée au milieu d'une plaine, & que par la ruine d'une colonie ſi illuſtre, il jetteroit la terreur parmi toutes les autres. Et ce ne fut pas ſeulement à lui que cette vaine tentative fut préjudiciable, mais encore à Annibal. Car, celui-ci, voyant qu'Aſdrubal, après être arrivé en Italie, beaucoup plutôt qu'on n'avoit lieu de l'eſpérer, s'amuſoit autour de Plaiſance n'avoit pas cru devoir ſortir ſi promptement de ſes quartiers d'hiver.

Cependant, Aſdrubal, forcé d'abandonner le ſiége de Plaiſance, avoit dépêché quatre cavaliers Gaulois & deux cavaliers Numides, avec des lettres pour Annibal. Ces cavaliers, ayant traverſé toute l'Italie au milieu de tant de poſtes ennemis, tombérent près de Tarente entre les mains de quelques fourrageurs Romains, qui les menérent à Q. Claudius qui commandoit dans Tarente. Ils furent interrogés; & la peur des tourmens les ayant obligés de dire la vérité, ils déclarérent qu'ils portoient à Annibal des lettres d'Aſdrubal, ſon frere. On les remit avec leurs lettres cachetées entre les mains de L. Virginius, tribun des ſoldats, qui les mena auſſi-tôt au conſul Néron.

Ces lettres ayant été lues devant lui, & les priſonniers interrogés, il penſa que le tems ne demandoit pas qu'on obſervât rigidement les régles, & que chaque conſul ſe tînt dans les bornes de ſon département, pour ne faire la guerre qu'à l'ennemi contre lequel le Sénat l'avoit deſtiné; qu'il falloit oſer quelque choſe d'extraordinaire & d'inopiné, qui, étant entrepris, cauſeroit d'abord autant de terreur parmi les citoyens, que parmi les ennemis, & qui, étant heureuſement exécuté, convertiroit la terreur des Romains en une grande joie. Il écrit donc au Sénat ce qu'il a projetté, lui marque les meſures

Digitized by Google

qu'il doit prendre, & envoie des ordres dans tous les lieux où il doit mener ſon armée, qu'on ait à faire trouver ſur ſon chemin les vivres néceſſaires, & les chevaux & les voitures pour ſoulager ceux, qui ſeroient fatigués. Après ces précautions, il choiſit dans ſon armée ſix mille hommes de pied & mille chevaux; & laiſſant ſon camp ſous les ordres de ſon lieutenant Q. Catius, il ſe mit en marche ſans bruit pour aller dans la Lucanie, & tout d'un coup, il tourne à gauche vers le Picentin.

L'autre conſul Livius étoit campé devant la ville de Sène à cinq cens pas d'Aſdrubal. Néron s'arrêta ſous quelques montagnes, & envoya lui donner avis de ſon arrivée, & lui demander s'il vouloit qu'il entrât dans ſon camp en plein jour ou la nuit. Livius jugea à propos que ce fût la nuit; & pour n'être pas obligé d'étendre ſon camp, ce qui auroit découvert l'arrivée du conſul, il donna ordre que chaque tribun logeât un tribun, chaque centurion un centurion, que chaque cavalier prît avec lui un cavalier, & chaque fantaſſin un fantaſſin. Ces troupes étant entrées la nuit, avec un grand ſilence, il y eut dès le lendemain un grand conſeil, où la plus grande partie fut d'avis que Néron devoit donner à ſes troupes fatiguées le tems de ſe refaire, & prendre quelques jours pour reconnoître l'ennemi.

Néron s'oppoſa à cet avis avec beaucoup de force, & dit qu'il ne ne falloit pas, par le retardement, rendre vain & téméraire un deſſein que la diligence avoit rendu ſûr; qu'on pouvoit défaire l'armée d'Aſdrubal, & regagner la Pouille avant qu'Annibal ſe fût reconnu; qu'il falloit donc ſe mettre en bataille ſur l'heure même, donner le ſignal du combat, & profiter de l'erreur des deux généraux Carthaginois, en les empêchant l'un de s'appercevoir qu'il avoit affaire à un moindre nombre d'ennemis qu'il ne penſoit, & l'autre à un plus grand. Le Conſeil fini, on arbore le ſignal du combat. Aſdrubal ſe mit auſſi en bataille devant ſes retranchemens. Mais, avant que de faire ſonner la charge, il s'avance avec quelques chevaux, pour reconnoître la poſture de l'ennemi. Là, il remarque de vieux boucliers, qu'il n'avoit pas encore vus. Il voit des chevaux plus maigres, & il lui paroît que le nombre des ennemis eſt fort augmenté. Cela lui eſt ſuſpect. Il ſoupçonne ce qui en eſt, fait battre la retraite, & envoie quelques cavaliers à la rivière, où les Romains alloient abreuver leurs chevaux, afin qu'ils tâchent de faire quelque priſonnier, ou qu'au moins ils rapportent s'ils n'ont pas vu des viſages plus brûlés comme de gens, qui ne font que d'arriver après une longue marche. En même tems, il en envoie d'autres faire le tour du camp de Livius, pour voir s'il n'eſt point augmenté, & ſi on y donne le ſignal une ſeule fois ou deux fois.

Les coureurs lui ayant fait le rapport, ce qui contribua le plus à le tromper, c'eſt l'aſſurance que le camp n'avoit pas plus d'éten-

Digitized by Google

due qu'auparavant. Mais, d'un autre côté, ce qui confirma & augmenta même ſes ſoupçons, ce fut ce qu'on lui dit que dans le camp du préteur Porcius on ne battoit le ſignal qu'une fois, & que dans celui de Livius, on le battoit deux fois. Cela lui fit juger que les deux Conſuls étoient dans ce dernier camp. Ne pouvant donc concevoir comment cela avoit pu ſe faire, ni démêler les diverſes penſées, que ſes craintes lui ſuggéroient, il fit éteindre les feux dans ſon camp la nuit ſuivante; & ſur la première veille, il ordonna qu'on marchât pour gagner le Métaure, qu'il avoit deſſein de paſſer. Mais, le lendemain, il fut joint d'abord par Néron avec la cavalerie, enſuite par Porcius, qui menoit l'armure legére, & enfin par Livius à la tête de l'infanterie toute prête à combattre.

Les deux armées étant donc en préſence, les Romains ſe mirent d'abord en bataille. Néron prit l'aîle droite; Livius ſe plaça à la gauche, & Porcius eut le corps de bataille. Aſdrubal ordonna ſon armée de cette manière. Il mit ſes éléphans devant ſon corps de bataille, donna aux Gaulois l'aîle gauche, où ils étoient protégés par une colline. Il ſe plaça à l'aîle droite avec ſes Eſpagnols, & rangea ſes Liguriens au corps de bataille derrière ſes éléphans.

Le combat commença entre l'aîle gauche des Romains, commandée par Livius, & l'aîle droite des Carthaginois, commandée par Aſdrubal; & il fut très-ſanglant de part & d'autre. Car, les deux corps de bataille y furent mêlés. Néron, qui étoit à la droite, ayant tenté de gagner la colline, qui partageoit la gauche des ennemis, pour tomber de-là ſur les Gaulois de cette aîle, & n'ayant pu en venir à bout, prit quelques cohortes; & les menant derrière ſon corps de bataille, il alla tomber par ſa gauche ſur la droite, où étoit Aſdrubal. Cela décida de la victoire. Ce fut une boucherie horrible. Les Carthaginois pris de front, en queue & en flanc, furent enfin obligés de céder. Aſdrubal donna des marques d'une valeur héroïque. Toujours expoſé au plus grand péril, il ſoûtient ceux qui combattent, & rallume le courage de ceux, qui ſont fatigués ou rebutés, ramene à la charge ceux qui ont plié, & rétablit par tout le combat. Mais enfin, voyant que la fortune ſe déclare pour l'ennemi, il dédaigne de ſurvivre à une ſi grande armée, qui a ſuivi ſa réputation; & pouſſant ſon cheval au milieu d'une cohorte Romaine, il meurt en combattant, comme devoit mourir un fils d'Amilcar, & le frere d'Annibal, l'an 207 avant J. C.

Jamais les Romains n'avoient tué tant d'ennemis dans un ſeul combat. Il y eut cinquante-ſix mille hommes de tués du côté d'Aſdrubal, cinq mille quatre cens de pris. Quatre mille Romains, qui étoient priſonniers dans le camp des Carthaginois, furent délivrés. Cet échec des Carthaginois à ce combat de Métaure, égale celui des Romains à la ba-

Digitized by Google

taille de Cannes. Cette victoire ne laissa pas de coûter cher au vainqueur. Il perdit près de huit mille hommes, tant Romains qu'Alliés. Néanmoins Polybe écrit que du côté d'Asdrubal il ne demeura que huit mille hommes, tant Carthaginois que Gaulois, & que les Romains n'en perdirent que deux mille. Mais, il faut nécessairement qu'il y ait une faute de nombre dans ce texte de Polybe; & une marque sûre de cette erreur, c'est que le lendemain, quelques coureurs ayant rapporté à Livius, qu'un corps de Liguriens & de Gaulois échappés du combat se retiroit sans chef, & qu'une seule troupe de cavalerie suffiroit pour le défaire, répondit: *Souffrons qu'il reste quelques couriers, qui aillent annoncer la nouvelle de notre victoire.* Ce mot seroit ridicule, s'il n'y avoit eu que dix mille hommes tués du côté des Carthaginois.

La nouvelle de la défaite d'Asdrubal causa dans Rome une joie d'autant plus grande, que l'entreprise de Néron avoit paru très-hardie, & l'événement très-douteux. On ordonna des prieres publiques pour trois jours, & pendant ces trois jours, tous les temples furent remplis d'une foule d'hommes & de femmes, qui, avec leurs enfans, remercioient les dieux de cette protection toute-puissante, qui les avoit arrachés à la cruelle servitude, dont ils étoient menacés.

Néron, en arrivant dans son camp, fit jetter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal, qu'il avoit apportée, fit paroître devant ses retranchemens plusieurs Africains chargés de chaînes, & en envoya deux à Annibal, pour lui apprendre tout ce qui s'étoit passé. Annibal, frappé de ce malheur public & domestique, dit: *Je reconnois le malheureux sort de Carthage.* Horace lui met dans la bouche des paroles, qui expriment bien ses sentimens. *C'en est fait, je n'enverrai plus à Carthage de superbes couriers. En perdant Asdrubal, je perds toute mon espérance & tout mon bonheur.*

Carthagini jam non ego nuntios
Mittam superbos. Occidit, occidit
Spes omnis, & fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (a) Ἀσδρούβας. Cet Asdrubal étoit contemporain du précédent; & il fut surnommé *Calvus* ou le Chauve. Vers l'an 215 avant J. C., les Carthaginois le choisirent pour une expédition, qu'ils méditoient de faire en Sardaigne. Asdrubal partit donc avec des forces nombreuses. Mais, la flotte qu'il commandoit, ayant été battue d'une horrible tempête, vint échouer contre les îles Baléares. Tout l'équipage avoit été fort mal traité, & le corps même des vaisseaux si furieusement ébranlé, qu'on fut obligé de les tirer à sec,

(a) Tit. Liv. L. XXIII, c. 32, 34, 40, 41.

Digitized by Google

& d'employer un tems très-considérable à les radouber.

Après cela, Asdrubal, ayant remis à la voile, arriva fort à propos en Sardaigne, pour rassurer les peuples, qui étoient sur le point de rentrer sous la domination des Romains. Manlius n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la flotte Carthaginoise, qu'il se retira à Carales; ce qui donna à Hampsicoras, prince de Sardaigne, la facilité de se joindre à Asdrubal. Ce général, ayant débarqué ses troupes, & renvoyé ses vaisseaux à Carthage, partit avec Hampsicoras, qui connoissoit le pais, pour aller piller les terres des alliés du peuple Romain. Il se seroit avancé jusqu'à Carales, si Manlius ne fût venu au devant de lui avec son armée, & n'eût arrêté les ravages, qu'il exerçoit dans la campagne. Les deux armées se campérent assez près l'une de l'autre; ce qui occasionna d'abord plusieurs petits combats, où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Enfin, ils en vinrent à une bataille générale, qui dura quatre heures, & où les Sardiens, secondés des Carthaginois, disputérent la victoire plus long-tems qu'à l'ordinaire, ayant toujours été vaincus sans effort, quand ils avoient combattu seuls. Les Carthaginois eux-mêmes lâchérent pied, lorsqu'ils virent l'armée des Sardiens en déroute, & la terre couverte des morts, qu'ils avoient laissés sur la place. Mais, Manlius ayant fait avancer l'aîle qui avoit défait les Sardiens, investit les Carthaginois dans le tems qu'ils tournoient le dos. Alors, ce fut un carnage plutôt qu'un combat. Il demeura douze mille morts sur le champ de bataille, tant Carthaginois que Sardiens. On en prit environ trois mille six cens, avec vingt-sept étendards.

Mais, ce qui rendit ce combat plus célebre & plus mémorable, c'est qu'Asdrubal, qui commandoit l'armée ennemie, y demeura lui-même prisonnier avec Magon & Hannon, deux des plus qualifiés d'entre les Carthaginois.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (*a*) Ἀσδρούβας, fils de Giscon, ou de Gisgon, étoit le plus illustre des généraux Carthaginois, après ceux de la famille Barcine. Il y avoit déjà long-tems que ce général commandoit les troupes de sa nation, lorsque, vers l'an 206 avant J. C., étant passé dans l'Espagne ultérieure, il y fit avec le secours de Magon, frere d'Annibal, de grandes levées, & mit sur pied une armée de cinquante mille, ou, selon d'autres, de soixante-dix mille hommes d'infanterie, & de quatre mille cinq cens chevaux. Les deux généraux Carthaginois campérent auprès de Silpia dans une vaste plaine, à dessein d'accepter la bataille, si les Romains la leur présentoient.

(*a*) Appian. pag. 5, 6. Tit. Liv. L. XXIV. c. 41. L. XXVIII. c. 1, 12. & *seq.* L. XXIX. c. 23. & *seq.* L. XXX. c. 3. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 248. Hist. Rom. T. III. p. 574, 575. 633, 634. & *suiv.* Tom. IV. p. 2, 3. & *suiv.*

Scipion

Digitized by Google

Scipion jugea bien qu'il n'étoit pas en état de réſiſter à de ſi grandes forces, avec les ſeules légions Romaines, & qu'il falloit abſolument leur oppoſer, au moins pour la montre, des ſecours tirés de l'Eſpagne même, en évitant cependant de ſe confier à ces barbares, & d'en aſſocier à ſon armée un ſi grand nombre, qu'en lui manquant de foi, ils puſſent cauſer ſa perte, comme ils avoient cauſé celle de ſon pere & de ſon oncle. Le détail du combat qui va ſuivre, prouvera avec quelle ſageſſe il exécuta ce projet. Étant parti de Tarragone, & ayant reçu en chemin à Caſtulon quelques ſecours, que Silanus lui amenoit, il s'avança juſqu'à la ville de Bécula, avec toutes ſes forces, qui montoient à quarante-cinq mille hommes de pied, & trois mille chevaux.

Quand les deux armées furent en préſence, il ſe donna de legéres eſcarmouches de part & d'autre. Après que les deux partis eurent aſſez eſſayé leurs forces dans pluſieurs petits combats, Aſdrubal le premier mit ſes troupes en bataille. Les Romains auſſi-tôt en firent autant. Les deux armées étoient rangées devant les retranchemens de leur camp, où elles demeuroient en repos, l'une attendant que l'autre commençât la charge. Le ſoir étant venu, ſans que ni l'une ni l'autre ſe fuſſent ébranlées, Aſdrubal d'abord, & Scipion après lui, firent rentrer les ſoldats dans leur camp. Ce manége dura pluſieurs jours, ſans qu'on en vînt à une action. Les deux armées demeuroient toujours rangées de la même ſorte. D'un côté, les Romains, & de l'autre les Carthaginois, mêlés d'Africains, étoient au corps de bataille. Les Eſpagnols, également alliés des Romains & des Carthaginois, étoient ſur les aîles dans les deux armées. Trente-deux éléphans, placés devant les premiers rangs des Carthaginois, paroiſſoient de loin comme des châteaux, ou comme des tours. On comptoit dans les deux camps, que les troupes combattroient dans l'ordre où elles avoient été rangées juſqu'alors. Mais, Scipion avoit réſolu de changer toute cette diſpoſition, le jour qu'il livreroit véritablement la bataille. Dès le ſoir, il donna ordre qu'on fît prendre de la nourriture aux hommes & aux chevaux avant le jour, & que la cavalerie ſe tînt prête à marcher au premier ordre.

A peine le jour avoit-il paru, qu'il détacha toute ſa cavalerie, avec les ſoldats armés à la legére, contre les corps de garde des Carthaginois. Un moment après, il partit lui-même avec toute ſon infanterie, plaçant, contre l'opinion des ennemis & des ſiens, les ſoldats Romains ſur les aîles, & les Eſpagnols dans le milieu de la bataille. Aſdrubal, éveillé au bruit de cette attaque imprévue, ſortit promptement de ſa tente. Il n'eut pas plutôt apperçu les Romains devant ſes retranchemens, les Carthaginois en déſordre, & toute la plaine couverte d'ennemis, que de ſon côté il envoya toute ſa cavalerie contre celle de Scipion, & ſortit lui-même de ſon camp à

Digitized by Google

la tête de ſon infanterie, ſans rien changer à l'arrangement, dont il avoit uſé juſques-là dans ſa bataille. Le combat fut long-tems douteux entre les cavaliers; & il étoit difficile que de leur part il devînt déciſif, parce que ceux qui plioient [ce qui arrivoit alternativement aux deux partis,] trouvoient une retraite aſſurée auprès de leur infanterie.

Mais, lorſque les deux corps de bataille ne furent plus qu'à cinq cens pas l'un de l'autre, Scipion mit fin à ce combat, ayant ordonné aux légions de s'ouvrir, pour recevoir au milieu d'elles la cavalerie & les ſoldats legérement armés, dont il fit deux troupes, qu'il plaça au corps de réſerve, derrière les deux ailes; & quand il fut ſur le point de donner ſur les ennemis, il commanda aux Eſpagnols, qui étoient dans le milieu de ſa bataille, de marcher ſerrés & à petits pas. Pour lui, de l'aîle droite, où il commandoit, il envoya dire à Silanus & à Marcius d'étendre l'aîle gauche qu'ils conduiſoient, comme ils lui verroient étendre la droite, & de faire marcher les plus alertes de leurs gens de pied & de cheval contre l'ennemi, pour commencer la mêlée, avant que les bataillons du milieu fuſſent à portée de ſe choquer. Ayant ainſi allongé les deux aîles, ils marchoient à grands pas contre l'ennemi, menant chacun trois cohortes d'infanterie, trois eſcadrons de cavalerie, & les armés à la legére, tandis que le reſte les ſuivoit, formant une ligne oblique, avec le corps de bataille, pour aller attaquer les Carthaginois par les flancs.

Il reſtoit un vuide dans le milieu, parce que les Eſpagnols marchoient plus lentement ſelon l'ordre qu'ils en avoit reçu, & déjà les aîles en étoient aux mains, que les Carthaginois & les Africains, qui faiſoient la principale force des ennemis, n'étoient pas encore arrivés à la portée du trait. D'ailleurs, il n'oſoient pas s'avancer ſur les aîles pour ſecourir ceux des leurs qui y combattoient, de peur de dégarnir leur centre, & de l'expoſer à découvert à l'ennemi, qui étoit près de l'attaquer. Ainſi, leurs aîles avoient affaire à deux ennemis tout à la fois, à la cavalerie & aux ſoldats armés à la legére, qui avoient fait un circuit pour les prendre en flanc, & aux cohortes qui les preſſoient de front pour les ſéparer du corps de leur bataille. On voit dans tout ce qui vient d'être dit, ce que peut l'habileté d'un commandant.

Les aîles ſe battirent pendant quelque tems avec courage. Mais, la chaleur étant devenue plus grande, les Eſpagnols, qui avoient été obligés de ſortir du camp ſans avoir pris de nourriture, étoient d'une foibleſſe à ne pouvoir ſoûtenir leurs armes, pendant que les Romains pleins de force & de vigueur avoient encore cet avantage ſur eux, que par la prudence de leur général, ce qu'il y avoit de plus fort dans leur armée, n'avoit eu affaire qu'à ce qu'il y avoit de plus foible dans celle des ennemis. Ceux-ci donc, épuiſés de

Digitized by Google

force & de courage, lâchérent pied, gardant cependant leurs rangs, comme si toute l'armée eût fait retraite par l'ordre de son général. Mais, alors le vainqueur ayant commencé à les pousser de tous côtés, avec d'autant plus de vigueur, qu'il les voyoit reculer, il ne leur fut pas possible de résister plus long-tems; & malgré tous les efforts & toutes les remontrances d'Asdrubal, la crainte l'emportant sur la honte, ils se débandérent, prirent ouvertement la fuite, & se retirérent avec beaucoup d'effroi dans leur camp. Les Romains les y auroient poursuivis & s'en seroient rendu maîtres sans un violent orage, pendant lequel il tomba une si grande abondance de pluie, que les vainqueurs eux-mêmes eurent bien de la peine à regagner leur camp.

Asdrubal, voyant que les Turdétans l'avoient abandonné, & que tous les autres alliés étoient près d'en faire autant, décampa la nuit suivante, pour empêcher que le mal n'allât plus loin. A la pointe du jour, Scipion, averti de la retraite des ennemis, ordonna à sa cavalerie de les poursuivre. Quoique par l'erreur de ses guides, sa marche eût été inutilement allongée, elle atteignit néanmoins les ennemis, & les prenant tantôt en queue & tantôt en flanc, elle les fatiguoit sans relâche, & elle retarda assez leur fuite, pour donner aux légions le tems d'arriver. Depuis ce moment, ce ne fut plus un combat, mais une véritable boucherie; jusqu'à ce que le général exhortant lui-même ses soldats à fuir, se sauva sur les montagnes voisines, avec un corps d'environ six mille hommes à moitié désarmés. Tout le reste fut tué ou pris. Asdrubal, voyant que ses troupes passoient de moment à autre dans le camp des ennemis, abandonna son armée, gagna le bord de la mer pendant la nuit, & se jetta dans des vaisseaux, qui le portérent à Cadix.

Il partit de-là pour se retirer auprès de Syphax, qui regnoit alors dans la meilleure partie de la Numidie, & qui étoit le roi le plus opulent de tout le païs. Il étoit déjà dans le port, lorsqu'il apperçut deux galéres Romaines, qui étoient encore en pleine mer. Il fit quelques mouvemens pour aller les attaquer. Mais, le vent qui étoit assez fort, ayant amené en peu de tems Scipion dans le port, Asdrubal n'osa plus entreprendre de l'insulter, & ne songea qu'à se rendre auprès de Syphax, où bientôt Scipion le suivit. Syphax fut bien flatté de se voir ainsi recherché par deux généraux des deux plus puissans peuples de l'univers, qui venoient en un même jour lui demander son secours & son amitié. Il les invita tous deux à loger dans son palais. Il fit même des efforts pour les engager à terminer par une entrevue tous leurs différends. Mais, Scipion s'en défendit, en représentant qu'il n'avoit point personnellement d'intérêts à démêler avec Asdrubal, ni de pouvoirs pour traiter d'affaires d'état avec un ennemi. Il voulut bien néanmoins, à la

Digitized by Google

priere du Roi, manger avec Asdrubal, & même se mettre sur un même lit avec lui.

La conversation de Scipion avoit tant d'attraits, & sa dextérité à manier les esprits, étoit si grande, qu'il charma pendant le repas, non seulement Syphax, prince Barbare & plus aisé à gagner par une politesse & une douceur qui lui étoient tout à fait nouvelles, mais même Asdrubal, cet ennemi si acharné contre les Romains & contre Scipion en particulier. Ce Carthaginois avoua depuis, que cet entretien lui avoit donné une plus haute idée de Scipion, que ses victoires & ses conquêtes. Il ajouta qu'il ne doutoit point que Syphax & son royaume ne fussent désormais entièrement dévoués aux Romains; tant Scipion avoit un art merveilleux pour s'insinuer dans les esprits, & pour gagner la confiance de tous ceux avec qui il traitoit. Mais, une autre pensée occupoit Asdrubal, & lui causoit de cruelles inquiétudes. Il sentoit bien que ce n'étoit ni pour se procurer une agréable promenade le long des côtes de la mer, ni par une vaine curiosité, qu'un capitaine d'une si haute réputation avoit passé en Afrique, avec deux galéres, en abandonnant ses troupes dans une province nouvellement conquise, & s'étoit livré en terre ennemie, à la bonne foi d'un prince, sur laquelle il n'avoit pas fort lieu de compter; qu'assurément le but de Scipion dans ce voyage, étoit de se frayer un chemin pour attaquer l'Afrique. Il sçavoit qu'il y avoit long-tems que ce général en méditoit la conquête, & demandoit assez hautement: Pourquoi Annibal ayant bien eu l'audace de porter la guerre dans le cœur de l'Italie, Scipion n'iroit pas la faire jusqu'aux portes de Carthage? Il concluoit, de tous ces raisonnemens, que les Carthaginois devroient dorénavant songer, non à recouvrer les Espagnes, mais à conserver l'Afrique; & il ne se trompoit pas.

Dans cette pensée, déjà uni avec Syphax par les liens de l'hospitalité, Asdrubal médite le projet d'une alliance plus étroite. Il négocie le mariage de sa fille Sophonisbe, avec le prince Numide. Il l'avoit autrefois promise à Masinissa; mais les intérêts de sa patrie l'emportérent aisément sur cet engagement. Il se hâta de consommer le traité avec Syphax; & le voyant transporté pour Sophonisbe d'un amour violent, il la fit venir de Carthage, & la maria sans différer. Au milieu des fêtes & de la réjouissance des noces, Asdrubal pria Syphax de joindre à l'alliance particulière, qu'ils venoient de faire entr'eux, une alliance publique entre les Numides & les Carthaginois. Le Roi accepta la proposition, & tous deux firent serment que les deux nations auroient désormais les mêmes amis & les mêmes ennemis.

Au reste, Asdrubal n'ayant pas oublié l'alliance, que Syphax avoit aussi jurée à Scipion, & connoissant le peu de fondement qu'il y avoit à faire sur les promesses de

Digitized by Google

ce Prince barbare, craignit que le mariage de sa fille ne fût un lien trop foible pour l'arrêter, quand Scipion seroit passé en Afrique. C'est pourquoi, profitant des premières ardeurs du prince Numide, il l'engagea, par ses instances, auxquelles se joignirent les caresses de la jeune épouse, à envoyer des ambassadeurs à Scipion en Sicile, pour lui déclarer que les promesses qu'il lui avoit faites, lorsqu'il l'avoit reçu à sa cour, ne devoient plus être un motif pour lui de passer en Afrique; qu'il avoit épousé la fille d'Asdrubal, fils de Gisgon, avec qui Scipion avoit logé dans son palais; & qu'en conséquence de cette union particulière, il avoit fait une alliance publique avec le peuple de Carthage.

Cependant, les affaires des Carthaginois étoient dans un état critique. Ils envoyérent lettres sur lettres, députés sur députés, à Asdrubal & à Syphax, pour les presser d'agir. Ils ordonnoient à l'un de venir défendre sa patrie presque assiégée par les ennemis. Ils conjuroient l'autre d'accourir au secours de Charthage & de toute l'Afrique. Scipion étoit alors environ à mille pas de la ville d'Utique, où il étoit venu camper, après avoir resté quelques jours au bord de la mer vis-à-vis de sa flotte.

Asdrubal, par les levées qu'il fit avec toute la diligence possible, mit sur pied jusqu'à trente mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux. Mais, avec des forces si considérables, il n'osa pas approcher des ennemis, que Syphax ne fût venu le joindre. Ce Prince arriva enfin avec cinquante mille hommes de pied & dix mille chevaux. Aussi-tôt, Asdrubal se mit en marche, & vint camper avec lui assez près d'Utique & des retranchemens des Romains. Tout le fruit, que retirérent les Carthaginois d'un armement si considérable, ce fut d'obliger Scipion à interrompre le siége d'Utique, après avoir fait inutilement pendant quarante jours tous les efforts imaginables, pour s'en rendre maître.

L'année suivante, Scipion ayant mis sa flotte en mer, y avoit embarqué ses machines de guerre. Il avoit en même tems envoyé deux mille hommes, pour s'emparer d'une éminence, qui commandoit la ville d'Utique, & qu'il avoit déjà occupée. Ces mouvemens avoient deux motifs; le premier, de détourner l'attention des ennemis du véritable dessein qu'il avoit; le second, d'empêcher que les habitans d'Utique, pendant qu'il agiroit contre Syphax & Asdrubal, ne fissent quelque sortie sur son camp, où il laissoit peu de monde. Il vint à bout de tromper non seulement les ennemis, mais ses troupes mêmes, qui jusques-là, sur les préparatifs qu'il faisoit, avoient cru qu'il songeoit uniquement à surprendre Utique.

Après avoir pris des mesures si justes, Scipion tint conseil; & ayant ordonné à ceux, qu'il avoit employés pour reconnoître l'état du camp des ennemis, de rendre

Digitized by Google

compte de ce qu'ils y avoient remarqué, & prié Maſiniſſa, qui en avoit une connoiſſance particuliere, de dire ce qu'il penſoit, il déclara enfin lui-même l'entrepriſe, qu'il vouloit exécuter la nuit ſuivante, qui étoit de brûler les deux camps des ennemis. Il ordonna aux tribuns de faire ſortir les légions du camp, au premier ſignal qu'on leur donneroit, après que l'on ſeroit ſorti du conſeil. Les troupes prirent de la nourriture, & partirent, ſelon l'ordre qu'elles en avoient reçu, immédiatement après le coucher du ſoleil. Quelque tems après, elles ſe mirent en ordre de bataille; & marchant au petit pas, elles arrivérent ſur le minuit au camp des ennemis, diſtant du leur d'environ deux lieues. Là, Scipion, donnant une partie de ſes troupes à Lélius, le chargea d'aller, accompagné de Maſiniſſa & de ſes Numides, attaquer le camp de Syphax, & d'y mettre le feu. Et, en même tems prenant Lélius & Maſiniſſa à part, il les conjura de remédier, par un redoublement de vigilance & d'attention, au trouble que la nuit pouvoit apporter dans l'exécution d'une telle entrepriſe. Pour lui, il ſe chargea d'attaquer Aſdrubal & les Carthaginois; mais, il ne devoit commencer que quand il auroit vu le feu au camp de Syphax. Il n'attendit pas longtems; car, dès que la flamme eut pris aux premières cabanes, elle ſe communiqua, de proche en proche, avec tant de promptitude, qu'en très-peu de tems toutes les parties du camp furent embraſées. On peut juger de la conſternation que jetta parmi les ennemis un incendie nocturne, ſi promptement & ſi univerſellement répandu. Mais, les Barbares, qui l'attribuoient au hazard, ſans penſer en aucune façon aux Romains, étant accourus ſans armes & preſque nus, pour l'éteindre tombérent entre les mains des ennemis bien armés, ſur tout des Numides, que Maſiniſſa, par la connoiſſance qu'il avoit des lieux, avoit diſpoſés dans tous les endroits par où l'on pouvoit échapper. Le feu en étouffa quelques-uns à moitié endormis dans leurs lits. Pluſieurs, ſe preſſant les uns ſur les autres, furent écraſés dans les portes mêmes, trop étroites pour recevoir tous ceux, qui venoient s'y précipiter pour ſe ſauver.

L'éclat, que jettoit un ſi grand embraſement, frappa d'abord les ſentinelles des Carthaginois. Enſuite d'autres, que le bruit & le fracas avoient réveillés, s'en étant auſſi apperçus, tombérent dans la même erreur que les troupes du Roi. Ils crurent que ce feu n'étoit qu'un accident fortuit. Les cris, que pouſſoient les ſoldats bleſſés & égorgés par les Romains, pouvant être attribués à l'effroi, que leur cauſoit un incendie nocturne, les empêchoient d'en deviner la véritable cauſe. Ainſi, tous s'empreſſant de courir au ſecours des Numides, ſans porter avec eux autre choſe que ce qui pouvoit ſervir à éteindre le feu, parce qu'ils ne croyoient pas avoir rien à craindre de la

Digitized by Google

part des ennemis, ils tomboient entre leurs mains, ſans armes & ſans défenſe. Tous furent tués, non ſeulement par un effet de la haine ordinaire aux ennemis, mais encore plus, parce qu'on ne vouloit pas qu'il en reſtât un ſeul, qui pût porter aux autres la nouvelle de ce qui ſe paſſoit. Scipion enſuite alla attaquer les portes du camp d'Aſdrubal, qui étoient toutes abandonnées, comme il eſt naturel dans un pareil tumulte. Aſſi-tôt, il fit mettre le feu aux premières tentes. La flamme parut d'abord en pluſieurs endroits ſéparés. Puis, venant à ſe réunir, elle embraſa le camp tout entier, & dévora en un moment tout ce qui étoit combuſtible. Les hommes & les animaux à demi brûlés gagnoient les portes pour ſe ſauver. Mais, elles furent bientôt fermées par la foule même de ceux, qui, s'y jettant en confuſion, tomboient tous enſemble, & demeuroient entaſſés les uns ſur les autres. Ceux, que la flamme avoit épargnés, périrent par le fer. Preſque en une ſeule heure, les deux camps de Syphax & d'Aſdrubal furent détruits. Cependant, les deux chefs échappérent, avec environ deux mille hommes de pied & cinq cens chevaux, la plûpart ſans armes, bleſſés, ou endommagés par les flammes; reſte déplorable de deux armées ſi nombreuſes. Le fer ou le feu firent périr environ quarante mille hommes, & huit éléphans. Plus de cinq mille hommes reſtérent priſonniers, parmi leſquels il y avoit un grand nombre de Carthaginois des plus qualifiés, & onze Sénateurs. On prit auſſi cent ſoixante-quatorze drapeaux, plus de deux mille ſept cens chevaux Numides, ſix éléphans & une quantité prodigieuſe d'armes, que le général brûla pour en faire un ſacrifice à Vulcain, qui, ſelon les idées Payennes, venoit de lui rendre un ſi bon ſervice.

Aſdrubal fort mal accompagné, s'étoit ſauvé dans la ville la plus prochaine; & tous ceux, qui avoient évité la mort, s'y réfugiérent, en ſuivant leur général à la piſte. Mais bientôt après, il en ſortit, craignant que les habitans ne le livraſſent à Scipion. Il ne ſe trompoit pas. Les Romains ne ſe préſentérent pas plutôt devant les portes de cette ville, qu'elles leur furent ouvertes. Comme les Africains, qui l'habitoient, s'étoient rendus volontairement, on ne leur fit aucun mal. Scipion prit de ſuite deux autres villes, dont il accorda le butin aux ſoldats, avec tout ce que l'on avoit pu ſauver, de l'incendie des deux camps. Syphax alla camper à huit lieues de-là, dans un lieu bien fortifié; & Aſdrubal ſe rendit à Carthage, pour raſſurer les citoyens, & empêcher qu'ils ne priſſent quelque parti foible & timide.

Peu de tems après, Aſdrubal & Syphax joignirent tout de nouveau leurs forces, qui montoient environ à trente mille combattans. Mais, ils furent encore défaits par les Romains. Syphax ſe retira alors chez lui avec ſa cavalerie, & Aſdrubal regagna Car-

Digitized by Google

thage, avec tout ce qui s'étoit ſauvé de la bataille. C'étoit alors l'an 203 avant J. C. Aſdrubal ne ſurvécut pas long-tems à ce dernier malheur, quoiqu'on ne ſçache pas préciſément l'époque de ſa mort.

ASDRUBAL, *Aſdrubal*, (*a*) Ἀσδρούβας, ſurnommé Hœdus. L'an de Rome 551, & avant J. C., 201, les Carthaginois envoyérent des ambaſſadeurs aux Romains, pour traiter de la paix. Ces ambaſſadeurs furent admis à l'audience, après ceux des Macédoniens. Dès qu'on eut remarqué leur âge avancé, & que l'on ſçut qu'ils étoient les plus diſtingués de Carthage par leur naiſſance & par leurs emplois, on commença à croire que c'étoit ſérieuſement que les Carthaginois ſongeoient à la paix. Le plus conſidérable d'entr'eux étoit Aſdrubal Hœdus, grave ſénateur, qui avoit toujours conſeillé la paix à ſes concitoyens, & qui s'étoit, en toute occaſion, déclaré fortement contre la faction Barcine. C'eſt ce qui l'autoriſa davantage à imputer la faute de cette guerre à la cupidité d'un petit nombre de particuliers, & à en décharger le conſeil public de Carthage. Il fit un diſcours fort ſenſé, excuſant les Carthaginois ſur quelques articles, paſſant condamnation ſur d'autres pour ne point aigrir & aliéner les eſprits, en niant, ſans pudeur, des choſes évidemment vraies, enfin exhortant les Sénateurs à uſer modérément de leurs avantages.

Il leur fit entendre que ſi les Carthaginois avoient voulu ſuivre ſes conſeils & ceux d'Hannon, ils auroient eux mêmes dicté les conditions de la paix; au lieu que maintenant ils étoient réduits à recevoir celles qu'on leur impoſoit; qu'il étoit rare que les dieux donnaſſent aux hommes en même tems la bonne fortune & le bon eſprit; que ce qui rendoit le peuple Romain invincible, c'eſt que dans la proſpérité il ſçavoit faire uſage de la prudence, & écouter les conſeils de la raiſon; qu'au reſte, il ſeroit étonnant qu'il en uſât autrement; que ceux pour qui les heureux ſuccès étoient nouveaux, n'étant plus maîtres alors d'eux mêmes, s'abandonnoient à une joie immodérée & inſolente, parce qu'ils n'y ſont point accoûtumés; mais que les Romains avoient contracté une telle habitude de vaincre, qu'ils étoient devenus preſque inſenſibles au plaiſir que cauſe la victoire; & qu'ils devoient l'accroiſſement de leur empire beaucoup plus à la clémence dont ils uſoient envers les vaincus, qu'à leurs victoires mêmes.

Les autres Ambaſſadeurs parlérent d'un ton plus humilié & plus propre à exciter la compaſſion. Ils déplorérent le ſort de leur patrie, en faiſant ſentir de quel dégré de grandeur & de puiſſance elle étoit tombée dans un abîme de miſére; qu'il ne reſtoit aux Carthaginois, après avoir porté ſi loin leurs conquêtes, que les mu-

(*a*) Tit. Liv. L. XXX. c. 42, 44. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 255, 256, 257. Hiſt. Rom. T. IV. p. 84. *& ſuiv.*

Digitized by Google

railles de Carthage même; qu'enfermés dans leur enceinte, ils ne voyoient plus rien, ni sur terre ni sur mer, qui leur obéît; & que la possession de leur ville même & de leurs dieux Pénates ne leur resteroit, qu'autant que le peuple Romain voudroit bien ne pas pousser la rigueur jusqu'aux dernières extrêmités. Il paroissoit que les Sénateurs étoient touchés de compassion, lorsque l'un d'entr'eux, irrité de la perfidie dont les Carthaginois venoient de donner dans la rupture de la treve, une preuve encore toute récente, demanda aux ambassadeurs, par quels dieux ils juroient l'observation du traité de paix, après avoir trompé ceux, qui avoient été témoins de leur premier serment. *Ce sera*, lui répondit Asdrubal, *par ces mêmes dieux, qui punissent si sévérement les parjures.* Appien met dans la bouche de ce même Asdrubal, une fort belle harangue, mais adressée à Scipion.

La paix fut accordée, & les ambassadeurs de Carthage retournérent dans leur patrie. Quand on procéda à l'imposition d'une taxe sur les particuliers pour le premier payement des tributs, réglé par le traité, comme cette contribution paroissoit bien onéreuse aux Carthaginois, épuisés par une longue guerre, la tristesse fut grande, & plusieurs dans le Sénat ne purent retenir leurs larmes. On dit qu'Annibal alors se mit à rire. Asdrubal Hœdus lui fit de vifs reproches, de ce qu'il insultoit ainsi à l'affliction publique, lui qui en étoit la cause. » Si l'on » pouvoit, reprit alors Annibal, » pénétrer dans le fond de mon » ame, & en démêler les dispositions, comme on voit ce qui » se passe sur mon visage, on reconnoîtroit bientôt, que ce » ris, que l'on me reproche, n'est » pas un ris de joie, mais l'effet » du transport & du désespoir, » que me causent les maux publics. Et ce ris, après tout, est-» il plus hors de saison, que ces » larmes indécentes, que je vois » répandre ? C'étoit lorsqu'on » nous a ôté nos armes, qu'on a » brûlé nos vaisseaux, qu'on nous » a interdit toute guerre contre » les étrangers, c'étoit alors qu'il » falloit pleurer; car, ce sont là » le coup & la plaie mortelle qui » nous ont abattus. Mais, nous » ne sentons les maux publics, » qu'autant qu'ils nous intéressent » personnellement, & ce qu'ils » ont pour nous de plus affligeant » & de plus douloureux, c'est » la perte de notre argent. C'est » pourquoi, lorsqu'on enlevoit à » Carthage vaincue ses dépouilles, lorsqu'on la laissoit sans » armes & sans défense, au milieu de tant de peuples d'Afrique puissans & armés, personne de vous n'a versé une larme, ni poussé un soupir. Et » maintenant, parce qu'il faut » contribuer par tête à la taxe » publique, vous vous désolez » comme si tout étoit perdu. Ah! » que j'ai lieu de craindre que ce » qui vous arrache aujourd'hui » tant de larmes, ne vous paroisse » bientôt le moindre de vos mal-

Digitized by Google

» heurs. « Un triſte événement ne vérifia que trop cette ſorte de prédiction.

ASDRUBAL, *Aſdrubal*, (*a*) Ἀσδρούβας, général des Carthaginois dans les derniers tems de la République.

Carthage avoit déclaré la guerre à Maſiniſſa, roi de Numidie; mais, le ſuccès n'en fut point favorable aux Carthaginois. De cinquante-huit mille homme, il n'en revint que fort peu à Carthage. Une défaite ſi conſidérable y répandit une grande allarme. On craignit ſur tout que les Romains, ſous prétexte que les Carthaginois, au préjudice d'un des articles du dernier traité, avoient pris les armes contre un roi allié de Rome, ne leur déclaraſſent la guerre; car, ils ne pouvoient douter de la mauvaiſe volonté du ſénat Romain à leur égard. Pour en prévenir l'effet, les Carthaginois déclarérent, par un décret du ſénat, Aſdrubal & Carthalon, qui avoient été l'un général de l'armée, l'autre commandant des troupes auxiliaires, coupables de crime d'État, comme étant les auteurs de la guerte contre le roi de Numidie. Puis, ils députérent à Rome, pour ſçavoir ce qu'on penſoit & ce qu'on ſouhaitoit d'eux.

Les Romains, non contens de déclarer la guerre aux Carthaginois, exigérent qu'ils livraſſent leurs armes, & bientôt après, on leur anonça qu'ils euſſent à ſortir de leur ville, qui alloit être détruite. Mais, les Conſuls ne ſe hâtérent pas de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils euſſent rien à craindre d'une ville déſarmée. On y profita de ce délai, pour ſe mettre en état de défenſe; car, il fut réſolu, d'un commun accord, de ne point abandonner la ville. On nomma pour général au dehors Aſdrubal, qui étoit à la tête de vingt mille hommes, vers qui l'on députa pour le prier d'oublier, en faveur de la patrie, l'injuſtice qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville, à un autre Aſdrubal, petit fils de Maſiniſſa. Puis, on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable.

Aſdrubal, s'étant laiſſé fléchir par les prieres les plus inſtantes de ſes concitoyens, marcha contre l'ennemi. Mais, au point du jour, voyant la honteuſe déroute de ſes troupes, pour ſe venger des Romains, & en même tems pour ôter aux habitans toute eſpérance d'accommodement & de pardon, forma & exécuta un projet digne de lui. C'étoit un homme ambitieux & violent. Enflé d'ailleurs de quelques ſuccès, qu'il avoit eus d'abord contre les Romains, il n'avoit pu ſouffrir que l'autorité fût partagée entre lui & un collégue; & pour la réunir toute entière en ſa perſonne, & ſe délivrer d'un rival incommode,

(*a*) Appian. p. 72. *& ſeq.* Suid. T. I. p. 454, 455. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 279, 287, 292. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. V. p. 57. *& ſuiv.*

Digitized by Google

il avoit fuſcité des délateurs, pour l'accuſer d'intelligence avec Guluſſa ſon oncle; & l'ayant fait aſſommer dans la place publique, il étoit reſté ainſi ſeul en poſſeſſion du commandement, tant au dedans qu'au dehors de Carthage.

Dans l'occaſion dont nous parlons, par une barbare & lâche vengeance, il fit avancer ſur le mur tout ce qu'il avoit en ſon pouvoir de priſonniers Romains; en ſorte qu'ils fuſſent à portée d'être vus de toute l'armée. Là il n'y eut point de ſupplices qu'il ne leur fit ſouffrir. On leur crevoit les yeux; on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts; on leur arrachoit toute la peau de deſſus le corps, avec des peignes de fer; & après les avoir ainſi tourmentés, on les précipitoit du haut des murs en bas. Un traitement ſi cruel fit horreur aux Carthaginois, bien loin d'augmenter leur courage; mais, il ne les épargnoit pas eux-mêmes, & il fit égorger pluſieurs des Sénateurs, qui oſérent s'oppoſer à ſa tyrannie.

Cependant, Carthage étoit aux abois. On vit paroître des hommes en habits de ſupplians, qui demandoient, pour toute compoſition, qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient ſortir de la citadelle; ce qui leur fut accordé, à la réſerve ſeulement des transfuges. Il ſortit cinquante mille tant hommes que femmes, qu'on fit paſſer vers les champs, avec bonne garde. Les transfuges, qui étoient environ neuf cens, voyant qu'il n'y avoit point de quartier à eſpérer pour eux, ſe retranchérent dans le temple d'Eſculape, avec Aſdrubal, ſa femme & ſes deux enfans; où, quoi qu'ils fuſſent en petit nombre, ils ne laiſſérent pas de ſe défendre pendant quelque tems, parce que le lieu étoit fort élevé, aſſis ſur des rochers, & qu'on y montoit par ſoixante dégrés. Mais enfin, preſſés de la faim, accablés de laſſitude, il fallut ſuccomber; & abandonnant l'enceinte du temple, ils s'enfermérent dans le temple même, réſolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant, Aſdrubal ſongeant à ſauver la ſienne, deſcendit ſecrétement vers Scipion, portant en main une branche d'olivier, & ſe jetta à ſes pieds. Scipion le fit voir auſſi-tôt aux transfuges, qui, tranſportés de fureur & de rage, vomirent contre lui mille injures, & mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumoit, on dit que la femme d'Aſdrubal ſe para le mieux qu'elle put; & ſe mettant à la vue de Scipion, avec ſes deux enfans, elle lui parla à haute voix en cette ſorte: » Je n'invoque » point contre toi, Romain, la » vengeance des dieux; car, tu » ne fais qu'uſer des droits de la » guerre. Mais, puiſſent les dieux » de Carthage, & toi de concert » avec eux, punir comme il le » mérite, ce perfide, qui a trahi ſa patrie, ſes dieux, ſa femme & ſes enfans. Puis, adreſſant la parole à Aſdrubal: ſcélérat, dit-elle, perfide, le plus » lâche de tous les hommes, ce » feu va nous enſevelir moi &

Digitized by Google

» mes enfans. Pour toi, indigne » capitaine de Carthage, va or- » ner le triomphe de ton vain- » queur, & subir, à la vue de » Rome, le supplice dû à tes cri- » mes. » Après ces reproches, elle égorgea ses enfans, les jetta dans le feu, puis s'y précipita elle-même. Tous les transfuges en firent autant.

Carthage fut ensuite livrée au pillage des soldats Romains; ce qui arriva l'an de Rome 606, & avant J. C. 146.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, Ἀσδρούβας, petit-fils de Masinissa, étoit aussi un des généraux de Carthage. Il est parlé de cet Asdrubal à l'article précédent. *Voyez* cet article.

ASÉA, *Asea*, Ἀσέα, (*a*) bourg, ou ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Il n'en restoit que les ruines du tems de Pausanias. On les trouvoit à vingt stades au de-là de l'Athénée. Il y avoit une éminence sur laquelle avoit été bâtie la citadelle, dont on voyoit encore les murs.

A cinq stades d'Aséa près du grand chemin, on faisoit remarquer la source de l'Alphée, & un peu plus loin sur le chemin même, la source de l'Eurotas. Auprès de la première, on voyoit un temple de la mere des dieux, qui n'avoit plus de toit, mais où il étoit resté deux lions de marbre. Depuis Aséa jusqu'au mont Borée, on alloit toujours en montant. *Voyez* Aséate.

ASÉATE, *Aseates*, (*b*) fils de Lycaon, donna son nom à la ville d'Aséa, dont il avoit été le fondateur.

ASÉBAIM, *Asebaïm*, (*c*) Ἀσεβωείμ, nom d'une famille des Hébreux.

ASÉCA, *Aseca*, Ἀζηκα, (*d*) ville de la tribu de Juda, la même qu'Azéca. *Voyez* Azéca.

ASÉDOTH, *Asedoth*, (*e*) Ἀσηδώθ, ville de Judée dans la tribu de Ruben. Cette ville fut ruinée par Josué, ainsi que tous les païs du voisinage. Les Rois, & tout ce qui avoit vie, furent aussi exterminés; ensorte qu'on n'y laissa pas les moindres restes depuis Cadesbarné, jusqu'à Gaza. Tel étoit l'ordre exprès du Seigneur. Dom Calmet dit qu'on l'appelloit aussi Asédoth Phasga, parce qu'elle étoit située dans les plaines, au pied du mont Phasga.

Le mot *Asedoth* veut dire en général des plaines, des lieux fertiles & arrosés.

ASEL, *Asel*, Ἐσήλ, (*f*) fils d'Élasa, eut six enfans, dont voici les noms: Ezricam, Bocru, Ismaël, Saria, Obdia & Hanan.

ASELLUS, *Asellus*. (*g*) Il en est parlé dans Cicéron, au second livre de l'Orateur.

ASELLUS, *Asellus*, comme qui diroit âne marin. C'est le nom que les Latins donnoient au merlus ou brochet de mer, qu'ils appelloient aussi salpa.

(*a*) Paus. pag. 527, 541. Strab. p. 343. Xenoph. p. 603.
(*b*) Paus. pag. 458.
(*c*) Eldr. L. I. c. 2. v. 57.
(*d*) Josu. c. 15. v. 35.
(*e*) Josu. c. 10. v. 40.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 37, 38.
(*g*) Cicer. de Orator. L. II. c. 149.

Digitized by Google

ASEM, *Asem*, Γασὸρ, (*a*) ville de Paleſtine dans la tribu de Siméon. On préſume que ce pourroit être la même qu'Aſémona. *Voyez* Aſémona.

ASÉMONA, *Asemona*, (*b*) Α'σεμωνᾶ, ville de Paleſtine dans la tribu de Juda, vers la partie la plus méridionale de cette tribu. On voit dans le livre des Nombres, que le Seigneur avoit lui-même marqué aux enfans d'Iſraël les limites du païs de Chanaan, qu'ils devoient poſſéder, après que chaque tribu auroit reçu ſon partage. Aſémona ſe trouvoit ſituée ſur ces limites.

On croit que c'eſt la même qu'Aſſémon, ou Aſſémona, ou Aſémon, ou Aſmon, ou Azmon, ou Haſmona, ou Jéſimon.

ASÉNA, *Aſena*, Α'σσα, (*c*) ville de la Terre Sainte, dans la tribu de Juda. Le ſort l'adjugea à cette tribu. Elle étoit ſituée dans une plaine.

ASÉNA, *Aſena*, (*d*) ville d'Eſpagne, dont il eſt queſtion dans Tite-Live. Durant la ſeconde guerre Punique, 216 ans avant J. C., les Eſpagnols, après avoir eſſayé inutilement d'attirer les Carthaginois au combat, en les harcellant juſques dans leurs retranchemens, voyant qu'ils ne réuſſiſſoient pas, & que d'ailleurs il n'étoit pas aiſé de les y forcer, allérent attaquer & prirent de force la ville d'Aſéna, où Aſdrubal, en entrant ſur les terres des ennemis, avoit fait tranſporter ſes bleds & ſes autres proviſions. En même tems, ils s'emparérent de toutes les campagnes d'alentour; & depuis ce moment, ils ſe débandérent de tous côtés, de leur propre mouvement, ſans que l'autorité de leurs chefs fût capable de les contenir, ou dans la marche, ou dans leur camp. Dès qu'Aſdrubal ſe fut apperçu que la bonne fortune avoit rendu les ennemis plus négligens, comme il arrive aſſez ſouvent, il exhorta les ſiens à aller fondre ſur eux, pendant qu'ils étoient épars dans la campagne, ſans crainte & ſans diſcipline. Auſſi-tôt, étant deſcendu de deſſus la colline, où il s'étoit mis en ſûreté, il marcha droit à leur camp, en ordre de bataille.

Les Eſpagnols furent bientôt avertis de ſon arrivée par les ſentinelles & les corps de garde, qui avoient quitté leur poſte, avec beaucoup de frayeur, en les voyant avancer. On ſonna auſſi-tôt l'allarme; & à meſure que quelques-uns s'étoient ſaiſis de leurs armes, ils couroient au combat, ſans attendre le commandement de leurs chefs, ſans ſuivre leurs drapeaux, avec beaucoup de déſordre & de confuſion. Les premiers arrivés en étoient déjà venus aux mains, que les autres étoient encore aſſez loin, ſéparés en différentes bandes, tandis que les plus pareſſeux n'étoient pas encore ſortis du camp. Cependant, leur audace ſeule

(*a*) Joſu. c. 19. v. 3.
(*b*) Numer. c. 34. v. 3. *& ſeq.* Joſu. c. 15. v. 4.
(*c*) Joſu. c. 15 v. 33.
(*d*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 27.

Digitized by Google

étonna d'abord les gens d'Asdrubal. Mais ensuite, comme ce n'étoit qu'une poignée de gens épars, qui attaquoient des troupes bien serrées, s'appercevant de leur petit nombre, ils commencérent à regarder derrière eux ; puis étant poussés de toutes parts, ils se ramassérent en rond, de façon que se joignant & se collant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, ils n'avoient pas la liberté de remuer, ni leurs corps, ni leurs armes ; au lieu que les ennemis les ayant investi en tout sens, employérent une grande partie du jour à tuer ; jusqu'à ce qu'enfin un petit nombre s'ouvrit un chemin à travers les Carthaginois, & gagna les forêts & les montagnes, abandonnant leur camp à l'ennemi, par un effet de la même terreur, qui obligea, dès le lendemain, toute la nation à se soumettre à lui.

On ignore quelle est aujourd'hui cette ville. D'ailleurs, elle n'a été connue d'aucun ancien Géographe. Les manuscrits & les anciennes éditions portent Ascua. Ortélius a placé cette ville dans le territoire des Carpésiens.

ASÉNAPHAR, *Asenaphar*, Ἀσσεναφὰρ, (*a*) roi d'Assyrie. L'Ecriture l'appelle le grand & le glorieux Asénaphar. Ce Prince avoit transféré des peuples de divers païs, & les avoit fait demeurer en paix dans les villes de Samarie & dans les autres provinces au de-là du fleuve. Il y en a qui croyent que c'est Salmanasar ; d'autres, Assarhaddon, ou Sennachérib, son pere, ou quelqu'un de ses parens.

ASÉNETH, *Aseneth*, (*b*) Ἀσενὲθ, fille de Putiphar, prince de la ville, nommée On, ou Héliopolis. Elle fut mariée au patriarche Joseph, dont elle eut Éphraïm & Manassé. On doute si ce Putiphar, pere d'Aséneth, est le même qui avoit acheté Joseph, & qui, trompé par les calomnies de sa femme, l'avoit jetté dans un cachot. Quelques Peres de l'Église sont pour l'affirmative. D'autres pensent bien différemment pour plusieurs raisons. 1.° Le nom de Putiphar, beau-pere de Joseph, s'écrit en Hébreu un peu différemment du nom de celui qui l'acheta, lorsqu'il fut d'abord amené en Égypte. 2.° L'Écriture n'ayant pas dit que ce fût le même Putiphar, on a lieu de croire que c'en étoit un autre. Cette circonstance étoit trop remarquable, pour n'être pas relevée. 3.° S. Augustin remarque que la dignité de prêtre d'Héliopolis, que l'Écriture donne à Putiphar, beau-pere de Joseph, ne paroît pas compatible avec la qualité de maître des cuisiniers, ou capitaine des gardes de Pharaon, que l'Écriture donne à Putiphar, maître de Joseph. 4.° Enfin, la ville d'Héliopolis, nommée en Hébreu On, est trop éloignée de celle de Tanis, où le roi d'Égypte tenoit sa cour,

(*a*) Esdr. L. I. c. 4. v. 10.
(*b*) Genes. c. 41. v. 45. Vincent. Belvacens. Specul. T. IV. L. I. c. 118.

Digitized by Google

pour croire que le même Putiphar, qui avoit cet emploi dans cette cour, pût faire sa résidence à On, qui en étoit à plus de quinze lieues. Ces raisons ont déterminé la plûpart des Commentateurs à croire qu'Aséneth, épouse de Joseph, n'étoit pas fille de Putiphar, à qui Joseph fut vendu, en arrivant en Égypte. Ces preuves ne sont pas cependant sans réplique, comme on peut le voir à l'article de Putiphar.

On a débité bien des contes, au sujet d'Aséneth. Voici, par exemple, comme on raconte son mariage avec Joseph. La première des sept années de stérilité, Joseph visitant l'Égypte, arriva aux environs d'Héliopolis, où demeuroit Putiphar, conseiller de Pharaon, qui avoit une fille, nommée Aséneth, d'une beauté toute extraordinaire. Elle habitoit dans une tour, joignant la maison de son pere. Cette tour avoit dix chambres ou dix appartemens. Dans le premier étoient les dieux d'Aséneth, auxquels elle immoloit tous les jours des victimes. Le second contenoit les parures d'Aséneth, ses habits précieux, ses pierreries. Le troisième étoit rempli de tous les biens de la terre. Les sept autres appartemens étoient habités par des vierges, qui servoient Aséneth, & qui étoient toutes d'une rare beauté, & n'avoient jamais parlé à aucun homme.

La chambre d'Aséneth avoit trois fenêtres, l'une à l'orient, l'autre au midi, la troisième au septentrion. On y voyoit un lit d'or, avec des rideaux de pourpre brodés d'or. Autour de la tour, il y avoit une cour environnée de murs fort élevés, de pierres de taille, où l'on voyoit quatre portes de fer, gardées par dix-huit jeunes hommes bien armés. A la droite du parvis, on trouvoit une fontaine & un bassin, pour recevoir les eaux, qui arrosoient les arbres du jardin.

Aséneth étoit grande comme Sara, bien faite comme Rebecca, belle comme Rachel. Joseph étant venu dans ce canton, fit dire à Putiphar, qu'il logeroit dans sa maison. Putiphar s'en réjouit, & dit à sa fille que Joseph, le Fort de Dieu, devoit venir loger dans sa maison, & qu'il vouloit la lui faire épouser. Elle répondit qu'elle ne vouloit point d'un esclave, & qu'elle n'auroit pour époux qu'un fils de Roi. En même tems, on avertit que Joseph arrivoit. Aséneth monta promptement à son appartement; & voyant Joseph arriver assis sur le char de Pharaon, qui étoit tout d'or, tiré par quatre chevaux, plus blancs que la neige, Joseph vêtu d'un manteau de pourpre broché d'or, ayant sur la tête une couronne d'or, ornée de douze pierres précieuses, & tenant à la main un rameau d'olivier & un sceptre d'or; voyant, dis-je, Joseph dans cet équipage, elle fut troublée, & dit, en considérant son extrême beauté : *Voici le soleil, qui vient à nous dans son char; je ne sçavois pas que Joseph étoit un fils de Dieu; car, quelle est celle qui peut engendrer une telle beauté?*

Joseph étant entré dans la mai-

Digitized by Google

ſon, on lui lava les mains; & il demanda en même tems qui étoit cette femme, qu'il avoit remarquée par cette fenêtre; car, il craignoit qu'elle ne fît, comme quantité d'autres femmes, qui lui envoyoient des préſens, & qui le recherchoient. Putiphar lui dit qu'elle étoit ſa fille; qu'elle n'avoit jamais parlé à aucun homme, & n'en pouvoit ſouffrir aucun; que s'il le ſouhaitoit, elle viendroit lui faire la révérence. Joſeph répondit: *Si elle eſt vierge, qu'elle vienne, & je l'aimerai comme ma ſœur.* La mere de la fille monta, & l'amena; & Putiphar lui dit: *Saluez votre frere, qui hait toutes les femmes, comme vous haiſſez tous les hommes; embraſſez-le.* Joſeph étendit ſa main & lui mit ſur le ſein, en diſant qu'il ne ſouffritoit pas qu'une perſonne, qui adoroit les idoles, le touchât.

Aſéneth en fut frappée juſqu'aux larmes. Joſeph la bénit; elle renonça à ſes idoles, & ſe coucha, étant malade de douleur. Lorſque Joſeph fut ſur le point de partir, Putiphar voulut le retenir; mais, il ne voulut pas demeurer, & promit de revenir dans huit jours. Pendant tout ce tems, Aſéneth fut vêtue de noir, jetta ſes idoles par les fenêtres, & ne prit point de nourriture. Le huitième jour, au lever de l'aurore, un ange du ciel vint conſoler Aſéneth, lui dit de manger, de ſe revêtir de ſes plus beaux habits; que ſon nom étoit écrit dans le Livre de vie; qu'elle ne s'appelleroit plus Aſéneth, mais de Grand-refuge. En même tems, elle lui ſervit du pain & du vin, & l'Ange lui demanda un rayon de miel. Elle lui dit qu'elle étoit fâchée de n'en pas avoir. *Allez*, lui dit-il, *dans votre garde-manger, & vous en trouverez.* En effet, elle en trouva. L'ange le prit, & en mangea un très-petit morceau, & donna le reſte à Aſéneth. Les abeilles vinrent, & firent leur miel dans la main de cette vierge, puis s'envolérent au ciel par le commandement de l'ange.

Aſéneth pria l'ange de donner auſſi ſa bénédiction à ſept vierges, qui étoient avec elle dès l'enfance, & avoient été nourries dans le même appartement. L'ange les bénit toutes, & diſparut à leurs yeux. Un moment après, on vint lui annoncer le retour de Joſeph. Elle accourut au-devant de lui, & lui rapporta que l'ange lui avoit dit qu'elle ſeroit ſon épouſe. Dès le lendemain, Joſeph la demanda pour femme à Pharaon, & ce prince la lui accorda.

ASER, *Aſer*, Ἀσήρ, (*a*) l'une des douze tribus, qui partagérent enſemble la Terre promiſe. L'héritage de cette tribu fut le cinquième qu'on tira au ſort. Sa frontière étoit Halcath, Chali, Beten, Axaph, Elmélech, Amaad & Meſſal. Elle s'étendoit juſqu'au Carmel vers la mer, & juſqu'à Sihor & Labanath. Elle retournoit du côté de l'orient, vers Bethda-

(*a*) Geneſ. c. 49. v. 20. Deuter. c. 33. v. 24. *& ſeq.* Joſu. c. 19. v. 24. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XVIII. pag. 26.

gon,

Digitized by Google

gon, paſſoit juſqu'à Zabulon & à la vallée de Jephtaël vers l'Aquilon, & juſqu'à Béthemec & Néhiel. Elle s'étendoit à gauche vers Cabul, Abran, Rohob, Hamon, Cana, & juſqu'à la grande Sidon. Elle tournoit vers Horma, juſqu'à la forte ville de Tyr & juſqu'à Hoſa; & elle ſe terminoit à la mer vers Achziba, comprenant Amma, Aphec & Rohob; ce qui faiſoit en tout vingt-deux villes, avec leurs villages. Tel étoit l'héritage, qui échut aux enfans d'Aſer.

Au reſte, il étoit dans un païs très-fertile; car, il avoit au couchant la Phénicie, au nord le mont Liban, au midi le mont Carmel avec la tribu d'Iſſachar, & à l'orient les deux tribus de Zabulon & de Nephthali.

La tribu d'Aſer ne poſſéda jamais tout le terrein, qui lui avoit été aſſigné. Son partage devoit s'étendre dans le Liban, dans une partie de la Syrie & dans la Phénicie. Mais, ou ſa foibleſſe, ou ſa négligence, ou ſes péchés, ou toutes ces raiſons enſemble, furent cauſe qu'elle ne put ſe mettre en poſſeſſion de tout ſon lot.

Voici quelle fut la bénédiction, que Moïſe ſouhaita à la tribu d'Aſer: » Béni ſoit Aſer dans ſes enfans; qu'il ſoit agréable à ſes freres, & qu'il trempe ſon pied dans l'huile. Votre chauſſure, ô Aſer, ſera de fer & d'airain. Les jours de votre vieilleſſe ſeront comme ceux de votre jeuneſſe. Il n'y a point d'autre Dieu qui ſoit comme le Dieu de votre pere, qui a eu le cœur ſi droit. Votre protecteur eſt celui qui monte au plus haut des cieux. C'eſt par ſa haute puiſſance qu'il régle le cours des nuées. Sa demeure eſt au plus haut des cieux, & au-deſſous il fait ſentir les effets de ſon bras éternel. Il fera fuir l'ennemi devant vous, & il lui dira: Sois réduit en poudre. «

ASER, *Aſer*, (*a*) ville de Judée vers la frontière de la tribu de Manaſſé. Elle étoit ſituée, ſelon Dom Calmet, entre Scythopolis & Sichem, &, ſelon l'Écriture, du côté de Machmethath.

Selon Euſébe, il y avoit un gros bourg du nom d'Aſer entre Aſoth & Aſcalon.

ASER, *Aſer*, Ἀσήρ, (*b*) fils de Jacob & de Zelpha, ſervante de ſa femme Lia. Il naquit vers l'an du monde 1747, & vécut 126 ans.

L'Écriture remarque que, quand Zelpha mit au monde Aſer, Lia dit: » C'eſt encore pour mon bonheur [que cet enfant eſt né] car les femmes m'appelleront bienheureuſe. « C'eſt pourquoi, elle le nomma Aſer.

On ne ſçait rien de particulier de la vie d'Aſer, non plus que de ſa mort; car, nous ne faiſons aucun fond ſur ce qui eſt dit dans le teſtament des douze Patriarches, où l'on trouve un aſſez long diſcours d'Aſer, & une prédiction de la captivité de ſa tribu, de ſa délivrance par J. C., & de

(*a*) Joſu. c. 17. v. 7.

(*b*) Geneſ. c. 30. v. 12, 13.

Digitized by Google

la ſépulture de ce Patriarche à Hébron. Aſer eut quatre fils & une fille. On ſçait qu'Aſer donna ſon nom à une des douze tribus d'Iſraël, de laquelle il a été parlé ci-deſſus.

ASERGADDA, *Aſergadda*, (*a*) ville de Paleſtine. Elle étoit ſituée dans la tribu de Juda, du côté du midi, ſuivant le partage fait par Joſué.

ASERIM, *Aſerim*, ou bien Aſtarté. *Voyez* Aſtarté.

ASERO, *Aſero*, autrement Aſtarté. *Voyez* Aſtarté.

ASETH, *Aſeth*, (*b*) roi d'Égypte, qui, ſuivant Syncelle, ajoûta cinq jours épagomènes à l'année Égyptienne. Ce Roi eſt appellé Aſſis par Manéthon dans Joſephe. Et Manéthon aſſure qu'Aſſis étoit le ſixième dans la ſucceſſion des Rois paſteurs. Après la mort de ce Prince, il ſe forma, dans toute l'Égypte, un ſoulévement général contre les paſteurs, à qui l'on fit une guerre violente & de longue durée.

ASGANDES, *Aſgandes*, (*c*) Ἀσγάνδης, terme qui eſt employé dans la vie d'Alexandre le Grand, écrite par Plutarque. Le paſſage eſt conçu en ces termes : Ἀσγάνδης ὢν βασιλέως ; & M. Dacier le traduit ainſi : *Lorſqu'il n'étoit que ſimple courrier du Roi.* C'eſt à Darius que cette qualité eſt donnée.

Ce mot *Aſgandes*, ou *Aſcandes*, ou *Aſtandes*, eſt ſans doute un mot Perſan. La queſtion eſt de ſçavoir ce qu'il ſignifie. Héſychius l'explique, ἄγγελος, ἀσκάνδης ἄγγελος, *Aſcandes*, courrier. Dans un autre endroit, il écrit, ἀστάνδης ἡμεροδρόμος. Il eſt défini ailleurs, ὁ ἐκ διαδοχῆς γραμματοφόρος. Le véritable mot eſt *Aſtandes*, comme M. Dacier aſſure l'avoir appris de M. l'abbé Renaudot, très-verſé dans les langues orientales, & qui, par ſes ſçavans Ouvrages, a rendu ſes connoiſſances ſi utiles aux lettres & à la religion. En Perſan, dit-il, *ſtaden* à l'infinitif, ſignifie *ſtare*, *iſtanda*, *ſtator*. De-là les Grecs ont fait *Aſtandes* ; car, la prononciation de la première ſyllabe eſt indifférente. *Aſtandes* eſt le même que Cicéron appelle *ſtator*. *Litteras à te mihi ſtator tuus reddidit Tarſi.* » Votre courrier m'a » rendu vos lettres à Tarſe. « Darius étoit donc, ce que nous appellons courrier de cabinet, ou peut-être que les Perſans donnoient ce titre à un homme plus conſidérable, & qu'ils marquoient par là, le maître des courriers, le général des poſtes.

ASHUR, *Aſhur*, Ἀσχώ, (*d*) fils d'Heſron & d'Abia, fut pere de Thécua.

ASIA, *Aſia*, (*e*) nom d'une ville, ſituée dans l'Aſie mineure. Il y a grande apparence qu'elle étoit dans le voiſinage du lac, dont il eſt parlé dans l'article ſuivant ; car, M. l'abbé Sévin, dans

(*a*) Joſu. c. 15. v. 27.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 349, 353, 354.
(*c*) Plut. T. I. p. 674.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 24.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 234.

Digitized by Google

ſes recherches ſur les rois de Lydie, aſſure qu'on voyoit cette ville à quelque diſtance du mont Tmolus. Quoiqu'il en ſoit, on convient aſſez généralement qu'Aſiès, prince Lydien, fut le fondateur de la ville d'Aſia.

ASIA, *Aſia*, (*a*) nom d'un lac, ſitué dans l'Aſie mineure entre le Cayſtre & le mont Tmolus, ſur les confins de la Lydie & de la Phrygie. Virgile en fait mention dans ſes Géorgiques & dans ſon Énéide. D'autres Poëtes en ont fait auſſi mention. *Voyez* Aſius.

On remarque que le myrte croiſſoit en abondance aux environs du lac Aſia. De-là vient ſans doute que le myrte dans Catulle eſt déſigné par l'épithète d'Aſia:

Floridis velut enitens
Myrtus Aſia ramulis
Quos Hamadryades deæ
Ludicrum ſibi roſcido
Nutriunt humore.

ASIA, *Aſia*, Ἀσία, (*b*) nom d'une montagne du Péloponnèſe dans la Laconie. La ville de Las étoit bâtie anciennement ſur le ſommet de cette montagne. Il y avoit là un temple de Minerve ſurnommée Aſia. Ceux du païs diſoient que ce furent Caſtor & Pollux qui le bâtirent, en actions de graces de ce qu'ils étoient heureuſement revenus de leur expédition de la Colchide; & ils ajoûtoient qu'il y avoit à Colchos même, un temple de Minerve Aſia. Pour moi, dit Pauſanias à ce ſujet, je ſçais fort bien que les fils de Tyndare s'embarquérent avec Jaſon pour Colchos; mais, que Minerve Aſia fut honorée dans la Colchide, j'ai peine à le croire, & je ne le rapporte que ſur la foi des Lacédémoniens.

Le texte de Pauſanias dit, le mont Ama; mais, la ſuite donne à connoître qu'il faut lire Aſia, avec Paulmier

Une bourgade d'Aſie dans la la Suſiane a porté le nom d'Aſia, ainſi qu'une iſle d'Éthiopie, & un port de mer des Phéniciens.

ASIA, *Aſia*, Ἀσία, ſurnom de Minerve. Il en eſt fait mention dans l'article précédent. *Voyez* cet article.

ASIADATE, *Aſiadata*, (*c*) Ἀσιαδάτα, officier dont parle Xénophon, au ſixième livre de la Cyropédie. Il commandoit avec Pharnuche un corps de cavalerie, compoſé de mille hommes.

ASIAGÈNE, *Aſiagenes*, Ἀσιαγένης, ſurnom de L. Scipion. *Voyez* Aſiatique.

ASIARCHAT, *Aſiarchia*, ſorte de magiſtrature, dont il eſt parlé ci-après, à l'article d'Aſiarque. *Voyez* Aſiarque.

ASIARQUE, *Aſiarches*, (*d*)

(*a*) Virg. Georg. L. I. v. 383. Æneid. L. VII. v 701. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. XIV. p. 206, 207.
(*b*) Pauſ. pag. 210.
(*c*) Xenoph. p. 168.
(*d*) Actu. Apoſt. c. 19. v. 24, 31. Recueil. d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. p. 211, 250. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. XII. p. 372, 373. T. XVII. p. 8. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 147. *& ſuiv.*

Digitized by Google

Ἀσιαρχης. A ne consulter que l'étymologie du nom d'Asiarque, on croiroit d'abord que c'étoit le chef; c'est-à-dire, le gouverneur, ou le commandant de l'Asie. Cependant, l'Asiarchat, que les loix Romaines nomment *Asiarchia*, n'étoit qu'une magistrature annuelle & un sacerdoce singulier, qui donnoit à celui, qui en étoit revêtu, le droit de présider aux jeux sacrés, que les villes d'Asie célébroient tous les ans, en commun, à l'honneur de leurs Divinités, de Rome & des Empereurs régnans.

Ce qui jettoit un grand éclat sur ce sacerdoce, c'est qu'il falloit être extrêmement riche, pour en soûtenir les charges. L'Asiarque faisoit seul toute la dépense des jeux sacrés, dont le luxe & la magnificence avoient été poussés si loin, que Strabon a cru ne pouvoir donner une plus grande idée de l'opulence de la ville de Tralles, qu'en observant qu'on nommoit toujours quelqu'un de ses citoyens pour être Asiarque; & à ce sujet, il cite Pythodore, qui, après l'avoir été, se trouva encore assez puissant pour racheter plus de 2000 talens de ses propres biens, que Jules César avoit confisqués, à cause des liaisons qu'il avoit eues avec Pompée, & des secours qu'il lui avoit donnés pendant la guerre civile.

L'élection d'un Asiarque mettoit en mouvement presque toutes les villes, qui composoient ce qu'on appelloit la communauté de l'Asie, ΚΟΙΝΟΝ ΑΣΙΑΣ. Elles s'assembloient chacune en particulier vers l'équinoxe d'automne, qui étoit le commencement de leur année, pour choisir parmi leurs citoyens, celui qui étoit le plus capable de faire honneur à cette dignité. Ensuite, les députés se rendoient au lieu indiqué pour l'assemblée générale, qui se tenoit ordinairement dans une des villes principales, comme Pergame, Smyrne, ou Éphèse, qui n'ont pas manqué de l'exprimer sur leurs monumens, par ces mots ΠΡΩΤΑ ΚΟΙΝΑ ΤΗC ΑCΙΑC. Là se discutoient de nouveau les titres & les qualités de chaque sujet; & sur le total on en prenoit dix, dont le nom étoit envoyé au Proconsul, qui en choisissoit un. Il rangeoit les neuf autres dans l'ordre que bon lui sembloit; & suivant cet ordre, si l'Asiarque nommé venoit à mourir, avant que d'en avoir fait les fonctions, le second le remplaçoit de plein droit, & ainsi du troisième; afin que ce Sacerdoce ne fût jamais vaquant, & que les spectacles du théatre & de l'amphithéatre, & le reste de l'appareil des jeux ne fussent jamais interrompus.

Le nombre des sujets, que l'on présentoit au Proconsul, a fait croire à quelques Sçavans qu'il y avoit plusieurs Asiarques à la fois, & que ce n'étoit pas pour chaque année une dignité unique. Ils établissent encore leur opinon sur ce qui est rapporté au dix-neuvième chapitre des Actes des Apôtres, que dans l'espèce de sédition que l'orfévre Démétrius excita contre les Chrétiens à Éphèse, pendant la célébration des jeux, S. Paul,

Digitized by Google

qui vouloit aller lui-même se présenter au théatre, en fut détourné par quelques Asiarques de ses amis. Ces Sçavans n'ont pas fait réflexion que le terme d'Asiarque est pris en cet endroit dans un sens beaucoup plus étendu, qu'il ne l'est dans sa véritable signification; qu'aussi l'auteur de la Vulgate s'est contenté de rendre le τινες τῶν Ἀσιαρχῶν de S. Luc, par *quidam de Asiæ principibus*, & Erasme par *quidam ex Asiæ primoribus*; non toutefois, qu'entre ces amis de S. Paul, il ne pût y en avoir quelqu'un, qui, effectivement, eût été proposé pour l'être, ou enfin qui fût de rang à le devenir; ce qui suffisoit pour les nommer ainsi dans le langage ordinaire.

Aristide, dans le quatrième de ses discours sacrés, rappellant les honneurs & les bienfaits qu'il a reçus des hommes & des dieux, s'explique sur la dignité d'Asiarque, à laquelle il avoit été élevé, d'une manière qui prouve évidemment qu'elle étoit annuelle & unique. » On envoyoit, dit-il, » tous les ans au Proconsul le » nom des dix sujets, qui avoient » eu le plus de suffrages pour être » Asiarques; & le Proconsul » ayant vu le mien sur la liste, » quoiqu'il ne me connût que de » réputation, & qu'il sçût seulement que j'avois quelques biens » dans la Mysie, rejetta tous les » autres, & me déféra cette magistrature. «

Le témoignage des inscriptions & des médailles antiques confirme le récit d'Aristide. Il n'y est jamais parlé de deux Asiarques à la fois, comme il y est fait mention des deux Archontes, des deux Consuls, des Duumvirs, & des autres Magistrats, qui avoient un ou plusieurs collégues. Le titre d'Asiarque n'y laisse pas le moindre vestige d'association. Il n'y en a aucun qui se dise le premier ou le second, quoiqu'il n'y ait rien de si commun que d'y voir un Archonte, un Pontife, &c. se dire les premiers, ΑΡΧΩΝ Α. ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ Α. Et afin qu'on ne croye pas que cet A, mis après le mot d'Archonte ou de Pontife, signifie pour la première fois, c'est qu'il est souvent rendu tout au long, ou en abrégé par ΠΡΩΤΟΣ *ou* ΠΡ., & que souvent encore on trouve ΑΡΧΩΝ Α. ΤΟ Β. ΑΡΧΩΝ Α. ΤΟ Γ. premier Archonte pour la seconde, pour la troisième fois.

Quand on avoit été une fois Asiarque, on ne pouvoit l'être une seconde, à moins qu'on ne le souhaitât, ou qu'on ne se présentât de soi-même; car, *sacerdotium provinciæ iterare nemo prohibetur.* Mais, pour le souhaiter, il falloit être prodigieusement riche, extrêmement généreux, & peut-être également vain. Aussi, de tous les monumens qui font mention des Asiarques, on n'en connoît qu'un, où il soit parlé bien distinctement d'un Asiarque, qui le fût pour la seconde fois, & un autre plus rare encore, où il est fait mention d'un Asiarque, qui l'étoit pour la troisième fois.

Le premier de ces monumens est un médaillon de Septime Sé-

Digitized by Google

vère, frappé par les habitans d'Hypæpa, ville de Lydie, qui faisoit partie de l'Asie mineure, & au revers duquel on lit cette Inscription autour d'un temple de Vénus : ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ ΕΠΙ ΣΤΡ. ΑΙ. ΑΠΙΩΝΟϹ ΑϹΙΑΡ. ΤΟ Β. *Hypæpenorum, sub Prætore Ælio Apione Asiarcha iterùm.*

Le second est encore un médaillon, frappé en l'honneur de Caracalla, par les habitans de Laodicée de Syrie. Il a cela de singulier, que le type du revers exprime le moment où l'Asiarque, assis au fond du théatre sur une espèce de trône, & accompagné des officiers, qui avoient droit d'assister aux jeux, couronne le vainqueur. Voici l'Inscription qu'on lit autour : Λ. ΑΙΛ. ΠΙΓΡΗϹ ΑϹΙΑΡΧΗϹΡΓ. ΑΝΕΘΕΚΕΝ. *L. Ælius Pigres Asiarcha tertium, posuit.* Le nom des Laodicéens est à l'exergue avec le titre de Néocores, ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ.

Ces deux médaillons, qui sont au cabinet du Roi, nous apprennent que la dignité d'Asiarque n'étoit pas incompatible avec les premières magistratures des villes, puisqu'Apion & Pigrès étoient préteurs ou gouverneurs, l'un d'Hypæpa, l'autre de Laodicée, en même tems qu'Asiarques; comme Tertius étoit l'un & l'autre à Smyrne.

On prenoit en général les Asiarques dans tous les ordres, dont la province étoit composée, entre les ministres de la religion, & dans les membres du gouvernement civil. Une médaille frappée à Pergame sous l'empire d'Auguste, nous apprend qu'un Marcus Furius, prêtre de la ville, fut élu Asiarque. Μ. ΦΟΥΡΙΟϹ. ΙΕΡΕΥϹ. ΚΑΙ. ΑϹΙΑΡΧΗϹ. ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ. Deux médaillons de Marc-Aurèle qualifient Asiarque, Claudius Fronton, qui étoit pontife du corps Ionique : ΕΠΙ. ΚΛ. ΦΡΟΝΤΩΝΟϹ. ΑϹΙΑΡΧΟΥ. ΚΑΙ. ΑΡΧΙΕΡΕΩϹ. ΙΓ. ΠΟΛΕΩΝ. L'Asiarchat & le Pontificat étoient deux dignités, que M. Spanheim ne paroît pas avoir assez distinguées, en disant que les Asiarques étoient aussi Pontifes, Ἀσιάρχαι *iidemque simul* Ἀρχιερεῖς. L'Asiarchat étoit une espèce de sacerdoce, qui s'exerçoit dans l'étendue de la province, Ἔθνους ἱερωσύνη οἵου Ἀσιαρχία, suivant l'expression du droit. On offroit des sacrifices avant la célébration des jeux, qui faisoient partie du culte. L'Asiarque qui en étoit le souverain modérateur, étoit censé faire des fonctions sacerdotales; mais, à proprement parler, il n'étoit, ni prêtre, ni pontife des temples. Un prêtre, un pontife pouvoit être élu Asiarque, comme nous venons de le voir sur les médailles, ΙΕΡΕΥϹ. ΚΑΙ. ΑϹΙΑΡΧΗϹ. ΑϹΙΑΡΧΗϹ. ΚΑΙ. ΑΡΧΙΕΡΕΥϹ. La conjonction Καὶ marque clairement sur ces médailles une distinction entre les deux dignités, qui se trouvoient réunies en la même personne.

ASIATICUS [VALÉRIUS], *Valerius Asiaticus*, Οὐαλέριος

Ἀσιατικὸς, (a) sénateur natif de Vienne dans les Gaules. Il eut beaucoup de part à la conjuration que Cassius Chéréa, tribun d'une cohorte Prétorienne, forma contre l'empereur Caius, l'an de Rome 792, & de J. C. 41. Après la mort de ce Prince, Valérius Asiaticus parla au peuple avec une extrême hardiesse; car, comme la multitude s'attroupoit dans la place, & que de toutes parts on demandoit, avec de grands cris, qui étoit celui, qui avoit tué Caius, Valérius Asiaticus éleva la voix, & dit: *plût aux dieux que ce fût moi!* Ce mot prononcé avec fermeté par un homme d'un haut rang, calma l'émeute.

Valérius Asiaticus fut élevé au consulat trois ans après. Si nous en croyons Dion, il avoit été nommé consul, pour toute l'année. Mais, il ne voulut point jouir de cette distinction, & abdiqua avant le tems, pour ne point attirer l'envie, à laquelle il sçavoit qu'il n'étoit que trop exposé par ses grandes richesses. Le même Historien assure qu'il y en eut encore d'autres dans ces tems-là, qui, nommés comme Asiaticus, pour exercer le consulat pendant une année entière, abdiquérent comme lui, sans attendre le terme, mais par une raison contraire. Leurs facultés trop modiques ne pouvoient pas suffire aux dépenses prodigieuses, qu'exigeoit le consulat.

Quelque tems après, s'étant formé une noire intrigue contre diverses personnes d'un rang distingué, Valérius Asiaticus fut une des victimes, qui succombérent en cette occasion. En effet, Poppéa, fille de Poppéus Sabinus, la plus belle femme de Rome, mais non pas la plus sage, entretenoit un honteux commerce avec le pantomime Mnester. Messaline, femme de Claude, étoit aussi éperdument amoureuse de ce Pantomime. Outrée de jalousie, cette Princesse se persuada que Valérius Asiaticus avoit part aux débauches de Poppéa. De plus, elle souhaitoit passionnément de s'emparer des jardins de Lucullus, que Valérius Asiaticus avoit ornés & embellis avec une extrême magnificence. Elle résolut donc de perdre en même tems Asiaticus & Poppéa; & elle chargea de les accuser Suilius, avocat plus célebre par ses talens, que par sa probité. Elle lui donna pour adjoint Sosibius, qui étoit chargé de l'éducation de Britannicus. Ce Grec adroit, feignant un grand zéle pour la personne de l'Empereur, lui insinua que la puissance & les grandes richesses des particuliers étoient dangereuses pour le Prince; qu'Asiaticus avoit été le principal auteur de la mort de Caius, & assez hardi pour l'avouer, & même pour s'en faire gloire en pleine assemblée du peuple Romain; que par-là s'étant acquis un grand nom dans la ville, & voyant sa réputation répandue

(a) Dio. Cass. p. 663, 683, 685. Tacit. Annal. L. XI. c. 1, *& seq.* L. XIII. c. 43. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 77, 88, 94, 152, 156. *& suiv.*

Digitized by Google

dans les provinces, il ſe préparoit à aller ſolliciter les armées de Germanie; qu'étant né à Vienne, & tenant à tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la Gaule, il lui ſeroit aiſé de ſoulever des nations, du ſang deſquelles il étoit ſorti.

Claude étoit crédule à l'excès, dès qu'on lui montroit l'ombre du danger. Ainſi, ſans autre information, il fait partir Criſpinus, préfet du prétoire, avec un détachement des gardes, comme s'il ſe fût agi d'étouffer une guerre naiſſante. Valérius Aſiaticus étoit actuellement à Baïes en Campanie. On le ſaiſit, on le charge de chaînes, on le tranſporte à Rome; & ſur le champ l'affaire s'inſtruit, non dans le Sénat, mais dans la chambre de Claude, en préſence de Meſſaline.

Suilius, qui faiſoit le rôle d'accuſateur, chargea Valérius Aſiaticus d'avoir gagné des ſoldats par argent & par d'autres voies encore plus criminelles. Il lui reprocha de plus un commerce adultére avec Poppéa, & des déſordres d'une autre eſpèce qui deshonore la nature. Valérius Aſiaticus étoit homme d'eſprit & de courage. Il ſe défendit avec tant de force, que Claude en fut tout ému, & Meſſaline elle-même ne put retenir ſes larmes. Mais, ce n'étoit en elle qu'une impreſſion machinale, qui ne lui changeoit point le cœur. En ſortant, pour aller eſſuyer ſes yeux, elle recommanda à Vitellius de ne point laiſſer échapper l'accuſé.

Cependant, l'accuſation ſe détruiſoit d'elle même. Valérius Aſiaticus demanda qu'on lui confrontât quelqu'un de ces ſoldats, dont on lui imputoit d'avoir corrompu la fidélité. On en produiſit un, qui ne le connoiſſoit pas, & que l'on avoit ſeulement averti que Valérius Aſiaticus étoit chauve. Ce faux témoin, interrogé s'il le connoiſſoit, répondit affirmativement; & pour le prouver, il montra quelqu'un d'entre les aſſiſtans, qu'il prenoit pour Valérius Aſiaticus, parce que cet homme avoit pareillement la tête chauve. On rit de la mépriſe. Claude en ſentit lui-même la conſéquence, & inclinoit à abſoudre l'accuſé.

Vitellius empêcha l'effet de cette bonne diſpoſition par une horrible perfidie. Prenant le ton radouci, verſant quelques larmes, il dit que Valérius Aſiaticus avoit été de tout tems ſon ami, & qu'ils avoient fait enſemble leur cour à Antonia mere de l'Empereur. Il rapporta les ſervices que l'accuſé avoit rendus à la République, ſa valeur dans la guerre contre les Bretons, & tous les autres motifs, qui parloient en ſa faveur; & il conclut à lui laiſſer le libre choix du genre de mort, qu'il aimeroit le mieux. Claude ſuivoit ſi ſtupidement les inſpirations de ceux, par qui il étoit accoûtumé à ſe laiſſer gouverner, qu'il fut du même avis, croyant faire un acte de clémence.

Dion rapporte la choſe un peu différemment. Il dit que Vitellius ſe ſuppoſa chargé par Valérius Aſiaticus de demander la liberté de ſe choiſir un genre de mort;

Digitized by Google

& que Claude ajoûtant foi à ce discours, regarda la demande de l'accusé comme l'aveu de son crime. Ceux, qui trouveront plus vraisemblable cette façon de raconter le fait, peuvent s'en contenter. Mais, je crains, dit M. Crévier, qu'elle ne soit une explication imaginée par des hommes, qui n'ont pas compris jusqu'à quel excès l'imbécillité abrutissoit l'esprit de Claude.

Quoiqu'il en soit, Valérius Asiaticus mourut avec une constance, qui ne dégénéra point de sa gloire passée. Ses amis l'exhortoient à aller à la mort par une voie lente & douce, en se privant de nourriture. Il leur répondit qu'il leur étoit obligé de cette dernière marque de leur bienveillance; mais qu'ils le dispenseroient de suivre leurs conseils; & après avoir fait ses exercices accoûtumés, après avoir pris le bain, soupé gaiement, il se fit ouvrir les vaines sans se permettre aucune plainte, si ce n'est qu'il observa qu'il lui auroit été plus honorable de périr par les artifices de Tibère, ou par la fougue de Caius, que par la fraude d'une femme & la langue impure de Vitellius. Avant l'opération, il avoit voulu voir le bûcher, sur lequel son corps devoit être brûlé, & il le fit transporter en un autre endroit, de peur que la vapeur du feu n'endommageât les arbres; tant il conserva de sécurité dans ses derniers momens. Sa mort arriva l'an de Rome 798, & de J. C. 47.

ASIATICUS [VALÉRIUS], *Valerius Asiaticus*, (*a*) Οὐαλέριος Ἀσιατικὸς, officier général, qui commandoit dans la Belgique du tems de Vitellius. Il se déclara pour ce Prince, & il en fut bien récompensé. Car, Vitellius peu de tems après le choisit pour son gendre.

Depuis, Valérius Asiaticus étant désigné consul, ouvrit dans le Sénat plusieurs avis, que le commun des Sénateurs approuva d'un simple geste; au lieu que les plus distingués, par leur rang ou par leur éloquence, y applaudirent par des discours étudiés. Ce fut en conséquence que l'on décida entr'autres choses, que l'on rebâtiroit le Capitole.

ASIATICUS, *Asiaticus*, (*b*) Ἀσιατικὸς, autre officier général contemporain du précédent. Ce fut un de ceux, qui, commandant dans les Gaules, avoient pris le parti de Vindex; c'est pourquoi, les soldats demandérent à Vitellius le supplice d'Asiaticus, ainsi que des autres rebelles.

ASIATICUS, *Asiaticus*, (*c*) Ἀσιατικὸς, affranchi de Vitellius. Comme il avoit un très-grand ascendant sur l'esprit de ce Prince, il voulut s'en servir, pour commencer l'édifice de sa fortune. Il choisit, pour mieux réussir, l'heureux moment où Vitellius reçut la nouvelle de la bataille de Bédriac & de la mort d'Othon.

Quelques soldats, gagnés par

(*a*) Tacit. Hist. L. I. c. 59. L. IV. c. 4. IV. c. 11. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 130, 150, 248.
(*b*) Tacit. Hist. L. II. c. 94.
(*c*) Tacit. Hist. L. II. c. 57, 95. L.

Digitized by Google

ſes intrigues, & ſuivis de tous les autres, demandérent pour lui l'anneau d'or à Vitellius. Sa faveur auprès de ſon maître étoit ancienne, & avoit eu pour origine la ſociété des plus horribles débauches. L'eſclave ſe laſſa le premier, & s'enfuit. Vitellius l'ayant retrouvé à Pouzzoles, le mit aux fers, & enſuite le vendit à un maître d'eſcrime, qui faiſoit métier d'aller de ville en ville amuſer le peuple par des combats de gladiateurs. Bientôt, il le reprit des mains de ce nouveau maître, & enfin il l'affranchit, lorſqu'il fut devenu proconſul de Germanie. Tel étoit celui pour qui une armée Romaine demandoit la dignité de Chevalier. Vitellius lui-même en eut honte, & il proteſta qu'il ne deshonoreroit point l'Ordre des Chevaliers en leur donnant un ſi indigne confrere. Mais, imbécille, ſans fermeté, ſans principes, le même jour pendant ſon repas, il accorda aux ſollicitations de ſes compagnons de table, ce qu'il avoit refuſé aux prieres de ſon armée. Aſiaticus, ainſi tiré de la baſſeſſe, abuſa inſolemment de ſon crédit, & devint par ſes exactions un des principaux inſtrumens de la misère publique, juſqu'à ce que la ruine de ſon maître entraîna la ſienne. Il expia, par le ſupplice des eſclaves, l'abus qu'il avoit fait de ſa faveur & de ſa puiſſance, l'an de Rome 820 & de J. C. 69.

ASIATIQUE, *Aſiaticus*, ſurnom donné à L. Scipion. Perſonne n'ignore que ce célebre capitaine Romain fut ainſi appellé à cauſe des beaux exploits, qu'il avoit faits en Aſie. Les Grecs l'ont ſurnommé Aſiagène, pour la même raiſon; c'eſt-à-dire, qu'Aſiagène en Grec a la même ſignification, qu'Aſiatique en Latin.

ASIATIQUES, *Aſiatici*, Ἀσιατικοὶ, habitans de l'Aſie. *Voyez* Aſie.

ASIATIQUES GRECS, *Aſiatici Græci*. *Voyez* Grecs Aſiatiques.

ASIDATE, *Aſidates*, Ἀσιδάτης (*a*) Perſe de nation. Il en eſt parlé dans Xénophon. Les troupes, que ce dernier commandoit, étant venues fondre ſur Aſidate, le prirent lui, ſa femme, ſes enfans, ſes chevaux & tous ſes biens, qui étoient fort conſidérables.

ASIE, *Aſia*, Ἀσία, (*b*) l'une des trois parties de la Terre, que les Anciens connoiſſoient, bornée, ſelon Pomponius Méla, au couchant par la mer d'Océan, au levant par la mer d'Orient, au midi par la mer des Indes, & au ſeptentrion par la mer de Scythie.

I. Le nom d'Aſie ne fut pas d'abord commun à toute cette vaſte contrée en général. Il étoit reſtraint à un canton, que l'on

(*a*) Xenoph. p. 425. *& ſeq.*

(*b*) Herod. L. I. c. 95. *& ſeq.* L. II. c. 16, 17. L. III. c. 115, 117. L. IV. c. 36. *& ſeq.* Pomp. Mel. L. I. c. de Summa Aſi. deſcript. Strab. p. 490, 491, 492. *& alib. paſſ.* Plin. L. V. c. 27. Ptolem. L. V. *Paſſim.* Juſt. L. I. c. 1. L. II. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 543. Géog. Hiſt. Eccléſ. & Civil. par D. Vaiſſete. T. IX. p. 1. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. II. p. 64, 65. T. XXI. p. 53, 112, 113.

Digitized by Google

appelloit l'Asie propre. Il s'étendit insensiblement à tous les païs, que les Anciens comprenoient sous le nom d'Asie.

Ce nom d'Asie, selon Isidore, vient originairement d'Asia, fille de l'Océan & de Téthys, femme de Japet ou Japhet. Si cela est vrai, comme il pourroit bien l'être, parce que les anciens noms de lieux sont presque tous des noms d'hommes; il faut dire que la femme de Japhet fut appellée fille de l'Océan & de Téthys, par une figure ou phrase ordinaire dans la langue Hébraïque, suivant laquelle, fille de la mer veut dire, qui demeure sur la mer; ou plutôt que la terre, à laquelle la femme de Japhet donna son nom, pour quelque raison que nous ne sçavons pas, peut-être parce qu'elle y mourut & y fut inhumée, peut-être parce qu'elle y demeura, & ne voulut point s'exposer à la mer, pour quelque raison, en un mot, qui n'est pas venue jusqu'à nous; que cette terre, dis-je, fut appellée par un Hébraïsme ordinaire & élégant, fille de la mer, parce qu'elle étoit sur la mer, ou maritime, ou que c'étoit un côté de mer. Ensuite, soit par erreur, soit par ignorance, on transporta cette épithéte à Asie même, femme de Japhet. On crut qu'elle étoit fille de la mer; c'est-à-dire, de l'Océan & de Téthys; & que c'étoit une épithéte de celle qui avoit donné son nom à cette terre, ce qui paroissoit très-naturel, & non pas de la terre même, qui ne pouvoit être la fille d'une divinité. En un mot, on prit, comme en bien d'autres occasions, dans le propre, ce qui n'avoit été dit que dans le figuré, source de l'idolâtrie & des fables.

D'autres disent que c'est un certain Asius, fils de Cotys, & petit-fils de Manée, Lydien, dont parle Hérodote.

Nos Sçavans modernes ont pris une autre route. Becman prétend qu'Asia est composé d'un mot Hébreu, qui veut dire feu, & d'un autre qui est le nom propre de Dieu; de sorte qu'Asia signifie feu de Dieu, feu divin; & ce nom fut donné à la vaste contrée que nous appellons Asie, parce que, dans la Perse & dans plusieurs autres endroits de ce vaste païs, on adoroit le feu. Mais, comme on vient de le remarquer, ce mot ne fut d'abord donné qu'à une partie de l'Asie; c'est-à-dire, de cette côte, que nous appellons aujourd'hui la côte de l'Anatolie, où l'on ne sçait point que le feu fût adoré, sur tout dans les premiers tems, & qui est fort éloignée de la Perse.

II. Des trois parties du monde, l'Asie a été la plus remarquable, non seulement par son étendue immense, mais encore par les priviléges, qui lui ont été accordés. En effet, c'est dans l'Asie que le premier Homme fut créé; que les Patriarches ont vécu; que la Loi a été donnée; que se sont formées les plus grandes & les plus célebres Monarchies. C'est de-là que sont venues les colonies des premiers fondateurs des villes & des nations dans les autres parties

Digitized by Google

de la terre. Enfin, c'eſt dans l'Aſie que J. C. a paru, qu'il a opéré le ſalut des hommes, qu'il eſt mort & reſſuſcité, & c'eſt de-là que la lumière de l'Évangile s'eſt répandue par tout le monde.

En un mot, comme ce fut dans l'Aſie que les hommes s'établirent d'abord après le Déluge, il eſt aiſé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des arts & des ſciences, dont le ſouvenir s'étoit conſervé par la tradition, & dont la néceſſité & le beſoin les obligérent de renouveller, & pour ainſi dire, de reſſuſciter l'uſage.

III. L'empire de l'Aſie a paſſé ſucceſſivement entre les mains de différens peuples. Les Aſſyriens l'ont poſſédé les premiers depuis le Déluge; & après qu'ils en eurent joui, ſelon Hérodote, pendant cinq cens vingt ans, les Médes commencérent à ſe révolter contre eux. Ils combattirent courageuſement pour leur liberté, & ſe délivrérent enfin d'une longue ſervitude. Pluſieurs autres nations firent la même choſe, à leur exemple. Mais, comme toutes celles qui habitoient le continent, ſe gouvernoient à leur fantaiſie, elles eurent bientôt de nouveaux maîtres, & retombérent dans une nouvelle ſervitude. Il y avoit parmi les Médes, un ſage appellé Déjoce, fils de Phraorte, qui aſpiroit à la puiſſance ſouveraine, & qui, pour y parvenir, ſe ſervit de cette voie. Les Médes habitoient dans des bourgs & dans des villages ſéparés; & Déjoce, qui ſçavoit que l'équité eſt ennemie des injures, & qui étoit dans une grande eſtime parmi les ſiens, s'étudioit d'autant plus à rendre juſtice, qu'il voyoit parmi les Médes beaucoup de licence & de dépravation. Cela fut cauſe que les Médes, qui demeuroient dans le même bourg, conſidérant les mœurs & la probité de ce perſonnage, l'établirent parmi eux pour juge de leurs différends. Déjoce, qui tendoit ſecrétement à la domination, ſe montra juſte & équitable en toutes choſes; &, par ce moyen, il acquit parmi les ſiens beaucoup de gloire. Bientôt, les peuples le revêtirent de la ſouveraine puiſſance.

Déjoce étant mort, après un regne de 53 ans, Phraorte ſon fils lui ſuccéda. Ce Prince ne ſe contenta pas de la couronne des Médes, que ſon pere lui avoit laiſſée; il fit la guerre contre les Perſes; & ce furent les premiers peuples qu'il réduiſit ſous la puiſſance des Médes. Ainſi, avec le ſecours de ces deux puiſſantes nations, il ſubjugua enſuite l'Aſie, tantôt en prenant un païs, tantôt en ſe rendant maître d'un autre. Enfin, il marcha contre les Aſſyriens, & même contre ceux qui habitoient la ville de Ninus, qui avoient autrefois la domination de tous les autres peuples, & qui alors avoient été abandonnés de tous leurs alliés; mais, ils étoient encore forts & puiſſans. Phraorte leur déclara donc la guerre, & périt dans cette entrepriſe avec la plus grande partie de ſon armée, la vingt-deuxième année de ſon regne, & eut pour ſucceſſeur Cyaxare ſon fils, & petit-fils de Déjoce,

Digitized by Google

On dit que ce Prince fut plus grand & plus belliqueux que ſes ancêtres ; qu'il diviſa le premier en provinces les peuples Aſiatiques, & qu'il ſépara le premier les piquiers, les gens de cheval, & ceux qui tiroient de l'arc ; car, auparavant ils marchoient pêle-mêle dans les armées. C'étoit ce prince qui faiſoit la guerre aux Lydiens, lorſqu'au milieu du combat & contre toute apparence, le jour ſe convertit en ténébres. Ce fut ce Prince, qui, ayant attiré à ſon parti tous les peuples de l'Aſie, qui étoient au de-là du fleuve Halys, joignit leurs forces avec les ſiennes, & les conduiſit contre Ninus, pour venger la mort de ſon pere, & pour ruiner cette ville. Mais, comme il la tenoit aſſiégée, après avoir défait les Aſſyriens dans une bataille, il vit venir contre lui une puiſſante armée de Scythes, qui étoit conduite par Madyès, leur roi, fils de Protothyas. Ces Scythes s'étoient jettés dans l'Aſie, après avoir chaſſé les Cimmériens de l'Europe ; & en pourſuivant les fuyards, ils entrérent dans la Médie.

Les Médes combattirent contre eux, & avec la bataille, ils perdirent l'empire de l'Aſie. Les Scythes ne le conſervérent que vingt-huit ans ; mais, pendant ce court eſpace de tems, ils avoient ruiné toutes choſes, autant par leur négligence que par leurs déſordres ; car, outre les tributs & les impoſitions ordinaires, ils faiſoient des exactions étranges, & dépouilloient chacun de ſes biens. Enfin, Cyaxare & les Médes ayant reçu chez eux la plus grande partie de ces peuples, en firent un carnage horrible, après les avoir enivrés. Les Médes recouvrérent, par ce moyen, la puiſſance & toutes les choſes qu'ils poſſédoient auparavant, prirent la ville de Ninus, & réduiſirent ſous leur puiſſance les Aſſyriens, excepté une partie du païs de Babylone. Après toutes ces actions, Cyaxare mourut, ayant regné quarante ans, ſi l'on y comprend la durée de la domination des Scythes, & laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Aſtyage.

L'empire de l'Aſie paſſa depuis aux Perſes par Cyrus, & enſuite aux Grecs, ou aux Macédoniens par Alexandre le Grand. Les Parthes y établirent auſſi un très-puiſſant empire, qui finit ſous Alexandre Sévère, & repaſſa aux Perſes, juſqu'à ce qu'il fut comme abſorbé par les Turcs & par les Saraſins. Car, perſonne n'ignore avec quelle rapidité le torrent de la puiſſance Muſulmane inonda les païs partagés entre les rois de Perſe & les empereurs de Conſtantinople. Dans un eſpace de vingt-ſix ans, Mahomed, Ébou-Békir & Umer, en ſoumettant à leurs armes l'Arabie entière, la Chaldée, la Méſopotamie, la Syrie, l'Égypte, la Cyrénaïque, le Kuſiſtan, l'Aderbijan & le Khoraſſan, fondérent un empire, dont l'étendue égala bientôt celle de l'empire Romain. Des victoires éclatantes & des ſiéges importans, terminés avec ſuccès, les avoient rendu la terreur de l'Orient. Une ſeule bataille, comme celle d'Yer-

Digitized by Google

mouck, leur soumettoit une province entière; & les villes les plus considérables de l'Asie, Édesse, Nisibe, Héliopolis, Émesse, Jérusalem, Alep, Antioche, Damas, Hiérapolis, Tripoli, Tyr, Césarée, subirent la loi du vainqueur, les unes sans résistance, les autres après une défense opiniâtre, où, malgré leurs remparts, leurs garnisons & les armées nombreuses venues à leur secours, le désespoir des assiégés lutta vainement contre le fanatisme & la valeur des assiégeans. Un seul trait de Khandemir tiendra lieu du détail, dans lequel nous n'entrerons pas ici. Suivant cet Historien, les Arabes s'emparérent de trente-six mille places, fortereſſes, bourgs, ou châteaux, pendant le seul regne d'Amer qui ne fut que de dix ans & demi.

On remarque que les souverains d'Asie changeoient souvent de séjour. Ainsi, ordinairement, ils passoient l'hiver à Babylone, le printems à Suze, l'été à Ecbatane; d'autrefois, on les trouve à Persépolis, à Sardes, à Memphis, ou ailleurs, suivant apparemment que leurs plaisirs, ou leurs affaires l'exigeoient.

IV. Deux célebres écrivains de l'Antiquité, Hérodote & Strabon, nous ont laissé une description géographique de l'Asie. Voici celle du premier. Le païs qu'habitoient les Perses, s'étendoit jusqu'à la mer Australe, qu'on appelloit la mer Rouge. Au-dessus des Perses vers le septentrion, habitoient les Médes; au-dessus des Médes, les Sapires; au-dessus des Sapires, ceux de Colchos, qui touchoient à la mer septentrionale, où se déchargeoit le fleuve du Phase. Ces quatre nations s'étendoient d'une mer jusqu'à l'autre. Vers le couchant, il y avoit deux régions, qui alloient jusqu'à la mer. L'une, du côté du septentrion, commençoit au Phase, & s'étendoit le long du Pont-Euxin & de l'Hellespont jusqu'au promontoire de Sigée; & du côté du midi, elle s'allongeoit le long de la mer, depuis le golfe des Mariandynes, qui regardoit la Phénicie, jusqu'au promontoire Triopique. Trente nations différentes habitoient dans cette région. L'autre commençoit aux Perses, & s'étendoit jusqu'à la mer Rouge, qui s'appelloit aussi Persique; & de-là en montant, elle alloit jusqu'à l'Assyrie; de l'Assyrie à l'Arabie, & elle se terminoit dans le golfe Arabique, & encore ne s'y seroit-elle pas terminée, si Darius n'y avoit fait tirer des canaux du Nil. Depuis la Perse jusqu'à la Phénicie c'étoit une grande & spacieuse étendue de païs; & depuis la Phénicie, la même région se continuoit le long de la mer par la Syrie Palestine & par l'Égypte, où elle se terminoit. Cette région ne contenoit que trois nations.

C'étoient-là les païs, que l'on rencontroit en allant de la Perse vers l'occident de l'Asie. Ceux, qui étoient au-dessus des Perses, des Médes, des Sapires & des Colques, du côté du levant étoient limités par la mer Rouge; & du côté du septentrion, par la mer Caspienne & le fleuve Araxe, qui

Digitized by Google

avoit ſon cours vers l'orient. Enfin, l'Aſie étoit habitée juſqu'aux Indes ; mais, au de-là, vers le levant il n'y avoit que des déſerts.

La plus grande partie de l'Aſie, ſelon Hérodote, fut découverte par Darius. Ce Prince voulant ſçavoir en quel endroit de la mer ſe déchargeoit le fleuve Indus, qui étoit le ſecond fleuve, qui engendroit des crocodiles, y envoya entr'autres Scylax & Caryande, dont il ſçavoit bien qu'il apprendroit la vérité. Ils partirent de la ville de Caſpatyre & de la terre de Pactyie, & navigérent vers l'orient le long de ce fleuve juſqu'à la mer. Enſuite, dirigeant leur route vers le couchant, ils arrivérent enfin, le trentième mois, au même endroit d'où le roi d'Égypte avoit fait partir les Phéniciens, pour faire le tour de l'Afrique. Quand ils furent de retour, Darius alla conquérir les Indes, & ſe rendit maître de cette mer. Ainſi, ajoûte Hérodote, l'on a reconnu que l'Aſie, ſi l'on excepte cette partie, qui regarde l'orient, eſt auſſi grande que l'Afrique. Pour nous, nous ajoûterons que non ſeulement elle eſt auſſi grande ; mais, que l'Aſie ſeule eſt auſſi étendue que l'Europe & l'Afrique enſemble. Voyons maintenant comment Strabon parle de l'Aſie.

Le mont Taurus, en parcourant cette région du couchant à l'orient, la diviſoit en deux parties. La première étoit appellée par les Grecs *intra*, & la ſeconde *extra Taurum*. Cette chaîne de montagnes, dont la longueur égaloit celle de l'Aſie, s'étendoit depuis le continent oppoſé à l'iſle de Rhodes, juſqu'à l'extrêmité orientale des Indes & de la Scythie.

On a vu dans l'Aſie des nations plus connues les unes que les autres, comme les Parthes, les Médes, les Arméniens, les Cappadociens, les Ciliciens, les Piſidiens. Quand on paſſoit d'Europe en Aſie, ſelon Strabon, on rencontroit d'abord la partie ſeptentrionale de l'Aſie, païs ſitué le long du Tanaïs. Ce païs étoit une eſpèce de preſqu'iſle ; car, il avoit pour bornes au couchant le Tanaïs, le Palus Méotis, juſqu'au Boſphore, & la côte maritime du Pont-Euxin, qui ſe terminoit à la Colchide ; au ſeptentrion l'Océan, juſqu'aux bouches de la mer Caſpienne ; à l'orient la mer Caſpienne, juſqu'aux confins de l'Albanie & de l'Arménie, deux provinces arroſées par le Cyrus & l'Araxe ; & au midi cette région, qui s'étendoit de l'embouchure du Cyrus juſqu'à la Colchide d'une mer à l'autre, au travers de l'Albanie & de l'Ibérie, ayant la forme d'un Iſthme de trois mille ſtades. Il ne ne faut pas, au reſte, avoir égard au ſentiment de ceux qui ont prétendu avec Clitarque rétrécir cet Iſthme au point que, ſelon eux, il étoit inondé par les deux mers. Poſidonius lui donne quinze cens ſtades, autant qu'en a l'iſthme de Péluſium ſur la mer Rouge ; & il ne croit pas que celui qui eſt entre le Palus Méotis & l'Océan, différe beaucoup de ceux-là. Mais, je ne ſçais, dit Strabon, comment on pourroit

Digitized by Google

ajoûter foi aux discours d'un homme, qui traite de choses obscures sur lesquelles il n'y a rien à dire de vraisemblable, & qui, d'ailleurs, parle d'une manière si peu raisonnable, de ce qu'il y a de plus manifeste. Le sçavant Géographe donne des preuves de ce qu'il avance.

La seconde partie de l'Asie comprenoit les païs, qui étoient au-dessus de la mer Hyrcanienne, autrement appellée Caspienne, jusqu'à la Scythie voisine des Indes. La troisième renfermoit la Médie, l'Arménie, la Cappadoce, & les autres provinces des environs. La quatrième, qui étoit la plus petite de toutes, étoit située en de-çà du Halys, partie entre le mont Taurus, partie hors de cette montagne. Sa figure ressembloit à une presqu'isle, formée par la Méditerranée, le Pont-Euxin & l'Isthme, qui séparoit cette dernière mer de celle de Cilicie. Nous plaçons dans le reste des païs au de-là du mont Taurus, les Indes, l'Ariane, jusqu'aux nations, qui appartenoient à la mer Persique, aux golfe Arabique, au Nil, à la mer d'Égypte. Telle est la division que Strabon nous donne de l'Asie.

Cette division une fois supposée, les Scythes, que les Grecs appelloient Nomades, habitoient vers le nord & le couchant. Venoient ensuite les Sarmates, les Scythes eux-mêmes, les Aorses, les Siraces, qui s'étendoient vers le midi jusqu'au mont Caucase. Ces peuples étoient la plûpart errans; d'autres n'avoient pour toute demeure que des tentes, & s'appliquoient à la culture des terres. Les Méotes étoient à l'entour des Palus Méotis, & les Sindiques vers le Bosphore. On trouvoit après cela les Achéens, les Zyges, les Hénioches, les Certétes ou Cercétes, & les Macropogoniens, & au-dessus de ceux-là les Phthirophagiens. Enfin, au de-là de Hénioches étoit la Colchide au pied du Caucase & du Moschice.

Dans cette vaste étendue de l'Asie, on trouvoit, il est vrai, des régions incultes & inhabitées, comme ces déserts célebres, connus sous le nom de déserts d'Arabie. Mais, cela n'empêchoit pas qu'il n'y eût en Asie des païs très-fertiles, qui abondoient en fruits & en grains de toute espèce. On sçait que les Gaulois nos peres ne pénétrérent autrefois dans cette partie du monde, que parce qu'ils étoient attirés par la bonté de son territoire. La Galatie, qu'ils y fondérent, est un monument toujours subsistant de leur valeur martiale.

On voyoit en Asie des animaux de différentes espèces; le léopard, le tigre, le lion, le rhinocéros, l'éléphant, le chameau, &c. y étoient assez communs. Enfin, l'Asie étoit arrosée par une infinité de fleuves, dont les principaux étoient l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain, l'Araxe, le Cyrus, l'Hermus, l'Indus, l'Arbis, l'Oxus, le Jaxarte & le Gange.

V. Outre les divisions de l'Asie, que nous venons de rapporter, les Anciens en ont employé d'autres.

Digitized by Google

d'autres. Nous ſçavons en effet qu'ils ont diviſé, l'Aſie en Aſie majeure & en Aſie mineure. Il y avoit de plus, l'Aſie propre & l'Aſie proconſulaire ; & Hérodote diſtingue deux ſortes d'Aſie, l'Aſie ſupérieure & l'Aſie baſſe. Nous parlerons ci-après de chacune en particulier.

VI. Les anciens Hébreux ne connoiſſoient pas la diviſion de la terre en trois ou quatre parties ; & on ne trouve jamais le nom d'Aſie dans les livres écrits en Hébreu. Il ſemble qu'ils ne comptoient pour continent, que la grande Aſie & l'Afrique. Le reſte du monde & même l'Aſie mineure étoient compris ſous le nom d'Iſles des Nations. Le nom d'Aſie ne ſe trouve dans l'Écriture, que dans les livres des Maccabées, & dans quelques endroits du Nouveau Teſtament.

VII. On donne aujourd'hui, pour bornes à l'Aſie, 1.° la mer Glaciale ou de Tartarie, qui la ſépare des terres Arctiques. 2.° L'Océan oriental, qui la diſtingue de l'Amérique, auſſi bien que des terres Antarctiques. 3.° La mer Rouge & l'Iſthme de Suès, qui la diviſe de l'Afrique. 4.° La Méditerranée, l'Archipel, la mer de Marmora, la mer Noire, le Don ou Tanaïs en partie, & une chaîne de montagnes, qui s'étendent juſqu'au détroit de Weigats dans la mer Glaciale. L'Aſie s'étend depuis le douzième dégré de latitude méridionale, juſques vers le ſoixante-dix-ſeptième de latitude ſeptentrionale ; & depuis le cinquante-huitième dégré de longitude, pris de l'iſle de Fer, juſqu'au deux cent deuxième, ſuivant la carte réduite du Globe terreſtre de M. Bellin, & celle que M. Buache nous a donnée, il y a quelques années, ſur les mémoires de M. de l'Iſle, profeſſeur au Collége royal, des nouvelles découvertes au nord de la mer du ſud ; enſorte que, ſuivant cette dernière carte, la côte orientale de la Ruſſie n'eſt ſéparée vers le cercle polaire de la côte occidentale de l'Amérique, que par un trajet d'environ trente lieues communes de France.

Les Aſiatiques de nos jours, ſont, ou Idolâtres, ou Mahométans. On y voit auſſi des Juifs, des Grecs, & d'autres Chrétiens orientaux, Catholiques, Schiſmatiques ou Hérétiques ; des Catholiques Latins, tant en Chine, que dans les royaumes voiſins, & dans les païs, où les princes Catholiques de l'Europe ont des établiſſemens ; & enfin des Proteſtans dans le païs, où les Anglois, les Hollandois & les autres peuples, qui profeſſent cette religion, ſe ſont établis. Les langues les plus générales de l'Aſie ſont l'Arabe, le Tartare, & le Chinois. Il y en a pluſieurs autres moins générales, comme l'Arménien, le Japonois, le Malabare, Malayois, &c.

Les Aſiatiques ſont généralement d'un eſprit ſouple & ſervile ; de-là vient que dans un ſi vaſte païs, il n'y a aucune République conſidérable. Tout y eſt ſoumis, excepté quelques petits peuples libres, à des Monarques qui regnent avec une autorité abſolue,

Digitized by Google

qui approche bien plus de la tyrannie, que de la véritable royauté.

VIII. On divise à présent l'Asie en sept parties principales. 1.° La Turquie d'Asie. 2.° L'Arabie. 3.° La Perse. 4.° L'Inde. 5.° La Chine. 6.° La grande Tartarie & la Sibérie. 7.° Un grand nombres d'Isles.

La Turquie d'Asie se divise en cinq parties, qui sont la Natolie, autrefois l'Asie mineure; la Sourie; la Turcomanie, ou Arménie majeure; la Géorgie, anciennement la Colchide & l'Ibérie; le Diarbeck, autrefois l'Assyrie, la Mésopotamie & la Babylonie.

L'Arabie comprend trois parties, qu'on trouve du nord au sud; sçavoir, l'Arabie pétrée, qui a pour capitale Érac, ou Crac, autrefois Pétra; l'Arabie déserte, où sont les villes de Médine & de la Mecque; l'Arabie heureuse, où sont les royaumes d'Yémen, de Fartach ou Caréſen, & de Masçate, avec les païs de Bahrein & d'Elcatif.

La Perse a pour capitale, Ispaham dans l'Yrac-Agémi, qui étoit anciennement la grande Médie.

L'Inde renferme l'empire du Mogol & les deux presqu'Isles, l'une en de-çà, l'autre en de-là du Gange. L'Indostan, ou empire du Mogol, a pour villes principales, Dely, Chandernagor & Surate. On trouve sur la côte occidentale de la presqu'Isle en deça du Gange, le royaume de Visapour, la côte de Canara & celle de Malabar. Sur la côte orientale de cette même presqu'Isle, sont le royaume de Golconde, la côte de Coromandel, le royaume de Carnate ou de Bisnagar. A l'extrêmité méridionale, on trouve les royaumes de Gingi, où est Pontichéri, de Tanjaor & de Maduré. La presqu'Isle au de-là du Gange comprend plusieurs royaumes, dont les principaux sont ceux d'Aracan, d'Ava, & de Pégu dans la partie septentrionale; à quoi il faut ajoûter le royaume de Siam & la presqu'isle de Malacha dans la partie méridionale; le royaume de Tonquin & celui de la Cochinchine dans la partie orientale.

La Chine à pour capitale, Pékin. La presqu'isle de Corée est soumise à cet Empire. Sa capitale est Kingkitao.

La grande Tartarie se divise en Tartarie Chinoise, Tartarie indépendante, & Tartarie Russienne. La Tartarie Chinoise est habitée par différens peuples, qui sont les Mantchéous ou Nyuches, les Mongous ou Mugales noirs, & les Kalkas ou Mugales jaunes. La Tartarie indépendante renferme, d'orient en occident, les états du grand Kan des Éluths ou Calmoucs, le Turkestan, & le païs des Usbecs. Elle comprend, de plus, entre la mer Caspienne, la mer Noire, & celle d'Asoph, le Dagestan, la Circassie, & divers petits peuples libres, qui habitent les environs du mont Caucase. La Tartarie Russienne contient la partie orientale du gouvernement d'Arcangel, & le gouvernement d'Astracan.

La Sibérie est sous la domina-

Digitized by Google

tion des Ruſſes, qui la déſignent ſous le nom de gouvernement de Tobolsk, ou de Sibérie. Elle occupe toute la partie ſeptentrionale de l'Aſie.

Les iſles d'Aſie, ſituées dans la Méditerranée, ſont celles de Chypre, de Rhodes, de Mételin, de Schio, de Samos, de Co & de Pathmos. Celles qui ſont ſituées près de la Tartarie orientale, & vers le détroit du nord, ſont l'iſle de Saghalien ou d'Amur, celles d'Yéſo, l'iſle des États, la Terre de la Compagnie, & la Terre de Gama. Les autres iſles d'Aſie ſont celles du Japon; les iſles des Larrons ou Marianes; les Philippines ou Manilles; les Moluques; les iſles de la Sonde; les Maldives; l'iſle de Ceylan.

ASIE MINEURE [L'], *Aſia minor*, (*a*) formoit une preſqu'Iſle; car elle avoit pour bornes, au midi la Méditerranée, au couchant la mer Égée, & au nord le Pont-Euxin. Du côté de l'Orient, ſes bornes étoient les deux Arménies & les autres païs adjacens, qui s'étendoient d'une mer à l'autre; c'eſt-à-dire, depuis le Pont-Euxin juſqu'à la Méditerranée.

I. L'Aſie mineure comprenoit les provinces ſuivantes; ſçavoir, la Troade, la Cappadoce, le Pont, la petite Arménie, la Lycaonie, l'Iſaurie, la Cilicie, la Pamphylie, la Piſidie, la Galatie, la Paphlagonie, la Bithynie, l'Aſie proprement dite, la Lycie, la Myſie, la petite Phrygie, la grande Phrygie; la Lydie, la Carie, la Doride, l'Ionie & l'Éolide.

Ces diverſes provinces étoient entrecoupées de montagnes ſans nombre. Le mont Ida dans la Troade eſt fort célebre. Le mont Taurus ne l'eſt guere moins. Celui-ci traverſoit pluſieurs provinces. Quant aux fleuves & rivières, qui arroſoient l'Aſie mineure, ils ſont également ſans nombre. Les principaux étoient l'Hermus, le Rhyndacus, le Sangarius, l'Halys, l'Iris, l'Euphrate, le Mélas, qui ſe rendoit dans ce dernier, le Sarus, le Ceſtrus, le Méandre, le Lycus, le Xanthus & autres.

II. Il paroît que l'origine des peuples de l'Aſie mineure eſt la même que celle des Grecs. Tel eſt du moins le ſentiment de M. Fréret. Car, dans ſes obſervations ſur l'Hiſtoire des premiers habitans de la Gréce, il montre, par une ſuite de témoignages combinés entr'eux, que les anciens habitans de la Lydie, de la Carie, & de la Myſie; que les Phrygiens, les Piſidiens, les Arméniens, en un mot, preſque tous les peuples de l'Aſie mineure, formoient dans l'origine une même nation avec les Pélaſges ou Grecs Européens. De toutes les preuves, qui établiſſent ce

(*a*) Carte de l'Aſie Mineure par M. d'Anvill. Géog. Hiſt. Eccléſ. & Civil. par D. Vaiſſ. Tom. IX. p. 257. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. I. p. 354, 356. T. XIV. p. 148. T. XVI. p. 74. *& ſuiv.* T. XVII. p. 5. *& ſuiv.* T. XXI. p. 15, 438.

Digitized by Google

fait, nous n'en rapporterons qu'une seule; c'est que la langue de toutes ces nations Asiatiques, la même, malgré les différences, qui caractérisoient les dialectes, avoit beaucoup de rapport pour le fond avec celle des Grecs d'Europe, comme le montrent les noms Grecs donnés dans l'Iliade aux Troyens & à leurs alliés, & les entretiens que leurs chefs ont, sans interprète, avec ceux de l'armée Grecque.

Mais, quelle étoit la cause de cette conformité? Les premières peuplades avoient-elles passé de la Gréce dans l'Asie mineure, ou de l'Asie mineure dans la Gréce? Comment, & dans quel tems, s'étoient faites ces migrations? Ce sont autant de questions, auxquelles il est impossible de répondre d'une manière précise & certaine. L'ancienneté de ces événemens, antérieurs au tems dont la tradition s'est conservée par le secours de l'écriture, le silence de Moïse, la perte de plusieurs Historiens, la contrariété qui regne entre ceux qui restent, souvent peu d'accord avec eux-mêmes, toutes ces raisons réunies nous réduisent au silence.

Cyrus se rendit maître de l'Asie mineure du tems de Crésus; & les rois de Perse étendirent leur domination jusqu'à la côte. Alexandre soumit ensuite le païs à l'empire des Grecs; & ses successeurs y fondérent divers royaumes, qui passérent sous la domination Romaine, & qui firent partie de l'empire d'Orient ou de Constantinople.

III. Les Grecs, qui avoient fait des établissemens dans l'Asie mineure, y apportérent leurs dieux. On ne doit pas cependant s'attendre à trouver ici le détail de la réligion de chaque peuple en particulier; mais, ce que nous allons dire de quelques-uns, ne doit pas être indifférent. D'abord, n'est-il pas bien remarquable que les Cariens n'eussent d'ancienneté qu'un seul dieu, qui leur étoit commun avec les Lydiens & les habitans de la Mysie? Ce dieu qu'Hérodote nomme Jupiter, parce qu'il n'a point d'autre nom à donner au dieu souverain, ne ressembloit nullement au Jupiter des Grecs, ou des autres nations connues, si ce n'est au Bel de Babylone. Les médailles le représentent comme un vénérable vieillard, vêtu d'une longue robe, & portant sur l'épaule une hache, marque de sa souveraineté. Telle étoit la divinité, dans le culte de laquelle ces trois peuples étoient réunis, sans qu'aucun autre peuple pût s'y faire admettre. Et que ce fut autrefois la seule qu'ils adorassent, nous n'en pouvons douter, puisque Crésus, roi de l'un de ces peuples, regardoit tous les autres dieux comme des dieux étrangers.

Il est difficile qu'en lisant Hérodote, on n'ait pas fait attention au soin qu'il a pris de faire observer, à l'occasion de la mort d'un des fils de Crésus, que lorsque ce Prince en porta ses plaintes au dieu des expiations, au dieu de l'hospitalité, au dieu de l'amitié, c'étoit toujours le même dieu qu'il

Digitized by Google

prioit de venger cette mort. Mais, on a pu en être moins frappé, parce qu'on l'a vu ensuite consulter les oracles de la Gréce & de l'Égypte. Il est pourtant vrai qu'en consultant ces oracles, il ne prit pas plus d'engagemens avec les dieux, qui y présidoient, que n'en prenoient avec le vrai dieu les Payens, qui se rendoient à Jérusalem, pour adorer dans le temple & y faire leur offrande. On adoroit les dieux étrangers, sans prétendre se soumettre à eux; & Créſus en particulier ne se soumit point aux dieux, qu'il fit consulter. Apollon fut toujours pour lui le dieu des Grecs. Ainsi, nous sommes assurés qu'il n'admettoit, à proprement parler, qu'une divinité, & par conséquent, que les trois peuples, dont il est question, n'en admettoient pas davantage autrefois.

Il n'en fut pas tout à fait de même des Phrygiens. Cybele & Atys son amant étoient leurs grandes divinités. On en a débité des fables monstrueuses, auxquelles on ne peut rien entendre aujourd'hui, parce qu'on n'en connoît pas le premier état; mais, on n'y perdra rien, si on veut seulement sçavoir quelles étoient ces divinités. Lorsque Ménélas, près de se battre avec Pâris, demanda que les offres, qu'Hector venoit de faire aux Grecs, fussent assurées par un traité solemnel: » Afin de » conclure ce traité, dit-il aux » Troyens, faites apporter un » agneau blanc & une brebis noi- » re, que vous sacrifierez à la » terre & au soleil; & nous fe- » rons, de notre côté, un sacri- » fice à Jupiter. « Voilà, d'une part, le dieu souverain des Grecs, & de l'autre, les grandes divinités des Phrygiens. On fit les sacrifices; & afin qu'on y reconnoisse mieux Cybele & Atys, ce fut un héraut Idéen, qui amena les victimes de Troye.

IV. Les villes de l'Asie mineure avoient établi une fête en l'honneur de Q. Mutius Scévola, le grand Pontife, qui fut gouverneur de cette province, l'an de Rome 654, & qui s'y distingua si fort par sa modération, son désintéressement & son équité, que le Sénat le proposoit depuis pour exemple à tous ceux qui furent ses successeurs.

Cette province fit encore depuis le même honneur à Lucullus, qui la délivra de la tyrannie des Traitans & des Usuriers, & de l'accablement où toutes les villes étoient réduites par les grands emprunts, qu'elles avoient été obligées de faire pour payer les vingt mille talens, que Sylla avoit exigés d'elles, & qui, par les usures exorbitantes, étoient déjà montés jusqu'à cent vingt mille talens. On célébroit à son honneur, dit Plutarque, une fête qu'on appelloit Lucullia. Ces fêtes étoient accompagnées de jeux & de spectacles, comme presque toutes celles des Dieux. Mais, ce n'étoient point simplement des jours de réjouissance, pour honorer la mémoire de leurs bienfaiteurs, c'étoient encore des jours consacrés à la réligion

On ne se contenta pas d'asso-

Digitized by Google

cier les hommes avec les dieux ; mais, on leur bâtit exprès des temples. En effet, pendant que Quintus Cicéron étoit gouverneur de l'Asie mineure, les villes de cette province voulurent bâtir un temple à son frere, dont le nom étoit alors célebre dans tout l'Empire, par la conjuration de Catilina, qu'il avoit étouffée avec tant de vigueur & de sagesse ; & il s'acquit une nouvelle gloire, en n'acceptant point cet honneur. Cicéron, ayant été depuis gouverneur de la Cilicie, ne s'y distingua pas moins par sa vertu, qu'il avoit fait à Rome par son éloquence. Il donna de grands exemples de modération, d'intégrité, de désintéressement, de prudence ; enfin, il fit voir en lui une copie fidele de cette image d'un bon gouvernement, qu'il avoit tracée à son frere dans cette excellente lettre qu'il lui écrivit, tandis qu'il étoit gouverneur d'Asie. Les peuples crurent ne pouvoir reconnoître, par de trop grands honneurs, tout ce qu'il avoit fait pour eux ; mais, il ne voulut point d'autres marques de leur reconnoissance, que des remercîmens publics ; & il ne souffrit point qu'on lui élevât des statues, ni qu'on lui bâtit des temples.

V. Trois villes célebres de l'Asie mineure, Pergame, Smyrne, & Ephèse se disputérent vivement la Primatie, sous l'Empire des deux premiers Antonins. Jusques-là, elles avoient vécu dans une parfaite intelligence. Il y avoit même entre elles une association particulière, qui mettoit en commun, pour les habitans de chacune, le droit de bourgeoisie, l'usage des temples, le culte des divinités, les sacrifices, les fêtes & les jeux ; & cette association, marquée sur la plûpart de leurs médailles, y est exprimée en ces termes : ΕΦΕΣΙΩΝ, ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ, ΠΕΡΙ ΑΜΗΝΩΝ ΟΜΟΝΟΙΑ.

Une malheureuse idée de préséance les divisa bientôt, & le Rhéteur Aristide, craignant que cette émulation n'eût des suites dangereuses, n'oublia rien pour en arrêter le cours. Il alla à Pergame, où il prononça publiquement le discours, qui nous a été conservé parmi ses ouvrages sous ce titre ΠΕΡΙ ΟΜΟΝΟΙΑΣ ΤΑΙΣ ΠΟΛΕΣΙΝ ; c'est-à-dire, *de concordia ad urbes Asiaticas.* Il y fait l'éloge de chacune des villes, qui s'arrogeoient la Primatie de l'Asie. Il commence par celui de Pergame, où il parloit, & finit par celui d'Ephèse. Il paroît que c'étoit de sa part une adresse & une sorte de ménagement pour les deux autres villes, qu'il auroit bien voulu disposer à céder à celle d'Ephèse les honneurs de la Primatie, si quelqu'une d'entre elles avoit dû y prétendre. » Quel avantage, dit-il, » n'est-ce pas pour Ephèse, qu'après avoir rapporté tant de choses à la louange de Pergame & » de Smyrne, il m'en reste encore tant à ajoûter sur son » compte ? « L'Orateur laisse entrevoir que ceux, qui n'avoient aucun intérêt dans la dispute, pensoient tous comme lui.

Digitized by Google

Quelqu'accrédité qu'Ariſtide fût dans la Gréce, & par ſon éloquence & par ſa faveur auprès de Marc-Auréle, ſi ſon diſcours fit quelque impreſſion, ce ne fut que ſur les habitans de Pergame, qui continuérent bien à ſe donner le titre de *premiers*, ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ, mais ſans y ajoûter le nom de l'Aſie, où l'on ſçavoit aſſez qu'ils tennoient un des premiers rangs. Il n'en fut pas de même de Smyrne. Rien ne put la détacher du titre de *premiere de l'Aſie*; & immédiatement après la mort de Marc-Auréle, elle fit frapper, en l'honneur de Commode, une médaille où on lit: ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΣΙΑΣ.

Mais, l'ambition ou la diligence des Smyrnéens ne porta pas grand préjudice aux habitans d'Ephèſe, qui, ſelon toutes les apparences, favoriſés par Septime Sévère, frappérent deux médailles en ſon honneur, l'une avec la légende ordinaire; ΕΦΕΣΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΣΙΑΣ; l'autre avec cette inſcription détournée. ΖΕΥΣ ΕΦΕΣΙΟΣ ΠΡΩΤΟΣ ΑΣΙΑΣ; le Jupiter des Éphéſiens eſt le premier de l'Aſie.

Smyrne voulant renchérir ſur les expreſſions d'Ephèſe, fit frapper, en l'honneur de Caracalla, un médaillon, où elle ajoûta aux mots ΠΡΩΤΗ ΑΣΙΑΣ, ceux-ci ΚΑΛΛΕΙ ΚΑΙ ΜΕΓΕΘΕΙ, pour marquer qu'elle étoit la premiére & la plus conſidérable ville de l'Aſie, par ſa grandeur & par ſa beauté. Mais, ces termes affectés, loin de lui donner un nouvel avantage, furent regardés comme une reſtriction favorable aux Éphéſiens, qui ne trouvérent rien de plus précis, pour aſſurer leur victoire, que l'inſcription qu'ils mirent au revers d'une médaille de Macrin, ΕΦΕΣΙΩΝ ΜΟΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΣΙΑΣ; ce qui veut dire; des Ephéſiens, qui ſont les ſeuls premiers de l'Aſie.

M. de Boze ne ſeroit pas éloigné de croire qu'alors ce différend fut terminé à l'amiable, ou par quelque reſcrit du Prince. Ce qui eſt vrai, c'eſt que depuis le regne de Macrin, juſqu'à celui de Claude le Gothique, après lequel les villes Grecques ceſſérent d'avoir des monnoies particulières, Smyrne ne prit plus que de tems en tems, le titre de première de l'Aſie, & qu'Ephèſe, contente de le prendre encore quelquefois, ne ſe dit plus la ſeule première. Cette attention réciproque de la part de deux villes, juſques-là ſi animées, n'a pu être que la ſuite d'un ordre ſupérieur, ou l'effet d'une reconciliation heureuſement ménagée.

VI. Depuis l'empire d'Héraclius, les provinces de l'Aſie mineure furent diſtribuées dans un nouvel ordre politique. Elles furent diviſées en diſiérens diſtricts ou départemens, ΘΕΜΑΤΑ; & chaque diſtrict étoit gouverné par un officier, qui commandoit un corps de troupes deſtiné à la défenſe & à la ſûreté des provinces. La Kétide & la ville d'Olba firent partie du thême ou diſtrict de Séleucie; le païs de Lalaſſide fut compris dans le diſtrict de Cibyrra.

Digitized by Google

La province d'Isaurie étoit anciennement soumise, pour le spirituel, au patriarche d'Antioche ; mais, les Arabes Mahométans s'étant emparés de la Syrie & d'Antioche même, avant le milieu du septième siécle, & ensuite de la Cilicie, l'empereur Léon II soumit, à la juridiction du Patriarche de Constantinople, l'Isaurie qui avoit résisté aux armes des Infidéles. Cette province, défendue par ses montagnes & par la valeur de ses habitans, resta sous la domination des empereurs Grecs, jusqu'à l'invasion des Turcs Selgiukides, qui, dans le XI.e siécle se répandirent, de la Syrie & de la Perse, dans l'Asie mineure, & y établirent une puissante Dynastie, connue sous le nom de Sultans Selgiukides de Roum. Ces Princes, qui choisirent la ville d'Icone ou de Konia pour être la capitale de leur État, s'emparérent de l'Isaurie, de la Pisidie, & de la Pamphylie, & répandirent dans les montagnes une multitude de Turcs ou Turkmans, qui y subsistent encore aujourd'hui. Les Sultans de Konia furent dépouillés au quatorzième siécle par les Karamans, qui, au siécle suivant, furent obligés de céder aux armes victorieuses des Ottomans, auxquels appartiennent encore toute l'Asie mineure, sous le nom d'Anatolie.

Il ne sera pas inutile d'observer que le symbole ordinaire de l'Asie mineure, c'est celui qui la caractérise particulièrement sur les médailles d'Auguste, d'Antoine & de Cléopâtre. On y voit deux serpens à côté d'une colomne ou d'un autel.

VII. Suivant la Géographie moderne, c'est la partie la plus occidentale de la Turquie d'Asie. Elle s'étend depuis l'Euphrate, qui la sépare du côté du levant du Diarbékir & en partie de la Turcomanie, jusqu'à l'Archipel, à la mer de Marmora, & aux détroits de Gallipoli & de Constantinople, qui la divisent de l'Europe vers le couchant. Elle a au nord la mer noire, & au sud celle du levant, qui est une portion de la Méditerranée. Elle est située entre le 36 & le 42 dégré de latitude, & le 44 & le 63 de longitude, & peut avoir 250 lieues communes de France du levant au couchant, & 150 du midi au nord.

Ce vaste païs, autrefois si célebre & si florissant, n'est plus reconnoissable, depuis qu'il est sous la domination des Turcs. L'air y est tempéré, & communément sain, excepté sur les côtes, où la peste fait souvent de grands ravages ; & il seroit très-fertile, s'il étoit cultivé. Mais, ses habitans, qui sont en partie Turcs, & en partie Chrétiens Grecs ou Arméniens, en négligent extrêmement la culture ; les premiers, par la paresse qui leur est naturelle, & les autres, par la servitude dans laquelle ils gémissent ; ensorte que les Turcs ont laissé presqu'entièrement détruire un si beau climat. En effet, les campagnes, à moitié incultes, ont perdu la plus grande partie de leurs habitans ; & on ne trouve plus dans une région, qui a produit un si

Digitized by Google

grand nombre d'Hommes illuſtres, & où on voyoit des ſouverainetés & des monarchies, qui ont été ſi célebres, que quelques villes ſans défenſe, un grand nombre de villages, de vieux châteaux à moitié détruits, & les ruines des divers monumens, qui ont fait l'admiration de l'antiquité; ce qu'on doit attribuer principalement à la déſolation que les troupes Turques, qui ne ſont pas ſoudoyées, cauſent ordinairement dans les campagnes, lorſqu'elles y paſſent. Il faut néanmoins en excepter les côtes maritimes ou les échelles du levant, où il reſte encore quelque commerce, qui y eſt même aſſez floriſſant.

Les habitans ne manqueroient pas de génie & d'eſprit; & ils pourroient marcher ſur les traces de ces anciens Aſiatiques, qui ont fait tant d'honneur à la littérature & aux ſciences. Mais, la conſtitution du gouvernement ne leur donne aucune émulation, & ils ſont plongés dans une profonde ignorance. Ils ſont d'ailleurs naturellement lâches; & de toutes les troupes du Grand-Seigneur, celles d'Aſie ſont les plus mauvaiſes.

Comme la liberté de conſcience eſt permiſe dans les États du Grand-Seigneur, chacun y profeſſe ſa religion ſans contrainte, en payant au Bacha un tribut, dont les François ſont exempts. Outre les Chrétiens & les Turcs, il y a auſſi beaucoup de Juifs dans la Natolie. Ils s'habillent tous, ainſi que les Chrétiens & les étrangers, à la manière des Turcs, excepté la coëffure qui eſt différente. Les femmes Grecques s'y mettent d'une façon fort propre & fort galante.

VIII. On diviſe aujourd'hui l'Aſie mineure en quatre parties principales, par rapport aux quatre gouvernemens, ou Béglierbéglics, que les Turcs y ont établis; ſçavoir, 1.° La Natolie propre, qui comprend la Bithynie, la Lydie, la Phrygie, la Paphlagonie, la Myſie, la Carie, l'Ionie & l'Éolide, avec une partie de la Galatie. Cette partie s'étend au couchant vers les côtes de l'Archipel ou mer Égée. 2.° L'Amaſie, qui s'étend vers le Pont-Euxin au nord, & qui comprend l'autre partie de la Galatie, le Pont & la Cappadoce. 3.° La Caramanie, ſituée au midi vers la Méditerranée, renferme la Cilicie, la Pamphylie & la Lycaonie. 4.° L'Aladuli, qui eſt au levant vers l'Éuphrate. C'étoit autrefois l'Arménie mineure. Nous y ajoûterons une cinquième partie, qui çomprend les Iſles.

Guillaume de l'Iſle, dans ſa Carte de la Turquie d'Aſie de l'an 1701, a ſuivi la diviſion de l'Aſie mineure, ſelon les quatre principales parties, que nous venous de nommer. M. d'Anvillle, dans ſon excellente Carte de la Turquie d'Aſie de l'an 1751, ne la partage qu'en trois principales parties, qui ſont 1.° L'Anatolie propre, qu'il appelle Anadoli. 2.° La Caramanie, qu'il nomme Karaman. 3.° Le Roum, dans lequel il comprend l'Amaſie & l'Aladuli.

Digitized by Google

ASIE PROPREMENT DITE [L'], *Asia propriè dicta.* (*a*) C'étoit une partie de l'Asie mineure, à laquelle le nom d'Asie fut d'abord spécialement attribué. Elle eut ensuite l'honneur de le donner à toute l'Asie.

Les Auteurs modernes, qui font mention de l'Asie propre, ou proprement dite, ne paroissent pas s'accorder sur l'étendue qu'ils donnent à cette contrée. Voici celle que lui donne Ptolémée, & à laquelle nous croyons devoir nous en tenir.

L'Asie proprement dite, selon ce Géographe, étoit bornée au septentrion par la Bithynie; au couchant par la mer de la Propontide & de l'Hellespont, par la mer Égée, la mer Icarie & la mer Myrtoé; au midi par la mer de Rhodes; & à l'orient par la Lycie, la Pamphylie & la Galatie. Ptolémée lui adjuge ces provinces, la Mysie, l'Hellespont, la Propontide, la grande & la petite Phrygie, l'Éolide, l'Ionie, les pais situés sur les bords de la mer Icarie, la Carie le long de la mer Myrtoé, & la Doride.

Les montagnes les plus connues de l'Asie proprement dite, étoient le mont Ida, le mont Ciméon, le mont Temnus, le mont Didyme, le mont Sipylus, le mont Tmolus, le mont Mimas, le mont Misétis, le mont Mycale, le mont Cadmus, & le mont Phœnix.

Comme chacune des provinces, contenues dans l'Asie proprement dite, a son article particulier, il n'est pas nécessaire de nous étendre ici davantage. Mais, nous observerons, avant que de quitter cet article, qu'il est à propros de bien faire attention à cette division de l'Asie proprement dite, pour entendre certains endroits des anciens Auteurs. Il n'est pas rare que l'on connfonde l'Asie proprement dite avec l'Asie mineure, ou avec l'Asie en général. C'est une chose qu'il faut avoir soin d'éviter.

Pline est tombé dans cette erreur. En effet, Agrippa, selon lui, avoit divisé l'Asie proprement dite, en deux parties, dont l'une avoit pour bornes à l'orient la Phrygie & la Lycaonie, à l'occident la mer Égée, au midi la mer d'Égypte, & au septentrion la Paphlagonie. La longueur de cette partie étoit de quatre cens soixante-dix mille pas, & sa largeur de trois cens vingt mille. L'autre partie étoit bornée à l'orient par l'Arménie mineure; au couchant par la Phrygie, la Lycaonie & la Pamphylie; au septentrion par le royaume de Pont; & au midi par la mer de Pamphylie. Elle avoit cinq cens soixante-quinze mille pas de longueur, & trois cens vingt-cinq mille de largeur.

Cette division ne peut convenir qu'à l'Asie mineure, qui s'étendoit jusqu'à l'Arménie mineure. Elle ne conviendra jamais à l'Asie proprement dite.

ASIE PROCONSULAIRE [L'],

(*a*) Ptolem. L. V. c. 2. Plin. L. V. c. 27.

Digitized by Google

Asia Proconsularis. (*a*) Antiochus le Grand ayant été vaincu par les Romains à la bataille de Magnésie, fut dépouillé des États, qu'il possédoit en de-çà du mont Taurus. Les Romains cédérent à Eumène, roi de Pergame, leur allié, la Lydie, & plusieurs autres païs. Attale Philométor, l'un de ses successeurs, laissa par testament au peuple Romain ses États, qui, trois ans après sa mort, furent réduits en province. Cette province est connue dans l'Histoire, sous le nom d'Asie Proconsulaire. Elle étoit gouvernée par un Proconsul, au tems de la République, & même depuis, Auguste l'ayant cédée au Sénat dans le partage qu'il fit des provinces. L'Asie Proconsulaire étoit d'une grande étendue. Elle comprenoit la Lydie, la grande Phrygie, la Mysie, l'Éolide, l'Ionie, les Isles adjacentes & la Carie.

Cette province Proconsulaire ne paroît pas différer de l'Asie proprement dite. Aussi y en a-t-il qui n'en font qu'une seule & même province.

Les empereurs d'Orient divisérent l'Asie Proconsulaire en première & en seconde.

L'Asie Proconsulaire première avoit la ville d'Éphése pour métropole. Elle contenoit environ quarante-cinq villes épiscopales, la plûpart aujourd'hui ruinées.

Smyrne, que les Turcs nomment Ismir, étoit la métropole de l'Asie Proconsulaire seconde; & c'est encore aujourd'hui une des plus grandes, des plus riches, & des plus importantes villes du païs.

ASIE MAJEURE [L'], *Asia major.* (*b*) Cette partie de l'Asie comprenoit tous les païs, qui étoient au de-là de l'Asie mineure, soit au nord, soit à l'orient, ou au midi. On voit par-là que l'Asie majeure étoit d'une étendue immense. Elle avoit, du côté du midi, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Babylonie, la Chaldée, l'Osroene, la Palmyrène, l'Adiabène, la Sitacène, la Susiane, la Cambadène, la Massabatène, la Perse, la Carmanie, la Gédrosie; du côté de l'orient, les Indes & tous les païs qui y sont renfermés, l'Arachosie, l'Arie, le Paropamise, la Bactriane, l'Hyrcanie, la Parthie, la Margiane, la Sogdiane; du côté du nord, les païs des Messagétes, l'Albanie, la Sarmatie & la Scythie Asiatiques, la Colchide, l'Ibérie, & quantité d'autres païs. L'Arménie majeure & la Médie, aussi bien que quelques autres provinces, étoient vers le centre. Il faut ajoûter, à l'énumération qu'on vient de faire, une multitude innombrable d'isles.

Presque toutes ces provinces étoient partagées par des montagnes; & quelques-unes avoient en outre de vastes déserts, tels que ceux de l'Arabie, de la Carmanie, de la Gédrosie & autres.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 117.

(*b*) Ptolem. L. V. *passim.* Carte pour l'expédit. d'Alex. par M. d'Anvill.

Digitized by Google

Il y avoit auſſi des fleuves en grande quantité. Voici les plus remarquables, le Cyrus, l'Araxe, le Tigre, l'Euphrate, le Marde, le Choaſpe, l'Araxe, le Zidéris, l'Ochus, l'Oxus, l'Arius, l'Élymandre, le Cophes, l'Indus, &c.

De toutes les provinces de l'Aſie majeure, il y en a peu, qui n'aient pas un article particulier. Nous y renvoyons le Lecteur.

ASIE SUPÉRIEURE [L'], ET L'ASIE INFÉRIEURE, *Aſia ſuperior & Aſia inferior.* (*a*) On trouve cette diſtinction de l'Aſie dans Hérodote. Il paroît par la manière dont il parle de l'Aſie ſupérieure, qu'elle répondoit à peu près à l'Aſie majeure. Nous diſons *à peu près*, parce qu'Hérodote étend ſon Aſie ſupérieure dans l'Aſie mineure, juſqu'au fleuve Halys, qu'il marque pour ſes bornes. L'Aſie inférieure ne devoit comprendre, en conſéquence, que le reſte des païs de l'Aſie mineure, depuis l'Halys, juſqu'à la mer Égée.

ASIE, *Aſia*, (*b*) nom d'une nymphe, qu'on a fait fille de l'Océan & de Téthys. Elle fut mariée à Japet, dont elle eut quatre fils, Heſpérus, Atlas, Épiméthée & Prométhée. Cette nymphe donna ſon nom à l'une des quatre parties du monde.

ASIEL, *Aſiel*, Ἀσιήλ, (*c*) étoit pere de Saraïa, dont il eſt parlé au premier livre des Paralipomènes.

ASIÈS, *Aſies*, autrement Aſius, roi des Lydiens. *Voyez* Aſius.

ASILO, *Aſilo*, (*d*) ſorte de groſſes mouches. Les Romains, ſelon Virgile, leur donnoient le nom d'Aſilo; & les Grecs celui d'Oeſtron, qui vient de οἶστρος. Au reſte, οἶστρος veut dire proprement *tabanus*, un taon.

On trouvoit quantité de ces mouches dans les bois, qui bordoient le fleuve Silare, & autour du mont Alburne. La piquure en étoit dangereuſe, & le bourdonnement terrible. Les troupeaux, qui en étoient effrayés, ſe diſperſoient & s'enfuyoient au travers des forêts. L'air, les bois, & les rives du Tanagre, deſſéché dans ſon lit, retentiſſoient de leurs mugiſſemens. Tel eſt le portrait qu'en fait Virgile.

ASIMA, *ou* ASIMAH, (*e*) *Aſima*, *Aſimah*, fameuſe divinité, que ceux d'Émath, tranſportés à Samarie, inventérent & adorérent. Les Rabbins diſent, les uns qu'Aſima avoit la figure d'un ſinge, les autres celle d'un agneau, les autres celle d'un bouc ou d'un ſatyre. Mais, il n'y a rien de certain là-deſſus. Ceux, qui l'ont entendu d'un ſinge, ſemblent avoir eu égard au ſon du mot *ſima*, qui a quelque rapport au Grec *ſimia*; mais, les Hébreux ont un autre terme pour ſignifier un ſinge. Au reſte, & le ſinge & le bouc étoient des divinités adorées dans

(*a*) Herod. L. I. c. 72, 95, 177.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 23.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 35.
(*d*) Virg. Georg. L. III. v. 146. *& ſeq.*
(*e*) Reg. L. IV. c. 17. v. 30. Myth. par M. L'Abb. Ban. Tom. III. pag. 2, 101.

Digitized by Google

l'Égypte, & ailleurs dans l'Orient.

Quelques Rabbins ſe ſont imaginés que le fameux Mardochée, oncle d'Eſther, étoit l'auteur du Pentateuque Samaritain ; qu'il le donna aux Perſes du royaume d'Aſſuérus ; que les Perſes ayant reçu cet ouvrage dans leur bibliothéque, en effacérent le nom de Dieu, *Élohim*, qui ſe lit au commencement de la Généſe, & y ſubſtituérent le nom d'Aſima, leur fauſſe divinité. Cette accuſation eſt certainement fauſſe, au témoignage de Dom Calmet, qui aſſure avoir vu des exemplaires manuſcrits authentiques, & des imprimés du Pentateuque Samaritain, où le nom d'*Élohim* ſe lit de même que dans les exemplaires Hébreux des Juifs.

Un Critique, perſuadé que les anciens Perſes adoroient le feu, s'eſt imaginé qu'Aſima ſignifioit cet élément, que les Samaritains avoient auſſi adoré dans leur païs. Au lieu d'Aſima, il voudroit lire *Aſchita*, qu'il explique du feu du ciel, ou *Eſchioma*, le feu journalier. Mais, ſi on veut trouver le feu dans Aſima, il eſt plus naturel de dire *Eſch-Schamaï*, le feu du ciel.

Ces peuples, comme on l'a déjà remarqué, étoient venus d'Émath, ou d'Émèſe, ville de Syrie ſur l'Oronte, où l'on dit qu'on adoroit le ſoleil, ſous le nom d'*Elah-Gabalah*, d'où avoit été tiré celui de l'empereur Héliogabale. Ce dieu Élagabal étoit repréſenté ſous la figure d'une grande pierre ronde par le bas, & qui, s'élevant en pointe inſenſiblement, ſe terminoit en figure conique, ou piramidale. Le culte de ce faux dieu devint célebre à Rome, depuis le regne d'Héliogabale, qui lui fit bâtir un temple ſuperbe. On voyoit autour de ce temple pluſieurs autels, ſur leſquels on immoloit tous les matins des hécatombes de taureaux & une multitude de moutons. On jettoit ſur les autels beaucoup d'aromates & quantité d'excellent vin. Des chœurs de muſiciens & de joueurs d'inſtrumens étoient placés autour de l'autel. Des femmes Phéniciennes danſoient en cercle, jouant des cymbales & des tympanons, en préſence du Sénat & des chevaliers Romains. Tel étoit le culte, qu'Éliogabale faiſoit rendre à ſon dieu, venu d'Émèſe.

Pour revenir au nom d'Aſima, on peut fort bien l'entendre du feu du ciel, ou du ſoleil, ainſi que nous l'avons dit, ou le tirer du Perſan *Aſuman*. C'eſt le nom d'un Ange, ou Génie, qui, ſelon la ſuperſtition des anciens Mages de Perſe, préſide à tout ce qui arrive le 27.e jour de chaque mois ſolaire de l'année Perſanne, auquel on a donné, pour ce ſujet, le nom de ce Génie. Les Mages croyent qu'Aſuman eſt l'ange de mort, qui ſépare les ames des corps Les Perſes appellent auſſi le ciel Aſuman & Suman, qui approche aſſez de l'Hébreu *Schamaïm*.

ASINA, *Aſina*, (*a*) ſurnom

(*a*) Horat. L. I. Epiſt. 13. v. 8.

Digitized by Google

que portoit le pere de Vinnius Asella, auquel Horace adresse la treizième épître du premier Livre.

ASINAIRES, *Asinaria*, fêtes des Syracusains. *Voyez* Asinarie.

ASINARE, *Asinarus*, (*a*) Ἀσίναρος, fleuve de Sicile, qui se jettoit dans la mer à l'orient de cette isle, au-dessus du fleuve Élorus.

Les Athéniens, sous la conduite de Nicias, faisant la guerre à ceux de Syracuse, essuyérent un fort grand échec, auprès du fleuve Asinare. Lorsqu'ils marchoient vers ce fleuve, ils avoient toujours à dos les ennemis, qui les accabloient de traits. Quand ils furent sur le bord du fleuve, les Syracusains les ayant joints, en précipitérent la plus grande partie dans le courant; les autres s'y étoient déjà jettés par l'impatience de se désaltérer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde, pendant qu'ils buvoient. On y fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le général.

Après que les Syracusains eurent mis ensemble tous les prisonniers, qu'ils purent ramasser, ils décorérent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres, qui fussent sur les bords du fleuve, dont ils firent comme des trophées; & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrérent comme en triomphe dans la ville, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre, que les Grecs eussent jamais eue contre les Grecs, & remporté, par leur force & par leur valeur, une victoire très-signalée & très-complette.

Dès qu'ils furent entrés, on convoqua une assemblée de tous les Syracusains & de leurs alliés. Là l'orateur Euryclès proposa ce décret: » Premièrement que le » jour que Nicias avoit été fait » prisonnier, seroit une fête so- » lemnelle, où l'on ne feroit au- » cune œuvre de ses mains, & » que l'on passeroit à faire des » sacrifices; que la fête seroit » appellée Asinarie, du nom du » fleuve sur le bord duquel ce » grand bonheur leur étoit arri- » vé, le vingt-sixième jour du » mois appellé Carnéen, que les » Athéniens appellent Métagit- » nion; quant aux prisonniers, » que les valets & tous les alliés » seroient vendus publiquement, » & que tous les Athéniens de » condition libre & tous les Sici- » liens, qui avoient embrassé leur » parti, seroient mis en prison » dans les carrières, excepté les » deux généraux, que l'on feroit » mourir sans différer. « Les Syracusains reçurent ce décret avec applaudissement.

ASINARIE [la Fête], *Festum Asinarium*, Ἑορτὴ Ἀσιναρία. Il est parlé de cette Fête à l'article précédent. *Voyez* cet article.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 541, Thucyd. pag. 554.

Digitized by Google

ASINE, *Asine*, Ἄσινη, (*a*) ville du Péloponnèse, située dans la Laconie, selon Xénophon. On doute cependant qu'il y ait eu autrefois une ville de ce nom dans le territoire des Lacédémoniens. Mais, comme il y en a eu une ainsi nommée dans l'Argolide, & une autre dans la Messénie, il est vraisemblable que Xénophon a voulu parler de l'une ou de l'autre, ou plutôt de la dernière, qu'il a attribuée à la Laconie, parce que les Lacédémoniens, dans le tems où il en parle, en étoient en effet les maîtres. *Voyez* les articles suivans.

ASINE, *Asine*, Ἄσινη, (*b*) ville maritime du Péloponnèse, située dans l'Argolide. Du tems de Pausanias, elle étoit de la dépendance d'Argos; mais, ce n'étoit plus alors qu'un monceau de pierres, que l'on voyoit sur le bord de la mer; & voici ce qui en causa la destruction.

Les Lacédémoniens, sous la conduite de leur roi Nicandre, fils de Carillus, petit-fils de Polydecte, entrérent à main armée dans les états d'Argos. Les Asinéens, profitant de l'occasion se joignirent à eux, & tous ensemble ravagérent les terres des Argiens. Après cette expédition, les Lacédémoniens s'en retournérent chez eux; mais, les Argiens eurent leur tour. Car, se mettant aussi-tôt en campagne sous le commandement d'Ératus, leur roi, ils vinrent assiéger Asine. Les habitans se défendirent quelque tems, tuérent même de dessus leurs murailles un grand nombre d'Argiens & entr'autres Lysistrate l'un des plus distingués par sa valeur. Mais enfin, voyant l'ennemi maître des murs, ils s'embarquérent secrétement, avec leurs femmes & leurs enfans, & abandonnérent leur ville & leurs terres au vainqueur. Les Argiens rasérent la ville, & réunirent les terres au domaine d'Argos. Seulement, ils épargnérent le temple d'Apollon Pythaéus, auprès duquel ils enterrérent Lysistrate. *Voyez* Asinéens.

ASINE, *Asine*, Ἄσινη, (*c*) autre ville maritime du Péloponnèse, située dans la Messénie. *Voyez* Asinéens.

On prétend qu'il y a eu une ville du nom d'Asine dans l'isle de Chypre, & une autre de même nom dans la Cilicie. On veut aussi qu'il y ait eu une isle de ce nom dans la Méditerranée vers les Sporades. Le golfe Messéniaque prenoit le nom d'Asine, de celui de la ville, qui étoit assise sur ses bords.

ASINÉENS, *Asinæi*, Ἀσιναῖοι, (*d*) peuples de Gréce, qui étoient anciennement voisins des Lycorites, & habitoient aux environs du mont Parnasse. Alors, on les appelloit Dryopes; nom qu'ils gardérent quelque tems, depuis leur retour dans le Péloponnèse, &

(*a*) Xenoph. pag. 618.

(*b*) Paus. pag. 154, 170, 281, 282. Strab. pag. 369, 373.

(*c*) Strab. pag. 359. Plin. L. IV. c. 5, 12.

(*d*) Paus. pag. 230, 242, 268, 281, 282. Strab. pag. 259, 260.

Digitized by Google

qui étoit celui de leur chef, lorſqu'ils furent tranſplantés hors de leur païs. Après trois générations, ſous le regne de Phylas, vaincus dans un combat par Hercule, ils furent menés captifs à Delphes & préſentés à Apollon; mais enſuite, Hercule, par ordre du dieu même, les conduiſit dans le Péloponnèſe, où ils occupérent Aſine près d'Hermioné. Quelque tems après, chaſſés par les Argiens, ils habitérent dans la Meſſénie, un canton, qui leur fut donné par les Lacédémoniens. Enfin, les Meſſéniens revenus au Péloponnèſe les y laiſſérent ſans les inquiéter en aucune façon.

Les Aſinéens convenoient qu'ils furent défaits par Hercule, & que leur ancienne ville du mont Parnaſſe fut priſe; mais, ils nioient qu'ils euſſent été traînés captifs aux pieds d'Apollon. Ils ſoûtenoient au contraire que, voyant Hercule maître de leurs remparts, ils ſe retirérent au haut du mont Parnaſſe; & qu'enſuite ayant paſſé par mer au Péloponnèſe, ils s'étoient jettés entre les bras d'Euryſthée, qui, par haine pour Hercule, les reçut avec bonté, & leur donna Aſine dans les états d'Argos. Ce ſont, dit Pauſanias, les ſeuls des Dryopes, qui, aujourd'hui, ſe faſſent honneur de leur origine, en cela bien différens des habitans de Styre dans l'Eubée; car ceux-ci, ajoûte Pauſanias, quoique Dryopes & du nombre de ceux qui, parce qu'ils avoient leurs habitations hors des murs, ne combattirent point, ne veulent pas qu'on les appelle de ce nom. C'eſt ainſi que ceux de Delphes rougiſſoient de paſſer pour Phocéens.

Les Aſinéens, au contraire, ſe ſouvenoient avec plaiſir qu'ils étoient Dryopes; & ce qui en eſt une preuve bien convaincante, c'eſt que leurs temples les plus ſaints étoient faits comme ceux, qu'ils avoient autrefois au mont Parnaſſe; entr'autres deux, dont l'un étoit dédié à Apollon, l'autre à Dryops, avec une ſtatue fort ancienne. Tous les ans, ils faiſoient la fête de Dryops, & croyoient qu'il étoit fils d'Apollon. La ville qu'ils habitoient du tems de Pauſanias, étoit ſur le bord de la mer, comme étoit autrefois Aſine dans l'Argolide. Elle n'étoit qu'à quarante ſtades de Colonis. D'Aſine en Meſſénie juſqu'à Acrite, il y avoit une pareille diſtance. Acrite étoit une eſpèce de promontoire, qui avançoit dans la mer, vis-à-vis duquel étoit une iſle déſerte. Auprès de ce promontoire, les Aſinéens avoient le port Phœnique, & les iſles Œnuſſes, qui n'en étoient pas éloignées.

ASININE, *Aſinines*, (*a*) nom d'un certain Perſan, du tems de Darius. Il fut envoyé par ce Prince en apparence vers Atyziès, Satrape de Phrygie; mais, dans le fond, il avoit des ordres ſecrets de voir par occaſion Alexandre Lynceſte, & de lui promettre le royaume de Macédoine, & outre

(*a*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11.

cela

Digitized by Google

cela mille talens d'or, s'il vouloit faire ce que l'on avoit réſolu. C'étoit d'aſſaſſiner le roi Alexandre le Grand.

ASINIUS DENTON, *Aſinius Dento*, (*a*) officier Romain, dont parle Cicéron dans une de ſes lettres à Atticus. Il étoit premier capitaine d'une cohorte, & iſſu d'une famille diſtinguée. Il perdit la vie dans une action, qui ſe donna en Syrie.

ASINIUS [HÉRIUS], *Herius Aſinius*, (*b*) étoit l'un des principaux commandans des alliés, à une journée, où Sylla fit un grand carnage des Marſes, l'an de Rome 662, & avant J. C. 90. La victoire, que remporta Sylla en cette occaſion, avoit été commencée par Marius. Hérius Aſinius périt dans le combat. On croit qu'il étoit grand-pere d'Aſinius Pollion, dont il eſt parlé dans l'article ſuivant.

ASINIUS [C. ASINIUS POLLION], *C. Aſinius Pollio*, (*c*) vraiſemblablement petit-fils de Hérius Aſinius, s'eſt rendu célebre autant par la variété de ſes connoiſſances, que par ſes exploits militaires.

Attaché d'abord au parti de Céſar, il l'accompagna dans pluſieurs de ſes expéditions. Ce Prince, un jour qu'il étoit près de paſſer le Rubicon, s'étant arrêté, dit, en ſe tournant vers C. Aſinius Pollion & ſes autres amis: » Nous pouvons encore revenir » ſur nos pas. Mais, ſi nous paſ» ſons ce ponceau, il faudra pouſ» ſer l'entrepriſe juſqu'au bout » par la force des armes. « C. Aſinius Pollion donna ſur tout des preuves de ſa valeur à la bataille de Pharſale, où il combattit courageuſement pour celui, dont il avoit embraſſé les intérêts.

A la mort de Céſar, vers l'an 44 avant J. C. il étoit proconſul de l'Eſpagne ultérieure. La diſtance des lieux l'empêcha de prendre part à ce qui ſe paſſa en cette occaſion. Tout ſe décida ſans lui; & pour ne pas ſe perdre inutilement, quoiqu'anciennement attaché au parti de Céſar, il ſe crut obligé de ſuivre les drapeaux de Marc-Antoine.

L'année ſuivante, il eut la ſatisfaction de ſe voir déſigné Conſul; mais, cette ſatisfaction fut troublée par la peine qu'il dut avoir de la proſcription de L. Quintius ſon beau-pere. Son conſulat ne tomba pas l'année qui ſuivit. Il ne fut revêtu de cette dignité, que l'an 40 avant J. C., & il eut pour collégue Cn. Do-

(*a*) Cicer. ad. Attic. L. V. Epiſt. 20.
(*b*) Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 513.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. X. Epiſt. 31, 32, 33. Plut. Tom. I. pag. 657, 919. Suid. Tom. I. pag. 456. Horat. L. II. Ode. I. v. 9. *& ſeq*, L. I. Satyr. X. v. 42, 43. Virg. Eclog. III. v. 86. *& ſeq*. Plin. Sub finem Lib. I. L. VII. c. 30. L. XXXV. c. 2. L. XXXVI. c. 5. Tacit. Annal. L. I. c. 12. L. III. c. 75. L. IV. c. 34. L. XI. c. 6, 7. Vell. Paterc. L. II. *Paſſim*. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 173. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 513. Tom. VII. pag. 364, 492. Tom. VIII. pag. 128, 197, 291. *& ſuiv.* Crév. Hiſt. des Emp. T. I. pag. 208. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 38, 40.

Digitized by Google

mitius Calvinus, qui avoit déjà été consul une fois. On remarque ici que le changement arrivé dans le gouvernement se manifestoit de plus en plus, en ce que nos deux Consuls n'eurent presque aucune part aux affaires publiques. Décorés d'un titre autrefois si grand, ils ne parurent tout au plus qu'en second dans tous les événemens de leur magistrature. Ils furent même obligés par les Triumvirs, après avoir joui de cette vaine décoration pendant un tems, de céder la place à d'autres, à qui l'on vouloit procurer une pareille illustration. Leurs successeurs furent L. Cornélius Balbus, & P. Canidius Crassus, amis, l'un d'Octavien, l'autre d'Antoine. Ce qui me paroît de plus digne d'attention dans le consulat de C. Asinius Pollion, c'est la part qu'il prit au traité de paix, qui fut conclu cette année entre Octavien & Antoine. C. Asinius Pollion stipula pour le dernier, & Mécène pour l'autre. Il y eut encore un ami commun & sur-arbitre; c'étoit Cocceius.

C. Asinius Pollion, au sortir du consulat, fut envoyé par Antoine faire la guerre aux Parthiniens, peuples d'Illyrie, qui avoient témoigné beaucoup d'attachement pour Brutus. Il prit la ville de Salones, & fit d'autres exploits, qui lui méritérent le triomphe. Depuis ce tems-là, il ne s'intéressa plus en aucune façon aux affaires d'Antoine. Trop fier pour faire sa cour à Cléopâtre, & trop grave pour se prêter à ses folâtres amusemens, il demeura toujours en Italie. Et lors de la querelle, qui éclata entre Antoine & Octavien, l'an 32 avant J. C., il ne se crut pas obligé de prendre parti pour le premier; mais, il jugea aussi qu'il lui seroit indécent de porter les armes contre un ancien ami & bienfaiteur. Il demeura neutre; & lorsqu'Octavien lui proposa de l'accompagner à la guerre, il le refusa. *J'ai plus fait pour Antoine*, dit-il, *que je n'ai reçu de lui; mais, ses bienfaits à mon égard sont plus connus. J'attendrai l'événement, & je serai la proie du vainqueur.* Il paroît néanmoins qu'Octavien, devenu maître de l'empire par la défaite d'Antoine, accorda ses bonnes graces à C. Asinius Pollion. Tacite & Sénéque témoignent qu'il eut beaucoup de part dans la familiarité de ce Prince.

Quelque gloire que C. Asinius Pollion se soit acquise par les armes, son amour pour les Lettres lui en a encore acquis davantage. La variété des talens de l'esprit, qu'il réunissoit tous en un dégré éminent, lui assure, bien plus solidement que tous ses exploits militaires, un rang honorable entre les Hommes illustres. Orateur, poëte, historien, il réussissoit dans tous les genres. Il protégea dans les autres le goût pour les arts, qu'il cultivoit lui-même avec succès. Virgile, maintenu dans la possession du champ paternel, & produit par lui auprès d'Octavien, en est la preuve. C. Asinius Pollion avoit de grandes vues; & il a la gloire d'avoir le premier

Digitized by Google

consacré aux Lettres une bibliothéque publique. Il y plaça les statues des plus doctes Personnages de l'antiquité. Varron fut le seul des vivans à qui il fit cet honneur.

Il avoit écrit une histoire en dix-sept Livres, au rapport de Suidas. Il avoit aussi laissé des oraisons & des tragédies, selon Horace. Celui-ci parle plus d'une fois de C. Asinius Pollion.

Paulùm severæ musa tragœdiæ
Desit theatris; mox, ubi publicas
Res ordinâris, grande munus
Cecropio repetes cothurno,
Insigne mœstis præsidium reis,
Et consulenti, Pollio, curiæ;
Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho.

Virgile en fait aussi mention avec éloge :

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, musam.
Pierides, vitulam Lectori pascite vestro.
Pollio & ipse facit nova carmina. Pascite taurum,
Jam cornu petat, & pedibus qui spargat arenam.
Qui te, Pollio, amat, veniat quò te quoque gaudet.
Mella fluant illi; ferat & rubus asper amomum.

C. Asinius Pollion se distingua par la constance de son amitié pour l'historien Timagène. Il est vrai qu'ils se brouillérent pendant quelque tems; mais, Auguste lui-même voulut bien être le médiateur de la paix, & les réconcilier.

Après un trait d'emportement contre ce Prince, Timagène se retira chez son ami. Auguste ne fit pas un crime à C. Asinius Pollion d'avoir retiré chez lui son ennemi. Il se contenta de lui dire qu'il nourrissoit un serpent. *Mais, jouissez, mon cher Pollion*, ajoûta-t-il, en refusant d'écouter ses excuses, *jouissez du plaisir d'avoir chez vous un pareil ami.* C. Asinius Pollion n'étoit pas cependant assez mauvais courtisan pour ne pas offrir à l'Empereur de renvoyer Timagène, quelqu'amitié qu'il témoignât pour lui. *Si vous l'ordonnez, César*, dit-il à Auguste, *je lui défendrai ma maison.* Ce Prince lui représenta qu'il ne lui convenoit pas de faire un semblable commandement, après les avoir reconciliés, dans le tems qu'ils étoient ennemis.

Le même Prince ayant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers fescennins : *Je me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'est pas sûr d'écrire contre un homme, qui peut nous proscrire.*

C. Asinius Pollion étoit le même dans toutes les parties de sa conduite. Auguste ayant sçu qu'il avoit donné un grand repas, dans le tems que la mort du jeune Caius César étoit toute récente, lui écrivit pour s'en plaindre en ami. » Vous sçavez, lui disoit-il, » quelle part vous avez dans mon » amitié, & je m'étonne que vous » en preniez si peu à mon afflic-

Digitized by Google

» tion. « C. Asinius Pollion lui répondit : » J'ai soupé en compa-
» gnie, le jour même que je
» perdis mon fils Hérius. Qui
» sera en droit d'exiger une plus
» grande douleur d'un ami, que
» d'un pere ? «

Ce fait allégué étoit vrai. Ame forte & vigoureuse, il luttoit contre les disgraces du sort. Quatre jours après la mort de son fils, il prononça une déclamation, selon l'usage qu'il pratiquoit. On remarqua qu'il animoit encore, plus que de coûtume, & son geste & le ton de sa voix. On sentoit l'effort qu'il faisoit sur lui-même, pour vaincre un sentiment qui le pénétroit, mais dont il se rendoit maître. Cette fermeté de courage est assurément louable. La dureté & la hauteur, qu'il poussoit dans certaines occasions jusqu'à l'excès, avoient besoin d'être compensées par les talens, qu'il possédoit d'ailleurs.

On convient que quoique C. Asinius Pollion se soit distingué dans tous les genres de littérature, c'est cependant, comme orateur, qu'il a sur tout brillé, & il a été mis au nombre des excellens modeles, qu'a fourni le bon siécle de l'éloquence Latine. Il s'y exerçoit avec beaucoup de soin. Il déclamoit souvent ; & il fut même le premier, qui institua l'usage des déclamations publiques prononcées devant un auditoire. Il y gardoit néanmoins la décence de son rang ; & laissant aux Rhéteurs de profession le faste d'attirer à leurs déclamations un concours nombreux de toutes sortes de personnes, il se contentoit d'inviter aux siennes un petit nombre d'amis.

Sénéque le pere l'accuse de jalousie contre la gloire de Cicéron, & d'un penchant malin à le décrier. Cependant, C. Asinius Pollion lui rendoit justice dans ses histoires, dont Sénéque lui-même nous a conservé un fragment, très-honorable à la mémoire de ce grand homme. Il est vrai qu'il ne souffroit pas volontiers que, pour élever Cicéron, on déprimât les autres orateurs ; & en cela, il n'avoit pas tort. Un certain Sextilius Héna, récitant dans la maison de Messala un poëme de sa composition sur la mort de Cicéron, commença par ce vers :

Deflendus Cicero est, Latiæque silentia linguæ.

c'est-à-dire, je vais déplorer la mort de Cicéron, & le silence où s'est vu réduite l'éloquence Latine. C. Asinius Pollion, qui étoit présent, se leva brusquement, & adressant la parole à Messala, non moins célebre orateur que lui : *Vous êtes le maître*, lui dit-il, *de faire dans votre maison, ce qui vous plaît. Mais, pour moi, je n'entendrai pas un homme auprès de qui je passe pour muet.* Et tout de suite il s'en alla.

On a remarqué que jamais C. Asinius Pollion ne travailla après la dixième heure du jour. Ce terme venu, nulle étude, nulle affaire ne le retenoit. Il ne lisoit pas même les lettres, qu'on lui apportoit alors, de peur d'y trouver la matière de quelque contention d'esprit. Les deux heures, qui lui

Digitized by Google

reſtoient juſqu'au coucher du ſoleil, & celles qui commençoient la nuit, avoient leur deſtination fixe & invariable ; & elles étoient employées à le délaſſer de la fatigue du jour. Il laiſſa un fils illuſtre, C. Aſinius Gallus, qui, par ſon éloquence & par l'éclat dans lequel il vécut, ſoutint la gloire de ſon pere, & en conſerva auſſi la fierté.

C. Aſinius Pollion mourut à ſa maiſon de campagne de Tuſcule, âgé de quatre-vingts ans, l'an de Rome 755, & de J. C. 4. Il nous reſte de lui quelques lettres à Cicéron, qu'on trouve au dixième Livre des lettres de ce dernier à ſes amis.

ASINIUS [C. Asinius Gallus], *C. Aſinius Gallus*, (*a*) fils de C. Aſinius Pollion, fut élevé au conſulat avec C. Marcius Cenſorinus, l'an de Rome 744, & avant J. C. 8. Environ ſix ans après; c'eſt-à-dire, après la mort d'Auguſte, Tibère, par une modeſtie feinte & diſſimulée, refuſoit de ſe charger du gouvernement de l'empire. Pendant que les Sénateurs lui faiſoient les dernières inſtances, il lui échappa de dire que comme d'un côté il ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour ſe charger de l'empire entier, d'un autre il tâcheroit de bien gouverner la portion, qu'on lui avoit confiée. » Seigneur, lui dit alors » C. Aſinius Gallus, dites-nous » de grace quelle eſt la partie, » dont vous voulez bien vous » charger? « Tibère, ſurpris d'une queſtion à laquelle il ne s'attendoit pas, demeura quelque tems dans le ſilence. S'étant remis, il répondit qu'il croiroit pécher contre les régles de la bienſéance, s'il choiſiſſoit ſa part, en rejettant toutes les autres, d'un fardeau, dont il aimeroit beaucoup mieux qu'on le délivrât entièrement. » Si je vous ai fait cette deman- » de, reprit C. Aſinius Gallus, » qui avoit lu ſur ſon viſage les » marques de ſon dépit, ce n'a pas » été pour ſéparer des choſes, » qu'on ne peut déſunir, mais » pour vous faire avouer à vous- » même que comme la Républi- » que n'a qu'un corps, auſſi n'a- » t-elle beſoin que d'une ame » pour la conduire. «

Il s'étendit enſuite ſur les louanges d'Auguſte, & rappella à Tibère lui-même le ſouvenir de ſes victoires & de la ſageſſe avec laquelle il s'étoit conduit en tems de paix, pendant un ſi grand nombre d'années. Mais, par ſes précautions flatteuſes, il n'appaiſa pas le courroux de l'Empereur, à qui il étoit odieux depuis long-tems, parce qu'ayant épouſé Vipſania, fille d'Agrippa, & la première femme de Tibère, il ſembloit porter ſes vues plus haut, qu'il ne convenoit à un ſimple particulier, ſans parler de la fierté & de la hauteur, qu'il avoit héritées de ſon pere, C. Aſinius Pollion. Ajoûtez à cela qu'un mot d'Auguſte ne contribuoit pas peu à le

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 8, 12, 13, 23, 25. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I, 76, 77. L. II. c. 32 *& ſuiv.* L. III. c. 31. L. IV. c. 20, 30, 71. L. VI. c. pag. 154, 211, 286. *& ſuiv.*

Digitized by Google

rendre ſuſpect à Tibère ; car, dans ſes divers entretiens, faiſant paſſer en revue ceux, qui pourroient avoir quelques prétentions à l'empire, il avoit nommé, entre autres, C. Aſinius Gallus, comme un homme, qui en étoit fort avide, mais incapable,

L'année ſuivante, le Tibre, enflé par des pluies continuelles, inonda les quartiers les plus bas de la ville, & emporta, en ſe retirant, un grand nombre d'édifices, dont les ruines écraſérent la plûpart de leurs habitans. C. Aſinius Gallus fut d'avis qu'on conſultât là-deſſus les livres de la Sibylle; mais, Tibère s'y oppoſa, voulant cacher au peuple les myſtéres de la religion, auſſi bien que ceux du gouvernement.

Dans une aſſemblée tenue l'année qui ſuivit cet événement, deux Sénateurs ayant parlé fortement contre le luxe, qui s'étoit introduit à Rome, C. Aſinius Gallus fut d'un avis contraire, & ſoûtint que les richeſſes de chaque citoyen s'étoient augmentées, à meſure que l'empire avoit pris de nouveaux accroiſſemens, & que ce changement en mieux n'étoit point nouveau, puiſqu'il étoit arrivé de tout tems dans les États; que les Fabricius avoient été moins opulens que les Scipions; mais, que les uns & les autres s'étoient conformés à l'état préſent de la République, dont la pauvreté, dans les premiers ſiécles, & la magnificence dans les ſiécles ſuivans, avoient été imitées par les particuliers; que le trop & le trop peu, à l'égard des domeſtiques, de l'argenterie, des habits, & des meubles, devoit ſe régler ſur le rang & la fortune de chacun; que ſi on avoit diſtingué le revenu & le train des Sénateurs & des Chevaliers, d'avec celui des autres citoyens, ce n'étoit pas que les hommes fuſſent différens de leur nature, mais afin que ceux dont les rangs étoient plus éminens, & les travaux plus pénibles, l'emportaſſent auſſi ſur les autres par l'éclat de leur vie, & puſſent ſe procurer des divertiſſemens, qui contribuaſſent au ſoulagement de leurs eſprits, & à la ſanté de leurs corps; à moins qu'on ne voulût laiſſer aux plus illuſtres citoyens les travaux & les périls du gouvernement, & les priver des plaiſirs & des diſtinctions, qui en étoient l'adouciſſement & la récompenſe.

C. Aſinius Gallus, en repréſentant, ſous des noms honnêtes, les vices du ſiécle, qu'il étoit obligé d'avouer, attira aiſément à ſon avis des auditeurs, qui ne pouvoient les condamner, ſans ſe condamner eux-mêmes; outre que Tibère avoit ajoûté que les conjonctures préſentes n'étoient pas convenables à une réforme; & que ſi la corruption des mœurs alloit plus loin, il auroit ſoin de les corriger.

Peu après, l'Empereur ayant dit qu'il ſeroit quelque tems ſans venir au Sénat, Cn. Piſon prétendit qu'on ne devoit pas moins y traiter les affaires courantes, & que rien ne feroit plus d'honneur à la République, que le zéle & l'émulation, qui porteroient les Sénateurs & les Chevaliers à s'ac-

Digitized by Google

quitter à l'envi de leurs fonctions en l'absence du Prince. Alors, C. Asinius Gallus voyant que Pison, en parlant le premier, lui avoit enlevé l'honneur d'opiner avec liberté, prit le contre-pied, & prétendit qu'on ne pouvoit décider les affaires importantes, d'une manière éclatante & convenable à la dignité du peuple Romain, qu'en la présence & sous les yeux de César; qu'il falloit donc différer jusqu'à son retour, à régler les contestations des provinciaux, qui étoient venus en foule à Rome. L'Empereur, témoin de cette contestation, ne s'expliqua point; ce qui fit qu'elle dura plus long-tems. On prit enfin le parti d'attendre.

C. Asinius Gallus fut encore d'un autre sentiment, où il eut César lui-même pour adversaire; car, il fut d'avis qu'on choisît tout d'un coup des magistrats pour cinq ans; que les lieutenans des légions, qui n'avoient point encore passé par la Préture, fussent dès-lors nommés à cette charge; & que le Prince désignât douze candidats pour chaque année. Il n'y avoit personne qui ne vît que ce sentiment tendoit à affoiblir l'autorité du souverain. Cependant, Tibère supposant que cette nouveauté étendoit son pouvoir, répondit qu'il se feroit un scrupule de choisir un si grand nombre de sujets pour tant de tems, & par la même raison, de rejetter si loin les autres prétendans, dont on avoit bien de la peine à éviter le mécontentement, quand on ne différoit leurs espérances que d'une année.

C. Asinius Gallus étoit beau-frere d'Agrippine, mere de Néron. La ruine de cette Princesse entraîna celle de son beau-frere. L'Empereur avoit conçu contre lui une haine aussi violente qu'injuste. Il se satisfit enfin par un traitement également plein de perfidie & d'inhumanité. C. Asinius Gallus ayant été député par le Sénat vers l'Empereur, sans que nous puissions dire à quel sujet, Tibère prit précisément ce tems, pour écrire au Sénat contre lui; ensorte que, par l'aventure du monde la plus étrange, dans le même moment où C. Asinius Gallus recevoit du Prince toute sorte d'accueil à Caprées, & mangeoit à sa table, le Sénat le condamnoit à Rome, & faisoit partir un préteur pour l'arrêter & le conduire au supplice. Lorsqu'il fut instruit de l'arrêt rendu contre lui, il voulut se tuer. Tibère l'en empêcha, non par pitié, mais pour prolonger ses souffrances & sa misére. Il ordonna qu'on le remenât à la ville, & qu'il y fût gardé dans la maison de l'un des consuls en charge, jusqu'à ce que lui-même revînt à Rome. Ce terme n'arriva point, parce que Tibère ne rentra jamais dans Rome. Ainsi, la prison de C. Asinius Gallus dura plusieurs années, qu'il passa sans avoir, ni un ami, ni un domestique auprès de lui, sans parler à personne, sans voir qui que ce soit, sinon lorsqu'on le forçoit de prendre de la nourriture; & cette nourriture n'étoit capable, ni de lui faire aucun plaisir, ni de lui donner aucune force. On ne lui apportoit précisément que ce qu'il

Digitized by Google

falloit pour l'empêcher de mourir. Il ſe ſeroit eſtimé heureux d'avoir le ſort d'un certain Syriacus, qui, accuſé d'être de ſes amis, fut mis à mort pour ce ſeul crime.

Enfin, après avoir paſſé trois années dans cette triſte ſituation, il mourut l'an de Rome 784, & de J. C. 33. Tacite aſſure que ſa mort fut cauſée par la faim. Cet Auteur doute ſeulement ſi elle fut volontaire ou forcée. Il eſt aiſé de croire que la langueur, cauſée par une nourriture mauvaiſe & en petite quantité, ait conduit naturellement un vieillard au tombeau. On demanda à Tibère, s'il conſentoit qu'on lui rendit les honneurs de la ſépulture ; & il ne rougit pas de le permettre, ſe plaignant même de l'acoident, qui avoit emporté l'accuſé avant qu'on eût eu le tems de le convaincre ; comme ſi l'eſpace de trois ans n'eût pas été ſuffiſant pour inſtruire le procès d'un des plus illuſtres membres du Sénat.

On attribue quelques ouvrages à C. Aſinius Gallus, & entr'autres, un dans lequel il comparoit C. Aſinius Pollion ; ſon pere, à Cicéron, ſur lequel il lui adjugeoit la préférence. Selon Suétone, l'empereur Claude fit une réponſe à cet ouvrage. C. Aſinius Gallus étoit auſſi poëte.

ASINIUS SALONINUS, *Aſinius Saloninus*, (*a*) fils de C. Aſinius Gallus & de Vipſania, petit-fils de M. Agrippa & de C. Aſinius Pollion, & frere de Druſus. Il avoit été deſtiné pour époux à l'une des petites-filles de Tibère ; mais, il vint à mourir l'an de Rome 773, & de J. C. 22.

Quelques-uns ſont embarraſſés de ſçavoir comment cet Aſinius Saloninus étoit frere de Druſus. Le voici : Tibère avoit épouſé Vipſania, dont il avoit eu Druſus. Ce Prince l'ayant enſuite répudiée, elle ſe maria au pere d'Aſinius Saloninus, dont elle eut un grand nombre de fils, qui ſont nommés en différens endroits de Tacite. On peut appliquer cette réflexion à l'article ſuivant.

ASINIUS GALLUS, *Aſinius Gallus*, (*b*) autre fils de C. Aſinius Gallus & de Vipſania, petit-fils de M. Agrippa & de C. Aſinius Pollion, & frere de Druſus fils de Tibère. Il trama une conſpiration pour s'élever à l'empire. Nuls eſprits ne ſont plus ſujets à s'enfler de l'orgueil de leur naiſſance, que ceux qui n'ont aucun mérite. Petit, mal fait de corps, ſans eſprit, ſans aucun talent, Aſinius Gallus comptoit que tout étoit dû aux grands noms de ſa race ; & ſans avoir, ni forces, ni argent, il s'imaginoit que, dès qu'il donneroit le ſignal, les citoyens s'empreſſeroient de ſe ranger autour de lui, & de le reconnoître pour Empereur. L'affaire ayant été découverte, ſa folie le ſauva. Une entrepriſe ſi mal concertée parut l'effet d'un eſprit dérangé. On le mépriſa trop pour le punir du dernier ſupplice, & Claude ſe contenta de l'envoyer en exil.

(*a*) Tacit. Annal. L. III. c. 75. | (*b*) Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 152.

ASINIUS,

Digitized by Google

ASINIUS POLLION, *Asinius Pollio*, (*a*) orateur originaire de Tralles, vivoit du tems d'Auguste. On remarque que ce Prince se plaisoit à l'entendre disputer avec Timagène, qui enseignoit la Rhétorique à Rome. Ce fut Asinius Pollion, qui succéda à ce maître d'éloquence.

ASINIUS, *Asinius*, (*b*) jeune homme de Larina, duquel il est question dans l'oraison de Cicéron pour A. Cluentius. Il fut assassiné par un certain Aiulius, qui étoit un homme fort pauvre & perdu de débauches.

ASINIUS, *Asinius*, (*c*) certain Sénateur, dont parle Cicéron dans sa treizième Philippique.

ASINIUS, *Asinius*. (*d*) Catulle parle d'un certain Asinius, & voici à quelle occasion : Longtems après le siécle d'Auguste, ce n'étoit point encore la mode que l'on fournît des serviettes aux convives. Chacun en apportoit de chez soi.

Catulle se plaint de ce qu'Asinius avoit emporté la sienne, & le menace de le diffamer par ses vers, s'il ne la lui renvoie promptement:

Marrucine Asini, *manu sinistra*

Non bellè uteris in joco atque vino.

Tollis lintea negligentiorum.

Et plus bas:

Quarè aut Hendecasyllabos trecentos

Expecta, aut mihi linteum remitte.

ASINIUS [C.], *C. Asinius*, (*e*) consul avec C. Antistius, l'an de Rome 774, & de J. C. 23. Cette année fut la neuvième du regne de Tibère.

ASINIUS (*f*) [M. ASINIUS AGRIPPA], *M. Asinius Agrippa*, consul l'an de Rome 776, & de J. C. 25, avec Cossus Cornélius Lentulus. Il mourut l'année, qui suivit celle de son consulat. Tacite dit qu'il étoit d'une famille illustre, quoique moderne, & qu'il n'avoit pas dégénéré de la vertu de ses peres.

ASINIUS (*g*) [M. ASINIUS MARCELLUS], *M. Asinius Marcellus*, consul l'an de Rome 805, & de J. C. 54, avec M. Acilius Aviola. Sous leur consulat, on reconnut, à plusieurs prodiges, qu'il alloit arriver quelque révolution fâcheuse ; car, le feu du ciel tomba sur les enseignes & sur les tentes des soldats. Un essain d'abeilles vint se percher sur le faîte du capitole. Des femmes accouchérent d'enfans, qui avoient les deux sexes ; & une truie fit un petit, qui avoit les griffes d'épervier. On mettoit encore au nom-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 38, 40.
(*b*) Cicer. Orat. pro A. Cluent c. 26. *& seq.*
(*c*) Cicer. Philip. 13. c. 366.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 340.
(*e*) Tacit. Annal. L. IV. c. 1.
(*f*) Tacit. Annal. L. IV. c. 34, 61.
(*g*) Tacit. Annal. L. XII. c. 64. L. XIV. c. 40. Crév. Hist. des Emp. Tom. II, pag. 239, 246.

Digitized by Google

bre des pronoſtics funeſtes, la mort d'un magiſtrat de chaque eſpèce ; car, en peu de mois, la République perdit un Queſteur, un Édile, un Tribun, un Préteur & un Conſul.

Sept ans après ſon conſulat, M. Aſinius Marcellus s'étant aſſocié à Valérius Fabianus, qui avoit fabriqué un faux teſtament, le ſigna, auſſi bien que pluſieurs autres. Il ne paſſoit pas cependant pour mal-honnête homme, ſi ce n'eſt que regardant la peuvreté comme le plus grand des maux, il portoit dans ſon cœur le principe de tous les crimes. L'impoſture ayant été découverte, tous les coupables furent punis, ſuivant les loix. Pour ce qui eſt de Marcellus, la gloire de ſes Ancêtres & les prieres de l'Empereur lui ſauvérent plutôt la peine que l'ignominie. Il avoit pour biſayeul le célebre C. Aſinius Pollion.

ASINIUS [L. ASINIUS GALLUS], *L. Aſinius Gallus*, (*a*) couſul avec P. Marius, l'an de Rome 813, & de J. C. 62.

ASINIUS POLLION, *Aſinius Pollio*, (*b*) colonel d'un régiment d'infanterie, & un des plus intimes amis d'Albinus. Cet Officier eut le malheur d'être maſſacré avec Feſtus & Scipion, tous deux préfets des cohortes, vers l'an de Rome 821.

ASINIUS CAPITO, *Aſinius Capito*, grammairien très-habile, qui avoit fait un Livre de lettres.

ASINIUS QUADRATUS, *Aſinius Quadratus*, hiſtorien qui vivoit dans le troiſième ſiécle ſous l'empire de Philippe. Il écrivit en Grec une hiſtoire Romaine en quinze Livres, qu'il intitula *Millenaire*, parce qu'elle contenoit l'hiſtoire Romaine, juſqu'à l'an 1000 de la fondation de Rome, qu'on célébra ſous les Philippes. Il avoit auſſi écrit l'hiſtoire des Parthes en pluſieurs Livres.

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 48.

(*b*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 59.

Fin du quatrième Volume.

FAUTE A CORRIGER.

Pag. 423. col. 1. lig. 4. ſon fils Xerxès, *liſez* ſon mari.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

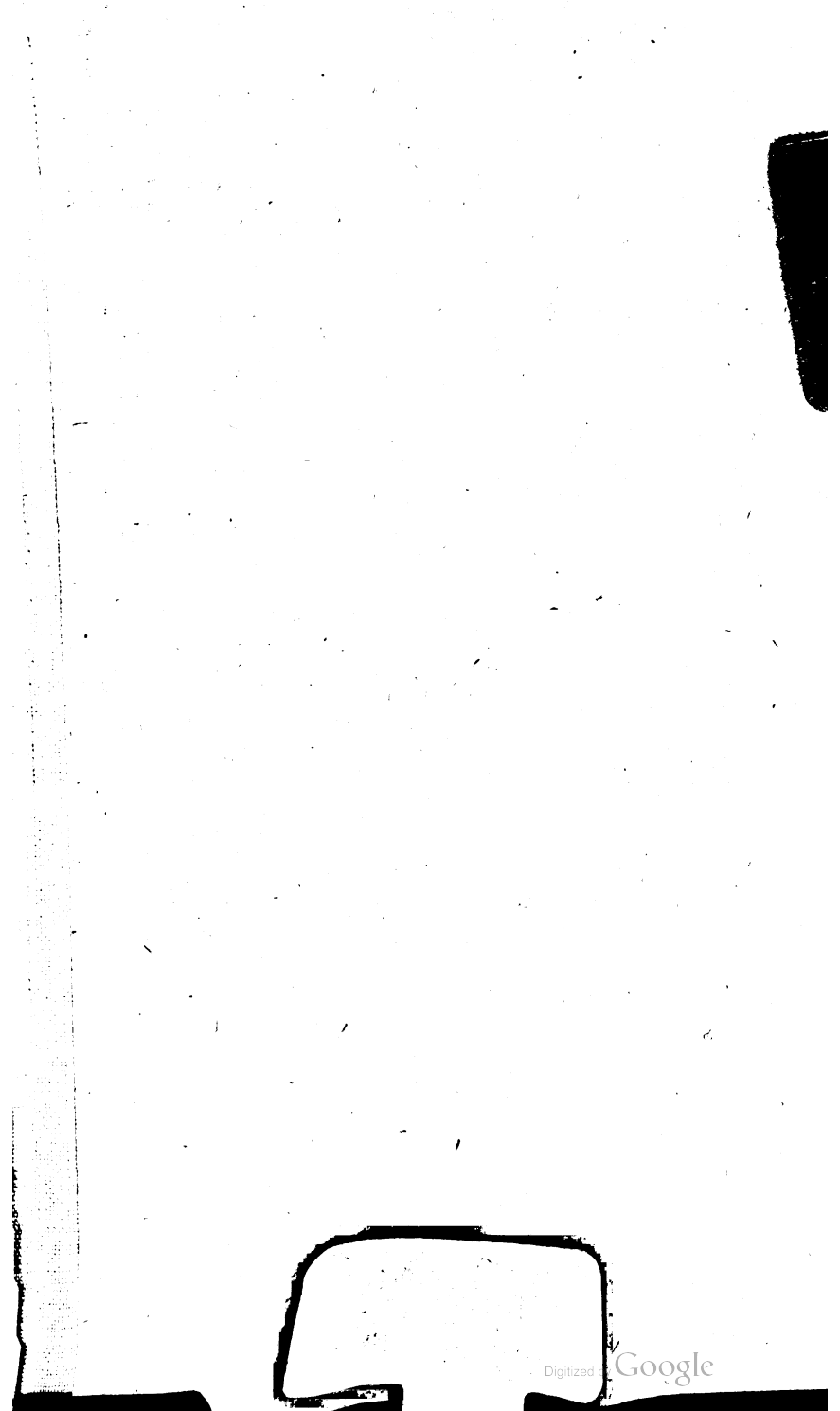
Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google